

SOMMAIRE

Abréviations	9
INTRODUCTION.....	11
DESCRIPTION DE L'ŒUVRE	19
La postérité du <i>De hortis Hesperidum</i>	21
La réception du <i>De hortis Hesperidum</i>	29
Topique des jardins d'agrumes : naissance d'un motif européen	38
Conclusion.....	47
Description du poème.....	52
Le livre 1	53
Le livre 2	55
Argument détaillé	56
L'hexamètre du <i>De hortis Hesperidum</i>	64
Prosodie	66
Élisions	68
Autres types de rencontres vocaliques	73
Forme métrique des 4 premiers pieds.....	77
Histoire du texte	87
L'histoire de l'édition aldine	88
La dédicace à François II Gonzague.	89
Autres indices de datation	93
Le problème du début de la rédaction.	95
Conclusion.....	98
Les témoins.....	100
Le manuscrit d'Avellino.....	102
L'orthographe de C	105
Les erreurs de l'édition aldine corrigées d'après C	109
Omissions	110
Les variantes.....	111
ÉTUDE	115
Réinventer un genre poétique : la géorgique au <i>Quattrocento</i>	117
Oubli et renaissance d'un genre	122
Un exemple du genre géorgique au Moyen Âge : l' <i>Hortulus</i> de Walafriid Strabo.....	122
Pietro Crescenzi et Paganino Bonafede.....	128
Reflets de la littérature géorgique dans des textes d'un autre genre	131
La silve <i>Rusticus</i>	132
Les agronomes et les poètes ruraux en Toscane à la fin du <i>Quattrocento</i> : Giambullari, Tanaglia, Foresi, Scala.	138
Deux contemporains d'importance : Lazzarelli et Giustolo.....	150
Le renouvellement du genre géorgique dans le <i>De hortis Hesperidum</i>	160
Conception du poème didactique : éloquence et poésie du savoir.	161
Les « digressions » dans le <i>De hortis Hesperidum</i>	168

Le dédicataire	187
Le dédicant	209
Le <i>De hortis Hesperidum</i> dans l'histoire des jardins	220
Les Agrumes.....	236
Le genre	242
Les variétés.....	245
Les préceptes	259
Le terrain	259
L'irrigation	263
Protéger du froid.....	269
Fosses et repiquage.....	277
Marcotte et semis.....	283
Grefe.....	289
Autres préceptes : fumure, cueillette.....	301
Usages des agrumes.....	304
Vers une agrumiculture d'ornement.....	311
Les jardins historiques.....	311
Le rôle des Aragonais.....	328
Jardins d'agrément et art topiaire dans le <i>De hortis Hesperidum</i>	340
Le <i>De hortis Hesperidum</i> et la pensée de Giovanni Pontano.....	357
Horticulture et sodalités.....	359
<i>Res rustica</i> et mode de vie aristocratique.....	363
<i>Ager amoenus</i>	372
Le salut par les Lettres.....	393
I. I. PONTANI <i>DE HORTIS HESPERIDUM</i>	399
Livre 1	400
Livre 2	435
BIBLIOGRAPHIE	467
Sources manuscrites	469
Usuels	473
Textes	475
Études	485

ABREVIATIONS

Abréviations courantes

coll. collection
éd. édition
et al. et alii
f. folio
ibid. ibidem
ms. manuscrit
n.s. nuova serie
n° numéro
op.cit. opere citato
p. page
r. recto
s.v. sub voce
sq. sequiturque
v. verso
vol. volume

Ouvrages, revues et bibliothèques

Ahmanson-Murphy	Nicolas BARKER, Sue A. KAPLAN, Paul G. NAIDITCH (éd.), <i>The Aldine Press: Catalogue of the Ahmanson-Murphy Collection of Books by Or Relating to the Press in the Library of the University of California, Los Angeles : Incorporating Works Recorded Elsewhere</i> , Los Angeles, University of California Press, 2001.
ASI	Archivio Storico Italiano.
ASL	Archivio Storico Lombardo.
ASMn	Archivio di Stato di Mantova.
ASPN	Archivio Storico per le Province Napoletane.
BAV	Biblioteca Apostolica Vaticana.
BMSTC	<i>Short-title catalogue of books printed in Italy and of Italian books printed in other countries from 1465 to 1600 now in the British Library</i> , Londres, Wolfboro, 1986.
BnF	Bibliothèque nationale de France.
CGL	Georg GOETZ, <i>Corpus Glossarium Latinorum</i> , Liepzig, Teubner, 1888.
CIBN	<i>Bibliothèque Nationale. Catalogue des incunables</i> , Paris, 1981-2014.
DBI	<i>Dizionario Biografico degli Italiani</i> , Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1960-2018.
Goff	Frederick R. GOFF, <i>Incunabula in American libraries : a third census</i> . New York, Millwood, 1973.
GW	<i>Gesamtkatalog der Wiegendrucke</i> . Stuttgart, etc., 1968 —.
IGI	Maria GUARNASCHELLI e Enrichetta VALENZIANI, <i>Indice generale degli incunaboli delle biblioteche d'Italia</i> , Roma, 1943-81.
ISTC	<i>Incunabula Short Title Catalogue</i> .
Kallendorf-Wells	Craig KALLENDOERF et Maria X. WELLS, <i>Aldine Press Books at the Harry Ransom Humanities Research Center : A Descriptive Catalogue</i> , Austin, Harry Ransom Humanities Research Center, 1998.
NP	Hubert CANKIK, Helmuth SCHNEIDER (éd.), <i>Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike. Das klassische Altertum und seine Rezeptionsgeschichte</i> , Stuttgart, J.B. Metzler, 2003.
REL	<i>Revue des Études Latines</i> .
Renouard	Antoine A. RENOUEAU, <i>Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions</i> , Paris, A.A. Renouard, 1825.
TLL	<i>Thesaurus Linguae Latinae</i> , 1894-2010.

Les abréviations des textes antiques, médiévaux ou renaissants sont empruntées aux sites universitaires « Poeti d'Italia in lingua latina » [<http://mizar.unive.it/poetitalia/public/pdf/opere.pdf>] et « Musisque Deoque » [<http://mizar.unive.it/mqdq/public/pdf/opere.pdf>].

INTRODUCTION

Le *De hortis Hesperidum* est l'un des premiers poèmes de l'époque moderne à tenter de reproduire la leçon des *Géorgiques* de Virgile. Il fut écrit au tournant du XVI^e siècle, comme le prouve un faisceau d'indices chronologiques qui émaillent le texte. Mais on ne peut exclure un début de composition anticipé, probablement dès la fin des années 1480. La mort de l'auteur, en 1503, laissa le poème tout juste achevé.

L'humaniste napolitain Giovanni Pontano¹, auteur de ce poème, est un polygraphe qui exerça des charges administratives et politiques à Naples auprès de la dynastie aragonaise, qui régna sur le sud de l'Italie (le *Regno di Napoli*) de 1442 à 1501. Son œuvre compte des traités d'éthique, des dialogues d'inspiration lucianesque et cicéronienne, des poèmes de mètres variés sur la vie aristocratique à Naples et un volet de poèmes scientifiques d'argument astrologique.²

L'œuvre de Pontano eut une influence certaine en Europe. L'humaniste est cité par Du Bellay dans *la Défense et Illustration de la Langue Française* et par Henri Estienne dans *l'Apologie pour Hérodoté*. John Leland, en Angleterre, le considère comme un poète latin de

¹ Nous reportons ici les principales données bibliographiques sur Giovanni Pontano. On trouve une synthèse biographique de l'humaniste en français dans l'édition de ses *Églogues* par Hélène Casanova-Robin (H. CASANOVA-ROBIN, *Giovanni Pontano : Églogues*, Paris, Belles Lettres, 2011, p. xv-xxviii), on trouvera également à la page xv une bibliographie complète sur la vie de Giovanni Pontano. Nous nous contenterons de citer ici, par commodité, l'article récent du *DBI* [vol. 84 (2015)], *Pontano, Giovanni* par Bruno Figliuolo, consultable en ligne [[http://www.treccani.it/enciclopedia/giovanni-pontano_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/giovanni-pontano_(Dizionario-Biografico)/)] qui comporte une liste des éditions antiques et modernes des œuvres de Pontano ainsi qu'une bibliographie essentielle, quoique centrée sur les travaux italiens. Le livre de référence sur la vie de l'humaniste demeure E. PERCOPO, *Vita di Giovanni Pontano*, éd. M. Manfredi, Naples, I.T.E.A. Industrie Tipografiche, 1938. Voir également C. KIDWELL, *Pontano : poet & prime minister*, Londres, Duckworth, 1991 ; L. MONTI SABIA, *Un profilo moderno e due « vitae » antiche di Giovanni Pontano*, Naples, Accademia Pontaniana, 1998 ; F. ARNALDI, « Pontano Giovanni », dans V. Branca (éd.), *Dizionario critico della letteratura italiana*, Turin, Utet, 1986, vol. 3.

² Pour une présentation d'ensemble de la poésie de Pontano, voir F. TATEO, *L'umanesimo meridionale*, Bari, Laterza, 1972, p. 5-53 ; pour une anthologie, F. ARNALDI, L. GUALDO ROSA et L. MONTI SABIA, *Poeti latini del Quattrocento*, Milan, Naples, R. Ricciardi, 1964. La liste des œuvres de Pontano et de leurs éditions anciennes a été dressée dans S. SBORDONE, *Saggio di bibliografia delle opere e della vita di G. Pontano*, Naples, Accademia Pontaniana, 1982. On se référera, pour de plus récentes éditions, à l'article du *DBI* cité à la note précédente. Notons simplement que la plupart des œuvres poétiques de Giovanni Pontano ont fait l'objet d'une édition critique au début du XX^e siècle par Benedetto Soldati (G. PONTANO, *Carmina* ..., B. Soldati (éd.), Florence, Barbera, 1902). Une seconde édition, comportant exclusivement les œuvres lyriques, vit le jour une quarantaine d'années plus tard (G. PONTANO, *Carmina, egloghe, elegie, liriche*, J. Oeschger (éd.), Bari, Laterza, 1948) ; pour une traduction italienne de la plupart des poèmes, voir G. PONTANO, *Dai « Carmina »*, Gustarelli (trad.), Milan, Signorelli, 1934 ; pour de plus récentes éditions des poèmes : H. CASANOVA-ROBIN, *Giovanni Pontano : Églogues*, op. cit. ; C. V. TUFANO, *Lingue tecniche e retorica dei generi letterari nelle Eclogae di G. Pontano*, Naples, Loffredo, 2015 ; G. G. PONTANO, *Baiae*, R. J. Dennis (éd.), Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press, 2006 [texte latin et trad. anglaise] ; D. WEH, *Giovanni Pontanos Urania Buch 1: Einleitung, Edition, Übersetzung Und Kommentar*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2017 [texte latin]. Les dialogues ont été publiés par Carmelo Previtera en 1943 (G. G. PONTANO, *I dialoghi*, C. Previtera (éd.), Florence, Sansoni, 1943) et ont fait l'objet de plusieurs éditions récentes (G. G. PONTANO, *Dialoge*, H. Kiefer (éd.), Lateinisch-deutsche Ausg., Munich, W. Fink, 1984 [texte latin et traduction allemande] ; G. G. PONTANO, *Dialogues. Volume 1 Charon and Antonius*, J. H. Gaisser (éd.), Cambridge, Massachusetts ; Londres, Harvard University Press, 2012 [texte latin et traduction anglaise] ; G. PONTANO, *Asinus : dialogo dell'ingratitude*, F. Tateo (éd.), Rome, Roma nel Rinascimento, 2014, 1 vol. ; G. PONTANO, *Aegidius : dialogo*, F. Tateo (éd.), Rome, Roma nel Rinascimento, 2013, 1 vol. ; G. PONTANO, *Actius, de numeris poeticis, de lege historia*, F. Tateo (éd.), Rome, Roma nel Rinascimento, 2018) ; pour les traités moraux, voir G. PONTANO, *I libri delle virtù sociali*, F. Tateo (éd.), Rome, Bulzoni, 1999 ; G. G. PONTANO, *De sermone = De la conversation*, F. Bistagne (éd.), Paris, Champion, 2008 ; G. PONTANO, *De principe*, G. Cappelli (éd.), Rome, Salerno, 2003.

premier choix³. On commente ses poèmes astrologiques en Allemagne⁴. Mais son œuvre a surtout été influente en Italie, sur Jacopo Sannazaro, l’auteur de l’*Arcadia*, qui était l’un de ses disciples, mais encore sur Baldassare Castiglione et, plus lointainement, sur le Tasse, sur le Cavalier Marin ou sur Giambattista Basile.

Le *De hortis Hesperidum* est un poème géorgique en deux chants de 607 et 581 hexamètres. Les jardins d’agrément en sont le sujet principal et, en particulier, les jardins d’agrumes, qui ont connu une indéniable faveur à Naples à la fin du *Quattrocento* à l’incitation de la dynastie des souverains aragonais. C’est donc un poème agronomique, qui enseigne des techniques de culture, de bonification des terrains, d’irrigation, de marcottage et de greffe. Mais il présente aussi les usages des agrumes liés aux coutumes de l’époque et à la vie de cour, qu’ils soient cosmétiques, décoratifs, culinaires ou médicaux. C’est le premier texte monographique sur la culture des agrumes et il porte d’ailleurs la première attestation du mot *acrumen*, agrume, au sens générique moderne⁵. Il s’agit donc d’une somme d’érudition technique, qui a valeur de document pour l’histoire des coutumes mais aussi pour l’histoire du paysage et des jardins en ce qu’elle illustre une étape de la transmission italienne d’un savoir technique, la culture des agrumes à vocation ornementale, qui était pratiquée dans l’Émirat de Sicile par les Aghlabides mais aussi dans l’Espagne musulmane.

À un degré de lecture plus élaboré, le *De hortis Hesperidum* est un ambitieux poème allégorique sur la vie aristocratique à Naples et sur les valeurs de l’humanisme aragonais, dont Pontano est le principal représentant. Ce texte laisse voir en filigrane les partis-pris esthétiques et les idéaux moraux d’une génération d’hommes qui fut frappée d’horreur par les premières guerres d’Italie et qui craignit d’y lire un retour aux temps barbares⁶. Ce poème dessine une allégorie du combat de l’homme contre la nature et contre les cycles de décadence dont l’histoire est jalonnée, au moyen d’un éloge de l’ingéniosité et de la pugnacité humaines face au monde sauvage et irrationnel qu’il tente de civiliser. On y pressent la naissance d’une esthétique baroque, une esthétique nouvellement orientée vers l’*ars naturans* qui sera féconde au XVI^e siècle dans les arts graphiques et dans l’art des jardins. Mais ce poème montre aussi, en littérature, un infléchissement vers un maniérisme d’ascendance ovidienne qui, par-delà le classicisme de l’Arioste ou d’un Luigi Alamanni, marquera Torquato Tasso.

³ J. LELAND, *Principum, ac illustrium aliquot & eruditorum in Anglia virorum, encomia, trophæa, genethliaca, & epithalamia*, T. Newton (éd.), Londres, Apud Thomam Orwinum, typographum., 1589.

⁴ G. PONTANO, *Joannis Joviani Pontani Liber de meteoris / Cum interpretatione Viti Amerbachii*, Strasbourg, Müller, 1545.

⁵ Pont. *Hesp.* 2,3.

⁶ Sur l’effroi que suscita l’incursion de Charles VIII en Italie parmi les humanistes de la fin du *Quattrocento*, voir B. FIGLIUOLO, « La guerra lampo di Carlo VIII in Italia », dans G. Abbamonte et al. (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale*, Rome, Viella, 2011, p. 377-394.

Le *De hortis Hesperidum* eut une influence efficace sur la littérature européenne malgré la rareté de ses éditions. Ce texte fut édité de manière posthume par Alde Manuce à Venise en 1505⁷. Il connut six rééditions entre 1505 et 1556 mais ce succès limité semble se tarir dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Ce n'est qu'en 1731 que le satiriste Gianantonio Deluca en fit paraître une traduction en *versi sciolti*. Dans sa préface, il se plaint de la rareté de ce texte et de la difficulté de se procurer les éditions du XVI^e siècle. C'est pourtant dans ces éditions, avec celle de Deluca, que le XVIII^e, puis le XIX^e siècle, connaîtront l'œuvre. Il faut en effet attendre 1902 et le travail d'un érudit italien, Benedetto Soldati, pour que la première édition critique du *De hortis Hesperidum* voie le jour. Malgré cette relative indigence éditoriale, ce poème a été lu et a suscité des imitations. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la réception que lui réservèrent les lettrés du XVI^e siècle et de voir combien ce poème du ressassement a marqué la génération suivante par ses métaphores éclatantes, par la clarté et par l'éloquence de ses mythes. On trouve en effet des signes certains de son influence chez les poètes italiens les plus brillants du début du XVI^e siècle, comme Francesco Maria Molza, Jérôme Fracastor, Jules-César Scaliger ou Pietro Bembo. En France, lorsque Robert Garnier ou Pierre de Ronsard parlent des orangeries, on retrouve les figures de comparaison que Pontano avait utilisées. L'oranger devient un métonyme de l'Italie, comme ce sera encore le cas dans le *Mignon* de Goethe. Quant aux auteurs de traités d'agronomie, ils n'ont cessé de se reporter au poème et d'en admirer l'élégance. C'est le cas du philosophe Giambattista della Porta⁸ mais aussi du jésuite Giambattista Ferrari qui, dans ses propres *Hesperides*, cite près de 200 vers du *De hortis Hesperidum*.⁹

⁷ L'editio aldina princeps des poésies de Pontano paraît en 1505, à Venise. Il s'agit d'un volume in-8° en deux parties. La première, aux 184 feuillets non chiffrés mais signés a-z⁸, contient l'*Urania, siue de stellis* (f. 2r-108v) ; le *Meteorum liber* (f. 109r-137v) ; le *De hortis Hesperidum* (f. 138r-159v) ; la *Lepidina* et trois autres églogues : *Meliseus, Maeon, Acon* (f. 160r-184r). Elle porte au f. 184r la souscription *Venetiis apud Ald. mense maio M. D. V.* La seconde partie aux 58 feuillets signés aa-ff⁸ puis gg¹⁰ comporte les *Hendécasyllabes* (f. 186r-218v) ; 24 pièces tirées d'une version ancienne du *De tumulis* (f. 219r-227r) ; douze compositions issues des *Naeniae* (f. 227v-230v) ; douze épigrammes (f. 230v-237r). Elle porte au f. 242r la souscription *Venetiis in aedibus Aldi Ro mense augusto M. D. V.* Le volume contient un index des œuvres (*Index eorum quae hoc Pontani libro habentur*, f. 237r-241r), dans laquelle on renvoie à des feuillets chiffrés bien qu'ils ne le soient pas dans l'édition, et les errata corrige (*Quae inter impressionem errata acciderunt*, f. 241r-v). La première partie est dédiée à Johann Kollauer (f. 1v) ; la seconde à Suardino Suardo (f. 185r-v). Références : Ahmanson-Murphy, 91 ; Kallendorf & Wells, 82 ; BMSTC p. 532 ; Renouard, 49, 4. Pour les autres éditions, voir la liste établie par S. SBORDONE, *Saggio di bibliografia delle opere e della vita de G. Pontano, op. cit.*, qui a omis de mentionner la contrefaçon – réplique des éditions aldines de 1513 et 1518 – parue à Venise peu après 1518 chez l'éditeur Gregorio di Gregoriis. L'édition de Filippo Giunta est aussi un piratage de l'édition aldine de 1513. Nous citons quant à nous les ouvrages suivants : G. G. PONTANO, *Gli orti delle Esperidi*, G. A. Deluca (trad.), Venise, Gianbatista Grandi, 1761 ; G. PONTANO, *Carmina ..., op. cit.*

⁸ G. DELLA PORTA, *Villae*, Francfort, Claudius Marinius et Ioannes Aubrius, 1592.

⁹ G. B. FERRARI, *Hesperides sive de malorum aureorum cultura et usu libri quatuor*, Rome, Hermann Scheus, 1646.

Bien qu'il soit en lui-même un texte novateur et l'occasion d'une renaissance, à sa mesure, du genre géorgique, le *De hortis Hesperidum* ne pourrait se concevoir indépendamment d'un éveil de l'intérêt pour l'agriculture et pour la tradition agraire en cette fin de xv^e siècle en Italie et à Naples en particulier. En 1500, la renaissance de la littérature technique agricole était amorcée depuis une quarantaine d'années. Elle avait bénéficié de deux facteurs. D'abord, un intérêt accru des mécènes pour l'art du jardin puisque la villa de campagne bénéficiait d'une mode renouvelée. Or, la villa, la propriété suburbaine telle que l'envisageait Alberti, était encore une propriété rustique et il n'y avait pas de séparation de principe entre le jardin maraîcher ou le verger d'un côté et le jardin ornemental de l'autre, entre l'agrément des jardins et les travaux de l'horticulteur. La plupart des villas médicéennes se changèrent imperceptiblement de villa rustique en villa de plaisance. C'est ainsi que leurs propriétaires devinrent sensibles aux dehors techniques des difficultés posés par l'horticulture, voire par l'agriculture et par la bonification des terres. C'est du moins l'argument dont usent les auteurs de traités vis-à-vis de leurs dédicataires.

La littérature agraire bénéficia également de l'intérêt que tout encyclopédisme porte au savoir technique. Cet intérêt se concrétisa bien vite en l'*editio princeps* des agronomes latins parue en 1472 chez Nicolas Jenson et assortie d'une série d'annotations érudites par l'humaniste Giorgio Merula¹⁰. En 1471, Pomponio Leto fit paraître son commentaire sur le *De hortorum liber* de Columelle¹¹. Tous ces travaux préparèrent le terrain pour les grands commentaires des *Géorgiques* de Virgile qui virent le jour à partir des années 1480. Au même moment, la poésie géorgique s'apprêtait à renaître et l'on vit fleurir le *De arboribus* de Bartolomeo Scala¹², un poème dédié à Laurent de Médicis mais qui ne fut jamais achevé, ou son pendant en langue toscane, le *De agricultura* de Michelangelo Tanaglia, dédié quant à lui à Alphonse II de Naples¹³ – ou encore les œuvres latines de Ludovico Lazzarelli ou Pierfrancesco Giustolo, de courts poèmes didactico-allégoriques sur la culture de la soie ou du safran¹⁴.

Le *De hortis Hesperidum* bénéficia de ce climat et surtout des nouveaux efforts d'interprétation de la littérature géorgique. Mais il fut aussi l'expression d'une situation locale

¹⁰ *Scriptores rei rusticae*, G. Merula et F. Colonna (éd.), Venise, Nicolas Jenson, 1472.

¹¹ COLUMELLE, *De re rustica liber X*, Rome, 1471.

¹² B. SCALA, *Bartolomeo Scala : humanistic and political writings*, A. Brown (éd.), Tempe, Arizona, Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1997.

¹³ M. TANAGLIA, *De Agricultura, testo inedito del secolo XV*, A. Roncaglia (éd.), Bologne, Palmaverde, 1953.

¹⁴ L. LAZZARELLI, *Ludovici Lazzarelli ... bombyx: Accesserunt ipsius aliorumque poetarum carmina cum commentariis de vitis eorumdem Joanne Francisco Lancillottio ... auctore ...*, Iesi, Pietropaolo Bonelli, 1765 ; M. TANAGLIA, *De agricultura*, Bologne, Palmaverde, 1953 ; P. GIUSTOLO, *La coltivazione dello zafferano: De croci cultu*, Pérouse, Effe, 2000.

et de l'histoire politique à laquelle l'humanisme napolitain se trouva confronté au tournant du XVI^e siècle.

La brève saison de l'humanisme napolitain sous la dynastie des Trastàmara trouva son origine dans la relance économique offerte au royaume de Naples par le roi d'Aragon Alphonse V, dit le Magnanime. Naples tomba dans le giron de la couronne d'Aragon en 1442. Alphonse le Magnanime décida d'en faire la capitale de son royaume maritime qui, à l'époque, enserrait toute la partie occidentale du bassin méditerranéen. Le souverain amorça alors une politique de travaux qui firent de la cité un grand centre de commerce. Alphonse le Magnanime était un roi mécène et il fit venir à sa cour des hommes de lettres de renom. C'est ainsi que le mouvement humaniste prit racine à Naples. À la mort du roi, en 1458, lui succéda Ferdinand 1^{er}. Fils illégitime d'Alphonse, il ne conserva de la couronne d'Aragon que le royaume de Naples qui, à partir de cette époque et pour une quarantaine d'années, constitua un état indépendant à la fois de la couronne espagnole et du reste de la péninsule italienne. Ce royaume, connu sous le nom de *Regno*, eut alors une influence prépondérante dans le jeu de la politique italienne. Mais, en 1501, après plusieurs incursions françaises, à la suite de la deuxième guerre d'Italie, le royaume de Naples retomba dans le giron de la couronne espagnole et fut dégradé en vice-royaume. Naples n'exerça plus dès lors d'influence politique comparable à celle qui avait été la sienne au *Quattrocento*. Avec la disparition de ces mécènes, les humanistes perdirent leur alliance avec le pouvoir et une partie de sa justification pécuniaire : cela se traduisit au moins par la perte des pensions copieuses que les souverains aragonais n'avaient jamais cessé de verser aux lettrés qui fréquentaient leur cour.

Mais cette crise de l'humanisme fut à plus forte raison une crise de l'aristocratie citadine. On devine en effet un changement d'esprit vers 1490 au sein de la noblesse citadine, la noblesse des *Seggi*. Cette partie dynamique de l'aristocratie, à l'origine une petite noblesse foncière, s'était préoccupée sous les souverains aragonais, en s'appuyant sur une bonne éducation humaniste, de s'acquérir des charges pour gagner en importance au détriment des barons de la vieille noblesse féodale qui se considéraient plus ou moins comme les égaux du souverain. Avec la chute de la dynastie aragonaise, la noblesse des *Seggi*, ne pouvant plus compter sur la générosité des souverains pour croître en importance et supplanter la vieille noblesse baronniale, manifesta un désir accentué de retour à la terre. Reprenant les propos de Caton et de Columelle, des auteurs comme Tristano Caracciolo vantèrent les mérites de celui qui dirige directement ses fermiers et qui sait, en somme, constituer un revenu à partir d'un fonds et non plus en gageant son avancement sur les bienfaits d'une dynastie moribonde. Ainsi, l'activité agricole se trouva nettement valorisée au sein de l'académie napolitaine.

C'est dans cet esprit que Pontano, qui fut lui-même un grand penseur de l'éthique aristocratique à Naples, décida de composer un poème agronomique, un poème géorgique, qui mît en valeur le travail de la terre selon un mode qui ne froissât pas l'amour-propre de la noblesse des *Seggi*. Dans le prologue du *De agri cultura*, Caton affirmait que le bon propriétaire terrien doit mieux connaître l'agronomie que son intendant ou que ses fermiers. Il disait en outre que l'agriculture est une activité plus morale que l'usure et moins risquée que le commerce¹⁵. Dans le contexte de la rivalité culturelle qui existait à cette époque entre Naples et Florence, chacune des deux villes tentant d'accaparer l'héritage de la Rome antique, les aristocrates proches de l'académie napolitaine ne pouvaient que souscrire à cet idéal qui séparaient le banquier et le marchand, dont ils faisaient souvent des Florentins la caricature, de la figure tutélaire du patricien romain, authentique dépositaire du *mos maiorum*. Ainsi, la pratique de l'agriculture s'enrichissait d'un faisceau de valeurs symboliques, refuge de choix pour cette aristocratie éclairée craignait de perdre, avec la dynastie aragonaise, ses charges et une partie de ses privilèges.

Le cas de Pontano est exemplaire. Premier ministre au début des années 1490 sous Ferrante 1^{er}, la monarchie lui conféra un blanc-seing. Il pouvait traiter directement avec les ambassadeurs des puissances extérieures sans avoir à en référer au souverain. C'est à lui qu'on adressait les requêtes, c'est lui qui traita directement avec Innocent VIII pour établir la paix entre Naples et Rome en 1486. Mais en 1495, après que Charles VIII eut pris Naples et après le retour des souverains aragonais, Pontano fut écarté du pouvoir pour avoir remis les clés de la ville au souverain français. L'humaniste conserva des charges mineures de conseiller mais il choisit de prendre sa retraite politique pour se consacrer à sa carrière d'homme de lettres. Dès lors, il inclina à se présenter comme un véritable Cincinnatus, un homme vertueux et continent, qui vivait sobrement, en cultivant sa parcelle, ses orangers, en dispensant des préceptes d'agriculture à ses propres fermiers et qui était prêt néanmoins à voler au secours du peuple de Naples lorsque celui-ci était menacé¹⁶. L'aristocratie napolitaine, resserrant ses liens avec le peuple après le départ des Aragonais, soulignait ainsi justement son rapport au territoire, aux coutumes de Naples, ce qui revenait à affirmer une véritable autochtonie face aux prétentions de la noblesse baronniale.

¹⁵ Caton, *De re rust.* 1,1.

¹⁶ L. MONTI SABIA, « L'estremo autografo : una lettera a Luigi XII di Francia », *Italia medioevale e umanistica*, vol. 23, 1980, p. 293-314, reproduit dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, G. Germano (éd.), Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, vol. 1, p. 139-164.

Notre thèse entend situer le *De hortis Hesperidum* sur le seuil méconnu qui conduit la Renaissance italienne aux prémices de l'âge classique.

Nous commencerons par en étudier la postérité littéraire. Nous tenterons à cette occasion de dégager le poème de cette légère prévention critique qui s'y est attachée au XX^e siècle en montrant qu'elle est toute récente et que le *De hortis Hesperidum* n'était nullement considéré à l'origine comme une œuvre marginale parmi celles de Pontano.

Il s'imposait aussi d'en étudier la forme métrique qui doit tant à l'examen de la versification de Virgile. Pontano est en effet l'un des plus grands théoriciens de la langue latine d'art, qu'il a décrite dans le dialogue *Actius* avec une acribie critique sans exemple dans l'histoire occidentale. L'étude de la versification du *De hortis Hesperidum*, tout comme la juste restitution de son orthographe d'origine, aide à comprendre comment l'humaniste pratiquait le langage d'art et montre combien, quelle que fût son affinité avec l'esthétique du classicisme à naître¹⁷, il s'en éloigne par sa pratique exubérante, extrêmement libre, des licences et de leurs effets.

L'examen de l'histoire du texte nous conduit ensuite à formuler de nouvelles hypothèses sur l'origine du *De hortis Hesperidum*, que nous lions au renouveau artistique amorcé par Alphonse, duc de Calabre, et au nouvel enthousiasme qui dut se faire jour à la fin du *Quattrocento* pour l'agriculture, pour les jardins et pour les agrumes. Nous exposerons également les principes d'édition que nous avons suivis en confrontant le texte d'un manuscrit découvert récemment à Avellino à celui que contient l'édition aldine et dont l'orthographe, dégradée, hellénisante, ne reflète pas l'idée que Pontano se faisait du latin. Cette langue d'art, l'humaniste aimait en user comme d'un véhicule pour « ennoblir »¹⁸ la langue italienne. Son latin est d'une grande perfection classique mais pour le rendre plus libre de décrire les choses qui l'entourent, il le fait discrètement macaronique, il y latinise des mots vulgaires, comme *torallus*, *limon*, *acrumen* et son orthographe latine d'usage témoigne de sa proximité avec l'italien.

Dans la deuxième partie de notre travail, nous avons cherché à mieux définir ce que le *De hortis Hesperidum* apportait d'incontestablement nouveau dans l'histoire des Lettres : le renouveau du genre géorgique. L'habitude que Pontano avait du poème didactique, puisqu'il avait composé deux grands poèmes astrologique et météorologique, le rend particulièrement

¹⁷ Voir L. GUALDO ROSA, « L'académie pontanienne et l'élaboration d'une poétique du classicisme », *Les Cahiers de l'Humanisme*, vol. 1, 2000, p. 209-224.

¹⁸ C'est l'avis de l'un des exécuteurs testamentaires de Pontano, Pietro Summonte, voir l'*Explanatio*... insérée en exergue de G. Pontano, *Pontani carminum quae quidem extant omnium pars prima*, Bâle, Cratander, 1531, s.v. *Torallus*.

habile à renouveler les dispositifs d'énonciation propres au genre didactique : l'adresse à un disciple, mise en scène par différents procédés d'oralité. L'humaniste a en outre apporté un soin indéniable à construire la manière dont il s'adresse ou fait référence à son dédicataire, François II Gonzague. Le poème didactique, dit Servius à propos des *Géorgiques*, ne peut en effet exister sans dédicataire à qui l'auteur adresse sa doctrine. Pour rompre la monotonie de l'exposé scientifique, Pontano fit usage des digressions savantes, des mythes étiologiques, en imitant le rythme des *Géorgiques* de Virgile et en usant à loisir de l'inspiration ovidienne qui avait toujours irrigué son œuvre.

Mais, outre ces éléments formels, le genre géorgique n'aurait pu être renouvelé sans que l'auteur du poème maîtrisât la discipline à enseigner, l'agrumiculture. Sous ce jour technique, la *De hortis Hesperidum* n'a reçu jusqu'à présent que peu d'attention de la part de ses commentateurs. Les préceptes, la science agronomique dont il donne la preuve constituent pourtant le premier traité sur la culture des agrumes et c'est sous cet aspect que de nombreux agrumiculteurs de l'âge classique y font référence. Bien plus, le *De hortis Hesperidum* suppose une conception des jardins d'agrément distincte de celle d'Alberti et qui tend à séparer plus grandement que ne le fait le Florentin le jardin familial, qui vise au profit de son propriétaire, du jardin d'agrément, dont l'unique vocation est l'étonnement du spectateur et le plaisir qu'il prend à s'y promener.

Enfin, nous ne pouvions concevoir notre travail sans évoquer le sens que revêt le *De hortis Hesperidum* dans le contexte de sa composition : une reformulation en des temps tragiques de ce que fut l'idéal de vie aristocratique d'un âge moins troublé qui avait vu à Naples l'exaltation des belles lettres et des arts, de la paix et de la conversation académique – en d'autres mots un compendium de la carrière d'humaniste de l'auteur, où l'agrumiculture devient le miroir des formes de civilisation raffinées dont il ne cessa de favoriser l'émergence.

DESCRIPTION DE L'ŒUVRE

LA POSTERITE DU *DE HORTIS HESPERIDUM*

Au mois d'août 1505 parut à Venise, dans l'officine d'Alde Manuce, un volume *in octavo* où une partie importante de l'œuvre en vers de l'humaniste Giovanni Pontano était publiée pour la première fois¹⁹. Ce volume contenait, en plus du recueil des *Hendécasyllabes*, des *Églogues*, d'une série d'épigrammes tirées du *Parthenopeus* et d'autres, dérobées par l'éditeur à une version du *De tumulis* qui circulait sans autorisation de l'auteur, une série de poèmes didactiques auxquels l'humaniste semblait avoir accordé, sa vie durant, la plus haute place au sein de son œuvre poétique. L'*Urania* et le *Meteorum liber* avaient bénéficié de sa part d'un soin qui s'était prolongé jusqu'aux premières années du seizième siècle. Tous deux circulaient et étaient commentés au sein de l'académie napolitaine et jusqu'à Rome, où ils semblaient bien avoir recueilli la faveur de certains²⁰. Ils étaient tous deux le produit d'une curiosité pour l'astrologie bien attestée dans les cercles intellectuels proches du pouvoir aragonais, celle qu'avaient favorisée des savants tels que Grégoire Tiphernate, Théodore Gaza ou des poètes comme Lorenzo Bonincontri²¹.

À côté de ces deux œuvres dont l'ensemble couvre près de la moitié de l'édition aldine, on trouve un poème dont la tradition est beaucoup plus discrète, les origines incertaines et les influences encore non documentées. Il paraît dans le volume d'Alde sous le titre *De hortis Hesperidum siue de cultu citriorum ad illustrissimum Franciscum Gonzagam marchionem Mantuae*. Il s'agit d'un poème géorgique divisé en deux livres de 607 et 581 vers et consacré à la culture des variétés d'agrumes connues à Naples au début du *Cinquecento*. L'apparente humilité de cette matière, de surcroît ardue et technique, a pu déconcerter les lecteurs habitués aux altitudes de la poésie astrologique. Ce poème ne promettait en effet ni l'élégance légère des vers de circonstances ni l'épaisseur d'enseignement des chorographies astrales. Il se présente néanmoins comme un poème érudit, mêlant l'éloge, la narration, les mythes et d'autres digressions à un exposé agraire de nature didactique bien ordonné et bien documenté. C'est

¹⁹ Pour les références complètes de cette édition, voir *supra*, p. 5.

²⁰ La lettre de Gilles de Virterbe à Pontano datée du 3 novembre 1501 donne quelques informations sur la réception de l'œuvre de l'humaniste dans les milieux romains. Voir G. G. PONTANO, *Lettere di Giovanni Pontano a principi ed amici*, E. Pèrcopo (éd.), Naples, 1907, p. 76-77.

²¹ Les travaux principaux sur le renouveau des études astrologiques dans le troisième quart du quinzième siècle à Naples, outre l'ouvrage ancien de Benedetto Soldati (B. SOLDATI, *La poesia astrologica nel 400*, Firenze, Le Lettere, 1986), sont M. DE NICHILO, *I poemi astrologici di Giovanni Pontano : storia del testo*, Bari, Dedalo Libri, 1975 et M. RINALDI, « *Sic itur ad astra* » : *Giovanni Pontano e la sua opera astrologica nel quadro della tradizione manoscritta della Mathesis di Giulio Firmico Materno*, Napoli, Loffredo, 2002.

Francesco Tateo qui, en 1960, dans un chapitre du livre *Astrologia e Moralità in Giovanni Pontano*, remarquait l’embarras de certains lecteurs du *De hortis Hesperidum* face à cette double nature, ce caractère inclassable qui pouvait être pris en bonne ou en mauvaise part : un poème sans doute raffiné mais qui trahit pour certains un essoufflement de l’inspiration chez le vieil humaniste²².

Pourtant, ce poème a joui d’une certaine influence au sein des genres mineurs de la littérature européenne, que ce soit pour l’élégance de ses images ou pour la scrupuleuse organisation de ses préceptes de culture. Il ne semble pas avoir soulevé de difficulté de classement au départ ni déconcerté ses premiers lecteurs, qui disposaient de raisons suffisantes pour l’intégrer harmonieusement à la liste des œuvres de l’humaniste. Le *De hortis Hesperidum* fut réédité six fois au cours du XVI^e siècle²³. Ces éditions dérivait toutes de la *princeps* publiée par Alde Manuce en 1505 et elles en reproduisaient la composition. Le poème se trouvait inséré au sein des *carmina heroica*, entre les œuvres scientifiques de Pontano et ses églogues, suivant l’habitude propre à la Renaissance de classer les œuvres en fonction de leur mètre et de leur genre. Les trois éditions aldines, ainsi que l’édition piratée de Filippo Giunta, feront figurer en premier lieu l’*Urania*, suivie du *Meteorum liber* puis du *De hortis Hesperidum* ; suivront les sept cortèges de l’églogue *Lepidina*. Cet ordre sera respecté dans la grande édition des *carmina* de 1531 et dans le tome 4 des *Opera omnia* de l’édition bâloise. Le poète Jacopo Sannazarro, qui fut le disciple de Pontano et son exécuteur testamentaire, attribue la même place au *De hortis Hesperidum* dans la liste qu’il dresse des œuvres de son maître, où chaque distique correspond à un poème²⁴ :

Qui nunc nascentis canit incunabula mundi,
Aureaque aetherea sidera fixa domo
Utque imbres, lapidesque pluant, ut nubibus ignes
Exsiliant, salsas ut mare uoluat aquas
Hesperidumque hortos, excussaque poma draconi
Rusticaque ad primos munera missa toros,
Delicias, Lepidina, tuas, resonansque vicissim
Pastorum argutis carmen arundinibus:

« Maintenant, il chante les enfances de l’univers et les étoiles d’or figées dans leur séjour aérien ; comment pleuvent averses et pierres, comment des nuages le feu s’élance, comment la mer forme ses rouleaux d’eau salée. Il chante les jardins des Hespérides, les fruits arrachés au dragon, les présents

²² F. TATEO, « Natura e civiltà nel “De hortis Hesperidum” », dans F. Tateo, *Astrologia e moralità in Giovanni Pontano*, Bari, Adriatica Editrice, 1960, p. 103-118.

²³ Nous renvoyons à notre rubrique bibliographique pour les références précises de ces sept éditions du XVI^e siècle (*infra* p. 464).

²⁴ *De Studiis suis et libris Joviani Pontani* ; El. 1, 9, 34-41. Pour la poésie latine de Sannazar, nous renvoyons à l’édition commode de Michael Putnam (J. SANNAZARO, *Latin Poetry*, M. C. J. Putnam (trad.), Cambridge (Mass.) ; Londres, Harvard University Press, 2009). Pour la biographie de Sannazar, nous renvoyons aux ouvrages suivants : G. B. CRISPO, *Vita di Giacompo Sannazarro*, Rome, Luigi Zannetti, 1593 ; F. COLANGELO, *Vita di Giacomo Sannazarro : poeta e cavaliere napoletano.*, Naples, Angiolo Trani, 1817 ; E. PERCOPO, *Vita di Jacobo Sannazarro*, G. Brognoligo (éd.), Naples, Società napoletana di storia patria, 1931 ; C. KIDWELL, *Sannazarro and Arcadia*, Londres, Duckworth, 1993.

rustiques qu'on apporte à tes noces pour faire tes délices, Lépidina, toi qui fais retentir ton chant au son des pipeaux bavards des bergers. »

Le poème géorgique de Pontano semble ainsi trouver une place naturelle dans la déclinaison de ses œuvres, une déclinaison à laquelle Pietro Summonte, un autre disciple de Pontano qui fut, pendant l'exil de Sannazaro en France, son exécuteur testamentaire, apporte également son crédit en répartissant les tâches de publication entre Venise et Naples selon une dichotomie équivalente : les œuvres didactiques pour Venise, les œuvres lyriques pour Naples²⁵. En introduction du deuxième livre de sa *Syphilis*, Girolamo Fracastoro évoquait également comme un tout la triade didactique de Pontano qui l'inspirait par son genre – que le sujet du *De hortis Hesperidum* puisse paraître moins élevé que celui des deux autres poèmes ne semblait pas lui effleurer l'esprit²⁶. Cette unité de l'œuvre didactique consacrée par le projet éditorial qu'annonce Summonte, que sa conception soit due ou non à Pontano à l'origine²⁷, se retrouve aussi dans l'unique copie manuscrite de *De hortis Hesperidum*, une copie qui émane des cercles proches de l'auteur et qui fait, quant à elle, figurer la géorgique de Pontano en tête des poèmes astrologiques²⁸. Mais même quand le genre géorgique devait, au sein de cette déclinaison, être considéré comme inférieur à l'inspiration astrologique, celle-ci présentait aussitôt l'avantage d'épouser la théorie des styles : le style sublime était incarné par les poèmes astrologique et météorologique, le style moyen par le *De hortis Hesperidum*, le style bas par les *Églogues*. Aussi n'est-ce pas sans intention que Francesco Asolani joua sur cet ordre invariant dans sa lettre-préface à Antonio Mocenigo dans l'édition aldine des *carmina* de 1518, en mentionnant les *Églogues* avant le *De hortis Hesperidum* et en faisant du premier un exemple de style naturel et de l'autre l'illustration d'un discernement exceptionnel. Il comptait mettre en lumière la

²⁵ La lettre de Summonte à Alde Manuce où il fait mention de cette entente éditoriale est reproduite en annexe dans l'édition Oeschger des poèmes de Pontano (la lettre date du 2 août 1505, voir G. G. PONTANO et J. OESCHGER, *Carmina, ecloghe, elegie, liriche*, Bari, Laterza, 1948, p. 461-462). Les raisons de Summonte pour affirmer cette répartition, dans le contexte de rivalité commerciale qui oppose Naples et Venise pour l'édition des œuvres de Pontano, ne sont peut-être pas sans intention de reproche, l'entente évoquée n'ayant pas été respectée par Alde (voir L. MONTI SABIA, « Una schermaglia editoriale tra Napoli e Venezia agli albori del secolo XVI », *Vichiana*, vol. 6, 1969, p. 319-336 ; reproduit dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, G. Germano (éd.), Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, vol. 1, p. 195-214.).

²⁶ L'ordre choisi par Fracastor est même modifié : *Qui magnos stellarum orbes cantavit, et hortos / Hesperidum, coelique omnes variabilis oras*, [Syph. 2, 41-42].

²⁷ Cette division est toujours opérante, bien plus en tout cas que la répartition des œuvres en fonction de leur registre, comme nous allons le voir dans un instant. C'est ainsi par exemple que Francesco Tateo choisit de présenter les œuvres de Pontano (F. TATEO, *L'umanesimo meridionale*, op. cit., p. 7). Pour Walter Ludwig, l'édition princeps aldine de 1505 des œuvres de Pontano est d'abord importante parce qu'elle constitue la première édition d'une série de poèmes didactiques modernes (voir W. LUDWIG, « Neulateinische Lehrgedichte und Vergils Georgica », dans L. Braun (éd.), *Litterae Neolatinae. Schriften zur neulateinischen Literatur*, Munich, Fink, 1989, p. 101).

²⁸ Le manuscrit a été redécouvert en 1977 par Mauro de Nichilo sur un signalement de Salvatore Monti (voir M. DE NICHILLO, *I poemi astrologici di Giovanni Pontano*, op. cit., p. 147 pour les circonstances de sa redécouverte et, pour sa description, M. DE NICHILLO, « Lo sconosciuto apografo avellinese del "De hortis hesperidum" di G. Pontano », *Filologia e critica*, vol. 2, n° 2, 1977, p. 217-246). Il est conservé à la Biblioteca provinciale di Avellino et porte le numéro 3939 du Fondo Giulio et Sciopione Capone. Nous discutons *infra*, p. 91, de l'intérêt de ce manuscrit pour la tradition du *De hortis Hesperidum*.

variété des talents de l'humaniste et le contraste entre les différents degrés du style où Pontano avait excellé :

Age vero nonne a summa hac heroici carminis amplitudine sic in pastoralibus Lepidinae pompis, eclogisque demittitur ? Vt ad id unum carminis genus, quod de Moscho, et Theocrito quoque dictum accepimus, a natura productus uideatur. At contra mediocreis illos numeros quibus agricolationis praecepta Hesiodus tradidit quis acriori iudicio in usum recepit, aut maiore cum laude excoluit, quam diuinus Pontanus ? Horti Hesperidum hoc ipsum satis declarant in quibus quidem describendis eo maiore apud latinos commendatione dignus existimari debet, quo plures post Maronem fuerint, qui infeliciter eiusmodi rerum naturae partem carminibus suis illustrandam susceperint, ut fortasse hunc ipsum clarissimus ille uates cupisse uideatur, cui relinqueret commemoranda quae georgico suo carmine praetermississet.

« Mais, dis-moi, ne descend-il pas de cette manière depuis ces sommets du genre héroïque dans les cortèges pastoraux de sa Lepidina et dans ses églogues ? De sorte que c'est vers ce seul genre poétique-ci, que nous disons tenir de Moschus et de Théocrite aussi, qu'il nous semble avoir été entraîné par sa nature. Mais pourtant, qui a jamais usé de ces rythmes moyens, grâce auxquels Hésiode confia ses préceptes d'agriculture, avec un goût plus pénétrant ? Qui les cultiva jamais avec un plus grand mérite que le divin Pontano ? Ses jardins des Hespérides le montrent bien assez et, pour les avoir ainsi représentés, il faut le tenir digne parmi les Latins d'une distinction d'autant plus grande qu'ils furent plusieurs après Virgile à entreprendre sans succès d'illustrer par leurs chants dans ce registre un aspect de la nature, de sorte qu'on pourrait croire que Pontano lui-même ait été appelé de ses vœux par cet incomparable poète, auquel il laissait le soin d'illustrer ce qu'il avait passé sous silence dans ses *Géorgiques*. »²⁹

Paolo Giovio louait Pontano pour un mérite semblable :

Musas per omnes numeros exercuit, tanta habilis ingenii foecunditate, ut neque poetis, neque oratoribus, qui tum maxime florerent, dignum secundae famae locum relinqueret.

« Il cultiva la poésie dans tout type de vers, avec l'abondance si étendue d'un talent propre à tout que ni aux poètes ni aux orateurs, dont on ne manquait pas alors, il ne laissa nulle part l'occasion d'une réputation qui lui fût seconde. »

Mais il soulignait aussi la constante progression vers les sujets sublimes que lui inspirait l'œuvre didactique de l'humaniste :

Sed in pangendo carmine, quam texenda prosa cultior, atque sublimior multis videtur: quandoquidem in historia non semper integra grauissimi incessus dignitate, ab eius muneris disciplina deflexisse existimari possit, quum postea ab Hesperidum hortis citriorum suauissimis odores spirans, atque inde diuino carmine in altum euectus, ad illa ipsa excelso ore decantata sidera propius accesserit.

« Mais il apparaît à beaucoup plus soigneux et même plus sublime à ourdir des vers qu'à tisser la prose puisque dans son œuvre historique il ne garde pas toujours la dignité sans tache d'une démarche pleine de noblesse et qu'il a pu donner l'impression de s'écarter des règles de ce genre, alors qu'après, répandant les parfums des jardins si délectables d'orangers des Hespérides et hissé depuis ces jardins dans les airs en un chant divin, il s'approcha par la hauteur de sa voix au plus près de ces mêmes étoiles qu'il a longuement chantées. »³⁰

Giovio mettait en scène une progression vers le style sublime contraire à la chronologie au demeurant puisque le *De hortis Hesperidum* lui tenait lieu de point de départ. Asolani et lui

²⁹ L'épître se trouve en préface de l'édition des œuvres lyriques de Pontano qui n'étaient pas encore tombées dans les mains des héritiers d'Alde en 1513. Cette édition complémentaire, datant de 1518, est accompagnée des églogues de Calpurnius Siculus et de Némésien. G. PONTANO, *Ioannis Iouiani Pontani amorum libri...*, Venise, in aedibus Aldi et Andreae Soceri, 1518, praesertim f. 2r-v.

³⁰ P. GIOVIO, *Elogia virorum literis illustrium*, Bâle, Pietro Perna, 1577, p. 60.

trouvaient ainsi au poème une place au sein de l'œuvre de Pontano qui était justifiée par son style ou par son genre, c'est-à-dire par l'ensemble des solutions apportées aux problèmes que posent l'invention et la composition d'un poème géorgique. Deux *exempla* antiques se profilaient. Celui que le Moyen Âge avait vu en Virgile, d'abord, suivait le jugement de Macrobe selon lequel ce dernier avait pratiqué en maître chacun des trois degrés du style. Il est ainsi possible que dans la vision d'Asolani la triade constituée par les poèmes astrologiques, le *De hortis Hesperidum* et les *Églogues* ait constitué une sorte de roue de Virgile. Ces positions s'accordent avec le discours qu'on tenait alors sur la poésie du maître de l'académie napolitaine. Pontano était en effet, depuis le *De hominibus doctis* de Paolo Cortesi, l'élégant restaurateur des rythmes (*numeri*) virgiliens, dont il avait acquis la connaissance par l'étude. Cette approbation est discrète autant qu'elle fut diffuse car elle semble bien être passée au reste de l'Europe sous la forme d'une admiration spontanée pour la souplesse et l'euphonie de ses vers³¹. Le second *exemplum* est celui que Pontano revendiquait pour lui-même, il s'agit de la carrière idéale que Properce s'imaginait dans l'une de ses élégies (*El.* 3, 5) et qui oppose la poésie lyrique, fruit de la jeunesse, à la poésie scientifique, objet des soins de la maturité. Dans les deux cas, le *De hortis Hesperidum* prend place dans une conception de l'œuvre poétique de

³¹ Pontano se complaît volontiers dans l'identification élogieuse qui fait de lui un second Virgile, notamment dans le final de la *Lepidina*, (voir principalement L. MONTI SABIA, « Trasfigurazione di Virgilio nella poesia del Pontano », dans *Atti del Convegno Virgiliano di Brindisi nel Bimillenario della morte*, Pérouse, Istituto di filologia latina dell'Università di Perugia, 1983, p. 47-63 ; L. MONTI SABIA, « Trasfigurazione di Virgilio nella poesia del Pontano », dans *Atti del Convegno Virgiliano di Brindisi nel Bimillenario della morte*, Pérouse, Istituto di filologia latina dell'Università di Perugia, 1983, p. 47-63 ; article réédité dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, G. Germano (éd.), Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, vol. 2, vol. 2, p. 1115-1134). Le premier jugement esthétique qui rapproche Pontano de Virgile semble pourtant être celui de Paolo Cortesi (P. CORTESE, *De hominibus doctis*, G. Ferraù (éd.), Palermo, Il Vespro, 1979, p. 40 ; P. CORTESI, *Pauli Cortesii De hominibus doctis dialogus...*, Florence, Bernardo Paperini, 1734, p. 34 ; C. DIONISOTTI, « Juuenalia del Pontano », dans *Studi di bibliografia e di storia in onore di Tammamo De Marinis*, Vérone, Valdona, 1964, vol. 2, p. 183-184). Nombreux seront ceux qui le suivront : Alde Manuce, dans sa dédicace à Iacopo Sannazaro du récit de voyage de Giorgio Interiano : *Pontanus, uir doctissimus ac aetate nostra Vergilius alter* (G. INTERIANO, *La vita, et sito de Zychi, chiamati Ciarcassi, Historia notabile*, Venise, Alde Manuce, 1502, f. 1v.) ; Celio Calcagnini : *creditus occubuisse Maro, (...) / Mox rediens at nos Iouani nomine* (G. B. PIGNA, *Io. Baptistae Pignae carminum lib. quatuor, ad Alphonsum Ferrariae principem. His adiunximus Caelij Calcagnini carm. lib. 3. Ludouici Areosti carm. lib. 2, s. l., ex officina Erasmiana Vincentij Valgrisi*, 1553, p. 259 ; publié également dans P. GIOVIO, *Elogia virorum literis illustrium, op. cit.*, p. 61). Pontano est également honoré à la manière de Virgile dans les *Numeri* de Nicolò d'Arco (voir *infra*, p. 24) ; il est chanté comme son continuateur principal parmi les modernes dans l'appendice du poème *Sarca* (traditionnellement attribué à Pietro Bembo mais dont l'auteur pourrait être Nicolò d'Arco ; sur la *Sarca* et son attribution voir *infra* p. 33, où l'on donnera également les références du passage). Le rôle de l'imitation de Virgile dans la gloire de Pontano est bien mis en valeur dans l'introduction de Francesco Asolani que nous avons largement citée plus haut (*supra* p. 14) mais aussi dans une épigramme anonyme (*De Pontano*) en exergue au *Meteorum liber* dans l'édition contenant le commentaire d'Amerbach (G. PONTANO, *Joannis Joviani Pontani Liber de meteoris / Cum interpretatione Viti Amerbachii, op. cit.*, n. p.) : Ἦν μάλα βεργίλιον πρότος ῥ' εἰκάσας αἰδοῖς, / Πωντᾶνος βίβλιος (...). Ce travail d'observation et de correction permanente que doit être l'imitation poétique selon Pontano lui-même est aussi évoqué par Pietro Mirteo, pour qui Pontano écrit des *versus laboriosi* (P. GIOVIO, *Elogia virorum literis illustrium, op. cit.*, p. 62). Une autre façon courante de louer la poésie de Pontano est de vanter le plaisir qu'on retire de ses vers, c'est ainsi que le louera Basilio Zanchi par exemple dans l'épigramme publiée par Giovio (*Ibid.*, p. 61). On peut citer à cet égard la mention de Pontano par Du Bellay aux côtés de Catulle et de Jean Second pour la fluidité de l'hendécasyllabe : « Adopte-moi aussi en la famille française, ces coulants et mignards hendécasyllabes à l'exemple d'un Catulle, d'un Pontan et d'un Second » (dans la *Deffence*, 2, 4 : J. DU BELLAY, *Œuvres complètes, 1^{er} volume : La deffence, et illustration de la langue françoise*, F. Goyet et O. Millet (éd.), Paris, H. Champion, 2003, p. 56) ; c'est aussi cette fluidité du vers que célébrera John Leland dans un poème intitulé *Ad Famam : Vt sint persimiles Catullianis / (...) / Pontanisque, fluentibus quidem illis / Musis* (J. LELAND, *Principum, ac illustrium aliquot & eruditorum in Anglia virorum, encomia, trophæa, genethliaca, & epithalamia, op. cit.*, p. 10-11).

l'humaniste qui en souligne la virtuosité technique, la variété autant que la fidélité aux modèles antiques, à Virgile en particulier.

Après qu'une génération eut subi l'influence des poétiques inspirées d'Aristote, Pontano cessa rapidement d'être un modèle privilégié. Le *De hortis Hesperidum* ne fut plus imprimé au XVI^e siècle après l'*editio heinrichpetrina* de 1556. Au XVII^e siècle, il n'y eut guère que Giovan Battista Ferrari pour en publier de larges extraits dans ses *Hesperides*.

Il fallut attendre 1761 pour que le *De hortis Hesperidum* soit intégralement réédité, cette fois assorti d'une traduction italienne par Gian Antonio Deluca en hendécasyllabes non rimés³². L'édition de Deluca séparait pour la première fois le *De cultu citriorum* des poèmes astrologiques de Pontano, en le rapprochant toutefois de l'autre recueil en mètre héroïque : les *Églogues*. Le propos liminaire à la traduction des *Églogues* montre bien qu'il était difficile de se procurer les *carmina* de Pontano au XVIII^e siècle ; Deluca prétend en guise d'*excusatio* que sa traduction n'était qu'un prétexte à la réédition des œuvres de l'humaniste. Il justifie l'association des deux poèmes (*De hortis Hesperidum* et *Églogues*) par la proximité des genres bucolique et géorgique :

« Ragione volea dunque, che dopo gli Orti dell'Esperidi, o sia la Coltivazione dei Cedri, egregia opera bucolica [*sic*] del nostro Pontano, io m'inducessi ad aggiungervi cinque sue Ecloghe; e per essere a noi intendimento vaghissime, e per gir esse tanto da presso all'altro genere di poetare, quanto sono vicine la Bucolica alla Georgica.»

« Il était ainsi raisonnable qu'après *Les Jardins des Hespérides*, ou *La Culture des cédratiers*, illustre œuvre bucolique de notre Pontano, je fusse conduit à y ajouter cinq de ses *Églogues*, d'abord parce qu'elles sont selon moi tout à fait délicieuses et ensuite parce qu'elles sont fort proches de cet autre genre de poésie, en ce que la bucolique est fort proche de la géorgique. »³³

Deluca semblait ainsi retrouver naturellement la voie empruntée par la tradition éditoriale du XVI^e siècle, qui rangeait les œuvres de l'humaniste selon leurs ressemblances formelles ou génériques. Toutefois, sans même tirer parti de la confusion que le traducteur commet entre les genres bucolique et géorgique, il est possible de deviner que l'idée du genre littéraire qui sous-tend ce rapprochement n'est pas aussi formelle que celle qui animait les humanistes au temps de Pontano. Le rapprochement envisagé par le traducteur entre les deux œuvres est motivé par leurs thèmes plus que par leur genre : plutôt que de s'établir sur des critères de forme, comme le mètre, le registre, le style, cette parenté se fonde sur quelques lieux communs comme la peinture du *locus amoenus* ou l'éloge de la vie rustique³⁴.

³² G. G. PONTANO, *Gli orti delle Esperidi*, op. cit..

³³ *Ibid.* p. 109.

³⁴ Ce rapprochement entre le genre bucolique et le genre géorgique est un lieu commun inspiré des quatre vers que Servius ajoute au début du premier chant de l'*Énéide* et où Virgile dit, pour décrire le changement de genre entre ses deux premières œuvres, qu'il est passé des bois aux campagnes voisines : *egressus siluis uicina coegi / ut quamuis auido parerent arua colono*.

C'est de cette manière que la critique de XX^e siècle a voulu relier le *De hortis Hesperidum* au reste des œuvres poétiques de Pontano : en se fondant sur des liens thématiques. Elle fut couronnée de succès puisque cette démarche aida à dégager les constantes d'une esthétique propre à l'humaniste. C'est ainsi que Soldati, dès 1909, découvrant chez la Muse Uranie un fil rouge de la poésie de Pontano, trouvait une occasion d'en souligner la cohérence. Le *De hortis Hesperidum* se retrouva de nouveau l'intermédiaire entre poésie astrologique et poésie bucolique mais, cette fois, pour l'harmonie du tableau :

« Urania, più che un ricordo classico, è un'allegoria, la prima delle allegorie pontaniane, che acquista sempre maggior consistenza poetica, quanto più la mente dello scrittore, nel progresso del suo lavoro, diventa a lei familiare. La scienza del cielo, che penetra con sicurezza nei misteri dell'influsso, è dapprima la guida sapiente attraverso le vie dell'etere, dove l'accompagna lo sposo, il Trismegisto. Ma poi, anche indipendentemente da ragioni astrologiche, discesa più presso alla Terra, essa non vorrà lasciare il cantore che a lei dedicò quasi intera la vita, e, fatti ninfa campestre e domestica, prenderà stanza negli orti di Antiniana, insiem con Patulci e Planuri. Quivi ella assisterà alla cultura dei cedri e degli aranci, e darà una mano qual sorella maggiore a preparare il corteo nuziale di Lepidina (...). E piangerà con le compagne e col poeta sulle tombe. Tanto questa curiosa creatura dell'ingegno del Pontano, questo simbolo, diventa figura reale e vivente ! »

« Urania, plus qu'un souvenir classique, est une allégorie, la première des allégories pontaniennes, qui acquiert toujours plus de consistance poétique, d'autant plus que l'esprit de l'auteur, dans la progression de son travail, lui devient plus familière. La connaissance du ciel, qui pénètre avec assurance les mystères de l'influence des astres, est tout d'abord la guide savante qui parcourt les routes de l'éther, où son époux, Hermes Trismégiste, l'accompagne. Mais bientôt, sans raisons astrologiques, elle descend plus près de la terre, ne voulant pas laisser le poète qui lui a dédié presque toute sa vie et, devenue nymphe champêtre et domestique, elle élira pour demeure les jardins d'Antiniana, avec Patulcis et Planure. Là, elle prendra part à la culture des cédratiers et des orangers et donnera un coup de main en tant que grande sœur pour préparer le cortège nuptial de Lépidina (...), elle pleurera avec ses compagnes et avec leur poète sur les tombes, tant il est vrai que cette créature étrange du génie de Pontano et son symbole prend une forme réelle et vivante »³⁵

Francesco Arnaldi, en 1973, après avoir souligné la variété des mètres dont Pontano avait usé, ne disait pas autre chose que Soldati mais il substituait à la figure allégorique révélée par le premier une thématique récurrente de la poésie de l'humaniste : l'observation de la nature.

« Perché se il *De amore coniugali*, le *Naeniae*, il *De tumulis* sono opere originali nei titoli e nei contenuti, la loro è una novità di cui il poeta è conscio e orgoglioso, come lo è di aver saputo dominare da signore, salvo gli oraziani, saffiche escluse, i vari metri latini: titoli come *Parthenopeus*, *Baiae*, l'*Eridanus* (...), dimostrano quale importanza avessero per lui la natura, l'ambiente, gli sfondi cittadini, campagnuoli o marini. Si comprende allora come l'architettura complessiva del "libro" delle poesie del P. – quale l'ha ideata, almeno in parte, lui stesso, pur senza arrivare a vederla realizzata, o l'hanno disegnata gli amici, con in testa Sannazaro (El. I, 9), fedeli interpreti dei suoi desideri –, si apra col cielo dell'*Vrania* e dei *Meteora* e sotto di stendano gli orti delle Esperidi (...). »

« Car, si le *De amore coniugali*, les *Naeniae*, le *De tumulis* sont des œuvres originales par leurs titres et par leurs contenus, leur nouveauté est d'une sorte dont le poète est bien conscient et dont il tire orgueil,

C'est d'abord en contaminant le genre bucolique que les *Géorgiques* de Virgile deviennent un texte prisé par l'imitation des humanistes au Quattrocento. En témoignent par exemple les *Églogues* de Tito Strozzi, que Zabughin appelle « églogues géorgiques », ou encore la silve *Rusticus* de Politien (voir à cet égard, le chapitre que Zabughin consacre au genre géorgique au Quattrocento : V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento italiano : da Dante a Torquato Tasso : fortuna, studi, imitazioni, traduzioni e parodie, iconografia*, Trento, Università degli studi di Trento, 2000, I, p. 231-251).

³⁵ B. SOLDATI, *La poesia astrologica nel 400*, op. cit., p. 263

comme il l'est d'avoir su dominer en maître les différents types du vers latin – sauf les mètres horatiens à l'exception des strophes saphiques. Des titres comme *Parthenopeus*, *Baiae*, *Eridanus* (...) démontrent quelle importance ont eu pour lui la nature, les paysages, l'arrière-plan citadin, campagnard ou marin. On comprend alors comment l'architecture complexe du « livre » des poésies de Pontano – tel qu'il l'a projeté lui-même au moins en partie, bien qu'il ne soit pas parvenu à le voir publié, ou tel que l'ont conçu ses amis, Sannazaro en tête (*Élégie* 1, 9), fidèles interprètes de ses désirs –, s'ouvre avec le ciel de l'*Urania* et des *Météores* tandis qu'en-dessous s'étendent les jardins des *Hespérides* (...). »

Dans l'un et l'autre cas, le *De hortis Hesperidum* apparaissait comme un point de contact commode entre l'inspiration élevée des poèmes didactiques et une poésie plus « terrestre » de Pontano. Francesco Tateo, dans un chapitre sur le *De hortis Hesperidum* que nous mentionnions à l'instant, n'avait pas été peu influent dans la transformation d'un thème littéraire en posture philosophique³⁶. Encore une fois, c'était bien le *De hortis Hesperidum* qui, reliant ciel et terre, mettait en évidence la continuité de ce regard sur le monde et l'unité de l'œuvre poétique de Pontano.

Cette interprétation de l'œuvre de Pontano, celle qui cherchait à y lire des thèmes récurrents, à lui rendre toute sa cohérence, avait toutefois pour défaut d'oblitérer quelque peu le genre du poème, la géorgique, qui était au centre des préoccupations classificatrices des contemporains de l'humaniste. Elle conduisait à se concentrer sur les passages descriptifs qui, quant à eux, entraient certainement en consonance avec les autres œuvres de l'auteur. Ainsi, les commentateurs du vingtième siècle ont loué dans le *De hortis Hesperidum* la représentation d'une nature familière et exubérante, la mythologie d'invention enracinée dans le terroir napolitain et les dispositions laudatives de la versification de Pontano. Mais ils n'ont que rarement manifesté d'intérêt pour la nature didactique du poème ou pour son sujet, la culture des agrumes, si ce n'est pour le soutien qu'ils pouvaient apporter à l'interprétation allégorique du poème.

La contribution d'un agronome fait exception. Il s'agit d'un article de Luigi Savastano, paru en 1922 dans les *Annali della Reale Stazione Sperimentale di agrumicoltura* d'Acireal³⁷. L'article de Savastano, moins précieux que ceux des précédents critiques du point de vue des études pontaniennes, entendait avant tout apporter une contribution à l'étude des auteurs agricoles. C'est pourquoi il envisage le *De hortis Hesperidum* autant comme un traité scientifique que comme un texte poétique. Il identifie avec soin les variétés d'agrumes dont il y est question et trace rapidement les particularités de la culture décrite par Pontano. Soucieux d'embrasser à la fois la valeur scientifique et la valeur poétique du poème, Savastano attribuait

³⁶ F. TATEO, « Natura e civiltà nel "De hortis Hesperidum" », *op. cit.*

³⁷ L. SAVASTANO, « Contributo allo studio critico degli Scrittori agrari italiani. - Giovanni Joviano Pontano agrumicoltore, Antonio Venuto e Gregorio del Corno », *Annali della Reale Stazione Sperimentale di agrumicoltura e frutticoltura Acireale*, vol. 6, 1922, p. 77-117.

son manque de célébrité, eu égard à sa qualité, au fait qu'il aurait été tenu pour trop poétique par les agronomes et trop agraire par les poètes. La critique du vingtième siècle, en exaltant la valeur poétique de l'œuvre de Pontano, aurait ainsi pu oublier que le *De hortis Hesperidum* était aussi un texte technique. Mais si l'on songe à l'inverse au jugement que portait Filippo Re sur ce poème en 1801, on remarque qu'il commente scrupuleusement la matière didactique et les préceptes de culture, qu'il vante le choix du thème et la nouveauté du sujet. Mais il concède un usage excessif de la fable et un excès d'ornementation. C'est certainement que Filippo Re faisait partie, quant à lui, non des poètes mais des agronomes³⁸.

En vérité, le poème eut plus de succès que ne le croyait Savastano et son auditoire ne semble pas s'être toujours divisé entre ceux qui étaient plus enclins à admirer et à imiter la veine lyrique de Pontano et ceux que les préceptes intéressaient pour leur fond autant que pour leur forme. Il n'eut pas toujours à souffrir ces réserves qui portaient tour à tour sur ses différents aspects. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer sa réception immédiate et de voir combien ce poème du ressassement a marqué la génération suivante par ses images éclatantes, par la clarté et par l'éloquence de ses mythes.

LA RECEPTION DU *DE HORTIS HESPERIDUM*

Au lendemain de sa mort, Pontano fut présenté par les poètes de son académie comme le jardinier d'Antiniana, sa propriété champêtre au lieu-dit « Antignano » sur le Vomero³⁹. Giano Anisio le représentait sous le masque bucolique en train de semer des orangers dans l'élégie *De Antiniano colle* :

*Et, nosti Meliseum, inquit, quem Phoebus amavit,
Cui cara ante omnes Antiniana fuit ?
Antiniana ego sum, coeli concessit ad astra
Ille sua, et divum colloquiis fruitur.
Haec rura incoluit, haec sevit citria, et illa
Dum plantat laurum, carmina cusit amans.*⁴⁰

³⁸ F. RE, *Dizionario ragionato di libri d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economie campestre*, Venise, Vitarelli, 1809, vol. 3, p. 255-6 : « Il poema di Giovio Pontano sulla Coltivazione degli Agrumi è troppo noto per tesserne l'elogio, quanto all'eleganza poetica. Mi limiterò a dire che tutto ciò che appartiene ai luoghi più convenienti agli aranci, ai cedri ed ai limoni; la maniera di propagarli (...) la maniera d'innestarli, vi sono trattati assai bene, tuttochè però vi si scorga il poeta che talvolta sacrifica la verità all'immaginazione. » F. RE, *Della poesia didascalica georgica degli Italiani dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*, Bologne, Fratelli Masi e comp., 1809, p. 45-6 : « Veramente sono gli Orti esperidi pieni a bizzefte di favole e di ornamenti. Ma non è perciò che eccellenti non siano parecchi dei precetti intorno al coltivamento degli agrumi. »

³⁹ Erasmo Pèrcopo (E. PERCOPO, « La villa del Pontano ad Antignano », *Atti dell'Accademia Pontaniana*, vol. 31, 1926, p. 221-239) a écrit sur l'engouement des poètes napolitains pour la villa de Pontano, lieu de réunion de l'académie, comme on le voit dans le début de l'*Asinus* par exemple (G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 297, sq.) ou dans certains propos de l'*Aegidius* (*Ibid.*, p. 248) mais encore au début des *Dies Geniales* d'Alessandro d'Alessandro (1, 1 : A. D'ALESSANDRO, *Genialium dierum libri sex*, Paris, apud Ioannem Petrum, 1532, f. 1r.) : *Arcessebat plerunque nos in hortos amoenissimos ubi aediculas habebat Iouianus Pontanus*.

⁴⁰ C'est l'extrait cité par Pèrcopo (E. PERCOPO, « La villa del Pontano ad Antignano », op. cit., p. 234). L'élégie est citée entièrement par Camillo Minieri Riccio (C. MINIERI RICCIO, *Cenno storico della Accademia Pontaniana*, Naples, R. Rinaldi et G. Sellitto, 1876, p. 6-9) ; elle fut publiée pour la première fois dans G. ANISIO, *Jani Anysii varia poemata et satyrae. Ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, Sultzbach, 1532, f. 37r-39. Sur Giano Anisio, on consultera commodément l'article de Anna Bulatti dans le *DBI* (A. BULATTI, « Anisio, Giovanni Francesco », dans *DBI*, 1961, vol. 3), pour approfondir, nous

« Et connais-tu Mélisée, dit-elle, qu'aimait Phébus, à qui Antiniana fut chère plus que tous ? C'est moi Antiniana, lui, il s'avance vers l'étoile au ciel qui lui fut décernée et jouit de la conversation des dieux. C'est ce terrain qu'il cultiva, ces orangers qu'il sema et en plantant ce laurier, parce qu'il aimait, il forgea ses fameux chants. »

Il s'agissait ici du travestissement bucolique d'un souvenir personnel et qui trouvait à s'exprimer en une réminiscence de la poésie de Pontano bien plus proche de sa deuxième églogue *Melisaëus* que du *De cultu citriorum*. L'académie napolitaine, qui fut une grande imitatrice de l'inspiration astrologique de Pontano sous l'impulsion de Scipione Capece, semble avoir été plus sensible à la veine bucolique de l'humaniste qu'à son poème géorgique. Sans doute est-ce par l'influence de l'œuvre de Sannazaro – lui qui, pourtant, avait accueilli l'oranger comme indice de la filiation pontanienne de sa poésie en clôture du *De partu Virginis* (3.509-512) :

[...] quaeque in primis mihi grata ministrat
Ocia Musarumque cavas per saxa latebras,
Mergillina, novos fundunt ubi citria flores,
Citria Medorum sacros referentia lucos.⁴¹

« ... et, sur toutes, celle qui m'offre les loisirs aimés et les cachettes des Muses creusées dans la falaise, Mergellina, chez qui les cédratiers abondent en fleurs nouvelles, ces cédratiers qui portent jusqu'à nous les bois sacrés des Mèdes. »

Cet hommage n'est pas le plus manifeste que Sannazaro rendit à son maître. Mais c'est souvent dans ce contexte d'échanges savants entre les membres d'une sodalité – et qui s'apparentent par leur préciosité à la poésie de circonstances – que l'on découvre les signes de lectures variées et d'une fréquentation certaine du *De hortis Hesperidum*.

En 1512, par exemple, le poète Biaggio Pallai dédia un poème à la villa que le banquier Agostino Chigi venait de se faire construire sur les bords du Tibre⁴². La description du jardin contient une évocation en forme de préterition des bosquets d'agrumes :

Vos ne ego Pontano multum cantata poete

renvoyons à la note bio-bibliographique de Carlo Vecce (C. VECCE, « Giano Anisio e l'umanesimo napoletano. Note sulle prime raccolte poetiche dell'Anisio », *Critica letteria*, vol. 23, n° 88-89, 1995, p. 63-80 ; *praesertim* pp. 63-4, n. 1). Nous signalons également l'édition récente de l'églogue *Melisaëus* pour sa bibliographie (A. G. ANISIO, *Melisaëus*, M. Ricci (éd.), Foggia, Edizioni del Rosone, 2008) non sans signaler les réserves émises par Tobia Toscano (T. R. TOSCANO, « «Hic ego ludentem patulae sub tegmine fagi / Tityron audivi carmina cornigerum» : Giano Anisio alla scuola di Virgilio », dans *Itinera Parthenopea I : L'exemplum virgilien dans l'académie napolitaine de la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 336-337, n. 6).

⁴¹ On peut consulter le *De partu Virginis* en traduction anglaise dans l'édition de Michael Putnam (J. SANNAZARO, *Latin Poetry*, op. cit.) mais l'édition de référence demeure à ce jour l'édition critique de Charles Fantazzi et Alessandro Perosa (SANNAZARO, *De partu Virginis*, A. Perosa et C. Fantazzi (éd.), Firenze, L. Olschki, 1988).

⁴² Il s'agit de la villa *farnesina*, à Rome dans le Transtévère, qui est restée célèbre grâce à ses fresques de Raphaël et de Peruzzi. Le poème de Biaggio Pallai intitulé *Suburbanum* fut écrit dans l'intention de rivaliser avec un autre poème sur la même villa : le *De uiridario Augustini Chigii* écrit en 1511 par Egidio Gallo. Les deux poèmes ont été édités séparément par Mary Quinlan McGrath : voir M. QUINLAN-MCGRATH, « Aegidius Gallus, De Viridario Augustini Chigii, Vera Libellus », *Humanistica Lovaniensia*, vol. 38, 1989, p. 1-99 et M. QUINLAN-MCGRATH, « Blossius Palladius, Suburbanum Agustini Chisii. Introduction, Latin Text and English Translation », *Humanistica Lovaniensia*, vol. 39, 1990, p. 93-157. On trouvera dans le second, à la note 4, une large bibliographie sur l'éditeur des *Coryciana*, que l'on pourra compléter après 1990 par celle de l'article récent de Stefano Benedetti dans le *DBI* (S. BENEDETTI, « Palladio, Blossio », dans *DBI*, 2014, vol. 80).

*Poma loquar ? Citriumque nemus ? Quae ve aurea parte
Parte virent, biferoque micant pomaria cultu ?*⁴³

« Parlerai-je de vous, fruits longuement chantés par le poète Pontano, et de vous, bosquets d'agrumes ?
Ou de vous encore, vergers mi-partis d'or et de vert qui chatoyez chaque année d'une double récolte ? »

Biaggio Pallai présente l'humaniste napolitain comme l'autorité à laquelle il convient d'abandonner cette matière. Or, la silve qu'est le *Suburbanum* est un poème mondain qui prend place dans une collection de pièces en l'honneur des fastes du banquier Chigi et dans l'édition duquel on trouve recueillies les épigrammes des membres de l'académie romaine sur le même sujet⁴⁴. Le *Suburbanum* exhibe le nom de Pontano et lui prête la valeur d'un symbole de la vie raffinée que menaient les lettrés proches d'Agostino Chigi à cette époque. Il ne fait d'ailleurs pas de doute que le *De hortis Hesperidum* était au nombre des textes déclamés dans l'académie romaine lorsqu'Angelo Colocci en était le coryphée puisqu'il prêta son concours à l'établissement du texte comme en témoigne sa correspondance avec Pietro Summonte⁴⁵.

Une autre preuve de l'attention que les lettrés romains accordaient au *De hortis Hesperidum* est l'églogue funèbre⁴⁶ que Basilio Zanchi dédia à Pontano et qui reprend l'esprit de l'églogue

⁴³ *Suburbanum* 196-7 (nous reproduisons ici le texte édité par M. QUINLAN-MCGRATH, « Blossius Palladius, Suburbanum Augustini Chisii. Introduction, Latin Text and English Translation », *op. cit.*, p. 108-49 d'après l'exemplaire de B. PALLADIO, *Suburbanum Augustini Chigii*, Rome, J. Mazochius, 1512 conservé à la *Bibliotheca Apostolica Vaticana*, Stamp. Barberini GGG. VII. 62). L'adjectif « bifer » est traditionnellement associé aux roseraies de Paestum après Virg. *Georg.* 4, 119 et Mart. *epig.* 12, 31, 3. Le couple a un succès considérable à la Renaissance : p.ex. Aldegati. *Eleg.* 8, 15 : *gigant.* 12, 805 ; Callim. *Carm.* 5.3 ; *epig.* 1, 53, 1 ; Verino, *epig.* 6, 11, 53 ; *paneg.* 1, 444 ; Sasso, *epig.* 1, 14, 1 ; 2, 76, 5 ; Poliz. *epig.* 37, 17. Mais il faut aussi tenir compte de Stace qui est un modèle privilégié pour Biaggio Pallai, *Silv.* 1, 3, 81 : « Quid biferi Alcinoi laudem pomaria uosque ». On remarque un enjambement similaire dans les *Hesp.* de Pontano autour du verbe « micant », 1,65 : « Mala nitent virides primum referentia frondes / Hinc rutilant fulvoque micant matura metallo ».

⁴⁴ L'édition de 1512 du *Suburbanum* contient en exergue sept épigrammes sur le poème de Battista Casilio, Philippe Béalalde le jeune, Fausto Capodiferro, Marcantonio Casanova, Pietro Corsi, Savoia et Antonio Lelio. Mary Quinlan-MacGrath accompagne son édition du poème par plusieurs pièces courtes en l'honneur de la future *villa farnesina* qui furent composés par les membres de l'académie romaine (voir M. QUINLAN-MCGRATH, « Blossius Palladius, Suburbanum Augustini Chisii. Introduction, Latin Text and English Translation », *op. cit.*, p. 144-9) : on y trouve les épigrammes de Fausto Capodiferro, Girolamo Donato, et Antonio Tebaldeo.

⁴⁵ La lettre qui l'atteste a été éditée par Erasmo Pèrcopo (E. PERCOPO, « Una lettera pontaniana inedita dal P. Summonte ad A. Colocci »), *Studi di letteratura italiana*, vol. 1, 1899, p. 392-395. Colocci fit partie de l'académie pontanienne, il y trouva même un nom d'académicien, Basso, et fut un ami proche de Pontano, voir F. UBALDINI, *Vita di Mons. Angelo Colocci*. *Edizione del testo originale italiano, Barb. lat. 4882, a cura di Vittorio Fanelli*, V. Fanelli (éd.), Città del Vaticano, Biblioteca apostolica vaticana, 1969, p. 11-18 et n. 20 pour les rapports des napolitains de l'académie avec Colocci. Biaggio Pallai, ainsi que plusieurs des noms cités ci-dessus sont également mentionnés dans une lettre de Sadoletto de 1529, voir *Id.*, p. 67 à 75 ; ANGELO COLOCCI, *Poesie italiane, e latine di monsignor Angelo Colocci con piu notizie intorno alla persona di lui, e sua famiglia, raccolte dall'abate Gianfrancesco Lancellotti*..., s. l., presso Pietropaolo Bonelli stampatore pubblico vescovile, e del Sant'Uffizio, 1772, p.119-128 ; on retrouve les mêmes noms dans l'Arioste (*Orlando*, 46, 13).

⁴⁶ Basilio Zanchi (Bergame ca. 1500 - Rome, après 1567) fut chanoine régulier du Latran, poète et lexicographe. Il fut nommé gardien de la bibliothèque vaticane par Paul IV à la mort de Fausto Sabbeo mais fut ensuite soupçonné d'hérésie et dut finir sa vie en prison, un peu plus tard qu'on ne le crut longtemps puisqu'on garde trace de lui jusqu'en 1567. La bibliographie la plus à jour sur sa vie est dans M. FIRPO et D. MARCATTO, *Il processo inquisitoriale del cardinal Giovanni Morone*, nuova edizione critica, Rome, Libreria editrice vaticana, 2011, vol. 1 : *Processo d'accusa*, p. 826-7, note 39, mais la note se concentre sur les années de maturité du Bergamasque et ne dit presque rien de sa vie avant les années 40 du seizième siècle. Il en va de même des notices biographiques du Donato Calvi, de Celso Rosini et de Camillo Minieri Riccio (D. CALVI, *Scena letteraria degli scrittori bergamaschi aperta alla curiosità de' suoi concittadini dal R. P. Donato Calvi*,..., Bergamo, li figliuoli di M. A. Rossi, 1664, p. 70-73 ; C. ROSINI, *Lyceum Lateranense illustrium scriptorum ... ordinis canonicorum regularium Salvatoris Lateranensis elogium*, Cesena, 1649 [1970], p. 127-130 ; C. MINIERI RICCIO, *Biografie degli accademici alfonsini, detti poi pontaniani, dal 1442 al 1543, per Camillo Minieri Riccio*, Naples, 1881, p. 191-197). L'*accessus* de Pierantonio Serassi (B. ZANCHI, *Basilii Zanchii Bergomatis canonici ordinis Lateranensis Poemata quæ extant omnia. Nunc primum ex Oporiniana editione accuratissime recensita, illustrata, & aucta. Accessit Basilii vita Petro Antonio Serassio auctore*, Bergamo, Pietro

Meliseus dont Giano Anisio s'inspirait également dans les vers que nous avons cités. Ce poème est d'abord un jeu érudit au service d'une admiration sincère. Il fut peut-être composé au moment où Zanchi, originaire de Bergame et alors âgé de moins de vingt ans, était établi dans la Rome de Léon X et en étroite relation avec l'académie pontanienne. Zanchi jouissait d'une mémoire qui lui avait attiré l'attention des érudits et des poètes romains. Aussi l'églogue prend-elle des aspects de centon pontanien dans lequel les allusions au *De hortis Hesperidum*⁴⁷ sont d'une évidence forcée. Paolo Giovio, qui citait une autre pièce de Zanchi en hommage à Pontano dans ses *Elogia virorum litteris illustrium*, nous a également conservé les louanges posthumes de Pietro Mirteo et de Latomus. Le premier⁴⁸, pour évoquer métonymiquement l'œuvre de l'humaniste, se contente d'accoler l'*Urania* et le *De hortis Hesperidum*⁴⁹, ce qui montre qu'en son esprit leur réputation était équivalente. Le second, un peu à la manière de Basilio Zanchi, foisonne de citations tirées du *De hortis Hesperidum*⁵⁰. Il constitue une esquisse de catalogue des œuvres et des figures de ce *libellus* de Pontano.

Lancellotti, 1747, p. i-xx) est plus loquace sur le premier séjour de Zanchi à Rome lors de ses études et sur ses contacts précoces avec l'académie napolitaine, où il avait reçu le nom de L. Petreius, (« Mirone » pour Minieri Riccio, qui fait de « Petreius » son nom d'académicien romain, sans doute avec plus de vraisemblance). Le poème sur Pontano a sans doute été écrit avant le départ de Zanchi de Rome en 1520, à la mort de son père. Il fait en effet partie de ceux qui circulaient sous le nom d'académicien de Zanchi (L. Petreius) et a été édité avec deux autres églogues (*Ecl. Damon* et *Ecl. Phyllis, Mycon et Lycidas*) en 1540 (B. ZANCHI, *Basilii Zanchi, ... de Horto Sophiae libri duo... Ejusdem varia poemata quae olim sub L. Petrei Zanchi nomine aedidit ["sic"]*, Romae, A. Bladus excudebat, 1540, f. H iiii v. – I iii r.), puis dans toutes les éditions des poèmes de Zanchi jusqu'à la grande réédition de Pierantonio Serassi.

⁴⁷ *Vos o quae uirides siluas, quae frondea rura / Incolitis, iuuet et tristes intendere luctus, / Dauliades [...] / Nunc mecum socias lacrimoso carmine uoces / Fundite, et attonitas lethum hos referatis ad aures / Nympharum [...] / Quaeque etiam Eridani ad ripas fluvialibus herbis / Nunc varias ducunt choreas, nunc candida colla / Exornant nexis uario de flore corollis: / Quaeque Niaseos saltus Garamantide in ora, / Et uirides citro siluas, Limoniaque arua / Culta ferunt* dans B. ZANCHI, loc. cit. Le premier vers du passage imite le premier vers du *De hortis Hesperidum* (*Vos o quae liquidos fontis quae flumina nymphae*) ; *uirides siluas* est un emprunt à Pontano (*Hesp.* 2, 37), de même que la clausule *frondea rura* qui revient plusieurs fois chez l'humaniste (*Urania*, 1, 269 ou *Erid.* 2, 31, 59) ; *Incolitis* en rejet rappelle le *colitis* du vers 2 du premier livre du *De hortis Hesperidum*, de même que le rejet de l'apostrophe du nom des nymphes : *Dauliades* qui rappelle les *Naiades*, *Nereides* et *Oreades* de l'exorde du poème de Pontano (respectivement *Hesp.* 1, 2 ; 14 ; 21). *Nunc mecum* évoque *Hac mecum* en début de vers toujours dans l'exorde (*Hesp.* 1, 7). *varias ducunt choreas* est aussi un emprunt au prologue du livre 1 (*Hesp.* 1, 14 *varias ducunt ad plectra choreas*). *Candida colla* est fréquent chez Pontano (*Uran.* 1, 186 ; 2, 619 ; *Hesp.* 1, 397 ; *Hendec.* 1, 13, 73 ; 16, 39 ; *Erid.* 1, 1, 34) mais jamais en clausule. Le vers *Exornant nexis uario de flore corollis* est en partie emprunté à l'*Eridanus* (*Erid.* 2, 31, 45 : *haec inter varias uario de flore corollas* ; il eut en outre un certain succès puisqu'on le trouve également chez Boiardo, *Past.* 9, 87 et chez Molza, *Varia* 5, 3 ; *Eleg.* 1, 1, 85 et 2, 9, 41). L'adjectif *niasaeus* n'est à ma connaissance employé que chez Pontano dans le *De hortis Hesperidum* (*Hesp.* 1, 53 ; 597 ; 2, 52). *Garamantide in ora* (*Egl.* 1, 3, 21 et *Hesp.* 2, 30 « Garamantide ab ora » en clausule). *Et uirides citro siluas, Limoniaque arua*, cf. *Hesp.* 2, 37 : *En uirides citro siluae, en limonia rura*.

⁴⁸ Pietro Mirteo est évoqué par Lilio Giraldi dans son *De poetis nostrorum temporum dialogus posterior* (le texte que nous citons est celui publié par Claudia Pandolfi dans L. G. GIRALDI, *Due dialoghi sui poeti dei nostri tempi*, C. Pandolfi (éd.), [Ferrare], Corbo, 1999, p. 222) : *Quis non miretur in omni carminum ferme genere facultatem Piet(ri) Myrtei Foroiulien(sis) poetae ? Cui si accessisset animi constantia nec tam erro et vagus esset, posset cum multis et quidem primariis conferri, cum et ipsius uersus tanti fecerit Iouius historicus ut sua Eulogia eis se honestare putauerit*. Giovio est donc, pour Giraldi, le meilleur garant de la fortune de Pietro Mirteo. On retrouve ses poèmes dans certaines anthologies du seizième siècle, en latin, comme dans N. LE RICHE (éd.), *Doctissimorum nostra aetate Italarum Epigrammata*, Paris, Nicolas le Riche, 1548, f. 67v. ou 71 v.) ou en italien, dans L. DOLCE (éd.), *Libro quinto delle rime di diuersi illustri signori napoletani: e d'altri nobilissimi ingegni*, Naples, Appresso Gabriel Giolito de Ferrari, et fratelli, 1555, p. 464-5. Sur sa vie, on peut consulter le travail de Gian Giuseppe Liruti : G. LIRUTI, *Notizie delle vite ed opere scritte da' letterati del Friuli*, Venise, 1762, vol. 2, p. 127 sq.

⁴⁹ *Quis uos sidera clara, citriosque / Flores Hesperidum hortulis uirentes / Versibus cecinis laboriosis* (P. GIOVIO, *Elogia virorum litteris illustrium*, op. cit., p. 62).

⁵⁰ Barthélémy Masson, dit Latomus (1485-1566), humaniste originaire d'Arlon, bénéficia à Fribourg d'une des rares formations qui existaient alors en littérature classique. Il fut plus tard nommé par François I^{er} lecteur royal d'éloquence latine au futur Collège de France où il enseigna pendant huit ans. Humaniste d'un horizon lointain, Latomus n'en connaissait pas moins les

Pontano avait fait l'éloge de la ville de Mantoue dans le *De hortis Hesperidum*, en prenant prétexte de sa dédicace au condottiere François de Gonzague. Mantoue lui fit hommage à son tour puisqu'en 1534 son nom était encore associé au parfum de l'oranger et les poètes maîtrisaient assez les lieux communs de son dernier poème pour y faire de savantes allusions. Ainsi Nicolò d'Arco, pour célébrer l'acquisition par Nicola Maffei du portrait perdu de Pontano que peignit le Titien, dédia plusieurs épigrammes au thème de la seconde immortalité que le portrait d'un tel maître offrait à un poète qui s'était déjà rendu immortel grâce à son œuvre. Ces six compositions furent publiées dans le recueil intitulé *Numeri* (191-194, 196, 197) paru en 1546⁵¹. La plus élégante d'entre elles se termine de la sorte :

*Utque Bianoris dant munera certa nepotes
Vergilio, tibi sic annua vota ferent
Immistique viris pueri teneraeque puellae
Casta incompositis verba canent numeris,
Pontanum liquidique lacus vallesque sonabunt,
Mincius et tremula tectus arundine.
Eridanusque pater tantos celebrabit honores:
Sentiet has voces invida Parthenope.
Interea tua, sancte, sequi vestigia fas sit,
Musarum et faciles ferre per antra pedes.
Sic placidos foveat manes pulcherrima Syren,
Sic tumulum semper citrus odora tegat.*

« De même que les neveux de Bianor offrent à Virgile des présents attendus, ainsi ils te rendront chaque année un hommage solennel et, mêlés aux hommes, des enfants et de tendres jeunes filles chanteront d'innocentes paroles en des rythmes impromptus, le nom de Pontano emplira les lacs limpides et les vallées, le Mincio, même à couvert de ses roseaux tremblants, et le noble Éridan se joindront à cette grande fête. Parthénopée entendra ces voix avec envie. En attendant, poète auguste, qu'il me soit permis de suivre tes traces et de porter mes pieds légers par les antres des Muses. Qu'ainsi la Sirène plus belle réchauffe tes mânes paisibles et que le parfum des orangers enveloppe à jamais ton tombeau. »

lieux communs de la poésie de Pontano, en particuliers des *Hesp.* : *Quam suis citrios colunt in hortis, / Tum pulchra Antiniana, tum Patulcis* (voir *Id.*, p. 62). Pour une biographie approfondie autant que pour une bibliographie à jour de Latomus, nous renvoyons à la thèse d'André Delvaux (A. DELVAUX, *Barthélemy Latomus d'Arlon : un dialecticien humaniste (~1497-1570)*, sous la direction de Perrine Galand-Hallyn, Paris, EPHE, 2016). Nous indiquons en outre le catalogue des éditions de ses œuvres : L. BAKELANTS, « Bartholomaeus Latomus, I. Œuvres poétiques, II. Œuvres oratoires », dans *Bibliotheca Belgica. Bibliographie générale des Pays-Bas*, Bruxelles, 1963). Pour l'œuvre de l'humaniste luxembourgeois, on consultera à profit les notices de Guy Cambier dans la revue *Latomus* (G. CAMBIER, « L'œuvre poétique et oratoire de Latomus », *Latomus*, vol. 22, 1963, p. 839-844 ; G. CAMBIER, « Les œuvres de controverse et de rhétorique de Latomus », *Latomus*, vol. 23, 1964, p. 820-827 ; G. CAMBIER, « L'œuvre philologique de Barthélemy Latomus », *Latomus*, vol. 36, 1977, p. 1037-1054 ; G. CAMBIER, « La première *Bombarda* de Latomus », *Latomus*, vol. 38, 1979, p. 647-651). Enfin, il existe une édition récente de son poème en hexamètres à la gloire de l'artillerie, la *Bombarda* : B. LATOMUS, *Humanistica Luxemburgensia : la Bombarda de Barthélemy Latomus [et] les Opuscula de Conrad Vecerius*, C. Loutsch et M. Melchior (éd.), Bruxelles, Éditions Latomus, 2009.

⁵¹ L'*editio princeps* des *Numeri* de Nicolò D'Arco parut à Mantoue en 1546 (N. D'ARCO, *Nicolai archii comitis numeri*, J. Ruffinelli (éd.), Mantova, Venturino Ruffinelli, 1546). Ils firent l'objet d'une édition critique en 1995 : N. D'ARCO, *I Numeri di Nicolò d'Arco: dal manoscritto Laurenziano Ashburnhamiano 266, dalle edizioni di Mantova, Padova e Verona, dal manoscritto 1973 della Biblioteca Comunale di Trento, da saggi dei secoli 18.-20.*, M. Welber (éd.), Trento, UCT, 1996. Cette édition est malheureusement indisponible en France et je n'ai pas pu la consulter. La date des compositions 191-194, 196 et 197 sur le portrait de Pontano est indiquée sur la pièce 191 : MDXXXIII. Sur le portrait perdu de Pontano par Titien et sur les épigrammes de D'Arco dont il fut l'occasion, voir G. REBECCHINI, *Private Collectors in Mantua, 1500-1630*, Roma, Storia e Letteratura, 2002, p. 66-8 et T. PENGUILLY, « Penniculo et calamo uiuet uterque pari. Variations sur un portrait (perdu) de Giovanni Pontano par Titien », dans R. Dekoninck et A. Smeesters (éd.), *Le poète face au tableau, de la Renaissance au Baroque*, Tours-Rennes, PUFR-PUR, 2018, p. 71-93. Le mécène dont il est question était amateur de Titien plus que de Pontano, il avait sans doute acquis le tableau auprès de Mario Equicola.

Ce poème met en scène la gratitude des Gonzague envers Pontano que l'on célèbre à l'égal d'un nouveau Virgile en une cérémonie civile à Mantoue. Le *De hortis Hesperidum* fut en effet dédié par Pontano au quatrième marquis de Mantoue, François de Gonzague. Nicolò D'Arco effleure plusieurs thèmes que l'on retrouve dans le dernier poème de Pontano. Il suggère notamment l'affinité entre Mantoue et Naples, les deux villes qui ont accueilli Virgile et dont le séjour scande aussi bien les *vitae* du poète antique que son œuvre ou son épitaphe. On trouve déjà une référence à cette parenté virgilienne entre les deux cités à la pré-Renaissance⁵². Pontano amplifia cette topique en y mêlant les éléments d'un *encomium* de François de Gonzague et de la louange de l'Italie. C'est ainsi qu'il choisit de conclure le *De hortis Hesperidum*⁵³. Dans le poème de Nicolò D'Arco, l'oranger parfumé du dernier vers revêt aussi le caractère d'un objet symbolique de l'œuvre de l'humaniste au même titre que la *pulcherrima Syren*⁵⁴, Parthénopée.

En 1538, Francesco Maria Molza imita la version pontanienne du mythe d'Adonis en dédiant au jeune Octave Farnèse, probablement à l'occasion de ses noces, une élégie qui décrivait la douleur de Venus. Dans l'un et l'autre poème, Adonis est changé en oranger par cette déesse :

*Tempus erit regum exornes cum tempora victrix,
Et cedat foliis laurus odora tuis.
Quin et Medorum sylvas egressa comanteis
Sole sub externo cognita citrus eas,
Atque excepta novis pubescas finibus arbor,
Et vatum exurgas, me duce culta, labor.*⁵⁵

« Le temps viendra où tu orneras les tempes des rois en vainqueur, le laurier odorant s'effacera devant tes feuilles. Bien plus, quand tu seras sorti des forêts chevelues des Mèdes, va, que d'autres cieux te connaissent sous le nom d'oranger et qu'en arbre exogène tu grandisses sur de nouveaux terroirs, deviens, cultivé sous ma conduite, objet de soin pour les poètes sacrés. »

Le poème de Francesco Maria Molza contient de nombreuses réminiscences du *De hortis Hesperidum*⁵⁶. Mais cette référence tardive fut-elle bien comprise par une génération qui ne

⁵² Ainsi, par exemple, dans le commentaire à la *Divine Comédie* de Benvenuto da Imola (in *Purg.* 3, 85-7) : *Et hic nota, lector, quod sicut poeta noster fecit in inferno Virgilium describere patriam in qua natus est, scilicet Mantuam in honorem et laudem Virgilii, quia Mantua est nobilissima ciuitas; ita nunc in purgatorio fingit Virgilium tangere patriam, qua maxime delectatus est in uita et apud sepultus est, scilicet Neapolim.* (BENVENUTO DA IMOLA, *Commentum super Dantis Aldigherij Comoediam*, J. P. Lacaita (éd.), Florence, Barbèra, 1887, vol. 3, p. 85).

⁵³ Pont. *Hesp.* 2, 524-81.

⁵⁴ Sur le goût littéraire de Pontano pour les sirènes, voir H. CASANOVA-ROBIN, « Parthénopée et autres sirènes dans l'œuvre de Giovanni Pontano : enjeux esthétiques et symboliques d'un mythe de prédilection dans l'univers napolitain », dans H. Vial, *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 207-222.

⁵⁵ La composition fut publiée pour la première fois par F. BAIOCCHI, « Sulle poesie latine di Francesco Maria Molza », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, vol. 18, 1905, p. 1-172, ici p. 166-167 à partir de l'autographe de la bibliothèque apostolique (*Borg. lat.* 367). Baiocchi data ce poème de 1538, d'après la date des noces d'Octave Farnèse, à qui le poème est dédié. Massimo Scorsone et Rosana Sodano l'ont republié récemment (F. M. MOLZA, *Elegiae et alia*, M. Scorsone et R. Sodano (éd.), 1. ed., Turin, Res, 1999, p. 64-66), ils signalent dans une note l'imitation du mythe du *De hortis Hesperidum*. Sur Francesco Maria Molza (Modène 1489-1544), en plus de la note biographique et de la note sur l'histoire du texte des poésies latines dans le volume de Scorsone et Sodano, on pourra consulter l'article récent du *DBI* (F. PIGNATI, « Molza, Francesco Maria », dans *DBI*, 2011, vol. 75) et la biographie plus récente encore parue dans l'édition de certaines de ses lettres (F. M. MOLZA, *Il Molza: la sua vita e le sue lettere*, A. Barbieri (éd.), Prima edizione, Padoue, Padova University Press, 2014, p. 13-34).

⁵⁶ Cf. *Extinctum... Adonim* (*Hesp.* 1, 537) ; *quondam Venus aurea* (*Hesp.* 1, 474 : *Venus aurea* ; 2, 230 : *Venus aurea quondam*) ; *Purpureo* (*Hesp.* 2, 232) ; *ore color* (*Hesp.* 2, 232 : *ora colore*) ; *nitidae... papillae* (*Laud.* 5, 43) ; *Humebant* (*Hesp.*

connaissait peut-être pas le modèle de Molza ? C'est en effet peu après 1538 que Giovanni Battista Pino, dans la préface au discours de Piero Giacomo da Toledo sur le tremblement de terre qui eut lieu la même année dans la zone des Champs Phlégréens, disait que la jeune génération, vouée tout entière à la composition en langue vulgaire, ne se souciait plus guère des poètes latins tel que Giovanni Pontano⁵⁷.

Mais malgré cette perte d'engouement pour l'expression latine, le mythe d'Adonis eut à la suite du *De hortis Hesperidum* un succès qui ne se démentit point jusqu'à l'*Adone* du Napolitain Giambattista Marino⁵⁸. On retrouve une allusion au mythe pontanien d'Adonis dans la *Syphilis* de Fracastor⁵⁹ et peut-être une discrète référence chez Giuseppe Milio Voltolina, qui fut un grand imitateur de l'humaniste dans son *De hortorum cultura*⁶⁰.

Dans le même poème, d'ailleurs, Voltolina se rapportait en évoquant l'oranger non plus à Adonis mais à un autre mythe étiologique que Pontano, dans le *De hortis Hesperidum*, avait popularisé⁶¹. Il s'agissait du mythe qui faisait d'Hercule celui qui avait implanté les agrumes en Italie (*Hesp.* 1, 102-23). De cette version du mythe l'Antiquité ne nous a fourni qu'une unique occurrence, chez Athénée⁶², où elle vient à l'appui d'une controverse sur l'origine des agrumes. On ne trouve guère d'allusion à cet *aition* au *Quattrocento*, si ce n'est dans l'*Oratio in laudem Brixiae* de Ubertino Pusculo⁶³. Pontano en fit un mythe étiologique ample et

1, 70) ; *Moerebat* (*Hesp.* 1, 68) ; *fluvialibus undis* (*Hesp.* 1, 300) ; *brachia ramos* (*Erid.* 1, 34, 9) ; *monimenta doloris* (souvenir de Claudien, *Get.* 615, probablement par l'intermédiaire de Pontano, *Uran.* 5, 278 et *Ecl.* 1, 4, 108 ; cf. *Hesp.* 1, 67 et 76) ; *lachrymis quae consita nostris* (v. 35) qu'il faut comparer avec *Consita de lacrimis* (*Hesp.* 1, 91). On peut aussi comparer le passage suivant : *hanc dominae luctum sensisse putares, / Usque adeo excusso stipite tota tremit. / Effusus florum nimbus, quo pectora Divae / Plus solito redolent, luxuriatque sinus.* (v. 53-56) à celui-ci : *Illa velut dominae luctum solata recentes / Excussit frondes, resupinaque vertice canos / Diffudit florum nimbos, quis pectora divae / Implevitque sinum et lacrimas sedavit euntes* ; (*Hesp.* 1, 97-100).

⁵⁷ P. G. da TOLEDO, *Ragionamento del terremoto, del Nvovo monte, del aprimento di terra in Pozzolo nel anno 1538*, Naples, Giovanni Sulzbach, 1539, f 2v. Ce passage fut pressenti par Carlo Dionisotti comme le signe d'un étiolement de la tradition humaniste issue de l'autorité de Pontano, voir C. DIONISOTTI, « Appunti sulle rime del Sannazaro », *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. 140, 1963, p. 206.

⁵⁸ L'influence du *De hortis Hesperidum* sur les représentations du mythe d'Adonis à la Renaissance et à l'âge classique a été étudiée par Carlo Caruso (C. CARUSO, *Adonis: The Myth of the Dying God in the Italian Renaissance*, Londres / New York, A&C Black, 2013), qui se concentre sur la tradition italienne. Pour la tradition française du mythe, il faut se reporter à la thèse de Céline Bohnert : C. BOHNERT, *La Fable d'Adonis en France à l'époque moderne (de la seconde moitié du XVI^e à la fin du XVII^e siècle)* (French), sous la direction de P. Dandrey, Université Paris-Sorbonne, 2006.

⁵⁹ Fracastoro, *Syph.* 2, 221-2 : *Quippe illam Citherea, suum dum plorat Adonim / Munere donavit multo, et virtutibus auxit.*

⁶⁰ Voltolina, *hort.*, 1, 9 : *[Non] labor ullus amatos / Negligere hortorum cultus, induxit Adonin.* C'est en fait le mythe des Hespérides et la demande de ne pas négliger le travail des jardins qui rapproche les premiers vers de l'œuvre de Giuseppe Milio Voltolina de certaines figures du *De hortis Hesperidum*. Nous avons consulté l'édition de 1572 : G. M. VOLTOLINA, *De hortorum cultura libri 3*, Brescia, Vincentius Sabius, 1574. Pour notre extrait, voir la page de titre (sans numéro de page, la pagination commence à la page suivante). Il existe une traduction du poème du XIX^e siècle en vers italiens : G. M. VOLTOLINA, *La coltivazione degli orti di Giuseppe Milio Voltolina salodiano*, G. Gargnani (trad.), Salò, Bartolommeo Righetti, 1813.

⁶¹ Voltolina, *hort.*, 1, 144-6 : *Insuper Optandae quippe essent hic tibi frondes / Hesperidum, Alcides nostris quas intulit oris ; / Ipsa, Inquam, citrus nostro ponatur in horto, / Difficiles quamvis curas, propriosque labores / (Ut generis puer illustris si detur alendus, / Nobilis exposcit multum) semperque morosa* (G. M. VOLTOLINA, *De hortorum cultura libri 3*, op. cit., p. 6).

⁶² Chez Athénée (*Deip.* 3, 25) : Αἰμιλιανὸς δὲ ἔλεγεν Ἰόβαν τὸν Μαυρουσίῳ βασιλέα, ἄνδρα πολυμαθέστατον, ἐν τοῖς περὶ Λιβύης συγγράμμασι μνημονεύοντα τοῦ κηρίου καλεῖσθαι φάσκειν αὐτὸν παρὰ τοῖς Λίβυσι μῆλον Ἑσπερικόν, ἀφ' ὧν καὶ Ἡρακλέα κομίσαι εἰς τὴν Ἑλλάδα τὰ χρύσεια διὰ τὴν ἰδέαν λεγόμενα μῆλα.

⁶³ *Pometa vero ac paradisos ingressus quis si viderit odoris arboribus et fructiferis consitos fructibusque suavissimis plenos profecto ab Hesperidibus illis, quas ab Hercule aureis pomis spoliatas poetae tradunt, plantaria huc translata extimare poterit, quae hic nullo custodita dracone securus quisquis laetus carpit.* in E. VALSERIATI, *La « De laudibus Brixiae oratio » di*

circonstancié dans le but de faire de l'oranger un symbole national du Royaume de Naples. Ce mythe eut par la suite un grand succès et fut rappelé comme motif chaque fois qu'il était question des agrumes, c'est le cas chez Voltolina comme dans l'épyllion chrétien de Battista Spagnoli dit le Mantouan sur Nicolas de Tolentino, c'est le cas dans le poème *Sarca* attribué à Pietro Bembo ou chez Benedetto di Falco en ouverture de sa *Descrittione dei luoghi antichi di Napoli*⁶⁴. Ce mythe eut un succès inattendu sur les bords du lac de Garde, où il servit aussi de faire valoir national. Ainsi, Voltolina rédigea un *Hercules Benacensis* pour dérober à la version napolitaine la primeur de l'implantation des agrumes en Italie. Piero Valeriano en inventa une version différente dans le *Carpio* et Giorgio Iodoco Da Bergen renchérit sur un mythe plus discret du *De hortis Hesperidum*, qui décrit la réintroduction des agrumes en Italie par l'intervention de Vénus⁶⁵.

C'est bien Pontano qui voua l'agrumes à Vénus et il n'y a pas de trace que des variétés antiques aient été consacrées à cette divinité comme s'est laissé dire Erasmo Percopo⁶⁶, même s'il faut consentir qu'à Vénus pût être attachée la pomme d'or du jugement de Pâris. Fracastor, dans sa *Syphilis*, inventa en hommage à Pontano que l'étymologie de *citrus* était *citherea*⁶⁷. Cet attribut fut illustré par la suite dans la *Coltivazione* de Luigi Alamanni, qui, s'il ne semble ni s'y fier ni s'en écarter dans ses préceptes de culture, tire du *De hortis Hesperidum* le tableau de Vénus qui attire Mars grâce aux fleurs de l'oranger⁶⁸. Les *Emblèmes* d'Alciat se firent encore l'écho de cet attribut dès l'édition vénitienne de 1546 : *Aurea sunt Veneris poma haec, iucundus amaror / Indicat, et graecis sic glycypticros amor*.⁶⁹ Le fruit à la fois doux et acide, symbole de la duplicité de l'amour, est aussi un motif filé dans le livre 1 du *De hortis Hesperidum*.

Ubertino Posculo, tesi di laurea, Brescia, Università cattolica di Brescia, 2008-2009, p. 90. Pour la biographie de Posculo, voir les travaux de Enrico Valseriati tels qu'ils sont indiqués dans l'article du même auteur sur Ubertino Posculo dans le *DBI* (2016).

⁶⁴ Mantov. Nicol. 1, 314 : *Transtulit ad nostras rediens Tiryntius oras* ; P. Bembo (?), *Sarca*, 117-8. Sur ces passages du poème de Battista Spagnoli et de la *Sarca*, voir *infra*, p. 33. Benedetto di Falco décrit ainsi les vergers de Naples au début de son œuvre : « ... tanti e tali frutti si veggono e di tanta varietà portati da Ercole quando ritornò da gli orti delle Esperide, e venne in Napoli. » Voir B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi antichi di Napoli e del suo amenissimo distretto*, T. R. Toscano, G. Toscano et M. Grippo (éd.), Naples, CUEN, 1992, p. 125.

⁶⁵ Pour toutes ces références, voir l'appendice « L'elogio del Benàco dal Posculo al Graziolo » de Sergio Lingeri dans A. GRAZIOLO, *Discorso di peste: la peste di Desenzano nel 1567*, E. Camprostrini (éd.), Salò, Ateneo di Salò, 2009.

⁶⁶ E. PERCOPO, *Vita di Giovanni Pontano*, op. cit., p. 197.

⁶⁷ S'il s'agit bien d'un hommage aux *Hesp.*, il ne s'agit peut-être pas complètement d'une invention de Fracastor. Carlo Caruso a relevé cette étymologie dans le commentaire d'Antonio Mancinelli aux *Bucoliques* de Virgile (in *Ecl.* 7, 6, voir C. CARUSO, *Adonis*, op. cit., p. 15). Je n'ai malheureusement pas pu la retrouver à mon tour à l'endroit qu'il indiquait. Mais il n'est pas impossible qu'elle doive son origine à une confusion du maître de Mancinelli, Pomponio Leto, voir G. P. LETO, *Julii Pomponii Sabini, ... In omnia, quae quidem extant, P. Vergilii Maronis opera commentarii*, J. Oporinus (éd.), Basileae, 1544, p. 614 : *Hinc Venus. Cytheram dicit insulam contra Peloponnesum Veneri dedicatam, in qua ait Dionysus Aeneam Veneri templum sacrasse. inde quidam arbitrantur dictam Cytheream, non a Cytheris Cypri. Hermione in Peloponneso piscatorum statio est. hinc sinus Hermionicus, ubi est Aegina insula. Citrus est una Cycladum.* »

⁶⁸ Alamanni, *Colt.* 5, 690-3 : « ... l'odore è tale, / Che l'alma Citea se n'empie il seno, / Se n'inghirlanda il crin, qualor più brama / Al suo fero amator mostrarse adorna. » Cf. Pont. *Hesp.* 2, 27-8.

⁶⁹ « Ce sont les pommes de Vénus, elles symbolisent l'amertume joyeuse, car pour les Grecs, l'amour est ainsi : doux-amer (γλυκύπικρος). » A. ALCIAT, *Andreae Alciati emblematum libellus*, P. Rositini (éd.), Venise, 1546, f. 22v.

D'autres motifs plus discrets tirés du *De hortis Hesperidum* se trouvent dispersés dans la littérature européenne du XVI^e siècle lorsqu'il est question des jardins d'agrumes. Il n'est pas surprenant de retrouver dans le *Vendemmiatore* de Luigi Tansillo, un Napolitain fortement influencé par Sannazar, l'image d'un arbre fait de pierres et de métaux précieux : « L'arancio, il cedro, e gl'altri arbor felici / Ch'imitan ne' color gemme e metalli. »⁷⁰ Cette nature métaphorique avait déjà, en 1510, trouvé fortune auprès de l'agronome Antonio Venuto dans son *De agricultura opusculum* paru à Naples en 1516 : « Lo Arangio e cosa manifesta essire el re principe et signore de tucti arbori et benche sia (...) composto de quactro uarii metalli e subiecto in una infirmita (...) »⁷¹. Il s'inspirait alors directement du propos des premières lignes du *De hortis Hesperidum*⁷². Les auteurs napolitains gardèrent d'ailleurs durablement le souvenir du dernier poème de Pontano. Giambattista Marino, outre la réécriture du mythe d'Adonis qui lui inspira l'*Adone*, semble copier, dans l'Idylle 5 de sa *Sampogna*, le passage du *De hortis Hesperidum* où des cédrats tératogènes prennent la forme d'organes génitaux⁷³. Dans le *Cunto de li Cunti*, enfin, Giambattista Basile semblait attacher quelque importance au fait que Pontano avait fait des agrumes l'arbre de Naples⁷⁴.

Luis de Camões, en décrivant un bosquet enchanté dont les trois premiers arbres sont des agrumes, s'est peut-être souvenu que le mythe de Daphné avait été associé à l'oranger chez Pontano et il se rappelait assurément la faiblesse hyperbolique que l'humaniste attribuait au cédratier⁷⁵. Voltolina, en mentionnant les jardins d'agrumes, s'était servi d'une comparaison prise par Pontano entre l'arbre et l'enfant : *Difficiles quamuis curas, propriosque labores / (Ut generis puer illustris si detur alendus, / Nobilis exposcit multum) semperque morosa*⁷⁶. Ronsard s'est certainement souvenu à son tour de cette comparaison en évoquant l'orangerie du seigneur de Villeroy à Conflans :

⁷⁰ Tansillo, *Il Vendemmiatore*, 141, 1121-2. « L'oranger, le cédratier et les autres arbres féconds, qui imitent dans leurs couleurs les gemmes et les métaux. ».

⁷¹ R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto: edizione diplomatico-interpretativa*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2008, p. 7, l. 149-51. « Il est évident que l'oranger est roi, prince et seigneur de tous les arbres et bien qu'il soit composé de quatre métaux différents, il est sujet à une infirmité... ». On peut toutefois exprimer quelque réserve quant au fait que Venuto ait jamais connu le *De hortis Hesperidum*.

⁷² Cf. Pont. *Hesp.* 1, 63-5 : *Quin grvida e ramis, triplici distincta colore, / Mala nitent virides primum referentia frondes; / Hinc rutilant fulvoque micant matura metallo.*

⁷³ Marino, *Sampogna*, 5, 699 sq. : « L'alte spalliere, et i pastin ben culti / De frondosi boschetti di mirar si compiace, / Da' cui rami pendenti aranci osceni, / Grossi limoni, e smisurati cedri, / Non saprei dir per quale / Virtute occulta, et artificio ignore / Di strania agricoltura, / O per qual di Natura / Giocosa industria; e capriccioso scherzo / figurando in se stessi / Di gran membra virili / Prodigiose forme, Fanno con prouocar ne' riguardanti / il diletto del gusto, onta à la vista. » Cf. Pont. *Hesp.* 2, 145 sq.

⁷⁴ Dans le conte « I tre cedri ». Nous nous faisons ici le relais du travail de C. MAZZONI, « The Fruit of Love in Giambattista Basile's "The Three Citrons" », *Marvels & Tales*, vol. 29, n° 2, 6 octobre 2015, p. 228-244, bien que nous n'ayons pas examiné le texte de Basile dans le détail.

⁷⁵ Luis de Camões, *Lus.* 9, 56 : « Mil árvores estão ao céu subindo, / Com pomos odoríferos e belos: / A laranjeira tem no fruto lindo / A cor que tinha Dafne nos cabelos; / Encosta-se no chão, que está caindo, / A cidreira com os pesos amarelos; / Os formosos limões ali, cheirando, / Estão virgíneas tetas imitando. »

⁷⁶ « Des soins pourtant difficiles et des efforts particuliers, toujours plein d'exigences (de même que si l'enfant d'une famille illustre est donné en nourrice, ce qui est noble exige beaucoup) » G. M. VOLTOLINA, *De hortorum cultura libri 3*, op. cit., p. 6.

*Ta forest d'Orangers, dont la perruque verte
Des cheveux éternels en tout temps est couverte,
Et toujours son fruit d'or de ses feuilles défend,
Comme une mère fait de ses bras son enfant.*⁷⁷

L'attention maternelle de l'arbre envers son fruit ou son rejeton est une image fréquente du premier livre du *De hortis Hesperidum*. Pontano en avait tiré l'expression des *Géorgiques* de Virgile, en rendant un sens propre aux catachrèses latines de *mater* pour plante-mère et de *proles* pour fruit.

Ainsi, les réminiscences du *De hortis Hesperidum*, pour être discrètes, n'en furent pas moins tenaces et diffuses. On peut admettre qu'elles soient encore chez Giorgio Iodoco ou Francesco Molza des signes adressés à un cercle d'amis lettrés qui sauraient en apprécier les variations. Mais chez Ronsard elles sont devenues des ornements de forme nés de l'« innutrition » et qui n'exhibent plus le lien avec leur texte d'origine.

TOPIQUE DES JARDINS D'AGRUMES : NAISSANCE D'UN MOTIF EUROPEEN

Le *De hortis Hesperidum* servit en outre de modèle stylistique, d'abord grâce à certains passages qu'on estimait sans doute de bonne venue. Ainsi, l'épigramme funèbre de Basile Zanchi, dont il a été question quelques pages plus tôt, témoigne d'un intérêt appuyé pour les proèmes du livre 1 et du livre 2 du *De hortis Hesperidum*. Les premiers vers du livre 1 se caractérisaient notamment par l'apostrophe *Vos o...* rendue célèbre par Virgile au début des *Géorgiques* et que Pontano développait en plusieurs relatives à la manière de Columelle dans le livre 10 du *De re rustica*. Il tirait ainsi de l'invocation aux divinités agrestes l'occasion d'une peinture du golfe de Naples, à la fois *locus amoenus* et paysage réel. Zanchi en suivait le patron comme nous l'avons vu mais avec un désir indéniable de faire allusion à son modèle : *Vos o quae uirides siluas, quae frondea rura / Incolitis*. L'invocation du *De hortis Hesperidum* fut élégamment imitée par Francesco Maria Molza dans l'épigramme funèbre qu'il rédigea à la mort de Raphaël⁷⁸.

⁷⁷ Poème à Villeroy en exergue des *Amours Diverses*, publié vers 1580, voir P. de RONSARD, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994, p. 439.

⁷⁸ La composition, intitulée *Daphnis, in obitu Raphaelis urbinatis pictoris*, fait partie du groupe d'œuvres latines de Molza publiées par Pierantonio Serassi dans le dernier volume de son édition (F. M. MOLZA, *Delle poesie volgari e latine di Francesco Maria Molza*, P. A. Serassi (éd.), s. l., Pietro Lancellotti, 1747, vol. III, p. 167-171). Ces poèmes ont été publiés sans ordre et au fil de leur découverte. J'utilise ici la référence du site www.poetitalia.it qui regroupe les poèmes qui ne sont pas entrés depuis dans des classifications plus rigoureuses sous le titre « Varia » et les numérote selon l'ordre dans lequel ils apparaissent dans l'édition Serassi. Voici l'extrait dont nous parlons : *Vos o Virginei coetus, placidissima Nimphae / Numina, quae virides saltus, secretaque rura / Curatis, quasque arua iuuant, obductaque nigris / Fontibus, et vario gemmantia prata colore, / Ferte pedem, et nostros faciles ne spernite fletus*. Molza, varia 19, 12-16. Il s'agit du même type de période qu'au début des *Hesp.*, où l'apostrophe est suspendue par plusieurs relatives en attente du verbe principal à l'impératif qui convoque les nymphes auprès du poète (Molza, varia 19, 12-16 : *Vos o (...) Ferte pedem* ; Pont. *Hesp.* 1, 1-6 : *Vos o (...) / Hac mecum (...) requiescite in umbra*). Les relatives énumèrent des types de lieux (Molza, varia 19, 13 : *saltus, rura* ; 14 : *arua* ; 15 : *Fontibus ; prata* ; Pont. *Hesp.* 1, 1 : *fontes, flumina* ; 2 : *culta* ; 3 : *hortos, litora* ; 4 : *colles ; arua* ; 5 : *rura*) et les verbes décrivent la relation passive ou active des divinités vis-à-vis du lieu (Molza, varia 19, 14 : *Curatis ; iuuant* ; Pont. *Hesp.* 1, 2 : *colitis* ; 5 : *curatis*). Le poème de Molza n'est pas non plus dénué de citations des *Hesp.* : (Molza, varia 19, 12-3 : *placidissima Nimphae / Numina* ; cf. Pont. *Hesp.* 1, 598 : *placidissima numina, nymphe*). Vladimiro Zabughin a décrit les sources de

On y retrouve les caractères d'un paysage moins proche du *locus amoenus* que des campagnes qui servent d'arrière-plan décoratif aux portraits ou aux scènes religieuses de l'époque : un paysage bien conscient de ses propres ressources, qui tient à part ses bois, ses terres arables, ses pâtures et ses eaux. Chaque élément est égrené par une relative qui reprend le vocatif et s'adresse aux *agrestum presentia numina*, comme les appelait Virgile. On peut aussi trouver dans l'*Elysium* de Jules-César Scaliger, dont on se rappelle le jugement pourtant peu amène sur la poésie de Pontano dans ses *Poetices libri septem*⁷⁹, le signe d'une émulation savante et d'une étude certaine. Voici les premiers vers de l'*Elysium Atestinum*, écrit en 1519-1520 :

*Huc mecum liquidis, Aurae Permessides, undis,
Quae gelidos Phoebi lucos et stagna Medusae
Curatis, dum sacra Deo blandita canenti
Sole sub aestivo Parnasia procubat umbra,
Ite, Padi rapido sese qua subtrahit aestu
Elysium, volucrisque fugam secatur insula fluctus*⁸⁰.

« Venez auprès de moi, brises du Permesse aux eaux limpides, vous qui tempérez les bois glacés de Phébus et les marais de Méduse, tandis que, sous le soleil estival, l'ombre du Parnasse s'incline vers moi, qui chante ce qui est agréable à Dieu, gagnez l'Elysée par le côté où il se soustrait aux flots bouillonnants du Pô et où son île coupe la fuite de ce fleuve rapide. »

Le poème de Scaliger nous renvoie à un contexte de réception bien différent, celui de la cour des Gonzague de Mantoue. L'*Elysium* est en effet dédié à Isabelle d'Este, l'épouse de François de Gonzague qui fut en son temps dédicataire du *De hortis Hesperidum*. Le choix d'un tel modèle est peut-être un indice de la réception chaleureuse réservée à Mantoue au *De hortis Hesperidum*, autant que l'est le choix d'un Vida de dédier à Isabelle d'Este, entre 1505 et 1510, son poème géorgique *Bombyces*⁸¹.

l'éplogue funèbre de Molza (V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento italiano*, op. cit., vol. 2, p. 129-30) ; il signale, parmi les emprunts aux modernes, l'imitation d'un passage de la première *Ecloga piscatoria* de Sannazaro (Molz. *Ecl.* 19, 91-7) et un emprunt *obbam lactis* (Molz. *Ecl.* 19, 122) à la *Lepidina* de Pontano. Le motif géorgique de l'invocation, imité du *De hortis Hesperidum*, a cependant échappé à sa vigilance.

⁷⁹ J. C. SCALIGER, *Iulii Caesaris Scaligeri ... Poetices libri septem*, [Lyon], Antoine Vincent, 1561, p. 311.

⁸⁰ La structure de Pontano est à la fois simplifiée et effacée chez Scaliger. On trouve cependant toujours le vocatif (Scal. *elys.* 1 : *Auræ Permessides*) suspendu par une relative en l'attente du verbe principal à l'impératif (v. 5, *Ite*) qui commande aux divinités ou personnifications de rejoindre le poète. La relative égrené les lieux que surveillent ces personnifications (v. 2 : *lucos* ; *stagna*) et saisit sans doute au passage une réminiscence ovidienne (cf. Ovid. *Met.* 14, 331). Il faut noter également que la séquence est interrompue juste avant le verbe principal par une subordonnée temporelle de simultanéité introduite par *dum* dont on peut apprécier la ressemblance avec celle qui, dans les *Hesp.*, suit tout juste la proposition principale (Scal. *elys.* 3-4 : *dum (...)* *canenti* / (...) *procubat umbra* ; Pont. *Hesp.* 1, 8-9 : *Dryades dum munera uati* / (...) *texunt*). La séquence du poème de Scaliger contient quelques réminiscences des *Hesp.* (Scal. *elys.* 1 : *Huc mecum* ; Pont. *Hesp.* 1, 7 : *Hac mecum*, tous deux en tête de vers ; *elys.* 3 et *Hesp.* 1, 5 : *Curatis*, comme chez Molza ; *canenti* et *aestu* en clausule, respectivement *elys.* 3 / *Hesp.* 1, 43 et *elys.* 5 / *Hesp.* 1, 20 ; on peut en outre comparer du point de vue du sens *defendit ab aestu* à *subtrahit aestu*). Mais le plus frappant est certainement que Scaliger imite la structure rythmique du premier vers du *De hortis Hesperidum* : *Vos o, quae liquidos fontis, quae flumina, nymphae* en suivant par exemple le conseil pontanien de placer un monosyllabe en tête de vers au début d'un passage important, en imitant la répartition régulière de ses intermots ou en liant les pieds 2 et 3 par le même mot : *liquidus*.

⁸¹ Isabelle d'Este était l'épouse de François II Gonzague, le dédicataire du *De hortis Hesperidum*. Vida a pu connaître le poème dans l'édition aldine *princeps* mais il suivait également les déclamations de l'académie romaine sous la direction de Colocci, comme le prouve la lettre de Sadoletto. Yasmin Haskell s'est déjà interrogée sur les raisons de cette proximité dans les dédicaces entre les *Bombyces* de Vida et le *De hortis Hesperidum* de Pontano (voir Y. HASKELL, « Work or Play ? Latin "Recreational" Georgic Poetry of the Italian Renaissance », *Humanistica Lovaniensia*, vol. 48, 1999, p. 132-159).

Mais la postérité stylistique la plus nette du *De hortis Hesperidum* se laisse percevoir au seizième siècle dans la description des jardins d'agrumes.

La première description célèbre d'un jardin d'agrumes se trouve dans l'exorde de la troisième journée du *Decameron* :

Era un prato di minutissima herba, et verde tanto, che quasi nera pareva, dipinto tutto forse di mille varietà di fiori, chiuso d'intorno di verdissimi et viui aranci e di cedri. Liquali hauendo i vecchi frutti et i nuoui, et i fiori anchora, non solamente piacevole ombra agli occhi, ma ancora all'odorato faceuano piacere.

« Il y avait un pré d'herbe rase, si verte qu'elle paraissait presque noire, peint tout entier de mille sortes de fleurs peut-être, entouré d'orangers d'un vert cru et drus et puis de cédratiers. Tous portaient des fruits d'un an et de nouveaux mais des fleurs encore ils donnaient non seulement de l'ombre agréable aux yeux mais encore du plaisir à l'odorat. »

Boccace semble ici réunir pour la première fois la description des agrumes à celle du jardin idéal. Il décrit pourtant bien un jardin réel qui correspond à l'usage d'agrément qu'on faisait alors des agrumes dans le Latium ou en Toscane⁸². Cet usage des agrumes est pour lui peu commun : un raffinement digne d'intérêt. Il le fait alors au moyen des traits caractéristiques du *locus amoenus* tels que Ernst Robert Curtius les identifiait⁸³. Le jardin est ombragé, la prairie fleurie, l'herbe dense (la source et la brise, exclues de la citation, se trouvent à la ligne suivante). À cette peinture, Boccace ajoute deux motifs déjà topiques dans l'Antiquité pour décrire le cédratier : le parfum des arbres que l'on trouve chez Virgile⁸⁴ et l'admirable qualité de porter fleurs et fruits à différents stades de maturité⁸⁵. Ainsi Boccace réalise-t-il un parfait exemple de ce que peuvent les Lettres dès la pré-Renaissance : fondre de manière unitaire les sources antiques dans une peinture des réalités contemporaines.

Pontano prit certainement conscience de cette disposition des bosquets d'agrumes à incarner à la fois les jardins des Hespérides et ceux d'Alcinoos, les deux exemples les plus connus de jardin enchanté que l'Antiquité classique ait légués à la Renaissance. Il amplifia les motifs

⁸² Les agrumes, surtout le cédratier et l'oranger amer, étaient cultivés depuis le XIII^e siècle dans les jardins de propriétaires fortunés. Voir A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », dans I. Naso, *Le parole della frutta. Storia, saperi, immagini tra medioevo ed età contemporanea*, Turin, Silvio Zamorani editore, 2012, p. 15-27, *ibi* p. 21. Un certain Durante Chiaramontesi, à qui Dante fait allusion (*Purg.* 12, 103-105 ; *Parad.* 16, 105), s'était enrichi malhonnêtement au point de posséder un jardin où poussaient des milliers d'orangers et de cédratiers (voir *Enciclopedia dantesca*, 1970, s.v. « Chiaramontesi »). F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, Palermo, L'epos, 2004, p. 95.

⁸³ E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, p. 240-244.

⁸⁴ Virg. *Georg.* 2, 132-3 : *Et, si non alium late iactaret odorem, / Laurus erat*. Voir également Solin, *De mirabilium mundi*, 47, qui paraphrase explicitement le texte de Virgile.

⁸⁵ Cette qualité des agrumes n'est pas à l'origine un motif poétique mais une notation botanique que l'on trouve d'abord chez Théophraste (*Hist. plant.* 4, 4, 3) : *φέρει δὲ τὰ μῆλα πᾶσαν ὥραν· τὰ μὲν γὰρ ἀθήρηται τὰ δὲ ἀνθεῖ τὰ δὲ ἐκπέττει*. puis qui est reprise par un grand nombre d'auteurs pendant l'Antiquité et au Moyen-Âge (p. ex. Pline, *Hist. nat.* 12, 7, 15 ; Palladius, *rust.* 4, 10, 16 ; Servius, *in Georg.* 2, 127 ; Isidore de Séville, *etym.* 17, 7 ; Huggucio de Pise, *Deriuationes*, M 67, 7). Cette production permanente des agrumes a pu faire penser aux arbres fruitiers des jardins d'Alcinoos (Hom. *Od.* 7, 112-26). C'est l'avis de Carlo Caruso (C. CARUSO, *Adonis, op. cit.*, p. 18 ; voir également p. 17 pour une liste plus complète des occurrences de cette caractéristique du cédratier).

glanés chez Boccace ou chez les auteurs de l'Antiquité⁸⁶ et l'oranger devint, dès l'*Urania*, le type même de l'arbre *mirabilis*, déjà vanté selon les qualités mises en avant par Boccace :

*Ac de textilibus pendentia citria ramis;
Citria, quae semper (visu mirabile) verum
Spirant flore decus, semperque nitentia gratis
Floribus ac foetu aeternaque virentia fronde,
Citria amalphaeis latebra haud incommoda nymphis.* [Pont. *Uran.* 1,1011]

« Et les lourds orangers aux branches entrelacées, les orangers qui toujours –admirable vision – exhalent de leur fleur une grâce printanière et font miroiter leurs fleurs et leurs fruits aimables, verdoyer leur feuillage. L'oranger, refuge bien commode pour les nymphes d'Amalfi. »

Le *De hortis Hesperidum* ressassera ces thèmes avec une insistance volontaire : l'ombre de l'oranger est commode, un bosquet de ces agrumes est élégant, il porte des fruits mûrs et des fruits verts en même temps, il porte à la fois des fruits et des fleurs, c'est un arbre éternel, etc. Il s'étendra également sur la multiplicité des couleurs offertes à qui contemple l'arbre, le blanc des fleurs, le jaune orangé des fruits et le vert sombre du feuillage.

La richesse dont Pontano dota cette image poétique eut en Italie un succès certain. Ce sont à nouveau les cercles humanistes de la plaine du Pô qui en donnent l'exemple et, d'abord, Battista Spagnoli dit le Mantouan qui, dès 1509, évoque, dans sa courte épopée sur Nicolas de Tolentino, les plantations d'agrumes de Fermo, en Ombrie, en rappelant le mythe de l'importation des agrumes en Italie tel que Pontano l'avait modifié et remis à la mode ⁸⁷:

*(...) euadunt celsi uiridaria Firmi,
Arvaque perpetuo citri redolentia flore:
Citri inquam, cuius plantas Atlantis ab horto
Transtulit ad nostras rediens Tiryntius oras.*

⁸⁶ Pontano a peut-être été influencé par les textes contemporains qui évoquent les agrumes. Ainsi un passage de la *Conquestio Phillidis* (147-150) de Coluccio Salutati (voir A. IACONO, « Il De hortis Hesperidum di Giovanni Pontano tra innovazioni umanistiche e tradizione classica », *Spolia*, vol. 1, 2015, p. 197) ou les épigrammes 20 et 21 de Francesco Patrizi sur les *aurea mala* ou encore quelques passages des *Parthenices* de Battista Spagnoli (1, 3, 395-6 ; 2, 3, 282). Nous verrons qu'un chapitre de la *Vita Ferdinandi* de Lorenzo Valla dut susciter l'émulation de Pontano (voir *infra*, p. 343). En italien, outre Boccace, un certain nombre de textes du *Quattrocento* parlent de l'agrément qu'offrent les jardins d'agrumes. C'est le cas de la description de Naples de Francesco Bandini datant de 1476 (P. O. KRISTELLER, *Studies in Renaissance thought and letters*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1984, vol. 1, p. 407) mais surtout de l'*Hypnerotomachia Poliphili* qui fait la part belle aux effets esthétiques créés par les bosquets d'agrumes, voir *infra*, p. 326.

⁸⁷ Battista Spagnoli est mantouan, il semble en outre avoir lui-même veillé à ce que Pontano dédie au marquis de Mantoue l'œuvre qui deviendra le *De hortis Hesperidum*. C'est la réponse de Pontano à une lettre perdue du carme qui le laisse penser (pour la lettre, voir G. G. PONTANO, *Lettere*, op. cit., p. 58 ; pour l'hypothèse d'une influence du Mantouan, voir M. DE NICHILO, « Apografo », op. cit., p. 222-223 ; B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti sulla datazione del De hortis Hesperidum di Giovanni Pontano », *Studi Rinascimentali*, vol. 7, 2009, p. 11). Spagnoli évoque le mythe de l'importation des agrumes par Hercule probablement tiré d'Athénée et mentionné au *Quattrocento* par Ubertino Posculo et auquel Pontano, enfin, donna lustre et ampleur dans le *De hortis Hesperidum*. La tonalité laudative du passage, le vers de cinq de mots en chiasme, et le vocabulaire (*perpetuus*, *redolens*), certes courant mais en tout point tiré du *De hortis Hesperidum*, évoquent la reprise d'un système de références proche du *De hortis Hesperidum* où les agrumes deviennent le prétexte à une évocation sensuelle de la nature. Pour la vie de Battista Spagnoli, on consultera L. GUALDO ROSA, « Battista Spagnoli », dans F. Arnaldi, L. Monti Sabia et L. Gualdo Rosa, *Poeti latini del Quattrocento*, Milan / Naples, R. Ricciardi, 1964, p. 85-87 ; pour une liste des éditions de ses œuvres, voir E. COCCIA, *Le edizioni delle opere del Mantovano*, Rome, Institutum Carmelitanum, 1960. On trouvera, outre de précieux index, une bibliographie plus récente dans l'édition de l'*Adolescentia* d'Andrea Severi (B. SPAGNOLI, *Adolescentia*, A. Severi (éd.), Bologne, Bononia university press, 2010, p. 477-482).

« Ils franchissent les vergers de la haute Fermo et les champs parfumés des fleurs perpétuelles de l'oranger, cet oranger, dis-je, dont le Tirynthien, de retour du jardin d'Atlas, transporta les plants jusqu'à nos rivages. »

Lorenzo Gambara, qui était de Brescia, semble s'accorder une discrète réminiscence du *De hortis Hesperidum* dans le poème qu'il dédie aux voyages de Christophe Colomb⁸⁸. Le poème de Biaggio Pallai que nous avons cité plus haut n'est pas sans rappeler le *topos* de Boccace, tout en se référant nommément à Pontano. Un peu plus étendu que ces deux derniers est l'hommage que rend au *De cultu citriorum* un poème dont l'attribution à Pietro Bembo est incertaine, la *Sarca*, mais qu'on se refuserait à dater au-delà de la première moitié du 16^e siècle.

*Semper odoratis pendet vindemia citris
Aurea, surgenti semper subit altera foetu;
Quaeque super gravibus pomis nova poma recumbunt,
Prospectu vario tabulata per alta renident.*⁸⁹

« Toujours pend une moisson d'or aux agrumes parfumés, toujours un autre fruit remplace le fruit qui croît. Sur les fruits pesants de nouveaux fruits se penchent et, changeant à vue d'œil, reluisent sur les hauts espaliers. »

Ce passage est un hommage stylistique au *De hortis Hesperidum* qui recherche l'ornement et la gravité, comme le prouvent la rime léonine et le vers bien balancé de cinq mots que l'on trouvait déjà chez le Mantouan et chez Gambara. Mais le vocabulaire atteste en outre d'une sélection de termes et de tours de langue employés par Pontano. L'anaphore de *semper*, que Pontano emploie à l'égal d'un refrain dans le *De hortis Hesperidum*⁹⁰, est une référence plus évidente que ne pourrait l'être une citation. Les lieux communs restent les mêmes : comme l'arbre des jardins d'Alcinoos, l'oranger produit du fruit sans s'interrompre.

⁸⁸ C'est du moins l'avis de Heinz Hofmann, H. HOFMANN, « Aduenias tandem Typhis qui detegat orbem. Columbus in Neo-Latin Epic Poetry. (16th-18th Centuries) », dans *The Classical Tradition and the Americas: European images of the Americas and the classical tradition*, Berlin / New York, Walter de Gruyter, 1994, vol. 1, p. 445. Les vers sont les suivants, Lorenzo Gambara, *De navigatione*, 4, 178-80 : *Bisdenas legimus sparsas per marmora terras / Arboribus quarum pendebant aurea ramis / Poma, velut nostris dependant citria in hortis*.

⁸⁹ Les discussions sur la datation autant que sur l'attribution de la *Sarca* ne font pas l'objet d'un consensus scientifique. Otto Schönberger repousse l'écriture du poème à 1526, date de la publication du *De partu Virginis* de Sannazar, auquel l'auteur fait allusion (P. BEMBO, *Sarca : Integra princeps editio*, O. Schönberger (éd.), Würzburg, Königshausen & Neumann, 1994, p. 15). Mary Chatfield fait valoir quant à elle que le *De partu Virginis* circulait avant sa publication et recule la datation basse de Schönberger à 1524. Mais elle repousse le *terminus ad quem* à 1538, date de la promotion de Pietro Bembo au cardinalat (P. BEMBO, *Lyric poetry : Etna*, M.P. Chatfield (trad.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2005, p. xvii). Pour Chatfield, l'attribution est établie de façon convaincante par Schönberger pour des raisons stylistiques et codicologiques. Mais il est regrettable que ni l'un ni l'autre ne semble connaître l'édition de Giovanni Battista Pighi de 1974, qui avance des raisons stylistiques fort convaincantes pour l'attribution de la *Sarca*, non à Bembo, mais à Nicolò d'Arcò (P. BEMBO, *Sarca : poema del XVI secolo*, G. B. Pighi (éd.), K. Ziegler (trad.), Arco, Cartiera di Arco, 1974, p. 55-6, qui mérite seule de fait le titre d'*Integra princeps editio*). Le texte de la *Sarca* provient du ms. *vindobonensis* 9977, f. 143r-156v de la Bibliothèque nationale d'Autriche. Angelo Mai en publia en 1839 une version expurgée (A. MAI, *Spicilegium romanum* ..., Rome, typis Collegii urbani, 1842, p. 488-504, avec une note sur la redécouverte du texte par Mai). Bernardo Morsolin signala les lacunes de cette édition en 1887 (B. MORSOLIN, *Il sarca, poemetto latino di Pietro Bembo*, Venise, Antonelli, 1887) mais sans republier le texte conservé par Mai. C'est pourtant cette version expurgée, malgré le travail de Morsolin et l'édition de Pighi, qui fut publiée ensuite, en 1990, par Massimo Scorsoni : P. BEMBO, *Carmina*, M. Scorsoni (éd.), Prima ed., Turin, RES, 1990, p. 100-19. Outre l'anaphore de *semper*, l'auteur de la *Sarca* place une rime léonine, *Odoratis... citris* imitée des *Hesp.* 2, 189, (*Odoratis... ramis*) ; il s'efforce également de placer *vindemia* entre les deux membres d'une rime léonine, ce qui est une structure connue de Pontano (*Uran.* 1, 253 ; *Hesp.* 2, 83) et imitée sans doute de Virgile (*Georg.* 2, 522). On peut enfin comparer *tabulata per alta* et *Hesp.* 2, 165 *tabulata ... et in altis* ou encore *grauibus pomis* à *Hesp.* 1, 317, *pomis grauioribus*. Carlo Caruso ne voit pas l'influence de Pontano dans ce passage (C. CARUSO, *Adonis, op. cit.*, p. 28).

⁹⁰ Pont. *Hesp.* 1, 66 ; 92 ; 563 ; 2, 287.

On retrouve certains de ces caractères stylistiques chez Fracastor, qui fut pour Zabughin le plus grand poète didactique du *Cinquecento*⁹¹. Ils sont mêlés à une reprise des mythes du *De cultu citriorum* :

*Sic tibi sit semper viridis coma, semper opaca,
Semper flore novo redolens: sis semper onusta
Per viridem pomis sylvam pendentibus aureis.
Ergo, ubi nitendum est caecis te opponere morbi
Seminibus, vi mira arbor citherea praestat.
Quippe illam Citherea, suum dum plorat Adonim illam
Munere donavit multo, et virtutibus auxit.*⁹²

« Garde ton feuillage toujours vert, toujours touffu, toujours parfumé par une nouvelle fleur. Sois toujours chargé dans ta verte forêt, de fruits d'or suspendus. Ainsi, quand on doit s'efforcer de t'employer contre une maladie grâce à tes pépins qui ne voient pas le jour, c'est l'arbre de Vénus qui l'emporte par sa vertu admirable. Pour sûr Vénus, lorsqu'elle déplorait la mort de son Adonis, l'a comblé de dons, et accru le nombre de ses vertus. »

L'imitation de Fracastor s'appuie à son tour sur l'anaphore de *semper* pour énumérer les caractères de l'arbre qui font de lui le symbole d'un éternel printemps : le feuillage toujours vert et touffu, la floraison permanente, le fruit toujours abondant. Il reprend la forme optative dont on avait déjà vu l'exemple chez Nicolò D'Arco et qui est fréquente chez Pontano dans le *De tumulis* mais aussi dans le *De hortis Hesperidum*. Il évoque, enfin, mais sans s'étendre, comme une histoire connue, le mythe de Vénus et d'Adonis.

À la même époque, l'Arioste semble éluder l'abondance pontanienne pour revenir à la tradition vulgaire :

*Cedri ed aranci ch'avean frutti e fiori
Contesti in varie forme e tutte belle,
Facean riparo ai fervidi calori
De' giorni estivi con lor spesse ombrelle*⁹³

« Cédratiers et orangers qui avaient fruits et fleurs, entrelacés en des formes variées et toutes belles, formaient un refuge aux chaleurs ardentes des jours d'été grâce à l'épaisseur de leurs ombrelles. »

Ainsi, la description du jardin d'Alcine rappelle celle que Boccace fait du jardin du palais où Neifile conduit sa compagnie au prélude de la troisième journée du *Decameron*. Mais l'Arioste a voulu que ces orangers soient entrelacés, comme dans la citation de l'*Urania*, et il faut peut-être considérer *contesto* comme une traduction de *textilis*. Que cette image soit ou non issue de la vision des jardins de la famille d'Este qui surplombaient la ville de Ferrare, comme le veut Venturi⁹⁴, il faut peut-être ajouter une source latine renaissante à la liste dressée pour ce passage

⁹¹ V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento italiano*, op. cit., vol. 2, p. 140.

⁹² Fracastoro, *Syph.* 2, 216-22. Sur Fracastoro, nous nous contenterons de renvoyer à la bibliographie de la récente édition de la *Syphilis* à la C.U.F. G. FRACASTORO, *La syphilis ou Le mal français*, J. Vons (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2011, ainsi qu'à l'article toujours utile d'Enrico Peruzzi dans le *DBI* (vol. 49, 1997).

⁹³ Arioste, *Orlando*, 6, 23.

⁹⁴ G. VENTURI, « Il giardino e la letteratura », dans G. Ragionieri, *Il giardino storico : Problemi di indagine, fonti letterarie e storiche*, Florence, Olschki, 1981, p. 257.

par Pio Rajna, qui ne mentionne pas non plus la troisième journée du *Decameron* mais, à propos d'une possible influence du jardin de Vénus dans les *Stances* de Politien, suggère que l'Arioste aurait pu s'en inspirer tout en se gardant d'en imiter la luxuriance⁹⁵. Le style humble du *Vendemmiatore* n'empêcha pas non plus Luigi Tansillo de glisser un motif du *De hortis Hesperidum* dans ses préceptes sur les agrumes, comme nous l'avons vu. Il reprenait en même temps le lieu commun antique, rénové par Boccace, par Pontano et par l'Arioste désormais, selon lequel l'oranger porte en même temps fleurs et fruits⁹⁶.

Chez le Tasse, dans la description du jardin d'Armide, on retrouve en revanche le style luxuriant et répétitif de la citation de Pontano.

*Co' fiori eterni eterno il frutto dura,
E mentre spunta l'un, l'altro matura.
Nel tronco istesso e tra l'istessa foglia
sopra il nascente fico invecchia il fico;
pendono a un ramo, un con dorata spoglia,
l'altro con verde, il novo e 'l pomo antico;*⁹⁷

« [...] en même temps que leurs fleurs éternelles, éternellement dure leur fruit et lorsque l'un vient à poindre, un autre mûrit. Sur le même tronc et parmi les mêmes feuilles, la figue vieillit par-dessus la figue naissante. Pendent à une branche, l'une au butin doré, l'autre vert, le fruit nouveau et l'ancien. »

En 1958, Giovanni Getto commentait cette description du Tasse en proposant d'y lire l'amplification du motif de Boccace au livre 3 du *Decameron*, bien que le souvenir d'autres sources ait pu concourir à cette peinture, comme les jardins d'Alcinoos chez Homère, où les arbres portent fleurs et fruits à la fois⁹⁸. Giani Venturi refusait de lire dans les vers du Tasse le reflet des orangers de Boccace et défendait au contraire, en 1981, que les jardins d'Armide ressemblaient à ceux du roi des Phéaciens parce qu'ils imitaient des vers de l'*Orlando furioso*⁹⁹. Mais il était également licite, pour Venturi, de considérer que le Tasse empruntait directement à Homère le beau trait de ces fruits qui se succèdent dans les arbres sans interruption, ce que suggérerait sans doute le fait qu'Ippolito Pindemonte ait traduit la description homérique du chant

⁹⁵ « non si lasciò sedurre dall'esempio a lussureggiare più del dovere. » P. RAJNA, *Le fonti dell'Orlando furioso*, F. Mazzoni (éd.), Ristampa della seconda edizione 1900 accresciuta d'inediti., Firenze, Sansoni, 1975, p. 145. Pio Rajna mentionne l'île de Carandina dans le *Mambriano* de Cieco da Ferrara, le jardin de Falerina chez Boiardo ou encore le jardin de Vénus dans les *Stances* de Politien (1, 70). Il existe un autre passage de l'*Orlando* où l'Arioste reprend le motif de la floraison perpétuelle (O.F. 10, 61 : *Sopra gli altissimi archi, che puntelli.../ ch'adorni son l'estate e il verno tutti / di vaghi fiori e di maturi frutti...*) mais il ne s'agit pas d'agrumes dans le chant 10, seulement d'amandiers et de jasmins.

⁹⁶ Voici le passage complet dont nous donnions *supra* les deux premiers vers : « L'arancio, il cedro, e gl'altri arbor felici / Ch'imitan ne' color gemme e metalli, / Ancor che volentier prendan radici / Ne' giardin, come i vostri, chiusi in valli, / E teman le montagne e le pendici / Come legno, che 'l freddo oltraggio falli, / Benchè abbian frondi sempre e frutti e fiori, / Vostro terren non vo' ch'unqua gl'onori. » (Luigi Tansillo, *Il Vendemmiatore*, 141, 1121-8).

⁹⁷ Tasso, *Ger. lib.* 16, 10-11.

⁹⁸ G. GETTO, *Vita di forme e forme di vita nel « Decameron »*, Turin, G. B. Petrini, 1958, p. 313.

⁹⁹ O.F. 10, 61 : « Verdeggiar gli odoriferi arbuscelli / si puon vedere fra i luminosi merli / ch'adorni son l'estate e il verno tutti / di vaghi fiori e di maturi frutti. »

7 de l'*Odyssée* en y reportant le vers de Tasso : « E mentre spunta l'un, l'altro matura »¹⁰⁰. En vérité, la célèbre description du jardin d'Armide s'inspire du style répétitif du *De hortis Hesperidum* et le Tasse traduit l'anadiplose de *semper* (cf. Pont. *Hesp.* 1,66 : *flore nouo semper, semper foetibus aucta* ; Tasso, *Ger. lib.*, « Co' fiori eterni eterno il frutto dura ») dont l'inlassable répétition au cours du livre 1 du *De hortis Hesperidum* était imitée par Fracastor et par l'auteur de *Sarca*. L'influence de Pontano entre, selon nous, dans cette célèbre peinture maniériste du Tasse, où l'on retrouve toute la grâce répétitive, toute la lenteur et le pouvoir de fascination des passages descriptifs du *De hortis Hesperidum*.

Ronsard évoqua plusieurs fois les jardins d'agrumes, qui devinrent chez lui un métonyme de l'Italie ou simplement le signe de l'âge d'or¹⁰¹. Robert Garnier associa lui aussi, dans l'épique qu'il adresse justement à Ronsard, l'oranger et les Champs Élysées. Ce faisceau d'images qui parcourt la littérature européenne jusqu'au *Mignon* de Goethe rencontre d'innombrables occurrences dans les descriptions de Naples, voire d'autres *riviere*. Si ce lieu commun de la description de la *riviera* italienne ne trouve pas son point de départ dans le *De hortis Hesperidum* mais certainement dans une réélaboration collective du matériau antique, le poème de Pontano en fixa l'expression et en inscrivit durablement l'usage dans la littérature européenne.

Pendant une courte période qui couvre les quarante premières années du seizième siècle, le *De hortis Hesperidum* était ainsi suffisamment connu pour être l'objet d'évocations *in absentia*, voire de réécritures. Il eut le temps d'être imité par les plus grands auteurs de la génération suivante : Biagio Pallai, Francesco Maria Molza, Girolamo Fracastoro, Pietro Bembo (ou Nicolò D'Arco ?), Jules-César Scaliger¹⁰². Ce fut le cas spécialement, semble-t-il, dans l'entourage d'Angelo Colocci et à la cour d'Isabelle d'Este. Le poème devait d'ailleurs être bien connu de l'Arioste. Il continuait encore d'influencer les littératures nationales, sous la

¹⁰⁰ Voici les vers 156-159 du chant 7 de la célèbre traduction de l'*Odyssée* par Pindemonte : « Nè il frutto qui, regni la state, o il verno, / Pere, o non esce fuor: quando sì dolce / D'ogni stagione un zeffiretto spira, / Che mentre spunta l'un, l'altro matura. » HOMERE, *Odissea di Omero*, I. Pindemonte (trad.), In-Verona, dalla società tipografica editrice, 1822, p. 184. Venturi cite le passage, voir G. VENTURI, « Il giardino e la letteratura », *op. cit.*, p. 257, n. 23 : « Tasso si sarà servito anche delle ottave ariostesche [O. F. 10, 61] sul giardino di Alcina piuttosto che di questo forse improbabile rimando boccacciano. »

¹⁰¹ Ainsi dans les *Amours diverses* la « Chanson » *Plus étroit que la vigne à l'Ormeau se marie...* 25-36 : « Tantôt nous danserons par les fleurs des rivages / Sous maints accords divers, / Tantôt lassés du bal irons sous les ombrages / Des Lauriers toujours verts ; / Où le mollet Zéphyr en haletant secoue / De soupirs printaniers / Ores les Orangers, ores mignard se joue / Entre les Citronniers. / Là du plaisant Avril la saison immortelle / Sans échange le suit : / La terre, sans labeur, de sa grasse mamelle, / Toute chose y produit. » P. de RONSARD, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994, p. 463.

¹⁰² On trouve dans C. CARUSO, *Adonis*, *op. cit.*, p. 21 sq. un des seuls propos sur la fortune italienne et européenne du *De hortis Hesperidum*. Caruso estime que le *De hortis Hesperidum* est le poème le plus imité de Pontano. Même en considérant la fortune du mythe d'Adonis, il faut se souvenir que l'*Urania*, qui fut le premier poème astrologique de la Renaissance à bénéficier d'une édition, eut de nombreux émules du XVI^e siècle au XVIII^e siècle ; l'églogue *Meliseus* suscita un sous-genre de l'églogue funèbre ; le *De tumulis* suscita des imitations comme celle, en latin, de Joachim du Bellay.

plume de Ronsard, de Luis de Camões ou du Tasse, et demeura, en Italie, une source d'inspiration pour des auteurs de premier plan comme Giambattista Marino ou Giambattista Basile. En 1809, Filippo Re disait n'avoir pas un mot à perdre pour en vanter les qualités poétiques, tant elles étaient connues¹⁰³. Ce qu'il faut savoir gré à Pontano, c'est d'avoir détaché les agrumes du simple motif ornemental pour en faire un sujet à part entière, qui dispose de ses propres mythes et de ses propres figures, à l'instar du laurier.

Le dernier chemin d'influence du *De hortis Hesperidum*, qui, selon l'intuition de Savastano, ne rencontre pas les voies poétiques que nous venons de décrire, est celui qui aboutit à la littérature didactique.

Les traités d'agrumiculture ont en effet quelque temps fait référence au *De hortis Hesperidum*, que l'on peut sans grande imprécision appeler le premier d'entre eux. C'est le cas, par exemple, du *Pomarium* de Giambattista della Porta, un chapitre sur les arbres fruitiers que le philosophe avait inséré dans son traité sur les villas de plaisance¹⁰⁴. Mais Pontano est encore cité dans le traité d'agriculture d'Africo Clementi¹⁰⁵ ou encore dans les *Hesperides* de Giovanni Battista Ferrari¹⁰⁶. Antoine Risso évoquait encore les avis de Pontano sur la provenance de l'oranger en 1822 et, il se référait aussi probablement à l'humaniste en disant que le cédratier avait « enrichi les immortelles poésies des Virgile, des Poutains, des Allamani (...) ».¹⁰⁷

Mais le dernier poème de Pontano – à en croire autant Filippo Re que Vladimir Zabughin ou encore récemment Yasmin Haskell¹⁰⁸ – porte la paternité d'un sous-genre peu connu du poème didactique, dont la quasi-totalité des auteurs appartient à la Compagnie des Jésuites. Il s'agit de la géorgique latine ou, pour mieux dire, du poème didactique généralement latin et d'argument agraire ou botanique tel qu'il se propagea en Europe pendant l'âge classique, donnant naissance, plutôt qu'aux élégantes géorgiques anglaises, à des poèmes où l'on prise mieux la curiosité scientifique que la justesse du sentiment lyrique. Les sujets alors abordés sont le plus souvent miniaturistes (Zabughin parle de « miniature didattiche ») et vont de la simple monographie sur

¹⁰³ F. RE, *Dizionario ragionato di libri d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economie campestre*, op. cit., p. 255.

¹⁰⁴ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit.

¹⁰⁵ Voir M. BERENGO, « Africo Clementi: agronomo Padovano del Cinquecento », dans *Miscellanea Augusto Campana*, Padoue, Antenore, 1981, p. 27-69. Clementi cite Pontano dans le chapitre 33 du deuxième livre de son traité, qui est consacré au cédratier, qu'il prend comme modèle pour l'ensemble des agrumes : A. CLEMENTI, *Trattato dell'agricoltura di m. Africo Clemente Padovano, nel quale si contiene il vero, & utilissimo modo di coltivare le cose di Villa*, Venise, ad instantia di M. Africo Clemente Padoano, 1572, p. 117, 117-8, 120, 121 et p. 209, à propos du *De luna* et plus du *De hortis Hesperidum*.

¹⁰⁶ Nous verrons en détail les emprunts des agronomes et la position qu'ils adoptent face au traité poétique que constitue le *De hortis Hesperidum*. Voir *infra*, « Les préceptes », p. 247 sq.

¹⁰⁷ A. RISSO, *Histoire naturelle des orangers: ouvrage orné de 109 figures peintes d'après nature*, Paris, 1822, p. 8 et 195.

¹⁰⁸ Voir F. RE, *Della poesia didascalica georgica degli Italiani dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*, op. cit., p. 45 ; V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento italiano*, op. cit., vol. 2, p. 149-150. ; Y. HASKELL, « Work or Play? Latin "Recreational" Georgic Poetry of the Italian Renaissance », op. cit., p. 140.

la culture du cacao, des haricots, du chanvre, des truffes, à de plus amples synthèses horticoles voire agricoles dont *The Botanic Garden* du naturaliste Erasmus Darwin est sans doute l'un des derniers avatars¹⁰⁹.

Le *De hortis Hesperidum* a servi de repère pour construire un certain nombre de ces poèmes. Il s'est semble-t-il imposé comme exemple pour l'organisation de la matière scientifique et des préceptes. Mais ce type de poèmes, qui participent d'une ambition encyclopédique et d'une esthétique du cabinet de curiosité, peut contenir parfois de claires allusions au *De hortis Hesperidum*. Ainsi, dans le *De mentis Potu* de Tommaso Strozzi, sur la culture du cacaotier, l'auteur opère en début de poème un rapprochement entre le cacaotier et l'oranger de la même manière que Pontano, en s'appuyant sur Virgile, avait rapproché l'oranger du laurier¹¹⁰. Au livre III (*De ficulnearum cultura*) de ses *Georgicon libri*, le jésuite Tommaso Ravisini emprunte quelques citations à Pontano afin de s'inscrire dans une tradition chère à la compagnie Compagnie de Jésus mais encore pour marquer sa dette poétique¹¹¹. Mais c'est au dix-septième siècle, dans les *Hortorum libri IV* du jésuite René Rapin, que l'on trouve les emprunts les plus étendus au *De hortis Hesperidum*¹¹².

CONCLUSION

Ce sont là les voies que prit la postérité du *De hortis Hesperidum* dans la littérature latine et vernaculaire. Il recueillit, dans les premières années de sa publication, un succès certain et comparable aux autres œuvres de l'humaniste. Il semble qu'il fut l'objet d'une attention accrue à Rome ou à Mantoue, où on l'imita volontiers. Sa position dans l'œuvre de Pontano entre l'inspiration sublime des poèmes astrologiques et l'humilité des bucoliques pouvait servir d'argument à ceux qui, dans un esprit hérité du cicéronianisme de Cortesi, attribuaient à

¹⁰⁹ Sur cette littérature, voir l'ouvrage de Yasmin Haskell sur la géorgique jésuite (Y. HASKELL, *Loyola's Bees: Ideology and Industry in Jesuit Latin Didactic Poetry*, Oxford, Oxford University Press, 2003) et, pour leur rapports aux poètes de l'académie napolitaine, voir les travaux de Claudia Schindler : C. SCHINDLER, « Wissen ist Macht! Nicolò Partenio Giannettasio (1648–1715) und die neulateinische Gelehrtenkultur der Jesuiten in Neapel », *Scientia poetica*, vol. 18, 2014, p. 28-59 et C. SCHINDLER, « La cultura letteraria dei Gesuiti a Napoli (1680-1730). Tradizioni locali come propaganda per una rete mondiale », dans G. Germano, *Per la valorizzazione del patrimonio culturale della Campania. Il contributo degli studi medio e neo-latini*, Naples, Loffredo Iniziative Editoriali, 2017.

¹¹⁰ T. STROZZI, P. *Thomae Strozae Neapolitani e Soc. Jesu Poëmata varia*, Naples, Antonio Parrino e Michele Luigi Muto, 1689, p. 1-89. Les rapports entre le *De mentis potu* et le *De hortis Hesperidum* ont fait l'objet d'une communication de Claudia Schindler à la Humboldt Universität de Berlin, lors du 60^e congrès de la Renaissance Society of America en 2015.

¹¹¹ T. RAVASINI, *Thomae Ravasini Parmensis Georgicorum libri 3. Miscellaneorum liber 1*, Parme, Octavio Rosati, 1700.

¹¹² Les emprunts se trouvent pour la plupart dans le passage du livre 2 sur les agrumes : R. RAPIN, *Renati Rapini ... Hortorum libri 4. Cum disputatione de cultura hortensi*, Paris, e Typographia Regia, 1665, p. 53-55. Nous nous contentons ici de relever les emprunts sur une dizaine de vers : Rapin *Hort.* 2, 457-8 *Illi est aeternus folii decor, inter opacum / albescent nitidi flores nemus*, cf. Pont. *Hesp.* 1, 56 : *Illi perpetuus frondis decor, inter opacum / albescent nitidi flores nemus* ; Rapin, *Hort.* 2, 459 : *Poma micant, fuluoque ardent radiata metallo*, cf. Pont. *Hesp.* 1, 65 : *Hinc rutilant fuluoque micant matura metallo* ; Rapin, *Hort.* 2, 463 : *Semper flore nouo, semper ditabere pomis*. cf. Pont. *Hesp.* 1, 92 : *Semper flore nouo semperque ornabere pomis* ; Rapin, *Hort.* 2, 466 : *spe diuite ramos*, cf. Pont. *Hesp.* 1, 384 ; Rapin, *Hort.* 2, 467 : *concolor albo*, cf. Pont. *Hesp.* 1, 579 ; Rapin, *Hort.* 2, 469 : *Ne prohibe effusas carpendo a flore puellas*, cf. Pont. *Hesp.* 2, 156 : *Ne prohibe idalias carpendo a flore choreas* ; Rapin, *Hort.* 2, 470 : *Ad praedam conlux*, cf. Pont. *Hesp.* 1, 435.

Pontano la gloire suprême dans l'imitation de Virgile. Mais passé le premier tiers du seizième siècle, après que les goûts en matière de poésie et d'imitation se furent modifiés sous l'influence de personnalités comme Bembo et Sadoletto, le *De hortis Hesperidum*, s'il ne cessa pas d'être lu, ne fut plus guère que la source de réminiscences épisodiques lorsque le propos tombait sur les jardins d'agrumes. On en pillait alors volontiers les images. Mais l'attention poétique qu'il avait professée jusqu'au ressassement à l'égard des orangeries ou des citronneries des terroirs de Naples et de la côte amalfitaine se trouva infusée dans la mémoire littéraire anonyme des lieux communs en Europe.

Certains milieux en perpétuèrent le souvenir et la lecture et il demeura pour quelques siècles une référence en matière de poésie scientifique, notamment parmi les membres de la Compagnie de Jésus. Son souvenir fut d'ailleurs revivifié au dix-septième siècle par l'un d'eux, Giovanni Battista Ferrari, qui publia dans ses *Hesperides* près d'un cinquième du texte du *De hortis Hesperidum*. En 1761, alors que paraissait la biographie de Pontano par Roberto de Sarno¹¹³, le jeune satiriste Gianantonio Deluca fit paraître sa traduction en *versi sciolti* pour en diffuser, prétendait-il, le texte alors fort rare ; poète lui-même, il semble en avoir surtout apprécié l'élégance et le style, comme le révèle le poème qu'il donna en guise d'exergue à sa traduction¹¹⁴. En 1801, Filippo Re publia un extrait du *De hortis Hesperidum* dans sa dissertation sur les écrits agraires des Italiens, en le classant parmi les poèmes qui développent un thème que Virgile n'avait fait qu'évoquer. Re en faisait également le texte qui marquait *de facto* la renaissance de la géorgique en Italie et en Europe. Pour le dix-neuvième siècle en effet, le *De hortis Hesperidum* est encore parfois un exemple de poésie scientifique : William Roscoe le cita pour cette qualité, en louant la pertinence des préceptes et des observations de Pontano¹¹⁵. Francesco Colangelo, dans sa biographie de Pontano publiée en 1826, décrit le poème en deux mots et en souligne surtout l'aspect biographique et intime¹¹⁶. Gaspary le cita dans son histoire de la littérature italienne¹¹⁷ ; Rossi, dans la sienne, en loua rapidement la variété mythologique¹¹⁸. Zabughin, dans son *Virgilio*, fut plus complet en y remarquant l'aspect « decorativo », la facture virgilienne tant dans les digressions que dans les préceptes et le recours réussi à la « mythopoïèse »¹¹⁹. La critique moderne du *De hortis Hesperidum* ne commença qu'avec la lecture de Francesco Tateo en 1960 ; il fut néanmoins annoncé par

¹¹³ R. de SARNO, *Joannis Joviani Pontani vita auctore Roberto de Sarno ...*, Naples, fratres Simonii, 1761.

¹¹⁴ G. G. PONTANO, *Gli orti delle Esperidi*, op. cit., p. 5-6.

¹¹⁵ Sa louange concerne surtout un passage de l'*Asinus* où il est question de la culture des agrumes : voir W. ROSCOE, *The life and pontificate of Leo the Tenth*, Londres, T. Cadell and W. Davies, 1806, p. 132-133.

¹¹⁶ F. COLANGELO, *Vita di Giovanni Pontano*, Naples, Angelo Trani, 1826, p. 113.

¹¹⁷ A. GASPARY, *Storia de la letteratura italiana di Adolfo Gaspary*, Turin, E. Loescher, 1891, p. 289.

¹¹⁸ V. ROSSI, *Il Quattrocento*, Milan, F. Vallardi, 1800, p. 349.

¹¹⁹ V. ZABUGHIN, *Virgilio nel Rinascimento italiano*, op. cit., p. 149.

Erasmus Pèrcopo et Benedetto Soldati qui tendirent à rejeter le poème à la périphérie de l'œuvre de Pontano puisqu'il appartenait à l'œuvre didactique mais ne les intéressait que pour les aspects qui le rattachaient à l'œuvre lyrique de l'humaniste¹²⁰. Pour Enrico Carrara¹²¹, ce poème laissait voir une sorte d'épuisement de l'inspiration de Pontano, une « stanchezza fantastica ». La lecture soignée de Luigi Savastano fut de fait le premier article monographique sur le *De hortis Hesperidum*, elle resta malheureusement inaperçue et fut la dernière à donner à l'aspect scientifique du poème l'intérêt qu'il avait mérité. Tateo souhaite apaiser les contrastes que l'on rencontrait entre le jugement de Carrara et de Zabughin, par exemple, et la gêne évidente qu'il semblait y avoir pour Percopo et Soldati à considérer ce poème comme un intermédiaire entre l'inspiration élevée et la veine intimiste de la poésie de Pontano. Il montra que ce poème contenait des métaphores éthiques et philosophiques liées à une vision du monde « squisitamente umanistica »¹²².

Le poème avait bénéficié d'une édition critique grâce au travail de Benedetto Soldati¹²³. Ce savant débarrassa le texte de l'*editio princeps* de l'orthographe hellénisante d'Alde Manuce pour la rapprocher de celle qui, selon des critères généralement convaincants, lui semblait avoir été celle de Pontano. Mais il corrigea aussi *ex ingenio* certaines leçons qui ne lui paraissaient pas convenables et introduisit quelques erreurs. Ce même texte, non expurgé, fut réédité en 1934 par Andrea Gustarelli et assorti d'une traduction italienne¹²⁴.

La critique de la seconde moitié du vingtième siècle jusqu'à nos jours apporta de nouveaux éléments sur la datation du texte et sur les circonstances de sa composition et de sa dédicace. En 1964, Liliana Monti Sabia publia plusieurs passages du poème dans l'anthologie *Poeti latini del Quattrocento*¹²⁵. Ils étaient assortis de traductions nouvelles et précises et de quelques notes. La chercheuse, spécialiste de Pontano, éclaira l'histoire du texte du *De hortis Hesperidum* dans un article consacré à la publication de la première édition aldine des *carmina*¹²⁶. Mauro de Nichilo étudia un apographe jusqu'alors inconnu du *De hortis Hesperidum*, dont l'existence lui avait été révélée par Salvatore Monti¹²⁷. Il collationna cet unique témoin manuscrit du poème avec l'édition aldine de 1505 et en commenta les variantes. Mauro de Nichilo présenta dans le même article une version de l'histoire de la composition du *De hortis Hesperidum* qui en

¹²⁰ Voir *supra*, p. 18.

¹²¹ E. CARRARA, « Pontano, Giovanni », dans *Enciclopedia Italiana di scienze, lettere ed arti*, Rome, Istituto Giovanni Treccani, 1935, *ad loc.*

¹²² F. TATEO, « Natura e civiltà nel *De hortis Hesperidum* », *op. cit.*

¹²³ G. PONTANO, *Carmina* ..., *op. cit.*

¹²⁴ G. PONTANO, *Dai « Carmina »*, *op. cit.*, p. 326-391.

¹²⁵ F. ARNALDI, L. GUALDO ROSA et L. MONTI SABIA, *Poeti latini del Quattrocento*, *op. cit.*, p. 468-471.

¹²⁶ L. MONTI SABIA, « Una schermaglia editoriale tra Napoli e Venezia agli albori del secolo XVI », *op. cit.*

¹²⁷ Le manuscrit porte le numéro 3939 du fonds Giulio et Scipione Capone de la Biblioteca Provinciale di Avellino. Pour les articles de De Nichilo et les circonstances de la découverte du manuscrit, voir *infra*, p. 91.

reculait la date jusqu'en 1499, en prenant pour *terminus a quo* une lettre de Pontano à Battista Spagnoli au sujet d'une possible dédicace à François de Gonzague de l'une de ses œuvres. Cette date, qui limitait la période de composition du poème à quelques mois, fut mise en doute par Liliana Monti Sabia dans un article de 1993¹²⁸. Celle-ci suggérait par hypothèse qu'une première esquisse du poème pût remonter à la première guerre d'Italie, en 1494-1495. Une dernière contribution importante pour l'histoire du texte est celle de Bruno Figliuolo qui, en 2009, mit en lien l'ambassade de Jacopo Probo d'Atri à Naples, lors de laquelle se décide la dédicace du *De hortis Hesperidum*, avec le projet d'Isabelle d'Este d'édifier à Mantoue une statue à l'effigie de Virgile. Figliuolo, qui adoptait une datation semblable à celle que défendait Liliana Monti Sabia – c'est-à-dire une datation qui refusait de prendre pour *terminus a quo* les quelques lettres où Pontano discute de la dédicace du poème –, ne semblait malheureusement pas connaître l'article de De Nichilo, dont certaines avancées rendent non-avenues ses propres hypothèses. Nous verrons en détail ces problèmes de datation et établirons de nouvelles hypothèses dans un chapitre prochain.

La lecture critique du *De hortis Hesperidum* se développa. Walter Ludwig le désigna comme l'un des tout premiers poèmes didactiques publiés et s'attacha à décrire comment il s'apparentait, par l'imitation, aux *Géorgiques* de Virgile¹²⁹. Isabella Nuovo approfondit en 1998¹³⁰ la lecture qu'en avait fait Francesco Tateo en 1960 (et qu'il avait renouvelée dans son essai sur l'humanisme méridional¹³¹) en faisant du *De hortis Hesperidum* un véritable testament de l'humanisme napolitain. Le format de l'article ne permit malheureusement pas à la chercheuse d'étayer son propos par une longue analyse du texte. En 1997, Abbas Mirouze présenta, dans sa thèse de doctorat, une lecture astrologique, du poème qui, pour astucieuse qu'elle était, manquait cruellement de base et de méthode solides¹³². Yasmin Haskell évoqua également le *De hortis Hesperidum* sans parvenir selon nous à l'inclure de façon convaincante dans sa typologie du poème géorgique à la Renaissance. Elle employait en effet des catégories d'analyse telles que « serious » ou « non-serious poem », catégories assez fréquentes dans la critique anglo-saxonne sur le poème didactique mais qui nous semblent étrangères à l'esprit

¹²⁸ L. MONTI SABIA, « Echi di scoperte geografiche in opere pontaniane », *Colombeis*, vol. 5, 1993, p. 283-303, l'hypothèse sur le *De hortis Hesperidum* est esquissée en note, à la p. 289, n. 2 ; reproduit dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, G. Germano (éd.), Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, vol. 2, p. 1135-1157, pour la note, p. 1143, n. 2.

¹²⁹ W. LUDWIG, « Neulateinische Lehrgedichte und Vergils Georgica », *op. cit.*, p. 101.

¹³⁰ I. NUOVO, « Mito e natura nel De hortis Hesperidum di Giovanni Pontano », dans R. Schnur (éd.), *Acta Conuentus Neo-Latini Bariensis*, Tempe (Arizona), Medieval Renaissance Texts and Studies, 1998.

¹³¹ F. TATEO, *L'umanesimo meridionale*, *op. cit.*, p. 7.

¹³² D. MIROUZE, *Un héritier de Ptolémée à la Renaissance : imagination syntétique, astrologie et autobiographie intérieure dans l'œuvre de Giovanni Pontano (1428-1503)*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 1997.

antique comme à l'esprit renaissant¹³³. Enfin, Gernot M. Müller étudia l'imitation de Catulle dans le *De hortis Hesperidum*¹³⁴.

En Italie, le travail que mène Antonietta Iacono depuis 2010 sur le *De hortis Hesperidum* a marqué une nouvelle étape qui s'attache désormais, dans l'interprétation, à une lecture rigoureuse de la lettre du texte, à un examen des sources, à la mise en relation avec d'autres œuvres de l'auteur lui-même ainsi qu'avec des œuvres du même milieu lettré. Le livre de Carlo Caruso sur Adonis fait également une part importante au *De hortis Hesperidum*, qu'il a le mérite d'étudier pour lui-même, aidé en cela par une bibliographie particulièrement fouillée. C'est en 2016 qu'Antonietta Iacono fit paraître dans la revue en ligne *Spolia* un article d'une quarantaine de pages qui constitue une riche compilation de ses articles et communications sur le dernier poème de Pontano et auquel nous aurons l'occasion de nous référer à plusieurs reprises¹³⁵. En 2017, enfin, a paru notre article *Il primo agrumeto rinascimentale*, qui est un premier effort pour situer l'apport de ce poème injustement oublié dans l'histoire de l'humanisme napolitain et dans l'histoire des jardins.

¹³³ Y. HASKELL, « Work or Play ? Latin "Recreational" Georgic Poetry of the Italian Renaissance », *op. cit.*.

¹³⁴ G. M. MÜLLER, « Ein Lehrgedicht nach neotischer Poetik. Pontanos *De hortis Hesperidum siue de cultu citriorum* und seine Beziehung zu Catul », dans B. Thomas (éd.), *Pontano und Catul*, Tübingen, Gunter Narr, 2003, p. 265-288.

¹³⁵ A. IACONO, « Il *De hortis* », *op. cit.*

DESCRIPTION DU POEME

Le *De hortis Hesperidum* est un poème géorgique en deux livres de 607 et de 583 hexamètres. Il est entièrement consacré à la culture des variétés d'agrumes connues ou cultivées dans la région de Naples à l'époque de Giovanni Pontano : l'oranger bigaradier (*citrus uulgaris* Ris.), l'oranger doux (*citrus sinensis* Ris.), le cédratier (*citrus medica* Ris.) et l'une de ses variétés tératogènes, le citronnier de Naples (*citrus limonum neapolitanum* Ris.), puis le citronnier commun (*citrus limon uulgaris* Ris.) et une dernière variété de citronnier plus difficile à rapprocher des variétés connues, dont le fruit ressemble à un pamplemousse et dont la saveur est très acide¹³⁶. Chacun des livres est ouvert par un prologue et présente une conclusion. Ils sont en outre tous deux rythmés par des digressions, qui peuvent être mythologiques (elles ont alors le plus souvent une valeur étiologique), encyclopédiques ou constituer un morceau d'éloquence : éloge, ecphrase, protreptique ou thrène. Les préceptes de culture sont en eux-mêmes variés. Ils concernent le choix du terrain, la protection des arbres, l'irrigation, la transplantation, la reproduction par margotte, par semis ou par greffe, la cueillette, l'horticulture d'agrément, la réalisation de topiaires ou encore les usages ornementaux, médicaux et culinaires des agrumes.

LE LIVRE I

Le premier livre du *De hortis Hesperidum* est entièrement consacré à la culture de l'oranger. Il se caractérise par une structure soignée qui entremêle au travail du jardinier les épisodes d'un épyllion qui narre la mort d'Adonis, sa transformation en oranger par Vénus et l'amour qu'elle lui conserve après sa mort¹³⁷. L'habileté de Pontano fut de faire du travail du jardinier la condition de la pérennité de cet amour : c'est parce que le jardinier cultive l'oranger comme il convient que l'amour de Vénus pour Adonis continue d'être visible. C'est un épisode de cet épyllion qui ouvre ce premier livre et un autre qui le ferme – Antonietta Iacono parle de

¹³⁶ Nous employons les taxons inventés par Antoine Risso pour décrire les variétés d'agrumes connues au début du XIX^e siècle. Les descriptions de Risso sont précises et il tient compte du travail des botanistes du XVI^e siècle et du XVII^e siècle auquel il raccroche ses propres observations. Voir A. RISSO, *Histoire naturelle des orangers*, op. cit.. L'identification moderne des variétés d'agrumes tient plutôt compte de la génétique que de leur description, ce qui compliquerait infiniment la tâche de rapprocher ces variétés modernes de celles décrites par Pontano. Ainsi, « *citrus limonum neapolitanum* Ris.» est aujourd'hui considérée comme une variété de limette et non comme un citronnier. Nous procédons à une identification de chacun des agrumes décrits par Pontano dans un prochain chapitre, voir *infra*, p. 224.

¹³⁷ Ce motif structurant du livre 1, fil rouge narratif au sein d'une œuvre didactique, a été mis à jour par Antonietta Iacono (A. IACONO, « Il *De hortis* », op. cit., p. 195-196). Il conviendra en outre de consulter ses dernières réflexions sur le sujet dans l'article qui sera tiré de sa communication de juillet 2016 au colloque international « *Consulendae sunt aures*. Rhétorique et langue latine d'art à la Renaissance : Pontano, Sannazaro et l'académie napolitaine » organisé par M. Deramaix et G. Germano (4-6 juillet 2017, université de Rouen) et paraîtra aux éditions Classiques Garnier dans la série *Itinera Parthenopea*.

*Ringkomposition*¹³⁸. Mais outre ce fil rouge narratif et cette composition circulaire, le premier livre du *De hortis Hesperidum* comporte un élément autobiographique lui aussi orchestré avec soin : l'apparition récurrente, dans le jardin du poète, de son épouse défunte, Adriana Sassone. De ses trois apparitions, la deuxième forme un médaillon central auquel correspond une rubrique de l'édition aldine : *euagatio quaedam poetica*¹³⁹. Ces trois épisodes sont disposés dans le poème à des intervalles strictement réguliers : 120 vers séparent en effet la première apparition de la deuxième, puis 120 autres la deuxième de la troisième¹⁴⁰. Enfin, trois digressions à sujet géographique décrivent différents lieux d'implantation des agrumes. La première décrit les vergers de Campanie¹⁴¹. La deuxième, la naissance miraculeuse des célèbres plantations d'agrumes de la *riviera* de Salò, au bord du lac de Garde, que Pontano attribue poétiquement à l'influence de Catulle¹⁴². La dernière de ces digressions décrit les forêts d'orangers découvertes par les navigateurs portugais lors des premières circumnavigations de l'Afrique¹⁴³. C'est entre ces digressions, qui n'en sont pas toutes puisque certaines confèrent au poème sa structure et sa valeur allégorique, que l'humaniste développe ses préceptes d'agrumiculture. Plusieurs critères président à leur organisation. D'abord, un critère de clarté qui lui fait reprendre le plan des traités d'agronomie antiques. Puis un critère rhétorique qui lui fait anticiper certaines étapes pour marquer l'urgence de son conseil. Enfin un critère qui dépend de sa propre conception du jardin et qui le conduit à organiser la seconde partie du livre 1 en fonction de ce qu'il considère comme la plus grande perfection de l'art de l'horticulteur, non pas la production de fruits mais la réalisation d'espaliers architectoniques d'agrumes et de bosquets en topiaires.

Cette organisation vraiment réfléchie contraste avec l'apparent naturel du livre II, où les digressions, sans lien narratologique les unes avec les autres, ponctuent sans se répondre la matière didactique. Le livre 1 est assurément le livre de la vie privée, du destin personnel de

¹³⁸ Ces épisodes sont situés aux passages suivants : 1,68-101 ; 168-77 ; 336-40 ; 386-411 ; 532-80.

¹³⁹ « Une sorte de digression poétique ». Les rubriques des *Hesp.* ne sont pas présentes dans le ms. conservé à la *biblioteca provinciale di Avellino*. On ne les trouve qu'à partir de l'édition aldine. Quoiqu'elles se rapprochent de l'usage de Pontano, attesté dans les manuscrits de l'*Urania*, de signaler certains des chapitres qui émaillent son œuvre didactique, elles présentent parfois, dans les *Hesp.* un caractère déconcertant. Mauro De Nichilo refuse pourtant de conclure à leur caractère apocryphe. (M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 232).

¹⁴⁰ Les manifestations de l'ombre d'Ariadna (hellénisation du prénom Adriana) sont signalées par le mot « coniux » d'un côté ou de l'autre de la penthémimère : vers 195, 315, 435. L'oranger, arbre de la mémoire éternelle, étend aussi son pouvoir aux amours du poète, en en perpétuant le souvenir. Est-ce un hasard si, en décomptant encore 120 vers de la première apparition d'Ariadna au vers 195, nous tombons sur le vers suivant (v. 75) : *Et nostros, inquit, testabitur arbor amores* ? Il n'y a rien d'étonnant à ce que Pontano place son épouse au cœur de son jardin idéal. Il paie ainsi le tribut à ses sources chrétiennes et médiévales. Que ce soit dans le *Cantique des Cantiques*, dans le *Roman de la Rose* ou encore dans l'Eden dantesque, l'épouse est au cœur du jardin. Voir infra, p. 383.

¹⁴¹ *Hesp.* 1,102-24.

¹⁴² *Hesp.* 1,209-231.

¹⁴³ *Hesp.* 1,346-61.

Giovanni Pontano et peut-être celui où il formule ses vœux de postérité comme ses espérances eschatologiques.

LE LIVRE 2

Le second livre est quant à lui marqué par une certaine bigarrure. Il est d'abord plus varié que le premier par sa matière puisqu'il s'intéresse non plus à une unique mais à deux variétés d'agrumes : le cédratier et le citronnier. Cette seconde variété est à son tour divisée en trois sous-variétés. Puis, dans une deuxième partie à peu près équivalente en nombre de vers, le livre 2 présente des préceptes de culture généraux pour le genre des agrumes. C'est là, par exemple, que Pontano a reporté le propos sur la greffe qu'il annonçait au livre 1. C'est là qu'il traite brièvement de la consommation des fruits, du moyen de les rendre moins acides et de leur usage médical.

Les digressions apparaissent quant à elles moins homogènes dans le livre 2 que dans le livre 1. On retrouve des mythes étiologiques, comme celui qui justifie la fragilité du cédratier et son manque de port lorsqu'il est jeune¹⁴⁴, ou celui d'Alcyone et de Neptune qui attribue aux agrumes l'une des valeurs symboliques des pommes d'or des Hespérides, souvent attribuée au cognassier dans l'Antiquité : la fidélité en amour¹⁴⁵. Enfin, Pontano invente un mythe qui illustre la symbolique nuptiale du citronnier en même temps que l'importance de son implantation sur la côte amalfitaine puisque cet agrume y est décrit comme le cadeau des Grâces à Amalfi, nymphe éponyme de cette ville, lors de son mariage¹⁴⁶. Trois autres digressions jouent un rôle tout à fait important dans le chant 2. D'abord, celle qui rappelle l'exil français de Sannazar, dans laquelle Pontano déplore l'état d'abandon dans lequel est tombée la propriété de son disciple, Mergellina. Cette digression occupe une place importante dans le poème puisqu'elle se trouve au centre, à la charnière des deux parties que nous avons délimitées¹⁴⁷. Une autre, qui se trouve quant à elle en médaillon central de la deuxième partie du livre 2, s'inspire de la peinture des différents âges de l'humanité dans le premier chant des *Géorgiques* de Virgile. Il s'agit d'un éloge de l'industrie humaine qui prend tout son sens au sein des préceptes de greffe et de culture que Pontano vient d'exposer et de ceux qu'il s'apprête à décrire dans la dernière partie du *De hortis Hesperidum*¹⁴⁸. Enfin, en guise de conclusion, Pontano a adressé au condottiere François de Gonzague, marquis de Mantoue et dédicataire du *De hortis*

¹⁴⁴ *Hesp.* 2,52-69.

¹⁴⁵ *Hesp.* 2,196-217.

¹⁴⁶ *Hesp.* 231-68.

¹⁴⁷ *Hesp.* 289-308.

¹⁴⁸ *Hesp.* 2,407-31.

Hesperidum, un éloge militaire en forme de protreptique qu'il s'était engagé à écrire auprès du poète Battista Spagnoli¹⁴⁹.

La seconde partie du *De hortis Hesperidum* semble abandonner le cercle de la vie privée familiale et le thème de son destin personnel pour filer une allégorie de la vie académique napolitaine. Dans le livre 2 du *De hortis Hesperidum*, c'est Sannazar, parce qu'il fut l'ami et le disciple de Pontano, qui occupe le médaillon central et non plus l'épouse de l'humaniste, Adriana Sassone. Pontano, par l'importance qu'il accorde aux Grâces, cherche, comme le défend Pietro Summonte¹⁵⁰, à faire allusion à son ami le poète Benedetto Gareth, appelé « Cariteo » parmi les membres de l'académie.

ARGUMENT DETAILLE¹⁵¹

De hortis Hesperidum lib 1.

- **Vers 1 à 52.** Prologue.
 - **Vers 1 à 47.** Invocation à la Muse et aux divinités du golfe de Naples.
 - **Vers 48 à 52.** Dédicace à François II Gonzague.
- **Vers 53 à 124.** Origine de l'oranger.
 - **Vers 52 à 67.** Description de l'oranger. Comparaison avec le laurier.
 - **Vers 68 à 101.** Récit étiologique, qui enseigne pourquoi l'oranger est un arbre de souvenir. Métamorphose d'Adonis.
 - **Vers 102 à 124.** Récit étiologique, qui enseigne comment Hercule apporta l'oranger en Campanie.
- **Vers 125 à 310.** Préceptes de base : terrain, aménagements, calendrier, repiquage, reproduction, fumier.
 - **Vers 125 à 146.** Soins à donner au fonds. *Quae loca sint apta serendis citriis*.¹⁵²
 - **Vers 128 à 134.** Choix de la terre : Le terrain doit être bien ensoleillé et exposé aux vents chauds ; la terre, noire ou bien légère.
 - **Vers 134 à 146.** Arrosage : le matin, le soir et la nuit et quand la lune est

¹⁴⁹ *Hesp.* 2,524-76. Sur ce propos de Pontano au Mantouan et sur la lettre qui nous le conserve voir *infra*, p. 79.

¹⁵⁰ Dans l'explication qu'il donne au vers 2,225 des *Hesp.* : *Chariteiaque arua. Item Chariteia limon. Ad Venerem retulit: hoc est ad nouam de Venere quam ipse fecit fabulam. Tacite tamen: ut Chariteum amicum celebret: ad eius nomen alludit (...)*. Les notes savantes de Summonte, qui furent en leur temps un argument dans la querelle de légitimité qui l'opposait à Alde dans l'édition des œuvres de Pontano, ont été d'abord insérées dans l'édition des dialogues de 1507 (G. G. PONTANO, *Pontani Actius de numeris poeticis et lege historiae ; Aegidius multiplicis argumenti ; tertius dialogus de ingratitude qui Asinus inscribitur.*, P. Summonte (éd.), Sigismondo Mayr, Naples, 1507) mais en une version limitée à quelques notes. Un lexique plus ambitieux parut cinq ans plus tard dans l'*editio princeps* du *De fortuna* (G. G. PONTANO, *De fortuna...*, Naples, Sigismondo Mayr, 1512). C'est lui qui sera reproduit dans les éditions bâloises de 1531 et de 1556 que nous avons déjà citées.

¹⁵¹ Chacun des livres du poème est susceptible de recevoir plusieurs découpages et celui que nous avons tenté ne prétend en exclure aucun autre. Notre attention a cependant privilégié le plan des préceptes. Il est entendu que, dans le livre 1 au moins, les digressions mythologiques constituent autant d'épisodes dispersés d'un unique épyllion qui narre la pérennité de l'amour de Vénus pour Adonis après sa mort. Mais c'est dans l'enchaînement graduel des préceptes selon un ordre réfléchi que l'on trouve de la part de Pontano le souci de construction le plus minutieux.

¹⁵² « En quels lieux il convient de semer les orangers ». Dans cet argument, nous mentionnons en italiques le nom des rubriques qui figurent dans l'édition aldine.

haute.

- **Vers 147 à 167.** Aménagements, précautions et recettes contre les froidures. *Quae loca sint euitanda et quibus utendum remediis.*¹⁵³
 - **Vers 147 à 155.** Prémunir l'arbre contre les vents du nord. On construit de hauts murs, on plante des haies faites d'une essence plus résistante, on joue d'un obstacle naturel qu'on renforce ou on réserve l'exposition aux vents pour le temps où l'arbre aura atteint une taille adulte.
 - **Vers 156 à 167.** Prémunir l'arbre contre les frimas. On le serre dans des nattes, on couvre la terre d'un paillage ; on allume des feux pour réchauffer l'air, on mêle à la terre de la chaux vive et du fumier chaud.
- **Vers 168 à 177.** Récit étiologique sur la double origine de l'oranger. *Fabula de citriorum reparatione nouaque apportatione in Italiam e media regione.*¹⁵⁴
- **Vers 178 à 198.** Calendrier saisonnier des soins.
 - **Vers 179 à 188.** On arrose été comme hiver, par une irrigation abondante, on combat tant le froid que les chaleurs.
 - **Vers 189 à 198.** *Quod tempus aptum sit serendis citriis.*¹⁵⁵ On transplante les arbres au printemps, en pleine terre. Le reste de l'année, à condition de bien arroser, on garde les jeunes arbres dans des fosses qu'on couvre en cas de trop grande chaleur et qu'on dégage l'hiver, en période de redoux.
- **Vers 199 à 231.** Culture de l'oranger dans les régions peu clémentes. *Quasdam regiones non alere propter frigus.*¹⁵⁶
 - **Vers 199 à 203.** Exemple de région peu clémente : la plaine du Pô.
 - **Vers 204 à 208.** Culture en bac de l'oranger. On peut le planter dans un bac mobile, garni d'une terre grasse et humide, le sortir en plein air l'été et le garder l'hiver sous un abri.
 - **Vers 209 à 231.** Récit étiologique : les cédratiers du lac de Garde.
- **Vers 232 à 259.** Les fosses, le repiquage.
 - **Vers 232 à 240.** Taille et sol de la fosse. *De altitudine scrobium.*¹⁵⁷ Les fosses doivent être faites de telle manière qu'elles seront d'autant plus profondes que l'arbre aura tiré loin sa racine ; on ameublit donc le sol au bâton ou au pied en prenant garde de ne pas abimer les racines.
 - **Vers 241 à 247.** Le repiquage. *Serendas esse citrios natiua cum terra.*¹⁵⁸ Pour transplanter les plants, on prend garde de ne pas arracher les racines ; on les replante avec un peu de terre issue de la pépinière.
 - **Vers 248 à 252.** Les tuteurs. ... *et pallis fulciendas.*¹⁵⁹ On tuteure les plants pour que le vent ne les abîme pas.

¹⁵³ « Quels lieux doivent être fuies, quels remèdes appliquer ».

¹⁵⁴ « Fable sur la restauration de l'oranger et sur sa seconde importation en Italie depuis la Médie ».

¹⁵⁵ « À quelle saison il faut planter l'oranger ».

¹⁵⁶ « Certaines régions ne peuvent accueillir l'oranger à cause du froid. »

¹⁵⁷ « Sur la profondeur des fosses »

¹⁵⁸ « Les orangers doivent être plantés avec leur terre de naissance... »

¹⁵⁹ « ... et soutenus par des tuteurs ».

- **Vers 253 à 258.** La taille. *Ferro cohercendam esse luxuriam*.¹⁶⁰ Quand le feuillage commence à pousser, on les taille régulièrement, on cautérise les tailles avec de la cire.
- **Vers 260 à 304.** Reproduction des arbres. *De propaginibus procurandis*.¹⁶¹
 - **Vers 264 à 276.** Marcottage en entonnoir. Pour obtenir une marcotte, on fend le scion à l'embranchement, on insère un caillou dans la fente pour la maintenir bien ouverte puis on adapte un manchon d'argile percé qu'on bourre de terre ; on arrose régulièrement. Au bout de quatre ans, on sépare le scion de la plante mère et on le plante
 - **Vers 277 à 280.** Marcottage par couchage. Si l'on trouve un drageon, on le fend, on maintient la plaie ouverte avec une pierre, puis on le couche en terre de tout son long.
 - **Vers 281 à 304.** Reproduction par graine. Dans le cas d'une reproduction par semis, la terre doit être exposée au sud et à l'abri du vent ; on laboure jusqu'à obtenir la consistance du sable, puis on sème selon un intervalle régulier. On les tuteure. On sarcle régulièrement et on brûle les herbes en attisant le feu à l'aide d'un feuillage fixé sur des fourches. (*De seminio faciendo et colendo*)¹⁶²
- **Vers 295 à 310.** Les fumiers. Les différents types d'engrais qu'on répand sur les jeunes pousses et au pied des arbres formés : du cuir de vieilles chaussures, des épiluchures, des eaux grasses, des cadavres et du sang de chiens, des cendres et des os, des excréments humains ou du lisier de porc, de l'urine. On épand la nuit, pour ne pas s'attirer de reproche de la part des voisins.
- **Vers 311 à 384.** Les vergers.
 - **Vers 311 à 335.** Travaux d'entretien du jardin, la cueillette. Souvenir d'Ariadna.
 - **Vers 336 à 373.** Propriétés des fruits en fonction du climat et de l'exposition.
 - **Vers 336 à 345.** *Fructus citriorum alios dulces esse, alios acrimoniosos*.¹⁶³ En Italie, l'oranger donne rarement des fruits sucrés et plus souvent des fruits acides ; en Inde, les fruits de l'oranger sont spontanément sucrés.
 - **Vers 346 à 363.** Illustration, récit d'une expédition portugaise vers les Indes.
 - **Vers 364 à 373.** Les défauts de la nature doivent être compensés par l'industrie humaine.
 - **Vers 374 à 385.** Cueillettes alternées.
 - **Vers 374 à 379.** *Quomodo citria fiant crassiora*.¹⁶⁴ Pour obtenir de plus gros fruits, on en cueille une bonne partie lorsqu'ils sont encore verts ; ceux qui restent sur l'arbre grossissent démesurément.
 - **Vers 380 à 385.** *Quomodo citria toto anno insideant in arbore sua*.¹⁶⁵

¹⁶⁰ « La luxuriance doit être contenue par le fer ».

¹⁶¹ « Le marcottage ».

¹⁶² « Des semis et des soins à leur apporter ».

¹⁶³ « Les fruits de certains orangers sont doux, ceux d'autres, acides ».

¹⁶⁴ « Comment rendre les oranges plus grosses ».

¹⁶⁵ « Comment faire pour que les oranges restent toute l'année sur l'arbre ».

Comment avoir des fruits sur l'arbre toute l'année. De la même façon, on stimule la floraison et l'arbre produit des fruits tout au long de l'année.

- **Vers 385 à 580.** Les jardins d'agrément.
 - **Vers 385 à 411.** La parure d'Adonis, récit étiologique. *De ratione decoris hortensis*.¹⁶⁶
 - **Vers 412 à 494.** Culture du jardin d'agrément.
 - **Vers 412 à 417.** Taille de l'arbre. Dès son plus jeune âge, on assure à l'arbre un tronc droit ; on taille régulièrement en comblant les blessures avec de la cire ; on le fait croître en pain de sucre et on taille les tendrons qui dépassent de la forme.
 - **Vers 418 à 423.** Goutte-à-goutte. Pour élaborer un goutte-à-goutte, on suspend à une branche un petit vase rempli d'eau ; on y plonge une mèche qu'on fait pendre des lèvres du vase jusqu'à l'écorce de l'arbre pour qu'il l'humidifie continuellement.
 - **Vers 424 à 451.** Quand l'arbre est adulte : soins quotidiens et usage des jardins d'agrément. Quand l'arbre a acquis un port assuré et qu'il s'est répandu en feuillage, on peut l'exposer au froid et aux chaleurs. Alors, dans son jardin d'agrément, on est attentif aux nouvelles pousses, aux branches chargées de fruits ; on profite de l'ombrage, on peut s'y délasser, y danser, y dresser des lits de table et y boire du vin ; on récolte les fleurs avec sa famille ; on en fait une eau de fleurs d'oranger qui sert de parfum pour le corps, les chambres et les vêtements. On profite de la beauté des jardins d'orangers aussi bien l'hiver, où ils conservent leur feuillage, que l'été, lorsqu'ils sont en fleur ; mais pour cela, il faut les cultiver de jour comme de nuit. On irrigue grâce à des canaux ou au moyen de vases qui servent à puiser l'eau d'un puits qu'on aura fait maçonner ; on protège les arbres par un couvert de lauriers qui détourne la foudre. On profite du moindre soin pour répandre en sus du fumier et de la chaux ; on chasse les tas de neige accumulés sur les branches, on allume des feux et on serre les arbres dans des nattes.
 - **Vers 452 à 464.** *Post rigidas tempestates non esse amputandas*.¹⁶⁷ Comment faire reprendre un jardin détruit par la tempête. Si une tempête a détruit le jardin, que le gel a empêché l'irrigation, on n'abat pas les restes desséchés du jardin à la hache, on fait un apport de chaux et on arrose délicatement ; on fait ainsi tout l'hiver et au printemps, les arbres reprennent.
 - **Vers 465 à 474.** *De dispositione citriorum*.¹⁶⁸ Comment disposer les arbres dans le jardin. On dispose les arbres, selon son choix, en carré, en ligne ou bien on les disperse dans le champ, cela n'a pas d'incidence sur la beauté de chaque individu. L'arbre peut également être placé seul au milieu d'un bosquet, sa beauté se distinguera.
 - **Vers 475 à 484.** Techniques pour endurcir l'arbre. L'arbre est endurci par l'habitude des mauvaises conditions climatiques ; c'est pourquoi l'on en

¹⁶⁶ « L'art des jardins d'agrément ».

¹⁶⁷ « Après une violente tempête, les arbres ne doivent pas être élagués ».

¹⁶⁸ « La disposition des arbres ».

croise parfois de sauvages dans les forêts, qui ont crû sans le secours de l'homme. Certains en concluent qu'il faut exposer l'arbre aux mauvaises conditions dès sa jeunesse et limiter les soins afin de l'éprouver.

- **Vers 476 à 490.** Les protections contre le vent sont les plus utiles. Mais les soins en tous genres ne peuvent leur être autant agréables qu'est capable de leur nuire un climat rigoureux ; parfois, les soins eux-mêmes se révèlent inutiles à limiter les dégâts. Alors on conseille plutôt de protéger les arbres avec des haies denses d'autres essences comme le laurier ou le chêne.
- **Vers 495 à 525.** Le jardin de topiaires. *De opere topiario*.¹⁶⁹
 - **Vers 495 à 505.** Choix et préparation du terrain. On choisit d'abord un terrain proche d'un cours d'eau d'où l'on puisse tirer des canaux ou bien sis non loin d'un puits ; on monte un mur au nord, pour briser les éventuelles bourrasques ; puis on forme les carrés, on trace les fosses, on ordonne les lieux qu'on ceint d'une palissade.
 - **Vers 506 à 512.** Soins des topiaires. On transplante les arbres tout jeunes, lorsqu'ils sont encore souples, on leur donne une forme déterminée à l'aide de garrots. Puis, quand l'arbre se déploie, on choisit la forme finale qu'aura chaque individu et on lui adapte un gabarit.
 - **Vers 513 à 525.** Résultats. Formes que les topiaires peuvent adopter : une tour ou un quelconque ouvrage défensif, un arc qui jette des flèches, une forteresse, une bombarde, une troupe de soldats.
- **Vers 526 à 580.** L'oranger, arbre éternel. Les Parques accomplissent la volonté de Vénus, célébration de l'oranger.
 - **Vers 526 à 531.** Pérennité de l'oranger.
 - **Vers 532 à 580.** Récit étiologique : pourquoi l'oranger est un arbre éternel.
- **Vers 581 à 607.** Clôture du livre 1.

De hortis Hesperidum Lib. 2.

- **Vers 1-51.** Prologue
- **Vers 52-218.** La culture du cédratier. *De citro et eius cultu*.¹⁷⁰
 - **Vers 52-130.** Préceptes généraux de culture du cédratier.
 - **Vers 52-69.** Le cédratier, origine de sa fragilité.
 - **Vers 70-80.** Étayer le cédratier. Le placer dans un portique et l'étayer à l'aide de tringles. L'abriter du vent et l'arroser abondamment. Renouveler la terre à son pied et chasser les parasites.
 - **Vers 80-93.** Soin des fleurs, des fruits. Ne pas laisser les fruits s'accumuler sur l'arbre, de peur qu'il ne s'effondre et de sorte à avoir des fruits toute l'année. Protéger l'arbre du froid par paillage ou en serrant le tronc dans des claies et, pendant les chaleurs, en interposant un écran de feuillage. Faire des apports de fumier et réchauffer le sol au

¹⁶⁹ « L'art topiaire ».

¹⁷⁰ « Le cédratier et sa culture ».

moyen de pierres chaudes. Arroser abondamment.

- **Vers 106-10.** Élagage de printemps. Au printemps, on taille les vieilles branches. Pour obtenir de nouveaux spécimens à partir des débris de la taille, enfoncez ceux-ci dans le sol de sorte que leur tête dépasse. Ou prélever une bille, la raser et l'enterrer. Couvrir d'une eau stagnante.
- **Vers 120-23.** Le feuillage et les fruits du cédratier servent à orner les tables pour les anniversaires.
- **Vers 123-29.** Protéger le cédratier du froid. Ne pas négliger un instant de protéger le cédratier du froid par l'escarpe d'un fossé, soit par un mur de pierre, soit par une haie de lauriers
- **Vers 131-79.** Les cédrats, variétés, folklore et utilisation.
 - **Vers 131-40.** Pour faire des cédrats en forme de visage, Fabriquer un moule de bois ou d'argile où l'on enferme le fruit en croissance.
 - **Vers 141-50.** Les cédrats de Calabre. Description d'une variété de cédrats tératogènes apportés de Calabre.
 - **Vers 151-62.** Ne pas exposer ces agrumes aux formes phalliques dans les jardins, ne pas les laisser voir aux jeunes filles.
 - **Vers 163-8.** Pour produire des fruits plus gros, on place des tablettes en hauteur et on fait reposer les fruits sur des coussins de feuillage.
 - **Vers 169-79.** Pour fabriquer des couches de feuillages, cueillir les branches par une nuit sans lune et les suspendre au crochet dans une cabane.
- **Vers 180-217.** Transition botanique et mythologique. *Quo differat citrius a citro.*¹⁷¹
 - **Vers 180-8.** Différences entre oranger et cédratier. L'oranger s'élève fièrement vers le ciel, le cédratier, fragile, tient sur ses tuteurs. Le cédratier est plus odorant par ses fruits et l'oranger par ses fleurs. Tous deux ont un feuillage persistant. Les fleurs de l'oranger sont blanches à l'étamine d'or, les fleurs du cédratier sont tachetées de pourpre.
 - **Vers 189-95.** Usage répulsif des fruits, contre les mites et contre la rouille.
 - **Vers 196-217.** *Fabula de Alcyone et Neptunno*¹⁷².
- **Vers 218-308.** Culture des citrons. *De limonibus et earum cultu.*¹⁷³
 - **Vers 218-29.** Invocation aux Grâces.
 - **Vers 230-68.** Cadeau des Grâces à la nymphe Amalfi.
 - **Vers 230-45.** Tableau maniériste.
 - **Vers 246-56.** Un genre triple. Description des trois variétés de citronniers. Le fruit du premier est petit, oblong et son goût est acide. Le fruit du deuxième est plus gros, oblong et son jus est plus nourrissant. Le

¹⁷¹ « Quelles sont les différences entre l'oranger et le cédratier ».

¹⁷² « La Fable d'Alcyone et de Neptune ».

¹⁷³ « Le citronnier et sa culture ».

fruit du troisième est gros et rond comme une orange, quoique bourrelé, mais son suc est violemment acide. Il possède un usage cosmétique.

- **Vers 257-68.** Le don des Grâces.
- **Vers 269-308.** Culture du citronnier.
 - **Vers 269-271.** Étymologies probables de « limones ».
 - **Vers 272-88.** Mêmes préceptes que pour les autres genres : les protéger du froid et des chaleurs, les arroser abondamment. Mais comme ils sont plus petits, ils sont plus fragiles encore.
 - **Vers 289-308.** Mergellina. Plaintes sur l'exil de Sannazaro.
- **Vers 309-23.** Préceptes communs aux trois genres : les greffes, les fruits, les remèdes.
 - **Vers 309-22.** Introduction. Les agrumes peuvent se greffer entre eux pour obtenir des variétés nouvelles. *De insitione*.
 - **Vers 323-62.** Préceptes.
 - **Vers 323-31.** Différentes façons d'enter un scion.
 - **Vers 323-4.** Greffe en couronne. Insérer les branches sous le liber.
 - **Vers 324-8.** Greffe en fente. Enfoncer le scion dans le bois fixe en y insérant un coin, faire coïncider les écorces, on couvre de cire puis on protège avec des liens d'orme et des poignées d'herbes.
 - **Vers 329-31.** Greffe en écusson. On sépare une jeune pousse non loin du bourrelet et on l'insère sous le liber incisé.
 - **Vers 332-44.** Greffe par térébration. On fait passer la jeune branche dans un tronc percé à la tarière. On ne sépare pas la branche de sa plante-mère de sorte qu'elle puise ses aliments aux deux sources à la fois. Une fois qu'elle a cru, on peut la séparer de sa mère.
 - **Vers 345-62.** Soins du greffon. Arroser fréquemment le porte-greffe. Ameublir la terre. Porter un soin particulier au porte-greffe pour éviter les rejets. Protéger le greffon contre le soleil grâce à un écran de verdure, contre la froidure en le couvrant de chaume. Tenir le surgeon au moyen d'un tuteur et raser parcimonieusement les premiers feuillages pour éviter que l'arbre ne croisse en vain.
 - **Vers 363-75.** Greffe par rapprochement à partir de graines. Placer quelques graines de variétés différentes dans un pot. Les laisser tirer leurs pousses hors d'un vase à col fin. Là, elles se mêlent en un tronc unique. Ne pas laisser les branches se répandre. Les joindre à la cire (au mastic ?) tant que les pousses sont jeunes. Une fois adultes, laisser la plante nouvelle joindre ses parties par ses graisses propres et pousser une écorce commune.
 - **Vers 376-83.** Greffe en fente de plusieurs branches sur un tronc porte-greffe. Joindre des branches de variétés différentes après avoir rasé leur écorce. Les enfoncer dans le même tronc porte-greffe.

- **Vers 384-90.** Greffe d'yeux en fente sur un tronc porte-greffe. Fendre l'écorce et l'élargir au coin, puis placer les yeux d'une autre variété dans la fente. Assujettir ceux-ci au moyen d'un ruban.
- **Vers 391-6.** Greffe sur un tronc mort. Prélever une baguette sur le surgeon d'un arbre valide. La dépouiller de ses yeux. Poser les yeux sur le tronc privé de son écorce stérile.
- **Vers 407-31.** *Laus Industriæ humanæ*.¹⁷⁴
- **Vers 432-75.** Consommation des fruits : comment corriger l'acidité. *De citriorum sapore duplici, acri ac dulci*.¹⁷⁵
 - **Vers 432-45.** Exemple des grenades dont l'acidité fut corrigée en aspergeant les racines d'urine.
 - **Vers 446-68.** Comment changer la sève d'un arbre en miel. Abattre une branche plutôt épaisse, y creuser un récipient en forme de paume et gardé par une lèvre profonde d'un pouce. Le remplir de miel et le couvrir d'une pierre. Quand le miel est bu, remplir de nouveau la cavité, et arroser les racines avec de l'urine. Raser le tronc des bourgeons à feuilles, sauf de ceux qui poussent autour de la cavité.
 - **Vers 469-75.** Autre technique, à partir de graines qu'on fait tremper dans un vin miellé ou dans du miel avant de les planter.
- **Vers 475-99.** Greffe en flûte pour améliorer la production d'un arbre. Tailler dans une branche des portions d'écorce. Dénuder la branche d'un autre arbre de portions égales, appliquer sur ces parties nues l'écorce prélevée sur l'arbre d'une autre variété.
- **Vers 500-23.** Usages médicaux et culinaires du genre citrus. *De utilitate horum pomorum*.¹⁷⁶
 - **Vers 500-6.** À partir des graines. On fait tremper des graines dans l'eau pendant une nuit pour faire un vermifuge efficace.
 - **Vers 507-11.** À partir des fruits. On fait tremper les fruits dans l'eau de canne à sucre, on les cuit pour les confire.
 - **Vers 512-4.** À partir des fleurs. On fait infuser les fleurs à feu doux dans des alambics et on conserve l'eau parfumée dans des flacons de cristal.
 - **Vers 515-23.** À partir de l'écorce. On fait aussi souvent macérer l'écorce des agrumes avec du sucre.
- **Vers 524-81.** Conclusion.
 - **Vers 524-76.** Invocation protreptique à la louange de François II Gonzague, pour qu'il vienne libérer le Royaume de Naples de la présence étrangère.
 - **Vers 577-81.** Le poète demande une couronne de saule.

¹⁷⁴ « Louanges de l'ingéniosité humaine ».

¹⁷⁵ « La double saveur des oranges : acide et sucrée ».

¹⁷⁶ « L'usage de ces fruits ».

Comme nous avons eu l'occasion de le souligner, la courte fortune européenne de Giovanni Pontano a célébré en son latin un renouveau stylistique dont on vantait tantôt le caractère virgilien, tantôt simplement l'élégance et la grâce¹⁷⁸. Il est certain que le *De hortis Hesperidum* a pu bénéficier de toute l'expérience de l'humaniste puisque ce poème a été composé à la fin de sa vie et, en partie au moins, après que celui-ci eut figé certains secrets de sa pratique de l'*elocutio* dans le dialogue-traité *Actius*, écrit entre 1496 et 1499¹⁷⁹. Le poème semble donc

¹⁷⁷ Ce chapitre était rédigé depuis longtemps déjà comme l'ensemble de cette thèse quand nous avons appris la parution de l'ouvrage attendu de Jean-Louis Charlet sur la métrique des humanistes (J.-L. CHARLET, *Métrique latine humaniste. Des pré-humanistes padouans et de Pétrarque au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2020). Nous regrettons de n'avoir pu enrichir notre travail ni lui donner une résonnance plus avantageuse en profitant de cet outil dont les études métriques néo-latines ne pourront se passer à l'avenir.

¹⁷⁸ Voir *supra*, p. 14 sq.

¹⁷⁹ On peut lire l'*Actius* dans trois éditions modernes : G.G. PONTANO, *I dialoghi*, éd. C. Previtera, Firenze, Sansoni, 1943 (texte latin) et G.G. PONTANO, *Dialoge*, éd. H. Kiefer, München, W. Fink, 1984 (texte latin et traduction allemande) et maintenant G. PONTANO, *Actius, de numeris poeticis, de lege historia*, F. Tateo (éd.), Rome, Roma nel Rinascimento, 2018. La chronologie de l'*Actius* a été établie par Salvatore Monti : S. MONTI, « Ricerche sulla cronologia dei *Dialoghi* », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, 1962-1963, n° 10, p. 247-311, en particulier p. 284-289 (réédité dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, II, éd. G. Germano, Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, p. 757-834, en particulier p. 802-807). Pour l'histoire du texte, voir F. TATEO, « Per l'edizione critica dell'*Actius* di G. Pontano », *Studi mediolatini e volgari*, 1964, n° 12, p. 145-194 ; S. MONTI, « Per la storia del testo dell'*Actius* », *Rendiconti della Accademia di Archeologia, Lettere et Belle Arti di Napoli*, 1969, n° 44, p. 259-292 (réédité dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *op. cit.*, p. 909-945). On consultera avec profit, pour compléter les perspectives de cette étude, les travaux suivants : le double article de Francesco Tateo sur la poétique de Pontano (F. TATEO, « La poetica di Giovanni Pontano », *Filologia Romanza*, vol. 6, n° 3 et 4, 1959, p. 277-304 ; 337-370) dont la première partie surtout s'emploie à identifier les raisons idéologiques de la définition nouvelle de la poésie donnée par Pontano dans l'*Actius* ; sur le *De numeris poeticis*, la première partie de l'*Actius* qui concerne la langue poétique, voir G. FERRAU, *Pontano critico*, Messina, Università degli studi di Messina, Facoltà di lettere e filosofia, Centro di studi umanistici, 1983, surtout p. 43-72 ; M. DERAMAIX, « *Excellentia et admiratio* dans l'*Actius* de Giovanni Pontano : Une poétique et une esthétique de la perfection », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Âge-Temps modernes*, 1987, vol. 99, n° 1, p. 171-212 ; P. LAURENS, « Trois lectures du vers virgilien : Coluccio Salutati, Giovanni Gioviano Pontano, Jules-César Scaliger », *Revue des Etudes Latines*, n° 79, 2001, p. 215-235 ; ID., « Le poids d'un flocon de neige. La perception du vers virgilien dans l'*Actius* de Giovanni Pontano », dans A. GARZYA (éd.), *Atti della giornata di studi per il V centenario della morte di Giovanni Pontano*, Accademia Pontaniana, Napoli, Quaderni dell'Accademia Pontaniana, 2004, p. 29-44 ; M. DERAMAIX, « *Tamquam in acie*. Lexique de la bataille et critique euphonique de la rencontre vocalique chez Virgile dans l'*Actius* de Pontano », dans G. ABBAMONTE, et al. (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale*, Roma, Viella, 2011, p. 169-187 ; H. CASANOVA-ROBIN, « Aures demulcere. La perception auditive de la poésie du Quattrocento : de la divine extase à la dignitas aurium », dans D. James Raoul (éd.), *Rhétorique, poétique, stylistique (Moyen Âge-Renaissance)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012, p. 213-226 ; M. DERAMAIX, « *Actius* et l'*Actius* : exempla stylistiques de Virgile chez Sannazaro et modèle stylistique virgilien chez Pontano », dans D. JAMES RAOUL (éd.), *Rhétorique, poétique, stylistique (Moyen-Âge, Renaissance)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolôn », n° 112, 2012, p. 319-331 ; H. CASANOVA-ROBIN, « De l'*Actius* (1499) au *Jardin des Hespérides* : les vertus imitatives du langage poétique selon Giovanni Pontano », dans O. HALEVY, J. HIS et VIGNES (éd.), *Clément Janequin. Un musicien au milieu des poètes*, Société française de musicologie, Paris, 2013, p. 117-130 ; M. DERAMAIX, « *Dicere apposite ad admirationem*. L'*Actius* : théorie et pratique de l'*admiratio* chez Pontano et chez Sannazaro », dans J. BARTUSCHAT, N. GESS, H. MARCHAL et M. SCHNYDER (éd.), *Staunen als Grenzphänomen. Poetik und Ästhetik des Staunens*, Wilhelm Fink, Paderborn, 2017, p. 79-92 ; sur la seconde partie de l'*Actius*, *De lege historiae*, qui traite de la façon d'écrire l'histoire, outre l'article de Francesco Tateo cité plus haut (« La poetica... »), voir G. COTRONEO, *I trattatisti dell' « ars historica »*, Napoli, Giannini, 1971 ; L. MONTI SABIA, *Pontano e la storia : dal De bello neapolitano all'Actius*, Roma, Bulzoni, 1995 ; G. FERRAU, *Il tessitore di Antequera : storiografia umanistica meridionale*, Roma, Nella sede dell'Istituto Palazzo Borromini, 2001, p. 90 sqq. et en particulier p. 121 et 122 ; M. DE NICHILLO, « L'*Actius* del Pontano e una lettera di Bernardino Rucellai », *Studi Medievali e Umanistici*, 2006, n° 4, p. 253-317 ; voir les travaux récents de M. Deramaix et notamment sa contribution au colloque international de l'université de Rouen (4-6 juillet 2016) : « *Consulendae sunt aures*. Rhétorique et langue latine d'art à la Renaissance : l'exemple de l'académie napolitaine », organisé par M. Deramaix, G. Germano et A. Iacono : « L'unité de la langue latine d'art : la nature poétique de la prose historique dans l'*Actius* de Pontano. » Le fruit de cette contribution fera bientôt l'objet d'une publication dans la série *Itinera Parthenopea* publiée aux Classiques Garnier. On en peut prendre connaissance dans G. TILLY et G. LECOINDRE, « Colloque international de l'université de Rouen : *Consulendae sunt aures*. Rhétorique et langue latine d'art à la Renaissance : Pontano, Sannazaro et l'académie napolitaine », *Rassegna Storica*

constituer un échantillon de premier choix pour étudier le style poétique de l'auteur, sa versification et son vocabulaire.

Dans notre étude sur l'hexamètre du *De hortis Hesperidum*, nous allons examiner les particularités qui ont conduit ses contemporains, parmi lesquels un styliste de l'envergure de Paolo Cortesi, à distinguer le vers de Pontano comme particulièrement élégant et virgilien.¹⁸⁰

PROSODIE

La prosodie du *De hortis Hesperidum* montre combien Pontano est attentif à l'usage antique. Les synérèses que l'on trouve dans le poème tirent toutes leur modèle des poètes de la latinité d'or. Ainsi, j'ai relevé la diphtongaison des deux dernières voyelles de *anteit* dans un trochée final (*Hesp.* 1,62) d'après Ovide (*Met.* 11,65 ; 13,366). De même, Pontano a cette habitude, qui est répandue à la Renaissance, de placer *aureo* en guise de trochée final (*Hesp.* 1,509 ; 2,565 mais aussi *Uran.* 1,616 ; 3,535 ; 3,1313 ; 4,728). Il s'appuie alors sur l'exemple de Virgile (*Æn.* 8,372 ; 10,116) et d'Ovide (*epist.* 6,49). L'adverbe *dehinc* est compté pour une longue en *Hesp.* 1,506 et 2,486 selon un usage répandu qui concurrence depuis Virgile la scansion iambique du mot (Pontano scande *dehinc* iambique en *Uran.* 2,22 ; cf. Virgile, *Æn.* 1,131 et 256 contre *Æn.* 3,464 et 5,722 ; les auteurs tant antiques que modernes semblent connaître les deux scansions, mis à part Juvencus). « Dii » est compté pour une longue en tête de vers (*Hesp.* 2,490) selon l'usage commun à la Renaissance qui ne trouve d'ailleurs que Tibulle (*eleg.* 2,1,17) en guise de recommandation antique¹⁸¹. De même pour *Diis* (*Hesp.* 2,142).

Les synizèses de *consuescere* en *consvescere* (*Hesp.* 1,245 et 484) pour éviter le crétique, comme pour d'autres composés tels que *assvetudo* (*Hesp.* 1,475), *assvetus* (*Hesp.* 2, 280 et 410), sont fort communes et se retrouvent chez les meilleurs poètes antiques (p. ex. Virg. *Georg.* 2, 272 : *consvescere*). De même, la synizèse de la forme *parietibus* en *parjetibus* est courante (*Hesp.* 1,503 et *Georg.* 4, 297 ; *Æn.*, 5, 289 ; l'exemple de Virgile est suivi par Columelle, *Rust.* 10,27 et Silius Italicus, *Pun.* 2, 361). Enfin, *tenuia* est scandé *tenvia* par Pontano (*Hesp.* 1,542) selon un usage répandu (p. ex. Lucrèce, *Rer. Nat.*, 3, 383 ; 4, 66 ; 4, 726 ; Virgile, *Georg.*, 1, 397 ; 2, 121 ; Perse, *Sat.*, 5, 83 ; Stace, *Theb.* 5, 597).

Salernitana, vol. 66, 2017, p. 197-203. Voir enfin G. TILLY, « La raison de l'étonnement : Le *numerus* dans l'*Actius* (1507) de Giovanni Pontano », dans D. de Courcelles, *La Raison du Merveilleux*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 185-206.

¹⁸⁰ P. CORTESI, *Pauli Cortesii De hominibus doctis dialogus nunc primum in lucem editus cum adnotationibus. Accedit Auctoris vita [per Dominicum Mariam Mannum]*, Florence, Bernardus Paperinius, 1734, p. 34 : *Modo enim hoc scribendi genus magnificentius renouatum est, et cognita primum numerorum uarietas a Pontano principe huius memorie doctissimorum hominum.*

¹⁸¹ Jean-Louis Charlet cite en exemple, pour l'usage renaissant, chez Enea Silvio Piccolomini : *Cin.* 23, 17 au premier temps fort de l'hexamètre, *Epygr.* 16,10 et *Var.* 116,73 (J.-L. CHARLET, « Quelques observations sur l'hexamètre d'Enea Silvio Piccolomini », *Cahiers d'études italiennes*, vol. 13, 2011, p. 18, n. 7).

Pontano abrège *Nērēides* en *Nērēides* en tête de vers (*Hesp.* 1,14) selon la leçon d'Ovide (*Met.* 14,264), de Stace (*Theb.*, 8,332) et de Claudien (*Hon. Nupt.* 283). Un abrègement moins documenté est celui de *mācērātus* en *mācērātus* (*Hesp.* 2,516) dont on ne trouve guère d'occurrence certaine que dans la traduction de Denis le Périégète par Priscien (*Periheg.* 1066) ou dans l'épopée de Juvencus (*euang.* 2,385). Pour Lucrèce (*rer. nat.* 3,75 et 826) ou pour l'auteur de la *Ciris* (*app. ciris* 244) le premier *a* de *macerare* est long. Les contemporains de Pontano emploient les deux formes (cf. Giovanni Marrasio, *Angel.* 3,19 et *carm.* 28,114 ou Battista Spagnoli, *consol.* 103 et *frat.* 31). À l'origine de cet abrègement se trouve probablement la confusion avec l'adjectif *mācēr*.

Je n'ai pas trouvé dans le *De hortis Hesperidum* d'audace prosodique inédite du type *Fluuiorum rex Eridanus* (Virg. *Georg.* 1,482), qui est loué dans l'*Actius* comme une brillante solution *ad hoc* pour maintenir la *uocalitas* du vers¹⁸².

Il est une licence que Pontano traite avec une étonnante circonspection, c'est la *productio*, ou l'allongement compensatoire d'une voyelle brève à la césure. Je n'ai relevé que deux cas de *productiones* dans le *De hortis Hesperidum*. Mais ce sont des cas à part¹⁸³. Il s'agit de l'allongement de la particule enclitique *-que* au temps fort qui précède la coupe trihémimère (*Hort.* 1,545) : *Coerulaquē uiridisque alboque insignis et aureo* et (*Hesp.* 2,496) *Ramosquē frondesque et eodem semina foetu*. Ce type d'allongement sur *-que* dans une énumération se retrouve chez Virgile (*Æn.* 3, 91 ; 12, 363) mais c'est surtout Ovide qui en fit un usage étendu dans ses *Métamorphoses* (*Met.* 1,193 ; 4,10 ; 5,484 ; 7,225 ; 10,262 ; 308 ; 11,36 ; 290). Mis à part ces deux cas particuliers d'allongement vocalique à la trihémimère, je n'ai pas relevé de *productio* dans le *De hortis Hesperidum*. Il est très probable que Pontano rejette cette licence – en dépit du fait qu'elle soit utilisée par Virgile – comme un trait de la versification médiévale¹⁸⁴. Lovato Lovati ou Mussato s'interdirent complètement l'allongement à la césure, Pétrarque ou Piccolomini en usent avec une modération virgilienne. C'est vraisemblablement cette modération que Pontano accentue dans le *De hortis Hesperidum*¹⁸⁵.

¹⁸² G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 148.

¹⁸³ Sur ce type particulier d'allongement voir I. RUIZ ARZALLUZ, *El hexámetro de Petrarca*, Florence, Le Lettere, 1991, p. 179, n. 11.

¹⁸⁴ Mes chiffres sont ceux de Iñigo Ruiz Arzalluz (I. RUIZ ARZALLUZ, *El hexámetro de Petrarca*, op. cit., p. 179-80). L'*Énéide* compte 48 *productiones*, soit un allongement tous les deux cents vers. Ovide est fort proche de Virgile avec 46 *productiones* dans les *Métamorphoses*, soit 0,38% de vers comportant ce type d'allongement. Mais certains poètes du Moyen Âge en firent un usage plus étendu, à l'image de Joseph d'Exeter ou de Gautier de Châtillon qui, dans son *Alexandréide*, a commis plus d'un allongement syllabique pour 100 vers.

¹⁸⁵ J.-L. CHARLET, « Quelques observations sur l'hexamètre d'Enea Silvio Piccolomini », op. cit., p. 26-7.

ÉLISIONS

La synalèphe est étudiée dans le dialogue *Actius*¹⁸⁶ et, même si Pontano ne donne pas de précepte pour son utilisation et se contente d'en décrire l'efficacité et la pertinence chez Virgile, il nous fournit néanmoins des critères d'étude et nous découvrons vers quelles propriétés des rencontres vocaliques se portait son attention. Nous nous dispenserons donc à peu près d'étudier la quantité des voyelles qui concourent à une synalèphe, Pontano ne faisant pas mention de ce critère : l'opposition entre voyelles longues et voyelles brèves ne lui était pas sensible à l'oreille¹⁸⁷. En revanche, nous étudierons la place de la synalèphe dans le vers car l'humaniste fait de cette position un critère de classement dans son exposé.

Parmi les caractères du vers latin, c'est la synalèphe qui distingue le mieux l'hexamètre de Pontano de celui des autres auteurs. La fréquence de son usage y est tout à fait inédite. Ainsi, 661 vers du *De hortis Hesperidum*, soit un peu plus de 55 vers sur 100, comportent au moins une synalèphe. La proportion de synalèphes par vers dans l'*Énéide* est de 45 sur 100. L'*Énéide*

Tableau 1							
	Verg. <i>Æn.</i>	Ovid. <i>Met.</i>	Stat. <i>Theb.</i>	Galt. <i>Alex.</i>	Muss. <i>Ob.</i>	Petr. <i>Afr.</i>	Pont. <i>Hesp.</i>
0	5476	9790	126	857	1121	4871	527
1	3668	1984	68	137	221	1585	440
2	699	179	6	6	14	238	180
3	52	5	0	0	2	19	37
4	1	1	0	0	0	0	4
Tot.	4420/9896	2196/11959	74/200	143/1000	237/1358	1842/6713	661/1188

comptait pourtant l'une des fréquences d'élision les plus élevées de la littérature latine. Mais plus surprenante encore est la proportion totale des synalèphes dans le poème de Pontano, qui atteint plus de 78 synalèphes pour cent vers, contre 53 pour l'*Énéide*. En guise de comparaison, le texte des *Métamorphoses* compte environ 20 synalèphes pour 100 vers, la *Thébaïde*, 40, l'*Africa*, 31. Les deux tableaux suivants présentent le nombre de vers qui comportent une, deux, trois ou quatre élisions dans plusieurs œuvres représentatives de la latinité. Le tableau 1 présente les quantités brutes et les confronte, en total, avec le nombre de vers étudiés. Le tableau 2 contient les quantités de vers comportant une, deux, trois ou quatre élisions sur cent vers. La première ligne du total présente le nombre de vers contenant au moins une élision sur cent vers.

¹⁸⁶ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 158-161.

¹⁸⁷ Il semble que Pontano prête peu d'attention à la remarque de Quintilien (I.O. 9,4,33) : *Pessime longae, quae easdem inter se litteras committunt, sonabunt; praecipue tamen erit hiatus earum quae cauo aut patulo maxime ore effertur*, surtout lorsqu'il qualifie d'*ademptio*, d'*extrusio* ou encore d'*explosio* la rencontre entre deux voyelles semblables. À propos du hiatus métrique, dont il prend la défense, il suggère même que celui-ci a plus d'effet et est plus admirable lorsqu'il est réalisé entre deux voyelles semblables (*Ibid.*, p. 158-159). Sur les rencontres vocaliques et leur théorie dans le dialogue *Actius*, voir M. DERAMAIX, « *Tamquam in acie*. Lexique de la bataille et critique euphonique de la rencontre vocalique chez Virgile dans l'*Actius* de Pontano », dans G. Abbamonte (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale*, Roma, Viella, 2011, p. 169-187.

La ligne 2, le nombre d'élisions pour cent vers dans le poème étudié.

Tableau 2							
	Verg. <i>Æn.</i>	Ovid. <i>Met.</i>	Stat. <i>Theb.</i>	Galt. <i>Alex.</i>	Muss. <i>Ob.</i>	Petr. <i>Afr.</i>	Pont. <i>Hesp.</i>
0	55,33	81,26	63,00	85,70	82,54	72,56	44,36
1	37,06	12,70	34,00	13,70	16,27	23,61	37,04
2	7,06	1,72	3,00	0,60	1,03	3,54	15,15
3	0,52	0,25	0	0	0	0,28	3,11
4	0,01	0,05	0	0	0	0	0,34
Tot. 1	44,66	18,36	37	14,3	17,45	27,43	55,64
Tot. 2	52,81	19,74	40	14,9	18,78	31,55	78,03

Cette propriété du vers de Pontano appelle quelques commentaires. Comme le dit Iñigo Ruiz Arzalluz, la synalèphe est une pierre de touche dans l'histoire de l'hexamètre¹⁸⁸. Les poètes du Moyen Âge ont banni l'élision de leur goût et, quand ils ne se l'interdisaient pas tout bonnement, ils suivaient le purisme ovidien à cet égard et évitaient sans affectation de l'utiliser¹⁸⁹. C'est ainsi le cas de Joseph d'Exeter ou de Gautier de Châtillon, dont les poèmes comptent environ 15 élisions pour cent vers¹⁹⁰. Les poètes de la Renaissance ont développé l'élision par réaction au style du Moyen Âge. La proportion d'élision croît, dans le *De obsidione* de Mussato, à près de 19 élisions pour cent vers, à 31 dans l'*Africa* de Pétrarque. Un poète du milieu du *Quattrocento* comme Enea Silvio Piccolomini, commet, selon Jean-Louis Charlet, environ 25 élisions pour cent vers. La *Borsias* de Tito Strozzi, contemporain de Pontano, comporte quant à elle 50 élisions pour cent vers. Les poètes de la seconde moitié du *Quattrocento* atteignent des niveaux virgiliens. Ainsi, Politien admet 43 élisions pour cent vers dans ses *Silves* et jusqu'à 58 dans sa traduction de l'*Illiade*. La *Venatio* d'Ercole Strozzi comporte environ 62 synalèphes pour cent vers selon Jean-Louis Charlet. Le *De partu Virginis* de Sannazar, 52 pour cent.

Il paraît dès lors évident que Pontano a fait sienne cette réaction au style médiéval et que, loin de se contenter de ne pas éviter les synalèphes, il en recherche l'abondance et la variété, comme l'*Actius* le confirme assez. Il semble en outre que cette recherche de l'élision soit le trait d'un virgilianisme courant dans l'humanisme du *Quattrocento*. Ainsi, une œuvre comme le supplément à l'*Énéide* de Maffeo Vegio atteint une proportion d'élisions comparable à celle du

¹⁸⁸ I. RUIZ ARZALLUZ, *El hexámetro de Petrarca*, op. cit., p. 69. On trouvera à cette même page, en note 1, une bibliographie complète sur le sujet.

¹⁸⁹ J.-L. CHARLET, « L'hexamètre épique de Juvencus à Pétrarque : coups de sonde », dans Aline Estèves et Jean Meyers (éd.), *Tradition et innovation dans l'épopée latine, de l'Antiquité au Moyen Âge*, Pessac, Ausonius Éditions, 2014, p. 153.

¹⁹⁰ Voir *Ibid.*, p. 76-82, où sont cités les principaux jugements des poéticiens du Moyen Âge, de Bède à Mathieu de Vendôme. Ruiz Arzalluz conclut ainsi : « La doctrina medieval – la de los últimos siglos – se debate entre la tolerancia (más o menos hipócrita, más o menos matizada) y, más frecuentemente, la prohibición tajante de cualquier “concursus vocalium”. »

De hortis Hesperidum, soit 75 élisions pour cent vers. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'imiter Virgile d'après les signes extérieurs de son génie poétique et d'exaspérer les traits les plus apparents de sa versification.

Tableau 3							
	Verg. <i>Æn.</i>	Ovid. <i>Met.</i>	Stat. <i>Theb.</i>	Galt. <i>Alex.</i>	Muss. <i>Ob.</i>	Petr. <i>Afr.</i>	Pont. <i>Hesp.</i>
1a	0	0	0	0	0	0	0
b	6,77	2,16	2,81	3,31	5,57	3,04	5,32
c	3,75	9,69	5,63	13,90	10,35	7,11	4,45
c'	1,37	4,19	1,40	1,32	2,39	2,76	1,41
2a	20,07	14,35	11,26	21,19	24,30	19,19	21,5
b	3,44	3,30	2,81	1,32	4,78	3,23	2,5
c	2,90	6,01	2,81	6,62	9,96	7,77	2,17
c'	0,32	1,48	0	0	0	0,09	0,43
3a	14,73	1,90	12,67	13,24	4,38	12,26	12,27
b	6,18	2,92	4,22	1,98	1,99	3,32	5,86
c	3,34	2,54	1,40	1,32	0,79	7,95	2,5
c'	0,26	2,96	1,40	0,66	0	0	0,22
4a	7,90	9,61	11,26	8,60	10,35	8,00	9,34
b	17,62	23,93	28,16	21,19	18,32	13,90	18,67
c	1,20	6,01	2,81	3,31	1,19	1,35	1,52
c'	0,45	0,59	1,40	0	0	0	0,43
5a	6,83	4,78	7,04	1,98	5,17	6,46	4,34
b	0	0	0	0	0	0	0
c	0,49	0,16	0	0	0	0,6	1,19
c'	1,79	2,49	2,81	0	0,39	2,43	3,91
6a	0,45	0,84	0	0	0	0,46	0,86
b	0,03	0	0	0	0	0	0

Dans un article de la revue *Classical Philology* paru en 1969, George E. Duckworth a trouvé plusieurs arguments pour réfuter le virgilianisme de Maffeo Vegio¹⁹¹ (tous ne sont pas convaincants et ce travail présente la faiblesse de ne pas tenir compte des synalèphes). Mais on ne manquera pas d'arguments pour défendre l'hypervirgilianisme de Pontano dans le *De hortis Hesperidum*. Ainsi, la répartition de ses élisions dans le vers est très semblable à celle de Virgile (voir tableau 3). L'humaniste semble par exemple se défier du trait ovidien qui fit florès au Moyen Âge et est encore sensible chez Pétrarque, qui consiste à placer une synalèphe au deuxième temps du premier ou du deuxième trochée. Il observe une pondération toute

¹⁹¹ G. E. DUCKWORTH, « Maffeo Vegius and Virgil's *Æneid*: a Metrical Comparison », *Classical Philology*, vol. 64, 1969, p. 1-6. L'article est reproduit dans G. E. DUCKWORTH, *Vergil and classical hexameter poetry: a study in metrical variety*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1969.

virgilienne dans son usage de la synalèphe entre les deux brèves d'un dactyle, sauf sur la dernière brève du dactyle cinquième où il prend l'habitude personnelle de placer une synalèphe sur une préposition, comme dans la clausule suivante (Hesp. 1,7) : *requiescite in umbra*. Il est aussi deux fois plus enclin que son modèle à placer une synalèphe sur le dernier temps fort du vers (Hesp. 1,4 : *flauentiaque arua*) ainsi que sur la brève du trochée cinquième, souvent avec la conjonction *et* et en prévision d'un rejet (Hesp. 1,278, *diffinde et adactum* ; Hesp. 1,564, *insigne et amorum*). Les poètes médiévaux et les préhumanistes, jusqu'à Pétrarque inclus¹⁹², se sont abstenus de ces deux traits. Le tableau 3, ci-dessus, présente une répartition absolue des synalèphes en fonction de leur position dans le vers de plusieurs œuvres représentatives des différentes époques de la latinité.¹⁹³

Le *De hortis Hesperidum* de Pontano est de toutes les œuvres qui figurent dans le tableau 3 la plus proche de l'*Énéide* si l'on considère la répartition des élisions aux différents temps du vers. Pontano est à peu près deux fois plus proche des habitudes de Virgile que ne l'est Pétrarque. Et on ne peut douter que cela soit grâce à la soigneuse observation de la position des synalèphes dans le vers de Virgile dont Pontano a fait preuve dans l'*Actius*, où il se montre soucieux de placer une synalèphe au deuxième et au troisième temps forts mais n'exclut pas d'en placer, selon l'exemple de Virgile, au quatrième, au cinquième voire au sixième temps fort.

Au sein des œuvres de Pontano, c'est le *De hortis Hesperidum* qui compte la plus haute fréquence d'élisions. Dans les *Églogues*, comme on peut l'attendre, l'usage de ce trait de versification est sensiblement moindre car le registre est moins élevé. La même différence s'observe chez Virgile entre l'*Énéide* et les *Bucoliques* ainsi que chez d'autres poètes modernes. En revanche, rien dans la théorie des styles n'explique le bond dans la quantité relative d'élisions entre l'*Urania* et le *De hortis Hesperidum*. Si nous devions nous risquer à faire une hypothèse, au regard des chiffres du tableau 4¹⁹⁴ nous pourrions estimer que l'emploi surabondant de l'élision dans les poèmes hexamétriques de Pontano est un caractère de sa poésie tardive, consécutif à l'attention accrue que l'humaniste portait aux faits de versifications typiques du style de Virgile. Cela pourrait en outre expliquer que Pontano commette un plus grand nombre de synalèphes par vers à partir du chant IV de l'*Urania*. Cette hypothèse pourrait aussi aider à dater les *Éclogues* de Pontano sur des critères stylistiques. Il est évident, par

¹⁹² Pétrarque évite encore la synalèphe au 5^e et au 6^e pied de l'hexamètre (voir J.-L. CHARLET, « L'hexamètre épique de Juvencus à Pétrarque... » *op.cit.*, p. 160.

¹⁹³ Dans le tableau 3, colonne de gauche, les chiffres représentent le numéro du pied et les lettres qui les composent : p. ex. 1a est la longue initiale du premier pied, le b de la ligne suivante représente la syllabe longue au temps faible et les lettres c et c', les deux brèves du temps faible.

¹⁹⁴ Le tableau 4 présente le nombre d'élisions pour 100 vers dans les œuvres en hexamètres de Pontano.

exemple, que l'*Acon* (*Ecl.* 4) a été écrit à une période où Pontano recherchait moins les synalèphes qu'il ne le fit plus tard¹⁹⁵, lorsqu'eut pleinement éclos son virgilianisme stylistique.

Tableau 4													
Urania					Met.	Eclogae						Hesp.	
I	II	III	IV	V	65,17	I	II	III	IV	V	VI	I	II
63,34	62,54	63,96	75,35	80,34		58,70	57,25	69,33	31,28	63,03	60	73,31	80,20
68,29						55,41						78,03	

Pontano est assez négligent en ce qui concerne l'élision de monosyllabes. Il élide régulièrement les pronoms au temps faible : *Hesp.* 1,73 *se oblita* ; 1,188, *se et* ; 1,368 *se in* ; 1,558 *se ebora* ; *se industria* 2,363 ; 2,548 *te a*. Plus rarement au temps fort : 2,519 *te antiqui* ; mais une fois au cinquième temps fort 2,564 *te aspice regno*. Un cas d'élision de pronom est fort singulier : *se / induit* enjambe la pause entre les vers 384 et 385 du livre 1. Le vers 384 est donc hypermètre (et signalé comme tel dans le manuscrit d'Avellino¹⁹⁶). Il s'agit probablement d'éviter, pour l'œil, un monosyllabe annulé au premier temps fort. Mais un tel cas d'hypermètre n'est pas documenté dans la littérature latine classique tandis qu'on trouve, çà et là, des monosyllabes annulés en début de vers (p. ex. Virgile, *Ecl.*, 3, 48). Pontano s'autorise également l'élision de *quae obnoxia* (*Hesp.* 1,282) au temps faible ainsi que *ne in* (1,256), *ne ex* (2,433), *cum excussa* (2,542). Mais Pontano se permet aussi d'élider un monosyllabe au temps fort, ainsi quelques pronoms : *cum intempesta* (1,143) ; *quo intacta* (1,556) ; *ne haec* (2,34) ; *tam indigna* (2,151). Virgile élide sans retenue la conjonction *cum* mais évite soigneusement de le faire sur

¹⁹⁵ L'éclogue *Acon* est datée par Erasmo Pèrcopo de 1463-1464 (E. PERCOPO, *Vita di Giovanni Pontano, op. cit.*, p. 184). Mais cette datation relève d'un contresens de lecture selon Vera Tufano qui, dans sa thèse de doctorat (C. V. TUFANO, *Le Eclogae di Giovanni Pontano*, Napoli, Università degli Studi di Napoli « Federico II », Eberhard Karls Universität Tübingen, 2009, p. 5), défend une datation bien plus haute. Selon nous, la rareté des synalèphes plaide pourtant pour une datation basse. N'est-il pas vraisemblable que l'*Acon* soit issu du recyclage d'une églogue plus ancienne que les autres, comme le suggérerait d'ailleurs sa structure narrative ? Pour le reste des *Eclogae*, ce critère de datation stylistique ne s'opposerait pas aux datations admises par Vera Tufano (*Ibid.*, p. 3-4). La *Lepidina* et la *Meliseus* (I et II, dont les fourchettes chronologiques respectives sont les suivantes : 1479-1491 et après 1491) pourraient avoir été écrites à peu d'années d'intervalle ; la *Coryle* (V, 1491-1503) serait un peu plus tardive. Il reste difficile de se prononcer sur la *Quinquennius* (VI), au sujet de laquelle Vera Tufano admet une large fourchette de datation (1474-1498) et dont la proportion d'élisions pour cent vers reste moyenne pour l'*usus* de Pontano. La fréquence des élisions dans *Maeon* en revanche est fort au-dessus de celle des autres églogues et cette pièce serait donc, selon notre hypothèse et avec toutes les précautions requises par le trop court échantillonnage offert par les 77 vers de cette pièce, à assigner à des habitudes de versification plus tardives de la part de Pontano. Une nouvelle fois, la datation admise semble le confirmer. *Maeon* contient en effet l'épécède d'un ami de Pontano, membre de l'académie napolitaine, le médecin Paolo Attaldi, dont Pèrcopo suppose qu'il était mort en 1493 (E. PERCOPO, *Vita di Giovanni Pontano, op. cit.*, p. 183). Mais on peut supposer que Pèrcopo se réfère à la date putative de composition du dialogue d'Antonio de Ferrariis, dit Galateo *De Heremita*, où Paolo Attaldi, l'un des protagonistes, est présenté comme mort. Or le récent éditeur de ce dialogue, Sebastiano Valerio, précise la datation du dialogue à 1496-1498 (S. VALERIO, « Dialogare alla soglie del paradiso: i modelli dell'Eremita di Galateo e la sua fortuna nell'Europa della riforma », *Acta Conventus Neo-Latini Monasteriensis*, vol. 46, 2015, p. 572). Il convient donc de relever le probable *terminus a quo* de *Maeon* à l'année 1496, ce qui correspond en outre à la période de maturation de l'*Actius* et s'accorde tout à fait avec l'abondant usage que Pontano y fait de la synalèphe.

¹⁹⁶ Le manuscrit d'Avellino, (Biblioteca Provinciale di Avellino, *Fondo Giulio e Scipione Capone*, ms. 3939) seul témoin manuscrit du *De hortis Hesperidum*, note par un tiret simple en marge de droite les vers hypermètres. P. ex. aux f. 3v, 8r et v, 9r.

le temps fort (*Georg.* 1, 391 ; 3, 237 ; 3, 358 ; 4, 103 ; *Æn.* 5, 693 ; 7, 528, etc.). Chez Lucrèce, cependant, on trouve quelques exemples de cette élision (*Rer. Nat.*, 2, 54 ; 2,272).

AUTRES TYPES DE RENCONTRES VOCALIQUES

Les chiffres des tableaux précédents ne font pas état d'autres phénomènes plus marginaux de rencontres entre voyelles : les aphérèses, les hypermètres et les hiatus.

Pontano ne commente pas l'aphérèse dans l'*Actius* mais il la traite néanmoins dans ses poèmes comme une synalèphe particulière, à l'instar de ses prédécesseurs. Il semble en user avec circonspection dans ses œuvres au registre élevé et avec libéralité dans ses églogues, au point de donner le sentiment que plus il y a de synalèphes dans un texte, moins il y a d'aphérèses. Dans le détail, il semble que Pontano ait tendance à modérer son usage de l'aphérèse dans ses œuvres au registre élevé. Ainsi, la proportion d'aphérèse dans le *Meteorum liber* est proche de celle de Virgile dans l'*Énéide* (1,57%). Dans l'*Urania*, elle est d'emblée moindre et baisse encore dans le troisième livre pour devenir rare dans le quatrième et plutôt rare dans le cinquième (*lib.* I, 14 soit 1,19% ; *lib.* II, 15 soit 1,09% ; *lib.* III, 10 soit 0,89% ; *lib.* IV, 6 soit 0,53% ; *lib.* V, 8 soit 0,81%). Si l'on porte attention aux *Éclogues*, on remarque que l'aphérèse y est généralement plus forte, comme c'était déjà le cas dans les *Bucoliques* de Virgile. Il est difficile de tirer parti des variations entre les différentes églogues de Pontano (*Lep.* 24 soit 2,92% ; *Melis.* 3 soit 1,21% ; *Mæon.* 3 soit 3,89% ; *Acon.* 0 ; *Coryl.* 8 soit 4,85% ; *Quinq.* 1 soit 1,15%), certaines d'entre elles étant trop courtes pour constituer un échantillonnage satisfaisant. Nous nous contenterons de nous étonner que l'*Acon* ne comporte pas une seule aphérèse sur un total de près de 200 vers, ce qui, joint à la relative pauvreté du texte en élisions pour un poème de Pontano, nous semble plaider encore pour une datation basse.

La position de ces aphérèses dans le vers n'est pas sans quelque originalité. Pontano, comme tous ses prédécesseurs à l'exception de certains auteurs médiévaux, place le plus souvent l'aphérèse à la penthémimère ou en dernière position. Mais la penthémimère reste statistiquement la position favorite de son *habitus*, ce qui est rare dans les lettres latines mais peut recueillir l'aval d'un modèle de choix : Ovide qui, dans ses *Métamorphoses*, place plus volontiers l'aphérèse au troisième temps fort qu'à la fin du vers. Là encore, l'usage plus libre des *Éclogues* doit être distingué, qui préfère la position finale et place plus volontiers l'aphérèse sur le quatrième temps fort que sur le troisième. La liberté avec laquelle Pontano use de l'aphérèse dans le *Meteorum liber*, et qu'il faut peut-être rapprocher de celle des premiers livres de l'*Urania*, va jusqu'à admettre une aphérèse en position rare, au cinquième temps

fort (*meteo.* 1192) : *collectae in gyrum nubes (nulla est mora) venti*. Horace l'avait osé dans ses *Épîtres* (1,14,11) : *Cui placet alterius, sua nimirum est odio sors*. Pontano semble en outre avoir tenté de limiter les aphérèses au deuxième et au quatrième temps faibles, où les autres élisions sont communes. Ce purisme se manifeste avec la même rigueur dans les *Éclogues* et dans les poèmes didactiques – y compris le *Meteorum liber*. Mais il épargne, singulièrement, les livres 1 et 2 de l'*Urania*, où l'on trouve respectivement trois et quatre aphérèses au quatrième temps faible.

On sent donc, en somme, une posture hésitante de Pontano vis-à-vis de l'aphérèse, à laquelle il semble associer un léger relâchement du style – se pourrait-il qu'il ait perçu la légère différence de fréquence dans l'usage de cette figure entre les *Bucoliques* et l'*Énéide* ? Ces tâtonnements lui viennent peut-être de la confrontation entre ses deux principaux modèles, Virgile et Ovide, desquels le premier fait un usage mesuré de l'aphérèse, le second, un usage notoirement abondant. Mais tandis que, dans la configuration inverse, eu égard aux élisions,

Tableau 5 ¹⁹⁷										
	<i>Ecl.</i>		<i>Ur.</i>		<i>Meteo.</i>		<i>Hesp.</i>		Tot.	%
1a	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
b	1	0,06	1	0,01	0	0	1	0,08	3	0,03
2a	6	0,38	12	0,20	3	0,18	4	0,33	25	0,24
b	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
3a	9	0,57	15	0,25	11	0,68	2	0,17	37	0,35
b	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
4a	10	0,64	5	0,08	2	0,12	2	0,17	19	0,18
b	1	0,06	9	0,15	1	0,06	1	0,08	12	0,11
5a	0	0	0	0	1	0,06	0	0	1	0,01
b	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
6a	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
b	11	0,70	12	0,20	7	0,43	0	0	30	0,29
tF	25	1,60	32	0,53	17	1,06	8	0,67	82	0,79
tf	13	0,83	22	0,36	8	0,5	2	0,17	45	0,43
tot.	38/1564	2,43	54/6049	0,89	25/1608	1,55	10/1188	0,84	127/10409	1,22

l'aplomb virgilien l'avait aidé à choisir, dans le cas présent, la neutralité du poète mantouan le laisse dans l'indécision.

Pontano éprouve une certaine admiration pour le hiatus des *Géorgiques* de Virgile (1,281) : *Ter sunt conati imponere Pelio Ōssan*. Selon l'humaniste, cette figure inspirée de la métrique

¹⁹⁷ Le tableau 5 présente le nombre absolu d'aphérèses et leur nombre pour 100 vers, réparti par pied et par temps fort ou faible dans les œuvres de Pontano en hexamètres dactyliques.

grecque présente aussi dans la langue latine un certain agrément à l'oreille, quoiqu'il recommande d'en user avec prudence. On trouve trois hiatus certains dans le *De hortis Hesperidum* :

Hesp. 1,221 : Huc, ð Ādoni, ades, huc ades, o mihi dulcis Adoni.

Hesp. 2,42 : Sese offert? Ō hōrtenses miserata labores,

Hesp. 2,534 : Salve, ð et gregibus decus et decus addite silvis

Le premier d'entre eux est en fait une semi-élision sur le modèle de Virgile (*Ecl.*, 2, 65) : *Te Corydon, ð Ālexi trahit: sua quemque uoluptas*. Le *ð* en hiatus est ici abrégé devant brève. Mais Pontano conserve généralement la quantité du *o* vocatif. Aussi, en *Hesp.* 2,534, la synalèphe sur *ð*, lui-même en hiatus sans abrégement avec *et*, paraît-elle la solution de scansion la plus conforme à l'usage de Pontano (cf. *coniung.* 1,7,2 ; 6 ; *Ecl.* 1,2,18 ; 2,220 ; *Ur.* 5,884, etc.). Mais on pourrait aussi imaginer de scander *Salvē, ð et gregibus*, avec une semi-élision pour conserver le dactyle. Pontano joue d'ailleurs de cette confusion en *Hesp.* 1,72 : *Et, se oblita deam*, où le passage semblerait privilégier une cadence dactylique¹⁹⁸. En *Hesp.* 2,42, le hiatus, toujours sur le monosyllabe *o* qui conserve sa longueur, est probablement imité d'un hiatus virgilien que Pontano cite dans l'*Actius*¹⁹⁹ (*Æn.* 3,128) : *uariō hōrtamine clamor*. Il existe enfin un quatrième hiatus probable et moins entendu que les précédents dans le premier livre du *De hortis Hesperidum* (1,454) : *Silvæ, ðbriguere gelu nemora omnia, late*. Cette curiosité métrique est accompagnée d'une coupe passablement rare au trochée troisième et à l'heptémimère, qui peut être sentie comme une imitation de la métrique grecque. Virgile a de semblables effets dans des vers qui contiennent des hellénismes de métrique²⁰⁰. Mais, selon Virgile et la métrique grecque, la diphtongue devrait s'abrégier au temps faible. Ce n'est pas le cas et il faut supposer que Pontano a été poussé à cette licence par Lucrèce (*Rer. Nat.*, 3, 374) : *Nam cum multo sunt animæ ėlementa minora*. Même partiellement fautive pour un puriste, cette solution nous semble plus probable que l'allongement du *i* et du *u* de *obriguere* contre l'usage. D'autant plus que cette expression est un emprunt à Claudien (*Get.* 343) : *Obriguere gelu ; multos hausere profundæ*.

Un dernier point qu'il importe de décrire dans les rencontres vocaliques propres au *De hortis Hesperidum* est l'usage de l'hypermètre. Dans l'*Actius*, Pontano traite l'hypermètre comme un

¹⁹⁸ Le passage est construit tout entier en opposant tour à tour un hémistiche à cadence dactylique à un hémistiche à cadence spondaïque, voir G. TILLY, « La raison de l'étonnement : Le numerus dans l'*Actius* (1507) de Giovanni Pontano », *op. cit.*, p. 202-203.

¹⁹⁹ G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 181.

²⁰⁰ Ainsi en *Georg.* 1,437 (*Glaucō et Panopeæ et Inoo Melicertæ*) les noms grecs sont associés à un double hiatus et à une coupe trihémimère-trochaïque. Ce vers est cité par Pontano qui lui reconnaît un caractère proprement grec (*Ibid.*, p. 159). Ailleurs dans l'*Actius*, l'humaniste dit que la *complosio*, soit le hiatus, est propre à la langue grecque tandis que le propre de la langue latine, c'est l'*explosio*, soit l'élision entre deux voyelles du même timbre (*Ibid.*, p. 181).

simple *concursum uocalium (...) ad pausam*²⁰¹. Mais Pontano considère également comme une *complosio* (c'est-à-dire comme un hiatus) *cum insequenti uersu* les cas de figure suivants : *it clamor ad alta / Atria* (*Æn.* 4,665) ; *nonamque serena / Auroram* (*Æn.* 5,104) ou encore *nomen Acestae / Excierat* (*Æn.* 5,106). Il use lui-même de ce genre de configurations avec insistance (*Hesp.* 1,12-3 ; 27-8 ; 29-30 ; 31-2 ; 33-4 ; 35-6 ; 51-2 ; 60-1 ; 116-7 ; 144-5 ; 162-3, etc.). Il n'était pas étonnant, vu son goût pour les jeux de voyelles et puisqu'il le banalisait, qu'il usât avec complaisance d'une rareté métrique comme l'hypermètre. Le premier livre du *De hortis Hesperidum* contient en effet quatre à cinq vers hypermètres (selon qu'on admet ou non la leçon *ramoue* du manuscrit d'Avellino en *Hesp.* 1,463). Le deuxième livre en comporte trois :

Hesp. 1,106 : *Geryone extincto, spoliis insignis abactamque / Aduexit praedam...*
Hesp. 1,383 : *Confestim qua parte dolet viduata recentem se / Induit in florem...*
Hesp. 1,417 : *Sedulus attondeto et legem frondibus indito. / Vsque...*
Hesp. 1,437 : *Quem lectum liquat ac thalamos inodorat, amorumque / Ipsa uiri memor...*
Hesp. 1,463 : *Pullulat ab radice aut summo stipite, ramoue / Effundit gemmas...*²⁰²
Hesp. 2,173 : *Palmite cum valido frondem retinentia ramumque, / Et tibi nulla...*
Hesp. 2,216 : *Implevitque sinum pomis felicibus, auraque / Extinctos reuocat...*
Hesp. 2,270 : *Frondibus ac fructu, aut acuit sensumque palatumque, / Hinc nomen...*

On compte 15 vers hypermètres sur 9840 vers dans l'*Énéide*, soit 0,15 hypermètre pour cent vers, contre 0,42 pour le seul *De hortis Hesperidum*. Pontano utilise avec excès un effet qu'il est en droit de considérer comme proprement virgilien puisque, sur les 34 vers hypermètres que comptent la littérature latine classique et postclassique, les poèmes virgiliens en comptent 22. Mais Pontano n'a pas toujours la prudence de ses contemporains. Un poète comme Pétrarque modèle soigneusement son virgilianisme sur les exemples qu'il tire de Virgile et les vers hypermètres qu'il redécouvre alors – les médiévaux n'en ont pas usé – sont des citations de l'*Énéide*²⁰³. C'est le cas aussi pour les hypermètres osés par Francesco Filelfo dont l'un cite Virgile (*Sat.* 2,1,26 : *faciemque coloremque / Et tristem uultum* = *Æn.* 4,558) et l'autre (*Sphort.* 5,617 : *exposuisse solo, pistrix lintresque phaselique / Arma uitrosque ferunt*) reprend à l'initial le premier vers de l'*Énéide* comme le relève Jean-Louis Charlet²⁰⁴. Il y a encore une référence à Virgile dans l'hypermètre d'Ercole Strozzi dans la *Venatio* (873-4) : *...horrida corpora / Accensisque...* qui fait une discrète référence à l'hypermètre des *Géorgiques* (2,69) : *arbutus horrida / Et steriles...* Sur les huit hexamètres hypermètres probables du *De hortis Hesperidum*,

²⁰¹ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 156-157.

²⁰² Il s'agit de la leçon du manuscrit d'Avellino (Biblioteca Provinciale di Avellino, Fondo Giulio e Scipione Capone, ms. 3939) f. 9r. Toutes les éditions depuis l'aldina princeps ont la leçon suivante au vers 463 : *Pullulat ab radice aut summo stipite, latus / Effundit gemmas...* Nous discutons ailleurs de cette variante, *infra*, p. 102.

²⁰³ I. RUIZ ARZALLUZ, *El hexámetro de Petrarca*, op. cit., p. 138-139 ; J.-L. CHARLET, « L'hexamètre épique de Juvénat à Pétrarque... » op.cit., p. 160.

²⁰⁴ J.-L. CHARLET, « L'hexamètre de Francesco Filelfo dans la *Sphortias* et dans les *Satyrae* », dans Stefan Tilg et Benjamin Harter (éd.), *Neulateinische Metrik. Formen und Kontexte zwischen Rezeption und Innovation*, Tübingen, Franck Attempto, 2019, p. 21 et n. 21.

cinq suivent le mode de construction couramment employé par Virgile et d'autres auteurs avec la particule *-que*. L'hypermètre conservé par le manuscrit d'Avellino suggère une syllabe en excédent sur la particule *-ue*, ce qui n'a pas à ma connaissance d'occurrence antique mais est attesté chez Tito Strozzi (*Bors.* 8,169) : *Quotue modis, qualis insignet ordine, quantoue / Augebit*. C'est aussi une des raretés du poème de Fabio Barignani (1532-1584) sur la *Gigantomachie* (2,230-1) : *Altera nunc tristis currum nunc laeta benignaue / Aut aduersa premit*. En dépit de sa rareté, cet hexamètre nous semble encore proche de l'usage des classiques. En revanche, le cas du vers 383 du livre 1 est certainement bien difficile à admettre, en ce qu'il semble préférer un hypermètre de forme inédite à une élision de monosyllabe à la première syllabe du vers : *rencentem se / Induit in florem* (*Hesp.* 1, 383-384). Enfin, l'hypermètre du vers 1,417, formé sur un impératif futur, est tout à fait inédit et enfreint une des réserves à l'usage de cette figure, celle de ne pas la placer avant une ponctuation forte²⁰⁵. Même si l'utilisation de l'hypermètre dans le *De hortis Hesperidum* peut apparaître exubérante en quantité comme en modalité, elle n'illustre pas moins la grande liberté avec laquelle Pontano s'essaye aux traits de la versification de Virgile.

FORME METRIQUE DES 4 PREMIERS PIEDS.

L'hexamètre de Pontano est plus volontiers spondaïque que dactylique. Dans le *De hortis Hesperidum*, les quatre premiers pieds du vers contiennent 43,98% de dactyles. Cette proportion, plutôt basse, est celle de l'*Énéide* (43,52%) et se distingue, notamment, de la pratique ovidienne (54,58% de dactyles dans les *Métamorphoses*). Mais d'autres poètes possèdent une proportion de dactyles parfois plus basse encore²⁰⁶ et il serait hâtif d'en conclure à un effet du virgilianisme de Pontano. Mais si l'on examine le placement des dactyles dans le *De hortis Hesperidum*, on découvre quelque trait propre à l'humaniste.

Tableau 6						
	Lib. 1	%	Lib. 2	%	Tot.	%
d1	336	55,35	305	52,49	641	53,95

²⁰⁵ Mais Virgile avait lui-même enfreint cette contrainte en *Georg.* 2,443 ; *Æn.* 4,629 ; 7,470 ; 10,885. P. FORTASSIER, « L'hypermètre dans l'hexamètre dactylique latin », dans *REL*, 57, 1979, p. 383-414.

²⁰⁶ Voici quelques chiffres : *Lucr. rer. nat.* 44,23 ; *Catull.* 36,15 ; *Verg. Buc.* 49,19 ; *Georg.* 44,07 ; *Æn.* 43,52 ; *Hor. Sat.* 41,95 ; *Epist.* 43,69 ; *Ovid. Met.* 54,58 ; *Manil.* 42,26 ; *Colum.* 50,23 ; *Lucan.* 43,90 ; *Calp. Sic.* 57,12 ; *Stat. Silv.* 50,40 ; *Val. Flacc.* 53,77 ; *Nemes. Buc.* 44,97 ; *Auson.* 50,44 ; *Prud.* 50,11 ; *Claud.* 45,11 ; *Arat.* 56 ; *Fort.* 60,49 (les chiffres qui précèdent sont extraits de L. CECCARELLI, *Contributi per la storia dell'esametro latino*, Roma, Herder, 2008, t. 2, p. 7 et 59) ; *Galt.* 51,40 ; *Exet.* 47,12 ; *Lov.* 52,83 ; *Muss. Ob.* 44,37 ; *Petr. Afr.* 51,71 (I. RUIZ ARZALLUZ, *El hexámetro de Petrarca*, op. cit., p. 362) ; *Picc.* 45,79 (J.-L. CHARLET, « Quelques observations sur l'hexamètre d'Enea Silvio Piccolomini », op. cit., p. 31) ; *Erc. Stroz.* Ven. 52,5 (J.-L. CHARLET, « Deux manières d'écrire l'hexamètre dactylique : Tito et Ercole Strozzi », op. cit., p. 156).

d2	246	40,53	291	50,08	537	45,03
d3	256	42,17	229	39,41	485	40,82
d4	226	37,23	201	34,59	427	35,10
Tot.	1064	43,82	1026	44,15	2090	43,98

Dans le tableau 6 sont détaillées les fréquences des dactyles aux quatre premiers pieds du vers dans le livre 1 et dans le livre 2 du *De hortis Hesperidum*. Si l'on confronte ces chiffres aux moyennes établies par Lucio Ceccarelli pour les périodes antiques mais aussi aux statistiques des auteurs médiévaux et renaissants²⁰⁷, on constate que Pontano place nettement moins de dactyles au premier pied que la plupart des autres auteurs de la latinité²⁰⁸. Cette tendance s'établit à l'opposé de ce que la versification d'Ovide, qui place un dactyle au premier pied du vers dans 81,57% des cas dans les *Métamorphoses*, avait suggéré aux versificateurs latins du Moyen Âge. Or, il s'agit d'une constante de la versification dactylique de Pontano et l'on ne saurait déceler que d'infimes différences entre les *Églogues* (55,84%), le *De hortis Hesperidum* (53,95%) et l'*Urania* (52,70%)²⁰⁹. Si l'on tient cependant à commenter ces différences, on pourra faire valoir qu'elles recouvrent tout en l'atténuant la gradation générique dans l'œuvre de Virgile entre les *Bucoliques* (65,54%), les *Géorgiques* (63,19%) et l'*Énéide* (60,22%).

Ainsi, Pontano recherche plus volontiers que d'autres des schémas métriques généralement minoritaires dans les poèmes latins en hexamètres : ceux qui débutent par un spondée. Cette recherche a pour but la *uarietas* du rythme, objet des exposés du *De numeris poeticis* dans l'*Actius*. Un corollaire en est l'affection croissante que Pontano éprouve pour la forme suivante des quatre premiers pieds : sdss. Cette forme de vers est, chez les poètes latins de toute époque, la plus employée parmi les formes à début spondaïque. Elle est la quatrième forme favorite de Virgile mais reste nettement minoritaire par rapport aux formes à début dactylique²¹⁰.

²⁰⁷ L. CECCARELLI, *Contributi per la storia dell'esametro latino*, op. cit., p. 7 et 59. pour les poètes jusqu'à Juvénal : d1, 66,02 ; d2, 46,73 ; d3, 41,67 ; d4, 31,14. Pour les poètes jusqu'à Venance Fortunat : d1, 63,52 ; d2, 49,22 ; d3, 44,86 ; d4 28,88. Le Moyen Âge semble avoir accentué cette tendance, si l'on en croit les chiffres avancés par Iñigo Ruiz Arzalluz (I. RUIZ ARZALLUZ, *El hexámetro de Petrarca*, op. cit., p. 357), par exemple, l'*Alexandrède* de Gautier de Châtillon possède la répartition suivante : d1, 75,75 ; d2, 53,84 ; d3, 41,72 ; d4, 31,23. Le *De proelis Tusciae* de Rainer de Grancis : d1, 88,60 ; d2, 61,30 ; d3, 37,80 ; d4, 22,50. Les pré-renaissants, comme Lovato Lovati ou Mussato placent un dactyle au premier pied dans plus de 70% des cas. C'est aussi le cas de l'*Africa* de Pétrarque : d1, 72,72 ; d2, 49,88 ; d3, 53,47 ; d4, 30,76. C'est toujours le cas d'un Piccolomini qui, selon le dépouillement effectué par Jean-Louis Charlet, a coutume de placer un dactyle au premier pied dans ses hexamètres en stiques dans 67,84% des cas – pour le reste de l'hexamètre : d2, 44,22 ; d3, 36,52 ; d4, 35,01 (J.-L. CHARLET, « Quelques observations sur l'hexamètre d'Enea Silvio Piccolomini », op. cit., p. 31). Dans la *Venatio* d'Ercole Strozzi : d1, 70 ; d2, 51,67 ; d3, 50 ; d4, 38,33 J.-L. CHARLET, *Ibid.*, p. 156).

²⁰⁸ Il possède en fait des proportions généralement proches de celles d'Horace.

²⁰⁹ Le *Meteorum liber*, où nous avons déjà décelé un certain laisser-aller vis-à-vis des aphérèses, est un peu au-delà des *Églogues*, à 56,66% de dactyles au premier pied.

²¹⁰ Il n'y a pas d'auteur à ma connaissance qui favorise le schéma sdss plus que tous les autres schémas. Certains cependant le placent en deuxième position comme Catulle, Horace, Grattius, Silius Italicus, Juvénal, Paulin de Pella et Avit de Vienne. En troisième position : Germanicus, Manilius, l'auteur de l'*Ilias latina*, Némésien, Juvenius, Prudence, Marius Victorinus, Reposianus ou Priscien de Césarée. Chez les médiévaux, le schéma sdss arrive le plus souvent au-delà de la quatrième position. Chez Mussato, en quatrième position, en dixième position dans l'*Africa* de Pétrarque, en cinquième position dans les hexamètres de Enea Silvio Piccolomini, en quatrième position dans la *Borsias*, en septième position dans la *Venatio* d'Ercole Strozzi. Ces indications sont issues des ouvrages cités ci-dessus en note 207.

Le tableau 7 classe selon leur ordre de préférence les huit schémas métriques favoris de Virgile, d'Ovide et de Pontano.

Tableau 7								
	1	2	3	4	5	6	7	8
Verg.	ds	ss	ds	ss	ss	ds	ss	ss
Ovid.	ds	ss	ds	ds	ds	ds	ds	ds
<i>Ecl.</i>	ds	ds	ds	ss	ds	ss	ss	ds
<i>Met. lib.</i>	ds	ds	ds	ss	ss	ss	ds	ds
<i>Ur. I</i>	ds	ds	ds	ss	ss	ds	ss	ss
<i>Ur. II</i>	ds	ds	ss	ss	ss	ss	ss	ds
<i>Ur. III</i>	ds	ds	ss	ss	ss	ss	ds	ss
<i>Ur. IV</i>	ds	ss	ss	ds	ss	ss	ds	ss
<i>Ur. V</i>	ds	ss	ss	ds	ss	ss	ds	ds
<i>Hesp.</i>	ss	ss	ds	ds	ss	ds	ss	ds

Si l'on met à part les *Églogues*, qui ont leurs propres exigences de registre, on constate qu'il convient d'étudier la versification de l'*Urania* livre par livre. En effet, parce que ce poème fut écrit en une vingtaine d'années, il illustre l'évolution de la versification de Pontano. On constate que cette versification, virgilienne dès l'origine dans ses préférences de schémas métriques (même si, comme nous le verrons, leurs fréquences d'utilisation restent plutôt éloignées de celles de son modèle), traverse plusieurs étapes. L'examen du *Meteorum liber*, comme celui du premier livre de l'*Urania*, montrent chez l'humaniste une préférence pour le schéma ds, qui est le plus courant dans l'épopée de Virgile. En outre, les trois autres schémas favoris du modèle antique sont également privilégiés par Pontano dans un ordre à peine modifié (il s'agit de l'ordre qu'adopte Virgile dans les *Géorgiques*), ce qui est un peu plus rare²¹¹. Dans l'*Urania* II et III, on constate une certaine désaffection pour le schéma ds et un début d'intérêt pour ce schéma moins employé, ss, qui reste le schéma à l'attaque spondaïque le plus employé dans la poésie latine. Dans l'*Urania* IV et V, l'intérêt pour ce schéma croît encore, tandis que l'on constate un tassement inédit dans la fréquence d'utilisation des schémas favoris de l'humaniste, au profit bien entendu de schémas plus rares. Enfin, le *De hortis Hesperidum* consacre la forme

²¹¹ Voici une liste des auteurs qui suivent les préférences de Virgile pour les quatre premiers schémas (*Æn.* ds, ss, ds, ss ou *Georg.* ds, ss, ds, ss) : Lucrèce, Horace (*Ars*), Perse, Lucain, Némésien (*Buc.*), Ennode de Pavie, Corrippe, l'auteur anonyme de l'*Historia Troyana Daretis Frigii*, celui du *Carmen de Gestis Frederici I imperatoris in Lombardia* et celui du *Liber Maiolichinus de gestis Pisanorum illustribus*, Mussato dans son *De obsidione*, Tito Strozzi, dans la *Borsias*. On voit bien que le respect de telles préférences n'est en rien suffisant pour ressembler à Virgile et, si Ennode de Pavie peut apparaître plus virgilien que Silius Italicus, ce critère n'est pas même nécessaire. Était-il donc bien pertinent de priver Maffeo Vegio de ses louanges d'auteur virgilien sur la base de ce seul critère comme le fit George Duckworth en 1969 (G. E. DUCKWORTH, « Mapheus Vegius and Virgil's *Æneid*: a Metrical Comparison », *op. cit.*, pp. 1-6) ? Les auteurs qui privilégient le schéma ds sur toutes les autres configurations de l'hexamètre sont bien plus nombreux.

spondaïque sdss comme schéma favori de l'humaniste, tandis qu'il restitue à sa suite les trois schémas privilégiés par Virgile, notamment le schéma dsss et revient ainsi vers l'usage du poète antique.

Selon nous, cette évolution se laisse déduire des recherches de l'humaniste sur le style latin, telles qu'elles sont exprimées dans l'*Actius*. L'utilisation majoritaire d'un schéma un peu en retrait chez les auteurs classiques illustre la recherche de cette plus grande variété des rythmes dont l'humaniste se montre soucieux dans le dialogue. En effet, ce goût pour les schémas rares est probablement lié à la recherche d'un éthos rythmique pour certains passages²¹². Mais l'*Actius* illustre surtout l'affection pour les spondées initiaux ainsi que l'intérêt croissant pour la forme sdss. En effet, lorsqu'il commente l'usage des dissyllabes dans la versification de Virgile, Actius Sincerus, le poète Jacopo Sannazaro, qui est le prête-voix de la doctrine pontanienne dans ce dialogue, loue le poète antique de les avoir placés *inter primum autem spondeum ac secundum unum quidem secunda in acie statuit dactylum*, et ait : « *Tantæ molis erat Romanam condere gentem* » [Virg. *Æn.* 1,33]²¹³. Il loue les spondées initiaux dans les propos suivants : *Et cum alibi dixit* : « *contra tela furit* » [*Æn.* 9,552], *an non poterat* « *Tela furit contra* » ? *sed noluit esse in accinendo praeproperus. Sic cum dixit* : « *Turno tempus erit* » [*Æn.* 10,503] et « *Parcae fila legunt* » [*Æn.* 10,815]. »²¹⁴ Il loue une narration (*explicatio*) de Catulle qui commence par ce même schéma, sdss, soit : *Cum lecti iuuenes, Argivæ robora pubis* [Cat. 64,4]²¹⁵. Plus loin, il montre encore combien il est avantageux, selon lui, de commencer une *explicatio* par un spondée suivi d'un dactyle : *Quid explicatione mundius* : « *Sic fatur lacrimans, classique immittit habenas / Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris* » [*Æn.* 6,1] ? *Quid illa sedatius* : « *At regina graui iamdudum saucia cura (...)* » [*Æn.* 4,1] ?²¹⁶ L'humaniste associe ainsi le schéma sdss à des qualités d'élégance et de naturel : *nihil profecto lenius, ut nulla uideatur ars adhibita* ²¹⁷. Mais Pontano met aussi en scène son propre usage des schémas à initiale spondaïque, comme dans le passage suivant :

Dicentem audiui Senem hunc nostrum quotiens locus incideret aliquis in quo sordescere posset oratio numerique relanguescere, sustentandum illum esse crebritate accentuum, non minus quam uerborum delectu; quibus spondei quidem permuniti essent eosque ueluti grauem armaturam primos statui in acie oportere, inde dactylos summitti, qui tristitiam illam exhilarent; quod ipse secutus esset in toto loco qui est de Pristice : « Ipse de rate turrigera aut e puppibus altis (...) » [Ur. 4,426]. Nec multo post : « (...) Aut unco trahit ad litus praedaeque superbus / Ingentis media tauros resupinat arena » [Ur. 4,434]. Post etiam

²¹² G. TILLY, « La raison de l'étonnement : Le *numerus* dans l'*Actius* (1507) de Giovanni Pontano », *op. cit.*, p. 200-203.

²¹³ G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 148. : « Entre le premier et le second spondée, il plaça un dactyle, comme au deuxième rang : *Tantæ mollis erat...* ».

²¹⁴ *Ibid.*, p. 149 : « Ailleurs, il dit *contra tela furit*. N'aurait-il pu dire *Tela furit contra* ? Mais il ne voulut pas se montrer trop pressé d'accentuer. De la même façon, il dit *Turno tempus erit* et *Parcae fila legunt*. »

²¹⁵ *Id.*

²¹⁶ *Id.* : « Quoi de plus soigné que cette narration : *Sic fatur lacrimans...* ? Quoi de plus paisible que celle-ci : *At regina graui...* ? »

²¹⁷ *Id.* « Rien n'est plus nonchalant, de sorte que cela paraît fait sans art ».

subdit : « (...) *Et squamosa rigent duris ad tergora pinnis. / Urbs ipsa armentum ad Nerei et spolia effera currit, / Ac montana ruit longe ad spectacula pube* » [Ur. 4,450].²¹⁸

« J'ai entendu dire à notre vieillard bien aimé que chaque fois qu'en quelque passage la langue risquait de se ternir et le rythme de s'affaïsser, il fallait le soutenir par une multiplicité d'accents non moins que par le choix des mots, que les spondées étaient bien armés pour cette tâche, qu'il convenait de les disposer au premier rang, à la manière de l'infanterie en armure, et de leur adjoindre des dactyles à l'arrière, pour qu'ils égayent cette sévérité. Voilà le précepte dont il s'inspira dans le passage [de l'*Urania*] où il est question de la constellation de la baleine : *Ipse de rate turrigera aut e puppibus altis* (...). Et peu après : *Aut unco trahit ad litus praedaeque superbus / Ingentis media tauros resupinat arena*. Puis encore après : (...) *Et squamosa rigent duris ad tergora pinnis. / Urbs ipsa armentum ad Nerei et spolia effera currit, / Ac montana ruit longe ad spectacula pube*. »

C'est donc probablement la réflexion de l'*Actius*, élaborée au fil de la composition des livres de l'*Urania*, en particulier dans le quatrième et le cinquième, qui porte ses fruits dans le *De hortis Hesperidum* et illustre l'équilibre entre une versification au profil virgilien et le goût de Pontano pour l'éclectisme des formes métriques ainsi que pour ce qu'il considère chez Virgile comme du meilleur effet : les attaques de vers spondaïques. C'est aussi le goût pour cette forme qui explique selon nous l'abandon du schéma ssds. Il y a là, nous semble-t-il, une raison supplémentaire pour assigner la rédaction même du poème à une période contemporaine ou postérieure à celle de l'*Actius*. En effet, même si le *labor limæ* que Pontano ne cessa d'opérer sur ses textes jusqu'aux derniers moments de sa vie modifie quelque peu les séquences rythmiques, il ne suffit pas à effacer les différences qui existent dès l'origine entre des textes composés en des périodes variées²¹⁹.

Il n'est pas sans intérêt d'examiner en outre les fréquences d'utilisation des différents schémas métriques dans le *De hortis Hesperidum* et de les comparer à l'usage des auteurs antiques et à l'usage de Pontano lui-même dans ses autres œuvres. Comme le montre le tableau 8, qui indique les fréquences relatives d'utilisation du premier puis des quatre et des huit premiers schémas, une particularité de la métrique de Virgile, parmi les poètes antiques de l'épopée, fut d'accroître la variété des schémas métriques en recourant aux plus rares. En effet, 73 vers sur 100, chez le poète mantouan, sont construits selon les huit schémas de vers les plus fréquents dans son œuvre. Cette proportion est de 81 vers sur 100 chez Ovide et de 91 vers sur

²¹⁸ *Ibid.*, p. 153.

²¹⁹ Il serait possible de mener un travail étendu sur les corrections apportées par Pontano à l'*Urania* et au *Meteorum liber* dans les ms. *Vat.lat.* 2738 et *Vat.lat.* 2838 ainsi qu'entre ceux-ci et les copies plus tardives de l'*Urania* que nous conservons. Le travail serait d'ailleurs facilité aujourd'hui par l'édition critique du premier livre de l'*Urania* par Dennis Weh (D. WEH, *Giovanni Pontanos Urania Buch 1, op. cit.*) et le riche *apparatus criticus* dont l'auteur a pourvu le texte. Je pourrais indiquer dès maintenant que les corrections apportées aux poèmes dans ces deux témoins ne me semblent pas prouver encore l'assurance dont Pontano se prévaut lorsqu'il met en scène ses propres corrections dans l'*Actius*. Elles seraient plutôt le signe d'un tâtonnement *in vivo*. Ainsi, les corrections apportées au livre IV de l'*Urania* ainsi qu'au *Meteorum liber* (G. G. PONTANO, *dialoghi, op. cit.*, p. 154-155) que Pontano montre opportunément effectuées par lui-même pour illustrer son propos théorique, sont des exemples forgés pour les besoins de la démonstration et ne partent pas du tout, dans les manuscrits (*Vat.lat.* 2738 f. 76v. et *Vat.lat.* 2838 f. 23r.), de la leçon d'origine inventée dans l'*Actius*. Pour une démonstration, voir G. TILLY, « La raison de l'étonnement : Le *numerus* dans l'*Actius* (1507) de Giovanni Pontano », *op. cit.*, p. 197-199.

100 chez Catulle. Ainsi, chez Virgile, les formes de vers les plus fréquentes sont moins majoritaires que chez les autres poètes épiques ; plus d'un quart des vers adoptent chez lui des formes rares contre moins d'un sur dix chez Catulle.

Tableau 8				
	1r schéma	% 1r schéma	% 4 1r schém.	%8 1r schém.
Catul. <i>Carm.</i> 64	ds ss	27,59	67,90	90,98
Verg. <i>Æn.</i>	ds ss	14,39	46,95	72,78
Ov. <i>Met.</i>	dd ss	13,08	48,37	81,62
<i>Ecl.</i>	dd ss	11,04	34,91	60,22
<i>Met. lib.</i>	ds ss	11,88	40,33	68,33
<i>Ur.</i> I	ds ss	11,83	41,76	70,39
<i>Ur.</i> II	ds ds	11,77	42,59	72,04
<i>Ur.</i> III	ds ds	10,40	37,72	68,04
<i>Ur.</i> IV	ds ds	8,81	33,08	61,12
<i>Ur.</i> V	ds ds	10,92	34,52	59,46
<i>Hesp.</i>	sd ss	10,77	39,72	65,05

Cet atout du poète latin fut fort bien perçu par Pontano qui, dans l'*Actius*, dit que pour comprendre ce qu'est la *uarietas* du rythme, il faut suivre l'exemple de Virgile²²⁰. C'est probablement pour cette raison que Pontano est aussi éclectique dans les formes de vers qu'il emploie, comme nous pouvons le constater dans le tableau 8. L'humaniste se rapproche presque de l'usage des satiristes et de leur hexamètre parlé. Il est patent que la variété des schémas métriques chez Pontano est due à la volonté de faire « plus virgilien que Virgile » selon une idée exprimée par Marc Deramaix²²¹. De même que dans l'usage abondant qu'il fait de la synalèphe, le poète humaniste entend, ici et en général, faire preuve de virgilianisme avec ostentation.

La lecture du tableau 8 montre également une différence dans l'usage des formes de l'hexamètre selon les œuvres de Pontano. L'humaniste fait preuve dans le *Meteorum liber* et dans les deux premiers livres de l'*Urania*, un éclectisme proche de celui de Virgile, qu'il s'efforce d'accentuer dès le troisième livre de son poème astrologique, en variant les formes de ses vers. Dans les deux derniers livres de l'*Urania*, la préférence de Pontano en matière de

²²⁰ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 146.

²²¹ Sur le virgilianisme dans l'académie voir M. DERAMAIX, « « Synceromastix nescio quis. Théorie et pratique de l'exemplum virgilien chez Sannazaro dans sa correspondance et dans le De partu Virginis » », dans *Le modèle et les originaux. L'exemplum virgilien dans l'académie napolitaine de la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 65-100 ; les jeux euphoniques sur la *uocalitas* sont hypervirgiliens chez Jacopo Sannazaro, voir M. DERAMAIX, « Actius dans l'*Actius*. Exempla stylistiques de Virgile chez Sannazaro et modèles stylistiques virgiliens chez Pontano », op.cit..

rythme s'en trouve très atténuée alors que les schémas les moins employés représentent plus de 40 % des formes de l'hexamètre, contre 27 % chez Virgile. Dans le livre V de l'*Urania*, le goût de Pontano pour les schémas peu courants lui fait rejeter le schéma dsss, qui est le plus employé dans la poésie latine, comme nous le remarquons dans le tableau 7. Dans le *De hortis Hesperidum*, enfin, on retrouve des fréquences moins rares : trois ou quatre schémas constituent, comme c'était le cas dans le *Meteorum liber*, près de 40% des formes métriques.

e. FORME DES DEUX DERNIERS PIEDS. Pontano fait preuve d'un purisme fréquent au *Quattrocento* dans la répartition des mots aux deux derniers pieds du vers. Ainsi, la forme 3+2 (du type *condere gentem*) est la plus utilisée dans les deux livres du *De hortis Hesperidum* : elle représente 48,82 % des cas. La forme 2+3 (*conde sepulcro*) est la deuxième plus fréquente (38,13 %). Enfin, les clausules de type 2+1+2 (*gente tot annos*) atteignent 9,09 % des formes. 96,04 % des formes de clausules sont donc canoniques. Si l'on se réfère aux conclusions des travaux que Lucio Ceccarelli a mené sur la clausule de l'hexamètre antique²²², on remarque que Pontano verse à peine plus que Virgile dans le recours de formes originales mais il est infiniment plus aventureux qu'Ovide. Son vers reste dans le goût du classicisme académique qui semble de rigueur au *Quattrocento* : la nette préférence pour les formes 2+3 le distingue des poètes de l'Antiquité tardive comme des auteurs du Moyen Âge (à l'exclusion des puristes comme Gaultier de Châtillon), jusqu'à Pétrarque, chez qui les deux formes sont à peu près aussi fréquentes²²³.

L'usage répandu de la forme 2+1+2 chez Pontano est peut-être un héritage de Manilius²²⁴. Il s'explique en effet par des formules récurrentes qui se rapportent au sujet du poème et s'appuient sur des prépositions monosyllabiques pour définir la position des objets dans l'espace (*in/sub umbra*, *Hesp.* 1, 7 ; 21 ; 70 ; 277 ; 369 ; 577 ; 2, 48 ; 262 ; 302 ; 350 ; *in/ab hortis*, *Hesp.* 1,311 ; 411 ; 523 ; 2,118 ; 523 ; *in/ab alto*, *Hesp.* 1,232 ; 2,165 ; 196 ; 206 ; 380 ; *in/ab/sub antro*, *Hesp.* 1,17 ; 103 ; 208 ; 2,334).

Le *De hortis Hesperidum* n'est donc pas particulier du point de vue de la répartition des clausules mais on peut s'étonner de la fréquence des monosyllabes finaux, qui se monte à 1,18 %. Dans l'*Actius*²²⁵, Pontano déclare que le monosyllabe en fin de vers plaît par sa rareté. Il ne pose qu'une restriction à son utilisation, celle de ne pas l'employer dans un vers où le cinquième pied est un spondée : *In fine quoque eadem collocatio, dum tamen sit rara, delectat*

²²² L. CECCARELLI, *Contributi per la storia dell'esametro latino*, op. cit., p. 87-101.

²²³ J.-L. CHARLET, « L'hexamètre épique de Juvénat à Pétrarque... » op.cit., p. 160.

²²⁴ L. CECCARELLI, *Contributi per la storia dell'esametro latino*, op. cit., p. 89, n. 103.

²²⁵ G. G. PONTANO, *I dialoghi*, op. cit., p. 166.

etiam uarietate ipsa; praeponendus tamen est dactylus (...). Mais il concède aussitôt que Lucrèce a enfreint cette règle : *et ingrati genitoribus inuenti sunt* [*Rer.Nat.* 2,615] »²²⁶. Lui-même décide de l'enfreindre dans un vers du *De hortis Hesperidum* : *Nec tu parce oculis dextrae si parcis, nec te.* [*Hesp.* 1,428]. Une autre fin monosyllabique mérite commentaire, il s'agit de celle du vers 457 du livre 2 : *mollibus irrorat radicibus. Interea ne / Neglige*. Cette clausule cumule une coupe bucolique et un schéma rare en 4+1 (*exiguus mus*). Mais le plus surprenant dans le registre de la poésie géorgique est peut-être que le monosyllabe final ne soit pas un substantif, comme c'est le cas dans les quelques exemples tirés de Virgile ou d'Ovide²²⁷, mais un adverbe de négation engagé syntaxiquement dans le vers qui suit. Seul Lucrèce ou les satiristes se sont risqués à une pareille audace. Ainsi, on trouve chez Horace de nombreux exemples de ce type : *sollicitum, ne* (*sat.* 2,7,51). Mais cette clausule désinvolte est très fréquente chez Juvénal, qui cite d'ailleurs la précédente d'Horace (en *sat.* 5,20), avec des conjonctions de coordination : *deterius nec* (*sat.* 3,90), *posteritas et* (*sat.* 8,62) et *praecipites et* (*sat.* 10,85), avec une coupe bucolique, *turpissimus. Accipient te* (*sat.* 2,83), avec des conjonctions de subordination, *aluelis quod* (*sat.* 5,88). Mais la fréquence élevée des fins monosyllabiques s'explique en grande partie par le goût de Pontano pour la forme 3+1+1 dont on compte dix occurrences dans le *De hortis Hesperidum*. Encore une fois, le discours de l'*Actius* est cohérent avec la pratique du *De hortis Hesperidum* puisque Pontano y déclare, au sujet des couples de monosyllabes : *In fine quoque id praestant, ut dactylicam aliquam properationem contineant ac maturent pausam, ut : « Dardaniumque ducem, Tyria Carthagine qui nunc »* [*Æn.* 4,224] ».²²⁸

CONCLUSION. Les données métriques du *De hortis Hesperidum* montrent que Pontano cherche à se démarquer de l'hexamètre médiéval et qu'il s'écarte d'Ovide d'autant que c'est l'hexamètre ovidien qui fut imité par les auteurs du haut Moyen Âge. La facture de son vers semble avoir été au départ assez scolaire et pénétrée d'une influence virgilienne. Elle ne cessera plus de gagner en importance et lui servira d'*exemplum* pour certaines expériences non dépourvues d'audace, dans l'ambition avouée par Pontano d'être un Virgile *alter ab illo*. Le fruit de ses recherches et de sa réflexion théorique influence assez sa poésie pour qu'il soit

²²⁶ « En finale également la même position, bien qu'elle soit rare, plaît également par sa variété même, à la condition de la faire précéder d'un dactyle ». Mais il est étrange que Pontano n'ait pas relevé la clausule *et magnis dis* dans l'*Énéide* (*Æn.* 3,12 ; 8,679).

²²⁷ P. ex.: Verg. *Georg.* 1,181 ; 313 ; 3,255 ; *Æn.* 2,250 ; 3,390 ; 6,846 ; 8,43 ; 8,83. Ovid. *Met.* 7,663 ; 8,359 ; 8,603 ; 14,515 ; 15,30 ; 15,31 ; *Pont.* 4,2,47.

²²⁸ G. G. PONTANO, *dialoghi, op. cit.*, p. 166. « À la fin du vers, [les couples de monosyllabes] se distinguent également, en ce qu'ils maintiennent cette sorte de hâte dactylique et accélèrent la pause, comme dans : *Dardaniumque ducem*...

possible de le percevoir dans les chiffres et grâce à certains critères, comme la prévalence des formes à spondée initial, qui peuvent servir d'indice pour dater la composition du poème. Cette recherche d'effet conduit parfois l'auteur du *De hortis Hesperidum* à atténuer les différences de registre entre genres littéraires. Dans les quatrième et cinquième livres de l'*Urania*, les formes de l'hexamètre épique sont abandonnées au profit des schémas rares, la répartition des dactyles et des spondées ressemble à celle que Pontano pratiquait dans les *Églogues* ou encore à celle d'Horace dans les *Satires*. Mais c'est un hexamètre d'une facture inédite que l'on découvre dans le *De hortis Hesperidum* et, si un examen général des coupes ne nous a semblé apporter à notre exposé aucune grande nouveauté (Pontano ne parle guère des coupes dans l'*Actius*), il est bon de pointer certains faits qui pourraient surprendre le métricien parmi les audaces qui jalonnent le dernier poème de Pontano.

Pontano a en effet un goût pour la rareté qui lui fait parfois admettre certaines étrangetés et une maîtrise qui le porte à mépriser les puristes demi-habiles. Le vers 428 du premier livre, que nous citons à l'instant, comporte par exemple un spondée au 4^e pied, un spondée au 5^e pied et se termine par deux monosyllabes, séparant ainsi le 5^e pied du 6^e :

Nec tu parce oculis, dextrae si parcis, nec te

D'après les recherches de Claude Nougaret, les Anciens posaient deux conditions à l'usage du vers spondaïque : il devait posséder un dactyle au quatrième pied et pas de coupe entre le 5^e et 6^e pieds²²⁹. Ce vers abandonne presque les règles communes de versification. Sans la coupe penthémimère, ce ne serait pas un vers. Il est spondaïque et, à cause de cette coupe peu commune entre les deux pieds de la clause, on craint un instant de le voir finir un pied trop tôt. Mais l'humaniste l'a muni d'une élégante structure en chiasme qui assure sa solidité et sa cohérence (*Nec tu parce... parcis, nec te*) et se fait le relais d'une versification trop lâche. Un autre vers singulier se trouve au début du livre 1 (v. 10) :

E molli uiola, e ferrugineis hyacinthis

Comme la synalèphe empêche la césure au cinquième demi-pied, la coupe penthémimère de ce vers se trouve juste après une préposition, ce qui pourrait être interprété comme le signe d'une versification non soignée, une versification rude à l'instar de Lucrèce, c'est une coupe pour l'œil qu'aucun lecteur ne marquerait dans sa lecture. Cependant, il est probable, dans ce vers qui décrit des couronnes de fleurs tressées, que l'humaniste ait cherché à rendre son mètre plus dense en gommant cette coupe et en la faisant suivre d'un syntagme virgilien fait d'un couple

²²⁹ L. NOUGARET, *Traité de métrique latine classique*, Paris, C.Klincksieck, 1963, p. 49.

de pentasyllabe et de quadrisyllabe. Cette rudesse est un fait volontaire et que l'oreille de Pontano devait approuver. On remarque également, dans le livre 1, un vers sans aucune coupe régulière (*Hesp.* 1, 203 : *arua uirum, heroum, imprimisque feracia uatum*). Mais le passage le plus étonnant est probablement le suivant :

[...] *Insterne et calidis gelidum aera uince fauillis,
Ac supplex uenerare deos et thura benigno
Vre Ioui, auertat glaciem componat et iras.
Nanque ferunt, ob primitias quandoque negatas,
Iunonem indignatam animo grauitaque dolentem
Immisce et stragem arboribus citriisque ruinam
Hesperii generis malorum stirpe perempta
Donec eam Venus e Medorum diuite silua [...]* [*Hesp.* 1,165-172]

Dans ce passage, l'humaniste s'est plu à enchaîner deux à deux des vers au même schéma métrique mais en en modifiant chaque fois la coupe. Ainsi, les vers 165 et 166 ont un schéma sdds mais le premier dispose d'une simple coupe penthémimère tandis que le second est marqué d'une coupe triple trihémimère-trochaïque-hepthémimère (la « coupe triple a » de Claude Nougaret). D'autres couples se répètent aux vers 167 et 168, 169 et 170 et 171 et 172. Chaque fois, la première coupe est une penthémimère parfaitement classique, la seconde est une coupe rare (trihémimaire-hepthémimaire pour le vers 168 et « triple b » selon Claude Nougaret pour le vers 170). Enfin, la coupe du vers 172 est une coupe réprouvée, une coupe archaïque semblable à celle que nous venons d'évoquer au sujet du vers 10 du premier livre. Quelle meilleure manière de prouver que le poète doit être laissé libre de construire son vers comme il l'entend puisqu'il juge non par les règles de grammairiens mais par le critère d'une ouïe infallible ?

HISTOIRE DU TEXTE

Les documents qui servent de base à une chronologie de la composition du *De hortis Hesperidum* concernent avant tout l'histoire de sa dédicace à François II Gonzague²³⁰, décidée dans la première moitié de l'année 1500, et celle de sa publication en 1505, à Venise, chez Alde Manuce. Ces éléments permettent d'établir avec précision un *terminus ad quem* mais la question du *terminus a quo* est infiniment plus épineuse. En effet, les débats sur ce sujet butent toujours sur la même difficulté : aucune preuve de l'existence du *De hortis Hesperidum* ne nous est parvenue avant qu'il soit question de la dédicace qu'il contient. Or cette dédicace pose une double question. D'une part, il n'est pas aisé de comprendre le rapport qu'elle entretient avec le thème du poème et l'artifice rhétorique dont Pontano a usé pour l'y insérer ne suffit pas à masquer sa disparate²³¹. D'autre part, cette dédicace est adressée à un allié du parti anti-aragonais et donc à un ennemi de la dynastie à laquelle Pontano a consacré son œuvre politique et littéraire. Nous pensons qu'il convient d'attribuer cette dédicace à un contexte de remaniement tardif et profond du poème. Mais il faut selon nous se garder de relier le problème de son apparente incohérence à celui, bien différent et plus polémique, de la fidélité de Pontano à la dynastie aragonaise. Nous commencerons par présenter l'histoire de l'édition aldine, qui établit avec certitude le *terminus ad quem*, puis nous exposerons nos nouvelles hypothèses sur la composition du *De hortis Hesperidum* dans les dernières années du *Quattrocento*.

²³⁰ Francesco II Gonzaga, quatrième marquis de Mantoue (1466-1519), était un condottiere réputé des premières guerres d'Italie. Il bénéficia d'une réputation précoce en affrontant Charles VIII à la bataille de Fornoue, les 4 et 5 juillet 1495, alors qu'il avait été désigné comme chef des troupes de la Ligue de Venise. Il adopta par la suite des postures opportunistes à l'égard des différentes alliances dans le but de se préserver à la tête de son État. Il fut l'époux d'Isabelle d'Este et l'amant de Lucrèce Borgia. Au sujet du marquis dédicataire des *Hesp.* de Pontano, nous renvoyons à l'article de Gino Benzoni et à sa bibliographie complète jusqu'à 1997 (G. BENZONI, « Francesco II Gonzaga, marchese di Mantova », dans *DBI*, 1997, vol. 49). Un travail plus récent sur le marquis a été fourni par Giancarlo Malacarne dans sa somme sur les Gonzague de Mantoue (G. MALACARNE, *I Gonzaga di Mantova : una stirpe per una capitale europea. Secondo volume I Gonzaga marchesi : il sogno del potere da Gianfranco a Francesco II (1432-1519)*, Modène, Il Bulino, 2005). Nous ajouterions à ces documents, dans la perspective qui est la nôtre, certains articles relatifs au rôle de François II Gonzague lors de la bataille de Fornoue et à la réputation qu'il s'acquit par la suite en Italie : D. CHAMBERS, « Francesco II Gonzaga, marquis of Mantua, "Liberator of Italy" », dans D. Abulafia, *The French Descent Into Italy (1494-1495): Antecedents and Effects*, Ashgate, Aldershot, 1995, p. 217-229 ; A. CICINELLI, « La storica Battaglia », dans *La battaglia del Taro*, Mantoue, Suzzara, 1996, p. 9-24 ; G. GIOVANNONI, « Le medaglie della battaglia », dans *La battaglia del Taro*, Mantoue, Suzzara, 1996, p. 89-90 ; L. PESCASIO, « La storica battaglia del Taro nei versi dei poeti coevi », vol. 3, juin 1995, p. 1-2. Sur la conduite de François après la bataille de Fornoue, en plus des travaux italiens cités par Benzoni, il convient de rappeler le travail d'un érudit français (L.-G. PELISSIER, « La Politique du marquis de Mantoue pendant la lutte de Louis XII et Ludovico Sforza 1498-1500 », *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux...*, 1892, p. 35-120). Enfin, l'œuvre de mécène de François II Gonzague, qui fut longtemps éclipsée par celle de sa femme, Isabelle d'Este, a fait l'objet de recherches de la part de Molly Bourne : M. BOURNE, « Francesco II Gonzaga and Maps as Palace Decoration in Renaissance », *Imago Mundi*, vol. 51, 1999, p. 51-82 ; M. BOURNE, *Francesco II Gonzaga: the soldier-prince as patron*, Rome, Bulzoni, 2008 ; M. BOURNE, « Mantegna's Madonna della Vittoria and the Rewriting of the Gonzaga History », dans *The Patron's Payoff: Conspicuous Commissions in Italian Renaissance Art*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 2008, p. 167-181.

²³¹ Pour une analyse détaillée des éléments d'étude que nous ne pouvons qu'évoquer ici, il conviendra de se reporter à notre propos sur le dédicataire *infra*, p. 178.

Les lettres de Pontano, d'Alde Manuce et de Pietro Summonte dévoilent les modalités d'une relation éditoriale entre Naples et Venise au début du *Cinquecento*²³². Il est loisible, d'après ces documents, de fixer le *terminus ad quem* de la correction du *De hortis Hesperidum* aux derniers moments de la vie du poète. Pontano se mit en rapport avec Alde Manuce entre l'été et l'automne 1502 par l'intermédiaire d'un jeune membre de l'académie, Suardino Suardo. Le poète lui confia plusieurs textes, sous forme d'apographe, qu'il devait faire parvenir à Alde et rapporter ensuite²³³. Les textes qui figuraient sur cette copie sont l'*Urania siue de stellis* suivi de son appendice météorologique, le *Meteorum Liber*, puis un dialogue dont l'identification n'a pas toujours fait pas l'unanimité de la critique et, enfin, les deux livres du *De hortis Hesperidum*. Alde, en novembre 1502, fit une réponse publique à Giovanni Pontano dans la préface à son édition de Stace. Il déclarait être disposé à publier toutes les œuvres que l'humaniste voudrait bien lui faire parvenir, *ut uideant gaudeantque studiosi omnes habere nos hac aetate quem opponere possimus antiquitati*²³⁴. Dans sa lettre à Suardo datée du 31 décembre 1502, Pontano écrivit qu'il autorisait sans aucune réserve la publication de l'*Urania* mais, pour une raison inconnue, il songeait à amender encore le *De hortis Hesperidum* et souhaita que la publication en fût reportée. D'après la lettre-préface adressée par Alde à Suardino Suardo dans l'édition *princeps* des *carmina* de Pontano en 1505, la copie au propre du *De hortis Hesperidum* fut envoyée à l'éditeur entre la fin du printemps et le début de l'été 1503. Le porteur de cette version définitive du texte était un certain « Simone » dont nous ne savons rien, sinon qu'il mourut à Padoue avant d'achever sa mission. L'exemplaire du *De hortis Hesperidum* ne parvint à son éditeur désigné qu'à la moitié de l'année 1504²³⁵. Ainsi l'humaniste travailla-t-il probablement sur le texte du *De hortis Hesperidum* jusqu'à la fin du printemps 1503. La lettre-

²³² Cette relation éditoriale qui n'alla pas sans quelque rivalité fut étudiée par Liliana Monti Sabia dans L. MONTI SABIA, « Una schermaglia... », *op. cit.* (réédité dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi*, *op. cit.*, p. 195-214). Les grandes lignes en sont rappelées dans un article de 1977 de Mauro de Nichilo, dans la mesure où celles-ci concernent la chronologie de la composition des *Hesp.* (M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.* ; cet article présente des extraits des documents cités). La part de cette correspondance qui concerne directement la phase de rédaction des *Hesp.* est constituée de trois documents dont nous donnons ici l'aperçu d'ensemble : la lettre-préface d'Alde Manuce à Giovanni Pontano, août 1502 (G. G. PONTANO, *Lettere*, *op. cit.*, p. 78 ; G. G. PONTANO, *Carmina ...*, *op. cit.*, p. xvii-viii, n. 2 ; à l'origine dans STACE, *Sylvarum libri quinque, Thebaidos libri duodecim. Achilleidos duo*, Venise, Alde Manuce, 1502, f° a r. ; G. G. PONTANO et J. OESCHGER, *Carmina, ecloghe, elegie, liriche*, Bari, Laterza, 1948, p. 459) ; la lettre de Giovanni Pontano à Suardino Suardo du 31 décembre 1502 (G. G. PONTANO, *Lettere*, *op. cit.*, p. 63-65 ; P. de NOLHAC, *Les correspondants d'Alde Manuce : matériaux nouveaux d'histoire littéraire (1483-1514)*, Torino, Bottega d'Erasmus, 1961, p. 36-37 [reprod. anast. de l'édition de 1888] ; G. G. PONTANO et J. OESCHGER, *Carmina, ecloghe, elegie, liriche*, Bari, Laterza, 1948, p. 460) ; la lettre-préface d'Alde Manuce à Suardino Suardo, août 1505 (G. G. PONTANO, *Pontani opera : Vrania, siue de stellis, Meteororum liber, De hortis hesperidum...*, Venise, Alde Manuce, 1505, f° aa r.-v. ; G. G. PONTANO et J. OESCHGER, *Carmina, ecloghe, elegie, liriche*, Bari, Laterza, 1948, p. 465-466).

²³³ Voir L. MONTI SABIA, « Una schermaglia editoriale tra Napoli e Venezia agli albori del secolo XVI », *op. cit.*, p. 320-321.

²³⁴ « ...afin que tous les savants constatent avec joie que nous avons à notre époque un homme que nous puissions mettre en regard des Anciens. », cité par Mauro de Nichilo (M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 218).

²³⁵ C'est d'Alde lui-même que l'on tient ces renseignements, dans la lettre-préface à Suardino Suardo citée *supra*.

préface aldine garantit de surcroît que ce poème était tenu pour achevé par son auteur puisqu'il procéda lui-même à son envoi. Pontano mourut quelques mois plus tard, à l'automne de l'année 1503.

LA DEDICACE A FRANÇOIS II GONZAGUE.

La promesse de dédier une œuvre à François II Gonzague fut vraisemblablement formulée par Pontano entre mars et juin 1499, lors de l'ambassade à Naples de Iacopo d'Atri, comte de Pianiella²³⁶. La maigre correspondance pertinente sur ce point laisse supposer que Pontano fut sujet à une sorte de pression chorale au nom du marquis de Mantoue et menée par Jacopo d'Atri, qu'il rencontra peu avant le 17 mars 1499 et une seconde fois au mois de juin de la même année²³⁷. Le carme Battista Spagnoli prit également part à ces démarches, comme le laissent supposer les termes d'une lettre de Pontano, datée du 1^{er} juin 1499, où il déclarait au poète Mantouan que l'état d'abattement dans lequel il s'était trouvé l'avait jusqu'à présent empêché de consacrer une œuvre au marquis comme il le désirait²³⁸. Mauro De Nichilo estime que ce propos implique que le *De hortis Hesperidum* n'existait pas à cette époque et que la lettre vaut *terminus a quo*.

À la suite de l'ambassade, le comte de Pianella transmet à François II Gonzague l'engagement de Pontano, comme en témoigne la lettre de remerciements tardive du marquis, en date du 4 novembre 1499²³⁹. Iacopo d'Atri y insista sur la bonne grâce de l'humaniste à

²³⁶ Iacopo Probo d'Atri était un gentilhomme originaire d'Adria Picena dans les Abruzzes. François II Gonzague en fit son secrétaire particulier dès 1490. Les lettres du marquis sont bien souvent copiées de sa main. François II Gonzague l'employa en outre pour des missions d'ambassade auprès du Royaume de Naples, dont il était originaire. Jacopo Probo fut également employé par Isabelle d'Este pour les missions de son mécénat (voir A. LUZIO et A. RENIER, *Cultura e relazioni letterarie d'Isabella d'Este*, S. Albonico (éd.), Milan, Sylvestre Bonnard, 2005, p. 248 sq. ; G. CONIGLIO, « La politica di Francesco Gonzaga nell'opera di un immigrato meridionale : Iacopo Probo d'Atri », *ASL*, vol. 9, n° 1, 1961, p. 131 sq.).

²³⁷ Sur l'histoire de cette dédicace voir M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 418-423 ; B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.*, *passim*. Les lettres à partir desquelles nous sommes en mesure d'en établir le récit sont les suivantes : lettre de Giovanni Pontano à Battista Spagnoli du 1^{er} juin 1499 (G. G. PONTANO, *Lettere*, *op. cit.*, p. 58-59 ; M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 423 ; B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.*, p. 11) ; lettre de François II Gonzague à Giovanni Pontano du 4 novembre 1499 (B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.*, p. 11-12) ; lettre de Giovanni Pontano à François II Gonzague du 27 mai 1500 (G. G. PONTANO, *Carmina* ..., B. Soldati (éd.), Firenze, Barbera, 1902, p. xvii ; G. G. PONTANO, *Lettere*, *op. cit.*, p. 59 ; M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 221 ; G. G. PONTANO et J. OESCHGER, *Carmina, ecloghe, elegie, liriche*, Bari, Laterza, 1948, p. 459 ; B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.*, p. 14) ; lettre de Giovanni Pontano à François II Gonzague du 13 novembre 1500 (G. G. PONTANO, *Lettere*, *op. cit.*, p. 60 ; M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 221 ; B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.*, p. 15). Il peut être intéressant de consulter également les lettres contemporaines de l'ambassade de Iacopo d'Atri à Isabelle d'Este qui furent publiées dans A. LUZIO et A. RENIER, *Cultura e relazioni letterarie d'Isabella d'Este*, S. Albonico (éd.), Milan, Sylvestre Bonnard, 2005, p. 248-249 et 250 et que Bruno Figliuolo mit en lien avec l'histoire de ce choix de dédicataire (voir B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.*, p. 12 et 14). Il n'est pas improbable, comme le suggère Antonietta Iacono (A. IACONO, « Il De hortis », *op. cit.*, p. 189), que la statue de Virgile dont il est question dans ces lettres ait eu quelque poids dans le choix du dédicataire, quand on sait l'importance que cette figure tutélaire prend dans le dernier poème de l'humaniste.

²³⁸ Lettre de Giovanni Pontano à Giovan Battista Spagnoli du 1^{er} juin 1499 : *De principe uero tuo illustrando bonam tibi promittere uoluntatem possum ; uerum quid promittat, cui nihil omnino est, quod det, in penu ? Non deero tamen uirtutibus fortissimi ac magnanimi Ducis*.

²³⁹ Lettre de François II Gonzague à Pontano du 4 novembre 1499 : « *Domino Iohanni Pontano, Magnifice etc.* In la retornata dil conte de Pianella, nostro secretario, in li mesi proximi, ne referse quanto de bono animo la signoria vostra de sua propria liberalità se era offerta in le sue dignissime opere che'l compone, recordarse de noi, et fare memoria de le cose dove ne siamo ritrovati in le imprese preterite etc. El che havemo inteso cum grande piacere et satisfatione. Et benché nui non haveressimo

donner ce que le marquis n'aurait pas osé demander lui-même. Cette lettre contient en outre quelques indications précieuses sur les termes de l'engagement ou, du moins, sur ce que François II Gonzague attendait de l'humaniste. Il ne s'agissait pas tant de dédier une œuvre au marquis que de rappeler ses faits d'armes, comme l'indique déjà le texte de la lettre du 1^{er} juin 1499 à Battista Spagnoli, où Pontano, en préférant désigner le marquis par son emploi (*dux*) plutôt que par son titre (*marchio*), se propose de chanter non les qualités de l'homme mais les vertus du capitaine d'armée. Les *imprese preterite*, auxquelles le marquis fait une modeste allusion dans la lettre du 4 novembre, désignent son engagement au côté des troupes aragonaises dans la reconquête de royaume de Naples durant l'été 1496. Il ne devait pas être indifférent au marquis, en 1499, qu'on rappelle l'époque encore assez proche où l'on s'accordait à faire de lui le représentant de l'unité péninsulaire contre les « ultramontains » alors que, pris dans le jeu de la politique italienne et sans cesse menacé d'isolement, il cherchait désormais à préserver son État en vendant tour à tour son alliance à Milan, à Venise ou même à la France. Dès cette ambassade mantouane à Naples il s'agissait donc, pour Pontano, de rappeler que François II Gonzague avait été le héros de la bataille de Fornoue (5-6 juillet 1495) et qu'on l'avait célébré un temps comme le libérateur de l'Italie contre la barbarie française. Ainsi Pontano s'engageait-il à raviver les thèmes d'une propagande qui avait fleuri dans les chansons et dans les gestes à la gloire du marquis en 1495 mais qui, en 1499, n'était plus guère d'actualité²⁴⁰.

Ces éléments de propagande, dont on verra le détail dans un prochain chapitre²⁴¹, apparaissent plus anachroniques encore en 1503, lorsque François II Gonzague, loué dans le *De hortis Hesperidum* comme le pourfendeur des armées françaises et le défenseur du Royaume de Naples assiégé, prit le commandement des troupes françaises à l'assaut du Royaume de Naples. Bruno Figliuolo²⁴² a fait l'hypothèse que Pontano n'avait pas donné son *imprimatur* au *De hortis Hesperidum* en 1502 dans la perspective d'en ôter les allusions aux faits d'armes du marquis. Cependant, Pontano ne profita pas de cette occasion pour supprimer la dédicace, alors

presumito rechidere né faticare la signoria vostra de simile materia, essendosse quella da sé medesima mossà sì amorevolmente, noi l'acceptamo molto voluntieri, reputando ad non picola gratia che un tanto homo se degni scrivere de' facti nostri. Non ne pare pretermettere farline mencione cum la presente nostra, non per ringraziarla, ma solum perché conosca che noi tenemo quello bon conto de lei che le sue sincere virtù ricercano, et intenda che siamo desyderosi, cossi como gli correspondemo in amore, fargline demonstracione cum qualche bon effecto. Non se maravigli la signoria vostra se tanto havemo tardato ad fare tale officio, però che le cose che sono accadute da queste bande, del peso che lei vide, ne ha prohibito. Recordandoli che quella pò tanto disporre de noi et de le facultà nostre quanto essa medesima. Vale. Mantue iiii novembris 1499. »

²⁴⁰ Il convient de souligner que cette propagande avait été en partie orchestrée par l'entourage de François II Gonzague et d'Isabelle d'Este. Tous deux avaient tôt compris, semble-t-il, l'intérêt pour le prestige du marquis de tourner cette escarmouche indécise en une victoire de l'Italie coalisée contre la barbarie des ultramontains. Ce singulier changement d'humeur est décrit dans A. LUZIO et A. RENIER, « Francesco Gonzaga alla battaglia di Fornovo secondo i documenti mantovani », *ASI, ser. 5*, vol. 6, 1890, p. 205-245 et, plus récemment, dans D. CHAMBERS, « Francesco II Gonzaga », *op. cit.* Pour des précisions sur la propagande mantouane, il est bon de consulter les travaux de Molly Bourne, (en particulier M. BOURNE, « Madonna della Vittoria », *op. cit.*, p. 168 et sq., qui parle d'une « multimedia campaign » pour lancer la carrière du marquis).

²⁴¹ Voir *infra*, p. 178.

²⁴² B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.*, p. 15.

même qu'il ajoutait avec une remarquable aisance un passage complexe au premier livre²⁴³. Francesco Tateo²⁴⁴, quant à lui, fait du manque de cohérence historique de la dédicace un critère de sa cohérence littéraire en affirmant que la dédicace devait paraître bien importante au poète pour qu'il renonçât à la supprimer après qu'il eut appris que François II Gonzague, qu'il peignait en tueur de Français, s'affichait au côté du roi de France à la face de tous les États italiens.

Mais il nous semble que ces deux raisonnements ne tiennent pas assez compte du fait que Pontano ne pouvait ignorer la versatilité de François II Gonzague au moment où il décidait de lui dédier le *De hortis Hesperidum*. Le rapprochement entre le marquis et la France est en effet considéré comme un scénario probable en Italie dès 1497²⁴⁵. En 1498, François II Gonzague fit savoir à toutes les cours italiennes qu'il était bien vu par Louis XII, alors que ce dernier venait d'être couronné et avait souhaité s'attribuer les titres de duc de Milan et de roi de Naples sans, bien sûr, posséder encore la souveraineté sur ces deux États²⁴⁶. Le 6 octobre 1499, un mois avant l'envoi à Pontano de sa lettre de remerciements, le marquis fit partie de la suite du roi de France lors de l'entrée solennelle du souverain à Milan. Le 11 octobre 1499, il fut officiellement employé par Louis XII, qui lui donna une compagnie de cinquante hommes et une pension de 12 000 francs²⁴⁷. À la même époque, l'inquiétude pour les ambitions de Louis XII à l'égard de Naples est forte à la cour de Frédéric II²⁴⁸. Pontano, qui avait toute sa vie scruté les débouchés probables des alliances pour le compte du roi Ferrante, savait fort bien, au moment même où il promettait de dédier une œuvre au marquis, que celui-ci surgirait un jour aux côtés du parti anti-aragonais. Les errances du marquis n'empêchèrent pas l'humaniste de lui renouveler sa

²⁴³ Les vers 209 à 231, qui ne figurent pas dans le manuscrit d'Avellino, copié à la fin de l'année 1502 ou au début de l'année 1503 (voir M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 245-246).

²⁴⁴ L'argument de Francesco Tateo (voir F. TATEO, « Le origini cittadine nella storiografia del Mezzogiorno », dans *I miti della storiografia umanistica*, Roma, Bulzoni, 1990, p. 71) est repris et cité par Isabella Nuovo (I. NUOVO, « Mito e natura nel *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano », *op. cit.*, p. 454).

²⁴⁵ Après une délibération du Conseil des Dix, le 23 juin 1497, Venise décida de rompre avec le marquis en l'accusant d'ingratitude. Elle fit connaître le motif de cette rupture aux autres États italiens : François II Gonzague, en ménageant un peu trop son beau-frère Gilbert de Montpensier, généralissime de Charles VIII, s'était rendu suspect non seulement à la cause vénitienne mais aussi à aux intérêts de toute l'Italie (L.-G. PELISSIER, « La politique », *op. cit.*, p. 37).

²⁴⁶ Louis XII qui, devenu roi de France, renonçait à venger les injures faites au duc d'Orléans, ne garda pas rancune à François II Gonzague du siège de Novare ou de la bataille de Fornoue. Il montra au contraire le tenir en grande estime dans la lettre qu'il lui fit parvenir pour lui signifier son avènement. Le marquis de Mantoue fit copier la lettre et donna à ses agents la charge de la faire connaître parmi les cours italiennes (*Ibid.*, p. 38).

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 96-97.

²⁴⁸ Scipione Ammirato, dans son histoire inédite des antiquités de Naples, décrit ainsi le climat de l'année 1499 dans son histoire inédite du Royaume de Naples : « Sarebbe veramente l'anno 1499 stato molto più felice et tranquillo a Federico II (...), se la tanta congiuntione, che egli vedea tra il Re di Francia e il papa non l'havesse continuamente tenuto occupato di paura e di sospetto. » (Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Magl. XXV 666 bis, f. 436r.) ; « Crescevano (...) i sospessi di Federico, ma molto più crebbono quando contra l'opinione di tutti vidde con mirabil facilità essersi il Re Luigi quell'istesso anno insignorato del ducato di Milano » (*Ibid.*, f. 437r). Frédéric, qui sait ne pas pouvoir faire confiance au roi d'Espagne, envisage de se tourner vers Bajazet... « Talche essendo circondato da ogni parte o da nemici apparenti o da amici poco fideli non sapea dove girarsi, poco profitto trahendo dall'universal letitia di quell'anno per la remission di peccati che vien data a christiani col tesoro del Giubileo » (*Ibid.*, f. 437v.). Nul doute que le marquis de Mantoue, en 1499, devait apparaître parmi ces « amici poco fideli ».

promesse et de lui donner des précisions sur l'avancée de ses travaux en 1500 et en 1501. Il n'est donc pas vraisemblable que Pontano ait souhaité censurer les passages du *De hortis Hesperidum* où il fait l'éloge du marquis au regard d'un changement d'alliance qui était déjà consommé au moment où il fit sa promesse²⁴⁹.

Cependant, il est assurément difficile d'admettre qu'il les composât avec l'enthousiasme guerrier dont il fait preuve dans le *De hortis Hesperidum*. Ainsi, Liliana Monti Sabia estime que ces passages ont été rédigés dans le sillage de la bataille de Fornoue en 1495-1496. Elle conclut que le *terminus a quo* de l'ensemble du poème doit être reculé à cette date et non pas, comme interprète Mauro De Nichilo, à la date de la lettre à Battista Spagnoli du 1^{er} juin 1499²⁵⁰. Il convient ici de signaler que ces passages font moins allusion à la *Battaglia del Taro* qu'à la campagne menée par le marquis dans le Royaume de Naples pendant l'été 1496 – une campagne militaire que Pontano eut l'occasion de suivre de près puisqu'il se tenait auprès de Ferdinand II et de la reine, non plus en tant que secrétaire mais en tant que conseiller, comme en témoignent les journaux de Marino Sanudo²⁵¹. Les vers 46 à 52 du livre 1 font allusion à la campagne de Bénévent qui eut lieu en 1496 comme si celle-ci était en train de se dérouler. Les vers 524 à 566 du livre 2 contiennent un éloge qui exhorte le marquis à venir appuyer les troupes aragonaises dans leur reconquête du Royaume de Naples. Cet éloge n'a guère de sens après que l'expédition a eu lieu. Ces deux passages font écho aux chansons populaires de 1495 qui célèbrent la victoire du marquis. Ils rappellent les épopées de Battista Spagnoli ou de Pamphilo Sasso, écrites dans la foulée de la bataille de Fornoue et dédiées à François II Gonzague²⁵². Ils

²⁴⁹ Il est peut-être important de remarquer ici que les échanges de Frédéric II avec les représentants du marquis en 1503 sont tout à fait chaleureux et il ne semble pas que les relations avec le marquis soient rompues, comme en témoigne la lettre de Iacopo d'Atri à Isabelle d'Este du 7 janvier 1503, (reproduite en A. LUZIO et A. RENIER, « Relazioni », *op. cit.*, p. 304) : « Io gli [scil. Federico] dissi che sperava [scil. Isabella], comò ogni rasone voleva, vederla presto nel suo regno et che il Marchese de Mantoa gl'havesse ad accompagnare sì comò altre volte il valoroso re suo nipote in la sua regale sedia cum summa gloria fece retornare, el che non picola letitia porse al sconcolato animo suo. »

²⁵⁰ Voir L. MONTI SABIA, « Echi... », *op. cit.*, p. 289, n. 2 ; réédité dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi*, *op. cit.*, p. 1143, n. 2.

²⁵¹ Lettres des 5 et 14 février, du 11 mars et du 12 et 14 avril 1496 (publiées dans F. S. MARINO SANUDO, *I diarii di Marino Sanuto: (MCCCCXCVI-MDXXXIII) dall' autografo Marciano ital. cl. VII codd ...*, R. Fulin et F. Stefani (éd.), Venise, Visentini, 1879, vol. 1, respectivement col. 36, 57, 69, 102). Il est inévitable que Pontano ait rencontré François II Gonzague à cette occasion, comme le signale De Nichilo (M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 222). Il avait eu l'occasion d'entrer en relation avec lui en tant que secrétaire du roi Ferrante, alors que François II Gonzague sollicitait une audience auprès du roi de Naples (lettre de Giovanni Pontano à François II Gonzague du 6 juin 1491, ASMn, AG 807, f° 27-28). Giuseppe Coniglio, qui a étudié la correspondance du marquis pendant cette campagne, ne fait toutefois pas mention d'une rencontre entre ce dernier et Pontano (G. CONIGLIO, « Francesco Gonzaga e la guerra contro i francesi nel regno di Napoli », *Samnium*, vol. 24, 1961, p. 192-209).

²⁵² Sur Battista Spagnoli voir *supra*, p. 34, n. 87. Le *Trophaeum pro Gallis expulsis* fut écrit par le Mantouan entre 1498 (il s'y réjouit de la mort de Charles VIII) et 1502, date de sa publication à Bologne (B. SPAGNOLI, *Opera Omnia*, Bologne, Benedictus Hectoris, 1502). Sasso de' Sassi (1455-1527) ou Pamphilo Sasso, né à Modène, connut une certaine célébrité poétique à la fin du *Quattrocento* et au début du siècle suivant. Pour une bibliographie récente sur la vie de Sasso, nous renvoyons au travail de Folke Gernert (P. SASSO, *Strambotti*, F. Gernert (éd.), s.l., Romanica Treverensis, 2017, p. 2, accessible en ligne : [http://sschoenau.de/photos/SassoStrambotti.pdf ; consulté le 18 septembre 2018]). Il n'existe pas à notre connaissance de travaux sur le *De bello gallico*, publié en 1499 à Brescia : P. SASSO, *Pamphili Saxi Epigrammatum libri quattuor. Distichorum libri duo. De Bello gallico. De Laudibus Veronae. Elegiarum liber unus.*, Brescia, B. Misinta, 1499, f° 131r.-143v (l'édition de la Staatsbibliothek de Munich, Ink S-187, est foliotée à la main et disponible en ligne [https://daten.digital-e-

reprennent des formules par lesquelles ce dernier avait souhaité illustrer son action et qu'il avait fait graver sur des médailles en 1495²⁵³. Il paraît donc possible que ces vers aient été écrits antérieurement à la lettre de 1499, peut-être dès 1496 comme le pense Liliana Monti Sabia, et qu'ils furent adjoints plus tard au *De hortis Hesperidum*. Dès lors, la promesse émise par Pontano en juin 1499 en renouvelait peut-être une autre, formulée lors d'une possible rencontre entre l'humaniste et le marquis lors de la venue de ce dernier à Naples à la tête des troupes vénitiennes en 1496.

Il nous semble donc nécessaire d'établir la chronologie du *De hortis Hesperidum* sur d'autres critères que celui de la dédicace à François II Gonzague qui, en outre, par ses thèmes, révèle sa disparate vis-à-vis du reste du poème et oblige Pontano à quelque contorsion rhétorique²⁵⁴. Nous serions d'avis de n'admettre ni le *terminus a quo* fixé par Mauro de Nichilo au 1^{er} juin 1499 ni celui que Liliana Monti Sabia a fixé d'après la dédicace à 1495. Il convient de chercher ailleurs les indices de la naissance du *De hortis Hesperidum*.

AUTRES INDICES DE DATATION

Certaines allusions à des événements historiques et personnels permettent de dater la composition de quelques passages du *De hortis Hesperidum*. Le vers 3 du livre 1 mentionne sans équivoque les jardins de la villa de Poggioreale, qui furent achevés vers 1490. Comme nous venons de le voir, les passages qui font référence à François II Gonzague ne peuvent être antérieurs à 1496. Les vers 329 à 335 du livre 1 évoquent un certain nombre d'événements qui suivent, selon Mauro de Nichilo et Liliana Monti Sabia, un ordre chronologique²⁵⁵. Ainsi *felix obitu* (v. 1, 320) renvoie de façon évidente à la mort d'Adriana Sassone, la femme de Pontano, advenue en 1490. « Brigantum / perpressa imperia » (v. 1, 320 – 321) rappelle la conquête du royaume de Naples par Charles VIII en février 1495 et la résidence des soldats français, mal supportée par le peuple de Naples²⁵⁶. « quae non miserabile nati / funus... vidisti... » (v. 1, 320

sammlungen.de/~db/0006/bsb00069194/images ; consulté le 18 septembre 2018). Cette épopée latine à la gloire de François II Gonzague est intitulée *De bello Gallico* sur le frontispice de l'édition de 1499 et *De bello Tarrensi* en titre courant. Elle est reproduite dans certaines éditions de l'histoire vénitienne de Pietro Giustiniani, comme le signale Girolamo Tiraboschi (G. TIRABOSCHI, *Biblioteca modenese o Notizie della vita e delle opere degli scrittori nati degli stati del ... duca di Modena*, Modène, Società Tipografica, 1784, p. 31). Ferdinando Gabotto en dit quelques mots en 1888 dans un article sur les poésies antifrançaises de Sasso (F. GABOTTO, « Francesismo e antifrancesismo in due poeti del Quattrocento : P. Sasso e G. Alione », *Rassegna Emiliana di Storia, Letteratura ed Arte*, vol. 1, 1888, p. 299-300).

²⁵³ Sur ces médailles, voir G. GIOVANNONI, « Le medaglie della battaglia », *op. cit.*, p. 89-90. Sur leur rapport avec le texte des *Hesp.* et notamment avec les vers 524-566 du livre 2, voir *infra*, p. 196.

²⁵⁴ Voir le chapitre sur la dédicace, *infra*, p. 178.

²⁵⁵ De Nichilo (DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 226) rappelle la note de Monti Sabia (G. PONTANO, *Poesie latine : scelta*, L. Monti Sabia (éd.), Torino, Einaudi, 1977, p. 470-471, note au vers 329) et ajoute quelques considérations sur la différence d'esprit qu'il perçoit entre la dédicace à François II Gonzague aux vers 1, 44-52 du *De hortis* et l'évocation tragique des vers 1, 329-335.

²⁵⁶ Voir, par exemple, C. KIDWELL, *Pontano*, *op. cit.*, p. 14-15.

– 323) renvoie à la mort de Lucio, le fils de Pontano, qui succomba en 1498 après avoir bu par erreur une infusion de laurier-rose. Enfin, « patrios fedata sede penates » renvoie à l'invasion de Louis XII et à la trahison de Ferdinand le Catholique à la suite des accords secrets de Grenade (1498-1501). On peut ajouter, d'après le travail plus récent de Domenico Defilippis sur la renaissance de la chorographie²⁵⁷, quelques précisions sur la date de la composition des vers 341 à 363 du livre I. Ces vers, qui décrivent la première circumnavigation de Vasco de Gama, s'inspirent en grande partie d'un traité anonyme de géographie, le *De situ elementorum*, dont Domenico Defilippis évalue la composition à l'année 1501. L'événement le plus tardif auquel Pontano fasse allusion dans le *De hortis Hesperidum* est l'exil de Sannazar, au livre II, vers 297 à 301²⁵⁸. Sannazaro suivit le roi Frédéric II dans l'exil et quitta l'Italie pour la France le 2 octobre 1501. Mais les éléments de la description se réfèrent manifestement à une époque plus tardive des errances du poète, probablement l'été 1502, lorsqu'il traverse les Alpes pour se rendre à Milan à la suite des Français en accompagnant le roi de Naples Frédéric II en exil lui aussi. La rédaction du passage doit donc être renvoyée à la fin de l'année 1502.

Deux textes font allusion au *De hortis Hesperidum* à l'époque supposée de sa rédaction. Dans l'*Aegidius*, le dernier dialogue composé par Pontano à partir de novembre 1501 et qui resta sur sa table de travail jusqu'à sa mort, Girolamo Carbone compare le plan du premier livre du *De hortis Hesperidum* avec celui de la première *Géorgique* de Virgile²⁵⁹. Un protagoniste expose en une phrase le propos des cent vingt premiers vers du poème. Ainsi, il semble qu'à la fin de l'année 1501 Pontano ait déjà autorisé la divulgation de son œuvre au sein de l'académie, probablement, comme cela se faisait alors, sous la forme de lectures publiques et selon un mode de révision des textes typique de cette sodalité lettrée. L'autre texte qui évoque le *De hortis Hesperidum* et que nous avons déjà cité est l'élégie 1, 9 de Sannazar, (*Iouiani Pontani de studiis suis et libris*). Cette élégie est datée de 1502²⁶⁰.

Nous pouvons tirer deux conclusions opposées de ce faisceau de dates. La première est que les passages du *De hortis Hesperidum* dont on peut dater la rédaction accusent tous une composition tardive. Cela nous assure au moins de la densité de la phase d'enrichissement que

²⁵⁷ Voir D. DEFILIPPIS, *La rinascita della corografia tra scienza ed erudizione*, Bari, Adriatica, 2001, p. 101-102

²⁵⁸ Pontano, *Hesp.*, 2, 297-301 : *Ah fatum crudele hominum et sors inuida uotis : / Ignotos nunc per populos, per gallica regna, / Horrentem ad Rheni ripam atque ad norica saxa / Exulat oceanique uada ad squalentia tabo / Nauifragum, extremos queritur Syncerus ad axes*. Mauro De Nichilo tente sans succès d'établir la date précise de la composition de ce passage à partir des indications géographiques qui y figurent. Il évoque en outre ce passage pour apporter quelques éléments en défaveur de la leçon *Axes* (*Hesp.* 2,301) du ms. d'Avellino contre celle de l'édition aldine : *Anglos*. (M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 239-243).

²⁵⁹ Sur la chronologie de l'*Aegidius*, voir S. MONTI, « AFLN », *op. cit.*, p. 289-295 (republié dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi*, *op. cit.*, p. 807-815). Pour le passage en question, G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 260 sq.

²⁶⁰ M. DE NICHILLO, « Lo sconosciuto apografo avellinese del "De hortis hesperidum" di G. Pontano », *Filologia e critica*, vol. 2, n° 2, 1977, p. 227-228.

Pontano fit subir à son texte, phase à laquelle il attribuait son retard dans ses lettres de 1500 et de 1501 à François II Gonzague et à laquelle il faut encore, selon nous, attribuer le fait que l'humaniste rappela la copie du *De hortis Hesperidum* à la fin de l'année 1502 alors qu'elle se trouvait chez l'éditeur. Cette technique de composition fragmentaire et d'ajouts progressifs est en outre confirmée par les manuscrits de travail d'autres poèmes de Pontano comme l'*Urania* ou le *Meteorum Liber*, mais encore par la seule copie manuscrite que nous avons conservée du *De hortis Hesperidum*, qui date de la fin de l'année 1502²⁶¹. En effet, cette copie ne contient pas un passage de 23 vers qui se trouve dans l'édition aldine et a donc manifestement été ajouté au tout dernier moment par Pontano²⁶².

La seconde conclusion est que le *De hortis Hesperidum* avait rapidement atteint une forme lisible à la suite de la promesse de dédicace et une année à peine après que Pontano en eut annoncé le titre à son dédicataire. Or il est bien difficile d'admettre des délais aussi réduits pour la composition *ex abrupto* d'un poème qui ne manque guère d'ampleur. Le *terminus a quo* proposé par Mauro de Nichilo ne résout pas ce point. Malgré tout, il semble indéniable que la correspondance de Pontano avec François II Gonzague ait porté de nouveau le *De hortis Hesperidum* sur la table de travail de son auteur. À l'aide d'une hypothèse récente, nous allons tenter d'entrevoir ce qui pourrait avoir causé la rédaction d'un tel poème.

LE PROBLEME DU DEBUT DE LA REDACTION

Antonietta Iacono²⁶³ a récemment émis l'hypothèse d'une datation anticipée du début de la rédaction du *De hortis Hesperidum*. Elle le fit en considérant un propos de l'auteur qui, au début du dialogue *Ægidius*, confie s'être voué à l'enseignement de l'horticulture depuis son plus jeune âge²⁶⁴. Pour un début de composition plus précoce que 1499 nous semble aussi plaider la médaille de Giovanni Pontano gravée par Adriano Fiorentino vers 1492²⁶⁵. La muse Urania y est en effet représentée à l'avant tenant une planète de sa main droite et désignant, de sa lyre, un arbrisseau en train de croître, allégorie évidente des deux types de poésie didactique pratiqués par le poète. Or la date d'exécution de cette médaille n'est pas indifférente. Celle-ci correspond en effet à cette « renaissance alphonsine » qu'a décrite George Hersey, durant

²⁶¹ Sur ce manuscrit, voir M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*

²⁶² Il s'agit des vers 209 à 231 du livre 1 des *Hesp.*

²⁶³ A. IACONO, « Il *De hortis* », *op. cit.*, p. 191.

²⁶⁴ G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 246.

²⁶⁵ Sur cette médaille, voir J. G. POLLARD, *Renaissance medals: the collections of the National gallery of art systematic catalogue*, Washington, National gallery of art, 2007, 2 vol. Elle est conservée à la National Gallery of Art, Washington (Inv. 1957.14.699), au Victoria and Albert Museum, à Londres (A. 205-1910) au Musée du Bargello, à Florence. Sa date est estimée à 1492 (voir V. SAPIENZA, « Fiorentino, Adriano », dans *DBI*, 2006, vol. 67, 2006).

laquelle les artistes italiens et napolitains s'employèrent, entre autres œuvres, à créer à Naples des jardins réputés. Les témoignages sur la beauté des jardins du palais de Poggioreale, dont le chantier débuta en 1487 et qui est cité dans les premiers vers du *De hortis Hesperidum*, sont célèbres et ne manquent pas²⁶⁶. Les jardins de Poggioreale regorgeaient d'orangers, de citronniers et d'agrumes formés en espaliers, en pergolas ou taillés en topiaires. Ces arbres, avec les jeux d'eaux, en étaient le principal agrément. Quelques indices nous laissent supposer que l'horticulture napolitaine participait alors au rayonnement du royaume. Alphonse fit, par exemple, poser une plaque commémorative, dont l'inscription est rapportée par Pietro di Stefano, sur le mur de la villa Duchesca :

*Alfonsus Ferd<inandi> regis fil<ius> aragonius dux Calabr<iae> Genio domum
hanc cum fonte, & balneo dicauit, hippodromum constituit, gestationes hortis
adiecit, quas myrtis citriorumque nemoribus exornatas, Saluti sospitæ, ac
Voluptati perpet<uae> consecr<auit>.*²⁶⁷

« Alphonse d'Aragon, duc de Calabre, fils du roi Ferdinand, a dédié au génie du lieu ce palais ainsi que sa source et son bassin, il a érigé un hippodrome, a ajouté aux jardins des promenades ornées de bosquets de myrtes et d'orangers, a consacré les lieux à la Santé protectrice et à la Volupté perpétuelle. »

Il semblait alors naturel de considérer le jardin comme l'œuvre d'un mécène, au même titre que les œuvres de l'architecture. Au reste, l'intérêt du souverain pour une horticulture qui ne se laissait pas encore distinguer des travaux des champs était connu en dehors de Naples puisqu'Alphonse, duc de Calabre, se vit offrir en 1490 le premier poème géorgique en langue vulgaire, le *De agricultura* de Michelangelo Tanaglia²⁶⁸. Au début de la première guerre d'Italie, un poème satyrique anonyme de 1494 prédisait que les beaux jardins d'orangers du duc de Calabre seraient bientôt pillés par une horde de soldats français :

*...quel regno bello
Inelqual naschon tanti pome rancie
Che piglieria con essi mille francie.*²⁶⁹

« ... ce beau royaume,
Dans lequel naissent tant d'orangers,

²⁶⁶ Voir *infra*, p. 319.

²⁶⁷ Voir, P. DI STEFANO, *Descrittione dei luoghi sacri della città di Napoli*, S. D'Ovidio et A. Rullo (éd.), Univeristà degli Studi di Napoli Federico II, Naples, Memofonte, 2007, p. 294, à l'origine P. DI STEFANO, *Descrittione dei luoghi sacri della città di Napoli: con li fondattori di essi, ...*, Naples, Raymondo Amato, 1560, f° 190v.-191r. Cette inscription est aussi relevée par Antonio Colombo (A. COLOMBO, « Il Palazzo e il giardino della Duchesca », *Napoli Nobilissima*, vol. 1, n° 6, 1892, p. 81).

²⁶⁸ Ce poème fut retrouvé à la bibliothèque universitaire de Valence et édité par Aurelio Roncaglia. Comme le relève Tammara de Marinis, dans son introduction à ce travail, le poème fut composé après 1489. Il suit ainsi la fin de la construction de la villa Duchesca (M. TANAGLIA, *De agricultura*, 1953, *op. cit.*, p. viii).

²⁶⁹ Ce poème est tiré d'un manuscrit de la *Biblioteca Marciana* (It. IX. 363, pour le présent poème, f° 15r.) qui contient une collection de poèmes de différents auteurs (e.g. Giorgio Sommariva, Panfilo Sasso, Nursio Veronese), dont de nombreux anonymes, sur la descente de Charles VIII en Italie en 1494. Le manuscrit est de la main de Marino Sanudo. Pour une description, voir A. D'ANCONA, « Rime storiche del sec. XV », *Bullettino dell'Istituto storico italiano*, vol. 6, 1888, p. 18 et, pour l'incipit du poème, p. 20.

attirera avec eux mille Français ».

Cette prédiction se réalisa bel et bien et Alphonse, qui avait hérité du Royaume à la mort de son père en 1493, prenant peur devant la perspective d'une invasion française, abdiqua dès 1494 en faveur de son fils Ferdinand II.

Nous pensons que le *De hortis Hesperidum* ne peut se détacher du contexte d'une effervescence artistique à laquelle Pontano, en tant que prince des lettrés et tête politique du Royaume, fut étroitement associé. Outre la médaille d'Adriano Fiorentino, l'églogue *Meliseus* (post 1491) mais surtout un long passage de l'*Asinus* (1488-1492), où Pontano enseigne la culture des orangers à son jardinier, témoignent d'un intérêt avivé et contemporain pour l'horticulture et pour les agrumes²⁷⁰. Bien plus, le lexique que Pontano emploie pour désigner les agrumes semble se préciser au tournant de la dernière décennie du *Quattrocento* pour se fixer aux noms distincts qui désignent, dans sa géorgique, les variétés connues dans le Royaume de Naples²⁷¹.

Ce faisceau d'indices ne nous permet guère d'établir un *terminus a quo*, même s'il nous paraît loisible de considérer qu'une partie de la matière agronomique du poème fut composée dans le sillage de l'année 1487, date de début des travaux de Poggioreale et de l'aménagement des jardins de la villa Duchesca, à une époque où le lien entre l'horticulture et le rayonnement culturel du Royaume de Naples ne demandait qu'à être manifesté.

²⁷⁰ L'églogue *Meliseus* met en scène un berger éponyme – Pontano *sub specie bucolica* – qui déplore la mort de sa femme, Ariadna. L'essentiel des souvenirs de son épouse que le berger évoque la met en scène en train d'accomplir divers travaux agricoles. C'est ainsi que Pontano la présente également dans les *Hesp.*, en conformité avec l'idée que l'aristocratie napolitaine se faisait à l'époque de la *sagax matrona* (voir G. VITALE, « La "sagax matrona" napoletana del Quattrocento », *Prospettiva Settanta*, n.s. 8, n° 2-3, avril 1986, p. 361-408 et sur l'application dans les *Hesp.*, voir *infra*, p. 385). On trouvera le passage mentionné ci-dessus de l'*Asinus* dans G. G. PONTANO, *dialoghi, op. cit.*, p. 300-302.

²⁷¹ Dans les *Hesp.*, Pontano invente le mot *citrius* pour désigner l'oranger. Ce mot n'existait jusqu'alors en latin dans sa forme substantive que chez Théodore Priscien. Cette invention lui permet de distinguer les trois variétés d'agrumes qui étaient jusqu'à alors désignées à Naples par le neutre *citrium* (sur le vocabulaire technique de Pontano dans les *Hesp.* voir G. TILLY, « Il primo agrumeto rinascimentale », dans *Per la valorizzazione del patrimonio culturale della Campania.*, Naples, Loffredo, 2016, p. 98-100 et *infra*, p. 98-100). Cette précision dans le vocabulaire est nécessaire à la composition des *Hesp.* puisqu'elle permet la distinction entre les différentes espèces d'agrumes. Elle suppose donc non seulement un intérêt botanique mais une démarche active de classification de la part du poète. Or cet usage n'apparaît dans sa poésie qu'après la mort de sa femme en 1490. En effet, Pontano emploie lui-même le neutre générique dans l'*Urania* (1, 1011 ; 1012 ; 1015 ; 2, 392 ; 966 ; 3, 1064). Cet usage sera celui de l'académie napolitaine après lui (p. ex. Sannazaro, *part. Virg.*, 3, 511-512 ; voir aussi l'élégie de colle anitiano de Giano Anisio, que nous citons *supra*, p. 22) et il semble que l'acception bien réfléchie des termes botaniques dans les *Hesp.* n'ait guère eu de succès par la suite dans les lettres latines. Les passages de l'*Urania* mentionnés ci-dessus ont tous été composés avant 1490 (*Erid.* 2,1,34 ; *egl.* 2,189, deux poèmes en mémoire de son épouse défunte ; *tumul.* 1,22,5, sur la mort d'un *villicus*, un poème postérieur à 1496). C'est de même par le substantif *citrius* que Pontano désigne l'oranger dans le passage de l'*Asinus* (ca. 1492) où il traite de la culture des agrumes. Il s'agit enfin de l'usage de l'inscription commémorative en l'honneur d'Alphonse II citée à la page précédente. Cet argument nous paraît tout à fait en faveur d'un début de composition des *Hesp.* à la charnière de la dernière décennie du *Quattrocento*.

CONCLUSION

Plus qu'à une section temporelle donnée, c'est à trois périodes distinctes que la composition du *De hortis Hesperidum* semble appartenir. La dernière d'entre elles, 1499-1503, suit la promesse de dédicace et semble concentrer une activité de composition intense. La deuxième, 1495-1499, concerne exclusivement les vers de louange à François II Gonzague. La première, 1487-1494, a probablement consisté en une phase d'élaboration où l'intérêt scientifique de Pontano se mit à pied d'œuvre pour chanter sur un mode virgilien les réalisations de sa dynastie mécène²⁷².

Comme nous le disions en introduction, la singularité de cette composition réside dans le fait qu'elle semble se précipiter dans les quatre années qui suivent la promesse de dédicace : le titre du poème apparaît dans la correspondance, il est étudié par les disciples de Pontano dans l'*Aegidius*, il est cité par Sannazaro dans son élégie sur les œuvres de son maître, enfin, les références chronologiques que l'on peut glaner dans les deux livres du *De hortis Hesperidum* renvoient à des événements du début du seizième siècle. Or, il est possible d'entrevoir une raison à ce regain et d'attribuer au genre même du poème le fait que sa rédaction ait été brusquement stimulée par le choix d'un dédicataire. En effet, dans les toutes premières lignes de son commentaire des *Géorgiques*, où l'on trouve l'une des seules épures d'une *ars scribendi* sur laquelle les émules de la Renaissance aient pu s'appuyer, Servius dit :

[...] *et hi libri didascali sunt, unde necesse est, ut ad aliquam scribantur; nam praeceptum et doctoris et discipuli personam requirit: unde ad Maecenatem scribit, sicut Hesiodus ad Persen, Lucretius ad Memmium.* [Serv. in Georg. introd.]

« [...] cette œuvre est de genre didactique, il est donc nécessaire qu'elle soit adressée à quelqu'un car l'enseignement requiert un rôle de maître et un de disciple. C'est pourquoi Virgile écrivit à Mécène, de même qu'Hésiode à Persée et Lucrèce à Memmius. »

Pontano ne pouvait pas ignorer que, selon Servius, un poème géorgique ne pouvait exister sans son dédicataire. L'humaniste a donc probablement profité de cette aubaine mantouane, qui faisait résonner le nom de son modèle²⁷³, pour remettre à flot un projet encalminé depuis

²⁷² George Hersey a montré l'importance que prit la célébration du renouveau artistique engagé par Alphonse duc de Calabre, et où Pontano tenait l'un des premiers rôles, dans les créations littéraires de l'époque les travaux (voir G. L. HERSEY, *Alfonso 2 and the artistic renewal of Naples, 1485-1495*, s. l., Yale U.P., 1969, p. 18-26).

²⁷³ Les motifs ne manquaient guère à Pontano pour rapprocher de Virgile le marquis de Mantoue, comme il le fait explicitement en plusieurs endroits du poème (p. ex. 2, 15-22 ; 539-541). L'image des Gonzague était liée à Virgile depuis plusieurs générations (S. BALBI DE CARO, *I Gonzaga : moneta, arte, storia*, Milano, Electa, 1995, p. 135 : « La figura di Virgilio fa parte della tipologia gonzagesca »). Mais, en outre, l'ambassadeur Jacopo d'Atri fit part à Pontano lors de sa visite en 1499 du projet d'Isabelle d'Este de faire édifier une statue à la mémoire de Virgile. L'humaniste s'était montré particulièrement

plusieurs années du fait de l'absence de disciple à qui dispenser son savoir. Quelle hypothèse plus séduisante en effet que celle de penser que le *De hortis Hesperidum* perdit son dédicataire d'origine à la mort d'Alphonse II ?

enthousiasmé par ce projet, comme l'était encore Sannazaro quelques années plus tard (A. LUZIO et A. RENIER, « Relazioni », *op. cit.*, p. 254 sq.). Il est indéniable que cette bienveillance de la marquise de Mantoue à l'égard de Virgile eut quelque poids dans le choix de son mari comme dédicataire des *Hesp.* (voir B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti », *op. cit.* ; A. IACONO, « Il De hortis », *op. cit.*).

LES TEMOINS

Le dernière édition critique du *De hortis Hesperidum* date de 1902²⁷⁴. Elle est l'œuvre d'un érudit italien, Benedetto Soldati, qui publia en deux volumes l'ensemble des poèmes de Giovanni Pontano, en produisant de chacun des éditions critiques dont la qualité reposait sur sa connaissance de l'*usus* de Pontano en matière d'orthographe. Cette édition souffre pourtant d'une double défaillance²⁷⁵. L'ampleur de la tâche a parfois contraint Soldati à une hâte excessive qui, en plusieurs endroits du texte du *De hortis Hesperidum*, eut pour conséquence l'introduction de variantes fautives. D'autre part, l'érudit italien corrigea, en se fondant sur celle des manuscrits autographes de Pontano, l'orthographe hellénisante d'Alde, qui se trouvait être fort éloignée de l'usage de l'académie napolitaine. Comme il ne connaissait pas de témoin du *De hortis Hesperidum* autre que l'édition aldine de 1505, Soldati se fonda sur sa connaissance de l'usage de Pontano et de son œuvre. Ainsi, les variantes orthographiques qu'il introduisit *ex ingenio* ne bénéficient d'aucun témoignage dans la tradition.

La volonté de Soldati de restituer une orthographe proche de celle de l'auteur nous paraît louable²⁷⁶. Pontano pratiquait en effet une orthographe irrésolue mais qui n'était pas pour autant arbitraire²⁷⁷. La question d'une édition à l'orthographe restituée se pose d'une nouvelle façon de nos jours puisqu'un témoin du *De hortis Hesperidum* a été découvert et étudié en 1976 par Mauro de Nichilo, qui le décrit comme un apographe émané d'un cercle fort proche de l'auteur et probablement copié sous sa surveillance même au début de l'année 1503. Cet apographe peut selon nous servir de caution pour rétablir un *usus* plus proche de celui de l'Académie et en partie influencé par des habitudes de prononciation proches de la langue vulgaire. Il permet de surcroît d'éliminer certaines conjectures que Soldati introduisit pour corriger la tradition issue de l'édition aldine mais qui se révèlent différentes de celles que l'apographe nous conserve.

Notre édition reconnaît donc la priorité de l'édition aldine (=A1) vis-à-vis de l'original

²⁷⁴ G. PONTANO, *Carmina* ..., *op. cit.*

²⁷⁵ Les jugements sur la qualité de cette éditions sont généralement sévères, voir par exemple celui de Silvia Sbordone (S. SBORDONE, *Saggio di bibliografia delle opere e della vita de G. Pontano*, *op. cit.*, p. 20) : « Insomma, non è possibile considerare l'edizione del Soldati alla stregua di un'edizione critica (...) ; essa non presenta una sola nota a piedi pagina, e tutto il contributo critico si riduce alle varianti e congetture elencate da p. 493 a p. 499. »

²⁷⁶ Les principes de restitution de l'orthographe dont se revendique Soldati nous sont tout à fait familiers, par exemple : « Infatti essi [usi ortografici] stavano a rappresentare non un capriccio dello scrittore, nè appartenevano alla corrente generale, ma costituivano l'applicazione d'un idea ; d'un idea o principio, che nella storia dell'ortografia del rinascimento porta il nome del Pontano. » À la même page, il rappelle que l'orthographe va de pair avec certain effet de musicalité (voir G. PONTANO, *Carmina* ..., *op. cit.*, p. xci sq.).

²⁷⁷ Selon Leonardo Bruni déjà, l'orthographe est fixée par l'*usus*. Pour Pontano, « usus est doctorum hominum consensus », il convient donc de l'établir par des arguments fondés sur l'observation de la pratique des anciens ou des autres langues (voir *Id.*, p. xciv).

d’auteur tout en suivant l’orthographe du manuscrit d’Avellino. Nous présenterons brièvement le manuscrit d’Avellino d’après le travail de Mauro de Nichilo, en tout point confirmé par l’examen attentif que nous en avons mené. Puis nous listerons les variantes orthographiques propres audit manuscrit.

LE MANUSCRIT D’AVELLINO

Ce manuscrit (= C) porte le numéro d’inventaire 3939 du fonds *Giulio e Scipione Capone* de la Biblioteca provinciale di Avellino. Mauro de Nichilo l’étudia en 1976 sur indication de Salvatore Monti et à l’occasion d’un travail sur les poèmes astrologiques de Pontano²⁷⁸. Il mit en relief l’importance de cet apographe vis-à-vis de la tradition du *De hortis Hesperidum* dans un article de 1977²⁷⁹. Il s’agit en effet du seul témoin manuscrit que nous conservons de ce poème. De Nichilo estime que ce manuscrit est une copie de l’autographe original sur lequel Pontano travaillait son texte (=Ω)²⁸⁰.

La Bibliothèque Vaticane conserve deux manuscrits autographes de l’humaniste, qui contiennent l’*Urania* et le *Meteorum liber*, sur le modèle desquels il est loisible d’imaginer l’orthographe de Ω²⁸¹. Il s’agit d’exemplaires de travail, dont le texte est parcouru de corrections sous forme d’apostilles, d’ajouts interlinéaires, de surcharges, d’ajouts marginaux qui peuvent compter une cinquantaine de vers, voire faire l’objet d’un report sur un feuillet intercalé. Ces corrections et ajouts sont parfois difficiles à déchiffrer et il semble en effet que le copiste de C ait éprouvé quelque hésitation à la lecture de certaines leçons, allant jusqu’à réserver un espace en blanc dans le texte pour leur futur ajout²⁸².

Quoi qu’il en soit, C serait, selon Mauro de Nichilo, la copie d’une version non définitive du texte, réalisée vraisemblablement dans les premiers mois de l’année 1503 et avant l’envoi par Pontano à Alde du volume que Summonte désignait par le mot *archetypum* lorsqu’il en

²⁷⁸ Voir M. DE NICHILLO, *I poemi astrologici di Giovanni Pontano*, op. cit.. L’auteur évoque le manuscrit d’Avellino dans l’*Aggiunta* insérée à la page 147.

²⁷⁹ M. DE NICHILLO, « Apografo », op. cit..

²⁸⁰ De nombreuses copies des œuvres de Pontano circulaient à cette époque dans les cercles de l’Académie, voire de manière illégitime (voir L. MONTI SABIA, « Una schermaglia editoriale tra Napoli e Venezia agli albori del secolo XVI », op. cit., p. 345). Ce genre de copie avait déjà permis la publication sans aval de qui que ce soit d’une version non définitive de l’*Arcadia* de Sannazaro à Venise en 1502. Summonte, qui craignait qu’il n’arrive la même chose à l’œuvre de Pontano, fit produire un édit qui lui réservait le monopole de la publication et de la vente des œuvres de Pontano dans le Royaume de Naples. C’est à partir de ces mêmes copies qu’Alde put enrichir son édition de 1505 d’une version non définitive du *De tumulis* et de certains autres textes de Pontano qui ne lui avaient pas été confiés. M. DE NICHILLO, « Apografo », op. cit., p. 231, suppose d’après la mention « Originale » lisible sur le f. 2r. (voir figure 1) que C a été copié à partir du texte sur lequel travaillait Pontano (Ω).

²⁸¹ Il s’agit du vat.lat. 2738 qui contient l’autographe d’une première version du *meteorum liber* et du vat.lat. 2838, autographe de l’*Urania* dans une version antérieure à 1490.

²⁸² P. ex. au feuillet 17 v. Voir *infra*, p. 101.

réclamait à Alde la restitution²⁸³, c'est-à-dire la copie au propre du texte définitif (=Γ), manuscrit autographe ou à tout le moins exécuté sous la proche surveillance de l'auteur. C'est l'état du texte du *De hortis Hesperidum* tel qu'il figurait dans Γ que notre édition s'efforce de restituer.

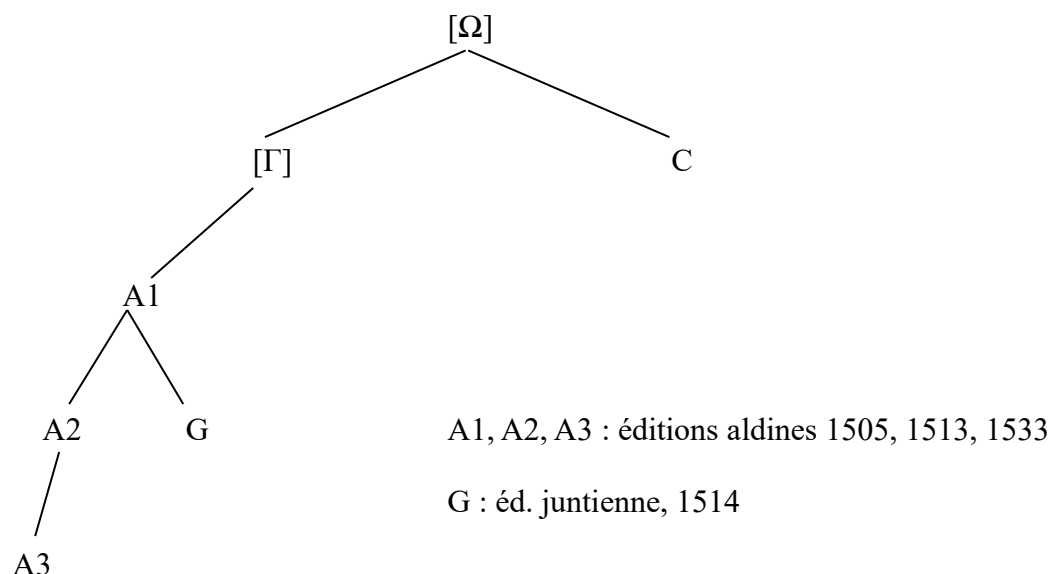


Fig. 1. Stemma codicum

À cette brève présentation, il convient d'ajouter que les quelques éléments qu'il est possible de glaner d'après l'étude codicologique du manuscrit et le peu que nous sachions de sa provenance sont de nature à rassurer quant à la correction de son contenu. Le filigrane est le même que celui de certains carnets de Pontano. Il est possible que ce manuscrit ait appartenu à Troiano Cavaniglia, un académicien qui fut fort proche de Sannazaro notamment²⁸⁴.

²⁸³ Sur la lettre de Summonte à Alde du 2 août 1505 voir L. MONTI SABIA, « Una schermaglia editoriale tra Napoli e Venezia agli albori del secolo XVI », *op. cit.*, p. 329 et de M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 221. Summonte y regrette le retard qu'a pris la publication aldine des œuvres en hexamètres de Pontano et suggère à Alde de lui rendre les manuscrits dans le cas où il aurait renoncé à les publier. Il s'agit d'une habile manœuvre dans ce contexte de rivalité éditoriale. Summonte emploie le terme « archetypi » pour désigner les textes envoyés à Alde par Pontano lui-même. Voir S. MONTI, « Per la storia del testo dell'Actius », *op. cit.*, p. 268, reproduit en L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi*, *op. cit.*, p. 920 : « Insomma, per il Summonte il termine "archetypum" era veramente (...) l'equivalente latino allora corrente del nostro "originale autografo" ». En réalité, le sens technique du terme varie dans l'usage même de l'humaniste entre celui d'« original autographe » et celui de « prototype » (voir S. RIZZO, *Il lessico filologico degli umanisti*, s. l., Edizioni di storia e letteratura, 1973, p. 308 sq.).

²⁸⁴ Sur ces deux points, il convient de se reporter à l'examen complet que fit De Nichilo du manuscrit d'Avellino (M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 229, n. 26 sur le filigrane, dont nous sommes en mesure de confirmer qu'il correspond à Briquet, n. 12204, et p. 231, n. 32, sur la possible appartenance du manuscrit à Troiano Cavaniglia). La composition du manuscrit n'est pas régulière et la section contenant les *Hesp.* forme une unité codicologique de trois quaternions isolés des dix-sept quaternions suivants par un *bifolium* (*Ibid.*, p. 230, n. 30).

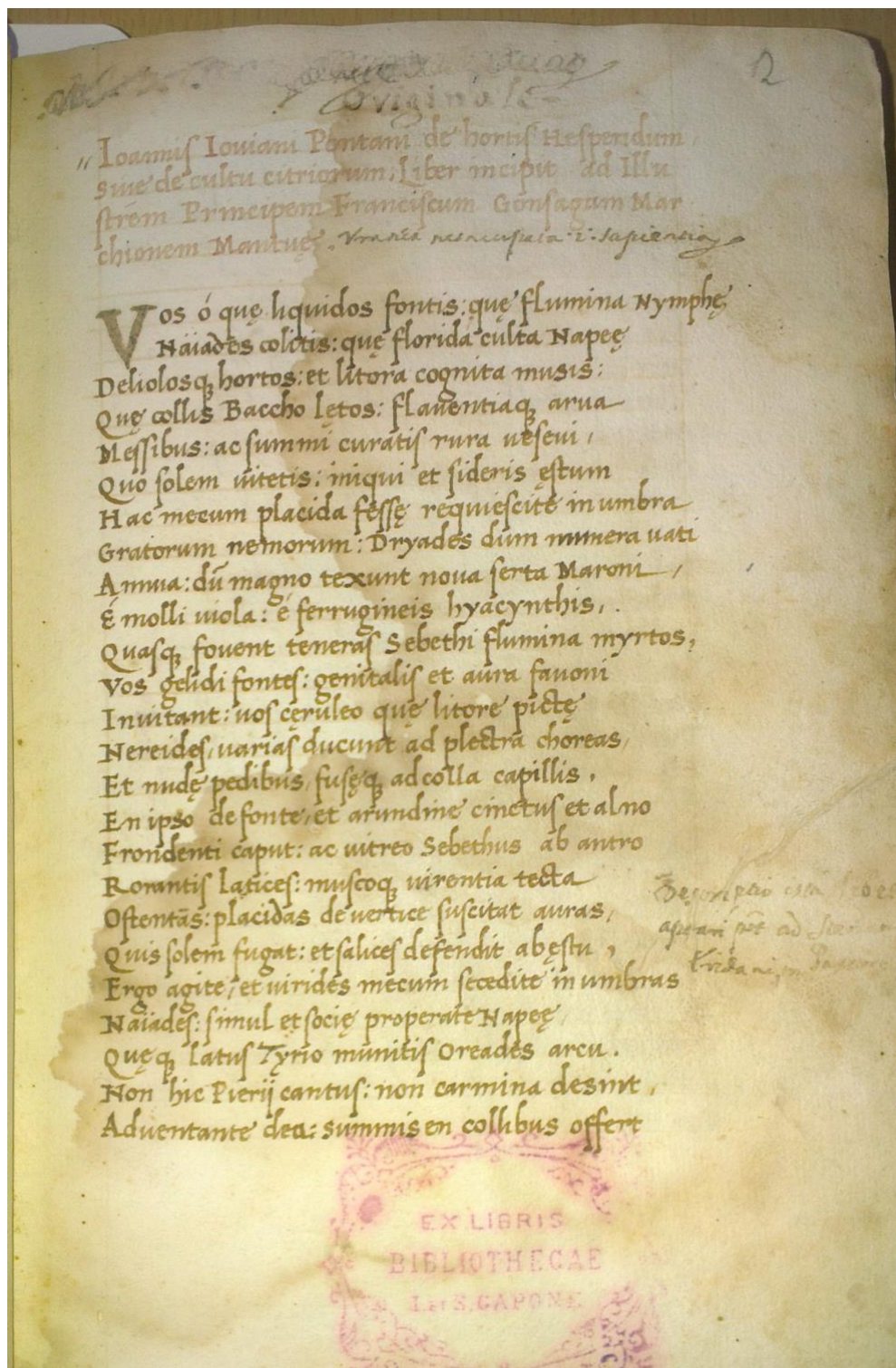


Fig. 2. Biblioteca provinciale di Avellino, Fondo Capone, ms. 3939 f. 2r.

L'ORTHOGRAPHE DE C

Nous admettrons, avec De Nichilo²⁸⁵, que l'orthographe de C est plus proche de l'orthographe de l'*archetypum* (=Γ) que celle qu'Alde imposait aux textes dans son imprimerie. Nous admettrons, en outre, qu'elle est en principe plus proche du texte de Γ que l'orthographe que Soldati crut bon de tirer de son expérience des manuscrits de Pontano. Aussi avons-nous établi l'orthographe du texte à partir de C. Voici donc la liste des variantes orthographiques que nous avons introduites à partir de C dans le texte de A1.

Livre 1		Livre 2	
C	A1	C	A1
1 fontis :	fonteis	4 pluris :	plureis
3 litora :	littora	5 partes :	parteis
4 collis :	colleis	13 assis :	adsis
6 sideris :	syderis	25 siluae :	syluae
10 hyacynthis :	hyacinthis	37 silua :	sylua
12 fauoni :	fauonii	42 hortensis :	hortenseis
13 litore :	littore	51 siluas :	syluas
18 rorantis :	roranteis	52 siluis :	syluis
20 quis :	queis	59 arctus :	artus
32 sidera :	sydera	65 honeri :	oneri
37 litora :	littora	83 honeret :	oneret
37 siluae :	syluae	88 recentis :	recenteis
39 deliciae :	delitiae	90 huberibus :	uberibus
47 grauis :	grauais	100 feruentis :	feruenteis
49 feretria :	pheretria	102 maurisiaque :	maurysiaque
52 precium :	pretium	105 himbris :	imbreis
53 litora :	littora	109 siluas :	syluas
69 lacrimis :	lachrymis	111 ualentis :	ualenteis
91 lacrimis :	lachrymis (A1e) ²⁸⁶	117 silua :	sylua
97 recentis :	recenteis	135 arctus :	artus
99 quis :	queis	168 arctus :	artus
100 lacrimas :	lachrymas	185 silua :	sylua
100 euntis :	eunteis	198 Neptunum :	Neptunnum
101 siluis :	syluis	198 litora :	littora
106 Gerione :	Geryone	205 coturnis :	cothurnis
109 siluas :	syluas	208 halga :	alga
110 siluas :	syluas	209 litore :	littore
111 quis :	queis	210 Neptunum :	Neptunnum
112 litora :	littora	211 lacrimis :	lachrymis
112 fontisque :	fonteisque	220 assitis :	adsitis
113 Tibride :	Thybride	227 litora :	littora
113 hudo :	udo	236 hymeneus :	hymenaeus
114 hospicio :	hospitio	249 Huberiore :	uberiore

²⁸⁵ M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 218-219.

²⁸⁶ A1e : *errata corrige* de l'édition aldine de 1505.

115 hymeneos :	hymenaeos	250 honerata :	onerata
117 silua :	sylua	257 hymeneus :	hymenaeus
118 Lestrygonios :	Laestrygonios	258 citherea :	cytherea
122 litora :	littora	261 siluis :	syluis
135 sollers :	solers	263 litora :	littora
146 auet :	hauet	266 hymeneos :	hymenaeos
146 himbre :	imbre	268 halga :	alga
148 Treicios :	Threicios	277 hiemi :	hyemi
149 Lychaonio :	Lycaonio	283 sidus :	sydus
151 Othrisii :	Othrysii	283 Aquari :	Aquarii
156 hiemes :	hyemes	284 Iccirco :	Idcirco
156 sidera :	sydera	286 hiemi :	hyemi
159 Iupiter :	Iuppiter	290 litore :	littore
163 uolantis :	uolanteis	292 neptunia :	neptunnia
166 thura :	tura	301 Sincerus :	Syncerus
172 silua :	sylua	305 litus :	littus
173 Afrorum :	Aphrorum	305 lacrimantur :	lachrymantur
176 siluis :	syluis	307 sidera :	sydera
179 sidera :	sydera	323 hudo :	udo
191 commictere :	committere	326 caera :	cera
200 Abdua :	Adua	328 haerba :	herba
207 hiemique :	hyemique	330 laeui :	leui
211 [Citherea] ²⁸⁷ :	Cytherea	336 litora :	littora
217 [silua] :	sylua	339 hubera :	ubera
218 [hymeneos] :	hymenaeos	367 crescentis :	crescenteis
219 [siluas] :	syluas	368 fragella :	flagella
227 [silua] :	sylua	387 uicta :	uitta
235 himbris :	imbreis	388 silua :	sylua
248 huberibusque :	uberibusque	388 litus :	littus
248 dulcis :	dulceis	393 siluam :	syluam
264 fragellum :	flagellum	402 uiciosum :	uitiosum
271 hubere :	ubere	402 fragellum :	flagellum
286 spaciis :	spatiis	420 quis :	queis
290 spaciis :	spatiis	425 haerbae :	herbae
291 haerbas :	herbas	426 himbribus :	imbribus
304 hieme :	hyeme	445 siluestrem :	syluestrem
308 male olentia :	maleolentia	459 mesopius :	mopsopius (Ale)
308 loti :	lotii	463 hiemes :	hyemes
312 sonantis :	sonanteis	464 derit :	deerit
320 haerba :	herba	488 himbres :	imbreis
322 elisios :	elysios	503 liquentis :	liquenteis
328 honeranda :	oneranda	511 reglisque :	regaleisque
337 dulcis :	dulceis	515 himbre :	imbre
339 tristis :	tristeis	516 spaciis :	spatiis
340 lacrimis :	lachrymis	517 concotta :	concocta

²⁸⁷ Les vers 209 à 231 du livre 1 ne figurent pas dans C : plutôt que d'adopter l'orthographe aldine, dans un souci de cohérence, nous nous fondons chaque fois que cela est possible sur l'usage de C dans les autres parties du poème.

341 litore :	littore	520 quis :	queis
342 dulcis :	dulceis	520 artis :	arteis
348 litora :	littora	521 quis :	queis
352 sidera :	sydera	522 silua :	sylua
358 litora :	littora	525 hudam :	udam
358 siluis :	syluis	526 parmesida :	permesida
374 grandis :	grandeis	534 siluis :	syluis
378 huberiore :	uberiore	546 Abdua :	Adua
385 silua :	sylua	568 Iccirco :	Idcirco
391 siluas :	syluas	571 litora :	littora
395 hyacinthus :	hyacinthus	582 quis :	queis
397 bacae :	baccae (A1e)		
408 siluas :	syluas		
415 arctus :	artus		
416 fluentis :	fluenteis		
420 uictam :	uittam		
441 sidere :	sydere		
450 ingentisque :	ingenteisque		
451 hibernis :	hybernis		
454 siluae :	syluae		
460 arentis :	arenteis		
460 himbre :	imbre		
461 hieme :	hyeme		
477 iccirco :	idcirco		
477 siluestri :	syluestri		
488 autumnno :	autumno		
492 saepis :	sepeis		
502 siluae :	syluae		
510 frondis :	frondeis		
526 spacium :	spatium		
555 himbrem :	imbrem		
557 silua :	sylua		
592 siluae :	syluae		
593 litus :	littus		
600 litora :	littora		

Parmi ces corrections, il s'en trouve un grand nombre que Benedetto Soldati avait incluses dans le texte de son édition. Ainsi, *litus* pour *littus* ; *lacrima* pour *lachryma* ; *silua* pour *sylua* et ses composés ; *sidus* pour *sydus* ; *hiems* pour *hyems* ; *hibernus* pour *hybernus* ; *himber* pour *imber* ; *huber* pour *uber* ; *iccirco* pour *idcirco* ; *haerba* pour *herba* ; *honus* pour *onus* et ses composés ; *Lycaonio* contre *Lychaonio* ; *sollers* pour *solers* ; *udus* pour *hudus* ; *Abdua* pour *Adua* ; *Iupiter* pour *Iuppiter* et enfin, *Afrorum* pour *Aphrorum* chez Alde. Nous avons, comme Soldati, restitué le pronom *quis* chaque fois qu'il était orthographié *queis* dans l'édition aldine. Enfin, Soldati corrigeait la marque d'accusatif masculin pluriel de troisième déclinaison en *-eis*

dans l'édition aldine par une terminaison en *-es*.

Notre édition s'éloigne d'abord de celle de Soldati en ce qu'elle corrige cette désinence aldine par *-is*²⁸⁸, selon la leçon du manuscrit d'Avellino. En outre, nous avons décidé d'adopter l'orthographe de C dans les cas suivants, où Soldati n'a pas modifié l'orthographe aldine : *hyacinthus*, pour *hyacinthus*²⁸⁹ ; *Gerion* pour *Geryon* ; *lestrigonius* pour *laestrygonius* ; *othrisius* pour *othrysius* ; *elisius* pour *elysius* ; *Citherea* pour *Cytherea*²⁹⁰ ; *treicos* pour *threicos* ; *feretria* pour *pheretria*²⁹¹ ; *fragellum* pour *flagellum*²⁹² ; *hymeneos* pour *hymenaeos*. Nous avons enfin privilégié la graphie *precium* pour *pretium* ; *hospicium* pour *hospitium* ; *spacium* pour *spatium* chaque fois que C la privilégiait²⁹³. Nous avons noté *i* les crases de *ii* à la fin de certains vers (1,12 et 308 ; 2,283), de même que dans *Diis*, et nous avons noté *e* la crase de *ee* dans *deerit*. Enfin, nous avons choisi d'orthographier *committere*, *artus* et *uitta* de la sorte : *commictere*, *arctus* et *uicta*, lorsque toutefois cette graphie insolite était utilisée dans C²⁹⁴. En revanche, le participe *concoctus* est écrit *concottus* selon C. Nous avons conservé les gémérations assimilatives suivantes : *assis* contre *adsis*, *assistis* contre *adsistis* et enfin, ce qui nous paraît un précieux vulgarisme, *pessos* contre *pexos*, cette seconde leçon étant une correction *ex ingenio* de Benedetto Soldati²⁹⁵.

Nous n'avons pas souhaité restituer les *s* à la suite du préfixe *ex-* comme le fait Soldati malgré la leçon de l'édition aldine, qui sur ce point est conforme à C : *exultat* (1,210 ; 436 ; 474 ; 2,541) ; *exuperans* (1,356 et 529) ; *exuperat* (1,476) ; *exultans* (2,140)²⁹⁶.

²⁸⁸ Soldati remarque pourtant que les terminaisons aldines en *-eis* recouvrent presque systématiquement une terminaison en *-is* dans les manuscrits de Pontano (G. PONTANO, *Carmina* ..., *op. cit.*, p. xciv).

²⁸⁹ Dans le *vat.lat.* 2738, autographe de l'*Urania*, aux f. 32 v. et 65 r., le mot *hyacinthus* est corrigé en *hyacinthus* par un trait oblique sous le *i*. Il n'est pas corrigé au f. 102 r.

²⁹⁰ Ces graphies nous semblent relever du penchant de Pontano à substituer le *i* au *y* dans les mots d'origine grecque, en dépit de sa connaissance du grec. Dennis Weh signale cette tendance dans les autographes de l'*Urania* (D. WEH, *Giovanni Pontanos Urania Buch 1*, *op. cit.*, p. 96-97).

²⁹¹ Les deux graphies précédentes ne sont pas celles des autographes de Pontano.

²⁹² Cette graphie est celle que Pontano utilise dans le *vat.lat.* 2738 (f. 11v. où l'on voit l'humaniste osciller entre deux orthographes). Sans doute est-elle issue, comme de nombreux traits de l'orthographe de Pontano, d'un rapprochement du latin avec la langue vulgaire, sur le modèle de *fragellare* (= « fouetter » en napolitain). Mais il est aussi probable que cette graphie lui ait été conjointement suggérée par le grec, comme le signale judicieusement Dennis Weh (voir D. WEH, *Giovanni Pontanos Urania Buch 1*, *op. cit.*, p. 98, n. 26), plus précisément, par le φραγγέλλιον (= « fouet ») de l'Évangile de saint Jean (2, 15). Pontano hésite, en tout cas, dans le *vat.lat.* 2738 entre l'une et l'autre graphie. Le rapprochement du vulgaire avec la langue grecque l'aurait à coup sûr décidé à adopter *fragellum* au lieu de *flagellum*, dans la ferme conviction qu'il était que certains traits des dialectes méridionaux provenaient directement du parler des colonies byzantines.

²⁹³ C'est-à-dire dans la majorité des cas. Cette orthographe est celle de Pontano (*Ibid.*, p. 99).

²⁹⁴ Le *vat.lat.* 2738 porte la preuve des hésitations de l'humaniste, qui corrige *artoo* en *arctoo* au f. 2v. et corrige de même *artus* en *arctus* au f. 63v. alors qu'il l'écrivait *artus* au f. 61v et l'écrit de nouveau *arctus* au f. 75r.

²⁹⁵ Pontano a tendance à assimiler, sur le modèle de la langue vulgaire, certains couples de consonnes en des gémées. Voir les exemples relevés par Dennis Weh (*Ibid.*, p. 98).

²⁹⁶ De la même façon, nous avons rejeté toutes les corrections ou étrangetés introduites par Soldati *ex ingenio* ou par inadvertance. Nous avons supprimé les assimilations de consonnes qui ne correspondaient à aucun témoignage et que Soldati avait appliquées d'après l'usage de Pontano dans d'autres manuscrits : *Autunnus*, *alunnus*, *sullime*, *sullato*. Pour la même raison, Soldati corrigeait en 2,263 *fulserunt* en *fulxerunt* selon une graphie courante des autographes de Pontano, qui est d'ailleurs celle adoptée par C en 2,65 ; 1,63 *triplici* pour *triplici et* ; 1,108 *ipsa* pour *ipse* ; 1,194 *defluat* pour *diffluat* ; 1,253 *sullime* pour *sublime* ; 1,353 *Aegocerontis* pour *Aegocerotis* ; 1,359 *hymettia* pour *hymetia* ; 1, 371 *minus* pour *munus* ; 1,394

En somme, l'orthographe de C, que nous avons adoptée de façon systématique, est fort proche des tendances orthographiques que Pontano a coutume d'adopter dans ses autographes. Nous dirions bien volontiers qu'il est également proche des hésitations dont l'humaniste fait preuve. Aussi n'avons-nous pas renoncé à inclure certaines graphies originales comme *arctus*, *uictam*, *pessos* ou *commictere*, qui semblent marquées au coin d'un certain vulgarisme et dont l'indétermination même révèle la présence sous-jacente de la langue parlée : *concotta*. Nous nous sommes permis de corriger l'oubli de la cédille à *haerba* dans C au vers 320²⁹⁷. Mais nous avons conservé les graphies *laeuis* (= *leuis*) et même *caera* (= *cera*), qui prennent une diphtongue entre le livre 1 et le livre 2²⁹⁸. Enfin, nous nous sommes autorisés à corriger selon les habitudes de C le passage omis dans ce manuscrit (1,209-231)²⁹⁹.

LES ERREURS DE L'ÉDITION ALDINE CORRIGÉES D'APRÈS C

Le texte de l'édition aldine comporte quelques erreurs, tout comme C. Il est donc loisible de les corriger l'un à partir de l'autre. Ainsi, C comporte un certain nombre d'erreurs de copiste dont la plupart sont bien identifiables³⁰⁰.

Livre 1		Livre 2	
A1	C	A1	C
85 candor :	candore	45 rorantibus :	rurantibus
196 nunc :	tunc	150 in ductus :	inductus
197 admittat et nil :	admittat mensibus et nil	213 ulnis :	ulmis
415 permeet :	permeect	234 passis :	pasis
419 tu :	in	325 alte :	alto
432 beata :	beta	325 impacto :	inpacto
467 sin :	sim	346 educta :	eductas
		379 coronent :	cororent
		402 ludat :	luda
		417 ut :	et
		511 et in :	et

myrrae pour *myrrhae* ; 1,493 *clipeis* pour *clypeis* ; 1,504 *fossa* pour *fossas* ; 1,562 *hortis* pour *horti* ; 2,9 *nomine* pour *numine* ; 2,50 *Vraniae* pour *Vranie* ; 2,63 *inuisus* pour *innisus* ; 2,74 *effundens* pour *effunde* ; 2,79 *illucet* pour *inuocet* ; 2,142 *diis* pour *dis* ; 2,140 *alunnis* pour *alumnis* ; 2,161 *syrius* pour *syrios* ; 2,174 *tenebris* pour *tenebras* ; 2,184 *solis* pour *foliis* ; 2,230 *niasaeio* pour *niaseio* ; 2,231 *pexos* pour *pessos* ; 2,277 *legenda* pour *tegenda* ; 2,339 *latet* pour *lactet* ; 2,372 *gluten* pour *gluten* ; 2,445 *uirtus* pour *uirus* ; 2,488 *frondes* pour *frondens* ; 2,567 *sullato* pour *sublato* ; 2,583 *baccas* pour *bacas*.

²⁹⁷ f. 7 r. le copiste de C, comme Pontano, oublie fréquemment les cédilles qui signalent une diphtongue.

²⁹⁸ Les deux orthographes sont en effet pratiquées à l'époque puisque les recommandations d'Alde suggèrent d'éviter la diphtongue : *Cera. sine diphtongo. libri ueteres, et Graeca consuetudo* (voir ALDE MANUCE, *Orthographiae ratio ab Aldo Manutio*, Venise, Paolo Manuzio, 1561, f. 14.)

²⁹⁹ Cette modification consiste dans les quatre corrections listées plus haut des vers 217 à 227 du livre 1.

³⁰⁰ Mauro De Nichilo rejette les erreurs qui ne se laissent pas identifier au premier coup d'œil comme des erreurs automatiques (voir M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 233-234). Nous ne sommes toutefois pas en accord avec son rejet de *et in* au livre 2, vers 511 des *Hesp.* (il nous semble en effet que c'est la leçon *et*, et non l'autre, qui est fautive du point de vue de la métrique), non plus qu'avec les raisons de son rejet de la leçon *si quae* au vers 2,525, qu'il nous importe de discuter parmi les variantes. C comporte en outre un certain nombre de fautes de copie (omissions de lettres et de vers, sauts du même au même) qui ont été corrigées par le copiste lui-même ou par un autre copiste. Ainsi : 1,545 *Coerulaque*, *uiridisque*, *alboque*, *insignis et aureo*. om. puis ajouté en marge ; 546 *uirenque* corrigé en *uirensque* ; 555 *stillant* om. puis ajouté en marg. ; 2,43 *rasra* corrigé en *rastra* ; 195 *et* om. puis ajouté en marg. ; *computus* corrigé en *comptus* ; 360 *cimine* corrigé en *crimine* ; 397 *oculis* corrigé en *oculisque*.

Quant à l'édition aldine, elle comporte les fautes typographiques suivantes, qui ne se retrouvent pas dans C et ont, pour certaines, été rectifiées dans l'*errata corrige* (A1e) de l'*editio princeps* :

Livre 1		Livre 2	
C	A1	C	A1
91 lachrymis :	lachhymis	23 despice	dispice
136 querelas :	quaerelas (<i>corr.</i> A1e)	30 garamantide :	garamatide (<i>corr.</i> A1e)
302 squalida :	sqnalida	68 diuum :	diuem
373 et :	et in	111 secerne :	se cerne
395 roseus :	reseus	228 meministis :	memenistis
398 purpureis :	pupureis	397 oculisque :	oculis
533 ministrant :	menistrant	411 sponte :	spote
		493 rafusa :	refusa (<i>corr.</i> A1e)
		505 acre :	are (<i>corr.</i> A1e)

Une de ces erreurs confirme l'importance du témoignage de C pour établir le texte du *De hortis Hesperidum*. Il s'agit, au livre 2, de la variante *diuum* qui fut corrigée à partir de la troisième édition aldine. A1 porte la forme *diuem*. La correction apportée par A3 ne satisfait pas Soldati et il la corrigea de nouveau en *diues*. Quoique l'une et l'autre conjecture paraissent également satisfaisantes dans le contexte, C permet avec certitude d'opter pour celle apportée par la troisième édition aldine, *diuum*.

OMISSIONS

Le texte de C est émaillé d'omissions dont les motifs sont divers. Il y a d'abord le simple saut du même au même, au livre 1, vers 545, corrigé par les soins, semble-t-il, du copiste de C. Il semble ensuite qu'à deux reprises le copiste ait rencontré des difficultés de lecture. Ce point permet d'ailleurs de supposer que C a été copié à partir de l'original d'auteur et non de la copie soignée, portant le texte définitif, qui fut envoyée à Alde. Il s'agit d'abord du vers 2,105, où le copiste a ménagé une réserve pour l'ensemble de la clause : *Funde himbris, inverge aquas, et fl[umina sicca]*. Cette clause n'a pas été complétée par les mains successives qui ont apporté des corrections au texte du *De hortis Hesperidum*. La seconde omission l'a été quant à elle. Il s'agit, au livre 2, vers 355, de la leçon suivante : *Cum primis ualid[is] nitatur surculus hast[is]*. Une seconde main a apporté les désinences plurielles. Cependant, l'édition aldine comporte des désinences au singulier : *ualida... hasta*. Nous suivrons, à l'égard de cette correction, l'avis de Mauro De Nichilo qui privilégie, avec raison nous semble-t-il, la leçon aldine.

Enfin, C ne contient pas les vers 209 à 231 du premier livre du *De hortis Hesperidum*. Ce

passage constitue manifestement un ajout de dernière minute de la part du poète, de Pontano qui dut intervenir une dernière fois sur son texte au début de l'année 1503, quelques mois avant sa mort et quelque temps après que l'apographe d'Avellino eut été écrit à partir de son exemplaire de travail.

LES VARIANTES

Il existe, en outre, entre l'un et l'autre témoin trois variantes qui appellent commentaire.

La première est la suivante (1,463-464) :

C	A1
<i>Pullulat ab radice, aut summo stipite, ramoue –</i>	<i>Pullulat ab radice, aut summo stipite, laetus</i>
<i>Effundit gemmas, turgenti et germine frondet.</i>	<i>Effundit gemmas, turgenti et germine frondet.</i>

Mauro de Nichilo semble admettre que les deux leçons se valent et que, en raison de la priorité de l'édition aldine eu égard au texte définitif, il convient de conserver la leçon *laetus*³⁰¹. Si l'on considère l'usage de Pontano en matière de versification, on constate que le substantif *ramus* comme l'adjectif *laetus* sont fréquemment employés en position finale du vers. *Laetus* a le défaut d'être mal accordé à *arbos* qui est ici sous-entendu. Mais Pontano eût été capable d'un pareil manque d'attention. Les raisons de De Nichilo pour disqualifier la leçon *ramoue* et expliquer que Pontano ait souhaité la corriger ne nous semblent pas toutes convaincantes. D'abord, il n'est pas vraisemblable que l'humaniste se soit effrayé d'un vers hypermètre, un effet qu'il emploie plus qu'aucun autre poète latin et parfois d'une manière bien moins correcte et motivée que dans ce vers. L'hypermètre sur *ramoue* accompagne en effet le mouvement d'effusion et il est conforme aux règles qui encadrent le dépassement du nombre de syllabes de l'hexamètre dactylique puisqu'il tombe sur un enclitique³⁰². D'autre part, dans la leçon de C, il y a lieu de croire que les deux verbes *pullulare* et *effundere* sont coordonnés par la particule *-ue* et non par la disjonction *aut*. De la même façon, dans A1, les deux propositions sont juxtaposées et non coordonnées par *aut*, autrement la virgule entre *stipite* et *laetus* n'aurait aucune raison d'être. Pontano a probablement voulu distinguer les scions verts, qui poussent sur le collet de l'oranger (*ab radice*) et jusqu'en haut de son tronc aux premiers embranchements (*summo stipite*), des bourgeons qui pointent sur les branches (*ramoue*). Il s'agit d'un effet visuel plus que d'une précision botanique car l'oranger a souvent le pied ainsi que l'embranchement couverts de rejetons. La leçon *laetus* n'ôte guère de sens à ce tableau,

³⁰¹ *Ibid.*, p. 237-239. Voir notamment la réflexion finale de l'auteur à la page 239. Il est bien sûr qu'on ne peut considérer que C soit le texte définitif des *Hesp.*

³⁰² Nous étudions cet effet au chapitre précédent sur la métrique, voir *infra*, p. 67.

elle le complète peut-être en lui adjoignant un motif lié à la personnification de l'arbre que Pontano apprécie particulièrement dans le *De hortis Hesperidum*. Mais c'est surtout en considération de la place de A1 dans le *stemma* qu'il convient de conserver à la leçon *laetus* la paternité de Pontano, quoique la leçon *ramoue* nous paraisse plus proche des tropismes de l'humaniste en matière de versification.

La seconde variante se trouve au livre 2, vers 302 :

C

A1

...extremos queritur Sincerus ad axes.

...extremos queritur Sincerus ad Anglos.

Dans C, la leçon *axes* a été ajoutée par-dessus une ancienne leçon, préalablement grattée, qui commençait par un *A* majuscule et était selon toute probabilité *Anglos*.

L'hésitation entre ces deux versions du vers remonte selon nous à Pontano lui-même et il n'est pas impossible qu'elle figurât déjà dans l'autographe³⁰³. Pietro Summonte conseillait en effet cette correction dans une note à l'édition des dialogues chez Sigismondo Mayr en 1507 : *ad Axes, non ad Anglos*³⁰⁴, prétendant qu'elle provenait de l'original autographe qui était en sa possession. L'une et l'autre leçon peuvent être appuyées par des précédents. *Axes* au spondée final est une habitude de Pontano dans ses poèmes astrologiques (*Ur.* 1,134 ; 2,305 ; 4,875 ; *meteo.* 733) mais on retrouve surtout le couple *extremos (...) axes* en même position chez Manilius (*astr.* 3,324 : *Quidquid ad extremos temet prouexerit axes*). L'expression *extremos (...) ad Anglos* peut aussi avoir été formé sur le modèle d'Horace, en un passage qui n'est pas sans évoquer le contexte d'exil dans lequel se trouve le vers du *De hortis Hesperidum* (*epist.* 1,1,45-46) : *Impiger curris mercator ad Indos / Per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignis*. Ajoutons en faveur de la leçon *Anglos* que, du point de vue de la versification, elle permet ce type de rime prisée entre la coupe et la clausule parfois appelée « rime léonine »³⁰⁵. Toutefois, *Axes* permet d'effacer une incohérence quant aux voyages de Iacopo Sannazaro, qui ne s'est jamais rendu en Angleterre – incohérence ou hyperbole géographique qui ne serait au demeurant pas la seule dans le passage. De Nichilo avance en effet, pour expliquer cette curieuse approximation géographique, des vers de Sannazaro datant de son exil en France

³⁰³ Il n'est pas rare, dans ses manuscrits, que Pontano revienne sur une leçon qu'il avait d'abord biffée.

³⁰⁴ Cette mention, citée par De Nichilo (M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 243) se trouve dans une liste de corrections à apporter aussi bien aux dialogues qui composent le volume qu'aux pièces publiées par Alde dans A1. Elle porte le titre : *Quae quidem loca sic Pontani ipsius manu emendata in eius archetypis leguntur* (G. G. PONTANO, *Pontani Actius de numeris poeticis et lege historiae ; Aegidius multiplicis argumenti ; tertius dialogus de ingratitude qui Asinus inscribitur.*, P. Summonte (éd.), Sigismondo Mayr, Naples, 1507).

³⁰⁵ Parce que : *Leonini dicuntur ad similitudinem leonis qui totam fortitudinem ac pulcritudinem specialiter in pectore et in cauda videtur habere. De Leonibus uersibus*, cité par G. LOTE, « Chapitre IV. La rime suffisante et la rime léonine la rime grammaticale », dans *Histoire du vers français. Tome II : Première partie : Le Moyen Age II. La déclamation. Art et versification. Les formes lyriques*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2013, p. 137-150.

d'octobre de 1501 au printemps de 1505 et qui évoquent les *flauos* (...) / *Britannos*³⁰⁶. D'autre part, De Nichilo ne rejette pas complètement la possibilité d'une invention de Summonte (qui, à plus d'une occasion, s'est rendu suspect au regard de la philologie pontanienne) dans le but de prendre Alde en défaut. Tout en admettant la double parenté pontanienne de ces variantes, comme dans le cas précédent, nous considérerons avec De Nichilo que cette rivalité entre Naples et Venise a pu pousser Summonte à abuser de l'autorité de l'autographe et nous privilégierons la leçon *Anglos* qui, à tous les égards, semble bien avoir été celle de Γ.

La dernière variante mérite encore quelque considération (*Hesp.* 2,524-526) :

C

A1

*Hoc sat erit nymphae sebethides. O mihi si quae,
E uobis si quae, nymphae sebethides, hudam
Benaci de fonte ferat pamesida laurum,*

*Hoc sat erit nymphae sebethides. O mihi siqua,
E uobis siqua, nymphae sebethides, hudam
Benaci de fonte ferat permesida laurum,.*

Malgré les remarques de Mauro De Nichilo³⁰⁷, il ne nous semble pas possible de défendre ici une autre leçon que celle de C. La leçon *siqua* de l'édition aldine ne peut convenir au sens du texte puisqu'il s'agit d'un ablatif singulier féminin.

³⁰⁶ Sannazaro, *El.* 2, 51, 13-16.

³⁰⁷ M. DE NICHILLO, « Apografo », *op. cit.*, p. 233-234.

ÉTUDE

REINVENTER UN GENRE POÉTIQUE : LA GEORGIQUE AU *QUATTROCENTO*

Nombreux sont les auteurs qui ont insisté sur la nouveauté du *De hortis Hesperidum*. Comme nous l'avons vu en introduction, Pontano était pour Francesco Asolani le premier poète depuis Virgile à avoir su illustrer selon le canon virgilien la poésie de l'agriculture³⁰⁸. Dans un essai sur les premiers poèmes didactiques consacrés à l'économie rurale, l'agronome et historien Filippo Re soulignait que le *De hortis Hesperidum* se trouvait être de fait le premier poème didactico-géorgique de l'époque moderne³⁰⁹. Plusieurs critiques, après Filippo Re, lui ont reconnu un rôle de premier plan tant dans l'imitation de son prédécesseur antique que dans la renaissance de ce genre. Pour Vladimiro Zabughin, le *De hortis Hesperidum* ainsi que le *Bombyx* de Ludovico Lazzarelli³¹⁰ inaugurent une série de « miniatures didactiques » dont la vogue est propre au XVI^e siècle³¹¹. Luigi Savastano tenait Pontano pour l'aîné des trois premiers auteurs de la « novella agricoltura italica » à la fin du XV^e siècle³¹². Walter Ludwig tient la triade de poèmes didactiques publiée par Pontano en 1505 comme les premiers exemples du genre à avoir bénéficié d'un destin éditorial³¹³. Enfin, Yasmin Haskell, dans une tentative de classification des poèmes didactiques de l'époque, considère Pontano comme le père du sous-genre qu'elle intitule « Renaissance Latin recreational georgic »³¹⁴.

Ces critiques ont en commun le fait d'attribuer au *De hortis Hesperidum* un certain caractère de nouveauté ou d'originalité au regard de sa forme littéraire. C'est parce qu'il est une illustration du genre de la géorgique et que de telles illustrations sont presque inexistantes au *Quattrocento* qu'il mérite d'abord d'être remarqué. C'est pourquoi nous avons choisi de commencer cette étude en nous posant la question du genre littéraire.

Le poème didactique reste de nos jours un objet littéraire qu'il est délicat d'apprécier. Il existe de nombreuses tentatives de classification qui se contentent le plus souvent de prendre

³⁰⁸ Voir *supra*, p. 16, où le texte d'Asolani est reproduit.

³⁰⁹ F. RE, *Della poesia didascalica georgica degli Italiani dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*, Bologne, Fratelli Masi e comp., 1809, p. 45 : « Ciò che torna in lode di questo uomo è che il detto poema, smarriti essendo come vedemmo que' di Bonafede e di Manfredi, è il più antico monumento che ci rimanga della Poesia didascalica dopo il ristoramento delle scienze. » Filippo Re, après de nombreuses recherches, avait renoncé à retrouver le poème de Paganino Bonafede, qui fut redécouvert et édité par la suite, voir *infra*, p. 117.

³¹⁰ Voir notre étude de ce poème, *infra*, p. 139.

³¹¹ V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento italiano da Dante a Torquato Tasso - : Fortuna - studi - imitazioni - traduzioni e parodie - iconografia*, Bologne, Zanichelli, 1921, vol. 2, p. 149.

³¹² L. SAVASTANO, « Contributo allo studio critico degli Scrittori agrari italiani. - Giovanni Joviano Pontano agrumicoltore, Antonio Venuto e Gregorio del Corno », *Annali della Reale Stazione Sperimentale di agrumicoltura e frutticoltura Acireale*, vol. 6, 1922, p. 77.

³¹³ W. LUDWIG, « Neulateinische Lehrgedichte und Vergils Georgica », dans L. Braun (éd.), *Litterae Neolatinae. Schriften sur neulateinischer Literatur*, Munich, Fink, 1989, p. 101.

³¹⁴ Y. HASKELL, « Work or Play ? Latin "Recreational" Georgic Poetry of the Italian Renaissance », *Humnaistica Lovaniensia*, vol. 48, 1999, p. 139-140.

en considération les poèmes de l'Antiquité³¹⁵. Il n'est pas inutile de rappeler, en guise d'introduction, quelques-uns des critères d'après lesquels les chercheurs ont trouvé bon de définir le poème didactique. À cet égard, l'inventaire de P. Toohey est d'une grande aide. Le succès de la poésie didactique serait dû selon lui aux quatre critères suivants³¹⁶ :

1. Une voix forte et persuasive. Ce premier critère recouvre tous les procédés d'adresse au dédicataire, qu'il s'agisse de tournures impératives ou exhortatives³¹⁷, de questions rhétoriques (du type : *Nonne uides...*) qui font ressurgir dans l'exposé la figure du poète. Il s'agit de tous les procédés de prise de parole que Volk désigne sous l'expression « teacher-student constellation »³¹⁸. Mais ce critère comprend aussi la présentation du poète par lui-même, qui doit en effet justifier de quelque manière sa posture de savant.

2. Une matière à l'intérêt frappant : le poète didactique met souvent en avant l'intérêt de sa matière et l'importance d'y consacrer son temps.

3. Une grande variété de procédés narratifs : la monotonie de l'enseignement contraint le poète à changer souvent de ton et à introduire des digressions dans son discours.

4. La simplicité conceptuelle de l'architecture : le plan du poème doit éviter les redites et les détours, il doit respecter l'ordre naturel de la science pour être le plus clair possible.

D'autres auteurs³¹⁹ ont souligné le fait que le poème didactique était une poésie consciente d'elle-même. Non seulement son auteur s'érige en *persona*, il joue un rôle dont l'importance est proportionnelle à la qualité du poème, mais le poème didactique, plus encore que l'épopée, est composé sous nos yeux³²⁰. Volk remarque également que Virgile réfléchit sans cesse, aux

³¹⁵ Les tentatives de classification que nous avons étudiées ont souvent pour ambition de sonder l'intention didactique de leur auteur. Ainsi, Effe divise les poèmes didactiques selon que leurs auteurs font preuve d'une intention d'instruction directe, comme Lucrèce, oblique, comme Virgile, ou simplement ornementale, comme Nicandre (B. EFFE, *Dichtung und Lehre : Unters. zur Typologie d. antiken Lehrgedichts*, 1. Aufl., München, Beck, 1977, p. 40-78). Atherton reproche à Effe de n'avoir pas tenu compte du degré de sérieux des poèmes dans son analyse (C. ATHERTON, *Form and content in didactic poetry*, Bari, Levante, 1998, p. xvi). C'est en effet une particularité propre à certains auteurs anglo-saxons (notamment C. ATHERTON, *Id.*, p. ix ; Y. HASKELL, « Work or Play ? Latin "Recreational" Georgic Poetry of the Italian Renaissance », *op. cit.* ; P. (Philip J.) THIBODEAU et P. (Philip J.) THIBODEAU, *Playing the farmer : representations of rural life in Vergil's Georgics*, Berkeley ; London, University of California Press, 2011 ; Toohey y cède lui-même quelquefois, P. TOOHEY, *Epic lessons : an introduction to ancient didactic poetry*, London ; New York, Routledge, 1996, p. 11, 15) que de considérer que les poèmes didactiques doivent être répartis entre « serious » et « non-serious poems ». Il ne nous a pas semblé pertinent de reconnaître un tel critère dans l'étude du *De horticis Hesperidum*.

³¹⁶ P. TOOHEY, *Epic lessons*, *op. cit.*, p. 15. Toohey admet en vérité un cinquième critère, tout en reconnaissant qu'il ne s'applique pas nécessairement à tous les poèmes : « A tension between play and instruction » (« here I am claiming as basic to much of this epic subgenre a disposition for play, but one which does not necessarily undermine the seriousness of the enterprise »)

³¹⁷ Pour une étude des formes impératives dans les poèmes didactiques antiques, voir C. ATHERTON, *Form and content in didactic poetry*, *op. cit.*, p. 78-91. L'une des conclusions possibles de cette étude est qu'on percevait autrefois dans la poésie didactique une incursion du discours populaire. Le tableau de la page 91 montre notamment comment les formes impératives deviennent de plus en plus fréquentes dans les vers des poètes didactiques de Lucrèce (une forme pour trente-trois vers) à Ovide (une forme pour 4 vers).

³¹⁸ K. Volk, *The poetics of Latin didactic : Lucretius, Vergil, Ovid, Manilius*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 246.

³¹⁹ Ainsi K. VOLK, *The poetics of Latin didactic : Lucretius, Vergil, Ovid, Manilius*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 246 ; C. ATHERTON, *Form and content in didactic poetry*, *op. cit.*, p. viii.

³²⁰ « Its composition is really simultaneous to its evolving », voir K. VOLK, *The poetics of Latin didactic*, *op. cit.*, p. 246.

côtés de son lecteur, à sa propre carrière de poète³²¹. Le poème didactique, qui met en scène son propre auteur, l'oblige à régler ses jeux de miroirs et à parler de lui-même, ne serait-ce que pour prouver qu'il est bien légitime à enseigner sa matière.

Armé de ces notions, nous avons privilégié une approche historique et l'échelle réduite de notre étude, qui en dépit que de quelques incursions vers le Moyen Âge et la pré-Renaissance limite tout examen approfondi au dernier quart du *Quattrocento* (1483-1505), nous permet de juger de ce que les contemporains de Pontano ont tenu pour des critères du genre géorgique et comment ils se sont entendus à les satisfaire et à les sublimer. La vogue européenne de ce genre au seizième siècle est indéniable et il semble que les *Géorgiques* de Virgile n'aient pas toujours été « the only example of didactic poetry that the world cares to read », comme on a pu l'écrire³²². Mais, au *Quattrocento*, peu d'auteurs se risquent encore à prendre pour modèle l'*ascreum carmen*. Il n'en allait pas de même de la bucolique. La bucolique disposait d'une tradition carolingienne. À la pré-Renaissance, elle avait attiré l'attention des trois couronnes toscanes par le jeu de masques qu'elle permettait. Au xv^e siècle, chacun s'y essaya et elle donna naissance à la pastorale européenne. Quant au dernier des trois genres virgiliens, l'épopée, on en composait de faciles spécimens qui reproduisaient les règles déduites de l'*Énéide*, à laquelle on avait même ajouté un treizième chant. Ce n'était pas le cas de la géorgique, que les humanistes eux-mêmes n'imitèrent pas avant la fin du xv^e siècle – qu'ils n'avaient tout du moins pas eu l'ambition de reproduire pour ce qu'elle était : un poème didactique consacré à la culture des champs, aux saisons et à la place de l'homme dans la nature.

Il semble que deux séries de difficultés se soient opposées à une recreation plus précoce du poème agronomique à l'époque de l'humanisme. La première tient à la nature ambiguë de la poésie didactique. La seconde, à la dévalorisation du monde rustique et de ses habitants (pris comme repoussoirs de grossièreté) par un moment de la civilisation qui fut urbain et dont les acteurs recherchèrent toujours la civilité et le raffinement les plus manifestes.

L'Antiquité n'avait guère été disserte sur les principes de ce genre littéraire et elle n'avait produit à son égard que les remarques incidentes de Servius et celles de Diomède³²³. Dans

³²¹ Sur le sujet, voir D. NELIS, « From Didactic to Epic: Georgics 2.458-3.48 », dans M. Gale (éd.), *Latin Epic and Didactic Poetry*, The Classics Press of Wales, Swansea, 2004, p. 73-107

³²² « L'unique genre de poésie didactique qu'on se soucie de lire » (W. Y. Sellar cité par M. L. LILLY, *The Georgic : a contribution to the study of the Vergilian type of didactic poetry*, Baltimore, J.H. Furst Co., 1917, p. 10).

³²³ Ces remarques s'appliquaient au genre géorgique et concernaient le poème didactique en général. Diomède, puisqu'il classait les différents genres poétiques en fonction de leur mode d'énonciation, accordait aux géorgiques une place particulière : celle du poème narratif, c'est-à-dire le poème dont le discours n'émane que de la personne du narrateur-poète (voir DIOMEDE et H. KEIL, *Artis grammaticae libri III*, Leipzig, Teubner, 1857, vol. I, p. 482) : *exegiticon est [scil. poematum] uel enarratium in quo poeta ipse loquitur sine ullius personae interlocutione, ut se habent tres georgici et prima pars quarti, item Lucreti carmina et cetera his similia. koivón est uel commune in quo poeta ipse loquitur et personae loquentes introducuntur, ut est scripta Ilias et Odysia tota Homeri et Aeneis Vergilii et cetera his similia*. Les humanistes, quoiqu'ils les citent fort peu, ne perdent pas un instant de vue cette définition lorsqu'il s'agit du poème didactique non plus que celle de Servius.

l'idée de Paolo Cortesi³²⁴, qui fut un grand théoricien du cicéronianisme au *Quattrocento*, en l'absence d'une véritable théorie générique, d'une *ratio scribendi*, il fallait recourir à l'observation des procédés utilisés par l'auteur qu'on s'employait à suivre³²⁵. Il s'agissait, bien sûr, de l'imiter le plus fidèlement possible mais aussi d'en tirer une leçon, de restituer à partir de son exemple les règles d'un style. Il n'existait que trois auteurs antiques dont les géorgiques avaient été conservés : Virgile, Columelle et Palladius, qui tous trois avaient versifié leurs préceptes agricoles. C'est la plus ou moins grande finesse dans l'observation de ces modèles qui distingue entre eux les premiers imitateurs scrupuleux des *Géorgiques* de Virgile. C'est aussi la marque d'une réflexion plus ou moins pénétrante sur les règles du genre.

En tant que sous-genre du poème didactique, la géorgique connut le soupçon qu'Aristote jeta sur l'œuvre d'Empédocle et sur la valeur poétique d'un poème réputé non mimétique et qui semble moins disposé à accueillir les *fabulae*³²⁶. Tous les auteurs de poèmes agronomiques du *Quattrocento* ne s'accordent pas sur les procédés qui concourent au savoir et si aucun, après l'exemple éclatant de Virgile, ne prétendrait renoncer aux *fabulae* dans un poème géorgique, il en est certains pour défendre des positions contraires à l'esprit humaniste en cherchant à diminuer l'emprise de la rhétorique et des élégances de la langue pour faciliter la compréhension des préceptes. Mais de telles positions se révèlent fort rares et nous aurons plutôt l'occasion d'en étudier la critique, en particulier chez Pontano, pour qui l'élégance de la langue comme les métaphores les plus richement filées et les procédés narratifs complexes

³²⁴ Sur Paolo Cortesi (1465-1510), on consultera l'article du *DBI* (R. RICCIARDI, « Cortesi, Paolo », dans *DBI*, 1983, vol. 29) et celui de l'*Enciclopedia machiavelliana* (L. BIASI, « Cortesi, Paolo », dans *Enciclopedia machiavelliana*, 2014) dont la bibliographie est plus récente. Les œuvres qui témoignent de son cicéronianisme sont son échange de lettres polémiques avec Ange Politien (E. GARIN, *Prosatori latini del Quattrocento*, Milan, Riccardo Ricciardi, 1952, p. 902-911) et son dialogue *De hominibus doctis*. Au sujet de ce dialogue, il faut lire l'étude lumineuse de Giacomo Ferraù qui précède son édition du texte (G. FERRAU, *Paolo Cortesi : De hominibus doctis*, Palermo, Il Vespro, 1979, p. 1-54 pour l'étude, qui comprend une biographie de Cortesi ; l'édition de Giacomo Ferraù est malheureusement très rare en France, on trouvera beaucoup plus facilement le texte du dialogue dans l'*editio princeps* du XVIII^e siècle, P. CORTESI, *Pauli Cortesii De hominibus doctis dialogus nunc primum in lucem editus cum adnotationibus. Accedit Auctoris vita [per Dominicum Mariam Mannum]*, Florence, Bernardus Paperinius, 1734). Il faut regretter que les actes du colloque de San Gimignano des 13-15 juin 1991 n'aient jamais vu le jour (il reste du compte rendu de cette journée, L. LANZA, « Paolo Cortesi e la cultura del suo tempo », *ASI*, vol. 149, n° 4, 1991, p. 959-964) mais certaines des communications ont fait l'objet de publications séparées (voir en particulier, R. CARDINI, « "Antichi e moderni" in Paolo Cortesi. », *La rassegna della letteratura italiana. ser. 8. no.3. 1991.*, vol. 8, n° 3, 1991, p. 20-28). Liliana Monti Sabia a prouvé qu'il n'existait aucune preuve de l'amitié de Paolo Cortesi avec Pontano, contrairement à ce que prétend notamment Ricciardi dans l'article du *DBI* (voir L. MONTI SABIA, « Un' amicizia fantomatica con Paolo Cortesi », dans L. Monti Sabia et S. Monti, *Studi su Giovanni Pontano*, G. Germano (éd.), Centro interdipartimentale di studi umanistici, Messine, 2010, vol. 2, p. 1201-1214). Il est néanmoins certain que le compliment de Cortesi à Pontano, qui fit du Napolitain le champion de l'imitation de l'euphonie virgilienne dans le *De hominibus doctis*, n'était pas fait pour déplaire à l'humaniste. Le fait que ce dialogue soit dirigé contre ceux qui prétendent séparer la rhétorique de l'écriture de l'histoire fait aussi penser que le dialogue *Actius* de Pontano puise son inspiration dans cette formulation du cicéronianisme de Paolo Cortesi, qui fit tant de bruit lors de sa divulgation sous forme manuscrite.

³²⁵ Voir P. CORTESI, *De hominibus doctis*, op. cit. p. 10. Selon Antonius : « Nec enim est aliud imitari, quam effingere praescriptam disserendi artem » Nous citons le dialogue dans l'*editio princeps* du XVIII^e siècle, qui est plus facile à trouver en France que celle de Giacomo Ferraù (G. FERRAU, *Paolo Cortesi : De hominibus doctis*, Palermo, Il Vespro, 1979).

³²⁶ Il s'agit bien entendu du problème posé à la poésie par la connaissance de la *Poétique* d'Aristote.

appartiennent de plein droit au poème didactique puisqu'ils contribuent à la transmission du savoir.

Mais le genre géorgique eût connu un succès plus prompt si les humanistes s'étaient découvert plus tôt une inclination pour chanter les mérites de la campagne et de l'agriculture. Il fallait pour cela que, derrière le *rusticanus*, repoussoir tout désigné du *uir splendidus* ou du courtisan que les traités moraux devaient décrire bientôt, pointât le profil du *colonus* ou de l'*agricola*, acteurs de la bonification des territoires. Les humanistes étaient acquis depuis longtemps à la beauté de la campagne bien ordonnée et à sa fécondité, encore fallait-il que le savoir agronomique fût valorisé parmi eux et qu'il se gagnât la faveur de leur encyclopédisme. Ce regain d'intérêt se fit jour dans la seconde moitié du *Quattrocento* et fut en particulier marqué par la redécouverte de Columelle et par la publication en 1472 chez Nicolas Jenson à Venise de l'édition *princeps* des *Scriptores Rei rusticae*³²⁷. Dès lors, nombreux furent ceux qui, dans le sillage de Giorgio Merula, étudièrent de façon approfondie les agronomes latins, dans un souci lexicologique et pour comprendre dans les moindres détails les coutumes de la civilisation romaine. Dans les années qui suivirent l'édition vénitienne, les commentaires des *Géorgiques* se multiplièrent. Après celui de Cristoforo Landino, qui était encore fortement marqué par l'allégorie médiévale, Pomponio Leto donna ses leçons sur les *Géorgiques* et produisit un commentaire du *De horti cultu* de Columelle. Politien commenta les *Géorgiques* en tant que poème rustique en l'associant à Hésiode, en 1483, après la lecture publique de sa silve *Rusticus*, que nous étudions ci-après. Vers 1485, Aurelio Lippo Brandolini (1454?-1497) donna à Rome un cours sur les *Géorgiques*. Antonio Mancinelli (1452-1505) publia son commentaire des *Géorgiques* à Rome en 1490³²⁸. Filippo Beroaldo (1453-1505) commenta l'ensemble du traité de Columelle. Au cours de la dernière décennie du *Quattrocento*, les premiers poèmes géorgiques virent le jour. Ils se ressentaient d'une connaissance précise non seulement de Virgile mais aussi de Columelle et faisaient la preuve d'une conception approfondie du genre géorgique. Le *De hortis Hesperidum* apparaît comme le « gioiello » de cette littérature naissante³²⁹ mais la réinvention du genre géorgique fut collégiale et s'élabora probablement dans les discussions des deux académies jumelles de la fin du *Quattrocento* :

³²⁷ *Scriptores rei rusticae*, G. Merula et F. Colonna (éd.), Venezia, Nicolas Jenson, 1472. Voir CIBN S-174 ; ISTC is00346000 ; Goff S346; IGI 8853.

³²⁸ Le commentaire de Mancinelli aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* parut pour la première fois à Rome en 1490 chez Eucharius Silber (ISTC iv00219500 ; IGI 10237).

³²⁹ Selon Vladimiro Zabughin qui esquissa au début du xx^e siècle les contours de ce sous-genre (V. Zabughin, *Vergilio nel Rinascimento italiano da Dante a Torquato Tasso - : Fortuna - studi - imitazioni - traduzioni e parodie - iconografia*, Bologne, Zanichelli, 1921, vol. 1, p. 149).

celle de Naples et celle de Rome. Angelo Colocci dut participer à la nouvelle conception du genre³³⁰.

Les auteurs de ces poèmes didactiques, prenant la mesure des différences qui existent entre l'agriculture de la Rome antique et celle de leur temps, percevaient de mieux en mieux l'exotisme de certaines plantes, ils décrivaient leur provenance, inventaient non seulement le mythe de leur création mais aussi celui de leur importation, de leur acclimatation. Cet intérêt pour le voyage des plantes allait bientôt trouver dans les grandes explorations une application propice. Les auteurs de la fin du *Quattrocento* entendaient ajouter aux propos de Virgile des plantes qu'il ne faisait qu'évoquer et qui, entre-temps, étaient devenues endémiques en Italie, comme les orangers, le crocus ou les palmiers. Bientôt, au *Cinquecento*, il s'agirait de la culture des haricots, des fèves, du chanvre, du cacao, de la pomme de terre, etc.

Pour étudier, dans le *De hortis Hesperidum*, la renaissance du genre géorgique, nous nous intéresserons tout d'abord à ces auteurs qui ont tenté avant Pontano de se saisir de l'héritage virgilien et de mettre en vers leur savoir agronomique.

OUBLI ET RENAISSANCE D'UN GENRE

Un exemple du genre géorgique au Moyen Âge : l'Hortulus de Walafrid Strabo

Le poème didactique d'argument naturaliste n'était pas inconnu au Moyen Âge. La connaissance botanique antique, qui était à cette époque transmise dans l'œuvre des compilateurs comme Isidore de Séville, Jacques de Vitry, Solin mais aussi dans le *Physiologus* ou chez Honorius d'Autun, est approfondie et posée dans une perspective médicale par le travail des moines cénobites, en Allemagne, par la *Physica* d'Hildegarde von Bingen et par l'œuvre d'Albert le Grand³³¹. Elle l'est, en Italie, par la célèbre école de Salerne. Les savants de cette époque ont parfois donné à leurs traités une forme versifiée. C'est ainsi que vit le jour le *Macer*

³³⁰ Au vrai, les conditions de naissance du *De hortis Hesperidum* sont fort proches de celle de l'*Urania*, qui, au début du dernier quart du *Quattrocento*, bénéficia de l'effervescence courtisane pour l'astrologie. L'histoire de cet enthousiasme été plusieurs fois retracée (B. SOLDATI, *La poesia astrologica nel 400*, Firenze, Le Lettere, 1986 ; M. RINALDI, « Un sodalizio poetico-astrologico nella Napoli del Quattrocento: Lorenzo Bonincontri e Giovanni Pontano », *Mene*, vol. 4, 2004, p. 221-243 ; M. RINALDI, « Sic itur ad astra » : *Giovanni Pontano e la sua opera astrologica nel quadro della tradizione manoscritta della Mathesis di Giulio Firmico Materno*, Napoli, Loffredo, 2002 ; M. RINALDI, « L'astrologia degli umanisti », dans *Il linguaggio dei cieli. Astri e simboli nel Rinascimento*, s. l., 2012, p. 73-89). L'*Urania* a bénéficié du modèle de Lorenzo Bonincontri et de Basino da Parma, comme le *De hortis Hesperidum* s'est certainement appuyé sur le travail de certains contemporains, voir *infra*, p. 139.

³³¹ L. MOULINIER, « Deux jalons de la construction d'un savoir botanique en Allemagne aux XIIe et XIIIe siècles : Hildegarde von Bingen et Albert le Grand », dans *Le Monde végétal (XIIe-XVIIe siècles). Savoirs et usages sociaux*, Paris, PUV, 1993, p. 89-105.

Floridus, attribué à Odon de Meung³³², l'œuvre médicale de Benedictus Crispus³³³ ou encore, dans un contexte italique et bien plus tardif, les couplets médicaux d'Othon de Crémone, transmis dans certaines éditions du *Regimen Salernitanum*³³⁴. Mais ces poèmes, botaniques plutôt qu'agronomiques, consistent en de simples préceptes versifiés qu'il faut exclure des poèmes inspirés par les *Géorgiques* de Virgile. Odon de Meung comme Othon de Crémone entendent avant tout exposer leur matière et ne se font guère les porte-voix d'une conception de la nature et des saisons propre à leur époque. Les couplets d'Othon de Crémone comportent d'ailleurs en guise de préface quelques réflexions sur l'intérêt de versifier un texte didactique : *Quoniam firmitus memoriae commendantur, quae metricè scripta sunt*.³³⁵ Ces couplets laconiques ne dépassent jamais une dizaine de vers et se limitent parfois à une formule concentrée en un seul hexamètre. Ils synthétisent les vertus médicales de la plante, mais ne donnent que de rares indications sur son aspect ou sur son parfum par exemple.

Mais il existe un poème médiéval qui ne le cède en rien aux poètes de la Renaissance et s'applique à suivre la leçon de Virgile parce qu'il n'est guère marqué par l'esprit utilitaire qui assèche le poème botanique au Moyen Âge. Il s'agit de l'*Hortulus* de Walafrid Strabo³³⁶, qui fut écrit dans le sillage de la Renaissance carolingienne et après la diffusion du capitulaire *De villis uel curtis imperii* à la fin du VIII^e siècle. Le Moyen Âge produisit alors son plus bel exemple d'un poème didactique dédié à l'horticulture. Walafrid Strabo (808-849) fait preuve

³³² Le *De uiribus herbarum*, traditionnellement appelé *Macer Floridus* d'après le nom figurant sur la plupart des manuscrits, est un poème en hexamètres qui décrit les vertus médicinales des plantes. Le poème fut brièvement attribué (à tort) au poète latin Aemilius Macer, contemporain de Virgile, dont Isidore de Séville dit qu'il composa des *carmina de auibus, de serpentibus et de herbis*. Cette attribution fut bientôt rejetée, notamment par Gaudenzio Merula, sur la foi d'anciens manuscrits qui portaient le nom d'Odon de Meung, mais encore parce que le *Macer* cite Pline, Dioscoride et qu'il se réfère à des plantes qui n'existaient pas en Europe avant que les Arabes ne les y importassent. L'éditeur scientifique du 19^e siècle, Johann Ludwig Choulant, signale plusieurs manuscrits présentant le nom « Odo Magdunensis », tout en précisant que cette attribution n'éclaire pas complètement la mention du nom « Macer Floridus », auquel Merula supposait des vertus en quelque sorte publicitaires (voir F. MACER, *De viribus herbarum*, L. Choulant (éd.), Leipzig, Leopoldi Vossii, 1832, p. 4). Le *De uiribus herbarum* a été extrêmement utilisé au Moyen Âge, on le retrouve dans un très grand nombre de manuscrits et il fut édité à Naples pour la première fois en 1477 (MACER FLORIDUS, *De viribus herbarum carmen*, Naples, Arnaldus de Bruxella, 1477). Pour une étude ambitieuse du texte et de sa réception, de sa tradition manuscrite et éditoriale et des compilations dans lesquelles il circulait, voir MACER FLORIDUS, *Der deutsche « Macer » : Vulgatafassung mit einem Abdruck des lateinischen Macer Floridus « De viribus herbarum »*, B. Schnell et W. Crossgrove (éd.), Tübingen, M. Niemeyer, 2003.

³³³ L'œuvre de Crispus ne s'organise pas, comme les deux autres auteurs que nous présentons dans ce paragraphe, en fonction des plantes dont il est question, mais selon leur posologie. Ces couplets ont été présentés, traduits et commentés dans J. STANNARD, « Benedictus Crispus, an Eighth Century Medical Poet », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, XXI, n° 1, 1^{er} janvier 1966, p. 24-46.

³³⁴ Ces couplets ont été édités par Choulant avec le *Macer Floridus* (voir F. MACER, *De viribus herbarum*, L. Choulant (éd.), Leipzig, Leopoldi Vossii, 1832, p. 157-177).

³³⁵ « Parce qu'elles sont plus solidement recommandées à la mémoire, les paroles écrites en vers. » *Ibid.*, p. 158.

³³⁶ Ce poème est édité par Choulant (*Ibid.*, p. 141-156) et quelques éléments biographiques sur ce moine sont présentés dans le même volume (p. 141-142) ainsi que dans W. STRABUS, *Le Petit Jardin*, L. Henri (trad.), Paris, Amédée Legrand, 1933, p. 9-28, qui contient aussi une traduction de l'*Hortulus* avec texte latin en regard. Pour une traduction plus récente, voir W. STRABUS, *Le jardinet*, A. Thérive (trad.), Paris, Jean-Paul Rocher, 2008. Cet auteur, connu de petits cercles de spécialistes, fut révélé au public par J.K. Huysmans dans l'*Oblat* et dans *A rebours* où il constitue l'un des ouvrages favoris de Des Esseintes. L'auteur était familier des textes de Dioscoride, de Pline, de Galien. Il put fréquenter abondamment les *Géorgiques* à Reichenau mais aussi à Fulda, à Spire, à Saint-Gall, dont les bibliothèques renfermaient des exemplaires. Selon Della Campana, il connaît également le *De medicina*, l'alphabet de Galenus, les *Vocabularia botanica de morbis* etc. (G. P. DELLA CAMPANA, « L'Hortulus di Walfredo Strabone (sec. IX) », *Scientia Venetum*, vol. 19, n° 132, 1969, p. 94).

d'un véritable esprit géorgique qui englobe dans ses préceptes une réflexion sur le travail de la terre et sur les saisons, une sensibilité de la nature dont ses successeurs semblent dépourvus. Ce moine bénédictin étudia à Reichenau sous la direction de Raban Maur, qui est à l'origine de la botanique germanique³³⁷. Il fut auteur de nombreux poèmes de dévotion, dont la célèbre *Visio Wettini*. L'*Hortulus* décrit les différentes simples que l'auteur cultive dans le jardin de l'abbaye de Reichenau. Ces descriptions révèlent une profonde connaissance du texte de Virgile, dont le moine a fait sienne la sensibilité, et son œuvre en conçoit une certaine distance à l'égard du finalisme abrupt du *Macer Floridus*.

L'*Hortulus* possède une préface de 18 vers suivie d'un propos général de 57 vers sur la culture des jardins, alors que les autres poèmes didactiques médiévaux sur la culture des simples, comme ceux que nous venons de citer, s'abstiennent de tout propos liminaire et commencent à enseigner *ex abrupto*. Cette préface de Strabo n'est pas une invocation à la manière de Virgile et sa simplicité ne doit pas grand-chose à l'introduction des *Géorgiques*. Mais elle use d'un vocabulaire tout virgilien³³⁸. L'auteur entreprend d'y décliner différentes typologies de terrains, avant d'annoncer que chacune est en mesure de fournir à l'homme les moyens de sa subsistance, pourvu seulement qu'il n'épargne pas son travail :

*Ruris enim quaecumque datur possessio,
[...]
Non negat ingenuos holerum progignere fructus
Si modo non tua cura graui compressa ueterno
Multiplices olitoris opes contemnere stultis
Ausibus assuescit, callosasque aere duro
Detrectat fuscare manus (...). (v. 4-12).*

« Quelle que soit la forme de ta tenure, [...] elle ne refuse pas sa production locale de plantes maraîchères, si seulement ton zèle n'est pas paralysé par la lourde paresse, s'il n'a pas pris le pli de négliger, par une stupide audace, les œuvres nombreuses du maraîcher et s'il ne refuse pas de noircir par le dur airain ses mains calleuses. »

Le genre géorgique réside dans cette opposition entre la rudesse du terrain et le travail de l'homme qui permet de l'amender et de lui faire donner du fruit. Mais le contexte a changé depuis les *Géorgiques* et il n'est pas question de choisir le terrain en fonction de ses caractéristiques, comme chez Caton, ou encore de déduire une production de la nature d'un

³³⁷ L. MOULINIER, « Deux jalons de la construction d'un savoir botanique en Allemagne aux XIIe et XIIIe siècles : Hildegarde von Bingen et Albert le Grand », *op. cit.*, p. 89

³³⁸ On retrouve ainsi dans les premiers vers les termes que Virgile utilise pour décrire la terre : *putris* (*Hortulus*, 5 ; *Georg.* 1, 44), *glarea* (*Hortulus*, 5 ; *Georg.* 2, 212). Walafrid Strabo place ses mots à l'exemple du Virgile des *Géorgiques*, ainsi : *Priapi* est en clausule (*Hortulus*, 3 ; *Georg.* 4, 111), comme *fœtus* (*Hortulus*, 6 ; *Georg.* 2, 327) *ueterno* (*Hortulus*, 10 ; *Georg.* 1, 124), *fama* (*Hortulus*, 15 ; *Georg.* 4, 286) ; *uligine* est au cinquième pied (*Hortulus*, 6 ; *Georg.* 2, 1284) ; comme *uallibus* (*Hortulus*, 5 ; *Georg.* 1, 374 ; 2, 485 ; 4, 277) ; *compressa* (*Hortulus*, 10 ; *Georg.* 4, 87) ; *contemnere* (*Hortulus*, 11 ; *Georg.* 2, 360) ; *aere* (*Hortulus*, 12 ; *Georg.* 1, 404 ; 3, 29 ; 3, 367 ; 4, 80) ; *puluere* (*Hortulus*, 14 ; *Georg.* 1, 101 ; 3, 171), etc. On ne trouve pour autant que peu d'expressions complètes empruntées à Virgile : un peu plus loin, *putres fungos* est tiré des *Géorgiques* (*Hortulus*, 40 ; *Georg.* 1, 392).

terrain et de son orientation, comme dans les *Géorgiques*. Le poème de Walafrid Strabo suppose qu'il n'est pas laissé à son lecteur le choix du terrain et qu'il cultive sans en être le propriétaire, comme dans un monastère : *Ruris enim quaecumque datur possessio* (v. 4), ce qui reflète une réalité lointaine de celle des propriétaires terriens de la Rome antique et qui se situe bien davantage dans l'esprit de vassalité du capitulaire *De uillis*. Il semble bien que Walafrid se soit inspiré de Virgile³³⁹ pour opposer au poète antique la réalité de son temps. De la même manière, le bon vouloir du cultivateur à se plier courageusement aux tâches fatigantes du jardin n'est pas sans évoquer le *durus labor* des *Géorgiques*³⁴⁰ ou le vœu de Virgile selon lequel le cultivateur ne doit pas rechigner à amender son champ³⁴¹. Mais la difficulté du travail de la terre chez Walafrid Strabo reflète plus encore l'esprit biblique dans lequel le moine envisage la culture du jardin. Cet esprit lui fait paradoxalement retrouver des accents hésiodiques³⁴² alors qu'il condamne le péché de paresse.

Au terme de cette préface, Walafrid affirme que sa connaissance provient non de ses lectures mais de sa propre expérience :

*Haec non sola mihi patefecit opinio famae
Vulgaris, quaesita libris nec lectio priscis,
Sed labor et studium, quibus otia longa dierum
Postposui, expertum rebus docuere probatis.* (v. 15-18)

« Je ne tiens pas ces préceptes de la seule croyance qu'on tire des avis répandus ni de la lecture sophistiquée des ouvrages antiques mais l'effort et l'application, que j'ai préférés à la longue oisiveté des jours, m'ont rendu expert en m'enseignant des techniques éprouvées. »

Cette affirmation peut faire songer à Palladius à qui il arrivait de fonder ses préceptes sur sa propre expérience. L'agronomie préfigure à cet égard la botanique et elle ne se départira pas de cette méthode qui consiste à mettre en avant l'expérience du cultivateur. Dans l'*Hortulus*, un texte de botanique quoiqu'il se présente sous les dehors d'un poème d'agriculture, l'intérêt de cette affirmation semble autant méthodologique que dramatique car elle introduit le propos de la partie suivante, intitulée *culturae initium*, où l'auteur, qui vient de conseiller à son lecteur de se retrousser les manches, se met lui-même en scène aux prises avec les travaux de printemps. L'autorité de son enseignement n'en est que plus manifeste aux yeux du lecteur. C'est une règle du poème didactique qu'applique Walafrid Strabo qui, ici, semblerait presque

³³⁹ Cf. *Georg.* 1, 50-53 : *Ac prius ignotum ferro quam scindimus aequor, / uentos et uarium caeli praediscere morem / cura sit ac patrios cultusque habitusque locorum, / et quid quaeque ferat regio et quid quaeque recuset.*

³⁴⁰ *Georg.* 2, 412.

³⁴¹ Cf. *Georg.* 1, 79-81 : *... arida tantum / ne saturare fimo pingui pudeat sola, neue / effetos cinerem immundum iactare per agros.*

³⁴² Sur la perception biblique de l'horticulture au Moyen Âge, voir l'article de J. DAUPHINE, « Du paradis terrestre », dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Centre Universitaire d'Etudes et de Recherche Médiévales d'Aix, 1990, p. 87-96.

tenir compte du premier des principes de ce genre que Peter Toohey avait identifiés et dont nous faisons mention en préambule : la voix du poète doit être forte et persuasive, l'auteur doit user des procédés qui mettent en avant sa personne comme locuteur mais aussi comme un maître à qui il convient de se fier. Walafrid Strabo préfère en outre sa propre expérience à la connaissance livresque : la progression de la connaissance botanique au Moyen Âge procéda d'initiatives individuelles. Ainsi, deux siècles plus tard, la même affirmation devait passer chez Hildegarde von Bingen, qui consigna ses propres découvertes de la flore germanique et de ses vertus dans sa *Physica*, mais aussi chez Albert le Grand lui-même pour le manifeste d'un véritable essor de l'observation dans la botanique germanique au Moyen Âge³⁴³.

Dans la partie suivante de l'*Hortulus* (v. 19-75), qui constitue pour le poème une sorte d'entrée en matière, le poète met donc à exécution, en se prenant pour modèle, les vertus du cultivateur qu'il a revendiquées. Il s'agit d'une illustration du propos qu'il tenait au paragraphe précédent. La présentation du cycle des saisons, de la transition entre l'hiver et le printemps, est l'occasion d'une peinture vivante qui ne manque pas d'ampleur ni de trouvailles³⁴⁴. Walafrid n'hésite pas à se mettre en scène lui-même devant le spectacle de son pourpris envahi par les herbes adventices. Comme le cultivateur de Virgile, Walafrid préconise d'agir dès les premières manifestations du printemps pour rendre à la terre un aspect cultivable et construire une butte pour ses cultures.

Il peut être intéressant de filer une comparaison entre l'*Hortulus* et la quatrième géorgique de Virgile. Bien que ce poème médiéval comporte un découpage thématique fort rigide qui le rapproche plutôt du *De insitione* de Palladius ou des versificateurs des siècles suivants, Walafrid Strabo fonda son projet, comme Columelle, sur le vers de la quatrième géorgique où Virgile appelle ses successeurs à chanter les jardins semblables à celui du vieillard de Tarente³⁴⁵. Mais son poème est aussi empreint de l'orientation miniaturiste que Virgile avait revendiqué dans les premiers vers de la quatrième géorgique³⁴⁶. Enfin, dans l'entrée en matière de l'*Hortulus*, Walafrid Strabo expose l'objet de son chant :

*Nunc opus ingeniis, docili nunc pectore et ore,
Nomina quo possim uiresque attingere tantae
Messis, ut ingenti res paruae orentur honore.* (v. 73- 75)

« Il me faut maintenant des facultés, une pensée et une éloquence dociles, pour pouvoir aborder les noms et les vertus de tant de plantes afin que cet humble sujet soit énoncé avec une sublime beauté. »

³⁴³ L. MOULINIER, « Deux jalons de la construction d'un savoir botanique en Allemagne aux XIIe et XIIIe siècles : Hildegarde von Bingen et Albert le Grand », *op. cit.*, p. 95.

³⁴⁴ Le poète qualifie par exemple l'hiver de « ventre de l'année » (*totius anni / uenter*, v. 19-20), voulant signifier qu'il consomme à lui seul le travail des trois autres saisons. Quant au printemps, il est la tête de l'année (*primum caput et decus mundi*, v. 25) ; il s'agit de la première saison que le monde ait connue (voir W. STRABUS, *Le Petit Jardin*, *op. cit.*, p. 32, n. 3).

³⁴⁵ *Georg.* 4, 147-148 : *Verum haec ipse equidem spatiis exclusus iniquis / praetereo atque aliis post me memoranda reliquo*

³⁴⁶ *Georg.* 4,3 : *Admiranda tibi leuium spectacula rerum.*

L'*Hortulus* n'est toutefois pas un épyllion comme la quatrième géorgique et il se prête moins que son modèle aux lectures allégoriques. On ne peut guère discerner de double sens que dans le portrait de la rose qui clôt le poème (v. 392-428). Partout ailleurs, l'*Hortulus* se contente de nourrir, par de brillantes comparaisons, les similarités entre les légumes du jardin et les événements du monde extérieur. Ces figures dévoilent souvent dans les simples du potager les caractères d'une œuvre fabriquée, d'un artefact. Par exemple, les lianes de la citrouille sont comparées à un travail de filage :

*Et uelut in fusum nentes cum pensa puellae
Mollia traiciunt, spirisque ingentibus omnem
Filorum seriem pulchros metantur in orbes,
Sic uaga tortilibus stringunt amenta catenis
Scalarum teretes inuoluuntque illico uirgas.
Viribus et discut alienis tecta cauarum
Ardua porticum uolucris superare natatu.* (v. 119-125)

« Comme les jeunes filles en filant tirent sur le fuseau leur poids de laine moelleuse et enroulent en de gros anneaux sur la belle bobine chaque série de fils, les boucles errantes de la citrouille s'accrochent en liens tortueux aux barreaux percés de l'échelle et, aussitôt, s'enroulent à eux. Pourvu qu'on les assiste, elles apprennent à dépasser les toits élevés des cloîtres profonds, en nageant dans les airs. »

Dès les premiers vers du poème, on apprécie la vigueur des images employées par le bénédictin et qui ne sont pas sans rappeler les fréquentes comparaisons que Virgile établit entre l'agriculture et la conduite des hommes, spécialement la conduite des armées et la guerre civile. Ainsi, Walafrid Strabo compare les feuilles de la citrouille à un bouclier (v. 100) ; dans la troisième partie du poème (*salvia*, v. 76-82), il compare la floraison, qui épuise la plante, à la corruption des générations qui est source de guerres civiles :

*Sed tolerat ciuile malum ; nam saeua parentem
Progenies florum, fuerit ni dempta, perurit,
Et facit antiquos defungier inuida ramos.* (v. 80-83)

« Mais elle endure une guerre intestine car la cruelle lignée des fleurs, si elle n'est point cueillie, consume son parent et, jalouse, elle fait périr les anciennes branches. »

Il apparaît d'après cette brève étude que Walafrid Strabo maîtrise assez les conventions du poème géorgique pour les exploiter à son profit et exprimer une conception du travail de la terre propre à son temps et à sa condition de moine. Pour cela, il s'appuie avec aisance sur le texte de Virgile, qu'il semble connaître parfaitement. Là est probablement le critère d'un poème géorgique authentique : il faut que le poète soit en mesure de donner au travail agraire une justification propre à son temps et qu'il le situe à l'égard des autres activités de l'homme comme dans un ordre cosmique. D'après nos recherches, il n'y a pas un auteur qui ait recouvré ou peut-être simplement recherché ces dispositions entre le IX^e siècle de Walafrid Strabo et le

Quattrocento d'Ange Politien. Mais il semble aussi que la concomitance de la Renaissance carolingienne, de la promulgation du capitulaire *De uillis uel curtis imperii*, ait encouragé la sensibilité du moine, comme la réforme agraire d'Auguste avait encouragé Virgile.

Pietro Crescenzi et Paganino Bonafede

L'histoire de l'agronomie européenne a été marquée, au tournant du *Trecento*, par l'écriture des *Ruralium commodorum libri XII* du juriste bolonais Pietro de Crescenzi³⁴⁷. L'œuvre est connue par plus de cent trente manuscrits, elle fut dédiée à Charles II d'Anjou et traduite en toscan, puis en français, sur la demande de Charles V, sous le titre *Le Livre des prouffitz champestres*. L'auteur entend se fonder sur les sources antiques autant que sur sa propre expérience. Cette revendication d'une expérience tirée de la pratique personnelle est, comme nous venons de le voir, une assertion fréquente dans la littérature agraire ou botanique au Moyen Âge et qui peut recouvrir plusieurs réalités. Pour Crescenzi, Palladius et Varron tiennent lieu de sources principales parmi les Anciens tandis qu'il puise, en les discutant plus volontiers, chez Mattheus Platearius, chez Albert le Grand ou dans le *Qanûn* d'Avicenne. Mais l'originalité de Crescenzi est d'appliquer l'enseignement de ses prédécesseurs tant au modèle de production économique de la villa qu'à la réalité agraire fragmentée de l'Italie. Le premier livre s'étend largement sur les vertus du lieu habitable, sur sa morphologie et son régime hydrique. Il comporte également un chapitre important sur le rôle du « père et seigneur de famille ». Il entend offrir des conseils adaptés tant à l'écologie du lieu qu'à l'économie de son propriétaire. Cette ambition marqua les premières géorgiques composées à la Renaissance : certaines, en mettant en scène ce morcellement, furent enclines à décrire un terroir limité, une culture ou une variété présentée comme une spécialité locale. D'autres, dont la vocation était moins monographique, se présentaient comme des œuvres tant à l'usage des princes qu'à la gloire de leur gouvernement, bénéfiques à l'agriculture de leur royaume.

Un demi-siècle plus tard, vers 1360, Paganino Bonafede, un compatriote de Pietro Crescenzi, produisit le premier poème didactique sur la culture des champs dans une langue

³⁴⁷ Sur Crescenzi, voir P. TOUBERT, « Crescenzi, Pietro de' », dans *DBI*, 1984, vol. 30, et la notice récente de Laurent Paya (L. PAYA, « Petri de Crescentijs ciuis bononiensis in commodum ruralium cum figuris libri duodecim », dans M. Jakob, *Des Jardins et des Livres*, Genève, Metis Press / Fondation Martin Bodmer, 2018, p. 142-143) qui présente quelques indications bibliographiques plus récentes, notamment la thèse de Jean-Louis Gaulin, sur l'apport de Crescenzi à l'agronomie médiévale (J.-L. GAULIN, *Pietro de' Crescenzi et l'agronomie en Italie : 12e-14e siècle*, Thèse de doctorat, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1990). Sur ce chapitre de l'histoire de l'agriculture, nous avons en particulier consulté M. AMBROSOLI, *Scienziati, contadini e proprietari : botanica e agricoltura nell'Europa occidentale 1350-1850*, Torino, G. Einaudi, 1992, p. 44-101. Pour le texte, puisqu'il n'existe pas à ce jour d'édition critique, si l'on ne peut consulter directement les manuscrits, Jean-Louis Gaulin (J.-L. GAULIN, « Sur le vin au Moyen Âge. Pietro de' Crescenzi lecteur et utilisateur des Géoponiques traduites par Burgundio de Pise », *Mélanges de l'école française de Rome*, vol. 96, n° 1, 1984, p. 95, n. 2) suggère de recourir de préférence à la version italienne de 1805 (P. de' CRESCENZI, *Trattato dell'agricoltura*, Milan, Società tipografica de' classici italiani, 1805, 3 vol.).

italique, le *Tesoro dei rustici*. Ce poème nous est conservé en deux versions différentes par un manuscrit de la *Biblioteca comunale* de Bologne (n. 3135) et par un autre, à la rédaction plus soignée et qui comporte cinq vers de plus, conservé à la *Bibliotheca corsiniana* (44.B.7) à Rome. Le premier des deux témoins fut redécouvert³⁴⁸ et édité pour la première fois par Ottavio Mazzone Toselli en 1830 dans ses *Origine della lingua italiana*³⁴⁹. Ludovico Frati, en 1915, publia ensemble les deux versions pour les confronter³⁵⁰. Le poème compte 865 hendécasyllabes dans sa version bolognaise et 870 dans la version romaine. Il est dépourvu d'ornements autres que celui du vers. Après un bref prologue où l'auteur présente son projet, et qui porte témoignage de la date de rédaction de l'œuvre (v. 1-14)³⁵¹, Paganino suit un plan tout à fait classique pour l'exposition de la matière agronomique. Ce plan fait songer à celui des *Ruralia commoda* de son compatriote, bien que l'analogie entre l'un et l'autre texte doive se limiter à cette organisation de la matière. Ainsi, il commence par traiter des différents types de terrains (v. 15 à 62) et de leur amendement (v. 63-80), avant d'enseigner la culture des céréales (v. 101-136), de la fève et du lupin (v. 149-172). Puis il traite de la culture de la vigne (v. 173-381), comment tailler, provigner et comment faire une marcotte. Paganino s'intéresse ensuite à l'arboriculture, en commençant par enseigner la culture de l'olivier (v. 382-507) puis celle des pommiers et des poiriers (v. 508-543) et les préceptes communs à la culture de l'amandier, du noyer, du noisetier, du prunier, du murier ou du figuier (v. 544-583). Il traite ensuite spécifiquement de la plantation du murier pour l'élevage du vers à soie (v. 584-639). Puis, il enseigne la culture de plantes utiles à la confection de différents objets : le saule (v. 640-662), l'osier (v. 663-680), la canne (v. 681-704). La dernière partie importante du poème contient l'exposé le plus technique, celui de la greffe de la vigne (v. 705-840) et de l'olivier (v. 841-858). Enfin, Paganino salue ses lecteurs et rend grâce à Dieu (858[9]-865[70]). Dans ses derniers vers, il prend soin de spécifier que son enseignement se fonde sur des choses apprises et éprouvées par lui-même :

*Ora tute le cose in questo ho dicte
E che son qui notate e scripte
Tute quante sono certe e proate,
E corette e regolate
Per Paganin da Bona fè [v. 858-86]*

« J'ai maintenant tout dit dans cet ouvrage et ce que j'y ait écrit et fait connaître est en tout point certain et éprouvé, correct et bien ordonné par Paganino Bonafede »

³⁴⁸ Le poème était réputé perdu. Voir G. SANSONE, « Bonafede, Paganino », dans *DBI*, 1969, vol. 11 ; F. ZAMBRINI, *Le opere volgari a stampa dei secoli XIII e XIV*, Bologne, N. Zanichelli, 1884, p. 187.

³⁴⁹ O. MAZZONI TOSELLI, *Origine della Lingua Italiana*, Bologne, Tipografia e Libri della Volpe, 1831, p. 223-276.

³⁵⁰ L. FRATI, *Rimatori bolognesi del trecento*, Bologne, Romagnoli-dall'Acqua, 1915, p. 94-157.

³⁵¹ Sauf indication contraire entre parenthèses droites, nous citons les vers du manuscrit de Bologne édité par Frati.

Le fait de revendiquer une expérience directe de la matière qu'il enseigne nous semble ici en particulier, comme chez Walafrid Strabo, l'un des premiers éléments du poème didactique d'argument agronomique, qui permet d'asseoir l'autorité du poète et de justifier son enseignement. Sa mise en scène en particulier doit retenir l'attention.

Le plan suivi par Paganino en quelques centaines de vers est une épure de celui des immenses *Ruralia commoda*. Il respecte en effet le schéma suivant :

- considérations sur le terrain (*Rur.* lib. 2 ; *Tesoro*, v. 15-80) ;
- cultures céréalières et plantes fourragères (*Rur.* lib. 3 ; *Tesoro*, v. 101-172) ;
- culture de la vigne (*Rur.* lib. 4 ; *Tesoro*, v. 173-381) ;
- culture des arbres fruitiers (*Rur.* lib. 5 ; *Tesoro*, v. 382-583).

Ce plan peut être superposé, avec plus ou moins de succès ou d'adaptations, à la plupart des œuvres agronomiques latines : Caton, Varron, Columelle et même aux deux premiers livres des *Géorgiques* de Virgile. Pourtant, il semble ici acquérir une certaine fixité que nous retrouverons dans les poèmes suivants. Une autre particularité de ce plan est le report du propos sur la greffe de la vigne. Cette analepse que rien ne semble justifier, nous la garderons en mémoire : elle est en effet l'un des caractères du plan du *De hortis Hesperidum*.

Le *Tesoro dei rustici* ne montre pas d'autre parenté avec les *Ruralia commoda* que la structure de son exposition. Il ne paraît donc pas nécessaire que Paganino ait connu l'œuvre de son compatriote. Plutôt que l'ambition encyclopédique de Crescenzi, son poème évoque l'idée d'un savoir réduit à sa portion congrue : l'expérience personnelle d'une agriculture régionale, adressée à un public local, pratiquée à des fins personnelles. L'usage du dialecte bolonais qui paraissait d'emblée nécessiter quelque éclaircissement, comme le prouve la seconde rédaction du texte dans le *codex corcirianus*, est aussi tout à fait caractéristique d'une tendance du poème ou du traité d'agriculture renaissant à manifester son appartenance à un territoire. Tous ses caractères expriment son autochtonie : aussi bien sa langue que sa rudesse et même la spontanéité de son apparition dans le paysage de la littérature agronomique. Le *Tesoro* est de ce point de vue fort comparable à l'*Opusculum* d'Antonio Venuto, le premier traité d'agronomie en dialecte sicilien, publié à Naples en 1513 et qui entend exposer une pratique de l'agriculture ancrée dans des réalités locales, c'est-à-dire siciliennes³⁵². Comme les premières villas de plaisance jusqu'au début du *Cinquecento* combineront demeures de plaisir et *hortus*

³⁵² A. VENUTO, *De agricultura opusculum*, Naples, Sigismondo Mayr, 1516. L'ouvrage napolitain a fait l'objet d'une édition diplomatique : R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto: edizione diplomatico-interpretativa*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2008.

familiaris, la littérature agraire à la Renaissance restera tiraillée entre une tendance à l'universalisme encyclopédique et le désir de manifester son ancrage régional.

Reflets de la littérature géorgique dans des textes d'un autre genre

Comme le remarquait V. Zabughin, les *Géorgiques*, bien qu'on tardât à les imiter pour ce qu'elles étaient, furent mises à profit dès Dante pour composer des églogues³⁵³. L'auteur relève également un goût agreste dans le « vérisme à la hollandaise » des *Adolescentia* de Battista Spagnoli. Il se trouve que les auteurs de certaines bucoliques, dans la deuxième moitié du *Quattrocento*, se plaisaient à inclure dans leurs vers des descriptions savantes des travaux agricoles. C'est le cas des *Églogues* de Pontano, qui, au demeurant, sont contemporaines de l'écriture du *De hortis Hesperidum*. Vera Tufano révèle, dans sa thèse de doctorat, l'abondance des emprunts que Pontano fit à la tradition géorgique dans ses églogues³⁵⁴. Elle met en évidence le lien que fait Pontano, dans le passage métapoétique en clôture de l'églogue *Lepidina*³⁵⁵, entre le genre géorgique et le territoire napolitain, où Virgile composa son poème. Il y emploie même des termes techniques non virgiliens, comme « marra » (qui se trouve aussi au vers 283 du livre 1 du *De hortis Hesperidum*) qu'il a empruntés à Columelle³⁵⁶.

Mais l'intérêt déjà bien prononcé chez Pontano pour les conditions concrètes de l'activité rurale se manifeste plus tôt encore chez d'autres auteurs, comme Tito Vespasiano Strozzi. Zabughin qualifie même d'églogues géorgiques les trois pièces conservées de son *bucolicon liber*³⁵⁷. Le poète y présente le vieillard Chronidon chargé par deux jeunes gens, Orionus et Zephyrinus, de départager leur *placida discordia* (1,5) en leur faisant savoir laquelle des saisons de l'année est la plus digne de louange : l'hiver ou l'été. Chronidon décrit alors les quatre saisons en esquissant un calendrier des travaux agrestes sous forme de petits tableaux vivants et de descriptions pittoresques. Il affirme parler « par touches » (*carptim*, 1,99). Il divise

³⁵³ V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento italiano da Dante a Torquato Tasso - : Fortuna - studi - imitazioni - traduzioni e parodie - iconografia*, Bologne, Zanichelli, 1921, vol. 1, p. 246.

³⁵⁴ C. V. TUFANO, *Le Eclogae di Giovanni Pontano*, Napoli, Università degli Studi di Napoli « Federico II », Eberhard Karls Universität Tübingen, 2009, voir sur la *Lepidina*, p. 39, n. 79 ; p. 62, n. 126 ; p. 75, n. 53 ; p. 82, n. 176 ; p. 93, n. 221 ; p. 101, n. 252 ; p. 105, n. 260 ; p. 110, n. 280 et 281 ; p. 191, n. 297 ; p. 116, n. 306 et 307 ; p. 135, n. 359 ; p. 138, n. 367 ; p. 141 ; p. 147 ; p. 154, n. 418 ; p. 166, n. 443 ; p. 181, n. 493 ; p. 182, n. 497 ; p. 187 ; p. 185 ; p. 191 ; p. 192 ; p. 222 ; p. 227 ; p. 247 ; p. 259 ; p. 260 ; sur *Meliseus*, p. 271 ; p. 287, n. 18 ; p. 288 ; p. 289 ; p. 292 ; p. 299 ; p. 315 ; p. 317 ; p. 321 ; p. 326, n. 113 ; p. 331 ; p. 342 ; p. 346 ; sur *Maeon*, p. 351 ; p. 376 ; sur *Acon*, p. 378 ; p. 380 ; p. 383 ; p. 384 ; p. 411 ; p. 412 ; p. 413 ; p. 415 ; p. 420 ; p. 426 ; p. 428 ; p. 431, n. 106 ; p. 435 ; sur *Coryle*, p. 436 ; p. 439 ; p. 450, n. 14 ; p. 451 ; p. 463, n. 45 ; sur *Quinquennius*, p. 499, n. 23. Voir également le livre que Vera Tufano a tiré de sa thèse (C. V. TUFANO, *Lingue tecniche e retorica dei generi letterari nelle Eclogae di G. Pontano*, Naples, Loffredo Iniziative Editoriali, 2015).

³⁵⁵ Pont. *Lepidina*, 7, 23-7.

³⁵⁶ C. V. TUFANO, *Eclogae*, op. cit., p. 297.

³⁵⁷ V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento*, op. cit., p. 246. Il est regrettable qu'il n'existe encore aucune étude sur les belles églogues de Tito Vespasiano Strozzi, qui furent rescapées d'une production plus ample et éditées par Joseph Fögel et Ladislav Juhász (T. V. STROZZI, *Titus Vespasianus Strozza. Borsias, fragmenta. Bucolicon liber*, J. Fögel et L. Juhász (éd.), Leipzig, B.G. Teubner, 1933).

soigneusement les types de terrain que la géorgique a pour objet : *terra aranda* (1,63-4), *terra florea* (1,65-7) et *terra pastoritia* (1,70-2). L'éloge des saisons, un thème qui se prête au chant amoebée, semble recouvrir ici une épaisseur supplémentaire dans la ressemblance de Chronidon, ce chanteur du temps, au vieux Silène de la 6^e églogue de Virgile³⁵⁸. Il est l'occasion d'un dépassement du genre de l'églogue au moyen d'un savoir plus efficace, plus circonstancié et tiré d'une fréquentation approfondie des auteurs agronomiques de l'Antiquité. Par bien des aspects, le *bucolicon Liber* de Strozzi préfigure la remarquable éclosion de connaissances dont témoigne la silve *Rusticus* d'Ange Politien, sans que ni l'un ni l'autre texte ne soit encore tenté d'envisager la matière géorgique dans la perspective didactique de Virgile.

La silve Rusticus.

Composée en 1483 par Ange Politien à l'adresse des élèves du *studio* de Florence, la silve *Rusticus* est une prolusion destinée à introduire un enseignement sur les *Géorgiques* de Virgile et sur les *Travaux et les Jours* d'Hésiode³⁵⁹. Jusqu'alors, les humanistes avaient imité les *Géorgiques* en s'épargnant l'embarras de discourir sur ce genre mal défini. Ils avaient pour cela fait usage du cadre de l'églogue, dont les règles étaient bien connues. Maffeo Vegio avait également utilisé les *Géorgiques* à des fins satiriques³⁶⁰. Il est certain que le *Rusticus* faisait de ce point de vue un pas supplémentaire vers la recreation du genre. Elle faisait chatoyer, d'une manière tout à fait virtuose, la variété d'un savoir sous-jacent, à portée de main. Toutefois, dans son rôle de *praelectio*, pour susciter l'appétence des disciples, elle se retenait tout juste de le divulguer pour de bon. Elle restait une silve, une poésie savante et dont la valeur ne pouvait être totalement abstraite de sa circonstance. En aucun cas elle ne souhaitait se hisser à la valeur d'une « poésie des choses » capable d'assigner à l'homme une place au sein de la nature.

Dans les premiers vers déjà, la prolepse du complément verbal, qui permettait de présenter au lecteur, à la manière de Virgile, le sujet du poème³⁶¹, ne présentait guère la matière d'un enseignement :

Ruris opes saturi, gnauoque agitanda colono
Munera [...] [v. 1-2]

³⁵⁸ V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento*, op. cit., p. 246. L'auteur cite également, comme exemple d'*ecloga georgica*, la cinquième églogue de Fausto Andrelini (ibid. p. 273, n. 102).

³⁵⁹ La silve *Rusticus* a fait l'objet d'abondants commentaires. Nous nous sommes appuyés essentiellement sur l'édition commentée de Perrine Galand Hallyn (A. POLITIEN, *Les Silves*, P. Galand-Hallyn (éd.), Paris, les Belles Lettres, 1987) et le chapitre qu'elle dédie à ce poème dans *Le Reflet des Fleurs* (P. GALAND-HALLYN, *Le Reflet des fleurs*, Genève, Droz, 1994, p. 485 sq.), sur le commentaire suivi de Francesco Bausi (A. POLITIEN, *Silvae*, F. Bausi (éd.), Florence, L. S. Olschki, 1996) et sur la lecture d'Attilio Bettinzoli consacrée à Politien dans le *Daedalus iter* (A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter : studi sulla poesia e la poetica di Angelo Poliziano*, Florence, L. S. Olschki, 1995, p. 273 sq.).

³⁶⁰ M. VEGIO, *Pompeana, Epigrammata in rusticos. Conuiuium Deorum*, Milan, Ioannem de Castiliono, 1521, n. p.

³⁶¹ Pour l'usage que fait Politien de cette façon de présenter son thème, voir A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter*, op. cit., p. 290.

« Le travail de la campagne grasse, les présents que fait naître l'agriculteur empressé [...] »

Ce vers exprimait avec concision le principal thème du genre hérité d'Hésiode en suggérant que la campagne grasse et profitable ne l'est que par l'activité diligente des agriculteurs. Mais elle ne portait pas à la connaissance du lecteur la discipline que Politien se donne à charge d'enseigner, comme le faisait Virgile en divisant, si l'on suit le commentaire de Servius, sa matière complète en quatre domaines³⁶². Ainsi, Politien semblait rappeler que cette silve n'était qu'une prolusion, une *praelectio*, un méta-poème, soit un poème sur le genre même et non sur les objets dont celui-ci a coutume de traiter.

Les vers suivants (v. 4 à 16), loin de s'appuyer sur l'invocation préliminaire des *Géorgiques*, constituent une scène typique de la poésie pastorale. Ils contaminent en effet deux églogues virgiliennes, la 2^e et la 6^e³⁶³, où il est justement question du vieillard d'Askra, Hésiode, père de la poésie géorgique. Mais il nous semble qu'au-delà de ces reflets lexicaux il est possible de retenir également l'influence en quelque sorte scénographique de la 7^e églogue³⁶⁴. En effet, ce dernier poème donne une importance particulière au *locus amoenus* où est allongé le poète, par l'usage de l'adverbe de lieu et son anaphore en tête de vers. Dans la silve de Politien, c'est Virgile lui-même, plutôt que Daphnis dans la 7^e Eglogue ou Linus dans la 6^e, qui joue le rôle du modèle des modèles et invite le poète à reprendre le chant du vieillard d'Askra. La forme de ce prologue, qui, comme ses sources le confirment, présente un caractère bucolique évident, se laisse justifier par la proximité opportune entre la géorgique et l'églogue, qui avait déterminé certains rapprochements entre les deux genres à cette époque, comme le montrent les églogues de Tito Vespasiano Strozzi ou celles de Fausto Andrelini que nous évoquions plus haut, une proximité que les Anciens eux-mêmes avaient mise à profit puisque déjà la 5^e églogue de Calpurnius Siculus figurait le vieillard Micon en train de donner une série de conseils sur l'agriculture³⁶⁵. Et l'on admettra volontiers que la peinture du *locus amoenus* dans la 7^e de Virgile où est allongé le poète qui s'apprête à chanter, aux vers 7 à 16, ne jure pas aux côtés de l'éloge de la vie champêtre – un thème épicurien que Virgile avait érigé en symbole du genre géorgique – qui commence au vers 17 de la silve³⁶⁶. Mais ce travestissement bucolique permet

³⁶² Voir, à ce sujet, notre commentaire des vers 1 à 5 du *De hortis Hesperidum*, *infra*, p. 363.

³⁶³ L'on constatera d'indéniables ressemblances entre ces vers et les v. 37-38 de la 2^e églogue ainsi que les v. 67-73 de la 6^e, comme le montre Francesco Bausi (A. POLITIEN, *Silvae*, *op. cit.*, p. 46). Ce dernier évoque en outre la ressemblance de ce prologue avec certains passages des églogues de Calpurnius Siculus (notamment, 4, 58-63) et de l'*Arcadie* de Sannazaro (*Arc.* 10,13-20). Ces références sont également mentionnées dans A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter*, *op. cit.*, p. 288.

³⁶⁴ Cf. Virg. *Buc.* v. 7, 8-13.

³⁶⁵ Comme le rappelle Francesco Bausi (A. POLITIEN, *Silvae*, *op. cit.*, p. xxvii).

³⁶⁶ A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter*, *op. cit.*, p. 290 déclare qu'il s'agit d'une sphère contiguë à l'éloge de la vie champêtre.

surtout de distiller un propos métopoétique où Politien semble se placer dans la filiation de Virgile, qui s'était lui-même présenté comme le successeur d'Hésiode.

Pourtant, Politien, tout en maîtrisant à merveille le genre de la géorgique, n'entend nullement en écrire une. La forme d'imitation qu'il pratique ici privilégie l'écho, elle fait résonner les formes mais ne cherche pas à leur donner un nouveau contenu. Pour Attilio Bettinzoli, la teneur idéologique qui soutient ce poème n'est pas géorgique mais pastorale, il s'agit en effet pour Politien de présenter son utopie arcadienne sous les dehors réels de la Florence de Laurent le Magnifique³⁶⁷. Il cite, en exemple de *moto* arcadien, le vers 329 : *semper amor, semper cantus, et fistula cordi est*.

Mais la peinture de cette Arcadie est d'une richesse tout à fait saisissante et qui semble secondée par un sens de l'observation et un goût pour les conditions de la vie rurale étonnants. Comment ne pas être saisi en effet lorsqu'au détour d'une description des tâches de l'agriculteur Politien montre comment l'attention de cet homme est attirée par un vol de grues entre les nuages, comment, tout aussitôt, le coq pousse son cri et bat bruyamment de l'aile. Le poète convoque un environnement sonore fort expressif, concis et proche de la scène de genre et l'on serait enclin à y lire l'effet d'une fréquentation approfondie des usages paysans, peut-être même de ces paysans qui rangeaient leurs outils sous le portique de la villa Médicéenne de Fiesole, où Politien affirme, aux vers 557-559, avoir composé le *Rusticus* :

*Continuo auditus gruis inter nubila clangor
Agricolam citat, et crista spectabilis alta
Auroram gallus uocat applaudentibus alis.* [v. 98-100]

« Aussitôt, le cri de la grue parmi les nuages attire l'habitant des campagnes et le coq, remarquable par sa haute crête, appelle l'aube en claquant des ailes. »

Mais il n'en est rien. Francesco Bausi signale en effet que les trois vers qui précèdent sont en réalité tirés de deux textes : le passage des grues traduit les vers 448 à 450 des *Travaux et les Jours* d'Hésiode, quant à la vive peinture du coq battant de l'aile reprend une observation qui figure aux vers 710-711 du *De rerum natura* de Lucrèce³⁶⁸. Ainsi, nul passage, même la plus innocente pochade de la vie paysanne servant de transition entre deux peintures plus composées, qui ne soit la réécriture d'une observation antique. Bien plus, Politien, dans nombre de passages imités directement des *Géorgiques*, pratique la technique de l'unité littéraire qui consiste à fondre ensemble de nombreux passages d'auteurs antiques qui traitent d'un thème

³⁶⁷ Le chapitre du livre de Bettinzoli s'intitule même « *Rusticus, ovvero l'Arcadia del Poliziano* ». Selon l'auteur, le poème entier manifeste une « compenetrazione del dominio bucolico e di quello georgico » (*ibid.*, p. 274). Il ajoute, un peu plus loin : « Si è già detto dal proemio e della sequenza finale del carme, cornice entro la quale l'utopia si trasfonde (...) nello scenario della Firenze laurenziana. Ma lo stesso meccanismo agisce sull'intera estensiva della sylva. » *Ibid.*, p. 281.

³⁶⁸ A. POLITIEN, *Silvae*, op. cit., p. xx.

commun : ainsi, la description du cheval parfait aux vers 263-282 contamine Xénophon, Virgile, Columelle, Varron, Palladius mais aussi les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Satires* d'Horace, les églogues de Calpurnius Siculus³⁶⁹. La description du coq, aux vers 400-417, est une amplification de celle de Varron³⁷⁰. La liste des fleurs n'est pas la liste des fleurs de la campagne toscane mais de celles qu'il a cueillies dans différents auteurs classiques (v. 172-201). Mais encore, si les tableaux les plus vifs et les plus élégants, la détresse de la génisse qui cherche son veau égaré (v. 255-260)³⁷¹, le comportement des tourterelles à l'égard de leur couvée (v. 383-385) ou encore le combat des coqs (v. 389-399)³⁷², démontrent peut-être une certaine forme d'empathie de la part de Politien à l'égard des animaux, n'en portent pas moins la trace d'emprunts très érudits et abondants.

Voilà qui rend ambiguë toute réflexion sur le rôle de le Rusticus dans le renouveau du goût pour l'agriculture et pour les conditions les plus concrètes de la vie paysanne. Anna Fumagalli, tout en vantant l'habileté technique de Politien, n'y trouvait guère de finesse dans l'observation³⁷³. Cette très grande maîtrise technique a parfois été prise en mauvaise part, par Scaliger en premier lieu³⁷⁴. Pour Mario Martelli³⁷⁵, la vision de Politien est profondément commandée par la littérature. Bausi pousse le trait jusqu'à prétendre que l'humaniste aurait pu composer cette silve agronomique sans avoir mis le pied hors de son studio³⁷⁶, encore que son texte puisse apparaître comme une description réaliste de la campagne, des animaux et du travail agricole. On peut croire cependant que dans cette superposition de l'Arcadie et de la Florence contemporaine qui, selon Perrine Galand-Hallyn³⁷⁷, montre ce qui unit l'univers virgilien à la recreation médicéenne de l'Âge d'or, Politien ait glissé certaines observations dissimulées entre les redites d'auteurs antiques comme, par exemple, cette scène de veillée hivernale aux vers 352 à 365 où les paysans et leurs familles chantent des chansons³⁷⁸.

En dépit de l'abondance de ses emprunts, cette silve n'en manifeste pas moins, en plus d'une vigueur probablement nouvelle de la sensibilité des humanistes à l'égard de la nature, une indéniable curiosité pour l'encyclopédie agronomique des Anciens. En 1482, juste avant

³⁶⁹ Pour ce relevé des sources, voir *Id.*, p. xix. Il y est aussi question de la notion de « unità letteraria » qui a été appliquée à Politien par Mario Martelli.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 84

³⁷¹ A. POLITIEN, *Silvae*, op. cit., p. 70. Bausi évoque Lucrèce (2, 355-366) et Ovide (*Rem.* 183-184).

³⁷² *Ibid.*, p. 83. Bausi relève une influence de Pline (*H.N.* 10, 47)

³⁷³ Voir A. POLITIEN, *Les Silves*, op. cit., p. 14.

³⁷⁴ *Id.*

³⁷⁵ Voir M. MARTELLI, « La sementica di Poliziano e la "Centuria secunda" dei "Miscellanea". », *Rinascimento*, vol. 2, n° 13, 1973, p. 83, cité par Bausi (A. POLITIEN, *Silvae*, op. cit., p. xx) : « Tutto ciò che l'uomo opera o pensa, la sua attività pratica e la sua attività teoretica, appare a Poliziano effettivamente valida e produttiva solo se ordinata nel mondo della letteratura ».

³⁷⁶ A. POLITIEN, *Silvae*, op. cit., p. 20.

³⁷⁷ A. POLITIEN, *Les Silves*, op. cit., p. 175.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 72. Nous aurons l'occasion de comparer cette veillée rustique à celle, singulièrement différente, que met en scène Pontano dans le *De hortic Hesperidum*, et qui est une soirée d'aristocrate et d'académiciens. Voir *infra*, p. 350.

de rédiger le *Rusticus*, Politien avait collationné un manuscrit du monastère San Marco avec l'*editio princeps* des *Scriptores rei rusticae* parue en 1472 chez Nicolas Jenson³⁷⁹. Le passage sur l'astrologie rustique dans le *Rusticus* vante avec exaltation cette connaissance nouvellement ressaisie et qui provient d'une fréquentation étendue des textes scientifiques de l'Antiquité, en particulier des *Géorgiques* de Virgile. Politien la présente d'abord comme le fruit des dispositions d'esprit du cultivateur, dont il n'ignore pas la psychologie prudente et le sens de l'observation :

*Ille autem et volucris petit ardua sidera mente
Scrutaturque sagax, quae sit sententia diuum* [...] [v. 448-449]

« Il s'applique d'une vive intelligence à comprendre les constellations impénétrables et scrute, en esprit pénétrant, quelle sentence ont rendu les dieux [...] »

Donner au cultivateur la responsabilité de ce savoir implique une volonté de le mettre en scène, soit pour prendre une légère distance vis-à-vis de lui, soit pour confirmer que l'objet du poème demeure non pas la science en elle-même, comme ce serait le cas pour un véritable poème géorgique, mais la représentation de ceux qui la maîtrisent. Politien n'était pas sans faire preuve de quelques réserves à l'égard du savoir dont il faisait l'étalage dans sa silve³⁸⁰. Il reconnaissait la nécessité de faire la part, dans ce catalogue, entre ce qui relevait de l'observation des Anciens et ce qui manifestait au contraire la crédulité du peuple. Ce passage montre donc toute la particularité de cette silve à l'égard du genre géorgique : elle donne une représentation du savoir nouvellement récupéré, de son étendue, de sa maîtrise, mais elle ne considère pas ce savoir comme susceptible d'être appliqué en l'état. Toutefois, cette prudence scientifique à l'égard des « erreurs du vulgaire », qui hérite en partie de la réputation d'ignorance et de crédulité du *rusticus* et se manifeste à la même époque dans l'œuvre de Pontano³⁸¹, n'empêche pas certains de présenter le même savoir que Politien sous une forme directement applicable, comme nous le verrons bientôt³⁸². Politien, dans ce passage, entend provoquer une admiration didactique et inciter à l'étude, selon son idée même du genre de la silve, d'après le prologue de l'*Ambra* : *incitamentum (...) ad studia literarum*³⁸³. Mais il ne fait en aucun cas œuvre d'agronome.

Le texte de Politien, tout en n'étant pas une géorgique, présente donc pourtant un caractère didactique. Dans son ambition d'obtenir l'audience des étudiants, il retrouve certains procédés

³⁷⁹ A. POLITIEN, *Silvae*, op. cit., p. xx, n. 18.

³⁸⁰ voir A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter*, op. cit., p. 345.

³⁸¹ Ainsi, dans l'*Asinus*, les conseils bienveillants de Pontano au *villicus* ont pour but de le détourner de ses pratiques de culture superstitieuses (G. G. PONTANO, *I dialoghi*, C. Previtera (éd.), Ed. critica, Florence, Sansoni, 1943, p. 300-301). Pontano adopte un ton plus âpre pour blâmer la supersition du *rusticus* dans le deuxième livre du *De am. coniug.* (2,6 : *Rusticus alloquitur*).

³⁸² C'est notamment l'entreprise de Benedetto Maffeo à la même époque, qui dédie à Laurent de Médicis un compendium sur les pronostics agraires. Voir *infra*, p. 183.

³⁸³ A. POLITIEN, *Les Silves*, op. cit., p. 19.

chers au genre. Perrine Galand-Hallyn parle, pour l'ensemble des *Silves*, d'apostrophes, d'exclamations, d'exhortation au travail³⁸⁴. Mais ces procédés sont rares voire inexistant dans le *Rusticus*, qui est entièrement dépourvue des formes grammaticales qui président habituellement au poème didactique : celles de la recommandation et du conseil. Il n'y a presque pas d'impératifs et aucun subjonctif d'exhortation ou d'admonition, pas d'adresse au disciple. L'auteur survole les techniques et ne se soucie pas de les donner à reproduire. Il offre des descriptions de la vie des agriculteurs mais jamais de véritable précepte. Sa luxuriante rhétorique ne se met jamais au service d'un savoir technique à communiquer. Il y a certes quelques impératifs (*nunc age*, v. 84 ; *nec mora*, v. 93) mais ils se rapprochent plus de simples exclamations conventionnelles empruntées à Virgile que d'une adresse à un public dont on cherche à captiver l'attention. En revanche, dans le souci de ne pas lasser son auditoire par un exposé trop monotone, le poète a habilement fait alterner les passages didactiques et les scènes de la vie rustique³⁸⁵. D'autre part, il confère à l'ensemble du poème l'allure d'une narration suivie en personnalisant, comme le montre Perrine Galand-Hallyn, « les héros anonymes des *Géorgiques*, des *Travaux et les Jours*, inventant en quelque sorte une histoire aux personnages de le *Rusticus*.³⁸⁶ »

Si Politien n'accorde que peu de place au caractère oral de l'enseignement dans le poème didactique, on remarque qu'il ne respecte pas le plan immuable de l'exposé agricole latin, où la matière est censée être ordonnée du plus simple au plus complexe³⁸⁷. Un dernier élément achève de distinguer le *Rusticus* de l'inspiration des *Géorgiques* et de maintenir la première dans le rôle d'une pastorale de l'éternel printemps médicéen. Attilio Bettinzoli relève que le *Rusticus* ne semble pas faire sien l'*improbis labor* de Virgile et qu'elle ne comporte pas les contrastes que présentent les *Géorgiques* entre l'éloge de l'Italie et les guerres civiles, entre la peste norique et les louanges de la vie champêtre³⁸⁸. Elle consiste ainsi en une « coerente riduzione idillico-epidittica del materiale virgiliano. » Politien rechigne de même à inscrire sa silve dans la toponymie du terroir toscan, n'utilisant que des noms de lieux employés par Virgile et ses contemporains³⁸⁹. Si, comme le rappelle Perrine Galand-Hallyn, le *Rusticus* est bien une poésie de la nature et des villas rustiques, elle se situe également dans le domaine de la vie

³⁸⁴ *Ibid.*, p. 22. Elle note cependant que, dans la silve *Rusticus*, le professeur de s'adresse jamais à ses élèves.

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 73 et 79.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 76.

³⁸⁷ A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter*, op. cit., p. 316 : « Né vi hanno monumenti sepolcrali, ingegnose congiunzioni allegoriche all'insegna della caducità dell genere umano. »

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 305. Ce fait est d'autant plus remarquable que l'auteur de l'élégie in *Albieram* connaît fort bien les accents de la poésie funèbre.

³⁸⁹ On ne trouve la mention que de Fiesole (v. 557) et de Florence (v. 568) dans les derniers vers du poème.

contemplative, elle pratique un certain retrait du monde, ne cherche pas à en définir les contours particuliers mais à le présenter sous un jour livresque et abstrait.

En somme, le Rusticus présente une version bien particulière des *Géorgiques*, dont elle est pourtant, jusqu'à son époque, la plus pointilleuse observatrice et l'imitatrice la plus fine. S'il faut lui reconnaître un caractère rhétorique un peu superficiel, il n'est pas certain qu'il ne s'agisse pas là précisément de l'effet recherché par l'auteur. Mais au regard des critères que nous nous sommes donnés, on lui reconnaîtra une très fine imitation de Virgile dans la lettre du texte, fort peu dans la composition et dans l'intention. Politien, en effet, ne dispose pas son chant en fonction de ses préceptes, il ne cherche pas de contraste pathétique entre les différents thèmes de son chant, il se soucie peu d'établir au sein du texte des métaphores filées qui en soulignent l'intime cohérence, il n'illustre pas de techniques propres à son époque, pas même de variétés d'arbres qui ne soient pas celles que citent Virgile ou ses propres contemporains (ainsi, pas d'orangers alors que qu'ils remplissent la campagne toscane à son époque et que les peintres en garnissent leurs paysages). Si l'on excepte les quelques vers de clôture où il est fait mention de Fiesole et de sa villa médicéenne, il ne fait le portrait d'aucun terroir particulier et des propriétés de son sol ou de son ciel. Aussi ne porte-t-il pas de véritable pensée de la nature et du rôle de l'homme au sein de cette nature comme il en va de tout poème véritablement géorgique. En revanche, Politien a montré qu'il n'ignorait pas certaines exigences du poème didactique, comme celle de ne pas lasser son auditoire en proposant de fréquentes digressions, des scènes vivantes, et surtout en s'efforçant de lier ses diverses représentations de la vie de campagne par un fil rouge narratif.

Les agronomes et les poètes ruraux en Toscane à la fin du Quattrocento : Giambullari, Tanaglia, Foresi, Scala.

À la charnière du Cinquecento parut chez Piero Pacini un petit volume in-4^o qui contenait quelques compositions en langue vulgaire³⁹⁰. Deux d'entre elles, l'*Operetta delle semente* et l'*Operetta... dei tre panieri*, avaient pour objet la nature, l'agronomie et la ruralité. La seconde fut écrite par Bernardo Giambullari et la première lui a quelque fois été attribuée³⁹¹. L'*Operetta*

³⁹⁰ B. GIAMBULLARI, *Operetta della sementa*, s. l., Piero Pacini, s. d., l'exemplaire sans lieu ni date est conservé à la fondation Cini de Venise (Ref. ISCT ig00302500 ; Sander 3100 ; IGI IV p. 247 ; GW 10910). Voir B. GIAMBULLARI, *Rime inedite o rare*, Marchetti I. (éd.), Sansoni, Firenze, 1955, p. 47, n. 1.

³⁹¹ Elles ont été rééditées ensemble de nombreuses fois au cours du XVI^e siècle et du XVII^e. La seconde œuvre, en tercets, le *Capitolo doppo la mensa*, a été réédité plus récemment parmi d'autres œuvres de Giambullari par Italiano Marchetti (B. GIAMBULLARI, *Rime inedite o rare*, op. cit.). L'attribution de l'*Operetta delle semente* à B. Giambullari remonte au XVIII^e siècle (G. TARGIONI TOZZETTI, *Prodromo della corografia e della topografia fisica della Toscana*, Firenze, Stamperia imperiale, 1754, p. 88). Elle semble fréquemment admise (F. RE, *Della poesia didascalica georgica degli Italiani dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*, op. cit., p. 8 ; M. LASTRI, *Biblioteca georgica*, Florence, Moëcke, 1787, p. 129). Voir toutefois, ce que dit Pignatti à ce sujet (F. PIGNATTI, « Giambullari, Bernardo », dans *DBI*, 2000, vol. 54).

delle semente présente en vingt-cinq huitains un calendrier des travaux agrestes, concentrés sur le terroir toscan. Ce court poème est sans ampleur, sans digression, sans véritable élégance, au point qu'il n'est, pour Filippo Re, qu'un morceau de prose versifiée³⁹². Il se situe tout à fait dans l'esprit des botanistes versificateurs du Moyen Âge, comme Odon de Meung, qui prétendaient faire des vers pour que leurs préceptes soient retenus plus facilement par les lecteurs. Le plan de cette œuvre, qui suit le déroulement des mois de l'année, manifeste une préoccupation d'utilité : ce plan rappelle Palladius plus que Virgile ou Columelle. La vocation instrumentale du plan chronologique est d'ailleurs à l'origine de la préférence que l'agronomie médiévale manifesta à l'égard de Palladius, dont l'exposition paraissait plus en accord avec les nécessités du temps³⁹³. Toutefois, cette utilité du poème est ici tempérée par un plaisir revendiqué pour la pratique de l'agriculture :

*Quest'è un operetta utile e bella
per chi piglia piacer del coltivare* (v. 193-4)

« Cette œuvre est utile et agréable à qui prend plaisir à cultiver »

Ce plaisir semble le principal aiguillon de l'auteur dans l'écriture de ce poème et tient même lieu de légitimation, dans les vers introductifs, à sa vocation didactique :

*Io son di quelli a cui natura impone
Di diletarmi dell'Agricoltura,
E dell'ordin suo d'ogni stagione
Mese per mese vo dar cognizione.* (v. 13-6)

« Je fais partie de ceux à qui la nature a imposé de se complaire à l'agriculture et je vais vous faire connaître l'ordre de ces travaux à chaque saison, mois par mois »

Ce goût revendiqué pour l'agriculture est remarquable dans ce poème qui ne doit absolument rien à Virgile et se rapproche plutôt du *Tesoro* de Paganino Bonafede que nous étudions plus haut. Le plaisir des champs, qui s'épanouit dans le travail de la terre, dans la mise à profit d'un terroir, trouve ici l'une de ses plus claires expressions : le plaisir des champs n'y est pas, comme dans les œuvres latines et savantes de l'époque, dissimulé sous le masque bucolique.

Dans le petit volume paru chez Piero Pacini, l'*Operetta delle semente* est suivi de l'*Operetta piacevole di tre panieri di frutta per presentare a uno convito*. Cette œuvre de Bernardo Giambullari, en quarante-quatre tercets, décrit le contenu de trois paniers remplis chacun de dix variétés de fruits. Si elle n'appartient en aucune façon au genre géorgique, elle illustre tout au moins le goût du catalogue, alors très fréquent dans la littérature toscane

³⁹² F. RE, *Della poesia didascalica georgica degli Italiani dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*, op. cit., p. 10.

³⁹³ Voir G. PONTE, « Il "De agricultura" di Michelangelo Tanaglia », dans G. Varanini et P. Pinagli, *Studi filologici, letterari e storici in memoria di Guido Favati*, Padova, Antenore, 1977, vol. 2, p. 525.

populaire³⁹⁴, mais il est cette fois appliqué aux productions rustiques, comme les catalogues des arbres ou des vins chez Virgile. Giambullari donne dans ses paniers le nom de vingt-six cépages, de dix-sept variétés de figues, de vingt variétés de poires, de neuf variétés de pommes ou de cerises. Mais il fait aussi certains essais de classification, répartissant ses fruits en trois paniers selon les critères suivants :

*Dell'un si mangia, come voi udite,
sol quel di dentro, e l'atro quel di fore ;
del terzo il tutto. [v. 16-7]*

« De l'un on ne mange, comme vous l'entendez, que l'intérieur, de l'autre, l'extérieur, du troisième, le tout. »

L'un et l'autre poème illustrent probablement le même enthousiasme pour le savoir rural qui commence à se diffuser à cette époque chez les hommes de lettres et de science³⁹⁵ et qui aboutit à la naissance de l'agronomie moderne et de la botanique. Bernardo Giambullari, comme nous le verrons plus tard, est surtout un grand auteur de *componimenti rusticali*, qui constituent la part la plus importante de son œuvre et qui utilisent, comme dans les *Tre Panieri*, un *sermo rusticus*, une langue rurale, non pour la caricaturer mais parce qu'elle permet de mieux désigner les réalités de la campagne. Son œuvre ne fait pas la « satire du vilain », elle n'a pas d'intention satirique mais elle est « giocosa », elle prend la campagne pour cadre sans aucune intention de la caricaturer.

Il est un autre Florentin qui, quelques années auparavant, fit usage d'un *sermo rusticus* dans un poème pour décrire la ruralité mais cette fois dans une perspective clairement agronomique. Le *De agricultura* de Michelangelo Tanaglia³⁹⁶, écrit dans un toscan parsemé de termes techniques et de tournures populaires, n'en est pas moins un poème géorgique qui se veut émule de l'œuvre de Virgile.

Le projet de Tanaglia est éclairé par la lettre adressée à son dédicataire, Alphonse duc de Calabre et héritier du trône de Naples. Cette lettre permet d'établir que la dédicace du poème n'est pas antérieure à l'année 1490, date où le palais de Poggioreale fut achevé³⁹⁷. L'auteur

³⁹⁴ B. GIAMBULLARI, *Rime inedite o rare, op. cit.*, p. 47-48, p. 47-8

³⁹⁵ M. AMBROSOLI, *Scienziati, contadini e proprietari, op. cit.*, p. 108.

³⁹⁶ Roncaglia édita pour la première fois ce poème qu'on croyait perdu à partir d'un manuscrit qui avait appartenu aux rois aragonais et qui fut redécouvert à la bibliothèque de l'université de Valence (M. TANAGLIA, *De Agricultura, testo inedito del secolo XV*, A. Roncaglia (éd.), Bologne, Palmaverde, 1953). Sur l'auteur, Michelangelo Tanaglia (1437-1512), Tamaro de Marinis a regroupé certains documents qu'on trouvera en préface de l'édition citée. L'étude la plus importante du texte est celle de Giovanni Ponte (G. PONTE, « Il "De agricultura" di Michelangelo Tanaglia », *op. cit.*). Pour une présentation plus orientée sur la façon dont ce texte, « prima esempio conosciuto di poema didascalico di argomento agrario », s'intègre à la production agronomique contemporaine et à l'évolution de la science agraire, voir L. DE ANGELIS, « I trattati di agricoltura », *Archeologia Medievale*, VIII, 1981, p. 83-92, p. 84-85.

³⁹⁷ D'après l'idée de Tamaro de Marinis (M. TANAGLIA, *De agricultura, op. cit.* p. viii), Giovanni Ponte (G. PONTE, « Il "De agricultura" di Michelangelo Tanaglia », *op. cit.*, p. 523) identifie la villa dont il est question dans la préface du *De agricultura*

prévient son dédicataire que le langage qu'il utilise ne lui sera pas familier. En effet, en plus de n'être pas napolitain, le langage utilisé par Tanaglia se compose de termes « roçi, perché l'opera rusticana così ne richiede »³⁹⁸. Tanaglia semble moins revendiquer pour son œuvre une certaine humilité de style que d'embrasser le parti pris de clarté qui convient à une œuvre didactique, jusqu'à tenir des propos contraires à l'idée que les humanistes se font généralement de la rhétorique et de la poésie :

*[...] nè vedrai in essa certe parti che all'uffitio del poeta si ricreano, perché, essendo questi exercitij in gran parte tractati da ingegni mediocri, non m'è parso dare fatica che debbino avere a interpretare e' modi e ordini poetici, ma con ogni studio ho curato essere aperto e bene inteso, né meno breve per non essere prolisso o tedioso.*³⁹⁹

« [...] tu ne verras pas dans ces vers certains passages qui se rapportent à l'office du poète parce que, ces morceaux étant en grande partie exécutés par des talents médiocres, il ne m'a pas semblé bon de fatiguer ceux qui devraient interpréter les styles et les genres poétiques mais, avec toute mon application, j'ai pris soin d'être clair et bien compris tout autant que bref, pour ne pas être prolixe ou ennuyeux. »

Ce propos, outre les motifs mis en avant par Ponte, nous paraît essentiellement lié à l'une des rares considérations que fait Servius sur le poème didactique au début du commentaire de la première géorgique. Servius met en effet en avant le fait que, contrairement à l'exégèse de l'*Énéide*, où la vérité est voilée par le poète, la tâche du commentateur dans un poème didactique ne consiste qu'à décrire les choses telles qu'elles sont⁴⁰⁰. Ainsi, en utilisant des termes techniques tout en s'ancrant dans une pratique territoriale de l'agriculture, Tanaglia entend probablement répondre aux conventions d'un genre littéraire antique. Pour la même raison, l'auteur refuse d'utiliser les plans thématiques de Virgile ou de Columelle et il leur préfère un plan calendaire, qui a pour réputation d'être destiné à l'usage⁴⁰¹. Néanmoins, en préambule de son calendrier des saisons, le poète présente, à la manière des agronomes latins, des préceptes sur le choix du terrain et sur l'étendue du domaine et sur sa gestion. L'auteur se prévaut en outre d'une connaissance directe de sa matière⁴⁰², il est lui-même propriétaire terrien, ce qui justifie sa posture de maître et légitime son enseignement. Tanaglia entend enfin s'adresser à un public de propriétaires terriens et il souligne plusieurs fois l'importance pour un propriétaire, s'il ne veut pas être escroqué par ses fermiers, de mieux connaître les règles de

à la villa Duchesca, achevée en 1489. Mais il nous paraît plus probable, en tenant compte du texte de la préface, qui parle notamment de l'« *abondantia d'acque e copie di varij animali* » (M. TANAGLIA, *De agricultura*, op. cit., p. 3), d'identifier cette villa à celle de Poggioreale en raison de la volière et de la piscine qui s'y trouvaient, mais surtout de l'usage sans précédent des pièces d'eaux, canaux, jets d'eaux que permettait la dérivation du cours du Sebeto.

³⁹⁸ Des termes « grossiers, parce que l'œuvre rustique en requiert de pareils. »

³⁹⁹ M. TANAGLIA, *De agricultura*, op. cit., p. 4.

⁴⁰⁰ Nous commenterons ce passage de Servius (in *Georg.* 1,43 [Thilo, 1961, p. 144]) dans quelques pages.

⁴⁰¹ Voir G. PONTE, « Il "De agricultura" di Michelangelo Tanaglia », op. cit., p. 525.

⁴⁰² Voir *Ibid.*, p. 524.

l'agriculture qu'ils ne les connaissent eux-mêmes⁴⁰³. Giovanni Ponte parle d'un genre, le « rusticano », auquel choisit d'adhérer Tanaglia. Mais ce compromis entre poème savant et traité de science pratique est surtout une réponse au problème posé par la géorgique, problème d'un genre intermédiaire, d'un raffinement poétique lié à l'exercice de la vie de cour, qui s'accorde fort peu avec les conditions de la vie paysanne, d'une langue d'art très éloignée du lexique et du parler de ceux qui pratiquent effectivement les travaux décrits. Car contrairement à l'*Operetta delle semente*, que Filippo Re décrivait comme une prose rimée, le *De agricultura* a pour ambition d'être un poème géorgique, comme le montre Giovanni Ponte. Le genre géorgique faisait en effet l'objet d'une discrète effervescence dans les années 1480 à Florence si l'on tient compte de la publication de l'*Ambizione* de Foresi, de le Rusticus de Politien et des leçons, qui la suivirent, sur les *Géorgiques* et sur les *Travaux et les Jours*.

C'est ainsi que Tanaglia a recours à une fiction d'ouverture qui prend pour modèle la tradition allégorique de la *Divine Comédie* et des *Trionfi* de Pétrarque. À la même époque, dans les cercles de l'académie florentine, on trouve dans l'*Ambizione* de Foresi cette même volonté de lecture allégorique du sujet des *Géorgiques* de Virgile, mis en scène dans une fable où l'auteur rencontre la personnification d'une vertu au cours d'une marche. Chez Foresi, cette longue fable précède une traduction en toscan des *Géorgiques* de Virgile, dont le message se résume commodément, pour l'auteur, à un éloge de la vie champêtre contre l'ambition des citadins. Dans le livre III du poème de Tanaglia, c'est en revanche la tradition antique et virgilienne qui prévaut dans l'inspiration du poète. En effet, le livre III s'ouvre sur une louange de l'Italie directement inspirée de Virgile et il se clôt sur une réécriture de la fable d'Aristée. Mais même la forme plus élaborée du livre III s'accompagne d'un goût pour les parlers populaires semblable à celui dont Bernardo Giambullari fait preuve dans ses poèmes rustiques et notamment dans les *Tre panier*i. Ainsi, comme le remarque Ponte, Tanaglia fait parler Protée avec les tournures du « contadino » toscan⁴⁰⁴.

Néanmoins, on ne peut accuser Tanaglia de se réfugier chez les auteurs antiques et d'ignorer son époque. L'auteur ne se contente pas de tourner les préceptes de Columelle et de Virgile en *sermo rusticus* et de les arranger selon les mois et les saisons. Il illustre au contraire, au sein même du poème, les faits d'armes de son dédicataire Alphonse duc de Calabre, la prise d'Otrante en 1481 et la guerre entre Venise et Ferrare. Il y insère en outre un propos sur la décadence des arts et des louanges à Florence et à des condottieres contemporains.

⁴⁰³ Voir les vers suivants du *De agricultura* : 1, 388-98 ; 325-57 ; 331-3 ; 1346-7. *Id.* L'argument, très en vogue à l'époque, est tiré d'un passage de Caton et est repris par Columelle. Voir *infra*, p. 354.

⁴⁰⁴ G. PONTE, « Il "De agricultura" di Michelangelo Tanaglia », *op. cit.*, p. 529.

Le *De agricultura* de Tanaglia manque d'équilibre quant à l'interprétation du genre géorgique qu'il laisse transparaître. Il illustre bien quelles pouvaient être, au cours du *Quattrocento*, les difficultés d'une renaissance plus précoce d'un genre pourtant illustré par l'un des poètes antiques les plus admirés et les plus imités. Parce qu'il veut en même temps pratiquer ce genre où « l'utile prevale sul dilettevole » et « adeguare ai tempi l'esempio virgiliano »⁴⁰⁵ et aussi probablement donner une portée universelle à des préceptes formulés dans le style « rusticano » qui caractérisait les auteurs toscans poétisant sur des thèmes ruraux, à l'exemple de Giambullari, l'auteur échoue à créer un ensemble vraiment cohérent. Malgré son goût pour l'allégorèse, il ne parvient pas à donner un sens nouveau au genre géorgique, un sens qui ne soit pas une redite allégorique des *Géorgiques* de Virgile en restreignant la lecture du texte source plutôt qu'elle ne l'adapte aux nouvelles réalités agraires.

En 1496, un ancien chancelier de la République de Florence, Bartolomeo Scala, composa un poème géorgique en latin qui devait malheureusement demeurer inachevé⁴⁰⁶. Ce poème s'inspire de la deuxième géorgique de Virgile et a pour objet l'horticulture. Il traite, sans ordre apparent, d'une sélection de fruitiers et d'arbres forestiers. Scala prévoyait à l'origine d'y adjoindre un deuxième chant, qui aurait porté cette fois sur le vin et l'oléiculture, et dont il n'eut le temps que de composer les trente premiers vers avant de mourir, en 1497. Parmi la collection que nous présentons ici, il est le premier à manifester de manière convaincante sa proximité générique avec l'œuvre de Virgile. Scala ne dispose certes pas de la même faculté poétique que Walafrid Strabo ni de l'érudition et de la richesse d'intentions dont fait preuve le Rusticus. Mais il présente ses préceptes de manière transparente, il témoigne d'une inclination sincère pour la science qu'il enseigne, bien qu'il ne l'approfondisse pas vraiment. Ainsi, à défaut d'une sensibilité remarquable, il émane du poème une grande honnêteté.

Le *De arboribus* commence par cette prolepse de l'objet si fréquente dans les poèmes didactiques et qui présente la matière du poème, à laquelle Scala a joint d'ailleurs l'apostrophe au dédicataire, Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, dit Popolano. Cette apostrophe fait savoir dès le premier vers qu'il s'agit d'un poème adressé, elle fait entrer le lecteur dans le mode

⁴⁰⁵ « Un genre où l'utile prévaut sur l'agréable » et « adapter au temps présent l'exemple virgilien ».

⁴⁰⁶ Le texte a été édité par Alison Brown (voir B. SCALA, *Bartolomeo Scala : humanistic and political writings*, A. Brown (éd.), Tempe, Arizona, Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1997, p. 426-445) à partir du ms. de la BNCF (Magl. VII 1195, f° 102r.-117v.). Sur la vie de Scala, voir D. M. MANNI, *Bartholomaei Scalae Collensis Equitis Florentini ac Romae Senatoris vita*, Florence, Pietro Caetani Viviani, 1768 (p. 51 sur le *De arboribus*) et B. SCALA, *Bortolomeo Scala, op. cit.* (sur le *De arboribus*, p. 121, n. 19 ; p. 273, n. 54) ; M. MARTELLI, « Narrazione e ideologia nella «Historia Florentinorum» di Bartolomeo Scala », *Interpres*, vol. 4, février 1981, p. 7-57, (p. 28, n. 44) ; A. BROWN, « Partiti, correnti, o coalizioni : un contributo al dibattito. », dans A. Fontes, J.-L. Fournel et M. Plaisance (éd.), *Savonarole : enjeux, débats, questions*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 59-80.

d'énonciation du poème didactique où le poète, titulaire d'un savoir, entreprend de le transmettre à son dédicataire, qui joue donc quant à lui le rôle du disciple. L'invocation qui suit cette annonce (v. 3-11) s'inspire plus des premiers vers de la deuxième géorgique que de l'invocation célèbre que l'on trouve au chant 1 et dont elle n'a pas l'ampleur. On y retrouve pourtant Bacchus, patron de la viticulture dans le chant 2 des *Géorgiques*, aux côtés de Thalia, Muse de la comédie que Virgile désigne dans les deux premiers vers de la 6^e églogue comme la Muse de la poésie bucolique. Ce registre intermédiaire permet de souligner la proximité entre le genre géorgique et celui de la bucolique. Nous remarquerons tout de suite que Scala, dans les quelques vers qu'il ébaucha pour introduire le chant 2 de son *De arboribus*, prendra cette fois pour patronne Calliope, la Muse de l'épopée, qui, comme chez Columelle⁴⁰⁷, ne se refuse pas à assister le « travail léger » du poète (*tenuem [...] laborem*, v. 776). C'est probablement que le genre géorgique, plutôt que d'être un intermédiaire à part entière entre un genre humble et un genre élevé, est susceptible d'osciller entre l'un et l'autre : son identité théorique et générique reste peu définie.

Scala fait ensuite appel aux nymphes : *Et vos, o faciles [...] Nymphae* (v. 4), faisant écho à l'apostrophe initiale de l'invocation des *Géorgiques*, qui deviendra dans les siècles suivants un marqueur du genre⁴⁰⁸. Dans le genre géorgique, le poète glorifie non des actes humains mais les bienfaits des divinités qu'il sert : *Vestra paro, vestris cupientem admittite sacris* (v. 5)⁴⁰⁹. C'est donc à ces divinités de guider le poète dans le chant qu'il entreprend : *Ducite et insolitum per devia rura uagantem* (v. 6)⁴¹⁰. Mais dans ce vers, qui compare à la manière de Virgile la composition du poème à un voyage, Scala revendique aussi la nouveauté de son entreprise (*insolitum*), ce qui peut s'entendre aussi bien en considération du sujet du poème qu'au regard du genre qu'il a choisi d'illustrer.

Le vers 12 est une quasi-citation des prodromes de la deuxième géorgique⁴¹¹ qui est justement consacrée à l'arboriculture. Contrairement à son modèle antique, qui choisissait de commencer son chant *ab actione ipsa*⁴¹², Scala ouvre le sien par une peinture de la nature créée par Jupiter et des événements qui aboutissent à l'enchaînement des saisons. C'est l'occasion pour l'auteur d'insérer quelques scènes de genre, comme celle d'un voyageur qui se déplace la nuit pour éviter les chaleurs de l'été (v. 31-32). L'hiver, au contraire, les hommes attisent le feu

⁴⁰⁷ Voir Colum. *rust.* 10, 225-226.

⁴⁰⁸ Voir, *infra*, p. 365, n. 1164.

⁴⁰⁹ « Je prépare votre culte, recevez-y le postulant que je suis. » Cf. Virg. *Georg.* 1, 7 et 12.

⁴¹⁰ « Conduisez-moi, promeneur novice, par vos campagnes écartées. » Ce vers est à rapprocher d'un autre de Columelle : *rust.* 10, 225.

⁴¹¹ Virg. *Georg.* 2, 9.

⁴¹² Il s'agit de la lecture de Giovanni Pontano, voir G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 246.

(v. 46) et les femmes filent la laine à la lanterne (v. 47). Scala présente comme une expérience personnelle (v. 40 : *Vidi ego...*) le tableau du gel de l'Arno lequel, devenu un véritable théâtre fluvial, accueille des rondes de jeunes filles et de jeunes gens. Cette scène est pétrie du naturalisme pictural que Zabughin cherchait en vain chez Politien – ou plutôt qu'il ne parvenait pas à trouver chez lui sans le filtre des lettres anciennes⁴¹³.

On ne saurait en effet accuser les *De arboribus libri* de Bartolomeo Scala de se tenir à distance des difficultés propres à son temps, pas plus qu'on ne pourrait regretter une présentation trop arcadienne de la nature dépourvue de sombres nuances⁴¹⁴. Tout d'abord, le fantôme de la première guerre d'Italie plane sur ces vers comme le fantôme des guerres civiles parcourait les livres des *Géorgiques*. Ainsi, Scala détourne l'éloge virgilien des travaux que l'humanité a accomplis depuis la fin de l'âge d'or⁴¹⁵ pour condamner cette « guerre » que l'homme mène par gloutonnerie contre les bêtes sauvages (v. 65-91). Il l'accuse de dépeupler la nature et de négliger l'arboriculture. Mais la forêt sait également être belliqueuse et Scala remarque que l'arboriculture, tenue selon lui en piètre estime par les hommes, permet toutefois d'obtenir le bois nécessaire à la construction d'armes de siège :

*Nec tamen ex uno silua est memorabilis usu
Namque rates et bella parat clipeosque ministrat
Hastaque et tormenta, quibus ruit Ilion altum.* [v. 95-97]

« Cependant il n'y a pas qu'un seul usage qui rende les arbres dignes de mémoire : ils préparent les navires et les guerres, ils distribuent les boucliers, les lances et les catapultes qui abattirent la haute Troie. »

Au vers 182, Scala se dépeint en diverses situations, celle d'un pasteur, celle d'un propriétaire terrien qui, selon les conseils de Caton, apprend à ses métayers comment cultiver la terre. Mais le poète arme aussi des troupes de soldats et consolide des redoutes. Comme dans le chant 2 des *Géorgiques*, on devine une époque où la violence militaire fait passer son ombre sur la nature paisible. Scala cherche aussi à faire allusion, nous semble-t-il, à certaine

⁴¹³ Voir V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento*, op. cit., p. 250 : « Ecco un sordido prosciutto, penzolante da un'affumicata trave : realismo all'olandese ? Nemmeno per sogno : è una verso di Ovidio. ». Au contraire, la peinture que fait Scala d'après ses souvenirs du gel de l'Arno ressemble tout à fait aux paysages d'hiver des peintres d'Europe du Nord, au siècle suivant, comme ceux de Pieter Brueghel le Jeune ou de Hendrick Avercamp.

⁴¹⁴ Il convient de citer à cette occasion la position d'Alison Brown sur le « fonctionnalisme » de Bartolomeo Scala (voir A. BROWN, « Partiti, correnti, o coalizioni : un contributo al dibattito. », op. cit., p. 73-74) : « Questo suo [scil. Bartolomeo Scala] funzionalismo si dimostra più chiaramente nel suo lungo ma incompleto poema *De arboribus*, dedicato al suo patrono Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici Popolani, nel 1496-7. In contrasto col cosiddetto « popularismo » dell'Apologia, basato su un governo misto secondo il modello di Aristotele, il poema descrive un mondo primitivo di tipo lucreziano, nel quale la casuale scoperta del fuoco porta non solo alla civilizzazione ma anche alla carestia, la stessa che stava assalendo la popolazione in Italia mentre Scala scriveva. Il suo riferimento all'Arno ghiacciato (come era nel 1494), e al dono di cibo da parte di Lorenzo di Pierfrancesco ai fiorentini affamati, rende il componimento molto attuale ».

⁴¹⁵ Voir Virg. *Georg.* 1, 125 sq.

disposition belliqueuse autochtone de la *gens italica*, comme, du reste, on le percevait déjà dans le Rusticus de Politien et comme ce sera surtout le cas chez Pontano⁴¹⁶.

Pas plus que la guerre la famine n'est absente de ce poème. Dans les préceptes qu'il consacre à la plantation d'une chênaie, Scala conseille à son disciple de faire force provisions en lui rappelant les sept plaies d'Égypte (v. 217 sq.). Il mentionne les fléaux qui peuvent être à l'origine des famines, comme la grêle (v. 222). Mais il fait aussi allusion à des cas de famines où il vit ses contemporains se nourrir de nouveau des herbes et de l'écorce des arbres (v. 229). Il signale à cette occasion combien son dédicataire, Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis, est accessible aux souffrances de son peuple puisque, en cas de famine, il fait ouvrir les greniers, comme fit Joseph en Égypte (v. 241). Scala est aussi tout à fait attentif aux avancées techniques de son époque. Ainsi, alors qu'il s'applique à décrire les usages du palmier, dont les feuilles sont réputées avoir été utilisées comme support pour l'écriture avant le papyrus, il se laisse aller à une digression à propos de tous les supports qui ont un jour servi à l'homme à fixer ses souvenirs. Il explique ainsi qu'avant l'époque d'Alexandre le Grand, le papyrus n'existait pas (v. 295-6) et que les hommes ont écrit sur le liber des arbres avant de fixer leurs souvenirs sur des tables de plomb. Tout ce développement est inspiré de Pline⁴¹⁷ mais Scala, après avoir évoqué les livres linteaux, décrit le nouveau procédé de l'imprimerie, qui permet de produire de nombreux livres pour un coût modéré :

... *Sic nunc impressa legantur*
Graia quoque et nostris opera inuigilata Latinis
(Unde expensa minor librorum et copia maior),
Quae calami suerunt carthis inarare uetustis :
Nunc pressura modis miris spectacula praebebat. (v. 299-303)

« [...] on relie ainsi les pages imprimées de grec et aussi les œuvres auxquels nos aïeux latins ont consacrés leurs veilles (c'est pourquoi le prix des livres est plus bas et leur nombre plus grand), ce que les calames s'étaient habitués à cultiver sur de vieux papiers, l'impression, grâce à sa technique admirable, en offre aujourd'hui l'image. »

Ainsi, chez Scala, le poème géorgique fait se rencontrer la nature et la technique, il oppose les situations de fécondité profitable à l'homme (v. 305, par exemple) à des situations de disettes ou de fléau (v. 217). Il fait aussi preuve à l'égard des arbres d'un scrupule taxonomique,

⁴¹⁶ Depuis l'Antiquité, le *contadino* est exemplaire pour sa vigueur belliqueuse. Politien a repris ce topos au début de la silve *Rusticus* (*Rust.* 66-83), Bettinzoli relève en détail les sources du passage, dont la principale est Végèce (A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter*, *op. cit.*, p. 299). A la Renaissance, toutefois, ce topos prend une coloration particulière, notamment parce que les humanistes aiment à instiller un sens contemporain dans des propos d'autrefois. Ainsi, selon Zabughin, ce passage chez Politien, éclairé par certain propos de Platina, revêt dans le contexte l'aspect d'une polémique anti-mercenaire (voir V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento*, *op. cit.*, p. 233). Après la première guerre d'Italie et la déroute de divers États de la Péninsule, il était important de réaffirmer les aptitudes belliqueuses autochtones des peuples italiens, héritiers, dans l'esprit des humanistes, de la Rome antique. Le *De hortis Hesperidum* comporte un éloquent exemple de cette figure dans l'ecphrasis du jardin de topiaires, aux vers 513 à 521 du chant 2, *infra*, p. 344.

⁴¹⁷ Pline, *H.N.* 13,21.

en rappelant qu'il existe trois genres de citrus (v. 338), que les variétés de figuier sont très nombreuses, mais il donne également une liste des différents taxons du poirier (v. 503 sq.). Scala sait bien, de plus, que les espèces végétales voyagent et qu'elles doivent être acclimatées. Ainsi, le palmier, que Giambullari lui-même décrivait comme une espèce exogène⁴¹⁸ venu du pays des Sères (v. 255), ou l'oranger, qui est assurément exogène car il ne pousse pas en Italie sans les soins des hommes (v. 346).

Quoique ce poème fasse preuve d'une véritable ambition scientifique, il ne se prive pas d'imiter quelques passages célèbres de Virgile ni d'avoir recours aux mythes. Ainsi, nous avons vu que Scala donnait une version personnelle du mythe de l'Âge d'or – mythe fondateur, en quelque sorte, du genre de la géorgique – en reprochant aux hommes de dépeupler la nature par la chasse. Il contient également, aux vers 166 à 194, un éloge aux tonalités épicuriennes de la vie contemplative, qui semble plus inspiré de Tibulle que de Virgile. Quelques vers plus haut, Scala réécrit à sa manière la métamorphose de Daphné (v. 154-62, une version dans laquelle les yeux de Daphné se changent en baies de laurier). Il invente également un mythe pour expliquer, aux vers 471 à 479, pourquoi l'amandier produit des fruits sucrés. Ces digressions, comme nous l'avons déjà évoqué au sujet de Politien, ont pour but de maintenir éveillée l'attention de l'auditeur et de ne pas provoquer son ennui par un propos trop monotone.

Contrairement au poème de Politien, qui s'est révélé didactique en un sens toutefois éloigné de celui qui nous occupe dans cette étude, le *De arboribus* est dès le premier vers adressé à son disciple et dédicataire, Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis. Il figure en bonne place dans l'invocation, près de la moitié de celle-ci lui est consacrée :

*Tu quoque, Laurenti, potis es mea uela secundo
Et regere auspicio et portum indulgere carinae.
Te sine muta iacet mihi mens nec carmen in ore est.
A te principium studiorum et prima iuuenta ;
Haec quoque debentur tibi iam et postrema senectus. (v. 7-11)*

« Toi aussi, Laurent, tu peux à la fois orienter ma voile par tes secourables auspices et accorder un port à ma carène. Sans toi, mon intelligence demeure sans voix et n'a plus de poème à la bouche. Je te dois le début de mes études et ma première jeunesse ; je te dois aussi ces travaux et déjà ma dernière vieillesse. »

Dans la suite, Scala ne cesse d'interpeller son dédicataire : *Nonne uides* (v. 26 et 267), de l'apostropher (*Tu uero* v. 56 ; *tu tamen* v. 203 et 275 ; *tu quoque*, v. 258 ; 288, 442, 527), de lui poser des questions (v. 65, 133-134, 270, 495-497). De la même façon, il fait un usage étendu des impératifs et des subjonctifs d'exhortation. Mais, en outre, il consacre à son dédicataire de véritables passages où il rappelle ses hauts faits. Ainsi, il rappelle la bienveillance de Lorenzo di Pierfrancesco à l'égard du peuple puisqu'en cas de famine il lui ouvre ses greniers

⁴¹⁸ Voir *tre panieri...*, v. 103 : « datteri c'è di paesi lontani » (B. GIAMBULLARI, *Rime inedite o rare, op. cit.*, p. 213).

(v. 238 sq.). Il offre à l'arbre de Lorenzo, le laurier, la préséance sur tous les autres en le plaçant en tête de son poème (v. 151-165). Mais il adresse aussi à son dédicataire de plus discrets hommages, en représentant parmi les héros des Champs Élysées Publius Valerius Publicola, dont le surnom évoque celui de Lorenzo lui-même, Popolano (v. 685)⁴¹⁹.

Le plan du poème de Scala ressemble à celui du *De insitione* de Palladius, à celui de l'*Hortulus* de Walafrid Strabo ou à ceux des versificateurs botaniques du Moyen Âge plutôt qu'à celui de Virgile ou des agronomes latins. Il s'agit en effet d'un catalogue où les arbres se succèdent genre par genre en une série de chapitres plus ou moins longs⁴²⁰. Cette disposition de la matière est celle qui prévaut chez Giambullari ou chez Tanaglia. Mais Scala s'autorise parfois quelques recoupements thématiques, comme lorsqu'il parle, au début du poème, des différentes façons de cultiver les arbres (v. 135-149) ou encore lorsqu'il décline les types de bois les plus solides (v. 371-83) : il regroupe alors le cornouiller, l'if, le buis, le coudrier, le châtaignier dans le même exposé. Il a ainsi le goût des accumulations poétiques propres à Virgile, en parlant des arbres qu'il n'évoque pas :

*Nec iam sorba canam rubeisque simillima cornis
Iuiuba, natiuis aut mespila pulchra corollis
Non mordax piper aut redolens dicetur amomum,
Turaque nec diuum sudantia balsama munus
Quaeque vident aliae peregrino sub Iove gentes. [v. 647-651]*

« Je ne chanterai pas maintenant la sorbe ni la jujube si semblable aux rouges cornouilles ou les belles nèfles aux natives couronnes, il ne sera rien dit du poivre piquant ou de l'amome parfumée ni de l'encens ni du baumier qui exsude son divin présent et que voient d'autres peuples sous des cieux étrangers ».

Il semble naturel de rapporter le vers 6 (*Ducite et insolitum per deuia rura uagantem*) et le trajet insolite dont il est question dans l'exorde au genre de la géorgique plutôt qu'à l'exposé d'arboriculture. En effet, cette matière n'est guère nouvelle, ce que Scala dit d'ailleurs lui-même : *multis tamen haec cantata poetis*. (v. 132). Outre les quelques vers de l'invocation, le long passage qui précède l'exposé sur la greffe (v. 655-731) présente de nombreuses indications sur l'idée que Scala se fait du genre de son poème. Or, Scala s'y représente lui-même dans un cadre bucolique, comme le faisait Politien au début de *le Rusticus* : le poète chante, auprès des eaux du Mognone, (v. 656), *uiridi prostratus in umbra* (v. 657), quand un dieu se présente à lui. La scène est inspirée de la sixième églogue, à laquelle elle fait référence par des citations

⁴¹⁹ Voir B. SCALA, *Bortolomeo Scala, op. cit.*, p. 442, n. c.

⁴²⁰ Le plan thématique de l'exposition, après le long exorde, débute au vers 150, où Scala signale la nature aristotélicienne de sa disposition : *Sed dictum genus est ; per singula ducite Musae*. Suivent les chapitres suivants : le laurier, v. 151-165 ; le chêne, v. 195-253 ; le palmier, v. 254-306 ; les agrumes, v. 306-351 ; le cèdre, v. 352-370 ; les arbres à bois : le cornouiller, le buis, l'if, le châtaignier, le noisetier, v. 371-383 ; le pin, v. 384-404 ; Le châtaignier, v. 405-458 ; L'amandier, v. 459-480 ; le noisetier, v. 480-490 ; les poires, v. 503-523 ; les pommes, v. 524-546 ; les grenades, v. 547-571 ; les coings, v. 572-584 ; les cerises, v. 584-590 ; les figues, v. 591-636 ;

directes (*aurem uellit*, v. 655 ; *dum canerem*, v. 656) mais aussi par le personnage de Thalia, la Muse, dont Scala place savamment le nom dans la même position que dans le deuxième vers de la sixième églogue de Virgile, avec un enjambement semblable du pronom qui l'annonce (v. 660). Il est remarquable que le poète tienne le loisir pour l'objet de son chant (*Otia componens* v. 657), ce qui entre vraisemblablement en résonance avec sa complainte horatienne des vers 166 à 194 sur la vie contemplative, la vie de campagne, consacrée à la poésie et éloignée des troubles de la vie publique. Au début du *De arboribus*, alors que le poète rappelait que les arbres pouvaient aussi servir à construire des armes de guerre, il déclarait que le motif de son chant n'était pas la guerre mais bien plutôt les présents aimables de la paix : *Sed nos nunc pacis potius bona dona canamus* (v. 98). Scala, en chantant l'arboriculture, exprime une idée de la campagne qui peut-être doit peu aux *Géorgiques* de Virgile et beaucoup à l'idéal de la villa de plaisance, qui permet un retrait du monde des affaires et se trouve être le lieu où, en suivant l'exemple de Cicéron, on est le plus atteint par l'envie de poétiser. Il ne pense pas la campagne comme le lieu du *labor improbus*, dont à vrai dire il fait peu de cas dans son poème, mais il voit la campagne comme lieu de l'*otium*, encore que bien cultivée et qui, par là même, constitue l'embryon d'un idéal politique : elle est signe de la paix et du *buon governo*.

Mais ce passage semble également manifester une certaine oscillation, que nous avons rencontrée dans les premiers vers du poème : le genre géorgique, au registre « médiocre », peut aussi bien faire appel à Thalia qu'à Calliope, à la Muse de l'idylle qu'à la Muse de l'épopée. En prenant pour modèle la 6^e églogue de Virgile, qui joue justement sur la confusion des registres (puisque un poète bucolique, sous couvert de raconter une fable, reproduit un chant cosmogonique), Scala raconte comment sa muse agreste l'a mené jusqu'aux Champs Élysées, en une véritable catabase – thème épique s'il en est – où il rencontre les agronomes qui l'ont précédé. Scala s'inspire ici du chant 6 de l'Énéide ou encore, dans le dessein de donner au genre un contenu philosophique qui excède l'exposé de sa science, de la 4^e géorgique. Mais ce passage peut aussi être comparé à d'autres que nous pouvons trouver chez les contemporains toscans de Scala, Tanaglia et Foresi, et aux préambules allégoriques où ceux-ci mettaient en scène une personnification guidant leurs pas. Le poète rencontre ainsi une troupe de héros assis à une table de marbre dans un jardin qui tire sa grâce de la greffe et que, pour cela, il appelle « *insitium* » (il s'agit probablement d'un jeu de mot avec « *Elisium* », v. 675-6). Scala, parmi les agronomes qui ont versifié leurs préceptes de culture (Virgile, Hésiode, Columelle et Palladius, v. 702-713), retient tout particulièrement Palladius, dont il cite même un distique (qu'il ne se retient pas d'intégrer tel quel dans ses hexamètres, v. 715-8). Il s'agit en effet d'introduire son propos sur la greffe, sorte de climax du *De arboribus*, où les arbres de différentes espèces se combinent

les uns aux autres. Le genre géorgique peut ainsi contenir plusieurs aspects du monde, plusieurs genres peuvent y cohabiter et il peut devenir, comme l'a voulu Virgile, le miroir d'une cohabitation des contraires.

Deux contemporains d'importance : Lazzarelli et Giustolo

Il est un autre précédent qui, quant à lui, ne manqua pas d'inspirer Pontano. Il s'agit du *Bombyx* de Ludovico Lazzarelli⁴²¹. Ce poème, qui fut écrit à Naples au tournant de la dernière décennie du siècle et qui est dédié à Angelo Colocci, possède plusieurs points communs avec le *De hortis Hesperidum*⁴²². Il s'agit d'un poème latin, écrit par un humaniste attiré par les prestiges de l'hermétisme et dont la pensée eut probablement quelque influence à la cour de Ferrante. Lazzarelli, dans son *Crater Hermetis*, se donne le beau rôle et présente le roi Ferrante et Pontano en public de la doctrine hermétique qu'il leur prêche. D'autres témoignages montrent que Naples ne lui accorda pas un si bon accueil que ce qu'il nous laisse voir dans son dialogue⁴²³. Le *Bombyx* est un poème savant, aux visées allégoriques, dont le modèle de prédilection est la quatrième géorgique de Virgile. Ce poème fut publié à Rome pour la première fois sous l'impulsion d'Angelo Colocci quelques années après son écriture⁴²⁴. Il compte 250 vers dans lesquels l'auteur prodigue des préceptes pour la culture du ver à soie. Il les encadre d'un proemion et d'une conclusion qui révèlent la vocation parénétique de son enseignement. En effet, Lazzarelli lit dans la métamorphose du ver à soie l'exemple du Christ qu'il invite ses lecteur à suivre⁴²⁵.

⁴²¹ La vie de Ludovico Lazzarelli (1447-1500) est surtout connue d'après la biographie qu'écrivit son frère Filippo et dont deux versions sont conservées dans un manuscrit de la bibliothèque communale de San Severino Marche (voir *Iter Italicum: A Finding List of Uncatalogued Or Incompletely Catalogued Humanistic Manuscripts of the Renaissance in Italian and Other Libraries. Italy, Orvieto to Volterra, Vatican City*, London, BRILL, 1998, p. 143). Cette biographie est la source principale de celle présentée dans le volume édité par Lancillotti (L. LAZZARELLI, *Ludovici Lazzarelli ... bombyx: Accesserunt ipsius aliorumque poetarum carmina cum commentariis de vitis eorumdem Joanne Francisco Lancillottio ... auctore ...*, Aesii, Petrus Paulus Bonelli, 1765, p. 5-20). Pour une bibliographie et une biographie récentes, on consultera G. ARBIZZONI, « Lazzarelli, Ludovico », dans *DBI*, 2005, vol. 64.

⁴²² Quelques années après sa rédaction, le *Bombyx* bénéficia d'une première édition dont la date ne fait pas l'unanimité et dont il est question plus bas sur cette même page. Il fut ensuite repris dans un florilège édité à Bâle, chez Froben (L. LAZZARELLI et al., *Pictorii Sacra Et Satyrica epigra[m]mata...*, Bâle, Froben, 1518), puis par Lancillotti (L. LAZZARELLI, *Ludovici Lazzarelli ... bombyx*, op. cit.). Ce poème a enfin fait l'objet d'une édition récente (G. ROELLENBLECK, « Ludovico Lazzarelli Opusculum de Bombyce », dans H. Rheinfelder, P. Christophorov et E. Müller-Bochat (éd.), *Literatur und Spiritualität : Hans Skommodau zum siebzigsten Geburtstag*, Munich, W. Fink, 1987, p. 213-238).

⁴²³ Une lettre de Lazzarelli (conservée au f. 268r. du Vat. Lat. 7192, BAV) de 1486 constitue à ce jour la seule preuve formelle de sa présence à Naples, sur laquelle se tait son biographe. Cette lettre fut découverte par Maria Paola Saci. L'humaniste s'y plaint de l'accueil vraisemblablement peu enthousiaste que lui fit la cité parthénopéenne et « di non meritare le calunnie di cui è fatto segno ». Voir M. P. SACI, *Ludovico Lazzarelli : da Elicona a Sion*, Roma, Bulzoni, 1999, p. 87 et W. J. HANEGRAAFF et R. M. BOUTHORN, *Lodovico Lazzarelli (1447-1500) : the Hermetic writings and related documents*, Tempe, Ariz., Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2005, p. 50.

⁴²⁴ Le volume est titré *De bombyce* il ne porte pas de date et est paru à Rome, chez Eucharius Silber (ISCT il00107000 ; Goff L107 ; IGI 5707). Les avis divergent sur la date exacte de sa publication (voir M. P. SACI, *Ludovico Lazzarelli*, op. cit., p. 103 qui fait la liste des différentes datations de 1493 à 1505 ; voir la « voce » Lazzarelli dans le *DBI*, par Giorgio d'Arbizzoni ainsi que G. ROELLENBLECK, « Ludovico Lazzarelli Opusculum de Bombyce », op. cit., p. 213 sq.)

⁴²⁵ Basile de Césarée voit dans le ver à soie une image de l'immortalité, *Hexaameron, Homelia* 8,8 (voir *Ibid.*, p. 220 et W. J. HANEGRAAFF et R. M. BOUTHORN, *Lodovico Lazzarelli*, op.cit., p. 53.)

Il n'est pas impossible que ce petit poème d'une grande qualité et d'un genre nouveau ait exercé sur l'esprit de l'auteur du *De hortis Hesperidum* quelque forte sollicitation. Il démontrait qu'il était facile pour la géorgique, à l'instar de la bucolique, de se prêter à l'allégorèse et comment un auteur pouvait l'y encourager. Il concernait une activité agricole et un artisanat qui faisaient partie des métiers napolitains. Mais surtout, Lazzarelli, qui était un humaniste rompu à l'imitation (il avait dédié à Ferrante ses *Fastes chrétiens*, scrupuleusement imités d'Ovide), avait jeté les bases d'une technique pour la composition de poèmes géorgiques, inspirée par l'observation de la pratique de Virgile et en particulier de la quatrième géorgique. Toutefois, les relations de Lazzarelli et de Pontano ne sont guère documentées⁴²⁶. Nous nous contenterons de rappeler que Lazzarelli était un grand ami d'Elisio Calenzio, *accademico pontaniano* de la première heure, et qu'il n'hésita pas à représenter dans sa première version du *Crater Hermetis* le maître de l'académie en disciple docile. Pontano, quant à lui, semble sceptique au sujet de l'hermétisme et soulève même avec malice le problème de l'authenticité du *corpus hermeticus* dans l'*Aegidius*. L'humaniste semble d'ailleurs viser le *Pimander* de Ficin plutôt que le *Crater Hermetis* dans ce dialogue⁴²⁷. Enfin, il n'est peut-être pas impossible de déceler une certaine rivalité entre les deux hommes dans un passage du *Crater Hermetis* qui, sous couvert de louer Pontano, établit entre lui et l'auteur un parallélisme au désavantage du maître de l'académie⁴²⁸.

Le poème de Lazzarelli commence par un proemion de vingt-deux vers qui se décompose en un argument (v. 1-5)⁴²⁹, une invocation à Pallas et au Christ (v. 6-14) et une dédicace (v. 15-22), suivant le patron du proemion de la première géorgique. Le texte ne fait aucun mystère de son double sens. Ainsi, aux vers 4-5, l'auteur promet des révélations au lecteur studieux et attentif : *quod / Tempore vix longo studiosa mente legatur / Diui Hominis Christi cum mystica facta figuret*.⁴³⁰ Plus loin, il promet à Colocci, dans l'esprit du vers 3 de la quatrième géorgique⁴³¹, l'intelligence des plus hautes choses : *Ad Summi Regna Tonantis / Extollant sensus leuium haec spectacula rerum* (v. 21-22)⁴³². Pontano a employé le même plan pour les

⁴²⁶ Saci décrit Pontano comme un « *amico di Lazzarelli* » (voir M. P. SACI, *Ludovico Lazzarelli*, op. cit., p. 85) mais Hanegraaff et Bouthoorn estiment qu'aucune preuve ne plaide pour une relation entre les deux hommes et que celle-ci est d'ailleurs sans intérêt (W. J. HANEGRAAFF et R. M. BOUTHORN, *Lodovico Lazzarelli (1447-1500)*, op. cit., p. 58).

⁴²⁷ L'argument est utilisé par Hanegraaff et Bouthoorn en faveur d'une absence de relation entre Lazzarelli et Pontano (W. J. HANEGRAAFF et R. M. BOUTHORN, *Lodovico Lazzarelli (1447-1500)*, op. cit., p. 58-60).

⁴²⁸ Le texte est le suivant : *Non ego nunc, o Rex, uerborum elegantiae uelut Graeci, sed uerborum actibus, ut sapienter Aegyptii studeo : de uerbi enim actu, non de consonantia perscrutabimur, qua ratione bonum consequi possumus. Si enim de ratione dicendi hic ageretur, Pontani potius essent partes, qui est omnium eloquentissimus*. (W. J. HANEGRAAFF et R. M. BOUTHORN, *Lodovico Lazzarelli (1447-1500)*, op. cit., p. 169-170).

⁴²⁹ Nous citons les pages dans l'édition suivante : L. LAZZARELLI et al., *Pictorii Sacra Et Satyrica epigra[m]mata*, op. cit. L'invocation et le prologue se situent aux pages 100 et 101.

⁴³⁰ « Qu'il soit lu, s'il se peut, avec une intelligence appliquée, après de longs efforts, puisqu'il dépeint le secret des exploits du Christ, Dieu et homme. »

⁴³¹ Virg. *Georg.* 4, 3 : *Admiranda tibi leuium spectacula rerum*.

⁴³² « cette description de la nature élève le sens des petites choses jusqu'au royaume du Maître. »

proemia du livre 1 et du livre 2 du *De hortis Hesperidum*. Il a accoutumé de rédiger de longs prologues sur ce patron dans les différents livres de l'*Urania*⁴³³ mais glisse, dans l'invocation à sa Muse Urania au début du *De hortis Hesperidum*, quelques vers qui inclinent à penser que le poème possède, si ce n'est un double sens allégorique, au moins un sens de lecture plus élevé⁴³⁴.

La structure des préceptes d'élevage du ver à soie suit quant à elle le premier livre des *Géorgiques*. Elle débute par la considération de la saison à laquelle il convient de commencer l'élevage, le printemps, en se gardant de dépasser le moment où le soleil traverse la constellation du Taureau. Paraphrasant Virgile, Lazzarelli conseille de ne pas mépriser les signes du ciel (v. 28-29)⁴³⁵. Le poète fournit ensuite des préceptes d'élevage, de sélection de la semence. Au sujet des vers qui en éclosent, paraphrasant encore Virgile il laisse le soin à ses successeurs d'en décrire les différentes espèces : *Quae scribenda aliis post me dimitto, poetas / Si quos tanget amor, uacui uel cura laboris*. (v. 49)⁴³⁶. Il décrit à cette occasion sa matière comme un loisir. Il évoque rapidement les variétés du ver à soie puis donne des conseils pour les préserver : les maintenir à la chaleur, fuir les vents du nord. Il indique comment construire une couveuse et comment préserver les vers contre leurs prédateurs comme les fourmis, les araignées ou les souris. À l'occasion d'un propos sur la sécheresse, où il dit qu'il convient d'arroser les vers à soie avec du vin, il se laisse aller brièvement à énumérer les noms des vins antiques (v. 127-132)⁴³⁷. Tout de suite après, il dresse une liste d'arbres voués à des divinités, qu'il élimine les uns après les autres, pour dire que seul le murier est susceptible de nourrir le ver à soie (v. 133-141). Malgré tout, Lazzarelli ne se laisse guère aller, au sein de ses préceptes, aux amples digressions d'inspiration virgilienne qui caractérisent le texte du *De hortis Hesperidum*.

C'est probablement la conclusion du poème qui partage le plus de liens avec le *De hortis Hesperidum*. Après la métamorphose de la chrysalide en papillon, Lazzarelli compose un éloge du ver à soie où il insiste sur les usages de la soie et sur le symbole d'éternité qu'elle fournit :

*Hinc templa ornantur, hinc facta ueste Sacerdos,
Quotidie ante aras offert sua sacra Tonanti.
Hinc Reges, cunctique Ducesque : hinc nobilis omnis*

⁴³³ Sur les prologues virgiliens de l'*Urania*, voir G. GERMANO, « Allusioni virgiliane nell'*Urania* di Giovanni Pontano », dans M. Deramaix et G. Germano, *L'Exemplum virgilien et l'Académie napolitaine à Naples à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 217-241.

⁴³⁴ Voir *infra*, p. 205.

⁴³⁵ L. LAZZARELLI et al., *Pictorii Sacra Et Satyrica epigra[m]mata...*, Bâle, Froben, 1518, p. 101.

⁴³⁶ *Ibid.* 1518, p. 102 : « Je laisse aux poètes qui me succéderont le soin de décrire ces espèces, le si cœur leur en prend ou le souci d'un libre effort. » Cette invitation séduisit d'ailleurs plusieurs poètes, comme Pierfrancesco Giustolo, dont il est question plus bas et qui écrivit, au début du seizième siècle, un poème didactique sur le bombyx. Vida s'exerça lui aussi à cette matière et dédia à Isabelle d'Este un *De bombyce*, au début du XVI^e siècle. Ce poème fut édité pour la première fois avec d'autres œuvres de Vida, M. G. VIDA, *Marci Hieronymi Vidae Cremonensis De Arte poetica lib. III. Eiusdem De Bombyce lib. II. Eiusdem De Ludo scachorum lib. I. Eiusdem Hymni. Eiusdem Bucolica*, Rome, Ludovic Vincent, 1527.

⁴³⁷ L. LAZZARELLI et al., *Pictorii*, *op.cit.*, p. 105.

*Turba Puellarum texto decorantur amictu.
Splendidus ornatus, uarius datur usus in illis
O mirandum Animal, o nunquam cognita uulgo
Signa renascentis vitae [...]. [v. 273-279]*

« On en orne les temples, on en fait une chasuble/un manteau dans laquelle chaque jour le prêtre devant les autels offre au Tonnant son propre sacrifice. Les rois et tous les ducs, tout noble en est embelli d'un vêtement tissé par une foule de jeunes filles. Ornement éclatant, mille usages se rencontrent chez ces vers, ô créature admirable, ô de la vie éternelle symboles jamais connus du vulgaire [...] ! »

On ne peut que rapprocher ces passages de la fin du premier livre du *De hortis Hesperidum*. Pontano y reformule en effet le poème 64 de Catulle en y entrelaçant les motifs d'un éloge de l'oranger :

*Cresce aeternum victura, perenne
Servatura decus foliorum et divitis umbrae
Ornatura domos procerum atque palatia regum,
Materiamque datura sacris post vatibus, arbor. [Pont., Hesp. 1, 550-553]*

« Crois, arbre né pour toujours, destiné à garder toute l'année durant la grâce de tes feuilles, destiné à orner de ton ombre opulente les demeures des grands et les palais des rois, à donner un beau jour aux poètes sacrés la matière d'un chant. »

Quelques vers plus loin, Pontano présente les différents usages de l'oranger :

*Et fructu felix, et flore, et fronde recenti
Viue arbor, supera et seclis labentia secla,
Hortorumque honor, et nemorum, ac geniale domorum
Delicium, tua uel reges umbracula captent,
Ipsaque continuis iuuenum celebrere choreis.
Te conuiuia, te thalami, nuptaeque frequentent,
Semper ament quicunque tua uersantur in umbra,
Assiduum referant frondes uer, aemulus aurum
Foetus, et argento niteat flos concolor albo. [Pont., Hesp. 1, 572-579]*

« Fécond en fruits, en fleurs et en feuilles nouvelles. Longue vie à toi, l'arbre ! Dépasse par les siècles les siècles qui s'enfuient, gloire des jardins, des bosquets et délice fertile des palais ! Et que même les rois recherchent ton ombrage, que les jeunes t'exaltent en des rondes sans fin. Que t'accueillent en nombre banquets, chambres et noces. Que toujours te chérisse quiconque en ton ombrage a cherché le repos, que tes feuilles figurent un printemps qui perdure, que reluise ton fruit, un émule de l'or, ta fleur d'une blancheur semblable à de l'argent ! »

Dans le *De hortis Hesperidum*, il semble que l'oranger, gage d'un amour éternel, soit librement inspirée du *Bombyx* de Lazzarelli, symbole de la résurrection dans l'au-delà. Tous deux sont signes d'existence perpétuelle. Le ver à soie, par ses différents « âges » :

*Saecla supergressi pereuntis quatuor orbis
Intrate aeterni radiantia moenia Regni [v. 284-285]*

« Après quatre âges de ce monde périssable, pénétrez dans les murs étincelants du royaume éternel. »

L'oranger, quant à lui, est signe d'éternité par sa fécondité et sa vivacité :

*Nec uero spacium uitae breue, seu breue tempus
Est citrio, aeternum genus, immortalis origo,
Et species aeterna quidem. Stirps citria longum
Ipsa manet, secla exsuperans, et iungere seclis
Secla parans, trunco extincto mox surgit et alter,
Inde alter. Victrixque diu sua robora seruat.* [Pont., *Hesp.* 1, 526-531]

« La durée de la vie n'est certes pas fugace, le temps n'est pas fugace pour un oranger, une espèce éternelle, une race immortelle dont les individus sont aussi éternels. La souche d'oranger, insensible aux siècles, persiste longuement dans son être, aspirant à unir les siècles aux siècles, bientôt quand son tronc meurt, son double se relève puis un second encore, longtemps cette victoire lui conserve ses forces. »

Le *Bombyx* de Lazzarelli sert à l'inspiration de contemporains, dont Vida et son *Bombyx*⁴³⁸. Il semble qu'il fut aussi à l'origine de l'inspiration de Pontano et qu'il le poussa à entreprendre un poème d'inspiration scientifique ou encyclopédique et au contenu symbolique, suivant le modèle de la quatrième géorgique de Virgile. Mais le *Bombyx* de Lazzarelli est encore d'un format modeste. Ses digressions, en particulier, paraissent courtes au regard de celles du poète antique. Comme nous aurons l'occasion de l'étudier plus tard, c'est notamment dans l'usage abondant de la digression que Pontano se distinguera de cette unique source d'inspiration probable parmi ses contemporains.

D'intéressantes conclusions peuvent également être tirées du rapprochement de l'œuvre de Pontano avec un autre poème qui lui est contemporain, le *De croci cultu* de Pierfrancesco Giustolo⁴³⁹. Toutefois, s'il est tout à fait certain que le *Bombyx* a constitué un précédent pour le *De hortis Hesperidum*, il convient d'être plus réservé quant à savoir si c'est Giustolo qui inspira Pontano ou l'inverse. Nous aurions tendance à favoriser une voie médiane propre à l'émulation académique. En voici l'explication. Le *De croci cultu* fut composé rapidement en 1499 par cet humaniste, juriste venu aux lettres sur le tard et qui était un notable ombrien de Cerreto di

⁴³⁸ Voir note précédente.

⁴³⁹ L'article du *DBI* (F. CALITTI, « Giustolo, Pier Francesco », dans *DBI*, 2001, vol. 57) fournit une biographie à jour sur Pier Francesco Giustolo, à condition de la compléter avec l'article de R. Bianchi sur les relations de Giustolo avec Colocci et Leto (R. BIANCHI, « Pier Francesco Giustolo fra Pomponio Leto e Angelo Colocci », dans F. Cantore et al. (éd.), *Metafore di un pontificato. Giulio II (1503-1513)*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2010, p. 75-115). Autres notes biographiques récentes dans un ouvrage au demeurant difficile d'accès : P. GIUSTOLO, *La coltivazione dello zafferano: De croci cultu*, Perouse., EFFE, 2000, p. xlv sq. La bibliographie mentionne ainsi la thèse d'Amalia Calvini sur Giustolo (A. CALVANI, *Un Umanista Spoletano: Pierfrancesco Giustolo*. Relatore prof. Mario Constanzo, Rome, Università degli Studi di Roma, 1966). L'œuvre de cet auteur a été redécouverte par Filippo Re (F. RE, *Della poesia didascalica georgica degli Italiani dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*, op. cit., p. 53-60). Ses œuvres furent publiées par la suite dans P. F. GIUSTOLO, *Petri Francisci Iustuli Opera Academiae Spoletinae studio, rursus vulgata ac ineditis aucta*, R. Leali (éd.), Spoleto, Bossi et Bassoni, 1855. En plus de la traduction récente du *De croci cultu*, qu'on trouvera dans l'édition contemporaine de P. Giustolo citée plus haut, on consultera avec profit la non moins rare édition de Marchesini (P. F. GIUSTOLO, *De croci cultu e De sere seu setivomis animalibus. Poemetti didascalici*, G. Marchesini (trad.), Spoleto, Premiata tipografia dell'Umbria, 1895).

Spoletto. Pontano était aussi originaire de cette ville et ce hasard peut aisément avoir favorisé l'émulation entre les deux hommes (*conterranei nostri*, dit Giustolo de Pontano, avant de le décrire comme le plus grand des poètes)⁴⁴⁰. Le *De croci cultu* est dédié à Agapito Geraldino, qui fut le secrétaire de César Borgia à partir de 1498. Giustolo fut lui-même un panégyriste du fils d'Alexandre VI, avec qui il entra en contact dès 1498. Cette même année, Giustolo composa des églogues dans lesquelles il fait mention des *horti Colocciani*, l'académie d'Angelo Colocci⁴⁴¹. Il fait aussi mention de ce coryphée de l'académie romaine dans le *De croci cultu*. Ce point est tout à fait intéressant pour nous puisqu'il prouve qu'une partie de la tardive formation aux lettres de Giustolo se déroula sous la houlette d'Angelo Colocci, dit Basso, académicien romain autant que napolitain à qui, d'autre part et comme nous l'avons signalé, le *Bombyx* de Lazzarelli avait été dédié. Colocci appréciait d'ailleurs suffisamment ce dernier poème pour procéder lui-même à sa publication. Les manuscrits qui contiennent les deux poèmes didactiques écrits par Giustolo appartenaient aux mélanges compilés par Angelo Colocci⁴⁴². Ces quelques éléments nous incitent à penser qu'il y avait autour de Colocci à la fin du XV^e siècle, entre l'académie romaine et l'académie napolitaine, un discours et des échanges sur le poème géorgique. On peut donc *a minima* considérer que le *De croci cultu*, comme le *De hortis Hesperidum*, bénéficia des éléments communs de cette *ars scribendi* qui s'élaborait à l'époque et qu'ils cherchèrent tous deux à illustrer de la meilleure manière. En outre, Giustolo écrivit quelques années plus tard un second poème géorgique, le *De setivomis animalibus*, sur le vers à soie lui aussi. Ce second poème, écrit en 1506, s'inspire cette fois clairement du *De hortis Hesperidum*, il en imite l'ampleur et le personnage de Vénus, tout en ajoutant une dimension allégorique et en reprenant l'argument du *Bombyx* de Lazzarelli. Il importe donc de resituer dans ce contexte d'émulation, très sensible aux moindres variations et inventions, les points communs et les différences entre le *De hortis Hesperidum* et le *De croci cultu*.

Le poème de Giustolo traite en 451 vers de la culture des crocus et de la production du safran. Il revendique dès les premiers vers la nouveauté complète de son sujet : *priscis ignota Latinis/Ausonidumque intacta chely* (p. 5)⁴⁴³, comme le fait Pontano à propos des agrumes. Mais il se place dans un registre opposé à l'élévation allégorique que revendiquait Lazzarelli,

⁴⁴⁰ *Quis enim conterranei nostri, et huius saeculi facile principis Iouiani Pontani cineres, aut anctius excoluit, aut illius natalem diem religiosus celebrauit ?* dit ainsi Giustolo à Angelo Colocci (voir P. F. GIUSTOLO, *Petri Francisci Iustuli Opera Academiae Spoletinae studio, rursus vulgata ac ineditis aucta*, op. cit., p. 1).

⁴⁴¹ Sur la relation entre les deux hommes, voir F. UBALDINI, *Vita di mons. Angelo Colocci*, Vatican, Biblioteca apostolica vaticana, 1969, p. 35, 77.

⁴⁴² Il s'agit du ms. BAV vat.lat. 7192. Voir A. CAMPANA, « Angelo Colocci conservatore ed editore di letteratura umanistica », dans R. Avesani, M. Feo et E. Pruccoli (éd.), *Scritti*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2008, p. 257-272.

⁴⁴³ « Inconnue des anciens Latins, lyre que les Ausoniens ne touchèrent point ». Nous n'indiquons pas ici le numéro de vers mais la page de l'édition de Leali, disponible en ligne (P. F. GIUSTOLO, *Petri Francisci Iustuli Opera Academiae Spoletinae studio, rursus vulgata ac ineditis aucta*, op. cit.).

qui faisait appel au Christ dans son invocation, en plaçant dès les premiers vers de son proemion (p. 5) une *recusatio* dans laquelle il déclare qu'il ne fera pas appel à Apollon ni aux Muses pour l'inspirer, réservant ce registre élevé aux louanges des faits d'armes de son récent patron, César Borgia. Giustolo se situe dans un registre plus amène et fait appel à Flora, déesse des vergers qu'il emprunte à Columelle. Ce proemion très court, placé sous le signe de la *recusatio* et de l'humilité, paraît également éloigné de celui du *De hortis Hesperidum*. Le poète ne présente pas de dédicataire dans son prologue et préfère joindre à son poème une épître détachée à Agapito.

Le poème de Giustolo commence par le récit d'une métamorphose à la manière d'Ovide (p. 5-6). La nymphe Smilax (le liseron), aimée et poursuivie par Pan et sa troupe de chèvre-pieds, trouve refuge dans une grotte auprès de son amant Crocus. Les deux personnages sont surpris par Dionysos qui, pris de pitié pour la honte que cette interruption leur a causée, décide de les changer en fleurs. Cette métamorphose étiologique explique certains caractères de la plante, notamment sa rougeur, ainsi que sa provenance puisque la scène se déroule en Crète. À la suite de cette mésaventure, les habitants découvrent les vertus de la plante, que Giustolo énumère. Dès lors, la fleur de crocus, née en Crète, est transportée en Italie : *Ausonios donec crocus est translatus in agros, / Unde per immensi spatium diffunditur orbis* (p. 7)⁴⁴⁴. Giustolo débat alors de la façon dont elle y est parvenue, il évoque le silence de Virgile à son égard et le fait que Columelle, quant à lui, veut la transporter dans son jardin depuis l'Hyblée. Giustolo se montre particulièrement impressionné par ce propos de Columelle, écrit à une époque, dit-il, où l'on exportait peu les plantes. Après avoir passé en revue les différentes régions d'Italie, Giustolo affirme que le crocus s'est implanté en Ombrie et, en particulier, dans les villes d'Aquila et de Cerreto, la patrie de naissance de Giovanni Pontano.

Le début du *De croci cultu* est remarquable pour deux raisons. D'abord parce que l'usage de placer une métamorphose en guise de mythe étiologique au début des poèmes didactiques d'arguments variés semble commencer avec lui et qu'il se prolongera pendant tout l'âge classique. Or, la métamorphose correspond tant au goût de l'académie napolitaine et en particulier de l'œuvre de Pontano qu'il paraît bien étrange que l'invention de ce procédé revienne à l'auteur du *De croci cultu*. Ensuite, cette discussion sur la provenance de cette plante exogène et sur la façon dont elle est parvenue dans une région dont elle est aujourd'hui le symbole est tout à fait semblable à la façon dont Pontano a souhaité organiser le plan du *De hortis Hesperidum*, en inventant un mythe non dénué de substrat historique pour expliquer

⁴⁴⁴ « jusqu'à ce que le crocus soit transporté dans les champs ausoniens, d'où il se répand dans le monde entier. »

poetico more, comme il le dit lui-même⁴⁴⁵, l'exportation de l'oranger vers une région dont elle fait l'identité, à savoir le golfe de Naples. Il nous paraît peu probable que Pontano se soit inspiré du *De croci cultu* pour composer le plan du début de son poème et il n'est même pas sûr qu'il ait jamais connu la géorgique de Pierfancesco Giustolo. Cependant, il nous paraît licite de supposer que, en fréquentant le cercle de Colocci, Giustolo ait participé à quelque discussion semblable à celle que Pontano rapporte dans l'*Aegidius*⁴⁴⁶, où il est précisément question du *De hortis Hesperidum* et de l'organisation de sa matière. Ainsi, le poème de Giustolo pourrait être l'indice d'une divulgation partielle du *De hortis Hesperidum* dans les cercles académiques à une date aussi haute que 1499.

Après cette incursion en territoire ovidien, le poème de Giustolo se révèle rigoureusement élaboré à partir de la deuxième géorgique de Virgile. Sa versification ne manque pas de soin, son vocabulaire est riche, ses images ciselées ne sont pas dépourvues de beauté. Giustolo a également soigné le plan de ses préceptes en suivant la disposition des traités antiques d'agronomie. Son catalogue des régions d'Italie lui permet, en restreignant à certaines parties du territoire d'Aquila et de Cerreto la culture du safran, d'évoquer les deux points liminaires d'un enseignement d'agronomie : la région dans laquelle cette culture est implantée et la terre qui lui convient (p. 7-8). Après avoir décrit le hersage du champ et la sélection des bulbes, Giustolo décrit à la façon de Virgile l'affection dont le *rusticus* entoure les bulbes de crocus et va jusqu'à les mettre en pépinière à demeure si ceux-ci se refusent à croître en pleine terre (p. 8). Le poème n'est pas dépourvu de sentiments lorsque le poète se plaint des difficultés que rencontre le cultivateur. Les travaux qu'il est loisible de mener à l'automne sont imités de certains passages des *Géorgiques*, bien que Giustolo n'ait pas systématiquement recours à la citation. Il ne néglige pas d'en appeler à la prévenance de l'*avarus agricola* : [...] *messi te accinge propinque, / Scrinia quae grauibus, complet tua, rustice, nummis* (p. 10)⁴⁴⁷. Lorsqu'il s'agit d'attendre l'éclosion printanière des crocus, Giustolo n'hésite pas à conseiller le paysan en matière de sacrifice aux dieux païens, à Flora et à Bacchus. Il emploie, à la manière de Virgile, des hyperboles pour décrire le succès des cultures. Par exemple, il prétend que le champ s'émaille d'une si dense production de crocus bleus qu'il ressemble à la mer (p. 11). Suit un éloge soigné de la fleur qui dit en quoi celle-ci excelle et énumère toutes celles qu'elle surpasse. Les qualités du crocus comblent autant les yeux qu'elles réjouissent par leur parfum (p. 11).

⁴⁴⁵ Voir *infra*, p. 159.

⁴⁴⁶ Nous mentionnons souvent ce passage où Girolamo Carbone tente de comprendre pourquoi Virgile a fait commencer son poème géorgique *in medias res*. Voir G. G. PONTANO, *I dialoghi*, C. Previtera (éd.), Ed. critica, Firenze, Sansoni, 1943, p. 243-246.

⁴⁴⁷ « Prépare-toi à la proche moisson, qui remplit ta cassette, paysan, de lourdes pièces. »

Giustolo prétend que la fleur surpasse les autres belles fleurs mythologiques par son aspect et qu'elle surpasse par son parfum l'encens, la rose et la cannelle. Les jeunes filles venues cueillir les étamines au petit matin sont comparées à Proserpine et à un cortège de muses et de nymphes. Proserpine vient en personne dans les champs (p. 12). Contrairement à l'insistance de Virgile sur l'effort qu'implique le travail de la terre, la cueillette des étamines des crocus est pour Giustolo un *labor facilis*, qui ne nécessite l'activité que de jeunes garçons et de jeunes filles. En décrivant l'usage des fleurs, en particulier pour la teinture des laines, Giustolo se laisse aller à un éloge de la vie champêtre (*bona si sua nosse*, p. 13), en décrivant notamment le *rusticus* qui embrasse son épouse vêtue des laines parfumées de safran. Giustolo décrit enfin comment fabriquer un poison pour empêcher les sangliers de venir déterrer les bulbes (p. 14).

La conclusion du *De croci cultu* trouve un peu de l'ampleur qui manquait à son prologue. *Haec ego cantabam Bazani in collibus* (p. 15) : Giustolo imite la conclusion célèbre des *Géorgiques* de Virgile (*Georg.* 4, 563-566). Le poète évoque également son lieu de villégiature peuplé de nymphes et de divinités et dont il entreprend une louange inspirée de l'éloge de l'Italie des *Géorgiques* de Virgile.

Le *De croci cultu* est un poème qui fait une part parfois un peu ostentatoire à l'inspiration de Virgile mais où le poète a su faire entrer de sa sensibilité personnelle. Il est en effet d'une singulière originalité. Il ne semble pas contenir, à la façon de Lazzarelli, une allégorie filée de la condition humaine. Il s'inspire bien plus volontiers de la deuxième géorgique que de la quatrième. Il rayonne d'un amour franc de la campagne ombrienne dont il fait le sujet principal au moyen de la description d'une spécialité territoriale exogène qui l'embellit (*splendent arua croco*, p. 11) et qui n'a jamais été célébrée par les poètes. Giustolo revendique un sujet d'une nouveauté parfaite. Le poème (451 vers) est plus long que celui de Lazzarelli. Certains passages qui ont trait à la cueillette des étamines, par exemple, au sacrifice du porc, aux usages du safran et au cortège de Proserpine, s'apparentent à de courtes digressions. Ce poème n'a pas l'ampleur du *De hortis Hesperidum*. Néanmoins, il partage de nombreux points communs avec le dernier poème de Pontano. La métamorphose étiologique qui ouvre le *De croci cultu* était en 1499 une nouveauté appelée à tenir un grand rôle dans les géorgiques de l'âge classique. Cette exaltation du territoire au moyen d'un produit de sa culture, prétexte à l'évocation d'un paysage et d'un folklore habités des créatures mythiques de l'Antiquité, est commune au *De hortis Hesperidum*. Plus précisément, le cortège des nymphes venues cueillir les étamines, le plaisir que l'on prend à contempler la nature, le bonheur du *rusticus* auprès de sa femme parfumée de safran, témoignent à tout le moins d'une certaine communication entre les deux poètes. Celle-ci s'est probablement faite par l'intermédiaire d'Angelo Colocci et des discussions académiques sur le

poème géorgique. Il n'y a guère de trace que Giustolo se fût déplacé jusqu'à Naples mais il est à coup sûr venu à Rome à plusieurs reprises. Il n'est selon nous pas improbable qu'il doive sa maîtrise des règles de la géorgique et certains des thèmes que nous venons d'énumérer à la connaissance d'une *forma antiquior* du *De hortis Hesperidum*, divulguée dans l'entourage de Basso (Angelo Colocci). Giustolo put trouver dans la poésie géorgique de Pontano le moyen de réveiller sa muse naturaliste et patriote, qu'il avait fort bien illustrée dans sa *Descriptio montis Spoleto imminentis*, en adressant un discret hommage à cet autre Ombrien de Spoleto qui cultivait alors les orangers à Naples. Cela impliquerait que nous puissions voir transparaître dans le *De croci cultu* une forme du *De hortis Hesperidum* antérieure à sa dédicace à François II Gonzague. Un poème à la louange de Naples et de la Campanie, de l'*otium*, et qui n'est pas encore travaillé avec tant d'évidence par la symbolique du travail littéraire et académique ni ponctué de digressions qui mettent cette dernière en valeur.

Les poèmes de Lazzarelli et de Giustolo donnent témoignage de la forme transitoire de cette invention en partie collective que constituait la géorgique d'inspiration virgilienne à la fin du quinzième siècle. Pontano, qui avait très probablement pris part à cette invention, en composant le *De hortis Hesperidum* se proposait de l'approfondir. Sa géorgique déployait en effet les caractères de cette nouvelle vie du poème géorgique, qui fut, selon nous, inventée entre Rome et Naples, entre Angelo Colocci et Ludovico Lazzarelli, dans les débats et les lectures publiques des *horti colotiani* et de l'*academia pontaniana*. Pontano, qui avait très probablement contribué au débat, tira sa propre version des enseignements antiques et des rares exemples que la pratique de ses contemporains pouvait avoir laissés à sa disposition (en particulier le poème de Lazzarelli).

Nous commencerons par étudier la conception du poème didactique qui se fait jour dans l'œuvre de Pontano et l'importance que ce genre avait pris au sein de l'académie napolitaine. Puis nous étudierons la façon dont l'humaniste compose certains des passages qui donnent au poème didactico-géorgique sa forme et son originalité. Nous avons plus tôt dressé la liste de certains des caractères qui furent énoncés par Peter Toohey afin de décrire le poème didactique de l'Antiquité. Il s'agit d'abord des digressions, qui soulagent un instant l'attention du lecteur et permettent de rompre l'ennui de l'exposé technique. Pontano, bien conscient de la nécessité d'ôter à son poème toute monotonie, décide d'y introduire un récit, un véritable epyllion, divisé en plusieurs tableaux qui s'égrènent au long du livre 1. Nous étudierons deux épisodes importants qui se rattachent à ce fil rouge narratif du premier livre.

Il est en outre nécessaire d'étudier la façon dont Pontano a voulu mettre en scène l'énonciation dans le *De hortis Hesperidum*. Puisqu'un poème didactique versifie l'adresse du maître à son disciple, il fallait donner au maître et au disciple une présence suffisamment sensible. Nous étudierons donc comment Pontano a peint le personnage de son dédicataire, le marquis François II Gonzague, dont plusieurs passages comportent l'eulogie. Puis nous examinerons comment l'auteur représente son propre personnage et quels sont les procédés d'oralité dont il use pour se donner « une voix forte et persuasive », selon l'expression de Peter Toohey.

Nous réservons à notre prochain chapitre l'étude de l'exposé didactique et de son organisation.

Conception du poème didactique : éloquence et poésie du savoir.

Au sein de l'Académie napolitaine, Giovanni Pontano défendit une conception de la poésie comme première source du savoir. Cette conception trouve écho, à la même époque, dans la poétique de Bartolomeo Della Fonte⁴⁴⁸. Mais l'on rencontre sa formulation la plus éloquente dans l'*Actius*⁴⁴⁹, le dialogue de Pontano sur la langue d'art, qui se conclut par un éloge de la poésie, *mater foecundissima omnium disciplinarum*⁴⁵⁰. La vertu principale de l'éloquence poétique, comme le *thaumaston* aristotélicien auquel il est licite de relier l'*admiratio* présentée dans ce dialogue comme le but du poète, est de mettre les hommes sur la voie de la connaissance⁴⁵¹. Mais la poésie peut aussi être en elle-même le véhicule d'une connaissance de nature technique ou scientifique. Susanna Gambino Longo souligne combien cette conception est originale et semble à cette époque propre à l'Académie napolitaine. Dans l'*Actius*, cette conception consiste en un faisceau d'arguments d'origines variées, adjoints les uns aux autres sans ambition de leur donner plus de lien. Le premier consiste à dire que tout discours émane à l'origine du discours poétique, des *ficta*, qui permirent aux premiers orateurs de plaider leurs causes et donnèrent ainsi naissance aux premiers textes prosaïques. Un second doit être rapproché des discours qui reprenaient à cette époque l'antique argument de l'omniscience d'Homère :

Nam et primi doctorum omnium cum extiterint poetae, omnia quoque carmine ac numeris sunt complexi testisque horum omnium est Homerus, qui quantum ubique dicendo valeat et suspiciunt docti, admirantur indocti.

« En effet, puisque les poètes furent les premiers parmi tous les savants à prendre corps, ils ont embrassé tous les sujets sans exception par le chant et par les rythmes et Homère sert de témoin à tous ceux qui admirent, s'ils sont instruits, ou qui s'étonnent, s'ils sont ignorants, qu'il puisse parler avec abondance en toute occasion. »⁴⁵²

⁴⁴⁸ Voir S. GAMBINO LONGO, *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Épicure à la Renaissance italienne*, Paris, H. Champion, 2004, p. 188, qui cite les chapitres *De poetices origine et dignitate* et *De doctrina poetarum* de la poétique de B. della Fonte, dans C. TRINKAUS, « The Unknown Quattrocento Poetics of Bartolommeo della Fonte », *Studies in the Renaissance*, n° 13, 1966, p. 97-99.

⁴⁴⁹ Pour la bibliographie de l'*Actius*, nous renvoyons à la note de notre étude métrique des *Hesp.* voir *supra*, p. 57, n. 179.

⁴⁵⁰ « Mère très féconde de toutes les disciplines », voir G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 238-9. Sur ce passage en particulier, voir S. GAMBINO LONGO, *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Épicure à la Renaissance italienne*, *op. cit.*, p. 187-190 ; pour une traduction de ces passages, voir P. Galand-Hallyn et F. Hallyn (éd.), *Poétiques de la Renaissance: le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVIe siècle*, s. l., Librairie Droz, 2001, p. 211-212.

⁴⁵¹ Sur cette notion d'*admiratio*, voir M. DERAMAIX, « *Excellentia* et *admiratio* dans l'*Actius* de Giovanni Pontano: Une poétique et une esthétique de la perfection », *op. cit.* ; V. DENIZOT, « *Comme un souci aux rayons du soleil* » : Ronsard et l'invention d'une poétique de la merveille (1550-1556), Genève, Droz, 2003, p. 64-88 ; G. TILLY, « La raison de l'étonnement : Le numerus dans l'*Actius* (1507) de Giovanni Pontano », dans D. de Courcelles (éd.), *La Raison du Merveilleux*, Paris, Classiques Garnier, 2017

⁴⁵² G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 238.

Cette tradition prêtait à Homère un savoir étendu en toute discipline⁴⁵³. Pontano fait suivre cet exemple des noms de Solon et de Numa Pompilius, qui ont tout deux choisi la poésie comme véhicule de leur œuvre civilisatrice. Ainsi ce dernier, par ses vers récités en des occasions publiques et sacrées, *ferocissimam gentem [...] ad mores humaniores transtulit cultumque Dei maiorem*.⁴⁵⁴

Pontano offre à la poésie didactique une place médiane dans son éloge, traçant une filiation entre Empédocle, Dorothee de Sidon, Lucrèce, Manilius, Virgile et lui-même enfin, auteur du poème astrologique *Urania*⁴⁵⁵. L'humaniste mêle ensuite le savoir théologique et la sagesse pratique au savoir scientifique ou même technique. En effet, c'est la poésie qui a pour la première fois parlé de Dieu et aidé les hommes à chanter ses louanges, qui a incité les hommes à la vertu en professant l'immortalité de l'âme⁴⁵⁶. C'est la poésie qui a pour la première fois parlé de Dieu⁴⁵⁷. C'est par elle que l'homme connaît Dieu⁴⁵⁸. Cet argument semble faire allusion à celui de la *prisca theologia* : dès Lactance et sa célèbre interprétation de la 4^e églogue de Virgile les écrits des poètes, même païens, sont tenus pour perméables à une sorte de prérévélation du christianisme. Ils sont parfois considérés comme capable d'exprimer des vérités d'inspiration divine⁴⁵⁹. Pontano ne marque aucune distinction dans sa louange entre ce qu'aurait pu être une intuition des poètes païens et une poésie vraiment évangélique. S'il parle d'immortalité de l'âme, il est très plausible qu'il ait en tête le 6^e chant de l'*Enéide*. Cette continuité absolument parfaite trouve sa justification doctrinale dans l'*Aegidius*⁴⁶⁰ où, à

⁴⁵³ P. GALAND-HALLYN et F. HALLYN (éd.), *Poétiques de la Renaissance*, op. cit., ad indices mais surtout p. 167-74.

⁴⁵⁴ « il fit passer un peuple des plus sauvages à des mœurs vraiment humaines et à un culte vraiment divin. »

⁴⁵⁵ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 238-239 : *Aperuit rerum naturam generi hominum carmine suo Empedocles, diseralis disciplinae Dorotheus Sidonius, quo Latine imitati Lucretius ac Manilius, Christe optime, quid copiae, quid ornatus, quantus et clarissimis luminibus eius emicat in altero splendor ! Rapit quo uult lectorem, probat ad quod intendit summa cum subtilitate et artificio, hortatur, deterret, incitat, retrahit, demum omnia cum magnitudine, ubi opus est atque decoro, et hac de qua disputatum est admiratione, ut expurgatis rudioribus illis uestustatis numeris, quibus postea Virgilius Romanam illustravit poeticam, nihil omnino defuisse uideatur. Alteri uero in astronomicis, si quid ornatus poeticoque defuit decori, additum nupte rac suffectum a nostro est Sene.*

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 239: *Quibus igitur uerbis aut quonam ore gestuque assurgemus Poeticae ? quae princeps de Deo et disseruit et eius laudes cecinit, instituitque sacra, unde primi poetae sacerdotes uocati, uerbisque eum placauit et cantibus, docuitque habere rerum humanarum curam, benigneque cum probis agere, excandescenter cum improbis. Haec prima excitauit ad uirtutem homines, dum anima immortalitatem proficetur, haec e terris piorum animos in coelum deuexit, impiorum detrusit in Tartara ; haec bonis tandem praemia retribuit.*

⁴⁵⁷ *Ibid.* : *quae princeps de Deo disseruit et eius laude cecinit.*

⁴⁵⁸ *Ibid.* : *per te Deum sapimus.*

⁴⁵⁹ P. GALAND-HALLYN et F. HALLYN (éd.), *Poétiques de la Renaissance*, op. cit., p. 172.

⁴⁶⁰ L'*Aegidius*, autre dialogue auquel nous ne cesserons pas de nous référer, a été édité, avec les autres dialogues de Pontano, par C. Previtera (G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 245 sq.) Il existe une traduction italienne récente assortie d'une introduction de F. Tateo (G. PONTANO, *Aegidius : dialogo*, F. Tateo (éd.), Roma, Roma nel Rinascimento, 2013, 1 vol.) ; une traduction anglaise sera bientôt disponible (G. PONTANO, *Aegidius and Asinus. Dialogues, volume 3*, J. H. Gaisser (éd.), Cambridge (Mass.) ; Londres, Harvard University Press, 2020). La précédente traduction italienne remontait à 1938 (G. TOFFANIN, *Giovanni Pontano : fra l'uomo e la natura. In appendice, il dialogo Aegidius tradotto da V. Grillo*, Bologne, Nicola Zanichelli, 1938, p. 129 sq.). Il existe en outre une traduction allemande (G. G. PONTANO, *Dialoge*, op. cit.) Pour la datation de l'*Aegidius*, voir S. MONTI, « AFLN », op. cit., p. 247 sq. ; aujourd'hui reproduit dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi*, op. cit., p. 807-815). Voir également : E. CASERTA, « Il problema religioso nel De uoluptate del Valla e nell'Aegidius del Pontano », in *Italica*, vol. 43, n° 3 (sept. 1966), p. 240-263. », *Italica*, vol. 43, n° 3, 1966, p. 240-263 ; F. TATEO, « L'Aegidius di Pontano e il De Trinitate di sant'Agostino », *Vetera Christianorum*, vol. 6, 1969, p. 145-159 ; F. TATEO, *Umanesimo etico*

plusieurs reprises, les Muses sont désignées comme une émanation du Christ et sont en mesure d'allier l'éloquence à la piété⁴⁶¹.

Comme le remarque Susanna Gambino Longo⁴⁶², cette conception holistique de la poésie ne revêt aucune volonté de donner des normes à la hiérarchie des genres et elle ne semble pas non plus participer trop directement d'une volonté apologétique, même si les arguments dont elle use ont parfois servi à la défendre et même si elle met en exergue la totale liberté dont jouit le poète. On y distingue cependant une lignée de poètes, dans le prolongement de laquelle Pontano fait allusion à son œuvre maîtresse, l'*Urania*. Le seul genre dont la tradition apparaisse clairement dans cette louange est donc le genre didactique. Or, voilà que l'humaniste loue l'un de ces poètes didactiques, Lucrèce, pour des qualités de son style. Il semble important pour lui de souligner l'éloquence de Lucrèce qui, à l'instar des poètes épiques, suscite chez le lecteur ce sentiment d'*admiratio* qui est le but de la poésie par une connaissance parfaitement maîtrisée des possibilités de la langue⁴⁶³ (*summa cum subtilitate et artificio*). Pontano devait justifier qu'une poésie vraiment digne de louange peut être poésie du savoir tant par son fond que par sa forme.

Ce qui nous semble surtout remarquable dans cet éloge de la poésie, c'est que Pontano n'a nullement souhaité distinguer les deux manières dont la poésie était alors réputée véhiculer un savoir : il n'a pas fait le départ entre la façon d'Homère, le savoir voilé par l'allégorie, et la façon d'Empédocle, le savoir explicitement véhiculé, « en surface de l'œuvre »⁴⁶⁴. Rappelons que la *Poétique* d'Aristote fut traduite par Giorgio Valla et publiée à Venise en 1498. Il est peu probable que Pontano ignorât l'existence de cette édition et il connaissait peut-être déjà l'œuvre dans le texte original. Or, la poétique d'Aristote contient un passage qui exclut formellement Empédocle, poète didactique, du cercle de la véritable poésie :

οὐδὲν δὲ κοινόν ἐστιν Ὁμήρῳ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ πλὴν τὸ μέτρον, διὸ τὸν μὲν ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσιολόγον μᾶλλον ἢ ποιητήν

« Entre Homère et Empédocle, il n'y a rien de commun, si ce n'est le vers. Il est donc juste d'appeler le premier poète et le second physicien plutôt que poète. »⁴⁶⁵

di G. Pontano, Lecce, Edizioni Milella, 1972 (p. 11-20; 189-210 et sq.) ; F. TATEO, *Tradizione e Realtà nell' Umanesimo italiano*, Bari, Dedalo Libri, 1967 (p. 319-354) ; F. TATEO, *Egidio Da Viterbo fra Sant'Agostino e Giovanni Pontano : il dialogo Aegidius*, Roma, [Roma nel Rinascimento], 2000 ; S. MARIOTTI, « Per lo studio dei dialoghi del Pontano », *Belfagor*, vol. 2, 1947, p. 332-344 ; S. MONTI, « L'apografo corsiniano dell'Aegidius di G. Pontano », *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, vol. 44, 1969, p. 243-258 (reproduit dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, G. Germano (éd.), Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, vol. 2, p. 891-908).

⁴⁶¹ Voir M. DERAMAIX, « Théologie et poétique: le De partu Virginis de Jacques Sannazaro dans l'histoire de l'humanisme napolitain », thèse de doctorat sous la direction de M. le Professeur Alain Michel, Paris, Paris IV - Sorbonne, 1994 p. 118 sq.

⁴⁶² S. GAMBINO LONGO, *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Épicure à la Renaissance italienne*, op. cit., p. 190.

⁴⁶³ G. G. PONTANO, *I dialoghi*, C. Previtera (éd.), Ed. critica, Firenze, Sansoni, 1943, p. 239.

⁴⁶⁴ Voir P. GALAND-HALLYN et F. HALLYN (éd.), *Poétiques de la Renaissance*, op. cit., p. 167.

⁴⁶⁵ Aristote, *Poétique*, 1447b.

Cette distinction du Stagirite fit couler beaucoup d'encre au XVI^e siècle, les poéticiens l'interprétant comme un rejet en bloc de la poésie didactique. Mais, au cours du *Quattrocento*, les humanistes laissent rarement planer le doute sur l'appartenance du poème didactique à la grande poésie. Le genre issu d'Empédocle et d'Hésiode pouvait faire fonds sur Cicéron et Denys d'Halicarnasse pour se hisser aux côtés de l'épopée⁴⁶⁶. Il n'est pas sûr que le débat sur l'exclusion d'Empédocle de la véritable poésie ait pris pour Pontano toute la brûlante importance qu'il prendrait pour ses successeurs. On perçoit néanmoins une subtile apologétique du poème didactique qui consiste pour Pontano à affirmer que ce genre de poésie n'est pas moins amendé, moins sublimé par l'éloquence que les poèmes traditionnellement retenus par le jugement d'Aristote.

Parmi les très rares méditations antiques sur le poème scientifique, plus encore qu'à la célèbre remarque d'Aristote c'est à une considération incidente de Servius que Pontano semble discrètement s'opposer :

[...] *illud quoque sciendum est, in his libris [scil. Vergilii, Magonis Afri, Catonis, Varronis] non esse obscuritatem in quaestionibus sicut in Aeneide, nisi paucis admodum locis ; sed in hoc tantum esse difficultatem, ut res positas esse intellegamus, id est τὸ κείμενον [...]*⁴⁶⁷

« Il faut aussi savoir qu'il ne s'agit guère ici dans ces ouvrages agronomiques d'enquêter sur les obscurités, comme dans l'*Énéide*, si ce n'est en quelques rares passages, mais la difficulté réside seulement ici dans le fait de bien comprendre ce qui est exposé, c'est-à-dire la lettre du texte. »

À la scolie 43 de son commentaire des *Géorgiques* de Virgile, le grammairien antique soulignait que l'attention principale qu'il portait à l'interprétation des préceptes agronomiques n'était pas tant, comme dans l'*Énéide*, d'en percer les mystères que d'établir tout bonnement ce dont il était question : il suffirait ainsi d'une simple explication du point de vue littéral⁴⁶⁸. L'expression *nisi paucis admodum locis* semblait désigner justement les *ficta* et, en particulier, le mythe d'Aristée dans la 4^e géorgique. Sans s'opposer explicitement à Servius, Pontano entend démontrer, dans un passage du dialogue *Aegidius*, que les vers de Virgile que commentent l'extrait de Servius que nous venons de citer (*Georg.* 1,43) ne sont pas aussi simples qu'il n'y paraît car ils contiennent un procédé réservé d'ordinaire au poème historique. Au cours d'une discussion académique, Girolamo Carbone demande à ses interlocuteurs, Puccio et Thamyra,

⁴⁶⁶ P. Galand-Hallyn et F. Hallyn (éd.), *Poétiques de la Renaissance: le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, Genève, Librairie Droz, 2001, p. 183-184.

⁴⁶⁷ Servius in *Georg.* 1,43 [Thilo, 1961, p. 144].

⁴⁶⁸ Il pourrait s'agir là d'une des raisons pour lesquelles Servius s'abstient en commentant les *Géorgiques* des interprétations morales et philosophiques plus courantes dans son commentaire de l'*Énéide* (M. LAFOND, « Spécificités et réception du commentaire aux *Géorgiques* : l'exemple d'Isidore de Séville », dans G. Ramires, M. Bouquet et B. Méniel (éd.), *Servius: et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 343).

qui ont assisté aux leçons données sur les *Géorgiques*, le premier à Florence, par Ange Politien et le second, à Rome, par Pomponio Leto, de l'aider à interpréter l'incipit du premier livre, qui ne lui semble pas respecter l'ordre logique des préceptes d'agriculture. Carbone remarque que le 4^e livre des *Géorgiques*, qui a pour sujet l'apiculture, commence bien par diriger l'attention du lecteur vers le lieu où doit être fondée la colonie des abeilles, soit le plus adapté à la fragilité de leur nature. De même, Ovide a commencé ses *Métamorphoses* par la fondation du monde et Pontano son *De cultu citriorum* par une invention fabuleuse de l'origine de l'oranger. Mais Virgile, dans le premier chant des *Géorgiques*, commence au contraire *ab ipsa statim aratione*, par le travail du labour lui-même, sans avoir encore parlé du choix du terrain selon les propriétés du sol et du ciel.

*Sed quid quod in primo libro, qui est de segetibus, ab ipsa statim aratione coepit, [...] cum praesertim genere in hoc scripti quod didascalicum Graeco nomine litteratores nostri uocant (pertinent enim ad erudiendum siue auditorem siue discipulum) ab initiis quibusdam remotioribus auctores quandoque incipiant ?*⁴⁶⁹

« Mais pourquoi donc dans le livre I, qui traite des moissons, commence-t-il directement par le labour [...] alors que surtout dans ce genre d'écrit que les professeurs, d'un mot grec, appellent "didactiques" (car ils visent l'enseignement de l'auditeur ou de l'élève) il y a des exemples que les auteurs commencent par les principes les plus rudimentaires ? »

Selon Carbone, le poème didactique doit commencer par les premiers fondements de la matière qu'il se donne pour tâche d'enseigner. Puccio et Thamyra s'avouent d'abord incapables d'expliquer, d'après les illustres commentateurs contemporains dont ils ont suivi les leçons, ce point non dénué d'*obscuritas*. Mais bientôt Puccio se laisse convaincre d'exprimer son propre point de vue sur cet empressement de Virgile à procéder *ab actione ipsa* et non selon l'ordre logique.

Instituentis et in praecepta redigentis materiam aliquam a se susceptam officium uidetur primo loco considerare, ipsam ante praeceptorum traditionem, reine cuiuspiam sit auditor admonendus. »⁴⁷⁰

« La tâche de celui qui instruit et tourne en préceptes une quelconque matière dont il s'est donné la charge dont il s'est emparé semble être en premier lieu de tenir compte, avant la transmission même des préceptes, de ce dont l'auditeur doit être averti. »

La plus judicieuse façon de commencer l'exposé d'une matière, selon Puccio, est de tenir compte de ce dont l'auditeur doit être averti. C'est ce que fait Virgile dans les autres chants des *Géorgiques*. Or, il semble bien que la première chose à connaître, lorsqu'il s'agit de moissons, tient à la qualité du fonds. Mais Virgile avait remarqué qu'en Italie nul agriculteur n'était ignorant de la qualité de son fonds ni des mérites et des dangers du climat de son pays. Il estima donc qu'il valait mieux mettre en exergue l'assiduité de l'agriculteur à sa tâche, quitte à remettre

⁴⁶⁹ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 260.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 262.

à plus tard le chapitre sur la connaissance du terrain. Ce que remarque Puccio c'est que pour les besoins de son enseignement et pour garantir son efficacité Virgile s'est autorisé ce qui se pratique le plus souvent dans les poèmes historiques : un début *in medias res*.

*Nec uero uos moueat quod a mediis fere nonnumquam rebus poetae ipsi ordiantur, cum id sequendum uideatur in alio dicendi genere, ut in enarrandis bellis explicandisque rebus gestis, minime tamen in genere didascalico, quod totum in tradendis uersetur praeceptis erudiendis auditoribus. Quid igitur mirum exorditum esse Virgilium ab actione, id est a diligentia quam in agricola praecipuam exigit, quando in agro colendo, ut ipse ait, nihil unquam exhausti satis est ?*⁴⁷¹

« A vrai dire cela ne vous choque pas que parfois les poètes commencent presque au beau milieu d'une action puisque cela semble recherché dans un autre genre littéraire, dans la narration de guerres par exemple ou dans l'exposé d'exploits, mais très peu toutefois dans le genre didactique, parce qu'il consiste tout entier dans la transmission de préceptes comme dans l'instruction des auditeurs. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si Virgile commençait par l'action même, c'est-à-dire par l'exactitude qu'il exige du paysan sur toute chose, puisque dans l'agriculture, comme il le dit lui-même, il n'y a jamais rien qui soit assez accompli ? »

Pontano ne croit pas qu'il soit nécessaire de discriminer en fonction des genres les moyens adaptés aux fins qu'on se serait données. Comme le précise Thamyra par la suite, le but de la poésie est le suivant : *ut doceat, ut delectet, ut moueat*⁴⁷². Or, pour enseigner (ce qui est le rôle traditionnel du poème didactique) comme pour émouvoir (ce qui est le rôle traditionnel des poèmes épiques), il est nécessaire de plaire car nul ne peut apprendre ou s'émouvoir d'un discours aux mots inappropriés, mal joints, sans grâce, d'un orateur aux gestes ridicules et à la voix désagréable. Thamyra ajoute ensuite :

*Virgilius igitur atque Lucretius, quo auditorem ad se raperent, ab ipso statim initio usi sunt principiis maxime iucundis ac festiuis ; neue satietas, quae inter narrandum docendumque solet obrepere, in discessu auditorem comitaretur*⁴⁷³

« Aussi Virgile et Lucrèce, dans le but de captiver leur auditoire, eurent recours dès les tout premiers vers à des entrées en matière tout à fait agréables et divertissantes afin que l'ennui, qui ne fait faute de s'insinuer dans les narrations comme dans l'exposé d'une science, ne prît pas la fuite en compagnie de l'auditoire. »

Les moyens mis au service de la poésie doivent donc être choisis en fonction de la fin qu'elle s'assigne : l'*admiratio* de ses auditeurs, le refus de la *satietas*, qui s'insinue tant dans les récits que dans l'enseignement, tant dans le genre épique que dans le genre didactique.

La vertu de cet argument est de résoudre l'inconfort dans lequel toute réflexion sur la poésie scientifique ne manque pas de tomber : l'apparente contradiction entre les procédés propres à la fiction et une poésie du savoir, l'usage d'une forme qui semble devoir être plaquée sur un fond qui lui préexiste et a été défini par avance de façon prosaïque⁴⁷⁴. Pontano montre

⁴⁷¹ *Id.*

⁴⁷² « Qu'elle enseigne, qu'elle plaise, qu'elle émeuve ».

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 263

⁴⁷⁴ Il s'agit de la principale critique d'Hegel, pour qui le poème didactique ne peut être compté parmi les vraies formes de l'art. Voir G. W. F. HEGEL, *Esthétique*, C. Bénard (trad.), Paris, Le Livre de Poche, 1997, vol. 1, p. 537.

justement que le fond du poème didactique peut, chez les poètes attentifs, induire des bouleversements de la forme. Pour Palingène, par exemple, il est problématique d'adjoindre des fables, qui font partie des ornements, à une poésie de la vérité⁴⁷⁵. Pour Pontano, ces *ficta*, comme tout procédé qui vise à susciter l'*admiratio*, à déjouer la *satietas*, sont nécessaires à une transmission frappante de la vérité.

Dans sa préface à l'*Art poétique* d'Horace, Giovan Paolo Parisio dit Aulo Giano Parrasio, qui hérita d'une part importante du débat académique napolitain sur la poésie⁴⁷⁶, considère à la suite de Pontano que la poésie tient avant tout à l'*elocutio*. *Nihil tam est poeticum quam elocutio*, dit-il, *unde pro eloqui canere ueteres posuere*.⁴⁷⁷ Cela n'est pas sans rappeler l'importance accordée à l'*elocutio* par Pontano dans l'*Actius*, qui limite à ce seul domaine sa dissertation de *poeticae excellentia*. Dans ce même dialogue, Pontano justifiait d'ailleurs l'importance de l'accent dans la langue poétique par le fait que le poète ne dit pas mais chante : *canere dicuntur poetae*⁴⁷⁸. Il n'aurait pas démenti la définition de Parrasio, lui pour qui la poésie tout entière pouvait se résumer à *dicere apposite ad admirationem*⁴⁷⁹. Ainsi, c'est l'usage d'une langue d'art parfaitement maîtrisée qui définit la poésie, qu'il s'agisse d'une poésie narrative, d'une poésie de la mimésis, ou d'une poésie de la connaissance, d'une poésie didactique. En raison de l'unité de la langue d'art il ne saurait être question de séparer l'une et l'autre.

Pontano offre au poème scientifique une place de premier choix dans la renaissance de l'éloquence qu'il appelle de ses vœux. En effet, dans le dialogue *Aegidius*, l'humaniste plaide pour l'institution d'une éloquence à visée scientifique et même théologique, pour la création d'une *philosophia latina* qu'il voit prête à se réaliser en la personne du théologien Gilles de Viterbe⁴⁸⁰. Mais il indique avoir œuvré lui-même à cette réunion entre *eloquium*, *scientia* et *sapientia* – entre éloquence, philosophie naturelle et morale. Il fait bien entendu référence à ses

⁴⁷⁵ Voir Y. HASKELL, « The Masculine Muse : Form and Content in the Latin Didactic Poetry of Palingenius and Bruno », dans C. Atherton (éd.), *Form and Content in Didactic Poetry*, Bari, Levante, 1998, p. 120.

⁴⁷⁶ F. STOK, « Parisio, Giovan Paolo », dans *DBI*, 2014, vol. 81. Sur Parrasio, il faut consulter le travail important le plus récent, fruit d'une thèse de doctorat en cotutelle (C. Bianca, università degli Studi de Florence, et M. Deramaix, université de Rouen Normandie) : G. PARRASIO et L. FERRERI, *De rebus per epistolam quaesitis* (Vat. Lat. 5233, ff. 1r-53r), Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2012. ; voir également les trois volumes de la collection Parrhasiana : G. ABBAMONTE, L. GUALDO ROSA et L. MUNZI (éd.), *Tocchi da huomini dotti. Codici e stampati con postille di umanisti. Atti del III seminario di studi* (Roma, 27-28 sett. 2002), Naples, Annali dell'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico, sezione filologico-letteraria, 2005 ; G. ABBAMONTE, L. GUALDO ROSA et L. MUNZI (éd.), *Parrhasiana II: atti dell II Seminario di Studi su Manoscritti Medievali e Umanistici della Biblioteca Nazionale di Napoli* ; Napoli, 20 - 21 ottobre 2000, Naples, Annali dell'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », 2002 ; L. GUALDO ROSA (éd.), *Parrhasiana: atti della I giornata di studi « manoscritti medievali e umanistici della biblioteca nazionale di Napoli »*, Napoli, 12 maggio 1999, Naples, Annali dell'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », 2000.

⁴⁷⁷ « Rien n'est plus propre à la poésie que l'expression. C'est pourquoi au lieu de s'exprimer, les Anciens disaient 'chanter' » HORACE, *Ars Poetica, Cum Trium doctissimorum commentariis*, Paris, Robert Estienne, 1533, p. 8 ; cité par P. GALAND-HALLYN et F. HALLYN (éd.), *Poétiques de la Renaissance*, op. cit., p. 188.

⁴⁷⁸ « [...] on dit que les poètes chantent ». G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 152.

⁴⁷⁹ « [...] dire en sorte de susciter l'admiration. » *Ibid.*, p. 146.

⁴⁸⁰ Voir M. DERAMAIX, *Théologie*, op. cit., p. 126 et E. MASSA, *I fondamenti metafisici della « Dignitas hominis »*, Turin, Societa editrice internazionale, 1954.

poèmes scientifiques et à ses traités en prose. Il est clair que la poésie didactique, drapée dans la langue la plus élégante, constitue pour Pontano plus qu'un simple prétexte à prendre position dans un débat d'esthétique :

[...] *iniquitate temporum factum est plurimis ut etiam seculis dicendi laus a disciplinarum cognitione seiuncta fuerit, cum antea quidem nemo doctus quin idem quoque esset eloquens. Sed eloquentiae studium post Romani imperii declinationem prorsus interiit uixque grammaticae ipsius perstiteret uestigia [...]. Qua quidem de causa haud ita mirum uideri debet eloquentiae si defuere studia. Tamen et spes est breui futurum ut eloquentia cum doctrina tum naturali tum diuina in gratiam redeat, cum minime per te steterit, Iouiane, quominus moralis cognitio Latinis fuerit litteris illustrata sideraliumque rerum notitia [...]*.⁴⁸¹

« [...] le malheur des temps voulut que pendant de très nombreux siècles la considération portée à l'éloquence fut séparée de la maîtrise des sciences, tandis que jusqu'alors il n'y avait pas savant qui ne fût aussi éloquent. Mais, après la chute de l'empire romain, l'étude de l'éloquence se perdit tout à fait et il persista à peine quelques ruines de la grammaire elle-même [...]. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner dans ces conditions que l'étude de l'éloquence fût défaut. Malgré tout, on peut aussi espérer que, dans un avenir proche, l'éloquence revienne en grâce auprès des sciences naturelles comme de la théologie, puisqu'il n'a pas dépendu de toi, Jovien, que la philosophie morale ne fût illustrée par les lettres latines, ainsi que la connaissance des astres. »

Cette alliance de l'éloquence et de la *disciplinarum cognitio*, de la philosophie morale et naturelle, mais aussi de la théologie, est le but que doivent se donner les lettrés soucieux de restaurer l'antique statut de l'éloquence et de conjurer le déclin des sciences. Même s'il n'est ici question que de la *res sideralis* et pas de la *res rustica*, il n'est pas douteux que le *De hortis Hesperidum*, qui porte à la connaissance des contemporains, en une langue latine rendue à ses élégances, une science agraire à l'objet exotique et aux aspects miraculeux, jouissait dans l'esprit de Pontano d'un semblable mérite.

Les « digressions » dans le De hortis Hesperidum

Fabula et savoir.

Le *De hortis Hesperidum* bénéficie également de cette unité de la langue d'art au sein de laquelle il ne semble guère y avoir de limite où de règle infranchissable à la pratique de la poésie tant que le poète fait preuve d'une grande habileté dans son art. C'est même avec une certaine audace que Pontano a usé dans ce poème didactique de formes propres à d'autres genres, au point d'en rendre la définition ambiguë⁴⁸². Nous avons vu que Palingène était embarrassé par l'usage de la fable dans un poème de la vérité. Ce n'était pas le cas de Giovanni Pontano, pour

⁴⁸¹ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 259.

⁴⁸² A. IACONO, « Il De hortis Hesperidum di Giovanni Pontano tra innovazioni umanistiche e tradizione classica », *Spolia*, vol. 1, 2015, p. 1.

qui la fable peut se substituer de plein droit à l'exposé didactique, comme le montre un passage dans les mêmes pages de l'*Aegidius*.

[...] cum [...] praesertim uideam Iouianum, qui conciliationi huic nostrae praesidet, locuturum de citriorum natura, ut arbore peregrina, ut de cultu eius a nemine tradito, coepisse a loco unde in Italiam aduecta fuerat ac de arboris ipsius primordiis quanquam fabulose, poetico tamen more tradidisse, ne ante de cultu eius praeciperet quam quae et qualis esset arbor ostendisset.⁴⁸³

« [...] puisque [...], surtout, je constate que Jovien, président de cette bienveillante assemblée, sur le point d'exposer les caractères de l'oranger, un arbre exotique dont la culture ne fait l'objet d'aucune tradition, commença par le lieu depuis lequel l'arbre avait été exporté vers l'Italie et bien qu'il écrivît sur les origines de cet arbre sur le mode de la fable, ce fut cependant à la façon des poètes, afin de ne pas précipiter le propos sur la culture avant d'avoir montré ce qu'était cet arbre et quelle était sa nature. »

Il semble donc bien que, pour Pontano, les *fabulae* entrent au compte des préceptes et servent à enseigner, quoique de façon poétique, au même titre que l'exposé scientifique. Leur usage ne modifie guère le genre du poème, qui reste classé sous la rubrique *didascalicus*.

L'usage de la fable dans le *De hortis Hesperidum* n'est pourtant pas toujours perçu de manière aussi indifférente que dans ces propos que Pontano place dans la bouche de Girolamo Carbone. Son influence sur le genre du poème est telle que le rejet de la poésie didactique par Aristote a parfois été interprété comme un rejet de la poésie dépourvue de *fabulae*. C'est ainsi que, dans son commentaire au *De raptu proserpinae* de Claudien, Parrasio adopte une opinion vraiment restrictive en s'appuyant sur le jugement du Stagirite. Il rejette l'épopée d'argument historique dans le champ de compétence des versificateurs : *quippe fabula uelut anima poematis est, ut sentit Aristoteles*⁴⁸⁴. Selon ce jugement, Claudien ne fut pas poète dans ses panégyriques ou dans la célébration des victoires d'Honorius.

La présence ou non de mythes dans un poème avait eu également une influence sur la classification de Diomède, qui proposait de répartir les types de poésie en fonction de l'origine de la parole. Si la parole provient uniquement du narrateur, le poème est « narratif » (*enarratiuus*), c'est le cas du poème didactique. Si elle provient du personnage, il est « dramatique » (*actiuus*), c'est le cas, par exemple, des tragédies de Sénèque. Si elle provient enfin à la fois du personnage et du narrateur, le poème est dit « mixte » (*communis*), c'est le cas de l'*Énéide*. Ainsi le poème didactique reste-t-il séparé de l'épopée par quelque nécessité immanente, qui fait d'ailleurs partie des principes du poème didactique que nous avons énumérés en introduction : pour enseigner une matière, il faut une parole unique et descendante, celle que le maître adresse à son disciple.

⁴⁸³ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 261.

⁴⁸⁴ « la fable, de fait, est comme l'âme du poème, comme le pense Aristote. » P. GALAND-HALLYN et F. HALLYN (éd.), *Poétiques de la Renaissance*, op. cit., p. 189 ; CLAUDIEN, *Proserpinae raptus cum Iani Parrhasii commentariis*, Milan, Giovanni Angelo Scinzenzeler, 1505, aaa [ix] v.

Toutefois, dans le renouvellement du genre géorgique à l'œuvre dans le *De hortis Hesperidum*, Pontano manifeste d'abord son souci de la *uarietas* par la volonté de se rapprocher de l'épopée ou, plus exactement, de modèles de courtes épopées telles que la poésie néotérique en offrait l'exemple. Mais l'humaniste semble surtout avoir à cœur de rivaliser avec cet « epyllion » que constitue l'épisode central de la 4^e géorgique de Virgile. Dans la classification des différents types de poèmes que Parrasio emprunta à Diomède, il importe de remarquer que la 4^e géorgique de Virgile tenait un rôle à part : *In enarratiuis perpetua est poetae loquutio nunquam interrupta, ut tres Virgilii Georgicorum libri primi*⁴⁸⁵. On déduira de cette affirmation que la 4^e géorgique est un produit inclassable qui se rapproche de l'épopée par son usage du style direct mais aussi, probablement, par celui de la *fabula*.

Giovanni Pontano avait donc conscience de s'approcher des limites du genre, comme du reste l'avait fait Virgile, en donnant aux *fabulae* une place si importante dans le *De hortis Hesperidum*⁴⁸⁶, tout du moins dans le premier livre. La 4^e géorgique lui présentait l'exemple d'un poème didactique dont la plus grande partie était une *fabula* qui comprenait de longs passages rapportés.

Le mythe a tout d'abord une fonction de digression et, dans le poème didactique, il permet de rompre la monotonie de l'énoncé. Pontano avait bien remarqué comment Virgile usait de la digression, attentif qu'il était à comprendre non seulement la lettre du texte mais encore les effets que le poète antique avait dissimulés dans son œuvre. Dans le *Bombyx* de Lazzarelli, il n'y avait guère de véritable digression comme il en existe dans les *Géorgiques* : aux vers 127 à 141 se suivaient deux courtes énumérations des vins et des arbres mais l'auteur n'utilisait guère la *fabula* pour distraire son auditoire, ce qui explique la brièveté de son œuvre⁴⁸⁷. Giustolo, dans le *De croci cultu*, portait en revanche un soin particulier à ponctuer son exposé de digressions, dont certaines sont des *fabulae* comme le mythe ovidien des premiers vers ou l'évocation du cortège de Proserpine. Politien et Scala, tous deux fins lettrés, avaient également bien saisi le rôle de la digression et sa capacité à faire du poème géorgique, tel que Virgile l'avait réinventé, un véritable microcosme. Le second avait en outre réécrit le mythe Daphné.

Au fil de la composition du *De hortis Hesperidum*, Pontano a inséré de nombreuses digressions au sein de ses préceptes, jusqu'aux derniers mois de sa vie puisque les vers 212 à

⁴⁸⁵ « Dans le genre narratif, le discours du poète est continu et ne s'interrompt jamais, comme dans les trois premiers livres des *Géorgiques* de Virgile. » HORACE, *Ars Poetica, Cum Trium doctissimorum commentariis*, op. cit., p. 7.

⁴⁸⁶ Bembo tenait l'usage de la *fabula* chez Pontano (et quelques autres) pour excessif, voir ainsi la lettre qu'il adresse à Fracastor (C. CARUSO, *Adonis: The Myth of the Dying God in the Italian Renaissance*, Londres / New York, A&C Black, 2013, p. 27 et 128 pour le texte de la lettre) ; Ludovico Dolce fait mention de ce jugement et l'étend également aux *Salices* de Sannazaro (L. DOLCE, *Dialogo di M. Lodovico Dolce, nel quale si ragiona delle qualità, diversità, e proprietà de i colori*, Gio. Battista Marchiò Sessa, Venise, 1565, f. 61 v.).

⁴⁸⁷ Sur le *Bombyx*, voir *supra*, p. 139.

231 du premier livre du *De hortis Hesperidum* ne figurent pas dans l'apographe d'Avellino qui date de la fin de l'année 1502⁴⁸⁸.

Alors que la disposition des *fabulae* ou autres digressions dans le second livre du *De hortis Hesperidum* ressemble à celle de l'*Urania* (les mythes et récits étiologiques, répartis tout au long du texte, permettent de distraire l'auditeur), Pontano a été particulièrement attentif à la répartition des mythes dans le premier livre. En disposant un ensemble de mythes, souvent étiologiques, qui mettent en scène les deux mêmes personnages, Vénus et Adonis, et qui narrent le mythe du second de sa mort à sa renaissance sous forme d'oranger, l'humaniste est parvenu à créer un véritable fil rouge narratif au sein de son poème didactique, mêlant ainsi habilement l'influence virgilienne des *Géorgiques* et à celle des *Métamorphoses* d'Ovide. Selon Perrine Galand-Hallyn, en conférant de l'épaisseur à des héros que Virgile avait maintenus dans l'anonymat dans ses *Géorgiques*, Politien avait déjà introduit dans sa silve Rusticus un « fil rouge narratif » qui contribuait à limiter la *satietas* de ses auditeurs⁴⁸⁹. L'enchâssement de mythes qui mettent en scène toujours les mêmes personnages parmi les préceptes de cultures du *De hortis Hesperidum* permet également de limiter l'ennui des auditeurs en superposant une trame narrative au plus austère exposé agronomique.

D'autre part, le *Bombyx* de Lazzarelli donnait l'exemple d'un poème dont le sens allégorique était révélé par un exorde et par une péroraison qui conféraient au poème une forme circulaire⁴⁹⁰. De la même façon, tous les livres du l'*Urania* et celui du *Meteorum liber* commencent par un exorde imité de celui de Virgile dans le premier chant des *Géorgiques*⁴⁹¹ et se terminent par une conclusion qui reflète cet exorde. Dans l'un de ses manuscrits de travail, on découvre que Pontano a créé le 5^e livre de l'*Urania* en séparant, à la fin du livre 4, un propos qui était au départ continu et en lui adjoignant un prologue d'environ quarante lignes sur un folio séparé⁴⁹². Si ces prologues ont une évidente valeur métapoétique, s'ils sont de véritables mises en scène du projet littéraire de Pontano, il ne semble pas que leur but soit jamais de dévoiler une clé de lecture comme dans le *Bombyx* de Lazzarelli. Les *fabulae* contribuent au contraire tout au long du texte à distiller un sens second en liant la culture des agrumes au culte des Muses, comme dans le passage sur les plantations d'agrumes du lac de Garde, qui convoque la présence tutélaire de Catulle sur la presqu'île de Sirmione (1, 209-31), ou comme

⁴⁸⁸ Voir *supra*, p. 102.

⁴⁸⁹ Telle est la lecture de Perrine Galland, que vous évoquions précédemment, *supra*, p. 126.

⁴⁹⁰ Antonietta Iacono évoque ce mode de composition circulaire au sujet du *De hortis Hesperidum* elle parle de « Ringkomposition » (A. IACONO, « Il De hortis », *op. cit.*, p. 196).

⁴⁹¹ Sur les prologues géorgiques de Pontano dans l'*Urania*, voir G. GERMANO, « Allusioni virgiliane nell'Urania di Giovanni Pontano », *op. cit.*.

⁴⁹² BAV, *Vaticanus latinus* 2738, le folio 92 est rapporté. Voir également les f. 44 v^o- 45 r^o, à la fin du livre 2.

lorsque Pontano évoque Sannazar, le jardinier poète de Mergellina dont l'exil assèche le jardin consacré aux Muses (2, 289-308), ou encore lorsque l'auteur du *De cultu citriorum* fait une allusion cachée à Beneth Gareth, le poète de langue catalane dont Pietro Summonte voulait lire la présence sous l'épithète *Chariteia Limon*⁴⁹³.

Le soin apporté à la cohérence des mythes peut expliquer pourquoi l'humaniste décida d'écrire le *De hortis Hesperidum* à la suite de l'*Urania*, passant d'un poème astrologique à un poème de jardinage où la critique a parfois voulu lire l'essoufflement de son inspiration, comme nous le disions dans notre chapitre sur la postérité du *De hortis Hesperidum*⁴⁹⁴. Pontano n'a pas déprisé l'ambition de ses enseignements, il ne semble même pas avoir vraiment changé de registre. Mais il a peut-être inversé l'importance qu'il donnait aux différents savoirs communiqués par la poésie : l'allégorique et le didactique. Dans le *De hortis Hesperidum*, l'allégorie engage son lecteur sur la voie d'un sens élevé, d'une vocation supérieure. Le savoir technique, objet des préceptes horticoles en l'espèce, naturellement soigné et bien documenté, ne saurait être un simple prétexte à l'évocation de vérités supérieures. Il devient un véritable paradigme pour la vocation d'embellissement du monde, d'ordonnement de la nature en vue de la plus grande harmonie, que Pontano attribue à ses successeurs académiques.

L'unité du livre I

Pontano a parsemé le texte du *De hortis Hesperidum* de mythes et de digressions : souvent, ces passages qui interrompent pour quelques vers le simple exposé des préceptes d'agrumiculture sont aussi l'occasion d'évocations géographiques. Elles illustrent parfois une région historique ou une nature à la fécondité spontanée, comme celle du règne de Saturne. Elles mettent en scène la géographie paradoxale du voyage ou bien la géographie des lieux chers au poète qui recèlent des plantations d'agrumes⁴⁹⁵. Ces tableaux illustrent le lien

⁴⁹³ Voir G. G. PONTANO, *Pontani carminum quae quidem extant omnium pars prima*, Bâle, Cratander, 1531, a4 v^o : *Chariteiaque arua item Chariteia limon. (...) Tacite tamen ut Chariteum amicum celebret*. Nous revenons sur cette allusion plus subtile encore que ne le pensait Summonte, *infra*, p. 353.

⁴⁹⁴ Il est question de ces appréciations des commentateurs du *De hortis Hesperidum* dans notre chapitre sur la postérité des *Hesp.*, p. 16 sq. Plus récemment, on a voulu lire dans les aspects néotériques de ce type de poésies didactiques fort minutieuses le signe d'un genre ludique et sans sérieux (Y. HASKELL, « Work or Play ? Latin "Recreational" Georgic Poetry of the Italian Renaissance », *op. cit.*). Il nous semble que la question du sérieux, peut-être pertinente chez Vida, ne mérite pas d'être posée pour le *De hortis Hesperidum*.

⁴⁹⁵ Dans les *Hesp.*, la mention des voyages portugais vers les Indes (1, 346-63) apparaît parmi d'autres évocations de jardins idéaux, exotiques, mémoriels. Souvent, ces passages déploient un vocabulaire topographique formé ou non par Pontano lui-même sur les règles de dérivation latines (p. ex. 1, 102-24 ; 209-31 ; 2, 11-33) et illustrent ainsi le goût de nommer ces réalités géographiques, de se les approprier et de les broder sur la trame métrique. Souvent ces toponymes n'ont jamais été utilisés dans la poésie latine classique. Il s'agit d'un vrai travail d'appropriation poétique de la cartographie. Pontano fait réaliser des cartes, celles du *Principato Citra* (Cilento), par exemple (F. LA GRECA et V. VALERIO, *Paesaggio antico e medioevale nelle mappe aragonesi di Giovanni Pontano: le terre del Principato Citra / Fernando La Greca, Vladimiro Valerio, Acciaroli*, Edizioni del Centro di promozione culturale per il Cilento, 2008). Le dédicataire du *DhH*, François II Gonzague, fait peindre des cycles de cartes topographiques et géographiques dans ses palais de Gonzague et de Marmirolo (M. BOURNE, « Francesco II Gonzaga and Maps as Palace Decoration in Renaissance », *Imago Mundi*, vol. 51, 1999, p. 51-82). En comparant les vers 1, 346-63 à

organique que les travaux de l'horticulteur entretiennent avec le reste du monde. Car la géorgique de Pontano – en ce sens, elle est la première véritable héritière de l'*ascraeum carmen* parmi les poèmes que nous avons étudiés – articule le travail et l'éthique du travail à une conception du monde, elle montre comment l'effort du cultivateur se reflète dans le cosmos et y tient sa part, elle justifie la tâche de l'homme et réfute son absurdité prétendue au sein d'une épistémè dont elle esquisse en arrière-plan les principales lignes de force. À la définition de cette conception du monde, propre à l'humanisme aragonais et telle qu'elle s'exprime dans le *De hortic Hesperidum*, nous avons consacré la dernière partie de cette étude. Nous renvoyons aussi à la prochaine partie l'examen des digressions qui dessinent une histoire ou une géographie de l'agrumiculture ou traitent des différentes espèces de citrus de façon poétique. Ici, nous n'étudions que les différentes digressions qui ont trait au mythe de Vénus⁴⁹⁶ et d'Adonis, tel que Pontano l'invente, en tentant de les envisager dans le rapport étendu qu'elles entretiennent avec le genre géorgique et en nous demandant comment l'humaniste joue précisément de ces distorsions entre genre didactique et genre épique⁴⁹⁷.

deux autres passages assez semblables dans la première géorgique des *Hesp.* et qui ont en point commun qu'ils manifestent ce goût pour une géographie à la fois encyclopédique et langagière, on remarque une grande différence : 1, 102-24 et 209-31 sont des compositions à partir d'éléments mythologiques (cycle italique d'Hercule, propriété des Charites) et philologiques (la villa de Catulle à Sirmione) ; 1, 346-63 est fondé sur des observations scientifiques toutes récentes. Pontano y intègre en effet certains éléments d'une relation de voyage anonyme, le *De situ elementorum*, qui décrit les premiers voyages portugais vers les Indes et la circumnavigation de l'Afrique (D. DEFILIPPIS, *La rinascita della corografia tra scienza ed erudizione*, Bari, Adriatica, 2001, p. 101-102). Le passage des *Hesp.* ne se réduit pas à celui du *De situ*, Pontano l'enrichit du vocabulaire géographique de Ptolémée et fait surtout mention des fruits découverts par les explorateurs. Il est remarquable qu'en décrivant les différentes régions d'implantation des agrumes, Pontano puisse placer dans des lieux qu'il connaît des mythes de son invention et décrire l'*icognita terra* par une expédition réelle. L'un et l'autre procédés, poétiquement équivalents, dévoilent des jardins méconnus pour les Hespérides : la mythopoièse n'est pas le seul vecteur de rêverie pour l'humaniste, il n'est pas le seul moyen de susciter l'*admiratio*. La géographie des poètes napolitains de l'école pontanienne est pétrie d'érudition (voir A. BUISSON, « Géographie poétique de la Campanie. La représentation du paysage chez les poètes napolitains du *Quattrocento* et leurs sources antiques. », *Camenae*, vol. 14, 2012. A titre d'exemple, nous citerons la véritable chorographie méditerranéenne en sens contre-horaire que fait Sannazaro dans le deuxième chant du *De partu Virginis* à l'occasion du recensement de l'Empire censément advenu au moment de la Nativité. Le plus illustre des disciples de Pontano y superpose les lieux antiques évocateurs des Lettres et de sa bibliothèque savante aux lieux modernes occupés par les Turcs (voir M. DERAMAIX, « *Sua nomina mittunt*. L'Empire des Lettres à la Renaissance latine ds la descriptio Imperii de Sannazaro (DpV, II, 116-265) », dans L. Villard (éd.), *Géographies imaginaires*, Rouen, PURH, 2008, p. 113-140).

⁴⁹⁶ Rappelons ici, pour ne pas l'omettre, que Vénus est avec Priape la principale déesse du jardinage dans la Rome antique, comme le mentionne déjà Varron, *De re rust.* 1, 1. Voir surtout P. Grimal, *Les Jardins romains à la fin de la république et aux deux premiers siècles de l'empire*, Paris, De Brocard, 1943, p. 50-55.

⁴⁹⁷ L'usage de la fable, qui est une source de connaissance dans l'idée que s'en fait Pontano, devient l'objet d'une pratique dont il est passé maître : la mythopoièse. Les études sont nombreuses à ce sujet : F. TATEO, « Ovidio nell'Urania di Pontano », dans I. Gallo et I. Nicastri, *Aetates Ovidianae. Lettori di Ovidio dall'Antichità al Rinascimento*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1995, p. 279-292 ; H. CASANOVA-ROBIN, « Des métamorphoses végétales dans les poèmes de Pontano : mirabilia et lieux de mémoire. » », dans V. Leroux, *La mythologie classique dans la littérature néo-latine*, Clermont-Ferrand, Presse Universitaire Blaise Pascal, 2011, p. 247-269 ; H. CASANOVA-ROBIN, « Dendrophories d'Ovide à Pontano : la nécessité de l'hypotypose », dans H. Casanova-Robin, *Ovide, Figures de l'hybride. Illustrations littéraires et figurées de l'esthétique ovidienne à travers les âges*, Paris, H. Champion, 2009, p. 103-124 ; D. COPPINI, « Le metamorfosi del Pontano », dans G. M. Anselmi et M. Guerra, *Le Metamorfosi di Ovidio nella letteratura fra Medioevo e Rinascimento*, Bologne, Gedit Edizioni, 2006, p. 75-108 ; H. CASANOVA-ROBIN, « *Laus uirgiliana* et invention mythologique. L'élégie *Eridanus* I,14 de Giovanni Pontano ou la célébration d'un poeta fortunatus », dans M. Deramaix et G. Germano, *L'Exemplum virgilien et l'Académie napolitaine à Naples à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 165-182 ; D. COPPINI, « Metamorfosi, metafora, arte allusiva nella poesia di Giovanni Pontano », dans A. Bruni et C. Molinari, *Per Giovanni Parenti, una giornata di studio: 24 marzo 2006*, Rome, Bulzoni, 1995, p. 93-109.

Le mythe de Venus et d'Adonis tel que Pontano l'interprète dans le premier livre du *De hortis Hesperidum* est certainement l'un des rares exemples de mythe suivi tout au long d'un poème dont il n'est pas censé être le sujet. Plus qu'un simple mythe, il s'agit d'un véritable récit. Pontano s'inspire de l'importance inattendue que prend le mythe d'Aristée dans la 4^e géorgique de Virgile mais aussi, probablement, de la digression considérable que constitue le mythe d'Ariane dans le poème 64 de Catulle et qui, simple ecphrase, finit par occuper près de la moitié du poème. Il s'inspire également de la mobilité narrative des *Métamorphoses* d'Ovide.

Pontano invente ainsi une variante du mythe d'Adonis dans laquelle le jeune homme, après avoir succombé à ses blessures de chasse, est métamorphosé en oranger par Vénus, son amante. L'arbre devient le symbole de leur amour et de l'éternité du souvenir, Vénus s'en fait la déesse tutélaire. A ce titre, elle intervient huit fois dans le poème (toujours au livre 1, v. 68-102 ; 168-178 ; 209-231 ; 238 ; 389-411 ; 458 ; 532-540 ; 589-597), tantôt en personne, tantôt en tant que *numen* et comme divinité que l'on prie. De toutes ces occurrences, six sont l'occasion d'un récit ou d'une notice à vocation étiologique. Le premier passage (v. 68 à 102) décrit la métamorphose d'Adonis et explique pourquoi l'oranger est un objet de mémoire. Le deuxième (v. 168 à 177) justifie l'origine médique qu'on donnait au fruit des Hespérides dans l'Antiquité. Le troisième (v. 209 à 231) justifie l'implantation d'agrumes sur les bords du lac de Garde. Le quatrième (v. 334 à 340) explique pourquoi l'orange a une double saveur. Le cinquième (v. 389 à 411), pourquoi il convient de soigner l'oranger et d'en faire un arbre élégant. Enfin, le dernier (v. 532 à 540) justifie que l'oranger, symbole de l'éternité du souvenir, possède un feuillage permanent. Dans la plupart des cas, cette dimension étiologique du mythe recouvre un précepte d'agrumiculture, le dévoilement de la cause a valeur de consigne. Vénus apparaît alors comme une déesse apotropaïque, on mentionne son bon plaisir (v. 338, 532, 580), sa volonté (v. 410), ses avertissements (v. 458), on la prie de détourner les tempêtes (v. 594-595). Pontano en fait un personnage typique de l'épopée : la divinité protectrice du héros. La *Fabula de citriorum reparatione*... (v. 168 à 177) suggère que le don de la déesse au peuple d'Italie implique de leur part une obligation de culture formulée comme un véritable sacerdoce. De même, dans le *De ratione decoris hortensis* (v. 389 à 411), l'assentiment de la déesse devient le motif de l'action de jardinier : comme Vénus commandait jadis à Énée de mettre le cap sur l'Italie, elle enjoint aujourd'hui l'agrumiculteur de cultiver avec soin ses jardins.

*Arboreos igitur cultus dea poscit et ipsis
Ornatu atque auro longe splendescere in hortis.* [v. 1, 410-11]

« Voilà pourquoi Vénus réclame que la parure des arbres dans les vergers eux-mêmes scintille au loin d'un atour d'or. »

Enfin, l'accent est mis à de nombreuses reprises sur le fait qu'on cultive l'oranger pour entretenir le souvenir des amours de Vénus et d'Adonis (v. 67, 76, 177, 336-340, 388, 538, 564, 605).

À la lecture de la dendrophorie en exergue du premier livre (v. 68-101)⁴⁹⁸, le lecteur habitué d'Ovide découvre que Pontano a mêlé le passage du texte-mère à propos d'Adonis et de sa transformation en anémone (Ov. *Met.* 10, 718-39), à la métamorphose de Daphné (Ov. *Met.* 1, 548-67).

<i>Moerebat puero extincto, lugebat amantem</i>	
<i>Scissa comam, et lacrimis humebat terra profusis,</i>	
<i>Humbant lauri, quarum frondente sub umbra</i>	70
<i>Et positum ante pedes lamentabatur Adonim</i>	
<i>Et, se oblita deam, tundeat pectora palmis.</i>	
<i>Ut vero sese dolor et gravis ira repressit,</i>	
<i>Ac veterum admonuit Daphne peneia amorum:</i>	
<i>"Et nostros, inquit, testabitur arbor amores</i>	75
<i>Nostrorum et maneat monumenta aeterna dolorum."</i>	
<i>Ambrosio mox rore comam diffundit et unda</i>	
<i>Idalia corpus lavit incompertaque verba</i>	
<i>Murmurat ore super supremaque et oscula iungit.</i>	
<i>Ambrosium sensit rorem coma, sensit et undam</i>	80
<i>Idaliæ corpus divinaque verba loquentis;</i>	
<i>Haeserunt terræ crines rigitque capillus</i>	
<i>Protenta in radice et recto in stipite corpus,</i>	
<i>Lanugo in teneras abiit mollissima frondes,</i>	
<i>In florem candor, in ramos brachia et ille,</i>	85
<i>Ille decor tota diffusus in arbore risit;</i>	
<i>Vulnificos spinæ referunt in cortice dentes,</i>	
<i>Crescit et in patulas aphrodisia citius umbras.</i>	
<i>Colligit hinc sparsos crines dea, mandat et altae</i>	
<i>Telluri infodiens, tum sic affata: "Meis heu</i>	90
<i>Consita de lacrimis, nunquam viduabere fronde,</i>	
<i>Semper flore novo semperque ornabere pomis</i>	
<i>Hortorum decus et nemorum illecebraeque domorum;"</i>	
<i>Osculaque illacrimans ligno dedit, eque capillis</i>	
<i>Summa sub tellure agitans fibramina ducit,</i>	95
<i>Hauriat ut sitiens undam atque alimenta ministret.</i>	
<i>Illa velut dominae luctum solata recentes</i>	
<i>Excussit frondes, resupinaque vertice canos</i>	
<i>Diffudit florum nimbos, quis pectora divae</i>	
<i>Implevitque sinum et lacrimas sedavit euntes.</i>	[Hesp. 1, 68-100]

« Elle se désolait pour cet enfant défunt et pleurait son amant, la chevelure tranchée. Elle imbibait la terre de larmes répandues. Les lauriers s'imbibaient, ce couvert ombragé où elle s'affligeait sur le corps d'Adonis déposé à ses pieds. Manquant à elle-même, cette déesse heurtait de la main sa poitrine. Mais dès que de douleur et de lourde colère elle fut écrasée, Daphné la pénéienne lui fit ressouvenir de ses amours anciennes : « De nos amours aussi un arbre attestera, dit-elle, à nos chagrins, nous ferons qu'il demeure d'immuables monuments. » Bientôt, elle parfume les cheveux de l'enfant d'une pluie d'ambrosie, elle lave son corps d'une eau venue de Chypre et, penchée sur son front, elle murmure une parole occulte. Puis elle joint aussi le dernier des baisers. Cette pluie d'ambrosie affecta ses cheveux, son corps fut affecté par l'eau venue de Chypre et par les mots divins de celle qui parlait. Sa chevelure

⁴⁹⁸ Notre étude du passage est débitrice du travail d'Antonietta Iacono (A. IACONO, « Il De hortis », *op. cit.*, p. 17-20).

au sol se mit à s'enfoncer, son cheveu se raidit en racine allongée et son corps en une souche droite. Son fin duvet devint une neuve feuillée, sa pâleur une fleur et ses bras des ramées, quant à son charme, son charme, en tout l'arbre sourit. L'épine sur l'écorce évoque les dents tueuses, en ombres éployées grandit l'arbre aux oranges, essence aphrodisienne. Alors Vénus assemble les cheveux dispersés et elle les remet aux profondeurs du sol, en les y enfouissant. Et elle dit ainsi : « Arbre qui fut, hélas, planté par mes larmes, jamais tu ne déploreras ton feuillage. Toujours une fleur, toujours des fruits nouveaux feront ton ornement, bel attrait des vergers, agrément des jardins et des nobles demeures. » Au bois elle donna, en larmes, des baisers. Elle fouit la surface, tirant de l'écheveau certaine radicelle afin qu'il puise l'eau, calmant ainsi sa soif, et que ses aliments lui soient bien distribués. Lui, comme s'il avait soulagé sa maîtresse, secoua son houppier neuf, il inclina sa cime et répandit un nuage de fleurs immaculées, qui emplît le cœur et la poitrine de cette déesse et assécha ses pleurs quand elle s'en allait. »

Pontano a tiré la trame de la première partie de ce passage du livre de 10 des *Métamorphoses*. Elle comprend les manifestations de douleur de Vénus devant la dépouille d'Adonis ainsi que la décision de la déesse de changer son amant en une espèce végétale qui fera souvenir de son deuil. Pontano signale son modèle par un emprunt : *pectora palmis* (Ov. *Met.* 10, 723 ; Pont. *Hesp.* 1, 72). Tout comme chez Ovide, Vénus prend chez Pontano la parole au cours de cette lamentation et elle use dans l'un et l'autre textes de formules voisines : *Luctus monumenta manebunt / Semper, Adoni, mei.*⁴⁹⁹ (Ov. *Met.* 10, 725-6) ; *Nostrorum et maneant monumenta aeterna dolorum.* (Pont. *Hesp.* 1, 76). Comme chez Ovide, c'est chez Pontano l'exemple d'une autre métamorphose qui pousse Vénus à changer Adonis en arbre : *Ac veterum admonuit Daphne peneia amorum* (Pont. *Hesp.* 1, 74).

[...] *An tibi quondam
Femineos artus in olentes uertere mentas,
Persephone, licuit, nobis Cinyreius heros
Inuidiae mutatus erit ?* [Ov. *Met.* 10, 728-31]

« Ne te fut-il pas permis, autrefois, Persephone, de changer les membres d'une femme en menthe parfumée, et moi je serais blâmée si ce héros fils de Cyniras prend une forme nouvelle ? »

Enfin, si la métamorphose en elle-même n'est guère semblable entre les deux textes, c'est grâce à un sort de la déesse qu'Adonis se change en espèce végétale dans les deux cas. Dans l'un et l'autre texte Vénus parfume le corps d'Adonis de nectar : *Nectare odorato sparsit*⁵⁰⁰ (Ov. *Met.* 10, 732) ; *Ambrosio mox rore comam diffundit* (Pont. *Hesp.* 1, 77).

On distingue d'autres influences que celle du passage d'Ovide. Déjà, le syntagme *scissa comam* du vers 69 du premier livre du *De hortis Hesperidum* était emprunté à l'*Énéide* (9, 49), moins vraisemblablement à la *Thébaïde* de Stace (11, 317). Le couple *lacrimis [...] profusis* se trouvait en position identique dans plusieurs passages d'Ovide (*Met.* 9, 680 ; 11, 418 ; *epist.* 10, 59) ; *oscula iungit* est une clausule très fréquente dans les *Métamorphoses* (2, 357 ; 430 ; 6,

⁴⁹⁹ « Le souvenir de mon deuil perdurera toujours, ô mon Adonis. »

⁵⁰⁰ « Elle répandit le nectar parfumé. »

626 ; 9, 458 ; 10, 362) et *oscula* est joint à *suprema* à de nombreuses reprises dans l'œuvre d'Ovide (voir *Met.* 6, 278 ; *Fast.* 4, 851 ; *epiced. Drusi* 95). Quant au passage qui suit les mots de Vénus dans le *De hortis Hesperidum*, lorsqu'elle accomplit sur le corps de son amant une sorte de rituel (v. 77-9 : *Ambrosio mox rore comam diffundit et unda / Idalia corpus lavit incompertaque verba / Murmurat ore super supremaque et oscula iungit*), Isabella Nuovo a voulu y voir une influence, encore ovidienne, de l'apothéose d'Énée au livre 14 des *Métamorphoses* (v. 605-7) : *Lustratum genetrix diuino corpus odore / Vnxit et ambrosia cum dulci nectare mixta / Contigit os fecitque deum*⁵⁰¹. Nous proposons d'ajouter à cette référence virgilienne ce passage de la 4^e géorgique (v. 415-16) : *Haec ait et liquidum ambrosiae diffundit odorem, / Quo totum nati corpus perduxit*.⁵⁰²

Il est étonnant de trouver, au début du récit pontanien de la métamorphose d'Adonis, des imparfaits inusités dans la poésie latine parmi un réseau si serré de citations scrupuleusement classiques. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer cet usage. Pontano avait déjà décrit la lamentation de Vénus sur le corps d'Adonis dans l'*Urania* (1, 474-90) mais en mettant l'accent cette première fois sur les manifestations de deuil de la nature. Il s'inspirait sans doute fortement déjà de l'épithaphe d'Adonis composée par Bion de Smyrne, dont Antonietta Iacono a révélé les ressemblances avec le passage du *De hortis Hesperidum* que nous étudions⁵⁰³. Elle montre ainsi que l'attaque *Moerebat* (v. 68) et la répétition des imparfaits forment une imitation du poète grec. Les imparfaits *humbant* et *humbat* des vers 69 et 70 n'ont aucun équivalent dans la poésie latine, pas plus que *lamentabatur* et que *tundebat* qui les suivent aux vers 11 et 12. *Lugebat*, au vers 68, se trouve toutefois dans une position identique chez Lucrèce (5, 1139) et chez Ovide (*Met.* 11, 273). *Moerebat*, au même vers, est en tête de vers chez Claudien (*Bell. Gild.* 358) mais aussi chez Rutilius Helpinus : *Maerebat genetrix ignara mente cadaver*⁵⁰⁴ (*trist.* 22,1). Il ne nous semble pas impossible que l'humaniste ait cherché à mettre en avant les analogies entre la lamentation de Vénus et celle de la Vierge Marie devant le corps du Christ en faisant débiter cette *deploratio* par un hémistichie équivoque : *Moerebat puero extincto*. Tout autant qu'à Bion de Smyrne, ce refrain d'imparfaits – et en particulier *moerebat* qui s'y trouve cité – pourrait aussi selon nous présenter une allusion voilée à la séquence du *Stabat mater* : *Quae moerebat et dolebat / Pia Mater cum uidebat / Nati poenas incliti*.⁵⁰⁵ En outre, *se oblita*

⁵⁰¹ « Sa mère enduisit son corps lavé d'un parfum divin, elle toucha son visage d'une ambrosie mêlée au doux nectar et fit de lui un dieu. »

⁵⁰² « Elle dit et répandit le parfum fluide de l'ambrosie qui recouvrit le corps entier de son enfant »

⁵⁰³ A. IACONO, « Il De hortis », *op. cit.*, p. 47, n. 85. Sur l'influence de Bion de Smyrne sur ce passage, voir aussi H. CASANOVA-ROBIN, « Couleur de neige : un topos antique revisité par les poètes néolatins du Quattrocento », dans X. Bonnier, *Le Parcours du comparant. Pour une histoire littéraire des métaphores*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 440

⁵⁰⁴ « La mère, l'âme égarée, se lamentait sur le cadavre. »

⁵⁰⁵ « Elle s'affligeait et s'endeuillait, la pieuse Mère, en assistant au châtement de son illustre enfant. »

semble emprunté à un poème *De uirginitate* de Venance Fortunat. L'expression décrit les tourments de la jeune mère qui vient d'accoucher d'un enfant mort-né (*carm.* 8, 3, 341). Pontano s'est plu, parmi les allusions savantes dont regorge ce passage, à glisser certains reflets évocateurs de la *prisca theologia*.

La deuxième partie de la métamorphose d'Adonis dans le *De hortis Hesperidum* (à partir du vers 80) est plutôt modelée sur le chant 1 des *Métamorphoses* où Ovide fait le récit de la transformation de Daphné (v. 548-67). Les deux textes ont en commun la description de la métamorphose (Pont. *Hesp.* 1, 80-8 ; Ov. *Met.* 1, 548-552) et la prise de parole du dieu qui la suit : Vénus chez Pontano et Apollon chez Ovide (Pont. *Hesp.* 1, 90-3 ; Ov. *Met.* 1, 557-65). Enfin, Pontano comme Ovide évoquent en conclusion les nouveaux rapports qu'entreprendront dorénavant la divinité et sa créature (Pont. *Hesp.* 1, 94-101 ; Ov. *Met.* 1, 566-7). La métamorphose d'Adonis dans le *De hortis Hesperidum* se rapproche de celle d'Ovide par une quasi-citation : *In frondem crines, in ramos brachia crescunt*⁵⁰⁶ (Ov. *Met.* 1, 550), *In florem candor, in ramos brachia et ille* (Pont. *Hesp.* 1, 85). D'autres inventions de l'humaniste sont manifestement inspirées de traits ovidiens, comme *Ille decor tota diffusus in arbore risit* (Pont. *Hesp.* 1, 86) qui rappelle *Ora cacumen habet, remanet nitor unus in illa*.⁵⁰⁷ (Ov. *Met.* 1, 552). Dans ces deux passages, en effet, c'est une qualité plus abstraite de l'individu transformé, sa beauté, l'éclat de son regard, qui se retrouve dans l'arbre qui est issu de lui. On se rappelle peut-être que Scala, réécrivant la métamorphose de Daphné, invente de faire de ses yeux les baies du laurier. Pontano fait quant à lui des épines de l'oranger un vestige des dents du sanglier qui ont blessé mortellement Adonis : *Vulnificos spinae referunt in cortice dentes* (v. 87). Il existe toutefois une différence notoire entre la dendrophorie ovidienne et celle de Pontano. Alors que Daphné, dans les *Métamorphoses*, prend racine par les pieds (*Pes [...] pigris radicibus haeret*⁵⁰⁸ Ov. *Met.* 1, 551), l'Adonis de Pontano voit ses cheveux changés en racines : *Haeserunt terrae crines rigitque capillus / Protenta in radice* (Pont. *Hesp.* 1, 82-3). Le soin particulier que la déesse apporte aux cheveux de son amant avant et après qu'ils sont devenus racines (v. 76 ; 89-90 ; 94-5) ainsi que le double sens du mot *capillus* (cheveux et entrelacs racinaire) justifient ainsi une préfiguration des soins que le jardinier devra, plus tard dans le texte (1,243, 255), apporter à la plante. Mais il semble plutôt que Pontano fasse allusion à une image fort répandue au Moyen-Âge et que l'encyclopédiste Alexandre Neckam, à la fin du XII^e siècle, exprimait

⁵⁰⁶ « Les cheveux crurent en feuillage, les bras en branches ».

⁵⁰⁷ « La cime possède des regards, un unique éclat subsiste en eux ».

⁵⁰⁸ « Le pied s'enfonce en une noire racine »

ainsi : *Anthropos interpretatur arbor inuversa*⁵⁰⁹. Cette image fut le support de nombreuses méditations sur l'homme et sur la condition humaine au cours du Moyen-Âge⁵¹⁰. Elle remonte en vérité au Timée de Platon (90a-b), où elle constitue une preuve de la nature céleste de l'âme humaine :

τὸ δὲ δὴ περὶ τοῦ κυριωτάτου παρ' ἡμῖν ψυχῆς εἶδους διανοεῖσθαι δεῖ τῇδε, ὥς ἄρα αὐτὸ δαίμονα θεὸς ἐκάστω δέδωκεν, τοῦτο ὃ δὴ φαμεν οἰκεῖν μὲν ἡμῶν ἐπ' ἄκρῳ τῷ σώματι, πρὸς δὲ τὴν ἐν οὐρανῷ συγγένειαν ἀπὸ γῆς ἡμᾶς αἶρειν ὥς ὄντας φυτὸν οὐκ ἔγγειον ἀλλὰ οὐράνιον, ὁρθότατα λέγοντες· ἐκεῖθεν γάρ, ὅθεν ἡ πρώτη τῆς ψυχῆς γένεσις ἔφυ, τὸ θεῖον τὴν κεφαλὴν καὶ ρίζαν ἡμῶν (90b) ἀνακρεμαννὸν ὁρθοὶ πᾶν τὸ σῶμα.

« En ce qui concerne la sorte d'âme qui est en nous la principale, il faut s'en faire l'idée que voici : c'est qu'elle est un démon que Dieu a donné à chacun de nous ; elle est ce principe dont nous disons qu'il habite en nous au sommet du corps et que vers le ciel, où réside l'élément de même nature, au-dessus de la terre il nous élève ; car nous sommes une plante, non point terrestre, mais céleste. Et nous avons bien raison de le dire : c'est là-haut, en effet, d'où est venue notre âme à sa première naissance, que le principe divin accroche notre tête, qui est comme notre racine, pour dresser tout notre corps. »⁵¹¹

Il n'est pas douteux que Pontano, en forgeant cette singulière métamorphose, entendait faire référence à cette tradition sapientiale et très probablement au *Timée* lui-même. Nous conduirons une plus ample réflexion sur la signification du *De hortis Hesperidum*, en lien avec l'interprétation pontanienne de la pensée de Platon, telle qu'elle se fait jour dans l'*Aegidius*, dans la troisième partie de cette étude.

Les quelques paroles que la divinité adresse à sa créature, chez Ovide comme chez Pontano, se composent des mêmes éléments. L'oranger comme le laurier sont destinés à orner les palais des puissants : *Hortorum decus et nemorum illecebraeque domorum* (Pont. *Hesp.* 1,93) ; *Postibus Augustis eadem fidissima custos / Ante fores stabis*⁵¹² (Ov. *Met.* 1, 562-3). Jamais l'arbre ne perdra son feuillage : *nunquam viduabere fronde* (Pont. *Hesp.* 1,91) ; *Tu quoque perpetuos semper gere frondis honores*⁵¹³ (Ov. *Met.* 1, 565). Cette permanence de l'oranger s'oppose également, comme le relevait Isabella Nuovo⁵¹⁴, à l'autre métamorphose

⁵⁰⁹ « L'homme est tenu pour un arbre à l'envers », Voir A. NECKAM, *Alexandri Neckam De naturis rerum libri duo, with the poem of the same author, De laudibus ...*, s. l., Longman, Green, Longman, Roberts, and Green, 1863, p. 232-233 p. 232-3 . cap CLII. Voici la citation entière : *Anthropos interpretatur arbor inversa. Arbor enim radicitus terrae adhaeret, sed hominis radices eminentissimam partem tenent, quia propositum hominis figi debet et stabiliri in terra viventium. Sunt autem capilli humani instar radicum habentes, qui ornant caput, sicut uirtutes mentem ornant. Capilli etiam cogitationes minutas et subtiles designant. Vnde ueritas ait « Non peribit capillus capitis uestri. » Minuta namque cogitatio ordinata recte remunerabitur. Cogitationes autem nostrae ad superna tendere debent. Hinc est quod radices cordis humani coelum respiciunt. Ut ibi corda nostra sint fixa, ubi uera sunt gaudia.*

⁵¹⁰ Chez Gueric d'Igny ou encore au chapitre 13 du *De miseria humanae condicionis* du futur pape Innocent III, comme le rappelle Laurence Moulinier (L. MOULINIER, « Deux jalons de la construction d'un savoir botanique en Allemagne aux XIIe et XIIIe siècles : Hildegard von Bingen et Albert le Grand », *op. cit.*, p. 98).

⁵¹¹ Traduction de Léon Robin (PLATON, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 2000, vol. 2, p. 520-1).

⁵¹² « Au porche des Césars, toi-même, gardienne très fidèle, tu te tiendras devant les portes ».

⁵¹³ « Toi aussi porte toujours les beautés sans fin de ta frondaison. »

⁵¹⁴ I. NUOVO, « Mito e natura nel De hortis Hesperidum di Giovanni Pontano », dans R. Schnur (éd.), *Acta Conuentus Neo-Latini Bariensis*, Tempe (Arizona), Medieval Renaissance Texts and Studies, 1998, p. 455.

ovidienne, *brevis est tamen usus in illo*⁵¹⁵ (Ov. Met. 10, 737), où l'anémone est le symbole de la fugacité. Antonietta Iacono remarque en outre une véritable signature de l'imitation ovidienne chez Pontano au vers 94, *Oscula illacrimans ligno dedit*, qui renvoie au vers 556 du chant 1 des Métamorphoses : *Oscula dat ligno*. Enfin, l'entente entre le dieu tutélaire et son arbre est scellée par un signe d'approbation merveilleux : *factis modo laurea ramis / Adnuit utque caput uisa est agitasse cacumen*.⁵¹⁶ (Ov. Met. 1, 566-7) ; *Illa velut dominae luctum solata recentes / Excussit frondes, resupinaque vertice canos / Diffudit florum nimbos, quis pectora divae / Implevitque sinum et lacrimas sedavit euntes* (Pont, Hesp. 1, 97-100). D'après Carlo Caruso, ce passage contient également une réminiscence du *Canzoniere* de Pétrarque⁵¹⁷.

Rappelons la façon dont Lazzarelli avait construit son poème didactique, le *Bombyx*. L'exorde lui permettait, comme dans la quatrième géorgique de Virgile, d'annoncer que son enseignement dissimulait un sens profond. L'épilogue en éclairait encore la portée allégorique. L'un et l'autre se répondaient symétriquement. Pontano semble avoir disposé sa matière de la même façon, faisant du mythe d'Adonis réinventé le véhicule des thèmes de l'amour et du deuil, de la beauté et du travail à accomplir pour qu'elle perdure éternellement. Le poète répète inlassablement un certain nombre de formules qui rappellent cette vocation de l'oranger : *Hesperidum monumenta sororum* (v. 38) ; *Perpetuum Veneris monumentum at triste dolorum* (v. 67) ; *Nostrorum et maneant monumenta aeterna dolorum* (v. 76) ; *Aeternum et maneant monumenta insignia amorum* (v. 177) ; *Aeternum Veneris monumentum insigne et amorum* (v. 564) ou encore, *Flore novo semper, semper quoque foetibus aucta* (v. 64) ; *Semper flore novo semperque ornabere pomis* (v. 92) ; *Litoraue e citriis semper fragrantia silvis* (v. 358) ; *Perpetuo et ramis semper florentibus hortis, / Semper odore novo semperque virentibus umbris* (v. 562-3). Il place ainsi l'oranger sous le signe de l'éternité et de la *uenustas*, idéal d'élégance poétique et de civilité. Mais les procédés dont il use pour rappeler cette vocation symbolique sont infiniment plus variés que les simples clés de lecture que Lazzarelli faisait figurer dans l'exorde et dans la péroration de son poème.

Il est important de s'arrêter ici à quelques considérations stylistiques pour bien saisir quel marque personnelle Pontano a souhaité imprimer au genre géorgique dans le premier livre du *De hortis Hesperidum*. La répétition est un trait stylistique constant de son écriture. Les figures de continuité phonique ou de répétition sont particulièrement sensibles dans le premier livre du

⁵¹⁵ « Mais elle dure peu, quant à elle. »

⁵¹⁶ « Une fois ses rameaux formés le laurier ne put qu'acquiescer, si bien que l'on crut qu'il avait branlé du chef ».

⁵¹⁷ C. CARUSO, *Adonis: The Myth of the Dying God in the Italian Renaissance*, London / New York, A&C Black, 2013, p. 20cds

De hortis Hesperidum. Les allitérations – un mot que Pontano a lui-même forgé⁵¹⁸ – et les assonances sont omniprésentes. On trouve des homéoptotes dans les rimes léonines (*Nereides uarias ducunt ad plectra choreas*, v. 14) et ailleurs (*Hinc rutilant fuluque micant matura metallo*, v. 65). On trouve également des homéotéleutes (*At postquam herculeis humeris stetit axis et Atlas*, v. 102), des parallélismes (*Et tecum salices et tecum flumina dumque / Et flectunt salices ramos et flumina cursum*, v. 223-224), des anadiploses comme dans le vers 292 cité au paragraphe précédent, des concaténations (*Hinc semen legito, lectum grauiore notatu / Aequatis spatiis serito dextraque fideli / Infodito, infossum solito de more rigato* v. 285 à 288), des dérivations (*Addis et his etiam suspiria : suspirarunt*, v. 222), des polyptotes (*Ipse manu legito, lectas sub sole cremato*, v. 291). Enfin, on trouve dans les préceptes de nombreuses reformulations du même conseil (p. ex. v. 164-5 et 448, 181 et 444, 264 et 277). De plus, Pontano n'hésite pas à utiliser à de nombreuses reprises le même mot à une place aussi voyante que la fin de vers. *Umbra* est utilisé à onze reprises pour former le dernier pied du vers (v. 7, 21, 70, 88, 137, 277, 369, 430, 549, 551 et 576) ; *arbor/s*, en même place, est utilisé dix fois (v. 146, 204, 210, 296, 425, 489, 510, 548, 553, 597) ; *flumina*, sert toujours à former le dactyle cinquième (v. 1, 11, 223, 224, 308, 457, 498, 581 et 592) ; *amores*, *amorum*, se rencontrent en fin de vers à huit reprises (v. 74, 75, 177, 336, 388, 437, 538, 564) ; huit fois également le mot *ramus* au dernier pied (v. 270, 313, 344, 375, 384, 394, 568, 599) et neuf fois le mot *silua* (v. 37, 101, 109, 117, 172, 227, 358, 557, 592). C'est indéniablement parce que toutes ces clausules sont les composantes du jardin qu'il s'attache à faire naître dans l'esprit de son auditeur plus qu'il ne le décrit vraiment⁵¹⁹ : Pontano a sciemment placé en clausule tous les marqueurs du *locus amoenus*⁵²⁰, de même que Virgile, qui d'ordinaire n'utilise les formes dactyliques du mot *litus* que cinq à six fois en clausule par chant, les utilise près de 27 fois dans le chant 3 de l'*Énéide* pour suggérer l'omniprésence de la mer et l'espoir troyen d'un rivage hospitalier. En conséquence peut-être de cette tendance volontaire à la répétition, le vocabulaire de Pontano dans le premier livre du *De hortis Hesperidum* est deux fois moins varié que celui de Virgile dans la deuxième géorgique. C'est peut-être chez un autre poète didactique que Pontano a découvert cette économie de vocabulaire, cet usage envoûtant de la répétition : Ovide qui, comme le dit Danièle Robert au sujet de l'*Ars amatoria*, « ne craint la répétition ni de termes ni d'images, conscient de créer, de ce fait, un espace poétique 'musical', certaines parties du

⁵¹⁸ Pontano l'a formé sur « adnominatio », par paronomase. Voir G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 181 : *Placet autem nominare alliterationem quod e litterarum allusione constet*.

⁵¹⁹ En effet, le *De hortis Hesperidum*, poème des jardins, ne comporte pas vraiment de description de jardin, au contraire des *Géorgiques*, où Virgile décrit le jardin du vieillard de Tarente (4, 125-43).

⁵²⁰ Les poètes de l'Antiquité ont également usé des clichés métriques, voir J. MAROUZEAU, *L'ordre des mots dans la phrase latine*, Paris, Les Belles Lettres, 1949, vol. 3 : "Les articulations de l'énoncé", p. 184-189.

poème jouant comme un leitmotiv ou encore un refrain. »⁵²¹ Cette tendance à la répétition est en effet à la fois incantatoire et didactique, elle tient du plaisir de l'élocution et mime la recherche poétique. Elle est particulièrement évidente dans le premier livre du *De hortis Hesperidum*, comme elle l'est dans certaines pièces des *Hendécasyllabes*⁵²². Scaliger la tournait en ridicule dans le *De tumulis*⁵²³. Elle fait en outre des *Naeniae* un texte ravissant.

La répétition des formules que nous énumérons au paragraphe précédent ainsi que celle, en clausule, des traits propres à la composition de lieu non-descriptive qu'est ici le *locus amoenus* napolitain, contribue, avec les nombreux mythes qui impliquent Adonis ou Vénus, à donner au livre 1 du poème une grande unité et une forte cohérence.

Pontano a muni le livre 1 du *De hortis Hesperidum* d'un long épilogue, nouvel épisode du mythe de Vénus et d'Adonis réinventé, qui court du vers 522 jusqu'au vers final. Nous allons étudier cet épilogue que l'humaniste a conçu de manière à clore sur lui-même, comme un jardin fermé, le livre 1 de *De hortis Hesperidum*, en suivant l'exemple de Lazzarelli. Ce jardin clos, *hortus conclusus*, ce jardin poétique, est avant tout un jardin de tradition médiévale. C'est un lieu de propice à la méditation, comme le rappelle, par exemple, l'image d'Adonis dont les cheveux se font racines : Adonis est un homme-arbre dont les cheveux s'enracinent dans le ciel. Comme le jardin biblique du *Cantique des Cantiques*, comme le jardin érotique du *Roman de la Rose*, comme dans le Purgatoire de Dante⁵²⁴, le jardin est dans le *De hortis Hesperidum* le lieu où apparaît la femme désirée ou perdue⁵²⁵. C'est aussi le lieu où, comme le rappelle Tristano Caracciolo dans l'*Aegidius*, on peut jouir de la contemplation permanente des vérités éternelles, il conjoint ainsi une tradition de pensée augustinienne à la théologie de la lumière héritée du néoplatonisme de la Renaissance. Nous étudierons ces motifs dans le détail dans la troisième partie de cette étude.

L'épilogue du premier livre du *De hortis Hesperidum* a pour vocation de clore le poème sur lui-même et d'en révéler l'intime cohérence. Si Lazzarelli fut indubitablement l'inspirateur du chant de louange à la gloire de l'oranger situé à la fin du *De hortis Hesperidum*, comme

⁵²¹ Voir l'introduction à l'*Ars amatoria*, par Danièle Robert, dans OVIDE, *Ecrits érotiques*, D. Robert (éd.), Paris, Actes Sud, 2003, p. 177.

⁵²² À titre d'exemple, voir Pontano, *Baiae*, 2, 8, v. 1-3, (G. G. PONTANO, *Baiae*, R. J. Dennis (éd.), Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press, 2006, p. 110 : *Si rides, ueneres, Focilla, rides, / si cantas, ueneres, Focilla, cantas, / si saltas, ueneres Focilla, saltas*).

⁵²³ Scaliger, *Poétique*, 6, 4 (J. C. SCALIGER, *Iulii Caesaris Scaligeri ... Poetices libri septem*, [Lyon], Antoine Vincent, 1561, p. 312) : *Tumulorum libri pene constant uniuersi uerbis hisce : Rosae, Violae, Lilia, Hyacinthi, Blanditiae, Nequitiae, Lusus, Ioci, Decor, Nardus, Ver, Corolla, Crocum, Laurus, Myrtus, Vnguenta, Costum, Lacrymae, Myrrha, Musae, Clio, Aganippe, Aon, Pieris*.

⁵²⁴ Chez Dante, Béatrice apparaît dans le jardin des Délices, *Purg.* 28-33. Voir J. DAUPHINE, « Du paradis terrestre », dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Centre Universitaire d'Etudes et de Recherche Médiévales d'Aix, 1990, p. 94-95.

⁵²⁵ Dans le *Cantique des Cantiques*, l'épouse est *sponsa* et non *coniux* comme dans le *De hortis Hesperidum*. Nous reviendrons sur ces motifs lorsqu'il sera question de la place d'Adriana Sassone dans le *De hortis Hesperidum*. Voir *infra*, p. 385.

nous le montrions plus haut, Pontano eut l'idée de rendre hommage (une seconde fois dans ce poème⁵²⁶) au troisième de ses grands modèles antiques : Catulle. Comme pour l'étude de la métamorphose d'Adonis, nous nous inscrivons dans les pas de celle d'Antonietta Iacono.

Ars igitur tempusque et vis innata perenni Cura hominum nemora in lanas vertere, ut in hortis E foliis ramisque et diversis contextis Iam videas fulgere novis aulaea figuris.	525
Nec vero spatium vitae breve, seu breve tempus Est citrio, aeternum genus, immortalis origo, Et species aeterna quidem. Stirps citria longum Ipsa manet secla exsuperans, et iungere seclis Secla parans trunco extincto mox surgit et alter,	530
Inde alter victrixque diu sua robora servat. Sic placitum Veneri et Parcae statuere faventes, Quae rerum seriem et fatorum arcana ministrant. Nanque ferunt rursumque colos et stamina retro Coepisse et versos rursum in contraria fusos	535
Volvere fatorum dominas, quo lucis in auras Extinctum revocent vitaeque ad munera Adonim, Et Veneris dulces iterum instaurentur amores. Non passa est dea, dum versum in nova corpora monstrat, Dum foliis simul et pomis longum optat honorem.	540
Illae igitur properare manu atque evolvere pensa, Tenuia pollicibus formabant ducta supinis, Atque eadem impressis purgabant morsa labellis; Discolor at positus variatur lana canistris, Coeruleaque viridisque alboque insignis et aureo.	545
Coerulea dum digitis intorquent fila virensque Subtegmen neitur, stipes se subiicit, alti In latum pandunt rami et nova provenit arbor, Ac sensim patulis adolescit frondibus umbra. Inde canunt: "Cresce aeternum victura, perenne Servatura decus foliorum et divitis umbrae Ornatura domos procerum atque palatia regum, Materiamque datura sacris post vatibus, arbor."	550
Atque hinc candentis deducunt vellera lanae, Divinumque labris stillant fragrantibus himbrem, Stamina quo intincta et fusi simul omne volumen In flores vertuntur, opacaque silva nitescit Candore, et viridi miscent se ebor indica gemmae, Aemulaque assyrios spirant pomaria odores;	555
Ipsae autem tenerum solantur voce laborem: "Fundite odoratos flores, nemora inclyta luxu Perpetuo et ramis semper florentibus hortis, Semper odore novo semperque virentibus umbris, Aeternum Veneris monumentum insigne et amorum."	560
Mox et sepositis educunt fila quasillis, Aurea fila cavumque rotant implexa sub orbem. Illicet hesperiis illa intumuere volemis, Pomaque pensilibus micuerunt aurea ramis, Insolitum radiat folia inter opaca orichalcum; Tum Parcae auspicio cecinerunt omnia laeto:	565
"Et fructu felix et flore et fronde recenti	570

⁵²⁶ L'autre en hommage à Catulle se trouve aux vers 209 à 231 du livre 1, c'est le dernier ajout pratiqué par le poète, quelques mois avant sa mort.

Vive, arbor, supera et seclis labentia secla,
 Hortorumque honor et nemorum ac geniale domorum
 Delicium, tua vel reges umbracula captent,
 Ipsaque continuis iuvenum celebrere choreis; 575
 Te convivia, te thalami nuptaeque frequentent,
 Semper ament, quicunque tua versantur in umbra,
 Assiduum referant frondes ver, aemulus aurum
 Foetus et argento niteat flos concolor albo."
 Sic placitum, sic fata neunt, Amathuntidi sic stat. [v. 522-580]

« Ainsi, la technique, le temps, les prédispositions, grâce au soin sans relâche, changent les bois en laine, afin qu'on voie bientôt dans tes orangeries, faits de feuilles, de branches et d'entrelacs divers, briller des broderies aux figures inouïes. À vrai dire, la vie n'est pas chose fugace, le temps n'est pas fugace pour un oranger, genre d'éternité et race impérissable dont les individus sont aussi éternels. Bien longtemps l'oranger outrepassa les siècles dans une même souche, s'armant à assembler les siècles et les siècles, une fois son tronc mort, bientôt il se relève sous une forme neuve, puis sous une nouvelle, préservant longuement, entier à sa victoire, cette sienne vigueur. Ainsi voulut Vénus. Elles se décidèrent en sa faveur, les Parques, qui ordonnent les causes et administrent les arcanes du destin. On rapporte qu'elles commencèrent à tourner à l'envers leurs quenouilles, à rouler leurs fils en sens inverse, leurs fuseaux retournés à rebours de leur sens, ces maîtresses du sort, afin de rappeler aux brises de lumière, aux présents de la vie, le défunt Adonis, d'instaurer derechef les douces amours de Vénus. Aucun soulagement n'atteignit la déesse Avant qu'il n'apparaisse, changé en nouveaux corps, qu'elle lui eût choisi la longue distinction de porter à la fois des feuilles et des fruits. Les Parques se hâtaient, roulaient leur poids de laine, du pouce relevé, tiraient un brin subtil pour lui donner sa forme et elles nettoyaient le fil d'une morsure, en y posant leurs lèvres. Mais à leurs pieds chatoient dans les paniers des laines de couleurs différentes : elles sont bleues et vertes mais aussi remarquables par la blancheur et l'or. Et pendant qu'elles roulent les fils bleus dans leurs doigts y mêlant le fil vert, la souche se soulève, les altièrres ramées se déploient au côté, point un arbre nouveau. Et petit à petit, l'ombre se développe sous la large feuillée. C'est alors que les Parques entonnent leur chanson : 'Crois, arbre destiné à la vie éternelle, destiné à garder toute l'année durant la grâce de tes feuilles, de ton ombre opulente, à orner les demeures de tous les gentilshommes et les palais des rois, à donner un beau jour aux poètes sacrés la matière d'un chant.' Elles étirent bientôt les flocons de la laine blanche, leurs lèvres parfumées suintent d'une eau divine. En imbibant les fils et tous ceux à la fois qui s'enroulent au fuseau, les transforment en fleurs et le bois ombragé resplendit de blancheur, les ivoires indiens au bourgeon vert se mêlent, les jardins de fruitiers répandent, en émules, les parfums assyriens. Les Parques en chantant trompent leur doux labeur : 'Répandez vos fleurs parfumées, glorieuses forêts au faste permanent, jardins dont les ramées sont sans cesse fleuries, le parfum toujours neuf et où l'ombre des arbres est toujours verdoyante : souvenir éternel et signe remarquable des amours de Vénus.' Et bientôt elles tirent d'un panier à l'écart certains fils – des fils d'or – qui forment un amas sous le peson percé en s'y entortillant. Aussitôt, ces fils s'enflent en fruits des Hespérides, les pommes d'or scintillent sur les ramées flottantes, entre les feuilles sombres brille un cuivre insolite. C'est alors que les Parques chantèrent toutes ces choses en un heureux présage : 'Fécond en fruits, en fleurs et en feuilles nouvelles, longue vie à toi, arbre ! Dépasse par les siècles la fuite des siècles, gloire des jardins, des bosquets et délice fertile des palais, et que même les rois recherchent ton ombrage, que la jeunesse t'exalte en des rondes continues, que ta présence abonde dans les festins, les chambres et auprès des mariées, que toujours te chérisse quiconque en ton ombrage a cherché le repos, que tes feuilles figurent un printemps éternel, que reluise ton fruit, un émule pour l'or, ta fleur d'une blancheur semblable à de l'argent.' Ainsi il plut à la déesse, ainsi elles filent le sort, ainsi a décidé la déesse d'Amathonte. »

Ce chant des Parques imite le poème 64 de Catulle. Mais les divergences entre le texte moderne et l'antique révèlent la pensée que l'auteur y a dissimulé. Comme chez Catulle, la scène se décompose en une description du travail des Parques et en un chant prophétique qu'elles entonnent en filant. La structure du chant lui-même attire d'abord notre attention. Il ne

s'agit pas, comme dans le poème 64, d'un chant continu entrecoupé de refrains. Pontano affectionne pourtant ce procédé cher à Catulle qu'il avait imité dans la septième *pompa* de la *Lepidina* pour composer un chant d'hyménée⁵²⁷. Le chant des Parques dans le *De hortis Hesperidum* nous semble en partie inspiré d'un passage du poème de Lazzarelli que nous citons plus haut⁵²⁸.

La description des Parques en elle-même, divisée en trois tableaux, (534-549, 554-560 et 565-569), n'est pas aussi nettement inspirée de Catulle que la métamorphose d'Adonis était inspirée d'Ovide. On y retrouve les influences mêlées de Virgile, de Tibulle, d'Ovide, de Stace, de Manilius ou de Lucain⁵²⁹. Les emprunts à Catulle concernent le vers 541 (*tenuia pollicibus formabant ducta supinis*, qui répond à Cat. *carm.* 64, 312-3 : *deducens fila supinis / formabat digitis*⁵³⁰) et la clausule *morsa labellis*. Le vers 554 emprunte au vers 316 du poème 64 le couple *candentis / lanae* avec rejet, dans une position métrique partiellement différente, et y ajoute le mot *ueller* du vers 320 du poème de Catulle, cette fois en même position. Mais il arrive que certaines descriptions du travail des Parques proviennent d'autres auteurs, comme Ovide (*epist.* 9, 79 : *digitis dum torques stamina duris*⁵³¹, repris par *Hesp.* 1,546), Virgile (*Aen.* 9,476 : *revolutaque pensa*, repris dans *Hesp.* 1,541 ; *app. Moret* 30 : *solatur voce laborem* ; que reprend *Hesp.* 1,560), Properce (*eleg.* 4,7,41 : *quasillis* en clausule, comme au vers 565) ou encore Manilius (*astr.* 1,32 et 2,849 : *sub orbem* en clausule, voir *Hesp.* vers 567).

Les deux différences marquantes entre la scène décrite par Catulle et celle qu'a élaborée Pontano sont les suivantes : chez le Napolitain les fuseaux tournent à l'envers (les Parques remontent le destin) et les laines sont de différentes couleurs. L'imitation du poème 64 de Catulle est annoncée par Pontano dès les vers 496 (*uariis umbracula nota figuris*) et 525 du

⁵²⁷ Dans la septième *pompa*, jusqu'au vers 81, le discours de la nymphe Antiniana est entrecoupé de plusieurs refrains entonnés par un chœur : *Dicimus* : « O Hymenaeae, io Hymen, Hymenaeae ! », qui imite le carmen 62 de Catulle, puis par un autre : *Euge io, sic fila neunt, sic stamina uoluunt* ! qui imite le carmen 64. Voir G. G. PONTANO, *Églogues = Eclogae*, H. Casanova-Robin (éd.), Paris, Belles Lettres, 2011, p. 72-81.

⁵²⁸ Voir *supra*, p. 142.

⁵²⁹ Ainsi, *auleae* (*Hesp.* 1,525) : cf. Virg. *Georg.* 3,25 ; Hor. *Sat.* 2,8,54 ; Ovid. *Met.* 3,111, etc. ; *spatium uitae breue* (*Hesp.* 1,526) : cf. Ovid. *Met.* 3,124 *Iamque brevis vitae spatium ; et alter* (*Hesp.* 1,530) : une fin de vers qui semble utilisée surtout dans les registres moins élevés, dans les *Satires* d'Horace et chez Juvénal ; *Sic placitum* (*Hesp.* 1,532) : cf. Virg. *Aen.* 1,283 ; *rerum seriem* (*Hesp.* 1,524) : cf. Stat. *Silv.* 1,2,187 ; *in contraria* (*Hesp.* 1,526) : fréquent en cette position chez Virgile et Ovide ; *uitaeque... munera* (*Hesp.* 1,528) : l'expression est présente en clausule chez Martial ou chez Silius Italicus, elle devient très fréquente chez les auteurs chrétiens (Juvencus, Paulin de Nole, Avianus, Rutilius Helpinus, Martianus Victor, Dracontius) ; *Non passa est Dea* (*Hesp.* 1,530) : *Non passa est Themis* (Ovid. *Met.* 9,403) ; *corpora monstrat* (*Hesp.* 1,530) : Stat. *Theb.* 10,204 ; *properare manu* (*Hesp.* 1,532) : Arator. *Apost.* 1,861 ; *euoluere pensa* (*Hesp.* 1,532) : cf. *revolutaque pensa* Virg. *Aen.* 9,476 ; *Discolor* (*Hesp.* 1,544) : cf. Virg. *Aen.* 6,204 ; *canistris* (*Hesp.* 1,544), fréquent en fin de vers depuis Virg. *Georg.* 4,280 et *Aen.* 1,701, 8,180, avec rime léonine ; *Coeruleaque* (*Hesp.* 1,545) : cf. Ovid. *Met.* 14,45 ; *alboque insignis et aureo* (*Hesp.* 1,545) : cf. Virg. *Aen.* 4,134 *ostroque insignis et auro*, Ovid. *Met.* 15,131, Stat. *Theb.* 9,332 ; *dum digitis intorquent* (*Hesp.* 1,546) : cf. Ovid. *epist.* 9,79 : *digitis dum torques* (en même position) ; *noua prouenit arbor* (*Hesp.* 1,548) : cf. Stat. *Theb.* 12,633 ; *adolescunt frondibus* (*Hesp.* 1,550) : Virg. *Georg.* 2,362 ; *palatia regum* (*Hesp.* 1,553) : Ven. fort. *Carm.* 9,3,15 ; *Divinumque labris stillant fragrantibus himbrem* (*Hesp.* 1,555) : cf. Ovid. *epist.* 21,163 (*uersus aureus* avec *stillant* en troisième position), etc.

⁵³⁰ « Elle égalisait, pouce relevé, la finesse du fil étiré ».

⁵³¹ « [...] tandis qu'elle égalisait son fil les doigts relevés. »

livre 1, tous deux terminés par le mot *figuris*. Dans le poème 64 de Catulle, l'hypotypose du couvre-lit nuptial de Thétis et de Pelée s'ouvre et se clôt par deux vers qui comportent la même clausule (Catull. *carm.* 64, 50 : *Haec uestis priscis hominum uariata figuris*⁵³² et 265, *Talibus amplifice uestis decorata figuris*⁵³³). Pontano encadre d'ailleurs par ce procédé une autre hypotypose, celle du jardin de topiaires où les arbres deviennent sous la plume de l'humaniste de véritables machines de guerre en action (v. 510-522). Cette hypotypose, que nous aurons l'occasion de commenter pour ce qu'elle révèle tant de la conception du jardin maniériste en gestation que de la signification métopoétique du *De hortis Hesperidum*, peut être considérée comme l'aboutissement du travail du jardinier : une véritable œuvre d'art, digne de susciter l'admiration des promeneurs. Au début du long extrait que nous citons, Pontano compare les arbres, rendus dociles aux volontés du jardinier, aux fils de laine tissés d'une étoffe. Par ce glissement de sens, il annonce les laines que filent les Parques quelques vers plus bas. Chez Catulle, les Parques filaient des laines blanches (64,318-319 : *Ante pedes autem candentis mollis lanae / Vellera uirgati custodibant calathisci*⁵³⁴). Les laines que Pontano évoque dans le *De hortis Hesperidum* sont des laines de couleurs : *Coeruleaque viridisque alboque insignis et aureo* (*Hesp.* 1,545). Le bleu (qui sert à figurer l'ombre dans les tapisseries) mais surtout le vert, le blanc et l'or sont les couleurs que le poète n'a pas cessé d'évoquer tout au long du livre 1 lorsqu'il était question de l'arbre, des jardins d'agrumes ou de métaphores qui leur sont associées. Ces couleurs des jardins d'agrumes sont mentionnées dès le début du *De hortis Hesperidum* (*triplici distincta colore* v. 63), lorsque Pontano brosse une description botanique de l'oranger en comparant ses caractères à ceux du laurier. Mis à part le bleu qui représente les ombres, les couleurs du vers 545 correspondent à celles du vers 63 mais aussi aux trois parties du chant des Parques chacune dédiée à un élément dont l'arbre se compose : le vert du feuillage et de l'ombre (v. 550-3), le blanc des fleurs (v. 561-4) et l'or des fruits (v 571-9)⁵³⁵. Ainsi, il semble que la volonté de Pontano dans ce passage soit de détiiser ses procédés pour nous les faire voir (comme Lazzarelli mettait à jour dans son épilogue le signifié de son allégorie), de mettre à jour les éléments inlassablement répétés dont se compose ce jardin sans description dont nous percevons néanmoins les couleurs et les parfums. Fort soucieux de la cohérence métaphorique d'un texte⁵³⁶, l'humaniste a intentionnellement contenu l'expansion

⁵³² « Cette étoffe chatoyante des anciennes figures des hommes ».

⁵³³ « Telles étaient les figures magnifiques qui décoraient le voile ».

⁵³⁴ « à leurs pieds, des corbeilles d'osier gardaient les flocons de moelleuse laine blanche »

⁵³⁵ *uirides/uirens* désignent le feuillage de l'arbre et son ombre : v. 18, 21, 64, 401 ; *aurum* désignant les fruits : v. 54, 101, 110, 116, 231, 399, 402, 404, 411, 440, 468, 469 ; *albus/candor/candidus* désignant les fleurs : v. 57, 62, 85, 397.

⁵³⁶ Il le montre dans sa maîtrise des métaphores militaires, qu'il emprunte à Virgile, et qui aboutissent à la description des topiaires, comme nous le verrons dans notre chapitre sur l'esthétique du trompe-l'œil (voir *infra* p. Jardins d'agrément et art topiaire dans le *De hortis Hesperidum*). Sur d'autres emplois de la métaphore militaire dans l'œuvre de Pontano, voir M.

métonymique de son thème, les jardins d'agrumes, pour qu'il se représente avec une *enargeia* accrue dans l'esprit de son auditeur. La cohérence des figures est ce qui fait l'unité du livre 1 et l'image de la tapisserie que Pontano emploie lui permet de montrer quelle grande diversité de figures il est possible de créer en entrelaçant diversement (*Hesp.* 1,524, *diuersis contextis*) quelques motifs simples.

Le fait de filer le destin à rebours, autre divergence entre le texte de Catulle et celui de Pontano, est une métaphore assez claire de cette restauration de la beauté et des élégances du latin antique auquel s'emploie le poète (*renovare* : v. 1,44, 173) et de ce qu'Isabella Nuovo appelle *l'eternatrice operazione poetica*⁵³⁷. Comme le montre Antonietta Iacono⁵³⁸, Pontano s'est fondé pour inventer ce mythe sur les vers 94-6 de l'*Epitaphe* d'Adonis composée par Bion de Smyrne, où les Moires⁵³⁹, nom grec des Parques, tentent en vain de rappeler Adonis à la vie :

Καὶ Μοῖραι τὸν Ἄδωνιν ἀνακλαίουσιν Ἄδωνιν,
Καὶ μιν ἐπαιίδουσιν, ὃ δέ σφισιν οὐκ ἐπακούει.
Οὐ μάν οὐκ ἐθέλει, Κώρα δέ μιν οὐκ ἀπολύει.

« Les Moires aussi pleurent Adonis, elles rappellent Adonis à la vie par des incantations, mais lui ne les entend pas, non qu'il ne veuille pas, mais Proserpine ne le rend pas. »

Dans le mythe forgé par Pontano, l'opération des Parques confère à Adonis une vie nouvelle sous la forme de l'oranger, gage d'éternité et image voilée de cette harmonie poétique disparue dont les poètes du *Quattrocento* consacrent la renaissance.

Pontano utilise donc la digression d'une manière concertée pour faire chatoyer la symbolique métapoétique qu'il a égrainée dans le *De hortis Hesperidum*. Les figures de répétition, les vers ressassés comme des refrains, les clausules dans lesquelles reviennent si souvent les éléments propres au *locus amoenus* dans la tradition latine médiévale accompagnent le mythe d'Adonis et de Vénus et contribuent à donner au livre 1 une unité que n'a pas le second livre du *De hortis Hesperidum*.

Le dédicataire

Un poème didactique se caractérise également par ce qu'on appelle parfois, en reprenant un mot de la critique allemande, le « Du-Stil ». Du point de vue de l'énonciation, ce genre n'est

DERAMAIX, « Tamquam in acie. Lexique de la bataille et critique euphonique de la rencontre vocalique chez Virgile dans l'*Actius* de Pontano », *op. cit.*. Au sujet de la cohérence métaphorique, telle que Pontano en laisse concevoir l'importance dans l'*Antonius*, voir l'article de Gianluca Del Noce dans le volume d'actes du colloque de Naples, « Dulcis Alebat Parthenope », colloque international des 9-11 octobre 2014, à paraître aux éditions Loffredo Iniziative Editoriali.

⁵³⁷ Voir I. NUOVO, « Mito e natura nel *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano », dans R. Schnur (éd.), *Acta Conuentus Neo-Latini Bariensis*, Tempe (Arizona), Medieval Renaissance Texts and Studies, 1998, p. 459

⁵³⁸ A. IACONO, « Il *De hortis* », *op. cit.*, p. 22.

⁵³⁹ La leçon du ms. que consultait Pontano était probablement *Moirai* et non *Moisai*, selon la restitution de Vulcanius, qui est aujourd'hui la leçon qui fait consensus. Voir THEOCRITUS *et al.*, *Theocritus, Bion et Moschus : Graece et Latine*, Londres, A.J. Valpy, 1829, p. 8, note au vers 94.

pas caractérisé par la provenance de la parole elle-même puisque, comme nous l'avons vu, un grammairien comme Diomède considérait le poème didactique comme un poème épique dépourvu de discours rapporté : tout poème qui ne contient que la parole du poète était pour lui *enarratiuus*. Ce qui fait avant tout le poème didactique, c'est la netteté du dispositif d'énonciation, ce qui implique, en plus de l'usage d'un ensemble de tournures entendues, d'impératifs, de subjonctifs d'exhortation, une identification très nette de ses deux participants : le dédicataire-disciple et le maître-dédicant. Rappelons que, pour Servius, il n'était pas possible d'envisager un poème didactique sans dédicataire, le *De rerum natura* sans Memmius ou les *Géorgiques* sans Mécène :

[...] *et hi libri didascali sunt, unde necesse est, ut ad aliquam scribantur; nam praeceptum et doctoris et discipuli personam requirit: unde ad Maecenatem scribit, sicut Hesiodus ad Persen, Lucretius ad Memmium.*⁵⁴⁰

« [...] cette œuvre est de genre didactique, il est donc nécessaire qu'elle soit adressée à quelqu'un car l'enseignement requiert un rôle de maître et un de disciple. C'est pourquoi Virgile écrit à Mécène, de même qu'Hésiode à Persée et Lucrèce à Memmius. »

Contrairement à d'autres genres littéraires, où la dédicace peut sembler exogène voire interchangeable, l'identité même d'un poème didactique repose sur la relation, la cohérence, la communication établies entre le contenu de l'enseignement et celui à qui cet enseignement est prodigué. Toutefois, dans les *Géorgiques* comme dans le *De hortis Hesperidum*, on ne saurait prétendre que le « tu » mis en valeur par la dédicace se rapporte toujours au dédicataire avec la même force et la même évidence. C'est pourquoi nous étudierons séparément les procédés d'adresse et de mise en avant de la figure du poète et ceux qui sont directement liés à la personne historique du dédicataire François II Gonzague.

Giustolo ignorait tout à fait cette dimension du poème didactique dans son *De croci cultu*. D'autres l'ont en revanche soignée. Ainsi, dans son *De agricultura*, Tanaglia n'avait pas hésité, comme nous l'avons vu, à illustrer les campagnes militaires d'Alphonse duc de Calabre, son dédicataire, qui était alors connu comme chef de l'armée qui avait repris Otrante en 1481, place forte des Pouilles que les Turcs avaient occupée l'année précédente. Bartolomeo Scala, quant à lui, avait distillé ses attentions à l'égard de son dédicataire dans tout son poème. Il faisait de lui sa source d'inspiration dans les premiers vers de son prologue. Il vantait sa générosité à l'égard du peuple à l'occasion d'une famine. Il donnait aussi une importance particulière à certains thèmes qui évoquaient la personnalité de son dédicataire en accordant au laurier une place importante au sein de son poème en réécrivant le mythe de Daphné. Il faisait enfin honneur à

⁵⁴⁰ Serv. in *Georg.* introd. [Thilo, 1961, p. 129]. Nous citons ce même passage de Servius supra, p. 90.

la qualité d'ami du peuple de Lorenzo « Popolano » en faisant figurer en bonne place Publicola, dont le *cognomen* fait écho au surnom du dédicataire, parmi les personnages des Champs Élysées.

Pontano apporte un soin particulier à ses adresses à François II Gonzague et il met en place certains procédés récurrents que nous allons étudier. Il se trouve que cette dédicace au condottiere mantouan pouvait sembler singulièrement hors de propos en 1499. Pour Francesco Tateo, le manque de cohérence historique de cette dédicace est un gage de sa cohérence littéraire⁵⁴¹ : Pontano ne l'aurait pas effacée parce qu'elle présentait une grande importance thématique au sein du *De hortis Hesperidum*. Il n'est pas improbable que l'humaniste ait intentionnellement ligoté son dédicataire dans un réseau de connotations serrées pour masquer l'incongruité de la dédicace : elle est en effet anachronique⁵⁴², elle manque de clairvoyance politique et, en outre, François II Gonzague n'est pas particulièrement connu pour son attachement aux jardins. En revanche, les procédés employés par l'humaniste pour lier cette dédicace au texte sont extrêmement soignés. Ils sont de trois sortes. Les premiers consistent en une réutilisation des éléments de la propagande des Gonzague autour de la bataille de Fornoue en les adaptant au contexte napolitain, pour vanter l'activité guerrière du marquis. Les deuxièmes mettent en valeur le lien du marquis avec la ville de Mantoue et, partant, avec le personnage de Virgile en louant son activité politique et de mécène tout en mettant en scène la relation particulière entre Naples et Mantoue. Les derniers sont une variation sur un motif fréquent dans les dédicaces des textes agronomiques du *Quattrocento*, qui dit en substance que l'agriculture vaut qu'on s'y intéresse, bien qu'elle appartienne à la sphère de l'*otium*, comme bien des personnages illustres s'y sont intéressés.

François II Gonzague apparaît à plusieurs reprises dans le *De hortis Hesperidum*⁵⁴³. Sa première apparition se trouve aux vers 46 à 52 du livre I où l'humaniste le présente en costume

⁵⁴¹ F. TATEO, « Le origini cittadine nella storiografia del Mezzogiorno », dans *I miti della storiografia umanistica*, Roma, Bulzoni, 1990, p. 71

⁵⁴² Elle est anachronique parce qu'elle fait allusion à une campagne de François II Gonzague dans le Royaume de Naples et que les cent derniers vers du livre II invitent le condottiere à libérer Naples des Français dans la foulée de la bataille de Fornoue. Pour le passage sur le Tamaro, que nous étudions plus bas, Pontano a pu se laisser emporter par son goût du jeu de mot sans faire attention que cela contredisait l'épilogue du livre II. Mais il n'a pu éluder le fait qu'au moment même où la dédicace est décidée, en 1499, la campagne du Bénéventin est passée depuis trois ans et, à plus forte raison, en 1502, alors que l'humaniste continue à amender le *De hortis Hesperidum*, que cette expédition comme d'ailleurs la bataille de Fornoue se sont révélées autant de victoires à la Pyrrhus. Quel peut-être le sens d'exhorter François II Gonzague à venir libérer Naples en 1502 ? C'est pourquoi, dans le sillage de ce que pensait Liliana Monti-Sabia (Voir L. MONTI SABIA, « Echi di scoperte geografiche in opere pontaniane », *Colombeis*, vol. 5, 1993, p. 289, n. 2 ; réédité dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi, op. cit.*, p. 1143, n. 2.), il est très probable que les passages du livre I et de la fin du livre II soient de courtes pièces composées en prévision de la descente du condottiere dans le Mezzogiorno en 1496 et intégrées ensuite au texte du *De hortis Hesperidum* sans grande modification. Cette légèreté de Pontano à l'égard de la chronologie ne manque pas de cohérence avec la façon dont il considérait les événements italiens du début du XVI^e siècle.

⁵⁴³ Sur le personnage et son action politique, autant que sur son rapport à Pontano et au royaume de Naples, voir *supra*, p. 81.

guerrier, au cours d'une de ses expéditions contre les Français, celle de 1496 dans le royaume de Naples. Plus loin dans le premier livre, alors qu'il évoque le nord de l'Italie et en particulier le Pô et le Mincio, fleuve de Mantoue, Pontano n'omet pas de rendre un hommage succinct et allusif au marquis (v. 203) : *Arva virum, heroum, imprimisque feracia vatum*. Le marquis apparaît encore dans le prologue du second livre (v. 23-9), alors qu'il est question de Mantoue, mise en rapport cette fois avec le poète Virgile. Enfin, Pontano a dévolu à François II Gonzague la place finale de son ouvrage, où une trentaine de vers décrivent ses campagnes en Italie (v. 539-568).

En rapprochant trois des quatre passages dont il vient d'être question (le premier et les deux derniers), le premier élément récurrent qui surprenne le lecteur est peut-être celui dont se souvient Fracastor lorsqu'il voulut faire écho au *De hortis Hesperidum* dans le livre 2 de son poème *Syphilis* :

*Sed neque carminibus neglecta silebere nostris,
Hesperidum decus, et Medarum gloria citre
Sylvarum: si forte sacris cantata poetis
Parte quoque hac medicam non dedignabere Musam.* [Fracast. *Syph.* 2, 212-5]

« Mais mon chant ne te réduira pas au silence solitaire, beauté des Hespérides et renom des forêts médiques, si d'aventure des poètes sacrés t'ont chanté, ne dédaigne pas la muse médicale dans cette partie de mon chant.⁵⁴⁴ »

Chaque fois que Pontano mentionne le nom du marquis, il joint à cette dédicace la prière de ne pas dédaigner le charme des jardins et de l'horticulture, que ne dédaignaient pas Hercule ou Mars. C'est d'abord le cas aux vers 51 et 52 du premier livre : *Ne desis, neve hortensem contemne laborem / Herculeae decus et pretium memorabile clavae*. Ces vers nous semblent comporter une discrète allusion à la dédicace à Mécène au début de la deuxième géorgique : *Tuque ades inceptumque una decurte laborem, / O decus, o famae merito pars maxima nostrae, / Maecenas...* (Verg. *Georg.* 2, 39-41)⁵⁴⁵. Pontano fait allusion aux travaux d'Hercule et au mythe bien connu des pommes d'or du jardin des Hespérides⁵⁴⁶. Mais le marquis n'est invité à prêter attention à l'horticulture que lorsque ses activités de condottiere lui auront laissé du répit :

⁵⁴⁴ Fracastor joue sur l'homonymie entre *Medicus, a, um*, « de Médie » et *medicus, a, um*, « médical ».

⁵⁴⁵ « Et toi aussi assiste-moi achève avec moi la course commencée, toi l'artisan de ma gloire, Mécène [...] » (Trad. E. de Saint-Denis). Plutôt qu'un prince placé au rang des divinités comme l'Auguste de Virgile, c'est la place de Mécène que Pontano attribue au marquis de Mantoue. La dédicace à François de Gonzague aux vers 1, 46-52 n'a pas grand rapport avec la dédicace à Octave au premier livre des *Géorgiques*, comme le défendait Francesco Tateo (F. TATEO, « Le origini cittadine nella storiografia del Mezzogiorno », *op. cit.*, p. 71 ; un point de vue repris par C. KIDWELL, *Pontano : poet & prime minister*, London, Duckworth, 1991, p. 294 et I. NUOVO, « Mito e natura nel De hortis Hesperidum di Giovanni Pontano », *op. cit.*, p. 454).

⁵⁴⁶ Ce mythe est connu à la Renaissance par grand nombre de sources dont les principales sont les versions d'Hésiode (*Théog.* 215, sq.), d'Apollodore (*Bibl.* 2, 5, 11), de Hygin (*Fab.* 30 ; *Astr. poét.* 2, 6) et de Diodore de Sicile (4, 26). Sa grande popularité devait aussi beaucoup au *De laboribus Herculis* de Coluccio Salutati (voir A. IACONO, « Il De hortis », *op. cit.*, p. 9).

post arma gravisque labores, dit Pontano au vers 47. Puis l'humaniste développe cet argument au début du livre 2, en un plus long passage (v. 23-28) :

*Tu quoque partem hanc phaurusii ne despice ruris,
Francisce, armorum et studiis quandoque remissis,
Neu tibi displiceant silvae stachiritides, aut te
Non capiant fulvis radiantia poma corymbis.
Mars belli decus, ipse deus bellique repertor
Et Venerem atque hortos amat atque hortensia dona [...].*⁵⁴⁷

« Mais toi aussi, François, puisses-tu ne jamais dépriser ce fragment des terres phaurusiennes ! Et lorsque d'aventure, tu te donnes répit de la carrière des armes, que t'agrément ces forêts nourries par le Gambra ! Que ces fruits t'éblouissent de leurs fauves essaims ! Mars, phare des batailles, en dieu même qu'il est et créateur des guerres, aime pourtant Venus autant que les jardins, autant que les offrandes que l'on y a cueillies. »

Cette fois, c'est l'exemple du dieu Mars que choisit Pontano. Enfin, ce motif constitue l'une des périodes conclusives du deuxième livre du *De hortis Hesperidum* (v. 567-71) :

*Non tamen Hesperidumque hortos, berenicia rura,
Iccirco aut libycos tu dedignabere saltus,
Quos olim excisorque hydrae domitorque leonis
Alcides adiit, quibus et splendescere iussit
Phormiadumque et agros et litora iuncta Vesevo [...].*⁵⁴⁸

« Cependant, ne dédaigne donc pas les jardins hesperides, les champs de Bérénice, le bocage libyen qu'autrefois le tueur d'hydre, le dompteur de lion, Alcide rejoignit et dont il trouva bon de faire resplendir les terroirs de Formie autant que les rivages attendant au Vésuve, mais aussi les écueils, les récifs aux Sirènes »

L'humaniste demande donc à son dédicataire et disciple de prêter attention à la matière qu'il lui enseigne, en lui montrant que d'autres héros tout aussi belliqueux que lui, Hercule ou même le dieu Mars, n'ont pas tenu l'horticulture pour indigne d'eux. D'autre part, il invite à

⁵⁴⁷ Dans l'un et l'autre passage que nous citons ici, Pontano fait usage de sources variées. Ainsi, aux vers 23-28 du livre 2, *Tu quoque* est extrêmement fréquent en tête de vers notamment chez Virgile, chez Properce mais surtout chez Ovide où l'on compte 54 occurrences ; *armorum et* est en même position chez Stat. *Theb.* 9,684 ; Sil. Ital. *Pun.* 4,814 et 8,26 ; *quandoque* en cette position est une cheville fréquemment employée par Manilius, *Astr.* 1,812 ; 2, 745 ; 3,164 ; on retrouve *displiceant*, d'un usage plus rare, chez Juvénal, *Sat.* 14, 65 et chez Venantius Fortunatus *carm. app.* 22,17 ; *Non capiant* est en tête de vers chez Silius Italicus, *Pun.* 1, 46 ; *radiantia* se retrouve au quatrième pied chez Ovide *Met.* 7,325 ; *Trist.* 2, 325 et chez Manilius, *astr.* 4,806 ; *corymbis* est fréquent en fin de vers chez Virgile ou Properce, on compte une seule occurrence chez Ovide, *Met.* 3, 665, avec une rime léonine toutefois comme chez Pontano ; *bellique* est en même position chez Virgile, *Aen.* 11, 156 et 658, et chez Ovide, *Met.* 12, 185, etc. ; *repertor* forme clausule chez Virgile, *Aen.* 12,829, Ovide *Am.* 1,3,11 et *Trist.* 3,11,51 ; dans *Et Venerem*, la forme anapestique de *Venerem* fait que le mot est très souvent employé au deuxième demi-pied, souvent avec *in*, *per*, *nunc*, etc., on le trouve avec *et* dans les *Georg.* (2,329) ; enfin, les *hortensia dona* évoquent bien sûr les *caelestia dona* du vers 4,1 des *Georg.*

⁵⁴⁸ La clausule du vers *Hesp.* 2,567, *berenicia rura*, revêt une forme fréquente chez Pontano pour désigner un pays. On ne le trouve pas chez Virgile ou Ovide mais déjà chez Manilius : *astr.* 4,640 et 767, chez Colum. *rust.* 133 mais surtout chez les auteurs épiques de la latinité d'argent : chez Lucain (*Phars.* 2,608 ; 7,152 ; 650 ; 823 ; 8, 368 ; 10,312) chez Stace (*Theb.* 1,333 ; 2,207 ; 3,421) ; et chez Silius Italicus (*Pun.* 1,46 ; 8,369 ; 14,5 ; 15,503). *libycos [...]* *saltus*, le couple se trouve chez Claudien, *bell. Gild.* 356 en même position. Le vers 569 provient de l'*Urania*, 5,800 : *Victor apri excisorque hydrae domitorque ferarum*, mais il imite le vers 2,313 de l'*Aen.* : *Exoritur clamorque uirum clangorque tubarum*, pour lequel Pontano ne cache pas son admiration dans l'*Actius G. G. PONTANO, dialoghi, op. cit.*, p. 150-151) *Excisor* est un terme rarissime en latin. *Alcides adiit* imite à la fois *Alcides aderat* (*Aen.* 8,203) et *Alcides subiit* (*Aen.* 8, 363), toujours en tête de vers. *Iuncta Vesevo* : *Vesevo* en fin de vers rappelle Virgile, *Georg.* 2,224 ; il s'agit moins vraisemblablement d'un souvenir de Paulin de Nole, *carm.* 19,510 : *coniuncta Veseuo*.

deux reprises François II Gonzague à considérer cette matière *une fois les armes déposées*. En effet, puisque le *De hortis Hesperidum* a pour sujet les jardins et, partant, des *delitiae* et des villas, il appartient à l'*otium*, comme l'auteur le signale d'ailleurs dans l'exorde du premier livre (v. 36). Il faut y voir l'idéal de la *villa* qui se diffuse parmi les classes aisées et c'est lui qui permet de lier l'activité agronomique non pas directement à la bonification des terres mais à la sphère du *splendor*, c'est-à-dire du luxe privé et de l'*otium*, du repos bénéfique qui suit l'effort. Il se trouve qu'une devise très semblable à celle qui est utilisée comme leitmotiv dans le *De hortis Hesperidum* est inscrite au plafond de la salle à manger du Palais Te, que fit construire le fils de François II Gonzague, le marquis Frédéric II, à Mantoue. Sous la fresque du Banquet d'Amour et de Psyché, peinte par Jules Romain, on lit en effet : *Federicus Gonzaga II [...] honesto ocio post labores ad reparandam virtutem quieti construi mandavit*.⁵⁴⁹

En outre, le triple motif retenu dans le *De hortis Hesperidum* comme leitmotiv de la dédicace – à savoir l'invitation à laisser de côté la guerre ou les affaires publiques pour rejoindre la sphère de l'*otium*, des jardins, la louange de ces jardins et la défense de la *res rustica* d'après l'intérêt que les anciens lui ont porté – est un motif tout à fait commun dans la dédicace des textes agraires à l'époque.

Nous avons vu que Scala lui-même cherchait à défendre sa matière en soulignant les différentes vertus des arbres et en montrant qu'ils étaient eux-mêmes très utiles à la guerre⁵⁵⁰. C'est en effet souvent l'utilité de leur matière que les auteurs de textes agronomiques cherchent à vanter en la mesurant paradoxalement, avec une invention ingénieuse, à l'activité publique de leur dédicataire. Dans l'édition des *scriptores rei rusticae* de 1494, Giorgio Merula écrit également : *Igitur disertissime patricie, si quando a publicis negociis otiosus fueris, rusticos hos libros, quos legisse nec inutile nec indecorum erit, paulo accuratius perlegas*.⁵⁵¹ En 1472 déjà, dans sa préface à Columelle, il développait un argument similaire, au sujet de l'agriculture chez les Romains : [...] *adeo opere rustico delectati ut urbico oneri renunciantes ruri uelut in portu & quiete uitam agerent*.⁵⁵² Merula souligne ainsi pour son dédicataire combien les peuples anciens, les Romains comme d'autres, accordaient la plus grande importance à

⁵⁴⁹ « Frédéric II Gonzague [...] dans un noble loisir, après l'effort et pour restaurer sa vigueur, fit bâtir [ce palais] pour son repos. »

⁵⁵⁰ Voir *supra*, p. 135.

⁵⁵¹ « C'est pourquoi, éloquent patricien, si un jour tu te trouves de loisir loin des affaires courantes, puisses-tu lire en entier et avec un soin un peu particulier ces livres rustiques qu'il ne sera pas inutile ni malséant d'avoir lu... » Nous avons consulté cette préface de Merula (*Epistola Georgius Alexandrinus Bernardo Iustiniano equiti & senatori facundissimo salutem*.) dans un exemplaire de l'édition bolonaise de 1494 conservé à la BNF, (RES-S-275 : *Scriptores rei rusticae*, Bologne, Benedictus Hector, 1494, fol. a i v^o). IBN S-176 ; is00348000 ; IGI 8855 ; Goff S-348 ; BMC VI 841.

⁵⁵² « Ils [les Romains] avaient tant de passion pour l'agriculture que, renonçant aux charges civiles, ils passaient leur vie à la campagne comme dans un port et en repos. » Le texte se trouve dans l'épître dédicatoire (<g>*Eorgius Alexandrinus Dominico Georgio insigni Patritio S<alutem>*) des *Scriptores rei rusticae*, Venise, Nicolas Jenson, 1472 (non paginé, non signé). Nous donnons les références de l'incunable des *Scriptores rei rusticae* dans différents catalogues *supra*, n. 110, p. 327.

l'agriculture, une importance assez forte et un goût assez prononcé pour renoncer aux activités de la Ville et s'y consacrer entièrement.

Benedetto Maffeo opposait également, dans la préface d'un compendium de pronostics agraires dédié à Laurent de Médicis, l'activité publique et politique et celle privée et néanmoins importante qu'est l'agriculture :

*Haud scio an sit opere pretium res tibi forte non ignotas in medium affere, uel potius quod per tuas assiduas occupationes non licet reminisci, tamen pro tua in me beneuolentia meaue item in te singulari quoniam diebus superioribus facile animaduerti te agrorum cultura plurimum delectari, qua etiam mirifice delector. Facere non potui quin aliqua ad te scriberem, quae cum ipsa agricultura maxime conuenire uidentur.*⁵⁵³

« Je ne sais s'il vaut la peine de te mettre sous les yeux des faits qui peut-être ne te sont pas inconnus, ou plutôt ce qu'à cause de tes occupations incessantes tu ne peux te rappeler. Mais, par un effet de ta bienveillance à mon égard et de celle, toute particulière, que j'ai pour toi, je me suis aperçu il y a quelques jours et sans contredit que tu te plais infiniment à l'agriculture, comme je fais prodigieusement moi-même. Je n'ai pu m'empêcher de t'écrire ce qui me paraît s'accorder le mieux à l'agriculture. »

Un observateur excellent tel que Laurent de Médicis ne peut ainsi tenir pour rien l'observation du ciel et la connaissance de la terre. C'est pour Benedetto Maffeo une occasion de défendre indirectement sa matière que de supposer que son dédicataire en a déjà la connaissance, une connaissance que son œuvre ne fera que compléter.

Mais la pensée du loisir campagnard peut suffire à offrir un refuge en imagination au sein même de la vie publique, comme le suggère Giustolo dans sa lettre-préface au *De croci cultu* :

*Croci cultum hexametro carmine a me contextum tibi potissimum dicare constitui Agapite Geraldine conspicuum aetatis meae decus non quia altissima ista tua et omnigena eruditione dignum iudicem, sed quia gratum ex eo tibi futurum existimaui quod animadvertis te in tanta fortuna et tot maximarum rerum occupationibus rusticum semper ocium meditari.*⁵⁵⁴

« Ce poème que j'ai composé en hexamètres sur la culture du safran, j'ai résolu de te le dédier de préférence, Agapito Geraldino, toi la gloire reconnue de notre époque, non que je me juge digne de ton érudition si profonde et universelle mais parce que j'ai cru que tu en tirerais plaisir : j'ai remarqué qu'au comble de l'élévation et mêlé à de si hautes affaires tu songes sans cesse au loisir campagnard. »

Il s'agit d'une autre adaptation du motif rhétorique si fréquent dans les dédicaces de textes de genres variés qui traitent d'agriculture dans la deuxième moitié du *Quattrocento*, à un moment où la *res rustica*, qui n'est pas une discipline libérale, semble encore d'un intérêt secondaire.

⁵⁵³ Tit. : « Magnifico uiro D. Laurentio de Medicis ciui Patritio Florentino Benedictus Maffeus maioris praesidentiae Abbreviator Apostolicus » f. 1r^o-v^o in *Benedicti Maffei ad Laurentium Medicem breue compendium de futuris euentibus rei rusticae...*, BnF Latin 7483, f. 1-28v^o. Voir L. THORNDIKE, *History Of Magic And Experimental Science Vol.4*, New York, Columbia University Press, 1934, p. 435 et n. 86. Le texte est connu par d'autres ms. : BAV *vat.lat.* 3441, f. 145 r. à 156 r. ; le ms. II. 162 de la Bibliotheca comunale Aristeia de Ferrare, aux f. 1 v. à 25 r. ; le ms. Magl. VI 191 de la BNC de Florence, f. 38 r. à 62 v.

⁵⁵⁴ Cette préface est éditée dans P. GIUSTOLO, *La coltivazione dello zafferano*, op. cit., p. 4.

L'articulation entre la vie privée et la vie publique, l'*otium* et le *negotium*, est un thème important du *De hortis Hesperidum*, qui s'inscrit d'ailleurs dans la tradition géorgique telle que Virgile l'avait inventée : l'éloge de la vie champêtre. Cependant, dans le *De hortis Hesperidum*, ce thème présente une nette coloration autobiographique où se reflètent d'une part l'activité littéraire de l'humaniste Pontano, à laquelle il consacra les dernières années de sa vie, et, de l'autre sa carrière diplomatique, que les événements de la fin du quinzième siècle éclairent d'un jour bien cruel. L'*otium litteratum*, la vie des Lettres, porte tous les espoirs de pérennité et de postérité du vieil humaniste alors que la vie politique de la péninsule apparaît de plus en plus chaotique. Si l'on met en regard la conduite versatile du marquis de Mantoue, que nous avons eu l'occasion d'évoquer, et les dispositions désabusées du vieil humaniste à l'égard de la vie publique italienne, il n'est peut-être pas illusoire d'entrevoir dans cette dédicace, dans l'anachronisme des louanges adressées au marquis⁵⁵⁵, dans cette recommandation mélancolique, une forme de respectueuse ironie à l'égard de son dédicataire.

Quoi qu'il en soit, il ne fait pas l'ombre d'un doute que Pontano a représenté, dans le *De hortis Hesperidum*, le marquis de Mantoue tel que celui-ci voulait être représenté, c'est-à-dire selon les termes de sa propre propagande. C'est d'ailleurs ce qui nous semble prouver le mieux l'intuition que Liliana Monti Sabia exprimait et selon laquelle l'enthousiasme de la dédicace aux vers 46 à 52 du premier livre indiquait que le passage avait été composé avant 1499, période plus morose à la cour aragonaise que celle où l'on célébrait la « cacciata dei Galli », voire au moment même où François II Gonzague descendait dans le Royaume de Naples à la tête de troupes vénitiennes. Le fait que ces passages soient en grande partie inspirés de poésies de circonstances rédigées en 1495, le fait qu'ils entretiennent de nombreux points communs avec les épopées de Battista Spagnoli et de Pamphilo Sasso sur la bataille de Fornoue, rédigées entre juillet 1495 et l'année 1497, nous semblent constituer un solide appui en faveur de cette hypothèse.

Dès 1495, en effet, on compose en l'honneur de la Ligue vénitienne et du marquis des vers et des chansons que l'historien vénitien Marin Sanudo a en partie collectés dans un recueil conservé à la *Biblioteca Marciana*⁵⁵⁶. Les passages du *De hortis Hesperidum* qui introduisent

⁵⁵⁵ Il nous suffira de rappeler que Pontano félicite le marquis de Mantoue de répandre le sang des Français au moment même où François II Gonzague est stipendié par le roi de France.

⁵⁵⁶ Il s'agit du *cod. Marcianus it. IX*, 363. Il ne fut jamais publié, malgré les projets qu'on fit à cet égard. On trouve une table complète des incipits ainsi qu'une introduction et une description du ms. dans A. D'ANCONA, « Rime storiche del sec. XV », *Bullettino dell'Istituto storico italiano*, vol. 6, 1888, p. 17-36. Plusieurs compositions tirées de ce recueil ont été publiées dans V. ROSSI, *Poesie storiche sulla spedizione di Carlo VIII in Italia*, Venezia, Nozze Renier-Campostrini, 1887, voir aussi V. ROSSI, « Varietà di un rimatore e un rimatrice del sec. XV, Girolama Corsi Ramo e Jacopo Corsi », *Giornale storico della*

François Gonzague rappellent certaines de ces pièces, en particulier celui qui figure dans l'exorde du livre 1.

At tu, quo gonsaga domus, quo Mantua gaudet
Principe, dum canimus, post arma gravisque labores,
Itala dum spargis tamarusiaque arva cruore
Gallorum et victor spolia illa pheretria tentas,
Francisce, heroum genus atque Bianore ductum,
Ne desis, neve hortensem contemne laborem,
Herculeae decus et pretium memorabile clavae. [v. 1, 46-52]

« Mais toi, joie des Gonzague et de Mantoue, son prince, pendant que nous chantons, tes armes déposées après de dures épreuves, et pendant que ta main répand le sang français le long du Tamaro et que, victorieux, tu cueilles le butin voué à Jupiter, François, né de héros et issu de Bianor, ne te détourne pas et ne dédaigne pas les travaux du jardinier, qui valurent jadis à la massue d'Hercule honneur et récompense dignes de souvenir. »

Ces vers encomiastiques font écho aux chansons de louange à François II Gonzague qui circulèrent en Italie dès 1495 et où, comme dans les vers d'une « barzelletta » composée à Rome⁵⁵⁷ (« marchese mantoano / De Gonzaga eterno honore »), l'honneur que le marquis s'est acquis dans la bataille fait la gloire de l'Italie, de Mantoue ou de sa famille. Ces poèmes ne cessent de rappeler le nom du marquis et son origine mantouane : « Mediante il bon gouerno e la prodezza / Di francischo gonzaga mantouano / Marchese illustre e dio de ligiadrezza »⁵⁵⁸ ; « Francesco mio Gonzaga mantoano / Marchexe illustre, e summo capitano »⁵⁵⁹ ; *Gonzaga eterne soboles uerissima mantus*⁵⁶⁰. Parfois, on mentionne le butin de guerre des Français récupéré par François II Gonzague, comme dans les vers cités du *De hortis Hesperidum* (1,49 : *spolia illa pheretria tentas*) : *spoliisque relatis / Mantoiden belli fulmen rediisse superbum / Ad postes bene marte tuos*⁵⁶¹. Il n'est d'ailleurs pas rare que François II Gonzague soit comparé à un héros de l'Antiquité : « L'arme uibrando serai reputato / Un altro marte. »⁵⁶² C'est aussi le cas dans ces premiers hexamètres d'un texte composé en l'honneur de François II Gonzague :

letteratura italiana, vol. 15, 1890, p. 183-215 et R. FULIN, « Marino Sanuto e la spedizione di Carlo VIII in Italia », Venezia, Cronaca Liceo Marco Polo, 1880.

⁵⁵⁷ La chansonnette est citée par A. LUZIO et A. RENIER, « François II Gonzague alla battaglia di Fornovo secondo i documenti documenti mantovani », *ASI, ser. 5*, vol. 6, 1890, p. 239. Elle se trouve dans le ms. Marc. it. IX, 363, au f. 53 r^o-v^o, A. D'ANCONA, « Rime », *op. cit.*, p. 23. « [...] marquis mantouan, / des Gonzague l'honneur éternel [...] ».

⁵⁵⁸ « [...] avec le bon gouvernement et les prouesses / de François Gonzague le Mantouan, / illustre marquis à la divine grâce [...] ». Extrait d'un chant de Giorgio Sommariva, « Oratio divae Fortunae », Marc. it. IX, 363, f. 85 v. Ce poème est daté du surlendemain de la bataille et a été publié en 1495, voir A. D'ANCONA, « Rime », *op. cit.*, p. 27.

⁵⁵⁹ « François Gonzague Mantouan bien-aimé, / illustre marquis et général en chef [...] ». Giorgio Sommariva, Marc. It. IX, 363, f. 87 v. daté du 9 novembre 1495, voir *Id.*. Cette pièce est reproduite dans L. PESCASIO, « La storica battaglia del Taro nei versi dei poeti coevi », vol. 3, juin 1995, p. 1-2.

⁵⁶⁰ « Gonzague, rejeton véritable de l'éternelle Mantoue ». Anonyme, Marc. it. IX 363, f. 110r. A. D'ANCONA, « Rime », *op. cit.*, p. 32.

⁵⁶¹ « Chargé de dépouilles, ce foudre de guerre Mantouan revint plein de superbe aux portes de ton temple, Mars ». Anonyme, Marc. it. IX, 363, f. 103r. A. D'ANCONA, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁶² « L'arme au poing, tu seras tenu pour un nouveau Mars. » Giorgio Sommariva, Marc. it. IX, 363, f. 85 v^o et A. D'ANCONA, *op. cit.*, p. 27.

*Viribus inmensis si Grecia tollit Achillem
Et tumet infoelix Hectore troia suo
Inuicto gaudet si martia Caesare Roma
Hannibalemque ferum punica regna canunt
Et si Cadmeae consurgunt Hercule Thebe
Franciscum quo se Mantua iactet habet*⁵⁶³

« Si la Grèce exalte les vertus héroïques d'Achille et que Troie, malheureuse, s'enorgueillit d'Hector, son prince, si la Rome martiale se réjouit de l'invincible César et que les royaumes puniques chantent le farouche Hannibal, si la Thèbe de Cadmos se lève pour Hercule, Mantoue tient en François un motif de fierté. »

À l'égard de ces déclarations enthousiastes, les vers du *De hortis Hesperidum* paraissent empreints de réserve et montrent une certaine pudeur dans la louange de François II Gonzague restaurateur de la grandeur antique. Pour d'autres, la gloire du marquis de Mantoue ternit les triomphes de l'Antiquité :

[...] *In terris dantur martia sceptru tibi
Priscorum innumeros tacent superata triumphos
Debetur meritis unica fama tuis.*⁵⁶⁴

« Sur terre, le sceptre de Mars t'est remis, vaincu, il tait les innombrables triomphes des Anciens, ta gloire unique n'est due qu'à tes mérites. »

Ces poésies rappellent bien souvent le peuple dont François II Gonzague est le vainqueur : pas les Français mais les Gaulois car cet archaïsme permet de rapprocher l'événement des anciennes invasions barbares et des sacs de Rome de 410 et de 390 av. J.C. :

[...] *Gonziacum experta est gallica turba ducem
Namque ferox toto latio nutante coegit
Solus barbaricas vertere terga manus
Prebuit o magnos <qui> Gallia fusa triumphos.
Mantua quanta tuo gloria parta duci.*⁵⁶⁵

« La meute des Gaulois a fait l'épreuve du capitaine Gonzague car, terrible quand le Latium chancelait d'un bloc, il contraignit tout seul les forces barbares à tourner le dos, lui qui par la déroute de la Gaule nous offrit de grands triomphes. Que de gloire, Mantoue, ton capitaine s'est acquise ! »

Ainsi, comme dans le rejet du vers 49 du livre 1 du *De hortis Hesperidum*, le nom des Gaulois sert à illustrer l'événement dans toute sa signification historique, celle d'un éveil de l'Italie contre la barbarie. Comme dans le *De hortis Hesperidum* (*Itala dum spargis tamarusiaque arua cruore / Gallorum*, v. 48-9), le marquis répand le sang des barbares dans les campagnes italiennes : *Ergo tellurem gallorum sanguine tinxit*⁵⁶⁶. C'est aussi le cas dans le passage suivant,

⁵⁶³ Bartholomeus Bertoldus Mantuanus, Marc. it. IX, 363, f. 100 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 31.

⁵⁶⁴ Anonyme, « Ad marchionem Matuae », Marc. it. f. 102 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 31.

⁵⁶⁵ Bartholomeus Bertoldus Mantuanus, Marc. it. IX, 363, f. 100 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 31.

⁵⁶⁶ « Ainsi il teignit la terre du sang des Gaulois ». Anonyme, Marc. it. IX, 363, f. 110r. A. D'ANCONA, op. cit., p. 32.

dont l'auteur anonyme associe à l'évocation de la bataille le nom du fleuve auprès duquel elle s'est jouée :

*Hic ubi nimborum tarrus habundat aquis
Emicuit uirtus venetum fuscisq; manipulis
Gallus anhellanti prelia liquit equo
Testis parma fuge, testis placentia, quarum
Iugera barbarico sparsa cruore madent*⁵⁶⁷.

« Là où le Taro aux eaux troubles, abonde, le vertu guerrière de Venise resplendit et, en troupes débandées, le Gaulois abandonna la bataille sur son cheval hors d'haleine, Parme est témoin de sa fuite, Plaisance en est témoin, dont les terres sont mouillées du sang barbare qu'on y a répandu. »

On trouve parfois le même rejet du nom des ennemis : « Che al foronouo di qua da piasenza / Sul tarro parmesan, de vita ha spento / Galli infiniti cum la sua potenza »⁵⁶⁸ (f. 85v.). On s'attarde, comme dans les deux passages précédemment cités et comme chez Pontano, à mentionner le fleuve métonyme de la bataille : « Ti der la inmensa prescidenza in mano / Nel propulsar del Tharo parmesano / Il Gallo »⁵⁶⁹. Ce fleuve est celui le long duquel s'est déroulée la bataille de Fornoue (« Fornovo di Taro ») que l'on connaît communément en Italie sous le nom de « battaglia del Taro ». Dès 1495, semble-t-il, il suffit aux poètes de mentionner le fleuve pour évoquer la bataille. Pamphilo Sasso intitule son épopée sur la bataille de Fornoue *De bello Tarrensi*⁵⁷⁰ et l'on fera par la suite volontiers référence au lieu de la bataille par le nom du fleuve, souvent rougi par le sang des ennemis : *Tarrus adhuc hac caede rubet*⁵⁷¹ (Battista Spagnoli, *Syluae* 3, 3, 62) ; *Ad uada purpureo spumantia sanguine Tarri*⁵⁷² (Ludovico Ariosto, *Carmina* 14, 99). Cet usage métonymique du nom du fleuve permet à Pontano de jouer habilement sur la paronomase *in absentia* entre les formes vulgaires « Tammaro » et « Taro » au vers 47 (*Itala dum spargis tamarusiaque arua cruore*). *Tamarusius* est en effet un adjectif toponymique vraisemblablement créé par Pontano pour désigner la vallée du Tammaro⁵⁷³, un affluent du fleuve Calore en amont de Bénévent. Le Tammaro est le théâtre d'affrontements sans grande importance durant la guerre de Bénévent, en juin 1496, mais auxquels le marquis

⁵⁶⁷ Anonyme, *Epigramma de bello gallico per leonicum*, Marc. it. IX, 363, f. 102r.

⁵⁶⁸ « Lui qui à Fornoue, non loin de Plaisance, sur le Taro parmesan, a ôté la vie à des Gaulois en nombre infini grâce à sa puissance. »

⁵⁶⁹ « On te mit en main un pouvoir sans mesure pour chasser le Gaulois du Taro parmesan. » Giorgio Sommariva, Marc. it. IX, 363, f. 87 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 27. Cité dans L. PESCIASIO, « La storica battaglia del Taro nei versi dei poeti coevi », op. cit., p. 2. Le rejet est semblable à celui du vers 49 du livre 1 des *Hesp*.

⁵⁷⁰ Le poème est publié dans P. SASSO, *Epigrammata. Disticha. De bello Gallico. De laudibus Veronae. Elegiae*, Brescia, Johannes Taberinus, 1499 f. 131 v^o – 143 v. (ISTC ip00024000 ; Goff P24; IGI 8669). Dans l'incunable, la page de garde (f. 3 r^o) porte le titre *De bello Gallico* quand le titre du poème dans les cahiers (f. 131 r. et en tête des feuillets) est *De bello Tarrensi*.

⁵⁷¹ « Le Taro rougit encore de ce massacre ».

⁵⁷² « Au gué sur le Taro, écumant de sang pourpre ».

⁵⁷³ L'Encyclopédie NP décrit le Tamarus comme un affluent du Calore. Les deux fleuves se rejoignent à Hirpini. Le nom moderne est « Tammaro ». Sa source est à Saepinum, il traverse l'Ager Taurasinus, contourne Forum Novum (aujourd'hui S. Arcangelo) et se jette dans le Calore à Beneventum. Il est cité dans l'*Itinéraire Antonin*, 103, 1 : « Super Thamari fluuium ». Voir NP, s.v. « Tamarus ».

a une part active⁵⁷⁴. Pontano a une habitude de la paronomase dont les usages les plus connus sont sans doute l'attribution de pseudonymes académiques (Sannazaro est Sincerus, lui-même Iouianus) ou la modification des noms de personnes, comme celui de sa propre femme Adriana en Ariadna. Mais il fait parfois de la paronomase un usage poétique qui rappelle les recherches formelles des Grands Rhétoriciens⁵⁷⁵. La substitution de « Taro » à « Tamaro » n'a jusqu'à présent jamais été comprise⁵⁷⁶. Il s'agit d'une référence subtile à un épisode sans relief de la guerre contre Gilbert de Montpensier dans le royaume de Naples, épisode que Pontano devait néanmoins garder en mémoire puisqu'il assistait à cette époque le roi Ferdinand II en tant que conseiller, comme l'attestent les *Diarii* de Marin Sanudo⁵⁷⁷. C'est là une éloquente illustration du procédé de réécriture pratiqué par Pontano : substituer aux images de l'ancienne production littéraire italienne à la louange du héros de Fornoue celles de ses exploits dans le Royaume de Naples au cours de l'été 1496.

De la même façon, à la fin du deuxième livre du *De hortis Hesperidum*, la bataille de Fornoue et ses conséquences, sur lesquels Battista Spagnoli ou Pamphilo Sasso avaient fait porter l'emphase de leurs épopées, perd son importance hyperbolique au profit de la campagne en préparation, qui doit mener François de Gonzague à la libération du Royaume de Naples.

Salve iterum et nato felix et, Mantua, vate,	
Felix et populis, et tanto principe felix,	540
Quo gonsaga domus spoliis exsultat opimis	
Gallorum, cum excussa metu tremit itala tellus,	
Summittitque humiles alpina ad gesa secures.	
Te duce discussere iugum, Francisce, superbum	
Insubrium attonitae gentes, quique ora Timavi	545
Amne lavunt populi, quos et rigat Adua dives	
Gurgitibus longe et cultis Mela inclytus arvis;	
Per te a servitio caput eximit accola Parmae,	
Et quas saxosi vexat ripa aspera Rheni	
Sollicitas urbes, quas et de montibus actis	550
Turbat Senus aquis campo inferiore vagatus;	

⁵⁷⁴ Sur le rôle et l'attitude de François de Gonzague pendant la guerre de Naples, voir G. CONIGLIO, « François II Gonzague e la guerra contro i francesi nel regno di Napoli », *Samnium*, vol. 24, 1961, p. 192-209. Sur la bataille de Bénévent, voir M. PALUMBO, « Storia e cronistoria della Battaglia di Benevento », dans G. Abbamonte, T. D'Urso et J. Barreto (éd.) *La battaglia nel Rinascimento meridionale. Moduli narrativi tra parole e immagini*, Atti del Convegno di Napoli e Teggiano, 13-17 aprile 2010, Rome, Viella, 2011, p. 451-462.

⁵⁷⁵ Dans *Hesp.*, 1, 3, par exemple, Pontano change l'adjectif formé sur le nom du lieu-dit *Doliolum* en *deliolus* pour suggérer un rapprochement avec l'adjectif *delius* (sur l'emploi de ce procédé dans les *Eglogues* de Pontano, voir G. G. PONTANO, *Églogues = Eclogae*, op. cit., p. 169, n. 19 et 20). L'humaniste fait le même usage de la paronomase au vers 1, 209, en créant sur le nom des Grâces l'adjectif « charidus », une étymologie fantaisiste pour « Garda », éponyme du lac.

⁵⁷⁶ C'est Angelo Colocci, dans une lettre perdue à Pietro Summonte du 7 décembre 1518, qui s'est interrogé le premier sur la pertinence de la leçon *tamarusia* dans le *De hortis Hesperidum* (1, 47). Colocci suggérait « *Tharus* non *Tamarus* » comme il ressort de la réponse de Summonte, en date du 29 janvier 1519 et que l'on trouvera reproduite en chez E. PERCOPO, « Una lettera pontaniana inedita dal P. Summonte ad A. Colocci » », *Studi di letteratura italiana*, vol. 1, 1899, p. 392-395. Summonte, tout en en concédant l'étrangeté, tenait à cette leçon : *omnia tentemus*, disait-il, *antequam ad emendationem veniamus*. En 1977, Mauro de Nichilo concluait encore à un lapsus de Pontano (M. DE NICHILLO, « Lo sconosciuto apografo avellinese del "De hortis hesperidum" di G. Pontano », *Filologia e critica*, vol. 2, n° 2, 1977, p. 237, n. 46).

⁵⁷⁷ *Sumario di lettere di 5 fevver* (1496) : « Che la reina [scil. di Napoli] li ha ditto, el re li ha scritto participa le occorrentie tute con il Pontano, non come secretario ma come consier. » (F. S. MARINO SANUDO, *I diarii di Marino Sanuto: (MCCCCXCVI-MDXXXIII) dall'autografo Marciano ital. cl. VII codd ...*, R. Fulin et F. Stefani (éd.), Venise, Visentini, 1879, vol. 1, col. 36).

Et tibi nimbiferum inclinat caput Appenninus
 Communi pro libertate et fortibus ausis,
 Teque et arundineo incinctus veneratur amictu
 Eridanus, late irriguis plaudentibus undis, 555
 Pro decore Italiae et Belgis belli arte repressis.
 Macte animo, Francisce, et macte ingentibus orsis,
 Assurgit cui felici Campania tractu,
 Assurgit latis venerata et Daunia campis,
 Quaeque nitet pigro tellus madefacta Galeso, 560
 Quodque mare Italiam supra quodque alluit infra.
 Ecce autem insignis cantu atque insignior armis
 Bellorum et laude et multis spectata triumphis
 Parthenope tibi laeta canit, quod, te auspice, regno
 Reddita sit, quodque e solio venerabilis aureo 565
 Imperitet populis sullato et marte triumphet. [v. 539-566]

« Salut à toi encore, ô Mantoue, ô ville qu'un poète, qu'un enfant rend heureuse, heureuse de son peuple, et de son si grand prince, grâce à qui les Gonzague sont portés en triomphe sous les riches dépouilles dérobées aux Français alors que l'Italie frémit accablée par la peur, qu'elle jette ses haches sous les lances alpines. Sous ta conduite, François, les nations subjuguées secouèrent le joug arrogant des Insubres, comme ces peuples qui se lavent le visage dans le cours du Timave et que baignent l'Adda, riche de tourbillons, et le Mella au loin aux campagnes fameuses. Par ton œuvre, une voisine de Parme se tire de la servitude comme ces villes inquiètes qu'agite l'âpre rive du Rhin pierreux et celles aussi que le Shannon, aux eaux descendues des montagnes, bouleverse en errant parmi les basses plaines. Il incline son front tout couronné de nuages, devant toi, l'Appennin, pour la liberté commune, pour ton immense audace. L'Eridan te chérit, sous son couvert de roseaux, applaudissant d'une onde aux nombreux affluents l'honneur de l'Italie et la déroute belge par les arts de la guerre. Courage, François ! gloire à cette immense entreprise ! Elle se lève en ton honneur, la Campanie au terroir béni, en ton honneur se lève aussi la vénérable Apulie aux vastes campagnes, tout comme la terre qui prospère grâce au Galaso qui l'arrose alangui et la mer qui baigne l'Italie du nord au sud. Et voilà Parthénopée, célèbre pour son chant, pour ses armes plus encore, et sa gloire guerrière, objet d'admiration pour ses nombreux triomphes, elle chante, gracieuse, en ton honneur, à l'idée que, par ton aide propice, elle soit rendue à son royaume, qu'elle gouverne ses peuples depuis le trône d'or où on lui rend hommage et puisse triompher quand la guerre aura disparu. »

On retrouve dans les premiers vers de ce passage les éléments de la louange de François II Gonzague que nous venons d'étudier. Au vers 541, la ville de Mantoue est heureuse d'avoir un prince tel que François II Gonzague (*tanto principe felix*). Le poète légitime *in concreto* la souveraineté du marquis en lui attribuant ainsi qu'à son activité militaire la joie et la prospérité de Mantoue, un lieu commun de la rhétorique épидictique que l'on retrouve notamment – très développé et explicitement associé au thème de la légitimité du principat – dans l'*oratiuncula* prononcée par Lucido Cataneo lors de la cérémonie du serment d'allégeance à François de Gonzague à Mantoue, le 9 août 1484⁵⁷⁸. L'activité de condottiere du marquis lui permet en effet de faire vivre son État et de payer les artistes qu'il engage – c'est à elle que nous devons certains

⁵⁷⁸ Giovanni Lucido Cataneo (1462-1505), un homme d'Église, conseiller puis ambassadeur à Rome pour le compte des Gonzague, est l'auteur de plusieurs discours épидictiques publiés sur ordre du marquis de Mantoue en 1493, L. CATANEO, *Orationes uariae*, Parme, Angelo Ugoletto, 1493 f. 36 r^o- 38 v. (ISTC ic00278000 ; Goff C278 ; IGI 2578).

chefs-d'œuvre de Mantegna. Pontano semble reconnaître et justifier dans ces adresses au marquis cette particularité de la gestion de l'État à une époque où, si la situation n'a pas changé du point de vue du mécénat et si François II Gonzague consent toujours à autant de dépenses, la versatilité qu'exige sa qualité de mercenaire manque plusieurs fois de le priver de ses droits sur le trône de Mantoue⁵⁷⁹.

Pontano mentionne également la *gonsaga domus*, glorifiée par les dépouilles des vaincus, une allusion au convoi protégé par l'arrière-garde de Charles VIII, qui contenait le butin de guerre et qui fut saisi par les troupes du marquis. Cette allusion figurait au début du premier livre (Hesp. 1,48) et, comme nous l'avons vu, dans certains poèmes de la collection de Marin Sanudo. On remarque également que les Français, comme dans ces mêmes poèmes, sont qualifiés de Gaulois, en rejet⁵⁸⁰.

Mais une autre image fort relayée par les poèmes de célébration dans le sillage de la bataille de Fornoue prolonge cette louange. Il s'agit de l'éveil de l'Italie. En effet, de nombreux poèmes de la collection de Marin Sanudo présentent l'Italie comme un pays endormi sous le joug des Français qui, brusquement, s'éveille et secoue le joug pour chasser les barbares, se remémorant sa grandeur passée. Ces poèmes célèbrent ainsi la constitution de la Ligue de Venise en 1495.

Panfilo Sasso exhorte l'Italie à sortir du sommeil et à prendre les armes : « Italia non dormir che non bisogna, / Non star piu somnolente alza la testa.⁵⁸¹ » ; « Italia non dormir, Iove t'aspetta, / Suprendi le iuste arme per suo amore / Che la guerra per dio sempre e perfecta⁵⁸² ». Les accroches de ce type sont fréquentes : « Che fate Italia ? non dormire più.⁵⁸³ » ; « Che aspetti Italia ? fugar date il galo⁵⁸⁴ ». Dans un sonnet anépigramme, l'Italie est présentée comme un jardin dévasté par un coq et les Italiens, inconscients de leurs propres vertus, comme de

⁵⁷⁹ Ludovic le More, en octobre 1498, sous prétexte de la rupture de leur traité d'alliance, menace le marquis de Mantoue de lui faire retirer son fief par voie juridique et en appelle à l'empereur Maximilien. Le duc de Milan renouvelle cette menace en juin 1499 lors d'une renégociation du traité. François de Gonzague s'attire le mépris populaire à Venise en rompant en février 1499 un traité d'alliance avec la Seigneurie. Louis XII jure de venger le Sénat et Alexandre VI adresse des condoléances infâmes pour le marquis. Le prestige de Fornoue semble bel et bien oublié et François de Gonzague sent croître la précarité de sa situation. Dans une lettre à Louis II de La Tremoille du 23 avril 1500, c'est le marquis qui entend faire pardonner au condottiere les obscurités de sa conduite vis-à-vis du roi de France, auprès de qui il est désormais engagé : « Se la M^{sta} del Re non corre a furia, io li faro toccare con mano che non è stato in me altro che parole e qualche littere per conservarme in Mantua. » Louis XII et Venise, à la même époque, discutent de la dépossession du marquis. Voir L.-G. PELISSIER, « La Politique du marquis de Mantoue pendant la lutte de Louis XII et Ludovico Sforza 1498-1500 », *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1892, p. 35-120.

⁵⁸⁰ Ce rejet est au reste fréquent en cette position dans la *Pharsale* de Lucain : 1,309 ; 3,74 ; 3,446 ; 4,10 ; 4,820 ; 5,28 mais aussi Silius Italicus : 8,642 ; 15,553 ; 15,736.

⁵⁸¹ « Italie, ne dors pas, c'est sans profit, sors de ta somnolence et relève la tête ». Panfilo Sasso, Marc. it. IX, 363, f. 7r. A. D'ANCONA, op. cit., p. 19

⁵⁸² « Italie, ne dors pas, Jupiter t'attend, saisis-toi des justes armes pour son amour, car la guerre pour Dieu est toujours sans faute ! », Panfilo Sasso, Marc. it. IX, 363, f. 7 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 19.

⁵⁸³ « Que faites-vous, Italie ? Cessez de dormir. » Marin Sanudo, Marc. it. IX, 363, f. 24 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 21.

⁵⁸⁴ « Qu'attends-tu, Italie, chasse le coq. » Anonyme, Marc. it. IX, 363, f. 28 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 21.

« somnolenti ortolani »⁵⁸⁵. Le pays est à feu et à sang et le rôle de Venise, du lion de saint Marc, est clairement exalté :

*Non dormir piu, leon l'artiglio e il dente
Adopra che di franza se diferra
Come tu uedi tanta horrenda guerra
Che tutta Italia piangera dolente*⁵⁸⁶

« Cesse de dormir, lion, joue du canon et de la dent pour te déprendre de la France puisque tu vois une guerre si affreuse que l'Italie entière la pleurera dans l'affliction ».

Ou encore :

*Suegliata e italia con si gran furore
Che a tolto a marte la spada di mano
Al mugiar de un leon pien di ualore*⁵⁸⁷.

« L'Italie s'est éveillée avec tant de rage qu'elle a pris l'épée de la main de Mars au rugissement d'un lion plein de valeur. »

L'intervention de Venise permet à l'Italie de retrouver ses vertus antiques :

*Sta salda Italia e piu non dubitare
Che se san Marco non ti fai nemico
La Etate di saturno e il tempo antico
Di octauiano uederai tornare.*⁵⁸⁸

« Sois forte, Italie ! et ne doute plus que si de saint Marc tu ne te fais pas un ennemi, tu verras revenir l'âge de Saturne et le temps jadis d'Octavien. »

Mais, le plus souvent, il s'agit bien d'une guerre qui implique les valeurs de l'ensemble de la péninsule. Certains sonnets soulignent le motif de la *libertas Italiae* qui émerge à cette époque et deviendra bientôt, sous la plume de Giovio, la devise de la croisade contre les Turcs, comme nous allons le voir :

*Suegliate Italia mia non dormir piu
Che a pocho a pocho el tempo seneua
Guarda Fiorenza bella come sta
De liberta privata e in seruitu
Suegliate Italia mia suegliate horsu*⁵⁸⁹

« Réveillez-vous, chère Italie, cessez de dormir car peu à peu le temps s'en va. Voyez comme Florence la belle est privée de liberté et réduite en servitude. Réveillez-vous, chère Italie, allez, réveillez-vous ! »

L'unité de l'Italie est chantée selon des registres fabuliste et animalier :

Lo uccello excubitor de dormitanti

⁵⁸⁵ « des maraîchers assoupis », Anonyme, Marc. it. IX, 363, f. 12r. A. D'ANCONA, op. cit., p. 19.

⁵⁸⁶ Pamphilo Sasso, Marc. it. IX, 363, f. 36 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 22.

⁵⁸⁷ *Ad Italiam per Alouisium de Canalem*, Marc. it. IX, 363, f. 41r. A. D'ANCONA, op. cit., p. 22. Cette pièce est reproduite dans L. PESCIASIO, « La storica battaglia del Taro nei versi dei poeti coevi », op. cit., p. 2.

⁵⁸⁸ Nursio Veronese, Marc. it. IX, 363, f. 57r. A. D'ANCONA, op. cit., p. 24, cette pièce a été éditée dans V. ROSSI, *Poesie storiche*, op. cit., p. 29.

⁵⁸⁹ « *Ad Italiam* », Marc. it. IX, 363, f. 27 v. A. D'ANCONA, op. cit., p. 21.

*Suegliar uolendo casa di Aragonia
Ha desto sotto sopra tuta Ausonia
Flaminia e tuscia con scabrosi canti*⁵⁹⁰.

« L’oiseau qui tire les dormeurs du lit, voulant éveiller la maison d’Aragon, a mis sens dessus dessous l’Ausonie tout entière, Urbin et la Toscane, avec son chant rauque. »

Les Français éveillent quant à eux le souvenir des invasions barbares :

*Ausonia mia non star piu somnolenta
Vibra e repiglia l’arme ad ambe mano
[...]
Rimembriti de vandali e de ghotti
Degli hunni et de la turba longobarda*⁵⁹¹

« Ausonie mon pays, sors de ta torpeur, secoue-toi et reprends les armes à deux mains, [...] souviens-toi des Vandales et des Goths, des Huns et de la meute des Lombards. »

Dans le *De hortis Hesperidum*, seuls deux vers évoquent la situation de l’Italie avant l’intervention des armées de la Ligue (v. 542-3). Puis l’Italie est libérée par la coalition des peuples guidée par François II Gonzague (v. 548-56). Certains poèmes collectés par Marin Sanudo présentent le même schéma, comme celui-ci :

*Che direm noi de Italia pessundata
E quasi posta in dura seruitute
De l’inclita venecia liberata
Mediante sua potenza e tua virtute
Heroycha [...]*⁵⁹²

« Que dirions-nous de l’Italie piétinée et presque réduite en une cruelle servitude mais qui fut libérée par l’illustre Venise, grâce à sa puissance et à ton courage héroïque [...]. »

C’est aussi le cas de certaines épigrammes latines qui mettent en valeur le rôle de condottiere de François II Gonzague au service de la liberté italienne.

*Ausonias sedes quondam uictricia regna
Qua terras magnus circuit oceanus
(Proh pudor !) arctoo tentauit subdere sceptro
Gallia crinitis terra superba uiris.
Iam cedes flammasque simul furor hosticus dedit
Omnes iam gentes sub ditione tenet.
Gonzaga eterne soboles uerissima mantus
Non potuit tantum sustinuisse nephas
Sed pro diis patriis proque aris induit arma
Induit et campo, prelia miscet equis.
Ergo tellurem gallorum sanguine tinxit
Liberat et turpi cola latina iugo
Mantua musarum cantu notissima quondam
At nunc bellorum laude superba manet*⁵⁹³

⁵⁹⁰ Giorgio Sommariva, Marc. it. IX, 363, f. 60 v. A. D’ANCONA, op. cit., p. 24.

⁵⁹¹ Giorgio Sommariva, Marc. it. IX, 363, f. 86 v. A. D’ANCONA, op. cit., p. 27, publié dans V. ROSSI, *Poesie storiche*, op. cit., p. 26.

⁵⁹² Giorgio Sommariva, Marc. it. IX, 363, f. 87 v. A. D’ANCONA, op. cit., p. 27. Publié chez *Ibid.*, p. 28

⁵⁹³ Anonyme, Marc. it. IX, 363, f. 110r. A. D’ANCONA, op. cit., p. 32.

« Le pays d'Ausonie, royaume autrefois victorieux partout où le grand Océan entoure la terre, la Gaule, terre orgueilleuse aux hommes chevelus, tenta – honte sur elle ! – de la soumettre au sceptre nordique. Déjà la fureur de l'ennemi a fait naître le meurtre et l'incendie, déjà elle tient tous les peuples sous sa puissance. La race immortelle des Gonzague, Mantoue l'excellente n'a pas pu souffrir un tel crime mais, pour les dieux de ses pères et ses foyers, elle revêt ses armes, oui, elle engage sa cavalerie au combat. Ainsi donc, elle a teint la terre du sang des Gaulois et libère les épaules latines de leur joug turpide. Mantoue, autrefois célèbre pour le chant des Muses, s'enorgueillit maintenant des louanges guerrières. »

Parfois, ces épigrammes sont plutôt à la louange de Venise que du marquis mais elles conservent la même structure : la soumission de l'Italie par les armées françaises, l'indignation du protagoniste et sa réaction qui aboutit à la défaite de l'ennemi sur le Taro, près de Plaisance. Et cette victoire est l'objet d'une gloire éternelle.

*Impiger herculeas gallus dum transuolat Alpes
Et trahit audaces in fera bella uiros,
Quilibet audito prostratus monte tumultu est,
Et timor hic totam perculit Ausoniam
Dux Ligurum extinuit, cessit Florentia et ipsa
Pauit Hesperiae Roma superba caput
Parthenope infelix studiis male suasa prophanis
suscepit pauido gallica castra sinu:
Omnia in arbitrium scaevi cessere tyrani
Submissasque dabat Ausonis ora manus
Quum venetus nimio concussus corda dolore
Non tulit Italiae funera tanta suae
Indignamque pio miseratus pectore sortem.
Opposuit reduci martia castra duci.
Confluxere truces violento marte cohortes
Hic ubi nimborum tarrus habundat aquis.
Emicuit uirtus venetum fuscisque manipulis
Gallus anhellanti prelia liquit equo
Testis parma fuge, testis placentia: quarum
Iugera barbarico sparsa cruore madent [...].⁵⁹⁴*

« Au moment où l'infatigable Gaulois passait d'un bond les Alpes d'Hercule et entraînait des hommes que rien n'arrête dans une guerre sauvage, tout homme fut terrassé à l'écoute du fracas sur la montagne et c'est alors que la peur renversa l'Ausonie tout entière. Le doge des Ligures s'éteignit, Florence céda et même l'orgueilleuse Rome, capitale d'Hespérie, prit peur. Parthénopée la malheureuse, mal conseillée par un zèle criminel, accueillit des garnisons gauloises dans son golfe apeuré. Tout devint le bon plaisir d'un sinistre tyran et le rivage d'Auson tendait ses mains soumises. C'est alors que le Vénitien, frappé au cœur d'une douleur immense, ne put endurer l'assassinat de sa chère Italie et, le cœur tendre, prit en pitié son injuste lot : il opposa l'obstacle de ses camps belliqueux au chef qui s'en retournait. Leurs troupes farouches se heurtèrent dans une bataille impétueuse, là où les pluies gonflent les eaux du Taro. Le courage des Vénitiens fut éclatant et, ses troupes débandées, le Gaulois abandonna la bataille sur son coursier hors d'haleine. Parme fut témoin de sa fuite, Plaisance en fut témoin et leurs terres sont mouillées du sang barbare qui les a arrosées. »

Pontano fait au contraire de la bataille de Fornoue le point de départ de son épopée pour la libération de l'Italie. En effet, l'orientation napolitaine qu'il donne à cette réécriture de la

⁵⁹⁴ « Epigramma de bello Gallico per Leonicum », Marc. it. IX, 363, f. 102r. A. D'ANCONA, op. cit., p.31.

littérature encomiastique produite dans le sillage de la bataille de Fornoue l'oblige à ne considérer cette bataille que comme l'étape d'une gloire plus grande et non, à l'instar des autres pièces, comme son unique condition. Pontano envisage la constitution de la Ligue de Venise et la bataille de Fornoue comme des faits passés (v. 544-7). Puis il profite des effets visuels que permet la métaphore du réveil de l'Italie, amplement filée par la poésie de célébration au lendemain de la bataille de Fornoue et à laquelle il adjoint ici son affection particulière pour les personnifications de lieux. Pontano, contrairement aux auteurs des poèmes récoltés par Sanudo, considère l'éveil de l'Italie comme un événement progressif et inachevé qui gagne la péninsule du nord au sud sous la conduite du marquis et après la constitution de la Ligue, où Venise, au passage, a perdu toute initiative. Pontano énumère les peuples coalisés dans la Ligue de Venise de 1495 : Les états de la plaine du Pô (v. 548, *Per te a servitio caput eximit accola Parmae*) ; Venise (v. 545-6 *quique ora Timaui / Amne lauunt populi*) ; le Saint-Empire romain germanique (v. 550-1, *Et quas saxosi vexat ripa aspera Rheni / Sollicitas urbes*) et même le royaume d'Angleterre (v. 551-2 *quas et de montibus actis / Turbat Senus aquis campo inferiore vagatus*⁵⁹⁵). Toutefois, Pontano se retient de citer les États du Pape, alors sous Alexandre VI, ennemi mortel de la dynastie aragonaise de Naples. Les réactions prêtées aux Apennins et à l'Eridan confortent l'ampleur italique de la campagne guerrière, qui doit aboutir à la reconquête du royaume de Naples. Cette reconquête reste à venir dans cette louange guerrière qui occupe les derniers vers du *De hortis Hesperidum* : cela pourrait indiquer qu'elle n'a été écrite qu'à la fin de l'année 1495 ou au début de 1496. Il faut dire que les poèmes du ms. Marcianus it. IX 363 ne célèbrent pas la campagne victorieuse mais sans gloire que François II Gonzague mena dans le Bénéventin en 1496 et à l'issue de laquelle il sera d'ailleurs accusé de collusion avec l'ennemi. Il y a toutefois l'exception de cette courte épigramme :

*Fernandus iacet hic fortunae uictor et atrae
Mortis. Mors uitam, sors diadema tulit.
Ipsi hoc Franciscus Gonzaga, hanc fama redemit
Quid uirtus possit disce et amicitia*⁵⁹⁶

« Ci-gît Ferdinand [*scil.* Ferrante II], vainqueur de la fortune et de la noire mort. La mort lui prit la vie, le sort, sa couronne. François Gonzague lui racheta la seconde, son honneur la première. Apprends donc ce que peuvent le courage et l'amitié. »

Un des thèmes fréquemment rencontrés dans les extraits que nous avons cités du ms. Marc. It. IX 363 est celui de la *libertas Italiae*. Ce concept jouira d'une grande fortune au seizième

⁵⁹⁵ Le fleuve Senus est le Shannon, principal fleuve d'Irlande, qui est cité au livre 2, chapitre 2, de la Géographie de Ptolémée. En 1496, l'Irlande fait partie du Royaume d'Angleterre.

⁵⁹⁶ Tybaldeo, *Epitaphium Ferdinandi secundi regis Neapoli*. Marc. it. IX, 363, f. 95r. A. D'ANCONA, op. cit., p. 29. Ferrante II est mort à Naples en 1496, à la suite de la campagne militaire qui lui rendit son royaume.

siècle, une époque particulièrement trouble de l'histoire de la péninsule où les historiens se souviendront avec nostalgie de la paix qui semblait rétrospectivement avoir régné en Italie pendant tout le Quattrocento⁵⁹⁷, alors qu'elle n'était pas soumise aux compromis avec les puissances étrangères. Il est d'autant plus intéressant de voir naître cette idée à l'occasion des louanges de François II Gonzague, qui saura fort bien en tirer parti pour sa propre propagande.

Pontano reprend en effet les termes selon lesquels François de Gonzague avait souhaité définir son action lors de la bataille de Fornoue sur les deux médailles commémoratives qu'il fit graver⁵⁹⁸. La première, composée par un élève de Mantegna, Bortolo Talpa, porte au revers l'inscription « VNIVERSAE.ITALIAE.LIBERATORI » (« au libérateur de l'Italie entière ») ; la seconde, du célèbre graveur Sperandio, porte l'inscription « OB.RESTITVTAM.ITALIAE.LIBERTATEM » (« pour avoir rendu sa liberté à l'Italie »). Pontano ne fait qu'une discrète allusion à ces devises (v. 2, 553, *Communi pro libertate* ; v. 556, *Pro decore Italiae*) mais tout le passage est une illustration de leur propos. Ce propos commun au *De hortis Hesperidum* et aux médailles de François II Gonzague, quoiqu'il se reflète dans la lecture italique de la bataille de Fornoue, correspond à l'interprétation mantouane des événements tels que la dynastie des Gonzague pouvait se les représenter dans la continuité de sa propre propagande. Les Gonzague légitimaient en effet leur présence sur le trône de Mantoue par des vertus guerrières mises au service de la lutte contre l'oppresseur. Ainsi, dès 1494, avant la bataille de Fornoue, le peintre véronais Domenico Morone avait réalisé sur commande de François II Gonzague un tableau intitulé *La Cacciata dei Bonacolsi*⁵⁹⁹. Ce tableau représente l'événement qui permit l'accession au trône de Mantoue de la famille Gonzague : le 16 août 1328, Louis de Gonzague entre dans Mantoue à la tête d'une troupe de conjurés stipendiée par Cangrande della Scala. Les conjurés tuent le tyran Rinaldo dei Bonacolsi. Pontano, en faisant référence au texte gravé sur ces médailles, reprend du moins l'association chère à François de Gonzague entre liberté acquise et vertus guerrières : v. 2, 553, *Communi pro libertate, et fortibus ausis* ; v. 556, *Pro decore Italiae et Belgis belli arte repressis*. Ces images répétées de la paix par les armes doivent certainement autant à la pensée politique de Pontano qu'à la propagande de son dédicataire.

⁵⁹⁷ Voir le chapitre sur la *libertas Italiae* dans E. PUJEAU, *L'Europe et les Turcs*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2015, p. 43-55. Paulo Giovio fit un grand usage de ce concept, il dit notamment au sujet de la première guerre d'Italie : « Le monde entier vivait en paix sans être agité d'aucun trouble de guerre et particulièrement l'Italie (...) s'épanouissait dans une paix prospère quand une guerre funeste et plus terrible que les hommes n'en connurent jamais s'embrasa en Italie » (cité par Emmanuelle Pujeau, à la p. 48). Guicciardini fit d'ailleurs commencer son *Histoire d'Italie* à l'année 1494. Nombreux sont ceux qui se référèrent ensuite au *Quattrocento* comme à un âge d'or. On peut songer à l'exclamation de Sebastiano Serlio, déplorant la splendeur passée du palais de Poggioreale : « O delitie d'Italia come per la discordia vostra siete estinte » S. SERLIO, *Tutte l'opere d'architettura, et prospetiva*, Vicence, Giacomo de' Franceschi, 1619, f. 121v.

⁵⁹⁸ Voir G. GIOVANNONI, « Le medaglie della battaglia », dans *La battaglia del Taro*, Mantoue, Suzzara, 1996, p. 89-90.

⁵⁹⁹ Voir A. CICINELLI, « La storica Battaglia », dans *La battaglia del Taro*, Mantova, Suzzara, 1996, p. 14.

Les thèmes de la paix par les armes, de l’alliance entre les lettrés et le pouvoir, se reflètent d’une manière allégorique (et peut-être empreinte d’une certaine distance nostalgique) dans le troisième ordre de procédés par lesquels l’humaniste a souhaité intégrer sa dédicace dans le texte du *De hortis Hesperidum*. Le lien entre le dédicataire et Mantoue, puis entre Mantoue et Virgile, est souligné dans certains passages du poème au point de faire du marquis le double militaire de Virgile, le second luttant contre la barbarie de l’incurie, le premier pour expulser les barbares d’Italie et pour instaurer de nouveau une paix à l’abri de laquelle les Lettres seront libres de croître. Ce parallèle entre François II Gonzague et Virgile se trouve faiblement exploité dans les pièces recueillies par Marin Sanudo :

*Mantua musarum cantu notissima quondam
At nunc bellorum laude superba manet*⁶⁰⁰

« Mantoue, autrefois célèbre pour le chant des Muses, s’enorgueillit maintenant des louanges guerrières »

Dans le *De hortis Hesperidum*, ce lien entre le poète antique et le marquis se double d’un autre entre Mantoue et Naples, dont l’une fut la ville de naissance de Virgile et l’autre sa ville de prédilection et de résidence – voire de résidence éternelle puisque, selon la tradition, sa tombe s’y trouve auprès du lieu-dit Paturcio où Pontano acquit une villa et qu’il latinisa en Patulcis. L’évocation de l’urne qui contiendrait les cendres de Virgile est fréquente dans les poèmes de Pontano, le prologue du livre 1 du *De hortis Hesperidum* n’y fait pas exception. Mais c’est dans le prologue du livre 2 que l’humaniste dessine, après avoir évoqué cette urne, un lien géographique et une communication poétique entre Virgile et lui-même et entre Mantoue et Naples :

*Sic tibi perpetuum spiret rosa, floreat urna,
Scilicet urna, tui qua conditur umbra Maronis,
Ambrosiae fundat rivos, det nectaris amnes
Mincius et niveos semper tibi pascat olores
Et laetata suos iteret tibi Mantua cantus,
Mantua dives avis, dives gonsagide prole,
Ac nova lucrinae stupeant ad carmina cautes,
Sistat et ipsa suos mirata Neapolis amnes.* [v. 15-22]

« Ainsi, puisse la rose te parfumer sans cesse et l’urne se fleurir – cette urne qui retient l’ombre qui t’est si chère –, puisse-t-il, le Mincio, ruisseler d’ambrosie et verser le nectar, et que pour toi ses cygnes à la couleur de neige, il les paise sans fin ! Que Mantoue, la gracieuse, te rende ses cantiques – Mantoue, riche d’oiseaux, riche par le pouvoir de la lignée Gonzague – et que ces chants inouïs comblent d’étonnement les roches du Lucrin, que Naples en son extase interrompe elle-même la course de ses eaux ! »

⁶⁰⁰ Anonyme, Marc. it. IX, 363, f. 110 r. A. D’ANCONA, op. cit., p. 32.

Le marquis de Mantoue est ici évoqué presque incidemment, comme faisant partie d'un paysage italien où les chants napolitain et mantouan se répondent en écho et se font les symboles de l'imitation des poètes antiques par leurs émules renaissants. Dans l'épilogue du second livre, le passage qui fait la louange du marquis de Mantoue, dont nous avons cité une bonne partie plus haut, est précédé par une quinzaine de vers d'un esprit semblable :

<i>Hoc sat erit, nymphae sebethides. O mihi siqua,</i>	
<i>E vobis siqua, nymphae sebethides, hudam</i>	525
<i>Benaci de fonte ferat permesida laurum,</i>	
<i>Qua manes spargam magni senis eque sepulcro</i>	
<i>Eliciam felicem umbram ac venerabile numen,</i>	
<i>Quo nemora Italiae senserunt Pana canentem</i>	
<i>Et mirata suos requierunt flumina cursus,</i>	530
<i>Quo laetae in campis segetes, quo munera Bacchi</i>	
<i>Ditarunt colles, nec non coelestia dona</i>	
<i>Stiparunt liquidas divino nectare cellas.</i>	
<i>Salve, o et gregibus decus et decus addite silvis,</i>	
<i>Quo ductante italiae fremuere in bella cohortes,</i>	535
<i>Martiaque horrifico sonuerunt cornua cantu,</i>	
<i>Audiit et Triviae longe lacus, audiit et Nar,</i>	
<i>Ac trepidae matres pressere ad pectora natos;</i>	
<i>Salve iterum et nato felix et, Mantua, vate,</i>	
<i>Felix et populis, et tanto principe felix [...].</i>	[v. 524-540]

« Ce sera suffisant, nymphes du Sebeto, si l'une d'entre vous, nymphes du Sebeto, m'apportait de la source du Benacus, résurgence du Permesse, le laurier parnassien qui s'y baigne, pour en asperger les mânes de notre illustre ancêtre et attirer hors de son tombeau son ombre sacrée et son esprit vénérable. Grâce à lui les forêts d'Italie connurent le chant de Pan les fleuves stupéfaits suspendirent leur cours. Grâce à lui dans les champs les moissons se réjouirent, les coteaux s'enrichirent du présent de Bacchus et les célestes dons d'un sublime nectar garnirent à ras bord les celliers. Je te salue, gloire des troupeaux et la gloire nouvelle des forêts ! Sous ta conduite, les troupes italiennes grondèrent au combat et les cornes de guerre firent entendre un éclat redoutable, qui retentit au loin jusqu'au lac de Trivia, retentit jusqu'au Nar, et les mères tremblantes retinrent leurs enfants tout contre leurs poitrines. Salut à toi encore, ô Mantoue, ô ville qu'un poète, qu'un enfant rend heureuse, heureuse de son peuple, et de son si grand prince [...]. »

Ce passage est marqué par de nombreuses citations de l'œuvre de Virgile⁶⁰¹. Après avoir fait mention des mânes de Virgile et de son tombeau, Pontano cite précisément les *Églogues* (8,4 : *Et mutata suos requierunt flumina cursus* et la clausule *Pana canendo*, *Ecl.* 2,31 aux vers 530 et 529 du livre 1 du *De hortis Hesperidum*). Il cite également trois vers tirés de l'incipit des *Géorgiques* en les modifiant légèrement (*Hesp.* v. 531-533). Les cinq vers suivants (*Hesp.* v. 534-538) sont un centon de l'*Énéide*. Ainsi, au vers 534, Pontano reprend la formule *decus addite silvis* à Virgile (en fin de vers : *Aen.* 8, 301, *decus addite diuis*) ; au vers 535, au 8^e demi-

⁶⁰¹ Le passage a été commenté par Giuseppe Germano au cours du colloque international *Dulcis laebat Parthenope* qui s'est tenu à Naples les 9-11 octobre 2014. Le volume tiré de ce colloque est en fin de préparation par M. Deramaix, G. Germano et A. Iacono pour parution aux éditions napolitaines Loffredo Iniziative Editoriali dans la collection *Latinae Humanitatis Itinera Nova*.

pied, il emprunte au poète antique le syntagme *in bella* (en même position : *Aen.* 7,664 ; 7,782 ; 8,547 ; 9,182 ; 12,390 ; cette habitude de versification est reprise par les auteurs d'épopée de la latinité d'argent, Silius Italicus et Lucain) ; le mot *martiaque* du vers 536 est tiré de l'*Énéide* (7,182) de même que le *sonuerunt cornua cantu* (cf. *Aen.* 8,2 : *strepuerunt cornua cantu*) ; le vers 537 est presque entièrement extrait du chant 7 de l'*Énéide* (v. 516) et la clause *et Nar* est inspirée du vers suivant (v. 517). Enfin, le vers 538 est une réplique du vers 518 du 7^e chant de l'*Énéide*. À lire Pontano, c'est-à-dire à relire Virgile avec lui, la campagne du marquis de Mantoue pour libérer l'Italie des forces françaises, dont la bataille de Fornoue n'était que la première étape, semble donc une émanation de l'œuvre de Virgile du poète antique. Comme dans la discrète allusion à l'incipit de l'*Énéide* du vers 203 du livre 1 de *De hortis Hesperidum* (*arua uirum, heroum, imprimisque feracia uatum*) le poète antique et le marquis sont placés côte à côte (*Salve iterum et nato felix et, Mantua, vate, / Felix et populis, et tanto principe felix*). Deux éléments nous semblent sous-tendre cette représentation. Tout d'abord l'idéologie renaissante et fort vigoureuse à Naples de l'union des lettrés et du pouvoir. Pontano l'a théorisée dans le *De oboedientia* et l'humaniste Lippo Brandolini prononça à Naples, devant le roi Ferrante I^{er}, une oraison devenue célèbre sur ce sujet. D'autre part, la propagande des Gonzague n'ignore pas tout le profit qu'elle peut tirer de l'usage d'une *auctoritas* aussi prestigieuse que celle de Virgile à la Renaissance. Isabelle d'Este, l'épouse de François II Gonzague, souhaite faire édifier par Mantegna une statue au poète mantouan, au sujet de laquelle nous avons déjà évoqué l'une de ses correspondances⁶⁰². Selon Balbi de Caro, « la figura di Vergilio fa parte della tipologia Gonzaghesca » dès avant la venue au pouvoir du marquis⁶⁰³. Certaines médailles de la fin du *Quattrocento* portent l'inscription « Virgilius March<io> Mant<uae> ». Le musée du palazzo San Sebastiano, à Mantoue, conserve également trois bustes de terre cuite disposés autrefois sous une même arche. Il s'agit des bustes de Battista Spagnoli, sorte de poète national de la cour mantouane, de Francesco II Gonzaga vêtu d'une cuirasse inspirée de celle de l'Auguste de Prima Porta et, enfin, du poète Virgile.

Pontano se sert de ces parallèles politiques entre le marquis de Mantoue et le poète de Mantoue, qui est fort commode pour intégrer la dédicace dans un poème présenté d'emblée comme un nouveau chapitre des *Géorgiques*.

⁶⁰² Au sujet de la correspondance autour de l'ambassade de Jacopo Probo d'Atri à Naples en 1499, qui aboutit à la dédicace du *De hortis Hesperidum*, voir notre chapitre sur l'histoire du texte, *supra*, p. 80.

⁶⁰³ Voir S. BALBI DE CARO, *I Gonzaga : moneta, arte, storia*, Milano, Electa, 1995, p. 137.

Par ces trois procédés que nous venons d'étudier en détail (exhortation rhétorique à ne pas dédaigner le charme des jardins ; réutilisation des motifs de la littérature de célébration de la bataille de Fornoue ; assimilation du marquis à Virgile), Pontano a lié intimement à son poème une dédicace qui pourrait à première vue sembler lui être étrangère, voire plaquée, et qui fut probablement un ajout, si ce n'est « dell'ultima ora », comme le veut Figliuolo⁶⁰⁴, à tout le moins tardif. L'humaniste parvient, en rapprochant son projet littéraire de l'imagerie mantouane sur lequel François II Gonzague avait fondé sa réputation, à donner naissance à des formes propres, comme cette conclusion originale du livre II où une convocation des mânes de Virgile et des muses du Mincio se change en un chant de guerre partisan en l'honneur de l'expédition de François II Gonzague dans le Mezzogiorno. Il parvient, en renouvelant un motif propre aux lettres-préfaces des traités agronomiques, à créer une rengaine qui marque fortement l'identité de son poème et dont Fracastor se servira d'ailleurs pour faire allusion au *De hortis Hesperidum*. L'adresse n'en est que plus efficace, le dispositif d'élocution plus apparent et les marqueurs du genre didactique plus élégamment mis en évidence.

Le dédicant

Le disciple ne peut être ainsi mis en valeur sans que le maître le soit aussi. Le locuteur, la personne du poète, jouit dans le poème didactique d'une grande liberté pour se mettre en scène. Pontano use à plein de cette liberté. Nous distinguerons ici entre les procédés par lesquels le poète entre en action comme locuteur, en interpellant son auditeur ou en s'attribuant personnellement l'expérience qu'il décrit, et les procédés qui ressortissent à l'autoportrait, un genre où Pontano excelle et qui est ici porté à un point de perfection rarement égalé dans son œuvre. Ce procédé annonce l'émergence de la notion d'auteur⁶⁰⁵.

Vox poetae

Contrairement à Politien, qui est peu soucieux, dans la silve *Rusticus*, de maintenir l'oralité propre au genre didactique⁶⁰⁶, Pontano, en observant l'usage de Virgile et de Lucrèce, a le plus grand soin de son auditeur et, en plus de tournures impératives ou exhortatives, il use avec abondance d'un certain nombre de procédés destinés à soutenir son attention en créant l'illusion de l'oralité.

⁶⁰⁴B. FIGLIUOLO, « Nuovi documenti sulla datazione del *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano », *Studi Rinascimentali*, vol. 7, 2009, p. 11.

⁶⁰⁵ Sur l'autoportrait chez Giovanni Pontano, voir G. GERMANO, « Giovanni Pontano di fronte ai posteri: un autoritratto letterario », dans L. Battistini et V. Caputo (éd.), *La letteratura italiana e le arti, Atti del XX Congresso dell'ADI (Napoli, 7-10 settembre 2016)*, Rome, Adi editore, 2018.

⁶⁰⁶ Voir *supra*, p. 126.

L'humaniste emploie souvent, en tête de vers, des formules d'exhortations comme *Nunc Age* (1,125), une formule fréquente chez Lucrèce et que Virgile ne dédaigne pas d'utiliser⁶⁰⁷. On trouve aussi dans le *De hortis Hesperidum* les tournures suivantes : *Non mora* (1,289) ; *Nec mora* (2,83)⁶⁰⁸ ; *ergo age* (2,94)⁶⁰⁹ ; *Hoc age* (2,17). Pontano emploie en outre *i* (1,273) ou *age* seul (1,375) pour inciter son auditeur-jardinier à agir. Enfin, il l'interpelle à plusieurs reprises par le pronom *tu* (1,178, 419, 428 ; 2,123, 133, 163, 309, 461).

Souvent, le poète exprime son chagrin par des exclamations comme *ah* (1,489 ; 2,153 et 297) ou *heu* (1,491). Il manifeste son émerveillement par des incises, *immane* (1,519) ou *mirum* (2,506), ou bien il prend à témoin les dieux (*Dii*, 2,490).

Quelques périphrases exhortatives complètent les tournures à l'impératif présent et futur et les subjonctifs d'exhortation, en voici la liste : *ne pigeat* (1,430 ; 2,98)⁶¹⁰, *ne pudeat* (1,136)⁶¹¹, *nec uerear* (1,191), *ne negligere* (2,75). Il arrive que le propos soit émaillé de *ratiocinationes* et de questions rhétoriques : *Quid non expugnet sollers industria ?* (1,135) ; *Quid moneam, ne te capiat tam indigna cupido / Hortensis monstri caelatam implere tabellam ?* (2,151-2) ; *Anne hoc ipso etiam mutata et citria baccho / Silvestrem posuere animum et fregere rigorem ? / Quo non ars penetrat ?* (2, 446-8). C'est aussi le cas dans l'exorde du second livre :

<i>Ecce autem, num ne haec coelo delapsa liquenti</i>	
<i>Stella nitet ? Num forte novum sese exerit astrum,</i>	35
<i>Et felix astrum et nostris aura addita coeptis ?</i>	
<i>En virides citro silvae, en limonia rura</i>	
<i>Praetendunt frondes ? En quae panduntur et umbrae ?</i>	
<i>Quique aurum luci nemora et generosa metallum</i>	
<i>Irradiant ? Quibus ipsa nitent ramalia gemmis ?</i>	40
<i>An coniux Ariadna viri memor et memor horti</i>	
<i>Sese offert ?</i>	[v. 2, 34-42]

« Mais est-elle tombée depuis le ciel limpide, cette étoile qui brille ? Ou est-ce d'aventure qu'un astre s'est levé – astre neuf et propice – en faveur ajoutée à nos commencements ? Et sont-ce les forêts de cédratiers virides, la terre à citronniers qui tendent leurs feuillages ? Et quelles sont ces ombres qui de même s'éploient ? Quels sont ces bosquets d'or, et ce bois généreux qu'enflamme son métal ? Par quelles pierres rares luisent ces ramées ? N'est-ce pas mon épouse, qui n'a pas oublié son mari, ses jardins, qui vient à ma rencontre ? »

Pontano demande à son disciple d'adopter certaines dispositions d'esprit ou bien il lui laisse entendre qu'il est attentif à ses sentiments et à ses goûts : *prudens* (1,153) ; *supplex*

⁶⁰⁷ *Nunc age* : Lucr. *rer. nat.* 1, 265, 921, 953 ; 2, 62, 333, 730 ; 3, 417 ; 4, 110, 176, 269, 673, 722 ; 6, 495, 535 ; Virg. *Georg.* 4,149 ; *Aen.* 6, 756 ; 7, 37 ; toujours en tête de vers. *Nunc age*, était également employé par Politien au v. 84 de le Rusticus, comme *nec mora*, au v. 93.

⁶⁰⁸ *Nec mora*, en tête de vers : Lucr. *rer. nat.* 4, 227 ; 6, 933 ; Virg. *Georg.* 3,110 ; *Aen.* 5,368,458 ; 12 553.

⁶⁰⁹ *ergo age* : Virg. *Georg.* 1,63 ; *Aen.* 2,707.

⁶¹⁰ *Nec... pigeat* : Ovid. *ars.* 1,621.

⁶¹¹ *Ne... pudeat* : Verg. *Georg.* 1,80.

(1,166)⁶¹² ; *affer benignam opem* (1,237-8) ; *benigna manu* (1,412-3) ; *consere pugnam* (1,450) ; *si te delectat* (1,465) ; *si te gloria rerum delectet* (2, 81-2) ; *si [...] nemoris sola voluptas quaeritur* (1,496-7) ; *ut timeas* (2, 85) ; *memor anteueni* (2,124) ; *sin forte [...]* *iuvet* (2,131) ; *indulgens* (2,164), etc. Il fait preuve d'un humour complice en donnant à son disciple des conseils pour éviter les conflits de voisinage (1,309). Il lui suggère de réunir sa famille sur l'herbe de son jardin en y faisant porter des couchettes (1,428 sq.) ou d'égayer avec des branches de cédratier la table de sa fête d'anniversaire (2,120)⁶¹³. Enfin, Pontano fait part à son auditeur du fruit de son expérience et de ses souvenirs. Par exemple, il décrit une tempête particulièrement violente à laquelle il a assisté⁶¹⁴. Il mentionne une variété tératogène de cédrat qu'on lui a un jour rapportée de Calabre⁶¹⁵ ou encore les miracles qu'il a vu faire grâce à des procédés de greffe inédits. De la même façon, Palladius signalait à son lecteur sa tentative concluante de planter des cédratiers dans sa propriété de Neapolis, en Sardaigne. Walafriid Strabo comme Paganino Bonafede mettaient en scène leur propre expérience de cultivateurs.

La voix du poète est donc bien audible dans le *De hortis Hesperidum*. Pontano semble conscient que la valeur de la poésie didactique dépend en grande partie de l'adhésion des auditeurs aux propos du poète et que, par leur grâce, par l'entrain qu'ils manifestent, ces propos sont à même de pousser ces auditeurs à se faire disciples. Dans son introduction à l'*Ars amatoria*, Danièle Robert suppose que c'est l'efficacité même de la prise de parole didactique qui fit condamner Ovide comme « parole dissidente »⁶¹⁶. Chez les grands poètes, ce vif sentiment de réel que produit la parole didactique résulte d'une construction propre au genre qui parfois fait entièrement illusion. Dans le *De hortis Hesperidum*, cependant, dans le goût des anecdotes, dans la facilité du poète à reconnaître les sentiments de son disciple, dans sa familiarité et dans son espièglerie se lit l'influence de la conversation académique, la conversation de l'homme d'esprit (*uir facetus*) que Pontano a décrite dans le *De sermone*⁶¹⁷, où

⁶¹² Cf. Virg. *Georg.* 4, 534-5 : *tu munera supplex / Tende petens pacem*.

⁶¹³ Cette veillée d'anniversaire est une célébration très appréciée des humanistes, en particulier dans l'entourage de Pontano (P. F. GIUSTOLO, *Petri Francisci Iustuli Opera Academiae Spoletinae studio, rursus vulgata ac ineditis aucta*, op. cit., p. 1 ; A. D'ALESSANDRO, *Genialium dierum libri sex*, Paris, apud Ioannem Petrum, 1532, f. 1r.). On pourrait l'opposer à la veillée rustique décrite chez Politien (*Rust.* v. 352-356) pour mieux envisager le projet de l'humaniste, qui est d'écrire une géorgique à destination des « accademici », en y mettant en avant leurs traditions et leurs valeurs aristocratiques. Voir *supra*, p. 125.

⁶¹⁴ La tempête à laquelle Pontano fait référence n'est pas sans avoir laissé de trace dans les souvenirs de ses contemporains. Elle est ainsi signalée par A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge : mutations d'un paysage rural*, Rome, Ecole française de Rome, 2005, p. 22.

⁶¹⁵ Les variétés tératogènes de Calabre sont signalées par plusieurs auteurs. Ainsi, pour Ferrari, le cédrat cornu (*citrus medica cornuta*) provient de Reggio de Calabre (G. B. FERRARI, *Hesperides sive de malorum aureorum cultura et usu libri quatuor*, Rome, Hermann Scheus, 1646). Mais le témoignage le plus proche de celui de Pontano se trouve chez Tommaso Campanella, dans le *De sensu rerum et magia* 4, 15 (T. CAMPANELLA et G. ERNST, *Del senso delle cose e della magia*, 1. ed., Roma-Bari, Laterza, 2007, p. 189). Voir *infra*, p. 242.

⁶¹⁶ Voir l'introduction de OVIDE, *Ecrits érotiques*, op. cit.

⁶¹⁷ On peut lire le *De sermone* en traduction française (G. G. PONTANO, *De sermone = De la conversation*, F. Bistagne (éd.), Paris, Champion, 2008) et en italien (G. PONTANO, *De sermone*, A. Mantovani (éd.), Rome, Carocci Editore, 2002). Pour une mise en perspective de la notion de *uir facetus*, que Florence Bistagne considère comme tout à fait propre à la Renaissance

il expose ce qui la distingue de la langue d'art. Faudrait-il penser que le poème didactique ait exercé sur lui une séduction si forte parce qu'il y retrouvait plus qu'ailleurs le charme de la conversation ?

Portrait de l'artiste.

Walafrid Strabo lui-même avait soigné son propre personnage pour paraître digne de dispenser des préceptes. Il s'était représenté à la tâche, sarclant son jardin à la sortie de l'hiver. Il avait précisé que l'enseignement qu'il dispensait n'était pas issu d'un savoir livresque mais qu'il était, au contraire, tiré de son expérience.

Dans son dialogue *Aegidius*, Pontano se présente comme un vieillard jardinier et philosophe qui jouit avec sobriété d'une retraite paisible dans sa propriété rustique :

*Bene habet, consedite ambo uestrumque uterque sic existimet, senis huius exiguas esse pro laboribus proque eius in reges meritis opes resque ipsas domesticas, amicis tamen communes, ac si non lautissimas, profluentes tamen atque amicorum usibus expositas.*⁶¹⁸

« Tant mieux, asseyez-vous tous deux et qu'ainsi l'un et l'autre vous puissiez vous faire une opinion de la modestie des biens et du train de vie du vieillard que vous avez devant vous au regard de la peine et des mérites que lui a valus le service des rois. Ils sont toutefois mis en commun avec les amis et, s'ils ne sont pas bien riches, ils sont toutefois en abondance et s'offrent à l'usage de ces mêmes amis. »

C'est là l'aisance rustique, mais suffisante, que lui a valu son service auprès des rois. A la fin de la vie du poète, l'articulation entre *otium* et *negotium*, entre la sphère privée et académique et celle de la vie politique⁶¹⁹, est teintée d'une sensible amertume qu'on ne peut que rapporter au climat d'incertitude dans lequel l'Italie se trouve plongée au début du XVI^e siècle et qui était tout le contraire de ce que Pontano avait favorisé par son action politique tout au long de sa vie⁶²⁰.

(*ed.cit.* p. 42), voir G. LUCK, « Vir Facetus: A Renaissance Ideal », *Studies in Philology*, vol. 55, n° 2, 1958, p. 107-121. Sur l'importance du *De sermone* dans la pensée européenne, voir A. QUONDAM, *La conversazione. Un modello italiano*, Rome, Donzelli editore, 2007. Nous en touchions nous-même un mot dans un article paru en 2017 où nous montrions que la conversation revêt dans les dialogues de Pontano certaines formes nouvelles qui devaient se communiquer aux académies et aux salons de l'âge classique (G. TILLY, « An early Modern Conception of Dialogism : Giovanni Pontano and the Neapolitan Academy (1476-1503) », dans C. Ulrich (éd.), *Dialog und Dialogizität. Interdisziplinär, interkulturell, international*, Munich, Iudicium, 2017, p. 190-215).

⁶¹⁸ Consedite = considite. G. G. Pontano, *I dialoghi... op.cit.*, p. 247.

⁶¹⁹ Elle était déjà, dans une lettre à Ferrante datée du 7 mai 1490, marquée par une grande fierté et par la certitude de sa valeur : « Io non dubito andare a starne alla mia masseria, sicuro senz'armi e senza guardia. », déclare-t-il au roi pour protester contre le traitement qu'il lui fait subir. Cette lettre est reproduite dans G. G. PONTANO, *Lettere di Giovanni Pontano a principi ed amici*, E. Pèrcopo (éd.), Naples, 1907, p. 33-34.

⁶²⁰ La préface du *De sermone* à Marcantonio Sabellico fait état du même projet de délassement et de consolation vis-à-vis des troubles historiques : dans une période historique plus troublée qu'il n'en a jamais connue, Pontano se tourne vers l'*otium* (voir G. G. PONTANO, *De sermone ...*, F. Bistagne (éd.), *op.cit.*, p. 74).

Transposée dans le domaine poétique, il semble que l'échec de son action politique, dont il fait peut-être porter la faute aux derniers souverains aragonais⁶²¹, conduise Pontano à affirmer avec d'autant plus d'éclat la force de la poésie. C'est, nous semble-t-il, la signification de l'exorde du premier livre que nous étudierons dans la dernière partie de cette thèse comme manifeste du genre géorgique réinventé⁶²². Ce passage est d'une frappante élaboration. Il décrit une invocation à la Muse Uranie mais dans un cadre précis, le Golfe de Naples, où une nature luxuriante et personnifiée, dans un paysage idéalisé et cultivé jusqu'au sommet des monts obéit à l'appel du poète et forme cortège à cette Muse.

Pontano est en fait un spécialiste des autoportraits⁶²³ et les belles lettres ont à cette époque une tendance certaine à chanter leur propre renaissance. Dans l'*Urania*, les prologues du livre I ou du livre V présentent Pontano comme un nouveau Virgile voire comme un nouvel Homère. La fin de l'églogue *Lepidina* montre également quelle parenté l'humaniste souhaitait faire valoir entre lui-même et l'auteur de l'*Énéide*⁶²⁴. En plus du portrait que présente le début de l'*Aegidius*, où Pontano se décrit en philosophe jardinier bercé de regrets et pénétré d'épicurisme horatien, l'humaniste, sous le masque bucolique du berger Meliseus, dépeint dans les *Églogues* sa tristesse à la mort de sa femme en même temps que son intérêt pour l'horticulture⁶²⁵. L'*Aegidius* ne dément certes pas cet intérêt, puisque Pontano, en une assertion énigmatique qui a fait dire à Antonietta Iacono que le *De hortis Hesperidum* avait des origines bien plus anciennes qu'on ne le pensait jusqu'à ses propres travaux, affirme qu'il s'était consacré à l'enseignement de l'agriculture depuis sa prime jeunesse :

*Mihi credite, refrigeratione ex ipsa laudabitur iuueniles nostros excolendis iis labores operasque pro rusticae rei institutione colendique arbusti praeceptis impensas.*⁶²⁶

« Croyez-moi, le rafraîchissement dont vous jouissez vous fera applaudir la peine que prit ma jeunesse pour cultiver au mieux ces essences et le soin que j'ai porté tant à la mise en ordre de la question agricole qu'à l'établissement de recommandations pour la plantation de ce bosquet. »

⁶²¹ Cette désillusion à l'égard des souverains aragonais s'exprime fortement dans les images des *Hesp.* Elle a également été décelée par Antonietta Iacono dans la *Laudatio urbis Neapolis* du *De bello Neapolitano*. Le texte dresse bel et bien la louange du peuple de Naples, comme le prévoit le genre de la *laudatio urbis*, mais se il se révèle plus critique que d'ordinaire à l'égard de Ferrante I et ne parle pas non plus des institutions politiques du royaume. Antonietta Iacono analyse que Pontano dédaigne de parler de ces institutions parce qu'il nourrissait un certain scepticisme à leur égard (voir A. IACONO, « La Laudatio urbis Neapolis nell'appendice archeologico-antiquaria del De bello Neapolitano di Giovanni Gioviano Pontano », *Bolletino di Studi Latini*, vol. 39, n° 2, 2009, p. 579).

⁶²² Voir *infra*, p. 363..

⁶²³ Sur l'autoportrait chez Pontano, voir notamment G. GERMANO, « Giovanni Pontano di fronte ai posteri », *op. cit.*.

⁶²⁴ Ce passage est étudié en particulier dans L. MONTI SABIA, « Trasfigurazione di Virgilio... » *op. cit.*, 1983, p. 48 ; l'article est reproduit dans L. MONTI SABIA et S. MONTI, *Studi*, *op. cit.*, p. 1117.

⁶²⁵ Il s'agit de l'églogue *Méliseus*, G. G. PONTANO, *Églogues = Eclogae*, *op. cit.*, p. 88-107

⁶²⁶ G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 246. Ce passage peut aussi se prêter à une lecture plus élevée dans laquelle Pontano fait entendre les travaux des Muses sous le travail de la terre. Cette lecture métapoétique est reliée à une autre partie du dialogue que nous étudierons en son temps.

Dans l'*Asinus*, un dialogue d'une exquise parodie et d'un esprit érasmien *ante literam*, où les *sodales* s'inquiètent de voir Pontano devenir fou puisqu'il couvre de guirlandes un âne ingrat à qui il tient des propos troubles, l'humaniste semble brusquement retrouver sa sagacité en parlant avec l'un de ses fermiers de la façon de cultiver les orangers et en lui enjoignant de se débarrasser de ses pratiques superstitieuses. On y trouve d'ailleurs une affirmation qui n'aurait pas déparé le *De hortis Hesperidum* car Pontano se fait fort d'avoir connu par l'expérience tout ce qu'il explique à son *uillicus*. Cette expérience, affirme-t-il, doit avoir le pas sur la superstition. Voilà qui rappelle les propos de Walafrid Strabo et de Paganino Bonafede mais aussi ceux d'Hildegarde von Bingen⁶²⁷. Tous trois consacraient en effet dans leurs œuvres le primat de l'expérience sur la science livresque. Mais peut-être répond-elle plutôt à l'ambition humaniste de renouveler la connaissance. Elle ressemblerait ainsi à la méthode que Pétrarque avait mise au point pour cultiver son jardin à Fontaine-de-Vaucluse : une méthode empirique, à l'image de la nouvelle philologie⁶²⁸. Nous verrons en effet au prochain chapitre que la connaissance des pronostics, comme d'une partie du savoir livresque de l'Antiquité, est entachée à l'époque d'un soupçon de superstition.

Poète inspiré, austère jardinier, veuf inconsolable, tous ces aspects entrent dans la façon dont l'humaniste se représente lui-même dans le *De hortis Hesperidum*. Il use des virtualités offertes par le poème didactique pour donner au texte une étonnante inflexion biographique. Il se présente à la fois comme un poète inspiré, entraînant dans son chant toute la nature à la manière d'Orphée, et comme le paisible jardinier de son domaine, Antiniana, que le souvenir de sa femme disparue tourmente comme les événements d'une décennie tragique sur lesquels il laisse librement aller sa tristesse dans le chapitre intitulé *evagatio quaedam poetica*.

La Muse que Pontano choisit pour inspirer son chant est celle de la poésie astrologique, Uranie. Chez Bartolomeo Scala, le style moyen de la géorgique induisait une hésitation entre Thalia, muse de la comédie, et Calliope, Muse de l'épopée, qui ne renonçait pas à assister le poète même dans ses travaux légers. Dans le *De hortis Hesperidum*, Pontano choisit résolument la Muse éponyme de son œuvre maîtresse :

*Vos mecum Uraniae aonium instaurate laborem,
Ac mecum auricomae citrorum pangite silvas.* [*Hesp.* 2, 50-51]

« Vous tous, à mes côtés, renouvelez d'Uranie les travaux aoniens, concevez avec moi les bois de cédratiers à la chevelure d'or ! »

⁶²⁷ C'est aussi le cas d'Albert le Grand, voir L. MOULINIER, « Deux jalons de la construction d'un savoir botanique en Allemagne aux XIIe et XIIIe siècles : Hildegarde von Bingen et Albert le Grand », *op. cit.*, p. 89 et 95.

⁶²⁸ Voir *infra*, p. 210. Sur les annotations botaniques de Pétrarque, voir M. MIGLIO, « Il giardino di Petrarca », dans *Confini dell'Umanesimo letterario, Studi in onore di Francesco Tateo*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2003, vol. II, p. 937-955.

Dans l'exorde du chant I, il rappelle dans quels travaux cette Muse l'a jadis assisté :

O facilis felixque veni, dea. Me per apertos 30
Aeris immensi campos summoque vagantem
Aethere, mox toto numerantem sidera coelo
Duxisti, legesque deum atque arcana docenti,
Illarum et relegis series et fata recludis,
Atque ipso rerum causas deducis olympo. 35
Ocia nunc hortique iuvent, genaliaque arva,
Quaeque et amalpheae foecundant litora silvae,
Citrigenum decus, hesperidum monumenta sororum,
Delitiae quoque et ipsa tuae. [Hesp. 1, 30-39]

« Viens à moi, ô propice et féconde déesse ! Par les béants espaces de l'air immense, tu guidas mon errance au plus haut de l'Ether et, plus tard, dans ces constellations dont je fixais le nombre parmi le ciel entier et quand des dieux j'expose les lois et les arcanes, tu rassembles leurs liens, révèles les destins et tires de l'Olympe la science naturelle. Que t'agrée désormais le loisir des jardins et ces champs profitables, ces rives que fécondent les vergers d'Amalfi et le bel agrément du genre des agrumes, monuments de ces sœurs que l'on nomme Hespérides et eux-mêmes aussi objets de ton amour. »

Ces vers offrent à l'auteur une sorte de pédigrée poétique au moment où il s'apprête à annoncer le sujet de son chant. Or, en introduisant un discours métapoétique sur le registre du *De hortis Hesperidum*, ces vers jouent un rôle ordinairement dévolu à la *recusatio* dans les poèmes géorgiques. Mais ils disent le contraire de la *recusatio* : ils attribuent à la géorgique une parenté d'inspiration avec la poésie astrale et égalent la matière de l'une à celle de l'autre. Ces vers doivent être lus en résonance avec cette authentique *recusatio* de Columelle, dans le dixième livre de son *de re rustica* :

Me mea Calliope cura leuiore uagantem
Iam reuocat paruoque iubet decurrere gyro,
Et secum gracili conectere carmina filo,
Quae canat inter opus Musa modulante putator
Pendulus arbustis, holitor uiridantibus hortis. [Colum. Rust. 10, 225-9]

« Moi qui me suis égaré de mon sujet léger, j'entends ma Calliope qui déjà me rappelle et qui m'ordonne de courir une piste modeste et de lier avec elle d'un fil grêle les chants que l'élagueur entonne sur des rythmes variés pendant qu'il travaille suspendu dans les arbres, ou le maraîcher, dans ses verts jardins. »

Après avoir chanté le printemps et l'influence de Vénus sur le monde, Columelle est rappelé par sa Muse, Calliope, qui lui commande de ne pas s'aventurer dans des sujets trop élevés et de s'en tenir aux chants qu'entonne le jardinier pendant qu'il travaille. Pontano, au contraire, rappelant quel poète il fut au côté d'Uranie, sa Muse, lui demande de l'inspirer pour chanter les jardins. Doit-on croire à une discrète allusion aux vers de Columelle dans le participe *uagantem* accordé au pronom *me*, qui est commun aux deux passages, et dans la rime interne du vers

suivant (*toto/coelo* chez Pontano et *paruoque/gyro* chez Columelle), ce qui opposerait ainsi les deux passages quant à l'ambition qu'ils expriment ? En tout cas, c'est certainement à un passage des *Géorgiques* qu'il convient de comparer les vers 30 à 39 du livre 1 du *De hortis Hesperidum* car, s'il récrit Columelle, l'ambition de Pontano est d'égaliser ainsi Virgile :

Me uero primum dulces ante omnia Musae, 475
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant caelique uias et sidera monstrent,
Defectus solis uarios lunaeque labores ;
Vnde tremor terris, qua ui maria alta tumescant
Obicibus ruptis rursusque in se ipsa residant, 480
Quid tantum Oceano properent se tinguere soles
Hiberni, uel quae tardis mora noctibus obstet.
Sin has ne possim naturae accedere partis
Frigidus obstiterit circum praecordia sanguis,
Rura mihi et rigui placeant in uallibus amnes, 485
Flumina amem siluasque inglorius. o ubi campi
Spercheusque et uirginibus bacchata Lacaenis
Taygeta! o qui me gelidis conuallibus Haemi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra ! [Virg. *Georg.* 2, 475-89].

« Pour moi, je souhaite en premier lieu que les Muses, objet de ma prédilection, dont je porte les insignes sacrés et que j'aime d'une passion profonde, me fassent accueil, qu'elles me montrent les routes du ciel et les constellations, les éclipses multiformes du soleil et celles de la lune, d'où viennent les tremblements de terre, quelle force enfle en soulève les mers lorsqu'elles brisent leurs digues, et qu'elles refluent en retrouvant leur calme plat, pourquoi les soleils d'hiver sont si pressés de se plonger dans l'Océan ou quel obstacle retarde les nuits quand elles viennent avec lenteur. Mais si je ne puis accéder à ces mystères de la nature, à cause de la froideur du sang qui coule en ma poitrine, puissent du moins me plaire les campagnes et les fleuves arrosant les vallées ; puissé-je vivre, amant sans gloire des cours d'eau et des bois ! Oh ! où sont les plaines et le Sperchius et le Taygète parcouru par le cortège bachique des vierges laconiennes ? oh ! qui pourrait m'installer dans les fraîches vallées de l'Hémus, à l'abri d'ombrages immenses ! »⁶²⁹

Dans ce passage célèbre, Virgile rêve que sa muse lui accordera un jour d'écrire un poème de philosophie naturelle à la manière de celui de Lucrèce, qu'il tient pour modèle. Le poète antique y évoque tous les thèmes du poème astrologique et du poème météorologique tels que les a pratiqués Pontano. Mais Virgile déclare que, s'il ne pouvait parvenir à mener à bien cette tâche, chanter la campagne le satisferait pleinement : *Rura mihi et rigui placeant in uallibus amnes/Flumina amem siluasque inglorius*. Pontano décrit le chemin inverse et semble descendre des altitudes du style sublime pour prendre du repos, tout auréolé de sa gloire de *poeta laureatus* et assuré de ses moyens.

L'autre élément biographique qui marque le *De hortis Hesperidum*, c'est la série de vers que Pontano consacre, comme malgré lui, à la douleur d'avoir perdu son épouse, Adriana Sassone :

Et memini (astabat coniux). Floresque legentem

⁶²⁹ Trad. E. de Saint-Denis.

Idalium in rorem, et Veneris mollissima dona
Amplexata uirum molli desedit in haerba, 320
Et mecum dulces egit per carmina ludos,
Quae nunc Elisios o fortunata recessus
Laeta colis sine me, sine me per opaca uagaris
Culta roseta legens, etserta recentia nectis.
Immemor ah, nimiumque tui studiosa, quietos 325
Vmbrarum saltus, et grata silentia captas.
Sparge puer uiolas. Manes saluete beati.
Vxor adest, Ariadna meis honeranda lacertis.
O felix obitu, quae non uiolenta Brigantum
Perpressa imperia, quae non miserabile nati 330
Funus, et orbatu senis immedicabile uulnus
Vidisti, et patrios foedata sede penates.
Sed solamen ades, coniux amplexere, neu me
Lude diu, amplexare uirum, ac solare querentem,
Et mecum solitos citriorum collige flores. [Hesp. 1, 318-35]

« Je garde moi aussi mémoire de cette saison : mon épouse se tenait à mes côtés. Tandis que je récoltais les fleurs destinées au parfum d'Idalie et les dons de Vénus très savoureux, me prenant dans ses bras, elle m'entraîna dans l'herbe tendre et s'adonna avec moi à de douces plaisanteries en chantant des poèmes. Et toi, maintenant, ô fortunée, tu résides bienheureuse aux retraites élyséennes sans moi, sans moi tu cueilles des roses par les prairies obscures de ton errance et tu entrelaces de nouvelles couronnes. Ah ! Tu ne daignes te souvenir de moi, trop absorbée par toi-même, émue par la lande paisible des ombres et le silence envoûtant. Verse des pensées, mon enfant ! Bonjour à vous, mânes bienheureux ! Mon Ariadna est présente, elle pèse sur mes bras ! » Ô heureuse défunte, tu n'eus pas à voir la sauvage oppression des Brigantes, les amères funérailles d'un fils, la douleur irrémédiable d'une vieillesse privée d'enfants ni les lares de tes pères sous un joug infamant. Viens en soulagement de mes maux et prends-moi dans tes bras, cesse de te jouer de moi, console mes plaintes et viens cueillir avec moi, comme nous le faisons jadis, les fleurs des orangers.

Adriana Sassone, la femme dont Pontano avait célébré l'amour dans son recueil d'élégies *De amore coniugali*, est morte brutalement au début de la décennie 1490. Sa disparition n'a plus cessé d'être un thème de la poésie de son époux à partir de cette date. Ce n'est donc pas la première fois que Pontano compose une lamentation à la mémoire de sa femme. Ce n'est pas non plus la première fois qu'il insère une nénie dans un poème didactique puisqu'il avait déploré, dans le livre IV de l'*Urania*, la mort de sa fille Lucia. Cette fois, Pontano adjoint à sa lamentation les événements tragiques qui ont marqué la décennie 1490 : la domination française de 1495, la mort de son fils Lucio en 1498 et l'invasion de Louis XII en 1499. C'est ainsi que Liliana Monti Sabia interpréta les allusions historiques des vers 329 à 332⁶³⁰. Quoique ce passage soit suivi d'une explication étiologique de l'acidité de l'orange qui n'est pas sans lien avec la poignante lamentation de Pontano et que celle-ci soit donc le fruit d'un travail de *compositio* particulièrement soigné, on ne saurait mettre en doute la sincérité de sentiments que l'auteur manifeste à l'égard des catastrophes qui ont marqué l'histoire de l'Italie à la fin du

⁶³⁰ G. PONTANO, *Poesie latine : scelta*, L. Monti Sabia (éd.), Torino, Einaudi, 1977, p. 470-471.

Quattrocento. Pour les humanistes, ce fut un véritable traumatisme que l'irruption de la guerre totale menée par les Français au regard de laquelle les plus virulents conflits du siècle passé faisaient figure d'escarmouches⁶³¹.

Les derniers vers du *De hortis Hesperidum* présentent un ultime portrait de l'humaniste. Ils pourraient, eux aussi, n'être pas dénués d'une sombre coloration.

*Nec mihi Naiades in tanti parte laboris
Abnuerint viridem salicis de fronde coronam,
Nec mihi culta suos neget Antiniana recessus,
Quis superat vites Hermi atque rosaria Pesti
Quaeque et idumaeas mittunt palmaria baccas.* [Hesp. 2, 577-581]

« Quant à moi, les Naiades, qui ont leur part dans si grands travaux, n'iront me refuser une verte couronne en feuillage de saule et Antiniana, que j'habite et cultive, ne m'interdira pas sa paisible retraite qui lui donne le pas sur les vignes d'Hermus, de ces allées de roses que l'on voit à Paestum et de ces palmeraies d'où nous sont envoyées les baies de Palestine. »

À la lecture de ce passage, il faut se remémorer les vers par lesquels Virgile avait conclu les *Géorgiques* :

*Illo Vergilium me tempore dulcis alebat
Parthenope studiis florentem ignobilis oti,
Carmina qui lusi pastorum audaxque iuuenta,
Tityre, te patulae cecini sub tegmine fagi.* [Virg. Georg. 4, 563-566]

« En ce temps-là, c'est moi, Virgile, que nourrissait la douce Parthénopée, dans la fleur de mon goût pour un loisir obscur, moi qui ai joué des airs de bergers et qui, avec l'audace de la jeunesse, Tityre, t'ai chanté sous le couvert d'une large hêtre ».

À ces derniers vers, qui célébraient Naples et semblaient en faire un lieu privilégié pour l'*otium literatum*, il n'est nullement fait allusion dans la signature du *De hortis Hesperidum*. Pontano n'évoque que sa villa Antiniana, cette retraite qu'il opposait au souhait de Ferrante I^{er} de le voir revenir aux affaires, dans une lettre datée du 7 mai 1494⁶³², et qui représentait pour lui un abri à la vie publique. L'*otium parthenopeum* semble ainsi réduit à sa portion congrue, à la simple villa évocatrice des parfums de l'Antiquité. En effet, dans le *De hortis Hesperidum*, ces vers de signature font suite au passage que nous avons étudié au sous-chapitre précédent et où Pontano exhorte François II Gonzague, son dédicataire, à reconquérir le Royaume de Naples tombé en des mains ennemies. C'est donc dans un royaume conquis que l'humaniste signe son poème, un royaume qui semble définitivement perdu pour les Aragonais en 1503. Le destin de Naples est de perdre son indépendance et d'être dégradée en vice-royauté.

L'autre point qui attire notre attention dans cette signature de Pontano, c'est la couronne de saule qui, à ma connaissance, est inédite dans la poésie latine. Le saule est un arbre

⁶³¹ Sur le choc que représenta l'expédition de Charles VIII en Italie pour les humanistes, voir B. FIGLIUOLO, « La guerra lampo di Carlo VIII in Italia », dans G. Abbamonte et al. (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale*, Rome, Viella, 2011.

⁶³² Nous la citons plus haut, p. 203, n. 619.

bucolique, il pourrait s'agir d'un signe d'humilité de la part du poète. Mais il nous semble plus probable que le saule soit ici, comme il le sera chez Musset, un feuillage funèbre. La mention la plus célèbre de cet arbre est en effet celle du psaume 137(136) *Super flumina Babylonis*, le psaume de l'exil :

*Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus cum recordaremur Sion
In salicibus in medio eius suspendimus organa nostra
Quia illic interrogaverunt nos qui captivos duxerunt nos verba cantionum et qui abduxerunt nos
hymnum cantate nobis de canticis Sion
Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena [...]*

« Au bord des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion; aux saules des alentours nous avons pendu nos harpes. C'est là que nos vainqueurs nous demandèrent des chansons et nos bourreaux, des airs joyeux: 'Chantez-nous, disaient-ils, quelque chant de Sion.' Comment chanterions-nous un chant du Seigneur sur une terre étrangère ? »⁶³³

Cette mention du saule pourrait donc être une référence à la perte de Naples au moment où le vieil humaniste s'apprête à déposer définitivement une lyre grâce à laquelle il s'était employé à vanter les mérites d'une dynastie presque éteinte et ceux d'un royaume désormais livré à la discrétion des puissances rivales, la France et l'Espagne.

L'autoportrait que dessine Pontano dans le *De hortis Hesperidum* éclaire en profondeur le sens de ce poème car il donne à son auteur plus qu'une expertise en matière d'agriculture : la grande autorité morale dont il se prévalait parmi ses disciples en tant que coryphée de l'académie. La portrait du *senex noster*, dont les « sodales » invoquent la parole dans les dialogues de Pontano, confère au *De hortis Hesperidum* un ensemble de significations historiques et métapoétiques. Nous en étudierons le détail dans notre dernier chapitre.

⁶³³ Trad. de l'Association Épiscopale Liturgique pour le pays Francophones AELF.

Dans un article de 2003, Massimo Miglio⁶³⁴ a étudié des postilles de la main de Pétrarque portées sur le ms. BAV, *Vat.lat.* 2193. Il s'agit de notes agronomiques qui rendent compte des différents travaux et des expériences botaniques que l'humaniste menait dans son jardin de Fontaine-de-Vaucluse mais aussi à Parme, à Milan et à Arquà. Massimo Miglio, en commentant ces preuves d'érudition botanique de Pétrarque, montre combien il s'agissait d'une méthode empirique qui faisait plutôt fonds sur la pratique et l'intuition du jardinier que sur la science livresque. Miglio trace alors un parallèle avec la nouvelle philologie que Pétrarque et les cercles pré-humanistes de la plaine padane étaient en train d'élaborer.

L'agriculture semble donc dès l'origine avoir offert à l'humanisme un champ d'application fécond pour ses nouvelles méthodes. Pourtant, ce mouvement a tardé à se saisir de cette discipline comme de l'une de ses prérogatives. L'humanisme est mouvement d'université, qui se répand dans les cours princières et qui perd son sens hors des villes. Ceux qui en font profession connaissent mal la campagne, ils l'envisagent par le prisme citadin et ils ne savent souvent la décrire qu'en empruntant aux modalités du blâme et de l'éloge. Au cours de la première moitié du *Quattrocento*, les deux polarités inverses que sont la satire du vilain et l'éloge de la vie champêtre contribuèrent probablement aussi à éloigner la littérature agronomique des intérêts premiers des humanistes.

Au *Quattrocento*, le *rusticus* est le repoussoir de cet idéal de courtoisie, d'érudition et d'urbanité qui donnera naissance, au XVI^e siècle, aux figures du courtisan chez Castiglione, dans le *Galateo* de Giovanni della Casa ou encore au modèle de l'honnête homme dans la France du Grand Siècle. Filippo Ribadini souligne, au sujet de l'idéologie courtoise qui nourrit les railleries des *Porretane* de Sabbadini degli Arenti, parues à Bologne en 1483, que le terme « villania » y est tenu pour un contraire du concept de « cortesia » ou de bonnes manières⁶³⁵. Le *Liber Facetiarum* de Poggio Bracciolini contient de nombreuses fables sur l'ignorance des « rustici » sur lesquels plane toujours le soupçon d'une inculture qui peut aller jusqu'à l'impiété. Pétrarque, dans le *De remediis utriusque fortunae*, embarrassé par l'éloge du « bonus agricola » chez Virgile, s'attache à expliquer que les « contadini » de son époque ont été

⁶³⁴ M. MIGLIO, « Il giardino di Petrarca », dans *Confini dell'Umanesimo letterario, Studi in onore di Francesco Tateo*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2003, vol. II, p. 937-955 ; voir également N. MANN, « Il Petrarca giardiniere », *Lectura Petrarce*, vol. 12, 1992, p. 235-256.

⁶³⁵ F. RIBADINI, *Il villano fra le righe. Per una storia del mondo contadino in letteratura.*, tesi di laurea, Bologne, Alma Mater Studiorum - Università di Bologna, 2015, p. 131.

contaminés par les vices des citadins⁶³⁶. Leon Battista Alberti lui-même, malgré tout son amour de la campagne, ne manque pas de brocarder, dans les *Libri della famiglia*, le tempérament profiteur de ses habitants⁶³⁷.

Maffeo Vegio fut également un grand pourfendeur des vices des « contadini ». Contraint de se réfugier dans sa villa de Lodi par une épidémie de peste qui sévissait en ville, le jeune humaniste fit le constat qu'il était presque impensable, pour un homme cultivé comme lui, de se retirer à la campagne en pareille compagnie. Ses deux recueils d'épigrammes, les *Pompeiana* et les *Rusticalia*⁶³⁸, expriment cette déconvenue en lui opposant la peinture idéale de la campagne chez Virgile. Fabio Della Schiava a montré comment, dans ces épigrammes, l'humaniste lodésan exprime une déception qui est le revers de l'exaltation virgilienne. Pour Vegio, comme pour Pétrarque, la campagne italienne abritait autrefois une civilisation d'agriculteurs glorieuse mais les descendants des *agricolae* de Virgile n'ont rien conservé de leurs ancêtres et ne savent s'attacher qu'à *sanctas corrumpere leges*⁶³⁹.

Giovanni Pontano lui-même a sacrifié à cette moquerie des paysans, qui devait donner bientôt la « satira contro il villano »⁶⁴⁰, dans une élégie du deuxième livre du *De amore coniugali* [2,6] : *rusticum alloquitur*. L'auteur du *De hortis Hesperidum* y reproche au *rusticus* sa rapacité, son impiété et l'exhorte à brûler de l'encens pour se faire pardonner des dieux.

Mais cette prévention des humanistes ne touche pas seulement le mode de vie du *rusticus* ou même ses tripotages, elle s'étend aussi aux principes de la science des pronostics et à la connaissance des signes sur lesquels les paysans se fondent pour cultiver la terre. Dans la silve *Rusticus*, Politien dresse un catalogue abondant du savoir paysan en matière de pronostics, qu'il nourrit d'une grande diversité de sources antiques. Dans une lettre à Pic de la Mirandole (*Liber epistolarum*, 12, 7), il indique s'être adonné à un travail d'érudition et de collectionneur pour parfaire ce qu'Attilio Bettinzoli appelle « l'esercizio affabulatorio della sylva ». Mais il garde à l'égard de ces pronostics un esprit critique et une grande réserve :

*Dubitare mecum coepi, doctissime Pice, nunquid istiusmodi tam ueteres obseruationes a naturae causis an a uulgi magis credulitate profectae sint.*⁶⁴¹

⁶³⁶ Voir *Ibid.*, p. 125 ; M. FEO, « Dal "pius agricola" al villano empio e bestiale (a proposito di una infedeltà virgiliana del Caro », *Maia*, vol. 20, n° 2-3, 1968, p. 124-125.

⁶³⁷ F. RIBADINI, *Il villano*, op. cit., p. 77-78.

⁶³⁸ Pour la vie de Maffeo Vegio, voir M. MINOIA, *La vita di Maffeo Vegio : umanista lodigiana*, Lodi, Quirico e Camagni, 1896. Une récente édition des *Rusticalia* se trouve chez L. RAFFAELE, *Maffeo Vegio : elenco delle opere, scritti inediti*, Bologna, Zanichelli, 1909. Nous n'avons pas pu consulter la thèse de Nicolle Lopomo, qui contient l'édition la plus récente du texte (N. LOPOMO, *Maffeo Vegio, Elegiae, Rusticalia, Disticha ed Epigrammata : edizione critica e commento / Nicolle Lopomo ; tutore: Donatella Coppini ; coordinatore: Donatella Coppini*, Università degli Studi di Firenze, 2017).

⁶³⁹ « corrompre les saintes lois ». F. DELLA SCHIAVA, « Alcune vicende di un sodalizio umanistico pavese: Lorenzo Valla e Maffeo Vegio », dans L. C. Rossi (éd.), *Le strade di Ercole. Itinerari umanistici e altri percorsi*, Florence, SISMEL Edizioni del Galluzzo, 2010, p. 312-319.

⁶⁴⁰ F. RIBADINI, *Il villano*, op. cit., p. 127-130.

⁶⁴¹ Cité par A. BETTINZOLI, *Daedaleum iter...*, p. 325.

« J'ai commencé à me demander à part moi, très savant Pic, si les pronostics si anciens en cette matière étaient nés de l'observation de la nature ou plutôt de la crédulité du peuple. »

Le doute porté par des savants spontanément critiques à l'égard du savoir populaire ou des superstitions paysannes va jusqu'à porter ombrage à l'*auctoritas* des Anciens. Mais le catalogue du *Rusticus* montre néanmoins quelle curiosité l'encyclopédisme d'un savant comme Politien porte à cette sphère du savoir et quelle étendue il lui suppose.

Lorsque Benedetto Maffei dédia à Laurent de Médicis son *breve compendium* sur les pronostics agraires (dont les thèmes abordés paraissent fort proches de ceux que brosse Politien dans sa silve), il opéra une distinction : le savoir du *uillicus* se compose d'*aniles fabulae* auxquelles le maître prudent, pour ne pas être leurré par la malignité naturelle de son fermier, doit savoir opposer une connaissance solide des pronostics agraires, tels que les Anciens les ont rapportés dans leurs œuvres. Il s'appuya pour cela sur la sagesse de Caton :

*Nam tu qui in omnibus rebus tuis diligentissimus perscrutator esse soles, et omnia cum ratione metiri consueuisti, iocundissimum tibi fore non dubito intelligere hanc coeli et terrae communionem haud esse negligendam, neque expectabis uillicum astrorum omnino ignarum aniles fabulas referentem res rusticas arbitrio aut iuditio suo facere, sed te domino admonente aut nutu et prudentia tua quae facienda erunt iubente. [...] Male enim agitur cum domino, teste Catone, quem uillicus docet.*⁶⁴²

« Car pour toi qui a coutume d'être en toute affaire un observateur acharné et qui t'es habitué à tout mesurer à l'aune de la raison, je ne doute guère qu'il te plaira au plus haut point de reconnaître que cette harmonie du ciel et de la terre ne doit pas être négligée. D'un fermier tout à fait ignare en astronomie, débitant des fables de bonne femme, tu n'attendras pas qu'il pratique l'agriculture à sa manière et selon son seul jugement, mais d'après la recommandation ou le commandement qu'en bon maître tu lui feras et d'après ta prévoyance. [...] Car, comme le dit Caton, il arrive bien des maux au maître qui apprend de son fermier. »

Ainsi l'*auctoritas* antique, loin d'être rapprochée comme chez Politien de la *credulitas uulgi*, est présentée comme un remède à l'ignorance et à l'appât du gain qu'on tendait à prêter aux « contadini ». L'argument de Caton eut d'ailleurs une certaine fortune. C'est lui qui sous-tend la réflexion de Tristano Caracciolo dans *De concordia et ineundo coniugio*, comme nous le verrons au prochain chapitre. Mais c'est aussi cet argument que Pontano illustre dans le dialogue *Asinus* en se représentant lui-même en train de faire la leçon à l'un de ses fermiers.

Pontano devait avoir fait siennes certaines des pensées que nous avons passées en revue sur les « contadini ». Dans l'élégie 2,3 du *De amore coniugali* que nous mentionnions plus tôt, il prête au *rusticus* une superstition dictée par l'appât du gain, dont les conséquences sont catastrophiques pour tout le monde. Il tient cependant en haute estime le *bonus agricola* de Virgile, comme il le laisse entendre dans l'*Aegidius* :

⁶⁴² BnF, latin 7483 f. 2v-3r.

Verum ut fuit scriptor ille [*scil.* Vergilius] et in praecipiendo solers et in obseruandis rebus diligens, cum uideret agrorum studium esse in Latio totaque Italia celebratissimum neque ab agricolis ipsis ignorari agrorum naturam neque etiam quae coeli uis esset ac regionis, praetermisit sponte id quidem quod illis arbitraretur obseruatum, coepitque non ab obseruatione terrae [...] sed ab actione ipsa.⁶⁴³

« Au vrai, puisqu'il ne manquait à notre poète ni l'adresse pour instruire ni le sens de l'observation, lorsqu'il vit que l'agriculture était dans le Latium et dans toute l'Italie une discipline tout à fait répandue et que les agriculteurs n'étaient eux-mêmes pas ignorants de la nature des champs non plus que de la force du climat et des terroirs, il passa intentionnellement sous silence ce qu'il jugeait connu d'eux et commença non pas par l'observation des terrains [...] mais par l'action elle-même. »

Comme pour Pétrarque, les habitants qui peuplent les campagnes que décrit Virgile ne sont pas des paysans ignorants mais de savants cultivateurs, qui connaissent la nature des terrains autant que les indications que le ciel donne sur les saisons et sur les phénomènes à venir. Mais Pontano sait aussi reconnaître l'habileté des cultivateurs qui lui sont contemporains. Ainsi, dans le *tumulus Roberti uillici*⁶⁴⁴ (*De tumulis*, 1,22), l'humaniste présente le *uillicus* comme un habile artisan de la fécondité de la terre : *tu terram coluisti et terrae munera sollers*⁶⁴⁵. Or, comme de nombreux personnages du *De tumulis*, il est probable que ce *Robertus* n'ait pas d'existence historique mais ne soit qu'un prétexte ou au mieux un type convoqué à dessein pour justifier le jeu littéraire de l'épigramme : la terre qui l'accueille une fois mort lui est reconnaissante des bienfaits qu'il lui a prodigués vivant. Pontano sait donc sans peine reconnaître l'habileté de ses fermiers, de ses « contadini ». Le prouve tout autant la façon dont l'humaniste s'adresse au *villicus* Faselio dans l'*Asinus*. Tout en jouant le rôle voulu par Caton, celui du maître qui enseigne à son jardinier la science de l'agriculture, l'humaniste loue l'habileté de Faselio dans la pratique de la greffe : *Tantum istam inserendi diligentiam uel admiror, Faselio*⁶⁴⁶. Mais il conteste l'importance exagérée que Faselio donne aux phases de la lune lorsqu'il pratique la greffe. Pontano a en effet établi que la force qui pousse le fruit à éclore ne doit pas tant aux jours qui précèdent la conjonction lunaire (nouvelle lune) qu'aux forces propres du surgeon⁶⁴⁷. Pontano prétend avoir tiré cet enseignement de l'observation : *Quodque ipsa me obseruatio docuit*⁶⁴⁸. Mais Pontano, dont la pensée se distingue toujours par un grand sens de la nuance et

⁶⁴³ G. G. PONTANO, *I dialoghi... op.cit.*, p. 246.

⁶⁴⁴ Pont. *De tum.* 1, 22. L'édition de Liliana Monti Sabia demeure peu accessible (G. PONTANO, *De tumulis*, L. Monti Sabia (éd.), Naples, 1974) et il faut lire le *De tumulis* dans l'édition de Johannes Oeschger (G. PONTANO, *Carmina, egloghe, elegie, liriche*, J. Oeschger (éd.), Bari, Laterza, 1948, p. 189 sq.).

⁶⁴⁵ « Tu cultivas habilement la terre et ses fruits ». Pont. *De tum.* 1,22,3.

⁶⁴⁶ « J'admire vraiment, Faselio, ta grande application dans la greffe » *Ibid.*, p. 300.

⁶⁴⁷ L'observation est très juste et elle sera d'ailleurs louée par Roscoe (W. ROSCOE, *The life and pontificate...op.cit.*, 1806, p. 132-133). Au XVII^e siècle, Olivier de Serres s'opposera fermement à l'observation des phases lunaires dans la pratique de la greffe, mais ce n'est pas encore le cas de tous les agronomes voir L. ALBERTINI, « La greffe végétale des origines à nos jours : la vigne phyloxérée sauvée par le greffage », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, vol. 176, n° 19, 2015, p. 70.

⁶⁴⁸ « Ce que l'observation même m'enseigne ». G. G. PONTANO, *dialoghi, op. cit.*, p. 300.

du compromis, est bien loin d'attribuer à la crédulité du peuple les méthodes de culture tirées de l'examen des astres, comme le faisait Politien :

*Nec uero, quod colonos nostrates latet, parum etiam conferet ad insitionis foecunditatem signiferi orbis cognitio, hoc est quae signa inserendi tempore luna peragret, quo etiam e loco Saturnum intueatur, cuius stella inde sit dicta, quod postissimum satui praesit, cum sit uis eius terrena ac seminibus praeesse intelligatur.*⁶⁴⁹

« Mais ce qu'ignorent les habitants de nos campagnes, c'est que la connaissance des signes célestes apporte aussi quelque chose à la fécondité de la greffe, c'est-à-dire dans quelles constellations se trouve la lune au moment de greffer, sans oublier depuis quelle demeure on voit Saturne - cette planète est appelée ainsi précisément puisque l'influence de la lune est terrestre et qu'on comprend qu'elle est préposée aux semences⁶⁵⁰. »

Pontano estime donc que les agriculteurs napolitains négligent de consulter les astres dans leur pratique de la greffe. Il n'est nullement fait mention de l'ignorance qu'on tendait à attribuer aux habitants des campagnes. Le fait que Pontano les nomme « ses compatriotes » (il s'agit probablement des voisins de sa propriété d'Antiniana sur le Vomero) laisse bien entendre quelle bienveillance il pratique à leur égard : il me semble qu'il s'agit-là de la même bienveillance dont Pontano donne la preuve à plusieurs reprises à l'égard de Naples et de son peuple, par exemple dans l'appendice antiquaire du *De bello Neapolitano*⁶⁵¹ ou en prenant la défense de ses compatriotes face au roi de France, Louis XII, lorsque celui-ci s'apprête à envahir le royaume⁶⁵².

Ainsi, nous sommes en mesure de définir quelques traits du rapport à la science agraire que Pontano développe dans le *De hortis Hesperidum*. Il lui importe surtout d'avoir recours à l'observation et à l'expérience personnelle, ce qui le distingue grandement d'un Politien, par exemple, qui ne voyait la campagne et la science agraire que par le prisme des Anciens. Cette affirmation (*observatio me docuit*) rapproche Pontano de Pétrarque et des expériences botaniques que celui-ci menait à Fontaine-de-Vaucluse mais elle le rapproche également des savants qui, au Moyen-Âge, tentaient d'enrichir le savoir botanique par de nouvelles méthodes, comme Hildegarde von Bingen ou Albert le Grand. Elle rappelle enfin les poètes agronomes qui l'ont précédé, comme Walafriid Strabo ou Paganino Bonafede. Comme ce dernier, la connaissance empirique de l'agriculture chez Pontano tient compte des données qui l'entourent, de la pratique de ses compatriotes et des particularités de l'agriculture napolitaine.

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 301.

⁶⁵⁰ Cf. Var. *ling. lat.*, 1, 64 : *ab satu est dictus Saturnus*.

⁶⁵¹ Il s'agit de la lecture d'Antonietta Iacono (A. IACONO, « La Laudatio urbis Neapolis nell'appendice archeologico-antiquaria del *De bello Neapolitano* di Giovanni Gioviano Pontano », *Bolletino di Studi Latini*, vol. 39, n° 2, 2009, p. 579).

⁶⁵² L. MONTI SABIA, « L'estremo autografo : una lettera a Luigi XII di Francia », *Italia medioevale e umanistica*, vol. 23, 1980, p. 293-314.

Pendant la seconde moitié du *Quattrocento*, l'encyclopédisme humaniste recueille, édite et interprète la littérature agronomique de l'Antiquité. Le cardinal Bessarion fut par exemple le commanditaire d'un codex des agronomes latins qui comprenait les œuvres de Columelle, de Varron et de Caton⁶⁵³.

Une première édition de l'*Hortulus* de Columelle, à Rome⁶⁵⁴, précéda d'un an la grande *editio princeps* des *scriptores rei rusticae*, parue à Venise en 1472 et dirigée par Giorgio Merula.

Merula en tête, les humanistes rédigèrent alors des *vocabularii*, des *annotationes* ou des *enarrationes* qui portaient sur les textes agraires, en s'attachant notamment, dans le commentaire des *Géorgiques*, à définir les réalités agraires plus qu'à en percer le sens allégorique. Giorgio Merula publia ainsi en 1472, dans la *princeps* des *scriptores rei rusticae*, trois glossaires : les *enarrationes breuissimae priscarum uocum Marci Catonis*, les *enarrationes nonnullarum dictionum Marci Varronis* et les *annotationes Columellae*⁶⁵⁵. La première de ces *enarrationes* consiste en une liste de vocabulaire rare, technique ou botanique, que Merula explicite en fonction du contexte d'emploi des différents vocables ou expressions. Le texte de Caton étant particulièrement difficile à interpréter, Merula précise à la fin de ce préambule qu'il ne s'est pas arrêté à expliciter les mots que le lecteur moyen est capable de comprendre seul.

*Reliqua interpretentur alii. Multa tamen instrumentorum, arborum, herbarum, et uasorum nomina praetermisimus, quae lector mediocriter peritus, si modo diligens fuerit, per se cognoscet.*⁶⁵⁶

« Que d'autres se chargent d'interpréter le reste. Nous avons cependant laissé de côté des noms d'ustensiles, d'arbres, d'herbes et de récipients qu'un lecteur moyennement érudit, pourvu qu'il s'applique un peu, connaît déjà de lui-même. »

Signe de l'intérêt qui naissait alors parmi les humanistes pour la science agraire des Anciens, on conserve des notes, à usage probablement personnel, prises par Bartolomeo Della Fonte sur le texte de Caton pour y relever l'emploi de mots et des recettes qu'il prend un soin particulier

⁶⁵³ Le ms. est décrit ainsi dans le catalogue Valentinelli de la biblioteca Marciana : *Codex elegantissime scriptus membrana tenuiori ac tereti cum picturis splendidioribus, ac insignis card. Bessarionis, exaratus est manu Iacobi Macharii veneti* (G. VALENTINELLI, *Bibliotheca manuscripta ad S. Marci venetiarum digessit et commentarium addidit Joseph Valentinelli praefectus*, Venise, Ex Typographia Commercii, 1873, tome 5, p. 169-170). Le manuscrit est d'une grande richesse, le frontispice de l'œuvre de Columelle (f. 1r) mêle trois rangs de décor et des médaillons historiés et elle montre le stemma de Bessarion. L'œuvre de chacun des autres agronomes latins commence par une initiale enluminée, chaque chapitre, par une initiale champie. Le colophon donne même le prix de la copie, 45 ducats, une somme assez forte pour que Bessarion lui-même trouve bon de la commémorer : *Iste liber est mei b. card. Tusculani constitit ducatis quadraginta quinque*. Il s'agit du ms. lat.Z.462(=1763), un manuscrit membranacé du xv^e siècle. Le copiste, Iacobus Macharius, est actif dans le nord de l'Italie pendant la deuxième moitié du xv^e siècle (voir BENEDICTINS DU BOUVERET, *Colophons de Manuscrits Occidentaux des Origines au XVI^e Siècle*, Fribourg, Éditions universitaires de Fribourg, 1973, vol. Tome 3 : colophons signés I-J, p. 52).

⁶⁵⁴ COLUMELLE, *De re rustica liber X*, Rome, 1471 (ISTC ic00762700).

⁶⁵⁵ A. DANELONI, « Merlani, Giorgio (Giorgio Merula) », dans *DBI*, 2009, vol. 73.

⁶⁵⁶ *Scriptores rei rusticae*, G. Merula et F. Colonna (éd.), Venise, Nicolas Jenson, 1472.

à recopier intégralement : comme *testicius panis, libum, placenta, spira, scriblita, globi*, etc. Cette liste de vocabulaire provient d'un manuscrit conservé à la *biblioteca riccardiana*⁶⁵⁷, elle porte la date *Die 26 septembris 1476* (f. 8v.) et fut copiée alors que l'humaniste était à Gonfienti, une localité voisine de Prato. Le titre est *Excerpta ex M. Catone de re rustica*. Bartolomeo Della Fonte a tiré cette liste de l'édition de 1472 qu'il s'était procurée. La mention du nom de Giorgio Merula au f. 8v. semble le prouver : *Grossi sunt primitiuae ficus ut scribit Merula*⁶⁵⁸. Il s'agit d'une citation du lemme à la troisième page des *ennarrationes* sur le texte de Caton. Della Fonte recopie de nombreuses définitions de Merula comme celle de *depsere* (f. 4r). Il recopie le texte de Caton, au f. 1r., pour le lemme *reiculus* : *armenta reicula, oues reiculas* et ajoute ensuite la définition de Merula, *quae reiciantur propter aetatem uel morbum*⁶⁵⁹.

Filippo Beroaldo l'Ancien produisit un commentaire des 13 livres de Columelle qui fut plus tard publié avec les *Enarrationes* de Giorgio Merula⁶⁶⁰. On conserve également une note, probablement apocryphe, d'Urceo Codro au *De insitione* de Palladius⁶⁶¹. Les *Hortuli* de Columelle, soit le livre 10 du *De re rustica*, firent également l'objet d'un commentaire anonyme publié à Rome, chez Adam Rot, dès 1472, puis en 1485 et en 1490⁶⁶². Le commentaire de Pomponio Leto au livre 10 du *De re rustica* de Columelle fut quant à lui publié pour la première fois vers 1480⁶⁶³.

Mais ces sont les *Géorgiques* de Virgile qui bénéficient le plus de cet engouement pour la littérature agronomique⁶⁶⁴. Les humanistes abandonnent tout à fait la pratique médiévale du commentaire allégorique, qui était encore à l'œuvre chez Landino, dont ils se désintéressent pour se concentrer sur le sens littéral.

⁶⁵⁷ Il s'agit du ms. Ricc. 153., un ms. papier de la main Bartolomeo Della Fonte (le caractère autographe du volume est indiqué sur la 3^e garde). Il comporte 158 folios numérotés au tampon noir en bas à droite. Les f. 135r. à 139v. contiennent notamment les notes de Della Fonte prises à l'occasion des leçons d'Ange Politien consacrées à Juvénal, elles ont été éditées par A. Daneloni (A. DANELONI, « Tra le carte di Fonzio: nuove testimonianze dell'Expositio Iuvenalis del Poliziano », dans L. Gargan et M. P. Mussini (éd.), *I classici e l'Università umanistica. Atti del Convegno di Pavia*, Messine, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2006, p. 506-607). Voir P. O. KRISTELLER, *Iter Italicum, Italy: Agrigento to Novara.*, Londres, E.J. Brill, 1963, vol. 1, p. 188.

⁶⁵⁸ « Les grossi sont des figues encore vertes selon Merula. »

⁶⁵⁹ « ...qui sont rejetées à cause de leur âge ou de la maladie. »

⁶⁶⁰ G. MERULA, F. BEROALDO et A. MANUCE, *Enarrationes vocum priscarum in libris de re rustica, per Georgium [Merulam] Alexandrinum. Philippi Beroaldi in libros XIII Columellae annotationes. Aldus de Dierum generibus, simulque de umbris et horis, quae apud Palladium*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1543.

⁶⁶¹ A Daneloni la signale dans la voce du *DBI* consacrée à Giorgio Merula (voir A. DANELONI, « Merlani, Giorgio (Giorgio Merula) » *op. cit.*), elle fut publiée dans *Scriptores rei rusticae, Opera agricolationum...*, Bologne, Benedetto Faelli, 1504.

⁶⁶² ANONYME, *Hortuli commentarium*, Rome, Adam Rot, 1472. L'incunable porte les numéros suivants : ISCT ic00764500 ; HC 5497 ; R 1498 ; IGI 3067 ; SI 1196 ; Sallander 2157 ; Voull(B) 352 ; Oates 1387 ; GW 7187. Il fut réédité à Rome en 1485 par Bartholomaeus Guldinbeck, puis, toujours à Rome, en 1490 par Stephan Planck.

⁶⁶³ COLUMELLE, *De re rustica lib. X.*, Padoue, Dominicus Siliprandus, 1480. L'éditeur et la date de l'incunable sont discutés. Voir ISCT ic00763250 ; Goff C764 ; IGI 3066.

⁶⁶⁴ V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento... op. cit.*, vol. 1, p. 185-229. Un catalogue des commentaires des *Géorgiques* à la Renaissance est fourni par D. S. WILSON-OKAMURA, *Virgil in the Renaissance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 272-277.

En guise de premier exemple de cette activité herméneutique sur les *Géorgiques* de Virgile, qui profita du nouvel intérêt pour l'agronomie antique, on ne peut passer sous silence le fait que Giovanni Pontano lui-même, dans la décennie qui suivit son arrivée à Naples, donna des leçons sur l'œuvre de Virgile et notamment sur les *Géorgiques*. Le seul témoin direct de son activité⁶⁶⁵, si l'on omet le *De aspiratione*, précoce œuvre grammaticale de l'humaniste, composée pour ses propres étudiants⁶⁶⁶, est une série de notes conservée à la Biblioteca Angelica de Rome, éditées et commentées en 2005 par Antonietta Iacono⁶⁶⁷. Il s'agit d'un antigraphe copié à partir de notes prises sous la dictée par un élève qui avait assisté aux leçons de Pontano⁶⁶⁸ sur le 6^e livre de l'*Énéide*, sur les *Amours* d'Ovide, sur le 4^e livre des *Géorgiques* et sur les *Memorabilia* de Valère Maxime. Ces notes donnent un éclairage important sur la nature de l'enseignement dispensé par Giovanni Pontano et sur la façon dont le commentaire humaniste naît de l'analyse lexicologique, de l'approfondissement des rapports d'homonymie, de synonymie et d'antonymie⁶⁶⁹. Mais le commentaire pontanien ne transparaît qu'à travers un double filtre : la sélection que suppose la prise de notes et celle que put appliquer à ces mêmes notes l'érudit anonyme qui en réalisa plus tard la copie. Ainsi, les notes portant sur les *Géorgiques* de Virgile ne concernent que les vers 117 à 351 du 4^e livre et il semble peu probable que l'humaniste ait choisi de limiter son commentaire à une section aussi arbitraire du texte⁶⁷⁰. Il est également possible que le copiste ou l'élève ait pratiqué une sélection des lemmes en fonction d'un intérêt particulier. Juger à partir de ces notes que l'intérêt de Pontano pour la botanique était encore maigre en 1455 constituerait donc un *argumentum ad ignorantiam*. Les lemmes qui exploitent un savoir botanique ou agronomique sont plutôt rares au regard des notices mythologiques, d'astronomie, de sciences naturelles ou relatives au mode de vie des Anciens. Dans les *Recolleste super sextum Virgilii*, on n'en compte que deux :

142. *Ilex, robur, ornus*, species sunt quercus. Quercus generale nomen.⁶⁷¹

166. *Cupressus*. dicitur arbor atra [...].⁶⁷²

⁶⁶⁵ L'école ouverte par Pontano à Naples vers 1453-55, soit quelques années après son arrivée en 1448, nous est connue par deux témoignages indirects, celui de Bartolomeo Facio (B. FACIO, *De uiris illustribus*, L. Mehus (éd.), Florence, 1745, p. 6) et celui de Tristano Caracciolo (voir L. MONTI SABIA, *Un profilo moderno e due « vitae » antiche di Giovanni Pontano*, [Naples], Accademia Pontaniana, 1998, p. 12-13). Autour du *De aspiratione*, Giuseppe Germano a conduit une réflexion sur cette période de la vie de l'humaniste (G. GERMANO, *Per l'edizione critica del De Aspiratione di Giovanni Pontano*, Naples, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento Meridionale, 1985 ; G. GERMANO, *Il De aspiratione di Giovanni Pontano e la cultura del suo tempo*, Napoli, Loffredo, 2005).

⁶⁶⁶ Ainsi le dit-il lui-même, voir G. PONTANO, *De Aspiratione*, Naples, [Matthias Motavus], 1481, f. 1r.

⁶⁶⁷ Les extraits du ms. 1368 (T.5.5.) qui concernent l'enseignement de Pontano sont publiés dans A. IACONO, *Uno studente alla scuola del Pontano a Napoli : le Recollete del ms. 1368 (T. 5.5) della Biblioteca angelica di Roma : edizione critica con introduzione e commento*, Naples, Loffredo editore, 2005.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 24.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 53.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 25.

⁶⁷¹ Nous observons la numérotation des lemmes qu'Antonietta Iacono emploie dans son édition du texte. « L'yeuse, le rouver, l'orne sont des variétés de chênes. *Quercus* est le nom de l'espèce. »

⁶⁷² « *cupressus* : se dit d'un arbre noir. »

Les lemmes à visée botanique ou agronomique sont plus fréquents dans le commentaire des *Géorgiques* mais leur nombre demeure borné lorsqu'on le met en regard de la myriade de fleurs mentionnées dans l'épisode du vieillard de Tarente. Ainsi, entre le vers 117 et le vers 148, où sont signalées une vingtaine d'espèces de végétaux, on ne compte que deux notices agraires ou botaniques.

3. *Caulis*. proprie est herbarum frutex.

5. *Iuger*<um>. proprie est mensura terre quantum duo boues arare possunt⁶⁷³

La seconde partie du chant 4 des *Géorgiques* ne saurait être considérée comme un poème agronomique à part entière. On peut néanmoins considérer que le reste des *Recollette* ne fait preuve que d'une maigre attention aux plantes et aux animaux.

60. *Ferula*. arbor est leuissima [...].

64. *Psitia*. genus uitis [...].

83. *Timbra*. herba suauissima [...].

98. *Pecus*. omne animal ratione carens.

155. *Populus*. arbor in qua luscini nidos frequentat.⁶⁷⁴

Toutefois, on constatera que certains lemmes portent la trace d'une transcription en langue vulgaire, qui permet aux élèves d'identifier une réalité familière et qui, dans le commentaire au 4^e livre des *Géorgiques*, concerne des objets de la vie de campagne⁶⁷⁵.

43. *Crates*. qui uulgari sermone dicitur le crete [...].

63. *Defructum*. proprie lo vino cotto [...].⁶⁷⁶

Si ce n'est cette incursion du vulgaire dans le domaine érudit de la lexicographie, peu de choses permettent de conclure, dans ces *Recollette sub Pontani nomine*, à un intérêt prononcé pour la *res rustica*. Le choix même de la portion étudiée des *Géorgiques*, celle qui de toute l'œuvre s'écarte le plus de la matière agronomique, laisse penser que la connaissance de l'agriculture n'était pas l'objet premier de cet antigraphe. Ce manque d'attrait pour l'agriculture est plus vraisemblablement le fait du copiste ou de l'étudiant que de l'humaniste lui-même⁶⁷⁷. Quoi qu'il en soit, c'est plutôt dans le *De hortis Hesperidum* que dans ces *Recollette* qu'il faut chercher un commentaire pontanien des *Géorgiques*.

⁶⁷³ 3. « *Caulis* : proprement, le fruit de l'herbe » ; 5. « *iugerum* : proprement, la mesure de terre que deux bœufs sont capables de labourer »

⁶⁷⁴ 60. « *Ferula* : est arbre très doux [...] » 64. « *Psitia* : un genre de vigne [...] » 83. « *Timbra* : une herbe très douce [...] » 98. « *Pecus* : tout animal dépourvu de raison. 155. « *Populus* : un arbre dans lequel le rossignol a coutume de faire son nid. »

⁶⁷⁵ Pour Antonietta Iacono, l'usage de la langue vulgaire peut être soit un ajout de l'élève qui a pris les notes, pour favoriser sa compréhension, soit une aide du professeur lui-même (A. IACONO, *Uno studente*, op. cit., p. 29-30 et les notes 19 et 20).

⁶⁷⁶ 43. « *Crates* : ce qu'on appelle en vulgaire 'le crete' » 63. « *Defructum* : proprement 'lo vino cotto' ».

⁶⁷⁷ Rappelons que Pontano se vante, dans l'*Aegidius*, d'avoir pratiqué l'agriculture depuis sa prime jeunesse : *Mihi credite, refrigeratione ex ipsa laudabitur iuueniles nostros excolendis iis labores operasque pro rusticae rei institutione colendique arbusti praeceptis impensas*. G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 246.

Un manuscrit conservé à la *Biblioteca Estense* de Modène contient un lexique de neuf folios consacré aux deux-cents premiers vers des *Géorgiques*. Il date de la deuxième moitié du *Quattrocento*⁶⁷⁸. L’auteur anonyme donne la preuve d’une connaissance étendue des poètes latins. Il cite souvent Juvénal (les premiers folios du manuscrit contiennent un commentaire incomplet des *Satires*) mais encore Servius (f. 20r.), Claudien (f.13r.), Macrobie (f. 14r.), Catulle (f. 14v., 17r., 20r.), Tibulle (f. 14v.), Hésiode (f. 15r.), Stace (f. 13r., 16 v., 17r., 19r.), Quintilien (16 v.), Végèce (f. 14r.), Lucrèce (17v.), Pline (f. 18r.), Lucain (18v.), Plaute (20 v.) Ovide (21v.), Sénèque (f. 21v.) ainsi que les *Bucoliques* et l’*Énéide*. Parmi les modernes, seul Giovanni Tortelli est mentionné (f. 21r.). L’auteur ne cite pas les agronomes latins. Ses intérêts sont souvent de pure érudition et concernent la géographie (*Menalus, Tegeus, Thyle*) ou le panthéon antique (*Neptunus, Pan, Minerua*). Certains de ses lemmes, qui relèvent des *differentiae uerborum*, visent à bien faire le départ entre deux termes de sens proche, par exemple :

<f. 13r.> [in Georg. 1,1] *Syodus et stella* inter se differunt, syodus multitudo stellarum dicitur⁶⁷⁹.

L’auteur du glossaire procède de la même façon pour *tellus, humus et terra, aeternum et perpetuum, taurus et iuuencus, nemus et silua, concilium et consilium, urbem et ciuitatem*. À l’inverse, il s’attache à donner, pour un même mot, tout l’éventail de ses définitions, sans se restreindre à son emploi originel dans le texte des *Géorgiques*. Le poème n’est ainsi que le prétexte d’une leçon de grammaire, de lexicologie, de mythologie ou de sciences naturelles.

<f.14r.> [in Georg. 1,8] *Glans* [...] dicitur species frugis qua utuntur sues testante Iuuenali [...].

Glans dicitur etiam instrumentum bellicum [...].

Glans etiam secundum aliquos dicitur morbus quidam de quo fisici magnam faciunt inter se disputationem.⁶⁸⁰

⁶⁷⁸ Le ms. porte la cote Lat.109=alfa.Q.9.1. Il s’agit d’un manuscrit de 56 feuillets de papier couverts de la même écriture humanistique cursive. Quoiqu’elle soit relativement peu soignée, le copiste laisse un retrait en marge au début de chaque lemme et revient à la ligne à la fin, il rature peu, omet quelques lettres et maîtrise le grec tout en pratiquant une orthographe latine souvent incertaine. L’écriture ainsi que l’examen des filigranes me conduisent à penser que le ms. date de la deuxième moitié du xve siècle. La plupart des cahiers portent un filigrane à l’agneau pascal qui correspond à Briquet 17 (Ferrare 1473, voir C. BRIQUET, *Les Filigranes*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1907, p. 20). Il ne m’a pas été possible d’identifier les filigranes des f. 25 et 40 ni ceux des feuillets 13 à 22, la section portant justement sur les *Géorgiques*. Le manuscrit comporte trois sections, la première (f. 1r. à 11v.) contient un commentaire des *Satires* de Juvénal, la deuxième (f. 13r.-22v.) le *uocabulla Georgicorum* et la troisième (f. 25r. à 56r), un poème de Giuliano Rivanelli titré « La forza de’ pianetti in ottava rima ». Ce poème a été édité en 1518 (voir V. LANCETTI, *Memorie intorno ai poeti laureati d’ogni tempo e d’ogni nazione*, Milan, 1839, p. 358) mais le nom Julianus Rivanellus est aussi associé à un incunable, conservé à la *Biblioteca Marciana*, que l’ISTC estime postérieur à 1500 (ISTC ir00202500) et que le GW date autour de 1475 (M38301). Pour plus d’information, on consultera la fiche sur le catalogue Manus online : https://manus.iccu.sbn.it/opac_SchedaScheda.php?ID=166004 [page consultée le 17/10/2019]. Le ms. est cité dans P. O. KRISTELLER, *Iter Italicum, Italy : Agrigento to Novara., op. cit.*, p. 369 et dans A. LOMBARDI, G. GABARDI et F. A. ZACCARIA, *Catalogus codicum latinorum Bibliothecae Atestiae*, Modène, vol. 1, p. 111-112.

⁶⁷⁹ « *Syodus et stella* ne sont pas la même chose, *syodus* s’utilise pour désigner une multitude d’étoiles (*stellarum*) ». Cf. Isidore de Séville *Etymologiae*, 3, 60 : *De differentia stellarum, siderum, et astrorum*.

⁶⁸⁰ « *Glans* est une espèce de fruits dont se nourrissent les cochons, d’après Juvénal. » « *Glans* est aussi une machine de guerre. » « *Glans* est aussi selon certains une maladie sur laquelle les médecins ont entre eux de grands débats. »

Mais le choix des *Géorgiques* conduit néanmoins notre auteur à faire œuvre de botaniste, quoique d'une façon bien modeste. Il porte une attention particulière aux arbres et aux plantes dont parle Virgile :

<f. 13r.> [in Georg. 1,2] *Ulmus* est species arboris ut in bucolicis <1,58> « nec gemere aëria turtur ab ulmo ».

<f. 15v.> [in Georg. 1,20] *Cupressis* dicitur arbor odorifera sicut cuparissus [...].

<f. 16v.> [in Georg. 1,28] *Mirtus* dicitur arbor dedicata Veneri [...].

<f. 20v.> [in Georg. 1,152] *Carduis* dicitur herba spinosa [...].⁶⁸¹

Les animaux des *Géorgiques* sont aussi le prétexte de notices lexicographiques où l'étymologie peut jouer un grand rôle.

<f. 13r.> [in Georg. 1,3] *Bos* animal quadrupedum ex genere et dicitur a « βοαο » qui est « cum impetu resono » quia cum magna uoce sonat.

<f. 13v.> [in Georg. 1,4] *Apis* dicitur aus qui facit mel ab « a » qui priuat et « pes » quia quando nascitur, nascitur sine pede⁶⁸².

Mais, parfois, l'anonyme semble trouver commode d'utiliser la langue vulgaire pour désigner l'animal ou l'objet dont il est question.

<f. 22r.> [in Georg. 1,183] *Talpa* dicitur quodam animal nigrum carens oculis qui habitat sub teris ut uulgo « la tupinara » [...].

<f. 22v.> [in Georg. 1,183] *Bufo* dicitur quodam animal terrestre ex specie ranae et est uenenosum ut uulgo « lo rospo ».⁶⁸³

L'auteur semble mû par un souci didactique, le même qui conduisait peut-être Pontano à donner à ses étudiants l'équivalent vulgaire de certains mots latins pour plus de clarté. Mais outre ces petits animaux de la campagne, il donne aussi l'équivalent vulgaire de certaines réalités agraires :

<f. 20v.> [in Georg. 1,164] *Tribulla* dicitur instrumentum cum quo agricolle triturant frumentum ut uulgo uocatur « la cerchia » [...].

<f. 21 r.> [in Georg. 1,164] *Traha* dicitur instrumentum rusticalle qui uulgo dicitur « la lilza » [?] et dicitur a trahendo quia sine rotis trahitur per terram.

<f. 22v.> [in Georg. 1,185] *Acceruum* dicitur massa alicuius rei ut uulgo « lo mugio de frometo » ut de alia quaque re.⁶⁸⁴

⁶⁸¹ « *Ulmus* est une espèce d'arbre comme dans ce vers des *Bucoliques* : ... » « *Cupressis* est un arbre parfumé semblable au *ciparissus*. » « *Mirtus* se dit d'un arbre dédié à Vénus. » « *Carduis* est une herbe épineuse. »

⁶⁸² « *Bos* un animal quadrupède par son genre dont le nom provient de βοαο, c'est-à-dire 'je crie avec force', parce qu'il crie avec une forte voix. » « *Apis* se dit d'un oiseau qui fait du miel et provient du 'a' privatif et de 'pes' parce qu'à la naissance, elle n'a pas de pied » Cf. Isidore de Séville, *Etym.* 12,8,1

⁶⁸³ « *Talpa* se dit d'un animal noir dépourvu d'yeux qui habite sous terre, en vulgaire : 'la tupinara'. » « *Bufo* se dit d'un animal terrestre de l'espèce des grenouilles qui est vénéneux, en vulgaire 'lo rospo' ».

⁶⁸⁴ « *Tribulla* se dit d'un instrument avec lequel les agriculteurs remuent le blé, comme en vulgaire : 'la cerchia'. » « *Traha* se dit d'un instrument rustique qu'en vulgaire on appelle 'la lilza' et dont le nom est tiré de 'trahendo' parce que, dépourvu de

Cette introduction de la langue vulgaire dans le texte du commentaire, que l'on constate aussi dans les leçons de Pontano bien qu'elle y semble moins directement dévolue à tracer un lien entre les réalités agraires antiques et les êtres et objets quotidiens des paysans du *Quattrocento*, peut être une glose d'un éventuel auditeur-copiste, destinée à favoriser sa mémorisation du mot, ou bien une aide de l'auteur anonyme des *uocabula* pour permettre à ses élèves une plus juste compréhension du propos de Virgile⁶⁸⁵. Mais elle traduit, quoi qu'il en soit, une tentative de rapprochement entre le domaine des Lettres et de l'érudition et le monde agricole. L'interprétation des textes agraires de l'Antiquité apporte son concours à la disparition de cette défiance dont nous avons parlé, celle des humanistes citadins à l'encontre de la vie rustique et des réalités propres aux « contadini ».

L'avant-dernière décennie du *Quattrocento* vit naître à Florence et à Rome d'importants commentaires des *Géorgiques*, ceux de Cristoforo Landino, d'Ange Politien, de Pomponio Leto et d'Antonio Mancinelli. Le commentaire de Politien, qui fut l'objet de la leçon précédée par la prolusion de la silve *Rusticus*, fut prononcé au *studio* de Florence en 1483 mais n'a fait l'objet d'aucune publication. Livia Castano Musicò publia toutefois en 1990⁶⁸⁶ l'ensemble des postilles et annotations que laissa Politien dans un exemplaire de l'édition romaine de œuvres de Virgile de 1471 conservé à la Bibliothèque Nationale de France⁶⁸⁷. Ces notes manuscrites servirent de base à la leçon sur les *Géorgiques* prononcée en 1483.

Le commentaire de Pomponio Leto⁶⁸⁸ à l'œuvre de Virgile date de la décennie 1480 et nous est conservé par plusieurs manuscrits qui furent le support de ses cours. Pomponio Leto s'opposait à la publication de ces matériaux. Pourtant, en 1490, parut à Brescia une édition qu'il désavoua et dont le seul exemplaire connu est conservé à la Bodleian Library d'Oxford. Antonio

roues, il traîne par terre. » « *Acceruo* se dit d'un amas de quelque matière, comme vulgairement « lo mugio de fromento » comme de n'importe quelle autre matière. »

⁶⁸⁵ A. IACONO, *Uno studente*, op. cit., p. 29-30.

⁶⁸⁶ A. POLITIEN, *Commento inedito alle Georgiche di Virgilio*, L. Castano Musicò (éd.), Florence, Olschki, 1990.

⁶⁸⁷ L'incunable porte la cote RES-G-YC-236. Antonio Mancinelli collabore à Rome à l'établissement du texte de cette édition : VIRGILE, *Opera*, Rome, Conradus Sweynheym and Arnoldus Pannartz, 1471 (ISTC iv00151400 ; IGI 10180 ; CIBN V-105).

⁶⁸⁸ L'article portant sur Pomponio Leto dans le *DBI* est récent (M. ACCAME, « Pomponio Leto, Giulio », dans *DBI*, 2015, vol. 84). Voir en particulier A. (Anna) MODIGLIANI, A. CALOCERO et E. CAMPERLINGO, *Pomponio Leto tra identità locale e cultura internazionale : atti del convegno internazionale, Teggiano, 3-5 ottobre 2008*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2011 ; M. ACCAME LANZILLOTTA, *Pomponio Leto : vita e insegnamento*, Tivoli, Tored, 2008. Pour une bibliographie complète et à jour, consulter la page dédiée sur le site du *repertorium pomponianum* : <http://www.repertoriumpomponianum.it/bibliographica/studies.htm> [page consultée le 20/12/2019]. Le commentaire sur les *Géorgiques* en particulier, a fait l'objet de recherches par Giancarlo Abbamonte et Fabio Stok : G. ABBAMONTE, « Niccolò Perotti, Pomponio Leto e il commento di "Seruius auctus" alle Georgiche », *Studi umanistici Piceni*, n° 19, 1999, p. 25-37 ; G. ABBAMONTE, « Esegese virgiliana nella Roma del secondo Quattrocento: osservazioni sulle fonti deli commento di G. Pomponio Leto alle Georgiche », dans U. Criscuolo (éd.), *Societas studiorum per Salvatore D'Elia*, Naples, Università degli Studi di Napoli Federico II, 2004, p. 545-583 ; G. ABBAMONTE et F. STOK, « Intuizioni esegetiche di Pomponio Leto nel suo commento alle Georgiche e all'Eneide di Virgilio », dans *Esegese dimenticate di autori classici*, Edizioni ETS, Pise, 2008, p. 135-210.

Mancinelli⁶⁸⁹ donna au *Studio* romain un cours sur les *Géorgiques* et sur les *Bucoliques* en 1486-1487. Il fit publier ce cours avant de quitter Rome⁶⁹⁰ et son succès fut tel qu'il fut adjoint aux commentaires de Servius, de Calderini et de Landino dans l'édition des œuvres de Virgile parue à Venise en 1492. Cette édition bénéficia d'une dizaine de réimpressions jusqu'en 1500⁶⁹¹.

Nous sommes conduit à nous servir d'un autre commentaire aux *Géorgiques*, moins connu que les précédents, celui d'Aurelio Lippo Brandolini⁶⁹². Ce commentaire ne fut jamais édité et il ne nous est connu que par un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane (*Vaticanus Latinus* 2740, f. 1r.-73v.). Le commentaire de Lippo Brandolini a suscité notre intérêt dans la mesure où cet humaniste résida à Naples jusqu'en 1480 avant de s'établir à Rome. Il fut en contact avec les membres de la jeune *Academia pontaniana* et ses discours de jeunesse portent la trace du climat intellectuel de la cour de Ferrante I^{er} dans les années 1470-1480. Après examen du manuscrit, qui contient des notes de cours prises sous la dictée de Lippo Brandolini, il semble très probable que la leçon sur les *Géorgiques* soit contemporaine de celle de Pomponio Leto sur le *De lingua latina* de Varron et qu'elle date de 1484-1485⁶⁹³.

⁶⁸⁹ C. MELLIDI, « Mancinelli, Antonio », dans *DBI*, 2007, vol. 68 ; en particulier F. LAZZARI, *Antonio Mancinelli (1452-1505), pedagogo, grammatico e umanista*, Velletri, Commune di Velletri, 2005. Voir également C. MELLIDI, *Mellidi Carla, Antonio Mancinelli vita e opera di un professore del Quattrocento*, Thèse de doctorat, Messine, Università degli studi di Messina, 2002 ; D. McLELLAN, *Antonio Mancinelli ad Orvieto: maestro comunale, pubblico intellettuale e interprete delle Muse*, Tivoli, Tored, 2014.

⁶⁹⁰ Le commentaire de Mancinelli aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* parut pour la première fois à Rome en 1490 chez Eucharius Silber (ISTC iv00219500).

⁶⁹¹ Il s'agit de l'édition de 1491-1492 des œuvres de Virgile (Venise, Philippus Pincius, ISTC iv00188500) enrichie des commentaires de Servius, Landino et Mancinelli pour les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, de Servius, Donat et Landino pour l'*Énéide* et de Calderini pour les textes de l'Appendix. De nombreuses copies de cette édition virent le jour jusqu'en 1500 (voir ISTC iv00189000 ; iv00190000 ; iv00190500 ; iv00191000 ; iv00192000 ; iv00193000 ; iv00194000 ; iv00195000).

⁶⁹² A. ROTONDO, « Brandolini, Aurelio Lippo », dans *DBI*, 1972, vol. 14. Voir également A. L. BRANDOLINI, *Republics and Kingdoms Compared*, J. Hankins (éd.), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2009.

⁶⁹³ Le ms. BAV, *vat.lat.* 2740 (ms. cart. misc. saec. XV-XVI) comporte trois unités codicologiques (voir M. BUONOCORE, « I codici di Ovidio presso la BAV », *Rivista di Cultura Classica e Medievale*, vol. 37, n° 1, 1995, p. 9-55) qui contiennent chacune le commentaire d'une œuvre antique (pour les unités II et III, voir P. O. KRISTELLER, *Iter Italicum, Italy, Orvieto to Volterra, Vatican City*, London, BRILL, 1998, vol. 2, p. 351-352). L'unité I (f.1-73, tit. : *Georgicorum carminis commentarium*) est composée de cahiers de tailles variées (octonion f.1-16 + senion f.17-28 + quinion f. 29-38 + senion f. 39-50 + septénion+1 f.51-(60)-65 + quaternion f.66-73). L'examen de la graphie révèle au moins deux mains, qui écrivent toutes deux une humanistique cursive rapide et peu soignée, raturée et sans renvoi à la ligne. Plusieurs indices prouvent qu'il s'agit de notes de cours prises sous la dictée de Lippo Brandolini. Tout d'abord, au f. 35r., le titre rubriqué de la deuxième partie du commentaire, qui porte sur le livre 2 des *Géorgiques*, indique clairement qu'il s'agit de *dictata* : *expliciunt in primum Georgicorum librum Lippi florentini dictata nunc in secundum foeliciter incipiunt*. Ensuite, les deux copistes transcrivent le grec phonétiquement (p. ex. au f. 1r., *erga chiaimeras* pour *Ἔργα καὶ ἡμέρας*) ou ils réservent un espace pour y reporter plus tard leur transcription (parfois, ils ne laissent pas assez de place, voir f. 2r.). Ils entendent mal certains mots latins, p. ex. *hyacinthia*, au f. 2r., que le copiste écrit d'abord *incindia* avant de corriger lui-même en *iacintia*. Sur la même ligne, on remarque une mécoupure : *bacchi corritu* corrigée en *bacchico ritu*. À la fin du f. 2r., on trouve *illud omitto quod*, reformulation orale du maître que le copiste a notée par inadvertance. Les feuillets sont marqués de plis verticaux, une caractéristique des copies d'étudiants qui étaient pliées pour être rangées dans les vêtements et emportées par devers soi (voir M. ACCAME LANZILLOTTA, « I corsi di Pomponio Leto sul 'De lingua Latina' di Varrone », dans C. Cassiani et M. Chiabò (éd.), *Pomponio Leto e la prima Accademia romana, Giornata di studi, Roma, 2 dicembre 2005*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2007, p. 9). Enfin, le second copiste, qui relaye le premier au f. 57r., est aussi le copiste des f.7v.-8v., 50v.- 57r. et 95v.- 96r. du ms. BAV *vat.lat.* 3415, l'un des deux mss. qui conservent le cours de Pomponio Leto sur le *De lingua latina* de Varron au *studio* de Rome en 1484-1485. C'est aussi ce dernier point qui nous permet de dater le cours de Lippo Brandolini du milieu de la décennie 1480. Brandolini cite de très nombreux auteurs : Apianus, Aratos, Aristote, Aulu Gelle, Caton, Cicéron, Columelle, Diodore de Sicile, Firmicus Maternus, Hérodote, Homère, Horace, Hygin, Justinus, Lucrèce, Macrobe, Martial, Nicandre, Nigidius, Ovide, Palladius, Platon, Pline,

Parmi ces quatre commentateurs, deux mirent en exergue de leurs *interpretationes* un éloge de l'agriculture, premiers exemples d'un genre plutôt attendu qui devait se développer surtout au XVI^e et où les traducteurs des agronomes étaient promus au ressassement des arguments tirés des préfaces de Caton, de Varron et de Columelle⁶⁹⁴. Il s'agit de Cristoforo Landino et d'Antonio Mancinelli, dont les commentaires sont les seuls à avoir fait l'objet d'une édition maîtrisée par leur auteur. Ces éloges sont fort rhétoriques et consistent tous deux en collections d'arguments et d'*exempla* qui illustrent les vertus conférées aux hommes et aux peuples par la pratique de l'agriculture. Ainsi, Cristoforo Landino, en mêlant vie rustique et âge d'or, dépeint une société primitive d'agriculteurs exempts des vices apportés par la civilisation. Citant Abraham, Isaac et Jacob, puis Alcinoos, Romulus, Numa Pompilius, Cincinnatus, il rappelle que les grands hommes des temps bibliques et de l'Antiquité furent aussi des pasteurs ou des cultivateurs et invite ses contemporains à revenir à la frugalité d'autrefois et à ne pas mépriser l'agriculture :

*Nec pudeat nos in agros uersari cum tot reges totque inuictissimos imperatores ipsis triumphalibus manibus agrum colere non puduerit.*⁶⁹⁵

« N'ayons pas honte de nous tourner vers les champs quand tant de rois et tant de généraux vaincus n'ont pas eu honte de cultiver la terre de leurs mains triomphales. »

Après avoir nommé les auteurs agraires grecs et romains de l'Antiquité, Cristoforo Landino prend à témoin son dédicataire, Pierre II de Médicis, et énumère les vertus de son père Laurent qui témoignent de la validité de son propos et en incarnent l'idéal puisque le Magnifique adjoint à ses prodigieux mérites politiques le goût pour l'agriculture, comme le prouvent les jardins de sa villa d'Ambra, sans pareil en Italie :

*Tamen inter tot tamque uarias tamque difficiles occupationes ita agricultura delectatus sit, ut praedium suum ambrense copia cultuque nulli ex iis quae Italia uidet [...], postponendum uideatur.*⁶⁹⁶

« Cependant, parmi tant d'occupations si variées et si pénibles, il se plut tant à agriculture que sa villa d'Ambra, pour l'abondance de ses fruits et pour son agrément, semble ne céder le pas à aucune de celles que connaît l'Italie [...]. »

Ces arguments sont ceux qu'on emploie communément à cette époque pour défendre l'agriculture. On les retrouve par exemple dans les préfaces de Merula aux éditions des

Pomponius Mela, Properce, saint Augustin, saint Jérôme, Sénèque, Servius, Strabon, Tibulle, Timée, Trogue Pompée, Varron, Végèce.

⁶⁹⁴ Sur les préfaces des traités agricoles au XVI^e, voir D. DUPORE, *Le Jardin et la Nature: ordre et variété dans la littérature de la Renaissance*, Genève, Droz, 2002, p. 26-34.

⁶⁹⁵ VIRGILE, *Opera*, Venise, Philippus Pincius, 1499, f. xxxi v. Nous avons vu, au chapitre précédent, combien cet argument est populaire à l'époque dans la défense de l'agriculture auprès de princes ou simplement des dédicataires pour qui l'agriculture n'est parfois qu'une préoccupation lointaine. C'est un argument récurrent des *Hesp.* de Pontano.

⁶⁹⁶ *Id.*, f. [xxxii] r.

Scriptores rei rusticae et Pontano en fait une rengaine dans le *De hortis Hesperidum* lorsqu'il s'adresse à François II Gonzague. Il est remarquable que chez Landino le commentaire des *Géorgiques*, longtemps cantonné à faire entendre le sens second du texte en s'écartant d'une lecture littérale, peut aussi servir à revivifier le discours sur l'agriculture.

La préface de Mancinelli au commentaire des *Géorgiques* est plus concise que celle de Landino mais son intention n'est pas différente. Mancinelli, en fait de vertus acquises par le travail de la terre, met l'accent sur l'aptitude au combat des cultivateurs. Les Anciens attribuaient plus de valeur aux paysans qu'aux citadins : *quoniam qui in oppido sederent, quam qui rura colerent, desidiosiores putabant*.⁶⁹⁷ Au début de ces louanges, la vie urbaine est mise en balance avec la vie agricole et Mancinelli considère la seconde comme digne d'un homme libre :

Nihil est agricultura melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius. Dirigit ea ad duas metas : et ad utilitatem et ad uoluptatem, utilitas quaerit fructum, uoluptas delectationem.

« Il n'y a rien de meilleur que l'agriculture, rien de plus fécond, de plus doux, rien de plus digne d'un homme libre. L'agriculture a deux fins : l'utilité et le plaisir, l'utilité recherche le profit, le plaisir, l'agrément. »

La première phrase est une citation de Cicéron (*De officiis*, 1, 151). La seconde, de Varron (*De agricultura*, 1,4).

L'image de la campagne et surtout de ses habitants varie beaucoup entre les *rusticalia* d'un Maffeo Vegio et les préfaces de Cristoforo Landino et d'Antonio Mancinelli, qui tirent leurs arguments en faveur des *rustici* de leur lecture de Caton, de Varron et de Columelle. Ces deux saisies de la condition du peuple agricole coexisteront par la suite (la première deviendra au XVI^e siècle un genre de satire particulier) mais l'agriculture et la vie à la campagne ont retrouvé les formes rhétoriques qui permettent aux humanistes de la défendre et de pousser chacun, auditeur ou dedicataire, à faire siennes les valeurs qui naissent de sa pratique.

Dans le *De hortis Hesperidum*, Pontano a voulu faire œuvre de commentateur et d'agriculteur à la fois. Il se montre récipiendaire d'une tradition d'agronomes vis-à-vis de laquelle son poème prend position. Mais ces positions ne sont pas celles d'un lexicographe. Elles s'ancrent au contraire dans une expérience personnelle et territoriale de l'agriculture que l'auteur met en avant, comme Virgile savait tirer de son observation les bouleversements qu'il introduisait dans l'ordre courant de l'exposé didactique⁶⁹⁸. Aussi est-il parfois difficile de faire

⁶⁹⁷ « Car ceux qui résidaient en ville étaient réputés plus paresseux que ceux qui cultivaient les champs. » Nous consultons le commentaire de Mancinelli dans l'exemplaire de la BNF de l'édition de Pincius de 1499 (*Id.*, f. xxxii r.) .

⁶⁹⁸ Voir Aegidius, G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 262 et *supra*, p. .

la part de ce que Pontano emprunte aux agronomes latins et de ce qu'il tire de sa connaissance de l'agrumiculture pratiquée par ses voisins de la colline du Vomero, où est située sa villa d'Antiniana. Mais nous commencerons par porter notre attention sur les distinctions botaniques et lexicologiques que l'humaniste a mises au point pour élaborer le *De hortis Hesperidum*.

LES AGRUMES

La première citation d'un agrume en langue latine se trouve dans les *Géorgiques* de Virgile. Il s'agit de la description d'un spécimen que le poète appelle « arbre de Médie ».

*Media fert tristis sucos tardumque saporem
 Felicis mali, quo non praesentius ullum,
 Pocula si quando saeuae infecere nouercae
 Miscueruntque herbas et non innoxia uerba,
 Auxilium uenit ac membris agit atra uenena. 130
 Ipsa ingens arbor faciemque simillima lauro;
 Et, si non alium late iactaret odorem,
 Laurus erat: folia haud ullis labentia uentis;
 Flos ad prima tenax; animas et olentia Medi
 Ora fouent illo et senibus medicantur anhelis. [Virg. Georg. 2,126-135]*

« La Médie produit les sucres acides et la saveur persistante du citron, qui est d'une efficacité sans pareille quand de cruelles marâtres ont empoisonné un breuvage, mêlant ensemble les herbes et les formules maléfiques : c'est un remède qui chasse du corps les noirs poisons. L'arbre lui-même est gigantesque et son aspect tout à fait semblable au laurier ; s'il ne répandait pas au loin une odeur différente, ce serait un laurier ; aucun vent ne fait tomber ses feuilles ; sa fleur est particulièrement tenace ; les Mèdes l'utilisent pour atténuer la fétidité de l'haleine et pour soigner les vieillards asthmatiques. »⁶⁹⁹

Servius rapporte qu'il existe plusieurs lectures botaniques de ce passage. En effet, Apulée jeta le doute, dans son traité perdu *De arboribus*, sur l'identification de l'arbre de Médie à la *citrus* ou au *citream*, comme on appelait dans l'Antiquité le cédratier ou plutôt le genre des agrumes en général⁷⁰⁰.

*Tardumque saporem f. m. apud Medos nascitur quaedam arbor, ferens mala, quae medica uocantur : quam per periphrasin ostendit, eius supprimens nomen. hanc plerique citrum uolunt ; quod negat Apuleios in libris, quos de arboribus scripsit, et docet longe aliud esse genus arboris. « tardum » autem « saporem » dicit uix intelligibilem, quod illi ad carnem mediam citri referunt : nam prima et interior facile suum ostendit saporem.*⁷⁰¹

Felicis mali secundum eos, qui dicunt citrum, fecundi : nam haec arbor, id est citri, omni paene tempore plena est pomis, quae in ea partim matura, partim acerba, partim adhuc in flore sunt posita. aut certe « felicis » salubris, nulla enim efficacior res est ad uenena pellenda.

⁶⁹⁹ Trad. E. de Saint-Denis.

⁷⁰⁰ Longtemps, traducteurs et dictionnaires donnaient « citronnier » pour *citrum/citream*. Certaines études avaient pourtant suggéré, en étudiant précisément les descriptions antiques, que l'unique agrume connu dans l'Antiquité était le cédratier (V. LORET, « Le Cédratier dans l'Antiquité », *Publication de la société linéenne de Lyon*, vol. 17, 1891, p. 225-271). Depuis, les fouilles à la *casa del frutteto* à Pompei ont permis de démontrer que le citronnier était bien connu des Anciens et il est probable qu'ils aient employé *citrum* pour désigner le genre des agrumes et non une variété particulière (D. FURIA, « Percorsi mediterranei degli argumi nel mondo antico. Fra testimonianze letterarie, miti e moderne acquisizioni scientifiche », dans G. Germano (éd.), *Per la valorizzazione del patrimonio culturale della Campania. Il contributo degli studi medio-e neo-latini*, Naples, Paolo Loffredo, 2016, p. 45-57).

⁷⁰¹ Servius, *comm. in Georg.* 2,126.

« Tardumque saporem... Chez les Mèdes, il naît un arbre qui porte des fruits qui sont appelés « médiques », ce que Virgile dit par périphrase, en supprimant le nom dudit arbre. Pour beaucoup, cet arbre est un cédratier. Apulée, toutefois, a dit le contraire dans le livre qu'il a écrit au sujet des arbres et il enseigne que Virgile parle d'un genre d'arbre tout à fait différent. Il prétend qu'il est difficile de comprendre l'expression *tardum saporem*, qui, pour certains, désigne la pulpe du cédrat, puisque l'écorce comme l'intérieur du fruit présentent d'emblée une saveur caractéristique.

Felicitis mali... selon ceux qui disent qu'il s'agit du cédratier, Felicitis veut dire fécond. Cet arbre en effet, c'est-à-dire le cédratier, est presque tout le temps couvert de fruits dont une partie est mûre, une autre verte, et une autre encore en fleur. Felicitis peut aussi vouloir dire sain, rien n'est plus efficace contre le poison. »

Apulée semble donc avoir compris *tardum saporem* non comme « une saveur persistante » mais comme « une saveur qui se fait attendre ». Mais Servius rapporte également la compréhension du passage selon ceux qui pensent que le *malum medicum* est bien le fruit du cédratier, un arbre qui, comme les arbres des jardins d'Alcinoos, donne du fruit constamment.

Les avis sur ce point de botanique virgilienne en sont pas encore unanimes à la Renaissance⁷⁰². Ainsi, Aurelio Lippo Brandolini, ne trouvant probablement pas l'explication d'Apulée convaincante, s'appuie sur Pline pour démontrer que l'arbre ne fait pas partie du genre des *citrus* (*non est ex arboribus citreis*).

Media. describit particulatim malum medicam quae assyria uocitatur. Haec frondes habet unedonis pomum austeri saporis sed odoratissimum quod alias non manditur ut ait plinius. Prodest contra uenena eius grana. Procures Partorum coquebant ut alitum meliorem redderent. Haec autem arbor non solum in italia non nascitur sed ne extra mediam quidem ullo loco, qua propter non est ex arboribus citreis ut uulgius grammaticorum putat. [BAV vat.lat. 2740, f. 42 r.-v.]

« *Media*. L'auteur décrit en détail le pommier de Médie qui est dit assyrien. Son feuillage est comme celui de l'arbousier, son fruit a une saveur acide mais il est très parfumé et d'ailleurs on ne le mange pas, comme dit Pline. Sa graine est utile contre le poison. La noblesse chez les Parthes le fait cuire pour avoir meilleure haleine. Cet arbre ne pousse pas en Italie mais, bien plus, il ne pousse nulle part ailleurs qu'en Médie. C'est pourquoi il ne fait pas partie du genre des *citrus*, contrairement à ce que pense le commun des grammairiens. »

Cette notice est entièrement issue de Pline (*H.N.* 12, 7, 1-2). Lippo Brandolini estime que l'arbre de Médie n'est pas un agrume d'après son acclimatation, qui est impossible hors du pays des Mèdes selon Pline. Le *uulgius grammaticorum* désigne Macrobie et ceux qui ont suivi sa leçon⁷⁰³. À Naples, dans l'académie réunie autour d'Antonio Beccadelli, où Brandolini acheva probablement sa formation d'humaniste, Macrobie ne semble pas avoir joui d'une grande

⁷⁰² Sur cette notice botanique de Virgile, sur ses obscurités et sur sa lecture à la Renaissance, voir C. CARUSO, *Adonis...op.cit.*, p. 13.

⁷⁰³ D'autres commentateurs suivent sans difficulté l'identification commune, c'est le cas d'Isidore de Séville (*Etym.* 17,7,8) et d'Huguccio de Pise (*Derivationes*, M 67, 5-7), qui ajoute aux commentaires du précédent le soupçon jeté par Apulée : *Item medica est quaedam arbor primum asportata a Medis unde et dicta est : hanc Greci cidromelam, Latini citrum vel citriam vocant quia eius folia et poma cedri odorem referant. Malum eius inimicum venenis et hoc est quod Virgilius [Georg. 2, 134] intelligi voluit cum tradat ex illo foveri animam. Hec arbor pene omni tempore plena est pomis partim maturis partim acerbis, partim adhuc in flore positus, quod in aliis arboribus rarum est, et dicunt quod re vera hec arbor est citrus, sed Apuleius [frg. 15] hoc negat.* »

considération si l'on en croit le dialogue *Antonius* de Pontano⁷⁰⁴. Toutefois, la tourbe des grammairiens à laquelle Brandolini s'oppose pourrait aussi en cacher de plus contemporains, puisque la majorité des commentateurs de la fin du *Quattrocento* identifient sans difficulté l'arbre de Médie à un arbre du genre citrus.

Si Cristoforo Landino cite Pline sans se risquer à aucune identification moderne, Antonio Mancinelli complète la citation de l'*Histoire naturelle* par une autre tirée des *Saturnales* de Macrobie dans le but de prouver que la *malus medica* est bien un arbre du genre citrus :

Malus assyria. [...] Macrobius uero libro tertio Saturnalium capite de nuce pinea sic ait <Sat. 3,19,2-5>:

Quod autem ait idem Cloatius citreum et ipsum Persicum malum est secundum Virgilium <Georg. 2,127> :

Felicis mali [...].

Et ut nemo dubitet haec de citreo dixisse Virgilium, accipite quae Appius [sic] in libro de siluestribus arboribus dicat : » Citrea item malus et Persica, altera generatur in Italia, et in Media altera. » Et paulo post de citreo loquens ait: » Est autem odoratissimum, ex quo interiectum uesti tineas necat. Fertur etiam venenis contrarium, quod tritum cum vino purgatione virium suarum bibentes servat. Generantur autem in Perside omni tempore mala citrea: alia enim praecarpuntur, alia interim maturescunt. » Vides hic et citreum nominari et omnia signa poni quae de eo Virgilius dixit, licet nomen citrei ille non dixerit.

Haec Macrobius.⁷⁰⁵

« *Malus assyria*. [...] Macrobe, dans le troisième livre des *Saturnales*, au chapitre sur la pomme de pin, dit ceci :

Cloatius dit en outre que le cédrat est aussi un pommier persique selon Virgile :

[...].

Et pour que personne ne doute que Virgile parlait bien du cédratier, écoutez donc ce que déclare Oppius dans son livre sur les arbres forestiers : 'le cédratier est aussi un pommier persique, certains individus naissent en Italie, d'autres en Médie.' Et peu après, en parlant du cédratier, il dit : 'Il est très parfumé, c'est pourquoi, disposé parmi les vêtements, il tue les mites. On rapporte également qu'il guérit du poison, parce que, mêlé au vin, par la purgation propore à ses vertus, il préserve ceux qui en boivent. En Perse, il porte du fruit en toute saison, certains des fruits se cueillent précocement pendant que d'autres mûrissent.' On voit bien ici qu'il nomme le cédratier et donne tous les signes d'après lesquels Virgile décrit cet arbre, quoiqu'il ne donnât pas le nom du cédratier.

Voilà ce que dit Macrobe. »

Ermolao Barbaro pointe un autre argument en défaveur de l'identification du pommier de Médie au citrus.

[...] Apuleius negavit eandem esse malum assyriam siue medicam quae Citrus ; quia Citrus exiguum esset genus arboris. Medica uero, ut Maro scripsit, ingens.⁷⁰⁶

⁷⁰⁴ Voir C. CARUSO, *Adonis*, op. cit., p. 10.

⁷⁰⁵ VIRGILE, *Opera*, 1499, op. cit., f. lxiii. Les commentaires de Landino et de Mancinelli sont à la même page.

⁷⁰⁶ E. BARBARO, *In hoc volumine haec continentur*. [...] *In Dioscoridem ab Hermolao Barbaro tralatum annotamenta*, Venise, 1516, f. 25 v. (1,176).

« [...] Apulée nia que le pommier d'Assyrie ou de Médie fût la même chose que le cédratier au motif que le cédratier était un arbre de taille modeste. Le pommier de Médie quant à lui, comme l'écrit Virgile, est immense. »

L'humaniste attribue cet argument à Apulée, quoiqu'il n'y ait pas à ma connaissance d'autre mention du *De arboribus* que celle de Servius, où l'argument est tout différent, comme nous l'avons vu. Peut-être Ermolao Barbaro a-t-il complété d'une considération personnelle un argument qu'il ne trouvait pas satisfaisant en lui-même.

Les légères incohérences de la description virgilienne ont pu faire dire que le poète antique n'avait jamais vu l'arbre qu'il décrivait, ce qui est vraisemblable au regard des difficultés d'acclimatation que Pline laisse entrevoir⁷⁰⁷. Mais à la Renaissance, les auteurs de commentaires passent généralement à Virgile ses imprécisions et ne laissent pas planer le doute sur l'identité de l'arbre de Médie : ils y reconnaissent les agrumes désormais bien acclimatés dans la plupart des régions d'Italie. Ont-ils voulu, du reste, pousser leur acribie botanique jusqu'à reconnaître la variété de cet arbre ou se sont-ils satisfaits d'en avoir identifié le genre ? Les humanistes se sont-ils demandé si l'arbre de Médie était un oranger, un citronnier ou un cédratier ? Ne se doutaient-ils pas que le premier au moins n'était parvenu en Italie que par l'entremise des Arabes de Sicile ou de Palestine ? Nous serions tenté de répondre par la négative à considérer le commentaire du passage de Virgile par Pomponio Leto, qui identifie sans ambages l'arbre décrit par Virgile à l'oranger⁷⁰⁸.

Media. Nunc dicit de malo medico, id est melangulo. Ex Theophrasto et Plinio. Malus Medica, siue Persica siue Assyria, folia habet pene ut portulaca⁷⁰⁹ et aculeos ut pyrus aut spina. Pomum alias non manditur, sed odoratissimum est. Folia inter uestes posita teredines arcent. Vtile pomum est, cum quis potionem hauserit, ad nares admoueri, ut nauseam comprimat. Caro commanducata suauem facit halitum. Semen detractum uere seritur in areas, inde ad riguum, molle ac tenue transfertur solum. Poma arbor omni tempore fert, aliis subnascentibus, aliis maturescentibus. Grana huius mali Parthorum reges decoquunt in esculentis. Probus ait appellari rhododaphnen hanc arborem : nec mirum. nam aspectu et foliis similis est lauro. haec aliter dicitur malus citria, et malus assyria..⁷¹⁰

⁷⁰⁷ C. CARUSO, *Adonis*, op. cit., p. 13.

⁷⁰⁸ Della Porta, à la fin du XVI^e siècle, estimait encore nécessaire de détromper ses contemporains sur le fait que l'arbre décrit par Virgile pût être l'oranger (G. DELLA PORTA, *Villae*, Francfort, Claudius Marinius et Ioannes Aubrius, 1592, p. 268). Il l'identifiait clairement lui-même au cédratier (*ibid.* p. 259).

⁷⁰⁹ Littéralement, le pourpier. Or, si la comparaison de l'oranger et du laurier semble à certains peu pertinente (C. CARUSO, *Adonis*, op. cit., p. 13), il semble hors de propos de comparer les feuilles de l'oranger à celle du pourpier. Cette comparaison ne pose pas de difficulté à Pomponio Leto, qui l'établit sur la foi de Théophraste. *andrachne* désigne en effet, en grec, le pourpier. C'est ainsi que le traduira Théodore Gaza. C'est à Pietro Andrea Matthioli, qui s'interrogeait fort justement sur la raison qui avait poussé Théophraste à comparer les feuilles des agrumes au pourpier, que l'on doit d'avoir rétabli la clarté sur cette confusion en se fondant sur le chapitre 40 du livre 13 de l'*Histoire Naturelle* de Pline (voir P. A. MATTHIOLI, *I discorsi di M. Pietro Andrea Matthioli [...] nelli sei libri di Pedacio Dioscoride*, Venise, Vincenzo Malgrisi, 1568, p. 268) : *Andrachlen omnes fere Graecis porcillacae nomine interpretantur, cum sit herba et andrachne uocetur unius litterae diuersitate. cetero andrachle est siluestris arbor neque in planis nascens, similis unedoni, folio tantum minore et numquam decidente, cortice non scabro quidem, sed qui circumgelatus uideri possit: tam tristis aspectus est.* [H.N. 13,40,120].

⁷¹⁰ G. P. LETO, *Julii Pomponii Sabini, In omnia, quae quidem extant, P. Vergilii Maronis opera commentarii*, J. Oporinus (éd.), Basileae, 1544, p. 131

« Media. Maintenant, il parle du pommier de Médie, c'est-à-dire de l'oranger, d'après Théophraste et Pline. Le pommier de Médie ou de Perse ou d'Assyrie a des feuilles à peu près semblables à celle du pourpier et des épines comme le poirier ou comme le prunellier. Le fruit d'ailleurs ne se mange pas mais il est très parfumé. Les feuilles déposées parmi les vêtements éloignent les teignes. Il est utile, lorsqu'on prend un médicament, de l'appliquer près des narines afin d'éviter la nausée. La pulpe bien mâchée rend l'haleine agréable. La graine tirée du fruit se plante dans un carré au printemps puis on le transplante dans un sol humide, léger et fin. L'arbre porte des fruits en toute saisons, certains sont encore verts, d'autres mûrs. Les rois des Parthes cuisent la graine de ce fruit dans leurs aliments. Probus dit que cet arbre s'appelle rhododaphne [laurier-rose]. Ce n'est pas étonnant : par son aspect et par ses feuilles, il est semblable au laurier. Certains appellent cet arbre 'citria' et arbre d'Assyrie. »

Pomponio Leto s'appuie en outre sur le commentaire attribué à Valerius Probus pour confirmer la comparaison de Virgile entre l'arbre de Médie et le laurier.

La notice botanique que Pontano inscrit au tout début du *De hortis Hesperidum* pour décrire l'arbre dont il sera question laisse entrevoir la volonté de l'humaniste d'étendre la comparaison de Virgile, soit pour la justifier, soit pour la préciser.

<i>Orbe etenim hesperio niasique ad litora quondam</i>	
<i>Oceani auriferis primum sese extulit hortis</i>	
<i>Citrius, arboreae referens praeconia palmae.</i>	55
<i>Illi perpetuus frondis decor, inter opacum</i>	
<i>Albescunt nitidi flores nemus, atque ita late</i>	
<i>Spirat odoratus Zephyris felicibus aer;</i>	
<i>Ipsa quidem lauro foliisque et cortice et ipso</i>	
<i>Stipite tum similis, tum frondescente iuventa,</i>	60
<i>At cono inferior ramisque valentibus impar,</i>	
<i>Nam florum longe candore et odoribus anteit.</i>	
<i>Quin gravida e ramis, triplici distincta colore,</i>	
<i>Mala nitent virides primum referentia frondes;</i>	
<i>Hinc rutilant fulvoque micant matura metallo,</i>	65
<i>Flore novo semper, semper quoque foetibus aucta,</i>	
<i>Perpetuum Veneris monumentum at triste dolorum.</i>	[Hesp. 1,53-67] ⁷¹¹

« Car au ponant, jadis, auprès de ces rivages où l'océan reçoit le fleuve Sénégal, dans un jardin planté d'arbres aux fruits dorés, l'oranger s'éleva pour la première fois : il emporta la palme sur tous autres les arbres. Son feuillage est doué de grâce perpétuelle, la splendeur de ses fleurs, dans un bois ombragé, révèle sa blancheur et ainsi, jusqu'au loin, sous les zéphyrus féconds, souffle un air parfumé. Il est vrai que cet arbre est semblable au laurier au regard de ses feuilles ainsi qu'à son écorce, sans oublier son tronc – par sa jeunesse, aussi, au buissonnant feuillage. Mais la cime est plus basse et ses ramées son douées d'une moindre vigueur. C'est que sa fleur l'emporte en blancheur et parfums. Mais parlons des fruits lourds, distincts en trois couleurs, qui brillent sur les branches, ces fruits verts qui d'abord rappellent le feuillage puis gagnent en éclat et brillent, une fois mûrs, d'un fauve métallique. D'une nouvelle fleur il s'augmente toujours, toujours d'un nouveau fruit : monument permanent, encore que bien triste, des chagrins de Vénus. »

Cette présentation de l'oranger déploie pour la première fois les thématiques et les champs lexicaux qui marqueront l'ensemble du poème. De la même façon que Pontano usait de

⁷¹¹ *litora quondam* : Virg. Aen. 9,710 (litore, etc.) en clausule. *Perpetuus frondis decor* : cf. Lact. Phoen. 10 (*perpetuae frondis honore*). *Inter opacum* : Virg. Aen. 8,107, en clausule. *Albescunt [...] late* : cf. Sil. Ital. Pun. 14, 361 (*Albescit [...] late*). *atque ita late* : Ov. Epist. 10,27. *Zephyris felicibus* : Virg. Aen. 3, 120. *et ipso* en clausule : Lucr. rer. nat. 3,554 ; Virg. Aen. 12,254 ; Ov. Epist. 6,137, Met. 8,494 ; Manil. Astr. 4,65. *triplici et distincta colore / metallo* : cf. Virg. Ecl. 8,73 (*triplici diuersa colore*). *Hinc rutilant fulvoque micant matura metallo* : cf. Ennod. carm. 2,129,3 (*Nam rutilant fuluum Violae de luce metallum*).

métaphores pour suppléer à l'insuffisance du vocabulaire latin critique dans la description des synalèphes et hiatus métriques⁷¹², il emprunte à l'agonistique pour cet essai *ante litteram* d'analyse comparative entre l'oranger et le laurier : *arborae referens praeconia palmae*. La comparaison didactique de Virgile devient un *paragone* chez Pontano. L'oranger représente la nouvelle poésie qui adopte vis-à-vis du laurier le rôle d'un émule, il lui est inférieur sous certains aspects mais supérieur par d'autres : *Nam florum longe candore et odoribus anteit*. Pontano insiste sur les traits de détail qui caractérisent l'oranger alors que Virgile n'évoquait que son port ou son apparence générale (*faciem*), qu'il disait semblable au laurier. L'oranger ressemble au laurier par les feuilles, par l'écorce et par la forme du tronc mais aussi parce que son feuillage est persistant (*Hesp.* 1,59-60). Pontano dit aussi en quoi l'oranger se distingue du laurier (*Hesp.* 1,61). La supériorité de l'oranger (qui n'est plus, comme chez Virgile, une simple différence) tient à sa fleur, qui conserve longuement sa blancheur (*Hesp.* 1,62, cf. Virg. *Georg.* 2,134) et diffuse généreusement son parfum dans le zéphyr (*Hesp.* 1,62, cf. Virg. *Georg.* 2,132). La comparaison entre l'oranger et le laurier devient chez Pontano prétexte à l'émulation entre l'humaniste et le poète antique et cette émulation n'est pas seulement poétique mais elle touche aussi à la clarté et à l'achèvement que réclame l'exposé de la science dans le genre didactique.

À partir du vers 163, Pontano surenchérit et, pour compléter sa notice botanique, il ne se contente pas de suivre Virgile mais met à profit ce que les auteurs antiques ont dit des arbres de ce genre : ils portent des fruits verts et mûrs à la fois et ces fruits naissent sur un arbre toujours en fleurs, comme ceux des vergers d'Alcinoos⁷¹³. C'est d'abord Théophraste qui en fit la constatation (*Hist. plant.* 4, 4, 3) : φέρει δὲ τὰ μῆλα πᾶσαν ὥραν· τὰ μὲν γὰρ ἀθήρηται τὰ δὲ ἀνθεῖ τὰ δὲ ἐκπέττει⁷¹⁴. Selon Pontano, la triple couleur des fruits, dont certains se confondent avec le feuillage, dont d'autres roussissent et brillent une fois mûrs d'un éclat fauve, rappelle également les trois états simultanés du fruit selon Pline (*Hist. nat.* 12, 7, 15) : *arbor ipsa omnibus horis pomifera est, aliis cadentibus, aliis maturescentibus, aliis uero subnascentibus*.⁷¹⁵ Palladius mettra en relation cette abondance avec la bonne santé de l'arbre dans les climats qui lui sont propices (*rust.* 4,10,16) :

Per gradus quosdam sibi semper poma succedere, cum maturis se acerba substituant, acerborum uero aetatem florentia consequantur, orbem quemdam continuaefecunditatis sibi ministrante natura.

⁷¹² M. DERAMAIX, « *Tamquam in acie...* op.cit.. »

⁷¹³ Cette production permanente des agrumes a pu faire penser aux arbres fruitiers des jardins d'Alcinoos (Hom. *Od.* 7, 112-26). C'est l'avis de Carlo Caruso (C. CARUSO, *Adonis, op. cit.*, p. 18 ; voir également p. 17 pour une liste des occurrences de cette caractéristique du cédratier).

⁷¹⁴ « L'arbre porte du fruit en toute saison, les uns sont verts, d'autres en fleurs, d'autres déjà mûrs. »

⁷¹⁵ « Cet arbre porte du fruit en toute saison, les uns sont prêts à tomber, d'autres mûrissent, d'autres sont encore verts. »

« Comme par degré, les fruits s'y succèdent sans cesse puisque les fruits verts se substituent aux fruits mûrs tandis que ceux qui sont en fleurs succèdent à la saison des fruits verts, parce que la nature se dote elle-même d'une sorte de circuit de fécondité ininterrompue. »

Macrobe (*Sat.* 3,19,5) et Servius (*in Georg.* 2,127), que nous avons cités, rappelaient également cette faculté étonnante du cédratier, comme le fera Isidore de Séville (*etym.* 17,7,8) :

Haec arbor omni pene tempore plena est pomis, quae in ea partim matura, partim acerba, partim adhuc in flore sunt posita, quod in ceteris arborum rarum est.

Cet arbre est presque à toute saison couvert de fruits, qui sont répartis sur ses branches et sont les uns mûrs, d'autres verts, d'autres en fleur, ce qui est rare chez les autres arbres.

En quelques vers, Pontano s'est donc efforcé de réconcilier l'allusion virgilienne avec les descriptions des naturalistes, de faire de l'oranger un tableau plus complet et, surtout, de peindre les traits qui font de lui un arbre tout désigné pour l'usage d'agrément. L'agrumiculture de Pontano ne fait pas le départ entre la rigueur taxonomique et la volonté de donner aux agrumes une identité littéraire. Il n'est pas certain que l'auteur du *De hortis Hesperidum* ait clairement entrevu que l'arbre dont parlait Virgile ou Pline n'était pas un oranger. Mais il ne pouvait ignorer que la réalité présentée sous une forme unique par les auteurs de l'Antiquité se déclinait sous ses yeux en variétés bien distinctes. C'est pourquoi il tenta, dans le *De hortis Hesperidum*, tout en distinguant précisément chacune des variétés, de définir néanmoins les contours d'un genre qui, au *Quattrocento*, restait encore à nommer.

Le genre

Si chacun des agrumes dispose au *Quattrocento* d'un nom qui lui est propre et en usage depuis plusieurs siècles, pour définir les arbres du genre citrus dans leur ensemble les contemporains de Pontano adoptent différentes solutions. Lorsqu'ils se trouvent en présence d'agrumes, les auteurs d'expression italique ont l'habitude depuis Boccace d'en citer les trois variétés principales. Ainsi font, par exemple, Francesco Bandini, en 1476 (« aranci, cetri, limoni et simili frutti »⁷¹⁶) puis, au début du XVI^e siècle, Camillo Porzio (« cetrangoli, cedri, limoncelli »⁷¹⁷) ou Leandro Alberti (« naranzi, limoni et cedri »⁷¹⁸) comme une infinité d'autres.

⁷¹⁶ C. PORZIO, *Relazione del regno di Napoli al Marchese di Mondesciar, Vicerè di Napoli*, Naples, Officina Tipografica, 1839, p. 10.

⁷¹⁷ P. O. KRISTELLER, « An Unpublished Description of Naples by Francesco Bandini », dans *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1984, vol. 1, p. 408.

⁷¹⁸ L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, Bologne, Anselmo Giaccarelli, 1550, p. 356.

Pour les auteurs d'expression latine, la complication ne survient qu'à la Renaissance. Ainsi, au XII^e siècle, un auteur comme Ugo Falcando n'a aucun mal à parler de *citros*, de *lumias* ou d'*arengias*⁷¹⁹, désignant le genre en nommant toutes ses variétés, à l'instar des auteurs en langue vulgaire. Dans son *Opus Pandectarum*, Matteo Silvatico évoque de la même façon les quatre variétés d'agrumes connues de lui : *citrum*, *citrangulum*, *limon* et *lima*. Il appelle ces arbres *ex specibus pomorum citrinorum*. Mais il n'est pas suffisamment à l'aise avec cette expression pour l'employer comme taxon du genre ainsi désigné, qu'il décrit à l'article de la plus connue de ses variétés, le citronnier : *limon*⁷²⁰. Se conformant à l'usage de Palladius et comme celui-ci ne faisait pas de distinction entre les variétés, n'en connaissant peut-être qu'une seule, Pietro de' Crescenzi donne à *citrum* une signification générique et non celle d'un arbre en particulier. Mais comme le dit Giorgio Gallesio :

« Le citrus est proprement le nom d'une espèce ; il est en conséquence insuffisant pour exprimer le genre, qui en comprend plusieurs autres, et qui le comprend lui-même. »⁷²¹

L'emploi du mot *citrum* pour désigner le genre empêche de distinguer entre elles les variétés peu ou pas connues des Anciens. De surcroît, la volonté des humanistes de se conformer à leur usage leur interdit les emprunts à la langue vulgaire : *citrangulum*, *arengia*, *melangulum*, etc. Pour exprimer ce genre divisé dès cette époque en au moins quatre variétés qui ne devaient cesser à l'avenir de se subdiviser encore, ils n'ont à leur disposition que les variantes du mot *citrus* qu'avaient employées Pline et Palladius : *citreus*, *citrus*, *citrius*, etc. Pour nommer le genre, Brandolini comme Mancinelli parlent ainsi d'*arbores citreae*.⁷²²

Dans le *De horticis Hesperidum*, Pontano fait preuve d'une finesse particulière en matière d'invention lexicale. Il propose deux solutions pour désigner ce que nous appelons aujourd'hui les agrumes. Dans le premier livre du poème, au vers 38, il invente un mot formé selon les règles de composition latines : *citrigenum*. Dans le contexte de son emploi, ce mot peut être soit un adjectif créé sur le patron d'*indigenus* ou bien un substantif du type *Graiugenus*⁷²³, comme il arrive à Virgile d'en utiliser.

Mais l'invention la plus intéressante se trouve au second livre, au vers 4. Pontano ne craint pas d'utiliser un mot absent aujourd'hui de nos dictionnaires de latin classique : *acrumen genus*. Ce mot bas-latin était utilisé par les médecins de l'école de Salerne (dans le *Liber de victus ratione* de Constantio Africano et dans l'*Opus pandectarum* de Matteo Silvatico) dans le sens

⁷¹⁹ U. FALCANDO, *De rebus gestis in Siciliae regno*, Paris, Mathurin Dupuis, 1550, p. 13.

⁷²⁰ M. SILVATICO, *Opus Pandectarum*, Venise, Luceantonio Junta, 1540, f. 134 v. (chap. 504, voce « limon »).

⁷²¹ G. GALLESIO, *Traité du Citrus*, Paris, Louis Fantin, 1811, Préface, p. xvi, n. 1.

⁷²² L. BRANDOLINI, in *Georg.* 1,127, voir *supra*, p. 223, n. 693, « ex arboribus citreis » ; de même, A. MANCINELLI (in *Ecl.* 7,6), « arboribus citreis ».

⁷²³ Verg. *Aen.* 8, 127.

d'*acrimonia*. Au Moyen-Âge, le mot *acrumen* désigne les fruits ou les légumes au goût âcre et, à Paris, au XII^e siècle, les vendeurs d'*acrumina* sont des marchands d'aulx et d'oignons⁷²⁴. Mais ce mot n'avait jamais été utilisé pour désigner le genre des agrumes. En vulgaire, Dante utilisait son calque au sens d'acidité (*Parad.* 17, 117) : « A molte fia savor di forte agrume. » Les premières attestations enregistrées du mot italien « agrume » pour désigner les arbres du genre citrus se trouvent dans des textes non publiés de l'agronome Gianvettorio Sodernini (1526-1597)⁷²⁵ ou encore dans le *Galateo* (8 et 24) de Giovanni della Casa (1503-1556)⁷²⁶. En vérité, on trouve les premières attestations du mot en dialecte sicilien, chez Antonio Venuto :

« Hor per dare principio a la decta materia et indurte nel modo che hai de tenere, per ordine de alphabeto diremo d'arboro in arboro et si diremo A, agrome. Li agromi son quactro : arangio, cetro, lomie et Scombo. »⁷²⁷

« Maintenant, pour entamer notre matière et pour t'instruire sur la façon de bien tenir ton domaine, je procéderai d'arbre en arbre par ordre alphabétique et, ainsi, je passe tout de suite à A : agrume. Il y a quatre variétés d'agrumes : l'oranger, le cédratier, le citronnier, et le scombo⁷²⁸. »

Le terme « agrome » tel qu'employé par Venuto est vraisemblablement un héritage du passé musulman de la Sicile, où les Aghlabides avaient importé les premières plantations étendues d'agrumes en Occident. En effet, les agronomes arabes désignaient le fruit d'après son goût caractéristique et ils avaient pris pour habitude de classer les agrumes sous la dénomination d'arbres « à fruits aigres » : « dawât al-khulûl » ou « hâmidhat »⁷²⁹. Giorgio Gallesio, qui fut l'introducteur du mot « agrume » en français et défendit son usage, fit l'hypothèse que ce mot avait été emprunté, en italien, à la langue arabe⁷³⁰. Son pendant latin n'est utilisé que par Johann Christoph Volkamer au XVIII^e siècle : *acruminum hoc genus*⁷³¹. Mais à en juger d'après l'emploi de Venuto, l'usage du mot agrume devait déjà être étendu en langue vulgaire à la fin du *Quattrocento*. Bien conscient des difficultés lexicales qui s'opposaient à l'expression du genre et de toutes ses espèces (ces difficultés que mettaient encore en avant Giorgio Gallesio trois siècles plus tard), Pontano n'a pas hésité à enrichir son latin en donnant par dérivation sémantique au mot bas-latin *acrumen* le sens du mot vulgaire « agrume ». Ce faisant, il créait

⁷²⁴ DU CANGE et al., *Glossarium mediae et infimae latinatis*, editio nova aucta plurimis verbis aliquorum scriptorum, L. Favre, Niort, t. 1, 1883-1887, p. 062, col. a-b.

⁷²⁵ S. BATTAGLIA, *Grande dizionario della lingua italiana*, Turin, Utet, 1961-2004, *ad loc.*

⁷²⁶ M. CORTELAZZO, P. ZOLLI, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 1999² [1979-1988], *ad loc.*

⁷²⁷ R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto: edizione diplomatico-interpretativa*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2008, p. 7.

⁷²⁸ Pour cette dernière variété, difficile à identifier, voir *infra*, p. 246.

⁷²⁹ M. EL FAÏZ, « Les agrumes dans les jardins et vergers de l'occident musulman (VIIIe-XIVe siècles) », dans A. Tagliolini et M. Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi: gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 117.

⁷³⁰ G. GALLESIO, *Traité du Citrus*, op. cit., Préface, p. xvi, n. 1.

⁷³¹ J. C. VOLKAMER, *Nurnbergische Hesperides*, Nuremberg, Volkamer, 1708, p. 148.

la première attestation au sens générique moderne de ce mot dont l'emploi était destiné à se généraliser en italien puis en français.

Les variétés

Au sein de cet *acrumen genus*, Pontano distingue trois espèces d'arbres : la *citrius*, la *citrus* et la *limon*. À la première de ces espèces le livre 1 du *De hortis Hesperidum* est entièrement consacré, tandis que le second livre décrit la culture de la *citrus* et de la *limon*. L'identification de ces agrumes n'est pas aisée et a donné lieu dès le XVI^e siècle à certaines confusions. Il est ainsi de coutume, encore aujourd'hui dans la littérature critique, de considérer par raccourci que le *De cultu citriorum* traite de la culture du cédratier⁷³². On peut regretter que ce qui fait justement la valeur du poème face à ses prédécesseurs antiques, c'est-à-dire la reconnaissance d'une réalité plurielle qui transforma sous les yeux de l'auteur le paysage agraire italien, n'ait pas été servie par les distinctions précises que Pontano s'efforça pourtant d'opérer en matière de lexique et par la description des différences d'usages et de morphologie entre les espèces d'agrumes.

Une première identification des différentes espèces nommées dans le *De hortis Hesperidum* fut menée à bien par Luigi Savastano en 1902. L'agronome et amateur de Belles Lettres indiquait que la première d'entre elles en importance, cette *citrius* à laquelle Pontano a dévolu le livre 1, était l'oranger amer ou bigaradier, *Citrus uulgaris* Risso.⁷³³ Première en importance (*utpote apud nos uulgarius et magis obuium*, disait della Porta⁷³⁴), cette espèce était aussi pour Antonio Venuto la première en distinction : « Lo arangio e cosa manifesta essire el re principe et signore de tucti arbori »⁷³⁵. Nous pouvons appuyer l'identification *ex abrupto* de Savastano par plusieurs considérations. Tout d'abord, Pontano attribue à la *citrius* les caractères des agrumes en général : ses feuilles sont persistantes (*Hesp.* 1, 54 ; 91; 2, 185-186), leurs branches sont épineuses (1, 57), ils donnent du fruit en même temps qu'ils portent des fleurs (1, 67). Il s'agit des traits génériques mis en avant dès la description de l'arbre et sa comparaison avec le laurier dans le *De hortis Hesperidum*. Mais dès cette comparaison, Pontano donne à la *citrius* les traits particuliers de son espèce : une fois mûrs, les fruits prennent une couleur fauve (*Hesp.*

⁷³² Carlo Caruso a tenu un compte précis de ces omissions dans la littérature critique (C. CARUSO, *Adonis*, op. cit., p. 118-119).

⁷³³ L. SAVASTANO, « Contributo allo studio critico degli Scrittori agrari italiani. - Giovanni Joviano Pontano agrumicoltore, Antonio Venuto e Gregorio del Corno », *Annali della Reale Stazione Sperimentale di agrumicoltura e frutticoltura Acireale*, vol. 6, 1922, p. 79-80.

⁷³⁴ « Chez nous [*scil.* à Naples] cette espèce est répandue et on la voit partout. » G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 267. Sur l'étendue des plantations d'orangers en pleine à Naples, voir infra, p. 302 sq.

⁷³⁵ « Il est bien évident que l'oranger est le seigneur et roi de tous les arbres. » R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, op.cit., p. 7.

1, 63-65). Quoique l'adjectif *fuluus* désigne en latin un spectre de couleurs allant du verdâtre au roux et qu'il soit employé, avec *metallum*, pour évoquer la couleur de l'or, le verbe *rutilo* contribue à donner l'idée d'une couleur rougeâtre⁷³⁶ que ne prennent jamais les citrons ou les cédrats. Ajoutons que Giambattista della Porta, qui pour ne rien arranger appelle l'oranger *citrus*, décrit le fruit de cette façon :

*Mala sunt rotunda triplici colore distincta, uiridia primum frondes referentia, demum rutilant, matura fuluo nitent metallo, [...].*⁷³⁷

« Les fruits sont ronds et montrent trois couleurs distinctes : verts, ils rappellent d'abord le feuillage, ils rougissent tout juste, ils brillent à maturité d'un éclat fauve [...]. »

Il s'agit des termes mêmes que Pontano emploie pour décrire la *citrius* (cf. *Hesp.* 1, 63-64).

Les fleurs de la *citrius* sont entièrement blanches (*Hesp.* 1, 57; 98-99) et sont pourvues d'étamines dorées (*Hesp.* 2, 187). Ce point distingue nettement l'oranger, dont les fleurs sont toujours blanches, du cédratier, dont les fleurs sont maculées de pourpre, comme nous le verrons bientôt. Mais Pontano indique surtout que les fleurs de la *citrius* sont très parfumées, plus que ne le sont les feuilles et les fruits qui, au contraire, sont pour la *citrus* le siège des parfums. Pour Michele Geremicca, les fleurs d'oranger ont plus de parfum que celles des autres agrumes et c'est à elle que l'on doit les nombreuses descriptions des parfums qui, deux fois l'an, embaument l'air dans la ville de Naples⁷³⁸. Giambattista della Porta décrit ainsi la fleur de l'oranger :

*Flos albus, medio auro interlitus, odoratissime inter id genus acria mala late spirat, auidissime ab uigentariis quaeritur ad uaria odoramenta paranda.*⁷³⁹

« La fleur est blanche, le centre taché d'or, et c'est elle parmi cette espèce aux fruits acides qui parfume l'air le plus intensément et qui est le plus activement recherchée par les parfumeurs pour préparer diverses fragrances. »

C'est des fleurs de la *citrius* que Pontano décrit la cueillette dans le but d'en faire une eau florale :

*Interea florum nimbus cadit, et fragrantem
Ad praedam coniux, ad praedam nata generque
Surgit laeta toris et flore exultat honesto,
Quem lectum liquat ac thalamos inodorat, amorumque
Ipsa viri memor et vestes intingit et ora. [Hesp. 1, 434-438]*

⁷³⁶ Ainsi, Porph. *Hor Carm* 4, 2, 59 : *fuluus [...]* uidetur de rufo atque uiridi mixtus in aliis plus uiridis, in aliis plus rufi habere et Servius *Aen* 4 261 : *id est rufus*. Voir TLL, vol. 6, pars prima, col. 1533-1534, *fuluus*, et en particulier col. 1534, l. 51-54, pour l'emploi de *fuluus* avec *metallum pro auro*. Nous ne pouvons cacher ici que, en commentant le vers 408 du 4^e chant des *Géorgiques*, Pontano disait à ses élèves : *Fuluus color subuiridis*, voir A. IACONO, *Uno studente, op. cit.*, p. 95.

⁷³⁷ G. DELLA PORTA, *Villae, op. cit.*, p. 268. L'identification de la *citrus* à l'oranger chez Della Porta est hors de doute puisqu'il en donne la traduction en langue vulgaire : *Vulgus narantium uocat*, p. 267 et *Neapoli Citrangulo dicunt*, p. 268.

⁷³⁸ M. GEREMICCA, « Note storica sugli agrumi che si coltivavano a Napoli nei secoli XVI e XVII », *Bollettino Orto botanico Napoli*, vol. 3, 1913, p. 331.

⁷³⁹ G. DELLA PORTA, *Villae, op. cit.*, p. 268.

« Il choit pendant ce temps une nuée de fleurs. Mon épouse se lève et ma fille et mon gendre se lèvent des litières, pour saisir ce butin, ce butin parfumé. Mon épouse joyeuse pour cette noble fleur est prise d'enthousiasme. Une fois ramassée, elle en fait une essence et parfume les lits au souvenir d'amour que son époux lui laisse et elle se parfume l'habit et le visage. »

Selon Michele Geremicca, l'eau de fleurs d'oranger était très célèbre à Naples et son usage très répandu. Parmi les divers usages qu'on en faisait, il cite : « profumare la persona, le vesti »⁷⁴⁰. Giovanni Battista Ferrari donne la recette de l'« acqua d'arancio »⁷⁴¹.

Enfin, ce qui permet d'identifier certainement la *citrius* à l'oranger, c'est la double saveur que peuvent avoir ses fruits, tantôt acides et tantôt plus doux :

*Est vero et duplex citrii genus, et quod amores
Iucundos referat dulces et Adonidis ignes,
(Sic placitum Veneri) dulce hoc; quodque acre dolores
Et tristes luctus et lamentabile funus
Sorte refert, suus ut lacrimis ne desiit amaror. [Hesp. 1,336-340]*

« Mais l'orange est aussi d'une double nature. Et certaines rappellent les joyeuses amours et la suave brûlure d'Adonis. Comme il plut à Vénus, il s'agit d'un fruit doux. Et d'autres sont acides, qui rappellent par le sort, les douleurs, le pénible chagrin et la mort lamentable, afin que leur aigreur ne manque pas de larmes. »

Cet *aition* inventé par Pontano répond à une attente en cette fin de *Quattrocento*, qui était sur le point de connaître l'orange douce (*citrus sinensis*) mais ne la connaissait pas encore et goûtait plutôt les oranges quand elles n'étaient pas trop acides. Antonio Venuto enseigne ainsi de plonger les graines de l'oranger dans du miel pour rendre les fruits de l'arbre plus doux, il enseigne également comment reconnaître à son écorce un oranger à fruits acides et un oranger à fruits doux⁷⁴². Luigi Savastano et Michiele Geremicca soulignent tous deux qu'il existe une variété du bigaradier (*citrus uulgaris* Ris.) dont les fruits sont modérément acides (*citrus uulgaris dulcis* Ris.)⁷⁴³. Il existait à cette époque des orangers aux fruits peu acides en Sicile, que Calabrese appelle *arancio vaniglia*⁷⁴⁴. Henri Bresc a découvert aux archives de Palerme un document daté du 9 août 1487 attestant que, dans le jardin de Fredericus de Abbatellis à la Guadagna, il y avait certains orangers doux : *arangiis dulcibus*⁷⁴⁵. Giambattista della Porta, qui devait connaître la *citrus sinensis*, corrige l'expression *duplex genus* de Pontano :

⁷⁴⁰ M. GEREMICCA, « Note storiche », *op. cit.*, p. 332.

⁷⁴¹ G. B. FERRARI, *Hesperides sive de malorum aureorum cultura et usu libri quatuor*, Rome, Hermann Scheus, 1646, p. 467-468.

⁷⁴² R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, *op. cit.*, p. 11.

⁷⁴³ « Più comune in quel tempo era la varietà acre del cetrangolo, dal frutto più rosso, di odore acutissimo, e di un amaro più forte della varietà dolce ; questa invece presentava un colore più vicino al giallo. » (M. GEREMICCA, « Note storiche », *op. cit.*, p. 323 ; voir aussi L. SAVASTANO, « Scrittori agrari », *op. cit.*, p. 79).

⁷⁴⁴ F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, Palerme, L'epos, 2004, p. 103.

⁷⁴⁵ H. BRESCH, « Les Jardins de Palerme », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age-Temps modernes*, n° 84-1, 1972, p. 73, n. 1. Pour le document cité : ASPNP Armano di Munda, 1623, 9 août 1487.

*Huius triplex genus, unum dulce, alterum acre, tertium ab utroque commistum, ut medii saporis inter acrem et dulcem.*⁷⁴⁶

« Son genre est triple, l'un est sucré, l'autre acide, le troisième, mêlé des deux autres, de sorte que pour la saveur il est entre l'acide et le sucré. »

Della Porta désigne les deux variétés de bigaradiers dont il vient d'être question. Quant à la variété douce, il s'agit probablement de la *citrus sinensis*, rapportée des Indes par les navigateurs portugais et introduite au cours du XVI^e siècle en Italie. Pietro Andrea Matthioli, dans son commentaire de Dioscoride, dit en substance la même chose :

« La polpa e il succhio, di cui sono copiosamente pieni, non è in tutti gl'Aranci d'un medesimo sapore, imperò che in alcuni è dolce, in altri brusco, et in altri vinoso, et partecipe del dolce, et del'acetoso. »⁷⁴⁷

« La pulpe et le suc, dont ils sont remplis en abondance, n'ont pas le même goût chez tous les orangers puisque chez certains ils sont doux, chez d'autres, vifs, chez d'autres encore, liquoreux en ce qu'ils participent à la fois du sucré et de l'acide. »

Pontano connaissait également l'oranger doux et y fait référence aux vers 358-361 du livre 1 du *De hortis Hesperidum* lorsqu'il décrit une circumnavigation de l'Afrique, celle de Vasco de Gama ou de Pedro Cabral⁷⁴⁸. Mais, pour Pontano, les différences de climat entre l'Italie et les Indes suffisent à expliquer la différence de goût entre l'oranger doux et les orangers bigaradiers napolitains et il n'est pas nécessaire, comme pour Della Porta, de postuler une autre variété :

[...]

*Litoraque e citriis semper fragrantia silvis,
E quibus hyblaeosque favos et hymettia foetu
Mella dari, dulcemque refert e cortice rorem
Sponte quidem at succos longe indignanter amaro:
Usqueadeo coelique situs solaque abdita terrae
Et soles variant ipsi positusque locorum.* [Hesp. 1,358-363]

« [...] aux rives embaumées du parfum toujours vif des forêts d'oranger. Et il dit que les fruits dans ces forêts produisent les rayons de l'Hyblée et les miels de l'Hymette, d'elle-même l'écorce se charge de sirop mais le jus est d'un aigre à peine soutenable. Ainsi la latitude, la force enfouie du sol, l'exposition aussi, l'emplacement des lieux font tant de différence. »

Cette description précise d'un fruit à l'écorce sucrée et au jus fortement acide doit sans doute beaucoup à la nature du témoignage que Pontano recueillit et au caractère paradoxal de la circumnavigation, sur le trajet duquel nous reviendrons bientôt. L'origine portugaise de l'orange douce, *citrus sinensis*, a parfois été discutée. Giorgio Gallesio fit ainsi l'hypothèse que ces oranges, connues çà et là en Italie avant la découverte de la route maritime des Indes, avaient

⁷⁴⁶ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 268.

⁷⁴⁷ P. A. MATTHIOLI, *I discorsi di M. Pietro Andrea Matthioli [...] nelli sei libri di Pedacio Dioscoride*, op. cit., p. 269.

⁷⁴⁸ Voir *infra*, p. 317.

été importées par les Génois... dès le XIII^e siècle⁷⁴⁹. Il n'empêche que, partout en Europe, et en particulier à Naples, les nouvelles oranges au parfum sucré se diffuseront sous le nom de « portogallo », « 'o portuallo » à Naples⁷⁵⁰. Les récits des navigateurs, dans les premières années du *Cinquecento*, démontrent que l'oranger doux abondait le long des côtes orientales de l'Afrique. Gaspar Corrêa raconte que Vasco de Gama se fit offrir des oranges douces par le sultan du Mozambique en 1497 et que Pedro Cabral reçut le même don, en 1500, en arrivant à Malindi (Kenya). Damião de Gois raconte en 1516 que l'oranger est diffusé à Ceylan, ce qui est confirmé en 1518 par Duarte Barbosa, pour qui l'île est couverte de collines plantées d'orangers aux fruits doux⁷⁵¹. Pontano entendit ces récits et fit l'hypothèse qu'ils désignaient la même espèce que la *citrius* mais que ces fruits précieux avaient été portés par des arbres plus favorisés par le climat que ceux qui poussent en Italie. Cette croyance que les climats plus ou moins cléments influencent le goût des fruits n'est pas propre à Pontano. On la trouve, par exemple chez Antonio Venuto :

» Molti arbori d'una medesima specie se trouano che in un paese dolci et in un altro amari lor fructi⁷⁵² »

« Beaucoup d'arbres d'une même espèce ont dans un pays des fruits sucrés et dans un autre, acides. »

Les vers 52-217 du livre 2 du *De hortis Hesperidum* traitent de la culture d'une espèce d'agrumes que Pontano appelle *citrus* et que Luigi Savastano identifiait au cédratier, c'est-à-dire à la *citrus medica* Risso. L'humaniste procède comme au début du livre 1. Il présente les caractéristiques notables de la *citrus* puis invente un « aition » pour les justifier :

<i>Hesperidum in silvis niasaei et margine fontis</i>	
<i>Nec fructu, nec odore citro, nec munere mali</i>	
<i>Praestat adhuc arbor; tantum sibi sumpsit honoris,</i>	
<i>Si sit et ipsa arbor. Nam stipite debilis imo</i>	55
<i>Nec cono insurgit nec in aera tendit apertum,</i>	
<i>Viribus at defecta suis aliena moratur</i>	
<i>Praesidia, et vallis adiuta potentibus alte</i>	
<i>Explicat et ramos et sese extendit in artus</i>	
<i>Insignis fronde et fragrantis imagine pomi;</i>	60
<i>Tanta etenim coeli mole ac vertigine pressus</i>	
<i>Atlas, dumque humeris timet et prospectat olympo,</i>	
<i>Invisus citro et foemur et vestigia firmat,</i>	
<i>Inconcuessa tenens firmatis terga lacertis,</i>	
<i>Suffecitque honeri et mundum cervice refulxit.</i>	65
<i>Hinc manet accurvata et palmite flexilis arbor,</i>	
<i>Testaturque senis cedentia membra labori,</i>	
<i>At diuum meritis et fructu et fronde superbit</i>	

⁷⁴⁹ F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, op. cit., p. 103 ; G. GALLESIO, *Traité du Citrus*, op. cit., p. 313.

⁷⁵⁰ F. CALCATERRA, *Gli agrumi nella storia del Meridione: origini, sviluppo e peripezie di una coltura, su documenti inediti*, Roma, Italie, F. Calcaterra, 1986, p. 8 ; M. GEREMICCA, « Note storiche », op. cit., p. 328.

⁷⁵¹ F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, op. cit., p. 102.

⁷⁵² A. VENUTO, *De agricultura opusculum*, Naples, Sigismondo Mayr, 1516, p. 6.

« Au bois des Hespérides, sur les bords de la source du fleuve Sénégal, aucun arbre jamais ne vainc le cédratier pour son fruit, son parfum ou le don des cédrats. Voilà l'honneur qu'il tire, s'il peut lui-même être arbre, car du bas de son tronc, bien dépourvu de force, il ne dresse sa cime ni ne s'éploie dans l'air. Privé d'une vigueur qui lui appartienne, il attend le secours d'un appui extérieur et, pourvu qu'on la maintienne d'un solide échelas, il déroule hautement ses branchages, se prolonge en ses membres, remarquable au feuillage, au dessin de son fruit odorant. Car Atlas, écrasé par le poids imposant des rotations du ciel, attentif à l'Olympe – objet de ses alarmes – qu'il a sur les épaules, s'appuie au cédratier pour affermir la jambe et placer le talon, en guindant son dos dur aux muscles raffermis. Son effort a suffi à soutenir la charge et sur sa large nuque brille le firmament. Voilà pourquoi la plante en demeure courbée, est de branche peu ferme, il apporte la preuve : ses membres de vieillard qui cèdent aux travaux. Mais il s'enorgueillit du service des dieux, de son fruit et de son feuillage, et ne considère pas les jungles ombragées ou l'ancre creux des bêtes pour dignes de les voir. »

Pontano présente la *citrus* comme un arbre doué d'une grande beauté et d'une grande distinction mais qui souffre d'un manque de vigueur et demande à être tuteuré. Le cédratier est, pour Giambattista Della Porta, l'agrumes le plus noble et le plus digne d'être placé en tête des arbres du genre qu'il fait figurer dans son *Pomarium*⁷⁵³. C'est aussi par le cédratier que Giovanni Battista Ferrari fera commencer son traité sur les agrumes⁷⁵⁴. Un faisceau d'indices laisse présumer qu'il était au *Cinquecento* particulièrement apprécié dans les demeures de l'aristocratie⁷⁵⁵. La courte fable étiologique qu'invente Pontano explique sa distinction, qui le rend presque inapte à l'état sauvage, par les services qu'il a rendus aux dieux en aidant Atlas à raffermir sur son dos le poids de la voûte céleste⁷⁵⁶. Leandro Alberti s'est parfois étonné de la fragilité de l'arbre au regard de ses propres fruits en regardant pendre « [...] cedri grandi bifurcati e trifurcati da quelle picciole ramicelle » qu'il s'étonnait grandement de voir « esser sostentati da quelle. »⁷⁵⁷ Le poids des fruits doit selon Pontano être surveillé pour éviter que l'arbre ne s'effondre :

[...]

Nec mora, dum gravidos honeret vindemia ramos

Grandiaque infixis mirere et mala columnis,

Ut timeas pendentem alta de mole ruinam [...] [Hesp. 2,83-85]

⁷⁵³ M. GEREMICCA, « Note storiche », *op. cit.*, p. 315. Geremicca cite ensuite le paragraphe introductif du chapitre de Della Porta sur les agrumes : [...] *quae [arbor Medica] tum sua dote, tum pulchritudine, et tot generum foecunditate, tum etiam quia nulli uel paucis priorum memorata est totoque hoc nostro Neapolitano tractu nulli sint horti, nullae aedium fenestras testaceis uasis, uel pensilibus hortulis, qui hoc genere arboris referti non sint.* Mais il se trouve que Della Porta ne parle pas ici du cédratier mais plutôt du genre des agrumes en général. Il n'empêche que le philosophe a fort bien compris que le cédratier était à l'origine du genre.

⁷⁵⁴ G. B. FERRARI, *Hesperides*, *op. cit.*

⁷⁵⁵ Voir *infra*, p. 312.

⁷⁵⁶ *diuum meritis* [...] *superbit* ». Hesp. 2,68. *diuum* est la leçon du ms. 3939 de la bibliothèque provinciale d'Avellino. Cette leçon nous semble bien meilleure que la conjecture *diues* de Benedetto Soldati pour corriger le barbarisme *diuem* que l'on trouve dans l'édition aldine de 1505. Voir *supra*, p. 101.

⁷⁵⁷ « [...] de gros cédrats à double ou triple queue sur de petits rameaux, si bien qu'il paraissait miraculeux de les voir soutenus par ces mêmes rameaux. » L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, *op. cit.*, f. 200.

« [...] n'attends pas jusqu'au jour où la vendange pend des ramées surchargées et où de grosses pommes sur leurs colonnes fixes te comblent de surprise. Et pourvu que tu craignes la chute qui menace cette charge élevée ! [...] »

Pour Ibn al-Awwâm, le fruit du cédratier acquiert parfois un si gros volume que les branches ne peuvent le porter⁷⁵⁸. Pontano décrit en outre la pratique d'enfermer les fruits du cédratier dans un moule de bois pour leur faire prendre la forme d'un visage :

*Sin forte in varias iuvet et te ducere formas
Nascentem citrum mutato et corpore mala,
Tu faciem e ligno argillae aut de cespite ductam
Subiice, et infantem tenerum nutricis amato
Conde sinu. Paulatim artus formabit et inde
Ducet inumbratos signato in cortice vultus,
Occultas natura hominum miretur ut artes, [Hesp. 2,131-137]*

« S'il te plaît aussi par hasard de donner par toi-même une forme ou une autre à tes cédrats naissants dont le fruit peut muer, dans un moule d'argile ou dans une forme en bois, ménage par-dessous une face gravée et cache l'enfant doux auprès de sa nourrice, dans son giron chéri. Et peu de temps après se formeront les membres et se dessinera un visage secret dans sa gangue scellée ! Afin que la nature puisse admirer des hommes les arts impénétrables. »

Cette pratique est également décrite par Porta à propos du cédratier⁷⁵⁹. On la trouve mentionnée pour la première fois dans les *Géoponiques* (10,9). Il semble que le cédrat, dont l'écorce épaisse et spongieuse adopte des formes particulières, soit plus adapté à cette pratique que l'orange, dont l'écorce est trop fine.

Enfin, Pontano décrit d'après ses souvenirs une espèce tératologique de *citrus* qu'on rapporta autrefois d'un sanctuaire de Calabre :

*Hoc nemore ex ipso lucisque horrentibus olim
Advectam memini stirpem, quae citron ab omni
Parte et odore quidem foliisque et flore referret,
Sed fructu variata et longe aliena figura;
Vix orbem retinens, protento at corpore longos
Sese agit in ductus, varia et trahit agmina cauda. [Hesp. 2,145-150]*

« En Calabre est un bois, aux confins de la terre, inviolable sanctuaire des dieux ancestraux, qu'une piété profonde estime vénérable et qui s'est enrichi du produit de ses arbres, opportune retraite pour les rapines des oiseaux, repaire bien certain pour les bêtes féroces. Je garde souvenir que de ces mêmes bois et fourrés broussailleux on rapporta jadis une variété qui avait du cédrat feuilles, fleurs et parfums et tous les caractères. Mais son fruit différait, lui qui de son aspect, vivement répugnant, à tenir la rondeur avait toutes les peines, depuis sa panse oblongue, il tirait de longs traits et de sa queue suivait des replis variés. »

Il existe bien d'autres mentions de ces cédrats monstrueux originaires de Calabre. Leandro Alberti rapporte qu'il vit à Cassano, en Calabre, ces « Cedri grandi bifurcati e trifurcati » que nous citons à l'instant. Il rapporte également l'existence, à Calimera, d'un jardin garni de

⁷⁵⁸ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, C.-M. J.-J. (trad.), Paris, Librairie A. Franck, 1864, p. 295

⁷⁵⁹ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 264. Della Porta appelle le cédratier... *citrius*. L'identification est tout à fait certaine puisqu'à la page 259, il en cite le nom en langue vulgaire : *Itali Cedro*.

cédrats en espaliers :

« Quivi se vedono le belle parette fatte di verdegianti et odoriferi alborscelli, et di cedroni piantati, dalli qualli, secondo la stagione, pendono gli grossi frutti chi aguto, chi ritondo, chi bifurcato et trifurcato et altrimenti figurato, che ella cosa è molto vaga et meravigliosa da considerare come sie possibile tanti grossi e ponderosi frutti esser nutriti et poi sostenuti da cotali piccioli rami. »⁷⁶⁰

« Ici l'on voit de beaux murs faits de petits arbres verdoyants et parfumés et de cédratiers plantés desquels, à la saison, pendent de gros fruits, certains pointus, certains ronds, certains à double ou à triple queue ou conformés d'autres façons, au point qu'il est agréable et merveilleux, en contemplant ce spectacle, de se demander comment il est possible que des fruits aussi gros et aussi pesants soient nourris et même soutenus par de si petites branches. »

Giovanbattista della Porta évoque également des cédrats monstrueux qui, selon lui, prennent des formes obscènes. Il les décrit en quelques mots mais comme s'ils les avaient vus lui-même :

*Maris et faeminae genitalia, aliaue corporis membra tam affabre ficta ostendat, ut admirabilem simul et iucundissimam inspectionem intuentibus prae se ferat*⁷⁶¹

« Il présente des organes de mâle ou de femelle ou d'autres membres du corps si artistement figurés qu'il procure à qui les contemplant un spectacle à la fois étonnant et très plaisant. »

À la fin du *Cinquecento*, c'est le philosophe Tommaso Campanella qui fit une brève allusion aux cédrats monstrueux qui avaient alors la réputation de ressembler à des organes humains, voire à des organes génitaux. Il vit ces fruits extraordinaires à Nicastro, en Calabre :

*Vidi apud Neocastrum citria et limones grandes, quorum alia formantur a natura instar manus hominis cum digitis et brachiali prorsus et planta, alia sicut cor, alia sicut veretrum cum praeputio et testibus, alia sicut cunnus omnino, ut rideas ac mireris simul.*⁷⁶²

« J'ai vu près de Nicastro de grands cédrats et citrons auxquels la nature donne aux uns une forme semblable à une main humaine avec des doigts, des bras tout droits et des pieds, aux autres une forme de cœur, aux autres la forme de parties sexuelles avec un prépuce et des testicules, aux autres une forme tout à fait semblable à celle d'une vulve, si bien que l'on rit tout en s'étonnant. »

Giovanni Battista Ferrari l'appelle *malum citreum multifforme* et dit qu'on le trouve à Reggio de Calabre⁷⁶³.

Mais le passage qui permet de distinguer le plus assurément le cédratier de l'oranger se trouve au terme de préceptes de culture consacrés à la première espèce, où Pontano trouve opportun de dresser une liste de différences entre la *citrius* et la *citrus* :

*Hoc vero differt citrio citrus: illa superbos
Sese agit in ramos procero et stipite surgit,
Termite at haec fragili lentoque cacumine terras
Prona petit fixisque cadens incumbit in hastis;
Huic maior foliis odor est et foetibus, illi
Floribus; aeterna silva vestitur uterque*

⁷⁶⁰ L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, op. cit., f. 186 v.

⁷⁶¹ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 259.

⁷⁶² *De sensu rerum et magia*, 4, 14, (T. CAMPANELLA, *De Sensu rerum et magia*, s. l., 1637, p. 189 ; et, pour l'original italien, T. CAMPANELLA et G. ERNST, *Del senso delle cose e della magia*, 1. ed., Rome-Bari, Laterza, 2007, p. 203). Tommaso Campanella séjourna à Nicastro entre 1586 et 1588 (*Ibid.*, p. 159, n. 121).

⁷⁶³ G. B. FERRARI, *Hesperides*, op. cit., p. 75-77 ; ou d'autres variétés, voir M. GEREMICCA, « Note storiche », op. cit., p. 316.

*Stipes et aeternam ducit sub fronde iuventam;
Flos illi albescens medioque interlitus auro,
Hunc inspersa notat postremo purpura limbo. [Hesp. 2,180-188]*

« En ceci l'oranger diffère du cédrat : celui-là se déploie en branches orgueilleuses, se dresse sur une souche allongée. Celui-ci, à la ramée fragile et à la cime lente, incline vers la terre et pèse, en retombant, sur les hampes solides. Le parfum du second provient plutôt des feuilles, des fruits ; des fleurs pour l'autre. Un buisson permanent vêt l'un et l'autre genre et sous cette feuillure, la jeunesse est pour eux un état permanent. Le premier a la fleur blanche au cœur mêlée d'or, l'autre se reconnaît à sa fleur colorée d'un nuage de pourpre à l'envers de son limbe. »

Les trois caractéristiques de la *citrus* sont donc la fragilité de ses branches, l'origine de son parfum, les feuilles et les fruits, et le limbe de sa fleur qui est tacheté de pourpre à l'extérieur alors que la *citrius*, comme nous l'avons vu, est un arbre vigoureux, symbole de permanence, que son parfum émane des fleurs et que celles-ci sont blanches aux pistils jaunes. Della Porta décrit le cédratier de cette manière à la fin du *Cinquecento* :

Fragili assurgit termite, prona terram petit, ni fixis hastis incubet. [...] Flores nitidi postero limbo purpurascens, modici odoris.

« Il se dresse d'un rameau fragile, renversé, il point vers la terre s'il pas été étayé sur de solides échelas. [...] Ses fleurs sont blanches et purpurines à l'extérieur du limbe, leur parfum est discret. »

L'un et l'autre désignent donc bien la même espèce et il faut entendre par le mot *citrus*, tel que Pontano l'emploie dans le *De hortis Hesperdium*, le cédratier, *citrus medica* Risso.

La dernière espèce d'agrumes que Pontano s'applique à décrire (*Hesp. 2, 218-308*) s'appelle *limon* et Luigi Savastano l'identifie au citron : *Citrus limon* Risso.⁷⁶⁴ L'humaniste en distingue trois variétés (2, 246-256). Le citron était en effet à cette époque l'espèce d'agrumes dont les variétés étaient les plus nombreuses⁷⁶⁵ comme on peut s'en rendre compte à la lecture du *Pomarium* de Della Porta : les variétés d'agrumes que l'agronome relie aux citrons (*malum limon* et *limon*) sont nombreuses et, surtout, elles se subdivisent elles-mêmes en sous-variétés. Les greffes ne cessent d'en faire naître de nouvelles, comme le remarque Della Porta au sujet du *malum limonium* :

*Sed id genus cultus et insitionis mangonium in tantas digessit species ut enumerare quis non facile queat.*⁷⁶⁶

« Mais le maquignonage de la culture et de la greffe a divisé ce genre en tant d'espèces qu'il est bien difficile de les énumérer. »

C'est pourquoi il semble difficile de relier les espèces décrites par Pontano à leurs noms

⁷⁶⁴ L. SAVASTANO, « Scrittori agrari », *op. cit.*, p. 79.

⁷⁶⁵ M. GEREMICCA, « Note storica », *op. cit.*, p. 333.

⁷⁶⁶ G. DELLA PORTA, *Villae*, *op. cit.*, p. 266.

modernes ou tout au moins à la désignation voulue par Risso. L'humaniste décrit les trois variétés du « limon » de la façon suivante :

[...] *triplex genus, altera foetu*
Exiguo atque acrem gustu referentia sensum;
Altera quae fructu maiore et rorida succo
Huberiore, sed oblongo tamen utraque ductu;
Tertia quae grandi fulgent honerata volemo, 250
Ac citrii referant sinuosa ab imagine formam,
Sed succo ingrato, quemque ora offensa recusent:
Hic tamen admotusque foco sensimque recoctus
Instillante anima ac tenuem conversus in amnem
Ora puellarum maculis lavit, et candorem 255
Inducit nitidis per colla argentea guttis. [Hesp. 2,246-256]

« On en trouve trois genres : l'une des variétés a un fruit exigü qui rapporte, à y mordre, une saveur acerbe ; une autre variété, qui a le fruit moins frêle, de plus de jus gorgé. Toutes deux, cependant, ont un fruit étiré. La troisième étincelle, couverte de fruits lourds, qui rappellent, d'après leur contour compliqué, la forme des oranges. Mais leur jus est infect, la bouche le rejette, irritée. Toutefois, placé sur un foyer et chauffée lentement, sécrétant son essence, réduite en une lotion subtile, elle lave les tâches aux joues des jeunes filles, redonne la blancheur aux nuques argentées par l'éclat de ses gouttes. »

La première variété [Hesp. 2,246-247], dont les fruits sont petits et acides, est identifiée par Savastano au *limoncello* napolitain, que Ferrari mentionne sous le nom *Limon secundus Neapolitanus*⁷⁶⁷ et dont il dit qu'il est très fréquent en Calabre et dans la région de Naples⁷⁶⁸. Il s'agit du *Citrus limon neapolitanum* Risso⁷⁶⁹ dont les caractères (*foliis parvis, ovalo-oblongis, crassis ; fructus ouoideis, subrugosis ; cortice tenui ; pulpa acida*⁷⁷⁰) comme la taille (cinq à six centimètres) semblent correspondre à la variété que décrit Pontano⁷⁷¹. La seconde variété (Hesp. 2,246-247), pour Savastano, serait le citron commun, soit probablement le limonier ordinaire d'Antoine Risso, *citrus limon uulgaris*⁷⁷² et peut-être le *limon uulgaris* de Ferrari⁷⁷³. Mais cette variété, dont la pulpe est plus nourrissante que la première pourrait aussi désigner les spécimens de Gaète et d'Amalfi décrits par Giambattista Ferrari sous les noms de *Limon caietanus et amalfitanus*⁷⁷⁴, des citrons oblongs à l'écorce épaisse qui étaient fort appréciés pour leur goût et leur parfum et qui étaient parfois appelés « ponzini nostrati »,

⁷⁶⁷ G. B. FERRARI, *Hesperides*, op. cit., p. 209, il s'agit pour Ferrari d'un sous-genre du *limon pusillus calaber*, de la taille et de la forme d'un œuf : *poma denique magnitudine figuraque ouum aequantia*, mais il n'a pas l'air de le trouver très acide, *suavis acrimoniae*.

⁷⁶⁸ Ibid. : *Prior generis arbor in calabrico et neapolitano tractu frequentissima provenit*.

⁷⁶⁹ A. RISSO, *Histoire naturelle des oranges*, op. cit., p. 165.

⁷⁷⁰ « Feuilles petites, ovales et oblongues, épaisses ; fruits ovoïdes, plutôt rugueux, écorce fine, pulpe acide. »

⁷⁷¹ M. GEREMICCA, « Note storiche », op. cit., p. 335 ; le *limoncello* est connu dès la Renaissance comme une variété typique de Naples : « Bartol[omeo] Serragli va in fra otto di a Napoli o gli fatto uno richordo di più chosse vogliamo per a Fiesole cioè melaghrani, malaranci, limoncegli... », lit-on dans une lettre datée d'avril 1455 adressée à Giovanni de' Medici par Giovanni di Luca et citée dans G. GALLETTA, « Agrumi in casa Medici », dans A. Tagliolini et M. Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi. Gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 198.

⁷⁷² A. RISSO, *Histoire naturelle des oranges*, op. cit., p. 176.

⁷⁷³ G. B. FERRARI, *Hesperides*, op. cit., p. 191.

⁷⁷⁴ Ibid., p. 203.

« limoni ‘e pane »⁷⁷⁵.

La répartition des différentes espèces d’agrumes telle que la propose Giambattista della Porta à la fin du *Cinquecento* offre en fait une vision assez claire de la tripartition voulue par Pontano. Dans le chapitre *De malis limonibus*, Della Porta évoque en effet deux variétés de citron, l’une grande, l’autre petite, en se fiant pour les répartir aux dénominations vulgaires (*limoncello* et *limoncello picciolo*). Ces deux variétés, réparties à leur tour en plusieurs sous-variétés, recouvrent probablement les deux premiers types de *limones* décrits par Pontano. Quant à la troisième espèce, Della Porta lui donne simplement le nom de *limon* parce qu’elle était appelée ainsi par les napolitains⁷⁷⁶. La façon de répartir les agrumes en espèces, chez Della Porta comme chez Pontano, ne devait guère se fonder sur une observation fine des caractères des arbres mais sur la façon dont on les désignait communément en langue vulgaire. Le « limon » de Della Porta a toutes les caractéristiques du troisième genre décrit par Pontano :

Fructus in iuuenta in longum produci, in senecta uero in orbem contrahi uidetur. [...] Fructus magnitudo malum aureum superat. [...] Succo repletur admodum acri et ingrato.

« Le fruit paraît dans sa jeunesse étiré en longueur mais, dans sa vieillesse, arrondi [...]. Le fruit dépasse la grandeur d’une orange [...]. Il est rempli d’un suc tout à fait acide et désagréable. »

Mais encore :

*Id genus igni admodum sensimque recoctum rorem instillat foris, quo Neapolitanae puellae ora lauant, et nitorem inducunt.*⁷⁷⁷

« Le fruit de cette espèce, une fois cuit longuement et lentement, dégage une rosée que les jeunes filles napolitaines utilisent pour se laver le visage et lui conférer sa blancheur. »

Comme en d’autres endroits, Della Porta reprend les termes du *De cultu citriorum* de Pontano dont il admirait l’œuvre, comme le rappelle Savastano⁷⁷⁸, mais il ajoute des observations de son cru qui prouvent que cet agrume était connu du peuple et qu’il pouvait lui-même fort bien l’identifier. Il serait hasardeux, étant donné le peu d’informations que Della Porta lui-même a

⁷⁷⁵ M. GEREMICCA, « Note storica », *op. cit.*, p. 334 ; l’appellation populaire « ponzino » recouvre des variétés qu’il serait infiniment complexe de chercher à identifier. Elle se rapporte surtout une variété de citrons volumineux dont certains se mangent comme des poires : *Itali uocant grandius limonis genus, fere globulosum, et in cibatu gratissimum*. (G. B. FERRARI, *Hesperides*, *op. cit.*, p. 289, qui en décrit cinq variétés). Pour Geremicca, qui s’appuie sur Ferrari, « ponzino » est l’équivalent du *poncerium* que décrit Della Porta (G. DELLA PORTA, *Villae*, *op. cit.*, p. 269-270) et dont il existe de petites variétés. Or, il est probable que Pontano connaissait certaines variétés qu’on désignait sous le nom de « ponzino » puisque cet agrume avait été planté dans le palais de Poggioreale, sur les pergolas qui couvraient les promenades autour du bassin. La description de Landulfo parle de « pongini ». Il s’agit sans aucun doute des « ponzini » napolitains (voir P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate. Poggioreale e la villa del Rinascimento nella Napoli aragonese*, Florence, Olschki, 2014, p. 39, et p. 197-202 pour la reproduction de la lettre de Landulfo). Nous proposons cette identification des « pongini » de Landulfo dans l’article suivant : G. TILLY, « Il primo agrumeto rinascimentale », dans *Per la valorizzazione del patrimonio culturale della Campania*, Naples, Loffredo, 2016, p. 103.

⁷⁷⁶ *Non longe a praedicti mali forma recedit mali medici species, quam Neapoli uulgus Limonem uocant*. G. DELLA PORTA, *Villae*, *op. cit.*, p. 269.

⁷⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁷⁸ « Delle sorti agrumarie delle H. può dirsi che pochi agrumicologi tenero in conto il P. agrumicoltore, ma valorosi. Il Porta ne riporta nella “Villa” parecchi brani e scrive del P. con affettuosa stima *Pontanus noster, Pontanus docet*. » L. SAVASTANO, « Scrittori agrari », *op. cit.*, p. 87.

fourni sur cet arbre, de tenter de rapprocher cette variété d'agrumes, peut-être disparue, des catalogues de Ferrari ou de Risso. Toutefois, il est un agrume que les agronomes de l'Espagne musulmane appellent le « zamboa » et qui correspond à la description de Pontano : Abou'l-Khair dit qu'il s'agit d'un agrume qui ressemble à l'oranger, sauf que son fruit est très gros, granuleux et de couleur jaune ; il est, en outre, d'une grande acidité⁷⁷⁹. Le traducteur d'Ibn al-Awwâm propose d'identifier cet agrume au pamplemousse ou à la pomme d'Adam. En plus du cédratier, de l'oranger et du citronnier, Venuto range parmi les agrumes une variété nommée « scombo » que Rita Pina Abbamonte dit être une variété de citron⁷⁸⁰. Il s'agit probablement de la variété décrite par Pontano et Della Porta, qui proviendrait donc de la Sicile et de l'Espagne musulmane, sans qu'il soit possible de désigner avec certitude son équivalent chez Ferrari.

Dans l'élaboration du vocabulaire botanique du *De hortis Hesperidum* Pontano a dû opérer des choix entre des vocables tirés d'un latin probablement dégradé à ses yeux et d'autres qui étaient insuffisants ou trop monotones pour qualifier la réalité multiple qui était celle des plantations d'agrumes de son époque. À titre d'exemple, Lorenzo Valla, dans la *Vie de Ferdinand d'Aragon*, utilisait avec indifférence *cytrus* et *cytrius* pour désigner les agrumes dont étaient composés les jardins de Valence. *cytreus* était réservé à l'usage adjectival⁷⁸¹. En décrivant ces jardins, Lorenzo Valla n'avait pas à opérer de distinction claire entre les différentes espèces d'agrumes, pas plus que ne l'avaient fait les auteurs de l'Antiquité. Pour désigner le cédratier ou les agrumes en général⁷⁸², Pline et Macrobie utilisaient le mot *citreus*⁷⁸³ (adjectif ou substantif, parfois au féminin chez Pline, *H.N.* 16,170) tandis que Servius et certains poètes lui préféraient le mot *citrus*. Valla avait réglé son usage personnel tant sur celui de Pline, flottant, que sur celui de Servius. Il s'était mis en devoir de synthétiser l'usage antique et avait rejeté les mots douteux à l'origine probablement vulgaire qu'employaient par exemple les médecins de l'école de Salerne. Pontano choisit de procéder autrement car il lui était nécessaire de créer des distinctions entre les espèces et d'appliquer des règles à un usage trop incertain des mots latins classiques. C'est pourquoi, en ce qui concerne le mot *citrius*, Pontano a fondé son

⁷⁷⁹ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 300.

⁷⁸⁰ R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, op. cit., p. 103.

⁷⁸¹ «...vero non tantum cytris consiti, sed etiam cytreis parietibus conclusi... orti. [...] Sunt etiam parietes ex truncis cytriorum confecti... L. VALLA, *Historiarum Ferdinandi Regis Aragoniae Libri Treis, ex aedibus Simonis.*, Paris, Simon de Colines, 1521, f. 63. ; pour une traduction espagnole, L. VALLA, *Historia de Fernando de Aragón*, S. López Moreda (trad.), Madrid, Akal, 2002.

⁷⁸² Comme Daniele Furia en a fait l'hypothèse, les Anciens pouvaient désigner aussi le citronnier sous le mot *citreus* (D. FURIA, « Percorsi mediterranei degli argumi nel mondo antico. Fra testimonianze letterarie, miti e moderne acquisizioni scientifiche », op. cit.).

⁷⁸³ Par exemple : *citrea* substantif : Plin. *H. N.* 16, 107. Pour désigner les fruits : Plin. *H.N.* 23,105 ; *citreus* adjectif : Plin. *H.N.*, 1, 23, 56 ; Macr. *Sat.* 3, 19, 3-5 ; ou bien substantif neutre : Plin. *H.N.* 15,110 ; Macr. *Sat.* 3, 19, 3. Voir TLL, vol. 3, col. 1206-7.

usage non pas sur un Pline incertain mais sur le mot grec κίτριον, qui était utilisé pour désigner non l'arbre mais le fruit du cédratier. Dioscoride dit que les Romains appellent ainsi les *mala medica* : τὰ δὲ Μηδικὰ λεγόμενα ἢ Περσικὰ ἢ κεδρόμηλα, Ῥωμαιστὶ δὲ κίτρια ⁷⁸⁴ [Dsc. *mat. med.* 1,115,5]. L'humaniste a restitué un usage qu'il regardait peut-être comme dégradé en se fondant sur le modèle de *pirum/pirus*, *prunum/prunus*, *malum/malus*, et autres genres de fruitiers dont le fruit est au neutre et l'arbre au féminin de deuxième déclinaison. De plus, le mot *citrius* était conforme à l'hexamètre et avait un rythme dactylique adapté à l'usage étendu que l'humaniste voulait en faire dans son poème inspiré de Virgile. Pontano a donc également exclu la dénomination latine *citrangulum narantium*, qui était celle de l'école de Salerne pour l'oranger amer⁷⁸⁵. Ce vocable était en effet modelé sur le mot vulgaire *cetrangolo*. Plus encore qu'une inadaptation rythmique au vers latin, comme le suggère Savastano⁷⁸⁶, il est probable que ce mot ait été considéré par Pontano comme un dépréciatif de *citrus*, comme l'entendait Della Porta : *Neapolitani citrangulo dicunt, nimirum a citro deflexo nomine, quasi citraginem dicas*⁷⁸⁷.

Le mot *citrus*, quant à lui, était fort proche du mot vulgaire, « cedro », qui en napolitain se prononçait même « 'o cetro »⁷⁸⁸. Il se conformait même à l'usage de l'école de Salerne, par qui le cédratier était appelé *citrum*. Mais, selon le mode de composition déjà adopté par Pontano pour le mot *citrius*, l'humaniste donna à *citrum* le profil d'un nom d'arbre en lui appliquant le féminin de la deuxième déclinaison, retrouvant ainsi l'usage de Servius.

Le *limon*, enfin, fut emprunté par Pontano à l'usage des médecins de l'école de Salerne autant que du peuple. Il s'agit d'un mot d'origine persane employé par les Arabes pour désigner le citronnier avant d'être emprunté par l'italien⁷⁸⁹. Au XIII^e siècle, le mot est déjà assez connu (en latin) pour que Matteo Silvatico choisisse de classer tout le genre des agrumes sous le taxon *limones*. Mais Pontano, comme pour *citrius*, veut supposer à ce mot fort courant dans la langue vulgaire une origine grecque⁷⁹⁰.

*Quod vero aut viridem trahit a radice colorem
Frondebis ac fructu, aut acuit sensumque palatumque,
Hinc nomen dubia certum sub origine mansit. [Hesp. 2,269-271]*

⁷⁸⁴ « La pomme de Médie est appelée Persique ou cedromèlon, citria pour les Romains. »

⁷⁸⁵ C'est ainsi que le nomme Matteo Silvatico tandis que le fruit de cet arbre est dit *pomum arantie* (M. SILVATICO, *Opus Pandectarum*, op. cit. f. 134 v., cap. 504).

⁷⁸⁶ L. SAVASTANO, « Scrittori agrari », op. cit., p. 78.

⁷⁸⁷ « Les Napolitains disent 'citrangolo', un mot assurément dérivé de 'citrus' comme s'ils disaient 'citraginis' » G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 268 ; M. GEREMICCA, « Note storiche », op. cit., p. 322.

⁷⁸⁸ M. GEREMICCA, « Note storiche », op. cit., p. 315.

⁷⁸⁹ Le mot provint de l'arabe « laimûn », qui provient lui-même du persan « limû ». O. PIANIGIANI, *Vocabolario etimologico della lingua italiana*, Rome, Società editrice Dante Alighieri, 1907, ad loc.

⁷⁹⁰ Pontano a l'intuition que la langue latine du Mezzogiorno mais aussi la langue vulgaire puisent dans le grec ancien certains de leurs usages. Voir par exemple les réflexions que Pontano place dans la bouche de Compater dans l'*Actius*, G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 138 sq.

« Parce que sa racine donne une couleur verte à ses fruits et ses feuilles, ou bien parce qu'il aiguise le goût et le palais, par l'un de ces deux faits sous une origine indécise un nom certain réside. »

Pietro Summonte commentait ainsi : *Ad etymologiam respexit* : λιμήν enim pratum est λιμόν famis.⁷⁹¹

⁷⁹¹ « Il se réfère à l'étymologie : λιμήν signifie prairie et λιμόν, la faim. » Dans l'*Explanatio locorum obscurorum...* voir G. G. PONTANO, *Pontani carminum quae quidem extant omnium pars prima*, Bâle, Cratander, 1531, *ad loc.* λιμήν est mis à la place de λειμών.

Le terrain

Au début de l'exposé des préceptes, Pontano affirme être le premier à traiter de la matière qu'il s'est choisie : la culture de l'oranger.

*Nunc, age, qui cultus citriis, quae certa serendi
Tempora, quaeque illis regio magis apta ferendis
Expedit, nullique loquar memorata priorum [Hesp. 1,125-7]⁷⁹²*

« Et maintenant, allons, je m'en vais exposer le soin de l'oranger, l'époque où le semer, la région plus propice à bien le recevoir, ce dont jamais mes devanciers n'ont fait mémoire. »

Comme le remarquait Luigi Savastano⁷⁹³, l'humaniste omet Palladius, qui avait consacré aux agrumes un chapitre de son traité, encore qu'il y fût question du cédratier et non de l'oranger. Les *Géoponiques*, un compendium agraire d'auteurs antiques compilé à Byzance au IX^e siècle, traite également du cédratier. Savastano estime que Pontano ne connaissait pas les *Géoponiques*. Mais certains éléments du *De hortis Hesperidum* semblent prouver le contraire. Pline avait également consacré quelques chapitres dispersés au cédratier⁷⁹⁴. Savastano aurait aussi pu mentionner le chapitre sur les agrumes des *Ruralia commoda* de Pietro de' Crescenzi, bien que ce chapitre soit en grande partie fondé sur l'œuvre de Palladius.

Mais l'influence des agronomes antiques sur le *De hortis Hesperidum* ne se limite pas aux rares chapitres qu'ils consacrent aux agrumes. Pontano a tout d'abord pris soin d'imiter ses devanciers en réglant l'ordre de son exposé sur leur méthode d'*inventio*. Dans un passage de l'*Aegidius* que nous avons déjà rencontré, Pontano était attentif à présenter les éléments de la discipline qu'il avait à cœur d'enseigner dans un ordre logique qui en facilite la compréhension⁷⁹⁵. C'est chez Varron que se dégage le plus nettement cette nécessité de définir les différentes parties de l'agriculture pour mieux en organiser l'exposé :

Eius principia sunt eadem, quae mundi esse Ennius scribit, aqua, terra, anima, et sol. Haec enim cognoscenda prius quam iacias semina, quod initium fructuum oritur. [Var. De agr. 1, 4]

⁷⁹² Le passage est fortement marqué par l'influence des poèmes didactiques latins. Ainsi *Nunc, age* présente une quinzaine d'occurrences chez Lucrèce et Virgile (Lucr. *rer. nat.* 1, 265, 921, 953 ; 2, 62, 333, 730 ; 3, 417 ; 4, 110, 176, 269, 673, 722 ; 6, 495, 535 ; Virg. *Georg.* 4, 149 ; *Aen.* 6, 756 ; 7, 37), suivies la plupart du temps d'un pronom interrogatif. On trouve également une dizaine d'emplois d'*Expedit* chez Lucrèce (*rer. nat.* 2, 66 ; 4, 634 ; 4, 931 ; 5, 77 ; 5, 113 ; 6, 245 ; 6, 497 ; 6, 641 ; 6, 682 ; 6, 739, etc.). On trouve *Nunc age... Expedit*, chez Virg. *Georg.* 4, 149-150. Pour ce type de questions didactiques chez Virgile voir par exemple *Georg.* 2, 177-8 : *Nunc locus aruorum ingeniis, quae robora cuique, / Quis color et quae sit rebus natura ferendis*. On trouve *apta ferendis* en fin de vers chez Ovid. *Met.* 13, 783 ; *Fast.* 4, 683. *nulli... memorata priorum* est tiré de Manilius, *Astr.* 1, 6.

⁷⁹³ L. SAVASTANO, « Scrittori agrari », *op. cit.*, p. 78.

⁷⁹⁴ Principalement : *H.N.* 12,7 ; 13,31 ; 23,56.

⁷⁹⁵ Voir *supra*, p.159.

« Les principes de l'agriculture sont ceux-là mêmes dont Ennius dit qu'ils constituent l'univers : l'eau, la terre, l'air et le soleil. Avant de faire ses semis, il faut en effet étudier ces éléments, source de toute production. »

Bientôt, l'un des interlocuteurs de Varron, Gnaeus Tremellius Scrofa, définit de la façon suivante les parties de l'agriculture :

Quatuor sunt partes summae : e queis prima cognitio fundi ; solum partesque eius quales sint ; secunda, quae in eo fundo opus sint ac debeant esse culturae causa ; tertia, quae in eo praedio colendi causa sint faciunda ; quarta, quo quidquid tempore in eo fundo fieri conueniat. [Var. De agr. 1, 5]

« [L'agriculture] comprend quatre parties principales. La première, la connaissance du fonds à exploiter, la nature du sol et de ses éléments ; la deuxième, de quoi on a besoin dans ce fonds et qu'il faut y trouver pour l'exploiter ; la troisième, les façons de procéder à la culture de ce terrain ; la quatrième, la saison à laquelle il faut pratiquer chacun des travaux. »

Les premiers préceptes de Caton ne sont pas différents, puisque, dans le chapitre qui ouvre son *Économie rurale* (*Quomodo agrum emi pararique oporteat*) il donne ce conseil au futur acheteur :

Et uti eo cum introeas, circumspicias, uti inde exiri possit : uti bonum caelum habeat, ne calamitosum siet. Solo bono, sua uirtute ualeat. Si poteris, sub radice montis siet, in meridiem spectet [...]. [Cat. rust., 1]

« Et lorsque tu entreras en jouissance de ce domaine, veilles à pouvoir t'en retirer, à ce qu'il jouisse d'un ciel clément et ne soit pas exposé aux tempêtes. Que son sol soit en bonne santé et pleinement fécond. Si possible, il doit être au piémont et tourné au midi [...] »

Pour Palladius, 1,2 : *Primo igitur eligendi et bene colendi agri ratio quattuor rebus constat, aere, aqua, terra, industria.*⁷⁹⁶ Le livre 17 de l'*Historia Naturalis* de Pline adopte le même plan.

Dans le premier livre du *De hortis Hesperidum*, après avoir décrit l'oranger et après avoir retracé ses origines fabuleuses, Pontano commence ses préceptes de culture par des considérations sur le choix du fonds.

*Principio apricum ad solem ventosque tepentes
Vergat ager; putres glebae, quaeque aequora rastris
Molle sonent fluidum facile admissura liquorem.
Nec mihi displiceat salebrosi glarea ruris,
Quaeque solo tenui graciles imitatur arenas,
Si modo saepe fimo spargas, si pronior unda
Diluat ipsa super laetusque instillet et himber. [Pont., Hesp. 1, 128-134]⁷⁹⁷*

« Ainsi en premier lieu, il convient que le champ regarde le soleil quand il est au zénith et qu'il soit orienté au souffle des vents chauds. Le friable limon, le fonds qui mollement résonne sous l'hoyau, sans peine recevront l'écoulement des eaux. Les graves ne sauraient point du tout me déplaire qui,

⁷⁹⁶ « Pour bien choisir un terrain et bien le cultiver, quatre choses importent : l'air, l'eau, la terre, le travail. »

⁷⁹⁷ *Principio...* se trouve en tête de vers une vingtaine de fois chez Lucrèce. Mais, au-delà du trait de langue, Pontano fait référence à un vers précis : Virg. *Georg.* 2,8 : *Principio arboribus uaria est natura creandis*. Ce vers ouvre l'exposé didactique après le préambule au livre 2. Ou plutôt fait-il référence à Colum. *Rust.* 10, 6-8, comme nous allons le voir bientôt. On trouve également *Putris se gleba resoluit* dans Virg. *Georg.* 1, 44.

dans un sol léger, miment le sable fin, pourvu que très souvent l'on y verse un engrais, si un ru bien déclive les arrose en surface et qu'il instille là une humidité profitable. »

Dans cette introduction, Pontano expose le choix possible entre deux types de fonds pour la culture des orangers. Il tient compte, avec une concision remarquable qui rappelle la brièveté des préceptes de Caton, de tous les éléments énumérés par Varron : eau, terre, air et exposition au soleil. Le livre 17 de l'*Historia Naturalis* de Pline adopte le même plan et tient compte d'une façon plus diserte tout d'abord du climat, du vent, de l'orientation du terrain, puis de la qualité du sol. Le champ idéal pour la culture de l'oranger regarde donc vers le sud et est exposé aux vents chauds. Mais un souci poétique trouble le soin didactique que Pontano apporte à la clarté et à la concision de ses préceptes. L'humaniste s'attache en effet à souligner son ascendance poétique en introduisant une référence appuyée à l'*Hortulus* de Columelle :

*Principio sedem numeroso praebeat horto
Pinguis ager putris glebae resolutaque terga
Qui gerit, et fossus gracilis imitatur harenas.* [Col. rust. 10, 6-8]

« Tout d'abord, qu'à ce jardin varié offre un emplacement un champ fertile, qui porte une couche friable de terre ameublie et qui, bien façonné, imite la légèreté du sable. »

Ces trois vers sont pris comme modèle. Mais Pontano réécrit Columelle d'après la leçon de Virgile. En effet, entre le vers *Principio apricum ad solem uentosque tepentes* (*Hesp.* 1,128) et celui des *Georgiques* par lequel commencent les préceptes de culture (*Principio arboribus uaria est natura creandis*, *Georg.* 2,8), on remarque la même recherche dans la versification : deux synalèphes (dont la première est identique dans l'un et l'autre texte) et neuf accents prosodiques ou métriques. Le premier vers de Columelle ne comptait que sept accents et aucune synalèphe.

Pour Palladius, il convient de planter le cédratier dans une terre meuble. Ses conseils sont fort semblables à ceux de Pontano :

Amat terram rarioris naturae, caelum calidum umoremque continuum. [Pallad. rust. 4,10,11]

« Il apprécie la terre de nature légère, les climats chauds et une humidité constante. »

Mais encore :

Calidis locis, sed inriguis et maritimis maxime gaudet, quibus umor exundat. [rust. 4,10,14]

« Il aime surtout les lieux chauds mais bien irrigués et proches de la mer, où l'humidité est abondante. »

Africo Clementi, un notaire de Padoue qui fit paraître en 1572 un traité *Dell'agricoltura*, cite les seuls conseils de Palladius et de Pontano sur le type de terrain à choisir pour planter les agrumes :

« Desidera (come scrive Palladio) terra di molto rara natura. Ma per detto del Pontano, ama terra molto grassa. Può nondimeno sostenirsi nella ghiarosa, leggiera, et arenosa, se però sarà spesse fate latemata, ovvero bagnata da dolci piogge, ovvero mondata da rivi.⁷⁹⁸ »

« L'arbre demande (comme l'écrit Palladius) une terre de nature très légère. Mais d'après Pontano, il apprécie la terre très grasse. Il peut néanmoins être planté dans une terre graveleuse, légère et sablonneuse, si toutefois on fait de fréquents apports ou qu'on l'arrose d'une douce pluie ou que cette terre est amendée par des canaux. »

Bien qu'Africo Clementi se contente de traduire l'une et l'autre de ses sources, il perçoit bien que les conseils de ses deux sources ne se recouvrent pas tout à fait et reconnaît à Pontano un savoir distinct de la tradition antique.

Un seul contemporain de Pontano a écrit sur la culture des agrumes. Il s'agit du Sicilien Antonio Venuto, qui écrivit, dans les dernières années du xv^e siècle, un *Opusculum* sur l'agriculture sicilienne paru à Naples au début du xvi^e siècle⁷⁹⁹. Il n'est pas certain qu'ils se lussent l'un autre mais tous deux décrivent pourtant des pratiques agricoles voisines. Venuto, à propos du fonds propre à accueillir l'oranger, écrit ceci :

« Per tanto ben lavorato pastinato et rocto el terreno [...], pianterai esso arboro nella banda de mezo giorno coperto de tramontana⁸⁰⁰. »

« Pourtant, une fois le terrain bien travaillé, labouré et ameubli, [...] tu planteras cet arbre exposé au midi et protégé de la tramontane. »

Le sol qui accueille l'oranger doit être meuble comme chez Palladius et, comme chez Pontano, il peut l'être naturellement ou bien avoir été ameubli. Mais Venuto dit comme Pontano toute l'importance qu'il faut accorder à l'exposition au sud, de sorte que l'arbre soit protégé des vents du nord, comme la Tramontane. Pontano dit que l'oranger doit être exposé aux vents chauds, *uentosque tepentes*, c'est-à-dire le vent d'autan, qui est opposé aux vents du nord. Il sera question de ces vents quelques vers plus loin (*Hesp.* 1,147, sq.).

Au cours du xvi^e siècle, l'humaniste Celio Calcagnini écrivit un bref traité sur les agrumes⁸⁰¹ qui fut publié au sein de ses œuvres complètes en 1544. Les conseils de culture qu'il donne dans le *De citrio, cedro et citro commentario* sont également proches de ceux de Palladius mais, si l'on considère les autres chapitres de ce petit traité, c'est au *De hortis Hesperidum* qu'il doit la plus grande partie de son enseignement. Sur le lieu où planter l'oranger et la terre qu'il faut lui donner, Calcagnini reformule le précepte de Pontano.

⁷⁹⁸ A. CLEMENTI, *Trattato dell'agricoltura. di m. Africo Clemente Padovano, nel quale si contiene il vero, & utilissimo modo di coltivare le cose di Villa*, Venise, ad instantia di M. Africo Clemente Padoano, 1572, p. 117-118.

⁷⁹⁹ A. VENUTO, *De agricultura opusculum*, op. cit.. Rita Pina Abbamonte a fait paraître une édition diplomatique de ce traité (R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, op. cit.) à partir de laquelle nous citons l'agronome.

⁸⁰⁰ R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, op. cit., p. 7.

⁸⁰¹ Voir V. MARCHETTI, *Calcagnini, Celio*, dans le *DBI*, 1973, vol. 16.

*Terra ubi ponenda est, bene ante bipalio subigito, ad summamque raritatem redigito. Si glarea aut argillae credenda est, fimo prius inspergito, aquam deriuato [...]*⁸⁰².

« La terre où il doit être planté, tu la façonneras à la houe bien à l'avance et tu l'ameubleras jusqu'à la rendre très légère. Si tu la supposes graveleuse ou argileuse, tu la couvriras d'abord d'un apport et dériveras un cours d'eau [...]. »

Il faudra attendre Giambattista Della Porta et le cinquième livre de son traité sur les villas de plaisance, intitulé *Villae* et paru en 1592, pour voir s'étoffer les conseils sur l'implantation à donner à l'oranger et sur les qualités de la terre apte à le recevoir.

Theophrastus tribuit ei molle, udum, nec ualde tenue solum. Palladius terram rarioris naturae. Pontanus in suis Hesperidum hortis,

... putres glebae [...] [Pont. Hesp. 1,129-134]

*Apud nos, etsi solo quocunque proveniant, laetiora tamen pingui, infirmiora uero arenaceo et argiloso et debili, ut croceas frondes producant, sicuti homines, qui morbis torquentur. Potius ualles, et plana loca, quam colles conscupiscunt, sed in maris prospectu, quique abundant humore exudant, optimi sunt.*⁸⁰³

« Théophraste le destine à un sol meuble, humide et point trop léger. Palladius, à une terre naturellement légère. Pontano, dans ses *Jardins des Hespérides* : [...]

Chez nous, bien qu'ils poussent dans tout sol, ils sont plus féconds dans un sol gras mais plus faibles dans un sol sablonneux, argileux et sans force, de sorte qu'ils produisent un feuillage jaunâtre, comme des hommes tordus par la maladie. Ils préfèrent les vallées et les lieux plats que les collines mais, une colline avec une vue sur mer, où les eaux abondent, leur convient plus que tout autre lieu. »

Della Porta se fonde donc sur le précepte de Pontano, tout en le précisant d'après sa propre expérience. *Apud nos* désigne d'ailleurs la Campanie, où Della Porta avait une villa, comme avant lui Pontano.

L'irrigation

Amat... umorem continuum, dit Palladius (*De rust.* 4,10,11) qui conseille de planter les agrumes dans des *Calidis locis sed inriguis et maritimis* [...], *quibus umor exundat* (*De rust.* 4,10,14). Les auteurs des *Géoponiques* conseillent également de leur donner de l'eau en abondance (*Geopon.* 7,4). Pietro de' Crescenzi répète mot pour mot les conseils de Palladius (*Rur. Com.* 5, *De citro*). Le conseil d'irriguer à foison devient topique dans le *De hortis Hesperidum* mais les formes de l'irrigation ne sont décrites qu'incidemment. Il y en a deux selon la classification de Columelle (*De rust.* 1,5) : *aqua fluens* et *aqua putealis* – à moins qu'il ne s'agisse d'*aqua pluuialis* mais Pontano ne parle guère de citerne pour recueillir les eaux

⁸⁰² C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot ...*, Bâle, Hieronymus Froben et Niklaus Bischoff, 1544, p. 480.

⁸⁰³ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 268.

de pluie. Il est question, au vers 44 du livre 2, d'un réservoir plein d'eau stagnante (*spument plenis stagna ipsa lacunis*) qui pourrait aussi bien être une citerne qu'une retenue quelconque dans un système de distribution des eaux. Les eaux courantes (*aqua fluens*) apparaissent dans le premier passage où il est question de l'irrigation, aux vers 138-139 du livre 1 : *spumantem amnem cavis canalibus / flumen*. Pontano y décrit des canaux d'irrigation aux eaux écumantes. L'image des eaux si abondantes qu'elle ne cessent d'écumer est fréquente chez Pontano. Benedetto Di Falco, un lettré et érudit napolitain du XVI^e siècle marqué par les inventions littéraires du maître de l'académie, prétend que le toponyme *Bolla*, le lieu où le Sebeto prend sa source, tire son origine de cette image⁸⁰⁴. À de nombreuses reprises il est question dans le *De hortis Hesperidum* des *rivi aquae* (Hesp. 1, 312, 444 ; 486 ; 499 ; 2, 298). Mais Pontano emploie également *flumen* au sens de canal (p. ex. 1, 145). Plus rarement, il parle de l'*aqua putealis* (*puteus* n'apparaît qu'au vers 500 du livre 1). Les expressions *fontes mersatilis urnae* (Hesp. 1,145) ou *fontes roratis urnae* (Hesp. 1,444) désignent probablement des fontaines alimentées par des canalisations, voire par des aqueducs maçonnés, comme dans la zone des « Paludi » à l'est de Naples⁸⁰⁵. Pour exprimer l'arrosage au pied de l'arbre au moyen de vases pleins d'eau, qui se fait en complément ou non de l'irrigation par les canaux, Pontano utilise le mot *himber* (p. ex. Hesp. 1, 134, 146, 186). Très souvent, l'humaniste cite ensemble l'un et l'autre moyens (p. ex. Hesp. 1,235, *himbres madidumque fluentum* ; 300, *Instillent himbri atque actis fluvialibus undis* ; 2,105, *Funde himbres, invergere urnas et flumina sicca*.) Ces différents dispositifs d'irrigation que Pontano ne fait qu'effleurer sont souvent mentionnés dans les contrats de location des terrains, où il est demandé au locataire d'une tenure d'entretenir les canaux ou de creuser des puits. L'abondance des eaux dans le voisinage de la ville de Naples, qui en fait un lieu de prédilection pour l'acclimatation des agrumes, se reflète dans la toponymie de localités comme Piscinella ou Fontanelle⁸⁰⁶.

Dans le *De hortis Hesperidum*, la première entorse au plan canonique des agronomes latins tel que Varron l'esquissait concerne les préceptes sur l'irrigation. En effet, le passage qui suit immédiatement les quelques lignes sur le choix du fonds renseigne aussitôt le lecteur sur la nécessité d'arroser les arbres à tout moment de la journée.

Quid non expugnet sollers industria? Non me
Aut pudeat dum mane suas Philomela querelas
Instaurat seu maiores sol suscitatur umbras,
Plena manu liquidis invergere dolia lymphis
Spumantemque cavis inferre canalibus amnem,

135

⁸⁰⁴ B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi...op.cit.*, p. 138.

⁸⁰⁵ « Canali di creta », *Ibid.*

⁸⁰⁶ A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge : mutations d'un paysage rural*, Rome, École française de Rome, 2005, p. 75-76.

Solari et mollem cantu mulcente laborem; 140
Aut etiam occasum ad solem primasque tenebras,
Dum nox oceano nigris sese exerit alis,
Aut tenebris mediis et cum intempesta silet nox
Nec nocturna negat rorantia lumina Phoebe,
Et flumen ruere et fontes mersatilis urnae: 145
Tantum havet inspergi sese himbre niasias arbor. [Hesp. 1,135-146]⁸⁰⁷

« De quoi un zèle adroit ne se trouve capable ? Quand Philomèle à l'aube renouvelle ses plaintes et lorsque le soleil dresse une ombre plus longue, verser à pleines mains des jarres l'onde claire ne me retiendra point, non plus que déverser le ruisseau écumeux au creux de ses rigoles, apaisant de mon chant la douceur de l'effort – ou au coucher encore, aux premières ténèbres et pendant que la nuit avec ses ailes noires monte de l'Océan – ou bien quand la minuit se tait et que Phobé des nocturnes lueurs fait tomber la rosée, je ne rougirai pas d'inonder le chenal ni de puiser les eaux à la source des urnes tant doit être arrosé l'arbre du Sénégal. »

Ce précepte pourrait se classer parmi les aménagements destinés au fonds et à son exploitation mais il paraît anticipé de donner des conseils d'irrigation alors que les arbres ne sont pas encore plantés et qu'il n'a pas encore été question de pépinière ni de repiquage. À titre de comparaison, dans le deuxième livre des *Géorgiques*, Virgile commence par décrire les techniques de reproduction des arbres. Or, si Pontano entend imiter les procédés de Virgile, il choisit plutôt ceux du livre I des *Géorgiques* qui lui offrent l'exemple d'un exposé des préceptes *ab actione ipsa*. Pontano pense en effet, comme il l'explique longuement dans l'*Aegidius*, que Virgile a fait commencer le chant 1 des *Géorgiques* *statim ab aratione* (« directement par le labour ») et non par les habituelles recommandations sur le choix du terrain, sur les saisons et sur les climats, au prétexte que ses contemporains agriculteurs étaient assez bien informés en ces matières⁸⁰⁸. Le poète antique comptait ainsi rendre ses auditeurs attentifs dès les premiers vers du poème. Chez Pontano, le relief donné à l'irrigation abondante a pour but de signaler dès le début des préceptes un caractère spécifique de la culture des agrumes : la nécessité permanente pour l'arbre d'être arrosé avec soin.

Pontano fixe dans ces vers qui ouvrent l'exposé des préceptes les heures auxquelles il préconise de pratiquer l'arrosage. Il s'agit du matin, tant que le soleil est encore bas (*Hesp.*

⁸⁰⁷ *Quid non expugnet sollers industria* : cf. Virg. *Georg.* 1, 145-6 : *Labor omnia uicit / Improbus...* *Non me pudeat* : l'usage de cette formule dans le contexte didactique est empruntée à Virg. *Georg.* 1, 80. *Philomela* est au 8^e demi-pied onze fois chez Ovide. *Querelas* au 10^e demi-pied est très fréquent : 9 occurrences chez Lucrèce, 4 chez Catulle, 4 chez Virgile, 11 chez Properce et 21 chez Ovide. *Solari et mollem cantu mulcente laborem* : cf. Virg. *Georg.* 1, 293 : *Interea longum cantu solata laborem*. *Spumantem* en tête de vers est fréquent chez Virgile. *laborem* en fin de vers compte 25 occurrences chez Lucrèce et plus de 50 chez Virgile. Tout le passage est inspiré, semble-t-il, du passage sur les travaux agricoles à effectuer la nuit chez Virgile, *Géorgiques* 1, 286-296. *Aut etiam* est plus de 10 fois en tête de vers chez Lucrèce. *Ad solem* précède la coupe penthémimère trois fois dans les *Géorgiques*. Ici, il s'agit d'une hepthémimère. *Tenebr** se retrouve 7 fois en fin de vers chez Virgile, 4 fois chez Lucrèce, 5 fois chez Properce. *Sese* avec synalèphe au 9^e demi-pied est une véritable habitude virgilienne : présente 9 fois dans le corpus, cf. *Aen.* 3, 215 : *sese extulit undis*. A son exemple, Sil. ital., Val. Flac et même Stace en usent, quoique plus modérément. *intempesta silet nox* : Virg. *Georg.* 1, 247. Il y a dans ce passage un jeu avec les coupes hepthémimères, qui demeurent très rares en métrique latine, mais qui soulignent ici les mouvements du soleil aux vers 128 et 141.

⁸⁰⁸ G. G. PONTANO, *I dialoghi*, C. Previtera (éd.), Ed. critica, Firenze, Sansoni, 1943, p. 246.

1,136-7), du soir, quand le soleil se couche (*Hesp.* 1,141), et de la nuit (*Hesp.* 1, 142-143). Cette manière de délimiter les heures d'arrosage est une coutume qui trouve une illustration dans l'agriculture sicilienne. En effet, à Palerme, jusqu'en 1380, date à laquelle l'horloge de la ville se mit à sonner les heures, on mesurait les tours d'eau selon les divisions du jour naturel, comme l'apparition de l'étoile matinale ou le lever du soleil. Un tour d'irrigation pouvait ainsi durer *a stella dyana usque ad occasum solis*⁸⁰⁹. L'expression *occasum ad solem* (*Hesp.* 1,142) n'est donc pas employée par Pontano sans référence à cette coutume. On trouve également, dans les contrats qui régissent le droit d'usage d'un jardin à Palerme, des indications d'arrosage *donec uideatur denarium in terram* : « jusqu'à ce qu'on cesse de distinguer un denier à terre ».

Le conseil de n'arroser l'oranger qu'en dehors des heures les plus chaudes semble également familier à l'horticulture sicilienne. En effet, voici les préconisations d'Antonio Venuto en matière d'arrosage des orangers :

Et prende qui uno bello et utile secreto. [...] tegno una ferma opinione che la piu parte de corruptione resine et infirmita che auengano agli arbori sia la causa per adacquarse de giorno, perche la estate el terreno e caldo et l'arboro a simile manera [...]⁸¹⁰

« Reçois, maintenant, un bon et utile secret. [...] je tiens pour assuré que la plupart des cas de pourriture, de coulure et de maladie qui touchent ces arbres ont pour motif l'arrosage diurne, parce que l'été le terrain est chaud et l'arbre l'est tout autant [...]. »

Africo Clementi fait sienne la leçon de Pontano : *Facendo questo adacquamento la mattina, la sera et nella meza notte*⁸¹¹. Della Porta, peu disert en matière d'irrigation, se contente de dire à propos du cédratier *copioso rigant humore*⁸¹² et à propos de l'oranger *...ubi aquarum copia suppetit, citius adolescit*.⁸¹³

En revanche, Calcagnini s'oppose au précepte de Pontano en affirmant que les agrumes peuvent être arrosés à n'importe quel moment de la journée :

*Aquam deriuato [...]. Nullam diei partem minus aptam sapientiores estimauere. Haec una est arborum, quae iugi sed lenta scaturigine gaudeat, aqua enim sitim leuat, hyeme calorem uegetat ; modo sit utroque tempore egelida.*⁸¹⁴

« Tu dériveras un cours d'eau. [...] Les savants estiment qu'il n'y a pas moment de la journée moins favorable qu'un autre à l'arrosage. [L'oranger] est le seul parmi les arbres à apprécier un arrosage constant, encore que lent. En effet, l'eau lève la soif. L'hiver, elle anime la chaleur, pourvu qu'elle soit tiède été comme hiver. »

⁸⁰⁹ Les contrats de baux emphytéotiques de l'Archivio Storico de Palerme ont été exploités par Henri Bresc, voir H. BRESCH, « Les Jardins de Palerme », *op. cit.*, p. 59.

⁸¹⁰ R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, *op. cit.*, p. 9.

⁸¹¹ « En pratiquant l'arrosage le matin, le soir et au milieu de la nuit. » A. CLEMENTI, *Trattato dell'agricoltura*, *op. cit.*, p. 118.

⁸¹² « on l'arrose d'une eau généreuse. » G. DELLA PORTA, *Villae*, *op. cit.*, p. 260.

⁸¹³ « Là où l'eau coule en abondance, il grandit plus vite. *Ibid.*, p. 268.

⁸¹⁴ C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot ...*, *op. cit.*, p. 480.

Les agrumes peuvent être arrosés à l’envi sans considération des heures du jour pourvu que cette irrigation soit lente et continue. Mais le conseil d’arroser l’arbre continûment été comme hiver correspond tout à fait à un autre conseil de Pontano en matière d’irrigation, ce qui pourrait laisser penser que Calcagnini n’a pas lu le *De hortis Hesperidum* avec assez d’attention et qu’il a compris qu’il fallait simplement arroser l’arbre du soir au matin. Le passage où Pontano conseille d’arroser l’arbre été comme hiver est le suivant :

*Tu uero, quotiens aestusque et solis iniquum
Feruorem metues, rapidi et fera sidera cancri,
Aut glaciem quotiens, inimicae et tempora brumae 180
Verge iterum latices, iterum fluuialia mersa
Stagna super. Sic ipse aestus, sic frigora uinces
Nanque aestu sitientem alte, externoque calore
Arentem madidans, sedas aestumque sitimque
At glacie inclusus calor aestuat, et furit intus 185
Flamma uorax. Tum funde himbrem, tum flumine largo
Irrora siccis occulto ex igne medullas,
Quo uigor aduersum soles se et frigora duret. [Hesp. 1,178-188]*

« Quant à toi, chaque fois que les coups de chaleur éveilleront tes craintes ainsi que du soleil l’inéquitable ardeur, l’astérisme cruel du dévorant Cancer ou chaque fois encore que ce sera la glace et l’hostile saison du solstice d’hiver, verse l’eau, verse encore aux bassins débordés et tu vaincras ainsi la chaleur et le froid. Car en donnant de l’eau à qui a grande soif à cause des chaleurs, de l’arbre qui s’assèche par un feu extérieur tu calmeras la soif autant que la chaleur. Mais le feu sous la glace l’échauffe, dont la flamme le mord et en dedans le brûle. Arrose en pluie tantôt, tantôt, à pleins canaux irrigue les médullas qu’assèche un incendie qui ne se laisse voir pour qu’il gagne en vigueur contre soleils et froids. »

Cette préconisation qu’on ne retrouve guère chez les agronomes antiques est en substance celle que Pontano fait à son *uillicus* Faselio lorsqu’il se met en scène dans le dialogue *Asinus*.

Illud autem mirifice improbandum atque accusandum, Faselio, duco, quod sub haec frigora tam repente a septentrionibus excitata citrios irrigare multa etiam aqua neglexeris. Nihil enim tantopere ab hoc arboris genere frigus arcet quam, frigidissimis etiam diebus, assidua irrigatio ; quod ratio ipsa docet, siquidem hieme ipsa, concretoque septentrionali flatu aere, qui terrae calor inest magis ac magis in se cogitur, cum euaporare, concreta gelu terrae superficie ac solo nequeat. Quocirca cum arbor haec siticulosa sit admodum, tepescante terrae sinu, aquam ad radices appetentius trahit [...].⁸¹⁵

« Voici ce qu’il faut que je te reproche durement et dont je dois t’accuser, Faselio : aussitôt passée cette gelée si soudaine, née des vents du Nord, tu as négligé d’irriguer les orangers d’une eau plus qu’abondante. Rien ne protège ce genre d’arbres plus efficacement qu’une irrigation fréquente, même dans les jours les plus froids. C’est ce qu’enseigne la raison, si l’on considère que pendant l’hiver, quand l’air est condensé par le vent nordique, la chaleur qui se trouve sous terre se concentre de plus en plus en elle-même puisqu’elle ne peut s’évaporer alors que le gel durcit en surface le terrain et le sol. C’est pourquoi cet arbre, véritablement assoiffé, attire l’eau du sein tiède de la terre vers ses racines avec une avidité particulière [...]. »

⁸¹⁵ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 301.

Ce précepte s'oppose notamment à Pline 17,40 : *Rigua aestiuus uaporibus utilia, hieme inimica*.⁸¹⁶

Pour attirer l'attention de son lecteur sur l'irrigation, Pontano use également de l'insistance et de la répétition qui sont des traits de son esthétique. Il rappelle à son lecteur la nécessité de choisir un lieu bien irrigué :

*Ante locum capias quem fons aut flumina propter
Lapsa fluant, unde et rivus ducatur aquarum,
Aut puteus propius scateat [...]. [Hesp. 1,498-500]*

« Trouve d'abord un lieu auprès duquel s'écoule une source ou un ru d'où tu puisses tirer des rigoles pour irriguer. Ou bien qu'un puits jaillisse non loin [...]. »

Il ressasse à la moindre occasion la nécessité de maintenir au pied de l'arbre une humidité constante :

Si modo perpetuus laticum mihi defluat humor, [Hesp. 1,194]

[...] infossum solito de more rigato, [Hesp. 1,287]

Rivus aquae fluat, aut fontes rorantis urnae [Hesp. 1,444]

*Falce premas citros, simul et rorantibus urnis
Funde amnes, spument plenae stagna ipsa lacunis. [Hesp. 2,45-46]*

Effundens et laticum scatebras; [Hesp. 2,74]

*[...] ast utroque in tempore largos
Funde himbres, inverge urnas et flumina sicca. [Hesp. 2,104-105]*

*Continuo ingentem vicino ex amne paludem
Elice, diluvioque comas immerge salubri. [Hesp. 2,115-116]*

*[...] at humida flumina poscunt
Auxilio [Hesp. 2,274-275]*

On trouve enfin dans le *De hortis Hesperidum* un précepte sur la confection d'un goutte-à-goutte.

*Usque suus puero ne desit lacteus humor,
Tu tenui calicem suspende in palmitis filo
Imple et aqua, tenuemque in aquam mox iniice vittam,
Quae labro emineat pendens, quae stillet et usque
Languentem rorem, levi qui cortice labens
Ducat limosam gutta fluitante lacunam. [Hesp. 1,418-423]*

« Pour que pas un instant l'enfant ne soit privé de sa sève laiteuse, par un fil délicat pend un vase à la branche et remplis-le d'eau claire. Et bientôt, fais tremper un ruban délicat qui aux lèvres du vase apparaisse en pendant et distille sans fin une lente rosée qui coule sur l'écorce, et puise goutte à goutte aux boues de sa réserve. »

⁸¹⁶ « L'irrigation est utile dans les vapeurs estivales, l'hiver, elle est néfaste. »

Je n'ai pas trouvé d'autre exemple de confection d'un pareil système de goutte-à-goutte. Mais Varron fait mention d'un système pour arroser un greffon au moyen d'un vase de terre percé :

Quae autem natura minus sunt mollia, uas aliquot supra alligant, unde stillet lente aqua, ne prius exarescat surculus, quam coalescat [Var. rust. 1,41]

« Pour les plantes qui sont moins fragiles de nature, on accroche quelque vase d'où l'eau s'écoule peu à peu au-dessus du greffon, afin qu'il ne se dessèche pas avant de s'être uni à l'arbre. »

Varron ne mentionne guère de ruban et limite cette technique à certains cas de greffe. En revanche, on retrouve cette technique de goutte-à-goutte sous la forme décrite par Varron dans le *Livre de l'Agriculture* de l'agronome andalou Ibn-al-Awwâm. Cette technique est alors appliquée à la culture de l'oranger et à l'irrigation du manchon qui recouvre la marcotte ou à celle du greffon⁸¹⁷. Ibn al-Awwâm en fait un usage étendu et laisse entendre que le vase est muni d'un linge pour réguler l'écoulement de l'eau⁸¹⁸. Celio Calcagnini se souviendra du dispositif de Pontano et en décrira un semblable en s'inspirant sans aucun doute du *De hortis Hesperidum*⁸¹⁹.

Protéger du froid

Les agrumes sont originaires des régions tropicales de l'Asie et de pays comme l'Inde, la Chine ou la Malaisie. C'est pourquoi leur acclimatation aux pays méditerranéens, que les agronomes latins avaient honorablement réussie et que les agronomes arabes portèrent à un point de perfection dans l'Espagne musulmane⁸²⁰, demeure fragile et nécessite de scrupuleux aménagements. En plus d'exiger une irrigation abondante, les agrumes ne supportent pas les froidures. Dans le *De hortis Hesperidum*, cette faiblesse motive une prolepse moins évidente que celle qui porte sur l'arrosage, qu'elle suit immédiatement. Les préceptes qui visent la protection des arbres contre le froid et les vents du nord sont parfois des conseils d'aménagement du terrain. Mais Pontano les formule avec une urgence sensible, comme si ces arbres non encore plantés étaient déjà menacés par le froid.

<i>Imprimis fuge Sithonii mala frigora coeli,</i>	
<i>Afflatus caue Treicios, boreamque niualem,</i>	
<i>Quique Lychaonio spirant de uertice cauri.</i>	
<i>Quod si non alia poteris ratione malignum</i>	150
<i>Frigus et Othrisii compescere flamina uenti,</i>	
<i>Obiicibus cohibe, ac summi molimine muri,</i>	
<i>Aut olea, et multa prudens circumtege lauro,</i>	
<i>Aut ualle occulta, uastique crepidine saxi.</i>	
<i>Aut ubi celsa suis obstant fastigia tectis.</i>	155

⁸¹⁷ M. EL FAÏZ, « Les agrumes », *op. cit.*, p. 127.

⁸¹⁸ IBN AL-AWWÂM, *Le Livre de l'Agriculture*, *op. cit.*, p. 28, 176, 411, 437, 444.

⁸¹⁹ C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot ...*, *op. cit.*, p. 481.

⁸²⁰ Sur le sujet, voir M. EL FAÏZ, « Les agrumes », *op. cit.*

Quin et per ualidas hiemes, per sidera nota,
 Cum coelum riget, atque gelu coit altior aether,
 Tum gelidae noctes, concretaque terra pruina
 Imprimis metuenda, et iniquus Iupiter hortis.
 Ergo quamprimum coniecto stramine et arctis 160
 Cratibus, aut sparsis circum supraque maniplis
 Impiger Alpini compesce incommoda coeli,
 Iratumque Eurum. Aut fumos succende uolantis.
 Aut calcis uiuae cumulosque, fimumque calentem
 Insterne, et calidis gelidum aera uince fauillis, 165
 Ac supplex uenerare deos, et thura benigno
 Vre Ioui, auertat glaciem, componat et iras. [Pont. Hesp. 1, 147-167]⁸²¹

« Du ciel de Sithoné, fuis d’abord l’âpre froid, gare au coup de vent Thrace et au Borée neigeux, aux souffles du Caurus qui descendent des crêtes des monts Lycaoniens. Si tu n’as d’autre choix que de contenir l’âpre froid et les souffles du vent qui tombent de l’Othrys, fais-lui un paravent : dresse un mur haut et fort, ceins-le, en averti, d’un écran d’oliviers et de lauriers en nombre, d’une fosse cachée par sa margelle en pierre. Mais dans le rude hiver, sous des astres connus, quand le ciel s’est durci et que l’éther plus haut est figé par le gel alors les nuits glacées et la terre durcie par les blanches gelées doivent être aussitôt le sujet de tes craintes ainsi que Jupiter, hostile à tes jardins. C’est pourquoi, au plus tôt, de fascines bien jointes, de chaume répandu ou de poignées de foin jetées de tout côté, contiens, sans relâche, l’air alpin malfaisant et l’Eurus irrité. Ou bien encore avive un nuage de fumée, verse en tas la chaux vive et le fumier tout chaud, viens à bout de l’air froid par la cendre brûlante, comble les dieux d’honneurs, en suppliant, brûle de l’encens pour Jupiter propice pour qu’il dévie la glace et qu’il calme sa rage. »

L’humaniste conseille à son disciple de choisir un terrain abrité des vents du nord⁸²², qu’il se complaît à énumérer – Pontano connaît fort bien le sujet pour l’avoir exposé dans le livre 4 de l’*Urania* comme dans le *Meteorum liber*. De cette nocivité des vents du nord pour les agrumes, un contemporain de Pontano fait aussi mémoire : il s’agit d’Antonio Mancinelli qui, dans son commentaire au vers 6 de l’églogue 7 de Virgile, évoque ses propres essais de culture :

*A frigore. a frigido vento. Solet enim martio mense potissimum et aprilis initio germina urere. Quod quidem fere anno quoque meis quibusdam citreis arboribus etiam accidit.*⁸²³

⁸²¹ *Imprimis* : rare en tête de vers. *Georg.* 1, 338 et *Sil Ital. Pun.* 11, 432. *Frigore caelum* : *Virg. Georg.* 3, 279 ; *Ovid. Trist.* 5, 2, 65 ; *Ovid. Pont.* 1,7,11. *Stat. Theb.* 10, 138 (*frigore caeli*). *Boreaeque niuaem* : *Claud. Rapt. Pros.* 3, 323 (en fin de vers). *Lycaonio* : 4 fois chez Ovide en même position. *De vertice* : 6 fois chez *Virg. Aen* en même place, puis repris par Ovide, Lucain, Stace, Val. Flac., Claud. etc. *Cauri* : *Virg. Georg.* 3, 356 : *frigora Cauri*, en fin de vers. On trouve *flamina cauri* chez Lucrèce, 6, 135. *ratione* est en même position chez Lucrèce une fois tous les 43 vers ; il n’y a que 3 occurrences de *ratione* à l’antépénultième chez Virgile, mais ce trait reste fréquent chez Ovide ou Manilius. *molimine* est en même position chez Lucrèce 4,902 ; Ovide, *Met* 6,473 ; 6,694, etc. *Crepidine saxi* est en fin de vers chez Virgile, *Aen.* 10, 653. *Fastigia tecti*, en fin de vers : *Virg. Aen.* 2,302 ; 8, 366.

⁸²² *Sithonii* : de Thrace (*Virg. Buc.* 10, 66 ; *Hor. Od.* 3, 26, 10, et *Ovid.*) *Threicios* : de Thrace, soit au nord, nord-est, d’où souffle le Borée ou l’Aquilon. *Boreamque* : il s’agit de l’Aquilon, le vent de nord-est. *Quique Lycaonio spirant de uertice Cauri* : le point de repère désigné par l’humaniste est céleste et non terrestre : il ne s’agit pas de la Lycaonie (une contrée d’Asie mineure) mais de l’*Axis lycaonius* (voir Ovide, *Trist.* 3,2,2) ou *lycaonia Arctos* (*Virg. Georg.* 1 138 ; Ovide, *Fastes*, 3, 793) : Callisto, la fille de Lycaon fut transformée en ourse par Artémis pour avoir rompu ses vœux, Zeus la changea ensuite en constellation. Il s’agit de l’*Vrsa maior*, la Grande Ourse. Ovide utilise ce repère pour le grand nord. *Cauri* : ou *Corus*, le vent du N-O. *Othrysii* : un mont de Thessalie, qui pourrait représenter le nord relativement à la Grèce, mais il s’agit plutôt d’une confusion de Pontano avec *Odrysus* : de Thrace. *Per sidera nota* : probablement parce qu’il a été question des étoiles dans l’*Urania* ou parce que les contemporains de Pontano savaient fort bien identifier quelles sont les étoiles qui indiquent les tempêtes.

⁸²³ VIRGILE, *Opera*, 1499, *op. cit.*, f. xxi v.

« *A frigore*. Du vent froid. En effet, le vent brûle habituellement les bourgeons surtout au mois de mars et au début du mois d'avril. Mais cela arrive aussi presque toute l'année durant à quelques orangers qui m'appartiennent. »

Pontano conseille ainsi, si le terrain n'est pas protégé des vents du nord par un obstacle naturel, de planter les arbres auprès d'un mur exposé au sud, de l'abriter d'une haie dense d'oliviers ou de lauriers, dans un creux du terrain ou sous un escarpement, ou encore, sous le couvert d'un haut toit. Ces conseils sont ceux que dispensent unanimement les agronomes antiques mais aussi les agronomes d'al-Andalous⁸²⁴. Ainsi, l'Africanus des *Geoponica* indique que le cédratier supporte mal le vent du nord et qu'il faut le planter auprès des murs :

μόνον δὲ τοῦτο ἀπὸ ὅλων τῶν δένδρων ὑπὸ νότου ὠφελεῖται ὑπὸ βορρᾶ δὲ βλάπτεται. [...] Δεῖ δὲ πρὸς τοῖς τοίχοις ταῦτα φυτεύειν, ἵνα ἔχῃ ἔρυμα πρὸς τὰ ἀπκτῶα μέρη. [*Geopon.* 10,7]

« Plus que tous les autres arbres, le cédratier apprécie le vent du sud et souffre du vent du nord. [...] Il faut le planter contre des murs afin de le couvrir contre le nord. »

Ou bien, si l'on a les moyens, il faut lui bâtir un portique ouvert au sud :

τινὲς δὲ τῶν πλουσίων καὶ τυφόντων, ὑπὸ στοᾶς πρὸς ἥλιον ὀρώσας παρὰ τὸν τοῖχον τὰς κιτρέας φυτεύουσιν ὕδατι δὲ ἄφρονῳ ἀρδεύουσιν· καὶ τοῦ μὲν θέρους ἀστεγάστους καταλιμπάνουσι τὰς στοᾶς, τῷ ἡλίῳ θάλλειν παρέχοντες τὰ φυτὰ, προσιόντος δὲ τοῦ χειμῶνος, στεγάζουσι τὰ φυτὰ. [*Geopon.* 10,7]

« Certains parmi les riches et les collectionneurs plantent les cédratiers sous des portiques ouverts face au soleil le long des murs et les arrosent généreusement. L'été, ils laissent les portiques ouverts pour que le soleil réchauffe les plantes, l'hiver, ils couvrent les plantes. »

C'est ainsi qu'il faut comprendre le vers 175 du premier livre du *De hortis Hesperidum* : *ubi celsa suis obstant fastigia tectis*. Palladius recommande à ses lecteurs d'abriter l'arbre dans un lieu cloisonné ou tourné vers le sud et, l'hiver, de le couvrir d'un toit de chaume :

Sed si quis hoc genus, ut in regione frigida nutriatur, extorquet, loco uel parietibus munito uel in meridianam partem uerso disponat hanc arborem. Sed hibernis mensibus tectum stramine uelet agresti: ubi aestas refulserit, aeri arbor nuda et secunda reddatur.

« Mais si l'on force les arbres de ce genre à pousser dans un pays froid, on les dispose dans un lieu pourvu de murs ou exposé au midi. L'hiver, on les couvre de paille grossière. Quand la chaleur revient, on remet sans danger l'arbre au grand air. »

Pietro de' Crescenzi n'ajoute rien au propos de Palladius et se contente de le paraphraser⁸²⁵. De même, si l'on en juge d'après l'œuvre de Celio Calcagnini, il semble bien que les préceptes de culture des agrumes n'aient été enrichis que d'après le *De hortis Hesperidum* Pontano.

⁸²⁴ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 203.

⁸²⁵ *desiderat aerem calidum [...] Si quis tamen hoc genus arboris in regione frigida nutrire desiderat, loco parietibus munito uel in partem meridianam uerso, disponat hanc arborem. Sed hybernis mensibus tectum stramine uelet agresti.* Pietro de' Crescenzi, *rur. com.*, 5,8.

Quo loco ponenda

*Loca exigit austro exposita, uitandus septentrio. Si hoc non potes, lauro, oliua, alioque munimine ambito, omni ratione frigidos flatus defendito. Hibernis temporibus solent in Italia stramine, cratibus, caeterisque id genus integere, in propinquo ignes facere, calcem, fimumue aggerere.*⁸²⁶

« L'arbre réclame un lieu exposé au sud, il doit être abrité au nord. Si tu n'en as pas les moyens, tu l'entoureras d'un couvert de laurier, d'olivier ou d'une autre espèce, tu le défendras des vents froids par tous les moyens. En Italie, on a l'habitude, durant la saison hivernale, de couvrir les agrumes par des nattes de roseaux ou d'un autre végétal, de faire du feu à proximité, ou de faire un apport de fumier. »

Giambattista Della Porta comme Africo Clementi répètent sur ce point les conseils de Palladius et des *Géoponiques*⁸²⁷.

Pontano conseille ensuite, en cas d'hiver rude, de serrer les arbres dans des nattes et d'empêcher que le sol ne gèle en le paillant, en parsemant sur le sol de la chaux ou en faisant des apports de fumier. Sur ce point, Africo Clementi suit explicitement les préceptes de Pontano :

« Overo nel freddo grande (come scrive il Pontano) si mettino intorno alla pianta mucchi di calcina viva, overo letame caldo : accioche il terreno non si geli⁸²⁸. »

« Ou bien, dans les grands froids (comme l'écrit Pontano), l'on verse autour de la plante des tas de chaux vive ou de fumier chaud de sorte que le terrain ne gèle pas. »

Ces préceptes sont en fait très proches de ceux des *Geoponica* (10,7) où l'agronome Africanus conseille, en cas de grand froid, de serrer la plante dans de la paille grossière et de couvrir le sol de fanes de citrouilles et même de brûler ces feuilles et de mélanger leur cendre à la terre. Palladius reprend à son compte ces conseils, comme Pietro di Crescenzi. Pontano recommande également d'allumer des feux à proximité des arbres. Ces conseils de préservation des arbres en cas de grand froid rappellent les instructions données pour la préservation des agrumes qui étaient cultivés sous serre dans les jardins du Vatican à l'occasion du retour transitoire d'Urbain V en 1367. Ainsi, les dépenses mentionnées par le registre *introitus et exitus*, 329 de l'*Archivio Vaticano* font état de nattes achetées pour couvrir les arbres, de liens pour attacher les couvertures et de planches de châtaigner pour fermer leur serre. Il est aussi demandé aux jardiniers d'allumer des feux en cas de grand froid⁸²⁹. C'est la même technique de préservation

⁸²⁶ C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot ..*, op. cit., p. 479-480.

⁸²⁷ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 260-261 : *Sed si quis hoc genus , ut in regione frigida nutriatur, extorquet, loco uel paretibus munito, uel in meridianam partem uerso diponat hanc arborem. Sed hybernis mensibus tectam stramine uelet agresti. Vbi aestas refulserit, aeri arbor nuda, et secura reddatur. [...] Plantetur loco contra Septentrionem parietibus munito, uel in meridianam partem uerso. Caeterum hybernis mensibus tegetibus, aut sportulis tectam uelet. Ea stirps ut suapte natura tenerior, si paucam glaciem experiatur, contabescit. Quare diuites, et qui dant operam genio extorquent sub fornices concameratos ad solem spectantes, et inibi propter parietem conserunt et copioso rigant humore.* Voir également, A. CLEMENTI, *Trattato dell'agricoltura*, op. cit., p. 117 : « Et essendo posto in paese freddo, si sponga in luogo chiuso di muri, o d'assi, o volto al mezo di, comprendolo poi nel verno (come dice Palladio) con strami [...]. »

⁸²⁸ A. CLEMENTI, *Trattato dell'agricoltura*, op. cit., p. 117.

⁸²⁹ Voir A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », dans I. Naso, *Le parole della frutta. Storia, saperi, immagini tra medioevo ed età contemporanea*, Turin, Silvio Zamorani editore, 2012, p. 25.

des agrumes qui se pratiquait au bord du lac de Garde au XVI^e, comme la décrit en 1599 Bongiani Grattarolo :

« Il verno si difendono dal freddo coprendo, e chiudendo diligentemente alcune fabbriche che ei si fanno da torno, a questo effetto, con taole e paglia. E nelli estremi freddi, ci si fa anco dentro fuoco.⁸³⁰ »

« L'hiver, on défend l'arbre du froid en le couvrant et en refermant scrupuleusement certaines constructions que l'on y fait à cette fin autour de l'arbre grâce à des planches et de la paille. En cas de froid extrême, on fait aussi du feu dans ces constructions. »

De même que pour l'irrigation, l'extrême fragilité de l'arbre à l'égard du froid et la nécessité pour le cultivateur de l'en abriter sont évoquées maintes fois dans le *De hortis Hesperidum*. Chaque fois, l'humaniste répète ses admonitions sous une forme différente mais en conservant toujours les mêmes préceptes, soit :

*Riuus aquae fluat, aut fontes roratis urnae,
Muniat elatus paries; daphneia laurus
Multa tegat super et grato tueatur amictu,
Arceat et fulmen; quotiens et cura vocarit
Spargere fimum, calcis tumulos age, neve nivales
Sistere per ramos patitor, sed discute nimbos,
Ingentesque cita fumos et consere pugnam
Flatibus hibernis culmoque et crate saligna. [Hesp. 1, 444-451]*

« Veille qu'un filet d'eau coule dans la rigole ou qu'abondent les sources des vases ruisselants, qu'un haut mur garde l'arbre, que l'abrite nombreux, par le haut, le laurier de Daphné, que d'un couvert aimable il le tienne protégé et éloigne la foudre. Chaque fois qu'un souci t'aura là convoqué, fais un nouvel apport, monte la chaux en tas, n'admits pas que la neige s'amasse sur les branches, déblayes-en les amas, attise de grands feux et livre la bataille aux souffles de l'hiver en recouvrant la terre de chaume et de nattes. »

*Tu, flatibus Euri
Ne noceant, memor anteveni, sive obiice firmo
Praeruptorum operum longive crepidine saxi,
Aut adversa procul depulset verbera laurus,
Aut circum ramosa abigens testudine cinge;
Atque Austro tueare una atque uredine salsa
Defensor nemorum generosique incola ruris,
Si te cura movet tantorum et fama laborum. [Hesp. 2, 123-131]*

« Mais toi, pour que l'Eurus, de ses rafales, ne fasse aucun dommage, prévenu, vois venir et construis en avance la barrière solide d'une escarpe bien raide ou bien un parapet de moellons allongés. Que le laurier encore tienne bien éloignées les blessures fâcheuses ou ceins-le, calfeutrant tout l'entour, d'une troupe de branches qui fasse la tortue. Il te faudra, bien plus, protéger de l'Auster et du chancre mordant, en gardien des bosquets, comme un vrai paysan de ces terroirs féconds, si le souci te point de si vastes travaux et de la renommée que tu en tireras ! »

⁸³⁰ B. GRATTAROLO, *Historia della Riviera di Salò*, Brescia, V. Sabbio, 1599, cité par A. CAZZANI, « Il paesaggio degli agrumeti nella letteratura di viaggio: antologia di testi », dans A. Cazzani (éd.), *Giardini d'agrumi: limoni, cedri e aranci nel paesaggio agrario italiano*, Brescia, Grato, 1999, p. 23.

Dans le second extrait, l'expression *memor anteueni*, comme le mot *prudens* du vers 153 du chant 1, montre que les aménagements décrits (le maçonnerie d'un mur, la plantation d'une haie de lauriers) doivent être faits avant la plantation des arbres, en guise de préparation du terrain.

Le conseil que Pontano ajoute aux préceptes des *Géoponiques* en matière d'aménagement du terrain consiste surtout dans la confection des haies vives. L'horticulture napolitaine est habituée à varier les essences et à profiter de leurs combinaisons pour améliorer son rendement. Dans les campagnes napolitaines, on utilisait notamment le châtaigner pour protéger les jardins⁸³¹. Mais c'est la culture de la vigne haute, appuyée à des ormes, à des peupliers, à des érables ou à des chênes, qui contribua à donner au paysage une physionomie particulière en mélangeant les cultures sur plusieurs niveaux : celui du sol, avec les cultures potagères, le niveau intermédiaire, avec les arbres fruitiers, le plus haut niveau, comportant des vignes étayées sur de grands arbres⁸³².

*Ergo altas saepes praetende, et brachia iunge
Densorum nemorum, et clipeis ramalibus obsta
Adversae lauri aut quercorum umbrante cohorte. [Hesp. 1,492-494]*

« Alors tends haut les haies, lie entre elles les branches de bosquets bien épais et fais un brise-vent des boucliers de branches du laurier opposé ou par une cohorte de chênes ombragés. »

C'est de cette manière, en combinant les cultures, que Pontano conseille de protéger l'arbre : par des haies, par des boucliers de branches, par des « patrouilles » de chênes ou de lauriers.

*Ergo, age, crescentem prolem a borealibus auris
Et culmis tueare, iniecto et mergite farris,
Aut gravido centone, aut vimineo contextu,
Frigora ne perimant, pereat labor irritus anni. [Hesp. 2,94-97]*

« C'est pourquoi, préserve-la des vents qui s'abattent du nord, la couvée prometteuse ! en l'enveloppant soit dans des poignées de chaume et des fagots d'éteule, ou bien dans des sachets d'une toile grossière ou tout tressés d'osier. Évite de la sorte que la froidure l'abîme et que s'anéantisse la vaine œuvre d'un an. »

*Sterne et humi calidumque fimum lapidesque recoctos,
Dum coelum riget. [Hesp. 2,103-104]*

« Répands dans ton terrain la chaleur du fumier et des pierres chauffées dès que l'air est figé par la froideur du ciel. »

*Nanque tegenda hiemi tecto, ac stipanda manipulis,
Et circum tabulata fimo iungenda tenaci.
Ne coeli rigor aut Boreas immanior urat. [Hesp. 2, 276-278]*

« Il faut le recueillir sous un toit hivernal, le serrer dans des claies de paille et, autour de ses étages, apporter une épaisse couche de fumier, pour que la rigueur du ciel ou qu'un Borée trop farouche ne le brûle pas. »

⁸³¹ Voir A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 59 et 82.

⁸³² *Ibid.*, p. 75 et n. 46 ; p. 82. Les contrats de location ou de vente portent alors la mention « terra arbustata et uitata. »

Mais il n’y a pas que les vents du nord sur lesquels Pontano attire la vigilance de son disciple. Les tempêtes d’automne, provoquées par l’auster, le vent du sud, font également l’objet de conseils et d’avertissements de la part de l’humaniste.

*Sed memini, cum nullae artes, non arma dolique
Vim coeli adversam ferrent: periere comantes
Silvae, obriguere gelu nemora omnia, late
Irrumpit mors, intereunt decora alta sororum 455
Hesperidum, saevit scythicis Aquilonibus aer,
Concreta et solitos sistunt cava flumina cursus.
Quod quando (avertat Venus ipsa) rigentibus Euris
Contigerit, neu tu gladio neu caede securi
Arentes hortos, sed calce, sed himbre madenti 460
Affer opem. Hoc saepe ipse hieme, hoc et vere tepenti,
Deceptum nec te fallat labor: ecce repente
Pullulat ab radice aut summo stipite, laetus
Effundit gemmas, turgenti et germine frondet. [Hesp. 1, 452-464]*

« Je me souviens d’un temps où aucun expédient, où aucune arme ou ruse, ne pouvait contenir l’hostilité du ciel : elle fit disparaître les forêts chevelues et tous les bois durcirent sous l’effet du gel, la mort accomplissait de larges irruptions et les beautés altières des sœurs Hespérides furent anéanties. L’Aquila de Scythie enflait l’air furieux. L’eau gelée des canaux suspendait son cours ordinaire. Quand cette catastrophe – mais que Vénus t’en garde – sous les givrants Euris, se sera donné cours, garde-toi bien d’abattre les vergers desséchés avec ton ébranchoir ou avec ta hachette. Mais reprends ton travail en versant de la chaux. Irrigue en pluie la terre souvent pendant l’hiver, puis lorsque le printemps apporte le redoux. Cette besogne ne sera pas faite en vain. Voilà que, tout à coup, l’arbre émet des surgeons qui poussent au collet ou en haut de la souche, voilà qu’il s’épanouit en poussant des bourgeons et que ses feuilles naissent de tendrons gonflés. »

*Nec vero cultusque soli, aut vis falcis ahenae,
Aut tantum iuvet undanti de tramite rivus,
Quantum Auster libycoque ruens de litore flatus
Autunno noceant: perit hic labor omnis et ille,
Ah, fructus decor ac frondis squalescit, ut arbor
Arescat viduata, ut ramo et fronde perusta
Moereat, heu, liquidis nil proficientibus undis. [Hesp. 1, 485-491]*

« Mais le travail du sol, la forte faux d’airain ou les ruisseaux tirés du sentier où l’eau coule ne peuvent les aider autant que les abîment l’Auster et la bourrasque qui tombent, à l’automne, des rivages Libyens. Alors tous ces efforts sont réduits à néant. Hélas ! Cette beauté, la beauté des fruits et des feuillées se gâte, si bien que l’oranger dépouillé se dessèche, il pleure sa ramure et ses feuilles brûlées, les eaux claires, hélas, ne sont d’aucun secours. »

Le territoire napolitain est coutumier des tempêtes de fin d’été, des perturbations atmosphériques et des ouragans qui, dès le *Trecento* et jusqu’à la fin du XIV^e siècle, purent rendre les conditions de vie de la population plus fragiles en détruisant les cultures et les arbres fruitiers⁸³³. Pétrarque signale l’une de ces tempêtes dans une lettre à Giovanni Colonna⁸³⁴. Mais

⁸³³ Amedeo Feniello rappelle notamment les tempêtes de 1307 et de 1345 (A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 21-22).

⁸³⁴ Benedetto di Falco se souvient de cette lettre, voir B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi antichi...*, op.cit. 1992, p. 149.

la tempête que Pontano évoque comme un souvenir personnel est plutôt celle que commémore Joanpiero Leostello dans ses *Effemeridi* et qui eut lieu le 16 septembre 1488 :

*A nocte, piobbe tanto che gittò carri arbori mure et altre cose in terra et lo I. S. Duca cavalcò a la sua masaria de li Virgini a vedere le sopradicte cose ché may era ricordato a Napoli tale ruina.*⁸³⁵

« La nuit, il plut tant que les charrettes, les arbres et les murs, comme d'autres choses, furent jetés à terre. Le duc chevaucha jusqu'à sa ferme des Vierges pour voir ces phénomènes car on n'avait pas le souvenir d'un tel désastre jadis à Naples. »

Une autre tempête semblable eut lieu dix jours plus tard, selon Leostello. Le 26 octobre 1491, une nouvelle tempête détruisit le jardin du comte de Maddaloni selon la chronique de Notar Giacomo :

*Fo tanta la quantità dell'acqua che piogge dal celo dove la lava grande venendo dalle gradelle et da sancto eramo se guastaro le case del jardino dello Conte di Mathalune sito a porta dono urso [...]*⁸³⁶

« La quantité d'eau qui tomba du ciel fut si grande là où le grand égout descend de la Gradelle et de San Eramo que les maisons du jardin qui appartient au comte de Maddaloni, situé à la Porte don Urso furent détruites [...]. »

Pontano fait enfin mention d'une technique de protection des agrumes qu'il conseille de pratiquer dans les régions froides (comme à Mantoue, Padoue et dans la plaine du Pô) où ces arbres ne peuvent être confiés à la terre gelée :

*Ausit se riguis committere citrius hortis,
Nec qua iuncta Pado scindit sua Mincius arva,
Arva virum, heroum, imprimisque feracia vatum;
Arte tamen studioque cloneia ponitur arbos
In rheda, cui pingue solum, cui plurima tellus
Insit et assidua madeat stirps aurea dextra,
Sub Iove quae ferat aestates, hiemique malignae
Infertur tectis, calidoque fovetur in antro.* [Hesp. 1,201-208]

« Pourtant, dans les champs des Insubres, en terres du Tessin, où l'Adda vers le Pô coule, au long d'une rive où voguent les canots, l'arbre ne se fie pas aux rigides jardins ni là où le Mincio traverse ses terroirs que voisine le Pô, terroirs féconds en hommes, en héros, mais surtout, en poètes voyants. Mais avec un peu d'art et de l'application, on plante en un chariot l'arbre qui vit le jour dans le delta du Sénégal, pourvu que ce chariot porte une terre grasse, une terre abondante, et qu'une main constante tienne bien arrosée cette souche aux fruits d'or, qu'elle jouisse en plein air des moments estivaux à l'hiver malfaisant, on la met sous un toit, on la choie dans un antre chaud. »

Je ne connais pas de mention plus ancienne et précise à la fois de cette technique d'élevage des orangers dans des chariots qui permit, à la cour de France puis dans toutes les cours d'Europe, le succès des orangeries⁸³⁷. Or, c'est un jardinier napolitain, Pacello da Mercogliano, que

⁸³⁵ R. PANE, « Le effemeridi di Joanpiero Leostello », *Napoli Nobilissima*, vol. 7, n° 1-2, 1968, p. 77-78.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 78.

⁸³⁷ La technique de l'élevage en serre est ancienne et pratiquée en Toscane, où l'on trouve des « loggie delle aranciere », ou en Vénétie. Calabrese remarque que Pietro de' Crescenzi l'avait évoquée mais il me semble plutôt que l'agronome italien se référait à un mode de protection des agrumes contre les vents du nord, comme en décrivent Palladius ou les auteurs des *Geoponica*. (F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, op. cit., p. 114).

Charles VIII avait emmené avec lui en quittant le royaume de Naples en 1495⁸³⁸, qui travailla au château d'Amboise à l'acclimatation des premiers orangers. Pacello da Mercogliano⁸³⁹ avait auparavant travaillé aux jardins de la villa de Poggioreale, à la conception de laquelle on sait que Pontano, alors Premier ministre du roi Ferrante I^{er}, avait été étroitement associé⁸⁴⁰.

Fosses et repiquage

Pontano conseille de planter les orangers au printemps, comme Palladius (*rust.* 4,10,11 : *Mense martio citri arbor multis modis seritur, semine, ramo, talea, claua.*) et comme Crescenzi (*rur. com.* 5,8 : *Mense martii seritur multis modis secundum semine, ramo, talea, claua.*). Pour l'auteur des *Geoponica*, l'arbre peut se planter depuis l'automne jusqu'à l'équinoxe d'hiver [Gp. 10,7] et, pour Ibn al-Awwâm ou Ibn-Hedjadj, depuis l'automne jusqu'à l'équinoxe de printemps⁸⁴¹.

Vere autem et cum sol paribus se temperat horis,
Tunc tuto liceat telluri infigere plantas.
Nec toto uerear scrobibus committere in anno,
Aestate umbrosis in uallibus. Ast hieme et cum
Mollis in aprico mitescit terra recessu,
Si modo perpetuus laticum mihi diffluet humor
Nec desit coniux, plena quae diluat urna,
Et nunc frondenti ramo defendat ab aestu,
Nunc solem hibernis admittat mensibus, et nil
Linquat inexhaustum, curaue utatur et arte. [*Hesp.* 1,189-198]

« Au printemps, toutefois, et lorsque le soleil équilibre les heures, il te sera permis de ficher l'arbrisseau en une terre sûre. Et je me risquerais toute l'année durant à le confier aux fosses, aussi bien en été, dans une jauge ombreuse, que durant tout l'hiver, quand la terre moelleuse s'attendrit au soleil qui point en sa retraite, pourvu que coule à moi sans qu'elle ne s'arrête la mouillure de l'onde, que ma femme soit là, qui baigne l'arbrisseau d'un vase plein à ras, qui en cas de chaleur mettrait l'arbre au couvert, tantôt, d'une ramée au feuillage bien gras et laisserait tantôt, pendant les mois d'hiver, le soleil pénétrer – qu'elle n'omette rien, qu'elle exerce son art et use de ses soins. »

Mais les arbres peuvent être transplantés tout au long de l'année, à condition de n'être pas en plein soleil l'été et que, l'hiver, le climat ne soit pas trop rigoureux et la terre assez meuble. Cette recommandation correspond à celle de Celio Calcagnini :

Vere commode seritur ; nec incommode reliqua tempestate anni ; si modo accurate habeas, et saepius aquam inuergas.⁸⁴²

⁸³⁸ A. V. ANTONOVICS, « 'Il semble que ce soit là un vrai paradis terrestre' : Charles VIII conquest of Naples and the French Renaissance », dans D. Abulafia, *The French Descent into Renaissance Italy, 1494-95 : antecedents and effects*, Ashgate, Aldershot, 1995, p. 311-325.

⁸³⁹ Sur Pacello da Mercogliano, plus connu en France qu'en Italie pour les parcs créés à Amboise et à Blois sous les ordres de Charles VIII, puis à Gaillon auprès de Georges d'Amboise, voir F. ZECCHINO, *Pacello da Mercogliano « giardiniere » alla corte di Francia*, Avellino, Elio Sellino Editore, 2004 ; P. LESUEUR, « Pacello da Mercogliano et les jardins d'Amboise, Blois et Gaillon », *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, 1935 ; D. DUPORT, *Le Jardin et la Nature: ordre et variété dans la littérature de la Renaissance*, op. cit. p. 351, 345 et 387.

⁸⁴⁰ P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate. Poggioreale e la villa del Rinascimento nella Napoli aragonese*, op. cit., p. 125 sq.

⁸⁴¹ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 203.

⁸⁴² C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot ...*, op. cit., p. 480.

« Au printemps, on plante l'oranger dans de bonnes conditions. Le reste de l'année, les conditions ne sont pas mauvaises pourvu qu'on ne soit avare de ses soins et qu'on arrose fréquemment. »

Pour les agronomes arabes, la transplantation des agrumes peut se pratiquer tout au long de l'année⁸⁴³, ce qui est contraire aux conseils de Théophraste que rapporte Della Porta⁸⁴⁴. Mais Pontano pourrait aussi désigner par *scrobes* non le lieu de plantation définitif mais un carreau d'élevage destiné à accueillir la marcotte enracinée ou le jeune plant issu de la pépinière en attendant sa transplantation définitive – ou bien il pourrait aussi s'agir de la pépinière elle-même. Chez les agronomes antiques, le mot *scrobes* est généralement utilisé pour désigner les fosses de repiquage⁸⁴⁵. Toutefois, au vers 50 du deuxième chant des *Géorgiques*, Virgile donne à *scrobes* un sens équivoque :

[...] *tamen haec quoque, si quis*
Inserat aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint siluestrem animum, [...] [Georg. 2,49-51]

« Néanmoins ces espèces aussi sont-elles greffées ou, transplantées, confiées à des fosses profondément ameublées ? [...] »⁸⁴⁶

Pour Pomponio Leto, dans le commentaire du même vers de Virgile, *scrobes* désigne simplement une fosse creusée de main d'homme et l'humaniste ne fait pas mention de sa destination : <2,50> *Subactis. effossis foueis*⁸⁴⁷. Lippo Brandolini, quant à lui, comprend ce vers comme une évocation de la pépinière.

<2,50> *Subactis. nam seminarium ut Cato et Plinius inscribunt bipalio uertendum est.*⁸⁴⁸

« *Subactis*. Car la pépinière, comme l'écrivent Pline et Caton, doit être façonnée à la bêche. »

La description des travaux dont on entoure le jeune plant, l'irrigation permanente, de même que la nécessité de l'abriter des chaleurs par un écran de feuillage, de laisser passer le soleil par les journées d'un hiver clément, pourraient faire penser que Pontano désigne plutôt par *scrobes* un carreau d'élevage temporaire destiné à faire croître les plans d'oranger avant de les repiquer à leur emplacement définitif. Les agronomes arabes ont coutume de disposer les boutures dans

⁸⁴³ M. EL FAÏZ, « Les agrumes », *op. cit.*, p. 123 ; IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, *op. cit.*, p. 296.

⁸⁴⁴ *At si transpandendae sint plantae, siue e seminario, siue denius satae fuerint, Theophrastus uernum tempus praesigit.* » G. DELLA PORTA, *Villae*, *op. cit.*, p. 261 ; Della Porta cite Théophraste, *Hist. Plant.* 4,4,3.

⁸⁴⁵ Palladius *rust.* 4,10,1 et 2 : *scrobi uelut obliquus inmergitur et Sed qui in scrobe deponit*, mais ce n'est pas le cas en 4,10,11 où *scrobem* désigne une petite fosse creusée de la main pour accueillir les graines. En 4,10,25, Palladius vante les mérites du passage en pépinière pour les boutures : *Si plantam fici prius nutrias in seminario et maturam transferas in scrobem, poma generosiora producet*. Columelle parle de *scrobiculus* pour désigner les petites fosses destinées, dans les pépinières, à accueillir les graines (*rust.* 6,5,8).

⁸⁴⁶ Trad. E. de Saint-Denis.

⁸⁴⁷ « *Subactis*. Des fosses ameublées. » G. P. LETO, *Julii Pomponii Sabini, ... In omnia, quae quidem extant, P. Vergilii Maronis opera commentarii*, *op. cit.*, p. 119.

⁸⁴⁸ BAV vat.lat. 2740, f. 38 r.

des carreaux d'élevage : il convient alors de les arroser abondamment⁸⁴⁹. Caton conseille, au sujet des pépinières de fruitiers, de protéger les jeunes plants des chaleurs et du froid en ménageant un abri fait de claies de figuier (*de rust.* 48) :

[...] *furcas circum offigito, Eo perticas intendito. Eo sarmenta aut crates ficarias imposito, quae frigus defendant et solem.*

« [...] tu entoureras le carré de fourches, sur lesquelles tu tendras des perches. Sur ces perches, tu poseras des sarments ou des claies de figuier, pour abriter les semis contre le froid et le soleil. »

Pline (*H.N.* 17,14,2) rappelle ce conseil de Caton. La pépinière pour les semis et les boutures ne revêt pas d'aspect particulier quant à la culture des agrumes chez les auteurs des *Geoponica* ni pour Palladius ou pour Crescenzi. C'est peut-être pourquoi Pontano n'approfondit pas ses conseils en ce sens : la pépinière fait partie des préceptes généraux d'agriculture, comme la description des sols, des eaux ou les pronostics.

En revanche, il parle des fosses de repiquage et de la transplantation. Au vers 232 du premier livre du *De hortis Hesperidum*, il est certain que Pontano appelle *scrobes* les fosses de repiquage, c'est-à-dire l'emplacement définitif de l'arbre.

*Sed tamen et scrobibus modus hic erit, ut neque in altum
Desideat nimis, ut quantum radice profunda
Haeserat, hoc paulo iaceat plus, eque lacuna
Hauriat ut solitos himbris madidumque fluentum:
Tum baculo aut pedibus facilem calcabis arenam.
Parce tamen teneris fibris, cautusque benignam
Affer opem, indulge et leuibus pueriliter annis. [Hesp. 1,231-238]*

« Mais tes fosses aussi seront de telle taille que l'arbre n'use trop son temps dans les hauteurs et d'autant qu'il avait plongé dessous la terre sa racine profonde, un peu plus il devra s'enfoncer et puiser des réserves du sol l'aspersion régulière et les flots irrigants. Foule aux pieds, au bâton, le sol bien ameubli mais gare à protéger les fibres délicates, apporte ta bonne œuvre en toute précaution, montre de l'indulgence pour leur enfance tendre. »

Le passage est soigneusement imité du deuxième chant des *Géorgiques*, dont l'humaniste a imité le sens plutôt que l'expression⁸⁵⁰ en reprenant la structure des phrases :

*Forsitan et scrobibus quae sint fastigia quaeras.
Ausim uel tenui uitem committere sulco.
Altior ac penitus terrae defigitur arbor,
Aesculus in primis, quae quantum uertice ad auras
Aetherias tantum radice in Tartara tendit. [Georg. 2, 288-290]*

« Peut-être aussi veux-tu savoir quelle profondeur donner aux fosses. J'oserais confier le cep même à un sillon superficiel, tandis qu'on plante plus avant et profondément en terre l'arbre, le chêne surtout, dont la racine pénètre jusqu'au Tartare aussi bas que son faite monte haut vers les brises éthérées. »⁸⁵¹

⁸⁴⁹ M. EL FAÏZ, « Les agrumes », *op. cit.*, p. 122.

⁸⁵⁰ Paul Manuce et Giulio Poggiani préconisaient (comme propédeutique à l'imitation des Anciens) d'imiter d'abord l'idée avec les paroles, puis seulement les idées, puis seulement les paroles en leur donnant d'autres idées. Voir R. SABBADINI, *Storia del Ciceronianismo e di altre questioni letterarie nell'età della Rinascenza*, Turin, Ermani Loescher, 1886, p. 48-49.

⁸⁵¹ Trad. E. de Saint-Denis.

Au moment de parler des fosses, Pontano imite la structure corrélatrice que Virgile avait employée dans le même contexte. L'arbre sera d'autant plus enfoncé dans la terre – et donc la fosse d'autant plus profonde – que ses racines auront poussé loin, autrement dit : il faut proportionner la profondeur de la fosse à la taille des racines. Dans l'un et l'autre texte le précepte est le même, qu'il s'applique au chêne chez Virgile ou à l'oranger chez Pontano. Les agrumiculteurs de l'Espagne musulmane en prodiguent de semblables à propos du cédratier : les fosses doivent être creusées en proportion du sujet à planter⁸⁵².

Giambattista della Porta cite le passage du *De hortis Hesperidum* lorsqu'il parle de la transplantation⁸⁵³. Peut-être Africo Clementi résume-t-il le précepte de Pontano lorsqu'il conseille : « Et nel traspiantarla, pongasi un poco più soto, che non era prima' ». ⁸⁵⁴

Dans le *De hortis Hesperidum*, La transplantation elle-même est décrite quelques vers plus loin :

*Quin etiam uellens fosso de gurgite plantam
Rursus et infodiens, dextra faultrice uideto
Cum tenera radice, simulque haurire, simulque
Natiuae infodere et multum telluris, ut haerens
In patria possit melius consuescere terra.
Ipse uides puerum materno lacte repulsum
Indignantem alio ductare e pectore mammas
Huberibusque aliis dulcis haurire liquores. [Hesp. 1,241-248]*

« Et lorsque, plus encore, tu la dépiqueras de sa fosse creusée pour la piquer ailleurs, veille à tirer ensemble, sous la protection de ta dextre, la plante et ses tendres racines. Veille à bien les planter dans une proportion du sol de provenance afin que, se fixant dans un sol paternel, il s'y habitue mieux. Tu le vois bien : l'enfant qu'on a privé du lait de sa mère s'indigne de tirer les mamelles d'une poitrine différente, de boire le lait doux depuis une autre source. »

Ce passage rappelle deux éléments qui ne cessent d'être évoqués dans la littérature agronomique : lors de la transplantation de l'arbre, il convient de prendre garde à ne pas heurter ses racines ; d'autre part, il faut le planter dans les fosses en conservant sa motte. Lorsqu'il mentionne ces deux préceptes, Pontano se souvient d'un passage de Virgile où le poète antique compare la terre de la pépinière à une mère dont il faut se sevrer.

*At si quos haud ulla uiros uigilantia fugit,
Ante locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges et quo mox digesta feratur,
Mutatam ignorent subito ne semina matrem. [Georg. 2,265-268]*

⁸⁵² IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 296.

⁸⁵³ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 262.

⁸⁵⁴ « Et en la transplantant, enfonce-la un peu plus profondément qu'elle ne l'était auparavant. » Celio Calcagnini est en revanche très précis dans la description des fosses : *Non altas adeo scrobes parabis : quo latiores patentesque feceris, hoc erunt latiores uberioresque fructus. Scrobem clibano similem esse uolunt : imus quae summus patientior ut laxius radices uagentur ; ac minus frigoris hyeme minusque aestate uaporis, per angustum os admittant. Mais aucun de ces conseils ne ressemble à ceux des Hesp. de Pontano. C. CALCAGNINI, Caelii Calcagnini Opera aliquot ..., op. cit., p. 480.*

« Cependant les cultivateurs dont la vigilance n'est jamais en défaut commencent par rechercher, pour y préparer d'abord une pépinière, un emplacement semblable à celui qui doit bientôt recevoir l'alignement des sujets transplantés, pour qu'un brusque dépaysement ne les empêche pas de reconnaître leur mère. »⁸⁵⁵

Seul le verbe *consuescere*, aux quatrième et cinquième pieds, suggère une imitation des *Géorgiques* par Pontano : [...] *Adeo in teneris consuescere multum est*. [*Georg.* 2,273]. Mais la métaphore maternelle employée par Virgile est filée par l'humaniste et elle prendra dans le *De hortis Hesperidum* une grande importance. Cette métaphore n'est pas une invention de Virgile et elle recouvre surtout un précepte qui se rapporte à la transplantation, que l'on retrouve chez d'autres auteurs agronomiques au chapitre qu'ils consacrent à la sylviculture. Ainsi, Pline recommande de munir la pépinière d'une terre très riche car la nourrice doit être plus favorable que la mère.⁸⁵⁶ Plus loin, Pline dit qu'il faut transplanter la jeune plante dans une terre semblable à celle de sa pépinière ou meilleure qu'elle⁸⁵⁷ mais il cite également Caton qui conseille, quant à lui, de laisser adhérer aux racines de l'arbre le plus de terre possible et recommande même de transporter le jeune arbre en plaçant sa motte dans un panier⁸⁵⁸. Columelle (*rust.* 3,5) recommande aussi de garder la même terre dans la pépinière et dans les fosses. Il décrit ainsi la transplantation de l'olivier :

*Ipsae autem arbusculae hoc modo possunt transferri: antequam explantes arbusculam, rubrica notato partem eius, quae meridiem spectat, ut eodem modo, quo in seminario erat, disponatur. Deinde ut arbusculae spatium pedale in circuitu relinquatur, atque ita cum suo caespite planta eruat. Qui caespes in eximendo ne resoluatur, modicos surculos uirgarum inter se conexos facere oportet, eosque pala, qua eximitur, applicare, et uiminibus ita innectere, ut constricta terra uelut inclusa teneatur. <9> Tum subruta parte ima leuiter pala commouere, et suppositis uirgis alligare, atque plantam transferre. Quae antequam deponatur, oportebit solum scrobis imum fodere bidentibus; [*rust.* 5,9,8-9]*

« Voici la manière de transplanter les jeunes oliviers. Avant de les arracher, marquez avec de la sanguine le côté qui regarde le midi, afin de leur donner la même exposition qu'ils avaient dans la pépinière. On a soin de laisser autour de la racine un pied de terre et on les enlève avec cette motte. Pour empêcher qu'elle ne s'égrène, il est à propos de faire avec de petites baguettes une sorte de tissu qu'on appliquera au pied de l'arbre et autour duquel on le fixera avec de l'osier, de manière que la terre bien serrée y soit comme emprisonnée. Alors, après avoir détaché le dessous de la motte, on la soulève légèrement, on lie dessous quelques petites branches, et l'on transporte le sujet. Avant de le déposer dans la fosse, il faudra en remuer le fond avec la houe à deux dents [...] »⁸⁵⁹

Comme chez Pontano, le fond de la fosse est ameubli après la transplantation de l'arbre. Il s'agit de conserver la terre d'origine et de protéger les fines racines de l'arbrisseau, comme Palladius en donne également le conseil (*De rust.* 12,17).

⁸⁵⁵ Trad. E. de Saint-Denis.

⁸⁵⁶ *H.N.* 17,14,1 et 2 : *Namque ad id praecipuum eligi solum refert, quoniam nutricem indulgentiorem esse quam matrem saepe conuenit.*

⁸⁵⁷ *H.N.* 17,16,1.

⁸⁵⁸ *H.N.* 17,16,7 et Cat. *De rust.* 28.

⁸⁵⁹ Trad. Louis Du Bois.

Ce précepte est appliqué à l'oranger chez Celio Calcagnini, qui emprunte également la métaphore de la mère et de la nourrice :

*Cum e plantario transtuleris, cum genitali terra transferito : adeo et poma libentius in sinu parentis quam nouercae adulescunt.*⁸⁶⁰

« Au moment de la tirer de la pépinière pour la transplanter, transporte la plante avec sa terre native. Les fruits mûrissent bien plus volontiers dans le sein d'un parent que d'une marâtre. »

On retrouve en outre cette précaution appliquée aux agrumes, et même à l'oranger, dans un traité d'horticulture écrit en catalan et copié en Espagne à la fin du quinzième siècle. Ce traité faisait partie de la bibliothèque des rois aragonais et est conservé à la BnF.⁸⁶¹

« Si vols plantar tarongers, plantalos en la luna crexente de Jener e la part que esta al levante quey sia tornada com dit es. E sia tallat lo taronger. O dich quanat en torn per que noli sien tallades les raells sino quant menys pora. E fasen per guisa que ab les rahels reste molta terra e axi com esta descobrint, axi lo ligaras ab cordes. [...] met lo en bona manera en hun cabaç per que nosen quaygua la terra e alli ligalo fort per que sis movia gens a quella terra seria perill de perdre l'arbre. E alli common los metras aja bon clot e ben fondo que do fins a la coreja e alli met l'arbre e la terra quey metras sia ben piçada. »⁸⁶²

« Si vous souhaitez planter les orangers, plantez-les à la lune croissante pendant le mois de janvier et que la partie de l'arbre qui était tournée vers le levant soit tournée comme dit. Que l'oranger soit taillé. Il faut l'arracher en le tournant pour que les racines ne soient pas sectionnées, ou le moins possible. Et faites en sorte qu'avec les racines il reste beaucoup de terre et tel qu'il se découvre une fois arraché, vous le lierez avec des cordes. [...] mettez-le d'une belle manière dans un panier en sorte que la terre n'en tombe pas et liez-le fort parce que, si la terre bougeait, on courrait le risque de perdre l'arbre. Puis, mettez-le dans un bon trou, bien enfoncé jusqu'à la corde, et que la terre de ce trou soit bien remuée. »

L'auteur inconnu du traité conservé dans le manuscrit recommande donc de transplanter l'arbre dès janvier, contrairement à Pontano qui estimait toute période de l'année propice à la transplantation, pourvu que les conditions climatiques ne soient pas trop rudes. Une partie du manuscrit BNF. Espagnol 291 est présentée par le copiste comme une traduction de l'œuvre agronomique de Palladius, ce qui n'est pas du tout le cas. Il contient des préceptes d'agriculture familiale qui s'éloignent peu de ceux prescrits par les auteurs de l'Antiquité mais leur adjoint certaines précisions, notamment en ce qui concerne les dates de plantation⁸⁶³.

Les préceptes de transplantation sont surtout fort précis dans l'agrumiculture de l'Andalousie musulmane et ils sont semblables à ceux que Pontano dispense. Ibn Bassâl (né à Tolède en 1085) recommande de transplanter l'oranger avec sa motte, de prendre garde aux jeunes racines lors de l'opération. Puis il convient, selon lui, de tasser le sol au pied pour bien

⁸⁶⁰ C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot, op.cit.*, p. 480.

⁸⁶¹ Il s'agit du ms. Espagnol 291. Voir à son sujet la fiche rédigée par Blaise Dufal en 2012, qui comporte des orientations bibliographiques [<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc34897x>, consultée le 3 janvier 2020].

⁸⁶² BNF. Espagnol 291, f. 35r.

⁸⁶³ Voir, par exemple f. 35v. mais surtout f. 48 v. où l'auteur indique qu'il faut greffer les orangers dans les poncires « xv dies abans de sent Iohan de juny, o quinze dies apres ».

fixer la motte. Pour Al-Tingari, qui donne d'infinies précisions sur la taille qu'il faut donner à la fosse, il importe de repiquer l'arbre avec sa motte et ses racines.⁸⁶⁴

Marcotte et semis

Les vers suivants du *De hortis Hesperidum* sont consacrés aux modes de propagation de l'oranger et des agrumes. Pontano suit ainsi le plan de présentation des agronomes latins et l'ordre de progression logique : après avoir décrit les caractéristiques du terrain et les aménagements à y réaliser, quelles régions sont appropriées à la culture de ce genre d'arbre et lesquelles ne le sont pas, il aborde la technique plus délicate de la propagation :

*Atque hinc quo cultu citrii quave arte vel usu
Provenient, paucis (nam nec sunt multa) docebo.
Partem etenim insitio, partem sibi semina, partem
Vendicat in generis sobolem producta propago. [Hesp. 1,260-263]*

« Je dirai à présent quel genre de culture, quel art ou quel usage propagent l'oranger – peu de mots suffiront (car peu sont ces moyens). Et vraiment, pour faire une bouture à partir de ce genre, la greffe veut une part, une autre les semis, une autre la margotte. »

L'incise de Pontano, selon laquelle il n'y a que peu de moyens de propager les orangers, fait référence à une affirmation commune de Palladius et de Pietro de Cescenzi :

*Mense martium seritur multis modis, secundum semine, ramo, talea et claba. [Pallad. rust. 4,10,11
et Cresc. Rur. com. 5,7]*

« On reproduit l'arbre au mois de mars par pépins, par branches, par boutures et par billes. »

Pontano ne décrit que trois modes de propagation : la greffe (*insitio*), les semis (*semina*) et les provins (*propago*). Il enseigne aussitôt comment obtenir une bouture et comment semer l'oranger. Pour Pline (*H.N.* 17,9,58), il existe de nombreuses manières de reproduire les arbres en général, par graines (*semine*), par plants (*plantis radicis*), par provins (*propagine*), par rejets (*auolsione*), par plançons (*surculo*), par greffes (*insitone*) et par éclats de souche (*consecto trunco*). Mais l'encyclopédiste limite la propagation du citronnier à la graine ou au provin : *Citrea grano et propagine [...] proveniunt* (*H.N.* 17,11,4). Les préceptes de Pontano concordent avec ceux de Pline tant qu'il s'agit de l'oranger. Pour Celio Calcagnini, les agrumes ont trois modes de reproduction, le semis, la marcotte ou la greffe (*citrios parabis semine, propagine, insitione*⁸⁶⁵). Le cédratier, cependant, se propage selon Pontano par bille et par plançons, comme l'atteste le passage suivant :

*Tum fragmenta lege et ramos secerne valentis,
Obliquosque infige solo, tamen ut capite extent,
Stipitis aut truncum gladioque et falce dolatum*

⁸⁶⁴ Voir M. EL FAÏZ, « Les agrumes », *op. cit.*, p. 125.

⁸⁶⁵ C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot ...*, *op. cit.*, p. 480.

*Infode et in tenui nudatum contege sulco.
 Continuo ingentem vicino ex amne paludem
 Elice, diluvioque comas immerge salubri.
 Haud multum fluet, emerget vastissima silva
 Solaque praecultis regnabit citrus in hortis,
 Pendebunt gravidis tabulata aurata racemis, [Hesp. 2,111-119]*

« Mets alors de côté les débris d'élagage et parmi ces ramées, choisis les plus vivaces et fiche-les en terre, à l'oblique, en laissant toutefois leur houppe vers le haut. Ou recouvre de terre une bille du tronc proprement équarrie au coute et à la serpe et enfouis-la, tondue, dans un sillon léger. De la rivière proche, détourne incontinent un marécage immense et couvre ces toupets d'une crue salubre. Peu de temps s'écoulera, le plus large verger émergera des eaux et le cédratier seul établira son règne dans ces jardins parés, les étages dorés ploieront sous les grappes lourdes. »

Il suffit pour cela de couvrir les débris de l'arbre d'une abondante masse d'eau. Ce conseil de multiplication par bouture ressemble à ceux que prodigue l'agronome andalou Ibn Al-Awwâm dans son traité d'agriculture au sujet du cédratier et du bigaradier⁸⁶⁶.

Le procédé de la marcotte est décrit par Pontano de la façon suivante :

*Ergo ubi subductum felici e matre flagellum
 Videris, hoc gladio medium feri et iniice saxum, 265
 Qua vulnus patet, et plagae sic consule hianti;
 Inde terebrato per aperta foramina fundo
 Fictile coniicias, pulla et mox obrue terra,
 Nec sit parca manus stillanti infundere gutto.
 Radicem lento ducet de cortice ramus, 270
 Subiicietque novas geminato ex hubere vires.
 Ergo ubi in Italiam quater adventaverit ales
 Daulias, i, rescinde manu atque excide securi
 Frondentem ramum, et terrae committe subactae
 Optatam prolem fibris et fronde vigentem, 275
 Ornet ut excultos et flore et frugibus agros. [Hesp. 1,264-276]*

« Ainsi, quand tu verras, sur sa mère féconde, un scion se faire jour, fends-le en son milieu au moyen d'un couteau et insère une pierre là où s'ouvre la plaie, ainsi, assure-toi de la tenir ouverte. Enfile alors le scion dans un manchon d'argile par le trou pratiqué dans son fond transpercé et couvre-la bientôt d'un sombre amas de terre, d'une main généreuse arrose goutte à goutte. Depuis l'écorce souple, le scion prendra racine, d'une double mamelle il fera force neuve. Puis quand en Italie, la quatrième fois, les ailes de Daulis se seront approchées, va, ouvre le manchon et coupe à l'ébranchoir le scion garni de feuilles. Plante dans un sol meuble ce rejeton choisi, robuste de racine et par ses frondaisons, afin que fleur et fruits deviennent l'ornement des domaines soignés. »

Cette technique de propagation est connue depuis longtemps puisque Caton lui-même l'applique déjà à la reproduction des arbres, en précisant qu'elle s'adapte à tous les genres.

In arboribus, uti radices capiant, calicem pertundito per fundum, aut qualum. Ramum, quem radicem capere uoles, traicito. Eum qualum, aut calicem terra impleto, calcatoque bene, in arborem relinquito. Ubi ita fuerit, ramum sub qualo praecidito. Qualum incidito ex una parte per imum. Si uero calix erit, conquassato. Cum eo qualo, aut calice in scrobem ponito. Eodem modo uitem facito, eam anno post praecidito, seritoque cum qualo. Hoc modo quod genus uis propagabis. [Caton, rust. 52]

⁸⁶⁶ M. EL FAÏZ, « Les agrumes », op. cit., p. 124-125.

« Afin que les boutures s'enracinent sur l'arbre même, percez le fond du panier ou le pot, et insérez-y le rameau que vous avez le souhait de faire enraciner. Remplissez de terre le pot ou le panier, foulez-le et laissez-le sur l'arbre. Quand la bouture a pris racine, coupez la branche au-dessus du vase. Coupez le panier de haut en bas ; si c'est un pot, cassez-le, et placez dans la terre la bouture avec le vase ou le panier. Faites la même chose pour la vigne ; coupez la bouture à la deuxième année, et plantez avec le vase. Ce procédé s'emploie pour la multiplication de toute espèce de végétal. »⁸⁶⁷

Les agrumiculteurs arabes l'ont également pratiquée et appliquée, sous une forme enrichie, à la propagation des agrumes. Ibn Al-Awwâm décrit en particulier cette technique d'une façon très précise⁸⁶⁸. Mais Pontano, en décrivant le triple retour des hirondelles en Italie, au vers 272, propose de séparer la marcotte de l'arbre à la quatrième année, soit trois ans après l'application du procédé, contre un an chez Caton et chez Ibn Al-Awwâm.

Pontano décrit laconiquement une technique de marcottage par couchage :

*Quin etiam, cum se felici matris in umbra,
Eduxit soboles, ferro diffinde et adactum
Infigas lapidem, ducto mox infode sulco;
Crescet in immensum multa radice virago. [Hesp. 1,277-280]*

« Bien plus, quand auprès de sa mère, en son ombre féconde, un drageon a pointé, fends-le d'un coup de fer, coince-y une pierre et couche-le bientôt dans un sillon bien droit. Cette plante gaillarde aux racines nombreuses grandira sans mesure. »

Cette technique est semblable à celle que Caton décrit :

Propagatio oleae pomorumque. Propagatio pomorum, aliarum arborum. Ab arbore abs terra pulli qui nascentur, eos in terram deprimito, extollitoque primorem partem, uti radicem capiat : inde biennio post effodito, seritoque. [Caton, rust. 51]

« Multiplication de l'olivier et du pommier. Vous coucherez en terre les drageons qui sortent du sol. Vous mettrez la flèche à l'air, afin qu'ils puissent s'enraciner. Arrachez-les et plantez-les deux ans après. »⁸⁶⁹

Pline (*H.N.* 17,21,2) rapproche l'une et l'autre technique et, citant Caton, il dit qu'il s'agit là des deux modes possibles de provignage. Chez ces deux auteurs, ces modes de propagation peuvent être appliqués à de nombreuses espèces d'arbres, fruitiers ou non. Pontano omet de dire qu'il faut laisser la flèche du drageon hors de terre, comme Caton le mentionne, mais il précise, contrairement à l'agronome antique, que le drageon doit être fendu et la plaie maintenue ouverte par une pierre. Il s'agit bien d'une technique répandue dès l'Antiquité pour favoriser l'enracinement des provins. Ainsi, Palladius propose d'ouvrir en deux les plançons de figuier avant de les ficher en terre. Pour maintenir cette fente bien ouverte, il faut insérer une pierre (*De rust.* 4,10,24) :

Taleam sic ponemus, ut cetera, cui leuiter ab infima parte diuisae lapidem mergemus in fisso.

⁸⁶⁷ Trad. M. Nisard.

⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 126-127.

⁸⁶⁹ Trad. M. Nisard.

« Pour la bouture [scil. de figuier], il faut procéder comme pour les autres arbres et la fendre légèrement dans la partie inférieure en y insérant une pierre. »

Pour Ibn al-Awwâm, outre la technique du marcottage en pot, les agrumes ont tendance à produire des rejetons qu'il convient de marcotter par couchage⁸⁷⁰.

Pontano décrit ensuite la reproduction par graine, pour laquelle il importe tout d'abord de trouver un lieu privilégié, à l'abri du vent, pour établir une pépinière :

*Si tibi seminium curae, primum elige terram
Sole sub aprico, nulli quae obnoxia vento;
Hanc validis rastris et duro verberare marrae
Discute, et in tenuem redigas studiosus arenam.
Hinc semen legito, lectum graviore notatu* 285
*Aequatis spatiis serito dextraque fideli
Infodito, infossum solito de more rigato,
Et studiosa manus divellat gramina circum.
Non mora: iam toto tollent sese agmina campo,
Et paribus spatiis aequato et marte ferentur.* 290
*Hinc brevibus vallis sub signum figito, et haerbas
Ipse manu legito, lectas sub sole cremato,
Saepius et duris agitato bidentibus alte
Frondentem silvam Zephyrosque aurasque cientem. [Hesp. 1,281-294]*

« Si ce sont des semences qui occupent tes soins, choisis d'abord un champ exposé au zénith et à l'abri du vent. Défonce cette terre de solides râdeaux, du coup dur de la marre et, avec diligence, fais-en du sable fin. Puis choisis la semence par un grave examen, sème celles choisies à espaces égaux, de ta dextre fidèle, recouvre-les de terre, arrose l'enterrée à un rythme habituel. D'une main diligente, tu sarcleras autour les herbes adventices. Ne t'attarde donc pas : dans tout le champ déjà se lèveront les lignes. À écarts réguliers elles se présenteront, égales au combat. Alors, sous la bannière, tu les attacheras à un petit tuteur et tu arracheras les herbes à la main, les brûlant en plein air, très souvent et bien haut, au bout de rudes fourches, tu secoueras des touffes pour animer le feu de Zéphyr et de brises. »

La pépinière, contrairement aux conseils prodigués par les agrumiculteurs de l'Espagne musulmane⁸⁷¹, ne doit pas être exposée aux vents. Les recommandations de Pontano pour son installation sont au reste semblables à celles de Pline, le sol doit être soigneusement retourné et les herbes sarclées régulièrement.

Namque ad id praecipuum eligi solum refert, quoniam nutricem indulgentiorem esse quam matrem saepe conuenit. sit ergo siccum sucosumque, bipalio subactum, [...] 70 [...] sariri conuenit saepius herbasque euelli. [H.N. 17,14,69-70]

« L'établissement d'une pépinière nécessite un sol de première qualité, puisqu'il est souvent bon à la nourrice d'être plus favorable que la mère. Ce terrain sera donc sec et riche en nutriments, qu'il soit ameubli avec la pioche. [...] il importe de sarcler souvent et d'arracher les herbes. »

⁸⁷⁰ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 297.

⁸⁷¹ M. EL FAÏZ, « Les agrumes », op. cit., p. 122.

Pontano conseille en outre d'arroser les pépins quotidiennement, ce qui est contraire à certaines recommandations des agronomes arabes⁸⁷² mais correspond à ce que dit Palladius de l'ensemencement de la pépinière et du soin à apporter aux graines de cédratiers :

Si granis uelis serere, ita facies. Terram in duos pedes fodies, cinerem miscebis, breues areas facies, ut utrimque per canales aqua discurrat. In his areis palmarem scrobem manibus aperies et tria grana deorsum uerso acumine iuncta constitues et obruta cotidie rigabis. Citius procedent, si beneficio aquae tepentis utaris. Natis germinibus semper proxima herba runcetur. [Pallad. re rust, 4,10,11-12]

« Voulez-vous l'obtenir de pépins, creusez la terre à deux pieds de profondeur, mêlez-y de la cendre, et formez de petites planches séparées par des rigoles qui livreront passage à l'eau. Faites avec les mains sur ces planches une fosse d'un palme, mettez-y trois pépins ensemble, la pointe en bas, recouvrez-les et arrosez-les chaque jour. Ils viendront plus vite, si vous les arrosez d'eau tiède. Quand ils seront levés, vous arracherez sans cesse l'herbe autour d'eux. »⁸⁷³

Pontano semble trouver superflus les différents procédés qu'évoque Palladius et que reprendra Pietro de' Crescenzi (*Rur. com.* 5,8). Il est également probable que la période de l'ensemencement, le mois de mars pour Palladius et pour Crescenzi comme pour l'auteur du traité d'agriculture catalan conservé à la BnF. (Esp. 291) que nous mentionnions plus tôt⁸⁷⁴, soit suggérée par Pontano, au sein même de sa métaphore militaire, par l'expression *aequato et marte ferentur* (*Hesp.* 1,290).

Il convient d'attirer l'attention sur une autre expression : *lectum grauiore notatu* (*Hesp.* 1, 285) qui suggère un procédé de sélection de la graine que Pontano ne souhaite pas développer, malgré l'importance qu'il doit revêtir. Virgile ne prodiguait pas plus de conseils sur la sélection des semences : *Lecta* [scil. *semina*] *diu et multo spectata labore*.⁸⁷⁵ (*Georg.* 1,197). Mais il s'agissait d'ensemencer un champ et pas de planter des arbres. Pontano s'est, semble-t-il, souvenu de la citation.

Les procédés de sélection de la graine tirée des agrumes sont absents des traités antiques et leur importance n'est mise en relief qu'à partir des traités des agronomes andalous Ibn Bassâl et Abû L-Khayr qui recommandent de choisir les pépins bien sains et qui proviennent de préférence des fruits mûrs de la première récolte et d'un arbre réputé de bonne qualité⁸⁷⁶. Un procédé de sélection est également décrit dans le ms. BNF Esp. 291 au folio 35 v., il se fonde sur l'apparence et la maturité des fruits dont on prélève les graines :

« De sembrar. Om vol sembrar toronges, ponçires, limones e aranges. Prenga dets torongers passats, e pasat le mes de març, les toronges que son ja groses. E de les altrás coses en semblant manera que sien ja maduras. E pren dels grans de aquesta sement [...]. »

⁸⁷² Ainsi, Yûniûs estime que l'arrosage est un soin superflu dans la pépinière, alors que Ibn Hajjâj recommande d'arroser les plans chaque fois que le sol devient sec par excès de chaleur. *Ibid.*

⁸⁷³ Trad. M. Cabaret-Dupaty.

⁸⁷⁴ Voir *supra*, p. 272. Les semis d'agrumes sont décrits au f. 35v., dans le chapitre « De sembrar » : il importe, sauf dans certains cas particuliers, de semer « en la crexente de març [...] ».

⁸⁷⁵ « ...choisie au terme d'un examen long et minutieux. »

⁸⁷⁶ M. EL FAÏZ, « Les agrumes », *op. cit.*, p. 121.

« Semer. Si l'on veut semer des orangers, des poncires, des citronniers et des cédratiers (?). Qu'on cueille de ces oranges pourries et, passé le mois de mars, les oranges qui sont déjà grosses. Que l'on procède ainsi pour les autres fruits et qu'ils soient déjà mûrs. On prend ensuite des graines pour ce semis [...]. »

L'auteur du traité catalan recommande donc de choisir des fruits mûrs, comme les agrumiculteurs arabes. Les proches successeurs de Pontano expliquent en quoi consiste ce « marquage d'une grande importance » (*Hesp.* 1, 285) que décrit l'humaniste. Ainsi, Giambattista della Porta propose de choisir des graines volumineuses, lourdes et intactes, qui proviennent des plus beaux fruits :

*Nos serenda grana grauiora, maiora, et illaesa seligimus, et ex perfectioribus pomis*⁸⁷⁷

« Chez nous, nous choisissons pour les semer les graines les plus lourdes, les plus grosses et qui sont intactes. Nous les tirons des fruits du meilleur acabit. »

Quant à Celio Calcagini, ses recommandations ne sont pas différentes :

*Quom semen ipsum multo antea legeris, id plenius robustiusque et plurimum medullae habens eligatur.*⁸⁷⁸

« Lorsque tu choisis, bien en avance, les semences, sélectionne-les pleines et robustes, avec une moelle abondante »

Au reste, le passage du *De hortis Hesperidum* que nous étudions est surtout notable en ce qu'il adjoint aux préceptes antiques des précisions nouvelles tout en cherchant à rivaliser avec un passage des *Géorgiques* où Virgile décrit l'implantation du vignoble et la compare à une armée en marche.

[...] *Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere: in denso non segnior ubere Bacchus;
Sin tumulis acclive solum collisque supinos,
Indulge ordinibus; nec setius omnis in unguem
Arboribus positis secto uia limite quadret:
Vt saepe ingenti bello cum longa cohortis
Explicuit legio et campo stetit agmen aperto,
Derectaeque acies, ac late fluctuat omnis
Aere renidenti tellus, necdum horrida miscent
Proelia, sed dubius mediis Mars errat in armis.
Omnia sint paribus numeris dimensa uiarum;* [Georg. 2,275-284]

« Si tu traces l'emplacement du vignoble dans une plaine grasse, plante serré ; quand la plantation est serré, Bacchus n'est pas moins agissant ; mais si tu choisis le versant d'une côte mamelonnée ou des pentes douces, espace généreusement les rangées ; dans un cas comme dans l'autre, aligne les plantes en les séparant par des sentiers qui se coupent exactement à angle droit. Telle souvent, au cours d'une grande guerre, la longue colonne de la légion déploie ses cohortes ; elle a fait halte en rase campagne, les formations de bataille se sont alignées et la terre n'est au loin qu'une houle de bronze éclatant ; l'horrible mêlée n'est pas encore engagée mais entre les deux armées Mars erre, hésitant »

⁸⁷⁷ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 261.

⁸⁷⁸ C. CALCAGNINI, *Caelii Calcagnini Opera aliquot ..*, op. cit., p. 480.

Dans ce passage, Virgile compare les rangées du vignoble bien ordonné aux rangs d'une armée en campagne. Comme nous avons eu l'occasion de le constater, Pontano est enclin à récupérer les métaphores de Virgile. Dans le passage du *De hortis Hesperidum* qui traite de la reproduction par semis il recycle l'analogie militaire que le poète antique développait au sujet du vignoble. Mais plutôt qu'une comparaison « homérique », il en fait une métaphore *in absentia* en exhibant les points communs au champ et à l'armée en marche, soit la régularité des rangs : *Aequatiis spatiis* (*Hesp.* 1,284) et *paribus spatiis* (*Hesp.* 1,290) répondent au syntagme *paribus numeris* (*Georg.* 2, 184).

Il existe un autre procédé dont l'humaniste use ici à l'instar de Virgile. Dans l'exemple suivant, c'est un indice stylistique, l'homéoptote, c'est-à-dire dans ce cas l'itération des impératifs futurs, qui désigne le passage du *De hortis Hesperidum* que nous étudions comme une imitation de ce passage des *Géorgiques* :

*Primus humum fodito, primus deuecta cremato
Sarmenata, et uallos primus sub tecta referto;
Postremus metito. bis uitibus ingruit umbra,
Bis segetem densis obducunt sentibus herbae;
Durus uterque labor: laudato ingentia rura,
Exiguum colito.* [Georg. 2,408-413]

« Sois le premier à fuir la terre, le premier à brûler les sarments charriés à l'écart et le premier à rentrer les échelas à l'abri ; sois le dernier à vendanger. Deux fois les vignes sont surchargées d'ombrage, deux fois les herbes encombrant la plantation de leurs broussailles touffues ; dur travail ici et là. Fais l'éloge des vastes domaines ; cultives-en un petit. »

Pontano, par les correspondances qu'il exhibe entre les mots fléchis au même radical dans les vers 281 à 294 du premier livre du *De hortis Hesperidum*, souhaite mettre en évidence sa démarche d'émulation et sa pratique de l'amplification. Il confère à la figure employée par Virgile une plus grande extension et la double d'un polyptote (*legito/lectum* ; *Infodito/infossum* ; *legito/lectas*) qui donne à ce passage une unité et une physionomie vraiment particulières.

Greffe

Le traitement de la greffe, thème central de tout traité d'arboriculture, est renvoyé par Pontano à la fin de son poème :

[...] *nam prorsus ad artem
Insitio est referenda humanae et mentis acumen,
De qua post in parte sua suo et ordine dicam.* [*Hesp.* 1,371-373]

« La greffe va tout droit au compte des techniques et de l'astuce humaine – j'en parlerai plus tard, en bon lieu et bon ordre. »

Cet ajournement du propos sur la greffe nous rappelle que Paganino Bonafede avait, lui aussi, au *Trecento*, renvoyé à la fin de son poème cet important chapitre, probablement en considération de son importance et de son degré de technicité. C'était aussi le choix de Bartolomeo Scala qui, un siècle plus tard, dans le *De arboribus*, dépeignit un jardin merveilleux qui s'appelait *insitium* et où se retrouvaient après leur mort les héros des temps passés. Cette description servait de cadre et d'introduction au propos sur la greffe qu'il mettait en valeur comme ultime développement du premier chant de ce poème inachevé.

Pour Pontano comme pour ses prédécesseurs, il est certain que le report du chapitre sur la greffe s'autorise de l'exemple de Palladius. L'agronome latin avait ordonné, pour des questions pratiques, son traité selon le calendrier des travaux agricoles, un thème qui devait être après lui particulièrement apprécié au Moyen Âge. Mais il composa néanmoins, au terme de ses livres, un *carmen de insitione* qui présentait sous forme versifiée non les techniques de greffe en elles-mêmes mais les compatibilités de greffe entre les différents arbres. Pontano cherche ici à rivaliser non plus avec Virgile ni avec Columelle mais avec le court poème de Palladius qui, justement, dans les premiers vers, filait une élégante métaphore entre la greffe et le mariage.

*Est nostrae studium non condemnabile Musae,
Vrbanum fari rusticitatis opus :
Sub thalami specie felices iungere siluas,
Vt suboli mixtus crescat utrimque decor,
Connexumque nemus uestire affinibus umbris
Et gemina partum nobilitare coma,
Foederibus blandis dulces confundere sucos
Et laetum duplici fruge saporis ali.
Quae quibus hospitium praestent uirgulta docebo,
Quae sit adoptiuus arbor onusta comis.* [Pallad, *insit.* 13-20]

« Au reste, le but de ma muse n'a rien que de louable, puisqu'elle se propose de traiter d'une opération rustique que l'on peut regarder comme urbaine, qui consiste à joindre ensemble des arbres heureux par un mariage devant douer leur progéniture des avantages de tous deux ; à revêtir un arbre incorporé à un autre d'un ombrage qui lui soit analogue ; à ennoblir le résultat de cette union par un double feuillage ; enfin à réunir des sucres agréables par l'effet d'une alliance charmante et à confondre deux saveurs dans un même fruit. J'enseignerai donc quels sont les arbres qui donnent l'hospitalité à d'autres ; à quels arbres ils la donnent, et comment ceux-ci vont parer leur front d'une chevelure adoptive. »⁸⁷⁹

Pontano, qui a une dilection particulière pour les figures d'analogie, a repris et amplifié cette métaphore en exergue du passage sur la greffe des agrumes.

Iam reliqua insitio est ; hominumque industria. Nunc tu

⁸⁷⁹ Trad. M. Nisard.

Huc aduerte animum ; et ueterum cape dicta uirorum 310
Citrigenum species, cum sint et germine, et ipso
Cortice tam similes, cognato et semine iunctae ;
Hospitia hinc sociis iungunt communia tectis ;
Affines ramos et dant capiuntque uicissim ;
Et mutant proprios alterno foedere fructus. 315
Non unae hinc species. Sed misto semine plures.
Scinditur in partes nemus ; et sua nomina miscet ;
Accipit et citrium Limon ; Limonaque citrus
Hospitio ; et sociis ineunt conuiuia mensis.
Accipit et thalamo citrium citrus ; et sua tractant 320
Iura simul ; iunctisque toris accumbit uterque.
Hinc species mistis crescit uariata figuris. [Hesp. 2,309-322]

« Reste à parler de greffe et d'ingéniosité humaine. Pour toi, porte dès lors l'attention vers ces points et saisis le propos des hommes d'autrefois. Puisque ces variétés d'agrumes, par leur bourgeon autant que par l'écorce, sont à ce point semblables, unies par leur semence en une famille, elles unissent leurs gîtes communs en des maisons alliées, donnent et, en retour, reçoivent des rameaux dont ils sont les cousins, changent leurs propres fruits par accord réciproque. C'est pourquoi ces espèces ne sont pas indivises mais se démultiplient en mêlant leurs semences. Leur bosquet se sépare en plusieurs variétés et il confond ses propres noms. Le citronnier reçoit l'oranger chez lui, le cédrat, les citronniers et ils banquettent à des tables communes. Le cédratier contracte mariage avec l'oranger et, partageant leurs biens, ils s'allongent tous deux sur des lits réunis. Et l'espèce dès lors accroît sa variété de figures mêlées. »

Les deux passages ont en commun les mêmes mots et les mêmes figures : *thalamus*, *foedus*, *hospitium*, *affines*. Pontano n'a pas cité Palladius mais nous avons vu qu'il imitait souvent le sens des vers de Virgile sans toutefois en imiter la forme⁸⁸⁰. De plus, il est probable que l'auteur, dans ce deuxième livre du *De hortis Hesperidum*, entende faire hommage aux mœurs raffinées de l'aristocratie citadine napolitaine, dont les membres composaient son académie et qu'il s'attache à louer et à décrire après l'affaiblissement et la chute de la dynastie aragonaise⁸⁸¹.

Au reste, le *de insitione* de Pontano (ainsi les rubriques de l'édition aldine intitulent-elles cette partie de l'œuvre) n'a que peu de rapport avec le *de insitione* de Palladius. L'agronome ne décrit pas de technique de greffe comme il le fait dans son traité, au livre 3,17 du *De re rustica*. Mais il consacre ses distiques à la possibilité de certaines greffes hétérogènes, entre arbres d'espèces différentes. Il s'intéresse à ces combinaisons les unes après les autres. Le poème de Palladius, peut-être encore dans un souci pratique et mnémotechnique, demeure ainsi plutôt monotone. Celui de Pontano, qui contient une *laus industriae humanae*, vise au contraire à accumuler les techniques de greffe à la louange de l'ingéniosité humaine.

⁸⁸⁰ Sur le sujet, voir également G. TILLY, « L'imitation de Virgile dans le *De hortis Hesperidum* de Giovanni Pontano : pratique et théorie du modèle unique à l'aube du XVI^e siècle. », dans G. Del Noce et al. (éd.), *Le modèle et les originaux : l'exemplum virgilien à Naples entre royauté aragonaise et vice-royaume espagnol. Actes du colloque International de Rouen, 3-5 juin 2013*, Paris, Garnier, 2017.

⁸⁸¹ Nous étudierons le *De hortis Hesperidum* comme miroir des formes de l'aristocratie des Seggi dans la partie conclusive de cette étude.

La greffe a causé une grande confusion entre les différentes sous-espèces d'agrumes. Les variétés et sous-variétés de cédratiers, d'orangers bigaradiers ou d'orangers doux, de citronniers, de limetiers ou de poncires ne cessent de se subdiviser au cours du seizième siècle. Les trois espèces, l'oranger, le cédratier et le citronnier, dont la dernière est divisée en trois variétés dans le *De hortis Hesperidum*, deviennent, chez Della Porta, 6 espèces, divisées chacune en plusieurs variétés, parfois seulement deux et parfois huit ou plus, comme c'est le cas des citronniers :

*Sed id genus cultus, et insitionis mangonium in tantas digessit species, ut enumerare quis non facile queat.*⁸⁸²

« Mais le maquignonage de la culture et de la greffe a divisé ce genre en tant d'espèces qu'il est bien difficile de les énumérer. »

Della Porta attribue à l'usage abondant des greffes la responsabilité de ce « maquignonage » qui affecte les différentes sous-espèces de citronniers, aux particularités toutes changeantes et indénombrables. Chez Ferrari, au cours du XVII^e siècle, on dénombrera près de 200 variétés d'agrumes.

Pontano présente cinq techniques de greffe différentes et certaines variations sur ces techniques qui permettent d'obtenir, selon lui, des arbres admirables, qui portent plusieurs types de feuillage ou plusieurs genres de fruits. Ces techniques sont : l'ente sous l'écorce, en couronne ; l'ente sur le tronc fendu ; l'écussonnage ; la greffe par térébration et la greffe en flûte, qu'il juge la plus admirable.

La greffe en couronne ou en fente d'un scion sur un porte-greffe est décrite dès les premiers vers du passage.

*Ergo nunc ramos libro demitte sub hudo
Artifici dextra ; fixo nunc iniice ligno ;
Atque alte impacto cuneo insere ; alteriusque
Cortice cum iunge ; et cera mox illine adacta ;
Vlmeaque obsaepitis constringe et uincula plagis ;
Arceto et pluuiam coniecti cespitis haerba.* [Hesp. 2,323-328]

« Donc, de ta main ingénieuse, enfonce des branches tantôt sous le liber humide, applique-les tantôt dans le bois ferme, ente-les en t'aidant d'un coin bien enfoncé, joins-les avec l'écorce du porte greffe, puis enduis-les de cire bien hermétiquement, maintiens les plaies fermées au moyen de liens d'orme, protège de la pluie par de l'herbe en touffes serrées. »

Pontano expose le principe de greffes à partir des branches taillées en biseau qui peuvent être soit glissées sous l'écorce du porte-greffe, soit dans le bois lui-même après qu'il a été fendu. Il s'agit de la greffe dite « en couronne » et de la greffe « en fente ». Les préceptes de protection du greffon s'appliquent à l'une et l'autre techniques.

⁸⁸² G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 266.

Palladius connaît trois types de greffes principales :

[...] *insitio* [...] *fit tribus generibus. Sed ex his duo nunc fieri possunt, tertium reseruatur aestati. Sunt autem genera inserendi haec, aut sub cortice aut in trunco aut inplastro.* [rust. 3,17,1]

« [...] la greffe [...] se pratique de trois façons. Mais pour le moment, deux seules sont possibles : la troisième ne se fait que l'été. La greffe se pratique donc sous l'écorce, dans le tronc, ou en écusson. »

Pontano commence ainsi par exposer les greffes *sub cortice* et *in trunco*, les plus classiques.

Palladius conseille également d'insérer un coin et de protéger la greffe de la manière suivante :

Tunc iunco aut ulmo aut uimine stringemus et super lutum musco tectum ponemus ac ligabimus. [rust. 3,17,3]

« Alors, nous serrerons le greffon par du jonc, de l'orme ou de l'osier et par-dessus, nous lierons un emplâtre de boue et de mousse. »

L'auteur du ms. BNF esp. 921 déclare que les citronniers se greffent en couronne sur les poncires ou les cédratiers : « e sil vols empletar de broca met lo entre lo fust e la scorza »⁸⁸³.

Venuto connaît également trois manières commodes de greffer auxquelles il indique limiter son exposé mais ces techniques sont différentes de celles de Palladius et se classent différemment :

« Si che nel nostro librecto ne useremo tre che per l'antica pratica le ho electe per le piu facile perfecte et bone : a'scorcia, seu scruto o tacco ; a'brocca et anello.⁸⁸⁴ »

« Dans notre livre, nous ferons usage de trois techniques de greffe que, d'après la pratique experte que j'en ai, j'ai choisies entre toutes pour leur facilité, leur clarté et leur efficacité : la greffe en écusson, l'ente et la greffe et flûte. »

La greffe « a'scorcia » désigne l'écussonnage, celle « a'brocca » l'ente, qu'elle soit en couronne ou en fente. Quant à la greffe dite en « anello », il s'agit probablement de la greffe en flûte. En effet, le mot « anello » désigne la forme de la portion d'écorce à appliquer sur le porte-greffe. Cette technique n'est pas connue des agronomes de l'Antiquité et provient de l'agronomie arabe. Pour Venuto, la greffe de l'oranger ou du cédratier se pratique par écussonnage :

« Poi inserta a'scorcia et non in altra manera benche molti autori habiano scripto diuerse manere de insertare⁸⁸⁵ »

« Puis greffe-le en écusson et pas d'une autre façon, bien que de nombreux auteurs aient défendu d'autres manières de le greffer. »

Pontano ne limite pas l'usage des différentes greffes et décrit toutes celles qu'il connaît. Comme Venuto, il recommande l'écussonnage des agrumes dans les vers suivants :

⁸⁸³ « Si vous souhaitez greffer cet arbre à partir de branches, mettez-les entre le tronc et l'écorce ». Ms. BNF esp. 291, f. 48 v.

⁸⁸⁴ R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, op. cit., p. 10.

⁸⁸⁵ *Ibid.*

*Nunc et crescentem uicino e margine uirgam
Admoue ; et inciso leui sub uulnere libro
Sic fige ; ut lento desint ne cingula nodo. [Hesp. 2,229-231]*

« Tantôt, prélève un bourgeon qui point de sa bordure voisine et, dans le liber incisé, sous une fente légère, fixe-le de façon qu'à cette lente union les liens ne fassent pas défaut. »

Dans cet extrait, la jeune pousse désigne un œil récent et son pétiole qui point hors d'un bourrelet de bois. L'incision du liber ne laisse pas de doute quant à l'identification de ce troisième genre de greffe. La technique de Pontano est succincte, comme l'était celle du marcottage par couchage, sa description permet tout juste d'identifier une technique qu'il estime déjà connue par ses lecteurs mais qui, chez Palladius, est infiniment plus détaillée⁸⁸⁶.

La quatrième technique présentée par Pontano est celle de la greffe par térébration, qui est enseignée par Pline. Elle consiste à percer un trou dans un arbre et à y faire passer un scion souple puis à le laisser croître ainsi quelque temps avant de la séparer de la plante-mère.

*Aut et eam transmittit forato ad uiscera trunco
Mirantem latebrasque cauas, et aperta uiarum.
Qualis et heleis longe delata sub antris
Miratur maris occultos Arethusa meatus, 335
Et coelum suspirat, amicae et litora terrae.
Quaeque syracusiis spirant de fontibus aurae.
Neue excide illam. Sinito de matre propinqua
Hauriat ut succos solitos ; solita hubera lactet ,
Donec eam grandem natu, longaeque ualentem 340
Atque nouercales stringentem enisius ulnas
Videris et proprio meditantem uiuere succo
Tunc abrumpe manu, materna et stirpe reuelle.
Crescet et immensum ducet late aucta cacumen. [Hesp. 2,332-344]*

« Ou à ce scion encore fait traverser un tronc percé jusqu'à la moelle. Il admire les creux abris et les secrets de ces canaux. Ainsi Aréthuse, transportée au loin sous les grottes de l'Hellade, s'étonne des chemins occultes de la mer, se languissant du ciel, des rives de la terre amicale et des brises qui tombent des sources de Syracuse. Ne taille pas la greffe mais laisse-la puiser à sa mère voisine sa sève accoutumée et téter son sein accoutumé jusqu'à ce qu'elle te semble bien avancée en âge et en pleine vigueur, se cramponnant aux bras de sa marâtre avec assez de force et s'appropriant à vivre de sa propre sève. Alors, brise-la de ta main. Elle croîtra et, fort étoffée, fera pointer une cime gigantesque. »

Pline décrit un semblable procédé de greffe par térébration (*H.N.* 17,25,2). Mais ce procédé est plus précisément décrit par Columelle (*rust.* 4,29,13) et par les auteurs des *Geoponica* (4,13). Palladius lui-même cite Columelle comme sa référence en la matière : *Quantum genus Columella sic rettulit.* (Pallad. *De rust.* 3,17,6). Il s'agit selon lui d'une manière de greffer, par exemple, la vigne sur l'ormeau. Pietro de' Crescenzi cite ce même procédé d'après Palladius, en parlant d'un procédé de greffe de la vigne sur un cerisier ou sur un autre arbre (*rur. com.* 8,6). La greffe par térébration est en revanche une pratique marginale chez les agronomes arabes

⁸⁸⁶ Voir Palladius, *De rust.* 7,5,3-4.

et Ibn al-Awwâm la décrit comme un fait rapporté par Ibn Hedjadj qui, en évoquant Columelle, cite en fait un passage des *Geoponica*⁸⁸⁷. Chez ces auteurs, le procédé est tout désigné pour greffer la vigne. Comme il ressort de sa description dans le *De hortis Hesperidum*, le point de contact de la greffe est enterré et le jeune scion tiré de la plante voisine est enfoui et ne sort de terre qu'après avoir traversé la perforation du porte-greffe. Cela justifie la comparaison que fait Pontano avec la fontaine Aréthuse qui, selon Strabon (*Geo.* 6,2,4), était considérée comme la résurgence du fleuve péloponnésien Alphée après sa traversée souterraine de la mer de Sicile⁸⁸⁸.

La dernière technique de greffe que Pontano évoque est inconnue des Anciens. L'humaniste la présente ainsi comme une technique qu'une pratique assidue ne parvient pas à rendre moins admirable. Il s'agit de la greffe en flûte qui consiste à prélever une portion d'écorce en forme d'anneau pour la coller sur le porte-greffe.

*Quando et inexpertum nihil ars sinit ; hoc quoque et hortis
Accedat ; uel dictu etiam mirabile ; de quo
Quamuis longe audax, quanquam sibi conscius usus
Addubitet. Ramum foecunda e matre reuulsum
Decutiens capito. Caesum mox undique librum 480
Aequatis ferro spatiis, dextraque uolentem
Exuito. Inde pari confossum uulnere dorsum
Stipitis alterius nudato ; et ueste recenti
Induito ; ut coeant extremis partibus orae
Vestis ; et e lento mollescant uulnera limbo. 485
Vlmea dehinc teneris indatur cingula plagis
Vinculaque ingentis committant uulneris ora,
Vestiat et frondens truncum toga ; pellat ut himbres ,
Arceat ut soles ; et saeuae uredinis iram. [Hesp. 2, 476-489]*

« Et puisque l'art veut tout essayer, qu'en outre cette technique aussi trouve place dans nos jardins. Rien qu'à la décrire elle étonne encore et son emploi quoique bien hardi, quoique maîtrisé, a de quoi faire douter. Saisis-toi d'un rameau tiré d'une plante-mère en le faisant tomber. Aussitôt, en y faisant au couteau des entailles régulières, prélève à la main le liber qui s'en détache. Puis dénude la surface d'une autre variété en y creusant des plaies égales et revêt-la de sa robe nouvelle de sorte que ses bords s'ajustent à la bordure de ce manteau et que ses blessures se résorbent en partant de leur lisière séveuse. Qu'on applique ensuite sur ces plaies récentes un bandage d'ormeau et que ces liens fassent cicatriser les bords de cette grave blessure, que le tronc porte une toge feuillue pour chasser les pluies, éloigner les soleils et la rage de la cruelle maladie. »

Nous avons vu que cette technique figurait au nombre de celles qu'enseigne Venuto dans son traité d'agriculture. Mais il s'agit en outre d'une des techniques de greffe bien familières aux géoponiciens d'al-Andalous. Ibn al-Awwâm l'expose longuement en se référant aux livres d'Ibn el-Façel, d'Abou'l-Khair et de Hadj de Grenade⁸⁸⁹. Selon Louis Albertini, cette technique

⁸⁸⁷ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 388 ; L. ALBERTINI, « La greffe végétale des origines à nos jours : la vigne phyloxérée sauvée par le greffage », op. cit., p. 63 ; M. EL FAÏZ, « Les agrumes », op. cit.

⁸⁸⁸ La fontaine Aréthuse est célèbre, Ovide narre la légende d'Alphée et de son amour pour la nymphe Aréthuse (*Met.* 5,572-641). La fontaine est citée par Cicéron, *Verr.* 1,4,118 et par Virgile, *Buc.* 10,1.

⁸⁸⁹ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 428-435.

fut couramment employée en al-Andalus au XI^e siècle car les différents agronomes de cette époque en détaillent le procédé avec l'expérience de praticiens⁸⁹⁰. Notons enfin que le ms. BNF esp. 921, dont nous avons étudié quelques extraits au sujet de la culture des agrumes, évoque deux techniques de greffes assimilables à des greffes en flûte. Comme Pontano, l'auteur ne cache pas son admiration pour cette technique très élaborée (« La terça dochtrina d'empeltar es molt graciososa ») dont il résume ainsi le principe : « Vestras los dela scorça del arbre que volras empeltar »⁸⁹¹.

Mais Pontano expose également des techniques moins usuelles, variantes surprenantes et admirables de techniques connues. L'humaniste s'égare dans son évocation, si bien qu'il est difficile de savoir si les techniques qu'il expose concernent toujours les agrumes. Le premier exemple ressemble à une greffe par rapprochement, à cela près qu'elle se pratique sur de très jeunes pousses issues de graines de variétés différentes que l'on fait croître ensemble dans un vase au col étroit, en les entrelaçant pour que leurs écorces se confondent :

*Atque equidem memini ; tantum se industria prompsit.
 Qui diuersa quidem parua sed semina in urna
 Condat ; et educens collo breuiore stolones 363
 Subducatque arctetque manu ; ac sub uincula cogat
 Crescentis ; hi tandem uno se stipite miscent
 Atque uno obducunt se cortice. Neue fragella
 Dilabi sinito. Neu summa cacumina uentus
 Diuellat, cera linito ; aut diducat adulta ; 370
 Vngue dum proprio corpus iunguntur in unum
 Atque operit lentum sub eodem codice gluten.
 Postquam alta steterit radice infossa ; et opimum
 Raptarit stirpes succum ; mirabere poma
 Plenaque grataque ; non uno tamen una sapore. [Hesp. 2,363-375]*

« Je me souviens d'un homme (l'ingéniosité permet tant de choses !) qui eut l'idée d'enfermer des graines bien différentes, dans un vase étroit cependant et, conduisant leurs germes par le goulot réduit, de les guider et de les lier fortement de sa main, de rassembler sous la contrainte de ces liens ces tiges grandissantes. Celles-ci pour finir en un unique tronc se mêlent et revêtent une seule écorce. Ne les laisse donc pas se séparer l'une de l'autre ou le vent en disjoindre les pointes ou les éloigner quand elles ont grandi, enduis-les de cire tandis que de leur propre substance en un corps elles se fondent et qu'une colle lente enferme ces arbustes sous un tronc partagé. Après qu'il s'est élevé, campé sur sa racine profonde et que sa souche attire à lui une sève nourissante, admire ses fruits pleins et savoureux : quoiqu'ils soient semblables, leur saveur ne l'est pas. »

Ce procédé a pour but de créer un arbre unique qui porte plusieurs variétés de fruits. C'est aussi le cas du suivant, une greffe par rapprochement de trois branches de variétés différentes que l'on ente, après rapprochement, dans la souche d'un porte-greffe. Ces deux procédés permettent de créer des arbres (des agrumes ?) sur lesquels plusieurs fruits de variétés différentes se

⁸⁹⁰ L. ALBERTINI, « La greffe végétale des origines à nos jours : la vigne phylloxérée sauvée par le greffage », *op. cit.*, p. 66.

⁸⁹¹ « La troisième méthode de greffe est très gracieuse », « tu la vêtiras de l'écorce de l'arbre que tu veux greffer », BNF esp. 921, f. 1v.

côtoient. Ce genre de merveille fait, à la Renaissance, l'admiration des horticulteurs. Pietro de' Crescenzi parle des entes merveilleuses qu'il est possible de réaliser pour l'agrément du jardin (*rur. com.* 8,7), il parle notamment de figuiers à qui l'on fait porter toutes sortes de fruits. À sa suite, Corniolo della Cornia, dans son traité sur la villa, au septième livre *De prati et verzieri*, parle également des arbres miraculeux que produisent les greffes et des figuiers où poussent des fruits divers :

« Dilecteole cosa havere copia di nobili arbori, di molte generationi et spetie [...] et farci mirabili ensiti perché molte et diverse generationi di pomi si possono insitare in uno trunco : fare li peschi con osso di amandolo, rosse o molto grandi o senza osso [...], li pruni simili alle noci, li meli grani di mirabile grandezzo o con granelli candidi o senza osso, una ficaia producente varii pomi, ciriegi et altri fructi [...]. »⁸⁹²

« C'est chose délicate que de posséder abondance d'arbres nobles de toutes les variétés et de toutes les espèces [...] et de les greffer car des variétés de fruitiers nombreuses et diverses peuvent se greffer sur un porte-greffe unique : il est possible de produire des pêches avec un noyau d'amande, rouges ou très grosses ou sans noyau [...], de produire des prunes semblables à des noix, des grenades d'une taille admirable, ou bien avec des grains translucides ou encore sans pépin, un figuier qui produise des figues variées, des cerises et d'autres fruits [...]. »

Bartolomeo Scala conclut son poème *De arboribus* par un chant sur les greffes hétérogènes. L'humaniste florentin décrit un jardin merveilleux où se promènent les héros de l'Antiquité et les agronomes : Caton, Varron, Plin, Columelle, Hésiode, Virgile et enfin Palladius à l'imitation duquel il parle des *monstriferas silvas* (« les forêts prodigieuses »), des arbres qui portent des fruits inhabituels⁸⁹³.

Pontano traite bientôt des greffes à réaliser sur des troncs endommagés ou sur des arbres stériles. Ces greffes qui embellissent la nature et la rendent féconde exaltent l'humaniste et le poussent à la louange. Elles constituent en effet pour lui un parfait symbole de l'œuvre civilisatrice qu'il assigne à l'homme et au renouveau des lettres anciennes, comme il le signale dans le *De sermone* :

His itaque hunc in modum explicatis, sensim quidem atque exemplis propositis, ostendamus artem naturae coniunctam id praestare ut, quod turpe est suapte natura atque oscenum, id dicatur nec turpiter nec oscenue. Quod artis esse quis neget ? Perinde enim ut sterilibus in arboribus insitionis arte utuntur agricolae, quo foecundas illas atque hortenses efficient e siluaticis, sic faceti homines arte adhibita as translationibus usi, rem naturaliter turpem dictis honestant et quod ipsum per se oscenum est in lepidum uertunt ac facetum.

« Maintenant que notre matière a été exposée de cette façon, montrons graduellement, grâce à des exemples parlants, que l'art, conjoint à la nature, permet de dire sans honte ni obscénité ce qui est par nature honteux et obscène. Qui niera que c'est le propre de l'art ? Ainsi, de la même façon que les agriculteurs utilisent l'art de la greffe sur des arbres stériles pour les rendre féconds et dignes des

⁸⁹² Corniolo della Cornia, *Divina Villa*, 7,12 ; C. DELLA CORNIA, *La Divina Villa di Corniolo della Cornia. Lezioni di agricoltura tra XIV e XV secolo*, L. Bonelli Conenna, (trad.), Sienne, Accademia delle Scienze di Siena, 1982, p. 390 ; cité par M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini. Scritti teorici e pratici dal XIV al XIX secolo*, Milan, Edizioni Il Polifilo, 1999, vol. 2, p. 56.

⁸⁹³ B. SCALA, *Bartolomeo Scala : humanistic and political writings*, A. Brown (éd.), Tempe, Arizona, Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1997, p. 444.

jardins alors qu'ils étaient sauvages, ainsi, les hommes spirituels, par l'art qu'ils ajoutent à leurs propos et l'usage des métaphores, adaptent aux convenances un sujet honteux par nature grâce à leur parole et, ce qui est obscène en soi, ils le rendent gracieux et spirituel. »⁸⁹⁴

Ces greffes miraculeuses sont au cœur de cet embellissement, de cet effort de civilisation de la nature où Francesco Tateo lisait le sens profond du *De hortis Hesperidum* : une nature débarrassée de toute trace de rudesse ou de laideur par l'action civilisatrice de l'homme⁸⁹⁵. Pontano s'est assurément laissé aller à l'enthousiasme poétique, quitte à rendre son propos un peu désordonné. Il est difficile de comprendre autrement la mention inattendue d'un greffon de châtaigner là où l'on croyait qu'il était encore question des agrumes :

*Ergo castanea e molli, e praestante sagitta
Laudatae genitricis, adulto et germine uirgam
Exuito [...] [Hesp. 2,395-397]*

« Ainsi, du souple châtaignier, du scion bien portant d'une mère estimée, retire une baguette chargée de germes mûrs [...]. »

Peut-être l'humaniste se sentait-il encouragé par l'exemple de Virgile dans cette digression dictée par l'enthousiasme. En effet, il arrive au poète latin de ne pas exposer ce qu'il se propose d'exposer et de se laisser entraîner à des divagations. Les contemporains de Pontano, si attachés au bon ordre de l'exposition et à la clarté des préceptes, le percevaient très bien. Ainsi, Aurelio Lippo Brandolini, dans le commentaire des *Géorgiques*, fait cette remarque à propos du vers 288 du chant 2 :

*Forsitan. Praecipit quo pacto scrobes faciendi sint sed poetice et suo more. Euagatur enim statim et digreditur ad aesculi rationem neque mensuram scrobium pro arborum ac uitium natura describit.*⁸⁹⁶

« *Forsitan*. Il enseigne de quelle façon il faut creuser les fosses mais d'une manière poétique et dans son style. En effet, il divague aussitôt et dérive vers la culture du chêne, il ne décrit pas la taille des fosses à creuser pour la vigne et les arbres fruitiers. »

Pontano se laisse peut-être égarer sur le chemin des greffes hétérogènes par l'exemple de Virgile qui, annonçant qu'il va parler de la profondeur des fosses à donner à la vigne, expose comment creuser une fosse pour planter un chêne et ne revient jamais au sujet promis.

Pontano traite néanmoins des protections à donner au greffon, que l'opération rend particulièrement sensible.

*[...] et cera mox illine adacta ;
Vlmeaque obsaepitis constringe et uincula plagis ;
Arceto et pluuiam coniecti cespitis haerba . [Hesp. 2, 326-328]*

⁸⁹⁴Pontano, *De sermone*, 6, 2. Traduction de Florence Bistagne (modifiée). G. G. PONTANO, *De sermone = De la conversation*, F. Bistagne (éd.), Paris, Champion, 2008, p. 47.

⁸⁹⁵F. TATEO, « Natura e civiltà nel "De hortis Hesperidum" », *op.cit.*, p. 108.

⁸⁹⁶BAV Vat.lat. 2740, f. 46 r.

« [...] puis enduis-le de cire bien hermétiquement, maintiens les plaies fermées au moyen de liens d'orme, protégé de la pluie par de l'herbe en touffes serrées. »

Quin et surgentem sobolem defende sub umbra 350

Frondentis rami ; dum sol furit et furit aestas

Victa siti. Idem ipse in glacie tege ; tecta superne

Insternens crassa ; e stipula cannaue palustri

Vrat ne teneros rabies aquilonia thyrsos.

Cum primis ualidis nitatur surculus hastis 355

A uento tutus, longeque urgente procella.

Et nunc scalpello tenui ; nunc molliter ungui

Detondens, prima luxum compesce iuuenta.

Vtendum parce ferro. Sed nec tamen ipsa

Luxuries toleranda. Parens nam crimine in ipso 360

Haud natos miseratur. At acri percitus ira

Increpat et dictis ; et poena crimen acerbat. [Hesp. 2, 350-362]

« Bien plus, préserve à l'ombre d'une feuillée le greffon qui s'éploie, abattu par la soif, quand se déchaînent le soleil et les chaleurs. De même, couvre-le quand il gèle en répandant sur lui un abri de paille touffu ou de canne des marais afin que l'Aquilon épargne dans sa rage le rameau délicat. Il faut, dès le départ, que le greffon s'appuie à des tuteurs solides, protégé du vent et de la bourrasque qui menacent de loin. Tantôt d'un petit canif, tantôt avec l'ongle coupe-le ras, contiens son effusion dans sa première jeunesse. Use de la lame avec scrupule. Mais il faut interdire toute profusion. Car au moment de la faute, un père ne plaint pas ses enfants. Mais, agité d'une colère vive, il les gronde en paroles et rend par une peine leur faute plus cuisante. »

Ces préceptes sont bien connus des agronomes antiques. La protection de la greffe par diverses sortes de masticages est liée dès l'origine à cette technique agricole⁸⁹⁷. Nous avons vu comment Palladius expose la protection du greffon comme indissociable de l'ente. Le texte de Columelle offre également certains rapprochements avec le texte du *De hortis Hesperidum*.

Cum omnes surculos, quos arbor ea patietur, demiseris, libro ulmi uel iunco aut uimine arborem constringito; postea paleato luto bene subacto oblinito totam plagam, et spatium, quod est inter surculos, usque eo dum minime quattuor digitis insita exstent. Supra deinde muscum imponito, et ita ligato, ne pluuiā dilabantur. [rust. 5,11,6]

« Quand vous aurez placé toutes les greffes que l'arbre peut admettre, vous le serrerez avec des bandes d'écorce d'orme ou avec du jonc, ou avec de l'osier ; ensuite vous enduirez la plaie de torchis bien manié, en laissant libre l'espace entre les jets sur une étendue d'au moins quatre doigts. Vous recouvrirez de mousse que vous lierez de manière que la pluie ne la fasse pas tomber. »⁸⁹⁸

Ces préceptes sont également ceux que prodigue Crescenzi (*rur. com.* 8,6). Ibn al-Awwâm conseille en outre de tuteurer le jeune plant pour que le vent ne le blesse ni ne l'arrache mais aussi bien d'autres conseils d'une grande précision sur l'arrosage du greffon pendant les chaleurs, sur les tailles, sur la protection contre les oiseaux, etc.⁸⁹⁹

Parmi les greffes, Pontano a aussi rangé quelques procédés réputés rendre les fruits des agrumes moins acides puisque, tout autant que la greffe, ils participent de ce désir de rendre la

⁸⁹⁷ L. ALBERTINI, « La greffe végétale des origines à nos jours : la vigne phyloxérée sauvée par le greffage », *op. cit.*, p. 57.

⁸⁹⁸ Trad. Louis Du Bois.

⁸⁹⁹ IBN AL-AWWÂM, *Le Livre de l'Agriculture*, *op. cit.*, p. 463.

nature meilleure et plus civilisée par la technique : *ars adhibita naturae*.

*Quando autem est citrio duplex sapor. Acer ab ipsa
Natura ductus. Dulcis ne ex arte magistra
Venerit ; in dubio est. Nam tempora longa frequensque
Protulit insitio genus et decus. Ars quoque multa 435
Vsus et experiens reperit simul ; haec quoque ut ipsa
Mala colore aurum, sed mella sapore referrent.
– Nec uero non et ueteres uoluere coloni
Punica de fibris quondam crescentia amaris
In dulcem mutata saporem ; lotia postquam 440
Senserunt hominum ardenti concocta calore ;
Quae postquam diffusa manu multumque diuque
Igne suo acremque attactu domuere saporem,
Concoctum et uirus calido infregere liquore,
Transiit in lenem sensum purgatus amaror. [Hesp. 2,432-445]*

« Mais puisque l'oranger a une saveur double, on ne sait si son acidité lui est venue de la nature et sa douceur, d'une docte technique. Le long temps en effet, la fréquence des greffes améliorent l'espèce et accroît sa valeur. La technique aussi et l'usage éprouvé découvrent ensemble de nombreux procédés pour donner à ces fruits une couleur dorée mais la saveur du miel. Ce n'est pas autrement que d'anciens jardiniers voulurent que le fruit du grenadier, qui croissait autrefois d'une fibrille amère, prît une saveur sucrée. Après qu'il fut traité avec de l'urine humaine réduite à feu vif, une fois répandue à la main encore et encore, par la chaleur de son fluide elle vainquit une humeur recuite. Et son amertume purifiée se changea en une sensation de douceur. »

Dans cette introduction, Pontano évoque une certaine technique qui aurait permis de rendre moins acides les fruits du grenadier. Cette technique provient de Pline :

Si mala punica acida nascentur, ablaqueatis radicibus fimum suillum addi iubent. Eo anno uinolenta, proximo dulcia futura. Alii urina hominis aqua mixta riganda censent quater anno, singulis amphoris, [H.N. 17,47,1]

« Si les grenades naissent acides, il faut adjoindre aux racines déchaussées du lisier de porc. La première année, elles sont vineuses, la deuxième, elles sont douces. D'autres estiment qu'il faut arroser les grenadiers avec de l'urine humaine diluée dans de l'eau quatre fois par an, à raison d'une amphore pour chaque. »

L'encyclopédiste antique mentionne d'autres techniques qui permettent, par exemple, de réduire l'amertume des amandes :

Amygdalae ex amaris dulces fiunt si circumfosso stipite et ab ima parte circumforato defluens pituita abstergeatur. [H.N. 17,43,1]

« Les amandes amères deviennent douces si, après avoir bêché le sol autour de la racine et percé un trou dans la partie basse de l'arbre, on essuie l'humeur qui en suinte. »

Cette technique a été adaptée au cédratier par Palladius :

Aliqui mense februario truncum obliquo foramine ab imo terebrant, ita ut altera parte non exeat: ex hoc umorem fluere permittunt, donec poma formentur: tunc foramen luto replent: sic, quod est medium, fieri dulce confirmant. [rust. 4,10,18]

« Certains au mois de février percent le bas du tronc d'un coup de tarière oblique, sans le percer de part en part, ils permettent ainsi l'écoulement de l'humeur acide jusqu'à ce que les fruits soient formés. Puis ils bouchent le trou avec de la boue. Ainsi, selon eux, la pulpe du fruit devient sucrée. »

Pontano ne retient pas cette technique mais la première que donne Palladius, qui consiste à tremper les graines de l'arbre dans un mélange d'eau et de miel :

*Sunt qui lecta manu, solerti et semina cura
Contingunt mulsa, siculo aut madefacta liquore.
Postquam autem traxere ipsum ad praecordia rorem
Sedaruntque sitim medicato nectare ; terrae
Infodiunt ; et culta rigant. Ea denique fructu
Iam referunt, tenerum quem quondam hausere saporem,
Quemque et arundineo duxere e palmitum succum, [Hesp. 2,469-475]*

« Il s'en trouve qui, experts, de vin miellé imprègnent quelques graines soigneusement triées ou les imbibent de sucre sicilien. Après qu'elles ont absorbé jusqu'aux moelles cette rosée et qu'elles ont calmé leur soif avec ce nectar curatif, ils l'enfouissent en terre et arrosent le champ. Enfin, elles rappellent dans leur fruit la saveur tendre qu'elles puisèrent un jour et la lymphe qui court dans leur ramure creuse. »

Cette technique est également rapportée par Antonio Venuto qui y ajoute de nombreux détails, preuve qu'elle était bel et bien pratiquée à l'époque en Sicile⁹⁰⁰. Quant à l'autre technique exposée par Pontano, celle qui consiste à créer dans l'arbre un réservoir de miel (*Hesp.* 2,446-468), nous n'en avons pas trouvé d'autre attestation et il faut peut-être croire qu'elle fut inventée localement.

Autres préceptes : fumure, cueillette.

Les derniers préceptes que Pontano expose dans le *De hortis Hesperidum* se nourrissent des traités antiques et s'y accordent tout en leur adjoignant les précisions que la pratique locale de l'agrumiculture avait héritée d'autres régions d'Italie, en particulier de la Sicile et ainsi indirectement de l'agronomie musulmane, comme elle avait pu bénéficier par l'influence aragonaise de l'horticulture d'al-Andalous.

Pontano conseille à maintes reprises de fumer le champ. Il ne parle qu'une fois des engrais mais la liste qu'il dresse est alors abondante :

<i>Nec uero non illa tibi sit maxima cura</i>	295
<i>Et pubi tenerae, et postquam sese extulit arbos</i>	
<i>Sordentes soleas, simul et praesegetina tetra,</i>	
<i>Illuuiem immundam, crassisque liquoribus haustam.</i>	
<i>Ingerere, humorem ut lentum radicibus imis</i>	
<i>Instillent himbri, atque actis fluuiatibus undis.</i>	300
<i>Praecipue foetus grauidos, nitidamque iuuentam</i>	
<i>Praestabunt infossa canum tibi squalida tabo</i>	
<i>Corpora, dum pingues gaudent uligine fibrae</i>	
<i>Luxuriantque hieme in media, atque arentibus aruis,</i>	

⁹⁰⁰ R. P. ABBAMONTE, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto, op. cit.*, p. 11.

*Nec dubita aggestum cinerem squalentiaque ossa
Mersa solo infodere, aut hominum excrementa, suumue
Inferre, aut laetis sparsim radicibus, urnam
Fundere, et humani male olentia flumina loti,
Nocte tamen, ne te petulans uicinia damnet
Nidore offensa, et grauiter spirantibus auris.* [Hesp. 1,295-310]

« Que ton plus grand souci soit de nourrir la plante, qu'elle soit tendre pousse ou après qu'elle est arbre, de rebut de sandales, d'épluchures infectes, d'une boue répugnante charriée par les eaux grasses, afin que l'arrosage répande ce limon jusqu'aux basses racines et aussi quand les eaux des canaux seront pleines. Les dépouilles de chien souillées par la sanie t'assureront surtout des oranges pesantes, l'éclat de la jeunesse, pendant que, bien nourries, les racines savourent la graisse de la terre et qu'elles surabondent en plein cœur de l'hiver et pendant les chaleurs. Et ne crains pas d'enfouir des cendres en amas et des ossements sales répandus sur le sol ou à faire un apport de lisier de porc ou d'excréments humains ou à verser des vases autour du pied fécond et de l'urine humaine en flots nauséabonds. Mais fais cela de nuit ou il t'attaquera, ce voisin chicanier que la brise fétide et l'odeur incommode. »

Ce passage suit celui qui est consacré aux semis et il expose les différentes fumures qu'il convient d'appliquer à l'arbre au cours de sa croissance. Les eaux grasses et les ordures en tout genre qu'on agglomère sont recommandées par Columelle pour fumer la terre si l'on ne dispose pas d'animaux :

Licet enim quamlibet frondem, licet e uepribus et e uiis compitisque congesta colligere; licet filicem sine iniuria uicini etiam cum officio decidere, et permiscere cum purgamentis cortis; licet depressa fossa, qualem stercori reponendo primo uolumine fieri praecepimus, cinerem caenumque cloacarum et culmos ceteraque quae euerruntur, in unum congerere. [rust. 2,15]

« Ne peut-il pas recueillir des feuilles quelconques, et le terreau qui s'amasse au pied des buissons et dans les chemins ? Ne peut-il pas obtenir la permission de couper de la fougère chez son voisin, auquel cet enlèvement ne fait aucun tort, et la mêler aux immondices de la cour ? Ne peut-il pas creuser une fosse pour recevoir les engrais, ainsi que nous l'avons prescrit dans notre premier livre, et y réunir la cendre, le dépôt des cloaques, les chaumes et les balayures ? Il y enfoncera au milieu une forte pièce de bois de chêne, pour empêcher les serpents venimeux de se cacher dans le fumier. Voilà ce qu'il faut se borner à faire dans les campagnes où il n'y a pas de troupeaux. »⁹⁰¹

Les fréquentes pénuries à la fin du Moyen Âge conduisent les agriculteurs à suivre bon gré mal gré le conseil de Columelle et à utiliser les débris de toute sorte pour amender leur champ. Les composts tiennent ainsi une grande part dans l'agriculture toscane.⁹⁰² Les articles de cuir au rebut dont parle Pontano (*sordentes soleas*) sont utilisés pour reconstituer le terrain, c'est aussi le cas des cornes et des sabots d'animaux, selon Tanaglia⁹⁰³. Les résidus de cuir sont incidemment évoqués par Pline, qui recommande d'y ajouter de l'eau de crainte qu'ils ne brûlent la vigne : *urit [...] et e coriariorum sordibus nisi admixta aqua* (H.N. 17,46,1)⁹⁰⁴. Pontano recommande le lisier de porc qui n'est pourtant conseillé qu'avec réserves par les

⁹⁰¹ Trad. L. Du Bois.

⁹⁰² L. DE ANGELIS, « Technique di coltura agraria e attrezzi agricoli alla fine del Medioevo », dans *Civiltà ed economia agricola in Toscana nei secc. XIII-XV: problemi della ita delle campagne nel tardo Medioevo*, Pistoia, Centro italiano di studi di storia e d'arte, 1981, p. 209.

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 210.

⁹⁰⁴ « Les résidus de cuir brûlent également la terre si l'on n'y ajoute pas d'eau. »

Anciens (voir Colum. *De rust.* 2,15 : *Deterrimum ex omnibus suillum habetur.*⁹⁰⁵) et même par les agronomes arabes, pour qui la fiente de porc est même souvent nuisible aux plantes⁹⁰⁶. L'engrais humain est couramment utilisé dans l'agriculture ancienne, Columelle le tient pour le plus efficace après le guano et Ibn al-Awwâm considère qu'il s'agit du plus riche et du meilleur, bien que son odeur fétide soit incommode⁹⁰⁷. Mais, pour lui, il est important de donner aux bigaradiers et aux agrumes de l'engrais humain en le mêlant bien au sol⁹⁰⁸. Reste cet étrange conseil de Pontano d'enterrer au pied des arbres des cadavres de chiens et d'asperger les racines de sang de cet animal. On trouve dans l'agriculture arabe le conseil de faire boire du sang au bigaradier⁹⁰⁹. Il est encore recommandé, dans le *Livre de l'Agriculture*, de suspendre des crânes de chien aux branches d'un pêcher dont les fruits tombent avant maturité⁹¹⁰.

Le passage de la cueillette (*euagatio quaedam poetica*, selon le titre donné par les rubriques de l'édition aldine, *Hesp.* 1, 311-335) forme, au milieu du premier livre du poème, un médaillon que l'on peut rapprocher de l'évocation centrale du printemps dans le *liber hortorum* de Columelle. Les préceptes de Pontano en matière de cueillette ne sont dispensés qu'après une digression sur la découverte de l'oranger doux au cours de la circumnavigation de l'Afrique par Vasco de Gama. Il convient, dit le jardinier d'Antiniana, de laisser dans l'arbre certains fruits qui y grossiront en y demeurant toute l'année :

*Sin curae tibi sit grandis educere foetus
Et patulas implere manus, age, decute ramis* 375
*Crescentem prolem, e multis ut pauca supersint
Poma, sed et maiora, loco et magis auspice nata.
Huberiore etenim succo laetabitur haeres
Fraternalis lactis, uacua et dominator in aula.*
Neue autem toto fructus tibi desit in anno 380
*Carpe manu partem, et plenis bacchare canistris.
Quae reliqua est, grauidis sinu gaudere uolemis.
Confestim qua parte dolet uiduata, recentem se
Induit in florem, atque implet spe diuite ramos,
Sic etenim alterno ditiescit silua metallo.* [Hesp. 1,374-385]

« Mais si le cœur t'en dit d'élever de gros fruits et de t'emplir les mains bien largement, allons ! Fais tomber de leurs branches les fruits encore verts afin que, d'un grand nombre, il en subsiste peu, mais aussi de plus gros, nés sous meilleur augure. Certes plus nourrissante est le lait dont jouira l'héritier de son frère : il régnera en maître dans un palais désert. Pour tu aies des fruits tout au long de l'année, n'en cueille que certains, secoue les paniers pleins, et laisse le restant s'épanouir en fruits lourds. L'arbre aussitôt revêt, où son vide l'afflige, une nouvelle fleur et il couvre ses branches d'une riche espérance. Ainsi l'argent et l'or, venant l'un après l'autre, enrichiront ton bois. »

⁹⁰⁵ « Le pire des engrais est le lisier de porc. »

⁹⁰⁶ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, op. cit., p. 108.

⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 89.

⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 177.

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p. 582.

⁹¹⁰ *Ibid.*, p. 521.

Cette propriété des agrumes est mentionnée par Della Porta à propos du « limone » : *si aliqua ex arbore poma decusseris, haeres fraterni lactis laetius augebitur*⁹¹¹. Pour Ibn al-Awwâm, quand le cédratier est trop chargé de fruits, il convient d'en faire tomber une partie et de conserver l'autre, qui atteint alors un meilleur développement et est plus saine⁹¹².

Usages des agrumes

L'usage qu'on faisait des agrumes à l'époque de Pontano n'était pas aussi étendu que la consommation qu'on en fait aujourd'hui. Néanmoins, ils s'exportaient dès le *Trecento* à destination des cours comme objet de curiosité ou pour la consommation⁹¹³. Les Siciliens les utilisaient au XII^e siècle pour conserver les viandes et, bientôt, pour la confiserie. Les usages médicaux des agrumes étaient connus dès l'Antiquité et le principal avantage du pommier de Médie, selon Virgile, c'est d'être un puissant antipoison et de donner une bonne haleine. Pour Théophraste et pour Pline, les fruits du cédratier ne se mangent pas.

Pontano attribue différents usages aux agrumes. Au livre 1, il est question des parfums que l'on préparait à son époque à partir des fleurs d'orangers, dont nous avons déjà traité, et qu'il rappelle au livre 2, en mentionnant l'alambic et les flacons où ces essences sont conservées :

*Quid quod et in calidis fornacibus igne tepenti
Saepe liquant lectos flores ; et in horrea condunt
Vitrea, odoratos latices, suffimina nota,* [Hesp. 2, 512-514]

« En outre, on liquéfie souvent à feu doux sur de brûlants réchauds des fleurs sélectionnées et l'on conserve, dans leur resserre vitrée, ces essences odorantes et ces parfums connus. »

Dans le livre 1, aux vers 435-438, Pontano décrit une femme, en songeant probablement à la sienne, qui cueille les fleurs d'orangers pour en faire des eaux florales. Il n'était pas rare, à cette époque, que même les simples particuliers possédassent un alambic rudimentaire, une « campana », pour faire des eaux de fleurs d'orangers ou de rose⁹¹⁴.

Lorsqu'il était question d'identifier les agrumes dont traite le *De hortis Hesperidum*, nous évoquions également l'usage que Pontano emprunta aux *Geoponica* de faire prendre aux fruits du cédratier la forme d'un visage en les enfermant dans un moule de bois. Un autre usage des

⁹¹¹ « Si l'on cueille du fruit de cet arbre, l'héritier du lait fraternel grossira mieux encore. » G. DELLA PORTA, *Villae*, Francfort, Claudius Marinius et Ioannes Aubrius, 1592, p. 269.

⁹¹² IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, C.-M. J.-J. (trad.), Paris, Librairie A. Franck, 1864, p. 297.

⁹¹³ Au sujet des premières trace de commerce des agrumes dans le paysage italien, voir F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, Palermo, L'epos, 2004 p. 98 ; I. NASO (éd.), *Le parole della frutta: storia, saperi, immagini tra Medioevo ed età contemporanea*, Turin, Silvio Zamorani editore, 2012, p. 20 ; sur le commerce des oranges amères pour leur propriétés médicales, voir F. CALCATERRA, *Gli agrumi nella storia del Meridione: origini, sviluppo e peripezie di una coltura, su documenti inediti*, Roma, Italie, F. Calcaterra, 1986, p. 9 ; voir également P. LASZLO, *Citrus : A History*, Chicago, University of Chicago Press, 2008, p. 25.

⁹¹⁴ H. BRESCH, « Les Jardins de Palerme », *op. cit.*, p. 79.

agrumes, en particulier des cédrats, est d'en faire des festons et des guirlandes pour orner les tables, ainsi que le dit Pontano :

*Pendebunt grauidis tabulata aurata racemis,
Quae mox lecta tibi natalibus annua festis
Ornentur mensis [...]* [Hesp. 2, 119-121]

« Les étages dorés ploieront de lourdes grappes. Et que bientôt ces branches, cueillies annuellement, te servent de parure aux tables de tes fêtes [...] »

Pline disait déjà que le citronnier était utilisé pour décorer les maisons (H.N. 13,31). Benedetto di Falco, en évoquant les banquets qui se déroulaient, sous les rois aragonais, dans la grande salle du Castel Nuovo, décrit ainsi les décorations de la table :

[...] *una lunga mensa coperta di bianchissimi mandili, o dirai mesali, di sottilissima tela d'Olanda, crespì a spesse pieghe, ripieni di tanti gelsomini odoriferi e bianchi, [...] con altre fronde di cedri di color d'oro, che ampiono d'odore gli invitati.*⁹¹⁵

« [...] une longue table couverte de blancs napperons, ou plutôt de serviettes, faites d'une très fine toile de Hollande, ondulées de plis abondants, remplies de brassées de jasmin blanc parfumé, [...] avec aussi des branches de cédratier couleur d'or qui comblent les convives de parfum. »

Giovanni Pontano donne également la recette pour conserver à ces feuillages coupés toute leur jeunesse. Il convient de les cueillir par une nuit sans lune et de les suspendre ou de les conserver parmi des couches de paille :

*Si curae tibi sit lecta e frondentibus hortis
Seruare, ut uiridem teneant annosa uigorem, 170
Hoc age. Carpe manu in tenebris, in nocte maligna
Frondentem ramum, frondenti et palmite mala
Palmite cum ualido frondem retinentia ramumque
Et tibi nulla suas ostendat luna tenebras
Luna soporiferis sub terras abdita bigis 175
Mox illa in latebris unco suspende tenaci
Et blandire manu, et uentorum auerte procillas,
Aut paleis strata et stipulis arentibus, inde
Seruabunt nitidam propria cum fronde senectam. [Hesp. 2,169-179]*

« Si tu as en l'idée de mettre de côté quelques feuillées choisies des buissons de ton clos en sorte qu'ils préservent pour des années entières une verte vigueur, agis de cette façon : prélève de ta main, au fond de la ténèbre, dans une nuit avare, la branche au lourd feuillage, les pommes à la tige chargée de lourd feuillage, qui tiennent bien aux branches ainsi qu'à leur feuillage par leur tige robuste. Mais qu'il n'y ait de lune pour montrer ses ténèbres, qu'en dessous de la terre sur son char somnifère elle soit retirée. Dans tes abris bientôt, accroche ces feuillées sur un crochet solide. Et caresse-les bien, garde-les des bourrasques, couche-les sur un lit de paille ou de chaume sec. »

Cette méthode est également évoquée par Africo Clementi⁹¹⁶, quoique les feuillages et fruits des cédrats soient plutôt chez lui destinés à la conservation des draps contre les mites et les teignes. Il s'agit d'une utilisation bien connue des fruits et des feuillages des agrumes, puisque

⁹¹⁵ B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi...* op. cit., p. 162.

⁹¹⁶ A. CLEMENTI, *Trattato dell'agricoltura...* op.cit., p. 121.

Pline l'enseigne déjà : *odore praecellit foliorum quoque, qui transit in vestes una conditus arcetque animalium noxia*⁹¹⁷ (H.N. 12,7,1). Pline rapporte également qu'on retrouva dans le cercueil de Numa, cinq cent trente-cinq ans après sa mort, ses livres intacts car ils avaient été garnis de feuilles de citronnier (H.N. 13,27,2). Pontano évoque lui aussi un usage des cédrats pour préserver les vêtements de la vermine :

*Sepositas etiam uestes, lucensia texta
A tineis tutantur, odore medentur et ipso
Arcent et tyrios tetra a rubigine comptus.* [Hesp. 2,193-195]

« On préserve des mites les habits remisés, les étoffes de Lucques : c'est l'odeur des cédrats qui sert de traitement. On protège également les parures de Tyr de l'affreuse pourriture. »

L'allusion à la soie, *lucensia texta*, est évidente puisque la ville de Lucques, qui dispute à Florence le titre de capitale de la Toscane, est depuis le XI^e siècle un centre de sériciculture d'importance européenne. Mais nous ne sommes pas parvenus à identifier précisément quel genre de coiffe Pontano dissimule sous l'expression *tyrios [...] comptus*.

Africo Clementi évoquait également une autre propriété des agrumes : « il succo loro fa ritornare il panno bagnato d'inchostro al suo primo colore »⁹¹⁸. Le jus des citrons est un bon détachant. Pontano ne mentionne que ses vertus cosmétiques :

*Hic tamen admotusque foco, sensimque recoctus
Instillante anima ; ac tenuem conuersus in amnem
Ora puellarum maculis lauit ; et candorem
Inducit, nitidis per colla argentea guttis,* [Hesp. 2, 253-256]

« Toutefois, placé sur un foyer et chauffée lentement, sécrétant son essence, réduite en une lotion subtile, elle lave les tâches aux joues des jeunes filles, redonne la blancheur aux nuques argentées par l'éclat de ses gouttes. »

Il s'agit probablement de l'extraction d'une essence effectuée au moyen d'un alambic. Della Porta rappelle également cette pratique à propos de l'agrumes « limone » qu'il décrit dans le *Pomarium*⁹¹⁹.

Pontano parle en quelques vers des usages médicaux des agrumes :

<i>Omnibus his usus suus est. Seu forte uoluptas</i>	500
<i>Quaeratur ; seu certa salus, studiumque medendi</i>	
<i>Praecipue pueris. Semen lege. Coniice lectum</i>	
<i>In cyatho, et latices ad summum infunde liquentis,</i>	
<i>Sub Ioue quos tacitae contingant frigora noctis,</i>	
<i>Mane autem puero instilla, bibet acre uenenum</i>	505
<i>Lumbricis. Stomacho, mirum, medicabitur aegro.</i>	
<i>Quin et arundineis mala ipsa liquoribus, ante</i>	
<i>Arte quidem medicata coquant ; ac lenibus inde</i>	

⁹¹⁷ « Cet arbre est excellent pour le parfum de ses feuilles aussi, qui se transmet aux vêtements avec lesquels on l'enferme et qui arrête les mites. »

⁹¹⁸ « son jus fait retrouver au drap taché d'encre sa blancheur d'origine ».

⁹¹⁹ G. DELLA PORTA, *Villae*, Francfort, Claudius Marinius et Ioannes Aubrius, 1592, p. 269.

*Intingunt succis ; et uase madentia seruant
Auxilium latura et opem languentibus aegris ; 510
Regalisque epulas uario affectura sapore. [Hesp. 2, 500-511]*

« Chaque variété a son usage propre, selon qu'on cherche d'aventure le plaisir des sens ou bien la bonne santé certaine et la connaissance des remèdes surtout pour les enfants. Sélectionne une graine. Jette ton choix dans un gobelet et verse jusqu'au bord une onde bien limpide que refroidira au-dehors, la nuit silencieuse. Au matin, verse-la à l'enfant, qu'il boive l'âpre drogue, qui tuera ses vers et guérira, miracle, son estomac malade. Plus encore, on fait cuire les fruits, toutefois préparés par avance avec art, dans du sucre de canne et ils s'imprègnent alors de ces suaves liqueurs. Cette confiture se conserve dans un vase de terre pour apporter aux égrots de la force et de l'aide, fournir les tables des rois en saveurs renouvelées. »

Les usages médicaux des agrumes sont également connus depuis Virgile. Le citron soigne les maux d'estomac d'après Dioscoride (*mat. med.* 1,115,5) et Pline (*H.N.* 23,56). Pontano est toutefois peu disert en la matière et préfère renvoyer son lecteur aux travaux de l'école de Salerne : *Caetera te antiqui doceant exulta Salerni / Pectora, quis artes medicas monstrauit Apollo [...]* (*Hesp.* 2,519-520)⁹²⁰. L'*Opus Pandectarum* de Matteo Silvatico, rappelle bel et bien les usages médicaux qu'on faisait des agrumes à la Renaissance : ils sont utilisés comme vermifuges et l'on en fait aussi des sirops revigorants. Voici le texte des *Pandectae* :

*Cortex supremus limonis confortat cor et uidetur excitare appetitum et remanere fastidium et nauseam mulieribus pregnantibus. Hoc idem facit semen eius. Acetositas autem eius est mala neruis et stomacho et pectori et intestinis est tamen multum utilis contra febres pestilenciales et causonem ex ea sirupum conficere et talis sirupus etiam conuenit in fastidio pregnantium. Mulieres tamen nostre nicienses et pedemontane dant huiusmodi acetositatem cum oleo pueris eius contra uermes et iuuantur.*⁹²¹

« La partie la plus extérieure de l'écorce du citron fortifie le cœur et semble exciter l'appétit et faire cesser l'écoeurement et les nausées chez les femmes enceintes. Ses pépins ont la même propriété. Son acidité est mauvaise pour les nerfs, pour l'estomac, pour la poitrine et pour les intestins. Il est toutefois très utile contre les maladies contagieuses et les fièvres ardentes de faire à partir du citron un sirop et ce sirop guérit également l'écoeurement des femmes enceintes. Cependant, les femmes de notre pays, les Niçoises et les Piémontaises, prescrivent à leurs enfants contre les vers ce jus acide mêlé à de l'huile et ils s'en trouvent bien. »

D'après le *De hortis Hesperidum*, les sirops à base d'agrumes sont aussi bons pour la santé que leur goût est agréable⁹²². C'est pourquoi ils servent aussi au cours des banquets, comme le dit Pontano, qui ajoute aussitôt la recette des agrumes confits :

*Saepe et fictilibus in lancibus himbre recenti
Dimensis spaciis, macerato cortice, melle
Contingunt ; sicoloue premunt concocta liquore,
Atque hos atque alios conuertunt citria in usus. [Hesp. 2, 507-518]*

⁹²⁰ « Tu apprendras le reste des esprits très savants de l'antique Salerne. C'est à eux qu'Apollon enseigne la médecine, [...]. »

⁹²¹ M. SILVATICO, *Opus Pandectarum*, Venise, Luceantonio Junta, 1540, f. 135r.

⁹²² A. IACONO, « Doni di limoni. Gli agrumi e il territorio campano nelle letteratura umanistica », dans *Intorno ai Campi Flegrei. Memorie dell'acqua et della terra*, Naples, Grimaldi e C. editori, 2011, p. 172.

« Souvent, une fois l'écorce macérée dans des écuelles de terre sous l'action de l'eau fraîche pour une durée précise, on met ces fruits dans du miel ou bien on les fait cuire dans du sucre de Sicile puis on les égoutte. On donne aux oranges ces usages et d'autres encore. »

Comme l'a montré Antonietta Iacono, ce passage décrit la recette traditionnelle de confiserie des écorces de cédrats, de citrons ou d'oranges confits au moyen de ce sirop de Sicile (*siculo* [...] *liquore*), le sucre extrait des cannes cultivées en Sicile⁹²³ que Pontano célèbre également par l'expression « *arundineis (...) liquoribus* » (*Hesp.* 2,507). La recette de ces confiseries requiert plusieurs cuissons des fruits dans du miel ou dans du sucre. Le ms. BNF esp. 921 contient une recette semblable pour confire les citrons verts : « De confits de limons verts »⁹²⁴. Il convient d'abord de laisser les citrons dans l'eau pendant plusieurs jours. Puis de les mettre à bouillir. Cette recette comporte plusieurs cuissons des fruits dans du miel, il faut faire reposer les fruits ainsi cuits dans des écuelles pour les faire sécher : « E com sien cuyts met los ha exugar en hun garbell. » L'auteur de la recette conseille ensuite d'ajouter des épices : de la cannelle, du gingembre ou des clous de girofle.

La confection de confitures et de dragées en Sicile eut un succès considérable à partir de 1410. Palerme exportait alors de nombreuses « confectiones » enveloppées dans des massepains. La cour d'Alphonse le Magnanime raffolait d'agrumes confits et en commandait de grandes quantités⁹²⁵. Comme le rappelle Antonietta Iacono, Pontano mentionne, dans le *De conuiuentia*, les confiseries qui étaient consommées à la cour des rois aragonais au cours du second service, selon l'usage du temps⁹²⁶. Benedetto di Falco décrit un banquet qui eut lieu en 1488 au Castel Nuovo à l'occasion des noces de Béatrice d'Avalos et de Jean-Jacques Trivulce, où des agrumes confits (mais aussi une « cedronata » ou « confiture de cédrats ») étaient servis en guise d'antipasti :

[...] *gli spicoli degli aranci dolci posti in un quadretto di argento auuolti nel succato*.⁹²⁷

« [...] les quartiers d'orange douce enrobés de sucre posés dans un plat d'argent. »

Le *De hortis Hesperidum* donne les linéaments d'une culture et d'un commerce des agrumes qui se mesurent aux préceptes de l'agronomie antique alors qu'ils sont infiniment plus riches

⁹²³ *Ibid.*, p. 171 ; sur le succès des plantations de canne à sucre dans les jardins de Palerme, voir H. BRESC, « Les Jardins de Palerme », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age-Temps modernes*, n° 84-1, 1972, p. 55-126.

⁹²⁴ BNF esp. 921 f. 19 r.-v.

⁹²⁵ H. BRESC, « Les Jardins de Palerme », *op.cit.*, p. 79. Il s'agissait de dragées de coriandre, d'anis, de confitures de cédrats, d'écorces de citrons.

⁹²⁶ A. IACONO, « Doni di limoni », *op. cit.*, p. 172.

⁹²⁷ B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi...op.cit.*, p. 163.

en usages et plus intégrés aux coutumes du territoire. Dans les campagnes napolitaines à la fin du *Quattrocento*, l'art du cultiver les agrumes est riche du savoir endogène qui avait déjà permis dans plusieurs régions d'Italie l'acclimatation de leurs différentes espèces : d'importantes plantations de ces arbres se rencontraient sur le sol italien depuis plusieurs siècles déjà et depuis le *Trecento* ils faisaient l'objet d'un commerce. Les méthodes de préservation des agrumes contre les frimas, leur culture en serre, avaient été améliorées jusqu'à créer les recettes qui devaient bientôt être mises à profit dans les orangeries de toutes les cours d'Europe. L'agrumiculture décrite dans le *De hortis Hesperidum* bénéficia également des découvertes arabes qui lui étaient parvenues par la Sicile⁹²⁸ mais aussi grâce à l'avènement des souverains aragonais à la couronne du royaume de Naples. Elle demeure moins élaborée que l'horticulture d'al-Andalous et garde des dehors familiaux qui la rapprochent de l'œuvre de l'agronome sicilien Antonio Venuto. C'est une agriculture de l'*hortus familiaris*, destinée à la convenance personnelle et qui apparaît souvent éloignée des sévères notions de rendement auxquels sont attachés les agronomes latins. Cependant, un soin assurément étranger à l'horticulture d'Antonio Venuto se fait jour dans le *De hortis Hesperidum* et il faut probablement le rapprocher de ce que Giovanni Pontano déclare au sujet des jardins de l'homme splendide dans son traité *De splendore* (chap. 8) sur le luxe des particuliers. La libéralité privée est inconciliable avec l'appât du gain, le marchandage et le profit commercial :

*Neque enim parco et lucroso patri familiae, eadem splendido homini hortorum ratio esse debet.*⁹²⁹

« L'homme splendide ne doit pas faire de son jardin le même usage qu'un père de famille cauteleux et avide de profits. »

Le jardin de l'*homo splendidus* est décrit ainsi dans le *De splendore* :

*Erunt autem horti hi ex peregrinis et egregiis arbusculis artificiose decenterque dispositi. In quibus e myrto, buxo, citrio, rore marino topiarium opus potissimum commendatur [...]*⁹³⁰

« Il y aura donc dans ce jardin des arbustes exotiques et rares, agencés avec art et comme il faut. On recommande tout particulièrement les topiaires faits de myrtes, de buis, d'orangers et de romarin. »

Dans le *De hortis Hesperidum*, on ne peut ignorer la part importante qui est faite à la taille et à la mise en forme de l'oranger, auxquelles une partie du poème est consacrée (*Hesp.* 1, 410-525). Ce soin donné au port de l'arbre, à sa taille, à sa perfection, nous semble contraster vivement avec la rusticité des préceptes du *De hortis Hesperidum*. Pourtant ces deux aspects

⁹²⁸ Sur l'influence des techniques agraires de l'Islam sur les jardins napolitains via la Sicile, voir M. BARIDON, « L'Islam, les jardins et la migration des savoirs en Méditerranée », dans *Paysages et jardins méditerranéens*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2001, p. 13.

⁹²⁹ G. G. PONTANO, *I trattati delle virtù sociali*, F. Tateo (éd.), Roma, Bulzoni, 1999, p. 241.

⁹³⁰ *Ibid.*

du jardin coexistent même dans les villas de plaisir au *Quattrocento* où il n'est pas encore d'usage de distinguer la *uoluptas* de l'*utilitas*, le jardin de l'homme splendide et celui du père de famille. L'agrumiculture italique, influencée par des techniques arabes autrefois fort élaborées et peu à peu réduites à un usage familial⁹³¹, s'enrichit de nouvelles modes de l'horticulture ornementale, du regain d'intérêt pour l'art antique des topiaires, qu'on applique désormais aux agrumes. La mode d'élaborer des espaliers couverts de fruits se diffuse en Italie au cours du *Quattrocento* et sera, au siècle suivant, un élément indispensable du jardin maniériste.

Il dépendit des jardins de Naples et en particulier de ceux des rois aragonais que l'agrumiculture prît cette tournure ornementale qui devait être si importante dans l'art européen des jardins.

⁹³¹ Voir H. BRESCH, « Les Jardins de Palerme », *op.cit.*, p. 125.

Les jardins historiques

Giovanni Pontano présente dans le *De hortis Hesperidum* les agrumes comme un arbre national de Naples, propre au Golfe où il est implanté depuis des temps mythologiques⁹³². Par sa clémence et la quantité de ses eaux, le territoire de Naples, comme nous l'avons vu, est propice à la culture des agrumes. Mais il est loin d'être le seul en Italie ni le premier à avoir accueilli des plantations d'orangers, de citronniers et de cédratiers. Comme l'indique Pietro de' Crescenzi au XIII^e siècle, dans le chapitre *De citro* au cinquième livre de ses *Ruralia commoda*, *arbor nota est* (« cet arbre est connu »). La culture des agrumes, qu'elle soit d'agrément ou vouée à la production de fruits, en était venue dès l'époque tardo-médiévale à concerner de vastes territoires et elle exigeait parfois de profonds aménagements du territoire. C'est sur la riviéra ligure que, dès le XI^e siècle, apparaissent les premiers agrumes⁹³³. Puis, au XIII^e siècle, les plantations y sont déjà importantes : on produit à San Remo des cédrats à destination des populations juives d'Allemagne. Ces fruits sont utilisés pour la fête des Tabernacles, Souccot⁹³⁴. Pétrarque dit déjà, à propos de Gênes :

Hoc quidem litus omne palmiferum atque cedriferum, ut aduersum Cereri, ita gratissimum Baccho atque Mineruae [Itinerarium Syriacum, 5].

« Ce littoral est tout entier couvert de palmeraies et de plantations de cédratiers, il est aussi hostile aux céréales de Cérès qu'il accueille volontiers la vigne de Bacchus et l'olivier de Minerve. »

Dans le Mezzogiorno, c'est la Sicile qui semble avoir bénéficié grâce à l'occupation arabe des premiers jardins d'agrumes. En 1094, on trouve déjà mention d'une *via de arangeriis* à Palerme⁹³⁵ et, au siècle suivant, des jardins sont mentionnés dans le *De rebus gestis in Siciliae regno* qui nous est parvenu sous le nom d'Ugo Falcando et traite des événements de la seconde moitié du XII^e siècle.

« [...] uidebis [...] citros quoque triplici substantiae diuersitate distingui, cum cortex exterior colore simul et odore caliditatis praeferat argumentum, quod autem circa centrum est acetoso liquore frigiditatis praestet indicium, medium uero inter utrumque temperatius comprobetur. Videas ibi et

⁹³² Sur l'implantation de l'arbre, voir *infra*, p. 324.

⁹³³ Voir A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », *op. cit.*, p. 22.

⁹³⁴ P. LASZLO, *La storia degli agrumi : usi, culture e valori dei frutti più amati del mondo*, Roma, Donzelli, 2006, p. 24-25.

⁹³⁵ A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », *op. cit.*, p. 20.

*lumas acetositae sua condiendis cibus idoneas, et arengias acetoso nihilominus, humore plenas interius, quae magis pulchritudine sua uisum oblectant, quam ad illud utiles uideantur.*⁹³⁶

« » [...] tu verras [...] des cédrats aussi se différencier par la triple variété de leur substance puisque l'écorce, par sa couleur extérieure comme par son parfum, démontre sa nature chaude. Mais le fait qu'autour du centre le fruit soit plein d'une humidité acide indique sa nature froide. La partie médiane, entre les deux autres, confirme une nature plus tempérée. On y voit aussi des citrons tout à fait appropriés à conserver les aliments grâce à leur acidité et des oranges, pleines d'un jus non moins acide à l'intérieur, qui charment plutôt la vue par leur beauté qu'elles semblent utiles à cette conservation. ». »

A Palerme, sans quitter les résidences de la noblesse où les Arabes l'avaient apportée, la culture des agrumes s'oriente au cours des siècles vers une production à vocation commerciale qui s'intensifie encore à partir de l'introduction de la canne à sucre. Les jardins de Palerme fournissent alors la cour des rois de Naples en confiserie en tous genres⁹³⁷.

Cependant, en dépit des jardins d'Amalfi, où les agrumes sont cultivés dès le *Duecento*⁹³⁸, la production la plus importante et la plus célèbre demeure à la fin du Moyen-Âge celle de Ligurie. En effet, Matteo Silvatico, médecin de la célèbre école de Salerne, disait des agrumes au XIII^e siècle : *omnes notae sunt maxime in Liguria.*⁹³⁹

En Campanie et dans l'hinterland napolitain, si l'on excepte les importantes « cetraria » de la côte amalfitaine, il n'y a pas de signe d'une expansion étendue des plantations d'agrumes avant le *Quattrocento*. À la première journée des *Notitie del bello, dell'antico et del curioso della città di Napoli*, Carlo Celano raconte avoir vu dans le cloître de San Giovanni a Carbonara un oranger planté par Ladislas I^{er}⁹⁴⁰ (1377-1414). Il est malaisé d'obtenir des indications sur la nature des vergers qui sont désignés, à la fin du Moyen-Âge, sous des expressions telles que *terra arbustata arboribus, iardenus cum certis arboribus* ou encore *iardenus unus diuersis arboribus fructiferis arbustatus*⁹⁴¹. Mais l'extension de ces vergers reste limitée par la culture plus profitable de la vigne et la documentation mentionne des pommiers et des figuiers, des poiriers, de cerisiers, des sorbiers et des néfliers mais point d'indications sur des arbres plus

⁹³⁶ U. FALCANDO, *De rebus gestis in Siciliae regno*, op. cit., p. 13. Voir aussi F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, op. cit., p. 95-96.

⁹³⁷ Sur l'organisation de la culture des argumes à Palerme, voir H. BRESCH, « Les Jardins de Palerme », op. cit.

⁹³⁸ A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », op. cit., p. 20 ; F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, op. cit., p. 94.

⁹³⁹ « ils sont tous très connus, surtout en Ligurie. » M. SILVATICO, *Opus Pandectarum*, op. cit., f. 134 v. En Italie, les deux plantations d'agrumes assez étendues pour changer la physionomie d'une région sont à cette époque, pour Biondo Flavio di Forlì, Amalfi (*Amalphis regio est omnium Italiae amoenissima, cedri, malique quod aurantium uocitamus ferax*) et la côte de Ligurie (voir F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, op. cit., p. 96-97).

⁹⁴⁰ C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata prima*, M. L. Ricci, F. De Rosa et F. Loffredo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009, p. 76. Le texte parut à Naples pour la première fois en 1692.

⁹⁴¹ Littéralement : « une terre arborée d'arbres », « un jardin avec certains arbres », « un jardin arboré de divers arbres fruitiers »

exotiques, point d'agrumes⁹⁴². Les agrumes sont en revanche présents dans les jardins extra-urbains et assurent l'approvisionnement de la ville⁹⁴³. À la fin du *Quattrocento*, la documentation notariale n'est précise qu'en de rares occasions, comme dans un testament provenant de Massalubrense, à la pointe de la presqu'île sorrentine :

« Item lassa ad Troyano suo figlyolo una terra sua [...] dala banda de mezo iorno [...] dove ce stai la paglyaro con dui pede de cetrangula.⁹⁴⁴ »

« Il laisse à Troiano, son fils, une terre en propriété [...] exposée au midi [...] où il y a la cabane avec deux pieds d'orangers. »

Dans un contrat daté d'octobre 1477, il est en particulier question d'une maison située Piazza Capuana, à Naples, et dont la cour contient un oranger qu'il faut arracher pour refaire le pavement : *In qua curti est quaedam arbor citranguli quae debet evelli.*⁹⁴⁵ Mais le plus souvent, la documentation notariale reste silencieuse.

Pourtant, d'autres sources mettent en avant l'abondance des plantations d'agrumes à Naples à la même époque. Ainsi, l'ambassadeur florentin Francesco Bandini décrivait dès 1476 la douceur du climat et le parfum des agrumes qui se diffusait en ville à l'automne et au printemps :

« Qui sempre pare la prima vera. La vernata lo essere la città volta e proxima al mezo giorno non sente quasi mai freddo. La estate i limbatti di mare, venti soavissimi, fano un fresco di paradiso. La primavera e lo autunno le aure pregne delli odori de' fiori et de' frutti odorificano sì il paese che egli è somma giocondità a sentire, maxime per la quantità infinita degli aranci, cetri, limoni et simili frutti di somo odore [...]. »⁹⁴⁶

« Ici, il semble que ce soit toujours le printemps. En hiver, l'orientation de la ville au midi fait qu'on n'y a presque jamais froid. L'été, le Libeccio maritime, les vents très agréables, donnent une fraîcheur de paradis. Au printemps et à l'automne, les brises empreintes de l'odeur des fleurs et des fruits parfument tant le pays qu'il y a un immense plaisir à les sentir, surtout grâce à la quantité infinie des orangers, des cédratiers et des citronniers et d'autres fruits au parfum très puissant [...]. »

Il s'agit de la première mention de l'« agrumeto » citadin qui deviendra topique dans les descriptions de Naples jusqu'à Goethe et son poème *Mignon*. Mais le contraste entre le silence des sources notariales et le ton laudatif, hyperbolique, des descriptions de Naples indique, dès le départ, que cette agrumiculture est principalement tournée vers l'agrément et non, comme à Palerme, comme en Ligurie, destinée à la production de fruits. Cette destination particulière de la culture des agrumes, quoiqu'elle fût connue depuis longtemps dans les jardins de Palerme,

⁹⁴² A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 83.

⁹⁴³ *Ibid.*, p. 73.

⁹⁴⁴ C. CARRINO (éd.), *Massalubrense : Verginello de Mari 1474-1498*, Napoli, Athena, 1998, p. 77.

⁹⁴⁵ « dans ladite cour il y a un oranger qui doit être arraché » D. ROMANO, *Napoli. Marino de Flore. 1477-1478*, Napoli, Athena, 1994, p. 97.

⁹⁴⁶ P. O. KRISTELLER, « An Unpublished Description of Naples by Francesco Bandini », op. cit., p. 408.

au Vatican, à Florence probablement, mais aussi à Amalfi⁹⁴⁷, semble prendre à Naples, dès le *Quattrocento*, une importance particulière, qui ne se cantonne plus aux jardins des notables.

Dans le *De hortis Hesperidum*, Pontano se plaît à décrire l'agrumeto napolitain. C'est d'abord son domaine particulier qui est évoquée au vers 42 du livre 1 : *Et quas nostra suo colit Antiniana recessu*. La villa rustique de Pontano était située sur le Vomero, une colline aujourd'hui englobée dans l'aire urbaine de Naples mais qui demeura jusqu'au début du ^{xx}e siècle couverte de terres agricoles⁹⁴⁸. Amedeo Feniello cite la colline d'Antignano parmi les terrains « arbustati », c'est-à-dire parmi les vergers situés à proximité immédiate de la capitale⁹⁴⁹. La villa d'Antiniana, qu'entouraient quatre hectares de terrains agricoles⁹⁵⁰, était un des lieux de réunion des membres de l'académie pontanienne. Certains d'entre eux rappellent, après la mort de l'humaniste, les plantations d'agrumes dont il s'occupait⁹⁵¹.

La cité d'Amalfi faisait commerce des agrumes depuis le Moyen-Âge et la culture de ces arbres avait laissé une empreinte sur le paysage côtier. À propos de ce paysage de terrasses chargées d'agrumes à l'aplomb de la mer, Antonietta Iacono cite les témoignages de Bartolomeo Facio et de Battista Spagnoli, qui tous deux s'émerveillèrent de l'*agrumeto* amalfitain⁹⁵². C'est pourquoi il n'y a rien d'étonnant à ce que Pontano mentionne la cité côtière dans les premiers vers de son poème, dans l'annonce même du sujet du chant :

*Ocia nunc hortique iuvent, genialiaque arva,
Quaeque et amalpheae foecundant litora silvae,
Citrigenum decus, hesperidum monumenta sororum,
Delitiae quoque et ipsa tuae.* [Hesp. 1,36-39]

« Que t'agrément désormais le loisir des jardins et ces champs profitables, ces rives que fécondent les vergers d'Amalfi et le bel agrément du genre des agrumes, monuments de ces sœurs que l'on nomme Hespérides et eux-mêmes aussi objets de ton amour. »

L'humaniste fait même d'Amalfi la limite méridionale de la Campanie ou du moins du territoire propice à la culture des agrumes, tel qu'Hercule les avait implantés à son retour du jardin des Hespérides.

Quin et rura sororis Amalphidos et Sirenum

⁹⁴⁷ Charles I^{er} d'Anjou venait se fournir en *plantas arangiorum* à Maiori et Minori, deux localités voisines d'Amalfi et de Ravello, afin d'agrémenter les jardins de sa maison de Siponto (voir A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », dans I. Naso, *Le parole della frutta. Storia, saperi, immagini tra medioevo ed età contemporanea*, Turin, Silvio Zamorani editore, 2012, p. 20-21 ; M. DEL TREPPO et A. LEONE, *Amalfi medioevale*, Naples, Giannini, 1977, 35, n. 45) ; Bartolomeo Facio parle également des agrumes sur la côte amalfitaine A. IACONO, « Doni di limoni. Gli agrumi e il territorio campano nelle letteratura umanistica », dans *Intorno ai Campi Flegrei. Memorie dell'acqua et della terra*, Naples, Grimaldi e C. editori, 2011, p. 162 ; B. FACIO, *Rerum gestarum Alfonsi regis libri*, D. Pietragalla (éd.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, p. 162.

⁹⁴⁸ Jusqu'au ^{xix}e siècle, les gens du Vomero disaient « vado a Napoli » lorsqu'ils se rendaient en ville. Curzio Malaparte décrit l'urbanisation de la colline au cours des années vingt dans *Kaputt*.

⁹⁴⁹ A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 82-83.

⁹⁵⁰ E. PERCOPO, « La villa del Pontano ad Antignano », *Atti dell'Accademia Pontaniana*, vol. 31, 1926.

⁹⁵¹ Voir *supra*, p. 22.

⁹⁵² A. IACONO, « Doni di limoni... », op. cit., p. 162-163.

Ditavit scopulos niasaei munere mali. [Hesp. 1, 123-124]

« Mais encore le pays de la nymphe Amalfi se trouva enrichi, tout comme ces brisants que les Sirènes habitent, par le don de ce fruit du fleuve Sénégal. »

*Phormiades nymphae, quae roscida culta Suessae
Quaeque amalpheos saltus fulgentiaque auro
Sirenum rura et fulvis sata saxa metallis [Hesp. 1, 583-585]*

« Nymphes de Formia, ô, vous qui préservez les prairies de Suessa couvertes de rosée, les gorges d'Amalfi, les terroirs des Sirènes qui resplendissent d'or »

Dans le deuxième livre du *De hortis Hesperidum*, Pontano invente un mythe étiologique censé expliquer la présence de plantations de citronniers sur la côte amalfitaine. Les trois variétés différentes du fruit auraient été offertes à la nymphe Amalfi par les trois Grâces, convives à ses noces.

*Te sireneis felix Hymenaeus in oris
Expectat, thalamosque parat magnetis Amalphis. [Hesp. 2, 236-7]*

« L'heureux hyménée t'attend aux rives des Sirènes. Amalfi, la nymphe magnétique, prépare son mariage. »

Dans cette dernière clausule, où *magnetis* est un adjectif au nominatif, formé sur le patron grec (*magnetis, -tidos*), Pontano évoque la réputation, dont jouissaient les navigateurs de la cité antique, d'avoir inventé la boussole. Mais il cite surtout un distique célèbre, qui est aujourd'hui gravé sur la fontaine dressée devant la cathédrale Saint-André à Amalfi :

*Prima dedit nautis usum magnetis amalphis
Vexillum solymis, militiaeque typum*

« Amalfi donna la première aux marins l'usage de la boussole, l'étendard de Jérusalem, une image de la bravoure. »

Il s'agit d'un hommage de Pontano à Antonio Beccadelli, à qui la littérature tend à attribuer ce distique⁹⁵³. Mais seul le premier vers est vraisemblablement attribuable à l'humaniste. C'est Pietro Summonte qui en décerne la paternité au Panhormite :

*Vrbem hanc magnetida in Hortis Hesperidum Pontanum uocauit, quod eius ciues magnetis usum
nauigantibus primi, ut fama est, monstrauere. Vnde est Panhormitae carmen in urbis eius laudem :
Prima dedit nautis usum magnetis Amalphis.*⁹⁵⁴

⁹⁵³ Par exemple, M. CAMERA, *Istoria della città e la costiera di Amalfi*, Naples, Stamperia e carteria del Fibreno, 1836, p. 231 et même Scipione Mazzella : S. MAZZELLA, *Descrittione del regno di Napoli*, Naples, Gio. Battista Cappello, 1601, p. 65-66, qui traduit Summonte. Il semble que les auteurs suivants aient copié ce qu'ils trouvaient chez Mazzella, peut-être Camera a-t-il lui-même ajouté le pentamètre qui devait être lisible sur la fontaine déjà au XVIII^e siècle.

⁹⁵⁴ P. SUMMONTE, « Locorum aliquot in his Pontani libris [...] explanatio », dans G. G. PONTANO, *Pontani carminum quae quidem extant omnium pars prima*, Bâle, Cratander, 1531. Je n'ai pas pu retrouver ce distique dans les œuvres d'Antonio Beccadelli et F. Marletta n'en fait pas mention (F. MARLETTA, « F. Marletta, Distici latini attribuiti al Panormita », *Rassegna di lingue e letteratura*, vol. 19, 1941, p. 118-122) et il semble que la *laudatio urbis* du Panormite sur Amalfi soit ignorée de chacun.

« Pontano qualifie cette ville de ‘magnétique’ dans le *De hortis Hesperidum* parce que ses habitants furent les premiers à enseigner aux navigateurs l’usage de la boussole, à ce qu’il paraît. Le Panhormite [scil. Antonio Beccadelli] a tiré de cela un vers à la louange de cette ville : Amalfi donna la première aux marins l’usage de la boussole. »

Mais revenons au mariage décrit par Pontano dans le *De hortis Hesperidum*. Les trois Grâces offrent trois variétés de citronnier à la nymphe Amalfi. Le citronnier est souvent associé à la virginité et au mariage. D’après Hygin, dans les *Astronomica*, les pommes d’or du jardin des Hespérides seraient un présent de mariage fait par la Terre à Junon lors de ses noces avec Jupiter.

Ait enim Pherecydes, Iunonem cum duceret Iuppiter uxorem, Terram venisse ferentem aurea mala cum ramis. Quae Iunonem admiratam petisse a Terra, ut in suis hortis sereret, qui erant usque ad Atlantem montem. [Hygin, astr. 2,3]

« Phérécyde de Syros dit en effet que, lorsque Jupiter prit Junon pour épouse, la Terre apporta des pommes d’or avec leurs branches. Junon, pleine d’admiration, reçut ces fruits de la Terre afin de les planter dans ses jardins qui se trouvaient auprès du mont Atlas. »

Une tradition iconographique des jardins à la Renaissance associe Vénus au citronnier, sans doute par écho au mythe des pommes d’or⁹⁵⁵. Une autre, diffuse dans la littérature, associe le citronnier à la virginité ou à la jeune fille, sans qu’il soit facile d’en établir l’origine⁹⁵⁶.

L’autre borne du royaume, celle qui délimite au nord la zone d’implantation de l’oranger d’après le mythe que Pontano narre au début du *De hortis Hesperidum*, c’est la commune de Formies et les vergers qui entourent la presqu’île de Gaète, à la frontière entre le Latium et la Campanie.

*Quis post Phormiadum saltus, fragrantia myrto
Litora Caietae fontesque ornavit et hortos
Virginis Hormialae.* [Hesp. 1, 111-113]

« Il orna de ces bois les gorges de Formies, la rive de Gaète odorante de myrtes, Les jardins et les sources de la nymphe d’Hormies. »

Comme le montrent Antonietta Iacono et Carlo Caruso, Pétrarque donne témoignage dès le *Trecento* des plantations d’agrumes sur les collines au-dessus de Gaète. Au *Quattrocento*, c’est Coluccio Salutati, dans la *Conquestio Phillidis*, qui évoque les pommes d’or des vergers de Formies⁹⁵⁷.

⁹⁵⁵ Cette association est notamment signalée dans l’*Hypnerotomachia Polyphili* par Carlo Caruso (C. CARUSO, *Adonis, op. cit.*, p. 18). Dans la villa du lac de Garde du jurisconsulte Agostino Brenzone, il y avait en 1553 un petit sanctuaire planté de lauriers et dédié à Apollon, auprès d’un autre petit sanctuaire rempli de citronniers et de myrtes et consacré à Vénus (H. BRUNON, « Du jardin comme paysage sacré en Italie à la Renaissance », dans D. Ribouillault et M. Weemans (éd.), *Paysage sacré et exégèse visuelle du XVIe au XVIIe siècle*, Paris, Olschki, 2011, p. 283-316, halshs-00167959, p. 10 [consulté le 15/10/2019], voir également p. 13 pour le même procédé dans les jardins de Jules II en 1512), voir également C. BENOCCI, « Villa Doria Pamphilj a Roma. Il giardino dei cedrati come giardino di Venere », dans A. Tagliolini et M. Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi: gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell’arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 345-356.

⁹⁵⁶ Nous trouvons par exemple ce motif chez Luis de Camões, *supra*, p. 31, n. 75.

⁹⁵⁷ A. IACONO, « Il *De hortis Hesperidum*... », *op.cit.* p. 197-198 ; C. CARUSO, *Adonis, op. cit.*, p. 13.

Le *De hortis Hesperidum* témoigne également de plantations d'agrumes qui sont peut-être plus récentes et se trouvent aux abords immédiats de la capitale aragonaise : *Te sebethiacae capiant nemora inclyta citri* (*Hesp.* 1, 41). Ces bosquets d'agrumes bordant le petit fleuve côtier qui se divise en plusieurs bras à l'est de la ville sont probablement ceux auxquels font allusion les lettres des soldats français qui suivirent Charles VIII en Italie en 1494 et occupèrent Naples l'année suivante :

Avant que le roy entrast en la ville, il a couché une nuit à Doge-Royal [Poggioreale] qui est une maison de plaisance que le roy Ferrand et ses prédécesseurs ont fait faire [...]. Et depuis la porte de la ville jusques là on va par grands sentiers et allées de tous costés environnées d'orengiers et de romarins et tous aultres arbres fructueux tant en yver que esté a si grande quantité que c'est chose inestimable et est le dit jardin, clos de murs en carré qui est a veoir aultre que ne vous saurayes escrire en la vie d'homme.⁹⁵⁸

Mais Naples *intra moenia* regorgeait aussi de bosquets d'agrumes, comme le laisse entendre l'épître de Francesco Bandini que nous avons citée. Avant même la construction des jardins de Poggioreale et de la villa Duchesca, on trouvait autour du Castel Nuovo le parc que Robert d'Anjou avait fait construire et qu'Alphonse le Magnanime avait restauré⁹⁵⁹. Michiele Geremicca indique qu'on trouvait dans le parc du Castel Nuovo à l'époque aragonaise de nombreux bosquets d'orangers⁹⁶⁰. En 1476, Francesco Bandini évoque le parc qui entoure la forteresse aragonaise⁹⁶¹ et qui fut probablement détruit vers 1535-1540, lorsque Gonsalve de Cordoue fit construire un bastion fortifié autour du Castel Nuovo⁹⁶². Ce jardin, qu'on aperçoit sur la Tavola Strozzi, était célèbre pour la grande variété des espèces végétales que l'on y rencontrait et notamment pour ses orangers. Il s'agissait d'un jardin à la fois ornemental et productif. En 1470, Ferrante y fit planter une vigne dont le vin fut plus tard réputé⁹⁶³. Au début du *Cinquecento*, un immense jardin d'orangers s'étendait depuis la façade de Sainte-Anne-des-Lombards, à Monteoliveto, jusqu'au monastère de Santa Chiara à qui appartenait le terrain⁹⁶⁴. Naples comptait à l'époque aragonaise d'autres jardins où poussaient sans aucun doute de nombreux agrumes : à l'entrée du môle, le « parco e giardino » de l'hôpital Saint-Nicolas⁹⁶⁵; à l'est de la ville, auprès des murs angevins détruits par le siège mené par Alphonse le

⁹⁵⁸ Cette lettre anonyme de 1495 est citée dans L. CHAPPLAIN, « Notice sur le livre des lunettes des princes de Meschinot », *Annales de la société royale académique de Nantes*, vol. 9, 1838, p. 509.

⁹⁵⁹ G. L. HERSEY, *Alfonso 2 and the artistic renewal of Naples, 1485-1495*, Londres/New Haven, Yale University Press, 1969, p. 59.

⁹⁶⁰ M. GEREMICCA, « Note storiche », *op. cit.*, p. 325.

⁹⁶¹ P. O. KRISTELLER, « An Unpublished Description of Naples by Francesco Bandini », *op. cit.*, p. 408.

⁹⁶² B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi...* *op. cit.*, p. 58.

⁹⁶³ L. PICONE, *I giardini storici del Palazzo Reale di Napoli : valorizzazione e restauro*, Napoli, Electa Napoli, 2003, p. 19.

⁹⁶⁴ M. GEREMICCA, « Note storiche », *op. cit.*, p. 325.

⁹⁶⁵ T. COLLETTA, *Napoli città portuale e mercantile : la città bassa, il porto e il mercato dall'VIII al XVII secolo*, Roma, Kappa, 2006, p. 280.

Magnanime, les jardins de Diomede Carafa, comte de Maddaloni ; les jardins de Santa Maria Egiziaca, de San Pietro ad Aram, le « giardino del duca » et le jardin de Castel Capuano⁹⁶⁶.

C'est plus probablement le long des côtes que les plantations d'agrumes devaient être le plus importantes à Naples. Benedetto di Falco, dans la *Descrittione dei luoghi antichi di Napoli e del suo amenissimo distretto* (1549), commence par décrire la douceur du climat napolitain et l'abondance des plantations d'agrumes que cette douceur permet :

« [...] quelle donne Esperide, le quali abitano nell'isole beate di fortuna alla banda d'Occidente dove è oggi la Gran Canaria, donde furono trasportati a noi tanti bei frutti di color d'oro, o dirai dalla Media, come sono i cedri, lemoni aranci, li quali piantò la bella ninfa Amalfi nelle vezzose falde della costa [...], come la bella riviera di Gaeta e l'aprica spiaggia di Napoli, dove è sempre le desiderata primavera, e odorato loco de tanti branchi e bei fiori li quali pareggiano tutti gli odorati monti dell'Arabia. »⁹⁶⁷

« [...] les dames des Hespérides, qui habitaient l'île des bienheureux à l'occident, là où est aujourd'hui la Grande Canarie, d'où furent exportés vers nos contrées tant de beaux fruits couleur d'or – ou dirais-je de Médie ? – comme le furent les cédrats, les citrons et les oranges, qui furent plantés par la belle nymphe Amalfi sur les gracieuses falaises de la côte [...], comme le beau littoral de Gaète et la plage ensoleillée de Naples, où l'on rencontre toujours le printemps attendu, un lieu parfumé de tant de branches et de belles fleurs qui rivalisent avec tous les monts parfumés de l'Arabie. »

Quoique ce texte soit inspiré du *De hortis Hesperidum* (l'allusion à la « nymphe » Amalfi signe cette influence), il documente certainement cette triple concentration des « agrumeti » autour de Gaète et le long des falaises amalfitaines, où les agrumes font l'objet d'une exploitation à but mercantile, et à Naples où leur omniprésence semble répondre à un but plus ornemental.

Comme Di Falco le précise, ce sont les bords de mer qui accueillent à Naples les plantations les plus notables. Camillo Porzio, parlant peut-être de Sorrente, rapporte qu'autour de Naples : « le costiere [...] sono pienissime di cetrangoli, di cedri e di limoncelli, che si sogliono condurre per mare alla città di Roma, si come anche si conducono di Terra di Lavoro e di Calabria »⁹⁶⁸. La « spiaggia di Napoli » qu'évoque Di Falco dans l'extrait cité plus haut peut faire référence au Pausilippe ou au lido de Chiaia (qui, selon Di Falco, est une déformation populaire pour « plaga », ou « playa » en catalan⁹⁶⁹). Au cours de la première moitié du XVI^e siècle, Pierre de Tolède, vice-roi de Naples, fit tout pour engager l'aristocratie baronniale dans la construction de villas de plaisance ou de villas citadines, dans le but de diminuer sa puissance et de tenir ses membres à la portée du pouvoir vice-royal. Il inventa ainsi une façon de régner fondée sur la vie curiale qui inspira diverses monarchies européennes et que Louis XIV porta à

⁹⁶⁶ C. RUSCIANO, *Napoli 1484-1501 : la città e le mura aragonesi*, Roma, Bonsignori, 2002, p. 66.

⁹⁶⁷ B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi antichi di Napoli e del suo amenissimo distretto*, op. cit., p. 125-126.

⁹⁶⁸ « Les côtes sont pleines d'orangers, de cédratiers et de citronniers, qu'on transporte par voie de mer vers Rome, comme on les exporte de la Terre de Labour et de la Calabre. » C. PORZIO, *Relazione del regno di Napoli al Marchese di Mondesciar, Vicerè di Napoli*, op. cit., p. 10.

⁹⁶⁹ B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi...*, op. cit., p. 135.

son paroxysme. Un grand nombre de ces villas de plaisance furent construites sur le lido de Chiaia⁹⁷⁰. Les bosquets d'agrumes y étaient fréquents, comme ceux de la villa de Don Luigi de Tolède, à Pizzofalcone, célèbre pour ses « *boschetti di cedri* »⁹⁷¹. Le cardinal Pompeo Colonna disposait également à Chiaia d'une villa qui avait appartenue à Alphonse II. Paolo Giovio raconte qu'il y fit planter une forêt d'agrumes⁹⁷². Le charme des jardins de ces villas de plaisance est également décrit par Giulio Cesare Capaccio à la fin du XVI^e siècle⁹⁷³.

Les agrumes aiment l'air marin (*calidis locis, sed inriguis et maritimis maxime gaudet, quibus umor exundat*, Pallad. rust. 4,10,14). Des villas de plaisance comme celles de Pompeo Colonna, pourvues de parcs ou d'« *orti pensili* » (« de jardins suspendus ») si elles se trouvaient en ville, tirèrent parti de l'acclimatation des agrumes à une époque où ils jouissaient encore d'une réputation d'exotisme qui n'était guère distincte de leur aura mythologique. Pontano, pour qui les villas sont des nymphes, évoque celle du poète Sannazar, Mergillina, située sur les pentes orientales du Pausilippe :

<i>Iccirco solem spectet. Post terga uirenti Seu lauro seu rore maris cingenda, nec unquam Sola hiemi credenda tibi chariteia limon, Et florem semper, parituraque semper honorem Aurati fœtus, ramo et placitura comanti, Qualem praerupti sub uertice montis, adeso Litore, secessu in molli, sub rupe cauata</i>	285 290
<i>Et Baccho felix, felix amathuside myrto, Froncenti et lauro neptunia Mergilline Laeta colit, non aestus eam, non frigora tentant, Non riui crepitantis opem, non fictilis urnae Exoptat sitiens, large quam thespias unda Actiaque aoniis irrorent dolia lymphis. Ah fatum crudele hominum, et sors inuida uotis. Ignotos nunc per populos, per gallica regna, Horrentem ad Rheni ripam, atque ad norica saxa Exulat, oceanique uada ad squalentia tabo</i>	 295 300
<i>Nauifragum, extremos queritur Sincerus ad anglos. Interea sitiunt citri, ac Limonide in umbra Torpet humus. Decor ille horti fragrantis, et aurea Pleiadum intereunt mala, ac sine honore relictum Litus et errantem dominum lacrimantur arenae. At nymphe e scopulis summique cacumine saxi Incusatque deos, coelumque et sidera damnat, Et saxa, et miserae responsant antra puellae,</i>	 305 [Hesp. 2, 284-308]

⁹⁷⁰ G. LABROT, *Baroni in città : residenze e comportamenti dell'aristocrazia napoletana 1530-1734*, Naples, Società editrice napoletana, 1979, p. 28-39 ; F. COLONNA DI STIGLIANO, « Il borgo di Chiaia », *Napoli Nobilissima*, vol. 13, n° 1, 1904, p. 1.

⁹⁷¹ M. GEREMICCA, « Note storiche », *op. cit.*, p. 318-319.

⁹⁷² *Villam non longe a maris littore qua in occasum plaga illa hortorum amoenitate pernobilis ad Cocceii cryptam extenditur, citriorum sylua et marmoreis fontibus exornata*. Giovio confond probablement la grotte de Cocceius, qui relie Cumes au lac d'Averne en traversant le Monte Grillo, et la *crypta neapolitana* qui se trouve au bout de la plage de Chiaia. Voir P. GIOVIO, *De vita Leonis decimi pontificis maximi, Hardiani sexti pontificis maximi, et Pompei columnae cardinalis uitae*, Florence, Laurentius Torrentinus, 1551, p. 202.

⁹⁷³ G. C. CAPACCIO, *Neapolitanae historiae*, Naples, Iacobo Carlino, 1607, p. 392 sq.

« Ainsi, qu'il se tourne au soleil, qu'il ceigne bien ses reins d'un laurier verdoyant ou bien d'un romarin. Et jamais tu ne dois confier seul à l'hiver le citronnier des Grâces. Il donnera toujours des fleurs, sera toujours paré de beaux fruits d'or, et sa branche feuillue fera plaisir à voir. Sous la cime d'un mont abrupt au rivage dentelé, dans sa douce retraite creusée sous la falaise, Mergellina, neptunienne gracieuse à qui sourit Bacchus, à qui sourit le myrte de Vénus, le laurier buissonnant, en soigne de semblables. Ni chaleur ni froidure ne peuvent les atteindre, la plante n'y réclame pour sa soif ni le ru frémissant ni le vase de terre, elle que les eaux de Thespie et les jarres d'Actius savent arroser des ondes aoniennes. Ah ! Cruel destin des hommes et sort contraire à nos vœux, parmi des peuples inconnus dans le royaume de Gaule, aux effroyables bords du Rhin et des Alpes noriques, il traîne aujourd'hui son exil ; aux bas-fonds de l'océan souillé du sang des naufragés, Sincerus se lamente à la frontière anglaise. Entre-temps, ses cédratiers ont soif et la terre s'engourdit au pied des citronniers. La beauté de ce jardin parfumé s'éteint et les fruits d'or des Pléiades disparaissent. Déchus de leur beauté, son rivage à l'abandon et sa plage pleurent leur maître errant tandis que cette nymphe, depuis les rochers, à la pointe de la roche la plus haute, blâme les dieux et accuse le ciel et les étoiles. Les roches, les cavernes résonnent en écho à la malheureuse. »

Les agrumes sont des arbres qui se nourrissent de la présence du poète et dépérissent en son absence mais il convient de remarquer que Pontano, comme dans un autre passage du chant 1 que nous étudierons bientôt, ne se contente pas de filer abstraitement cette figure métapoétique : il en fait le pendant d'un précepte ou d'une considération agronomique précise à propos du site de Mergillina, c'est-à-dire le Pausilippe, où se situe le lieu-dit « Mergoglino » en vulgaire, latinisé en Mergellina. Ce promontoire exposé au sud au bord de la Mer tyrrhénienne dans le Golfe de Naples représente le lieu idéal pour une plantation d'agrumes.

*Potius ualles, et plana loca, quam colles concupiscunt, sed loci in maris prospectu, quique abundanti humore exudant, optimi sunt. Tale erat Mauritaniae littus, ubi Hesperidum auriferos hortos antiqui posuerunt, talis est etiam Pausilyppus mons noster in afflatu orae maritimae, ut lucorum amoenitate, et pomorum perenni foetura neutiquam inquillina uideatur quae magnitudine et odore caeteris praeponi possit. Surrentinus item mons, et Amalpheae littora, ubi foecunda laetissimaque citretra conspiciuntur, ut non amplius a nobis Hesperidum horti desiderati possint. Hic etiam Palladius agens citriorum cultum primus ipse Italiae demonstravit.*⁹⁷⁴

« Ils [les agrumes] préfèrent les vallées et les plaines que les collines mais les lieux avec une vue sur mer et où affleure une humidité constante, leur conviennent au mieux. C'est ainsi qu'était le rivage de Mauritanie où les Anciens situaient les jardins des Hespérides aux fruits d'or. C'est ainsi également qu'est chez nous le mont Pausilippe, exposé aux brises marines, de sorte que, grâce à l'agrément de ses bosquets et à sa production incessante de fruits, cet arbre, qui pour son abondance et son parfum peut être préféré à tous, ne semble nullement y être un étranger. La péninsule Sorrentine et les rivages d'Amalfi partagent cette situation, où l'on contemple des plantations d'agrumes si fécondes et gracieuses que les Hespérides ne pourraient donner le regret de jardins plus étendus que les nôtres. C'est ici que Palladius exposa pour la première fois la culture des cédratiers en Italie. »

Della Porta dit également, au sujet du citronnier *Limoncello* :

*[...] ideo locis natura uel industria ab iis tutis seruatur, ut sub praeruptis Pausilypi collibus, et Surrenti, ubi semper laeta, perenni fronde, ac fructibus onerata conspicitur.*⁹⁷⁵

⁹⁷⁴ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 261. Della Porta lit mal le texte de Palladius, qui est parvenu à acclimater parfaitement des cédratiers in *Sardinia territorio Neapolitano* [Pallad. rust. 4,10,16], soit dans sa propriété de Neapolis en Sardaigne, et non à Naples (voir L. GALLO, « "Neapolis" in Palladio, 4,10,16 », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, vol. 9, 1979, p. 179-184). M. Geremicca commente ce passage de della Porta M. GEREMICCA, « Note storica », op. cit., p. 318.

⁹⁷⁵ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 267.

« [...] pour cette raison, l'arbre est préservé dans des lieux naturellement ou artificiellement mis à l'abri de ces maux, comme sous les abruptes coteaux du Pausilippe et à Sorrente où l'arbre paraît toujours fertile, le feuillage permanent et chargé de fruits. »

Comme le remarquait Luigi Savastano⁹⁷⁶, le propos de Pontano aux vers 287 à 296 du livre 2 n'est pas différent, le citronnier fleurit abondamment à Mergillina et donne spontanément du fruit, il n'est pas accablé par les chaleurs ni ne souffre du froid. Même l'arrosage semble superflu et l'humaniste en profite pour filer le lien thématique de l'agrumiculture et de la poésie⁹⁷⁷. Pontano cite alors les cédratiers et les citronniers (*Hesp.* 2,302), les essences qui composaient le jardin de Sannazar⁹⁷⁸. Il est vraisemblable que ces deux variétés d'agrumes aient alors été les plus rares et les plus précieuses car plus fragiles et plus difficiles à acclimater. L'oranger, au contraire, en raison de sa robustesse une fois adulte⁹⁷⁹, était planté en abondance dans les parcs du Castel Nuovo, à Monteoliveto et près de Poggioreale, comme nous venons de le voir. À certaines époques, les bigarades étaient si peu précieuses et si abondantes en ville que les enfants les utilisaient pour le « gioco di palla ». ⁹⁸⁰ Della Porta dit, au sujet des orangers : *Horum omnium generum Neapolitana pomaria plena sunt.*⁹⁸¹

Di Falco, dans le chapitre qu'il consacre au Pausilippe, s'attarde aussi à décrire les rivages de Chiaia, où, dès le *Cinquecento*, les villas entourées de jardins d'agrumes en espaliers commencent à fleurir :

« [...] quella maritima spiaggia, dico, dipinta, e vestita di cotanti verdeggianti e bei giardini, che senza alcun dubbio pareggiano tutte l'altre belle e famose belle riviere dell'Europa. Qui magnifici palazzi e molti, qui tanti arbori odoriferi de cedri e aranci, che d'ogni tempo spirano soavi odori per tanti bianchi fiori che, d'ora in ora, fioriscono tra tanti rami d'oro, che paiono tra tanti meravigliosi lavori maestrevolmente intessuti di minute mirti e verdi fronde di cedri, dove gli uomini, alli quali la natura dona la pace e vita tranquilla, ponendo fine alle lunghe voglie umane se ricreano. »⁹⁸²

« [...] cette plage maritime, dis-je, peinte et vêtue de tant de beaux jardins verdoyants, qui, sans aucun doute, rivalisent avec toutes les autres côtes célèbres de l'Europe. Ici, l'on trouve des palais magnifiques et nombreux, l'on trouve tant d'arbres parfumés de cédrats et d'oranges qu'en toute saison de suaves parfums embaument l'air grâce aux innombrables fleurs blanches qui, d'heure en heure, fleurissent parmi de si nombreux rameaux d'or qui se montrent parmi tant de merveilleuses œuvres tressées de main de maître à partir de minuscules myrtes et de vert feuillage de cédratier. Ici les hommes, à qui la nature donne la paix et la vie tranquille, se reposent, mettant fin à leurs tenaces appétits. »

⁹⁷⁶ L. SAVASTANO, « Scrittori agrari », *op. cit.*, p. 84.

⁹⁷⁷ Pour Savastano, il s'agit là du signe qu'à Mergellina, on pratiquait une culture du citronnier comme à Amalfi, c'est-à-dire une culture à sec. Voir *Id.*

⁹⁷⁸ Sur ces jardins, voir également G. C. CAPACCIO, *Neapolitanae historiae, op. cit.*, p. 380-381.

⁹⁷⁹ L. SAVASTANO, « Contributo allo studio critico degli Scrittori agrari italici », *op. cit.*, p. 85.

⁹⁸⁰ M. GEREMICCA, « Note storiche », *op. cit.*, p. 326. Carlo Celano parle d'un cloître où les orangers faisaient plus horreur que délices... C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata quinta*, M. L. Ricci, F. De Rosa et F. Loffredo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009, p. 4.

⁹⁸¹ « Les vergers de Naples sont remplis de toutes les variétés de ce fruit. » G. DELLA PORTA, *Villae, op. cit.*, p. 268.

⁹⁸² B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi antichi di Napoli e del suo amenissimo distretto, op. cit.*, p. 135.

Leandro Alberti évoque également les collines et les villas autour de Naples, garnies de bosquets d'orangers, de citronniers et de cédratiers⁹⁸³. Nous reviendrons bientôt sur l'usage abondant que l'on faisait des espaliers d'agrumes et des topiaires dans les villas aragonaises de la Duchesca et de Poggioreale.

Pontano évoque encore d'autres lieux autour de Naples :

*Non tamen Hesperidumque hortos, berenicia rura,
Iccirco aut libycos tu dedignabere saltus,
Quos olim excisorque hydrae domitorque leonis
Alcides adiit, quibus et splendescere iussit* 570
*Phormiadumque et agros et litora iuncta Vesevo,
Quos et Sirenes scopulos, quae saxa frequentant,
Aequanique serunt colles meteiaque arva,
Quosque secat Sileris frondoso margine campos,
Aenarie quos nostra colit, colit aspera et Ansur,* 575
Atque Suessa, vago Liris quam temperat alveo [Hesp. 2, 567-576]

« Cependant, ne dédaigne donc pas les jardins hespérides, les champs de Bérénice ou le bocage libyen qu'autrefois le tueur de l'Hydre et dompteur du lion, Alcide, visita et dont il trouva bon de faire resplendir les terroirs de Formies autant que les rivages attenants au Vésuve mais aussi les écueils, les récifs où vivent les Sirènes et ces jardins les collines d'Equa propagent leurs semences comme les plaines de Meta, les campagnes du Sélé qu'il coupe de son ruban feuillu et celle d'Enaria que cultive cette nymphe de chez nous, que cultive aussi la sévère Ansur et Sessa que rafraîchit le Liris au lit vagabond. »

Outre l'*ager Phormiadum*, c'est-à-dire les campagnes qui entourent Gaète, l'humaniste évoque l'île d'Ischia (*Aenarie*, 2, 569), Terracine (*Ansur*, 2,569), Sessa Aurunca (2,570) mais aussi plusieurs localités de la presqu'île Sorrentine : Vico Equense (*Aequanique* [...] *colles* 2,567) et Meta (*meteiaque arua* 2,567). Les plages du Vésuve (2,565) pourraient faire référence à Stabies qui, dès l'Antiquité, est célèbre pour ses sources et pour ses eaux abondantes :

[...] *fontibus et Stabiae celebres et Vesuuia rura
doctaque Parthenope Sebethide roscida lympa* [Colum. Rust. 10, 133-134]

« [...] et Stabies, célèbre pour ses sources et la campagne vésuvienne, et la docte Parthénopé humide des eaux du Sebeto. »

Pour Giambattista Della Porta, Stabies est le lieu idéal pour installer les pépinières d'orangers grâce à l'abondance de ses eaux :

*At ubi aquarum copia suppetit, citius adolescit, ut in Stabiarum seminariis uidere licet*⁹⁸⁴

« Mais lorsque les eaux sont abondantes, il croît plus vite, comme on peut le constater dans les pépinières de Stabies. »

⁹⁸³ L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, op. cit., p. 167-168.

⁹⁸⁴ G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 268

Au Cinquecento, les auteurs des descriptions et des guides de Naples parleront également de l'abondance des agrumes autour de la ville et dans toute la Campanie dans des termes qui rappellent parfois les propos de Leandro Alberti ou de Benedetto Di Falco.⁹⁸⁵

Le *De hortis Hesperidum* accorde également une attention passagère aux plantations d'agrumes dans d'autres régions d'Italie ou du monde. Tout d'abord, lorsqu'il est question du nord de l'Italie et de la plaine du Pô, où l'oranger n'ose se confier aux terroirs froids (*Hesp.* 1,200-201), Pontano insère dans les premiers mois de l'année 1503⁹⁸⁶ un passage de 23 vers qui décrit comment les agrumes sont apparus sur la presqu'île de Sirmione au sud du lac de Garde.

<i>Benaci tamen ad ripam Charidaeque recessus</i>	
<i>Laeta nitet ramisque exultat adonias arbor.</i>	210
<i>Munus et hoc, Cytherea, tuum, dum forte canentem</i>	
<i>Ad virides Saloi salices tua dulcia furta,</i>	
<i>Et pueri amplexus teneros et Adonidis ignes</i>	
<i>Miraris vatem egregium, cui candida plaudit</i>	
<i>Verona et liquidis Athesis favet assonus undis.</i>	215
<i>Ille suas canit ad volucres, sua reddit Adonim</i>	
<i>Silva, dionaeae ludunt ad carmina nymphae;</i>	
<i>Ipsa tuos repetis lusus, repetis hymenaeos,</i>	
<i>Per silvas, per saxa sonat tibi gratus Adonis,</i>	
<i>Antra et per valles resonat formosus Adonis:</i>	220
<i>"Huc, o Adoni, ades, huc ades, o mihi dulcis Adoni."</i>	
<i>Addis et his etiam suspiria: suspirarunt</i>	
<i>Et tecum salices et tecum flumina; dumque</i>	
<i>Et flectunt salices ramos et flumina cursum,</i>	
<i>Illicet et salices frondes et poma tulerunt</i>	225
<i>Hesperidum nemoris (nam sic, dea grata, tulisti),</i>	
<i>Illicet et fluvii gaudent cyrenide silva</i>	
<i>Delituisse novoque comas nituisse decore,</i>	
<i>Gaudet et ipsa suo Verona ornata Catullo,</i>	
<i>Altisonisque favet reflexa e montibus echo,</i>	230
<i>Sirmiaque auratis resplendent rura volemis.</i>	[<i>Hesp.</i> 1, 209-231]

⁹⁸⁵ Voir G. MORMILE, *Descrizione della città di Napoli e del suo amenissimo distretto*, L. Castaldi et M. Saggiomo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2018, p. 35 (publ. 1625), à propos de Chiaia ; « [...] vaghissimi giardini, e col diletto che dalla varietà di fiori, frutti e frondi degli arbori odoriferi di cetri et aranci ch'in ogni tempo fioriscono [...] » ; G. RAMUSIO, *Relazione del Regno di Napoli*, A. Rullo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2013, p. 61 (publ. 1597) : « Otto delle sopra dette provincie si possono dire quasi tutte in pianura, con alcuni piccoli colli che le attorniano, carichi di cedri, aranci, limoni, mortelle, dei quali tutti n'abbonda grandemente il paese [...] » ; O. BELTRANO, *Breve descrizione del regno di Napoli*, Naples, Beltrano, 1640, p. 31 sur Chiaia ; C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata prima*, op. cit., p. 21-22 (publ. 1692) ; C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata nona*, S. De Mieri et F. De Rosa (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009, p. 3, à propos du Pausilippe : « non parlo poi de' giardini de cedri, d'arangi e de limoni, che quando fioriscono, che per lo più sono due volte in ogn'[4]anno, fan coll'odore godere d'un terrestre paradiso. » ; C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata decima*, M. R. Sansone (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009, p. 3 ; P. SARNELLI, *Guida de' forestieri curiosi di vedere e d'intendere le cose più notabili della regal città di Napoli*, G. Acerbo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2008, p. 194 (publ. 1685) : « [...] la deliziosissima spiaggia, detta per corrotto vocabolo Chiaja, di aria temperatissima, di sito amenissima, che colla vista di vaghissimi giardini, col diletto di varietà di fiori, frutti e frondi di cedri ed aranci, che in ogni tempo fioriscono, ricreano l'animo di chi vi dimora. » ; D. A. PARRINO, *Napoli città nobilissima, antica e fedelissima, esposta agli occhi et alla mente de' curiosi. Parte Prima*, Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2007, p. 12 (publ. 1700) et parte seconda, p. 36, 69, 71, 102.

⁹⁸⁶ M. DE NICHILO, « Lo sconosciuto apografo avellinese del "De hortis hesperidum" di G. Pontano », *Filologia e critica*, vol. 2, n° 2, 1977, p. 217-246

« Au bord du Benacus, cette retraite où les Grâces se plaisent, l'arbre né d'Adonis toutefois est bien aise, son port est orgueilleux. Ce présent, à nouveau, t'appartient, Cythérée, quand te touche, par chance, un poète d'élite et qui chante à Salò, auprès des saulaies vertes, les aimables larcins et les étreintes tendres et les feux d'Adonis, Vérone l'applaudit, radieuse, et l'Adige lui répond de ses eaux. Il chante à ses oiseaux et le nom d'Adonis retentit dans ses bois, les nymphes de Dioné jouent au rythme des chants. Ces vers en ton honneur, toi-même tu les chantes, tu chantes l'hyménée. À travers les forêts et parmi les écueils, il résonne pour toi le nom cher d'Adonis, par les vaux, par les grottes, on entend résonner le beau nom d'Adonis. « Approche, ô Adonis, ô mon doux Adonis approche. » Et à ces mots se joignent tes soupirs. Les saules avec toi ont poussé des soupirs tout comme les cours d'eau et, pendant que les saules fléchissent leurs ramées et les fleuves leur cours, les saules, aussitôt, ont reçu le feuillage des forêts hespérides – et ainsi, en effet, tu les portas, déesse. Les fleuves, aussitôt, aiment à disparaître sous le bois de Cyrène et leurs toisons feuillues aiment à resplendir sous des atours nouveaux. Vérone se réjouit parée de son Catulle, des monts retentissants un écho favorable se propage et les ors de ces pommes bien lourdes brillent de mille feux dans les champs de Sirmione. »

Comme dans le passage cité plus haut où, par l'influence de la poésie de Sannazar, les cédratiers et citronniers de la villa de Mergillina donnaient du fruit sans presque de soin, la présence de plantations d'agrumes sur les bords du lac de Garde⁹⁸⁷, à Salò et à Sirmione, est expliquée, *more poetico*, par la séduction qu'aurait exercé sur Vénus la poésie de Catulle. Le poète latin possédait en effet une villa à Sirmione dont il commémore l'existence dans son *carmen* 31. Vénus, charmée par sa poésie érotique, par la *uenustas* de son œuvre, aurait transformé pour lui les saules en agrumes. Pourtant, comme Pontano vient de l'expliquer et comme le rappellera Della Porta (*Sed Cisalpina Gallia citriis caret, ob contrariam coeli solisque, qualitatem*⁹⁸⁸), les agrumes ne poussent pas dans le nord de l'Italie. Les plantations d'agrumes au bord du lac de Garde, telles que les mentionnent les auteurs du *Quattrocento*, sont déjà étendues. Pour Felice Feliciano, qui écrit en 1464, l'air de toute la région de Toscolano est embaumé du parfum des cédratiers. Puis, en 1483, Marino Sanudo écrit : « Qui è zardini di zedri, naranzari, et pomi damo infiniti ». ⁹⁸⁹ Les citronniers furent introduits au bord du lac de Garde probablement dès le XIII^e siècle par les moines franciscains⁹⁹⁰. Au XVI^e siècle, les cédrats de Salò étaient déjà exportés dans toutes les cours d'Europe⁹⁹¹. Ces plantations de cédratiers sont encore célèbres aujourd'hui. On ne trouve pas d'indice de leur présence avant la fin du Moyen-Âge⁹⁹² mais, dès

⁹⁸⁷ Pontano donne à « Garda » une étymologie fantaisiste (*Charidae*, 1,209) fondée sur le nom des Grâces qui, au livre 2, offrent le citronnier à la nymphe Amalfi en guise de cadeau de mariage.

⁹⁸⁸ « Mais en Gaule Cisalpine les cédratiers ne poussent pas à cause de la qualité contraire du climat et du sol. » G. DELLA PORTA, *Villae*, op. cit., p. 261.

⁹⁸⁹ « Il y a ici des jardins, des jardins de cédratiers, d'orangers et de pommier d'Adam, en nombre infini. » A. CAZZANI, « Il paesaggio degli agrumeti nella letteratura di viaggio: antologia di testi », dans A. Cazzani (éd.), *Giardini d'agrumi: limoni, cedri e aranci nel paesaggio agrario italiano.*, Brescia, Grato, 1999, p. 141.

⁹⁹⁰ A. CAZZANI, « Il giardino di palazzo Bettoni-Cazzago di Bogliaco, paradigma del paesaggio degli agrumi del Garda », dans A. Cazzani (éd.), *Giardini d'agrumi: limoni, cedri e aranci nel paesaggio agrario italiano.*, Brescia, Grato, 1999, p. 23.

⁹⁹¹ M. GEREMICCA, « Note storiche », op. cit., p. 317.

⁹⁹² Voir A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », op. cit., p. 22 G. M. VARANINI, « L'olivicultura e l'olio gardesano nel Medioevo. Aspetti della produzione e della commercializzazione », dans *Un lago, una civiltà: il Garda*, Vérone, Mondadori, 1983, p. 130.

le *Quattrocento*, les auteurs ne cessent d'en faire mention, à commencer par Ubertino Foscolo, dans l'*Oratio de laudis Brixiae*, composée autour de 1453⁹⁹³ :

*Pometa vero ac paradisos ingressus quis si viderit odoris arboribus et fructiferis consitos fructibusque suavissimis plenos profecto ab Hesperidibus illis, quas ab Hercule aureis pomis spoliatas poetae tradunt, plantaria huc traslata extimare poterit, quae hic nullo custodita dracone securus quisquis laetus carpit. Hic citra Indica poma gustu sapidissima odore suavissima nascuntur, quae arbores ut semper virentes contra frigora durant, ita et poma sua recentissima custodiunt*⁹⁹⁴.

« Si, une fois qu'on a pénétré dans ces vergers et jardins, on voit qu'ils sont plantés d'arbres parfumés et chargés de fruits, pleins de ces fruits si doux assurément venus de ces Hespérides dont les poètes narrent que Hercule les a dépouillées de leurs fruits d'or, on peut croire qu'ils ont été transportés ici, où chacun les cueille sans danger et avec bonheur puisque aucun dragon ne les garde. Ici naissent des cédratiers des Indes, des fruits au goût très prononcé et au parfum très doux, des arbres qui, parce que leur feuillage est persistant, supportent le froid comme ils ont soin de leurs fruits tout nouveaux. »

Font aussi référence aux plantations d'agrumes du lac de Garde Stefano Doclino, dans son poème *Sirmio* (v. 485 : *Corcyraea putes olere poma, hortosque Hesperidum patere totos*⁹⁹⁵), ou le Pseudo-Bembo, dans sa *Sarca*, aux vers 187-195⁹⁹⁶. Leandro Alberti en fait mention en 1550 :

« Cominciando da Salò insino a questo luogo appare tutto il paese intorno al Lago dilettevole, bello & fruttifero, pieno di oliui fichi naranzi, limoni & cedri [...]. »⁹⁹⁷

« Depuis Salò jusqu'à cet endroit tout le pays autour du lac de Garde apparaît délicieux, beau et riche en fruits, plein d'oliviers, de figuiers, d'orangers, de citronniers et de cédratiers [...]. »

Pontano ne fait pas référence à d'autres régions d'Italie, si l'on omet cette énigmatique mention d'une forêt sacrée et inviolable, en Calabre, dont fut rapporté le cédrat tératologique qu'il décrit au livre 2.

*Est nemus extremis Calabrum inviolabile terris
Diis sacrum patriis multa et pietate verendum,
Arborei dives foetus, volucrumque rapinis
Opportuna domus, tuta et spelaea ferarum.
Hoc nemore ex ipso lucisque horrentibus olim
Advectam memini stirpem, quae citron ab omni
Parte et odore quidem foliisque et flore referret,
Sed fructu variata et longe aliena figura.* [Hesp. 2,141-148]

« En Calabre est un bois, aux confins de la terre, inviolable sanctuaire des dieux ancestraux, qu'une piété profonde estime vénérable et qui s'est enrichi du produit de ses arbres, opportune retraite pour les rapines des oiseaux, repaire bien certain pour les bêtes féroces. Je garde souvenir que de ces mêmes bois et fourrés broussailleux on rapporta jadis une variété qui avait du cédrat feuilles, fleurs et parfums et tous les caractères. Mais son fruit différait, lui qui de son aspect, vivement répugnant, à tenir la rondeur avait toutes les peines, depuis sa panse oblongue, il tirait de longs traits et de sa queue suivait des replis variés. »

⁹⁹³ E. VALSERIATI, « Foscolo, Ubertino », dans *DBI*, 2016, vol. 85, *ad loc.*

⁹⁹⁴ P. GUERRINI, *Fonti per la storia bresciana*, Brescia, Edizioni del Moretto, 1927, vol. II, p. 9.

⁹⁹⁵ « L'on croit sentir les vergers de Corcyre et les jardins des Hespérides ouvrir grand leurs portes. »

⁹⁹⁶ D'autres poèmes sur les plantations d'agrumes du lac de Garde sont cités dans A. GRAZIOLO, *Discorso di peste: la peste di Desenzano nel 1567*, E. Campostrini (éd.), Salò, Ateneo di Salò, 2009.

⁹⁹⁷ L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, op. cit., p. 356.

Cette réminiscence de l'humaniste pourrait faire songer à la fameuse *Riviera dei Cedri*, en Calabre, où la culture des cédrats et leur commerce à destination des populations juives d'Allemagne sont attestés depuis le Moyen Âge et dure encore aujourd'hui. L'agrumiculture pratiquée de longue date dans cette région est attestée par la toponymie : Santa Maria del Cedro ou encre Cetraro dans la province de Cosenza. Le texte de Pontano pourrait désigner la région montagneuse qui borde la Riviera et l'évocation de ces sanctuaires voués aux « dii patrii » faire penser au monachisme gréco-byzantin qui y fut très vigoureux à l'époque aragonaise. Mais il pourrait aussi s'agir de Nicastro, où Leandro Alberti dit avoir vu des cédrats aux fruits « chi aguto, chi ritondo, chi bifurcato et trifurcato, et altrimenti figurato »⁹⁹⁸. L'expression *diis patriis* pourrait alors faire penser aux communautés albanaises qui vinrent s'établir en Calabre pour fuir les invasions ottomanes dans la seconde moitié du *Quattrocento* et furent accueillis par les Aragonais, notamment autour de Nicastro.

Le livre 1 contient une autre description d'une forêt d'agrumes, d'un ton tout aussi mystérieux mais qui cette fois concerne une plantation exotique :

*Nuper enim hesperio oceano calletia pubes
 Digressa, ignotosque locos et inhospita sulcans
 Aequora, non solitos tractus, nova litora obivit,
 Et procul arentis Libyae penetravit arenas
 Audax, nec notas, pontus quas circuit, urbes. 350
 Hinc Austro approperans coeloque intenta cadenti
 Sideraque adverso servans labentia mundo,
 Incidit obscurum gelidi Aegocerontis in orbem
 Attonita et rerum novitate umbrisque locorum,
 Inde pedem referens Prassi convertit ad oras, 355
 Barbaricumque fretum exsuperans Rhaptique procellas,
 Tandem gemmiferos Indi defertur ad amnes
 Litoraque e citriis semper fragrantia silvis,
 E quibus hyblaeosque favos et hymettia foetu
 Mella dari, dulcemque refert e cortice rorem 360
 Sponte quidem at succos longe indignanter amaros :
 Usqueadeo coelique situs solaque abdita terrae
 Et soles variant ipsi positusque locorum. [Hesp. 1,346-363]*

« Il y a peu, en effet, partant de la Galice, un équipage fit cap vers l'Océan de l'ouest, sillonnant des régions inconnues jusqu'alors, des mers peu accueillantes, un chemin insolite, il gagna des rivages qu'on n'avait jamais vus et, audacieusement, il pénétra au loin l'ardent sable libyen, des villes inconnues que la mer encerclait. De là, cet équipage se hâta vers le sud, son attention fixée sur le déclin du ciel, il regardait glisser vers le monde opposé les constellations. Il passa le tropique du glacial Capricorne, la nouveauté des choses, l'obscurité des lieux, causaient bien des surprises. Puis il vira de bord et revint vers les rives habitées par les Prases, il laissa à bâbord la Corne barbare et les vents du Rhapton. Puis enfin il descend vers les fleuves de l'Inde, qui roulent des diamants, aux rives embaumées du parfum toujours vif des forêts d'orangers. Et il dit que les fruits dans ces forêts produisent les rayons de l'Hyblée et les miels de l'Hymette, d'elle-même l'écorce se charge de sirop mais le jus est d'un aigre à peine soutenable.

⁹⁹⁸ L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia, op.cit.*, p. 78, voir aussi, à Salerne, p. 174.

Ainsi la latitude, la force enfouie du sol, l'exposition aussi, l'emplacement des lieux font tant de différence. »

Ces vers s'inspirent d'un traité anonyme de géographie, le *De situ elementorum* qui fut composé autour de 1501⁹⁹⁹. Ils font référence à la récente (*nuper*) circumnavigation de l'Afrique de Vasco de Gama en 1497-1499. La clause *Callaetia pubes* provient des *Punica* de Silius Italicus (*Callaetia pubem*, dans *Pun.* 3, 354), elle désigne dans l'épopée antique les Celtes de Galice et Pontano en use comme d'un synonyme de *Lusitanus*¹⁰⁰⁰. Pour décrire le trajet, Pontano emploie des toponymes tirés de la *Géographie* de Ptolémée. Il décrit le passage du tropique du Capricorne (*Aegocerotis*, 1,351). Le rivage des Prases (*Hesp.* 1,353, l'actuel cap Delgado) se trouve face au cap Rhapton selon Ptolémée (*Geo.* 4,8), il s'agit du cap Kanzi en Tanzanie. *Barbaricum fretum* est une traduction de Ptolémée (*Βαρβαρία παράλιος*, *Geo.*, 4, 7) qui désigne le détroit du Mozambique¹⁰⁰¹.

Les oranges douces, *citrus sinensis*, comme nous l'avons vu, ne tardent pas à se répandre en Europe. Rapportées des Indes par les Portugais, elles furent appelées d'abord « portogallo, 'o portuallo » par les Napolitains¹⁰⁰². Le *De situ elementorum* ne mentionne pas les forêts d'orangers évoquées dans le passage du *De hortis Hesperidum* qui décrit la circumnavigation portugaise mais l'indication géographique que donne le vieil humaniste pour les situer pourrait être singulièrement précise. En effet, Gaspar Corrêa, qui fit le voyage vers l'Inde en 1550, rapporte qu'en 1497 Vasco de Gama se vit offrir des oranges par le roi du Mozambique. De même, le compte rendu de voyage d'Andrea Corsali, écrit en Cochinchine en 1515, raconte que l'île de San Lorenzo, face au Mozambique, « tiene molte mele, e come da zucchero... limoni, cedri, aranci in molta quantità. »¹⁰⁰³ Malgré la mention générique des Indes au vers 355, il semble donc que Pontano ait été assez précisément informé de l'emplacement des premiers orangers doux qui furent connus des Européens.

⁹⁹⁹ Le passage pourrait aussi désigner la circumnavigation de Cabral, en 1500-1501, qui suivit tout juste celle de Vasco de Gama. Sur l'intérêt que Pontano portait aux nouvelles découvertes, voir L. MONTI SABIA, « Echi di scoperte geografiche in opere pontaniane », *Colombeis*, vol. 5, 1993, p. 283-303 (reproduit dans L. MONTI SABIA, S. MONTI et G. GERMANO, *Studi su Giovanni Pontano*, Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, p. 1135-1157). Cet emprunt de Pontano au *De situ elementorum* a été découvert par Domenico Defilippis (D. DEFILIPPIS, *La rinascita della corografia tra scienza ed erudizione*, Bari, Adriatica, 2001, p. 100-103 et 114-115). Parmi les « alcune poche specie » rapportées par les Portugais devaient se trouver quelques oranges douces pour que Pontano puisse en faire ici la description.

¹⁰⁰⁰ H. HOFMANN, « *Aduenias tandem Typhis qui detegat orbem*. Columbus in Neo-Latin Epic Poetry. (16th-18th Centuries) », dans W. Haase et M. Reinhold, *The Classical Tradition and the Americas: European images of the Americas and the classical tradition* (2 pts.), Berlin / New York, Walter de Gruyter, 1994, vol. 1, p. 426, n. 11.

¹⁰⁰¹ *Id.*, n. 12.

¹⁰⁰² M. GEREMICCA, « Note storica », *op. cit.*, p. 328.

¹⁰⁰³ « On y trouve beaucoup de miel, et comme du sucre [...] des citrons, des cédrats et des oranges en grande quantité. » F. CALABRESE, *La favolosa storia degli agrumi*, *op. cit.*, p. 102. L'île de Sao Lourenço est en fait un îlot au large de l'île de Mozambique, l'île qui donna son nom au futur pays et qui fut elle-même nommée d'après le nom du sultan Mossam Mbiki qui dirigeait l'île au moment où Vasco de Gama y accosta et qui offrit, selon Gaspar Corrêa, des oranges douces au navigateur, en 1497.

*Virginis Hormialae. Venientem ea Tibride ab hudo
 Accipit hospicio, et thalami simul addit honores.
 Hinc et ob aetatis florem, placidosque hymenaeos* 115
*Auriferae pretium tulit arboris, inde recenti
 Impleuit campos nemore, et Zephyritide silua,
 Qua Laestrigonios saltus, saxa horrida Nereus
 Lambit, et aequoreae Liris secat arua Suessae,
 Quaque et oliuiferis de collibus edita prisco* 120
*Nympha Lamo, irriguos Fundania prospicit agros,
 Distinctosque hortos, pomis et litora myrtis.
 Quin et rura sororis Amalphidos, et Sirenum
 Ditauit scopulos Niasaei munere mali.* [Hesp. 1,102-124]

« Mais quand de son épaule Hercule eut soutenu le monde sur son axe, qu'Atlas eut vu le ciel, qu'en un anstre, épuisé, il se fut allongé, aussitôt, les destins qu'avaient ourdis les dieux, les crimes sacrilèges du monstre du Latium attendent que s'abatte la massue vengeresse, bien loin de ce point où le monde est porté, une fois Géryon tué, voici que ce vengeur, que ses trophées distinguent, apportant le butin enlevé d'autres lieux, se tient en nos contrées. Lui à qui ses épaules, son arc et sa massue donnaient plein de superbe, il porte aussi les bois des rives du ponant, les bois des Hespérides, bosquets chatoyants d'or. Il orna de ces bois les gorges de Formies, la rive de Gaète odorante de myrtes, les jardins et les sources de la nymphe d'Hormies. Elle qui le reçut en hôte dans son gîte, alors qu'il s'en venait de chez le Tibre humide, et lui fit aussitôt les honneurs de son lit, elle obtint pour ce don de la fleur de son âge, pour cette union paisible, un arbre porteur d'or. Puis il emplit les champs de ces bosquets nouveaux, Zéphyriennes forêts, aux gorges lestrygonnes où des rocs hérissés sont usés par les flots et Suessa la marine en sa plaine est fendue par le Garigliano et où la nymphe née de l'ancien Lamus, depuis une colline d'oliviers plantée, contemple de Fondi les terrains arrosés, les jardins enchâssés de pommes et de myrtes jusques au littoral. Mais le pays encore de la nymphe Amalfi se trouva enrichi, tout comme ces brisants que les Sirènes habitent, par le don de ce fruit du fleuve Sénégal. »

Nous avons eu l'occasion d'étudier le succès considérable que revêtit à Naples, chez Benedetto di Falco par exemple¹⁰⁰⁵ mais aussi ailleurs en Italie, notamment autour du lac de Garde, ce mythe d'invention que Pontano fit figurer en exergue du *De hortis Hesperidum*¹⁰⁰⁶. Il se fondait lui-même sur une longue tradition de commentaires et de remaniements de la geste italique d'Hercule. Mais Pontano semble surtout s'appuyer avec malice sur la conjecture de Diodore de Sicile (*Bibl.* 4, 26) selon qui les pommes d'or du jardin des Hespérides étaient en fait des brebis (τὸ μῆλον peut signifier « pomme » ou « petit bétail »). Il est traditionnel de représenter Hercule, pendant son passage en Italie, traînant derrière lui, non des arbres, comme dans le *De hortis Hesperidum*, mais les troupeaux de bœufs qu'il avait dérobés à Géryon¹⁰⁰⁷. Dans son travestissement du mythe, Pontano change les bœufs de Géryon en forêts comme Diodore de Sicile avait changé les pommes d'or en brebis d'or. Mais, en outre, dans ce poème sur l'*otium* sur la grâce des jardins, l'humaniste a changé les épisodes brutaux de la geste italienne

¹⁰⁰⁵ B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi...op.cit.*, p. 125 ; A. IACONO, « Doni di limoni. Gli agrumi e il territorio campano nelle letteratura umanistica », dans *Intorno ai Campi Flegrei. Memorie dell'acqua et della terra*, Naples, Grimaldi e C. editori, 2011, p. 168.

¹⁰⁰⁶ Voir introduction, *supra*, p. 29.

¹⁰⁰⁷ Sur le retour d'Hercule en Grèce et son passage par l'Italie, outre Diodore 4,20-22, voir Strab. 4,1,7 ; 5,3,3 et 6 ; Den. Hal. 1,39-40 ; Hyg. *Astr.* 2,6 ; Liv. 1,7 ; Virg. *Aen.* 8,193 sq. ; Prop. 1,11,2 ; 3,18,4 ; 4,9,1 sq. ; Ovid. *Fast.* 1,543 ; Sil. Ital. 12, 118

(l'épisode de Cacus, le meurtre de Lamus, le combat contre les géants aux Champs Phlégréens) en une rencontre gracieuse avec une nymphe dont le nom évoque la ville de Formia, qui fut d'abord appelée 'Opúia selon Strabon¹⁰⁰⁸. Cette nymphe *Hormiala* fait de l'Hercule belliqueux un Hercule pacificateur, de la même façon qu'Omphale – Pontano a formé le nom de la nymphe sur celui de cette reine légendaire de Lydie – avait travesti Hercule en le privant de sa peau de lion et de sa massue. Chez Pontano, il n'est pas rare que le poème cherche dans la douceur paisible de ses peintures la consolation des événements violents ou déplorables qu'il reflète. Comme le montre Hélène Casanova-Robin, concorde et quiétude des scènes ou des paysages abritent le poète et même ses lecteurs des peines et du deuil que provoquent chez eux les troubles du politique, spécialement à la fin du *Quattrocento*¹⁰⁰⁹. Nous allons voir en effet que cet ajout au cycle herculéen du retour en Grèce recouvre des hauts faits bien moins paisibles qu'il n'y paraît. Il suppose également l'identification entre les agrumes et les pommes d'or du jardin des Hespérides, ce qu'au reste les auteurs de l'Antiquité débattaient déjà entre eux¹⁰¹⁰.

Comme le remarque Antonietta Iacono¹⁰¹¹ en citant Bartolomeo Facio, le mythe d'Hercule dans le *De hortis Hesperidum* n'est pas sans évoquer la figure d'Alphonse le Magnanime qui, comme Hercule, parvint en Italie depuis l'Espagne : *qui, a remotissimis Hispaniae oris in Italiam profectus*¹⁰¹². C'est probablement nimbé de cette aura de héros pacificateur, qu'exaltait l'arc triomphal du Castel Nuovo et que Bartolomeo Facio ne cesse de mettre en scène¹⁰¹³, que Pontano a voulu représenter le souverain fondateur de la branche napolitaine des Trastàmara¹⁰¹⁴. Cette idylle pacifique est en effet le maquillage d'une conquête militaire. C'est

¹⁰⁰⁸ Strab. *Geo.* 5,3,6, voir A. IACONO, « Il *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano tra innovazioni umanistiche e tradizione classica », *Spolia*, vol. 1, 2015, p. 42, n. 45.

¹⁰⁰⁹ Voir H. CASANOVA-ROBIN, « *Dulcidia et leuamen* : le prisme de la douceur chez Giovanni Pontano, entre idéal poétique et visée éthique », dans L. Boulègue, F. Malhomme et M. Jones-Davies (éd.), *La douceur dans la pensée moderne*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 79-98. La crise que le royaume de Naples traverse à la fin du *Quattrocento* transparait parfois sous des propos d'humanistes qui semblent pourtant laisser une grande part à l'imagination ou à la pensée spéculative, voir F. TATEO, « La crisi dell'Umanesimo nella coscienza degli scrittori del regno aragonese », dans *Atti del Congresso internazionale di studi sull'età aragonese*, Bari 15-18 dicembre 1968, Bari, Adriatica, 1970, p. 264-274.

¹⁰¹⁰ Athénée se demandait déjà si l'arbre de Médie venait bien de Médie ou s'il était originaire du jardin des Hespérides et rapporté par Hercule. Athénée, *Deip.* 3,25-29. Pour un commentaire de ce passage, voir V. LORET, « Le Cédratier dans l'Antiquité », *op.cit.*, p. 233-238.

¹⁰¹¹ A. IACONO, « Il *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano tra innovazioni umanistiche e tradizione classica », *Spolia*, vol. 1, 2015, p. 10.

¹⁰¹² B. FACIO, *Rerum gestarum Alfonsi regis libri*, D. Pietragalla (éd.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, p. 2.

¹⁰¹³ Ainsi, au livre IX des *Rerum gestarum Alfonsi regis libri*, dans le discours d'Antonio Beccadelli sur la paix comme bien souverain, ou au livre X, lorsque les ambassadeurs de la paix rejoignent Alphonse près de Gaète et que le légat du pape le pousse à devenir le champion de la *pax Italiae* : *Duce enim et auctore opus est*. Et bientôt : *Quapropter amplectere, obsecro, hanc communem pace mac societatem quae communis non solum Italiae solutis sed et totius christiani generis atque ordinis causa instituta est*. (voir B. FACIO, *Rerum gestarum Alfonsi regis libri*, D. Pietragalla (éd.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, respectivement p. 453, 533 et 540).

¹⁰¹⁴ A. IACONO, « L'immagine di Alfonso nell'inedito "Novemcarmen" di Lorenzo Valla », dans J. Torró Torrent et F. Delle Donne (éd.), *L'immagine di Alfonso il Magnanimo tra letteratura e storia, tra corona d'Aragona e Italia/La imatge d'Alfons el Magnànim en la literatura i la historiografia, entre la Corona d'Aragó i Itàlia*, Florence, SISMEL edizioni del Galluzzo, 2016, p. 94 ; J. BARRETO, *La Majesté en images. Portraits du pouvoir dans la Naples des Aragon*, Rome, Ecole française de Rome, 2013, p. 85-87 ; F. DELLE DONNE, *Alfonso il Magnanimo e l'invenzione dell'Umanesimo monarchico. Ideologia e*

depuis Gaète, ville désignée par une périphrase (*litora caietae*) dans ce passage du *De hortis Hesperidum* que nous venons de citer, que le Magnanime lança sa conquête de Naples. Gaète n'est pas la porte du Royaume de Naples (ce serait plutôt Terracine) mais c'est une clé militaire. Facio rappelle combien judicieuse fut la tactique d'Alphonse qui consista à s'emparer d'abord de Gaète :

*Erat enim ea urbs et ad classis receptum portu tutissimo peropportuna et propter uicinitatem ad bellum Neapoli atque adeo uniuerso agro campano inferendum maxime idonea, [...].*¹⁰¹⁵

« Certes cette ville était bien adaptée à accueillir une flotte dans son port très protégé et elle était appropriée, pour son voisinage, à conduire des campagnes contre Naples et même dans toute la région campanienne. »

*Quae [scil. Caieta] quam commode sita esset ad bellum Neapoli inferendum [...].*¹⁰¹⁶

« Une ville qui était on ne peut plus appropriée, par sa situation, à conduire des campagnes contre Naples [...] »

Gaète est l'une des clés du Royaume de Naples, c'est ce que rappelle l'auteur anonyme d'une description de Naples datée des années qui suivirent la prise de la ville par Alphonse le Magnanime :

« La raxom che Gayetha sia una dele chiave principale [scil. de lo Reame de Napoli] è perché è porto del Mare. Il per chè havendo Gayetha ha de leziero Napoli [...] como apparse nel caso del Re Lancilao, el quale dischazato de Napoli se reduse in Gayetha e reconquistò Napoli. El simele del Re di Ragona, el quale essendo a Milano [...] pilyò Gayetha poy tanto è sta guerrezato per la maiestà del Re, che ha havuto Napoli.¹⁰¹⁷ »

« Si Gaète est une des clés principales [du royaume de Naples] c'est parce qu'elle est un port maritime. C'est pourquoi en tenant Gaète, on tient un peu Naples [...], comme on le vit dans le cas du roi Ladislas qui, une fois chassé de Naples, se réfugia à Gaète puis reconquit Naples. C'est la même chose pour le roi d'Aragon qui, depuis Milan, prit Gaète puis a tant bataillé pour obtenir la dignité de roi, qu'il a conquis Naples. »

L'arrivée des agrumes en Campanie semble donc recouvrir quelque stratégie militaire que les constantes métaphores qui assimilent dans le texte les agrumes aux rangs d'une armée n'iront pas démentir. Bien plus, ce mythe évoque d'une façon lointaine et apaisée l'acte fondateur de la renaissance aragonaise à Naples, l'entrée d'Alphonse le Magnanime dans le royaume de Naples et la diffusion de ce nouvel âge d'or des lettres latines et des arts que symbolise la culture des jardins d'agrumes. Rappelons également que, d'après les « Racconti di storia napoletana »

strategie di legittimazione alla corte aragonese di Napoli, Rome, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 2015, p. 69 ; M. DEL TREPPO, « Realtà, mito e memoria di Napoli aragonese », dans I. Zilli (éd.), *Fra spazio e tempo. Studi in onore di Luigi de Rosa*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1995, vol. 1, p. 361-382

¹⁰¹⁵ B. FACIO, *Rerum gestarum Alfonsi regis*, op. cit., p. 97.

¹⁰¹⁶ *Ibid.*, p. 133.

¹⁰¹⁷ La *Descrizione della città di Napoli* est reproduite dans C. FOUCARD, « Fonti di storia napoletana nell'Archivio di Stato di Modena. Descrizione di Stato di Modena. Descrizione della città di Napoli e statistica del Regno (1444) », *ASPN*, vol. 2, 1877, p. 747-748, pour le passage cité ; voir également F. SENATORE (éd.), *Dispacci Sforzeschi: Dispacci Sforzeschi (1444-2 luglio 1458)*, Naples, Carlone editore, 1997, p. 12-13.

édités par Lorenzo Salazar en 1908, des parures végétales de myrte et de cédratiers habillaient les chevaux du cortège d'Alphonse le Magnanime lors de son entrée triomphale dans Naples le 26 février 1443¹⁰¹⁸.

Cependant, comme il arrive souvent dans les mythes inventés par Pontano, le sens littéral n'est pas moins riche que le sens profond. Ainsi, il nous semble que l'implantation des orangers dans le royaume de Naples par ce héros antique qui symbolisait le Magnanime dans les discours des humanistes pourrait ne pas être qu'une simple allégorie. Dans sa louange de Naples, Loise de Rosa explique pourquoi la ville est si pleine de fruits de toutes sortes :

« La terra bonessema, che te rende sotto e de sopra frutti li meglio de lo mundo ; zò perché li rì che hanno signoriata Napole, hanno fatto venire da llo ro paise li meglio che so' state a llo ro paise. La signoria todesca feceno venire frutte da la Magna, la signoria francese fecero venire frutte da Franza, la signoria catalana hanno fatto venire li frutte da Catalogna [...] »¹⁰¹⁹.

« La terre est de très bonne qualité, elle te donne sous terre comme au-dessus les fruits les meilleurs du monde. C'est pourquoi les rois qui ont gouverné Naples ont fait venir de leur pays d'origine les meilleurs fruits de chacun d'eux. Les rois venus d'Allemagne ont fait venir des fruits d'Allemagne, les rois venus de France ont fait venir des fruits de France, les rois venus de Catalogne ont fait venir des fruits de la Catalogne. »

L'origine catalane et valencienne d'Alphonse le Magnanime eut une importance considérable dans la politique artistique de ce souverain, qui importa notamment à Naples l'art de la reliure et de la céramique tels qu'ils étaient pratiqués dans la Valence *mudejar*. En témoignent par exemple les pavements en majolique et la production locale et massive des *albarelli* d'inspiration mauresque et ornés des portraits des souverains et des princes aragonais¹⁰²⁰. Mais Alphonse le Magnanime importa de Valence un autre artisanat dont il est plus difficile d'estimer l'importance à Naples dans la seconde moitié du *Quattrocento* parce que ses œuvres sont périssables : il s'agit de l'horticulture valencienne qui était depuis longtemps accoutumée, grâce au savoir-faire arabe, aux plantations d'agrumes à vocation ornementale. Parmi les rares textes qui portent témoignage de cet art peu documenté, Lorenzo Valla décrivait ainsi les jardins de Valence dans la *Vie de Ferdinand d'Aragon* :

[...] *liquet nusquam in omni Hispania urbis situm esse clementiorem. Quod indicant cum alia multum vero orti non tantum cytris consiti, sed etiam cytreis parietibus vivente materia conclusi, ut dubites orti ne sint an aedes.*¹⁰²¹

¹⁰¹⁸ L. SALAZAR, « Racconti di storia napoletana », ASPN, vol. 33, 1908, p. 479 : « Li quali [scil. cavalli del carro reale] foro avanti S.M^a della Paluda et per la Maddalena indirrizati con archi di foglie di mirto e cedri ; oltre che lo simile dentro e fora città, di spatelle, mortelle, e foglie di cedri. »

¹⁰¹⁹ L. DE ROSA, *Napoli aragonese nei ricordi de Loise de Rosa. Edizione del ms. parigino 913 con glossario e indici*, A. Altamura (éd.), Naples, Libreria scientifica editrice, 1971, p. 185.

¹⁰²⁰ J. BARRETO, « La matrice valenciana della politica artistica alfonsina », dans J. Torró Torrent et F. Delle Donne (éd.), *L'immagine di Alfonso il Magnanimo tra letteratura e storia, tra corona d'Aragona e Italia/La imatge d'Alfons el Magnànim en la literatura i la historiografia, entre la Corona d'Aragó i Itàlia*, Florence, SISMEL edizioni del Galluzzo, 2016, p. 127-128.

¹⁰²¹ L. VALLA, *Historiarum Ferdinandi Regis Aragoniae Libri Treis, ex aedibus Simonis.*, Paris, Simon de Colines, 1521, f. 63r. ; L. VALLA, *Historia de Fernando de Aragón*, S. López Moreda (trad.), Madrid, Akal, 2002, p. 195-196.

« [...] il est clair que jamais, dans toute l'Espagne, il n'y eut pour une ville de site au climat plus clément. Parmi tant de preuves de ces dispositions, retenons ces jardins qui ne sont pas seulement plantés de cédratiers mais aussi entourés de murs vivants faits de cédratiers, si bien qu'on ne sait plus s'ils sont des jardins ou des demeures. »

Cette description toute à la gloire des origines valenciennes de la dynastie des Trastàmara est faite à l'occasion des noces d'Alphonse. Il n'y a pas de doute que le Magnanime chercha à implanter le jardin valencien parmi d'autres marques d'hispanité dans sa capitale d'élection¹⁰²². D'après Francesc Almela y Vives, le souverain fit venir à Naples deux « lligadors d'horts », ces jardiniers de Valence spécialistes des techniques d'ornements, Guillerme Guerau et Pere Franch, afin qu'ils plantent dans les jardins napolitains des orangers et des myrtes¹⁰²³. Ces jardins eurent leur place¹⁰²⁴ dans les importants travaux de reconstruction et d'embellissement de Naples qu'Alphonse le Magnanime commença dans les années 1450, après la reconstruction du Castel Nuovo, et qui consistèrent en l'élargissement des rues et le percement de certaines artères, dans la création de places dédiées aux joutes¹⁰²⁵ comme celle de la Sellaria, dans la construction de fontaines. Antonio Beccadelli, dit le Panormite, dresse la liste de ces travaux :

*Portus pulcherrimam molem pluribus locis euersam restituit, aquaeductus subterraneos expurgauit ac refecit, ueteres fontes instaurauit, nouos nonnullos extruxit, aquas publicas diu iam magna ex parte dispersas in aquaeductus alueum reduxit, uias urbis prope omnes uetustate et frequenti uehiculorum transitu detritas atque conuulsas nigra silice constrauit, plaustis penitus uehiculisque urbe summotis, et nunc diis bene iuuantibus parat ad aëris serenitatem salubritatemque paludes siccare et lacus emittere.*¹⁰²⁶

« Il fit rebâtir le splendide môle du port, qui s'était effondré en plusieurs endroits, et fit curer et consolider les aqueducs souterrains. Il fit remettre en eau les anciennes fontaines et en fabriquer de nouvelles. Les eaux publiques, dont une grande partie depuis longtemps déjà se répandait en pure perte, il les fit diriger à nouveau dans le collecteur de l'aqueduc. Les rues de la ville étaient presque toutes hors d'usage du fait de leur vétusté et du passage régulier des voitures, il les fit recouvrir d'un pavage de pierre noire après que furent entièrement écartés de la ville les chariots et les voitures. Et maintenant, avec l'aide des dieux, il se prépare à assécher les marais et à évacuer leurs eaux dans un lac pour rétablir la douceur et à la salubrité de l'air. »

La salubrité de l'air et la lutte contre la malaria est un problème qui occupe fréquemment les rois de Naples au Moyen Âge, à commencer par Charles I^{er} d'Anjou qui déplaça en 1301 les tanneurs vers l'extérieur de la ville pour débarrasser Naples des odeurs nauséabondes que

¹⁰²² Rappelons que, dans l'*Antonius*, Pontano déplorait que le peuple napolitain eût été à ce point perverti par les produits importés d'Espagne et de Catalogne à la suite de l'arrivée de souverains aragonais. Voir M. DEL TREPPO, « L'anima, l'oro e il boia. Fisiologia di una crescita: Napoli nel Quattrocento », *ASPN*, vol. 105, 1987, p. 7-27.

¹⁰²³ F. ALMELA Y VIVES, *Jardines valencianos*, Valence, La semana gráfica., 1945, cité par M. T. SANTAMARIA et P. J. SALVADOR PALOMO, « Valencia y los agrios, del jardín de los cinco sentidos al huerto productivo-burgués », dans A. Tagliolini et M. Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi: gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 141.

¹⁰²⁴ G. L. HERSEY, *Alfonso 2 and the artistic renewal of Naples, 1485-1495*, s. l., Yale U.P., 1969, p. 59.

¹⁰²⁵ T. COLLETTA, *Napoli città portuale e mercantile: la città bassa, il porto e il mercato dall'VIII al XVII secolo*, Roma, Kappa, 2006, p. 257 et 264 sq.

¹⁰²⁶ A. BECCADELLI, *De Dictis Et Factis Alphonsi Regis Aragonvm Libri Qvator*, Bâle, Johann Herwagen, 1538, p. 21-22.

causait leur artisanat. Alphonse d'Aragon transféra également, au cours des années 1450, « l'opera pestifera dei fusari » vers le lac d'Agnano¹⁰²⁷. Le souverain aragonais était mu, dans cette action, par des considérations de salubrité publique semblables à celles qui lui firent entreprendre d'assécher la zone des Paludi, à l'est de Naples, comme le rappelle Antonio Beccadelli dans le texte que nous venons de citer. Les agrumes ayant depuis longtemps en Espagne la réputation d'accroître la salubrité de l'air en chassant les mauvaises odeurs, comme le signale Ibn al-Awwâm¹⁰²⁸, il n'est pas absurde de penser qu'Alphonse le Magnanime entendit d'abord utiliser les jardins d'agrumes à cette fin. C'est ainsi que Francesco Bandini décrit pour la première fois en 1476 ce qui devait devenir un élément de louange récurrent de la « Napoli gentile » qui, justement, pour Aurelio Simmaco, était devenue « gentile » grâce aux travaux d'Alphonse¹⁰²⁹ :

« La primavera e lo autunno le aure pregne delli odori de' fiori et de' frutti odorificano sì il paese che egli è somma giocondità a sentire, maxime per la quantità infinita degli aranci, cetri, limoni et simili frutti di somo odore [...]. »¹⁰³⁰

« Au printemps et à l'automne l'air empreint de l'odeur des fleurs et des fruits parfume tant le pays qu'il y a un immense plaisir à le sentir, surtout grâce à la quantité infinie des orangers, des cédratiers et des citronniers et d'autres fruits au parfum puissant [...]. »

Mais cet usage des agrumes dans les jardins d'agrément ne devait produire ses plus belles réalisations à Naples que sous le patronage du fils de Ferrante 1^{er}, Alphonse duc de Calabre, qui devint un grand planteur d'orangers dans ses villas de Poggioreale et de la Duchesca¹⁰³¹. Il faut croire que ce prince aragonais parvint quelque peu à associer dans les esprits l'oranger à sa dynastie et à lui-même. Au moment de l'invasion de l'Italie par Charles VIII, on se moquait de ces beaux jardins d'orangers qui seraient bientôt pillés par les Français :

« [...] quel regno bello
Inelqual naschon tanti pome rancie
Che piglieria con essi mille francie. »¹⁰³²

« [...] ce beau royaume,
Dans lequel naissent tant d'orangers,
attirera avec eux mille Français. »

¹⁰²⁷ « l'activité insalubre des fondeurs de métaux » T. COLLETTA, *Napoli città portuale e mercantile : la città bassa, il porto e il mercato dall'VIII al XVII secolo*, Roma, Kappa, 2006, p. 143.

¹⁰²⁸ IBN AL-AWWAM, *Le Livre de l'Agriculture*, C.-M. J.-J. (trad.), Paris, Librairie A. Franck, 1864, p. 298.

¹⁰²⁹ G. GALASSO, « Da "Napoli gentile" a "Napoli fedelissima" », *Annali dell'istituto suor Orsola Benincasa*, vol. 1, 1996, p. 48.

¹⁰³⁰ P. O. KRISTELLER, « An Unpublished Description of Naples by Francesco Bandini », *op. cit.*, p. 408.

¹⁰³¹ G. L. HERSEY, *Alfonso 2 and the artistic renewal of Naples, 1485-1495*, s. l., Yale U.P., 1969, p. 58-80.

¹⁰³² *Biblioteca Marciana*, It. IX. 363, f° 15r.

En cette fin de *Quattrocento*, Alphonse duc de Calabre était célèbre en Italie pour les jardins qu'il avait créés. C'est ce que prouve, dans une tonalité différente de celle de l'extrait précédent, la dédicace du *De agricultura* du Florentin Michelangelo Tanaglia :

« E con esso tuo exercitio hai composta una villa nellaquale quanta fertilita, che commodita di vita, che peritia d'ordine e di misure, che qualità e quantita di vini e di frutte, che edificii, quale abundantia d'acque, e copie di varii animali sieno, e in meço la tua magnificentia e splendida abitatione, eretta, e con grande architettura da te fabricata [...]. La fama delle quali cose me ha mosso a dovere ad te la presente opera de re rustica destinare. »¹⁰³³

« Et grâce à ton expérience tu as dessiné un parc dans laquelle lequel se trouve autant de fertilité que d'agrément de société, que de maîtrise des ordres et des mesures de l'art, que de belles vignes et fruits à foison, que de fabriques, avec quelle abondance d'eaux vives et nombre d'animaux de toutes sortes et, en son milieu, la magnifique et splendide demeure que tu as fait élever et bâtir dans un style noble [...]. La réputation de semblables œuvres m'a fait considérer un devoir de te dédier cet ouvrage sur l'agriculture. »

Dans ces jardins devenus aussitôt célèbres, les agrumes tenaient une grande part et Alphonse prit soin de les faire commémorer par des plaques de marbre qui exaltaient son œuvre de mécène, comme à la villa Duchesca :

*Alfonsus Ferd<inandi> Regis fil<ius> Aragonius Dux Calabr<iae> Genio domum hanc cum fonte, & balneo dicauit, Hippodromum constituit; gestationes hortis adiecit; quas Myrtis Citriorumq. nemoribus exornatas, Saluti sospitæ, ac Voluptati perpet<uae> consecr<auit>.*¹⁰³⁴

« Alphonse d'Aragon, duc de Calabre, fils du roi Ferdinand, a dédié au génie du lieu ce palais ainsi que sa source et son bassin, il a érigé un hippodrome, a ajouté aux jardins des promenades ornées de bosquets de myrtes et d'orangers, a consacré les lieux à la Santé protectrice et à la Volupté perpétuelle. »

Il en fit graver une semblable pour Poggioreale¹⁰³⁵. C'est pour cette raison que Jacopo Sannazaro, dans le rêve de l'*Arcadia*, à la prose XII¹⁰³⁶, symbolisa la dynastie aragonaise disparue par un oranger déraciné, faisant en outre d'« arangio » l'anagramme d'« Aragoni ».

On conserve témoignage du « boschetto di cetrancoli, lemoni e lemoncelli grossi e piccoli d'inserti, molto ameno »¹⁰³⁷ dans les jardins qui entouraient la villa Duchesca. Le parc du palais de Poggioreale faisait aussi grand usage de la culture des agrumes à vocation ornementale. La reconstitution de la villa et des jardins menée par Paola Modesti d'après de nouveaux documents fait apparaître un usage étendu des agrumes dans toutes leurs parties. Selon la

¹⁰³³ Université de Valence, Biblioteca Històrica, BH Ms. 0776, f. 3r. Publié dans M. TANAGLIA, *De Agricultura, testo inedito del secolo XV*, A. Roncaglia (éd.), Bologne, Palmaverde, 1953.

¹⁰³⁴ Voir, P. DI STEFANO, *Descrittione dei luoghi sacri della città di Napoli*, S. D'Ovidio et A. Rullo (éd.), Università degli Studi di Napoli Federico II, Napoli, Memofonte, 2007, p. 294 à l'origine P. DI STEFANO, *Descrittione dei luoghi sacri della città di Napoli: con li fondatori di essi, ...*, Naples, Raymondo Amato, 1560, f° 190v.-191r. Cette inscription est aussi relevée dans par Antonio Colombo (A. COLOMBO, « Il Palazzo e il giardino della Duchesca », *Napoli Nobilissima*, vol. 1, n° 6, 1892, p. 81) qui indique la tenir de Giovanni Antonio Summonte (G. A. SUMMONTE, *Dell'istoria della città, e regno di Napoli*, Naples, Antonio Bulifon, 1675, p. 503).

¹⁰³⁵ R. PANE, « Le effemeridi di Joanpiero Leostello », *Napoli Nobilissima*, vol. 7, n° 1-2, 1968, p. 78.

¹⁰³⁶ J. SANNAZARO, *Arcadia*, C. Vecce (éd.), Rome, Carocci, 2013, p. 290-291.

¹⁰³⁷ « le bosquet d'orangers, de citronniers et de limoncelli gros et petits, greffés, très agréables. » L. SALAZAR, « Racconti di storia napoletana », *ASPN*, vol. 33, 1908, p. 503.

description qu'en fit Agostino Landulfo en 1536, il y avait de vastes espaliers d'agrumes à l'ouest du palais, sur lesquels étaient entrelacés des myrtes et du jasmin, des roses vermeilles et blanches.

« Hora per quella porta che l'occidente mirava uscendo in un vago et ameno orticello si veniva di più di mille ragioni d'erbette e fiori pieno, diviso dello più belli quadretti con viette sì vaghe delle cotte pietre depitte inastrecate ch'altrove se vedese mai. E d'ogni lato delle dette vie di minutissimi mirti con dotta mano era contesto e lavorato, e per l'intorno delle belle mora, gelsomini e rosai vermegli e bianchi negli alberi arangi incrocichati, che si grande odore per l'orticello rendevano, che mescolato insieme con l'altri fiori che per lo giardino ulivano pareva essere tutta la speciarìa, che mai venisse d'oriente. »¹⁰³⁸

« Alors, par cette porte qui regardait à l'occident, en sortant on s'en venait dans un petit jardin élégant et délicieux plein de plus de mille sortes d'herbes et de fleurs et qui se divisait en parterres séparés par des allées si élégamment pavées de terres cuites peintes jointives qu'on n'en vit jamais ailleurs. Et chaque côté de ces allées était tressé et travaillé de myrtes très délicats et tout autour il y avait des beaux mûriers, des jasmins et des roses vermeilles et blanches enlacés aux orangers, qui exhalaient un tel parfum dans ce petit jardin que, mêlé aux autres fleurs qui l'embaumaient aussi, on se croyait en présence de toute la parfumerie jamais venue d'orient. »

On remarque dans cette description les traditions mêlées de l'horticulture valencienne, avec ses myrtes et ses orangers en espalier entrelacés de jasmin¹⁰³⁹, et du jardin d'« erbe piccole » d'origine européenne et cénobitique, où se mêlaient le parfum des différents simples et auquel Pietro de' Crescenzi avait dédié un chapitre¹⁰⁴⁰. Il s'agissait par exemple du type de jardin construit par le mage Virgile dans les légendes narrées par la *Cronaca di Partenope*¹⁰⁴¹. Des orangers étaient disposés régulièrement en quinconces dans les parties méridionales du parc de Poggioreale. Des cédratiers et des « pongini », dans lesquels nous avons proposé de reconnaître également une variété d'agrumes¹⁰⁴², étaient montés en pergola autour de la pièce d'eau. Des topiaires d'orangers non loin prenaient diverses formes. Dans le jardin derrière la loggia, il y avait encore des orangers disposés en bosquets réguliers et des topiaires de myrte¹⁰⁴³. En 1495, ces jardins causèrent chez les Français qui parvinrent à Naples en envahisseurs une vive admiration que Charles VIII exprime lui-même de la façon suivante :

¹⁰³⁸ P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate. Poggioreale e la villa del Rinascimento nella Napoli aragonese*, Florence, Olschki, 2014, p. 198.

¹⁰³⁹ « Los jasmines, naranjos y mirtos eran, a juzgar por los escritos de la época, las especias básicas de los jardines valencianos, y los jardineros que los cuidaban, eran expertos en manejar sus ramas cortadas o unir las para hacer figuras y darles la forma conveniente ». Voir M. T. SANTAMARIA et P. J. SALVADOR PALOMO, « Valencia y los agrios, del jardín de los cinco sentidos al huerto productivo-burgués », dans A. Tagliolini et M. Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi: gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 140.

¹⁰⁴⁰ *Rur. com.* 8, 1 : « De uiridariis herbarum parvis ». Voir P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate. op.cit.*, p. 31, n. 9.

¹⁰⁴¹ S. KELLY, *The Cronaca di Partenope. An Introduction to and Critical Edition of the First Vernacular History of Naples*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 189-190.

¹⁰⁴² Les fameux « ponzini », voir *supra*, p. 245, n. 775.

¹⁰⁴³ P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate. op.cit.*, p. 29-46 ; Fuscano consacre certains passages de ces Stanze à Poggioreale, il y dit notamment : « e i mirti, e i cedri, che ascondean le linfe, / son degni di chiamarsi ombre di ninfe », voir I. B. FUSCANO, *Stanze sopra la bellezza di Napoli*, C. A. Addresso (éd.), Naples, Edizioni scientifiche italiane, 2007, p. 286.

Vous ne pourriez croire les beaulx jardins que j'ay en ceste ville, car, sur ma foy, il me semble qu'il n'y faille que Adam et Eve pour en faire ung paradis terrestre tant ilz sont beaulx et plains de toutes bonnes et singulieres choses.¹⁰⁴⁴

L'utilisation abondante des agrumes dans les techniques d'horticulture ornementale ne devait pas être de peu d'effet et dut accroître cet enthousiasme du roi de France et de sa cour, qui s'étonnèrent en particulier d'espaliers architectoniques d'agrumes à Poggioreale :

Et y ait de grant gerdins, tout clous par dessus de fils d'archet, et dessoubz pavés d'ardoize, auxquelles sont les orengiés acoustrés et artificialement fait comme muraille ; et y sont pourtraite diverse figure de la fueille meisme desdit orangier, qui est chose très belle à veoir.¹⁰⁴⁵

Le montage des agrumes en espalier pour couvrir des tonnelles et des portiques se pratiquait en Italie à l'époque. On en croise plusieurs exemples chez Alberti :

Areamque ipsam alii marmoribus et tessellato insternebant : alii uiridantia obiciebant aspectui : complebantque myrtho, iunipero citro et ciparisso [De re aed. 8,8]

« Certains recouvraient l'aire de marbre et de mosaïque, d'autres masquaient leur aspect naturel par de la verdure et les remplissaient de myrte, de genièvre, de cédratier et de cyprès. »

Praeterea et cicli et emicicli, et quae descriptiones in areis aedificiorum praebentur ex lauro ex citro ex iunipero deflexis ac sese mutuo complectentibus ramis concludentur. [De re aed. 9,4]

« Dans ces jardins, il y aura des rotondes et des hémicycles et d'autres formes qui ont été présentées dans la partie sur le plan des édifices. Elles seront couvertes de laurier, de cédratier, de genièvre aux branches tordues et mutuellement entrelacées. »

Parmi les nombreux bosquets d'agrumes que l'on croise dans l'*Hypnerotomachia Polyphili*, il y a cet exemple d'une paroi d'agrumes densément entrelacés et qui rappelle la description que faisait Lorenzo Valla des jardins de Valence :

« Al quale claustro pervenuti laetamente, trovai quello aequilatero, di tre alamenti, alla simigliancia di drito muro, alto quanto gli sublimi cupressi della via. Il quale era tutto di spectatissimi citri, di naranci, et di limoni, cum gratissima foliatura compressamente congesti, et cum artificiosa cohaesione innexi, et di pedi sei iudicai la sua crassitudine. »¹⁰⁴⁶

« Dans ce clos où nous parvînmes gaiement, je trouvai cet équilatère muni de trois ailes qui ressemblait à des murs droits, haut comme les altiers cyprès qui bordaient la voie. Le mur était tout entier fait de spectaculaires cédratiers, d'orangers et de citronniers au feuillage abondant et densément entremêlés, ils étaient entremêlés en un tout ingénieux. Je jugeai son épaisseur de six pieds. »

S'il s'agit encore de projets chez Alberti et d'architectures vues en rêve chez Francesco Colonna, ces accolages ornementaux font aussi l'objet, au début du XVI^e siècle, de témoignages réels, comme chez Benedetto di Falco que nous citons précédemment à propos des jardins de la riviera de Chiaia :

¹⁰⁴⁴ CHARLES VIII, *Lettres de Charles VIII*, P. Pélicier (éd.), Paris, Librairie Renouard, 1903, vol. 4, p. 187-188 ; T. COMITO, « Renaissance garden and the discovery of Paradise », *Journal of the History of Ideas*, vol. 32, n° 4, 1971, p. 483.

¹⁰⁴⁵ P. VIGNEULLES, *Chronique*, C. Bruneau (éd.), Metz, Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, 1932, p. 332 ; A. GIANNETTI, *Il giardino napoletano dal Quattrocento al Settecento*, Naples, Electa, 1994, p. 21-22.

¹⁰⁴⁶ F. COLONNA, *Hypnerotomachia Poliphili*, L. A. Ciapponi et G. Pozzi (éd.), Padoue, Antenore, 1980, I, p. 80.

« [...] qui tanti arbori odoriferi de cedri e aranci, che d'ogni tempo spirano soavi odori per tanti bianchi fiori che, d'ora in ora, fioriscono tra tanti rami d'oro, che paiono tra tanti meravigliosi lavori maestrevolmente intessuti di minute mirti e verdi fronde di cedri, [...].¹⁰⁴⁷ »

« Ici, on trouve tant d'arbres parfumés de cédrats et d'oranges qu'en toute saison de suaves parfums embaument l'air grâce aux innombrables fleurs blanches qui, d'heure en heure, fleurissent parmi de si nombreux rameaux d'or qui apparaissent parmi tant de merveilleuses œuvres tressées de main de maître à partir de minuscules myrtes et de vert feuillage de cédratier. »

C'est aussi ce que décrit Leandro Alberti au sujet des jardins qui entourent Naples, et dans lesquels nous n'aurons aucun mal à reconnaître les techniques d'entrelacement des différentes essences odorifères qui firent le succès des jardins de Poggioreale :

« [...] poscia intorno la città sono belli et vaghi giardini, ornati di naranci, limoni, cedri e d'altri simili alberi. Fra liquali trascorono le chiare acque facendo gran mormorio, e susurro, che danno gran piacere à chi le uede et sente. Vedensi in essi le vaghe e belle e alte topir di diverse spetie di viti ornate, dalle quale ne tempi opportuni pendono li ponderosi racemi di uve, con gran piacere a chi le risguarda. Et acciò che non vi manchi il piacere all'odorato, si sente l'ordore della mortella, de allori, di gelsomini, di Ruose, e ramerini, e d'altri simili odoriferi arbuscelli, delli quali ne sono fatte le misurate pareti intorno detti Giardini insieme con li verdeggianti bussi, fra lequale pareti si vedono sopravanzare degli allori, Naranci, e Limoni, dalli quali sempre (secondo le stagioni) pendono l'odorate e dorate pome. Anche in alcuni di essi si scorgiono le cancellate pareti di Naranci vestite, piene de i loro frutti, che danno gran piacere à chi gli vede. »¹⁰⁴⁸

« [...] tout autour de la ville, on trouve de beaux et agréables jardins ornés d'orangers, de citronniers, de cédratiers et d'autres arbres semblables parmi lesquels circulent les eaux claires et fraîches qui font entendre de longs murmures et des chuchotements et donnent beaucoup de plaisir à qui les voit et les entend. On peut contempler dans ces jardins les belles, agréables et grandes figures en topiaire ornées de différentes espèces de vignes desquelles, aux saisons opportunes, pendent de pensantes grappes de raisin, qui procurent un grand plaisir à qui les voit. Et j'ajoute que n'y manque pas le plaisir des parfums, car on sent celui du myrte, du laurier, du jasmin, de la rose, du romarin et d'autres arbustes parfumés dont sont faites les parois qui entourent lesdits jardins, comme le buis verdoyant, entre les parois duquel on voit s'avancer les lauriers, les orangers et les citronniers dont pendent toujours (selon les saisons) des fruits odorants et dorés. Dans certains de ces jardins aussi on distingue les tonnelles revêtues de parements d'orangers pleines de leurs fruits, qui procurent un grand plaisir à qui les voit. »

Ce passage d'Alberti, en plus de mentionner les espaliers d'argumes, évoque également des bosquets taillés en topiaires d'essences différentes sur lesquels les jardiniers font grimper des vignes chargées de raisins. Cette technique antique, qui consiste à faire prendre aux arbres des formes particulières¹⁰⁴⁹, n'avait jamais été oubliée. Pietro de' Crescenzi enseigne déjà comme faire des haies vives en forme de murailles¹⁰⁵⁰. Il en est aussi question dans la description du jardin fantastique de Plusiapolis chez Filarete¹⁰⁵¹. Les buis de la villa de Giovanni Rucellai

¹⁰⁴⁷ B. DI FALCO, *Descrittione dei luoghi.... op.cit.*, p. 135.

¹⁰⁴⁸ L. ALBERTI, *Descrittione...op.cit.* p. 167-168.

¹⁰⁴⁹ Chez Plinie, les topiaires sont en vulnéraire barbu, en cynoglosse, en myrte ou en cyprès : *trahitur etiam in picturis operis topiarum* [H.N. 16,140]. Voir P. GRIMAL, *Les Jardins romains...op.cit.*, p. 292-294.

¹⁰⁵⁰ M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini. Scritti teorici e pratici dal XIV al XIX secolo*, Milan, Edizioni Il Polifilo, 1999, p. 8.

¹⁰⁵¹ L. PUPPI, « Nature, artifice et illusion. Thèses et problèmes du jardin italien au XVe siècle », dans M. Mosser et G. Teyssot (éd.), *Histoire des jardins, de la Renaissance à nos jours*, Milan, Electa, 1991, p. 45 ; pour le texte du Filarete, voir M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini. op.cit.*, p. 65-80.

(1403-1481) à Quaracchi, dans les faubourgs de Florence, empruntent une variété de formes extraordinaire : des navires, des ponts, des vases, des cœurs, des géants, des hommes, des dames, des dragons, des centaures, etc.¹⁰⁵² Les « Arazzi Trivulzio », une série de tapisseries conservée au musée du château des Sforza à Milan et datés de 1503-1508, portent également témoignage de la faveur dont jouit cette technique ornementale au tournant du XVI^e siècle. Francesco Colonna décrivit un géant fait de buis qui fut illustré dans l'édition vénitienne du *Songe de Poliphile*¹⁰⁵³. Jacopo Sannazaro représenta aussi dans l'*Arcadia* un navire fait de lierre, qu'il décrivit comme un navire réel.¹⁰⁵⁴ Dans le *De splendore*, Pontano recommandait à l'homme splendide de garnir son jardin de topiaires de myrtes et d'orangers. Les topiaires que Landulfo décrivit à Poggioreale étaient faits de myrtes mais Philippe de Vigneulles, dans l'extrait que nous avons cité, décrit le palais comme les Aragonais l'avaient laissé, avec ses topiaires d'orangers semblables à ceux qu'évoque Pontano¹⁰⁵⁵. Della Porta décrira bientôt lui-même le cédratier comme particulièrement adapté à l'art topiaire et fort utilisé en ce sens par ses compatriotes napolitains :

*Apud nos operi topiario accommodatissima, cum eius rami flexiles, sequaces sint, in testitudines fornicatur, leni umbra ambulacra et hortorum attegias opacans, duciturque in omnes formas, turres, tentorias, nauigia, caeteraque quaeuis simulachra uestiendo eleganter mentitur.*¹⁰⁵⁶

« Chez nous, [cet arbre] est tout à fait approprié à l'art topiaire. Comme ses rameaux sont flexibles et dociles, on le cintre en forme de carapaces et il assombrit, de son ombre délicate, les allées et les gloriettes des jardins. On lui fait prendre toutes les formes, de tours, de tentes, de vaisseaux, il ment avec finesse en revêtant toutes les autres apparences que l'on veut. »

L'art des jardins de Poggioreale fut transporté dans la première moitié du XVI^e siècle vers la riviera de Chiaia où Giulio Cesare Capaccio, peu après avoir cité le *De hortis Hesperidum*, décrivait au début du XVII^e la beauté des topiaires d'agrumes :

*Hinc citriorum culta tapetia aspicienda sese offerunt, in quibus frondem fronde superari non cernes [...].*¹⁰⁵⁷

« Depuis cette perspective s'offrent à voir les tentures soignées d'orangers, dans lesquels on ne distingue pas les feuillages recouvrir les feuillages [...]. »

¹⁰⁵² G. RUCELLAI, *Giovanni Rucellai ed il suo zibaldone*, A. Pesaro (éd.), Londres, The Warburg Institute, 1960, vol. 1, p. 21-22 ; M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini. Scritti teorici e pratici dal XIV al XIX secolo*, Milan, Edizioni Il Polifilo, 1999, p. 61 ; C. LAZZARO, *Italian Renaissance Garden : From the Conventions of Planting, Design, and Ornament to the Grand Gardens of Sixteenth-Century Central Italy*, Newhaven et Londres, Yale University Press, 1990, p. 49.

¹⁰⁵³ F. COLONNA, *Hypnerotomachia Poliphili : ubi humana omnia non nisisomnium esse docet atque obiter plurima scitu sane quam digna commemorat*, Venise, Alde Manuce, 1499, f. 166r.-170v. ; C. LAZZARO, *Italian Renaissance Garden*, op.cit. p. 50.

¹⁰⁵⁴ *Arcadia*, 10,52, J. SANNAZARO, *Arcadia*, C. Vecce (éd.), Rome, Carocci, 2013, p. 237-238.

¹⁰⁵⁵ P. VIGNEULLES, *Chronique*, op.cit., p. 322 ; P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate...* op.cit., p. 45.

¹⁰⁵⁶ G. DELLA PORTA, *Villae*, Francfort, Claudius Marinius et Ioannes Aubrius, 1592, p. 260.

¹⁰⁵⁷ G. C. CAPACCIO, *Neapolitanae historiae*, Naples, Iacobo Carlino, 1607, p. 393.

Jardins d'agrément et art topiaire dans le De hortis Hesperidum

Si l'on excepte l'épisode des topiaires à la fin du premier livre du *De hortis Hesperidum*, on peut trouver que l'art des jardins d'agrément, tel qu'il s'illustre à Chiaia dès la fin du *Quattrocento*, demeure fort éloigné des préoccupations du poète, dont les préceptes revêtent souvent une certaine rusticité. Il n'en est rien et le *De hortis Hesperidum* cache une esthétique du jardin d'agrément. La prière et les rites païens¹⁰⁵⁸ en sont le premier signe. À plusieurs reprises, en effet, le poète invite son disciple à prier les divinités païennes pour s'accorder leurs faveurs :

*Ac supplex uenerare deos, et thura benigno
Vre Ioui, auertat glaciem, componat et iras. [Hesp. 1,166-167]*

« [...] comble les dieux d'honneurs, en suppliant, brûle de l'encens pour Jupiter propice pour qu'il dévie la glace et qu'il calme sa rage. »

Jupiter est ici la personnification du ciel inclément dont Pontano vient d'énumérer les menaces. C'est probablement un passage du deuxième chant des *Géorgiques* qui a inspiré l'humaniste, un passage où Virgile décrit le sacrifice à Bacchus, qui préserve la vigne de l'attaque des troupeaux :

*Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis lancesque et liba feremus,
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguique in ueribus torrebimus exta columnis. [Georg. 2,393-396]*

« Donc, conformément au rite, nous dirons les honneurs dus à Bacchus dans les hymnes de nos pères et nous lui porterons plats et gâteaux sacrés ; conduit par la corne le bouc voué au sacrifice sera debout près de l'hôtel et nous rôtirons ces viscères gras sur des broches de coudrier. »¹⁰⁵⁹

En outre, le *De hortis Hesperidum* met en scène la dévotion du jardinier envers Vénus et le poète lui-même donne à ses invocations à la déesse des accents apotropaïques :

*Tu stirpem dea, tu citrios defende comantis,
Arce aestum, compesce niues, et frigora pelle,
Siste et ab Arctoo perflant qui cardine uenti,
Perpetuum Niasaea decus frondescat ut arbos. [Hesp. 1,594-597]*

« Quant à toi, ô déesse, puisses-tu préserver le lignage de l'oranger et sa feuillure. Repousse la chaleur, fais obstacle à la neige, éloigne les frimas, retiens les vents qui soufflent depuis le pôle arctique, pour que l'arbre du Nias buissonne à jamais d'élégance. »

Dans le *De hortis Hesperidum*, Vénus est garante de la grâce des vers et de la *venustas* tout comme elle protège les jardins et exige qu'ils revêtent les formes les plus soignées. Pour Plinie,

¹⁰⁵⁸ Sur la question des rituels païens à la Renaissance, voir F. SAXL, « Pagan Sacrifice in the Italian Renaissance », *Journal of the Warburg Institute*, vol. 2, n° 4, 1939, p. 346-367 ; F. JOUKOWSKY-MICHA, « Tombeaux et offrandes rustiques chez les poètes français et néo-latins du XVIème siècle », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 27, n° 1, 1965, p. 226-247

¹⁰⁵⁹ Trad. E. de Saint-Denis.

une certaine religiosité leur est attachée qui fait une place en figures priapiques mais aussi à Vénus :

Quam rem comitata est et religio quaedam : hortoque et foco tantum contra invidentium effascinationes dicari uidemus in remedio satyrica signa, quanquam hortos tutelae Veneris adsignante Plauto [H.N. 19,50]

« Cela n'est pas sans quelque idée religieuse, il n'y a qu'au jardin et au foyer qu'on voit dédier contre les maléfices des envieux des effigies satyriques, encore que Vénus soit la patronne des jardins, comme le dit Plaute. »

Pontano n'est pas prêt à mettre son jardin sous la protection de Priape, comme nous le verrons bientôt. Vénus tenait en revanche dans les jardins de la Renaissance un rôle de premier plan, semblable à celui de la Vierge Marie dans l'*hortus conclusus*¹⁰⁶⁰. Pontano recommande également les prières aux nymphes et au génie du lieu, qui tout autant l'un que l'autre sont associés dans la pensée de la Renaissance à des espaces réels : les lieux, en particulier les villas Antiniana, Patulcis ou Mergillina, prennent des noms de nymphes dans les poèmes de Pontano. Il existait d'ailleurs à la Duchesca un jardin appelé « lo giardino delle ninfe »¹⁰⁶¹. Dans de nombreuses villas de la Renaissance, c'est autour du *genius loci* que sont construits les programmes allégoriques selon lesquels s'agencent les différents espaces de leurs parcs¹⁰⁶². Pontano prévoit aussi de lui adresser des prières :

*Haec inter geniumque loci, nymphasque sorores
Implora auxilio, et faueas simul auspice dextra. [Hesp 1, 239-40]*

« Pour obtenir leur aide, implore les sœurs nymphes et le génie du lieu, assure ta faveur de ta dextre propice. »

Au livre 2 de *De hortis Hesperidum*, Pontano évoque d'autres divinités latines du foyer et des jardins, dont le succès est moindre à la Renaissance mais qui sont associés par l'humaniste à une religion romaine d'autant plus gracieuse qu'elle est profonde et antique¹⁰⁶³ :

*Ergo ab odoratis maturo tempore ramis
Aurea poma legunt, plenisque relata canistris
Suffigunt laribus, diuumque altaria donant
Primitiis sertisque deos halantibus ornant. [Hesp. 2, 190-192]*

« C'est ainsi qu'au temps mûr on cueille les fruits d'or aux branches parfumées. Portés à pleins paniers, on les présente aux Lares, pour vouer les prémices sur les autels des dieux, on orne leurs statues d'odorantes guirlandes. »

¹⁰⁶⁰ Vénus est associée au *locus amoenus*, les exemples sont innombrables : et le sacre du printemps de Botticelli, le jardin de Vénus dans les *Stanze* de Politien, le royaume de Vénus dans le *Songe de Poliphile*. Les jardins italiens au XVI^e siècle comptent souvent une grotte ou un bosquet dédié à Vénus. Pour la signification symbolique attachée à cette Vénus des jardins, en particulier dans la grotte de Boboli, Voir H. BRUNON, *Pratolino : art des jardins et imaginaire de la nature dans l'Italie de la seconde moitié du XVI^e siècle.*, Thèse de doctorat, Paris, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2001, p. 485-500.

¹⁰⁶¹ L. SALAZAR, « Racconti di storia napoletana », *ASP*, vol. 33, 1908, p. 503.

¹⁰⁶² Ainsi, à la villa d'Este : M. L. MADONNA, « Il Genius Loci di Villa d'Este. Miti e misteri nel sistema di Pirro Ligorio », dans M. Faggiolo (éd.), *Natura e artificio. L'ordine rustico, le fontane, gli automi nella cultura del Manierismo europeo*, Rome, Officina edizioni, 1979, p. 190-226.

¹⁰⁶³ P. GRIMAL, *Les Jardins romains*, *op.cit.*, p. 45-50.

Les Lares sont rangés chez Varron parmi les antiques divinités du Latium à qui le roi Tatius éleva des temples (*De ling. lat.* 5,10). Chez Plaute, que Pontano avait minutieusement étudié, on leur offre des fleurs¹⁰⁶⁴ ; chez Horace et chez Tibulle, on leur offre les prémices¹⁰⁶⁵. Ces divinités sont d'une mention plus rustique que celles du livre 1. C'est probablement que le livre 2 du *De hortis Hesperidum* présente des aspects plus folkloriques de l'usage des agrumes alors que le livre 1 est consacré aux jardins d'ornements.

Néanmoins, ces prières et cette religiosité païennes une peu artificielles semblent placer le disciple, le jardinier, dans le même jeu de rôle que celui dans lequel se glisse le promeneur dans le jardin maniériste de la Renaissance : il s'agit d'être disposé, par un paganisme essentiellement poétique, à recevoir les enseignements de l'allégorie¹⁰⁶⁶.

Une des divinités rustiques, peut-être la plus emblématique parmi les protecteurs des jardins romains, n'est pourtant pas admise dans le jardin de Pontano. Il s'agit de Priape et des *satyrica signa* dont l'humaniste proscriit fermement l'usage au livre 2 :

*Quid moneam ; ne te capiat tam indigna cupido
Hortensis monstri caelatam implere tabellam ?
Ah procul infamemque notam ; atque auerte pudendum
Dedecus. En formosus adest chorus. Ecce puellae
Iam cupiunt legere, idalios et iungere flores
Ne prohibe idalias carpendo a flore choreas,
Infami portento ; aut saeva ab imagine terrae.
Neu pudor inficiat, neue ora tenerrima pallor
Deformet ; suppressa tegant ne lumina palmae. [Hesp. 2,151-159]*

« Faut-il te prévenir ? Garde-toi de céder à désir si abject que de laisser emplir des plateaux ciselés du monstre des jardins. Au loin cette infamie ! De cette flétrissure on se doit de rougir. Aussi écarte-t-en. Car la voici venir, la belle farandole, voici des jeunes filles qui déjà veulent cueillir certaines fleurs de Chypre et les tresser entre elles. Garde-toi d'interdire au cortège de Chypre la cueillette des fleurs, par ce prodige infâme, par une image en terre pleine de cruauté, qu'une rougeur honteuse ne se dépose pas sur ces joues enfantines et n'en corrompe pas la pâleur, que les paumes, d'un regard abaissé ne couvrent pas l'éclat. »

Ce passage du *De hortis Hesperidum* s'oppose avec vigueur à la tradition antique des statues ithyphalliques du dieu des jardins, que Columelle invitait l'horticulteur à installer dans son verger :

*Talis humus vel parietibus ,vel saepibus hirtis
claudatur, neu sit pecori, neu pervia furi.
Neu tibi Daedaliae quaerantur munera dextrae,*

¹⁰⁶⁴ Voir *Aul.* 25 et 385-6 ; *Trin.* 39.

¹⁰⁶⁵ Hor. *Sat.* 2,5,12-14 : *dulcia poma / et quoscumque feret cultus tibi fundus honores / ante Larem gustet uenerabilior Lare diues* ; Tib. 1,10,20-25 : *Stabat in exigua ligneus aede deus. / Hic placatus erat, seu quis libauerat uua, / Seu dederat sanctae spicea sarta comae, / Atque aliquis uoti compos liba ipse ferebat / Postque comes purum filia parua fauum. / At nobis aerata, Lares, depellite tela.*

¹⁰⁶⁶ Sur le caractère profane ou non des jardins à la Renaissance, voir H. BRUNON, « Du jardin comme paysage sacré en Italie à la Renaissance », dans D. Ribouillault et M. Weemans (éd.), *Paysage sacré et exégèse visuelle du XVIe au XVIIe siècle*, Paris, Olschki, 2011, p. 283-316.

*Nec Polyclitea nec Phradmonis aut Ageladae
Arte laboretur, sed truncum forte dolatum
Arboris antiquae numen uenerare Priapi
Terribilis membri, medio qui semper in horto
Inquinibus puero, praedoni falce minetur.* [Col. rust. 10,29-34]

« Ce terrain sera clos, soit de murailles, soit de haies épineuses, pour le rendre inaccessible aux bestiaux et aux voleurs. Il n'est pas nécessaire de recourir aux chefs-d'œuvre de la main de Dédale, ni à l'art de Polyclète, de Phradmon ou d'Agélade; mais que le tronc façonné d'un vieux arbre expose à la vénération le dieu Priape au membre formidable, lequel du milieu du jardin ne cessera de menacer les enfants de son phallus et les voleurs de sa faux. »¹⁰⁶⁷

Les vers du *De hortis Hesperidum* s'affirment également comme une admonition plus sévère que n'était à ce sujet le précepte d'Alberti : *Statuas ridiculas per hortum non reprobo, modo nihil obsceni*.¹⁰⁶⁸ [De re aed. 9,4]. Le succès de ces images ne se démentait pourtant pas à l'époque dans les jardins romains¹⁰⁶⁹ et il faut peut-être voir dans cette recommandation un corollaire de cette « poétique du classicisme » qui faisait rejeter à Pontano certaines épigrammes de Martial et s'écarter du style parfois obscène de son propre maître, Antonio Beccadelli¹⁰⁷⁰.

Ce passage du *De hortis Hesperidum* pourrait faire penser à une *lex hortorum* semblable aux *leges geniales* que Coriolano Martirano avait rédigé pour la villa de son frère Bernardino et qui enseignaient aux visiteurs le comportement à adopter pour ne pas faire fuir les nymphes du lieu¹⁰⁷¹. Il pourrait aussi faire penser que le jardin de Pontano est un jardin ouvert puisque des troupes de jeunes filles y passent pour cueillir des fleurs et que, contrairement aux préceptes de Columelle, il est bon de ne les en empêcher par aucun moyen et de ne pas fermer le jardins de haies épineuses. Le verger, à cette époque, est sujet à des larcins. Le plus souvent, on l'entoure de murs pour l'en protéger, c'est un espace défendu¹⁰⁷². Alberti [De re aed. 9,4] préconise également d'entourer le jardin de murs clos pour se prémunir contre le vandalisme, tout comme Francesco di Giorgio Martini¹⁰⁷³. Mais c'est une caractéristique du *De hortis Hesperidum* que de maintenir l'ambiguïté entre jardin clos et jardin ouvert sur le monde, entre jardin réel, comme celui d'Antiniana, et jardin idéal, comme ce jardin d'herbes aromatiques que Virgile avait implanté dans le ciel de Naples. Cette hésitation recouvre des motifs eschatologiques propres

¹⁰⁶⁷ Trad. L. Du Bois.

¹⁰⁶⁸ « Je n'ai rien contre les statues grotesques dans les jardins, à condition qu'elles ne soient pas obscènes. »

¹⁰⁶⁹ H. BRUNON, « Du jardin comme paysage sacré en Italie à la Renaissance », *op.cit.*, p. 283-316, p. 13, n. 50.

¹⁰⁷⁰ L. GUALDO ROSA, « L'académie pontanienne et l'élaboration d'une poétique du classicisme », *Les Cahiers de l'Humanisme*, vol. 1, 2000, p. 220-224.

¹⁰⁷¹ T. R. TOSCANO, *Letterati corti accademie : la letteratura a Napoli nella prima metà del Cinquecento*, Napoli, Loffredo Editore, 2000, p. 292-294.

¹⁰⁷² H. BRESCE, « Les Jardins de Palerme », *op.cit.*, p. 82-83.

¹⁰⁷³ P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate*, *op.cit.*, 2014, p. 31, n. 6. Le jardin clos à la Renaissance revêt une signification morale et philosophique, voir F. CARDINI, « Il limite, il giardino e la poetica dello spazio chiuso », dans C. Acidini Luchinat, G. Galletti et M. A. Giusti (éd.), *Il Giardino E Le Mura : Ai Confini Fra Natura E Storia : Atti Del Convegno Di Studi : San Miniato Alto (Pisa), 23-24 Giugno 1995*, Florence, Edifir, 1997, p. 23-36

au Moyen-Âge : le jardinage monastique est une reconquête du paradis perdu¹⁰⁷⁴. Mais elle illustre aussi la transition qui s'opère alors dans la pensée renaissante sur le jardin avec l'arrivée de la science agraire et le regain d'intérêt des savants pour l'agronomie : le jardin n'est plus un lieu clos qui protège des mauvaises rencontres mais il s'ouvre sur la nature grâce aux travaux agricoles qu'il implique¹⁰⁷⁵.

La vocation du jardin est le plaisir et le délassement. L'admiration provoquée par le plaisir des yeux au jardin est théorisée par Marcile Ficin dans le *De uita sana*¹⁰⁷⁶. Pontano s'en est peut-être souvenu en recommandant à son disciple de ne pas ménager l'effort de ses yeux en admirant le résultat de son travail de jardinier :

*Non omnis tamen aut labor est, aut cura neganda.
Nec tu parce oculis, dextrae si parcis, nec te
Aut sobolem mirari, aut ramos forte grauatos,
Aut pigeat mediis laudare in solibus umbras
Aut genio indulgentem agitare choros, et iniquo
Sole sub, appositisque toris, mensaque beata
Ludere, fumosum puero fundente falernum.* [Hesp. 1,427-433]

« Il ne faut pourtant pas laisser là tout effort ni négliger tout soin. N'épargne pas tes yeux en épargnant tes mains et ne néglige pas d'admirer le jeune scion ou la branche peut-être alourdie par les fruits, de faire la louange des ombres d'oranger au milieu du soleil, de te laisser aller à des rondes dansantes et, sous le vif soleil, sur des litières proches, de t'amuser autour d'une table prospère, le valet te servant un Falerne corsé. »

Dans cette scène, Pontano illustre les préceptes mêmes qu'il donnait à l'homme splendide dans son traité *De splendore* en lui recommandant de posséder un jardin pour y faire des promenades mais aussi pour y organiser des banquets :

Quem etiam hortos habere uolumus, in quibus exerceri demanbulationes et conuiuia fieri pro tempore possint. [De splendore, 8]

« On y disposera également de jardins pour y faire des promenades et pour y porter les banquets quand le temps s'y prête. »¹⁰⁷⁷

¹⁰⁷⁴ Georges Duby résumait ainsi la pensée médiévale du jardin comme recreation de l'univers : « Brûler les ronces, assécher les bourbiers est aussi curer, purger l'univers de tous les miasmes dont la puissance insidieuse avait corrompu l'ouvrage divin au long d'une durée jusqu'alors corrosive, régressive, mais que ce travail parvient à convertir elle aussi, à renverser. Flexion capitale dans l'histoire d'une vision du monde ; le temps sur les chantiers cisterciens prend irrésistiblement l'allure que lui reconnaît sans hésitation la pensée de Bernard Silvestre. Substituer aux épines infertiles les plantes fructifères, les moissons qui sont l'offrande de la terre à Dieu, chasser les bêtes surnoises, nuisibles pour faire place aux domestiques, servantes de l'homme, peut être compris comme un retour pas à pas vers le Paradis perdu, une restauration de la souveraineté première d'Adam sur tous les autres êtres vivants », in G. DUBY, *L'art cistercien*, Paris, Flammarion, 1983, cité par J. ARROUYE, « Jardin mystique (sur le cloître de Sénanque) », dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Centre Universitaire d'Etudes et de Recherche Médiévales d'Aix, 1990, p. 16.

¹⁰⁷⁵ A. TAGLIOLINI, *Storia del giardino italiano. Gli artisti, l'invenzione, la forma dall'antichità al XIXo secolo*, Florence, La Casa Usher, 1991, p. 57.

¹⁰⁷⁶ H. BRUNON, *Pratolino : art des jardins et imaginaire de la nature dans l'Italie de la seconde moitié du XVIe siècle.*, Thèse de doctorat, Paris, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2001, p. 246-247.

¹⁰⁷⁷ On comparera avec profit ce passage à ce qui est dit au sujet des jardins dans le *De re aedificatoria* d'Alberti, particulièrement aux premiers paragraphes du chapitre 17.

Mais certains préceptes de culture distinguent également l'horticulture de Pontano d'une simple horticulture familiale ou productive. Il s'agit tout d'abord du soin apporté aux arbres dès leur plus jeune âge. L'humaniste leur applique une taille méthodique dès la sortie de la pépinière :

*Ergo et ubi in ramos frondens sese extulit, actis
Sub terram sparsim radicibus, iniice ferrum,
Caede manu, ne in luxuriam fundatur inanem;
Nam veniet quocunque voces. Sed frigora vita,
Neve alte inflictum cera contingere vulnus
Sit pudor, urat ne calor, aut ne frigora laedant.* [Hesp. 1, 254-259]

« Quand donc l'arbre feuillu s'est ouvert en rameaux, qu'il a poussé sous terre une racine éparse, impose-lui le fer, élague de ta main, de peur qu'il ne s'égare en vaine luxuriance, il viendra, en effet, partout où tu l'appelles. Mais aie gare aux frimas ou ne rechigne pas à mastiquer les plaies profondément marquées au moyen d'une cire, afin que la chaleur ne le consume point, que les froids ne le blessent. »

Les orangers doivent être rapidement débarrassés de leur feuillage excessif. Pourtant, la taille des agrumes est très rare chez Palladius et elle ne consiste qu'en l'élimination des branches sèches : *Nisi quae arida sunt, rarissime debemus abscidere*¹⁰⁷⁸ [De rust. 4, 10, 16]. Africo Clementi s'étonnait de cette différence entre les deux auteurs :

*Nondimeno nega Palladio doversi potare questa pianta, se non rarissime volte, levando vie solamente i rami vecchi.*¹⁰⁷⁹

« Néanmoins, Palladius nie qu'il faille tailler cette plante si ce n'est en de rares occasions, en enlevant seulement les rameaux anciens. »

En outre, Columelle conseillait de ne pas tailler les fruitiers avant deux ans :

[...] *paulatimque ramuli eius manu detorquentur, quoniam primo biennio ferri reformidat ictum.* [rust. 5,6,9]

« [...] petit à petit on rompt les branches à la main, car dans les deux premières années, elles craignent le coup du fer. »

C'est au vers 257 du premier livre du *De hortis Hesperidum* que Pontano donne la raison de cette taille sévère. L'arbre doit être docile et prendre la forme que le jardinier lui aura choisi : *Nam [arbor] ueniat quocumque uoces*. Ce vers constitue d'ailleurs un emprunt d'une singulière habileté. En effet il s'inspire une idée exprimée par Virgile au sujet de la culture fruitière au vers 52 du deuxième chant des *Géorgiques* : *In quascumque uoles artis haud tarda sequuntur*. L'usage permet de domestiquer les espèces sauvages qui, rendues dociles, ne tardent pas à se plier à toute discipline qu'on voudra. Pontano a repris le sens de ce précepte arboricole de Virgile en l'appliquant spécifiquement à la taille fruitière. Mais la formulation qu'emploie

¹⁰⁷⁸ « Sauf à ce que les branches soient sèches, il ne faut les tailler que rarement. »

¹⁰⁷⁹ A. CLEMENTI, *Trattato dell'agricoltura. di m. Africo Clemente Padovano, nel quale si contiene il vero, & utilissimo modo di coltivare le cose di Villa*, Venise, ad instantia di M. Africo Clemente Padoano, 1572, p. 119.

l'auteur du *De hortis Hesperidum* est aussi imitée de Virgile qui, dans la troisième églogue, mettait ces mots dans la bouche de Ménélaque : *Namque hodie effugies ; ueniam quocumque uocaris* [*Ecl.* 3,49]. Cette fois, la formule employée par Ménélaque n'avait rien à voir avec la taille fruitière puisqu'elle provoquait son adversaire au chant amébee. S'agit-il pour Pontano de suggérer un premier parallèle entre le jardinage et la pratique de la poésie ?

Dans le premier livre du *De hortis Hesperidum*, les préceptes d'horticulture ornementale trahissent plus que les autres la valeur métapoétique que Pontano a conféré à la culture des orangers. C'est même en pensant le jardin sur le modèle de la poésie, sur le modèle de la langue d'art dégagée de toute vocation ancillaire et uniquement consacrée à provoquer l'admiration chez ses auditeurs¹⁰⁸⁰, que Pontano écarte l'horticulture de sa vocation première et productive :

*Neque enim parco et lucroso patri familiae, eadem splendido homini hortorum ratio esse debet.*¹⁰⁸¹

« L'homme splendide ne doit pas faire de son jardin le même usage qu'un père de famille cauteleux et avide de profits. »

Ce point est tout à fait important dans la construction du premier livre du *De hortis Hesperidum*, dont les préceptes sont organisés en fonction d'une perfection toujours plus grande des jardins d'agrumes. Mais il est aussi important que Pontano envisage de séparer le jardin d'agrément de sa vocation productive car l'art du jardin renaissant naît de cette séparation physique et conceptuelle qui n'est pas encore consommée en cette fin de *Quattrocento* entre le parc de plaisance et le verger de la propriété de campagne. Dans les demeures du *Quattrocento*, la frontière est encore labile entre le parc et la campagne, entre le verger et le jardin d'agrément. La plupart de ces villas sont nées d'anciennes « masserie » ou fermes fortifiées. La villa médicéenne n'est au départ qu'une simple propriété rustique. Lorsque Politien écrit la silve *Rusticus* dans la villa de Laurent le Magnifique à Fiesole, les ouvriers agricoles rangent leurs outils sous les portiques. La villa de Cafaggiolo fut restructurée en 1451 sur ordre de Côme l'Ancien par l'architecte Michelozzo Michelozzi. C'est une villa rustique, comme le demeureront longtemps « il Trebbio » et la villa de Careggi, où se déroulaient les rencontres de l'académie platonicienne¹⁰⁸². La villa que décrit Alberti au chapitre 17 du livre 5 du *De re aedificatoria* disposera de portiques pour se promener, elle devra jouir d'une belle vue lointaine sur la ville, sur les collines ou sur les monts, ou encore *hortorum delitias, piscationum*,

¹⁰⁸⁰ Sur la langue d'art chez Pontano, voir M. DERAMAIX, « Excellentia et admiratio dans l'Actius de Giovanni Pontano: Une poétique et une esthétique de la perfection », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age-Temps modernes*, vol. 99, n° 1, 1987, p. 171-212 ; M. DERAMAIX, « Dicere apposite ad admirationem. L'Actius : théorie et pratique de l'admiratio chez Pontano et chez Sannazaro », dans J. Bartuschat et al. (éd.), *Staunen als Grenzphänomen. Poetik und Ästhetik des Staunens - Poétique et esthétique de l'étonnement - Poetica e estetica della meraviglia*, (Zurich, 28-31 janvier 2015), Zurich, 2015.

¹⁰⁸¹ G. G. PONTANO, *I trattati delle virtù sociali*, F. Tateo (éd.), Roma, Bulzoni, 1999, p. 241.

¹⁰⁸² A. TAGLIOLINI, *Storia del giardino italiano. Gli artisti, l'invenzione, la forma dall'antichità al XIXo secolo*, Florence, La Casa Usher, 1991, p. 65.

*uenationumque illecebras sub oculis habebit expositas.*¹⁰⁸³ [*De re aed.* 5,17]. Mais elle comporte aussi des greniers, des fenils, des lieux pour stocker le fumier. La fonction ornementale des jardins et leur usage productif se conjuguent tout au long du parcours qui mènera au jardin renaissant¹⁰⁸⁴. Il y a entre Alberti et Pontano une parenté de méthode, l'un et l'autre recherchant dans leurs préceptes la *mediocritas* chère à Aristote. Pontano, dans le *De splendore*, recherche le juste milieu entre la débauche de richesse et l'avarice. Son idéal est typiquement urbain et s'éloigne, selon Francesco Borsi, des plaisirs rustiques modérés prônés par Alberti dans les *Profugiorum ab erumna libri*¹⁰⁸⁵. Lorsqu'on lit les premières lignes de l'*Aegidius*, qui est plus tardif que le *De splendore*, on retrouve pourtant quelque chose de cet idéal rustique de simplicité qui sied peut-être à la vieillesse selon l'humaniste. Pontano admet que certaines activités humaines puissent abandonner la *mediocritas*, par exemple lorsqu'il est question du poète :

Quod nisi tanta illa moueret Aristotelis me maiestas, uel ausim abdicare a mediocritate poetam
[...]¹⁰⁸⁶

« Si l'immense majesté d'Aristote de m'intimidait guère, peut-être oserais-je interdire au poète la médiocrité [...]. »

De la même façon, le jardin d'agrément doit viser à l'admiration des visiteurs et ne peut y parvenir qu'en recherchant l'*excellentia*. Il est vraiment notable que la pensée de Pontano soit si profondément unitaire et si commandée par l'analogie dans ce poème où le travail de la terre représente le travail du vers qu'en pensant le jardin sur le modèle de la poésie l'humaniste rencontre cette séparation nécessaire entre le verger et le jardin d'agrément qui fut à la racine du l'horticulture de l'âge classique et sans quoi Vaux-le-Vicomte n'aurait jamais existé.

Un demi-siècle avant Pontano, Corniolo della Cornia exprimait une idée proche de celle de l'humaniste : le jardin se distinguait du verger et de la campagne parce que dans le jardin « si ricerca diletto e non frutto »¹⁰⁸⁷. Il ne s'agissait pas de condamner le verger mais plutôt de mettre l'accent sur la vocation et sur la fin première de ces lieux extérieurs à la demeure qui commençaient à être pensés comme ceux de l'intérieur, sur le modèle de l'architecture. Dans le livre 1 du *De hortis Hesperidum*, il existe une semblable distinction, voire une gradation, lisible dans l'ordre même des préceptes, entre le simple verger du *pater familias*, celui d'Antonio Venuto, et le jardin d'agrément, le jardin de l'homme splendide. Que l'on compare

¹⁰⁸³ « elle présentera à la vue l'agrément des jardins, le charme des pièces d'eau poissonneuse et des réserves de chasse. »

¹⁰⁸⁴ A. CORTONESI, « Produzioni e paesaggi », *op.cit.*, p. 20, n. 34.

¹⁰⁸⁵ S. BORSI, *Leon Battista Alberti e Napoli*, Firenze, Polistampa : Fondazione Spadolini Nuova Antologia, 2006, voir le chapitre : « Pontano e Alberti ».

¹⁰⁸⁶ G. G. PONTANO, *I dialoghi*, *op.cit.*, p. 146.

¹⁰⁸⁷ *Divina villa*, 8,1, cité par M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini. op.cit.*, p. 6.

ainsi les différentes adresses au disciple où Pontano fait mention de l'intérêt qu'il pourrait trouver au jardin :

*Sin curae tibi sit grandis educere foetus
Et patulas implere manus, [...] [Hesp. 1, 374-375]*

« Mais si le cœur te dit de produire des fruits énormes
Et de t'emplir largement les mains, [...] »

*Quod si nec studium frugis, nec cura mouebit
Hortensis lucri, nemoris sed sola uoluptas
Quaeritur, et uariis umbracula nota figuris, [Hesp. 1, 495-497]*

« Si ne t'animent point l'appât du bénéfice ni le fait de tirer profit de ton verger, si tu cherches plutôt l'agrément d'un bosquet et l'ombre réputée aux figures changeantes »

L'humaniste a ordonné ses préceptes, dans le livre I, en vue d'une parfaite réalisation de cet idéal horticole qu'il n'évoque que brièvement dans son traité *De splendore* sur l'art de dépenser réduit au luxe des particuliers. C'est la dernière partie du livre 1 du *De hortis Hesperidum* qui traite des jardins d'agrément. L'humaniste introduit le passage par une ecphrase du costume de chasse d'Adonis :

*Nunc, quae sit formae ratio, et quae cura, docendum.
Vndique quo decor ipse sibi, et noua gratia constet,
Nec frustra ueteres Veneris referentur amores.
Non alias cultu maiore incessit Adonis
Venatum, non Niliacas spectatior unquam 390
In siluas, non ante uenus maiore paratu
Ornarat, quam luce quidem qua fossus ab apro
Concidit, et nigras tabo madefecit arenas.
Cingebat crinem myrrhae de palmite ramus,
Ad frontem roseus diffulgebat hyacinthus, 395
Succincta et nitidum uelabat purpura pectus,
Collaque fulgentes uariabant candida baccae
Sparsim purpureis et coeruleis immistis,
Cingulaque auratis radiabant aspera bullis,
Elatis humeris pendebat aheneus ensis, 400
Ad capulum uiridis fulgebat in orbe smaragdus,
Interstincta auro uagina, argentea cuspis,
Crura cleoneae uestibant leuia pelles,
Distinctique auro Tritones, et aurea cymba
Qua quondam Paphias Venus ipsa enauit ad arces, 405
Horrebant manibus duro uenabula cornu,
Et paribus nodis, paribusque nitentia gemmis.
Talibus ornatum in siluas dea mittit opacas,
Osculaque in roseis linquit signata labellis.
Arboreos igitur cultus dea poscit, et ipsis 410
Ornatu atque auro longe splendescere in hortis. [Hesp. 1, 386-411]*

« À présent, il me faut enseigner la méthode et les soins pour rendre à l'arbre sa beauté. Afin qu'à tous égards, sa juste prestance et sa grâce nouvelle s'accordent à sa nature. Et que ne soient pas rappelées en vain les amours passées de Vénus. En aucune autre circonstance Adonis ne s'en alla chasser plus richement paré et jamais il ne fut, dans les forêts du Nil, l'objet d'un émerveillement plus

vif, jamais encore Vénus ne lui avait fourni de plus riches atours que cette vraie lumière dans laquelle il tomba au coup du sanglier et mouilla de son sang les sablons assombris. Une branche de myrrhe attachait ses cheveux, une rose hyacinthe étincelait à son front, le pli d'un manteau pourpre voilait son torse blanc. L'éclat des perles nuançait la blancheur de son cou de bleus et de pourpres mêlés, sa ceinture irradiait, hérissée de clous d'or. L'épée d'airain pendait à ses hautes épaules, au pommeau, une verte émeraude brillait dans son chaton, le fourreau était niellé d'or, sa pointe était d'argent. Il portait sur ses jambes lestes un velours de Cléones des Tritons d'or ouvrés et la barque dorée sur laquelle, jadis, Vénus avait rejoint la cité de Paphos. Dans ses mains se dressaient des épieux faits de corne dure brillant d'un couple d'attaches et d'un couple de gemmes. Paré de tels atours, Vénus le laisse aller dans les forêts obscures et pose sur ses lèvres roses l'empreinte d'un baiser. Voilà pourquoi Vénus réclame que la parure des arbres dans les vergers eux-mêmes scintille au loin d'un atour d'or. »

Dans la littérature classique, le thème de la chasse est lié à celui de la nature sauvage et il est topique d'y voir peints des *puellae incultae* ou des *pueri inculti*, vêtus de peaux, les pieds nus, les cheveux défaits et sans ornements. Or, Adonis est ici décrit dans un costume d'une extrême richesse et qui devait certainement représenter aux yeux des contemporains de Pontano un raffinement des plus urbains si l'on en croit la mention pour le moins allusive de *cleoneae* [...] *pelles*. C'est à Cléones que se tenaient dans l'Antiquité les jeux Néméens, en mémoire du combat d'Hercule contre le lion de Némée. Pontano joue de la paronomase entre *cleoneae* et *leonis* pour désigner, sous un masque mythologique, un velours jaune alors très prisé, dit « de pelo de lion » (« en pelage de lion ») et qui, d'après Marin Sanudo, revêtait entièrement les murs de certaines chambres de Castelcapuano au moment où Charles VIII en prit possession¹⁰⁸⁸. Cette représentation métaphorique de la *natura culta* se double d'une exigence métrique manifeste de la part du poète qui s'efforce d'enchaîner les vers de cinq mots, voire les *uersi aurei* où substantifs et épithètes sont disposés en chiasme autour du verbe central – la disposition de l'hexamètre réputée la plus harmonieuse. Présenté comme l'*aition* du charme des jardins d'agrumes, à condition que le jardinier y consacre ses efforts, ce passage associe la poétique du sublime de Giovanni Pontano, telle qu'il l'expose dans son dialogue *Actius*, à l'idéal renaissant d'une nature cultivée jusque dans ses territoires les plus inaccessibles ou les plus arides, comme l'exprime Guicciardini en parlant du siècle qui précéda l'invasion des Français :

« Perché [Italia], ridotta tutta in somma pace e tranquillità, coltivata non meno ne' luoghi più montuosi e più sterili che nelle pianure e regioni sue più fertili, né sottoposta a altro imperio che de' suoi medesimi, non solo era abbondantissima d'abitatori, di mercatanzie e di ricchezze, ma illustrata sommamente dalla magnificenza di molti principi, dallo splendore di molte nobilissime e bellissime città [...]. »¹⁰⁸⁹

« Parce que [l'Italie], plongée toute en entière dans la paix et la tranquillité les plus accomplies, tout aussi cultivée dans les endroits montagneux et stériles que dans les plaines et les régions les plus fertiles, soumise à nul autre commandement qu'au sien propre, n'était pas seulement très abondante en habitants, en marchandises et en richesses mais encore illustrée de la plus belle manière par la

¹⁰⁸⁸ B. DE DIVITIIS, « Castelcapuano nel secondo Quattrocento: da castello medievale a palazzo "al'antica" », dans F. Mangone (éd.), *Castelcapuano: da reggia a tribunale. Architettura e arte nei luoghi della giustizia*, Naples, Massa, 2011, p. 38

¹⁰⁸⁹ Francesco GUICCIARDINI, *Storia d'Italia*, Constantino Panigada (éd.), vol. 1, Bari, Laterza, 1929, p. 2.

magnificence de nombreux princes, par la splendeur de nombreuses cités très nobles et très belles [...]. »

Mais le portrait de chasse d'Adonis dans le *De hortis Hesperidum* présage aussi le maniérisme dans cette recherche d'un dépassement de la nature, l'*ars adhibita naturae*, que nous avons mentionnée au sujet de la greffe et que Pontano exprime dans le *De hortis Hesperidum* à plusieurs reprises en représentant Pomone ou les nymphes stupéfaites par les réalisations de l'ingéniosité humaine¹⁰⁹⁰. Dans une communication qui n'a pas encore paru en ce début d'été 2020, Antonietta Iacono met en lien la parure de chasse d'Adonis dans le *De hortis Hesperidum* avec des œuvres de peintres maniéristes comme Annibale Caracci et Giulio Romano¹⁰⁹¹.

À la suite de ce passage, Pontano décrit des techniques de tailles et de soin des arbres des plus exigeantes :

*Quocirca cum primum aetas feret, ipse benigna
Siste manu plantam rectoque in stipite firma;
Siquid et incultum, ferro preme; ferrea cera
Vulnera perlinito, frigus ne permeet artus; 415
In conum crescat facito, ramosque fluentes
Sedulus attondeto et legem frondibus indito.
[...]
At postquam sese summas subduxit in auras
Et felix trunco et ramis frondentibus arbor, 425
Liberior tibi sit durata et frigore et aestu. [Hesp. 1,412-426]*

« Ainsi donc, aussitôt que l'âge le permet, redresse le plant neuf d'une main bienveillante et assure la rectitude de son tronc. Si tu t'aperçois d'un défaut, émonde-le au fer et enduis de cire la plaie afin que la froidure ne pénètre ses moelles. Tu lui confèreras l'aspect d'un pain de sucre, tonds avec diligence les branches qui dépassent et impose ta loi à cette frondaison [...]. Mais après que la plante s'est levée haut dans l'air, arbre au tronc vigoureux, aux ramées luxuriantes, considère qu'il est prêt à endurer le froid ainsi que la chaleur. »

Il convient, dès son plus jeune âge, de donner à l'arbre un port droit, de faire prendre une forme régulière à son houppier et de ne laisser rien en déborder. Il s'agit au fond des préceptes encore appliqués de nos jours dans la culture de tradition renaissante des espèces d'agrumes à vocation ornementale, qui a pour but de créer des spécimens au développement harmonieux et au houppier bien développé.

¹⁰⁹⁰ Hesp. 2,137-140, *Occultas natura hominum miretur ut artes / Spectatum ueniant non nota ut poma Napaeae, / Vt Pomona suo laetata assurgat honori / Exsultansque nouis plaadat Zephyritis alumnis.*

¹⁰⁹¹ La communication s'intitule « Nuove frontiere di poetica umanistica: il mito tra struttura diegetica e precettistica botanica in Pontano e l'esempio di Hesp. I 386-452 ». Elle a fait l'objet d'une captation vidéo : <https://webtv.univ-rouen.fr/videos/07-05-16-084119-consulendae-sunt-aures-rhetorique-et-langue-latine-dart-a-la-rennaissance-pontano-sannazaro-et-lacademie-napolitaine-partie-1/> [page consultée le 17 novembre 2018] Sur le colloque *consulendae sunt aures*, voir G. TILLY et G. LECOINDRE, « Colloque international de l'université de Rouen : Consulendae sunt aures. Rhétorique et langue latine d'art à la Renaissance : Pontano, Sannazaro et l'académie napolitaine », *Rassegna Storica Salernitana*, vol. 66, 2017, p. 197-203.

Pontano évoque également la disposition des agrumes dans un parc en commençant à filer avec insistance une métaphore militaire que nous avons déjà rencontrée lorsqu'il était question des semis et que l'humaniste avait empruntée au deuxième livre des *Géorgiques*¹⁰⁹².

*Si te delectat species quadrata phalangis,
In quadram dispone. Acies si forte latina,
Porrige et in longum. Sin et per florida rura
Sparsa manus, decor ipse aurique et gloria frondis
Est eadem, nitet in mediis stirps aurea lucis,
Qualis mane nouo cum se fulgentibus astris
Extulit oceani formosus Lucifer unda,
Quocunque inspectat, quoquo sua uerterit ora,
Nil illo radiat fulgentius, omnia cedunt
Astra simul, toto exsultat Venus aurea coelo. [Hesp. 1,465-474]*

« Si tu aimes l'aspect d'un carré de phalange, place-les en carré. À moins que ce ne soit la ligne de combat d'un bataillon latin, dans ce cas, arrange les arbres en longueur. Mais si tu apprécies les troupes dispersées dans la campagne en fleur, la beauté de ses ors ni la gloire du feuillage n'en sera modifiée, l'arbre d'or resplendit au milieu d'un bosquet. C'est ainsi qu'au petit matin, dès lors que, parmi les scintillantes étoiles, le gracieux Lucifer a émergé des flots, où que les yeux se portent, où qu'on tourne la face, nul n'est plus scintillant et toutes les étoiles en même temps lui cèdent. Dans le ciel tout entier, la radieuse Vénus se donne libre cours. »

Pontano recommande ainsi plusieurs dispositions, soit un bosquet serré à la forme régulière, soit une ligne prolongée. Mais la beauté de l'oranger garantit qu'il se distinguera même s'il doit être perdu parmi d'autres arbres. Pontano se souvient peut-être ici d'un verset du *Cantique des Cantiques* : *Sicut malus inter ligna silvarum, /sic dilectus meus inter filios*.¹⁰⁹³ [Ct. 2, 2-3]. Alberti conseille quant à lui de planter les arbres à l'antique, en quinconces :

*Arborum ordines ad lineam et interuallis comparibus et angulis correspondentibus ponentur, uti aiunt ad quincuncem. [De re aed. 9,4]*¹⁰⁹⁴

« On dispose les rangées d'arbres en ligne, à intervalles réguliers et selon des angles correspondants, comme on dit : en quinconce. »

Il s'agit probablement de ce que Pontano entend par *acies* [...] *latina*. Remarquons tout de suite que cette disposition particulière des fantassins en ordre de bataille, *in acie*, est également utilisée par Pontano comme une métaphore des lettres sur la page manuscrite lorsque, dans l'*Actius*, l'humaniste invente un lexique d'emprunt, inspiré des réalités militaires, pour mieux décrire les phénomènes d'euphonie et de versification dans l'hexamètre¹⁰⁹⁵. Il semble que la disposition en carrés ordonnés fût privilégiée pour les orangers à Poggioreale, si l'on en croit la description d'Agostino Landolfo :

¹⁰⁹² Voir *supra*, p. 279.

¹⁰⁹³ « Comme un pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé entre les fils. »

¹⁰⁹⁴ M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini. op.cit.*, p. 21.

¹⁰⁹⁵ M. DERAMAIX, « Tamquam in acie. Lexique de la bataille et critique euphonique de la rencontre vocalique chez Virgile dans l'*Actius* de Pontano », dans G. Abbamonte (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale*, Roma, Viella, 2011, p. 169-187.

« Erano in esso quattro bellissimi quadri, dui d'alberi d'arangi a misura posti [...] »

« Il y avait là quatre très beaux carrés, dont deux d'orangers disposés à égale distance »

« Quattro altri quadri [...] tutti pieni con bello ordine degli alberi bellissimi d'arangi [...]. »¹⁰⁹⁶

« Quatre autres carrés [...] tous pleins de belles rangées de ces très beaux arbres que sont les orangers [...]. »

Dans le *De hortis Hesperidum*, la dernière série de préceptes du livre 1 est conçue par Pontano comme le sommet de l'art des jardins dans cette conception nouvelle au *Quattrocento* où l'horticulture est pensée sur le modèle de l'architecture, où les arbres deviennent eux-mêmes des tours et des murailles. Il s'agit en effet du passage où Pontano décrit la technique des topiaires.

*Ante locum capias quem fons aut flumina propter
Lapsa fluant, unde et riuus ducatur aquarum,
Aut puteus propius scateat, ne forte per aestum
Languescat moriens, mox et rigor asper adurat, [Hesp., 1,498-501]*

« Trouve d'abord un lieu auprès duquel s'écoule une source ou un ru d'où tu puisses tirer des rigoles pour irriguer. Ou bien qu'un puits jaillisse non loin, de peur que, peut-être, durant les chaleurs, l'arbre languisse à l'agonie, que bientôt l'âpre gel ne le brûle à son tour. »

Au moment de planter le jardin de topiaires, Pontano rappelle à son lecteur par le choix de ses mots le passage des *Géorgiques* où Virgile enseigne la manière de planter un vignoble :

*Ante locum capies oculis, alteque iubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones
Rursus humum et pedibus summas aequabis harenas. [Virg. Georg. 2,230-232]*

« D'abord tu choisiras des yeux un emplacement ; tu feras creuser une fosse bien avant, en plein fonds ; tu y remettras ensuite toute la terre, dont tu égaliseras avec les pieds la surface sableuse. »¹⁰⁹⁷

L'humaniste a probablement voulu indiquer la différence entre les deux passages centraux de chacune des deux géorgiques, la sienne et celle de Virgile. En effet, dans les vers qui suivent, Pontano file une métaphore militaire semblable à celle que Virgile a employée pour décrire le vignoble. Au reste, les préceptes sur le choix du terrain se rapprochent des recommandations de Pietro de' Crescenzi [*rur. com.* 8,8] ou de Corniolo della Cornia [*Div. vil.*, 7,13]¹⁰⁹⁸. Bientôt, l'humaniste expose les préceptes de la taille d'art :

*Parietibus mox obde, futuras ante procellas
Auertens. Post hinc quadras age. Dirige fossas
Et dispone locos, et uallis agmina cinge. 505
Infode dehinc teneram prolem, et sere tramite certo.
Et uinclis obstringe, obeunda ut munera discant*

¹⁰⁹⁶ A. LANDULFO, *Le cose volgari...*, Rome, Biblioteca dei Lincei e Corsiniana, 132 D 28, f. B 3v et C 3r., cité par P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate. Poggioreale e la villa del Rinascimento nella Napoli aragonese*, Florence, Olschki, 2014, p. 199 et 201.

¹⁰⁹⁷ Trad. E. de Saint-Denis.

¹⁰⁹⁸ M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini. Scritti teorici e pratici dal XIV al XIX secolo*, Milan, Edizioni Il Polifilo, 1999, p. 57

*A pueris, sed quisque suo spacioque locoque,
 Inde ubi et assiduo cultuque operaque magistri
 Porrigit et ramos, et frondis explicat arbos,* 510
*Ad munus lege quanque suum, et dispone figuras,
 Gratum opus, informemque gregem ad speciosa uocato.
 Haec altam in turrim, aut in propugnacula surgat,
 Haec arcum intendatque, et spicula trumat. At illa* 515
*Muniat et uallo fossas, et moenia cingat,
 Illa tuba armatos ciat, et uocet agmen ad arma.
 Altera tormento lapides iaculetur ahenos,
 Discusset castella, et ruptis agmina muris
 Immittat, factaque acies (immane) ruina
 Irrumpat, portis et congregiatur apertis,* 520
Diruat et captam irrumpens exercitus urbem. [Hesp. 1,503-521]

« Pose après des écrans pour contrer par avance les bourrasques futures. Puis place les carrés, aligne les fossés, mets en ordre les lieux, entoure les rangées au moyen d'un palis. Plante bientôt en terre les sujets délicats dans un sillon marqué, maintiens-les de garrots afin de leur apprendre dès l'enfance la tâche qu'ils devront assurer, et chacune à sa place, sur sa propre carrière. Puis quand, sous l'influence des travaux et des œuvres assidus de son maître, l'arbre étend ses ramées et déploie son feuillage, choisis chacun en vue d'une tâche précise, pose les gabarits, ouvrage délectable, destine à l'élégance cette troupe grossière. Que cet arbre se dresse en une tour altière ou bien en un rempart. Qu'un autre bande un arc et décoche des flèches. Que celui-là adosse sa douve à une enceinte et en ceigne les murs. Que cet autre-là sonne les troupes et appelle leur rangée sous les armes. Qu'un cinquième lance ses projectiles d'une bombarde en bronze, détruise des redoutes et, à l'assaut des brèches, lance les bataillons. Après l'éboulement (prodige !) qu'une colonne charge et mène le combat sous les portes ouvertes et que l'infanterie déferlant dans la ville la pille une fois prise. »

Cette technique de topiaire ressemble tout autant à celles qui sont exposées par Pietro de' Crescenzi [*rur. com.* 8,7] et par Corniolo della Cornia [*Div. vil.*, 7,9], si ce n'est qu'elle s'applique cette fois à des agrumes. Pour l'un et l'autre agronome, il s'agissait de former des haies vives entourées de fossés autour de la propriété, que Della Cornia appelle « *munitioni mirabili* » et dont il décrit ainsi l'effet : « *Stupefassi la mente et maravigliasi de la natura et insieme li rende gratia* » (*Div. Vil.* 7,9)¹⁰⁹⁹ La stupéfaction induite par les œuvres des jardiniers est souvent décrite par les auteurs au *Quattrocento*. Or, il s'agit souvent d'un effet qui n'affecte pas seulement la vue mais gagne l'esprit et s'attache à la mémoire. Ainsi, Michelangelo Tanaglia, disait que la demeure d'Alphonse duc de Calabre procurait une grande admiration non seulement à ceux qui l'observait « *ma a ciascuno che seco l'examina e nell'anima lo rivogle.* »¹¹⁰⁰ Qui fait retour sur l'impression ressentie au spectacle de cette villa, de ces jardins, est frappé d'admiration. L'effet des jardins de Valence, décrit par Lorenzo Valla dans la *Vita Ferdinandi*, n'était guère différent :

[...] *siquidem liquet nusquam in omni Hispania urbis situm esse clementiorem. Quod indicant cum alia multa tum vero orti non tantum cytris consiti, sed etiam cytreis parietibus vivente materia conclusi: ut dubites orti ne sint an aedes. Nam cum nihil aliud insit quam arbores frugiferae atque*

¹⁰⁹⁹ « Elle frappe l'esprit et fait s'émerveiller de la nature en même temps que de lui rendre grâce [...]. »

¹¹⁰⁰ « mais aussi à chacun qui l'examine en lui-même et la revoit en son âme. » Université de Valence, Biblioteca Històrica, BH Ms. 0776, f. 3r. Publié dans M. TANAGLIA, *De Agricultura, testo inedito del secolo XV*, A. Roncaglia (éd.), Bologne, Palmaverde, 1953.

*felices, manu positae, institutae, digestae, quid nisi orti dicendi sunt? Rursus cum audis extrinsecus esse parietes, intus autem aulam, conclavia, curiam, item sacella, altaria, sedilia canonicorum, thronum episcopi et cetera huiusmodi, non aliud quam aedes esse succurrit. Sunt enim parietes ex truncis cythrorum confecti et tamen frondibus vestiti, ut perspicui introrsum nequeat, ne dum intrari. Ita cum rami adulescent, intorquentur atque inflectuntur, ita insiti atque inserti, consitique atque conserti coalescunt, ut omnes rimae expleantur, ut nihil vacui relinquatur, ut pariter firmitatis ex truncis et decoris ex frondibus ratio constet.*¹¹⁰¹

« [...] il est clair que jamais, dans toute l'Espagne, il n'y eut pour une ville de site au climat plus clément. Parmi tant de preuves de ces dispositions, retenons ces jardins qui ne sont pas seulement plantés de cédratiers mais aussi entourés de murs vivants faits de cédratiers, si bien qu'on ne sait plus s'ils sont des jardins ou des demeures. Car, comme il n'y a rien ici que des arbres fruitiers et féconds, disposés, plantés et répartis par l'homme, comment doit-on les appeler si ce n'est « jardins » ? En revanche, une fois à l'extérieur, quand on entend dire que ce sont des haies, de nouveau pourtant c'est une cour, des chambres, une curie, et même des temples, des autels, des sièges de prélats, un trône d'évêque et d'autres choses du même genre – rien que du palais – qui se présentent à l'esprit. Il s'agit en effet de murs faits de troncs de cédratiers qui, cependant, sont vêtus de leur feuillage, en sorte qu'il n'est pas possible de voir au travers ni même d'y pénétrer. Ainsi, quand les branches sont encore vertes, on les tord et on les fléchit, ainsi greffées et insérées, plantées et attachées, elles s'unissent de telle sorte qu'elles comblent toutes les fissures, elles ne laissent aucun vide et la raison rassemble en un tout la solidité qu'évoque le tronc et la beauté que suggère le feuillage. »

Plutôt que de recourir directement à une hypotypose, Valla produit une argumentation. Le lecteur est mis à la place d'un promeneur à qui l'on a donné un élément de définition qui devrait le conduire à penser que le lieu qu'il vient de traverser est un jardin. Mais lorsqu'il se remémore sa promenade, les seuls objets que ce promeneur parvient à nommer appartiennent non pas au champ d'extension lexical du jardin mais à celui du palais. Valla contourne donc la description et nous en montre le revers, c'est-à-dire l'expansion métonymique du thème du palais. Cette finesse littéraire est au service de la description de l'illusion paradoxale et du trompe-l'œil que produisent les jardins de Valence.

Dans la description de sa villa de Quarrachi, Giovanni Rucellai avait également recours à un effet de liste, moins encadré cependant que celui de Valla, pour susciter la stupéfaction du lecteur par l'accumulation d'images incohérentes :

« Vedesi da via le infrascripte cose : gram numero di belli bossi di variate maniere, cioè tondi, a palchi [...] navi, ghalee, tempi, pile, e piloni, vasi, urciuoli, coro doppio, cioè mostra da ogni parte, gioganti, huomini, donne, marzochi con bandiere del comune, bertuocchie, dragoni, centauri, chamelli, diamanti, spiritelli coll'archo, choppe, chavagli, asini, buoi, chani, cieri e uciegli, orso e porcho salvaticho e dalfini, giostranti, balestrieri, arpia, filosafi, papa, chardinali, Cicciero, e più altre simile chose. »¹¹⁰²

« On y voit par les allées les choses suivantes : un grand nombre d'élégants buis tournés de diverses façons soit taillés, en espalier [...], des navires, des galères, des temples, des piliers et des colonnes, des vases, des pichets, un cœur double, c'est-à-dire montré sous toutes ses facettes, des géants, des hommes, des dames, des Marzocchi aux armes de la commune, des singes, des dragons, des centaures, des chameaux, des diamants, de petits anges avec leurs arcs, des coupes, des chevaux, des ânes, des bœufs, des chiens, des cerfs et des oiseaux, un ours et un porc sauvage et des dauphins, des joueurs,

¹¹⁰¹L. VALLA, *Historiarum Ferdinandi Regis...* op. cit., f. 63. ; pour la traduction espagnole, L. VALLA, *Historia de Fernando de Aragón*, op.cit., p. 196.

¹¹⁰²M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini...* op.cit., p. 61.

des arbalétriers, une harpie, des philosophes, un pape, des cardinaux, Cicéron et bien d'autres choses encore. »

Un semblable effet d'illusion, de trompe-l'œil, est à l'œuvre dans le passage que nous venons de citer du *De hortis Hesperidum*, où il est question des topiaires. Tout au long du premier livre du poème, Pontano file deux métaphores dont l'une souligne l'analogie entre la jeune plante et l'enfant et l'autre la ressemblance entre les alignements d'orangers et les rangs d'une armée en ligne de bataille. Le poète emploie un grand nombre de figures d'analogie : il joue sur les ambivalences entre le sens propre et le sens technique des mots *proles* (« l'enfant » et « le surgeon » : v. 275, 376, 506) ou *mater* (« la mère » ou « la plante-mère » : v. 264, 277, 369), il emploie parfois le mot *puer* pour désigner la plante (v. 418, 508), il conseille au jardinier d'être indulgent envers la jeunesse de la plante (v. 238) et dresse à deux reprises des comparaisons didactiques où la jeune plante est le comparé et l'enfant le comparant (v. 246-248, 378-379). Pour filer la métaphore militaire, il dresse une première figure *in absentia* aux vers 289 à 291, puis il utilise plusieurs métaphores lexicales (*phalangis*, v. 465, *acies latina*, v. 466, *manus*, v. 468, *clipeis*, v. 493, *cohorte*, v. 494). Ces figures d'analogie lui sont fournies par la deuxième géorgique de Virgile¹¹⁰³. Mais Pontano les égraine jusqu'à la dernière partie du *De hortis Hesperidum* : la description du jardin de topiaires. Lorsque Pontano évoque la technique pour les former, le vocabulaire utilisé pour décrire les plantes n'est plus un vocabulaire botanique mais pédagogique. Quand on en vient à la description du jardin de topiaires lui-même, le comparant militaire semble avoir pris le pas sur le comparé et les plantes n'être plus des plantes mais de véritables machines de guerre. Ce vertige entre comparant et comparé, cette inversion du signifiant et du signifié, illustre bien la valeur métopoétique que revêt la culture de l'oranger dans le premier livre du *De hortis Hesperidum* : il s'agit d'une illustration de l'*illustratio*, d'une mise en scène de l'*enargeia*.

Il y a là aussi une remarquable préfiguration de certains procédés propres au jardin maniériste au XVI^e siècle, qui joue sur l'illusion des sens et organise aussi, le long de bosquets, de labyrinthes et de pièces d'eau, des parcours symboliques comparables à cet égrènement de métaphores filées dont Pontano a agrémenté son poème. Certains de ces parcours ont d'ailleurs une visée morale, comme le « Parco Nuovo » de Turin, aménagé par Charles-Emmanuel 1^{er} de Savoie dans le but d'illustrer les principes de l'éthique aristotélicienne, pour l'éducation des jeunes princes. D'autres parcours symboliques, comme celui de la grotte de Buontalenti à

¹¹⁰³ Pour l'art militaire, voir Virg. *Georg.* 2,279-287. Pour l'ambivalence entre mère et plante-mère, pour la comparaison entre la plante et l'enfant, que nous avons déjà rencontrée, voir 2,19 ; 56 ; 269.

Boboli, font passer le visiteur graduellement du *locus horridus* au *locus amoenus*, où trône la déesse Vénus¹¹⁰⁴.

¹¹⁰⁴ H. BRUNON, *Pratolino : art des jardins et imaginaire de la nature dans l'Italie de la seconde moitié du XVIe siècle.*, Thèse de doctorat, Paris, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2001, p. 487 sq. Ce procédé de Pontano nous semble en outre participer d'une esthétique proche de celle de l'automate, celle d'un « art dissimulé qui donne l'illusion de la vie », selon les mots d'Hervé Brunon qui résume ainsi le mythe de Pygmalion, voir H. BRUNON, « "Ars naturans", ou l'immanence du principe : l'automate et la poétique de l'illusion au XVIe siècle », Munich-Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2001, p. 275-304 [en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00138529/document> ; consulté le 9 février 2017].

Au cours du *Quattrocento*, l'*accademia pontaniana* compte parmi ses rangs des humanistes venus de toute l'Italie. Elle accueillit également des Grecs byzantins (Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, le cardinal Bessarion ou encore Marulle), des poètes catalans, comme Beneth Gareth dit « il Cariteo ». Mais elle fut aussi le creuset où se retrouvèrent certains représentants de la noblesse du royaume de Naples, comme Belisario Acquaviva duc de Nardó, Troiano Cavaniglia conte de Montella ou Ferdinando D'Avalos marquis de Pescara. D'autres membres étaient issus de la noblesse citadine des *Sedili*, divisions administratives de la ville de Naples¹¹⁰⁵. C'était le cas de Sannazar, noble du *Sedile* de Portanova, ou de Tristano Caracciolo¹¹⁰⁶. L'œuvre de Pontano reflète les discussions que ces hommes avaient entre eux et elle fut parfois à son tour le sujet de ces discussions¹¹⁰⁷. Les humanistes de l'académie tiraient leurs revenus des charges qu'ils exerçaient auprès des souverains aragonais¹¹⁰⁸. Plus qu'ailleurs en Italie, on avait parmi eux vanté la paix par les armes et le climat propice à l'épanouissement des Belles Lettres auquel on avait assisté à Naples dans le sillage de la conquête aragonaise¹¹⁰⁹. Alphonse le Magnanime sut attirer auprès de lui, par des appointements magnifiques, les plus grands humanistes de l'époque. Sous Ferrante, cette tradition ne s'essouffla point. Quant à la noblesse – et en particulier la noblesse citadine, cette petite noblesse foncière, regardée avec

¹¹⁰⁵ Sur la noblesse des *Sedili*, ou *Seggi*, voir le travail récent de Monica Santangelo : M. SANTANGELO, *La nobiltà di Seggio napoletana e il riuso politico dell'Antico tra Quattro e Cinquecento. Il Libro terzo de regimento de l'Opera de li homini illustri sopra de le medaglie di Pietro Jacopo de Jennaro*, Naples, Università degli Studi di Napoli Federico II, 2019.

¹¹⁰⁶ Pour les listes de membres de l'académie et leurs profils biographiques, voir C. MINIERI RICCIO, *Cenno storico della Accademia Pontaniana*, Naples, R. Rinaldi et G. Sellitto, 1876 ; C. MINIERI RICCIO, *Biografie degli accademici alfonsini, detti poi pontaniani, dal 1442 al 1543, per Camillo Minieri Riccio*, Naples, 1881. Pour un travail récent et une bibliographie complète sur l'*accademia pontaniana*, voir S. FURSTENBERG-LEVI, *The Accademia Pontaniana: A Model of a Humanist Network*, Leiden, BRILL, 2016.

¹¹⁰⁷ En attestent le passage de l'*Aegidius* que nous avons cité de nombreuses fois mais aussi les *marginalia* de Girolamo Borgia dans le Vat.lat. 5175, au f. 1r, de sa propre main : *Calendis february 1501 Pontanus legere cepit sua urania in sua achademia : cui lectioni fere semper quindecim generosi et eruditissimi uiri affuere ; nec uero ipse ego hieronymus ullum undique preterii diem quin adessem et quae potui in margine anotanda curauerim quae quidem sunt ab eiusdem auctoris oraculo exprompta*. Sur l'oralité dans l'Académie et ses preuves, comme les *Dies Geniales* d'Alessandro d'Alessandro ou l'*Élégie* 2,2 de Sannazar, voir S. FURSTENBERG-LEVI, *The Accademia Pontaniana: A Model of a Humanist Network*, Leiden, BRILL, 2016, p. 77-81.

¹¹⁰⁸ J. H. BENTLEY, *Politics and culture in Renaissance Naples*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 2014, p. 47-82.

¹¹⁰⁹ Voir par exemple : A. L. BRANDOLINI, *Republics and Kingdoms Compared*, J. Hankins (éd.), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2009 ; un ms. conservé à la BnF. contient une *oratio* de Lippo Brandolini à la gloire des souverains aragonais où le thème de la paix par les armes est amplement développé. Le même thème est récurrent dans la geste d'Alphonse le Magnanime telle que la décrit Bartolomeo Facio, voir *supra*, p. 321. Le programme iconographique de l'arc de triomphe du Castelnuovo se fonde en grande partie sur ce motif idéologique, voir J. BARRETO, *La Majesté en images. Portraits du pouvoir dans la Naples des Aragon*, Rome, Ecole française de Rome, 2013, p. 85-89.

dédain par les barons féodaux des provinces napolitaines – elle profita de ces nouveaux maîtres pour acquérir des charges et gagner en importance et en légitimité.

L'académie était née en 1442 dans le giron aragonais et avait d'abord été nommée académie alphonsine. Elle se réunissait alors autour du fondateur de la dynastie. Dans la suite, après la mort d'Alphonse, elle prit plus d'indépendance. Mais, même quand Pontano en fut le coryphée, elle crût dans l'ombre du pouvoir et demeura attachée à la glorification de la Naples aragonaise dont ses membres tiraient leur subsistance et leur emploi. Mais, au tournant du seizième siècle, les souverains aragonais se montrèrent incapables de contenir les invasions successives de Charles VIII et de Louis XII et ne purent se maintenir à Naples que jusqu'en 1501. C'est sous la plume de Scipione Ammirato, dans son histoire inédite des antiquités de Naples, que se fait le mieux sentir les préoccupations qui envahissent l'esprit de Frédéric II et de sa cour pendant l'année 1499, alors qu'ils constatent avec quelle facilité le roi de France s'est emparé du duché de Milan et qu'il ne cache pas l'ampleur de ses ambitions italiennes en se proclamant roi de Naples¹¹¹⁰. Jacopo d'Atri, comte de Pianella, était au début de cette année 1499 à Naples en ambassade pour le compte de François II Gonzague et c'est alors qu'il rendit visite à Giovanni Pontano et qu'il lui proposa certainement de dédier une œuvre au marquis de Mantoue¹¹¹¹.

Le *De hortis Hesperidum* est le fruit de cette époque et il révèle quels changements le dénouement inattendu d'un siècle qui espérait la renaissance de la puissance italique a pu faire naître dans la pensée de ceux qui l'avaient le plus ardemment souhaitée et favorisée de leurs études comme de leurs travaux politiques. Il prolonge la vie des sodalités humanistes au-delà de l'effondrement annoncé de cette dynastie à l'abri de laquelle elles avaient prospéré.

¹¹¹⁰ Nous citons plus haut plusieurs passages des *Antiquità del Regno di Napoli*, inédites et conservées à Florence, Biblioteca Nazionale Centrale (Magl. XXV 666 bis). Voir *supra*, p. 83, note 248.

¹¹¹¹ L'ambassade de Jacopo d'Atri, dont nous gardent mémoire plusieurs « buste » de l'Archivio Gonzaga (ASMn, A.G., b. 808, 2908 et 2909) avait pour but d'acheter des juments et des poulains au prince de Salerne, Antonello Sanseverino (voir b. 808, f. 3r.-v. ; 12r. ; 14r. 16r.-v. ; 20r. ; 23r ; b. 2908, f. 27r-29v. ; 32r.-v.), mais aussi de demander l'appui du roi Frédéric II pour obtenir une charge de cardinal pour son frère Sigismond de Gonzague (1469-1525), ce que Frédéric II semble refuser en prétextant que le pape veut disposer pour lui-même de tous les bénéfices (voir b. 808, f. 7v.). Jacopo d'Atri évoque en outre la naissance d'un des fils du roi, Alfonso, le 17 avril 1499 (b. 808, f. 16r.). Après avoir rendu visite à Pontano, comme nous l'évoquions dans un précédent chapitre (voir *supra*, p. 81), le comte du Pianella fut visité par Prospero Colonna. Ce n'était pas la première fois que François II Gonzague achetait des chevaux dans le Regno puisque, le 13 novembre 1492, il écrivait à Alphonse duc de Calabre et à Giovanni Pontano pour qu'ils favorisassent par leur action le passage par le royaume d'une trentaine de chevaux (b. 2905, f. 68 r.). On trouve également dans la busta 2909, une lettre d'allégeance au roi de France datée du 2 mars 1499 et signée de François II Gonzague (b. 2909, f. 24r.).

L'existence des sodalités est liée aux jardins. Pour mieux imiter les écoles de pensée antiques, la Renaissance renoue avec l'usage de la conversation en promenade. Le jardin est un lieu adapté à l'*otium litteratum*, un lieu propice aux conversations savantes. Le jardin d'Angelo Colocci sur le Pincio était le cadre des réunions de l'académie romaine tandis que l'académie platonicienne de Florence se réunissait à la villa de Careggi, un toponyme que Marsile Ficin voulait dériver de *Charitum ager* ou « domaine des Muses »¹¹¹². Pietro Bembo situe le *De Aetna* dans le jardin de la propriété de sa famille à Santa Maria di Non, dans la province de Padoue¹¹¹³. Les premiers mots du père de l'auteur, dans ce dialogue, sont pour le charme des jardins qui prédispose à la conversation. L'idée que la verdure et les eaux vives influencent l'esprit se retrouve également dans le *De uita sana* de Marsile Ficin. Vénus elle-même engage les lettrés à parcourir les jardins¹¹¹⁴.

Le chant que Pontano met dans la bouche des Parques à la fin du livre I du *De hortis Hesperidum* décrit certains usages des jardins d'orangers dans la vie civile comme dans la vie curiale :

*Cresce aeternum victura, perenne
Servatura decus foliorum et divitis umbrae
Ornatura domos procerum atque palatia regum,
Materiamque datura sacris post vatibus, arbor.* [Hesp. 1, 550-553]

« Croïs, arbre né pour toujours, destiné à garder toute l'année durant la grâce de tes feuilles, destiné à orner de ton ombre opulente les demeures des grands et les palais des rois, à donner un beau jour aux poètes sacrés la matière d'un chant. »

*Et fructu felix et flore et fronde recenti
Vive, arbor, supera et seclis labentia secla,
Hortorumque honor et nemorum ac geniale domorum
Delicium, tua vel reges umbracula captent,
Ipsaque continuis iuvenum celebrere choreis;
Te convivia, te thalami nuptaeque frequentent,
Semper ament, quicunque tua versantur in umbra,
Assiduum referant frondes ver, aemulus aurum
Foetus et argento niteat flos concolor albo.* [Hesp. 1, 571-579]

« Fécond en fruits, en fleurs et en feuilles nouvelles. Longue vie à toi, l'arbre ! Dépasse par les siècles les siècles qui s'enfuient, gloire des jardins, des bosquets et délice fertile des palais ! Et que même les rois recherchent ton ombrage, que les jeunes t'exaltent en des rondes sans fin. Que t'accueillent en nombre banquets, chambres et noces. Que toujours te chérisses quiconque en ton

¹¹¹² T. COMITO, « Le jardin humaniste », dans M. Mosser et G. Teyssot (éd.), *Histoire des jardins, de la Renaissance à nos jours*, Milan, Electa, 1991, p. 34.

¹¹¹³ P. BEMBO, *De Aetna*, Venise, Giovanni Antonio et Nicolini da Sabio, 1530 ; M. AZZI VISENTINI (éd.), *L'arte dei giardini*, op.cit., p. 11.

¹¹¹⁴ H. BRUNON, *Pratolino*, op.cit., p. 246-247.

ombrage a cherché le repos, que tes feuilles figurent un printemps qui perdurent, que reluise ton fruit, un émule de l'or, ta fleur d'une blancheur semblable à de l'argent ! »

Les spécimens ornementaux de l'oranger bigaradier sont alors la parure des demeures de la noblesse et ils ont la vertu d'inspirer aux poètes leurs chants. L'arbre accompagne la vie des courtisans mais aussi la vie académique, qui se déroule dans les jardins (*hortorum*) et dans les villas (*delicium*). Les usages décrits par Pontano rappellent, par exemple, ceux auxquels le marquis de Vico, Francesco Caracciolo, vouait les jardins du palais, aujourd'hui détruit, qu'il fit construire en 1543 auprès de la Porta Capuana et qui portaient l'inscription suivante :

*Hic Antonius Caracciolus Vici marchio et Cæsaris a latere consiliarius,
has genio aedes, Gratiis hortos, nymphis
fontes, nemus faunis et totius loci venustatem.
Sebeto et Sirenibus dedicavit
ad vitæ oblectamentum atque secessum
et perpetuam amicorum iucunditatem.
MDXXXIII.*¹¹¹⁵

« Ici, Antonio Caracciolo marquis de Vico et bras droit de César a dédié ce palais au génie du lieu, ces jardins aux Grâces, ces fontaines aux nymphes, ces bosquets aux faunes et tout l'agrément des lieux au Sebeto et aux Sirènes, il l'a voué au divertissement, au repos et au plaisir sans fin de ses amis. »

Le marquis de Vico imaginait le jardin de son palais peuplé de nymphes et de faunes, il le vouait à la protection du génie du lieu, au petit fleuve côtier, le Sebeto, que Virgile avait évoqué comme Stace et Columelle¹¹¹⁶, et aux Sirènes. Toutes ces déités païennes sont la marque des jardins de la Renaissance en Italie. Mais les Sirènes et le Sebeto indiquent peut-être le souvenir de cette mythologie proprement napolitaine que l'œuvre poétique de Pontano¹¹¹⁷ avait exhumée et des allégories locales qui peuplent l'esprit des membres de l'académie napolitaine. En évoquant le palais du marquis de Vico, Carlo Celano, à la fin du XVII^e siècle, rapportait les souvenirs qu'il gardait de ce palais dans sa jeunesse :

« I giardini eran delitiosi, con pischiere e fontane e giochi d'acque giocondissimi. V'erano bellissimi pergolati de viti e lunghi antri d'arangi, e mi ricordo, essendo ragazzo, che qui s'univano molti napoletani a passar l'hore nel gioco delle boccie et in altri spassi. »¹¹¹⁸

¹¹¹⁵ On retrouve cette épigraphe dans C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata decima*, M. R. Sansone (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009, p. 2, dans D. A. PARRINO, *Napoli città nobilissima, antica e fedelissima, esposta agli occhi et alla mente de' curiosi. Parte Prima*, Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2007, p. 99 et d'autres encore. Notons que Celano écrit *Gruttis* là où les autres textes ont *Gratiis*. Pour l'un et l'autre de ces auteurs, le palais était en ruine au tournant du XVIII^e siècle.

¹¹¹⁶ Virg. *Aen.* 7,734 ; Colum. *rust.* 10, 134 ; Stat. *Silv.* 1,2,263.

¹¹¹⁷ Pour Summonte, le Sebeto est un lieu commun de la poésie de Pontano : *Sebethus, fluius saepe a Pontano celebratus, prope Neapolis moenia labitus*. Dans l'*Explanatio locorum obscurorum*... que Summonte, secrétaire de Pontano qui se chargea de la publication posthume de ses œuvres, insère dans l'édition napolitaine de 1507 du traité *De fortuna*. On trouve une version augmentée de ces *explanationes* dans l'édition bâloise de 1531 (G. G. PONTANO, *Pontani carminum quae quidem extant omnium pars prima*, Bâle, Cratander, 1531, n.p.).

¹¹¹⁸ C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata prima*, M. L. Ricci, F. De Rosa et F. Loffredo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009, p. 2.

« Les jardins étaient agréables, ils disposaient de bassins, de fontaines et de jeux d'eau très plaisants. Il y avait de très belles tonnelles de vignes, de longs antres où poussaient des orangers. Je me souviens, étant enfant, que se retrouvaient là de nombreux Napolitains pour passer le temps en jouant aux boules ou à d'autres jeux. »

Deux siècles après la publication du *De hortis Hesperidum*, le plaisir de se promener à l'ombre des orangers dans les jardins plantés par les familles de l'aristocratie est encore l'un des signes de la vie napolitaine. La coutume de déambuler dans les jardins, de profiter des ombrages tout en devisant avait le plus souvent pour cadre, tant que l'académie fut présidée par Pontano, la villa d'Antiniana sur le Vomero. Après la mort de l'humaniste, les membres de l'académie comme Girolamo Carbone ou Giano Anisio en chantèrent les charmes rustiques.¹¹¹⁹

Les jardins de cette villa, dépeints par Pontano sous des dehors géorgiques dans le *De hortis Hesperidum* et qui furent le lieu privilégié des séances académiques entre *sodales*, font songer au recueil *Baiae* que Pontano avait composé au début de sa vie mais qu'il amendait encore dans les premières années du Cinquecento¹¹²⁰. *Baiae*, ou les *Hendecasyllabes*, décrivait la vie de plaisir que les jeunes académiciens menaient aux bains de cette localité située entre le lac Avernus et le cap Misène, à l'extrémité ouest du golfe de Pouzzoles. Ces vers participaient de la tradition des *alba amicorum* latente dans tant de recueils de poèmes à la Renaissance, surtout dans les formes et les mètres d'Horace et d'Ovide. Pontano, dans les dernières années de sa vie, trouvait encore à vanter les mérites de ses amis défunts dans les épigrammes du *De tumulis*. Toute sa vie, il avait exalté les mœurs, la conversation, les goûts, les plaisanteries de ces aristocrates lettrés du Quattrocento. Or, le *De hortis Hesperidum* n'est pas totalement exempt de l'esprit des *alba amicorum*. En plus d'évoquer ces jardins au sein desquels ses disciples ou amis avaient tant déambulé à ses côtés, Pontano fait une brève référence, au livre 2 du poème, à la coutume académicienne de célébrer les anniversaires :

*Pendebunt grauidis tabulata aurata racemis,
Quae mox lecta tibi natalibus annua festis
Ornentur mensis ; circumque domestica pubes
Libet et ante focum melle illita ; et undique turba
Clamet io bonus annus eat. [Hesp. 2,119-123]*

« Les étages dorés ploieront de lourdes grappes. Et que bientôt ces branches, cueillies annuellement, te servent de parure aux tables de tes fêtes, et qu'autour regroupée, la troupe domestique fasse des libations sur le pied du foyer couvert d'onctions de miel, et crie de tout côté : 'Qu'elle te soit propice cette nouvelle année ! »

¹¹¹⁹ C. MINIERI RICCIO, *Cenno storico della Accademia Pontaniana*, op. cit., p. 5-9.

¹¹²⁰ Il envoya ce recueil à Alde Manuce en même temps que l'archétype du *De hortis Hesperidum*, M. DE NICHILO, « Lo sconosciuto apografo... », op.cit., p. 217-246, p. 220 ; p. 11.

Les *Genialium dierum libri* d'Alessandro d'Alessandro commencent ainsi par la description d'une discussion qui eut lieu à l'occasion de l'anniversaire de Giovanni Pontano et se déroula à la villa d'Antiniana, *hort[i] amoenissim[i]* dit d'Alessandro¹¹²¹.

Pontano se laisse aller à cette pratique de l'*album amicorum* qui est propice à l'évocation conjointe des amis disparus et des vivants, comme dans le *De tumulis* où ils voisinent. Dans le livre 2 du *De hortis Hesperidum*, il évoque son plus proche disciple, Jacopo Sannazaro, en déplorant les tristes conditions de son exil en France. L'auteur de l'*Arcadia* mettait à profit ces années de voyage pour aller à la découverte de manuscrits inconnus et conservés dans les *scriptoria* du royaume de France¹¹²². Il tenait son maître informé de ses découvertes¹¹²³. D'autre part, Pontano fait une allusion au poète catalan Benedetto Gareth (*Hesp.* 2,286), qui était fils des Grâces d'après son nom académique, *Chariteus*. C'est tout du moins ainsi que le comprit Pietro Summonte :

Chariteiaque arua. *Item Chariteia limon. Ad Venerem retulit, hoc est ad nouam de Venere, quem ipse fecit, fabulam. Tacite tamen ad Chariteum amicum celebret, ad eius nomen alludit, utque hic dixit Chariteia, sic alibi Aphrodisia Citrius, et item alibi Zephyritide sylua.*¹¹²⁴

« *Chariteiaque arua* ou encore *Chariteia limon*. Il fait référence à Vénus, c'est-à-dire à la nouvelle fable au sujet de Vénus qu'il a lui-même inventée. Cependant, il célèbre secrètement son ami *Chariteus* et fait allusion à son nom, et il dit ici *Chariteia* comme ailleurs il dit *Aphrodisia citrius* et de même ailleurs *Zephyritide sylua*. »

L'allusion cachée de Pontano à son ami *Chariteus* comprenait probablement un jeu de mot plus subtil que celui que Pietro Summonte consent à révéler. Benedetto Gareth était un poète de langue catalane. Or, il était courant, en italien comme en catalan, d'appeler la langue catalane « *lingua limosina* », la langue du Limousin, pour souligner la riche tradition des trouvères à laquelle elle se rattachait. La « *Chariteia limon* » est donc sans doute une paronomase allusive à cet ami cher à Pontano, qu'il avait connu dans sa jeunesse et dont il fit le dédicataire du *De splendore*.

¹¹²¹ A. D'ALESSANDRO, *Genialium dierum libri sex*, Paris, apud Ioannem Petrum, 1532, f. 1.

¹¹²² C. VECCE, *Iacopo Sannazaro in Francia. Scoperte di codici all'inizio del XVI secolo*, Padoue, Antenore, 1988.

¹¹²³ Voir la lettre du 13 février 1503, dans G. G. PONTANO, *Lettere di Giovanni Pontano a principi ed amici*, E. Pèrcopo (éd.), Naples, 1907, p. 65-66.

¹¹²⁴ Dans l'*Explanatio locorum obscurorum*... voir G. G. PONTANO, *Pontani carminum 1503*, op.cit.

Les membres de l'académie pouvaient trouver dans le *De hortis Hesperidum* non seulement le reflet de leurs réunions coutumières mais aussi l'expression de leur goût pour le travail champêtre. Comme l'a montré Giuliana Vitale¹¹²⁵, au sein de la noblesse patricienne napolitaine on adjoignait volontiers aux fonctions civiles la gestion d'un patrimoine foncier et, en particulier, d'un fonds agricole. La vertu d'une implication directe du propriétaire dans la gestion de son patrimoine, de ses revenus, de ses terrains agricoles trouve une expression aboutie dans l'œuvre de Tristano Caracciolo (1437 ?-1522)¹¹²⁶. La surveillance personnelle de son bien-fonds incombe au jeune aristocrate, même s'il n'en est pas encore le propriétaire. Tristano Caracciolo, un membre assidu de l'académie, énumère fréquemment dans ses œuvres les travaux qu'il s'impose de mener ou de superviser lorsqu'on est en visite dans sa propriété champêtre :

*Nec tamen propter aulae ciuitatisque munia rem rusticam penitus omittebant, quippe saepe agros reuisebant maxime arationis, sementis, putationis et sationis propagandique tempore, ut rite ipsi fieri spectarent, reuersi enarrant parentibus fundi statum, quidue in illo effectum esset, quidue succresceret, quid etiam funditus deperisset.*¹¹²⁷

« Toutefois, leurs fonctions auliques et civiles ne leur faisaient pas totalement négliger l'agriculture, car souvent ils revenaient voir leurs champs, surtout à la saison du labour, des semailles, de la taille et de la plantation, pour contrôler de leurs yeux qu'on travaillait dans les règles et, une fois de retour, raconter à leurs parents la situation de leur fonds, ce qui y avait été accompli ou ce qui repoussait, sans oublier ce qui avait complètement péri. »

Si ces patriciens, idéalement appliqués à la tâche et dont le domaine prospère en conséquence, sont les garants d'un pays bien cultivé, obsession de l'esprit tardo-médiéval et renaissant en Italie, ils sont aussi l'incarnation napolitaine du *pater familias* dont Columelle donnait le portrait qui inspira Tristano Caracciolo :

Quicquid uero dabitur occasionis, ruri moretur. Quae non sit mora segnis nec umbratilis. Nam diligentem patrem familias decet agri sui particulas omnes et omni tempore anni frequentius circumire, quo prudentius naturam soli siue in frondibus et herbis, siue iam maturis frugibus contempletur: nec ignoret quicquid in eo recte fieri poterit. Nam illud uetus est Catonis, agrum pessime multari, cuius dominus quid in eo faciundum sit non docet, sed audit uillicum. [Col. De rust. 1,2]

« Au reste, le propriétaire doit se trouver sur son bien toutes les fois qu'il en a occasion ; mais non pas pour y vivre dans le repos et s'y tenir à l'ombre. Il convient, en effet, qu'un père de famille diligent parcoure souvent et dans tous les temps de l'année les plus petites parties de ses champs, afin de mieux

¹¹²⁵ G. VITALE, « Modelli culturale e nobiliari a Napoli tra Quattro e Cinquecento », *ASPN*, vol. 105, 1987, p. 27-93.

¹¹²⁶ Pour une biographie de ce gentilhomme napolitain venu aux lettres tardivement grâce à l'enseignement de Pontano et qui s'intéressa tout particulièrement à la philosophie morale, voir F. R. HAUSMANN, « Caracciolo, Tristano », dans *DBI*, vol. 19, 1976 ; M. SANTORO, *Tristano Caracciolo e la cultura napoletana della Rinascenza*, Naples, Armanni, 1957 ; L. TUFANO, « Tristano Caracciolo e il suo "discorso" sulla nobilità. Il regis seruutium nel Quattrocento napoletano », *Reti Medievali Rivista*, vol. 14, n° 1, 2013, p. 211-261.

¹¹²⁷ Cité par G. VITALE, « Modelli culturale », *op. cit.*, p. 94.

en observer l'état, soit à l'époque des feuilles et des herbes, soit lors de la maturité des grains, et pour n'ignorer rien de ce qu'il pourra être à propos de faire. C'est un vieil axiome, et il est de Caton, « qu'une terre a grandement à souffrir quand le maître n'enseigne pas au fermier, mais apprend de lui ce qu'il faut faire. »¹¹²⁸

La sagesse de Caton, qui commande à tout bon maître d'en remonter à ses fermiers et non d'apprendre d'eux, est aussi celle qui imprègne l'enseignement que Pontano prodigue à son ouvrier dans l'*Asinus* en un passage que nous avons rencontré à l'occasion¹¹²⁹. Et n'est-ce pas également cette sagesse rustique, évoquée par Tristano Caracciolo, qui commande la représentation que Pontano dresse de lui-même dans les premières pages de l'*Aegidius* ? Celle d'un philosophe jadis attaché au service des rois mais vivant désormais des fruits de son jardin selon des préceptes qu'il n'a, d'après ses dires, jamais cessé de prodiguer¹¹³⁰.

Il n'est pas jusqu'au plaisir de contempler le fruit de son propre travail (dans l'extrait que nous venons de citer : *maturis frugibus contempletur*) que Caracciolo n'emprunte à Columelle. Tout en exerçant cette surveillance et en professant les savants préceptes d'une agriculture exacte, l'aristocrate mis en scène dans l'œuvre de Caracciolo n'omet pas de jouir du charme de la campagne. Il respire au matin ses fraîches odeurs¹¹³¹. Plus encore que suivre le conseil de Caton et être érudit en matière d'agronomie, le patricien napolitain ne doit pas hésiter à mettre lui-même les mains dans la terre. Il n'y a guère d'attitude plus proche de celle que Pontano veut voir adopter à son disciple dans le *De hortis Hesperidum* que la conduite d'un jeune ami de Tristano Caracciolo, exemple moral offert à tout jeune patricien napolitain dans le *De concordia et ineundo coniugio*. Après avoir hérité de la propriété de son père, le gentilhomme dont Caracciolo donne l'exemple avait amélioré l'organisation de son bien-fonds agraire. Il y avait en outre fait bâtir deux villas de plaisance. Caracciolo présente son ami comme un grand expert des jardins, qui pratique dans ses villas les plus savantes techniques d'arboriculture. Il décharge les branches des fruits les plus lourds pour permettre aux autres de grossir encore, pratiquant la greffe avec une grande expertise, il irrigue « de sa propre main » son jardin de plantes odorantes, qu'il distille ensuite pour offrir à ses amis des essences. Giuliana Vitale conclut qu'il est malaisé de faire le départ entre ce qui, dans ce récit de Tristano Caracciolo, s'apparente à une représentation réaliste de la vie de la noblesse des Seggi et ce qui ressortit à une certaine complaisance littéraire¹¹³².

¹¹²⁸ Trad. Louis Du Bois.

¹¹²⁹ Voir *supra*, p. 213.

¹¹³⁰ G. G. PONTANO, *I dialoghi*, op.cit., p. 246.

¹¹³¹ G. VITALE, « Modelli culturale », op. cit., p. 94.

¹¹³² *Ibid.*, p. 96.

C'est bien une représentation idéalisée de l'existence de la noblesse napolitaine que l'on découvre, sous des dehors semblables à celle que dessine Tristano Caracciolo, dans le *De hortis Hesperidum* de Pontano :

<i>Ergo et frondentem bruma mirabere, et aestu</i>	
<i>Florentem, auratis utroque et tempore malis</i>	440
<i>Fulgentem, cole sub niuibus, sub sidere cancri,</i>	
<i>Nocturnis neu parce operis, neu parce diurnis.</i>	
<i>Quoque modo id facias, exempla antiqua monebunt.</i>	
<i>Riuus aquae fluat, aut fontes roratis urnae</i>	
<i>Muniat elatus paries, daphneia laurus</i>	445
<i>Multa tegat super, et grato tueatur amictu,</i>	
<i>Arceat et fulmen. Quotiens et cura uocarit</i>	
<i>Sparge fimum, calcis tumulos age, neue niualis</i>	
<i>Sistere per ramos patitor, sed discute nimbos,</i>	
<i>Ingentisque cita fumos, et consere pugnam</i>	450
<i>Flatibus hibernis, culmoque et crate saligna.</i>	[Hesp. 1,439-451]

« Ainsi admire l'arbre au feuillage d'hiver, à sa fleur estivale et à ses fruits dorés l'hiver comme l'été. Prends-en soin sous les neiges, sous le ciel du Cancer et ne t'épargne pas les travaux de la nuit ni ceux qu'on fait le jour. Quelle que soit ta manière, l'exemple des anciens servira à t'instruire. Veille qu'un filet d'eau coule dans la rigole ou qu'abondent les sources des vases ruisselants, qu'un haut mur garde l'arbre, que l'abrite nombreux, par le haut, le laurier de Daphné, que d'un couvert aimable il le tienne protégé et éloigne la foudre. Chaque fois qu'un souci t'aura là convoqué, fais un nouvel apport, monte la chaux en tas, n'admits pas que la neige s'amasse sur les branches, déblayes-en les amas, attise de grands feux et livre la bataille aux souffles de l'hiver en recouvrant la terre de chaume et de nattes. »

Il s'agit bien, pour le disciple jardinier, de veiller en expert à la santé des arbres comme à leur attrait. Il s'agit bien, de plus, de mener les travaux soi-même, « de sa propre main », comme le voulait Tristano Caracciolo. L'auteur du *De hortis Hesperidum*, pour qu'on ne soit pas tenté de lire ses préceptes sur le mode factitif dépourvu en latin d'expression linguistique, insiste de nombreuses fois sur ces travaux que le disciple doit accomplir « de sa propre main »¹¹³³. Il est patent que ce passage du *De hortis Hesperidum* et celui du *De concordia et ineundo coniugio* de Tristano Caracciolo s'adressent à un public commun et évoquent les conditions d'une vie aristocratique locale probablement présentée, comme le suggère Giuliana Vitale, non sans complaisance littéraire. Même la coutume de confectionner des eaux florales à partir des plantes de son jardin est commune aux deux textes.

Francesco Tateo proposait de lire dans le *De hortis Hesperidum* le goût de sentir la vie dans les choses qui se trouvent à portée de la main mais il y trouvait aussi la « chiusura aristocratica » (« la fermeture aristocratique ») qui fait user des Lettres comme d'un simple ornement de la vie

¹¹³³ *Plena manu*, Hesp. 1,138 ; *Caede manu*, 1,256 ; *Nec sit parca manus*, 1,269 ; *rescinde manu*, 1,273 ; *studiosa manus*, 1,288 ; *ipse manu legito*, 1,292 ; *tondere manu*, 1,312 ; *Colligis ipse manu*, 1,315 ; *patulas implere manus*, 1,375 ; *carpe manu*, 1,381 ; *Siste manu*, 1,413.

de cour¹¹³⁴. La remarque de Tateo est un double raisonné de l'ancienne prévention de Burckardt, pour qui Naples était restée imperméable à la Renaissance du fait du superbe isolement de son aristocratie¹¹³⁵. L'étrangeté du *De hortis Hesperidum* tient peut-être au fait qu'il tente d'exprimer cette douceur de la vie quotidienne sous une forme qui ne lui appartient guère : la forme âpre et sentencieuse du vieillard d'Ascra. Quel rapport y a-t-il entre le *durus agricola* et l'homme splendide que Pontano théorisa à l'aune de l'aristocrate napolitain « di Seggio » et qu'il peint, comme nous venons de le voir, dans la douce occupation de sa villa ? Mais en convoquant dans son poème la vie de ces gentilshommes et en présentant le travail de la terre dont elle est le théâtre idéal et privé, Pontano accomplit ce que suppose le genre de la géorgique : placer l'activité agricole dans un ensemble cohérent de valeurs et de croyances, lui garantir toute dimension morale. Le paisible jardinage des orangers illustre les valeurs de la noblesse napolitaine. Il nous est possible d'en identifier plusieurs : le rôle de l'épouse, la hiérarchie du commerce et de l'agriculture, l'importance de l'éducation et la glorification de la valeur militaire.

Pontano fit de sa femme Adriana Sassone (1444-1490) un personnage de sa poésie sous le masque d'Ariadna et il chanta le bonheur conjugal¹¹³⁶. Elle mourut brutalement à la suite d'une fièvre en 1490. Dans le *De hortis Hesperidum*, il l'invoque parmi les divinités tutélaires de sa poésie :

*An coniux Ariadna uiri memor, et memor horti
Sese offert ? O hortensis miserata labores,
Vxor ades. Cape rastra simul ; cape sarcula ; et ipsis
Innitens incumbe bidentibus ; et frondosas
Falce premas citros ; simul et rorantibus urnis
Funde amnes ; spument plenis stagna ipsa lacunis.
Ac tandem iuuat optatos decerpere flores ;
Et fructus legere ; atque aestus uitare sub umbra
Ducentem socias nympharum ad plectra choreas. [Hesp. 2, 41-49]*

« N'est-ce pas mon épouse, qui n'a pas oublié son mari et ses jardins, qui vient à ma rencontre ? O malheureuse épouse, viens donc prendre ta part aux travaux des jardins, prends la bêche et l'hoyau,

¹¹³⁴ F. TATEO, « Natura e civiltà nel “De hortis Hesperidum” », dans F. Tateo, *Astrologia e moralità in Giovanni Pontano*, Bari, Adriatica Editrice, 1960, p. 107.

¹¹³⁵ Ce jugement de Burckardt a fait beaucoup de mal à l'étude des lettres napolitaines à la Renaissance, voir M. DERAMAIX, « *Excellentia et admiratio* dans l'*Actius* de Giovanni Pontano: Une poétique et une esthétique de la perfection », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age-Temps modernes*, vol. 99, n° 1, 1987, p. 171.

¹¹³⁶ Sur le personnage de l'épouse dans la poésie de Pontano, et en particulier dans le *De amore coniugali*, voir H. CASANOVA-ROBIN, « D'Adriana à Ariadna : la représentation mythologique de l'épouse dans les poèmes de G. Pontano », dans E. C. Sartorelli et al. (éd.), *Tradição e transformação : a herança latina no Renascimento*, Sao Paulo, Humanitas, 2018, p. 149-192 ; L. MONTI SABIA, « Un canzoniere per una moglie : realtà e poesia nel *De Amore coniugali* di Giovanni Pontano », dans G. Cantanzaro et F. Santucci (éd.), *Poesia umanistica in distici elegiaci*, Assise, Accademia properziana del Subasio, 1999, p. 23-65 ; D. COPPINI, « Il mito domestico nelle poesie del Pontano », dans V. Leroux (éd.), *La mythologie classique à la Renaissance*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2011, p. 269-290 ; J. NASSICHUK, « Images de l'union conjugale dans l'œuvre poétique de Giovanni Pontano », dans P. Galand-Hallyn et J. Nassichuk (éd.), *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011, p. 37-58 ; P. NESPOULOS, « L'expression des sentiments familiaux dans la poésie de Giovanni Pontano », *Pallas*, vol. 19, 1972, p. 97-117.

pèse fort sur les fourches, contiens à la faucille les cédratiers feuillus, verse des fleuves d'eau en urnes écumantes, et que moussent les eaux dans leurs retenues pleines ! Puis qu'il me soit permis, enfin, de les cueillir, ces fleurs sélectionnées, de récolter ces fruits, et que l'ombre des arbres me garde des chaleurs, quand avec moi je mène au battement du plectre une suite de nymphes en cortèges dansants ! »

Le souvenir que Pontano perpétue est celui de son épouse occupée au jardin. Dans l'églogue *Meliseus*, le thrène qu'entonne pour la disparition d'Ariadna la nymphe Patulcis (la personnification de la propriété champêtre de Pontano au lieu-dit Paturcio) la met également en scène¹¹³⁷. Comme le relève Vera Tufano, le début de cette églogue, où Ariadna est évoquée en une série de tableaux de la vie de famille qui représentent les travaux des vergers et les travaux domestiques, occupe la place réservée à la *laudatio* dans le genre latin de l'épique¹¹³⁸. Dans le *De hortis Hesperidum* aussi les efforts qu'Ariadna est prête à consentir pour que le jardin accueille de beaux orangers méritent pour Pontano la louange qu'il lui adresse.

[...]

*Nec desit coniux, plena quae diluat urna,
Et nunc frondenti ramo defendat ab aestu,
Nunc solem hibernis admittat mensibus, et nil
Linquat inexhaustum, curaque utatur et arte.* [*Hesp.* 1,195-198]

« [...] que ma femme soit là, qui baigne l'arbrisseau d'un vase plein à ras, qui en cas de chaleur mettrait l'arbre au couvert, tantôt, d'une ramée au feuillage bien gras et laisserait tantôt, pendant les mois d'hiver, le soleil pénétrer – qu'elle n'omette rien, qu'elle exerce son art et use de ses soins. »

Pontano dépeint dans ces passages l'épouse idéale que fut pour lui Adriana Sassone selon les valeurs de l'union chrétienne : *fides* et *labor*¹¹³⁹. Il la fait aussi correspondre au portrait que lui-même et les autres auteurs de Regno qui se sont occupés de philosophie domestique faisaient de la *sagax matrona*. L'épouse idéale, pour ces membres de l'aristocratie napolitaine comme Tristano Caracciolo ou Diomedes Carafa, apporte un concours matériel à l'économie domestique et est experte dans chaque discipline qu'implique la conduite de ses domaines et, notamment, en agronomie¹¹⁴⁰. Dans le *De obedientia*, Pontano affirme que la femme n'est pas moins encline au travail qu'au plaisir (*ad labores, non minus quam ad uoluptatis ducta est*)¹¹⁴¹. L'expression *nil linquat inexhaustum* rappelle que, selon l'humaniste, l'épouse digne d'admiration s'emploie à ne pas laisser le temps passer en vain (*nullum pati tempus frustra elabi*)¹¹⁴².

¹¹³⁷ Pont. *Ecl.* 2,19-189.

¹¹³⁸ C. V. TUFANO, *Le Eclogae di Giovanni Pontano*, Napoli, Università degli Studi di Napoli « Federico II », Eberhard Karls Universität Tübingen, 2009, p. 279.

¹¹³⁹ Voir H. CASANOVA-ROBIN, *Giovanni Pontano : Églogues*, Paris, Belles Lettres, 2011, p. cxciv sq.

¹¹⁴⁰ G. VITALE, « La "sagax matrona" napoletana del Quattrocento », *Prospettiva Settanta*, n.s. 8, n° 2-3, avril 1986, p. 370

¹¹⁴¹ G. PONTANO, *Opera omnia soluta oratione composita*, Venise, Alde Manuce, 1518, f. 21 v.

¹¹⁴² *Ibid.* cité par G. VITALE, « La "sagax matrona"... », *op.cit.*, p. 379.

Il est fréquent, chez les penseurs napolitains du *Quattrocento*, d'opposer à la véritable noblesse l'activité des commerçants et des usuriers. Ainsi, Tristano Caracciolo oppose le *regis seruitium*, charge administrative que le noble napolitain occupe auprès de la dynastie régnante et en échange de laquelle il reçoit des titres et des terres, au commerce, une activité dévolue aux roturiers.¹¹⁴³ Il n'est pas rare de sentir chez Pontano toute l'ironie qu'il met à comparer certains personnages à des marchands, dans l'intention évidente de les railler. Par exemple, en jouant sur le double sens du verbe *explicare* en latin (« exposer » et « déplier »), il reconnaît à Ange Politien ou à Pomponio Leto une grande habileté dans l'explication des textes antiques, tout comme les marchands sont habiles à déballer leurs marchandises¹¹⁴⁴. Sannazaro lui-même, porte-voix de l'auteur dans le dialogue *Actius*, est menacé par Pietro Summonte d'être tenu pour un négociant ou un marchand qui enferme dans un coffre la marchandise entrevue pour faire monter les prix lorsqu'il fait mine de vouloir s'arrêter sans avoir épuisé le sujet des rythmes poétiques (*de numeris poeticis*) qu'il vient à peine d'esquisser¹¹⁴⁵. Cette hiérarchie entre le vrai gentilhomme, dont l'activité ne vise pas au profit, et le marchand ou l'usurier, exprimait, dans le contexte de rivalité entre les différentes puissances italiennes, l'opposition entre Naples et Florence, entre une ville d'aristocrates au service d'un roi et une ville de marchands gouvernée par un marchand. Quand, plus encore, les patriciens napolitains revendiquaient la pratique de l'agriculture comme propre à la noblesse, puisque l'origine de sa richesse gît tout entière dans le patrimoine foncier, ce rejet du commerce semblait une nouvelle version du *mos maiorum*. Caton l'Ancien dit en effet dans les premières lignes du *De re rustica* que la sagesse veut qu'on privilégie l'agriculture au commerce¹¹⁴⁶. Chez Tristano Caracciolo, à la fin du *Quattrocento*, l'agriculture devient une justification idéologique et une mise en valeur du pouvoir économique de la noblesse fondé sur des bases essentiellement agraires¹¹⁴⁷. Pontano, dans son éthique, semble fonder sur cette justification une distinction plus forte encore puisqu'il refuse d'assimiler l'homme splendide, dans l'extrait du *De splendore* que nous avons lu précédemment¹¹⁴⁸, au simple *pater familias* qui entend tirer grand fruit de son jardin. Les agronomes latins envisagent l'acquisition d'un bien-fonds comme un investissement. Celui qui

¹¹⁴³ L. TUFANO, « Tristano Caracciolo e il suo “discorso” sulla nobiltà. Il regis seruitium nel Quattrocento napoletano », *op. cit.*, p. 211 : la *defensio nobilitatis napolitanae*.

¹¹⁴⁴ G. G. PONTANO, *dialoghi*, *op. cit.*, p. 162.

¹¹⁴⁵ *Id.*

¹¹⁴⁶ Caton, *rust.* 1 : *Est interdum praestare mercaturis rem quaerere nisi tam periculosum siet et item fenerari si tam honestum siet. Maiores nostri sic habuerunt et ita in legibus posiverunt furem dupli condemnari feneratorem quadrupli; quanto peiorem civem existimarent fenatorem quam furem hinc licet existimare. Et virum bonum quom laudabant ita laudabant: bonum agricolam bonumque colonum; amplissime laudari existimabatur qui ita laudabatur.*

¹¹⁴⁷ G. VITALE, « Modelli culturale », *op. cit.*, p. 94.

¹¹⁴⁸ Voir *supra*, p. 337.

ne choisit pas correctement son domaine ne réalisera pas de profit, celui qui ne choisit pas bien son terrain n'aura pas un rendement proportionnel à ses efforts. La notion de rendement est première dans la tradition agronomique et Virgile ne fait pas exception. Le *De hortis Hesperidum* se distingue de ses prédécesseurs antiques en plaçant, comme nous l'avons vu, l'agrément des jardins au-dessus du profit qu'on peut en tirer¹¹⁴⁹. Mais il semblait important, pour ce vieil humaniste si attaché à la dynastie aragonaise, de montrer que l'aristocratie était en mesure de faire perdurer la prospérité au-delà de la chute de cette monarchie. Car c'est cette chute qui commande, chez cette noblesse académique, chez ces courtisans attachés au *regis seruitium* dont ils tiraient jusqu'à présent leur prestige, ce retour à la terre, cette louange de la *res rustica*¹¹⁵⁰. L'aristocratie citadine napolitaine, qui perdit une partie de sa raison d'être avec l'effondrement de la dynastie aragonaise, chercha une nouvelle légitimité dans la tenue scrupuleuse de son patrimoine foncier parce qu'elle en tirait concrètement sa puissance et parce que la stabilité du pouvoir pouvait se lire dans une campagne bien tenue et cultivée jusqu'au sommet des monts¹¹⁵¹. Elle exaltait ainsi sa propre capacité à préserver par elle-même la prospérité qu'avait apportée le pouvoir monarchique. Le pouvoir royal, dans les dernières œuvres de Pontano comme dans le *De hortis Hesperidum* ou dans l'appendice antiquaire du *De bello neapolitano*¹¹⁵², brille par son absence. Comme le remarquait Antonietta Iacono, il se pourrait que l'humaniste ait cherché à substituer à la louange de la dynastie aragonaise une certaine exaltation de l'autochtonie napolitaine dont l'aristocratie citadine se trouve être la garante autant que l'émanation¹¹⁵³. Une fois Naples vaincue à la guerre, par l'impéritie de souverains que Pontano s'était pourtant efforcé de conseiller, son peuple s'était révolté contre les français envahisseurs de Charles VIII en barrant la route à son cortège déjà triomphal. Le peuple de Naples avait servi de point d'appui à la reconquête du royaume et Ferrante II avait su profiter de l'organisation militaire de son peuple pour chasser les Français¹¹⁵⁴. Est-ce pour ce genre de faits d'armes que Pontano, dans l'appendice du *De bello neapolitano*, semble voir les Napolitains comme des *ciues armigeri* (« un peuple en armes ») chez qui les vertus

¹¹⁴⁹ René Martin a montré que les traités des agronomes latins avaient accompagné les changements de l'économie agraire et qu'ils cherchaient à résoudre les problèmes de sous-production ou à présenter à des entrepreneurs souvent citadins les connaissances nécessaires à réaliser leur profit (R. MARTIN, *Recherche sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, Les Belles Lettres, 1969).

¹¹⁵⁰ G. VITALE, « Modelli culturale », *op. cit.*, p. 101.

¹¹⁵¹ Depuis l'*età comunale*, le concept du *buon governo* est illustré, comme sur la fresque de Palazzo Civile de Sienne, par des campagnes aux cultures diversifiées et dont les champs sont bien divisés entre eux. Voir *infra*, p. 375.

¹¹⁵² G. PONTANO, *De bello Neapolitano*, G. Germano, A. Iacono et F. Senatore (éd.), Firenze, Sismel, 2019.

¹¹⁵³ A. IACONO, « La Laudatio urbis Neapolis nell'appendice archeologico-antiquaria del De bello Neapolitano di Giovanni Gioviano Pontano », *Bolletino di Studi Latini*, vol. 39, n° 2, 2009, p. 562-586, p. 578-580.

¹¹⁵⁴ M. SCHIPA, « Il popolo di Napoli dal 1495 al 1522 - Curiosità storiche », *ASPN*, vol. 34, n° 1-4, 1909, p. 292-303.

guerrières reflètent la vigueur du territoire ? L'épisode des topiaires dans le *De hortic Hesperidum*, où les arbres soigneusement entretenus finissent par devenir des machines de guerre victorieuses, pourrait exprimer l'idée d'une semblable force autochtone qui surgit des bonnes dispositions du terroir, un prolongement de la fertilité topique de la Campanie. Les agronomes antiques, Caton en tête, avaient fait valoir combien les hommes habitués aux travaux des champs font de bons soldats¹¹⁵⁵. Depuis Virgile, les textes géorgiques montrent parfois le visage de la guerre. C'est le cas par exemple chez Politien dans la silve *Rusticus*¹¹⁵⁶. Comme le rappelle Francesco Bausi, l'usage chez Platina de l'argument des *ciues armigeri* que fait naître la pratique de l'agriculture fit penser à Vladimir Zabughin, d'après le contexte militaire florentin, qu'on usait commodément de cette image antique pour polémiquer contre l'emploi des mercenaires¹¹⁵⁷. On trouve encore cet argument dans les commentaires aux *Géorgiques* de Landino, de Mancinelli, et dans le *De arboribus* de Bartolomeo Scala (*De arb.* 1,95-97)¹¹⁵⁸. Mais, chez Pontano, cette vigueur guerrière manifeste dans le passage des topiaires semble tirée directement de la fécondité du sol et elle attribue un autre sens à ce voisinage paradoxal de la paix géorgique et de la guerre. Cette alliance de la métaphore éducative et de la métaphore guerrière, que nous avons étudiée au chapitre précédent et qui éclot dans la représentation d'une armée victorieuse, est l'occasion pour l'humaniste de représenter cette aristocratie napolitaine redoutable à la guerre et qui prétendait justement tirer ses aptitudes belliqueuses de son excellente éducation. Il s'agit précisément de cette autoreprésentation tardive de l'autochtonie napolitaine, débarrassée de la dynastie aragonaise, par laquelle Pontano entendait continuer à faire vivre le mythe d'un territoire idéal que son œuvre avait exalté. Antonietta Iacono la décrivait en ces termes pour l'appendice du *De bello neapolitano* :

« Egli [Pontano] sceglie, cioè, di celebrare su un piano generale i Napoletani, per tradizione dediti alle lettere, non meno che alle arti militari, facendo così di essi un popolo che ha saputo nell'antichità, come ne presente, realizzare un ideale *otium*, che non esclude la pratica dell'arte militare, e su un piano particolare, di celebrare la nobiltà napoletana, nobiltà di antiche origini, famosa all'epoca in tutta Europa per l'abilità guerriera [...]. Direi che quest'ultimo passaggio non è privo di una segreta vena polemica, in quanto sembra voler sottolineare con forza la duplice vocazione, filosofica e guerriera, dei Napoletani, secondo una tipica tradizione locale, che ebbe in epoca umanistica una straordinaria fortuna, ma anche rispondere – in maniera dissimulata – alla diffusissima opinione che voleva la nobiltà napoletana impegnata esclusivamente in oziose discussioni protratte nelle riunioni presso i seggi [...]. »

¹¹⁵⁵ Caton, rust. (préambule) : *At ex agricolis et uiri fortissimi et milites strenuissimi gignuntur.*

¹¹⁵⁶ Politien, *Rusticus*, v. 46 sq. et 66-83.

¹¹⁵⁷ A. POLITIEN, *Silvae*, F. Bausi (éd.), Firenze, L. S. Olschki, 1996, p. xxvii, fait référence à V. ZABUGHIN, *Vergilio nel Rinascimento italiano da Dante a Torquato Tasso - : Fortuna - studi - imitazioni - traduzioni e parodie - iconografia*, Bologne, Zanichelli, 1921, vol. 1, p. 233.

¹¹⁵⁸ Voir VIRGILE, *Opera*, Venise, Philippus Pincius, 1499, f. 31v.-32r. pour le commentaire de Landino, 32r.-32v. pour celui de Mancinelli.

« Pontano choisit donc de célébrer sur un plan général les Napolitains, traditionnellement dédiés aux Lettres non moins qu'aux arts de la guerre, en en faisant un peuple qui a su, dans l'Antiquité comme dans les temps présents, construire un *otium* idéal qui n'exclut pas la pratique des arts de la guerre. Sur un plan particulier, il choisit de célébrer la noblesse napolitaine, une noblesse d'origine ancienne, réputée à cette époque dans toute l'Europe pour son habileté à la guerre [...]. Je dirais que ce dernier passage n'est pas dépourvu d'une secrète nuance polémique dans la mesure où il semble vouloir souligner avec force la double vocation, philosophique et guerrière, des Napolitains, selon une tradition typiquement locale, qui eut à l'époque de l'humanisme une fortune extraordinaire, mais aussi répondre – de manière cachée – à l'opinion très répandue qui représentait la noblesse napolitaine occupée exclusivement à d'oisives et interminables discussions dans les réunions auprès des Seggi [...] »

Après cette lecture du *De hortis Hesperidum*, nous ne saurions réfuter complètement cette « chiusura aristocratica » que Francesco Tateo y avait décelée. Cette géorgique s'adresse en effet au cercle ouvert des académiciens et reflète la façon dont l'aristocratie citadine et lettrée de la Naples aragonaise se voyait elle-même, les modèles éthiques qu'elle louait avec insistance. Parmi ces modèles, néanmoins, certains n'étaient pas destinés à mourir dans l'entre-soi et à s'éteindre avec la génération des Pontano et des Tristano Caracciolo, qui avait prospéré grâce à la générosité des Aragonais et à l'alliance féconde qu'ils avaient adoptée (après tant d'autres et après les Angevins) entre les Lettres et le politique. Les riches modulations du comportement civil, que Pontano illustre dans le *De sermone* en s'adressant d'abord à ses proches et en illustrant les pratiques qui avaient cours au sein de sa propre académie, inspirèrent à coup sûr Castiglione ou le *Galateo* et le *uir facetus* que théorise l'humaniste dans son traité est un préalable incontestable et méconnu à l'idéal de l'honnête homme qui se diffusera dans toute l'Europe à l'âge classique¹¹⁵⁹.

¹¹⁵⁹ A. QUONDAM, *La conversazione. Un modello italiano*, Rome, Donzelli editore, 2007.

La peinture du territoire napolitain dans le *De hortis Hesperidum* semble le vecteur d'une louange qui pourrait s'adresser à la dynastie régnante si celle-ci existait encore à la date de composition du poème. La présentation idéale de la plaine côtière napolitaine, des localités situées sur les pentes du Vésuve dans le prologue du livre 1, pourrait, en s'appuyant sur certains éléments de la *laudatio urbis* que nous allons étudier bientôt, exalter le bon gouvernement des souverains aragonais en vertu duquel la nature est harmonieusement organisée pour produire ses fruits. Mais il n'y a pas trace de la dynastie des Trastàmara qui était aussi presque absente de l'appendice du *De bello Neapolitano*, et il semble au contraire que celui qui ordonne et gouverne cette nature bienveillante, qui fait danser les nymphes, les naïades, les néréides et les oréades, soit le poète, qui adopte une posture centrale tel un chef de chœur. Si l'on excepte la mention allusive du palais de Poggioreale (*Deliolosque hortos, Hesp. 1,3*), les réalisations des souverains aragonais brillent par leur absence dans cette peinture de Naples au début du *De hortis Hesperidum*¹¹⁶⁰. Le paysage italien brossé à la fin du poème (*Hesp. 2, 535-566*), où des troupes étrangères soumettent les peuples du Pô et où Naples subit encore le joug français, rappelle que le spectre des guerres civiles récentes hantait les campagnes des *Géorgiques* rendues à la paix mais, surtout, il semble contredire le territoire que dépeint le prologue du *De hortis Hesperidum* sous des dehors merveilleux, peuplé de nymphes et de naïades, couvert de moissons flavescentes et de vignobles plantés jusqu'au sommet des monts.

À la lumière des événements contemporains de la composition du poème, le paysage du prologue semble paradoxalement préservé de la violence des conflits qui se jouent alors en Italie. C'est un paysage à l'abri de l'histoire¹¹⁶¹. Le *locus amoenus* où, dans les *Bucoliques*, le berger-poète s'attardait pour chanter à l'ombre d'un arbre s'étend dans ce prologue à tout le golfe de Naples, dont les différents éléments sont énumérés par Pontano dans cet ordre : les

¹¹⁶⁰ Il n'y a en apparence pas plus de trace des Aragonais dans les vers de la *Lepidina*, qui décrit elle aussi les localités personnifiées du golfe de Naples. Mais n'oublions pas que ces cortèges sont pensés sur le modèle des triomphes princiers, que la *Lepidina* aurait pu être jouée sur scène à l'occasion d'une fête de cour et que, peut-être, selon la conjecture de George Hersey, elle serait une allégorie à la gloire des infrastructures bâties par Alphonse II (G. L. HERSEY, *Alfonso 2 and the artistic renewal of Naples, 1485-1495*, Yale U.P., 1969, p. 21). La *Lepidina* était encore une œuvre qui tenait compte de la cour et d'une existence sociale toute différente de celle que laisse percevoir le *De hortis Hesperidum*.

¹¹⁶¹ L'humaniste exprime l'idée d'une échappée, d'un délassement ou d'une consolation vis-à-vis des troubles de la deuxième guerre d'Italie en se confiant à Marcantonio Sabellico dans les premières pages du *De sermone*. Composer en ces temps troublés un traité sur l'art de la conversation lui permet d'échapper aux noires considérations que lui vaut l'idée des campagnes italiennes livrées à la discrétion des Français. G. G. PONTANO, *De sermone = De la conversation*, F. Bistagne (éd.), Paris, Champion, 2008, p. 74 ; Hélène Casanova-Robin, d'après ce prologue, remarque que la consolation par la grâce poétique, par le *lepos*, est un des caractères de la poésie de Pontano, voir H. CASANOVA-ROBIN, *Giovanni Pontano : Églogues, op.cit.*, p.cclxxxviii. Le paysage décrit dans le *De hortis Hesperidum*, saisi dans un état de nature antérieur à l'histoire, exprime sans aucun doute le désir de considérer la nature à l'écart de la violence du politique. Il rappelle celui des *pompae* de la *Lepidina* ou, dans l'école pontanienne, la première partie de la peinture du golfe dans la *Piscatoria IV Proteus* de Jacopo Sannazaro.

pententes du Vésuve, le cours du Sebeto depuis sa source au lieu-dit « La Bolla », la colline d'Antiniana et la tombe de Virgile au lieu-dit « Paturcio », au piémont du Pausilippe. Tous ces lieux typiques de la poésie de Pontano concourent à former un véritable *ager amoenus*, un lieu qui n'est ni bucolique ni complètement géorgique, puisque c'est la main de l'homme qui lui a donné sa forme idéale, mais qui n'est pas non plus le golfe de Naples vulnérable aux incursions françaises de Charles VIII puis de Louis XII, celui que ravagent les armées de Gilbert de Montpensier ou de Gonsalve de Cordoue.

Il suffit de relire les dix premiers vers du *De hortis Hesperidum*, pour apercevoir le paradoxe et la nouveauté de cette peinture de Naples, pour comprendre quelle nouvelle prépondérance Pontano accorde au poète et à la parole poétique, en qui il remet toute la confiance qu'il accordait autrefois à la pérennité de la dynastie aragonaise pour être l'agent du renouveau des Lettres et de la civilisation :

*Vos o, liquidos fontis, quae flumina, nymphae
Naiades colitis, quae florida culta, Napaeae,
Deliosque hortos, et litora cognita musis,
Quae collis Baccho laetos, flauentiaque arua
Messibus, ac summi curatis rura ueseui,* 5
*Quo solem uitetis, iniqui et sideris aestum
Hac mecum placida fessae requiescite in umbra
Gratorum nemorum, Dryades dum munera uati
Annua, dum magno texunt noua sarta Maroni,
E molli uiola, e ferrugineis hyacinthis,* 10
Quasque fouent teneras Sebethi flumina myrtos. [Hesp. 1,1-11]

« Ô vous qui habitez les fontaines limpides et les cours d'eau, Naiades, vous qui entretenez, Napées, nos prairies aux mille fleurs semées, les jardins de Poggioreale et ces littoraux que fréquentent les Muses, vous qui soignez ces coteaux où la vigne s'égaye, ces champs blonds de moissons, le sommet du Vésuve où montent nos campagnes, pour bien vous abriter des rayons du soleil, d'une constellation aux chaleurs excessives, venez, nymphes épuisées, vous délasser chez moi, à l'ombrage paisible des bois que vous aimez, tandis que les Dryades tressent pour le grand poète les annuelles prémices, des couronnes inouïes où de molles violettes côtoient l'hyacinthe rousse et les myrtes légères que choie le Sebeto dans les bras de son cours. »

Ces premiers vers débutent par une apostrophe aux divinités agrestes qui est l'antécédent de quatre relatives. Cette construction est courante dans la poésie de Pontano, qui convoque fréquemment dans l'exorde de ses poèmes les créatures qui peuplent la nature personnifiée¹¹⁶². Les poètes antiques lui ont fourni le modèle d'une semblable construction : Ovide en use (*met.* 14, 326-334), par exemple, ou encore Némésien (*Ecl.* 2, 20 sq.). Mais, dans le prologue du *De hortis Hesperidum*, il semble que Pontano ait souhaité se rapprocher en particulier du modèle que lui offrait l'*Hortorum liber* de Columelle (*De rust.* 10,263-68) :

*Nunc uos Pegasidum comites Acheloidas oro
Maenaiosque choros Dryadum nymphasque Napaeas,*

¹¹⁶² Voir Pont. *Uran.* 2, 586-95 ; *praesertim* 3, 508-515 ; 4, 11-36 ; 5, 27-42 ; 5, 802 sq. ; *Ecl.* 2, 126.

*Quae colitis nemus Amphrysi, quae Thessala Tempe,
Quae iuga Cyllenes et opaci rura Lycae
Antraque Castaliis semper rorantia guttis,
Et quae Sicani flores legistis Halaesi,*

« Maintenant je vous implore, Achéloïdes compagnes des Muses, Dryades qui dansez sur le Ménale, Nymphes Napées, vous qui habitez les forêts d'Amphryse, la vallée du Tempé thessalien, les sommets du Cyllène, les champs ombragés du Lycée, les grottes toujours humides des infiltrations de la fontaine Castalie ; et vous, qui dans la Sicile cueilliez les fleurs qui naissent sur les bords du fleuve Ilalesus, »¹¹⁶³

Columelle présente dans ce passage une géographie arcadienne et apollinienne. Le rapprochement entre la construction de l'agronome antique et celle des premiers vers du *De hortis Hesperidum* procède en partie d'une volonté symbolique de la part de l'humaniste. En effet, l'évocation de lieux précis chez Pontano (*Deliolos*, *Hesp.* 1,3 ; *Vesaeui*, 1,5) montre qu'il entend substituer à la géographie poétique arcadienne et apollinienne de Columelle les toponymes du golfe de Naples. Dans le *De hortis Hesperidum*, l'auteur met en scène l'émulation entre la nouvelle poésie et celle des Anciens en substituant l'oranger napolitain au laurier apollinien. C'est dans cet esprit qu'il substitue implicitement, dès les premiers vers, les localités du golfe de Naples à celles de la vallée de Tempé qui émaillaient le poème de Columelle dont il suit la construction. Le poète se fait plus explicite par la suite (*Hesp.* 1, 39-42) :

[...] *Peneia Phoebum
Delectent Tempe, fraternaue pectora lauri.
Te Sebethiacae capiant nemora inclyta citri,
Et quas nostra suo colit Antiniana recessu.*

« La vallée du Tempé, où coule le Pénée, peut bien plaire à Phébus et les lauriers réjouir sa poitrine de frère. Puissent ces orangers ravir ton attention dans leurs bosquets fameux que le Sebeto baigne et que, dans sa retraite, notre Antiniana cultive en ses jardins. »

Les premiers vers du *De hortis Hesperidum* peignent sous les aspects de l'Âge d'Or le territoire idéalisé de la ville de Naples mais ils annoncent aussi le genre de la géorgique. Ce genre est tout d'abord annoncé par l'apostrophe *Vos o*¹¹⁶⁴, empruntée au vers 5 de la première géorgique

¹¹⁶³ Trad. L. Du Bois.

¹¹⁶⁴ 1. *Vos o*. Cette apostrophe est une habitude virgilienne (*Ecl.* 2, 54 ; *Æn.* 1, 735 ; 2, 638 ; 4, 622 ; 8, 572 ; 9, 525 ; 10, 430 ; 10 676 ; 12, 646). Son occurrence la plus célèbre est sans doute celle du vers 5 des *Géorgiques*, par laquelle débute l'invocation des divinités agraires. Aussi est-elle parfois utilisée à dessein dans un contexte bucolico-géorgique. Dès l'Antiquité, on la trouve dans l'appel au Printemps chez Columelle (*rust.* 10, 263 et 303) et dans le discours de Pan de la première églogue de Calpurnius Siculus (1, 36 : *Vos o praecipue nemorum gaudete coloni*). Dans la poésie de la Renaissance, à côté d'un usage récurrent dans les discours civils qui s'inspirent de l'*Énéide* (p. ex., *Petr. Afr.* 7, 886 ; *Odo carm.* 11, 90 ; *Filelfo sat.* 5, 3, 93 ; *Tifern. vatic.* 41 ; *Galassio thes.* 2, 189 ; *Landino Xandra* 2, 23, 15 ; *Sasso epigr.* 1, 61, 18), elle appuie une prière aux faunes dans une églogue de Bartolomeo della Fonte (*At uos, o Fauni, pastorum numina antica*, dans *Saxettus*, 28, 45) mais aussi des prières aux nymphes chez Sannazaro (*Vos o mihi Nymphae* : *pisc.* 2, 74), chez Fracastor (*carm.* 1, 83 ; 1, 89), chez Navagero (*lusus* 20, 7). Elle sert encore à s'adresser aux nymphes chez Molza (*uaria*, 19, 12, voir *supra* p. 27) ou bien aux satyres (*Saluete et uos, o Capripedes Satyri*, dans *nymph.* 4). Elle revient enfin à son adresse originelle aux divinités cosmiques chez Pontano (*Uran.* 2, 1082) et dans la *Christias* de Vida (*Vos, o flammiferi labentes aetheris orbes* : *Christ.* 4, 137). Bien que Pontano l'emploie souvent pour invoquer les divinités mineures du panthéon (les Grâces, *Lyra*, 8, 9 ; *Uran.* 2, 283 ; les Néréides, *Uran.*

de Virgile. Plus encore, le genre géorgique se manifeste dans l'énumération de chaque type de cultures qui enrichit le paysage napolitain. En effet, la définition du genre géorgique pour les commentateurs de la Renaissance se fonde d'abord sur l'étymologie du mot :

hic autem georgica id est terrae opus nam [γῆ] terra est, [ἐργον] opus¹¹⁶⁵

« Cette œuvre est une géorgique, ce qui signifie « le travail de la terre », car γῆ signifie terre et ἐργον, travail. »

Les commentateurs de la Renaissance suivaient Servius à cet égard. Dès lors que la géorgique était un chant sur le travail de la terre, l'annonce des thèmes retenus par Virgile au début des *Géorgiques* était interprétée par Servius comme la répartition des travaux qui s'imposaient en fonction des types de terrains :

*Quid faciat laetas segetes quo sydere terram
uertere, Maecenas, ulmis adiungere uitis
quae cura bouum, qui clutus habendo
sit pecori, apibus quanta experientia parcis
hinc canere incipiam. [Virg. Georg. 1,1-4]*

« Ce qui fait les grasses moissons, sous quelles constellations, Mécène, il convient de retourner la terre et d'unir les vignes aux ormeaux ; quelle sollicitude exige les bœufs, quels soins l'élevage du petit bétail, quelle expérience les abeilles économes, voilà ce que je vais me mettre à chanter. »¹¹⁶⁶

Servius relevait en effet qu'il était possible de distinguer quatre types de terrains : une terre destinée aux labours et à la culture des céréales ; une autre destinée à la culture de la vigne et des arbres fruitiers ; une troisième consacrée à l'élevage et une dernière, où l'on cultive les simples, les plantes odorifères, les fleurs et où l'on installe des ruches. Cette quadripartition subit quelques aménagements dans la littérature latine classique. Varron lui-même, comme le relève Lippo Brandolini¹¹⁶⁷, considère qu'on peut exclure l'élevage des parties de l'agriculture¹¹⁶⁸ (Varron, *rust.* 2,1). La quadripartition s'impose en réalité pour Servius parce qu'il estime que chacun de ces types de terrain correspond à un chant des *Géorgiques* :

[...] unum Hesiodi librum diuisit in quattuor. Quod ratione non caret. Nam omnis terra, ut etiam Varro docet, quadrifariam diuiditur : aut enim aruus est ager, id est sationalis ; aut consitus, id est aptus arboribus ;

2, 578), cette apostrophe, solennellement placée en tête du premier vers, marque avec évidence le genre de la géorgique. Elle passa d'ailleurs quelques fois dans les langues nationales. Au XVI^e chez Luigi Alamanni lorsqu'il s'adressait aux nymphes (*Della coltivazione*, 5, 944) : « O voi che vi godete e l'ombra e l'onda ». Et au début du XIX^e siècle, dans les *Géorgiques françaises* de Jacques Delille (1, 27) : « Ô vous qui dans les champs prétendez vivre heureux / N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres ».

¹¹⁶⁵ Ainsi le formule Aurelio Lippo Brandolini dans son commentaire aux *Géorgiques* (BAV Vat.lat. 2740, f. 1r.).

¹¹⁶⁶ Trad. E. de Saint-Denis.

¹¹⁶⁷ BAV Vat.lat. 2740, f. 1r. : *Quid faciat laetas segetes quo sydere terram. Virgilius in hiis quatuor georgicorum libri uniuersam agriculturam est complexus quamquam Varro pastoritiam facultatem ab agricultura disiunctam esse putat.* Lippo Brandolini pense certainement à ce que Varron déclare dans le prologue de son deuxième livre d'agriculture : *Alia, inquam, ratio ac scientia coloni, alia pastoris. Coloni, ut ea quae in agricultura nascantur e terra fructum faciant. Contra pastoris, ut ea quae nata ex pecore.*

¹¹⁶⁸

aut pascuus, qui herbis tantum et animalibus uacat ; aut floreus, in quo sunt horti apibus congruentes et floribus.¹¹⁶⁹

« Le poète a divisé le livre unique d'Hésiode en quatre livres. Il ne l'a pas fait sans raison. En effet, comme Varron l'enseigne lui aussi¹¹⁷⁰, les terrains peuvent être divisés en quatre catégories : il peut s'agir d'un champ fait pour le labour, c'est-à-dire pour les semailles ; il peut s'agir d'un champ fait pour la plantation, soit bien propice à recevoir des arbres ; ou bien c'est un terrain fait pour le pacage, qui, inoccupé, n'accueille que des herbes et des animaux ; ou c'est un terrain florifère, dans lequel il y a des jardins fleuris appropriés à l'élevage des abeilles. »

Pontano, en tête de son poème géorgique, s'est souvenu de cette répartition rigoureuse de la matière agronomique. Dans la première période du poème, les lieux qu'il énumère et dans lesquels il imagine les nymphes et les naïades qu'il convoque sont expressément distingués selon le type de culture qu'ils accueillent. Au vers 2, les *florida culta* rappelle la *terra florea* de Servius, cette terre qui est propre à la culture des jardins, des maraîchages, et que Pontano approche des *Deliolosque hortos*, le parc de Poggioreale. Puis, au vers 4, il mentionne la terre propice à l'arboriculture et à la viticulture, *collis Baccho laetos*, les coteaux riants de vignes et, enfin, les *flauentiaque arua / Messibus*, c'est-à-dire la terre propice au labour¹¹⁷¹. Cette campagne napolitaine est bien ordonnée et chaque type de culture est à sa place. L'humaniste a versifié la période¹¹⁷² afin de donner à l'auditeur le sentiment d'unités distinctes et imbriquées, de cultures spécialisées qui se mêlent : parfois, un champ est séparé de l'autre par une césure de fin de vers ou par l'hémistiche, parfois une expression enjambe la césure pour éviter une régularité trop exacte. Le soin porté à la versification du style périodique, que Pontano théorise

¹¹⁶⁹ SERVIUS, *Servii Grammatici qui fervntvr in Vergilii carmina commentarii*, H. Hagen et G. Thilo (éd.), Leipzig, Teubner, 1881, vol. 3, p. 128.

¹¹⁷⁰ Il est difficile de savoir à quoi Servius fait allusion ici. Dans le premier livre d'agriculture de Varron, la division des terres est plus raffinée qu'il ne l'indique. La destination d'un terrain s'établit en étudiant la nature du sol, voir p. ex. *rust.*, 1,9 ; 22. et Les terrains sont définis par leur destination en *rust.* 1,7, d'après Caton. Il y en a alors neuf sortes.

¹¹⁷¹ Cependant Pontano ne mentionne pas la terre d'élevage, sans doute parce que ce type de terrain ne fait pas partie du paysage qui environne directement Naples. Les animaux sont rares dans les territoires péri-urbains, comme le prouve le silence des sources notariales à leur égard. Le pacage des bufflonnes, par exemple, s'organise au nord près du lac Patria, un lac côtier situé au sud de l'embouchure du Volturno. La Campanie est réputée à la Renaissance pour l'élevage de chevaux mais Feniello admet que la documentation est rare (A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge : mutations d'un paysage rural*, Rome, Ecole française de Rome, 2005, p. 91-93). Sur ce sujet, la correspondance inédite de Jacopo Probo d'Atri, ambassadeur mantouan à Naples et de Francesco Gonzague, marquis de Mantoue, du printemps 1499, mériterait une étude approfondie. Elle regorge de détails sur le commerce et l'élevage des chevaux dans le Royaume de Naples à la fin du xv^e siècle (ASMn, arch. Gonzaga, b. 808, 2908, 2909).

¹¹⁷² *Hesp.* 1,1- 11 : Pontano décide de commencer son poème par une période d'une singulière ampleur puisqu'elle court du vers 1 au vers 11. On peut la diviser en trois unités : une apostrophe reprise par quatre relatives (1-5) ; la principale à l'impératif (7-8) précédée d'une proposition circonstancielle consécutive (6) ; deux propositions circonstanciennes temporelles de simultanéité (8-10) et une relative avec attraction de l'antécédent qui dépend de la seconde de ces propositions (11). Pontano est parfois critique à l'égard du style périodique en poésie, qu'il accuse d'un effet trop labile et d'une hâte excessive. Il s'efforce de mettre en évidence la structure de sa période, en surveillant ses rejets (à la penthémimhère, v. 2, 3, 8 ou après le premier pied, v. 5, 9), en organisant ses relatives en groupes de mots croissants (1-5), en renforçant la cohérence syntaxique de certains vers par enjambement de couples substantif/adjectif (11, voire de rime léonine, 5,7), par attraction de l'antécédent du relatif (11), ou en en gommant la coupe (10). Ces procédés, en rompant la monotonie de l'enchaînement rythmique dans la période, sont censés provoquer l'accélération ou le ralentissement du rythme afin d'obtenir un effet de variété.

dans l'*Actius*¹¹⁷³ et qui produit ici un équivalent des haies et du maillage propres au bocage, est aussi le signe liminaire de la parenté, révélée par le langage d'art, entre la poésie et l'agriculture.

Chacun de ces vers, dont les hémistiches expriment des types de terrains différents, renvoient à des parcelles bien réelles du territoire napolitain. Quoiqu'il s'agisse d'expressions génériques, elles font allusion aux travaux de bonification entrepris par le peuple de Naples et par ses souverains, qu'il s'agisse du contrôle des eaux, des cultures maraîchères, de la culture de la vigne ou des céréales.

Pontano décrit dès le début du prologue le parcours de l'eau, que l'on suit depuis la source (v.1, *fontis*) jusqu'au rivage (v.3, *littora*) en passant par le Sebeto au cours ramifié (v.1, *flumina*). Il suffit de l'indication *deliolosque hortos* (v.3), qui évoque les jardins de la villa d'Alphonse II à Poggioreale, pour que le parcours évoqué génériquement au début du *De hortis Hesperidum* prenne corps. Le palais d'été des derniers rois aragonais était en effet la clé d'un double système hydrique : celui qui d'un côté alimentait le réseau des puits et des fontaines de Naples et de l'autre irriguait la zone des *Paludi* à l'écologie fragile et à l'économie précieuse pour la capitale aragonaise¹¹⁷⁴. Les eaux abondantes de cette zone provenaient en grande partie d'un collecteur d'aqueducs sis au lieu-dit « la casa della Bolla », au pied du Monte Somma, à cinq milles de Naples. Le parcours est décrit de manière détaillée par Giovanni Tarcagnola, Giovanni Antonio Summonte ou encore Carlo Celano¹¹⁷⁵ mais aussi par Sannazaro dans la prose XII de l'*Arcadia*. Après le collecteur de la Bolla, une partie des eaux formait le fleuve Sebeto, l'autre s'engageait dans l'aqueduc de la Bolla. Tous deux coulaient vers la plaine côtière en contre-bas de Poggioreale. L'aqueduc était dévié dans son cours par les jeux d'eau de la villa d'Alphonse II. Son débit était encore grossi par les eaux de la source du « Dogliuolo » qui le rejoignaient par des canaux enterrés sous le palais. De là, une partie des eaux au moins descendait vers la zone des *Paludi* où elle rejoignait le Sebeto. Enfin, à travers un système de châteaux d'eau et de canaux, le petit fleuve faisait tourner la roue des moulins et irriguait les parcelles des maraîchers avant de se jeter en mer au Ponte della Maddalena. Cette zone est caractéristique des faubourgs de Naples, elle est réputée pour l'abondance et le contrôle de ses eaux, notamment grâce aux bonifications mises en œuvre par les Aragonais, comme le creusement du canal du « Fosso reale » par Ferrante en 1459, qui contribua à débarrasser la ville de la malaria.

¹¹⁷³ Voir *Actius*, dans G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 163-164.

¹¹⁷⁴ A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 45-48.

¹¹⁷⁵ G. TARCAGNOTA, *Del sito, et lodi della città di Napoli : con vna breve historia de gli re suoi, & delle cose piu degne altroue ne' medesimi tempi auenute*, In Napoli, Appresso Gio. Maria Scotto, 1566, f. 18v. ; G. A. SUMMONTE, *Historia della città e regno di Napoli*, Napoli, G. I. Carlino, 1602, vol. 1, p. 237 ; C. CELANO, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata ottava*, op. cit., p. 7.

Au vers 2, l'expression *florida culta* désigne les jardins, un type de terrain qui est à l'honneur dans le *De hortis Hesperidum*. L'expression *florida culta*, « les parcelles fleuries par nos soins », ne connaît pas d'autre usage en poésie latine. L'adjectif *floridus* est même absent des *Géorgiques* de Virgile. Mais Pontano fait ici référence à la *florida tellus* de Columelle, qui est celle des potagers (*rust.* 166 : *Nunc apio uiridi crispetur florida tellus*¹¹⁷⁶), ou à l'*Hybla florida* d'Ovide (*trist.* 5, 6, 38) qui est la terre propre aux abeilles, comme celle du jardin du vieillard de Tarente dans la quatrième géorgique. Le mot *culta* est d'ailleurs emprunté par Pontano à Virgile lorsqu'il décrit les campagnes de Tarente : [...] *memini* [...] / *Qua niger umectat flauentia culta Galaesus, / Corycium uidisse senem*¹¹⁷⁷. Les *florida culta* du *De hortis Hesperidum* désignent donc les jardins et, dans la topographie napolitaine de la fin du *Quattrocento*, ils pourraient bien désigner les jardins péri-urbains de la ville de Naples et en particulier les jardins maraîchers des *Paludi* baignés par le Sebeto à l'est de la ville¹¹⁷⁸. Ces jardins et leur fertilité sont un lieu commun des lettres napolitaines. C'est de ces *horti Sebethi* (Pontano, *Erid.* 2, 2, 33) que proviennent les présents qu'offre le Vésuve dans la cinquième *pompa* de la *Lepidina* :

*varioque asinum clamore salutant,
brasiculisque apioque ferum nucibusque coronant.* [*Lep.* 5,236-237]

[...] on salue l'âne en l'acclamant vivement
Et, avec des petits choux, du persil et des noix, on couronne l'animal.¹¹⁷⁹

ou encore les fleurs de l'*Épithalame* de Gabriele Altilio (*epith.* 40-49). C'est d'eux également que proviennent les produits énumérés par Loise de Rosa dans sa louange de Naples¹¹⁸⁰. Jacopo Sannazaro évoque également « il placidissimo Sebeto, anzi il mio Napolitano Tevere », qu'il voit « in diversi canali discorrere per la erbosa campagna » (*Arc. prose* XI)¹¹⁸¹. Benedetto Di Falco se félicite auprès de sa mère d'avoir chanté près de :

« [...] il tuo amato Sebeto, le cui liete rive piene di fresche erbette [...] dintorno a cui le melliflue ape di ramo in ramo accogliono i bei fiori e stanno in pace. »

« [...] ton Sebeto bien aimé, dont les rives heureuses pleines d'herbes fraîches [...] autour desquelles les belles fleurs accueillent de brin en brin les abeilles melliflues et se tiennent en paix. »

¹¹⁷⁶ « Que la terre fleurie s'hérise de l'ache verte ».

¹¹⁷⁷ « [...] je me souviens d'avoir vu [...] là où le noir Galèse arrose de blondissantes cultures, un vieillard de Corycus [...]. » Trad. E. de Saint-Denis.

¹¹⁷⁸ Pour une délimitation précise de la zone des « orti delle paludi », voir A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 85.

¹¹⁷⁹ Trad. H. Casanova-Robin.

¹¹⁸⁰ « onne frutte e anco onne ervame: foglia e lattuche, buoccole e insalata, radice, pastenache, aglie, puorre, cepolle, rise, ammendole, semola, chiàppare, pane, tuortane, pane de Nola e pane de miglio, e farina de miglio, onne leume. » L. DE ROSA, *Napoli aragonese nei ricordi de Loise de Rosa. Edizione del ms. parigino 913 con glossario e indici*, A. Altamura (éd.), Naples, Libreria scientifica editrice, 1971, p. 189.

¹¹⁸¹ « le Sebeto très placide, mon Tibre napolitain » ; « courir par les nombreux canaux la campagne herbeuse ».

Ces jardins, à l'écologie fragile, ont longtemps donné une physionomie particulière non seulement aux faubourgs de Naples mais encore à sa gastronomie. Le régime alimentaire du peuple de Naples reposa longtemps sur la variété des herbes et des simples produites par l'importante zone maraîchère à l'est de la ville¹¹⁸².

Au vers 3 du premier livre du *De hortis Hesperidum*, l'expression *Deliolosque hortos* donne un premier exemple du goût de Pontano pour la paronomase savante. Dans l'*explanatio aliquot locorum* qu'il insère dans l'édition de 1505 du traité *De fortuna* de Pontano, Pietro Summonte dit :

*Deliolos. Deliolum fons est prope Neapolim in uia Accerrana, quae Alphonsus Calabriae Dux sumptuosius aedificiis exornauit, ac Pogium regale appellari iussit: quod adhuc manet nomen, priori abolito.*¹¹⁸³

« *Deliolos*. La source baptisée Dogliolum se trouve non loin de Naples sur la route d'Acerra. Alphonse duc de Calabre la fit orner de splendides monuments et lui donna le nom de Poggioreale. Ce nom lui est resté qui fut autrefois aboli. »

Les *Delioli horti* désignent ainsi la résidence de Poggioreale qu'Alphonse, encore duc de Calabre, fit construire à l'est de Naples. La source dont parle Summonte a pour nom vernaculaire *Dogliuolo*, une forme diminutive issue du latin *dolium*, qui désigne lui-même un contenant de grande taille pour les liquides. Il existe plusieurs interprétations sur ce que désignait au *Quattrocento* le toponyme *Dogliuolo*. C'est la version de Carlo Celano qui prévalut jusqu'à il y a peu. L'auteur des *Notizie del bello*, en 1692, affirme à deux reprises que « *dogliolo*, a *dolio*, » tirait son origine du réservoir qui répartissait dans différents conduits les eaux de l'aqueduc de la Bolla¹¹⁸⁴. Plusieurs témoignages portent à croire qu'il existait bien un répartiteur à cet endroit¹¹⁸⁵. Paola Modesti a récemment écarté cette interprétation imprécise du toponyme en s'appuyant sur l'affirmation de Pietro Summonte. La villa de Poggioreale, construite au lieu-dit *Dogliuolo*, bénéficiait d'une double alimentation pour ses jeux d'eau : d'une part, la dérivation appliquée à l'aqueduc de la Bolla et, d'autre part, une source fort abondante qui jaillissait à cet endroit. C'est de cette source jaillissante que le lieu a tiré son

¹¹⁸² Sur le rôle de ce faubourg de Naples dans l'alimentation de la cité et la transformation de cette zone, voir E. SERENI, « Note di storia dell'alimentazione nel Mezzogiorno: i napoletani da "mangiafolia" a "mangiamaccheroni" », dans *Terra nuova e buoi rossi*, Turin, Einaudi, 1981, p. 292-371.

¹¹⁸³ Dans l'*Explanatio locorum obscurorum*... voir G. G. PONTANO, *Pontani carminum quae quidem extant omnium pars prima*, op. cit.

¹¹⁸⁴ Voir C. CELANO, *Notizie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata nona*, S. De Mieri et F. De Rosa (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009, p. 19 et 25. Voir aussi L. DE LA VILLE SUR-YLLON, « Il Sebeto », *Napoli Nobilissima*, vol. 11, n° 8, 1902, p. 113-116 ; P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate*, op.cit., p. 58. Pontano évoque lui-même la source du Sebeto, dans l'*Eridanus* 23, de *Sebetho* : *Cantabat vacuus curis Sebethus ad amnem, / Si vacuum sineret perfidiosus Amor: / "Ipsa veni ad salices et opacae umbracula vitis, / Ipsa veni ad nostros, culta Labulla, modos: / En hic coeruleae saliunt per litora nymphae, / Ludit et ad fontes picta Napaea meos. / Culta Labulla, veni, sunt hic tibi sarta parata,*

¹¹⁸⁵ Voir F. E. KELLER, « Die Zeichnung UK, 363A von Baldassare Peruzzi und das Bad von Poggio Reale », *Architectura*, 3/1, 1973, p. 22-35.

ancien nom¹¹⁸⁶. Les plus anciens témoignages appellent le Dogliuolo « fons », ce qui ne prête pas à équivoque. C'est le cas de Pietro Summonte et d'un passage rapporté de Fabio Giordano, *sub hoc colle ad Deliolos fontes*, comme l'indique Paola Modesti¹¹⁸⁷ ; c'est aussi le cas chez Pontano dans l'églogue *Lepidina* (1,30). Un compte-rendu de procès datant de 1506 fut signalé par Antonio Chiarito¹¹⁸⁸ : le Dogliuolo y apparaissait encore comme le nom d'une source et du cours d'eau qui en naissait. Le mot *doliolum* est compris comme un diminutif de *dolium* par Pontano lui-même : *totum adeo doliolum flos est merus* !¹¹⁸⁹. Dans *l'Historia della città e regno di Napoli*, Giovanni Antonio Summonte interprète la figure d'angle du fronton du temple des Dioscures à Naples, aujourd'hui disparue, comme le fleuve Sebeto. Il emploie le mot « Dogliuolo » pour désigner l'urne sur laquelle s'appuie le dieu-fleuve. C'est ainsi que Sannazaro représente le dieu fleuve dans la prose XII de l'*Arcadia* : un roseau en main, appuyé sur une urne qui verse de l'eau et qui symbolise sa source¹¹⁹⁰. Il paraît donc plus vraisemblable que le toponyme « Dogliuolo » ait d'abord désigné la source qui fut ensuite canalisée dans le gigantesque nymphée de la villa de Poggioreale. Le toponyme fut utilisé plusieurs fois par Pontano dans ses églogues (4, 124 et 5, 83) sous la forme *Deliolum*. Il s'agit d'une paronomase pour évoquer l'Apollon délien ou bien sa sœur, Diane, la délienne. Hélène Casanova-Robin le relevait pour ce vers des églogues de Pontano : *Delioli ad fontem sola ac sine teste lauabat*¹¹⁹¹, suggérant qu'il pourrait y avoir ici une référence au bain de Diane (Ovide *met.* 3, 163-85)¹¹⁹². Dans de *De hortis Hesperidum*, on peut aussi supposer que Pontano a intentionnellement terminé le vers qui contient le syntagme *Deliolosque hortos* par la mention des Muses pour évoquer, dans l'esprit du lecteur, le cortège d'Apollon. Jean Dorat comprit d'ailleurs *deliolus* comme un diminutif de *delius* lorsqu'il utilisa cette invention pontanienne dans une épigramme à Michel l'Archer¹¹⁹³.

En employant, au vers 4 du prologue, l'expression *collis Baccho laetos* (« les coteaux riants de vigne. »), Pontano suit plusieurs leçons dont les plus évidentes sont celles d'Ausone (*Mos.* 21, *Et uirides Baccho colles*) ou de Prudence (*Psych.* 209 : *laetos et gramine colles*). Virgile

¹¹⁸⁶ Voir aussi A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 48-9.

¹¹⁸⁷ P. MODESTI, *Le Delizie ritrovate*, op. cit., p. 58 et n. 89.

¹¹⁸⁸ A. CHIARITO, *Comento storico-critico-diplomatico sulla costituzione de instrumentis conficiendis per curiales dell'imperador Federigo II.*, Naples, V. Orsino, 1772, p.148, n.10 : « Prima che Alfonso Duca di Calabria, [...] eretta avesse la sontuosa magnifica Villa chiamata Poggio Reale ; un tale luogo appellavasi Dogliuolo, o Digliuolo, a cagionchè vi esisteva un fonte, e corso di acqua, che servì per uso di essa Villa. »

¹¹⁸⁹ « Cette petite jarre n'est que parfum ». Dans l'*Asinus*, G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 293.

¹¹⁹⁰ Sur la représentation du Sebeto chez Jacopo Sannazaro, voir M. DERAMAIX, « Urna nouis uariata figuris. Ekphrasis métapoétique et manifeste littéraire dans le De partu Virginis de Sannazaro. », dans P. Galand-Hallyn et C. Lévy, *Vivre pour soi, vivre dans la cité: de l'antiquité à la Renaissance*, Paris, presses universitaires de Paris Sorbonne, 2006, p. 253-284.

¹¹⁹¹ *Lep.* 1,1,30. « Dans l'onde de Deliolum, elle se baignait seule, à l'abri des regards. » Trad. H. Casanova-Robin.

¹¹⁹² H. CASANOVA-ROBIN, *Giovanni Pontano : Églogues*, Paris, Belles Lettres, 2011, p. 169, n. 19 et 20.

¹¹⁹³ « Tu quoque Deliolus, tu nobis alter Apollo, / Non probitate minor, non pietate minor. » J. DORAT, *Ioannis Aurati Lemouicis poetae et interpretis regii Poëmata*, Paris, Guillaume Lincocerus, 1586, p. 314.

lui-même donne souvent le nom du dieu pour désigner métonymiquement la vigne. Ainsi, dans les *Géorgiques* (2, 113), *Bacchus amat collis*, que Pomponio Leto glose simplement :

<ad loc.> *Bacchus*. id est ipsa uineta.

« *Bacchus. Soit le vignoble lui-même.* »

<Georg. 2, 228>, *Baccho*. uino & uitibus.

« *Baccho. Le vin et les vignes.* »

Mais l'usage du nom du dieu dans l'invocation du *De hortis Hesperidum* n'est pas innocent de la part de Pontano, qui y a déjà habilement suggéré la présence d'Apollon et des Muses. Là où Pomponio Leto s'efforçait d'éclairer l'expression de Virgile, Pontano a remarqué qu'au vers 113 de la deuxième géorgique la personnification de la vigne en son dieu tutélaire était redoublée par un verbe de sentiment : *amare*. C'est probablement en ce sens qu'il a tenté d'améliorer la leçon de Prudence et d'Ausone en y filant la personnification de la viticulture comme l'avait fait Virgile. *Laetus* peut s'employer pour les objets inanimés, comme le fait d'ailleurs Prudence dans l'extrait que nous venons de citer de la *Psychomachie*, ou encore Quinte Curce (5, 4, 4) : *colles (...) frondibus laeti*. C'est aussi le cas pour *amare*. Servius commentait en effet :

<Georg. 2, 113> uites amant montium laxiora.

« *Les vignes aiment les espaces assez ouverts sur les collines* »

Dans son commentaire des *Géorgiques*, Pomponio Leto, éclaire une nouvelle fois la métaphore :

<Georg. 2, 48> *laeta. uiuacia*.

« *laeta. vivaces* »

Mais Lippo Brandolini s'oppose à Servius et préfère mettre en évidence, dans l'expression *laetas segetes* du premier vers des *Géorgiques*, la personnification, qui consiste à attribuer des sentiments aux êtres inanimés :

<Georg. 1,1> *non ut Seruius scripsit pinguem terram [...]. Laetas autem dixit per similitudinem ut alibi dixit segetes interere et agrum mori. Sic nunc segetes laetas appellat cum in suo uigore ac uiriditate sunt, quaequidem est figura a poetis maxime usitata ut sensus et affectus inanimatis tribuant*¹¹⁹⁴.

« il ne s'agit pas, comme Servius le prétend, d'une terre grasse [...]. Le poète a dit « heureuses » par analogie, comme ailleurs il dit que les moissons périssent et que les champs meurent. Virgile dit des moissons qu'elles sont « heureuses » quand elles sont vigoureuses et vertes. Il s'agit en effet d'une figure très utilisée par les poètes que d'attribuer des sens et des affects aux objets inanimés. »

¹¹⁹⁴ BAV vat.lat. 2740, f. 1r.

C'est dans cet esprit que Pontano emploie l'adjectif *laetus* pour qualifier les coteaux « réjouis » par la présence du dieu. Il illustre de la sorte une pratique de personnification des objets de la nature qui est courante dans le *De hortis Hesperidum*. La vigne est présente en abondance dans tous les territoires cultivés autour de Naples, ces coteaux peuvent ainsi désigner le promontoire de Pizzofalcone, où Ferrante entretenait des vignes royales¹¹⁹⁵, ou la petite chaîne côtière du Pausilippe. Mais les terrains les plus réputés sont ceux des contreforts du Vésuve entre Massa di Somma et Somma Vesuviana ou bien la large bande côtière autour de Torre del Greco, qui se prolonge profondément dans les terres en montant sur les pentes du Vésuve¹¹⁹⁶. Pour Ranzano, Torre del Greco tire son nom de l'abondance du cépage grec qui y est planté¹¹⁹⁷. Ce sont les terres du Vésuve qui, chez Pontano dans les *Églogues* (p. ex.1,5,238-240) ou chez Bernardino Rota (*Eleg.* 2, 2, 19), reçoivent des éloges pour leur vin.

Les champs aux blondes moissons du vers 4 (*Flaentiaque arua / messibus*) se rangent parmi la catégorie de terre nommée par Servius *ager aruus*. Lippo Brandolini donne l'étymologie suivante pour le mot *arua* :

<Georg. 2, 1> : *aruorum autem dixit quia quae arantur proprie arua dicuntur*

« Il dit *aruorum* parce que les terres que l'on labourer sont appelées *arua*. »

Lippo Brandolini reproduit ici l'étymologie d'Isidore de Séville (14, 1, 1), qui suivait lui-même le commentaire suivant de Varron (*rust.* 1, 29) : *aruum, quod aratum, necdum satum est*¹¹⁹⁸. Isidore de Séville ne tenait pas compte de la restriction que comportait la définition varronnienne et dont seul Festus semblait prendre garde¹¹⁹⁹. *Arua*, pour Varron, se dit d'un champ de labour et non du champ à moissonner. Pontano connaît cette définition précise de *aruum* mais il pouvait néanmoins s'appuyer, par licence poétique, sur deux illustres précédents : Catulle (*Carm.* 64, 354, *flaentia... arua*) et Virgile (*Æn.* 7, 721, *flaentibus aruis*), qui désignaient clairement par *arua* les champs à moissonner. Le rejet a, quant à lui, été inspiré à l'humaniste par Claudien (*Hon.* VI cos., 388-9) : *iam flauescentia centum / Messibus aestiuae detondent Gargara falces*¹²⁰⁰.

¹¹⁹⁵ Voir *supra*, p. 308.

¹¹⁹⁶ A. FENIELLO, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge*, op. cit., p. 77-78.

¹¹⁹⁷ *a vini optimi quod vocant Graecum copia*. P. RANZANO et al., *Descriptio totius Italiae : annales XIV-XV*, Florence, SISMELE edizioni del Galluzzo, 2007, p. 166.

¹¹⁹⁸ « *aruum* se dit du champ labouré mais pas encore semé. »

¹¹⁹⁹ <s.v. *aruum*> *agrum necdum satum*.

¹²⁰⁰ « Cent étés de leur faux tondent déjà le Gargare blond de moissons ».

L'image du Vésuve, dans ce prologue du *De hortis Hesperidum*, est celle d'un mont cultivé jusqu'à son sommet : *ac summi curatis rura ueseui*¹²⁰¹. C'était, pour Guicciardini, le résultat de la politique menée par Laurent de Médicis et le signe de la paix et de l'abondance perdues dans les guerres d'Italie :

« Perché [Italia], ridotta tutta in somma pace e tranquillità, coltivata non meno ne' luoghi più montuosi e più sterili che nelle pianure e regioni sue più fertili, né sottoposta a altro imperio che de' suoi medesimi, non solo era abbondantissima d'abitatori, di mercatanzie e di ricchezze, ma illustrata sommamente dalla magnificenza di molti principi, dallo splendore di molte nobilissime e bellissime città [...]. »¹²⁰²

« Parce que [l'Italie], plongée toute en entière dans la paix et la tranquillité les plus accomplies, tout aussi cultivée dans les endroits montagneux et stériles que dans les plaines et les régions les plus fertiles, soumise à nul autre commandement qu'au sien propre, n'était pas seulement très abondante en habitants, en marchandises et en richesses mais encore illustrée de la plus belle manière par la magnificence de nombreux princes, par la splendeur de nombreuses cités très nobles et très belles [...]. »

Leandro Alberti, avec des visées plus pragmatiques, en partageait le constat :

« Essendo tanto moltiplicati gli huomini nell'Italia et non essendo sufficienti i luoghi piani et consueti di coltivare per produr le cose necessarie per il vivere, è stato necessario altresì di coltivare gli alti ed incolti monti. »¹²⁰³

« Les hommes en Italie s'était tant multipliés et, comme les plaines où l'on avait l'habitude de cultiver les produits indispensables n'étaient plus suffisantes, il fut nécessaire de cultiver les hauteurs incultes des montagnes. »

Leandro Alberti regrettait les coulées de boues qui étaient la conséquence de cette transformation du paysage. Les cultures sur les hautes pentes frappèrent Montaigne lors de son voyage en Italie, notamment à Narini :

« Parmi ces coteaus, il y a quelquefois des montagnes bien hautes qui se voient jusques sur la sime labourées & fertiles de toutes sortes de fruis. »¹²⁰⁴

¹²⁰¹ *Hesp.* 1,5. *Veseui*. Une forme commode en poésie pour désigner le Vésuve, car elle permet de former les trois derniers demi-pieds de l'hexamètre. Elle est ainsi employée par Virgile (*Georg.* 2, 224), Stace (*Silu.* 4, 8, 5), Valerius Flaccus (*Argon.* 4, 507), Claudien (*rapt.* 3, 184). C'est encore la forme employée par Ausone lorsqu'il parle des vignobles du Vésuve : *uineta Veseui* (*Mos.* 210). À l'inverse, la forme *Vesuuius* (trois brèves consécutives) est généralement employée en prose (par ex., Tit Liv. 8, 8, 19 ; Plin. 14, 22 ; Florus 1, 16 ; Mela 2, 4). Servius reproche la première forme à Virgile (in *Georg.* 2, 224), en affirmant que *Vesuuius* est le seul nom correct du volcan de Campanie et que *Veseuus* désigne le Monviso, en Ligurie. Il y a peut-être chez Pontano une critique implicite de Servius dans l'emploi du terme et il faut souligner que les commentaires des contemporains s'emploient à restituer, contre l'impérite de Servius, toutes les orthographes du célèbre volcan. Ainsi Pomponio Leto (in *Georg.* 2, 224) : Vesevo. *siue Vesbius, siue Vesuuius, siue Vesulus*, qui, comme Mancinelli et Landino, pêche par excès de zèle et commet l'erreur inverse de Servius, en attribuant au Vésuve le nom latin du Monviso (*Vesulus*, voir *Æn.* 10, 708 et... Servius *ad loc.*). Piero Valeriano, dans ses *Castigationes*, rend à chaque montagne son titre latin (Pierius, s.v. *Veseuum*) : *Falsum uero est, quod apud Seruium legitur Veseuum montem esse Liguria sub alpihus positum. Nam ille Vesulus appellatur [...]. Veseuus uero de quo hic Virgilius ; Campaniae mons [...].*

¹²⁰² F. GUICCIARDINI, *Storia d'Italia*, op.cit., p. 2.

¹²⁰³ L. ALBERTI, *Descrittione di tutta Italia*, Bologne, Anselmo Giaccarelli, 1550, f. 379 v.

¹²⁰⁴ Cité par F. PRATESI, « Gli ambienti naturali e l'equilibrio ecologico », dans *Storia d'Italia. Insediamenti e territorio*, Florence, Einaudi, 1985, vol. 8, p. 78.

Comme le relève Fulco Pratesi, l'empiétement des cultures sur la nature sauvage, sur la forêt en particulier, acquiert au *Quattrocento* une image très positive¹²⁰⁵. La « selua » était en effet considérée comme un repaire de brigands, comme c'était encore le cas à Naples jusqu'aux Aragonais, puisque l'on ne pouvait sans danger traverser les bois sur les pentes du Vésuve à hauteur de Torre del Greco.

Le territoire de Naples tel que Pontano le présente dans les premiers vers du *De hortis Hesperidum* n'est donc pas le paysage bucolique où l'on a coutume de voir se promener les nymphes et les naïades. C'est au contraire un paysage géorgique profondément marqué par des travaux de bonification, par l'assèchement de certaines zones, par la canalisation des eaux, par l'extension récentes des cultures, par le défrichement des terrains incultes. L'apparence des campagnes napolitaines à la fin du *Quattrocento* contredisait pourtant cette idéalisation poétique puisque les contrats des fonds notariaux comportent de nombreuses terres arides ou incultes en périphérie de Naples. Ces dispositions laudatives pourraient, comme dans la célèbre allégorie du *Buon Governo* peinte par Ambrogio Lorenzetti au Palazzo Pubblico de Sienne, vanter la bonne gestion foncière encouragée par le pouvoir aragonais. Pourtant, il n'existe plus de dynastie puissante à Naples lorsque Pontano achève l'écriture du *De hortis Hesperidum*. Ce prologue contribue en tout cas à l'idéalisation du terroir napolitain selon les modalités de la *laus urbis* : un terrain fertile, aux cultures diversifiées, aussi bien céréalières que fruitières, aux eaux abondantes et bien contrôlées, aux terres bonifiées qui, dans la littérature du *Quattrocento* tout comme dans les arts picturaux, sont le signe d'un pouvoir stable. C'est le cas par exemple des fresques du Palazzo Schifanoia, à Ferrare, qui font l'éloge du duc Borso d'Este en représentant notamment l'action bénéfique de son gouvernement sur les travaux agricoles¹²⁰⁶. On remarque également, en arrière-plan du portrait du duc et de la duchesse d'Urbino par Piero della Francesca, un paysage qui évoque le territoire de Montefeltro. Le tracé précis du bocage, la clarté des lignes de cette campagne, l'apaisement que procure cette claire vision sont autant de louanges du bon gouvernement du couple ducal, de même que les chars représentés au dos du portrait sont une allégorie de leurs vertus. En outre, le paysage composé par Pontano est bien un paysage géorgique, bien qu'il comporte les caractères du *locus amoenus* et que, comme dans les *Bucoliques*, il accueille le poète dans un lieu ombragé. Le territoire de Naples est marqué de bonifications humaines auxquelles les divinités agrestes ne s'opposent nullement : chez Pontano, où les villas sont des nymphes, les naïades ne craignent pas d'habiter les vergers et

¹²⁰⁵ *Id.*

¹²⁰⁶ M.-P. CHABANNE, « Les fresques du palais Schifanoia de Ferrare : le paysage comme éloge du prince », dans *Paysage politique : Le regard de l'artiste [online]*., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, [en ligne : <http://books.openedition.org/pur/40628> ; page consultée le 14 octobre 2019].

les champs cultivés¹²⁰⁷, pas plus qu'il ne semblera étrange aux hommes de la Renaissance d'inclure ces *puellae incultae* dans un lieu aussi soigné, aussi peu agreste qu'un jardin maniériste. Sous cette présentation idéalisée d'un territoire cultivé jusqu'au sommet des monts gît l'idée que l'homme agit conformément au bien lorsqu'il transforme la nature en un jardin fertile¹²⁰⁸. Pontano est d'avis qu'il la seconde, plus qu'il ne la dompte, grâce à son génie technique.

La dynastie aragonaise est curieusement absente de la louange de Naples dans les dernières pages du *De bello neapolitano*. Son absence n'est pas moins singulière ici. Ce qui le prouve, c'est d'abord que le poète occupe dans ce prologue la place centrale et qu'il ordonne autour de lui les divinités de cette nature bien cultivée jusqu'au sommet des monts.

Au vers 7, le poète fait signe aux nymphes de le suivre dans un lieu emprunté à la topographie bucolique et qui a les caractères du *locus amoenus*¹²⁰⁹ : *Hac mecum placida fessae requiescite in umbra*. Le modèle de Pontano peut être ici un vers de la *Copa* de l'*Appendix virgiliana* (App. *copa* 31 : *Hic age pampinea fessus requiesce sub umbra*) auquel l'humaniste a mêlé l'influence d'un autre vers déjà imité du premier et tiré des *Églogues* de Némésien (*Ecl.* 4, 46) : *Hic age pampinea mecum requiesce sub umbra*. Ce vers de Némésien ajoute en effet le pronom *mecum* à l'adverbe de lieu *hic*, il use de l'impératif et emprunte au vers de la *Copa* que nous

¹²⁰⁷ 1-2. *nimphae / Naiades*... *Napaeae*. L'allusion aux divinités féminines de la nature sauvage est un lieu commun de la poésie de Pontano. On y retrouve en effet plus d'une quarantaine de fois le mot « *Napaeae* », généralement en clausule d'un hexamètre et bien souvent au vocatif (p. ex., *Uran.*, 1, 176 ; 2, 589 ; 3, 508 ; 4, 14 ; 5, 38 ; 5, 249 ; 5, 809 ; *meteo.* 1154 ; *Hesp.* 1, 22 ; 2, 138 ; *egl.* 1, 3, 49 ; 1, 4, 114 ; 1, 5, 97 ; 2, 126 ; *Parthen.* 1, 18, 41 ; *coniug.* 1, 9, 63 ; 2, 5, 11 ; 2, 7, 9 ; 3, 3, 45 ; *Erid.* 1, 14, 3). On le trouve en particulier dans les invocations qui préfigurent celle du premier livre des *Hesp.*, essentiellement dans les passages de l'*Urania* (cités entre parenthèses). Parmi les antécédents antiques de cette habitude, on peut citer Columelle (*rust.* 10, 264) ou Némésien (*Ecl.* 2, 20), dont nous avons vu qu'ils avaient, au moins indirectement, servi de patron aux premiers vers du *De hortis Hesperidum*. Mais on la trouve encore chez Virgile (*Georg.* 4, 535) ou chez Stace (*Theb.* 4, 255 et 9, 386). Après l'utilisation surabondante que fait Pontano de cette clausule, elle se diffuse largement dans la poésie latine, notamment chez Molza (*uaria* 12, 119 ; 19, 39 ; 19, 96) ou encore chez Pietro Angeli (p. ex. *carm.* 2, 4, 3 ; 2, 40, 3 ; *carm. app.* 1, 18 ; 26, 57) ; Castiglione en a peut-être imité le caractère répétitif dans l'églogue funèbre d'Alcon (*carm.* 1, 50 ; 1, 120 ; 1, 150). *Naiades* en tête de vers est sensiblement moins fréquent chez Pontano et paraît moins involontaire (*Uran.* 3, 174 ; 3, 179 ; 3, 377 ; 4, 22 ; *meteo.* 32 ; *Hesp.* 1, 22 ; *egl.* 2, 124 ; 2, 188 ; *Parth.* 1, 2, 9 ; *coniug.* 1, 9, 55). Cette seconde habitude provient d'Ovide, qui place dix-huit fois le substantif en tête de vers sous sa forme *Naidēs / Naidas* au nominatif / accusatif et *Naiadum* au génitif (p. ex. *met.* 1, 642 ; 2, 325 ; 4, 289 ; 6, 453 ; 8, 580 ; 11, 49 ; *fast.* 1, 405 ; 2, 606 ; *pont.* 4, 16, 35). L'enjambement *nimphae / Naiades* mêle Columelle (*rust.* 264 : *nymphas Napaeas*) et Virgile (*Ecl.* 10, 9-10 : *puellae / Naidēs*), *nimphae* est d'ailleurs pris pour synonyme de *puellae* (voir Tortelli, *etiam* Balbi, s.v. *Nympha*). Ces divinités féminines participent chez Pontano à l'inspiration du poète. L'humaniste, qui ne met aucune barrière entre les Sirènes et les Muses, comme nous allons le voir bientôt, ne semble pas exclure ces divinités pastorales de ce syncrétisme qui a pour vocation d'illustrer sa vision d'une nature inspiratrice. Dans l'*Aegidius* par exemple, les nymphes éponymes des villas de Pontano, Antiniana et Patulcis, sont décrites comme des intercesseurs entre le poète et les Muses (G. G. PONTANO, *dialoghi, op. cit.*, p. 248). Mais Virgile lui-même a parfois donné aux humanistes le sentiment de substituer les nymphes aux Muses, ainsi, chez Pomponio Leto (in *Ecl.* 10, 9-10 : *Naiades puellae. Simpliciter pro nymphis, id est Musis, intelliguntur*) ou chez Giovanni Tortelli (*Orth.* s.v. *Nympha* : *Virgilius musas ipse uelut nymphas nonnumquam iuocauit cum ait in bucolico* [7, 21] : *Nymphae noster amor libetrides*.) Mais déjà Servius (in *Ecl.* 7, 21) l'affirmait d'après un passage perdu du *De lingua latina* de Varron : *Ipsae sunt nimphae quae et musae, nec immerito: nam aquae motus musicen efficit*. (Voir Isid. *Etym.* 8, 11, 96 ; Hug. *Der.* N 62, 28 ; Balbi s.v. *Nimpha* ; Tortelli, *Orth.* s.v. *Nimpha*). Pour Natale Conti (*Expl.* 5, 12) : *Afflabantur uates non minus Nympharum, quam caeterorum Deorum numine*, mais il s'appuie sur Pausanias (p. ex. 8, 37, 11 sq. ; 9, 3, 9), qui n'est pas à ma connaissance une des sources de Pontano.

¹²⁰⁸ T. COMITO, « Le jardin humaniste », *op. cit.*

¹²⁰⁹ Les caractères de ce topos des lettres latines ont été étudiés dans le maître-livre d'Ernst Curtius : E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, p. 240.

mentionnions à l'instant l'expression bucolique *requiesce sub umbra* (voir Virg. *Ecl.* 7,10 : *requiesce sub umbra* ; App. *culex* 157 : *requieuit in umbra*). Il n'est pas impossible que Pontano ait été engagé sur cette voie par quelque précédent moderne comme celui de Boccace (*Ecl.* 4, 6, *requiescere mecum* / *Hic fessus poteras*) ou encore, avec moins de probabilité toutefois, par celui de Tommaso Chaula, chez qui, comme dans le vers du *De hortis Hesperidum*, l'adverbe de lieu suggérerait un mouvement (*parth.* 10, 712) : *Hac mecum celerate uia, pugnate tremendum*. Pontano utilise un adverbe de mouvement car son invocation appelle au mouvement, aux rondes et à faire cortège à la muse Uranie. Ce cortège s'apparente ainsi au cortège orphique. Au sein de cette période, qui comprend les douze premiers vers du poème, la proposition principale à l'impératif (*requiescite in umbra*) décrit les lieux voisins du poète et sépare un premier plan de l'arrière-plan dépeint par les cinq premiers vers. L'auteur insiste sur cet ancrage par l'adverbe du lieu proche (*hac*), par le pronom comitatif (*mecum*) et par l'impératif qui donne grande force à l'énonciation. Le poète est le point de départ de l'énonciation et c'est de son point de vue que le lecteur contemple le paysage, bien qu'il l'ait ignoré jusqu'à ce vers 7. La notion de point de vue est très importante à la Renaissance, où se développent les recherches sur la perspective. Mais ici l'importance donnée au point de vue dans cette peinture du paysage doit être rapprochée de la configuration particulière du golfe de Naples, où de nombreux coteaux permettent de prendre de la hauteur pour contempler un paysage toujours différent. Les belvédères du golfe seront fréquentés par les auteurs des guides de Naples *ante litteram* au XVI^e siècle, comme Bernardino Fusco dans ses *Stanze*¹²¹⁰, qui regarde le golfe depuis les pentes du Vésuve, ou comme Giovanni Tarcagnota, qui commente le plaisir que la contemplation du paysage depuis le mont Saint-Elme procure à son esprit¹²¹¹. Dans ces deux exemples, comme dans le *De hortis Hesperidum*, on pressent le désir d'embrasser l'ensemble du golfe dans une même vision ou dans un même acte d'énonciation¹²¹². Mais cette posture centrale du poète vis-à-vis d'une multiplicité de cortèges qu'il commande, comme dans les *pompae* de la *Lepidina* suggère également un rapprochement avec le spectacle de cour. En mai 1473, par exemple, les fêtes données en l'honneur du mariage d'Éléonore d'Aragon, qui

¹²¹⁰ Fuscano, *Stanze...*, 1,9 : « Io che 'l gran giogo d'un colle girava, / dando fatica a l'affannate membra, / dovunque il vago spatio risg[u]ardava, / la cui bellezza ogni piacer rimembra. ». Voir C. A. ADDESSO, *Le Stanze del Fuscano sovra la bellezza di Napoli. Edizione critica*, Naples, Università degli Studi di Napoli « Federico II », 2005, p. 298.

¹²¹¹ « Vedeste mai per vita vostra la più bella prospettiva di questa ? [...] Gode la vista nostra, se ella vede una casa sola, che bella sia, si ricreano gli spiriti, se una solo verdeggianti albero risguardiamo, l'animo si ravviva ogni volta, che l'occhio alle tranquille e placide onde del mare si volge. Or quanto piu e la vita e gli spiriti e l'animo si ricreano, si rallegrano, e gioiscono mirando in un medesimo tempo tanti, e cosi grandi edifici, quanti et quali noi hora veggiamo e insieme tante amene colline di tante, e cosi vaghe e fiorite piante vestite, e il mare medesimamente cosi tranquillo ? Questa è una vista a gusto mio dilettevolissima e giocondissima. » G. TARCAGNOTA, *Del sito, et lodi della citta di Napoli, op. cit.*, f. 2v.-3r.

¹²¹² Dans les *Hesp.* ce point de vue pourrait fort bien être celui dont devaient jouir les villas de Pontano : Patulcis, qui était situé au piémont du Pausillipe, au-dessus de l'église de Piedigrotta et de la tombe dite de Virgile. Ou bien est-ce le point de vue de la villa d'Antiniana, qui, depuis la colline de l'Arenella, s'ouvrait sur les lointaines pentes nord du Vésuve ?

précédèrent son départ pour Ferrare, regroupèrent près de vingt mille personnes sur la piazza dell'Incoronazione¹²¹³. La tribune royale, comme le personnage du poète dans l'invocation, occupait le centre de la place et surplombait un immense spectacle de danse¹²¹⁴. La danse à la Renaissance est envisagée comme une manifestation du pouvoir royal qui ordonne selon des motifs géométriques les différents éléments du cosmos. Jennifer Nevile a décrit les liens qui unissent à la Renaissance la danse et l'art des jardins en tant que manifestations de la libéralité du Prince.¹²¹⁵ Elle démontre en outre que les motifs géométriques des danses de cour exécutées à cette époque sont les mêmes que ceux qui ornaient les parterres des jardins princiers. La danse comme le jardin sont les démonstrations d'une puissance capable d'ordonner les éléments terrestres à la manière des phénomènes cosmiques. Le poète semble avoir usurpé cette faculté d'ordonner la nature autour de lui en se substituant à un pouvoir dynastique absent ou moribond. L'élément qu'il met en branle par son chant est autant un jardin qu'une troupe de danseurs : il s'agit des personnifications du territoire qui apparaissent si souvent dans sa poésie.

Faire ainsi qu'un poète remplace le souverain dans une mise en scène où la puissance du verbe poétique assure l'harmonie du microcosme en réponse à celle du macrocosme, c'est dire que, dans les crises politiques napolitaines, le Parnasse a remplacé l'Olympe.

Remarquons encore que, dans le prologue du *De hortis Hesperidum*, Pontano s'est plu à remplir de nymphes, parfois éponymes, les lieux qui lui sont familiers, c'est-à-dire les environs de Naples. Un certain Francesco di Gaudio, dans un poème en exergue de l'édition de 1560 de la *Descrittione dei luoghi sacri della città di Napoli* de Piero di Stefano, remarquait déjà que « [...] il gran Pontan ai luoghi d'ogni intorno di Napol bella varie nimphe diede. »¹²¹⁶ Mais l'humaniste s'est peut-être souvenu, en animant les terroirs du golfe de Naples de ces divinités belles et variées, de la façon que Denys d'Halicarnasse, dans son *Histoire romaine*, avait de louer l'Italie et en particulier de l'idée qu'elle avait été consacrée à Saturne par les hommes parce qu'elle leur avait semblé comporter des lieux pour chaque divinité (*H.R.* 1, 38, 1) :

[...] ὄρη μὲν καὶ νάπας Πανί, λειμῶνας δὲ καὶ τεθηλότα χωρία νύμφαις, ἀκτὰς δὲ καὶ νήσους πελαγίοις δαίμοσι, τῶν δ' ἄλλων, ὡς ἐκάστω τι θεῷ καὶ δαίμονι οἰκεῖον.

¹²¹³ C. FALLETTI, « Le feste per Eleonora d'Aragona da Napoli a Ferrare », dans *Spettacoli conviviali dall'antichità alle corti italiane de '400 : Atti del VII Convegno di Studio sul teatro medioevale e rinascimentale*, Viterbo, 27-30 maggio 1982, Viterbe, Il Centro, 1983, p. 272-273.

¹²¹⁴ J. NEVILE, « Dance and the Garden, Moving and Static Choregraphy in Renaissance Europe », *Renaissance Quarterly*, vol. 52, n° 3, 1999, p. 822.

¹²¹⁵ L'art des jardins est lié chez Pontano au *splendor*, la libéralité privée, tandis que celui des spectacles est lié à la *Magnificentia*, la libéralité publique. Les traités qui portent sur chacune de ces vertus peuvent être lus dans l'édition de Francesco Tateo : G. G. PONTANO, *I Libri delle virtù sociali, De liberalitate, De beneficentia, De magnificentia, De Splendore, De conviventia*, F. Tateo (éd.), Rome, Bulzoni, 1999.

¹²¹⁶ « Le grand Pontano a donné aux lieux autour de Naples de belles nymphes variées. » P. DI STEFANO, *Descrittione dei luoghi sacri della città di Napoli*, S. D'Ovidio et A. Rullo (éd.), Univeristà degli Studi di Napoli Federico II, Naples, Memofonte, 2007, p. 2.

« [...] les montagnes et les forêts pour Pan, les prés et les endroits verdoyants pour les nymphes, les rivages et les îles pour les divinités marines et un lieu approprié pour chaque dieu ou génie. »¹²¹⁷

L'humaniste a en effet réparti chaque nymphe dans son habitat d'origine. Ainsi, les naïades peuplent les sources et les cours d'eau (1 : *liquidus fontis, flumina*), les napées peuplent les prairies fleuries (2 : *florida culta*) ; les dryades fréquentent les bois (8, *nemorum*) et les néréides le rivage (13, *litora*).¹²¹⁸ Faire danser ces incarnations lexicales du territoire évoque une bonification symbolique de la nature. Le poète change la nature en un jardin fertile et, par son art, il permet à la nature de s'amender et d'accroître ses bienfaits. Le *De hortis Hesperidum* contient plusieurs scènes où les nymphes, ou bien les divinités antiques des jardins comme Pomone ou Vénus, sont éblouies par les merveilles des jardins¹²¹⁹. La transformation de la nature par le poète, sur le mode symbolique ou métapoétique, a un modèle profondément ancré dans la mémoire napolitaine : il s'agit de la légende médiévale, relatée par la *Cronaca di Partenope*, qui attribuait à Virgile la construction d'infrastructures ou d'œuvres magiques de bonification. L'une d'elles était justement la création d'un jardin d'herbes odorantes protégé des incursions par une muraille de vent¹²²⁰. Le prologue du *De hortis Hesperidum* pourrait être

¹²¹⁷ Trad. E. Gros.

¹²¹⁸ Il semblait facile de rendre aux naïades leur lieu naturel. Dans la deuxième églogue de Calpurnius Siculus, tandis que les dryades ont le pied sec, les naïades ont le pied humide (*Ecl.* 2, 14 : *Afferunt sicco Dryades pede, Naidēs udo*) ; chez Grattius, elles sortent trempées des sources (*cyn.* 17-8) ; elles habitent une fontaine limpide chez Ovide (*met.* 14, 785-6) ; chez Claudien, elles sont les enfants des fleuves (*rapt.* 3, 17). Il n'était pas aussi évident de tirer parti des lexicographes. Papias confondait les naïades avec les néréides (*lex. s.v.* Naidēs) : *deas maris in commitatu esse veneris pagani dicunt*. Quant à Isidore de Séville, il en faisait des nymphes des champs (*Etym.* 8, 11, 97) : *Nymphas quippe montium Oreades dicunt, silvarum Dryades, fontium Hamadryades, camporum Naidēs, maris Nereides*. La Souda donnait en revanche la définition de nymphe des sources (*s.v.* Ναϊδες). Mais c'est Huguccio de Pise qui donnait la définition la plus juste et la plus complète de chacun des noms des nymphes (*Der.* N 62, 29-30) : *Sed nimpharum diversa sunt vocabula et diversas habent potestates : nam Napee sunt vallium, Oreades montium, Driades vel Amadriades silvarum vel arborum : drias enim arbor dicitur ; [30] Nereides maris, Nayades aquarum vel fluminum : nays enim est aqua inde, Nays vel Nayas, dea aquarum. Nimphe dicuntur generaliter vel specialiter de fontium*. Pontano attribuait ainsi aux naïades à la fois les sources et les eaux courantes. Les informations sur les napées sont plus claires. Il arrivait à Servius de les confondre avec les dryades (*in Georg.* 4, 534) : *sane sciendum easdem esse Napaeas, quas et dryades sunt*. Il n'est pas sûr que Pontano en maîtrisât la distinction dès les premiers jours de son activité critique, dans les années 1450-60. Les notes de ses élèves, tirées du ms. 1368 (T.5.5) de la Biblioteca Angelica et publiées en 2005 par Antonietta Iacono, montrent qu'il se souvenait de l'étymon grec de « dryades » (voir A. IACONO, *Uno studente alla scuola del Pontano a Napoli, op.cit.*, p. 96, n. 125) : *Dris, Dros Greca lingua arbor, unde Driades nimphe arborum*, ce qui précise sans doute le grec d'Huguccio (N 68, 29) *drias* et (D 96) *drindos* (*uide etiam Balbi, s.v.* Driades) mais n'est peut-être pas le fait d'un helléniste plus fin comme Giovanni Tortelli, *s.v.* Dryades : *quod graece δρῶς apud nos quercus dicitur*. Quant aux napées, Pontano enseignait ceci (*Id.*, p. 97, n. 143) : *Napi Greca lingua nemus, unde Napee nimphe nemorum*. ce qui est semblable à la leçon du Servius *auctus* (*in Georg.* 4, 534) mais ne correspond pas à la répartition rigoureuse que nous devinons dans le prologue des *Hesp.*, où aux napées sont attribuées des vallées cultivées. Plus encore qu'à la version d'Huguccio (*Napee sunt [nimphae] uallium*) c'est en réalité à Papias que Pontano semble se fier ici (*s.v.* Napee : *dee florum agrestes*) lorsqu'il rapproche soigneusement les napées des *florida culta* (v. 2). Quant aux néréides, enfin, puisque les nymphes étaient génériquement des divinités d'eau douce, elles s'offraient naturellement comme leur pendant maritime, ainsi que le montre ce distique de Martial (4, 57, 7-8) : *Ergo sacri fontes et littora grata ualete / Nympharum pariter Nereidumque domus*. Elles étaient en outre souvent associées à des rondes de danseuses, comme dans ce vers de Martial que rappelle Tortelli (*s.v.* Nereides) : *Lusit Nereidum docilis chorus aequore toto* (*uide etiam Virg. Aen.* 5, 240 ; *Sen. Aed.* 446 ; *Sil. Ital. Pun.* 3, 413 ; *Sidon. carm.* 22, 18 ; *Drac, Romul.* 7, 147).

¹²¹⁹ Par exemple : (2,137-140) *Occultas natura hominum miretur ut artes / Spectatum ueniant non nota ut poma Napaeae ; / Vt Pomona suo laetata assurgat honori / Exsultansque nouis plaudat Zephyritis alunis* (2,383) *Gaudeat insolito natura adiuta fauore ; (2,430-431) ut summo e uertice olympi / Traxerit attonitas citrii ad spectacula musas*.

¹²²⁰ D. COMPARETTI, *Virgilio nel medio evo*, Livourne, Francesco Vigo, 1872, p. 28-29 ; 52-53 ; pour le texte, p. 233-234 ; J. W. SPARGO, *Virgil the Necromancer: Studies in Virgilian Legends*, by John Webster Spargo., Harvard, Harvard University Press, 1934, *passim*.

une relecture de cette légende à laquelle Pontano aurait adjoint des images et des clés plus contemporaines : le poète porte aux hommes la civilisation et il permet qu'elle se maintienne, au moins en puissance, dans les faits ou le souvenir des hommes. Dans un passage de l'*Actius* que nous avons déjà étudié¹²²¹, Pontano affirme en effet que c'est grâce à la poésie que l'homme est pour la première fois sorti des forêts qui l'avaient abrité en son âge primitif. Le poète enseigne la piété à ses congénères, il les pousse à la connaissance des premiers principes, sa venue précède les découvertes. Un passage du *De hortis Hesperidum* (2,407-431), consacré à la louange de l'industrie humaine, fait d'ailleurs écho à ces derniers paragraphes de l'*Actius*.

Si l'on peut lire dans le prologue du *De hortis Hesperidum* un reflet des propos de l'*Actius* en supposant que Pontano y illustre sa propre version d'un poète mage, dont les œuvres contribuent à rendre la nature plus féconde et qui apporte la civilisation à ses congénères, on peut aussi lire le *De hortis Hesperidum* grâce au prisme de l'*Aegidius*. Dans ce dialogue, en effet, le territoire de Naples est si fécond que les fruits mêmes de la terre sont les dons des Muses. Les produits de la terre ne se laissent plus distinguer du don des Muses et de la poésie. La fécondité agricole est une fécondité poétique et le territoire représenté dans le *De hortis Hesperidum*, celui du prologue, celui qu'amende le jardinier, est tout autant poème que jardin. Dans l'*Aegidius*, un dialogue dont la rédaction est contemporaine des dernières corrections apportées au *De hortis Hesperidum*, l'humaniste file la métaphore entre fruits de la terre et production poétique. Le résultat du travail poétique est souvent comparé aux objets de l'arboriculture. Au début du dialogue, lorsque deux protagonistes, Suardinus et Poetus, rencontrent Pontano, le vieux maître leur offre des fruits de son jardin et des rafraîchissements.¹²²² Poetus et Suardinus, fatigués par leur voyage au point de ne plus voir ni entendre correctement, paraissent dessillés par les ablutions et la collation offertes par Pontano.¹²²³ Ces fruits, dont il recommande à Poetus et Suardinus de se servir au nom du droit des hôtes et des Lettres, sont pour Pontano les *munera Musae*, les dons des Muses. L'humaniste joue de cette équivalence et après avoir dit que les fruits de son jardin étaient un don des Muses, il entreprend de prouver grâce à Cicéron qu'Homère a attribué aux Sirènes les qualités des Muses, c'est-à-dire la connaissance des premiers principes. Enfin, pour lier intimement les deux thèmes, celui de la fécondité naturelle et celui de la fécondité de la poésie savante, Pontano dit que ces rencontres ou ces rapprochements avec les Muses lui sont facilités par ses deux propriétés de campagne : Patulcis, qu'il dédie plus volontiers à l'horticulture, et Antiniana, où

¹²²¹ Voir *supra*, p. 151.

¹²²² G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit. p. 246-247.

¹²²³ *Id.* p. 247.

il a l'habitude d'étudier.¹²²⁴ Bientôt, Pontano raconte comment le fantôme de Gabriele Altilio, grand poète défunt de la cour aragonaise et qui fut évêque de Policastro à partir de 1493, est venu prévenir au nom de Dieu deux académiciens, Puccio et Tamyra, qu'ils devaient cesser d'écrire des poésies volages et se consacrer à la haute poésie. Pontano emploie alors une comparaison arboricole :

[...] *satis esse lusisse uos in adolescentia in ipsoque aetatis flore ; coeterum ut herbae, arbusculae e floribus postmodum fruges proferunt, [...] post lusus iuvenilisque delicias, fruges afferre uos oportere, easque diuinis hominum ingeniis coelestibus donis conuenientes.*¹²²⁵

« [...] Vous avez assez joué dans vos jeunes années et dans ce qui est la fleur de l'âge. Désormais, de la même façon que les plantes et les arbustes donnent des fruits après avoir porté des fleurs, il vous faut emprunter le même chemin et, en vous appliquant bien davantage, après les jeux et les plaisirs de la jeunesse, porter les fruits qui s'accordent aux talents divins des hommes grâce aux dons du ciel. »

La comparaison est largement filée dans le dialogue¹²²⁶. Elle change en un impératif d'origine divine le projet de carrière poétique que Properce avait pour lui-même dans l'élégie 3,5 : le jeune âge convenait à l'élaboration de poésie légères mais, si la vie lui accordait de vivre longtemps, il s'emploierait plus tard à composer des poèmes savants. Dans l'élégie 4 de ses *Iuueniles ingenii lusus*, Manilio Cabaccio Rallo, un des académiciens errants qui assuraient à la fin du *Quattrocento* la porosité entre les idées de l'académie napolitaine et les cercles académiques de Rome, présentait en trois distiques, selon cette même échelle propertienne, la carrière de poète de Giovanni Pontano. Il aurait tout d'abord composé, dans sa jeunesse, des poèmes volages, des *nugae*, et ne se serait qu'ensuite intéressé à des sujets élevés comme la poésie astrologique. Cet argument illustre ce que Pontano devait penser de sa propre carrière et il ne fait pas de doute que Rallo l'ait appris à la source de l'académie, sans doute du vieux maître lui-même. La carrière poétique est une montée en graine sous le patronage des Muses, dont Pontano, dans le passage de l'*Aegidius* cité plus haut, veut faire les messagères du Christ lui-même, le truchement de la volonté divine.

Dans le prologue du *De hortis Hesperidum*, les Muses apparaissent au troisième vers. C'est dans ce même vers que se trouve l'adjectif *Deliolus* qui rappelle, par paronomase, le nom de l'île de Delos ou l'épithète *delius*, qui se rapporte au dieu Apollon, si bien que se fait jour dans l'esprit du lecteur, averti de la présence des Muses, le cortège mené par le dieu du Parnasse. Ce cortège a quitté la vallée de Tempé pour rejoindre les rivages napolitains.

Plusieurs raisons peuvent conduire Pontano à dire, au troisième vers du *De hortis Hesperidum*, que les rivages du golfe sont connus par les Muses (*litora cognita musis*). La

¹²²⁴ *Id.* p. 248.

¹²²⁵ *Id.* p. 256.

¹²²⁶ Voir *Id.* p. 257 ; p. 258 ; p. 259.

première tient encore une fois aux éléments de la *laudatio urbis*, qui veut qu'on loue une ville pour les citoyens illustres qu'elle abrite ou qu'elle a abrités. Ainsi, selon Quintilien, (*I.O.* 3, 7, 26) : *Ciues illis [scil. urbibus] ut hominibus liberi sunt decori*.¹²²⁷ Mais les louanges de Naples au *Quattrocento* se concentrent également sur l'activité littéraire dont elle fut le théâtre. Le dominicain Pietro Ranzano (1428-1492), par exemple, dans sa *Descriptio totius Italiae* (6, 94-6)¹²²⁸, dresse une liste des hommes de Lettres qui furent attirés par le climat parthénopéen : Virgile, Tite Live, Horace, Claudien, Pétrarque et, du temps même de l'auteur, Antonio Panormita, Lorenzo Valla, Porcellio de' Pandoni, Bartolomeo Faccio, Giovanni Pontano, etc. Pontano dans les strophes saphiques qu'il dédie à la louange de Naples, fait déjà de cette ville la demeure des Muses (*Lyra* 6, 21) : *Hanc domum Musae sibi vendicarunt [...]*¹²²⁹. Mais l'érudition mythologique l'a également conduit à faire témoigner les auteurs sur la dilection des Muses pour le golfe de Naples : (*Aegidius*, 247, 38 – 248, 1)

Et Homerus ipse declarat eadem quoque loca Musas incoluisse, cum illa ipsa Sirenibus tribuit quae sunt Musarum.

« Homère aussi déclare lui-même que les Muses ont habité ces lieux, puisqu'il attribue aux Sirènes ce qui est aux Muses. »

Le golfe de Naples, terre mythique des Sirènes, devient ainsi le lieu d'habitation des Muses. Cette insolite combinaison de figures mythologiques avait sans doute pour vocation d'appuyer par le discours d'une *auctoritas antiquior* la célèbre citation des *Géorgiques* de Virgile (4, 563-4) :

*Illo Vergilium me tempore dulcis alebat
Parthenope studiis florentem ignobilis oti [Georg. 4,563-564]*

« En ce temps-là, c'est moi, Virgile, que nourrissait la douce Parthénopée, dans la fleur de mon goût pour un loisir obscur, »

Dans cette citation de Virgile, les images de la terre nourricière, de la floraison et de la composition poétique se confondaient déjà avec le nom de la Sirène éponyme de la ville de Naples. Ainsi, dans l'exkursus du *De bello neapolitano* sur les antiquités de Naples, Pontano propose une explication allégorique du mythe des Sirènes¹²³⁰ qui se fonde sur l'extrême ancienneté de sa tradition d'accueil des hommes de lettres :

Nec uero non eodem mihi tempore visa sunt literarum studia, qualia tunc esse poterant illic, et existisse et coepisse, quae postmodum tanta creuerint frequentia, ut quod de uocis suauitate et cantu

¹²²⁷ « Les citoyens des villes font leur honneur comme aux hommes leurs enfants. »

¹²²⁸ P. RANZANO et al., *Descriptio totius Italiae*, op. cit., p. 163-4.

¹²²⁹ « Les Muses avaient revendiqué cette demeure ».

¹²³⁰ La dilection de Pontano pour la figure de la Sirène est loin de se limiter à l'*Aegidius* et au *De hortis Hesperidum*. Sur le sujet voir H. CASANOVA-ROBIN, « Parthénopée et autres sirènes dans l'œuvre de Giovanni Pontano : enjeux esthétiques et symboliques d'un mythe de prédilection dans l'univers napolitain », dans H. Vial, *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au xxi^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 207-222.

*attributum est Sirenibus, id fabulae locum dederit ex eloquentiae ac literarum studiis, disciplinarumque cognitione et cultu.*¹²³¹

« Ce n'est pas à une autre époque que, selon moi, les Lettres naquirent et firent leur début, sous les formes qu'elles pouvaient alors avoir dans ces circonstances et, bientôt, elles connurent une croissance et une affluence telles que ce qu'on rapportait aux Sirènes du fait de la douceur de leur voix et de leur chant fournit à ce récit un lieu choisi en raison de son étude de l'éloquence et des Lettres comme de sa connaissance et de sa pratique des sciences. »

C'est donc par le truchement des Muses, qui président à la fécondité du territoire napolitain, que le travail géorgique devient le double du travail poétique et que l'œuvre de bonification du territoire, entreprise par le jardinier, se double de l'œuvre de bonification des esprits entreprise par le poète. Le poète hérite dans ce prologue du *De hortis Hesperidum* de la faculté qui avait caractérisé les souverains depuis le début de la Renaissance : celle de porter, par le bon gouvernement, la civilisation à son point de perfection, que cela soit dans la bonne tenue des champs, dans l'éducation, dans les mœurs ou dans la religion.

Il reste une chose à dire sur cette œuvre de bonification, de civilisation, dont l'horticulture est chez Pontano le paradigme : c'est sa technicité, l'opiniâtreté à la mener à son terme qui font son excellence. La technicité de l'œuvre poétique comme celle du travail du jardinier est la marque distinctive du travail humain et le critère de son excellence. Pontano est opposé à la conception ficinienne du *uates* comme poète inspiré et de l'art comme procédé qui émane du génie de l'artiste plus que de sa technique.¹²³² Dans le *De hortis Hesperidum*, il réfute cette idée en lui préférant celle d'une langue d'art où l'expertise poétique prime sur l'*ingenium*. Dans l'éducation des enfants, une autre métaphore qui parcourt le *De hortis Hesperidum*, l'excellence poétique réclame une application constante des facultés innées. Ainsi, dans l'élégie *ad uxorem de liberis educandis*, le poète montre à sa femme, grâce à une comparaison entre l'éducation des enfants et le travail de l'agriculteur, combien le goût des études doit être entretenu par l'exercice.

*Insita sed studio vis confirmanda fideli est,
Natura ut mores induat usa bonos;
Arte opus est ; artem sollers quoque perficit usus;
Perficit ars quicquid reperit ingenium.*
Sponte sua quamvis tellus foecunda, novari 25
*Poscit, et optata gaudet arantis ope;
Sponte sua vitis profert baccheia racemos,
Sed tamen assidua falce colentis eget.*
Quid, quod quae sterilis natura creverat arbos,
Insita pomiferas portat honusta comas? 30
*Arte igitur natura iuuatur, et arte magistra
Sumunt diuersos pectora nostra habitus...* [Pont., *coniung.*, 1, 9, v. 21 à 32]

¹²³¹ G. PONTANO, *De bello Neapolitano*, G. Germano, A. Iacono et F. Senatore (éd.), Firenze, Sismel, 2019, p. ###.

¹²³² M. DERAMAIX, « Tamquam in acie. », *op.cit.*, p. 173-174 ; M. DERAMAIX, « *Excellentia et admiratio* », *op.cit.*, p. 187-190 ; M. DERAMAIX, « Ad admirationem. », *op.cit.*, p. 79-92.

« Mais les qualités implantées doivent être affermies par une application sans faille afin que le naturel s'habille de bonnes mœurs. C'est l'affaire de l'art et l'art s'acquiert parfaitement dans l'usage de l'habileté. L'art porte à la perfection ce qu'a révélé le talent. Une terre, aussi féconde soit-elle par nature, réclame à être régénérée et reçoit avec plaisir l'œuvre adaptée du laboureur. Par nature la vigne de Bacchus produit des grappes, elle a néanmoins besoin que le cultivateur lui applique régulièrement la serpe. Et pourquoi donc l'arbre qui avait crû stérile dans la nature porte-t-il, une fois greffé, une lourde chevelure garnie de fruits ? Ainsi, l'art assiste la nature et, selon l'art du maître, nos cœurs prennent des habits opposés. »

Cette conception, dont Pontano a étendu les conséquences à bien des domaines, est inspirée de Quintilien. Le rhéteur antique faisait le départ entre *ars* et *ingenium* et le premier devait pour lui venir en appui du second et la technique rendre le naturel efficient puisque la rhétorique était une technique (Quint. *I.O.* 2,17,41). Dans l'*Actius*, l'effort constant d'amendement, le *labor limae*, l'observation incessante des modèles sont autant de conditions de l'excellence poétique que quète le porte-voix de Pontano, Actius, le poète Jacopo Sannazaro. Il y a de patentes consonances entre l'*Actius* et les demandes répétées du poète du *De hortis Hesperidum* que le jardinier n'épargne ni ses jours ni ses nuits pour la culture des agrumes :

*Ergo et frondentem bruma mirabere, et aestu
Florentem, auratis utroque et tempore malis
Fulgentem, cole sub niuibus, sub sidere cancri,
Nocturnis neu parce operis, neu parce diurnis.* [Hesp. 1,439-442]

« Ainsi admire l'arbre au feuillage d'hiver, à la fleur estivale et à l'or de ses fruits, l'hiver comme l'été. Cultive sous les neiges, sous le ciel du Cancer et ne t'épargne ni les travaux de la nuit ni ceux qu'on fait le jour. »

LE SALUT PAR LES LETTRES

Le travail de la terre pensée sur le modèle du travail poétique n'est pas pour Pontano le *durus labor* des *Géorgiques*. Le *De hortis Hesperidum* rappelle sans cesse que le travail des jardins est assidu, l'objet d'attentions sans faille, mais il est sans peine : *Solari et mollem cantu mulcente laborem* (Hesp. 1,118) ; *gratum opus* (Hesp. 1,512). Le travail est efficace et porte ses fruits rapidement¹²³³.

Il n'est pas rare dans les lettres latines de considérer le travail agricole comme un travail agréable¹²³⁴ et le plaisir de cultiver la terre faisait déjà partie des bienfaits de l'agriculture dans

¹²³³ Voir Hesp. 1,281 ; 1,290 ; 2,117, etc.

¹²³⁴ Chez Giambullari, dans l'*Opera delle semente*, que nous avons eu l'occasion d'évoquer, est une œuvre agréable parce qu'utile et utile parce qu'agréable : « Quest'è un operetta utile e bella / per chi piglia piacer del coltivare / e è da passar tempo assai con ella / per saper delle cose ragionare, / e non parer una vil pecorella, / ma queste cose a lungo tempo fare / si che del cultivar chi si diletta / sia vago di voler quest'operetta. » B. GIAMBULLARI, *Rime inedite o rare*, M. Italiano (éd.), Sansoni, Firenze, 1955, p. 50.

l'Antiquité¹²³⁵. À la Renaissance, l'argument se multiplie et trouve une application non moindre dans le renouveau de la villa de plaisance.

Le plaisir qu'on prend au travail de la terre n'est cependant pas un thème de prédilection des poèmes géorgiques. En effet, l'*ascreum carmen* chante le regret de la génération spontanée qui prévalait à l'époque de l'âge d'or et la peine et les souffrances qui furent conséquences de sa perte. Il semble que l'âge d'or, dans le *De hortis Hesperidum*, ne soit plus contemplé dans un passé irrépétible et au prix d'une anamnèse douloureuse mais au contraire le but des transformations que l'homme apporte à la nature, qui est une complice mais aussi une rivale jalouse¹²³⁶.

Cette peine agréable, ce *gratus labor*, propre à l'éducation des enfants, au travail poétique, à la culture des agrumes qui en fournit le paradigme, pourrait aussi contribuer à donner au *De hortis Hesperidum* son sens eschatologique. Le travail au paradis terrestre est agréable, c'est du moins à cette conclusion que les recherches de saint Augustin sur la question semblent tendre¹²³⁷. Il cause « Une peine semblable à celle du danseur », disait Du Bartas¹²³⁸. Charles VIII, comme bien d'autres, pensa trouver le paradis à Naples¹²³⁹. Pontano partagea à cet égard le point de vue de l'ennemi de la dynastie aragonaise. Il n'hésitait pas d'ailleurs à en imputer l'idée à Virgile :

*Ac mihi uisus est Vergilius ad eorum locorum imaginem finxisse Elysios recessus, ut cum ait [Aen. 6,443] Secreti celant calles.*¹²⁴⁰

« Il me semble que Virgile a dépeint les champs Élysées à l'image de ces lieux, puisqu'il dit : *Secreti celant calles...* »

Il n'est pas jusqu'à la présence de la défunte épouse de Pontano, Adriana Sassone qui, sous les dehors de la *sagax matrona* comme nous l'avons vu, soit à la fois présente et absente, comme si le jardin cultivé par le poète se tenait aux frontières de l'au-delà ou comme si l'auteur hésitait lui-même à rejoindre sa compagne dans les champs Élysées. La présence de l'épouse dans le jardin paradisiaque est un thème médiéval récurrent qui trouve son origine dans le *Cantique des Cantiques*. L'*hortus conclusus* marial est encore, à la Renaissance, un thème pictural de grande influence. Dante représente Béatrice au sein du *Purgatoire* et c'est elle qui le conduit à travers les jardins du *Paradis*.

¹²³⁵ Il nous suffira de citer la louange célèbre de l'agriculture par Cicéron au chapitre 15 du *De senectute*.

¹²³⁶ *Hesp.* 2,466-468 : *ac tanto munere laeta / Diuinas natura hominum mirabitur artes / Quamquam aduersa uiris ; et fortibus inuida coeptis.*

¹²³⁷ Saint Augustin, *De genesi ad litteram*, 8, 8, 15-16.

¹²³⁸ *Eden*, (2^e semaine, 1^{er} jour, v. 277-279) ; voir J. DAUPHINE, « Du paradis terrestre », dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Centre Universitaire d'Etudes et de Recherche Médiévales d'Aix, 1990, p. 56.

¹²³⁹ Sur le rapport entre la conception du jardin à la charnière du Cinquecento et le paradis terrestre, voir T. COMITO, « Renaissance garden and the discovery of Paradise », *Journal of the History of Ideas*, vol. 32, n° 4, 1971.

¹²⁴⁰ G. PONTANO, *De bello Neapolitano*, G. Germano, A. Iacono et F. Senatore (éd.), *op.cit.*, p. ###.

Un faisceau d'images contribue, surtout au premier livre du *De hortis Hesperidum*, à donner à ce jardin que cultive l'humaniste l'apparence d'un jardin édénique. Il faut encore recourir à un rapprochement avec l'*Aegidius* pour mieux interpréter les images du dernier poème de Pontano.

En réponse à Gilles de Viterbe qui lui reprochait de ne s'être pas assez consacré à Dieu dans ses poèmes¹²⁴¹, Pontano suggère dans l'*Aegidius* que toute poésie élevée, en ce qu'elle est un don des Muses et du Christ, est en rapport avec Dieu. À la suite des conversations que l'humaniste dit avoir eues avec le théologien augustin dans le jardin du monastère de San Giovanni a Carbonara, à Naples, Pontano se montre plus sensible aux théories néoplatoniciennes et il fait siens certains principes de la théologie de la lumière telle que l'avait formulée Marsile Ficin. La lumière est source de connaissance divine, elle manifeste l'intelligible dans le sensible. Dans ce dialogue, Pontano donne d'abord la parole au théologien lui-même puisqu'il reproduit un sermon de Gilles de Viterbe où sont particulièrement évidentes les expressions néoplatoniciennes : *bonum ipsum, species [...] siue idea, lux ipsa Christus est*¹²⁴². Mais dans certains passages où il s'exprime lui-même, l'influence de la théologie de la lumière semble hors de doute :

Obsecro uos, uiri optimi, mane oriente sole nonne statim lux ipsa puncto temporis dispersa coelum hoc universum irradiatione sua illuminat ? Atqui lux a sole exstît, sol uero ipse corporeus est, quod oculi ipsi sentiunt ; potest igitur a sole profluens lux tenuitate sua incomprehensibilis illa celeritate eodem simul puncto tantam aeris, maris, terrae uastitatem illustrare, nec tamen poterunt eodem ipso momento ministri illi diuinae maiestatis uel supremo ex aethere ad nos euoluare, incorporei ipsi neque ut solari lux e corpore iaculati ? Quod non miraris in candela a te ipso accensa in Deo id miraberis coelestibusque siue substantiis siue ministris ?¹²⁴³

« Je vous prie d'en convenir, chers amis, n'est-il pas vrai que le soleil en se levant à l'est le matin diffuse aussitôt sa lumière qui, en un rien de temps, illumine le ciel et l'univers de sa propre radiation ? Et pourtant la lumière tire son origine du soleil qui est une entité corporelle puisque les yeux eux-mêmes peuvent le percevoir. La lumière peut donc, en jaillissant du soleil, par sa finesse impalpable et sa célérité, illuminer ensemble à la même seconde une telle étendue d'air, de mer et de terre et pourtant nous refuserions de croire que les envoyés de la majesté divine peuvent au même instant voler vers nous, fût-ce du plus haut point du ciel, eux dont la nature n'est pas corporelle et qui ne sont pas, comme la lumière du soleil, évacués d'un corps ? Ce qui ne t'étonne pas dans une chandelle que tu as toi-même allumée t'étonnera-t-il en Dieu, en la substance céleste et en ses ministres ? »

Ce passage de l'*Aegidius* rappelle le chapitre 12 du *Quid sit lumen* de Marsile Ficin, intitulé *Quodammodo etiam lumen imitat Deum*¹²⁴⁴ :

Nullus enim oculus quantumlibet acer lumen ipsum in se purum solumque cernit, utpote quod incorporeum est omnino proportionemque oculorum superat, ut diuinum. [...] similiter ad Deum

¹²⁴¹ G. G. PONTANO, *Lettere*, op. cit., p. 30-34.

¹²⁴² *Sermo Aegidii ad populum* : Pour le sermon, voir G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 249-252. Voir M. DERAMAIX, « La genèse du *De partu Virginis* de Jacopo Sannazaro et trois églogues inédites de Gilles de Viterbe », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen-Âge, Temps modernes*, vol. 102, n° 1, 1990, p. 183-187.

¹²⁴³ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit. p. 258.

¹²⁴⁴ Ficin, *Quid sit lumen*, cap. 12.

intellectus uarios se habere cognosces. Cognosce, precor, Solem uno quodam nutu posse simul omnia facere, uel remotissima quaeque, lumine uidelicet et calore. Deumque similiter facillime cuncta, intelligentia simul et uoluntate. Cogita rursus, Deum tria rerum genera procreare. Angelos penitus incorporeos, item formas omnino corporeas, medias uero animas...

« Aucun œil aussi pénétrant qu'il soit ne peut voir la lumière en soi, pure et seule, pour cette raison même qu'elle est entièrement incorporelle et dépasse les proportions de l'œil, en tant qu'elle est divine. [...] Sache que, de la même façon, il y a plusieurs chemins d'intellection vers Dieu. Reconnais, je t'en prie, que le Soleil peut, d'un seul mouvement, créer toutes les choses en même temps, aussi éloignées qu'elles soient, par la lumière bien sûr et par la chaleur. De la même façon, Dieu crée sans aucune peine l'ensemble des choses, par son entendement et sa volonté simultanés. Réfléchis de nouveau, trois genres de choses sont engendrés par Dieu : les Anges, tout à fait incorporels, les formes entièrement corporelles et les âmes, qui tiennent le milieu. »

Pontano se limite cependant à dresser une comparaison entre l'immédiateté de la transmission de la lumière et la présence des envoyés de Dieu. Mais l'humaniste n'est pas loin d'envisager, comme Ficin, la lumière comme source de connaissance de Dieu. Pontano a donc repris à son compte et à sa façon la partie de la doctrine ficinienne qui lui fait envisager, au moins symboliquement, la lumière comme source de connaissance de Dieu. Il existe, outre cela, un passage du *De Trinitate* de saint Augustin – et l'on sait que Pontano, dans ses dernières années, avait lu avec attention ce traité¹²⁴⁵ – où, comme dans la théologie platonicienne, les yeux deviennent le vecteur privilégié de la connaissance de Dieu et la lumière son véhicule. Il s'agit d'une description du paradis, où les bienheureux passent l'éternité dans la contemplation de Dieu, qui se diffuse comme une lumière.¹²⁴⁶

Dans l'*Aegidius*, c'est un personnage que nous avons déjà rencontré, Tristano Caracciolo, qui relie cette théologie de la lumière au thème des jardins et au *De hortis Hesperidum*. En effet, dans ce dialogue, les académiciens demandent à Tristano Caracciolo de définir le Paradis chrétien. Selon lui, les auteurs grecs ont appelé « paradis », par amour des jardins, le lieu céleste où, *tanquam in hortulis hortensibusque in deliciis*¹²⁴⁷, les âmes des hommes bons pouvaient jouir sans mélange de la lumière de Dieu. La représentation idéale du Paradis chrétien est, pour Pontano, un jardin d'ornement cultivé par la main de l'homme : Caracciolo a en effet opposé la vision latine du lieu idéal, le *locus amoenus, sine aliquo humani cultus munere aut opera*,¹²⁴⁸ aux jardins envisagés par les Grecs, qui sont faits pour le plaisir. Mais le Paradis, pour

¹²⁴⁵ Voir F. TATEO, *Egidio Da Viterbo fra Sant'Agostino e Giovanni Pontano: il dialogo Aegidius*, Roma, [Roma nel Rinascimento], 2000, p. 10-12 (paru pour la première fois dans F. TATEO, « L'Aegidius di Pontano e il De Trinitate di sant'Agostino », *Vetera Christianorum*, vol. 6, 1969, p. 145-159).

¹²⁴⁶ Sur le sujet, il n'y a pas d'exposé plus complet que M. DERAMAIX, « *Théologie et poétique: le De partu Virginis de Jacques Sannazaro dans l'histoire de l'humanisme napolitain* », sous la direction de Monsieur le Professeur Alain Michel, Paris, Paris IV - Sorbonne, 1994, troisième partie, chapitre I « Les Etats de la lumière », p. 322-471.

¹²⁴⁷ G. G. PONTANO, *dialoghi*, op. cit., p. 265 : « comme on goûte aux délices des jardins et des parcs ».

¹²⁴⁸ Id. p. 265 : « sans aucun soin ni œuvre de culture humaine ».

Caracciolo, est surtout le lieu indéfinissable où l'âme atteint la connaissance de Dieu et, par sa propre intellection, jouit de la vue de Dieu : *quae quidem ipsa fruitio Paradisus est.*¹²⁴⁹

Le *De hortis Hesperidum* décrit un lieu en tout point semblable à la description du Paradis que Pontano place sous l'autorité de Tristano Caracciolo dans le dialogue *Aegidius*. Aux toutes premières années du XVI^e siècle, l'ébauche de ce dialogue dut voisiner, sur la table de travail de l'humaniste, avec l'autographe du *De hortis Hesperidum* qui était en cours de correction. Pontano, dans sa géorgique, chante l'or des fruits, la lumière qui se dégage de l'arbre qu'il compare à l'étoile du matin. Il décrit quelle lumière s'échappe du corps d'Adonis que Vénus a paré pour la chasse et dont Pontano fait l'allégorie des jardins d'agrément¹²⁵⁰. Il est licite de penser que l'humaniste a dissimulé dans son poème ce qu'était pour lui la connaissance de Dieu, qu'il ne cherchait plus à représenter dans sa transcendance comme au premier livre de l'*Urania* mais dans son immanence, dans ce qu'il avait gardé toute sa vie à portée de la main. Pour lui, la connaissance de Dieu semble sourdre des choses les plus proches, de la grâce des jardins, de la présence de son épouse, du climat agréable du golfe de Naples. Qu'elle soit sacrée ou profane, la poésie, dont la culture des agrumes est le double, permet de préfigurer cette connaissance.

Il serait vain de vouloir suivre jusqu'au bout chacun des fils dont Pontano a tissé son dernier poème et qui mènent chacun aux pans d'une œuvre polygraphique parmi les plus imposantes du *Quattrocento*. C'était une gageure que de les résumer en un ensemble cohérent, en un compendium qui ne perde rien de la vivacité des images, qui forme lui-même un objet d'art à part entière et soit une reformulation sans être une redite. La chute de la dynastie aragonaise comme les troubles qui affectaient alors toute la péninsule encouragèrent grandement l'humaniste à présenter sa pensée sous un nouveau jour tant ils semblaient ruiner la concorde qu'il avait toujours favorisée par son action diplomatique et les cadres de la société qu'il voulait voir naître, dans laquelle son éthique, son idéal de raffinement courtois, architectural, civil, devaient trouver l'occasion de s'épanouir. Il fallait une forme nouvelle, une forme que les

¹²⁴⁹*Id.*, p. 266 : « Cette fruition même est le Paradis. »

¹²⁵⁰ *Hesp.* 1,392 : *quam luce quidem* ; et 1,470 : *Qualis mane nouo cum se fulgentibus astris / Extulit oceani formosus Lucifer unda, / Quocunque inspectat, quoquo sua uerterit ora, / Nil illo radiat fulgentius, omnia cedunt / Astra simul, toto exsultat Venus aurea coelo.*

errements du politique ne risquaient pas de condamner, une forme qui échappât au retour cyclique de la barbarie.

Il est notable que cette nouvelle définition de l'idéal humaniste, pour s'abriter du démenti des faits, préfigure l'idée de littérature propre à l'âge classique, en cherchant un « salut esthétique » dans « l'excellence du discours »¹²⁵¹.

¹²⁵¹ M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et res literaria de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève-Paris, Droz, 1980, p. 67 cité par M. DERAMAIX, « Tamquam in acie. », *op. cit.*, p. 212.

I. I. PONTANI *DE HORTIS HESPERIDUM*

Texte et traduction

LIVRE 1

Ô vous qui habitez les fontaines limpides et les cours
d'eau, Naïades, vous qui entretenez, Napées, nos prairies
aux mille fleurs semées, les jardins de Poggioreale et ces
littoraux que fréquentent les Muses, vous qui soignez ces
coteaux que la vigne réjouit, ces champs blonds de
moissons, le sommet du Vésuve où montent nos
campagnes, pour bien vous abriter des rayons du soleil,
d'une constellation aux chaleurs excessives, venez,
nymphes épuisées, vous délasser chez moi, à l'ombrage
paisible des bois que vous aimez, tandis que les Dryades
tressent pour leur grand poète les annuelles prémices, des
couronnes inouïes où de tendres violettes côtoient
l'hyacinthe rousse et les myrtes légères que choie le Sebeto
dans les bras de son cours. Les sources glacées et les brises
fécondes du zéphyr vous convient, comme les Néréides, qui
sont peintes d'azur emprunté au rivage, qui conduisent au

I.I. PONTANI DE HORTIS HESPERIDUM SIVE
DE CVLTV CITRIORVM AD ILLVSTRISSIMUM
PRINCIPEM FRANCISCUM GONSAGAM
MARCHIONEM MANTVAE

Vos o, quae liquidos fontis, quae flumina, 1
[nymphae
Naiades colitis, quae florida culta, Napaeae,
Deliolosque hortos et litora cognita musis,
Quae collis Baccho laetos flauentiaque arua
Messibus, ac summi curatis rura Veseui, 5
Quo solem uitetis, iniqui et sideris aestum
Hac mecum placida fessae requiescite in umbra
Gratorum nemorum, Dryades dum munera uati
Annua, dum magno texunt noua sarta Maroni,
E molli uiola, e ferrugineis hyacinthis, 10
Quasque fouent teneras Sebethi flumina myrtos,
Vos gelidi fontes, genitalis et aura Fauoni
Inuitant, uos coeruleo quae litore pictae
Nereides, uarias ducunt ad plectra choreas,
Et nudae pedibus, fusaeque ad colla capillis. 15

plectre des cortèges bigarrés et marchent les pieds nus,
portant leur chevelure éparse sur le cou. Le voilà surgi au
cœur même de sa source, vêtu de ses roseaux, couronné
d'un aulne aux feuilles abondantes, de son antre vitreux,
Sebeto laisse voir la buée de ses eaux, ses abris verts de
mousse et, depuis son sommet, il soulève des brises dont la
tranquillité met le soleil en fuite et préserve les saules des
chaleurs. Ainsi donc, ô Naïades, venez à mes côtés reposer
au couvert de l'ombre verdoyante ; aussitôt, avec elles,
hâtez-vous, ô Napées, et vous-mêmes, Oréades, qui de l'arc
tyrien protégez votre flanc. Qu'on n'y soit point en reste
pour le chant des Piérides ou bien pour leurs cantiques car
la déesse approche. Des plus hautes collines, voilà qu'elle
se montre, bienheureuse Uranie ! Allons ! Debout à son
passage ! Faisons-lui un cortège tandis qu'elle prend place
à l'ombre d'un rocher, portons-lui en offrande le parfum de
Syrie et la rosée de Chypre, elle qu'à sa cithare, au diadème
étoilé qui couronne son front, nous avons reconnue !

Viens à moi, ô propice et féconde déesse ! Par les béants
espaces de l'air immesuré, tu guidas mon errance au plus
haut de l'éther et, plus tard, dans ces constellations dont je
fixais le nombre parmi le ciel entier et quand des dieux

En ipso de fonte, et arundine cinctus et alno
Frondenti caput, ac uitreo Sebethus ab antro
Rorantis latices, muscoque uirentia tecta
Ostentans, placidas de uertice suscitatur auras,
Quis solem fugat, et salices defendit ab aestu. 20
Ergo agite, et uirides mecum secedite in umbras
Naiades, simul et sociae properate Napaeae,
Quaeque latus tyrio munitis Oreades arcu.
Non hic Pierii cantus, non carmina desint,
Aduentante dea, summis en collibus offert 25
Vranie se laeta. Agite, assurgamus eunti,
Et dominam comitemur, opaca et rupe sedentem
Et rore idalio, et syrio ueneremur odore
Insignem cithara et stellanti ad tempora serto.
O facilis felixque ueni, dea. Me per apertos 30
Aeris immensi campos, summoque uagantem
Aethere, mox toto numerantem sidera coelo
Duxisti, legesque deum, atque arcana docenti,
Illarum et relegis series, et fata recludis,
Atque ipso rerum causas deducis olympo. 35
Ocia nunc hortique iuuent, genaliaque arua,
Quaeque et Amalpheae foecundant litora siluae

j'expose les lois et les arcanes, tu rassembles leurs liens,
révèles les destins et tires de l'Olympe la science naturelle.

Que t'agrément désormais le loisir des jardins et ces champs
profitables, ces rives que fécondent les vergers d'Amalfi et
le bel agrément du genre des agrumes, monuments de ces
sœurs que l'on nomme Hespérides et eux-mêmes aussi
objets de ton amour. La vallée du Tempé, où coule le Pénée,
peut bien plaire à Phébus et les lauriers réjouir sa poitrine
de frère. Puissent ces orangers ravir ton attention dans leurs
bosquets fameux que le Sebeto baigne et que, dans sa
retraite, notre Antiniana cultive en ses jardins. Notre
cortège chante. Quant à toi, ô divine, garde-moi ta faveur,
encourage mon chant, pendant que nous reviennent les
gloires anciennes du poète sacré, la douce Patulcis espère
ta venue aux bords où elle se baigne.

Mais toi, joie des Gonzague et de Mantoue, son prince,
pendant que nous chantons, tes armes déposées après de
durs travaux, et pendant que ta main répand le sang français
le long du Tamaro et que, victorieux, tu cueilles le butin
voué à Jupiter, François, né de héros et issu de Bianor, ne
te détourne pas et ne dédaigne pas les travaux du jardin, qui

Citrigenum decus, Hesperidum monumenta

[sororum,

Deliciae quoque et ipsa tuae. Peneia Phoebum

Delectent Tempe, fraternaue pectora lauri. 40

Te Sebethiacae capiant nemora inclyta citri,

Et quas nostra suo colit Antiniana recessu.

Nos canimus. Tu, diua, faue, atque assiste

[canenti,

Dum uatis ueteres sacri renouantur honores

En manet irriguum te blanda Patulcis ad amnem. 45

At tu quo Gonsaga domus, quo Mantua gaudet

Principe, dum canimus, post arma grauisque

[labores

Itala dum spargis Tamarusiaque arua cruore

Gallorum, et uictor spolia illa feretria tentas,

Francisce, heroum genus, atque Bianore ductum, 50

Ne desis, neue hortensem contemne laborem,

Herculeae decus et precium memorabile clauae.

valurent jadis, à la massue d'Hercule, honneur et récompense dignes de souvenir.

NATURE ET PROVENANCE DE L'ORANGER

Car au ponant, jadis, auprès de ces rivages où l'océan reçoit le fleuve Sénégal, dans un jardin planté d'arbres aux fruits dorés, l'oranger s'éleva pour la première fois : il emporta la palme sur tous les autres arbres. Son feuillage est doué de grâce perpétuelle, la splendeur de ses fleurs, dans un bois ombragé, révèle sa blancheur et ainsi, jusqu'au loin, sous les zéphyrs féconds, souffle un air parfumé. Il est vrai que cet arbre est semblable au laurier au regard de ses feuilles ainsi qu'à son écorce, sans oublier son tronc – par sa jeunesse, aussi, au buissonnant feuillage. Mais la cime est plus basse et ses ramées sont douées d'une moindre vigueur. C'est que sa fleur l'emporte en blancheur et parfums. Mais parlons des fruits lourds, distincts en trois couleurs, qui brillent sur les branches, ces fruits verts qui d'abord rappellent le feuillage puis gagnent en éclat, et brillent, une fois mûrs, d'un fauve métallique. D'une nouvelle fleur il s'augmente toujours, toujours d'un

QVALIS SIT ARBOR CITRIVS ET VNDE

ORIVNDA

Orbe etenim hesperio, Niasique ad litora

[quondam

Oceani, auriferis primum sese extulit hortis

Citrius, arboreae referens praeconia palmae. 55

Illi perpetuus frondis decor. Inter opacum

Albescunt nitidi flores nemus. Atque ita late

Spirat odoratus Zephyris felicibus aer.

Ipsa quidem lauro folisque, et cortice, et ipso

Stipite tum similis, tum frondescente iuuenta, 60

At cono inferior, ramisque ualentibus impar,

Nam florum longe candore et odoribus anteit.

Quin grauida e ramis, triplici et distincta colore

Mala nitent uirides primum referentia frondes,

Hinc rutilant, fuluoque micant matura metallo, 65

Flore nouo semper, semper quoque foetibus

[aucta,

Perpetuum Veneris monumentum, at triste

[dolorum.

nouveau fruit : monument permanent, encore que bien triste, des chagrins de Vénus.

LA METAMORPHOSE D'ADONIS EN ORANGER

Elle se désolait pour cet enfant défunt, elle pleurait son amant, sa chevelure tranchée. Elle imbibait la terre de larmes répandues. Les lauriers s'imbibaient, ce couvert ombragé où elle s'affligeait sur le corps d'Adonis déposé à ses pieds. S'oubliant elle-même, cette déesse heurtait de la main sa poitrine. Mais dès que de douleur et de lourde colère elle fut écrasée, Daphné la pénéienne lui fit ressouvenir de ses amours anciennes : « De nos amours aussi un arbre attestera, dit-elle, à nos chagrins nous ferons qu'il demeure d'immuables monuments. » Bientôt, elle parfume les cheveux de l'enfant d'une pluie d'ambroisie, elle lave son corps d'une eau venue de Chypre et, penchée, lui murmure une parole occulte. Puis elle joint aussi le dernier des baisers.

Cette pluie d'ambroisie affecta ses cheveux, son corps fut affecté par l'eau venue de Chypre et par les mots divins de celle qui parlait.

DE CONVERSIONE ADONIDIS IN CITIRVM

Moerebat puero extincto, lugebat amantem

Scissa comam, et lacrimis humebat terra

[profusis.

Humebant lauri, quarum frondente sub umbra 70

Et positum ante pedes lamentabatur Adonim,

Et, se oblita deam, tundebat pectora palmis.

Vt uero sese dolor et grauis ira repressit,

Ac ueterum admonuit Daphne peneia amorum

"Et nostros inquit testabitur arbor amores 75

Nostrorum et maneant monumenta aeterna

[dolorum."

Ambrosio mox rore comam diffundit, et unda

Idalia corpus lauit, incompertaque uerba

Murmurat ore super, supremaque et oscula

[iungit.

Ambrosium sensit rorem coma, sensit et undam 80

Idaliam corpus, diuinaque uerba loquentis.

Haeserunt terrae crines, rigitque capillus

Sa chevelure au sol se mit à s'enfoncer, son cheveu se raidit en racine allongée et le corps du défunt en une souche droite. Son fin duvet devint une neuve feuillée, sa pâleur une fleur et ses bras des ramées et son charme, son charme, en tout l'arbre sourit. L'épine sur l'écorce évoque les dents tueuses, en ombres éployées grandit l'arbre aux oranges, essence aphrodisienne. Alors Vénus assemble les cheveux dispersés et elle les remet aux profondeurs du sol en les y enfouissant. Et puis elle dit ainsi : « Arbre qui fut, hélas, par mes larmes planté, jamais tu ne seras le veuf de ton feuillage. Mais toujours une fleur, toujours des fruits nouveaux feront ton ornement, bel attrait des vergers, agrément des jardins et des nobles demeures. » Au bois elle donna, en larmes, des baisers. Elle fouit la surface, tirant de l'écheveau certaine radicelle afin qu'il puise l'eau, calmant ainsi sa soif, et que ses aliments lui soient bien distribués.

Lui, comme s'il avait soulagé sa maîtresse, secoua son houppier neuf, il inclina sa cime et répandit un nuage de fleurs immaculées, qui de cette déesse emplit cœur et poitrine et assécha les pleurs quand elle s'en allait. Et depuis ce temps-là l'arbre d'or illumine les forêts hespérides.

Protenta in radice, et recto in stipite corpus,
Lanugo in teneras abiit mollissima frondes,
In florem candor, in ramos brachia, et ille 85
Ille decor tota diffusus in arbore risit.
Vulnificos spinae referunt in cortice dentes,
Crescit et in patulas Aphrodisia citrius umbras.
Colligit hinc sparsos crines dea, mandat et altae
Telluri infodiens, tum sic affata. "Meis heu 90
Consita de lacrimis, nunquam uiduabere fronde,
Semper flore nouo semperque ornabere pomis
Hortorum decus et nemorum illecebraeque
[domorum,"
Osculaque illacrimans ligno dedit. Eque capillis
Summa sub tellure agitans, fibramina ducit, 95
Hauriat ut sitiens undam, atque alimenta
[ministret.
Illa uelut dominae luctum solata, recentis
Excussit frondes, resupinaque uertice, canos
Diffudit florum nimbos, quis pectora diuae
Impleuitque sinum, et lacrimas sedauit euntis; 100
Exin Hesperiiis arbor nitet aurea siluis.

L'IMPORTATION DE L'ORANGER EN ITALIE

Mais quand de son épaule Hercule eut soutenu le monde sur son axe, qu'Atlas eut vu le ciel, qu'en un antre, épuisé, il se fut allongé, aussitôt, les destins qu'avaient ourdis les dieux, les crimes sacrilèges du monstre du Latium attendent que s'abatte la massue vengeresse, bien loin de ce point où le monde est porté, une fois Géryon tué, voici que ce vengeur, que ses trophées distinguent, apportant le butin enlevé d'autres lieux, se tient en nos contrées. Lui à qui ses épaules, son arc et sa massue donnaient plein de superbe, il porte aussi les bois des rives du ponant, les bois des Hespérides, bosquets chatoyants d'or. Il orna de ces bois les gorges de Formies, la rive de Gaète odorante de myrtes, les jardins et les sources de la nymphe d'Hormies. Elle qui le reçut en hôte dans son gîte, alors qu'il s'en venait de chez le Tibre humide, et lui fit aussitôt les honneurs de son lit, elle obtint pour ce don de la fleur de son âge, pour cette union paisible, un arbre porteur d'or. Puis il emplit les champs de ces bosquets nouveaux, zéphyriennes forêts, aux gorges lestrygonnes où des rocs hérissés sont usés par les flots et Suessa la marine en sa plaine est fendue par le

DE APPORTATIONE CITRII IN ITALIAM

At postquam Herculeis humeris stetit axis, et
[Atlas
Prospexit coelo, et fessus requieuit in antro,
Et iam fata deum, latii et scelera impia monstri
Vltricem expectant clauam, procul orbe subacto, 105
Gerione extincto, spoliis insignis abactamque
Aduexit praedam, et nostris stetit ultor in aruis,
Idem humeris, idem ipse arcu, clauaque
[superbus
Deuexit simul hesperio de litore siluas,
Hesperidum siluas, nemora effulgentia et auro. 110
Quis post Phormiadum saltus, fragrantia myrto
Litora Caietae, fontisque ornauit et hortos
Virginis Hormialae. Venientem ea Tibride ab
[hudo
Accipit hospicio, et thalami simul addit honores.
Hinc et ob aetatis florem, placidosque 115
[hymeneos
Auriferae pretium tulit arboris, inde recenti
Impleuit campos nemore, et Zephyritide silua,

Garigliano et où la nymphe née de l'ancien Lamus, depuis une colline d'oliviers plantée, contemple de Fondi les terrains arrosés, les jardins enchâssés de pommes et de myrtes jusques au littoral. Mais le pays encore de la nymphe Amalfi se trouva enrichi, tout comme ces brisants que les Sirènes habitent, par le don de ce fruit du fleuve Sénégal.

LES LIEUX PROPRES A PLANTER L'ORANGER

Et maintenant, allons, je m'en vais exposer le soin de l'oranger, l'époque où le semer, la région plus propice à bien le recevoir, ce dont mes devanciers n'ont jamais fait mémoire. Ainsi en premier lieu, il convient que le champ regarde le soleil quand il est au zénith et qu'il soit orienté au souffle des vents chauds. Le friable limon, le fonds qui mollement résonne sous l'hoyau sans peine recevront l'écoulement des eaux. Les graves ne sauraient point du tout me déplaire qui, dans un sol léger, miment le sable fin, pourvu que très souvent l'on y verse un engrais, si un ru bien déclive les arrose en surface et qu'une pluie féconde y tombe goutte à goutte. De quoi un zèle adroit ne se trouve

*Qua Lestrigonios saltus, saxa horrida Nereus
Lambit, et aequoreae Liris secatur arua Suessae,
Quaque et oliuiferis de collibus edita prisco 120
Nympha Lamo, irriguos Fundania prospicit
[agros,
Distinctosque hortos, pomis et litora myrtis.
Quin et rura sororis Amalphidos, et Sirenum
Ditauit scopulos Niasaei munere mali.*

QVAE LOCA SINT APTA SERENDIS CITRIIS

*Nunc, age, qui cultus citriis, quae certa 125
[serendi
Tempora, quaque illis regio magis apta ferendis
Expediam, nullique loquar memorata priorum.
Principio apricum ad solem, uentosque tepentis
Vergat ager. Putres glebae, quaque aequora
[rastris
Molle sonent, fluidum facile admissura liquorem. 130
Nec mihi displiceat salebrosi glarea ruris,
Quaque solo tenui graciles imitatur arenas,
Si modo saepe fimo spargas, si pronior unda
Diluat ipsa super, laetusque instillet et himber.*

capable ? Quand Philomèle à l'aube renouvelle ses plaintes
et lorsque le soleil dresse une ombre plus longue, verser à
pleines mains des jarres l'onde claire ne me retiendra point,
non plus que déverser le ruisseau écumeux au creux de ses
rigoles, apaisant de mon chant la douceur de l'effort – ou
au coucher encore, aux premières ténèbres et pendant que
la nuit avec ses ailes noires monte de l'Océan – ou bien
quand la minuit se tait et que Phoebé des nocturnes lueurs
fait tomber la rosée, je ne rougirai pas d'inonder le chenal
ni de puiser les eaux à la source des urnes tant doit être
arrosé l'arbre du Sénégal.

Quid non expugnet sollers industria, Non me 135
Aut pudeat dum mane suas Philomela querelas
Instaurat, seu maiores sol suscitatur umbras
Plena manu liquidis inuergere dolia lymphis,
Spumantemque cauis inferre canalibus amnem,
Solari et mollem cantu mulcente laborem, 140
Aut etiam occasum ad solem, primasque tenebras
Dum nox oceano nigris sese exerit alis,
Aut tenebris mediis, et cum intempesta silet nox,
Nec nocturna negat rorantia lumina Phoebe,
Et flumen ruere, et fontes mersatilis urnae, 145
Tantum auct inspergi sese hinc Nicias arbor.

LES LIEUX QUI DOIVENT ETRE FUIS ET LES REMEDES A

APPLIQUER

Du ciel de Sithoné, fuis d'abord l'âpre froid, gare au
coup de vent Thrace et au borée neigeux, aux souffles du
Caurus qui descendent des crêtes des monts Lycaoniens. Si
tu n'as d'autre choix que de contenir l'âpre froid et les
souffles du vent qui tombent de l'Othrys, fais-lui un
paravent : dresse un mur haut et fort, ceins-le, en averti,
d'un écran d'oliviers et de lauriers en nombre, d'une fosse

QVAE LOCA SINT EVITANDA ET QVIBVS

VTENDVVM REMEDIIS

Imprimis fuge Sithonii mala frigora coeli,
Afflatus caue Treicios, boreamque niuaem,
Quique Lychaonio spirant de uertice cauri.
Quod si non alia poteris ratione malignum 150
Frigus et Othrisii compescere flamina uenti,
Obiicibus cohibe, ac summi molimine muri,
Aut olea, et multa prudens circumtege lauro,

cachée par sa margelle en pierre. Mais dans le rude hiver,
 sous des astres connus, quand le ciel s'est durci et que
 l'éther plus haut est figé par le gel alors les nuits glacées et
 la terre durcie par les blanches gelées doivent être aussitôt
 le sujet de tes craintes ainsi que Jupiter, hostile à tes jardins.
 C'est pourquoi, au plus tôt, de fascines bien jointes, de
 chaume répandu ou de poignées de foin jetées de tout côté,
 contiens, sans relâche, l'air alpin malfaisant et l'Eurus
 irrité. Ou bien encore avive un nuage de fumée, verse en tas
 la chaux vive et le fumier tout chaud, viens à bout de l'air
 froid par la cendre brûlante, comble les dieux d'honneurs,
 en suppliant, brûle de l'encens pour Jupiter propice pour
 qu'il dévie la glace et qu'il calme sa rage.

Aut ualle occulta, uastique crepidine saxi.

Aut ubi celsa suis obstent fastigia tectis.

155

Quin et per ualidas hiemes, per sidera nota,

Cum coelum riget, atque gelu coit altior aether,

Tum gelidae noctes, concretaque terra pruina

Imprimis metuenda, et iniquus Iupiter hortis.

Ergo quamprimum coniecto stramine et arctis

160

Cratibus, aut sparsis circum supraque manipulis

Impiger Alpini compesce incommoda coeli,

Iratumque Eurum. Aut fumos succende uolantis.

Aut calcis uiuae cumulosque, fimumque calentem

Insterne, et calidis gelidum aera uince fauillis,

165

Ac supplex uenerare deos, et thura benigno

Vre Ioui, auertat glaciem, componat et iras.

FABLE SUR LA RESTITUTION DE L'ORANGER ET SA

NOUVELLE IMPORTATION DEPUIS LES CONTREES DES

MEDES

On raconte en effet qu'à cause de prémices une fois
 refusées Junon fut indignée et, lourde de peine amère, elle
 ravagea l'arbre et ruina l'oranger. Et elle fit périr cette
 souche fruitière rapportée des Hespérides. C'est alors que

FABVLA DE CITRIONE REPARATIONE,

NOVAQUE APPORTATIONE IN ITALIAM E

MEDIA REGIONE

Nanque ferunt ob primitias quandoque negatas

Iunonem indignantem animo, grauiterque

[dolentem

Immisce et stragem arboribus, citriisque ruinam,

170

Vénus collecta ses reliques dans les riches forêts où les Mèdes prospèrent, par les domaines gras des provinces d'Afrique jusques en Italie elle la porta derechef car elle revenait au bon peuple d'Énée pour que l'ancien service ainsi que l'attention de leurs lointains enfants ravivent, dans les forêts, l'ancien feu d'Adonis, afin que pour toujours d'insignes monuments gardent le souvenir de son amour.

Quant à toi, chaque fois que les coups de chaleur éveilleront tes craintes ainsi que du soleil l'inéquitable ardeur, l'astérisme cruel du dévorant Cancer ou chaque fois encore que ce sera la glace et l'hostile saison du solstice d'hiver, verse l'eau, verse encore aux bassins débordés et tu vaincras ainsi la chaleur et le froid. Car en donnant de l'eau à qui a grande soif à cause des chaleurs, de l'arbre qui s'assèche par un feu extérieur, tu calmeras la soif autant que la chaleur. Mais le feu sous la glace l'échauffe, dont la flamme le mord et en dedans le brûle. Arrose en pluie tantôt, tantôt, à pleins canaux irrigue les médulles qu'assèche un incendie qui ne se laisse voir pour qu'il gagne en vigueur contre soleils et froids.

Hesperii generis malorum stirpe perempta.

Donec eam Venus e Medorum diuite silua

Reliquias relegens, per Afrorum pingua culta

Rursus in Italiam genti transmisit habendam

Aeneadum, quo priscus honos, et cura nepotum 175

In siluis ueteres renouaret Adonidis ignes,

Aeternum et maneant monumenta insignia

[amorum.

Tu uero, quotiens aestusque et solis iniquum

Feruorem metues, rapidi et fera sidera cancri,

Aut glaciem quotiens, inimicae et tempora 180

[brumae

Verge iterum latices, iterum fluuialia mersa

Stagna super. Sic ipse aestus, sic frigora uinces.

Nanque aestu sitientem alte, externoque calore

Arentem madidans, sedas aestumque sitimque

At glacie inclusus calor aestuat, et furit intus 185

Flamma uorax. Tum funde himbrem, tum flumine

[largo

Irrora siccas occulto ex igne medullas,

Quo uigor aduersum soles se et frigora duret.

LA SAISON PROPRE A PLANTER L'ORANGER

Au printemps, toutefois, et lorsque le soleil équilibre les heures, il te sera permis de ficher l'arbrisseau en une terre sûre. Et je me risquerais toute l'année durant à le confier aux fosses, aussi bien en été, dans une jauge ombreuse, que durant tout l'hiver, quand la terre moelleuse s'attendrit au soleil qui point en sa retraite, pourvu que coule à moi sans qu'elle ne s'arrête la mouillure de l'onde, que ma femme soit là, qui baigne l'arbrisseau d'un vase plein à ras, qui en cas de chaleur mettrait l'arbre au couvert, tantôt, d'une ramée au feuillage bien gras et laisserait tantôt, pendant les mois d'hiver, le soleil pénétrer – qu'elle n'omette rien, qu'elle exerce son art et use de ses soins.

LES CONTREES QUI NE PEUVENT L'ACCUEILLIR A CAUSE

DU FROID

Mais ni dans les contrées où vivent les Insubres, en terres du Tessin, où l'Adda vers le Pô coule, au long d'une rive que des aulnes abritent, l'arbre ne s'est pas fié aux jardins inondables ni là où le Mincio traverse ses terroirs que voisine le Pô, terroirs féconds en hommes, en héros, mais surtout, en poètes voyants. Mais, avec un peu d'art et de

CITRIIS

Vere autem et cum sol paribus se temperat

[horis,

Tunc tuto liceat telluri infigere plantas. 190

Nec toto uerear scrobibus commictere in anno,

Aestate umbrosis in uallibus. Ast hieme et cum

Mollis in aprico mitescit terra recessu,

Si modo perpetuus laticum mihi diffluat humor

Nec desit coniux, plena quae diluat urna, 195

Et nunc frondenti ramo defendat ab aestu,

Nunc solem hibernis admittat mensibus, et nil

Linquat inexhaustum, curaue utatur et arte.

QVADAM REGIONES NON ALERE PROPTER

FRIGUS

Nec uero Insubrium campis Ticinide terra,

Quaque Pado alniferis infert sese Abdua ripis, 200

Ausit se riguis commictere citrius hortis,

Nec qua iuncta Pado scindit sua Mincius arua,

Arua uirum, heroum, imprimisque feracia uatum.

Arte tamen studioque Cloneia ponitur arbos

l'application, on plante en un chariot l'arbre du Sénégal, pourvu qu'il porte une terre grasse, une terre abondante et qu'une main constante tienne bien arrosée cette souche aux fruits d'or, pour supporter l'été en plein air, on la met à l'abri du danger de l'hiver, on la choie dans un antre douillet.

Au bord du Benacus, cette retraite où les Grâces se plaisent, l'arbre né d'Adonis toutefois est bien aise, son port est orgueilleux. Ce présent, à nouveau, t'appartient, Cythérée, quand te touche, par chance, un poète d'élite et qui chante à Salò, auprès des saulaies vertes, les aimables larcins et les étreintes tendres et les feux d'Adonis, Vérone l'applaudit, radieuse, et l'Adige lui répond de ses eaux. Il chante à ses oiseaux et le nom d'Adonis retentit dans ses bois, les nymphes de Dioné jouent au rythme des chants. Ces vers en ton honneur, toi-même tu les chantes, tu chantes l'hyménée. À travers les forêts et parmi les écueils, il résonne pour toi le nom cher d'Adonis, par les vaux, par les grottes, on entend résonner le beau nom d'Adonis.

« Approche, ô Adonis, ô mon doux Adonis approche. » Et à ces mots se joignent tes soupirs. Les saules avec toi ont poussé des soupirs tout comme les cours d'eau et, pendant

In rheda, cui pingue solum, cui plurima tellus 205

Insit et assidua madeat stirps aurea dextra,

Sub Ioue quae ferat aestates, hiemique malignae

Infertur tectis, calidoque fouetur in antro.

Benaci tamen ad ripam, Charidaeque recessus

Laeta nitet, ramisque exultat adonias arbor. 210

Munus et hoc Citherea tuum, dum forte

[canentem

Ad uirides Saloi salices, tua dulcia furta,

Et pueri amplexus teneros, et Adonidis ignes,

Miraris uatem egregium, cui candida plaudit

Verona, et liquidis Athesis fauet assonus undis. 215

Ille suas canit ad uolucres, sua reddit Adonim

Silua, Dionaeae ludunt ad carmina nymphae.

Ipsa tuos repetis lusus, repetis hymeneos,

Per siluas, per saxa sonat tibi gratus Adonis,

Antra per, et ualles resonat formosus Adonis. 220

"Huc o Adoni ades, huc ades o mihi dulcis

[Adoni."

Addis et his etiam suspiria, suspirarunt

Et tecum salices, et tecum flumina, dumque

Et flectunt salices ramos, et flumina cursum,

que les saules fléchissent leurs ramées et les fleuves leur cours, les saules, aussitôt, ont reçu le feuillage des forêts hespérides – et ainsi, en effet, tu les portas, déesse. Les fleuves, aussitôt, aiment à disparaître sous le bois de Cyrène et leurs toisons feuillues aiment à resplendir sous des atours nouveaux. Vérone se réjouit parée de son Catulle, des monts retentissants un écho favorable se propage et les ors de ces pommes bien lourdes brillent de mille feux dans les champs de Sirmione.

LA PROFONDEUR DES FOSSES

Mais tes fosses aussi seront de telle taille que l'arbre n'use trop son temps dans les hauteurs et d'autant qu'il avait plongé dessous la terre sa racine profonde, un peu plus il devra s'enfoncer et puiser des réserves du sol l'aspersion régulière et les flots irrigants. Foule aux pieds, au bâton, le sol bien ameubli mais gare à protéger les fibres délicates, apporte ta bonne œuvre en toute précaution, montre de l'indulgence pour leur enfance tendre et implore en même temps l'appui des nymphes sœurs et le génie du lieu, assure ta faveur par ta dextre propice.

Illicet et salices frondes, et poma tulerunt 225
Hesperidum nemoris, nam sic dea grata tulisti.
Illicet et fluuii gaudent cyrenide silua
Delituisse, nouoque comas nituisse decore.
Gaudet et ipsa suo Verona ornata Catullo,
Altisonisque fauet reflexa e montibus echo, 230
Sirmiaque auratis resplendent rura uolemis.

DE ALTITVDINE SCROBIVM

Sed tamen et scrobibus modus hic erit, ut
[neque in altum
Desideat nimis, ut quantum radice profunda
Haeserat, hoc paulo iaceat plus, eque lacuna
Hauriat ut solitos himbris madidumque fluentum: 235
Tum baculo aut pedibus facilem calcabis
[arenam.
Parce tamen teneris fibris, cautusque benignam
Affer opem, indulge et leuibis pueriliter annis.
Haec inter geniumque loci, nymphasque sorores
Implora auxilio, et faueas simul auspice dextra. 240

L'ORANGER DOIT ETRE PLANTE AVEC SA TERRE NATIVE

ET ASSURE PAR DES TUTEURS

Et lorsque, plus encore, tu la dépiqueras de sa fosse creusée pour la piquer ailleurs, veille à prendre avec elle de ta main favorable ses tendres radicelles et à bien la planter dans bonne quantité du sol de provenance afin que, se fixant dans le sol de ses pères, il s'y habitue mieux. Imagine l'enfant qui du lait maternel a été écarté : il ne veut pas téter aux seins d'une étrangère ni boire le lait doux depuis une autre source.

Que te vienne aussitôt une attention nouvelle : soutenir le jeune arbre avec un pieu valide et bien l'assujettir à des troncs liés entre eux de crainte que le vent ne l'abatte encore tendre, que l'immense Borée, après l'avoir fendu d'une blessure torve, ne l'emporte avec lui, que très haut dans les airs, l'oranger ne voltige porté par les bourrasques.

LA LUXURIANCE DOIT ETRE CONTENUE PAR LE FER

Quand donc l'arbre feuillu s'est ouvert en rameaux et a poussé sous terre une racine éparsée, impose-lui le fer, élague de ta main, de peur qu'il ne s'égare en vaine luxuriance – il viendra, en effet, partout où tu l'appelles.

SERENDAS ESSE CITIROS NATIVA CUM

TERRA ET PALIS FVLCIENDAS

*Quin etiam uellens fosso de gurgite plantam
Rursus et infodiens, dextra faultrice uideto
Cum tenera radice, simulque haurire, simulque
Natiuae infodere et multum telluris, ut haerens
In patria possit melius consuescere terra. 245
Ipse uidet puerum materno lacte repulsum
Indignantem alio ductare e pectore mammas
Huberibusque aliis dulcis haurire liquores.
Altera confestim subeat te cura, ualenti
Sistere eam uallo, sociisque adiungere truncis, 250
Ne uenti excutiant teneram, ne uerbere torto
Auferat inducto Boreas immanis hiatu,
Et sublime uolet rapidis iactanda procellis.*

FERRO COERCENDAM ESSE LUXURIEM

*Ergo et ubi in ramos frondens sese extulit,
[actis
Sub terram sparsim radicibus, iniice ferrum, 255
Caede manu, ne in luxuriam fundatur inanem,*

Mais prends garde aux frimas ou ne rechigne pas à mastiquer les plaies profondément marquées au moyen d'une cire afin que la chaleur ne le consume point ni les froids ne le blessent.

LE MARCOTTAGE

Je dirai à présent quel genre de culture, quel art ou quel usage propagent l'oranger – peu de mots suffiront (car peu sont ces moyens). Et vraiment, pour faire une bouture à partir de ce genre, la greffe veut une part, une autre les semis, une autre la margotte. Ainsi, quand tu verras, sur sa mère féconde, un scion se faire jour, fends-le en son milieu au moyen d'un couteau et insère une pierre là où s'ouvre la plaie, ainsi, assure-toi de la tenir ouverte. Enfile alors le scion dans un manchon d'argile par le trou pratiqué dans son fond transpercé et couvre-la bientôt d'un sombre amas de terre, d'une main généreuse arrose goutte à goutte.

Depuis l'écorce souple, le scion prendra racine, d'une double mamelle il fera force neuve. Puis quand en Italie, la quatrième fois, les ailes de Daulis se seront approchées, va, ouvre le manchon et coupe à l'ébranchoir le scion garni de feuilles. Plante dans un sol meuble ce rejeton choisi, robuste de racine et par ses frondaisons, afin que fleur et

*Nam ueniet quocunque uoces. Sed frigora uita,
Neue alte inflictum cera contingere uulnus
Sit pudor, urat ne calor, aut ne frigora laedant.*

DE PROPAGINIBVS PROCVRANDIS

Atque hinc quo cultu citrii, quauē arte uel usu 260
Proueniant, paucis (nam nec sunt multa) docebo.
Partem etenim insitio, partem sibi semina,
[partem
Vendicat in generis sobolem producta propago.
Ergo ubi subductum felici e matre fragellum
Videris, hoc gladio medium feri, et iniice saxum, 265
Qua uulnus patet, et plagae sic consule hianti.
Inde terebrato per aperta foramina fundo
Fictile coniicias, pulla et mox obrue terra,
Nec sit parca manus stillanti infundere gutto.
Radicem lento ducet de cortice ramus, 270
Subiicietque nouas geminato ex hubere uires.
Ergo ubi in Italiam quater aduentauerit ales
Daulias, i, rescinde manu, atque excide securi
Frondentem ramum, et terrae committe subactae
Optatam prolem, fibris et fronde uigentem, 275

fruits deviennent l'ornement des domaines soignés. Bien plus, quand auprès de sa mère, en son ombre féconde, un drageon a pointé, fend-le d'un coup de fer, coince-y une pierre et couche-le bientôt dans un sillon bien droit. Cette plante gaillarde aux racines nombreuses grandira sans mesure.

LES SEMIS ET LES SOINS A APPORTER

Si ce sont des semences qui occupent tes soins, choisis d'abord un champ exposé au zénith et à l'abri du vent. Défonce cette terre de solides râtaux, du coup dur de la marre et, avec diligence, fais-en du sable fin. Puis choisis la semence par un grave examen, sème celles choisies à espaces égaux, de ta dextre fidèle, recouvre-les de terre, arrose l'enterrée à un rythme habituel. D'une main diligente, tu sarcleras autour les herbes adventices. Ne t'attarde donc pas : dans tout le champ déjà se lèveront les lignes. À écarts réguliers elles se présenteront, égales au combat. Alors, sous la bannière, tu les attacheras à un petit tuteur et tu arracheras les herbes à la main, les brûlant en plein air, très souvent et bien haut, au bout de rudes fourches, tu secoueras des touffes pour animer le feu de zéphyrs et de brises.

Ornet ut excultos et flore et frugibus agros.

Quin etiam cum se felici matris in umbra

Eduxit soboles, ferro diffinde, et adactum

Infigas lapidem, ducto mox infode sulco.

Crescet in immensum multa radice uirago. 280

DE SEMINIO FACIENDO ET COLENDO

Si tibi seminium curae, primum elige terram

Sole sub aprico, nulli quae obnoxia uento.

Hanc ualidis rastris, et duro uerbere marrae

Discute, et in tenuem redigas studiosus arenam.

Hinc semen legito. Lectum grauiore notatu 285

Aequatis spaciis serito, dextraque fideli

Infodito, infossum solito de more rigato,

Et studiosa manus diuellat gramina circum.

Non mora, iam toto tollent sese agmina campo,

Et paribus spaciis, aequato et Marte ferentur. 290

Hinc breuibis uallis sub signum figito, et

[haerbas

Ipse manu legito, lectas sub sole cremato,

Saepius et duris agitato bidentibus, alte

Frondentem siluam, Zephyrosque aurasque

Que ton plus grand souci soit de nourrir la plante, qu'elle	<i>[cientem.</i>	
soit tendre pousse ou après qu'elle est arbre, de rebut de	<i>Nec uero non illa tibi sit maxima cura</i>	295
sandales, d'épluchures infectes, d'une boue répugnante	<i>Et pubi tenerae, et postquam sese extulit arbos</i>	
charriée par les eaux grasses, afin que l'arrosage répande	<i>Sordentes soleas, simul et praesegmina tetra,</i>	
ce limon jusqu'aux basses racines et aussi quand les eaux	<i>Illuuiem immundam, crassisque liquoribus</i>	
des canaux seront pleines. Les dépouilles de chien souillées	<i>[haustam.</i>	
par la sanie t'assureront surtout des oranges pesantes,	<i>Ingerere, humorem ut lentum radicibus imis</i>	
l'éclat de la jeunesse, pendant que, bien nourries, les	<i>Instillent himbri, atque actis fluuiatibus undis.</i>	300
racines savourent la graisse de la terre et qu'elles	<i>Praecipue foetus grauidos, nitidamque iuuentam</i>	
surabondent en plein cœur de l'hiver et pendant les	<i>Praestabunt infossa canum tibi squalida tabo</i>	
chaleurs. Et ne crains pas d'enfouir des cendres en amas et	<i>Corpora, dum pingues gaudent uligine fibrae</i>	
des ossements sales répandus sur le sol ou à faire un apport	<i>Luxuriantque hieme in media, atque arentibus</i>	
de lisier de porc ou d'excréments humains ou à verser des	<i>[aruīs,</i>	
vases autour du pied fécond et de l'urine humaine en flots	<i>Nec dubita aggestum cinerem squalentiaque ossa</i>	305
nauséabonds. Mais fais cela de nuit ou il t'attaquera, ce	<i>Mersa solo infodere, aut hominum excrementa,</i>	
voisin chicanier que la brise fétide et l'odeur incommode.	<i>[suumue</i>	
	<i>Inferre, aut laetis sparsim radicibus, urnam</i>	
	<i>Fundere, et humani male olentia flumina loti,</i>	
	<i>Nocte tamen, ne te petulans uicinia damnet</i>	
	<i>Nidore offensa, et grauiter spirantibus auris.</i>	310

Bientôt il sera temps de faire la récolte et de mettre de l'ordre dans les jardins soignés : on taillera les arbres, on amènera l'eau dans les canaux sonores, on fera la cueillette, au soleil estival et tandis que le vent fait murmurer les ombres, des fleurantes oranges sur leurs pleines ramées.

C'est ta main qui les cueille et ton épouse aimable t'assiste en ces travaux, qui prend dans les corbeilles suspendues à la corde des fruits qu'elle contemple, et les plus lourds d'entre eux garnissent son habit.

Je me souviens aussi, elle se tenait là, mon épouse. Tandis que je cueillais de ces fleurs destinées au parfum d'Idalie et les dons de Vénus d'une si suave odeur, me prenant dans ses bras, elle resta oisive dans les herbes moelleuses, s'adonnant aux jeux doux en chantant avec moi.

Et toi, ô bienheureuse, qui à présent séjournes en Élysée sans moi, sans moi tu vagabondes par les prairies ombreuses en y cueillant les roses et tu les entrelaces en de fraîches couronnes. Sans mémoire de moi, ah ! et de toi trop songeuse, de la lande des ombres t'envoûte la quiétude et les gracieux silences. Verse, enfant, des pensées ! Salut, mânes heureux ! Mon épouse est présente et pèse sur mes

Iam tempus legere et cultis disponere in hortis,

Et tondere manu, et riuos agitare sonantis,

Colligere et plenis redolentia citria ramis,

Aestiuum ad solem, et uento crepitantibus

[umbris.

Colligis ipse manu. Coniux in parte laborum 315

Dulcis adest, capit expensis de fune canistris,

Et mirata, sinum pomis grauioribus implet.

Et memini (astabat coniux). Floresque legentem

Idalium in rorem, et Veneris mollissima dona

Amplexata uirum molli desedit in haerba, 320

Et mecum dulces egit per carmina ludos,

Quae nunc Elisios, o fortunata, recessus

Laeta colis sine me, sine me per opaca uagaris

Culta roseta legens, et sertā recentia nectis.

Immemor, ah! nimiumque tui studiosa, quietos 325

Vmbrarum saltus, et grata silentia captas.

Sparge puer uiolas. Manes saluete beati.

Vxor adest, Ariadna meis honeranda lacertis.

O felix obitu, quae non uiolenta Brigantum

Perpressa imperia, quae non miserabile nati 330

bras ! Trop heureuse défunte, tu n'eus pas à subir le violent
 joug brigante, ni la mort misérable qui frappa notre fils, ni
 la peine incurable de vieillir sans enfant, ni les lares de tes
 pères sous un séjour ignoble. Viens en soulagement et
 prends-moi dans tes bras, ne te joue plus de moi, embrasse
 ton mari et console ses plaintes. Viens cueillir avec moi,
 comme nous faisions jadis, les fleurs des orangers.

LES FRUITS DE CERTAINS ORANGERS SONT DOUX,
 CEUX D'AUTRES, ACIDES

Mais l'orange est aussi d'une double nature. Et certaines
 rappellent les joyeuses amours et la suave brûlure
 d'Adonis. Comme il plut à Vénus, il s'agit d'un fruit doux.
 Et d'autres sont acides, qui rappellent par le sort, les
 douleurs, le pénible chagrin et la mort lamentable, afin que
 leur aigreur ne manque pas de larmes.
 Cependant, à Lamie, et aux bords d'Ausonie, les arbres sont
 bien rares à donner de doux fruits, un grand nombre d'entre
 eux mûrit des sucres acerbes. C'est tout autre, au Levant,
 dans la plaine du Gange, où l'arbre de lui-même fait couler
 dans ses branches une denrée sucrée et un miel odorant.
 Hors des jardins indiens coule la sève attique. Il y a peu, en

Funus, et orbatu senis immedicabile uulnus

Vidisti, et patrios foedata sede penates.

Sed solamen ades, coniux amplexare, neu me

Lude diu, amplexare uirum, ac solare querentem,

Et mecum solitos citriorum collige flores. 335

*FRVCTVS CITRIORVM ALIOS DVLCEs ESSE,
 ALIOS ACRIMONIOSOS*

Est uero et duplex citrii genus, et quod amores

Iucundos referat, dulcis et Adonidis ignes,

Sic placitum Veneri. Dulce hoc. Quodque acre,

[dolores

Et tristes luctus, et lamentabile funus

Sorte refert, suus ut lacrimis ne desiit amaror. 340

Rara sed Ausonio Lamiaeque in litore foetus

Dat dulcis, succosque frequens meditatur

[acerbos.

Contra solis ad ortum, atque in gangetide terra

Sponte sua dulcem uictum, ac redolentia ramis

Mella liquat, fluit eque Indis liquor Atticus 345

[hortis.

effet, partant de la Galice, un équipage fit cap vers l'Océan de l'ouest, sillonnant des régions inconnues jusqu'alors, des mers peu accueillantes, un chemin insolite, il gagna des rivages qu'on n'avait jamais vus et, audacieusement, il pénétra au loin l'ardent sable libyen, des villes inconnues que la mer encerclait. De là, cet équipage se hâta vers le sud, son attention fixée sur le déclin du ciel, il regardait glisser vers le monde opposé les constellations. Il passa le tropique du glacial Capricorne, la nouveauté des choses, l'obscurité des lieux, causaient bien des surprises. Puis il vira de bord et revint vers les rives habitées par les Prases, il laissa à bâbord la Corne barbarique et les vents du Rhapton. Puis enfin il descend vers les fleuves de l'Inde, qui roulent des diamants, aux rives embaumées du parfum toujours vif des forêts d'orangers. Et il dit que les fruits dans ces forêts produisent les rayons de l'Hyblée et les miels de l'Hymette, d'elle-même l'écorce se charge de sirop mais le jus est d'un aigre à peine soutenable.

Ainsi la latitude, la force enfouie du sol, l'exposition aussi, l'emplacement des lieux font tant de différences. Et il est donc des endroits où, se fiant à ses forces, la nature n'a besoin d'aucune de nos œuvres, elle s'enorgueillit de

Nuper enim hesperio oceano calletia pubes
Digressa, ignotosque locos, et inhospita sulcans
Aequora, non solitos tractus, noua litora obiuit,
Et procul arentis Libyae penetrauit arenas
Audax, nec notas pontus quas circuit urbes. 350
Hinc austro approperans, coeloque intenta
[cadenti
Sideraque aduerso seruans labentia mundo,
Incidit obscurum gelidi Aegocerotis in orbem
Attonita et rerum nouitate, umbrisque locorum,
Inde pedem referens Prassi conuertit ad oras 355
Barbaricumque fretum exuperans, Rhaptique
[procellas,
Tandem gemmiferos Indi defertur ad amnes,
Litoraque e citriis semper fragrantia siluis,
E quibus Hyblaeosque fauos, et Hymettia foetu
Mella dari, dulcemque refert e cortice rorem 360
Sponte quidem, at succos longe indignanter
[amaros.
Vsque adeo coelique situs, solaque abdita terrae
Et soles uariant ipsi, positusque locorum.
Ergo alibi natura suo se robore firmans

trionpher partout. Mais en d'autres régions, elle demande les soins et l'invention des hommes et se plie aux techniques, se prête au joug des lois. Des plantes en effet se dressent d'elles-mêmes aux rives de lumière, en s'élevant dans l'ombre de leur propre mère. D'autres attendent nos œuvres, le travail de nos mains, l'apport de la nature demeurant silencieux. La greffe va tout droit au compte des techniques et de l'astuce humaine – j'en parlerai plus tard, en bon lieu et bon ordre.

COMMENT RENDRE LES ORANGES PLUS GROSSES

Mais si le cœur t'en dit d'élever de gros fruits et de t'emplir les mains bien largement, allons ! Fais tomber de leurs branches les fruits encore verts afin que, d'un grand nombre, il en subsiste peu, mais aussi de plus gros, nés sous meilleur augure. Certes plus nourrissant est le lait dont jouira l'héritier de son frère : il régnera en maître dans un palais désert.

Indiga nil opis est nostrae, uictrixque superbit. 365

Ast alibi curasque hominum atque inuenta

[requirit

Obsequiturque arti, et legum sese arctat habenis.

Nanque haec sponte sua, quaedam se in luminis

[oras

Educunt, matrisque suae tolluntur in umbra.

Illa hominum expectant operas manuumque 370

[laborem,

Naturae tacitum munus, nam prorsus ad artem

Insitio est referenda, humanae et mentis acumen

De qua post in parte sua suo et ordine dicam.

QVO MODO CITRIA FIANTE CRASSIORA

Sin curae tibi sit grandis educere foetus

Et patulas implere manus, age, decute ramis 375

Crescentem prolem, e multis ut pauca supersint

Poma, sed et maiora, loco et magis auspice nata.

Huberiore etenim succo laetabitur haeres

Fraterni lactis, uacua et dominator in aula.

COMMENT FAIRE POUR QUE LES ORANGES RESTENT

TOUTE L'ANNEE SUR L'ARBRE

Pour que tu aies des fruits tout au long de l'année, n'en cueille que certains, secoue les paniers pleins, et laisse le restant s'épanouir en fruits lourds. L'arbre aussitôt revêt, où son vide l'afflige, une nouvelle fleur et il couvre ses branches d'une riche espérance. Ainsi l'argent et l'or, venant l'un après l'autre, enrichiront ton bois.

L'ART DES JARDINS D'AGREMENT

Il me faut maintenant te révéler la science et le soin du bel arbre pour joindre comme un tout sa beauté naturelle aux agréments nouveaux, qu'il ne restaure pas vainement de Vénus les anciennes amours.

En nulle autre occasion Adonis ne s'en fut plus richement paré à la chasse et jamais, dans les forêts du Nil, on ne l'admira tant, Vénus auparavant ne lui avait jamais fourni plus riche habit que cet éclat, vraiment, dans lequel il tomba au coup du sanglier et mouilla de son sang les sablons assombris. Une branche de myrrhe attachait ses cheveux.

QVOMODO CITRIA TOTO ANNO INSIDEANT

IN ARBORE SUO

Neue autem toto fructus tibi desit in anno 380

Carpe manu partem, et plenis bacchare canistris.

Quae reliqua est, grauidis sinito gaudere

[uolemis.

Confestim qua parte dolet uiduata, recentem se

Induit in florem, atque implet spe diuite ramos,

Sic etenim alterno ditescet silua metallo. 385

DE RATIONE DECORIS HORTENSIS

Nunc, quae sit formae ratio, et quae cura,

[docendum.

Vndique quo decor ipse sibi, et noua gratia

[constet,

Nec frustra ueteres Veneris referentur amores.

Non alias cultu maiore incessit Adonis

Venatum, non Niliacas spectatior unquam 390

In siluas, non ante Venus maiore paratu

Ornarat, quam luce quidem qua fossus ab apro

Concidit, et nigras tabo madefecit arenas.

Cingebat crinem myrrhae de palmite ramus,

Une rose hyacinthe étincelait à son front. Le pli d'un manteau pourpre voilait son torse pâle. L'éclat des perles bleues mêlées de purpurin nuançait son cou blanc. Sa ceinture irradiait, hérissée de clous d'or. L'épée d'airain pendait à ses hautes épaules. Au pommeau, l'émeraude brillait dans son chaton. Du fourreau niellé d'or, la pointe était d'argent. Un velours de Cléones couvrait ses lestes jambes, des Tritons d'or ouvrés et la barque dorée sur laquelle, jadis, Vénus avait rejoint la cité de Paphos. Dans ses mains se dressaient des épieux faits de corne dont brillaient les attaches et les gemmes jumelles. Paré d'un tel habit, Venus le laisse aller dans les forêts obscures et sur ses lèvres roses mets le sceau d'un baiser.

La déesse veut donc que la parure des arbres dans les vergers scintille au loin d'un atour d'or. Ainsi donc, aussitôt que l'âge le permet, redresse le plant neuf d'une main bienveillante et assure à son tronc une croissance droite. Et au moindre défaut, émonde-le au fer et mastique à la cire la blessure du fer afin que la froidure ne pénètre ses moelles. Fais-le grandir en cône, tonds avec diligence les branches qui dépassent et impose ta loi à cette frondaison. Pour que pas un instant l'enfant ne soit privé de sa sève laiteuse, par

Ad frontem roseus diffulgebat hyacinthus, 395
Succincta et nitidum uelabat purpura pectus,
Collaque fulgentes uariabant candida bacae
Sparsim purpureis et coeruleis immistis,
Cingulaque auratis radiabant aspera bullis,
Elatis humeris pendebat aheneus ensis, 400
Ad capulum uiridis fulgebat in orbe smaragdus,
Interincta auro uagina, argentea cuspis,
Crura cleoneae uestibant leuia pelles,
Distinctique auro Tritones, et aurea cymba
Qua quondam Laphias Venus ipsa enauit ad 405
[arces,
Horrebant manibus duro uenabula cornu,
Et paribus nodis, paribusque nitentia gemmis.
Talibus ornatum in siluas dea mittit opacas,
Osculaque in roseis linquit signata labellis.
Arboreos igitur cultus dea poscit, et ipsis 410
Ornatu atque auro longe splendescere in hortis.
Quocirca cum primum aetas feret, ipse benigna
Siste manu plantam, rectoque in stipite firma.
Siquid et incultum ferro preme, ferrea cera
Vulnera perlinito, frigus ne permeet arctus 415

un fil délicat pend un vase à la branche et remplis-le d'eau claire. Et bientôt, fais tremper un ruban délicat qui aux lèvres du vase apparaisse en pendant et distille sans fin une lente rosée qui coule sur l'écorce, et puise goutte à goutte aux boues de sa réserve.

Mais après que la plante s'est levée haut dans l'air, arbre au tronc vigoureux, aux ramées bien feuillues, considère qu'il est prêt à endurer le froid ainsi que la chaleur. Il ne faut pourtant pas laisser là tout effort ni négliger tout soin. N'épargne pas tes yeux en épargnant tes mains et ne néglige pas d'admirer le scion jeune ou ses branches peut-être alourdies par les fruits, de louer ses ombrages au soleil de midi, de te laisser aller à conduire la ronde et, sous le vif soleil, sur des litières proches, de prendre du bon temps à une table riche où un valet te sert un Falerne corsé. Il choit pendant ce temps une nuée de fleurs. Mon épouse se lève et ma fille et mon gendre se lèvent des litières, pour saisir ce butin, ce butin parfumé. Mon épouse joyeuse pour cette noble fleur est prise d'enthousiasme. Une fois ramassée, elle en fait une essence et parfume les lits au souvenir d'amour que son époux lui laisse et elle se parfume l'habit et le visage.

In conum crescat facito, ramosque fluentis

Sedulus attondet, et legem frondibus indito.

Vsque suus puero ne desit lacteus humor,

Tu tenui calicem suspende in palmite filo,

Imple et aqua, tenuemque in aquam mox iniice 420

[uictam,

Quae labro emineat pendens, quae stillet et

[usque

Languentem rorem, leui qui cortice labens

Ducat limosam gutta fluitante lacunam.

At postquam sese summas subduxit in auras

Et felix trunco, et ramis frondentibus arbos, 425

Liberior tibi sit, durata et frigore et aestu.

Non omnis tamen aut labor est, aut cura

[neganda.

Nec tu parce oculis, dextrae si parcis, nec te

Aut sobolem mirari, aut ramos forte grauatos,

Aut pigeat mediis laudare in solibus umbras 430

Aut genio indulgentem agitare choros, et iniquo

Sole sub, appositisque toris, mensaque beata

Ludere, fumosum puero fundente Falernum.

Interea florum nimbus cadit et fragrantem

Ainsi admire l'arbre au feuillage d'hiver, à sa fleur estivale
et à ses fruits dorés l'hiver comme l'été. Prends-en soin
sous les neiges, sous le ciel du Cancer et ne t'épargne pas
les travaux de la nuit ni ceux qu'on fait le jour. Quelle que
soit ta manière, l'exemple des anciens servira à t'instruire.
Veille qu'un filet d'eau coule dans la rigole ou qu'abondent
les sources des vases ruisselants, qu'un haut mur garde
l'arbre, que l'abrite nombreux, par le haut, le laurier de
Daphné, que d'un couvert aimable il le tienne protégé et
éloigne la foudre. Chaque fois qu'un souci t'aura là
convoqué, fais un nouvel apport, monte la chaux en tas,
n'admets pas que la neige s'amasse sur les branches,
déblayes-en les amas, attise de grands feux et livre la
bataille aux souffles de l'hiver en recouvrant la terre de
chaume et de nattes.

Ad praedam coniux, ad praedam nata generque 435
Surgit laeta toris et flore exultat honesto,
Quem lectum liquat, ac thalamos inodorat,
[amorumque
Ipsa uiri memor, et uestes intingit et ora.
Ergo et frondentem bruma mirabere, et aestu
Florentem, auratis utroque et tempore malis 440
Fulgentem, cole sub niuibus, sub sidere Cancri,
Nocturnis neu parce operis, neu parce diurnis.
Quoque modo id facias, exempla antiqua
[monebunt.
Riuus aquae fluat, aut fontes roratis urnae,
Muniat elatus paries, daphneia laurus 445
Multa tegat super et grato tueatur amictu,
Arceat et fulmen. Quotiens et cura uocarit,
Sparge fimum, calcis tumulos age, neue niualis
Sistere per ramos patitor, sed discute nimbos,
Ingentisque cita fumos, et consere pugnam 450
Flatibus hibernis, culmoque et crate saligna.

APRES UNE VIOLENTE TEMPETE, LES ARBRES NE

DOIVENT PAS ETRE ELAGUES

Je me souviens d'un temps où aucun expédient, où aucune arme ou ruse, ne pouvait contenir l'hostilité du ciel : elle fit disparaître les forêts chevelues et tous les bois gelèrent. La mort a attaqué en de larges percées. Et voici qu'elles meurent les altièrès beautés des nymphes hespérides. L'atmosphère a sévit sous les aquilons scythes et les canaux gelés ont suspendu leur cours. Quand cette catastrophe – que Vénus t'en préserve –, sous les Eurys givrés, se sera donné cours, garde-toi bien d'abattre les vergers desséchés avec ton ébranchoir ou avec ta hachette mais porte lui secours en versant de la chaux, d'une pluie pénétrante, fais souvent l'un et l'autre en l'hiver et fais-le au redoux de printemps. Et cette opération point ne te décevra. Voilà que, tout à coup, l'arbre émet des surgeons qui pointent au collet ou en haut de la souche, voilà qu'il s'épanouit en poussant des bourgeons et que ses feuilles naissent de tendrons gonflés.

LA DISPOSITION DES ARBRES

Si tu aimes l'aspect d'un carré de phalange, place en carré

POST RIGIDAS TEMPESTATES NON ESSE

AMPUTANDAS

Sed memini cum nullae artes, non arma

[dolique

Vim coeli aduersam ferrent, periere comantes

Siluae, obriguere gelu nemora omnia, late

Irrumpit mors. Intereunt decora alta sororum 455

Hesperidum. Saeuit Scythicis aquilonibus aer,

Concreta et solitos sistunt caua flumina cursus.

Quod quando (auertat Venus ipsa) rigentibus

[Euris

Contigerit, neu tu gladio, neu caede securi

Arentes hortos, sed calce, sed himbre madenti 460

Affer opem, hoc saepe ipse hieme, hoc et uere

[tepeni,

Deceptum nec te fallet labor. Ecce repente

Pullulat ab radice, aut summo stipite, laetus

Effundit gemmas, turgenti et germine frondet.

DE DISPOSITIONE CITRIORVM

Si te delectat species quadrata phalangis, 465

In quadram dispone. Acies si forte latina,

les arbres. Si c'est plutôt le front d'un bataillon latin, arrange-les en file. Mais si tu apprécies les troupes dispersées dans la campagne en fleur, la beauté de ses ors ni l'éclat de ses feuilles n'en seront modifiés, l'arbre d'or resplendit au milieu d'un bosquet. C'est ainsi qu'à l'aube, dès qu'à la lueur des astres le gracieux Lucifer a émergé des flots, où que les yeux se portent, où qu'on tourne la face, rien n'est plus scintillant et toutes les étoiles en même temps lui cèdent. Dans le ciel tout entier, Vénus gonfle ses ors. L'habitude des maux et d'efforts répétés peut vaincre la nature en souffrant les misères et en les supportant. C'est pourquoi, bien souvent, on peut apercevoir, dans un bois reculé, que jamais n'ont touché le travail de la houe ni l'effort de la main, l'oranger d'Hespérie se parer de ses fruits, se couvrir de feuillage dans une terre rude et régner sur la lande.

Certains, à cet exemple, après que l'oranger a pointé du sillon et poussé largement ses racines sous terre, une fois que son fût se dresse fermement, ont moins de complaisance et relâchent leurs soins, afin que dès l'enfance ces arbres s'habituent à la soif et aux neiges. Mais le travail du sol, la forte faux d'airain ou les ruisseaux tirés du sentier

Porriget et in longum. Sin et per florida rura

Sparsa manus, decor ipse aurique et gloria

[frondis

Est eadem, nitet in mediis stirps aurea lucis,

Qualis mane nouo cum se fulgentibus astris 470

Extulit oceani formosus Lucifer unda,

Quocunque inspectat, quoquo sua uerterit ora,

Nil illo radiat fulgentius, omnia cedunt

Astra simul, toto exultat Venus aurea coelo.

Et quoniam assuetudo mali, ueterumque 475

[laborum

Naturam exuperat tolerando, et acerba ferendo,

Iccirco uideas siluestri saepe recessu

Non ulla rastrorum opera, manuumque labore

Et fructus parere, et solidis frondescere campis

Hesperiam citrium, inculto et dominarier aruo. 480

Hinc alii postquam e sulco sese extulit actis

Sub terram late radicibus, et stetit artus

Fixa solo, minus indulgent, operamque remittunt,

A teneris quo consuescant niuibusque sitique.

Nec uero cultusque soli, aut uis falcis ahenae, 485

Aut tantum iuuat undanti de tramite riuus,

où l'eau coule ne peuvent les aider autant que les abîment
l'Auster et la bourrasque qui tombent, à l'automne, des
rivages Libyens. Alors tous ces efforts sont réduits à néant.
Hélas ! Cette beauté, la beauté des fruits et des feuillées se
gâte, si bien que l'oranger dépouillé se dessèche, il pleure
sa ramure et ses feuilles brûlées, les eaux claires, hélas, ne
sont d'aucun secours. Alors tends haut les haies, lie entre
elles les branches de bosquets bien épais et fais un brise-
vent des boucliers de branches du laurier opposé ou par une
cohorte de chênes ombragés.

L'ART TOPIAIRE

Si tu n'as pas le goût de faire un bénéfice ni le souci des
gains qu'on tire d'un verger, que tu ne cherches que
l'agrément d'un bosquet et l'ombre réputée aux figures
changeantes, trouve d'abord un lieu auprès duquel s'écoule
une source ou un ru d'où tirer des canaux pour les eaux
irriguantes. Ou bien qu'un puits jaillisse non loin, de peur,
peut-être, au moment des chaleurs, que l'arbre ne languisse,
accablé par la soif, que bientôt l'âpre gel ne le brûle à son
tour, que viennent à périr le fruit de ton travail et les
commencements d'un orgueilleux jardin. Pose après des
écrans pour contrer par avance les bourrasques futures. Puis

Quantum Auster Libycoque ruens de litore flatus
Autunno noceant. Perit hic labor omnis, et ille
Ah fructus decor ac frondis squalescit, ut arbor
Arescat uiduata, ut ramo et fronde perusta 490
Moereat, heu liquidis nil proficientibus undis.
Ergo altas saepis praetende, et brachia iunge
Densorum nemorum, et clypeis ramalibus obsta
Aduersae lauri, aut quercorum umbrante
[cohorte.

DE OPERE TOPIARIO

Quod si nec studium frugis, nec cura mouebit 495
Hortensis lucri, nemoris sed sola uoluptas
Quaeritur, et uariis umbracula nota figuris,
Ante locum capias quem fons aut flumina propter
Lapsa fluant, unde et riuus ducatur aquarum,
Aut puteus propius scateat, ne forte per aestum 500
Languescat moriens, mox et rigor asper adurat,
Et labor et siluae pereant incepta superbae.
Parietibus mox obde, futuras ante procellas
Auertens. Post hinc quadras age. Dirige fossas
Et dispone locos, et uallis agmina cinge. 505

place les carrés, aligne les fossés, mets en ordre les lieux,
entoure les rangées au moyen d'un palis. Plante bientôt en
terre les sujets délicats dans un sillon marqué, maintiens-
les de garrots afin de leur apprendre dès l'enfance la tâche
qu'ils devront assurer, et chacune à sa place, dans sa propre
carrière.

Puis quand, sous l'influence des travaux et des œuvres
assidus de son maître, l'arbre étend ses ramées et déploie
son feuillage, choisis chacun en vue d'une tâche précise,
pose les gabarits, ouvrage délectable, destine à l'élégance
cette troupe grossière.

Que cet arbre se dresse en une tour altière ou bien en un
rempart. Qu'un autre bande un arc et décoche des flèches.

Que celui-là adosse sa douve à une enceinte et en ceigne les
murs. Que cet autre-là sonne les troupes et appelle leur
rangée sous les armes. Qu'un cinquième lance ses
projectiles d'une bombarde en bronze, détruise des
redoutes et, à l'assaut des brèches, lance les bataillons.
Après l'éboulement (prodige !) qu'une colonne charge et
mène le combat sous les portes ouvertes et que l'infanterie
déferlant dans la ville la pille une fois prise.

Ainsi, l'art et le temps, les prédispositions, par un soin sans

Infode dehinc teneram prolem, et sere tramite

[certo.

Et uinclis obstringe, obeunda ut munera discant

A pueris, sed quisque suo spacioque locoque;

Inde ubi et assiduo cultuque operaque magistri

Porrigit et ramos, et frondis explicat arbos, 510

Ad munus lege quanque suum, et dispone figuras,

Gratum opus, informemque gregem ad speciosa

[uocato.

Haec altam in turrim, aut in propugnacula

[surgat,

Haec arcum intendatque, et spicula trumat. At

[illa

Muniat et uallo fossas, et moenia cingat, 515

Illa tuba armatos ciat, et uocet agmen ad arma.

Altera tormento lapides iaculetur ahen,

Discusset castella, et ruptis agmina muris

Immittat, factaque acies (immane) ruina

Irrumpat, portis et congrediatur apertis, 520

Diruat et captam irrumpens exercitus urbem.

Ars igitur tempusque et uis innata perenni

Cura hominum, nemora in lanas uertere, ut in

relâche, changent les bois en laine, si bien qu'on voit bientôt dans les orangeries, faits de feuilles, de branches en entrelacs divers, briller des broderies aux figures inconnues.

LES ORANGERS ONT LONGUE VIE

La durée de la vie n'est certes pas fugace, le temps n'est pas fugace pour un oranger, une espèce éternelle, une race immortelle dont les individus sont aussi éternels. La souche d'oranger, insensible aux siècles, persiste longuement dans son être, aspirant à unir les siècles aux siècles, bientôt quand son tronc meurt, son double se relève puis un second encore, longtemps cette victoire lui conserve ses forces.

Ainsi voulut Vénus. Et elles décidèrent en sa faveur, les Parques, qui enchaînent les causes et servent les arcanes des destins. On rapporte qu'elles tournèrent d'abord à l'envers leurs quenouilles, leurs fils en sens inverse, leurs fuseaux retournés à rebours, ces maîtresses des destins, afin de rappeler aux brises de lumière, aux présents de la vie, le défunt Adonis, d'instaurer derechef les amours délicieuses de Vénus. La déesse ne fut pas soulagée tant qu'il n'apparût pas changé en nouveaux corps et qu'elle lui choisît la durable beauté de porter à la fois des feuilles et des fruits.

[hortis

E foliis ramisque, et diuersis contextis

Iam uideas fulgere nouis aulaea figuris.

525

ARBORES CITRIOS DIVTIVS VIVERE

Nec uero spacium uitae breue, seu breue tempus

Est citrio, aeternum genus, immortalis origo,

Et species aeterna quidem. Stirps citria longum

Ipsa manet, secla exuperans, et iungere seclis

Secla parans, trunco extincto mox surgit et alter,

530

Inde alter. Victrixque diu sua robora seruat.

Sic placitum Veneri et Parcae statuere fauentes

Quae rerum seriem, et fatorum arcana

[ministrant.

Nanque ferunt rursumque colos, et stamina retro

Coepisse, et uersos rursum in contraria fusos

535

Voluere fatorum dominas, quo lucis in auras

Extinctum reuocent uitaeque ad munera Adonim,

Et Veneris dulces iterum instaurentur amores.

Non passa est dea dum uersum in noua corpora

[monstrat,

Dum foliis simul et pomis longum optat honorem.

540

Les Parques se hâtaient, roulaient leur poids de laine, du pouce relevé tiraient un fil subtil pour lui donner sa forme et elles l'affinaient en le mordant des lèvres. Cependant à leurs pieds chatoient dans des corbeilles des laines bigarrées : elles sont bleues et vertes, aux rehauts blancs et or. Et pendant qu'elles roulent les fils bleus dans leurs doigts, y mêlant le fil vert, la souche se soulève, les altières ramées se déploient au côté, un arbre nouveau point et petit à petit l'ombre se développe sous la large feuillée.

C'est alors que les Parques entonnent leur chanson : « Crois, arbre né pour toujours, destiné à garder toute l'année durant la grâce de tes feuilles, destiné à orner de ton ombre opulente les demeures des grands et les palais des rois, à donner un beau jour aux poètes sacrés la matière d'un chant. » Elles étirent bientôt des flocons de laine blanche, leurs lèvres parfumées suintent d'une eau divine qui imbibe les fils et l'entier du fuseau et les transforme en fleurs et le bois ombragé resplendit de blancheur, les ivoires indiens au bourgeon vert se mêlent, les jardins de fruitiers répandent en émules les parfums assyriens. Les Parques en chantant trompent leur doux labeur : « Répandez le parfum de vos fleurs, glorieuses forêts au faste permanent, jardins

Illae igitur properare manu, atque euoluere

[pensa,

Tenuia pollicibus formabant ducta supinis,

Atque eadem impressis purgabant morsa labellis.

Discolor at positis uariatur lana canistris,

Coerulaque, uiridisque, alboque, insignis et 545

[aureo.

Coerula dum digitis intorquent fila, uirensque

Subtegmen neitur, stipes se subiicit, alti

In latum pandunt rami, et noua prouenit arbos,

Ac sensim patulis adolescit frondibus umbra.

Inde canunt. "Cresce aeternum uictura, perenne 550

Seruatura decus foliorum, et diuitis umbrae

Ornatura domos procerum, atque palatia regum,

Materiamque datura sacris post uatibus arbor."

Atque hinc candentis deducunt uellera lanae,

Diuinumque labris stillant fragrantibus himbrem, 555

Stamina quo intincta, et fusi simul omne uolumen

In flores uertuntur, opacaque silua nitescit

Candore, et uiridi miscent se ebora Indica

[gemmae,

Aemulaque Assyrios spirant pomaria odores.

dont les ramées sont sans cesse fleuries, au parfum toujours neuf, où verdoie toujours l'ombre : monument éternel et signe remarquable des amours de Vénus. » Bientôt les Parques tirent d'un panier à l'écart certains fils – des fils d'or – et font une pelote sous le peson percé en l'y entortillant. Ces fils soudain s'enflèrent en fruits des Hespérides, les pommes d'or brillèrent sur les ramées pendantes, entre les feuilles sombres brille un cuivre insolite.

C'est alors que les Parques chantèrent tout cela en un heureux présage : « Fécond en fruits, en fleurs et en feuilles nouvelles. Longue vie à toi, l'arbre ! Dépasse par les siècles les siècles qui s'enfuient, gloire des jardins, des bosquets et délice fertile des palais ! Et que même les rois recherchent ton ombrage, que les jeunes t'exaltent en des rondes sans fin. Que t'accueillent en nombre banquets, chambres et noces. Que toujours te chérisse quiconque en ton ombrage a cherché le repos, que tes feuilles figurent un printemps qui perdure, que reluise ton fruit, un émule de l'or, ta fleur d'une blancheur semblable à de l'argent ! » Ainsi plut-il. Ainsi, elles filent le sort. Ainsi l'Amathontide est-elle satisfaite.

Ipsae autem tenerum solantur uoce laborem: 560
"Fundite odoratos flores, nemora inclyta luxu
Perpetuo et ramis semper florentibus horti,
Semper odore nouo, semperque uirentibus
[umbris,
Aeternum Veneris monumentum, insigne et
[amorum."

Mox et sepositis educunt fila quasillis, 565
Aurea fila, cauumque rotant implexa sub orbem.
Illicet Hesperii illa intumescere uolemis.
Pomaque pensilibus micuerunt aurea ramis,
Insolitum radiat folia inter opaca orichalcum.
Tum parcae auspicio cecinerunt omnia laeto. 570
"Et fructu felix, et flore, et fronde recenti
Viue arbor, supera et seclis labentia secla,
Hortorumque honor, et nemorum, ac geniale
[domorum
Delicium, tua uel reges umbracula captent,
Ipsaque continuis iuuenum celebrare choreis. 575
Te conuiuia, te thalami, nuptaeque frequentent,
Semper ament quicunque tua uersantur in
[umbra,

Allons donc, jeunes nymphes, ô vous qui habitez les ruisseaux de Fundi, des jardins de Lamus aux rigoles bruissantes, nymphes de Formies, vous qui habitez les prairies de Suessa couvertes de rosée, les gorges d'Amalfi les terroirs des Sirènes qui resplendissent d'or et les rochers semés d'un fauve métallique. Approchez, roses filles, et portez avec moi ses couronnes à Vénus, que des fleurs variées embaument les autels, que la féconde marjolaine répande son parfum des tables éclatantes. Puissante fille de Jupiter, et mère délicieuse, aussi, des Énéades, nous t'offrons ces justes hommages. Ô reine d'Idalie, c'est nous qui composons ces jardins à ta gloire et pour toi elles croissent les forêts d'Arangas jusques au voisinage des fleuves forestiers, chez les fils de Moeris, et de leurs gras rivages, les campagnes de Bérénice. Quant à toi, ô déesse, préserve ce lignage, les orangers feuillus, repousse la chaleur, fais obstacle à la neige, éloigne les frimas, résiste aux vents qui soufflent depuis le pôle arctique, pour que l'arbre du Sénégal buissonne de beauté à jamais. C'est ma tâche. Mais vous, ô nymphes, douces divinités, pendez en haut des branches des oscilles dansants, que le nom du bel Adonis emplisse berges et rives, que partie d'entre vous

Assiduum referant frondes uer, aemulus aurum
Foetus, et argento niteat flos concolor albo."
Sic placitum. Sic fata neunt. Amathuntidi sic stat. 580
Ergo agite o tenerae colitis quae flumina
[nymphae
Fundana, et lamios riuus trepidantibus hortos,
Phormiades nymphae, quae roscida culta
[Suessae
Quaeque Amalpheos saltus, fulgentiaque auro
Sirenum rura, et fuluis sata saxa metallis, 585
Hoc agite, o roseae mecum sua sarta puellae
Ferte deae, uarioque halent altaria flore,
Spiret et e nitidis genialis amaracus aris.
Magna Iouis proles, eadem pulcherrima mater
Aeneadum, tibi nos meritos largimur honores, 590
Idalii regina, tuos nos pangimus hortos
Et tibi Arangaeae crescunt ad flumina siluae
Moeriadum et litus felix, Bereniciaque arua.
Tu stirpem dea, tu citrios defende comantis,
Arce aestum, compesce niues, et frigora pelle, 595
Siste et ab Arctoo perflant qui cardine uenti,
Perpetuum Niasaea decus frondescat ut arbos.

mène des farandoles et invite à fêter les dieux : « Bel
 Adonis, approche, approche, bienfaisant des cadeaux que
 l'on t'offre, prends les étoffes que te tissent les nymphes du
 Partenio, étoffes aux rayons d'or brillantes de fleurs
 vernaes brodées, qui racontent l'ancienne flamme de la
 déesse, la belle Amathontide. Nous chantons, et voici que
 l'écho favorable accompagne nos chants et répondent au
 loin les grottes merveilleuses des nymphes Hespérides.

Haec ego, uos autem placidissima numina,
[nymphae,
Oscilla e summis suspendite mollia ramis,
Formosumque sonent et ripae et litora Adonim; 600
Pars choreas agitate, deumque ad festa uocate.
"Pulcher ades, felixque ades ad tua munera
[Adoni,
Et cape Partheniae nectunt quae texta puellae,
Texta auro radiata, et flore nitentia uerno,
Quae referant ueteres formosae Amathusidis 605
[ignes."
Nos canimus, fauet en facilis cantantibus echo,
Et diuina procul responsant antra sororum.

LIVRE 2

Et déjà l'on m'appelle à d'autres cultures et à d'autres travaux des jardins : les lignées hespérides ne sont pas d'un genre simple ni d'une souche unique, pas plus que n'est unique la science de leur soin. Le genre tout entier, au nom nouveau d'agrumes, donne maintes espèces qui d'une même écorce font des fruits différents, de même qu'ils se dressent en souches dissemblables. Au moins la prime espèce est-elle tout aboutie. Ores, venez à moi, filles de Pléioné, et inspirez mes chants. Cet hommage est le vôtre, c'est sous votre dessein que cette œuvre grandit : ceignez aussi mes tempes de vos chères couronnes. Et vous aussi, mes nymphes, venez du même pas et soyez-moi propices, mémoires des jardins. Et toi mon élégante, Patulcis, viens en tête. Cueille pour moi, déesse, les prémices des fleurs, et qu'Antiniana remplisse à tes côtés vos corbeilles communes ! Ainsi, puisse la rose te parfumer sans cesse et l'urne se fleurir – cette urne qui retient l'ombre qui t'est si

*I.I. PONTANI DE HORTIS HESPERIDUM AD
ILLVSTRISSIMUM PRINCIPEM FRANCISCUM*

GONSAGAM MANTVAE MARCHIONEM

LIBER II

*Iamque alios uocor ad cultus, aliumque laborem
Hortorum, neque enim simplex genus, unaue
[stirpis*

Hesperiae soboles, ratio aut tantum una colendi.

Acrumen genus omne, nouo sub nomine, pluris

Diditur in partes, uno quae cortice foetus 5

Dant alios tamen atque alio se stipite tollunt.

Pars exacta quidem prima est. Nunc o mihi natae

Pleiones astate atque aspirate canenti.

Vester honos agitur, uestro sub numine crescit

Hoc opus et uestris mea tempora cingite sertis. 10

Vos quoque adeste simul, facilesque estote

[puellae

Hortorum memores. Tuque o mihi culta Patulci

Prima assis, primosque mihi dea collige flores,

Impleat et socios tecum Antiniana quasillos.

Sic tibi perpetuum spiret rosa, floreat urna, 15

chère –, puisse-t-il, le Mincio, ruisseler d'ambroisie et verser le nectar à pleins flots et que, pour toi, ses cygnes à la couleur de neige, il les paise sans fin ! Que Mantoue, la gracieuse, te rende ses cantiques – Mantoue, riche d'oiseaux, riche par le pouvoir de la lignée Gonzague – et que ces chants inouïs comblent d'étonnement les roches du Lucrin ! Que Naples en son extase interrompe elle-même la course de ses eaux !

Mais toi aussi, François, puisses-tu ne jamais dépriser ce fragment des terres phaurusiennes ! Quand tu donnes congé à la carrière des armes, que t'agrément ces forêts nourries par le Gambia ! Que ces fruits t'éblouissent de leurs grappes dorées ! Mars, phare des batailles, et même s'il est dieu et créateur des guerres, aime pourtant Venus autant que les jardins, autant que les offrandes que l'on y a cueillies. Observe donc l'exemple de ce dieu guerrier, toi qui suis ses préceptes. Car j'apporte pour toi, des prairies d'Éthiopie et depuis les rivages où sont les Garamantes, les fruits que les dragons en leurs rondes veillaient, le salaire gagné par la massue d'Hercule, la faveur inouïe faite au peuple romain, qui a pendu sa gloire aux astres de l'éther.

Mais est-elle tombée depuis le ciel limpide, cette

*Scilicet urna tui qua conditur umbra Maronis,
Ambrosiae fundat riuos, det nectaris amnes
Mincius et niueos semper tibi pascat olores
Et laetata suos iteret tibi Mantua cantus,
Mantua diues auis, diues gonsagide prole* 20
*Ac noua Lucrinae stupeant ad carmina cautes
Sistat et ipsa suos mirata Neapolis amnes.
Tu quoque partem hanc phaurusii ne despice*
*[ruris,
Francisce, armorum et studiis quandoque*
*[remissis,
Neu tibi displiceant siluae stachiritides, aut te* 25
*Non capiant fuluis radiantia poma corymbis.
Mars belli decus ipse deus bellicue repertor
Et Venerem atque hortos amat, atque hortensia*
*[dona.
Exemplumque dei sequere armipotentis et artes.
Nanque tibi Aethiopum e campis, garamantide ab* 30
*[ora
Poma fero, poma excubiis uigilata draconum,
Herculeae meritum clauae, noua munera gentis
Romulidum, aetheriis famam quae sustulit astris.*

étoile qui brille ? Ou est-ce d'aventure qu'un astre s'est levé
 – astre neuf et propice – en faveur ajoutée à nos
 commencements ? Et sont-ce les forêts de cédratiers
 virides, la terre à citronniers qui tendent leurs feuillages ?
 Et quelles sont ces ombres qui de même s'éploient ? Quels
 sont ces bosquets d'or, et ce bois généreux qu'enflamme
 son métal ? Par quelles pierres rares luisent ces ramées ?
 N'est-ce pas mon épouse, qui n'a pas oublié son mari, ses
 jardins, qui vient à ma rencontre ? O malheureuse épouse,
 viens donc prendre ta part aux travaux des jardins, prends
 la bêche et l'hoyau, pèse fort sur les fourches, contiens à la
 faucille les cédratiers feuillus, verse des fleuves d'eau en
 urnes écumantes et que moussent les eaux dans leurs
 retenues pleines ! Puis qu'il me soit permis, enfin, de les
 cueillir, ces fleurs sélectionnées, de récolter ces fruits et que
 l'ombre des arbres me garde des chaleurs, quand avec moi
 je mène au battement du plectre une suite de nymphes en
 cortèges dansants ! Vous tous, à mes côtés, célébrez
 d'Uranie les travaux aoniens, concevez avec moi les bois de
 cédratiers à la chevelure d'or !

Ecce autem, num ne haec coelo delapsa

[liquenti

Stella nitet ? Num forte nouum sese exerit

35

[astrum

Et felix astrum et nostris aura addita coeptis ?

En uirides citro siluae ? En limonia rura

Praetendunt frondes ? En quae panduntur et

[umbrae ?

Quique aurum luci ? Nemora et generosa

[metallum

Irradiant ? Quibus ipsa nitent ramalia gemmis ?

40

An coniux Ariadna uiri memor, et memor horti

Sese offert ? O hortensis miserata labores,

Vxor ades. Cape rastra simul, cape sarcula et

[ipsis

Innitens incumbe bidentibus, et frondosas

Falce premas citros, simul et rorantibus urnis

45

Funde amnes, spument plenis stagna ipsa

[lacunis.

Ac tandem iuuat optatos decerpere flores

Et fructus legere, atque aestus uitare sub umbra

Ducentem socias nympharum ad plectra choreas.

Vos mecum Vranie aonium instaurate laborem, 50

Ac mecum auricomas citrorum pangite siluas.

LE CEDRATIER ET SA CULTURE

Au bois des Hespérides, sur les bords de la source du fleuve Sénégal, aucun arbre jamais ne vainc le cédratier pour son fruit son parfum ou le don des cédrats. Voilà l'honneur qu'il tire, s'il peut lui-même être arbre, car du bas de son tronc, bien dépourvu de force, il ne dresse sa cime ni ne s'éploie dans l'air. Privé d'une vigueur qui lui appartienne, il attend le secours d'un appui extérieur et, pourvu qu'on la maintienne d'un solide échelas, il déroule hautement ses branchages, se prolonge en ses membres, remarquable au feuillage, au dessin de son fruit odorant.

Car Atlas, écrasé par le poids imposant des rotations du ciel, attentif à l'Olympe – objet de ses alarmes – qu'il a sur les épaules, s'appuie au cédratier pour affermir la jambe et placer le talon, en guindant son dos dur aux muscles raffermis. Son effort a suffi à soutenir la charge et sur sa large nuque brille le firmament. Voilà pourquoi la plante en demeure courbée, est de branche peu ferme, il apporte la preuve : ses membres de vieillard qui cèdent aux travaux.

DE CITRO ET EIVS CVLTV

Hesperidum in siluis, Niasaei et margine fontis

Nec fructu nec odore citro, nec munere mali

Praestat adhuc arbor : tantum sibi sumpsit

[honoris

Si sit et ipsa arbor. Nam stipite debilis imo 55

Nec cono insurgit, nec in aera tendit apertum,

Viribus at defecta suis, aliena moratur

Praesidia et uallis adiuta potentibus alte

Explicat et ramos, et sese extendit in arctus,

Insignis fronde et fragrantis imagine pomi. 60

Tanta etenim coeli mole, ac uertigine pressus

Atlas dumque humeris timet et prospectat

[Olympo,

Innisus citro et femur et uestigia firmat,

Inconcussa tenens firmatis terga lacertis,

Suffecitque honeri, et mundum ceruice refulxit. 65

Hinc manet accuruata et palmite flexilis arbos,

Testaturque senis cedentia membra labori.

Mais il s'enorgueillit du service des dieux, de son fruit et de son feuillage, et ne considère pas les jungles ombragées ou l'ancre creux des bêtes pour dignes de les voir.

At diuum meritis et fructu et fronde superbit

Indignata umbras nemorum, cauaque antra

[ferarum.

C'est pourquoi dresse-le dans un portique en chêne et en rouvre ouvragé, et tiens-le au moyen de nombreux liens d'osier. Lie-le aux échelas traversés par des tringles, tourné vers le soleil. Protège-le des neiges et du vent de borée. Verse l'eau en cascade et ne cesse jamais, à l'entour des racines, de remplacer la terre. Aie gare de prévenir les chenilles voraces, ôte-les à la main ou par incantations, pousse-les hors des bornes et déroute-les-en par un charme magique. Ce qu'une vieille femme aux jupons retroussés a par trois fois grommelé d'une bouche furieuse sert à invoquer les esprits et les Mânes des rives du Léthé.

Ergo illam quernis in postibus, inque dolato 70

Robore constitue, et multo cum uimine uinci,

Immissisque hastis, traiecta consere canna,

Apricum ad solem, auertens Boreamque

[niuemque.

Effunde et laticum scatebras. Ne absiste nouare

Tellurem radice procul, neu neglige campae 75

Ingluuiem cohibere manu, seu carmine dicto

Pellere limitibus, magicoque auertere cantu :

Ter quod anus succincta irato immurmuret ore

Inuocet et manes, lethaeae et numina ripae.

Prima igitur florum tibi cura supersit, et 80

[omne

Impende huc studium. Nam si te gloria rerum

Delectet, iuuat hesperii et praestantia ruris,

Nec mora dum grauidos honeret uindemia

[ramos,

Grandiaque infixis mirere et mala columnis.

Vt timeas pendentem alta de mole ruinam. 85

Aussi puissent les fleurs avoir ton premier soin, toute affaire cessante. Si la beauté du monde te comble de délices et que la primauté des champs des Hespérides fait aussi bien ta joie, n'attends pas jusqu'au jour où la vendange pend des ramées surchargées et où de grosses pommes sur leurs colonnes fixes te comblent de surprise. Et pourvu que tu craignes la chute qui menace cette charge élevée ! Et pourvu qu'en plein mois de décembre ou quand sont à leur

pic les ardeurs furieuses d'un soleil anhéant, tu puisses voir
 s'épanouir cette florale gent et se précipiter l'éclosion des
 cédrats ! Bien que les fruits d'un an, de deux ans, du mois
 même, pendent tous à la fois aux tiges nourricières et
 qu'elle étende au loin la fratrie de ses branches, l'altière
 maison se réjouit de nouveaux nourrissons, tant elle
 s'abandonne aux charmes de Vénus, cette noble lignée, si
 fort la sollicite et l'amour de ses fils et l'aide à ses aînés.
 C'est pourquoi, préserve-la des vents qui s'abattent du
 nord, la couvée prometteuse ! en l'enveloppant soit dans
 des poignées de chaume et des fagots d'éteule, ou bien dans
 des sachets d'une toile grossière ou tout tressés d'osier.
 Évite de la sorte que la froidure l'abîme et que s'anéantisse
 la vaine œuvre d'un an. Durant les mois d'été, qu'il ne t'en
 coûte pas d'abriter les cédrats sous un panneau feuillu,
 d'opposer aux chaleurs des branches résistantes – aux
 ardentes chaleurs et aux plaies dangereuses que cause le
 Cancer dans sa brutalité ! Toutefois, l'arbre jouit du soleil
 dont il est coutumier et des terroirs brûlants, il revoit
 l'Éthiopie, la terre paternelle que cultivent les Maures.
 Répands dans ton terrain la chaleur du fumier et des pierres
 chauffées dès que le ciel se fige. Mais prodigue les eaux

Vt mediis persaepe decembribus, inque furenti
Solis anhelantis rabie sit cernere gentem
In florem ruere, et fructus properare recentis.
Annua quanquam et bima, simulque et menstrua
[pubes
Pendeat huberibus, fraternaue brachia late 90
Diffundat, domus alta nouis laetatur alumnis
Vsqueadeo furit in uenerem generosa propago
Natorumque et amor trahit et cura illa nepotum.
Ergo age, crescentem prolem a borealibus auris
Et culmis tueare, iniecto et mergite farris 95
Aut grauido centone aut uimineo contextu
Frigora ne perimant, pereat labor irritus anni.
Nec pigeat scenam frondentem aestate superne
Iniicere, et ramis prohibere tenacibus aestus,
Feruentis aestus, rapidi et fera uulnera Cancri, 100
Quanquam sole suo gaudetque calentibus aruis,
Et patriam Aethiopem meminit, maurisiaque
[arua.
Sterne et humi calidumque fimum, lapidesque
[recoctos
Dum coelum riget. Ast utroque in tempore largos

l'été comme l'hiver, verse de pleines jarres et épuise les fleuves. Mais quand c'est le printemps, quand l'ancienne parure aux jardins redescend et quand en son manoir, tout fortifié de boue, babille l'hirondelle d'un chant ténu trompant son effort habituel, travaille à l'ébranchoir tes vergers de cédrats, en abattant les bras chargées par les années (mais ne tiens pas cela pour une cure annuelle). Mets alors de côté les débris d'élagage et parmi ces ramées, choisis les plus vivaces et fiche-les en terre, à l'oblique, en laissant toutefois leur houppe vers le haut. Ou recouvre de terre une bille du tronc proprement équarrie au coute et à la serpe et enfouis-la, tondue, dans un sillon léger. De la rivière proche, détourne incontinent un marécage immense et couvre ces toupets d'une crue salubre. Peu de temps s'écoulera, le plus large verger émergera des eaux et le cédratier seul établira son règne dans ces jardins parés, les étages dorés ploieront sous les grappes lourdes. Et que bientôt ces branches, cueillies annuellement, te servent de parure aux tables de tes fêtes et qu'autour regroupée, la troupe domestique fasse des libations au-devant du foyer couvert d'onctions de miel et crie de tout côté : « Qu'elle te soit propice cette nouvelle année ! » Mais toi, pour que

Funde himbris, inuerge urnas et flumina sicca. 105
Vere autem, cum priscus honos hortis redit, et
[cum
Garrula limosas sedes molitur irundo
Ac tenui solitum frustratur uoce laborem,
Falce premes citri siluas, annosa recidens
Brachia, non tamen ista tibi sit ut annua cura. 110
Tum fragmenta lege, et ramos secerne ualentis,
Obliquosque infige solo, tamen ut capite extent,
Stipitis aut truncum gladioque et falce dolatum
Infode, et in tenui nudatum contege sulco.
Continuo ingentem uicino ex amne paludem 115
Elice, diluuioque comas immerge salubri.
Haud multum fluet, emerget uastissima silua,
Solaque praecultis regnabit citrus in hortis,
Pendebunt grauidis tabulata aurata racemis,
Quae mox lecta tibi natalibus annua festis 120
Ornentur mensis, circumque domestica pubes

l'Eurus, de ses rafales, ne fasse aucun dommage, prévenu,
 vois venir et construis en avance la barrière solide d'une
 escarpe bien raide ou bien un parapet de moellons allongés.
 Que le laurier encore tienne bien éloignées les blessures
 fâcheuses ou ceins-le, calfeutrant tout l'entour, d'une
 troupe de branches qui fasse la tortue. Il te faudra, bien plus,
 protéger de l'Auster et du chancre mordant, en gardien des
 bosquets, comme un vrai paysan de ces terroirs féconds, si
 le souci te point de si vastes travaux et de la renommée que
 tu en tireras ! S'il te plaît aussi par hasard de donner par toi-
 même une forme ou une autre à tes cédrats naissants dont
 le fruit peut muer, dans un moule d'argile ou dans une
 forme en bois, ménage par-dessous une face gravée et
 cache l'enfant doux auprès de sa nourrice, dans son giron
 chéri. Et peu de temps après se formeront les membres et
 se dessinera un visage secret dans sa gangue scellée ! Afin
 que la nature puisse admirer des hommes les arts
 impénétrables, que viennent les Napées pour contempler
 ces fruits comme des inconnus et afin que Pomone, réjouie
 par cet hommage, se dresse et, d'un seul bond, applaudisse
 aux rejetons inouïs des arbres du zéphyr. En Calabre est un
 bois, aux confins de la terre, inviolable sanctuaire des dieux

Libet et ante focum melle illita, et undique turba
Clamet : « Io bonus annus eat ». Tu flatibus Euri
Ne noceant, memor anteueni, siue obiice firmo
Praeruptorum operum, longiue crepidine saxi, 125
Aut aduersa procul depulset uerbera laurus,
Aut circum ramosa abigens testudine cinge.
Atque Austro tueare una atque uredine salsa,
Defensor nemorum, generosique incola ruris,
Si te cura mouet, tantorum et fama laborum. 130
Sin forte in uarias iuuat et te ducere formas
Nascentem citrum, mutato et corpore mala,
Tu faciem e ligno, argillae aut de cespite ductam
Subiice, et infantem tenerum nutricis amato
Conde sinu. Paulatim arctus formabit, et inde 135
Ducet inumbratos signato in cortice uultus.
Occultas natura hominum miretur ut artes
Spectatum ueniant non nota ut poma Napaeae,
Vt Pomona suo laetata assurgat honori
Exultansque nouis plaudat Zephyritis alumnis. 140

ancestraux, qu'une piété profonde estime vénérable et qui s'est enrichi du produit de ses arbres, opportune retraite pour les rapines des oiseaux, repaire bien certain pour les bêtes féroces. Je garde souvenir que de ces mêmes bois et fourrés broussailleux on rapporta jadis une variété qui avait du cédrat feuilles, fleurs et parfums et tous les caractères. Mais son fruit différait, lui qui de son aspect, vivement répugnant, à tenir la rondeur avait toutes les peines, depuis sa panse oblongue, il tirait de longs traits et de sa queue suivait des replis variés. A quoi bon t'avertir ? Garde-toi de céder à désir si abject que de couvrir un panneau avec une gravure du monstre des jardins. Au loin cette infamie ! De cette flétrissure on se doit de rougir. Aussi écarte-t-en. Car la voici venir, la belle farandole, voici des jeunes filles qui déjà veulent cueillir certaines fleurs de Chypre et les tresser entre elles. Garde-toi d'interdire au cortège de Chypre la cueillette des fleurs par ce prodige infâme, par une pénible figure de terre, que honte ou que pâleur ne souillent ni n'enlaidissent d'enfantins visages, que leurs paumes ne couvrent pas leurs yeux baissés. Et qu'ainsi en ton nom un printemps éternel ne cesse de verdier. Que jamais les fruits d'or ne viennent à manquer. Qu'au loin de ton verger on

Est nemus extremis Calabrum inuiolabile terris
Dis sacrum patriis, multa et pietate uerendum,
Arborei diues fœtus, uolucrumque rapinis
Opportuna domus, tuta et spelaea ferarum.

Hoc nemore ex ipso, lucisque horrentibus olim 145

Aduectam memini stirpem quae citron ab omni
Parte et odore quidem foliisque et flore referret,
Sed fructu uariata et longe aliena figura

Vix orbem retinens, protento at corpore longos
Sese agit in ductus, uaria et trahit agmina 150

[cauda.

Quid moneam ne te capiat tam indigna cupido
Hortensis monstri caelatam implere tabellam ?
Ah procul infamemque notam, atque auerte

[pudendum

Dedecus. En formosus adest chorus, ecce puellae

Iam cupiunt legere, idalios et iungere flores. 155

Ne prohibe idalias carpendo a flore choreas,
Infami portento, aut saeua ab imagine terrae.

Neu pudor inficiat, neue ora tenerrima pallor

Deformet, suppressa tegant ne lumina palmae.

Aeternum tibi sic niteat uer. Aurea semper 160

respire toujours les parfums de Syrie et qu'en toute saison la rosée béotienne te soit en abondance. Quant à toi, pour veiller au bien-être des pousses de tes fruits, en te laissant aller aux douces prévenances, pour leur donner un corps à la forme plus ample, fiche au sol des poteaux, insère des étages, sur ces lits élevés allonge ces enfants et fais-les reposer sur un coussin de feuilles. Qu'ils mènent leur vie calme d'oisiveté chérie afin que se remplissent de repos et de suc leurs inertes jointures. Si tu as en l'idée de mettre de côté quelques feuillées choisies de ton clos en sorte qu'ils préservent pour des années entières une verte vigueur, agis de cette façon : prélève de ta main, au cœur de la ténèbre, dans une nuit périlleuse, la branche au lourd feuillage, les fruits à la tige chargée de lourd feuillage, qui tiennent bien aux branches ainsi qu'à leur feuillage par leur tige robuste. Mais qu'il n'y ait de lune pour faire voir ses ténèbres, et qu'elle soit celée au-dessous de la terre sur son char somnifère. Dans tes abris bientôt, accroche ces feuillées sur un crochet solide. Et caresse-les bien, garde-les des bourrasques, couche-les sur un lit de paille ou de chaume sec. Leur vieillesse florissante ainsi conservera sa propre frondaison.

Mala adsint. Spiret syrios procul hortus odores

Nullo et acidalii desint tibi tempore rores.

Tu uero prolem ut teneram tueare benignis

Indulgens studiis, maioraque corpora formes,

Fige trabes, tabulata simul dispone, et in altis 165

Infantes insterne cubilibus, et frondoso

Siste toro. Ducent placidam per amica quietem

Ocia, ut ignauos sopor et cibus impleat arctus.

Si curae tibi sit lecta e frondentibus hortis

Seruare, ut uiridem teneant annosa uigorem, 170

Hoc age. Carpe manu in tenebris, in nocte

[maligna

Frondentem ramum, frondenti et palmite mala,

Palmitum cum ualido frondem retinentia ramumque

Et tibi nulla suas ostendat luna tenebras,

Luna soporiferis sub terras abdita bigis. 175

Mox illa in latebris unco suspende tenaci,

Et blandire manu, et uentorum auerte procellas

Aut paleis strata et stipulis arentibus, inde

Seruabunt nitidam propria cum fronde senectam.

En ceci l'oranger diffère du cédrat : celui-là se déploie en branches orgueilleuses, se dresse sur une souche allongée. Celui-ci, à la ramée fragile et à la cime souple, incline vers la terre et pèse, en retombant, sur de solides hampes. Le parfum du second provient plutôt des feuilles, des fruits ; des fleurs pour l'autre. Un buisson permanent vêt l'un et l'autre genre et sous cette feuillure, la jeunesse est pour eux un état permanent. Le premier a la fleur blanche au cœur mêlée d'or, l'autre se reconnaît à sa fleur colorée d'un nuage de pourpre au revers de son limbe. C'est ainsi qu'au temps mûr on cueille les fruits d'or aux branches parfumées. Portés à pleins paniers, on les présente aux Lares, on en voue les prémices sur les autels des dieux, on orne leurs statues d'odorantes guirlandes. On préserve des mites les habits remisés, les étoffes de Lucques : c'est l'odeur des cédrats qui sert de traitement. On protège également les parures de Tyr de l'affreuse moisissure.

Hoc uero differt citrio citrus. Illa superbos 180
Sese agit in ramos, procero et stipite surgit,
Termite at haec fragili, lentoque cacumine terras
Prona petit, fixisque cadens incumbit in hastis.
Huic maior foliis odor est et foetibus. Illi
Floribus. Aeterna silua uestitur uterque 185
Stipes, et aeternam ducit sub fronde iuuentam.
Flos illi albescens, medioque interlitus auro.
Hunc inspersa notat postremo purpura limbo.
Ergo ab odoratis maturo tempore ramis
Aurea poma legunt, plenisque relata canistris 190
Suffigunt laribus, diuumque altaria donant
Primitiis, sertisque deos halantibus ornant,
Sepositas etiam uestes, lucensia texta
A tineis tutantur, odore medentur et ipso,
Arcent et tyrios tetra a rubigine comptus. 195
Munere quin etiam mali frondentis, ab alto
Oceano (nam prisca quidem sic credidit aetas),

Bien plus, c'est par le don d'un cédrat muni de son feuillage que la Pléiade Alcyone (car ainsi croyait-on, du moins, dans l'ancien temps) du fond de l'océan put attirer Neptune jusque sur le rivage. Renouvelant ses plaintes pour la foi éphémère, pour des noces reniées, pour les feux de Stachire (une enfant du Phaurus) qu'on lui a préférés, elle se lamentait, épouse malheureuse, et tenait à main droite des fruits et des couronnes. Tantôt la misérable dénudait ses tétins, invitant son amant de sa poitrine rose. Le genou découvert, tantôt elle s'enfonce dans les premières vagues, montrant sa jambe blanche, le cothurne défait. Tantôt, cheveux dénoués, bien visible au sommet d'un rocher, elle appelle le cruel puis chute sans conscience, par excès de douleur, sur un lit d'algues sèches. Neptune respira le rameau qui fleurait depuis ces bords lointains. Séduit par le présent de cette pomme d'or, par la belle couronne, et vaincu tout autant par ces larmes d'amante, il accourt l'embrasser, dans ses bras amoureux la soulève du sol. Elle, dès que les bras du dieu l'ont apaisée, en ses os se répand la chaleur de la flamme se jetant tendrement à son cou elle cajole son mari et l'a coiffé d'une tresse de fleurs, remplit

Pleias Alcyone Neptunum ad litora traxit

Multa querens, fragilemque fidem thalamosque

[negatos

Et sibi praepositos Stachirae phaurusidos ignes 200

Clamabat, dextraque etserta et poma tenebat

Infelix coniux. Ac nunc miseranda, papillas

Nudabat, roseoque sinu inuitabat amantem.

Nunc exerta genu, primasque illapsa per undas

Candida reiectis ostentat crura coturnis. 205

Nunc effusa comas, scopuloque insignis ab alto

Crudelem uocat, ac uires superante dolore

Labitur exanimis, siccaque insternitur halga.

Sensit fragrantem extremo de litore ramum

Neptunus, captusque aurati munere mali 210

Et serto insigni, lacrimis quoque uictus amantis

Currit in amplexum, cupidisque extollit in ulnis.

Illa uiri ut gremio intepuit, calidusque per ossa

Ignis it, amplexu et tenero fouet ora mariti,

Ornauit serto caput, atque cloneide fronde 215

Impleuitque sinum pomis felicibus, auraque

Extinctos reuocat praerepti coniugis ignes.

son vêtement de feuillages de Clones et de fruits généreux.

La brise fait renaître les ardeurs étouffées du conjoint
disparu.

LE CITRONNIER ET SA CULTURE

Il ne reste déjà plus qu'un troisième objet : le soin des citronniers, œuvre également rare, borne la plus lointaine du dessein qui nous meut. Prêtez-moi assistance, ô nymphes de Cyrène ! Nymphes masitholiennes, inspirez mes paroles. Ô vous, nées du Paliure, qui jouissez des ombres, qui vous plaisez à vivre aux retraites des fleuves, qu'elle vous plaise aussi l'ombre du cédratier, que vous plaisent les brises des bois de citronniers, en un chant rénovons cette splendeur passée des jardins hespérides. Le bois aux cheveux d'or, la campagne des Grâces est à portée de main. Ô Grâces, c'est votre œuvre : par votre don, jadis, le rivage italien connut le citronnier. C'est bien vous, en effet, qui gardez en mémoire la raison de cet arbre autant que vous pouvez en faire souvenir. À vous donc ce mérite : ne l'amoindrissez pas non plus que votre gloire qui n'aura point de fin.

À la source du Sénégal, un jour, Vénus dorée venait de se baigner et elle coiffait nue sa chevelure peignée, les

DE LIMONIBVS ET EARVM CVLTV

Tertia iam superat limonis cura colendae.

Et rarus labor et coepti meta ultima nostri.

Assitis nymphae cyrenides. O mihi nymphae 220

Masitholae aspirate. O quae paliurides umbra

Gaudetis, iuuat et fluuios habitare recessus,

Et citri iuuat umbra, iuuent limonides aerae,

Hesperidum et ueteres cantu renouemus honores.

In manibus nemus auricomum Chariteiaque 225

[arua

Vestrum opus o Charites, uestro nam munere

[quondam

Itala limonem nouerunt litora, nam uos

Et causam meministis, eam et memorare

[potestis,

Nec uestris meritis, aeternae aut parcite famae.

Fonte niaseio sese Venus aurea quondam 230

Lauerat, et pessos combat nuda capillos,

Purpureo Charites pingebant ora colore,

Grâces maquillaient ses joues couleur de pourpre, soufflant sur ses seins blancs une pluie d'ambrosie. Mais voilà son enfant, aux ailes déployées, qui volette dans l'air, il arrive joyeux et il étreint sa mère, il apporte un nouveau sujet de réjouissance : « C'est l'heureux hyménée, aux rives des Sirènes : on t'attend. Amalfi, la nymphe magnétique, prépare son mariage. Va, hâte-toi, ma mère, de construire là-bas les gloires d'Italie. Que même les rochers par l'amour soient saisis ! » Amour, aussitôt dit, d'une bouche entrouverte, mordille le menton, les lèvres de sa mère. S'adjoignant des tritons, Vénus rit et s'apprête à gagner le grand large. Tandis que la déesse arrange bien sa gorge et farde ses paupières pour assister aux noces et que l'Amour effraie les demi-dieux des mers au moyen de son arc, les poursuit dans les fonds ainsi qu'à la surface, les Grâces ont préparé le don du citronnier pour doter l'épousée. On en trouve trois genres : les uns, à fruits menus, apportent, à y mordre, une saveur acerbe ; d'autres ont le fruit plus gros, exsudent un jus plus riche. Ces deux-là, cependant, ont un fruit allongé. Les troisièmes étincellent, chargées de gros fruits lourds, et rappellent, par les courbes de leur dessin, la forme des oranges. Mais leur jus est infect, la bouche le

Ambrosio et niueas afflabant rore papillas.

Ecce puer passis uolitans super aera pennis

Laetus adest. Matrem amplexus, noua gaudia 235

[portat.

Te sireneis felix hymeneus in oris

Expectat, thalamosque parat magnetis Amalphis.

I propera, italicos illic molire triumphos

Mater. Ament et saxa. Atque haec effatus hiulco

Ore simul genitricis et ora et labra momordit. 240

Surrisit dea, et allectis Tritonibus, altum

Ire parat. Dum colla Venus, dum pingit et ora

Ad thalamos uentura, et Amor dum territat arcu

Semideos maris, et ponto minitatur et undis,

Interea Charites Limonia dona pararunt, 245

Quae ferrent nuptae. Triplex genus. Altera foetu

Exiguo, atque acrem gustu referentia sensum,

Altera quae fructu maiore, et rorida succo

Huberiore, sed oblongo tamen utraque ductu.

Tertia quae grandi fulgent honerata uolemo 250

Ac citrii referant sinuosa ab imagine formam,

Sed succo ingrate, quemque ora offensa

[recusent.

rejette, irritée. Toutefois, placé sur un foyer et chauffé lentement, ce fruit secrète son essence, réduit en une lotion subtile il efface les tâches aux visages des filles, il blanchit par l'éclat de ses gouttes les cous qui ont grisé. Ainsi, quand l'Hyménée fut accordé à la fête, que même Cythérée se fut rompue par jeu à des rondes sans fin, les Grâces dotèrent de leur présent fécond la néréide Amalfi. Elle exprima son gré par de douces paroles. Alors les jardins prirent une rare élégance et les bosquets gagnent une gloire inouïe, à l'ombre de ces gemmes, les sources ont scintillé et les falaises blanches ont resplendi de l'or suspendu à ces branches. C'est de là que cette variété tire son élégance, c'est de là qu'Amalfi, la nymphe née des Grâces, par le don du citronnier et par les brises odorantes qu'exhalent leurs bosquets, habilla les chambres, coloria gaiement les autels et les noces d'une fleur jamais vue. Elle les recouvrit du feuillage d'Atlas, et l'algue çà et là s'égaye de filons. Parce que sa racine donne une couleur verte à ses fruits et ses feuilles, ou bien parce qu'il aiguise le goût et le palais, malgré l'incertitude de son origine un nom incontestable lui est demeuré. Les soins et la culture sont semblables pour tous. L'inclémence du ciel révolte les citrons du Massithola

Hic tamen admotusque foco, sensimque recoctus

Instillante anima, ac tenuem conuersus in

[amnem,

Ora puellarum maculis lauit, et candorem

255

Inducit, nitidis per colla argentea guttis,

Ergo ubi concinuit festis hymeneus, et ipsa

Fessa est assiduis ludens Citherea choreis,

Munere felici Charites Nereida Amalphin

Donarunt. Fuit et teneris sua gratia uerbis.

260

Hinc rarum accessit decus hortis et noua siluis

Gloria, gemmiferis fontes nituere sub umbris,

Candidaque auratis fulserunt litora ramis,

Hinc et stirpis honos, hinc et chariteis Amalphis,

Munere Limonum et nemorum redolentibus auris

265

Ornauit thalamos, felixque Hymeneos et aras

Pinxit flore nouo, sparsitque atlantide fronde,

Et passim stratis laetata est halga metallis.

Quod uero aut uiridem trahit a radice colorem

Frondebis ac fructu, aut acuit sensumque

270

[palatumque

Hinc nomen dubia certum sub origine mansit.

Est idem cunctis cultusque et cura, et iniquum

comme froids et les chaleurs les étouffent. Mais ils réclament l'aide des fleuves humides et, pour livrer bataille, d'un dense bataillon de lauriers. Mais quand il est tout jeune, il faut veiller sur lui avec un plus grand soin. Il faut le recouvrir d'un abri pour l'hiver, le serrer dans des claies de paille et, assembler un parquet sur du fumier collant, pour que le gel ou qu'un borée trop farouche ne le brûle pas. Car une jeune fille ainsi habituée aux chambres closes, que sa mère a choyé sur son sein, et que l'on vêt de pourpre luisante, ne craint pas les bourrasques attachées aux aquilons gelés, la rage des frimas sous la constellation du Verseau capricieux. Ainsi, qu'il se tourne au soleil, qu'il ceigne bien ses reins d'un laurier verdoyant ou bien d'un romarin. Et jamais tu ne dois confier seul à l'hiver le citronnier des Grâces. Il donnera toujours des fleurs, sera toujours paré de beaux fruits d'or, et sa branche feuillue fera plaisir à voir. Sous la cime d'un mont abrupt au rivage dentelé, dans sa douce retraite creusée sous la falaise, Mergellina, neptunienne gracieuse à qui sourit Bacchus, à qui sourit le myrte de Vénus, le laurier buissonnant, en soigne de semblables. Ni chaleur ni froidure ne peuvent les atteindre, la plante n'y réclame pour sa soif ni le ru

Coelum indignantur, frigusque aestumque

[grauantur

Masitholae Limones. At humida flumina poscunt

Auxilio et densas laurorum in praelia turmas. 275

Sed minor illa quidem cultu maiore tuenda.

Nanque tegenda hiemi tecto, ac stipanda

[maniplis,

Et circum tabulata fimo iungenda tenaci,

Ne coeli rigor aut Boreas immanior urat.

Nam neque sic thalamis clausis assueta puella 280

Fota sinu genitricis, et ostro induta nitenti

Aut timet obstrictas gelidis Aquilonibus auras,

Frigoris aut rabiem sub iniqui sidus Aquari.

Iccirco solem spectet. Post terga uirenti

Seu lauro seu rore maris cingenda, nec unquam 285

Sola hiemi credenda tibi chariteia limon,

Et florem semper, parituraque semper honorem

Aurati fœtus, ramo et placitura comanti,

Qualem praerupti sub uertice montis, adeso

Litore, secessu in molli, sub rupe cauata 290

Et Baccho felix, felix amathuside myrto,

Frondenti et lauro neptunia Mergilline

frémissant ni le vase de terre, elle que les eaux de Thespie
et les jarres d'Actius savent arroser des ondes aoniennes.
Ah ! Cruel destin des hommes et sort contraire à nos vœux,
parmi des peuples inconnus dans le royaume de Gaule, aux
effroyables bords du Rhin et des Alpes noriques, il traîne
aujourd'hui son exil ; aux bas-fonds de l'océan souillé du
sang des naufragés, Sincerus se lamente à la frontière
anglaise. Entre-temps, ses cédratiers ont soif et la terre
s'engourdit au pied des citronniers. La beauté de ce jardin
parfumé s'éteint et les fruits d'or des Pléiades disparaissent.
Déchus de leur beauté, son rivage à l'abandon et sa plage
pleurent leur maître errant tandis que cette nymphe, depuis
les rochers, à la pointe de la roche la plus haute, blâme les
dieux et accuse le ciel et les étoiles. Les roches, les cavernes
résonnent en écho à la malheureuse.

Laeta colit, non aestus eam, non frigora tentant,
Non riui crepitantis opem, non fictilis urnae
Exoptat sitiens, large quam thespias unda 295
Actiaque aoniis irrorent dolia lymphis.
Ah fatum crudele hominum, et sors inuida uotis,
Ignotos nunc per populos, per gallica regna,
Horrentem ad Rheni ripam, atque ad norica saxa
Exulat, oceanique uada ad squalentia tabo 300
Nauifragum, extremos queritur Sincerus ad
[Anglos.
Interea sitiunt citri, ac Limonide in umbra
Torpet humus. Decor ille horti fragrantis, et
[aurea
Pleiadum intereunt mala, ac sine honore
[relictum
Litus et errantem dominum lacrimantur arenae. 305
At nymphe e scopulis summi cacumine saxi
Incusatque deos, coelumque et sidera damnat,
Et saxa, et miserae responsant antra puellae,

Reste à parler de greffe et d'ingéniosité humaine.

Pour toi, porte dès lors l'attention vers ces points et saisis le propos des hommes d'autrefois. Puisque ces variétés d'agrumes, par leur bourgeon autant que par l'écorce, sont à ce point semblables, unies par leur semence en une famille, elles unissent leurs gîtes communs en des maisons alliées, donnent et, en retour, reçoivent des rameaux dont ils sont les cousins, changent leurs propres fruits par accord réciproque. C'est pourquoi ces espèces ne sont pas indivises mais se démultiplient en mêlant leurs semences. Leur bosquet se sépare en plusieurs variétés et il confond ses propres noms. Le citronnier reçoit l'oranger chez lui, le cédrat, les citronniers et ils banquettent à des tables communes. Le cédratier contracte mariage avec l'oranger et, partageant leurs biens, ils s'allongent tous deux sur des lits réunis. Et l'espèce dès lors accroît sa variété de figures mêlées. Donc, de ta main ingénieuse, enfonce des branches tantôt sous le liber humide, applique-les tantôt dans le bois ferme, ente-les en t'aidant d'un coin bien enfoncé, joins-les avec l'écorce du porte greffe, puis enduis-les de cire bien hermétiquement, maintiens les plaies fermées au moyen de

Iam reliqua insitio est, hominumque industria.

[Nunc tu

Huc aduerte animum, et ueterum cape dicta 310

[uirorum

Citrigenum species, cum sint et germine et ipso

Cortice tam similes, cognato et semine iunctae,

Hospitia hinc sociis iungunt communia tectis,

Affines ramos et dant capiuntque uicissim,

Et mutant proprios alterno foedere fructus. 315

Non unae hinc species. Sed misto semine plures

Scinditur in partes nemus, et sua nomina miscet.

Accipit et citrium limon, limonaque citrus

Hospitio, et sociis ineunt conuiuia mensis.

Accipit et thalamo citrium citrus, et sua tractant 320

Iura simul, iunctisque toris accumbit uterque.

Hinc species mistis crescit uariata figuris.

Ergo nunc ramos libro demitte sub hudo

Artifici dextra, fixo nunc iniice ligno

Atque alte impacto cuneo insere, alteriusque 325

Cortice cum iunge, et caera mox illine adacta,

Vlmeaque obsaeptis constringe et uincula plagis,

liens d'orme, protège de la pluie par de l'herbe en touffes serrées. Tantôt, prélève un jeune scion auprès de son attache et, dans le liber incisé, sous une fente légère, fixe-le de façon qu'à cette union durable les liens ne fassent pas défaut. Ou à ce scion encore fait traverser un tronc percé jusqu'à la moelle. Il admire les creux abris et les secrets de ces canaux. Ainsi Aréthuse, transportée au loin sous les grottes de l'Hellade, s'étonne des chemins occultes de la mer, se languissant du ciel, des rives de la terre amicale et des brises qui tombent des sources de Syracuse. Ne taille pas la greffe mais laisse-la puiser à sa mère voisine sa sève accoutumée et téter son sein accoutumé jusqu'à ce qu'elle te semble bien avancée en âge et en pleine vigueur, se cramponnant aux bras de sa marâtre avec assez de force et s'appêtant à vivre de sa propre sève. Alors, brise-la de ta main. Elle croîtra et, fort étoffée, fera pointer une cime gigantesque. Entre-temps, tandis que le greffon s'élève d'une heureuse croissance, arrose fréquemment. Fréquemment, de la souche, arrache les boutons qui pointent et retourne le champ grâce à l'hoyau rigide ; prends bien soin de la mère quand, privée de ses enfants, elle est contrainte, de fort mauvais gré, de nourrir les

Arceto et pluuiam coniecti cespitis haerba.

Nunc et crescentem uicino e margine uirgam

Admoue, et inciso laeui sub uulnere libro

330

Sic fige, ut lento desint ne cingula nodo.

Aut et eam transmittite forato ad uiscera trunco

Mirantem latebrasque cauas et operta uiarum,

Qualis et heleis longe delata sub antris

Miratur maris occultos Arethusa meatus,

335

Et coelum suspirat, amicae et litora terrae,

Quaeque syracusiis spirant de fontibus aerae.

Neue excide illam. Sinito de matre propinqua

Hauriat ut succos solitos, solita hubera lactet,

Donec eam grandem natu, longaeque ualentem

340

Atque nouercales stringentem enisius ulnas

Videris, et proprio meditantem uiuere succo,

Tunc abrumpe manu, materna et stirpe reuelle.

Crescet et immensum ducet late aucta cacumen.

Interea laeto surgit dum surculus auctu,

345

Saepe riga ; saepe eductas de stipite gemmas

Euelle, et duris inuerte ligonibus arua,

Et matri blandire, sua dum prole repulsa

Cogitur indignans alienos pascere foetus.

enfants des autres. Bien plus, préserve à l'ombre d'une
 feuillée le greffon qui s'éploie, abattu par la soif, quand se
 déchaînent le soleil et les chaleurs. De même, couvre-le
 quand il gèle en répandant sur lui un abri de paille touffu
 ou de canne des marais afin que l'aquilon épargne dans sa
 rage le rameau délicat. Il faut, dès le départ, que le greffon
 s'appuie à des tuteurs solides, protégé du vent et de la
 bourrasque qui menacent de loin. Tantôt d'un petit canif,
 tantôt avec l'ongle coupe-le ras, contiens son effusion dans
 sa première jeunesse. Use de la lame avec scrupule. Mais il
 faut interdire toute profusion. Car au moment de la faute,
 un père ne plaint pas ses enfants. Mais, agité d'une colère
 vive, il les gronde en paroles et rend par une peine leur faute
 plus cuisante. Je me souviens d'un homme (l'ingéniosité
 permit tant de choses !) qui eut l'idée d'enfermer des
 graines bien différentes, dans un vase étroit cependant et,
 conduisant leurs germes par le goulot réduit, de les guider
 et de les lier fortement de sa main, de rassembler sous la
 contrainte de ces liens ces tiges grandissantes. Celles-ci
 pour finir en un unique tronc se mêlent et revêtent une seule
 écorce. Ne les laisse donc pas se séparer l'une de l'autre ou
 le vent en disjoindre les pointes ou les éloigner quand elles

Quin et surgentem sobolem defende sub umbra 350
Frondentis rami, dum sol furit et furit aestas
Victa siti. Idem ipse in glacie tege, tecta superne
Insternens crassa, e stipula cannaue palustri
Vrat ne teneros rabies aquilonia thyrsos.
Cum primis ualidis nitatur surculus hastis 355
A uento tutus, longaeque urgente procella.
Et nunc scalpello tenui, nunc molliter ungui
Detondens, prima luxum compesce iuuenta.
Vtendum parce ferro. Sed nec tamen ipsa
Luxuries toleranda. Parens nam crimine in ipso 360
Haud natos miseratur. At acri percitus ira
Increpat et dictis et poena crimen acerbatur.
Atque equidem memini, tantum se industria
[prompsit,
Qui diuersa quidem parua sed semina in urna
Condat, et educens collo breuiore stolones 365
Subducaturque arctetque manu, ac sub uincula
[cogat
Crescentis. Hi tandem uno se stipite miscent
Atque uno obducunt se cortice. Neue fragella
Dilabi sinito. Neue summa cacumina uentus

ont grandi, enduis-les de cire tandis que de leur propre substance en un corps elles se fondent et qu'une colle lente enferme ces arbustes sous un tronc partagé. Après qu'il s'est élevé, campé sur sa racine profonde et que sa souche attire à lui une sève nourrissante, admire ses fruits pleins et savoureux : quoiqu'ils soient semblables, leur saveur ne l'est pas. Il s'en trouve pour rassembler diverses branches, à l'écorce rasée cependant, et les lier entre elles pour que chacune croisse à égale mesure grâce à l'aide d'une colle et que bientôt, au tronc d'un arbre, ils fichent en même temps les rameaux attachés. Alors, comme il se doit, qu'ils couronnent la plaie et protègent par la technique appropriée le procédé trompeur grâce auquel d'une unique ramée, d'une feuillée unique, peuvent pousser des fruits différents. Les champs puissent y trouver leur beauté et leur gloire, la nature secondée trouve un sujet de joie dans cette faveur peu commune ! Mais il s'en trouvera aussi pour élargir la blessure sur un tronc fendu en y enfonçant un coin pour enfermer bientôt, dans la blessure vive, les bourgeons tout enfants d'un arbre étranger puis pour les nouer d'une bande délicate. Sans retard de longues ramées s'échappent des bourgeons, qui obombrent les rives de leur feuillage. Ils

Diuellat, cera linito, aut diducat adulta, 370
Vngvine dum proprio corpus iunguntur in unum
Atque operit lentum sub eodem codice gluten.
Postquam alta steterit radice infossa, et opimum
Raptarit stirpes succum, mirabere poma
Plenaque grataque, non uno tamen una sapore. 375
Sunt qui diuersos ramos, sed cortice raso
Coniungant stringantque simul, quo glutine
[misto
Increscant aequae, ac fixo mox stipite iunctos
Infigant pariter. Tum uulnus rite coronent,
Et fallax opus admota tueantur ab arte, 380
Quo ramo ex uno, atque uno de palmitis fructus
Non uni ueniant, sit honosque et gloria ruri
Gaudeat insolito natura adiuta fauore.
Sed nec defuerint scisso qui codice adacto
Dilatent uulnus cuneo, mox uulnere crudo 385
Includant gemmas alienae stirpis alumnas,
Mox tenui obstringant uicta. Non fit mora longos
Emittunt ramos et silua litus obumbrant,
Exciso et ueteri cono sua brachia fundunt,
Ac dorso alterius (mirum) noua pullulat arbor. 390

étendent leurs branches sur une vieille souche fendue et un arbre nouveau – merveille ! – naît sur le dos d'un autre. Bien plus, j'ai vu un arbre d'une variété, privé de son écorce, ériger les ramées d'une seconde variété, à la cime feuillue, et bourgeonner sur son écorce d'une foisonnante forêt : c'est ainsi que renaît une souche stérile en buisson de bonne race. Ainsi, du souple châtaignier, du scion bien portant d'une mère estimée, retire une baguette chargée de germes mûrs et choisis une pelure où l'on voit resplendir les yeux et les boutons. Applique ces bourgeons sur une souche inféconde qu'on aura dépouillé de sa stérile écorce. Enserre-le dans une étroite prison afin qu'il se protège à la fois de la pluie et du soleil brûlant. Tu ne laisseras pas tes aimables façons te tromper et te désarmer et pas plus folâtrer la branche vicieuse quand l'écorce s'assèche. Il faut qu'on voie bientôt de la plante docile poindre une descendance porteuse de récoltes. Alors cueille à la main, retranche à l'ébranchoir les surgeons émanant de la mère stérile et cajole les plants nouveaux, confiance merveilleuse ! leurs branches s'éploieront pleines de fruits brillants.

Quin etiam alterius nudato cortice plantam
Vidimus alterius frondente cacumine ramos
Erigere, ingentem e tunica et subolescere siluam,
Et stirpem infamem nemora in generosa nouari.
Ergo castanea e molli, e praestante sagitta 395
Laudatae genitricis, adulto et germine uirgam
Exuito, exuias gemmisque oculisque nitentes
Seligit. His sterili spoliatum cortice truncum
Degenerem induito, uincloque urgente ligato,
Quo sese et pluuias et solis tueatur ab aestu. 400
Nec te blanda manus sinito frustretur inertem,
Aut ludat tunica uiciosum arente fragellum.
Iam uideas docili e planta pubescere prolem
Frugiferam. Tunc carpe manu, tunc erue ferro
Quod superat matre e sterili, et blandire 405
[nouellis,
Mira fides, nitidis palmes se tollet alumnis.

Quand Parole Donnée, fille de Jupiter, abandonna la terre et regagna l'Olympe ayant pris en horreur la conduite des hommes, Tromperie apparut sans tarder et sur ordre des dieux la terre s'arrêta de produire elle-même les fruits accoutumés, elle qui, tout d'abord, ne dépendait en rien des soins prodigués par les hommes. Or, Travail, Indigence, à qui est odieuse la torpeur inactive, lui apportèrent leur aide comme Ingéniosité plus forte que le sort. C'est elle qui vers l'Inde porta des marchandises et, ouvrant sur la mer une route interdite, fendit de voiles creuses la liquide étendue. C'est elle qui, dressant les troupeaux de bovins, les soumit à l'araire et laboura le champ afin de régenter un terroir cultivé. Elle donna sa règle aux troupeaux de moutons et cueillit sur leur peau la laine pour couvrir la nudité des corps grâce à des draps tissus. Elle bâtit des maisons où se garder du chaud et du froid et l'arbre qui jadis demeurait infécond, à l'apparence hirsute, elle le dressa au fer et elle le convertit à faire présent de ses fruits de sorte que la greffe fertilise les plantes et dicte sa loi aux jardins, que les fruits point ne se dégradent, qu'ils propagent sans fin leur genre. Ainsi, le troupeau ne doit pas tant à la prairie, les herbes à

Scilicet ut Ioue nata Fides, tellure relictâ,
Detestata hominum mores secessit Olympe,
Illicet emersit Fraus, admonituque deorum
Destitit assuetas tellus producere fruges 410
Sponte sua, nullis hominum ante obnoxia curis,
Cui Labor, impatiensque ocii languentis Egestas,
Auxilio occurrere et fato Industria maior.
Haec Indo aduexit merces, pelagoque negatum
Strauit iter, secuitque cauis liquida aequora 415
[uelis.
Haec armenta boum domitans summisit aratro,
Inuertitque solum, cultis dominetur ut aruis,
Praescipitque ouibus, carpsitque e uellere
[lanam
Nudaque textilibus uelauit corpora pannis,
Construxitque domos, frigus quis arcet et aestus. 420
Quaeque olim sterilis fuit arbor, et horrida cultu
Hanc ferro domuit, uertitque ad munera
[frugum,
Insitio ut plantas foecundet, et imperet hortis,
Degenerent ne poma, genusque in secla

l'averse, les essaims des abeilles à la rosée que l'Ingéniosité
n'a rendu de services aux affaires des hommes. Or, par son
aide l'intelligence s'est dressée et a porté son front au plus
près des étoiles, elle a assujetti les terres et les mers si bien
qu'il n'y a rien qui n'ait été tenté et que, du haut de
l'Olympe, elle a entraîné les Muses stupéfaites au spectacle
de l'oranger.

LA DOUBLE SAVEUR DES ORANGERS, ACIDE ET
SUCREE

Mais puisque l'oranger a une saveur double, on ne
sait si son acidité lui est venue de la nature et sa douceur,
d'une docte technique. Le long temps en effet, la fréquence
des greffes améliorent l'espèce et accroît sa valeur. La
technique aussi et l'usage éprouvé découvrent ensemble de
nombreux procédés pour donner à ces fruits une couleur
dorée mais la saveur du miel. Ce n'est pas autrement que
d'anciens jardiniers voulurent que le fruit du grenadier, qui
croissait autrefois d'une fibrille amère, prît une saveur
sucrée. Après qu'il fut traité avec de l'urine humaine
réduite à feu vif, une fois répandue à la main encore et

[*propagent.*

Non igitur tantum pratis armenta, nec herbae 425
Himbribus, aut apium debent examina rori,
Quantum de rebus merita est Industria nostris.
Cuius ope ingenium sese extulit, et caput astris
Admouit, maria ac terras sibi subdidit, ut nil
Liquerit intentatum, ut summo e uertice Olympi 430
Traxerit attonitas citrii ad spectacula Musas.

DE CITRIORVM SAPORE DVPLICI, ACRI AC
DVLCI

Quando autem est citrio duplex sapor, acer
[ab ipsa
Natura ductus, dulcis ne ex arte magistra
Venerit, in dubio est. Nam tempora longa
[frequensque
Protulit insitio genus et decus. Ars quoque multa 435
Vsus et experiens reperit simul, haec quoque ut
[ipsa
Mala colore aurum, sed mella sapore referrent.
Nec uero non et ueteres uoluere coloni
Punica de fibris quondam crescentia amaris

encore, par la chaleur de son fluide elle vainquit une
 humeur recuite. Et son amertume purifiée se changea en
 une sensation de douceur. N'est-ce pas par cette même
 décoction que les oranges changées elles aussi déposèrent
 leur nature sauvage ? découragèrent son âpreté ? Jusqu'où
 la technique ne se pousse-t-elle pas ? Qu'on abatte une
 branche à la bonne épaisseur et qu'on y creuse un cercle
 d'une palme de diamètre aux lèvres arrondies, pas plus
 épais qu'un pouce. Verses-y du miel dilué et couvre-le
 d'une grande pierre pour tenir le soleil à l'écart. Quand
 l'arbre, sec, a sucé cette lymphe et faite sienne qu'il se
 gonfle, assoiffé d'autres rasades, abreuve-le derechef de
 blondes coulées de miel dans cette cavité ; comble de nectar
 thymbréen l'alvéole vidée et arrose d'humeurs tirées du
 corps humain les racines fragiles. N'omet pas entre-temps
 d'ôter de l'arbre entier tous les bourgeons à feuilles à
 l'endroit excepté qu'emplit l'eau du Mopsion. Ses lèvres
 tirent cette eau si douce de la source sucrée. Pour toi,
 protège ces bourgeons comme ces pousses. Flatte-les de la
 main, détourne les bourrasques, tiens l'hiver éloigné et
 verse largement le miel de l'Hyblée. À un si grand effort,
 la fortune féconde ne fera pas défaut. Recréé par le miel,

In dulcem mutata saporem, lotia postquam 440
Senserunt hominum ardenti concocta calore,
Quae postquam diffusa manu multumque diuque
Igne suo acremque attactu domuere saporem,
Concoctum et uirus calido infregere liquore,
Transiit in lenem sensum purgatus amaror. 445
Anne hoc ipso etiam mutata et citria baccho
Siluestrem posuere animum ? Et fregere rigorem?
Quo non ars penetrat ? Palmes caedatur et ipse
Crassior, in palmumque cauetur et undique
[labris
In gyrum ductis, nec pollice crassius. Illuc 450
Infer mella liquata, et grandi contege saxo,
Quod solem auertat. Postquam arida suxerit
[arbor
Inclusum humorem, et sitiens noua pocula
[gliscit,
Mella cauo immersans flauentibus imbue riuus
Rursus, et euacuam thymbraeo nectare cellam 455
Distende, ac latices humano e corpore fusos
Molibus irrorat radicibus. Interea ne
Neglige frondosas toto de stipite gemmas

l'arbre des marais de l'Atlas grandira prodigieusement pour orner les jardins. La nature, ravie par un si grand bienfait, sera admirative des arts divins de l'homme quoiqu'elle s'oppose à son pouvoir et jalouse ses desseins courageux. Il s'en trouve qui, experts, de vin miellé, imprègnent quelques graines soigneusement triées ou les imbibent de sucre sicilien. Après qu'elles ont absorbé jusqu'aux moelles cette rosée et qu'elles ont calmé leur soif avec ce nectar curatif, ils l'enfouissent en terre et arrosent le champ. Enfin, elles rappellent dans leur fruit la saveur tendre qu'elles puisèrent un jour et la lymphe qui court dans leur ramure creuse. Et puisque l'art veut tout essayer, qu'en outre cette technique aussi trouve place dans nos jardins. Rien qu'à la décrire elle étonne encore et son emploi quoique bien hardi, quoique maîtrisé, a de quoi faire douter. Saisis-toi d'un rameau tiré d'une plante-mère en le faisant tomber. Aussitôt, en y faisant au couteau des entailles régulières, prélève à la main le liber qui s'en détache. Puis dénude la surface d'une autre variété en y creusant des plaies égales et revêt-la de sa robe nouvelle de sorte que ses bords s'ajustent à la bordure de ce manteau et que ses blessures se résorbent en partant de leur lisière séveuse.

*Vellere, mesopius ni qua liquor implet, et ipsa
Labra trahunt dulcem mulsi de fonte liquorem.* 460
*Illas tu gemmas, illaque et germina serua,
Et blandire manu, et uentorum auerte procellas,
Arce hiemes, funde hyblaeos et largiter amnes.
Non deerit tanto felix fortuna labori,
Crescet et immensum sata melle cleartias arbor,* 465
*Ornabitque hortos, ac tanto munere laeta
Diuinis natura hominum mirabitur artes,
Quanquam aduersa uiris et fortibus inuida*
[coeptis.
*Sunt qui lecta manu, solerti et semina cura
Contingunt mulsa, siculo aut madefacta liquore.* 470
Postquam autem traxere ipsum ad praecordia
[rorem
*Sedaruntque sitim medicato nectare, terrae
Infodiunt et culta rigant. Ea denique fructu
Iam referunt, tenerum quem quondam hausere*
[saporem,
Quemque et arundineo duxere e palmite succum. 475
Quando et inexpertum nihil ars sinit, hoc
[quoque et hortis

Qu'on applique ensuite sur ces plaies récentes un bandage d'ormeau et que ces liens fassent cicatriser les bords de cette grave blessure, que le tronc porte une toge feuillue pour chasser les pluies, éloigner les soleils et la rage de la cruelle maladie. Ô dieux, quel prodige ! Cette nouvelle écorce tire son aliment de l'écorce accrochée et elle le diffuse dans les branches situées au-dessus d'elle. Elle a consommé l'aliment de son garde-manger, pour qu'en le reversant depuis sa source propre elle-même en inonde ses propres rejetons et qu'elle les imbibe de ce lait chaleureux, afin que peu à peu la branche et le feuillage, la graine dans le même fruit, empruntent son espèce, avant que l'hirondelle n'ait quatre fois suspendu son nid aux solives et ne renouvelle pour la quatrième fois la perte de mon fils. Voilà de quoi l'art est capable et voilà quel pouvoir a l'ingéniosité.

Accedat, uel dictu etiam mirabile, de quo
Quamuis longe audax, quanquam sibi conscius
[usus
Addubitet. Ramum foecunda e matre reuulsum
Decutiens capito. Caesum mox undique librum 480
Aequatis ferro spatiis, dextraque uolentem
Exuito. Inde pari confossum uulnere dorsum
Stipitis alterius nudato, et ueste recenti
Induito, ut coeant extremis partibus orae
Vestis, et e lento mollescant uulnera limbo. 485
Ulmea dehinc teneris indatur cingula plagis
Vinculaque ingentis committant uulneris ora,
Vestiat et frondens truncum toga, pellat ut
[himbres,
Arceat ut soles, et saeuae uredinis iram.
Dii facinus mirandum. Haerenti e cortice cortex 490
Ipsae nouus, uictum medius rapit, atque supernis
Instillat ramis. Quaeque in sua pabula traxit
Exuriens alimenta, suo ut de fonte refusa
Ipsae suis infundat alumnis, ipse et amicum
Irroret lac, ut sensim in sua nomina uertat 495
Ramosque frondesque et eodem semina foetu,

Ante quater nidum in tignis quam figat irundo,

Et quater extincti renouet quam funera nati.

Tantum ars ipsa ualet ; tantumque industria

[pollet.

LES USAGES DE CES FRUITS

Chaque variété a son usage propre, selon qu'on cherche d'aventure le plaisir des sens ou bien la bonne santé certaine et la connaissance des remèdes surtout pour les enfants. Sélectionne une graine. Jette ton choix dans un gobelet et verse jusqu'au bord une onde bien limpide que refroidira au-dehors la nuit silencieuse. Au matin, verse-la à l'enfant, qu'il boive l'âpre drogue, qui tuera ses vers et guérira, miracle, son estomac malade. Plus encore, on fait cuire les fruits, toutefois préparés par avance avec art, dans du sucre de canne et ils s'imprègnent alors de ces suaves liqueurs. Cette confiture se conserve dans un vase de terre pour apporter aux égotants de la force et de l'aide, fournir les tables des rois en saveurs renouvelées. En outre, on liquéfie souvent à feu doux sur de brûlants réchauds des fleurs qu'on a cueillies et l'on conserve, dans une resserre vitrée, ces eaux florales et leurs parfums connus. Souvent, une fois l'écorce macérée dans des écuelles de terre sous

DE VTILITATE HORVM POMORVM

Omnibus his usus suus est. Seu forte uoluptas 500

Quaeratur, seu certa salus, studiumque medendi

Praecipue pueris. Semen lege. Coniice lectum

In cyatho, et latices ad summum infunde liquentis,

Sub Ioue quos tacitae contingant frigora noctis,

Mane autem puero instilla, bibet acre uenenum 505

Lumbricis. Stomacho, mirum, medicabitur aegro.

Quin et arundineis mala ipsa liquoribus, ante

Arte quidem medicata coquunt, ac lenibus inde

Intingunt succis, et uase madentia seruant

Auxilium latura et opem languentibus aegris, 510

Regalisque epulas uario affectura sapore.

Quid quod et in calidis fornacibus igne tepenti

Saepe liquant lectos flores, et in horrea condunt

Vitrea, odoratos latices, suffimina nota.

Saepe et fictilibus in lancibus himbre recenti 515

Dimensis spaciis, macerato cortice, melle

l'action de l'eau fraîche pour une durée précise, on met ces fruits dans du miel ou bien on les fait cuire dans du sucre de Sicile puis on les égoutte. On donne aux oranges ces usages et d'autres encore. Tu apprendras le reste des esprits très savants de l'antique Salerne. C'est à eux qu'Apollon enseigna la médecine, ils possèdent la connaissance des principes, dans leurs propriétés d'illustres forêts brillent, des cultures radieuses font resplendir leur or et les forêts sauvages s'indignent d'être vaincues par les jardins des Hespérides.

Ce sera suffisant, nymphes du Sebeto, si l'une d'entre vous, nymphes du Sebeto, m'apportait de la source du Benacus, le laurier parmesan qui s'y baigne, pour en asperger les mânes de notre illustre ancêtre et attirer hors de son tombeau son ombre sacrée et son esprit vénérable. Grâce à lui les forêts d'Italie connurent le chant de Pan, les fleuves stupéfaits suspendirent leur cours. Grâce à lui dans les champs les moissons se réjouirent, les coteaux s'enrichirent du présent de Bacchus et les célestes dons d'un sublime nectar garnirent à ras bord les celliers. Je te salue, gloire des troupeaux et la gloire nouvelle des forêts ! Sous ta conduite, les troupes italiennes grondèrent au

*Contingunt, siculoue premunt concotta liquore,
Atque hos atque alios conuertunt citria in usus.
Caetera te antiqui doceant exculta Salerni
Pectora, quis artes medicas monstrauit Apollo,* 520
Quis rerum notae causae, quorum inclyta in
[agris
Silua nitet, fulgentque auro radiantia culta,
Ac nemora hesperiis uinci indignantur ab hortis,
Hoc sat erit, nymphae sebethides. O mihi
[siquae,
E uobis siquae, nymphae sebethides, hudam 525
Benaci de fonte ferat parmesida laurum,
Qua manes spargam magni senis, eque sepulcro
Eliciam felicem umbram, ac uenerabile numen,
Quo nemora Italiae senserunt Pana canentem,
Et mirata suos requierunt flumina cursus, 530
Quo laetae in campis segetes ; quo munera
[Bacchi
Ditarunt colles, nec non coelestia dona
Stiparunt liquidas diuino nectare cellas.
Salue o et gregibus decus, et decus addite siluis,
Quo ductante italae fremuere in bella cohortes, 535

combat et les cornes de guerre firent entendre un éclat redoutable, qui retentit au loin jusqu'au lac de Trivia, retentit jusqu'au Nar, et les mères tremblantes retinrent leurs enfants tout contre leurs poitrines. Salut à toi encore, ô Mantoue, ô ville qu'un poète, qu'un enfant rend heureuse, heureuse de son peuple, et de son si grand prince, grâce à qui les Gonzague sont portés en triomphe sous les riches dépouilles dérobées aux Français alors que l'Italie frémit accablée par la peur, qu'elle jette ses haches sous les lances alpines. Sous ta conduite, François, les nations subjuguées secouèrent le joug arrogant des Insubres, comme ces peuples qui se lavent le visage dans le cours du Timave et que baignent l'Adda, riche de tourbillons, et le Mella au loin aux fameuses campagnes. Par ton œuvre, une voisine de Parme se tire de la servitude comme ces villes inquiètes qu'agite l'âpre rive du Rhin pierreux et celles aussi que le Shannon, aux eaux descendues des montagnes, bouleverse en errant parmi les basses plaines. Il incline son front tout couronné de nuages, devant toi, l'Apennin, pour la liberté commune, pour ton immense audace. L'Éridan te chérit, sous son couvert de roseaux, applaudissant d'une onde aux nombreux affluents l'honneur de l'Italie et la déroute belge

Martiaque horrifico sonuerunt cornua cantu,
Audiit et Triuiæ longe lacus, audiit et Nar;
Ac trepidæ matres pressere ad pectora natos.
Salve iterum et nato felix et Mantua uate
Felix et populis et tanto principe felix, 540
Quo Gonsaga domus spoliis exultat opimis
Gallorum, cum excussa metu tremit itala tellus,
Summittitque humiles alpina ad gesa secures.
Te duce discussere iugum Francisce superbum
Insubrium attonitæ gentes, quique ora Timaui 545
Amne lauunt populi, quos et rigat Abdua diues
Gurgitibus, longe et cultis Mela inclytus aruis.
Per te a seruitio caput eximit accola Parmæ,
Et quas saxosi uexat ripa aspera Rheni
Sollicitas urbes, quas et de montibus actis 550
Turbat Senu aquis, campo inferiore uagatus.
Et tibi nimbiferum inclinat caput Appenninus
Communi pro libertate, et fortibus ausis ;
Teque et arundineo incinctus ueneratur amictu
Eridanus, late irriguis plaudentibus undis, 555
Pro decore Italiae et Belgis belli arte repressis.
Macte animo, Francisce, et macte ingentibus

par les arts de la guerre. Courage, François ! gloire à cette immense entreprise ! Elle se lève en ton honneur, la Campanie au terroir béni, en ton honneur se lève aussi la vénérable Apulie aux vastes campagnes, tout comme la terre qui prospère grâce au Galaso qui l'arrose alanguie et la mer qui baigne l'Italie du nord au sud. Et voilà Parthénopée, célèbre pour son chant, pour ses armes plus encore, et sa gloire guerrière, objet d'admiration pour ses nombreux triomphes, elle chante, gracieuse, en ton honneur, à l'idée que, par ton aide propice, elle soit rendue à son royaume, qu'elle gouverne ses peuples depuis le trône d'or où on lui rend hommage et puisse triompher quand la guerre aura disparu.

Cependant, ne dédaigne donc pas les jardins des Hespérides, les champs de Bérénice ou le bocage libyen qu'autrefois le tueur de l'Hydre et dompteur du lion, Alcide, visita et dont il trouva bon de faire resplendir les terroirs de Formies autant que les rivages attenants au Vésuve mais aussi les écueils, les récifs où vivent les Sirènes et ces jardins les collines d'Equa propagent leurs semences comme les plaines de Meta, les campagnes du Sélé qu'il coupe de son ruban feuillu et celle d'Enaria que

[orsis,

Assurgit cui felici Campania tractu,

Assurgit latis uenerata et Daunianis campis,

Quaeque nitet pigro tellus madefacta Galeso, 560

Quodque mare Italiam supra, quodque alluit

[infra.

Ecce autem insignis cantu atque insignior armis,

Bellorum et laude et multis spectata triumphis

Parthenope tibi laeta canit, quod, te auspice,

[regno

Reddita sit, quodque e solio uenerabilis aureo 565

Imperitet populis, sublato et Marte triumphet.

Non tamen Hesperidumque hortos, berenicia

[rura,

Iccirco aut libycos tu dedignabere saltus,

Quos olim excisorque hydrae, domitorque leonis

Alcides adiit, quibus et splendescere iussit 570

Phormiadumque et agros, et litora iuncta Veseuo,

Quos et Sirenes scopulos, quae saxa frequentant,

Aequanique serunt colles, meteniaque arua,

Quosque secant Sileris frondoso margine campos

Aenarie quos nostra colit, colit aspera et Ansur 575

cultive cette nymphe de chez nous, que cultive aussi la
sévère Ansur et Sessa que rafraîchit le Liris au lit vagabond.

Quant à moi, les Naiades, qui ont leur part dans si
grands travaux, n'iront me refuser une verte couronne en
feuillage de saule et Antiniana, que j'habite et cultive, ne
m'interdira pas sa paisible retraite qui lui donne le pas sur
les vignes d'Hermus, de ces allées de roses que l'on voit à
Paestum et de ces palmeraies d'où nous sont envoyées les
baies de Palestine.

Atque Suessa uago Liris quam temperat alueo.

Nec mihi Naiades in tanti parte laboris

Abnuerint uiridem salicis de fronde coronam,

Nec mihi culta, suos neget Antiniana recessus,

Quis superat uites Hermi atque rosaria Pesti,

Quaeque et idumaeas mittunt palmaria bacas.

580



BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

Avellino – Biblioteca Provinciale

Fondo Giulio e Scipione Capone, ms. 3939
f. 2r.-21v., Giovanni Pontano, *De hortis Hesperidum*.

Ferrare – Biblioteca comunale Aristeia

Ms. II. 162
f. 1 v. à 25 r., Benedetto Maffeo, *Breue compendium de futuris euentibus rei rusticae*.

Florence – Biblioteca Nazionale Centrale

Magl. VI 191,
f. 38r. à 62v., Benedetto Maffeo, *Breue compendium de futuris euentibus rei rusticae*.

Magl. XXV 666 bis.
Scipione Ammirato, *Delle antichità del Regno di Napoli dopo che cade il Romano imperio* (autographe, vers 1560).

Florence - Biblioteca Riccardiana

Ricc. 153
f. 1r. à 15v., Bartolomeo della Fonte, *Ex M<arco> Catone de re rustica*, (autographe, après 1472)

Mantoue – Archivio di Stato di Mantova (ASMn), Archivio Gonzaga

Busta 808

f. 3 r.-v., lettre de Jacopo d'Atri à François II Gonzague, 17 mars 1499.
f. 7 v., lettre de Jacopo d'Atri à François II Gonzague, 30 mars 1499.
f. 12 r., lettre de Jacopo d'Atri à François II Gonzague, 6 avril 1499.
f. 14 r., lettre de Jacopo d'Atri à François II Gonzague, 9 avril 1499.
f. 16 r.-v. lettre de Jacopo d'Atri à François II Gonzague, 17 avril 1499.
f. 20 r. lettre de Jacopo d'Atri à François II Gonzague, 18 avril 1499.
f. 23 r. lettre de Jacopo d'Atri à François II Gonzague, 1^{er} mai 1499.

Busta 2905,

f. 68 r., lettre de François II Gonzague à Alphonse duc de Calabre, le 13 novembre 1492.

f. 68 r., lettre de François II Gonzague à Giovanni Pontano, le 13 novembre 1492.

Busta 2908

f. 27 v., lettre de François II Gonzague à Antonello Sanseverino, prince de Salerne, le 6 février 1499.

f. 28 v. et 29 r., lettre de François II Gonzague de Giorgio Brognolo, le 6 février 1499.

f. 32 r., lettre de François II Gonzague à Antonello Sanseverino, prince de Salerne, le 18 février 1499.

Busta 2909

f. 24 r. lettre de François II Gonzague à Louis XII, le 2 mars 1499.

Paris – Bibliothèque nationale de France (BnF)

BnF Latin 7483

f. 1r.-28v. Benedetto Maffeo, *Breue compendium de futuris euentibus rei rusticae*.

BnF Espagnol 291

Anonyme, *De re rustica, De agricultura Paladi, De agricultura (altra obra)*, XVI^e siècle.

Vatican – Biblioteca Apostolica Vaticana (BAV)

Vat.lat. 2738,

Pontano, *Urania*, (autographe, vers 1490).

Vat.lat. 2740

f. 1r-73v. Aurelio Lippo Brandolini, *Georgicorum carminis commentarium*, (vers 1485).

Vat.lat. 2838

Pontano, *Meteorum liber*, (autographe, vers 1490).

Vat.lat. 3441

f. 145 r. à 156 r., Benedetto Maffeo, *Breue compendium de futuris euentibus rei rusticae*.

Vat.lat. 5175,

f. 1r. Girolamo Borgia, notes de marge, (février 1501).

Vat.lat. 7182

f. 210 r., Pierfrancesco Giustolo, *Ad uirim clarissimum Agapytum Geraldinum ducalem secretarium Petrifrancisci Iustuli in croci cultum praefatio*.

f. 241 r. Pierfrancesco Giustolo, *Ad uirim clarissimum Agapytum Geraldinum ducalem secretarium Petrifrancisci Iustuli spoletani in croci cultum praefatio*.

f. 194 r. Pierfrancesco Giustolo, *Ad diuam Felisiam de Riuiere Petrifrancisci Iustuli spoletani insubsequens de setiuomis animalibus opusculum praefatio*.

Vat.lat. 7192

f. 150r. à 156v., Pierfrancesco Giustolo, *Ad uirim clarissimum Agapytum Geraldinum ducalem secretarium Petrifrancisci Iustuli in croci cultum praefatio*.
f. 268r., lettre de Ludovico Lazzarelli, 1486.

Venise - Biblioteca Marciana

It. IX. 363

Poèmes sur la descente de Charles VIII en Italie collectés par Marino Sanudo vers 1495-1499 :

- f. 7 r., Panfilo Sasso, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime storiche del sec. XV », *Bullettino dell'Istituto storico italiano*, vol. 6, 1888¹²⁵², p. 19]
- f. 12r., Anonyme, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 19]
- f. 24 v., Marino Sanudo, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, *op.cit.*, p. 21]
- f. 27 v., Anonyme, *Ad Italiam*. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 21]
- f. 28 v., Anonyme, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 21]
- f. 36 v., Pamphilo Sasso, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 22]
- f. 41 r., Aloysius de Canali, *Ad Italiam*. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 22 ; cette pièce est reproduite dans L. Pescasio, « La storica battaglia del Taro nei versi dei poeti coevi », *op.cit.*, p. 2]
- f. 53 r.-v., Chanson anonyme. [voir A. D'Ancona, « Rime », *op. cit.*, p. 23. A. Luzio et A. Renier, « François II Gonzague alla battaglia di Fornovo... » *op.cit.*, p. 239]
- f. 57 r., Nursio Veronese, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, 24, cette pièce a été éditée dans V. Rossi, *Poesie storiche*, *op. cit.*, p. 29]
- f. 60 v., Giorgio Sommariva, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 24]
- f. 85 v., Giorgio Sommariva, *Oratio divae Fortunae*. [A. D'Ancona, « Rime », *op. cit.*, p. 27].
- f. 85 v., Giorgio Sommariva, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 27]
- f. 86 v., Giorgio Sommariva, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 27, publié dans V. Rossi, *Poesie storiche*, *op. cit.*, p. 26]
- f. 87 v., Giorgio Sommariva, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op. cit.*, p. 27 ; reproduite dans L. Pescasio, « La storica battaglia del Taro nei versi dei poeti coevi », vol. 3, juin 1995, p. 1-2]
- f. 95 r. Antonio Tebaldeo, *Epitaphium Ferdinandi secundi regis Neapoli*. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 29]
- f. 100 v., Bartholomeus Bertoldus Mantuanus, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 31]
- f. 102 r., Niccolò Leonico Tomeo, *Epigramma de bello Gallico*. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 31]
- f. 102 v., Anonyme, *Ad marchionem Matuae*. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 31]
- f. 103 r., Anonyme, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 31]
- f. 110 r., Anonyme, poème anépigraphe. [A. D'Ancona, « Rime », *op.cit.*, p. 32]

Lat. Z.462(=1763)

Scriptores rei rusticae, avant 1472.

¹²⁵² Publication des incipits.

Vienne – Bibliothèque nationale d'Autriche

Vindobonensis 9977

f. 143r-156v, Pietro Bembo (?), *Sarca*.

BARKER Nicolas, Sue A. KAPLAN et Paul NAIDITCH (éd.), *The Aldine Press : Catalogue of the Collection of Books by or Relating to the Press in the Library of the University of California, Los Angeles : Incorporating Works Recorded Elsewhere*, Los Angeles, University of California Press, 2001.

BATTAGLIA Salvatore, *Grande dizionario della lingua italiana*, Turin, Utet 1961-2004.

BÉNÉDICTINS DU BOUVERET, *Colophons de Manuscrits Occidentaux des Origines au XVI^e Siecle*, Fribourg, Éditions universitaires de Fribourg, 1973.

BERTALOT Ludwig, *Initia Humanistica Latina. Initienverzeichnis lateinischer Prosa und Poesie aus der Zeit des 14. bis 16. Jahrhunderts*, Tübingen, M. Niemeyer ; Rome, Auslieferung für Italien durch Edizioni di storia e letteratura, 1985-2004.

Bibliothèque Nationale. Catalogue des incunables, Paris, 1981-2014.

BRIQUET Charles, *Les Filigranes*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1907.

CANCIK Hubert et Helmuth SCHNEIDER (éd.), *Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike. Das klassische Altertum und seine Rezeptionsgeschichte*, Stuttgart, J.B. Metzler, 2003.

CORTELAZZO Manilio et Paolo ZOLLI, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 1999.

Dizionario Biografico degli Italiani, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1960-2018.

DU CANGE Charles du Fresne, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, Niort, L. Favre, 1883-1887.

Gesamtkatalog der Wiegendrucke. Stuttgart, etc., 1968 —.

GOETZ Georg, *Corpus Glossarium Latinorum*, Leipzig, Teubner, 1888.

GOFF Frederick Richmond, *Incunabula in American libraries : a third census*. New York, Millwood, 1973.

GUARNASCHELLI Maria e Enrichetta VALENZIANI, *Indice generale degli incunaboli delle biblioteche d'Italia*, Roma, 1943-81.

KALLENDORF Craig et Maria X. WELLS, *Aldine Press Books at the Harry Ransom Humanities Research Center : A Descriptive Catalogue*, Austin, Harry Ransom Humanities Research Center, 1998.

KRISTELLER Paul Oskar, *Catalogus translationum et commentariorum : mediaeval and Renaissance Latin translations and commentaries : annotated lists and guides*. Ann Arbor, Mich., University Microfilms, 1976.

KRISTELLER Paul Oskar, *Iter Italicum, Italy : Agrigento to Novara*, Londres, E.J. Brill, 1963, vol. 1.

KRISTELLER Paul Oskar, *Iter Italicum, Italy, Orvieto to Volterra, Vatican City*, Londres, E.J. Brill, 1998, vol. 2.

LOMBARDI Antonio, Gioacchino GABARDI et Francesco Antonio ZACCARIA, *Catalogus codicum latinorum Bibliothecae Atestiae*, Modène, sans date, vol. 1.

PIANIGIANI Ottorino, *Vocabolario etimologico della lingua italiana*, Rome, Società editrice Dante Alighieri, 1907.

RENOUARD Antoine Augustin, *Annales de l'imprimerie des Alde ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, Paris, Renouard, 1825.

SASSO Gennaro (éd.), *Machiavelli : Enciclopedia Machivelliana*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 2014.

Short-title catalogue of books printed in Italy and of Italian books printed in other countries from 1465 to 1600 now in the British Library, Londres, Wolfboro, 1986.

Thesaurus Linguae Latinae, 1894-2010.

VALENTINELLI Giuseppe, *Bibliotheca manuscripta ad S. Marci venetiarum digessit et commentarium addidit Joseph Valentinelli praefectus*, Venise, Ex Typographia Commercii, 1873.

Sites usuels

Biblioteca Apostolica Vaticana	https://www.vaticanlibrary.va/home.php?ling=it
Bibliotheca Augustana	http://www.hs-augsburg.de/~harsch/augustana.html
Bibliotheca Classica Selecta	http://bcs.fltr.ucl.ac.be
Catalogue collectif de France (CCfr)	https://ccfr.bnf.fr/portailccfr/jsp/public/index.jsp?action=public_formsearch_catalogue
Centre national des ressources textuelles et lexicales (CNRTL)	https://www.cnrtl.fr
Corpus Corporum	http://www.mlat.uzh.ch
Incunabula Short Title Catalogue (ISTC)	https://data.cerl.org/istc/_search
Jisc	https://discover.libraryhub.jisc.ac.uk
Manus Online	https://manus.iccu.sbn.it
Memofonte	https://www.memofonte.it
Musisquedeoque	http://mizar.unive.it/mqdq/public/
Pedecerto	http://www.pedecerto.eu/public/
Poetiditalia	http://mizar.unive.it/poetiditalia/public/
Repertorium Pomponianum	https://www.repertoriumpomponianum.it
Sudoc	http://www.sudoc.abes.fr/cbs/xslt/
Thesaurus Linguae Latinae (TLL)	https://www.thesaurus.badw.de/en/tll-digital/tll-open-access.html
Vocabolario della crusca	http://www.lessicografia.it/ricerca_libera.jsp
Worldcat	https://www.worldcat.org

TEXTES

ŒUVRES DE GIOVANNI PONTANO

De hortis Hesperidum

PONTANO Giovanni Gioviano, *Pontani Opera. Vrania, siue de stellis libri quinque. Meteororum liber unus, De hortis hesperidum libri duo, Lepidina siue postorales [sic] pompae septem, item Meliseus, Maeon, Acon, Hendecasyllaborum libri duo, Tumulorum liber unus, Neniae duodecim, Epigrammata duodecim, quae uero in toto opere habeantur in indice, qui in calce est, licet uidere*, Venise, Alde Manuce, 1505. [rééd. Venise, 1513, 1518, 1533.]

—, *Quae In Hoc Enchyridio Contineantur : Ioannis Ioviani Pontani Urania seu de Stellis Libri quinque, Meteororum Liber unus, De hortis Hesperidum Libri duo, eiusdem pompae septem, quibus titulus Lepidina, necnon Meliseus, Maeon, Acon carmina pastoralia*, Florence, Filippo Junta, 1514.

—, *Pontani opera. Vrania, siue De stellis libri quin[que], Meteororum liber unus, De hortis Hesperidum libri duo, Lepidina siue pastorales pompae septem, item Meliseus, Maeon, Acon, Hendecasyllaborum libri duo, Tumulorum liber unus, Neniae duodecim, Epigrammata duodecim, quae uero in toto opere habeantur in indice, qui in calce est, licet uidere*, Venise, Gregorio de Gregori, [1518 ?]

—, *Pontani carminum quae quidem extant omnium pars prima in quâ Urania, sive de Stellis Libri quinque. Meteororum Liber unus. De Hortis Hesperidum Libri sex. Lepidina, seu Pastorales Pompae septem, Bucolica, Meliseus, Maeon et Acon*, Bâle, Cratander, 1531.

—, *Ioannis Iouiani Pontani carminum, quae quidem extant omnium. Tomus quartus*, Bâle, Henrich Petri, 1556.

—, *Gli Orti Esperidi, e Cinque Egloghe di Giovanni Pontano, tradotte in versi sciolti*, Giovanni Antonio Deluca (trad.), Venise, Gianbattista Grandi, 1761.

—, *Carmina*, Benedetto Soldati (éd.), Florence, Barbèra, 1902.

—, *Dai « Carmina »*, Gustarelli (trad.), Milano, Signorelli, 1934.

—, *Poesie latine, scelta*, L. Monti Sabia (éd.), Turin, Einaudi, 1977 [morceaux choisis].

—, *Antologia di Carmi*, L. Monti Sabia (éd.), Pérouse, Fabrizio Fabri Editore, 2003 [morceaux choisis].

Autres œuvres de Pontano¹²⁵³

Autres œuvres poétiques

PONTANO Giovanni Gioviano, *Ioannis Iouiani Pontani amorum libri 2. De amore coniugali 3. Tumulorum 2, qui in superiore aliorum poematon editione desyderabantur. Lyrici 1. Eridanorum 2. Eclogae duae Coryle, & Quinquennius superioribus quatuor additae...*, Venise, Aldus et Andrea Asulanus Soceri, 1518.

—, *Joannis Joviani Pontani Liber de meteoris cum interpretatione Viti Amerbachii*, Strasbourg, Kraft Müller, 1545.

—, *Carmina, ecloghe, elegie, liriche*, et Johannes Oeschger (éd.), Bari, Laterza, 1948.

—, *De tumulis*, Liliana Monti Sabia (éd.), Naples, 1974.

—, *Baiae*, Rodney J. Dennis (éd.), Cambridge (Mass.) ; Londres, Harvard University Press, 2006.

—, *Églogues = Eclogae*, Hélène Casanova-Robin (éd.), Paris, Belles Lettres, 2011.

Œuvres en prose

PONTANO Giovanni Gioviano, *De Aspiratione*, Naples, [Matthias Moravus], 1481.

—, *Pontani Actius de numeris poeticis et lege historiae ; Aegidius multiplicis argumenti ; tertius dialogus de ingratitude qui Asinus inscribitur*, Sigismondo Mayr, Naples, 1507.

—, *De fortuna*, Naples, Sigismondo Mayr, 1512.

—, *Opera omnia soluta oratione composita*, Venise, Alde Manuce, 1518.

—, *L'Asino e il Caronte*, a cura di M. Campodonico, Lanciano, 1918.

—, *I dialoghi*, Carmelo Previtera (éd.), Ed. critica, Firenze, Sansoni, 1943.

—, *Dialogue*, Hermann Kiefer (éd.), Lateinisch-deutsche Ausg., München, W. Fink, 1984.

—, *I Libri delle virtù sociali, De liberalitate, De beneficentia, De magnificentia, De Splendore, De conviventia*, a cura di F. Tateo, Rome, Bulzoni, 1999.

—, *De sermone*, A. Mantovani (éd.), Rome, Carocci Editore, 2002

—, *De principe*, Guido Cappelli (éd.), Salerno Editrice, Roma, 2003.

—, *De sermone = De la conversation*, F. Bistagne (éd.), Paris, Champion, 2008

—, *Aegidius : dialogo*, Francesco Tateo (éd.), Rome, Roma nel Rinascimento, 2013.

—, *De bello Neapolitano*, Giuseppe Germano, Antonietta Iacono et Francesco Senatore (éd.), Florence, Sismel, 2019.

—, *Aegidius and Asinus. Dialogues, volume 3*, Julia Haig Gaisser (éd.), Cambridge Mass., Londres, Harvard University Press, 2020.

¹²⁵³ Nous ne citons ici que les éditions dont nous faisons mention. Pour une liste complète des éditions anciennes et des éditions modernes jusqu'à 1982, voir S. SBORDONE, *Saggio di bibliografia delle opere e della vita de G. Pontano*, op. cit.

—, *Actius, de numeris poeticis, de lege historia*, Francesco Tateo (éd.), Rome, Roma nel Rinascimento, 2018.

Correspondance

PONTANO Giovanni Gioviano, *Lettere di Giovanni Pontano a principi ed amici*, Erasmo Pèrcopo (éd.), Naples, 1907.

—, *Nuove lettere di Giovanni Pontano a principi e amici*, a cura di E. Pèrcopo, Giannini, Napoli, 1926.

AUTRES TEXTES

ALBERTI Leandro, *Descrittione di tutta Italia*, Bologne, Anselmo Giaccrelli, 1550.

ALCIAT André, *Andreae Alciati emblematum libellus*, Pietro Rositini (éd.), Venise, 1546.

ALDE MANUCE, *Orthographiae ratio ab Aldo Manutio*, Venise, Paolo Manuzio, 1561.

ANGELO COLOCCI, *Poesie italiane e latine di monsignor Angelo Colocci...*, Jesi, Pietropaolo Bonelli, 1772.

ANISIO Giano, *Melisaëus*, Micaela Ricci (éd.), Foggia, Edizioni del Rosone, 2008.

—, *Jani Anyisii varia poemata et satyrae*, Naples, Sultzbach, 1532.

ANONYME, *Hortuli commentarium*, Rome, Adam Rot, 1472.

BALBI Giovanni, *Catholicon*, Lyon, Bonifacius Johannis, 1496.

BARBARO Ermolao, *In hoc volumine haec continentur Ioannis Baptistae Egnatii Veneti In Dioscoridem ab Hermolao Barbaro tralatum annotamenta...*, Venise, Barbari, 1516.

BECCADELLI Antonio, *De Dictis Et Factis Alphonsi Regis Aragonvm Libri Qvator*, Bâle, Johann Herwagen, 1538.

BELTRANO Ottavio, *Breve descrittione del regno di Napoli*, Naples, Beltrano, 1640.

BEMBO Pietro, *Lyric poetry : Etna*, Mary P. Chatfield (trad.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, coll. « The I Tatti Renaissance Library Series », no 18, 2005.

—, *Sarca : Integra princeps editio*, Otto Schönberger (éd.), Würzburg, Königshausen & Neumann, 1994.

—, *Carmina*, Massimo Scorsone (éd.), Turin, RES, 1990.

—, *Sarca : poema del XVI secolo*, Giovanni Battista Pighi (éd.), Kosmas Ziegler (trad.), Arco, Cartiera di Arco, 1974.

—, *De Aetna*, Venise, Giovanni Antonio et Nicolini da Sabio, 1530.

BENVENUTO DA IMOLA, *Comentum super Dantis Aldigherij Comoediam*, James Philip Lacaita (éd.), Florence, Barbèra, 1887.

BRANDOLINI Aurelio Lippo, *Republics and Kingdoms Compared*, James Hankins (éd.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, coll. « The I Tatti Renaissance Library », no 40, 2009.

CALCAGNINI Celio, *Caelii Calcagnini Opera aliquot...*, Basileae, Hieronymus Frobenium et Niklaus Episcopium, 1544.

CAMERA Matteo, *Istoria della città e la costiera di Amalfi*, Naples, Stamperia e carteria del Fibreno, 1836.

CAMPANELLA Tommaso, *Del senso delle cose e della magia*, Ernst Germana (éd.), Roma-Bari, Laterza, 2007.

—, *De Sensu rerum et magia*, Paris, Denis Béchet, 1637.

CAPACCIO Giulio Cesare, *Neapolitanae historiae*, Naples, Iacobo Carlino, 1607.

CATANEO Lucido, *Orationes uariae*, Parme, Angelo Ugoletto, 1493.

CATON, *De l'Agriculture*, Raoul Goujard (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2018.

CATULLE, *Poèmes*, Georges Lafaye (éd.), Thierry Barbaud (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2017.

CELANO Carlo, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata quinta*, Fernando Loffredo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009.

—, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata ottava*, Maria Rosaria Sansone (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009.

—, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata nona*, Stefano De Mieri et Federica De Rosa (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009.

—, *Notitie del bello, dell'antico e del curioso della città di Napoli. Giornata decima*, Maria Rosaria Sansone (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2009.

CHARLES VIII, *Lettres de Charles VIII*, Paul Pélicier (éd.), Paris, Librairie Renouard, 1903, vol. 4.

CHIARITO Antonio, *Comento istorico-critico-diplomatico sulla costituzione de instrumentis conficiendis per curiales dell'imperador Federigo II*, Naples, Vincenzo Orsino, 1772.

CLAUDIEN, *Proserpinae raptus cum Iani Parrhasii commentariis*, Milan, Giovanni Angelo Scinzenzeler, 1505.

CLEMENTI Africo, *Trattato dell'agricoltura. di m. Africo Clemente Padovano...*, Venise, Africo Clementi, 1572.

COLONNA Francesco, *Hypnerotomachia Poliphili*, Lucia A. Ciapponi et Giovanni Pozzi (éd.), Padoue, Antenore, 1980.

—, *Hypnerotomachia Poliphili : ubi humana omnia non nisisomnium esse docet atque obiter plurima scitu sane quam digna commemorat*, Venise, Alde Manuce, 1499.

COLUMELLE, *De l'Agriculture*, [traducteurs variés], vol. 1-12, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

—, *De re rustica lib. X.*, Padoue, Dominicus Siliprandus, 1480.

—, *De re rustica liber X*, Rome, 1471.

COMES Natalis, *Mythologiae*, John Mulryan et Steven Brown (éd.), vol. 1-2, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2006.

- CORTESI Paolo, *De hominibus doctis*, Giacomo Ferraù (éd.), Palermo, Il Vespro, 1979.
- , *Pauli Cortesii De hominibus doctis dialogus nunc primum in lucem editus cum adnotationibus*, Florence, Bernardo Paperinio, 1734.
- CRESCENZI Pietro de', *Trattato dell'agricoltura*, Milan, Società tipografica de' classici italiani, 1805, 3 vol.
- D'ALESSANDRO Alessandro, *Genialium dierum libri sex*, Paris, Ioannes Petrus, 1532.
- D'ARCO Niccolò, *I Numeri di Nicolò d'Arco: dal manoscritto Laurenziano Ashburnhamiano 266, dalle edizioni di Mantova, Padova e Verona, dal manoscritto 1973 della Biblioteca Comunale di Trento, da saggi dei secoli 18.-20.*, Mariano Welber (éd.), Trento, UCT, 1996.
- , *Nicolai archii comitis numeri*, Jorge Ruffinelli (éd.), Mantova, Venturino Ruffinelli, 1546.
- DE ROSA Loise, *Napoli aragonese nei ricordi de Loise de Rosa. Edizione del ms. parigino 913 con glossario e indici*, Antonio Altamura (éd.), Naples, Libreria scientifica editrice, 1971.
- DELLA CORNIA Corniolo, *La Divina Villa di Corniolo della Cornia. Lezioni di agricoltura tra XIV e XV secolo*, Lucia Bonelli Conenna, (trad.), Sienne, Accademia delle Scienze di Siena, 1982.
- DELLA PORTA Giambattista, *Villae*, Francfort, Claudius Marinius et Ioannes Aubrius, 1592.
- DI FALCO Benedetto, *Descrittione dei luoghi antichi di Napoli e del suo amenissimo distretto*, Tobia R. Toscano, Gennaro Toscano et Marcella Grippo (éd.), Napoli, CUEN, 1992.
- DIOMÈDE, *Artis grammaticae libri III*, Herinch Keil (éd.), Leipzig, Teubner, 1857.
- DI STEFANO Pietro, *Descrittione dei luoghi sacri della città di Napoli*, Stefano D'Ovidio et Alessandra Rullo (éd.), Univeristà degli Studi di Napoli Federico II, Napoli, Memofonte, 2007.
- , *Descrittione dei luoghi sacri della citta di Napoli...*, Naples, Raymondo Amato, 1560.
- Doctissimorum nostra aetate Italorum Epigrammata*, Le Riche Nicolas (éd.) Paris, Nicolas le Riche, 1548.
- DOLCE Ludovico, *Dialogo di M Lodovico Dolce, nel quale si ragiona delle qualità, diversità, e proprietà de i colori*, Venise, Giovanni Battista Marchiò Sessa, 1565.
- , *Libro quinto delle rime di diuersi illustri signori napoletani: e d'altri nobilissimi ingegni*, Naples, Gabriel Giolito de Ferrari, 1555.
- DORAT Jean, *Ioannis Aurati Lemouicis poetae et interpretis regii Poëmatia*, Paris, Guillaume Lincocerus, 1586.
- DU BELLAY Joachim, *Œuvres complètes, 1^{er} volume : La deffence, et illustration de la langue françoise*, Francis Goyet et Olivier Millet (éd.), Paris, H. Champion, coll. « Textes de la Renaissance », n° 71, 2003.
- FACIO Bartolomeo, *Rerum gestarum Alfonsi regis libri*, Daniela Pietragalla (éd.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004.
- , *De uiris illustribus*, L. Mehus (éd.), Florence, 1745.
- FALCANDO Ugo, *De rebus gestis in Siciliae regno*, Paris, Mathurin Dupuis, 1550.
- FERRARI Giovanni Battista, *Hesperides sive de malorum aureorum cultura et usu libri quatuor*, Rome, Hermann Scheus, 1646.
- FESTUS, *Sexti Pompei Festi De Verborum Significatu quae Supersunt cum Pauli Epitome*, Wallace Martin Lindsay (éd.), Leipzig, Teubner, 1913 [réimpr. Hildesheim, Olms. 1965].

- FRACASTORO Girolamo, *La syphilis ou Le mal français*, Jacqueline Vons (éd.), Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques de l'humanisme », 2011.
- FUSCANO Ioan Bernardino, *Stanze sopra la bellezza di Napoli*, Cristiana Anna Addesso (éd.), Naples, Edizioni scientifiche italiane, 2007.
- GALLESIO Giorgio, *Traité du Citrus*, Paris, Louis Fantin, 1811.
- GIAMBULLARI Bernardo, *Rime inedite o rare*, Marchetti Italiano (éd.), Sansoni, Firenze, 1955.
- , *Operetta della sementa*, [Florence], Piero Pacini, [1500 ?].
- GIOVIO Paolo, *Elogia virorum literis illustrium*, Bâle, Pietro Perna, 1577.
- , *De vita Leonis decimi pontificis maximi, Hardiani sexti pontificis maximi et Pompei columnae cardinalis uitae*, Florence, Lorenzo Torrentino, 1551.
- GIRALDI Lilio Gregorio, *Due dialoghi sui poeti dei nostri tempi*, Claudia Pandolfi (éd.), Ferrare, Corbo, 1999.
- GIUSTOLO Pierfrancesco, *La coltivazione dello zafferano : De croci cultu*, Pérouse, EFFE, 2000.
- , *De croci cultu e De sere seu setivomis animalibus. Poemetti didascalici*, Goffredo Marchesini (trad.), Spoleto, Premiata tipografia dell'Umbria, 1895.
- , *Petri Francisci Iustuli Opera Academiae Spoletinae studio, rursus vulgata ac ineditis aucta*, Raffaele Leali (éd.), Spoleto, Bossi et Bassoni, 1855.
- GRATTAROLO Bongiani, *Historia della Riviera di Salò*, Brescia, Vittore Sabbio, 1599.
- GRAZIOLO Andrea, *Discorso di peste : la peste di Desenzano nel 1567*, E. Campostrini (éd.), Salò, Ateneo di Salò, 2009.
- GUICCIARDINI Francesco, *Storia d'Italia*, Constantino Panigada (éd.), vol. 1, Bari, Laterza, 1929.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Esthétique*, Charles Bénard (trad.), Paris, Le Livre de Poche, 1997.
- HOMÈRE, *Odissea di Omero*, Ippolito Pindemonte (trad.), Vérone, dalla società tipografica editrice, 1822.
- HORACE, *Ars Poetica, Cum Trium doctissimorum commentariis*, Paris, Robert Estienne, 1533.
- HUGUCCIO DE PISE, *Derivationes : editione critica princeps*, E. Cecchini (éd.), Florence, Sismel, 2004.
- IBN AL-AWWÂM, *Le Livre de l'Agriculture*, Clément-Mullet J.-J. (trad.), Paris, Libraire A. Franck, 1864.
- INTERIANO Giorgio, *La vita et sito de Zychi, chiamati Ciarcassi, Historia notabile*, Venise, Alde Manuce, 1502.
- ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae*, [traducteurs variés], vol. 1-20, Paris, Les Belles Lettres, 1983-2016.
- LATOMUS Bartholomaeus, *Humanistica Luxemburgensia : la Bombarda de Barthélemy Latomus et les Opuscula de Conrad Vecerius*, Claude Loutsch et Myriam Melchior (éd.), Bruxelles, Éditions Latomus, 2009.

LAZZARELLI Ludovico, *Ludovici Lazzarelli... bombyx: Accesserunt ipsius aliorumque poetarum carmina cum commentariis de vitis eorumdem Joanne Francisco Lancillottio ... auctore...*, Jesi, Pierpaolo Bonelli, 1765.

— et al., *Pictorii Sacra Et Satyrica epigra[m]mata...*, Bâle, Froben, 1518.

LELAND John, *Principum ac illustrium aliquot et eruditorum in Anglia virorum, encomia, trophæa, genethliaca, et epithalamia*, Londres, Thomas Orwin, 1589.

Les Agronomes Latins, Caton, Varron, Columelle, Palladius, Maurice Nisard (éd.), Paris, Dubochet, 1844.

LETO Giulio Pomponio, P. *Vergilii Maronis opera commentarii*, Bâle, Johann Oporinus, 1544.

LUCRÈCE, *De la Nature*, Alfred Ernout (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2009.

MAI Angelo, *Spicilegium romanum...*, Rome, typis Collegii urbani, 1842.

MATTHIOLI Pierto Andrea, *I discorsi di M. Pietro Andrea Matthioli... nelli sei libri di Pedacio Dioscoride*, Venise, Vincenzo Malgrisi, 1568.

MAZZELLA Scipione, *Descrittione del regno di Napoli*, Naples, Gio. Battista Cappello, 1601.

MERULA Giorgio, Filippo BEROALDO et Alde MANUCE, *Enarrationes vocum priscarum in libris de re rustica, per Georgium [Merulam] Alexandrinum. Philippi Beroaldi in libros XIII Columellae annotationes. Aldus de Dierum generibus, simulque de umbris et horis, quae apud Palladium*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1543.

MEUNG Odon de, *Der deutsche « Macer » : Vulgatafassung mit einem Abdruck des lateinischen Macer Floridus « De viribus herbarum »*, Bernhard Schnell et William Crossgrove (éd.), Tübingen, M. Niemeyer, coll. « Texte und Textgeschichte », n° 50, 2003.

—, *Macer Floridus, De viribus herbarum*, Ludwig Choulant (éd.), Leipzig, Leopoldi Vossii, 1832.

—, *De viribus herbarum carmen*, Naples, Arnaldus de Bruxella, 1477.

MOLZA Francesco Maria, *Il Molza: la sua vita e le sue lettere*, Andrea Barbieri (éd.), Padoue, Padova University Press, 2014.

—, *Elegiae et alia*, Massimo Scorsone et Rossana Sodano (éd.), Turin, Res, 1999.

—, *Delle poesie volgari e latine di Francesco Maria Molza*, Pietro Antonio Serassi (éd.), Bergame, Pietro Lancellotti, 1747.

MORMILE Giuseppe, *Descrittione della città di Napoli e del suo amenissimo distretto*, Lucia Castaldi et Mariano Saggiomo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli “Federico II”, 2018.

NECKAM Alexandre, *Alexandri Neckam De naturis rerum libri duo*, Thomas Wright (éd.), Londres, Longman, Green, Longman, Roberts and Green, 1863.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, Olivier Sers (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019

—, *Pontiques*, Jacques André (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2019

—, *Héroïdes*, Henri Bornecque (éd.), Marcel Prévost (trad.), Les Belles Lettres 2018

—, *De l'Amour : Les Amours, L'Art d'aimer, Les Remèdes à l'amour*, Henri Bornecque (éd.), Olivier Sers (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2016

—, *Les Fastes*. Robert Schilling (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2011

- , *Tristes*, Jacques André (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2008
- , *Écrits érotiques*, Danièle Robert (éd.), Paris, Actes Sud, 2003.
- PALLADIO Blosio, *Suburbanum Augustini Chigii*, Rome, Giacomo Mazzochi, 1512.
- PALLADIUS, *Traité d'Agriculture*, [traducteurs variés], vol. 1-2, Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- PAPIAS, *Papias Vocabulista*, Venise, Filippo Pincio, 1496.
- PARRASIO Giano, *De rebus per epistolam quaesitis* (Vat. Lat. 5233, ff. 1r-53r), Luigi Ferreri (éd.) Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2012.
- PARRINO Domenico Antonio, *Napoli città nobilissima, antica e fedelissima, esposta agli occhi et alla mente de' curiosi. Parte Prima*, Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2007.
- PIGNA Giovanni Battista, *Io. Baptistae Pignae carminum lib. quatuor, ad Alphonsum Ferrariae principem. His adiunximus Caelij Calcagnini carm. lib. 3. Ludouici Areosti carm. lib. 2*, Venise, Vincenzo Valgrisi, 1553.
- PLATON, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000.
- POLITIEN Ange, *Silvae*, Francesco Bausi (éd.), Firenze, Olschki, coll. « Studi e testi », 1996.
- POLITIEN Ange, *Commento inedito alle Georgiche di Virgilio*, Livia Castano Musicò (éd.), Florence, Olschki, 1990.
- POLITIEN Ange, *Les Silves*, Perrine Galand-Hallyn (éd.), Paris, les Belles Lettres, coll. « Les Classiques de l'humanisme, » 1987.
- PORZIO Camillo, *Relazione del regno di Napoli al Marchese di Mondesciar, Vicerè di Napoli*, Naples, Officina Tipografica, 1839.
- RAMUSIO Girolamo, *Relazione del Regno di Napoli*, Alessandra Rullo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2013.
- RANZANO Pietro, *Descriptio totius Italiae : annales XIV-XV*, Adele Di Lorenzo, Bruno Figliuolo et Paolo Pontari (éd.), Florence, SISMEL, 2007.
- RAPIN René, *Renati Rapini ... Hortorum libri 4. Cum disputatione de cultura hortensi*, Paris, e Typographia Regia, 1665.
- RAVASINI Tommaso, *Thomae Ravasini Parmensis Georgicorum libri 3. Miscellaneorum liber 1*, Parme, Octavio Rosati, 1700.
- RISSO Antoine, *Histoire naturelle des orangers : ouvrage orné de 109 figures peintes d'après nature*, Paris, Audot, 1822.
- RUCELLAI Giovanni, *Giovanni Rucellai ed il suo zibaldone*, Alessandro Pesaro (éd.), Londres, The Warburg Institute, 1960.
- SANNAZARO Jacopo, *Latin Poetry*, Michael C. J. Putnam (trad.), Cambridge, Mass., Londres, Harvard University Press, 2009.
- , *De partu Virginis*, Alessandro Perosa et Charles Fantazzi (éd.), Florence, Olschki, coll. « Studi e testi / Istituto nazionale di studi sul Rinascimento », 1988.
- SANUDO Marino, *I diarii di Marino Sanuto: (MCCCCXCVI-MDXXXIII) dall' autografo Marciano ital. cl. VII codd. CDXIX-CDLXXVII, Volume 58*, Rinaldo Fulin et Federigo Stefani (éd.), Venise, Visentini, 1879.

SARNELLI Pompeo, *Guida de' forestieri curiosi di vedere e d'intendere le cose più notabili della regal città di Napoli*, Giusseppina Acerbo (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli "Federico II", 2008.

SASSO Pamphilo, *Epigrammata. Disticha. De bello Gallico. De laudibus Veronae. Elegiae*, Brescia, Johannes Taberinus, 1499.

SASSO Pamphilo, *Strambotti*, Folke Gernert (éd.), sans lieu, Romanica Treverensis, 2017.

—, *Pamphili Saxi Epigrammatum libri quattuor. Distichorum libri duo. De Bello gallico. De Laudibus Veronae. Elegiarum liber unus*, Brescia, B. Misinta, 1499.

SCALA Bartolomeo, *Bartolomeo Scala : humanistic and political writings*, Alison Brown (éd.), Tempe, Arizona, Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1997.

SCALIGER Julius Caesar, *Iulii Caesaris Scaligeri ... Poetices libri septem*, [Lyon], Antoine Vincent, 1561.

Scriptores rei rusticae, Giorgio Merula et Francesco Colonna (éd.), Venise, Nicolas Jenson, 1472.

Scriptores rei rusticae, opera agricolationum..., Bologne, Benedetto Faeli, 1504.

SERLIO Sebastiano, *I sette libri dell'architettura*, Bologne, A. Forni, coll. « Biblioteca di architettura urbanistica teoria e storia », 1987.

SERVIUS, *Servii Grammatici qui fervntvr in Vergilii carmina commentarii*, Hermann Hagen et Georg Thilo (éd.), Leipzig, Teubner, 1881.

SILVATICO Matteo, *Opus Pandectarum*, Venise, Luceantonio Junta, 1540.

SOLINUS, *Wunder der Welt. Collectanea rerum mirabilium*, Kai Brodersen (éd.). Edition Antike. Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft 2014.

SPAGNOLI Battista, *Adolescentia*, Andrea Severi (éd.), Bologne, Bononia university press, coll. « Civiltà dell'umanesimo e del rinascimento », 2010.

SPAGNOLI Battista, *Opera Omnia*, Bologne, Benedetto Faeli, 1502.

STACE, *Sylvarum libri quinque, Thebaidos libri duodecim. Achilleidos duo*, Venise, Alde Manuce, 1502.

STRABUS Walahfrid, *Le Jardinets*, André Thérive (trad.), Paris, Jean-Paul Rocher, 2008.

—, *Le Petit Jardin*, Leclerc Henri (trad.), Paris, Amédée Legrand, 1933.

STROZZI Tito Vespasiano, *Titus Vespasianus Strozza. Borsias, fragmenta. Bucolicon liber*, Joseph Fögel et Ladislaus Juhász (éd.), Leipzig, B.G. Teubner, 1933.

—, *P. Thomae Strozae Neapolitani e Soc. Jesu Poëmata varia*, Naples, Antonio Parrino e Michele Luigi Muto, 1689.

Suidas, Thomas Gaisford et Ludolf Küster (éd.). Oxford, ex typographeo academico, 1834.

SUMMONTE Giovanni Antonio, *Dell'istoria della città, e regno di Napoli*, Naples, Antonio Bulifon, 1675.

—, *Historia della città e regno di Napoli*, Naples, Giovan Giacomo Carlino, 1602, vol. 1.

—, *Historia della città e regno di Napoli*, Naples, Giovan Giacomo Carlino, 1602, vol. 2.

TANAGLIA Michelangelo, *De Agricultura, testo inedito del secolo XV*, Aurelio Roncaglia (éd.), Bologne, Palmaverde, 1953.

TARCAGNOTA Giovanni, *Del sito et lodi della citta di Napoli, con una breve historia de gli re suoi e delle cose piu degne altroue ne' medesimi tempi auenute*, Naples, Appresso Giovan Maria Scotto, 1566.

TARGIONI TOZZETTI Giovanni, *Prodromo della corografia e della topografia fisica della Toscana*, Florence, Stamperia imperiale, 1754.

THEOCRITE, BION, MOSCHUS, *Theocritus, Bion et Moschus, Graece et Latine*, Ludwig Friedrich Heindorf et Gottlieb Kiessling (éd.), Londres, Abraham John Valpy, 1829.

TOLEDO Piero Giacomo da, *Ragionamento del terremoto, del Nuovo monte, del aprimento di terra in Pozuolo nel anno 1538*, Naples, Giovanni Sulztbach, 1539.

TORTELLI Giovanni, *Johannis Tortellii Arretini Commentariorum grammaticorum de orthographia dictionum e graecis tractarum*, Venise, Andrija Paltašić, 1488.

VALLA Lorenzo, *Historia de Fernando de Aragón*, Santiago López Moreda (trad.), Madrid, Akal, 2002.

—, *Historiarum Ferdinandi Regis Aragoniae Libri Treis*, Paris, Simon de Colines, 1521.

VARRON, *Économie rurale*, [traducteurs variés], vol. 1-3, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

VEGIO Maffeo, *Pompeana, Epigrammata in rusticos. Conuiuium Deorum*, Milan, Ioannem de Castiliono, 1521.

VENUTO, Antonio, *Il De agricultura opusculum di Antonino Venuto*, edizione diplomatico-interpretativa, Abbamonte Rita Pina (ed.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2008.

—, *De agricultura opusculum*, Naples, Sigismondo Mayr, 1516.

VIDA Marco Girolamo, *Marci Hieronymi Vidae Cremonensis De Arte poetica lib. III. Eiusdem De Bombyce lib. II. Eiusdem De Ludo scacchorum lib. I. Eiusdem Hymni. Eiusdem Bucolica*, Rome, Ludovic Vincent, 1527.

VIGNEULLES Philippe, *Chronique*, C. Bruneau (éd.), Metz, Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, 1932.

VIRGILE, *Bucoliques*, Eugène de Saint-Denis (éd.), Anne Videau (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2019.

—, *Géorgiques*, Eugène de Saint-Denis (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2014.

—, *Énéide*, Jacques Perret (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2002.

—, *Opera*, Venise, Filippo Pincio, 1499.

—, *Opera*, Rome, Conradus Sweynheym et Arnoldus Pannartz, 1471.

VOLKAMER Johann Christoph, *Nurnbergische Hesperides*, Nuremberg, Volkamer, 1708.

VOLTOLINA Giuseppe Milio, *La coltivazione degli orti di Giuseppe Milio Voltolina salodiano*, Gaetano Gargnani (trad.), Salò, Bartolommeo Righetti, 1813.

—, *De hortorum cultura libri 3*, Brescia, Vincenzo da Sabbio, 1574.

ZANCHI Basile, *Basilii Zanchii Bergomatis canonici ordinis Lateranensis Poemata...*, Bergame, Pietro Lancellotti, 1747.

—, *Basilii Zanchi... de Horto Sophiae libri duo... Ejusdem varia poemata...*, Rome, Antonio Blado, 1540.

ÉTUDES

ABBAMONTE Giancarlo et Fabio STOK, « Intuizioni esegetiche di Pomponio Leto nel suo commento alle georgiche e all'Eneide di Virgilio », dans *Esegesi dimenticate di autori classici*, Edizioni ETS, Pisa, 2008, p. 135-210.

—, Lucia GUALDO ROSA et Luigi MUNZI (éd.), *Parrhasiana III : Tocchi da huomini dotti. Codici e stampati con postille di umanisti. Atti del III seminario di studi (Roma, 27-28 sett. 2002)*, Naples, Annali dell'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico, sezione filologico-letteraria, 2005.

—, « Esegesi virgiliana nella Roma del secondo Quattrocento: osservazioni sulle fonti del commento di G. Pomponio Leto alle Georgiche », dans Ugo Criscuolo (éd.), *Societas studiorum per Salvatore D'Elia*, Naples, Università degli Studi di Napoli Federico II, 2004, p. 545-583.

—, Lucia GUALDO ROSA et Luigi MUNZI (éd.), *Parrhasiana II : atti dell II Seminario di Studi su Manoscritti Medievali e Umanistici della Biblioteca Nazionale di Napoli ; Napoli, 20-21 ottobre 2000*, Naples, Annali dell'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », 2002.

—, « Niccolò Perotti, Pomponio Leto e il commento di Seruius auctus alle Georgiche », *Studi umanistici Piceni*, n° 19, 1999, p. 25-37.

ACCAME LANZILLOTTA Maria, « Pomponio Leto, Giulio », dans *DBI*, 2015, vol. 84.

—, *Pomponio Leto : vita e insegnamento*, Tivoli, Tored, 2008.

—, « I corsi di Pomponio Leto sul *De lingua Latina* di Varrone », dans Chiara Cassiani et Maria Chiabò (éd.), *Pomponio Leto e la prima Accademia romana*, Giornata di studi, Roma, 2 dicembre 2005, Roma, Roma nel Rinascimento, 2007, p. 1-24.

ADDESSO Cristiana Anna, *Le Stanze del Fuscano sopra la bellezza di Napoli. Edizione critica*, Thèse de doctorat sous la direction du professeur Costanzo Di Girolamo, Naples, Università degli Studi di Napoli « Federico II », 2005

ALBERTINI Louis, « La greffe végétale des origines à nos jours : la vigne phylloxérée sauvée par le greffage », dans *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, vol. 176, n° 19, 2015, p. 57-94.

ALMELA Y VIVES Francesc, *Jardines valencianos*, Valence, La semana gráfica, 1945.

AMBROSOLI Mauro, *Scienziati, contadini e proprietari : botanica e agricoltura nell'Europa occidentale 1350-1850*, Turin, G. Einaudi, coll. « Biblioteca di cultura storica », n° 190, 1992.

ANTONOVICS Atis, « “Il semble que ce soit là un vrai paradis terrestre” : Charles VIII conquest of Naples and the French Renaissance », dans David Abulafia, *The French Descent into Renaissance Italy, 1494-95 : antecedents and effects*, Ashgate, Aldershot, 1995, p. 311-325.

ARBIZZONI Guido, « LAZZARELLI, Ludovico », dans *DBI*, Rome, 2005, vol. 64.

ARNALDI Francesco, Lucia GUALDO ROSA et Liliana MONTI SABIA, *Poeti latini del Quattrocento*, Turin, Einaudi, 1977.

ARROUYE Jean, « Jardin mystique (sur le cloître de Sénanque) », dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Centre Universitaire d'Études et de Recherche Médiévales d'Aix, coll. « Senefiance », n° 28, 1990, p. 9-29.

- ATHERTON Catherine, *Form and content in didactic poetry*, Bari, Levante, 1998.
- AZZI VISENTINI Margherita (éd.), *L'arte dei giardini. Scritti teorici e pratici dal XIV al XIX secolo*, Milan, Edizioni Il Polifilo, 1999.
- BAIOCCHI Fedele, « Sulle poesie latine di Francesco Maria Molza », dans *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, vol. 18, 1905, p. 1-172.
- BAKELANTS Louis, « Bartholomaeus Latomus, I. Œuvres poétiques, II. Œuvres oratoires », dans *Bibliotheca Belgica. Bibliographie générale des Pays-Bas*, Bruxelles, 1963-1970.
- BALBI DE CARO Silvana, *I Gonzaga : moneta, arte, storia*, Milano, Electa, 1995.
- BARIDON Michel, « L'Islam, les jardins et la migration des savoirs en Méditerranée », dans *Paysages et jardins méditerranéens*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. « Horizon maghrébins », 2001.
- BARRETO Joana, « La matrice valenciana della politica artistica alfonsina », dans Jaume Torró Torrent et Fulvio Delle Donne (éd.), *L'immagine di Alfonso il Magnanimo tra letteratura e storia, tra corona d'Aragona e Italia/La imatge d'Alfons el Magnànim en la literatura i la historiografia, entre la Corona d'Aragó i Itàlia*, Florence, SISMEL, 2016, p. 125-137.
- , *La Majesté en images. Portraits du pouvoir dans la Naples des Aragon*, Rome, École française de Rome, 2013.
- BENEDETTI Stefano, « Palladio, Blosio », dans *DBI*, Rome, Società Grafica Roma, 2014, vol. 80.
- BENOCCI Carla, « Villa Doria Pamphilj a Roma. Il giardino dei cedrati come giardino di Venere », dans Alessandro Tagliolini et Margherita Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi : gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 345-356.
- BENTLEY Jerry H, *Politics and culture in Renaissance Naples*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 2014.
- BENZONI Gino, « Francesco II Gonzaga, marchese di Mantova », dans *DBI*, 1997, vol. 49.
- BERENGO Marino, « Africo Clementi: agronomo Padovano del Cinquecento », dans *Miscellanea Augusto Campana*, Padoue, Antenore, coll. « Medioevo e umanesimo », n° 44, 1981, p. 27-69.
- BETTINZOLI Attilio, *Daedaleum iter : studi sulla poesia e la poetica di Angelo Poliziano*, Florence, Olschki, coll. « Biblioteca di "Lettere italiane" », n° 51, 1995.
- BIANCHI Rossella, « Pier Francesco Giustolo fra Pomponio Leto e Angelo Colocci », dans F. Cantore, Maria Chiabò, P. Farenga, M. Gargano, A. Morisi, Anna Modigliani et F. Piperno (éd.), *Metafore di un pontificato. Giulio II (1503-1513)*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2010, p. 75-115.
- BIASIORI Lucio, « Cortesi, Paolo », dans *Enciclopedia machiaveliana*, 2014.
- BOHNERT Céline, « La Fable d'Adonis en France à l'époque moderne (de la seconde moitié du XVIe à la fin du XVIIe siècle) », Thèse de doctorat en Littérature française sous la direction du professeur Patrick Dandrey, Université Paris-Sorbonne, 2006.
- BORSI Stefano, *Leon Battista Alberti e Napoli*, Florence, Polistampa : Fondazione Spadolini Nuova Antologia, 2006.

BOURNE Molly, « Mantegna's Madonna della Vittoria and the Rewriting of the Gonzaga History », dans *The Patron's Payoff: Conspicuous Commissions in Italian Renaissance Art*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 2008, p. 167-181.

—, Francesco II Gonzaga: the soldier-prince as patron, Roma, Bulzoni, coll. « Biblioteca del Cinquecento », n° 138, 2008.

—, « Francesco II Gonzaga and Maps as Palace Decoration in Renaissance », *Imago Mundi*, vol. 51, 1999, p. 51-82.

BRESC Henri, « Les Jardins de Palerme », *Mélanges de l'École Française de Rome*, Moyen Age-Temps modernes, n° 84-1, 1972, p. 55-126.

BROWN Alison, « Partiti, correnti, o coalizioni : un contributo al dibattito. », dans A. Fontes, Jean-Louis Fournel et Michel Plaisance (éd.), *Savonarole : enjeux, débats, questions*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 59-80.

BRUNON Hervé, « Du jardin comme paysage sacré en Italie à la Renaissance », dans Denis Ribouillault et Michel Weemans (éd.), *Paysage sacré et exégèse visuelle du XVI^e au XVII^e siècle*, Paris, Olschki, coll. « Giardini e Paesaggio », 2011, p. 283-316.

—, « “Ars naturans”, ou l'immanence du principe : l'automate et la poétique de l'illusion au XVI^e siècle », Munich-Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2001, p. 275-304.

—, « Pratolino : art des jardins et imaginaire de la nature dans l'Italie de la seconde moitié du XVI^e siècle. », Thèse de doctorat en Histoire de l'art sous la direction du professeur Daniel Rabreau, Paris, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2001.

BUISSON Ariane, « Géographie poétique de la Campanie. La représentation du paysage chez les poètes napolitains du *Quattrocento* et leurs sources antiques. », *Camenae*, vol. 14, 2012.

BULATTI Anna, « Anisio, Giovanni Francesco », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, Società Grafica Roma, 1961, vol. 3.

BUONOCORE Marco, « I codici di Ovidio presso la BAV », *Rivista di Cultura Classica e Medievale*, vol. 37, no 1, 1995, p. 9-55.

CALABRESE Francesco, *La favolosa storia degli agrumi*, Palermo, L'epos, 2004.

CALCATERRA Francesco, *Gli agrumi nella storia del Meridione: origini, sviluppo e peripezie di una coltura, su documenti inediti*, Roma, Italie, F. Calcaterra, 1986.

CALITTI Floriana, « Giustolo, Pier Francesco », dans *DBI*, Rome, 2001, vol. 57.

CALVANI Amalia, « Un Umanista Spoletano : Pierfrancesco Giustolo. » Thèse de doctorat sous la direction du professeur Mario Constanzo, Rome, Università degli Studi di Roma, 1966.

CALVI Donato, *Scena letteraria degli scrittori bergamaschi aperta alla curiosità de' suoi concittadini dal R. P. Donato Calvi...*, Bergame, Marcantonio Rossi, 1664.

CAMBIER Guy, « La première Bombarda de Latomus », *Latomus*, vol. 38, 1979, p. 647-651.

—, « L'œuvre philologique de Barthélemy Latomus », *Latomus*, vol. 36, 1977, p. 1037-1054.

—, « Les œuvres de controverse et de rhétorique de Latomus », *Latomus*, vol. 23, 1964, p. 820-827.

—, « L'œuvre poétique et oratoire de Latomus », *Latomus*, vol. 22, 1963, p. 839-844.

CAMPANA Augusto, « Angelo Colocci conservatore ed editore di letteratura umanistica », dans Rino Avesani, Michele Feo et Enzo Pruccoli (éd.), *Scritti*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2008.

CARDINI Franco, « Il limite, il giardino e la poetica dello spazio chiuso », dans Cristina Acidini Luchinat, G. Galletti et Maria Adriana Giusti (éd.), *Il Giardino E Le Mura : Ai Confini Fra Natura E Storia : Atti Del Convegno Di Studi : San Miniato Alto (Pisa), 23-24 Giugno 1995*, Florence, Edifir, 1997, p. 23-36.

CARDINI Roberto, « “Antichi e moderni” in Paolo Cortesi. », *La rassegna della letteratura italiana*. ser. 8. n°3. 1991., vol. 8, no 3, 1991, p. 20-28.

CARRARA Ernesto, « Pontano, Giovanni », dans *Enciclopedia Italiana di scienze, lettere ed arti*, Rome, Istituto Giovanni Treccani, 1935.

CARRINO Candida (éd.), *Massalubrense : Verginello de Mari 1474-1498*, Naples, Athena, coll. « Cartulari notarili campani del XV secolo », n° 5, 1998.

CARUSO Carlo, *Adonis : The Myth of the Dying God in the Italian Renaissance*, Londres / New York, A&C Black, 2013.

CASANOVA-ROBIN Hélène, « *Laus uirgiliana* et invention mythologique. L'élégie Eridanus I,14 de Giovanni Pontano ou la célébration d'un *poeta fortunatus* », dans M. Deramaix et G. Germano (éd.), *L'Exemplum virgilien et l'Académie napolitaine à Naples à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 165-182.

—, « D'Adriana à Ariadna : la représentation mythologique de l'épouse dans les poèmes de G. Pontano », dans Elaine Cristine Sartorelli, Robson Tadeu Cesila et Tiago Nápoli. (éd.), *Tradição e transformação : a herança latina no Renascimento*, Sao Paulo, Humanitas, 2018, p. 149-192.

—, « *Dulcidia* et *leuamen* : le prisme de la douceur chez Giovanni Pontano, entre idéal poétique et visée éthique », dans Laurence Boulègue, Françoise Malhomme et Margaret Jones-Davies (éd.), *La douceur dans la pensée moderne*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 79-98.

—, « Couleur de neige : un topos antique revisité par les poètes néolatins du Quattrocento », dans Xavier Bonnier (éd.), *Le Parcours du comparant. Pour une histoire littéraire des métaphores*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 439-447.

—, « Parthénopé et autres sirènes dans l'œuvre de Giovanni Pontano : enjeux esthétiques et symboliques d'un mythe de prédilection dans l'univers napolitain », dans Hélène Vial (éd.), *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au XXI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2014, p. 207-222.

—, « De l'Actius (1499) au Jardin des Hespérides : les vertus imitatives du langage poétique selon Giovanni Pontano », dans Olivier Halévy, Jean His et Jean Vignes (éd.), *Clément Janequin. Un musicien au milieu des poètes*, Paris, 2013, p. 117-130.

—, « *Aures demulcere*. La perception auditive de la poésie du Quattrocento : de la divine extase à la *dignitas aurium* », dans Danièle James Raoul (éd.), *Rhétorique, poétique, stylistique (Moyen Âge-Renaissance)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolon » n° 112, 2012, p. 213-226.

—, *Giovanni Pontano : Églogues*, Paris, Belles Lettres, 2011.

—, « Des métamorphoses végétales dans les poèmes de Pontano: mirabilia et lieux de mémoire. » », dans Virginie Leroux (éd.), *La mythologie classique dans la littérature néo-latine*, Clermont-Ferrand, Presse Universitaire Blaise Pascal, 2011, p. 247-269.

—, « Dendrophories d'Ovide à Pontano : la nécessité de l'hypotypose », dans Hélène Casanova-Robin, *Ovide, Figures de l'hybride. Illustrations littéraires et figurées de l'esthétique ovidienne à travers les âges*, Paris, H. Champion, 2009, p. 103-124.

CASERTA Ernesto, « Il problema religioso nel *De uoluptate* del Valla e nell'*Aegidius* del Pontano », in *Italica*, vol. 43, n° 3 (sept. 1966), p. 240-263.

CAZZANI Alberta, « Il giardino di palazzo Bettoni-Cazzago di Bogliaco, paradigma del paesaggio degli agrumi del Garda », dans Alberta Cazzani (éd.), *Giardini d'agrumi : limoni, cedri e aranci nel paesaggio agrario italiano*, Brescia, Grato, 1999.

CECCARELLI Lucio, *Contributi per la storia dell'esametro latino*, Roma, Herder, 2008.

CHABANNE Marie-Pierre, « Les fresques du palais Schifanoia de Ferrare : le paysage comme éloge du prince », dans *Paysage politique : Le regard de l'artiste*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 23-30.

CHAMBERS David, « Francesco II Gonzaga, marquis of Mantua, "Liberator of Italy" », dans David Abulafia (éd.), *The French Descent Into Italy (1494-1495) : Antecedents and Effects*, Ashgate, Aldershot, 1995, p. 217-229.

CHAPPLAIN Ludovic, « Notice sur le livre des lunettes des princes de Meschinot », *Annales de la société royale académique de Nantes*, vol. 9, 1838.

CHARLET Jean-Louis, *Métrique latine humaniste. Des pré-humanistes padouans et de Pétrarque au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2020.

—, « L'hexamètre de Francesco Filelfo dans la *Sphortias* et dans les *Satyrae* », dans Stefan Tilg et Benjamin Harter (éd.), *Neulateinische Metrik. Formen und Kontexte zwischen Rezeption und Innovation*, Tübingen, Franck Attempto, 2019, p. 11-30.

—, « L'hexamètre épique de Juvencus à Pétrarque : coups de sonde », dans Aline Estèves et Jean Meyers (éd.), *Tradition et innovation dans l'épopée latine, de l'Antiquité au Moyen Âge*, Pessac, Ausonius Éditions, 2014, p. 143-164.

—, « Deux manières d'écrire l'hexamètre dactylique : Tito et Ercole Strozzi », *Studia Philologia*, vol. 59, no 3, 2014, p. 123-160.

—, « Quelques observations sur l'hexamètre d'Enea Silvio Piccolomini », *Cahiers d'études italiennes*, vol. 13, 2011, p. 17-36.

—, « Qu'est-ce que l'épigramme latine au *Quattrocento* ? », *Rendiconti, Classe di Lettere e Scienze Morali e Storiche*, 139, 2005, p. 373-390.

—, « Le choix des mètres dans les *Poemata* de Pietro Crinito », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 67, 2005, p. 7-26.

CICINELLI Aldo, « La storica Battaglia », dans *La battaglia del Taro*, Mantova, Suzzara, 1996, p. 9-24.

COCCIA Edmondo, *Le edizioni delle opere del Mantovano*, Rome, Institutum Carmelitanum, 1960.

COLANGELO Francesco, *Vita di Giovano Pontano*, Naples, Angelo Trani, 1826.

—, *Vita di Giacomo Sannazaro : poeta e cavaliere napolitano*, Naples, Angiolo Trani, 1817.

COLLETTA Teresa, *Napoli città portuale e mercantile : la città bassa, il porto e il mercato dall'VIII al XVII secolo*, Roma, Kappa, 2006.

COLOMBO Antonio, « Il Palazzo e il giardino della Duchesca », *Napoli Nobilissima*, vol. 1, n° 6, 1892, p. 81-83.

COLONNA DI STIGLIANO Fabio, « Il borgo di Chiaia », *Napoli Nobilissima*, vol. 13, n° 1, 1904, p. 1-3.

COMITO Terry, « Le jardin humaniste », dans Monique Mosser et Georges Teyssot (éd.), *Histoire des jardins, de la Renaissance à nos jours*, Milan, Electa, 1991, p. 33-42.

—, « Renaissance garden and the discovery of Paradise », *Journal of the History of Ideas*, vol. 32, n° 4, 1971.

COMPARETTI Domenico, *Virgilio nel medio evo*, Livourne, Francesco Vigo, 1872.

CONIGLIO Giuseppe, « Francesco Gonzaga e la guerra contro i francesi nel regno di Napoli », *Samnium*, vol. 24, 1961, p. 192-209.

—, « La politica di Francesco Gonzaga nell'opera di un immigrato meridionale : Iacopo Probo d'Atri », *Archivio Storico Lombardo*, vol. 9, n° 1, 1961, p. 131 sq.

COPPINI Donatella, « Il mito domestico nelle poesie del Pontano », dans Virginie Leroux (éd.), *La mythologie classique à la Renaissance*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2011, p. 269-290.

—, « Le metamorfosi del Pontano », dans G.M. Anselmi et M. Guerra (éd.), *Le Metamorfosi di Ovidio nella letteratura fra Medioevo e Rinascimento*, Bologne, Gedit Edizioni, 2006, p. 75-108.

—, « Metamorfosi, metafora, arte allusive nella poesia di Giovanni Pontano », dans A. Bruni et C. Molinari (éd.), *Per Giovanni Parenti, una giornata di studio : 24 marzo 2006*, Rome, Bulzoni, 1995, p. 93-109.

CORTONESI Alfio, « Produzioni e paesaggi dell'arboricoltura italiana medievale », dans Irma Naso (éd.), *Le parole della frutta. Storia, saperi, immagini tra medioevo ed età contemporanea*, Turin, Silvio Zamorani editore, 2012, p. 15-27.

COTRONEO Girolamo, *I trattatisti dell' « ars historica »*, Naples, Giannini, 1971.

CRISPO Giovanni Battista, *Vita di Giacopo Sannazaro*, Rome, Luigi Zannetti, 1593.

CURTIUS Ernst Robert, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956.

D'ANCONA Alessandro, « Rime storiche del sec. XV », *Bullettino dell'Istituto storico italiano*, vol. 6, 1888, p. 17-36.

DANELONI Alessandro, « Merlani, Giorgio (Giorgio Merula) », dans *DBI*, 2009, vol. 73.

—, « Tra le carte di Fonzio : nuove testimonianze dell'*Expositio Iuvenalis* del Poliziano », dans Luciano Gargan et Maria Pia Mussini (éd.), *I classici e l'Università umanistica. Atti del Convegno di Pavia*, Messine, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2006, p. 506-607.

DAUPHINE James, « Du paradis terrestre », dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence, Centre Universitaire d'Études et de Recherche Médiévales d'Aix, coll. « Senefiance », n° 28, 1990, p. 87-96.

DE ANGELIS Laura, « I trattati di agricoltura », *Archeologia Medievale*, VIII, 1981, p. 83-92.

—, « Tecniche di coltura agraria e attrezzi agricoli alla fine del Medioevo », dans *Civiltà ed economia agricola in Toscana nei secc. XIII-XV: problemi della vita delle campagne nel tardo Medioevo*, Pistoia, Centro italiano di studi di storia e d'arte, 1981, p. 203-220.

DE DIVITIIS Bianca, « Castelcapuano nel secondo Quattrocento: da castello medievale a palazzo "al'antica" », dans Fabio Mangone (éd.), *Castelcapuano: da reggia a tribunale. Architettura e arte nei luoghi della giustizia*, Naples, Massa, 2011, p. 22-43.

DE LA VILLE SUR-YLLON Ludovico, « Il Sebeto », *Napoli Nobilissima*, vol. 11, n° 8, 1902, p. 113-116.

DEL TREPPO Mario, « Realtà, mito e memoria di Napoli aragonese », dans I. Zilli (éd.), *Fra spazio e tempo. Studi in onore di Luigi de Rosa*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1995, vol. 1, p. 361-382.

—, « L'anima, l'oro e il boia. Fisiologia di una crescita : Napoli nel Quattrocento », *Archivio Storico per le Province Napoletane*, vol. 105, 1987, p. 7-27.

— et Alfonso LEONE, *Amalfi medioevale*, Naples, Giannini, 1977.

DE NICHILLO Mauro, « L'Actius del Pontano e una lettera di Bernardino Rucellai », *Studi Medievali e Umanistici*, n° 4, 2006, p. 253-317.

—, « Lo sconosciuto apografo avellinese del *De hortis hesperidum* di G. Pontano », *Filologia e critica*, vol. 2, n° 2, 1977, p. 217-246.

—, *I poemi astrologici di Giovanni Pontano : storia del testo*, Bari, Dedalo Libri, 1975.

DEFILIPPIS Domenico, *La rinascita della corografia tra scienza ed erudizione*, Bari, Adriatica, 2001.

DELLA CAMPANA Gian Pietro, « L'Hortulus di Walfredo Strabone (sec. IX) », *Scientia Venetum*, vol. 19, n° 132, 1969, p. 57-140.

DELLA SCHIAVA Fabio, « Alcune vicende di un sodalizio umanistico pavese: Lorenzo Valla e Maffeo Vegio », dans Luca Carlo Rossi (éd.), *Le strade di Ercole. Itinerari umanistici e altri percorsi*, Florence, SISMEL, 2010, p. 299-341.

DELLE DONNE Fulvio, *Alfonso il Magnanimo e l'invenzione dell'Umanesimo monarchico. Ideologia e strategie di legittimazione alla corte aragonese di Napoli*, Rome, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 2015.

DELVAUX André, *Barthélemy Latomus d'Arlon : un dialecticien humaniste (~1497-1570)*, Thèse de doctorat en Études latines préparée sous la direction du professeur Perrine Galand-Hallyn, Paris, EPHE, 2016.

DENIZOT Véronique, « Comme un souci aux rayons du soleil » : *Ronsard et l'invention d'une poétique de la merveille (1550-1556)*, Genève, Droz, 2003.

DERAMAIX Marc, « Synceromastix nescio quis. Théorie et pratique de l'exemplum virgilien chez Sannazaro dans sa correspondance et dans le *De partu Virginis* », dans Marc Deramaix et Giuseppe Germano (éd.), *L'Exemplum virgilien et l'Académie napolitaine à Naples à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Itinera Parthenopea », n° 1, 2018, p. 65-100.

—, « *Ad admirationem*. L'Actius : théorie et pratique de l'*admiratio* chez Pontano et chez Sannazaro », dans Mireille Schnyder, Nicola Gess, Johannes Bartuschat, Hugues Marchal (éd.), *Staunen als Grenzphänomen. Poetik und Ästhetik des Staunens*, Paderborn, W. Fink Verlag, 2017, p. 79-92.

—, « Actius et l'Actius: *exempla* stylistiques de Virgile chez Sannazaro et modèle stylistique virgilien chez Pontano », dans Danièle James Raoul (éd.), *Rhétorique, poétique, stylistique (Moyen-Âge, Renaissance)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolôn » n° 112, 2012, p. 319-331.

—, « *Tamquam in acie*. Lexique de la bataille et critique euphonique de la rencontre vocalique chez Virgile dans l'Actius de Pontano », dans Giancarlo Abbamonte (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale*, Roma, Viella, 2011, p. 169-187.

—, « *Sua nomina mittunt*. L'Empire des Lettres à la Renaissance latine dans la *descriptio Imperii* de Sannazaro (*De partu Virginis*, II, 116-265) », dans Laurence Villard (éd.), *Géographies imaginaires*, Rouen, PURH, 2008, p. 113-140.

—, « *Urna nouis uariata figuris*. Ekphrasis métapoétique et manifeste littéraire dans le *De partu Virginis* de Sannazaro. », dans Perrine Galand-Hallyn et Carlos Lévy (éd.), *Vivre pour soi, vivre dans la cité : de l'antiquité à la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de Paris Sorbonne, 2006, p. 253-284.

—, « Théologie et poétique : le *De partu Virginis* de Jacques Sannazaro dans l'histoire de l'humanisme napolitain », Thèse en Etudes latines préparée sous la direction de monsieur le professeur Alain Michel, Paris, Paris IV - Sorbonne, 1994.

—, « La genèse du *De partu Virginis* de Jacopo Sannazaro et trois églogues inédites de Gilles de Viterbe », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen-Âge, Temps modernes*, vol. 102, n° 1, 1990, p. 173-276.

—, « *Excellentia et admiratio* dans l'*Actius* de Giovanni Pontano : Une poétique et une esthétique de la perfection », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age-Temps modernes*, vol. 99, n° 1, 1987, p. 171-212.

DIONISOTTI Carlo, « Appunti sulle rime del Sannazaro », *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. 140, 1963, p. 161-211.

DUBY Georges, *L'Art cistercien*, Paris, Flammarion, 1983.

DUCKWORTH George E., « Mapheus Vegius and Virgil's *Aeneid* : a Metrical Comparison », *Classical Philology*, vol. 64, 1969.

—, *Vergil and classical hexameter poetry : a study in metrical variety*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1969.

DUPORT Danièle, *Le Jardin et la Nature: ordre et variété dans la littérature de la Renaissance*, Genève, Droz, 2002.

EFFE Bernd, *Dichtung und Lehre : Unters. zur Typologie d. antiken Lehrgedichts*, Munich, Beck, 1977.

EL FAÏZ Mohammed, « Les agrumes dans les jardins et vergers de l'occident musulman (VIII^e-XIV^e siècles) », dans Alessandro Tagliolini et Margherita Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi: gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 109-135.

FALLETTI Clelia, « Le feste per Eleonora d'Aragona da Napoli a Ferrare », dans *Spettacoli conviviali dall'antichità alle corti italiane de '400 : Atti del VII Convegno di Studio sul teatro medioevale e rinascimentale*, Viterbo, 27-30 maggio 1982, Viterbe, Il Centro, 1983, p. 269-289.

FENIELLO Amedeo, *Les campagnes napolitaines à la fin du moyen âge : mutations d'un paysage rural*, Rome, École française de Rome, 2005.

FEO Michele, « Dal *pius agricola* al villano empio e bestiale (a proposito di una infedeltà virgiliana del Caro) », *Maia*, vol. 20, n° 2-3, 1968, p. 89-136, 206-223.

FERRAÛ, Giacomo, *Il tessitore di Antequera : storiografia umanistica meridionale*, Rome, Nella sede dell'Istituto Palazzo Borromini, 2001.

—, *Pontano critico*, Messina, Università degli studi di Messina, Facoltà di lettere e filosofia, Centro di studi umanistici, 1983.

—, *Paolo Cortesi : De hominibus doctis*, Palerme, Il Vespro, 1979.

FIGLIUOLO Bruno, « La guerra lampo di Carlo VIII in Italia », dans Giancarlo Abbamonte, Joana Barreto, Teresa D'Urso, Alessandra Perriccioli Saggese et Francesco Senatore (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale*, Rome, Viella, 2011.

—, « Nuovi documenti sulla datazione del *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano », *Studi Rinascimentali*, vol. 7, 2009, p. 11-15.

FIRPO Massimo et Dario MARCATTO, *Il processo inquisitoriale del cardinal Giovanni Morone*, Rome, Libreria editrice vaticana, coll. « Fontes archivi sancti officii romani », n° 6, 2011, vol. 1 : Processo d'accusa.

FORTASSIER Pierre, « L'hypermètre dans l'hexamètre dactylique latin », dans *Revue des Études Latines*, 57, 1979, p. 383-414.

FOUCARD Cesare, « Fonti di storia napoletana nell'Archivio di Stato di Modena. Descrizione di Stato di Modena. Descrizione della città di Napoli e statistica del Regno (1444) », *Archivio storico per le province napoletane*, vol. 2, 1877, p. 725-757.

FRATI Lodovico, *Rimatori bolognesi del trecento*, Bologne, Romagnoli-dall'Acqua, 1915.

FULIN Rinaldo, « Marino Sanuto e la spedizione di Carlo VIII in Italia », Venise, Cronaca Liceo Marco Polo, 1880.

FUMAROLI Marc, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et res literaria de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève-Paris, Droz, 1980.

FURIA Daniele, « Percorsi mediterranei degli argumi nel mondo antico. Fra testimonianze letterarie, miti e moderne acquisizioni scientifiche », dans Giuseppe Germano (éd.), *Per la valorizzazione del patrimonio culturale della Campania. Il contributo degli studi medio-e neo-latini*, Naples, Paolo Loffredo, 2016, p. 45-57.

FURSTENBERG-LEVI Shulamit, *The Accademia Pontaniana : A Model of a Humanist Network*, Leiden, BRILL, 2016.

GABOTTO Ferdinando, « Francesismo e antifrancesismo in due poeti del Quattrocento : P. Sasso e G. Alione », *Rassegna Emiliana di Storia, Letteratura ed Arte*, vol. 1, 1888, p. 282-300.

GALAND-HALLYN Perrine et Fernand HALLYN (éd.), *Poétiques de la Renaissance : le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, sans lieu, Librairie Droz, 2001.

—, *Le Reflet des fleurs*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 1994.

GALASSO Giuseppe, « Da “Napoli gentile” a “Napoli fedelissima” », *Annali dell'istituto suor Orsola Benincasa*, vol. 1, 1996, p. 41-122.

GALLETTA Giorgio, « Agrumi in casa Medici », dans Alessandro Tagliolini et Margherita Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi. Gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996.

GALLO Luigi, « *Neapolis* in Palladio, 4,10,16 », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, vol. 9, 1979, p. 179-184.

GAMBINO LONGO Susanna, *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Épicure à la Renaissance italienne*, Paris, H. Champion, 2004.

GARIN Eugenio, *Prosatori latini del Quattrocento*, Milan, Riccardo Ricciardi, 1952.

GASPARY Adolfo, *Storia de la letteratura italiana di Adolfo Gaspari*, Turin, E. Loescher, 1891.

GAULIN Jean-Louis, « Pietro de' Crescenzi et l'agronomie en Italie : 12^e-14^e siècle », Thèse de doctorat en Histoire préparée sous la direction du professeur Pierre Toubert, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1990.

—, « Sur le vin au Moyen Âge. Pietro de' Crescenzi lecteur et utilisateur des *Géoponiques* traduites par Burgundio de Pise », *Mélanges de l'école française de Rome*, vol. 96, no 1, 1984, p. 95-127.

GEREMICCA Michiele, « Note storiche sugli agrumi che si coltivavano a Napoli nei secoli XVI e XVII », *Bollettino Orto botanico Napoli*, vol. 3, 1913.

GERMANO Giuseppe, « Allusioni virgiliane nell'Urania di Giovanni Pontano », dans Marc Deramaix et Giuseppe Germano (éd.), *L'Exemplum virgilien et l'Académie napolitaine à Naples à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, coll. « *Itinera Parthenopea* », n° 1, 2018, p. 217-241.

—, « Giovanni Pontano di fronte ai posteri: un autoritratto letterario », dans L. Battistini et V. Caputo (éd.), *La letteratura italiana e le arti, Atti del XX Congresso dell'ADI (Napoli, 7-10 settembre 2016)*, Rome, Adi editore, 2018.

—, *Il De aspiratione di Giovanni Pontano e la cultura del suo tempo*, Napoli, Loffredo, 2005.

—, *Per l'edizione critica del De Aspiratione di Giovanni Pontano*, Naples, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento Meridionale, 1985.

GETTO Giovanni, *Vita di forme e forme di vita nel « Decameron »*, Turin, Giovan Battista Petrini, 1958.

GIANNETTI Anna, *Il giardino napoletano dal Quattrocento al Settecento*, Naples, Electa, 1994.

GIOVANNONI Giannino, « Le medaglie della battaglia », dans *La battaglia del Taro*, Mantoue, Suzzara, 1996, p. 89-90.

GRIMAL Pierre, *Les Jardins romains à la fin de la république et aux deux premiers siècles de l'empire*, Paris, De Brocard, 1943.

GUALDO ROSA Lucia, « L'académie pontanienne et l'élaboration d'une poétique du classicisme », *Les Cahiers de l'Humanisme*, vol. 1, 2000, p. 209-224.

— (éd.), *Parrhasiana : atti della I giornata di studi « manoscritti medievali e umanistici della biblioteca nazionale di Napoli, Napoli, 12 maggio 1999*, Naples, Annali dell'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », 2000.

—, « Battista Spagnoli », dans Francesco Arnaldi, Liliana Monti Sabia et Lucia Gualdo Rosa (éd.), *Poeti latini del Quattrocento*, Milan / Naples, Riccardo Ricciardi, 1964.

GUERRINI Paolo, *Fonti per la storia bresciana*, Brescia, Edizioni del Moretto, 1927.

HANEGRAAFF Wouter J. et Ruud M. BOUTHOOORN, *Lodovico Lazzarelli (1447-1500) : the Hermetic writings and related documents*, Tempe, Ariz., Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2005.

HASKELL Yasmin, *Loyola's Bees: Ideology and Industry in Jesuit Latin Didactic Poetry*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

—, « Work or Play ? Latin “Recreational” Georgic Poetry of the Italian Renaissance », *Humanistica Lovaniensia*, vol. 48, 1999, p. 132-159.

—, « The Masculine Muse : Form and Content in the Latin Didactic Poetry of Palingenius and Bruno », dans Catherine Atherton (éd.), *Form and Content in Didactic Poetry*, Bari, Levante, 1998, p. 117-144.

HAUSMANN Frank Rutger, « Caracciolo, Tristano », dans *DBI*, 1976, vol. 19.

HERSEY George L., *Alfonso 2 and the artistic renewal of Naples, 1485-1495*, Londres/New Haven, Yale University Press, 1969.

HOFMANN Heinz, « *Aduenias tandem Typhis qui detegat orbem*. Columbus in Neo-Latin Epic Poetry. (16th-18th Centuries) », dans Wolfgang Haase et Meyer Reinhold (éd.), *The Classical Tradition and the Americas: European images of the Americas and the classical tradition*, Berlin / New York, Walter de Gruyter, 1994, vol. 1, p. 420-644.

IACONO Antonietta, « L’immagine di Alfonso nell’inedito “Novemcarmen” di Lorenzo Valla », dans Jaume Torró Torrent et Fulvio Delle Donne (éd.), *L’immagine di Alfonso il Magnanimo tra letteratura e storia, tra corona d’Aragona e Italia/La imatge d’Alfons el Magnànim en la literatura i la historiografia, entre la Corona d’Aragó i Itàlia*, Florence, SISMEI, 2016.

—, « Il *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano tra innovazioni umanistiche e tradizione classica », *Spolia*, 2015, vol. 1, p. 188-237.

—, « Doni di limoni. Gli agrumi e il territorio campano nelle letteratura umanistica », dans *Intorno ai Campi Flegrei. Memorie dell’acqua et della terra*, Naples, Grimaldi e C. editori, 2011, p. 161-172.

—, « La *Laudatio urbis Neapolis* nell’appendice archeologico-antiquaria del *De bello Neapolitano* di Giovanni Gioviano Pontano », *Bolletino di Studi Latini*, vol. 39, n° 2, 2009, p. 562-586.

—, *Uno studente alla scuola del Pontano a Napoli : le Recollecte del ms. 1368 (T. 5.5) della Biblioteca angelica di Roma : edizione critica con introduzione e commento*, Napoli, Loffredo editore, 2005.

JOUKOWSKY-MICHA Françoise, « Tombeaux et offrandes rustiques chez les poètes français et néo-latins du XVI^e siècle », *Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance*, vol. 27, n° 1, 1965, p. 226-247.

KELLER Fritz Eugen, « Die Zeichnung UK, 363A von Baldassare Peruzzi und das Bad von Poggio Reale », *Architectura*, vol. 3/1, 1973, p. 22-35.

KELLY Samantha, *The Cronaca di Partenope. An Introduction to and Critical Edition of the First Vernacular History of Naples*, Leiden-Boston, Brill, 2011.

KIDWELL Carol, *Sannazaro and Arcadia*, Londres, Duckworth, 1993.

—, *Pontano : poet & prime minister*, Londres, Duckworth, 1991.

KRISTELLER Paul Oskar, « An Unpublished Description of Naples by Francesco Bandini », dans *Studies in Renaissance Thought and letters*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1984, vol. 1, p. 395-411.

KRISTELLER Paul Oskar, *Studies in Renaissance thought and letters*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, coll. « Storia e letteratura », no 54, 1984, vol. 1.

LABROT Gérard, *Baroni in città : residenze e comportamenti dell'aristocrazia napoletana 1530-1734*, Naples, Società editrice napoletana, 1979.

LAFOND Muriel, « Spécificités et réception du commentaire aux Géorgiques : l'exemple d'Isidore de Séville », dans Giuseppe Ramires, Monique Bouquet et Bruno Méniel (éd.), *Servius: et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 339-354.

LA GRECA Fernando et Vladimiro VALERIO, *Paesaggio antico e medioevale nelle mappe aragonesi di Giovanni Pontano: le terre del Principato Citra*, Acciaroli, Edizioni del Centro di promozione culturale per il Cilento, 2008.

LANCETTI Vincenzo, *Memorie intorno ai poeti laureati d'ogni tempo e d'ogni nazione*, Milan, 1839.

LANZA Loredana, « Paolo Cortesi e la cultura del suo tempo », *Archivio Storico Italiano*, vol. 149, n° 4, 1991, p. 959-964.

LASTRI Marco, *Biblioteca georgica*, Florence, Moücke, 1787.

LASZLO Pierre, *La storia degli agrumi : usi, culture e valori dei frutti più amati del mondo*, Roma, Donzelli, 2006.

LAURENS Pierre, « Le poids d'un flocon de neige. La perception du vers virgilien dans l'Actius de Giovanni Pontano », dans Antonio Garzya (éd.), *Atti della giornata di studi per il V centenario della morte di Giovanni Pontano*, Naples, Quaderni dell'Accademia Pontaniana, 2004, p. 29-44.

—, « Trois lectures du vers virgilien : Coluccio Salutati, Giovanni Gioviano Pontano, Jules-César Scaliger », *Revue des Études Latines*, n° 79, 2001, p. 215-235.

LAZZARI Franco, *Antonio Mancinelli (1452-1505), pedagogo, grammatico e umanista*, Velletri, Comune di Velletri, coll. « Quaderni della biblioteca comunale di Velletri », n° 10, 2005.

LAZZARO Claudia, *Italian Renaissance Garden : From the Conventions of Planting, Design, and Ornament to the Grand Gardens of Sixteenth-Century Central Italy*, Londres/New Haven, Yale University Press, 1990.

LESUEUR Pierre, « Pacello da Mercogliano et les jardins d'Amboise, Blois et Gaillon », *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, n° 1, 1935, p. 90-117.

LILLY Marie Loretto, *The Georgic : a contribution to the study of the Vergilian type of didactic poetry*, Baltimore, J.H. Furst Co., 1917.

LIRUTI Giangiuseppe, *Notizie delle vite ed opere scritte da' letterati del Friuli*, Venise, 1762, vol. 2.

LOPOMO Nicolle, Maffeo Vegio, Elegiae, Rusticalia, Disticha ed Epigrammata : edizione critica e commento / Nicolle Lopomo ; tutore: Donatella Coppini ; coordinatore: Donatella Coppini, Università degli Studi di Firenze, 2017.

LORET Victor, « Le Cédratier dans l'Antiquité », *Publication de la société linéenne de Lyon*, vol. 17, 1891, p. 225-271.

LOTE Georges, « Chapitre IV. La rime suffisante et la rime léonine la rime grammaticale », dans *Histoire du vers français. Tome II : Première partie : Le Moyen Age II. La déclamation. Art et versification. Les formes lyriques*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2013, p. 137-150.

LUCK Georg, « *Vir Facetus : A Renaissance Ideal* », *Studies in Philology*, vol. 55, n° 2, 1958, p. 107-121.

LUDWIG Walter, « Neulateinische Lehrgedichte und Vergils Georgica », dans L. Braun (éd.), *Litterae Neolatinae. Schriften sur neulateinischer Literatur*, Munich, Fink, 1989, p. 100-127.

LUZIO Alessandro et Adolfo RENIER, *Cultura e relazioni letterarie d'Isabella d'Este*, S. Albonico (éd.), Milan, Sylvestre Bonnard, 2005.

— et Adolfo RENIER, « Francesco Gonzaga alla battaglia di Fornovo secondo i documenti mantovani », *Archivio Storico Italiano*, ser. 5, vol. 6, 1890, p. 205-245.

MADONNA Maria Luisa, « Il *Genius Loci* di Villa d'Este. Miti e misteri nel sistema di Pirro Ligorio », dans M. Faggiolo (éd.), *Natura e artificio. L'ordine rustico, le fontane, gli automi nella cultura del Manierismo europeo*, Rome, Officina edizioni, 1979, p. 190-226.

MALACARNE Giancarlo, *I Gonzaga di Mantova : una stirpe per una capitale europea. Secondo volume. I Gonzaga marchesi : il sogno del potere da Gianfranco a Francesco II (1432-1519)*, Modena, Il Bulino, 2005.

MANN Nicholas, « Il Petrarca giardiniere », *Lectura Petrarce*, vol. 12, 1992, p. 235-256.

MANNI Domenico Maria, *Bartholomaei Scalae Collensis Equitis Florentini ac Romae Senatoris vita*, Florence, Typis Petri Caietani Viviani, 1768.

MARCHETTI Valerio, *Calcagnini, Celio*, dans le *DBI*, 1973, vol. 16.

MARIOTTI Scevola, « Per lo studio dei dialoghi del Pontano », *Belfagor*, vol. 2, 1947, p. 332-344.

MARLETTA Fedele, « F. Marletta, Distici latini attribuiti al Panormita », *Rassegna di lingue e letterature*, vol. 19, 1941, p. 118-122.

MAROUZEAU Jules, *L'ordre des mots dans la phrase latine*, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

MARTELLI Mario, « Narrazione e ideologia nella *Historia Florentinorum* di Bartolomeo Scala », *Interpres*, vol. 4, février 1981, p. 7-57.

—, « La sementica di Poliziano e la “*Centuria secunda*” dei “*Miscellanea*”. », *Rinascimento*, vol. 2, n° 13, 1973, p. 21-84.

MASSA Eugenio, *I fondamenti metafisici della Dignitas hominis*, Turin, Societa editrice internazionale, 1954.

MAZZONI Cristina, « The Fruit of Love in Giambattista Basile's “The Three Citrons” », *Marvels & Tales*, vol. 29, n° 2, 6 octobre 2015, p. 228-244.

MAZZONI TOSELLI Ottavio, *Origine della Lingua Italiana*, Bologne, Tipografia e Libri della Volpe, 1831.

MCLELLAN Dugald, *Antonio Mancinelli ad Orvieto: maestro comunale, pubblico intellettuale e interprete delle Muse*, Tivoli, Tored, coll. « Quaderni del Centro Studi Antonio Mancinelli », n° 3, 2014.

MELLIDI Carla, « Mancinelli, Antonio », dans *DBI*, 2007, vol. 68.

—, *Antonio Mancinelli vita e opera di un professore del Quattrocento*, Thèse de doctorat, Messine, Università degli studi di Messina, 2002.

MIGLIO Massimo, « Il giardino di Petrarca », dans *Confini dell'Umanesimo letterario, Studi in onore di Francesco Tateo*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2003, vol. 2, p. 937-955.

MINIERI RICCIO Camillo, *Biografie degli accademici alfonsini, detti poi pontaniani, dal 1442 al 1543*, per Camillo Minieri Riccio, Naples, Tip. F. Furchheim, 1881.

—, *Cenno storico della Accademia Pontaniana*, Naples, R. Rinaldi et G. Sellitto, 1876.

MINOIA Mario, *La vita di Maffeo Vegio : umanista lodigiano*, Lodi, Quirico e Camagni, 1896.

MIROUZE Didier, « Un héritier de Ptolémée à la Renaissance : imagination syntétique, astrologie et autobiographie intérieure dans l'œuvre de Giovanni Pontano (1428-1503) », Thèse de doctorat en Études latines sous la direction du professeur Pierre Laurens, Paris, Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 1997.

MODESTI Paola, *Le Delizie ritrovate. Poggioreale e la villa del Rinascimento nella Napoli aragonese*, Florence, Olschki, 2014.

MODIGLIANI Anna, Angela CALOCERO et Elettra CAMPERLINGO, *Pomponio Leto tra identità locale e cultura internazionale : atti del convegno internazionale, Teggiano, 3-5 ottobre 2008*, Roma, Roma nel Rinascimento, 2011.

MONTI SABIA Liliana et Salvatore MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, Giuseppe Germano (éd.), Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, vol. 1.

— et Salvatore MONTI, *Studi su Giovanni Pontano*, Giuseppe Germano (éd.), Messina, Centro Interdipartimentale di Studi Umanistici, 2010, vol. 2.

—, « Un' amicizia fantomatica con Paolo Cortesi », dans Liliana Monti Sabia et Salvatore Monti, *Studi su Giovanni Pontano*, Giuseppe Germano (éd.), Centro interdipartimentale di studi umanistici, Messine, 2010, vol. 2, p. 1201-1214.

—, « Un canzoniere per una moglie : realtà e poesia nel *De Amore coniugali* di Giovanni Pontano », dans Giuseppe Cantanzaro et Francesco Santucci (éd.), *Poesia umanistica in distici elegiaci*, Assise, Accademia properziana del Subasio, 1999, p. 23-65.

—, *Un profilo moderno e due « vitae » antiche di Giovanni Pontano*, Naples, Accademia Pontaniana, 1998.

—, *Pontano e la storia : dal De bello neapolitano all'Actius*, Rome, Bulzoni, 1995.

—, « Echi di scoperte geografiche in opere pontaniane », *Colombeis*, vol. 5, 1993, p. 283-303.

—, « Trasfigurazione di Virgilio nella poesia del Pontano », dans *Atti del Convegno Virgiliano di Brindisi nel Bimillenario della morte*, Pérouse, Istituto di filologia latina dell'Università di Perugia, 1983, p. 47-63.

—, « L'estremo autografo : una lettera a Luigi XII di Francia », *Italia medioevale e umanistica*, vol. 23, 1980, p. 293-314.

—, « Una schermaglia editoriale tra Napoli e Venezia agli albori del secolo XVI », *Vichiana*, vol. 6, 1969, p. 319-336.

MONTI Salvatore, « L'apografo corsiniano dell'*Aegidius* di G. Pontano », *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, vol. 44, 1969, p. 243-258.

—, « Per la storia del testo dell'*Actius* », *Rendiconti della Accademia di Archeologia, Lettere et Belle Arti di Napoli*, n° 44, 1969, p. 259-292.

—, « Ricerche sulla cronologia dei *Dialoghi* », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, n° 10, 1963-1962, p. 247-311.

MORSOLIN Bernardo, *Il Sarca, poemetto latino di Pietro Bembo*, Venise, Antonelli, 1887.

MOULINIER Laurence, « Deux jalons de la construction d'un savoir botanique en Allemagne aux XII^e et XIII^e siècles : Hildegarde von Bingen et Albert le Grand », dans *Le Monde végétal (XI^e-XVII^e siècles). Savoirs et usages sociaux*, Paris, PUV, 1993, p. 89-105.

NASO Irma (éd.), *Le parole della frutta: storia, saperi, immagini tra Medioevo ed età contemporanea*, Turin, Silvio Zamorani editore, 2012.

NELIS Damien, « From Didactic to Epic : *Georgics* 2.458-3.48 », dans Monica Gale (éd.), *Latin Epic and Didactic Poetry*, The Classics Press of Wales, Swansea, 2004, p. 73-107.

NESPOULOS Pierre, « L'expression des sentiments familiaux dans la poésie de Giovanni Pontano », *Pallas*, vol. 19, 1972, p. 97-117.

NEVILE Jenifer, « Dance and the Garden, Moving and Static Choreography in Renaissance Europe », *Renaissance Quarterly*, vol. 52, n° 3, 1999, p. 805-836.

NOLHAC Pierre de, *Les correspondants d'Alde Manuce : matériaux nouveaux d'histoire littéraire (1483-1514)*, Torino, Bottega d'Erasmus, 1961.

NOUGARET Louis, *Traité de métrique latine classique*, Paris, C.Klincksieck, 1963.

NUOVO Isabella, « Mito e natura nel *De hortis Hesperidum* di Giovanni Pontano », dans Rhoda Schnur (éd.), *Acta Conuentus Neo-Latini Bariensis*, Tempe (Arizona), Medieval Renaissance Texts and Studies, 1998.

PALUMBO Matteo, « Storia e cronistoria della Battaglia di Benevento », dans Giancarlo Abbamonte, Teresa D'Urso et Joana Barreto (éd.), *La battaglia nel Rinascimento meridionale. Moduli narrativi tra parole e immagini, Atti del Convegno di Napoli e Teggiano, 13-17 aprile 2010*, Rome, Viella, 2011, p. 451-462.

PANE Roberto, « Le effemeridi di Joanpiero Leostello », *Napoli Nobilissima*, vol. 7, n° 1-2, 1968, p. 77-85.

PAYA Laurent, « *Petri de Crescentijs ciuis bononiensis in commodum ruralium cum figuris libri duodecim* », dans Michael Jakob, *Des Jardins et des Livres*, Genève, Metis Press / Fondation Martin Bodmer, 2018, p. 142-143.

PÉLISSIER Léon-Gabriel, « La Politique du marquis de Mantoue pendant la lutte de Louis XII et Ludovico Sforza 1498-1500 », *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1892, p. 35-120.

PENGUILLY Thomas, « *Penniculo et calamo uiuet uterque pari*. Variations sur un portrait (perdu) de Giovanni Pontano par Titien », dans R. Dekoninck et A. Smeesters (éd.), *Le poète face au tableau, de la Renaissance au Baroque*, Tours-Rennes, PUFR-PUR, 2018, p. 71-93.

PÈRCOPO Erasmo, *Vita di Giovanni Pontano*, Michele Manfredi (éd.), Naples, I.T.E.A. Industrie Tipografiche, 1938.

—, *Vita di Jacobo Sannazaro*, G. Brognoligo (éd.), Naples, Società napoletana di storia patria, 1931.

—, « La villa del Pontano ad Antignano », *Atti dell'Accademia Pontaniana*, vol. 56, 1926, p. 221-239.

—, « Una lettera pontaniana inedita dal P. Summonte ad A. Colocci » », *Studi di letteratura italiana*, vol. 1, 1899, p. 392-395.

PESCASIO Luigi, « La storica battaglia del Taro nei versi dei poeti coevi », vol. 3, juin 1995, p. 1-2.

PIANIGIANI Ottorino, *Vocabolario etimologico della lingua italiana*, Rome, Società editrice Dante Alighieri, 1907.

PICONE Luigi, *I giardini storici del Palazzo Reale di Napoli : valorizzazione e restauro*, Naples, Electa Napoli, 2003.

PIGNATTI Franco, « Giambullari, Bernardo », dans *DBI*, 2000, vol. 54.

POLLARD John Graham, *Renaissance medals : the collections of the National gallery of art systematic catalogue*, Washington, National gallery of art, 2007.

PONTE Giovanni, « Il “*De agricultura*” di Michelangelo Tanaglia », dans Giorgio Varanini et Palmiro Pinagli (éd.), *Studi filologici, letterari e storici in memoria di Guido Favati*, Padova, Antenore, 1977, vol. 2, p. 521-535.

PRATESI Fulco, « Gli ambienti naturali e l’equilibrio ecologico », dans *Storia d’Italia. Insediamenti e territorio*, Turin, Einaudi, 1985, vol. 8, p. 53-112.

PUJEAU Emmanuelle, *L’Europe et les Turcs*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, coll. « Tempus », 2015.

PUPPI Lionello, « Nature, artifice et illusion. Thèses et problèmes du jardin italien au xv^e siècle », dans Monique Mosser et Georges Teyssot (éd.), *Histoire des jardins, de la Renaissance à nos jours*, Milan, Electa, 1991.

QUINLAN-MCGRATH Mary, « Blossius Palladius, *Suburbanum Augustini Chisii*. Introduction, Latin Text and English Translation », *Humanistica Lovaniensia*, vol. 39, 1990, p. 93-157.

—, « Aegidius Gallus, *De Viridario Augustini Chigii, Vera Libellus* », *Humanistica Lovaniensia*, vol. 38, 1989, p. 1-99.

QUONDAM Amedeo, *La conversazione. Un modello italiano*, Rome, Donzelli editore, 2007.

RACZYŃSKA Alicja, « Il tema della metamorfosi nelle poesie di Giovanni Pontano indirizzate a Stella », *Graeco-latina Brunensia*, vol. 19, n° 2, 2014, p. 119-129.

RAFFAELE Luigi, *Maffeo Vegio : elenco delle opere, scritti inediti*, Bologna, Zanichelli, 1909.

RAJNA Pio, *Le fonti dell’Orlando furioso*, Francesco Mazzoni (éd.), Florence, Sansoni, 1975.

RAMIRES Giuseppe, Monique BOUQUET et Bruno MÉNIEL, *Servius et sa réception de l’Antiquité à la Renaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

RE Filippo, *Della poesia didascalica georgica degli Italiani dopo il ristoramento delle scienze sino al presente*, Bologne, Fratelli Masi e comp., 1809.

—, *Dizionario ragionato di libri d’agricoltura, veterinaria e di altri rami d’economie campestre*, Venise, Vitarelli, 1809.

REBECCHINI Guido, *Private Collectors in Mantua, 1500-1630*, Roma, Storia e Letteratura, 2002.

RIBADINI Filippo, « Il villano fra le righe. Per una storia del mondo contadino in letteratura », tesi di laurea, Bologne, Alma Mater Studiorum - Università di Bologna, 2015.

RICCIARDI Roberto, « Cortesi, Paolo », dans *DBI*, 1983, vol. 29.

RINALDI Michele, « L’astrologia degli umanisti », dans Germana Ernst, Guido Giglioni (éd.), *Il linguaggio dei cieli. Astri e simboli nel Rinascimento*, Rome, Carocci, coll. « Frecce », n° 145, 2012, p. 73-89.

—, « Un sodalizio poetico-astrologico nella Napoli del Quattrocento : Lorenzo Bonincontri e Giovanni Pontano », *Mene*, vol. 4, 2004, p. 221-243.

—, « Sic itur ad astra » : *Giovanni Pontano e la sua opera astrologica nel quadro della tradizione monoscritta della Mathesis di Giulio Firmico Materno*, Naples, Loffredo, 2002.

RIZZO Silvia, *Il lessico filologico degli umanisti*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1973.

ROELLENBLECK Georg, « Ludovico Lazzarelli Opusculum de Bombyce », dans Hans Rheinfelder, Pierre Christophorov et Eberhard Müller-Bochat (éd.), *Literatur und Spiritualität : Hans Sckommodau zum siebzigsten Geburtstag*, Munich, W. Fink, 1987.

ROMANO Daniela, *Napoli. Marino de Flore. 1477-1478*, Naples, Athena, coll. « Cartulari notarili campani del XV secolo », 1994.

ROSCOE William, *The life and pontificate of Leo the Tenth*, Londres, T. Cadell and W. Davies, 1806.

ROSINI Celso, *Lyceum Lateranense illustrium scriptorum ... ordinis canonicorum regularium Salvatoris Lateranensis elogium*, Cesena, Carlo Neri, 1649.

ROSSI Vittorio, *Il Quattrocento*, Milan, F. Vallardi, 1933.

—, « Varietà di un rimatore e un rimatrice del sec. XV, Girolama Corsi Ramo e Jacopo Corsi », *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. 15, 1890, p. 183-215.

—, *Poesie storiche sulla spedizione di Carlo VIII in Italia*, Venise, Nozze Renier-Campostrini, 1887.

ROTONDÒ Antonio, « Brandolini, Aurelio Lippo », dans *DBI*, 1972, vol. 14.

RUIZ ARZALLUZ, Iñigo, *El hexámetro de Petrarca*, Florence, Le Lettere, coll. « Quaderni Petrarqueschi », n° 8, 1991.

RUSCIANO Claudia, *Napoli 1484-1501 : la città e le mura aragonesi*, Rome, Bonsignori, 2002.

SABBADINI Remigio, *Storia del Ciceronianismo e di altre questioni letterarie nell'età della Rinascenza*, Turin, Ermani Loescher, 1886.

SACI Maria Paola, *Ludovico Lazzarelli : da Elicon a Sion*, Rome, Bulzoni, 1999.

SALAZAR Lorenzo, « Racconti di storia napoletana », *Archivio Storico per le Provincie Napoletane*, vol. 33, 1908, p. 501-505.

SANSONE Giuseppe, « Bonafede, Paganino », dans *DBI*, sans lieu, 1969, vol. 11.

SANTAMARÍA Maria Teresa et Pedro J. SALVADOR PALOMO, « Valencia y los agrios, del jardin de los cinco sentidos al huerto productivo-burgués », dans Alessandro Tagliolini et Margherita Azzi Visentini (éd.), *Il giardino delle Esperidi: gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte*, Florence, Edifir, 1996, p. 137-156.

SANTANGELO Monica, *La nobiltà di Seggio napoletana e il riuso politico dell'Antico tra Quattro e Cinquecento. Il Libro terczzo de regimento de l'Opera de li homini illustri sopra de le medaglie di Pietro Jacopo de Jennaro*, Naples, Università degli Studi di Napoli Federico II, coll. « Regna, Testi e studi su istituzioni, cultura e memoria del mezzogiorno medievale », n° 5, 2019.

SANTORO Marco, *Tristano Caracciolo e la cultura napoletana della Rinascenza*, Naples, Armanni, 1957.

SAPIENZA Vakentina, « Fiorentino, Adriano », dans *DBI*, 2006, vol. 67.

SARNO Roberto de, *Joannis Joviani Pontani vita auctore Roberto de Sarno ...*, Naples, Fratres Simonii, 1761.

SAVASTANO Luigi, « Contributo allo studio critico degli Scrittori agrari italici. - Giovanni Joviano Pontano agrumicoltore, Antonio Venuto e Gregorio del Corno », *Annali della Reale Stazione Sperimentale di agrumicoltura e frutticoltura Acireale*, vol. 6, 1922, p. 77-117.

SAXL F., « Pagan Sacrifice in the Italian Renaissance », *Journal of the Warburg Institute*, vol. 2, n° 4, 1939, p. 346-367.

SBORDONE Silvia, *Saggio di bibliografia delle opere e della vita de G. Pontano*, Naples, Accademia Pontaniana, 1982.

SCHINDLER Claudia, « La cultura letteraria dei Gesuiti a Napoli (1680-1730). Tradizioni locali come propaganda per una rete mondiale », dans Giuseppe Germano, *Per la valorizzazione del patrimonio culturale della Campania. Il contributo degli studi medio e neo-latini*, Naples, coll. « *Latinae humanitatis itinera noua* », n° 2, 2017.

—, « Wissen ist Macht ! Nicolò Partenio Giannettasio (1648–1715) und die neulateinische Gelehrtenkultur der Jesuiten in Neapel », *Scientia poetica*, vol. 18, 2014, p. 28-59.

SCHIPA M., « Il popolo di Napoli dal 1495 al 1522 - Curiosità storiche », *Archivio Storico per le Province Napoletane*, vol. 34, n° 1-4, 1909, p. 292-318 ; 461-497 ; 672-706.

SENATORE Francesco (éd.), *Dispacci Sforzeschi (1444-2 luglio 1458)*, Naples, Carlone editore, 1997.

SERENI Emilio, « Note di storia dell'alimentazione nel Mezzogiorno : i napoletani da "mangiafolia" a "mangiamaccheroni" », dans *Terra nuova e buoi rossi*, Turin, Einaudi, 1981, p. 292-371.

SOLDATI Benedetto, *La poesia astrologica nel 400*, Florence, Le Lettere, 1986.

SPARGO John Webster, *Virgil the Necromancer: Studies in Virgilian Legends*, Harvard, Harvard University Press, 1934.

STANNARD Jerry, « Benedictus Crispus, an Eighth Century Medical Poet », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, 21, n° 1, 1^{er} janvier 1966, p. 24-46.

STOK Fabio, « Parisio, Giovan Paolo », dans *DBI*, 2014, vol. 81.

TAGLIOLINI Alessandro, *Storia del giardino italiano. Gli artisti, l'invenzione, la forma dall'antichità al XIX^o secolo*, Florence, La Casa Usher, 1991.

TATEO Francesco, *Egidio Da Viterbo fra Sant'Agostino e Giovanni Pontano : il dialogo Aegidius*, Rome, Roma nel Rinascimento, 2000.

—, « Ovidio nell'Urania di Pontano », dans *Italo Gallo et Italo Nicastrì, Aetates Ovidianae. Lettori di Ovidio dall'Antichità al Rinascimento*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1995, p. 279-292.

—, « Le origini cittadine nella storiografia del Mezzogiorno », dans *I miti della storiografia umanistica*, Rome, Bulzoni, 1990.

—, *Umanesimo etico di G. Pontano*, Lecce, Edizioni Milella, 1972.

—, *L'umanesimo meridionale*, Bari, Laterza, 1972.

—, « La crisi dell'Umanesimo nella coscienza degli scrittori del regno aragonese », dans *Atti del Congresso internazionale di studi sull'età aragonese, Bari 15-18 dicembre 1968*, Bari, Adriatica, 1970, p. 264-274.

—, « L'*Aegidius* di Pontano e il *De Trinitate* di sant'Agostino », *Vetera Christianorum*, vol. 6, 1969, p. 145-159.

—, *Tradizione e Realtà nell' Umanesimo italiano*, Bari, Dedalo Libri, 1967.

—, « Per l'edizione critica dell'*Actius* di G. Pontano », *Studi mediolatini e volgari*, n° 12, 1964, p. 145-194.

—, « Natura e civiltà nel “*De hortis Hesperidum*” », dans Francesco Tateo, *Astrologia e moralità in Giovanni Pontano*, Bari, Adriatica Editrice, 1960, p. 103-118.

—, « La poetica di Giovanni Pontano », *Filologia Romanza*, vol. 6, n° 3 et 4, 1959, p. 277-304 ; 337-370.

THIBODEAU Philip, *Playing the farmer : representations of rural life in Vergil's Georgics*, Berkeley/Londres, University of California Press, 2011.

THORNDIKE Lynn, *History Of Magic And Experimental Science*, New York, Columbia University Press, 1934.

TILLY Georges, « Il primo agrumeto rinascimentale », dans *Per la valorizzazione del patrimonio culturale della Campania*, Naples, Loffredo, 2016, p. 95-105.

—, « An early Modern Conception of Dialogism : Giovanni Pontano and the Neapolitan Academy (1476-1503) », dans C. Ulrich (éd.), *Dialog und Dialogizität. Interdisziplinär, interkulturell, international*, Munich, Iudicium, 2017, p. 190-215.

—, « L'imitation de Virgile dans le *De hortis Hesperidum* de Giovanni Pontano : pratique et théorie du modèle unique à l'aube du XVI^e siècle. », dans dans Marc Deramaix et Giuseppe Germano (éd), *L'Exemplum virgilien et l'Académie napolitaine à Naples à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, coll. « *Itinera Parthenopea* », n° 1, 2018, p. 103-121.

— et Gaëtan LECOINDRE, « Colloque international de l'université de Rouen : *Consulendae sunt aures*. Rhétorique et langue latine d'art à la Renaissance : Pontano, Sannazaro et l'académie napolitaine », *Rassegna Storica Salernitana*, vol. 66, 2017, p. 197-203.

—, « La raison de l'étonnement : Le *numerus* dans l'*Actius* (1507) de Giovanni Pontano », in DE COURCELLES Dominique (éd.), *La Raison du Merveilleux*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 185-206.

TIRABOSCHI Girolamo, *Biblioteca modenese o Notizie della vita e delle opere degli scrittori natii degli stati del ... duca di Modena*, Modène, Società Tipografica, 1784.

TOFFANIN Giuseppe, *Giovanni Pontano : fra l'uomo e la natura*. In appendice, il dialogo *Aegidius* tradotto da V. Grillo, Bologne, Nicola Zanichelli, 1938.

TOOHEY Peter, *Epic lessons : an introduction to ancient didactic poetry*, Londres/New York, Routledge, 1996.

TOSCANO Tobia Raffaele, « *Hic ego ludentem patulae sub tegmine fagi / Tityron audivi carmina cornigerum* : Giano Anisio alla scuola di Virgilio », dans Marc Deramaix et Giuseppe Germano (éd), *L'Exemplum virgilien et l'Académie napolitaine à Naples à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, coll. « *Itinera Parthenopea* », n° 1, 2018, p. 335-349.

—, *Letterati corti accademie : la letteratura a Napoli nella prima metà del Cinquecento*, Naples, Loffredo Editore, 2000.

TOUBERT Pierre, « Crescenzi, Pietro de' », dans *DBI*, 1984, vol. 30.

TRINKAUS Charles, « The Unknown Quattrocento Poetics of Bartolommeo della Fonte », *Studies in the Renaissance*, n° 13, 1966, p. 40-122.

TUFANO Carmela Vera, « Le *Eclogae* di Giovanni Pontano, Napoli, Università degli Studi di Napoli « Federico II », Thèse de doctorat préparée sous la direction du professeur Giuseppe Germano, Eberhard Karls Universität Tübingen, 2009.

—, *Lingue tecniche e retorica dei generi letterari nelle Eclogae di G. Pontano*, Naples, Loffredo, 2015.

TUFANO Luigi, « Tristano Caracciolo e il suo “discorso” sulla nobiltà. Il *regis seruitium* nel Quattrocento napoletano », *Reti Medievali Rivista*, vol. 14, n° 1, 2013, p. 211-261.

UBALDINI Federigo, *Vita di mons. Angelo Colocci*, Vatican, Biblioteca apostolica vaticana, 1969.

VALENTINELLI Giuseppe, *Bibliotheca manuscripta ad S. Marci venetiarum digessit et commentarium addidit Joseph Valentinelli praefectus*, Venise, Ex Typographia Commercii, 1873.

VALERIO, Sebastiano, « Dialogare alla soglie del paradiso: i modelli dell'Eremita di Galateo e la sua fortuna nell'Europa della riforma », *Acta Conventus Neo-Latini Monasteriensis*, vol. 46, 2015, p. 572-581.

VALSERIATI Enrico, « Posculo, Ubertino », dans *DBI*, 2016, vol. 85.

—, « La *De laudibus Brixiae oratio* di Ubertino Posculo », Tesi di laurea, Brescia, Università cattolica di Brescia, 2008.

VARANINI Gian Maria, « L'olivicultura e l'olio gardesano nel Medioevo. Aspetti della produzione e della commercializzazione », dans Giorgio Borelli (éd.), *Un lago, una civiltà: il Garda*, Vérone, Mondadori, 1983.

VECCE Carlo, « Giano Anisio e l'umanesimo napoletano. Note sulle prime raccolte poetiche dell'Anisio », *Critica letteria*, vol. 23, n° 88-89, 1995, p. 63-80.

—, *Iacopo Sannazaro in Francia. Scoperte di codici all'inizio del XVI secolo*, Padoue, Antenore, 1988.

VENTURI Gianni, « Il giardino e la letteratura », dans Giovanna Ragionieri, *Il giardino storico : Problemi di indagine, fonti letterarie e storiche*, Florence, Olschki, 1981, p. 251-277.

VITALE Giuliana, « La “*sagax matrona*” napoletana del Quattrocento », *Prospettiva Settanta*, n.s. 8, n° 2-3, avril 1986, p. 361-408.

—, « Modelli culturale e nobiliari a Napoli tra Quattro e Cinquecento », *Archivio Storico per le Province Napoletane*, vol. 105, 1987, p. 27-93.

VOLK Katharina, *The poetics of Latin didactic : Lucretius, Vergil, Ovid, Manilius*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

WEH Dennis, *Giovanni Pontanos Urania Buch 1: Einleitung, Edition, Übersetzung Und Kommentar*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2017.

WILSON-OKAMURA David Scott, *Virgil in the Renaissance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

ZABUGHIN Vladimiro, *Vergilio nel Rinascimento italiano da Dante a Torquato Tasso - : Fortuna - studi - imitazioni - traduzioni e parodie - iconografia*, Bologna, Zanichelli, 1921.

ZAMBRINI Francesco, *Le opere volgari a stampa dei secoli XIII e XIV*, Bologne, N. Zanichelli, 1884.

ZECCHINO Francesco, *Pacello da Mercogliano « giardiniere » alla corte di Francia*, Avellino, Elio Sellino Editore, 2004.